Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE MOURIR RENAITRE ET
PROGRESSER SANS CESSE
TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

Sommaire

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

REVUE
SCIENTIFIQUE ET MORALE
DU SPIRITISME

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

L'IDENTITÉ DE L'AME.

Il est d'une importance capitale pour nous de bien comprendre que notre âme n'est pas un pur esprit, une flamme immatérielle, un rien pensant, un être en dehors de l'étendue. Il est sûr qu'ici-bas l'âme est unie intimement au corps. Nous sentons qu'elle fait un tout avec l'organisme physique, et cette liaison est même si profonde que, chez beaucoup, elle produit l'illusion que le corps est la seule réalité.

Mais nous savons maintenant que l'enveloppe charnelle n'est qu'un vêtement pour l'âme, car nous pouvons séparer l'esprit du corps et constater qu'ils forment deux parties distinctes. Ce sont les phénomènes de dédoublement, autrement dit de bi-corporéité, qui ont mis cette vérité en évidence. On a pu constater la présence simultanée du même individu dans deux lieux différents, c'est-à-dire que son corps étant à Paris, par exemple, son esprit se montrait à Marseille avec une telle réalité qu'on croyait voir l'individu lui-même. *Les Fantômes des vivants* (1) contiennent plus de 1,500 cas sem-

(1) *Phantasms of the living*, par Myers, Gurney et Podmore. Traduction française par M. Marillier, sous ce titre : *les Hallucinations télépathiques*.

blables, très bien observés. A la lecture de cet intéressant ouvrage, on peut constater que certaines de ces apparitions ouvrent et ferment des portes ou des fenêtres, effrayent les animaux, ou sont vues au même instant par plusieurs personnes. Ces caractères établissent que ces visions ne sont pas produites dans le cerveau des assistants, mais existent positivement dans l'espace, à l'endroit où l'on constate leur présence.

Dans ces conditions, il faut conclure : 1° que l'âme possède un corps, puisqu'on la voit séparée par une grande distance de l'enveloppe charnelle ; 2° que cette forme fluidique, bien qu'invisible à l'état normal, est cependant contenue dans le corps physique, puisqu'elle s'en dégage.

Établissons solidement ces deux points, car ils sont la ruine des théories matérialistes, en même temps que l'affirmation absolue de l'immortalité.

Écoutons tout d'abord nos adversaires. Quelle que soit la forme de leur argumentation, elle aboutit toujours à cette conclusion : que l'âme n'a pas d'existence propre, qu'elle est une résultante du corps, une fonction de l'organisme vivant, dont on ne peut la séparer.

Les pythagoriciens définissaient l'âme « un nombre qui se meut » (1). Spinoza ne voit en elle qu'une collection d'idées, et Condillac une collection de sensations. Pour Hume (2), elle est un faisceau (*bundle*) de perceptions liées les unes aux autres par certains rapports et qui, soudées bout à bout, forment un tout cohérent. Il compare l'esprit à une cité dont les habitants, unis par des relations simultanées et successives, composent un groupe social qui a sa vie propre. On pourrait encore le comparer à un fleuve dont le cours persiste malgré l'écoulement de ses eaux, entité fictive qui se réduit à un mouvement et à un nom, ou bien à l'arc-en-ciel qui reste en place, alors que les gouttes de pluie qui le produisent tombent et se renouvellent.

« Le mot âme, si excellent pour exprimer la vie suprasensible de l'homme, devient fallacieux et faux si on l'entend d'un fond permanent qui serait le sujet toujours identique des phénomènes... L'âme est prise pour un être fixe que l'on analyse comme un corps de la nature, tandis qu'elle n'est que la résultante toujours variable des faits multiples et complexes de la vie » (3).

(1) Plutarque, *Quest. platon.*, VII, 4.
(2) Hume, *Traité de la nature humaine*, Œuvres 1826, tome I, pages 268-331.
(3) Renan, *l'Avenir de la science*, page 181.

« Le moi, dit de même Taine (1), l'âme, ce sujet prétendu de la pensée, gardant son unité, son identité sous le flot mouvant des sensations, images, sentiments, c'est une illusion. Il n'y a rien de réel dans le moi, sauf la file des événements. »

« L'unité du moi s'explique par une continuité de forme et de fonction. C'est l'effet d'une synthèse qui, totalisant dans un organe central les données de l'activité psychique, en fait apparaître la somme comme une réalité simple. Ce qu'on prend pour un sujet stable n'est qu'un phénomène dont la durée se prolonge » (2).

D'où provient l'erreur de tant de grands esprits? De ce qu'ils n'ont étudié l'âme que par le sens intime. Sans doute l'esprit présente bien cette succession ininterrompue de phénomènes. Si l'on cherche à se rendre compte des faits psychiques, on constate leur apparition successive; mais ils doivent leur continuité dans le temps à ce que ces opérations sont enregistrées, à mesure qu'elles se produisent, dans une partie stable de l'organisme : dans le périsprit.

La mémoire serait inexplicable si elle ne consistait pas dans le réveil des sensations perçues jadis et gardées précieusement dans le périsprit, car le corps humain se renouvelle sans cesse, il n'est jamais en repos. Toutes ses parties, et surtout celles du cerveau qui fonctionne sans relâche, sont en mouvement et changent; donc on ne peut attacher quelque chose de fixe, comme le souvenir, à ce qui est instable, fuyant, jamais le même, comme le corps matériel.

Si, au contraire, le périsprit ne change pas, c'est dans sa trame que s'enregistreront les sensations, les volontés, les opérations intellectuelles, et nous les retrouverons intégralement lorsque nous en aurons besoin.

L'existence d'un double fluidique est donc la base de l'identité. C'est pourquoi nous allons montrer que le spiritisme a doté le monde d'une vérité féconde, lorsqu'il a enseigné et démontré que le corps périsprital est une réalité positive. Nous avons vu que dans l'antiquité on avait compris la nécessité de son existence. Mais combien cette notion était vague, confuse, imparfaite! Tantôt, ce corps spirituel était formé des rayons de l'aurore ou des brumes de la nuit; tantôt, c'était de l'air ou quelque gaz impalpable. D'ailleurs, nous ne savions rien sur son mode d'existence; ce corps prenait-il naissance au moment de la mort? Était-ce une création instantanée? ou bien se développait-il comme un germe qui éclot lorsque les conditions

(1) Taine, *De l'Intelligence*, préface, et III, 3.
(2) Bourdeau, *le Problème de la mort*, page 85.

sont favorables à son apparition ? Tout cela avait besoin d'être étudié à la lumière de la science, et c'est ce que notre doctrine a fait avec méthode et précision.

Allan Kardec enseigne que l'âme est inséparable du périsprit pendant son évolution terrestre. Chaque esprit qui vient s'incarner apporte avec lui son enveloppe fluidique, c'est celle-ci qui organise et maintient le corps matériel (1). Comme nous le disions en commençant, ce sont les phénomènes de dédoublement qui ont servi à vulgariser cette grande vérité. Citons-en un comme exemple (2).

Mlle Cressy a fait le récit suivant :

Mon frère cadet était en Australie, et, comme il n'avait pas écrit à notre famille depuis quatre ou cinq mois, ma mère en concluait qu'il devait être mort. Un matin, vers 11 heures, j'étais assise avec ma mère et ma sœur dans la salle à manger, j'étais occupée à écrire avec ma sœur un thème allemand ; j'étais un peu embarrassée pour la déclinaison, et, tout en répétant, je levai les yeux et je vis mon frère debout sur la pelouse, en face de la fenêtre ; il semblait nous regarder. Je me levai brusquement en disant à ma mère : « Mère, ne t'effraye pas, mais T... est revenu en bonne santé. » (Ma mère avait une maladie de cœur et je craignais une secousse brusque...) « Où est-il, demandèrent ma mère et ma sœur à la fois, je ne le vois pas. — Il est là, répondis-je, car je l'ai vu ; il s'est dirigé vers la porte du devant. » Nous courûmes tous vers cette porte. Mon père, qui était dans sa bibliothèque, entendit le bruit et ouvrit sa porte pour demander ce qui se passait. Pendant ce temps, j'avais ouvert la porte du devant et, comme je ne voyais pas mon frère, je pensais qu'il s'était caché derrière les arbustes pour plaisanter. Je m'écriai alors : « Viens, T..., entre, ne fais pas le fou, ou tu tueras notre chère mère. » Personne ne répondit, et ma mère s'écria : « Oh ! tu ne l'as pas vu en réalité, il est mort, je le sais, il est mort. » J'étais déçue et surprise, mais cela ne me semblait pas la vraie solution du mystère. Je ne pouvais pas penser que mon frère fût mort ; il avait pour cela l'air trop vivant (*so honestley alive*). Pour dire la vérité, je pensai quelque temps qu'il était dans le jardin. Mais il n'y était pas et n'était pas mort.

Une année plus tard, environ, il revint à la maison, et il raconta les épreuves qu'il avait traversées ; il nous dit qu'il avait été très malade et que, pendant son délire, il avait constamment *prié ses camarades de le porter sous le grand cèdre qui était sur la pelouse de son père.* Se tournant vers mon père, il ajouta : « Oui, père, et savez-vous qu'il me semblait le voir, le cher vieil endroit, aussi distinctement que maintenant. — A quel moment cela s'est-il passé ? » demanda mon père. Mon frère dit la date, et ma mère, qui avait écrit autrefois l'histoire, regarda ses notes et s'écria : « Mais c'est le moment même où votre sœur déclarait vous voir sur la pelouse. — Oui, dit mon père, et votre mère vous a tout de suite fait mourir (*Killed you*). » Et tout le monde se mit à rire à nos dépens.

(1) G. Delanne, *l'Évolution animique,* pages 47 et suivantes.
(2) *Hallucinations télépathiques,* pages 192-193.

Voilà un dédoublement. Les incrédules diront que la sœur a été hallucinée ; mais, comme cette apparition du frère coïncide avec son désir de revoir la maison paternelle, nous y trouvons une preuve du dégagement de l'âme, car Mlle Cressy, d'après son témoignage, est d'un tempérament très positif, elle n'a jamais eu d'hallucinations ni d'autre apparition.

Mais s'il peut rester un doute sur la réalité objective de l'apparition, voici, parmi beaucoup d'autres semblables, un second exemple qui est démonstratif (1). Il est dû au commandant T. W. Aylesbury.

Celui qui écrit ces lignes tomba d'une barque à l'âge de 13 ans, lorsqu'il prenait terre à l'île de Bali, à l'est de Java, et fut presque noyé. Après avoir plongé plusieurs fois, le garçon en revenant à la surface appela sa mère. L'équipage de la barque s'amusa fort de cela et en causa souvent depuis, quelquefois on n'épargna pas les moqueries. Bien des mois plus tard, arrivé en Angleterre, le garçon alla chez lui, et, en racontant à sa mère comment il s'était sauvé à grand'peine, il lui dit :

« Tandis que j'étais sous l'eau, je vous vis toutes assises dans cette chambre; vous travailliez à quelque chose de blanc. Je vous vis toutes : mère, Émilie, Élise et Ellen. » Sa mère dit aussitôt : « C'est vrai, *je l'ai entendu m'appeler*, et j'ai envoyé Émilie regarder par la fenêtre, car j'avais fait la remarque que quelque chose était arrivé à ce pauvre garçon. » L'heure, eu égard à la différence de longitude est, correspondait avec l'heure à laquelle la voix avait été entendue. »

Le témoignage du commandant est confirmé par celui d'une de ses sœurs de la manière suivante :

« Je me rappelle distinctement l'incident dont tu parles dans ta lettre (la voix qui appelait : mère) ; cela me fit une telle impression que je ne l'oublierai jamais. » Suivent des détails qui montrent que l'appel de l'enfant a été entendu trois fois, simultanément par la mère et les sœurs.

Qui ne voit ici la relation de cause à effet entre l'accident et le cri entendu de si loin? C'est l'esprit du jeune garçon en danger de mort, qui s'est reporté vers sa mère, la chose est évidente, et il n'y a pas eu d'hallucination, puisque le cri a été perçu en même temps, et à plusieurs reprises, par toutes les personnes présentes.

Il faut lire avec quel soin les enquêtes furent faites par les auteurs de ce livre, quelles minutieuses précautions ils prirent pour vérifier les phénomènes, autant que cela leur fut possible, alors la conviction du dédoublement de l'être humain s'imposera avec une irrésistible évidence.

(1) *Hallucinations*, page 365.

Mais, dans les deux mille cas cités, c'est presque toujours à l'observation que l'on est redevable de ces récits ; il faut montrer maintenant que notre manière d'expliquer ces apparitions n'est pas une simple hypothèse, puisque l'on peut provoquer expérimentalement ces phénomènes. Comment s'y prendre pour opérer la séparation du corps et de l'âme? Il suffit simplement d'employer le magnétisme. En agissant sur le système nerveux, on relâche les liens qui attachent l'esprit à la matière; alors le principe intelligent, devenu plus libre, peut se rendre au loin, voir ce qui s'y passe, et manifester même sa présence, comme nous allons nous en assurer par le récit suivant (1) :

M. Sparks magnétise un de ses amis, M. H.-W. Cleaves, qui possède pendant son sommeil magnétique la faculté de voir les endroits auxquels il s'intéresse, s'il prend cette décision avant de s'endormir. C'est la semaine dernière, dit M. Sparks, que j'ai été saisi de surprise par un événement plus extraordinaire que les autres. Vendredi dernier au soir (15 janvier 1886), mon ami exprima le désir de voir une jeune fille qui habite Wandsworth, et ajouta qu'il essayerait de se faire voir par elle. Je le magnétisai donc et je continuai de longues passes pendant environ vingt minutes, en concentrant toute ma volonté sur son idée. Lorsqu'il revint à lui, il déclara qu'il l'avait vue dans la salle à manger, et qu'au bout d'un moment elle était devenue agitée, puis que soudain elle l'avait regardé et s'était couvert les yeux avec les mains. C'est juste à ce moment qu'il revint à lui. Lundi dernier au soir (18 janvier 1886), nous recommençâmes l'expérience, et cette fois il déclara qu'il croyait avoir effrayé la jeune fille, car, après qu'elle l'eut regardé quelques minutes, elle tomba à la renverse sur sa chaise dans une sorte de syncope. Son petit frère était en ce moment dans la chambre. Nous attendions naturellement une lettre après cet incident, pour savoir si la vision était réelle. Le mercredi matin, mon ami reçut une lettre de cette jeune personne demandant s'il ne lui était rien arrivé ; elle écrivait, parce que le vendredi soir elle avait été saisie de frayeur en le voyant debout à la porte de la chambre. Au bout d'une minute, il avait disparu, et elle avait pensé que ce pouvait être une vision ; mais, le lundi soir, elle avait encore été plus effrayée en le voyant de nouveau, et cette fois plus distinctement, et elle en avait même été effrayée à un tel point, qu'elle avait failli se trouver mal. Deux témoins, qui assistaient à cette expérience, en confirment l'exactitude.

Pour saisir sur le vif le processus de la sortie de l'âme, il faut lire les recherches de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité (2). On verra comment l'âme transsude de son corps en formant autour de lui une couche sensible; puis, à mesure que le phénomène s'accentue, la zone sensible s'éloigne de plus en plus du corps, jusqu'au

(1) *Hallucinations*, page 45.
(2) De Rochas, *Extériorisation de la Sensibilité*. Chamuel, éditeur.

moment où elle en est tout à fait distincte. Nos lecteurs pourront s'assurer, en feuilletant ce beau travail, que toutes les précautions ont été prises pour s'assurer de l'objectivité du phénomène.

Enfin, nous arrivons à la preuve absolue, c'est-à-dire à la photographie simultanée du corps et de l'âme, momentanément désunis (1). Un des premiers résultats obtenus dans ce genre fut la reproduction de l'image du médium Herrod, dormant en état de transe sur une chaise. On voit son double, ou corps fluidique, debout derrière lui, presque de profil, les yeux fermés, la tête un peu inclinée sur le médium.

Un autre cas est affirmé par le juge Carter, qui l'obtint le 31 juillet 1875. Enfin, M. Glendinning, qui publie ses recherches actuelles dans le *Borderland* (2), affirmait déjà, en 1877, dans le *Spiritualist*, qu'il avait obtenu la photographie du double d'un médium.

Nous voici donc en possession de documents précis pour répondre aux matérialistes. Broussais prétendait qu'il n'avait jamais trouvé l'âme sous son scalpel, il est mort trop tôt, sans quoi nous aurions pu la lui montrer.

A toutes les affirmations erronées et ne s'appuyant sur aucune expérience positive, nous pouvons répondre dédaigneusement que les arguments métaphysiques ne prévalent pas contre les faits. Par un singulier retour de fortune, c'est nous qui pouvons traiter de rêveurs, de déclamateurs, les matérialistes qui ne voient dans l'âme qu'une succession de phénomènes, sans autre lien que celui de la continuité. Nous basant sur leur méthode, qui n'admet que la preuve objective, nous leur dirons qu'ils sont des utopistes dont les raisonnements doivent aller rejoindre le stock formidable des erreurs anciennes.

Oui, l'âme est une réalité positive; oui, elle existe avec son enveloppe pendant la vie, et c'est grâce au périsprit indestructible que l'âme conserve son identité. La mémoire est le fondement de la personnalité. C'est parce que nous nous souvenons des événements de notre vie passée, que nous sommes certains d'être les mêmes individus que l'année dernière, qu'il y a dix ans, vingt ans. Sans doute, nos idées ont varié, nos conceptions se sont agrandies, notre vie mentale a subi des vicissitudes nombreuses et importantes, mais personne n'a pris notre place, c'est en nous que se sont produits

(1) Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, pages 78-79.
(2) Voir le numéro de juillet 1896.

ces changements, ces transformations profondes. C'est dans l'intimité de notre être qu'ont eu lieu ces mutations, et si nous ne pouvons actuellement les reconstituer toutes, il ne faut pas en conclure qu'elles sont détruites, ou qu'elles ont disparu.

Non, rien ne se perd. Notre enveloppe fluidique est le témoin incorruptible, l'enregistreur infaillible et éternel qui ne laisse rien s'effacer, qui conserve intégralement tous les états d'âme, pour les reconstituer avec fidélité le jour où le besoin s'en fait sentir. Que l'on ne voie pas dans nos propos des affirmations hasardées, nous avons, ici encore, des faits qui appuient notre manière de voir, comme nous allons le montrer.

Une étude attentive du fonctionnement de l'intelligence fait comprendre qu'il est nécessaire que les faits psychiques, une fois perçus, ne restent pas constamment, et avec la même intensité, dans le champ de la conscience, car, alors, il serait impossible d'acquérir des connaissances nouvelles. Les opérations de l'esprit deviennent donc rapidement inconscientes, sauf à être ramenées au jour par le mécanisme de la mémoire, lorsque l'âme fixe son attention sur un ordre particulier de sensations ou d'idées, qu'elle veut revivifier. Il arrive, parfois, que toute une catégorie de souvenirs semble disparaître, sans qu'il soit possible de les faire renaître. Sont-ils détruits? Non, et, si oubliés qu'ils paraissent, il est toujours possible de leur donner une vie nouvelle. En voici la preuve (1).

Un sujet, plongé dans le sommeil hypnotique, peut reproduire, avec une fidélité absolue, une période quelconque de sa vie passée. Jeanne R..., dont parle M. Binet, est endormie, on lui donne l'ordre de se reporter à l'âge de six ans; elle se voit chez ses parents, ne sait plus parler le français, s'exprime en patois, connaît à peine ses lettres et relate les événements les plus insignifiants, comme s'ils se produisaient au moment même. Après lui avoir mis la main sur le front, on lui dit que dans deux minutes elle se retrouvera à l'âge de dix ans. Sa physionomie est toute différente, elle est aux Fraiss, château de la famille des Moustiers, auprès duquel elle habitait. Elle admire les tableaux, elle demande où sont les sœurs qui l'ont amenée. Elle parle comme un enfant qui apprend à parler. Elle donne des détails circonstanciés sur ce que l'on fait à l'école et sur ses camarades, elle se rappelle une dictée que l'on a faite *mercredi*, elle *l'écrit couramment, et par cœur*. Nous voyons ici, tangible-

(1) Binet, *les Altérations de la personnalité*, page 241.

ment, que pas un acte intellectuel n'a été perdu, c'est une résurrection intégrale. On la place ensuite à l'âge de quinze ans, et elle revit cette époque avec intensité. Elle écrit *le Petit Savoyard*, qu'elle ne sait plus à l'état normal. En un mot, rien, absolument rien de ce qui a été enregistré, ne s'est effacé. Sans doute, en revenant à lui-même, le sujet n'aura plus la moindre souvenance de cette dictée qu'il a faite à l'âge de cinq ans, pas plus, d'ailleurs, que d'une multitude d'autres actes accomplis pendant la durée de sa vie, mais ils sont gravés en elle d'une manière indélébile, et rien ne pourra les détruire.

Depuis l'époque où ces expériences ont été publiées, un grand nombre d'auteurs en ont fait d'autres du même genre et ont obtenu les mêmes effets. M. Pitres et ses élèves ont étudié ces phénomènes sous le nom d'ecmnésie. L'observation permet de constater que, au moment d'un danger pressant, il y a parfois une telle suractivité de la mémoire, que tous les incidents de la vie défilent devant l'esprit avec une lucidité singulière. Ceci résulte des récits de gens sauvés d'une mort imminente, au moment où ils se noyaient (1). Quelquefois, c'est pendant une chute que ce panorama se déroule, ou enfin à l'occasion d'événements dramatiques, comme celui dont nous parle notre ami, M. Camille Chaigneau (2). Il s'agit d'un homme qui s'attendait à être fusillé. « Le passé, comme une toile immense, défile sous nos yeux. Les souvenirs sont nets, rien n'y manque : les plus petits incidents de la vie, oubliés depuis de longues années, viennent se remettre en place, reprendre la cellule du cerveau qu'ils avaient occupée. »

Il arrive encore que des événements qui n'ont pas été perçus consciemment peuvent revenir dans le champ de l'esprit, où ils surgissent comme des apparitions inexplicables. En voici deux exemples (3) :

Une dame, à la dernière période d'une maladie chronique, fut conduite de Londres à la campagne. Sa petite fille, *qui ne parlait pas encore* (*infant*), lui fut amenée, et, après une courte entrevue, elle fut reconduite à la ville. La dame mourut quelques jours après. La fille grandit sans se rappeler sa mère jusqu'à l'âge mûr. Ce fut alors qu'elle eut l'occasion de voir la chambre où sa mère était morte. Quoiqu'elle l'ignorât, en entrant dans cette chambre, elle

(1) Ribot, *les Maladies de la mémoire*, pages 140-141.
(2) Camille Chaigneau, *l'Humanité intégrale*, nº de juin 1897, page 123.
(3) Abercrombie, *Essays on intellectuel Powers*, page 120.

tressaillit ; comme on lui demandait la cause de son émotion : « J'ai, dit-elle, l'impression distincte d'être venue autrefois dans cette chambre. Il y avait dans ce coin une dame couchée, paraissant très malade, qui se pencha sur moi et pleura. »

Voici le second cas (1) :

Un homme doué d'un tempérament artistique très marqué alla, avec des amis, faire une partie près d'un château du comté de Sussex, qu'il n'avait aucun souvenir d'avoir visité. En approchant de la grande porte, il eut une impression extrêmement vive de l'avoir déjà vue, et il revoyait non seulement cette porte, mais des gens installés sur le haut, et en bas des ânes sous le porche. Cette conviction singulière s'imposant à lui, il s'adressa à sa mère pour avoir quelques éclaircissements sur ce point. Il apprit d'elle qu'étant âgé de *seize mois*, il avait été conduit dans cet endroit, qu'il avait été porté dans un panier sur le dos d'un âne ; qu'il avait été laissé en bas avec les ânes et les domestiques, tandis que les plus âgés de la bande s'étaient installés, pour manger, au-dessus de la porte du château.

Nous ne pouvons nous étendre sur les cas nombreux de rappel de langues oubliées depuis de longues années et qui sont parlées au moment de la mort. Nous croyons que l'ensemble des faits cités confirme notre assertion que *rien, absolument rien* ne se perd. Tout se burine dans le périsprit, qui garde immuablement ces empreintes. Alors, à la mort, toute la vie se représente devant l'esprit. Le passé sort des brumes de l'oubli ; gracieux ou terribles, tous les épisodes se lèvent dans la pensée. Défilé tragique où rien n'est omis et qui s'impose impérieusement. Nos plus secrètes pensées accompagnent ces tableaux en leur attribuant un redoutable caractère moral. C'est l'heure amère où l'on voudrait effacer bien des pages du passé, où l'on juge ses actes, où l'on rougit de ses faiblesses. Oh ! que ce défilé impartial présente de sombres réalités devant la conscience désabusée ! C'est avec ce bagage moral que nous rentrerons dans l'espace. Le périsprit immortel est la tunique de Nessus, le miroir implacable qui nous reflète notre vie passée. Puissions-nous arriver à ce moment avec la quiétude d'un cœur sincère, avec un cortège de bonnes pensées, d'efforts vers le bien, qui balancent et détruisent les effets de nos vices et de nos passions.

Travaillons donc à maîtriser la bête, car chaque pas en avant

(1) Carpenter, *Mental physiology*, page 436.

est un acquis indestructible, une parcelle du trésor que nous devons acquérir, et, lorsque nous serons enfin libérés, par notre volonté, des attractions matérielles, nous tournerons nos yeux vers l'idéal de bonté, de justice et d'amour qui nous attire invinciblement vers nos destinées supérieures.

GABRIEL DELANNE.

LES TRIOMPHES

Des triomphes partout! La terre a regorgé de triomphateurs. L'empire britannique, comme celui de Charles-Quint, ne voit pas le soleil se coucher dans ses États.

Quelles fêtes! Quelle apothéose! Le peuple anglais est le peuple-roi. Il étale avec orgueil ses magnificences, ses richesses, son luxe; les mers sont sillonnées de ses vaisseaux; son innombrable flotte vient se ranger autour de la métropole. De tous les coins les plus reculés de son empire colonial, arrivent ses soldats aux costumes divers; les princes indiens et les sujets de Sa Majesté britannique envoient au peuple triomphateur les cadeaux les plus beaux et les plus riches. Le monde entier se tait, admire et contemple. C'est le triomphe de l'orgueil, de la cupidité et de la domination.

Triomphe, Albion, triomphe vite. Jouis de ton apogée; mais hâte-toi. Ces fêtes n'ont pas de lendemain.

Tu vis dans le temps et dans l'espace : le temps fuit et l'espace se resserre.

Je suis reine et impératrice, dis-tu; mon empire est fondé pour l'Éternité!

L'empereur Guillaume, lui aussi, se réclame de l'Éternité : mon empire est éternel, dit-il; l'Alsace est à jamais, *pour l'Éternité*, sous le joug allemand!

Jamais je n'abandonnerai les traditions autocratiques de mes ancêtres, dit le csar; la Russie est *pour l'éternité* soumise à l'autocratie de ses empereurs.

Il n'est pas jusqu'au sultan rouge qui ne se croie, qui ne croie son empire éternel.

Est-il possible que l'orgueil obscurcisse à ce point l'intelligence !

L'histoire a beau étaler devant les yeux cette succession de royaumes et d'empires fondés *aussi solidement* que ceux de Guillaume, de Nicolas et de Victoria et qui tous ont successivement disparu, dispersés, bouleversés, détruits qu'ils ont été, les maîtres actuels du monde ne voient pas, n'entendent pas, ou plutôt ils semblent croire, les insensés, que le Maître des maîtres s'est identifié avec eux et que sans eux il n'est rien !

O Providence, ô Destin, serait-il vrai que vous ayez commandé, de par ces triomphateurs, aux sphères célestes de s'arrêter, aux peuples de se courber sous la domination, aux anges de chanter des cantiques de gloire en l'honneur de ces puissances et de ces couronnes ?

L'histoire a-t-elle dit son dernier mot ? Le cycle des âges est-il terminé ? Avons-nous atteint l'immuable ? La pensée est-elle figée ? Le jugement de Dieu est-il prononcé ?

Guillaume II, avec ses quatre millions d'hommes armés, a-t-il pris la place du Dieu des armées ? Est-il vrai, ô conscience, que Victoria a pu dire à l'océan : « Tu n'iras pas plus loin ? » Est-il vrai, ô mon âme, que tout est fini, et que Bismarck résume cette fin ?

O Dieu, ô conscience, ô histoire, parlez.

Redites-nous les empires détruits, les dynasties abattues, les peuples anéantis.

Voici l'Inde avec Bouddha. Les royaumes de Koçala, Ayodhia, Çravasti, Kauçambi sont dans la prospérité. Vient Kalaçoka, roi du Magadha, qui bouleverse ces royaumes. Surgit un brigand qui recrute des partisans et ravage à son tour le Magadha. Il fonde la dynastie des Nanda.

Dynastie glorieuse qui règne sur les ruines qu'elle a accumulées !

Elle triomphe ! Est-ce pour l'éternité ? Non ; car voici un misérable çoudra qui renverse la dynastie des Nanda et fonde un empire : tout l'Hindoustan est à ses pieds, aux pieds de la nouvelle dynastie des Maurya.

Est-ce fini ? Ce nouveau triomphe est-il éternel ?

Non encore. Voici Diodote, le Grec, qui fonde le royaume de Bactriane et anéantit les Maurya et leur empire.

Nouveau triomphe ! Hélas ! Nouvelle ruine !

Les Indo-Scythes détruisent ce nouvel empire ; à leur tour ils sont vaincus et soumis par un Indien qui fonde un puissant

royaume et dont le règne va être glorieux. Encore un triomphateur !

Histoire, est-ce tout? Non, écoutez encore.

L'Égypte est un royaume puissant sous le règne des Pharaons.

Les Phéniciens avec leurs glorieuses capitales, Sidon et Tyr, ont des colonies florissantes ; ils étendent leur empire jusqu'aux colonnes d'Hercule ; la terre leur est soumise.

La nation juive est en pleine prospérité.

Mais voici les Assyriens : nouvelle puissance, nouveau triomphe ! Ils subjuguent les Juifs, détruisent l'empire phénicien, soumettent l'Egypte.

C'est le règne de Sémiramis la superbe, la glorieuse, l'invincible ; c'est la suprématie de Ninive.

Viennent les Mèdes et les Babyloniens, et voilà Ninive détruite.

Babylone triomphe ! Son grand roi Nabuchodonosor se proclame dieu et son peuple l'adore.

Des fêtes partout ! Des réjouissances toujours !

Mais voici que Cyrus surgit : il va facilement conquérir une nation corrompue par son triomphe. De Babylone il ne reste pas pierre sur pierre, et la dynastie babylonienne a vécu.

Les Sardes, avec leur roi Crésus, nagent dans le plaisir et dans l'abondance. Le même Cyrus porte chez eux le fer et la flamme, et voilà un nouveau royaume anéanti.

La Perse triomphe toujours avec Darius. Survient Alexandre le Grand, et voilà la Perse vaincue et la dynastie de Darius disparue.

Enfin, nous touchons au faîte des grandeurs et de la puissance. Alexandre fonde un empire tel que le monde n'en avait vu jusqu'alors.

Le vrai triomphateur, le voilà !

Que dis-je ? Mais voici que déjà l'empire a disparu avec l'*imperator*. Alexandre mort, l'empire meurt.

— Histoire, sombre Histoire, tu ne nous parles que de conquêtes et de conquérants, d'empires et de dynasties, de gloires et de triomphes, de ruines et de guerres, de peuples victorieux et de peuples vaincus, de triomphes éphémères, de prospérités menteuses. N'as-tu pas autre chose à nous dire, et cette horrible vision ne prendra-t-elle pas fin ?

— Non. Écoute toujours.

Voici des républiques :

La Grèce, ce petit peuple confiné à l'extrémité de l'Europe, par

sa discipline, son mépris de la volupté et des richesses, a conquis les trois quarts du monde alors connu. Sa force résidait dans les qualités privées des citoyens. Ils étaient durs, mais chastes; ils étaient pauvres, mais forts. Malheureusement ce pays n'a pas su conserver dans le cœur de tous les Grecs l'idée supérieure, et qui devait dominer tout : l'idée d'union, l'idée de la grande patrie commune. Athènes a été ruinée par Sparte, Sparte par Thèbes, et Thèbes elle-même s'est épuisée par ses propres efforts.

La Grèce devait, dans ces conditions, être une proie facile.

Après une période brillante et prospère, succombant sous les coups qu'elle se portait elle-même, elle ne peut résister à l'envahisseur. Philippe, roi de Macédoine, en fait la conquête. C'en est fait ; malgré ses soldats, le nouvel empire macédonien est destiné à périr.

Encore une dynastie disparue ! Rome, comme la Grèce, eut les mêmes commencements. Comme la Grèce, elle aura la même fin. La République romaine triomphe avec son sénat, ses généraux et ses consuls. Ce qui fait sa force et sa grandeur, c'est le patriotisme des citoyens, c'est la religion de ses pontifes, de ses augures et des ancêtres, semblables du reste en cela aux Grecs.

La Grèce est vaincue, soumise par les Romains. Elle n'est plus qu'une province de la République romaine.

Rome, à son tour, va succomber. Les dieux s'en vont, les vertus publiques et privées disparaissent. Il ne restera plus qu'une tourbe d'hommes perdus de débauches et de crimes et une horde de soldats prêts à se rendre au plus audacieux et au plus vil.

César le conquérant va accroître la République d'une nouvelle province : la Gaule. Ses victoires vont enivrer les Romains, et ruiner la République. N'étant plus dignes de la liberté, ils vont se donner un maître.

L'empire est fait. Il va briller de tout son éclat sous Auguste. César-Auguste ! Enfin, voilà le triomphe, voilà le triomphateur !

Rome *éternelle !* L'empire éternel ! L'empire des Césars !

Hélas ! Quelle décadence !

Où donc est l'empire, où donc est César-Auguste ? Voici Tibère, puis Domitien, puis Caligula, Néron ! ! A l'encan, l'empire ! Aux enchères, la dynastie !

Mais arrêtons-nous et prosternons-nous. Jésus est né et l'empire romain vit encore. Le monde, qui ne soupçonne encore rien et qui est la proie de la haine, de la discorde et de la barbarie, va enfin

tressaillir : un Sauveur est né. Il ne le connaît pas et ne veut pas encore le connaître.

Vienne l'invasion ; vienne la dislocation de l'empire, et Constantin est là tout prêt à servir les desseins de la Providence.

La Providence ! A-t-elle voulu vraiment se servir de cet empereur pour faire connaître au monde son Christ ? Ou plutôt ne préparait-elle pas de nouveaux déchirements, de nouvelles haines et de nouvelles discordes ?

C'est au nom de Jésus que le monde va désormais lever l'étendard des guerres de religion. Le labarum et la croix vont servir de signes de ralliement, que dis-je ? de disputes, de persécutions.

A côté et au-dessus des dynasties naissantes, s'élèvera celle des Papes. Ils triompheront, et avec eux l'Église ; mais quel triomphe !

Divisée, déchirée, les schismes naîtront d'elle-même. De cette Église sortiront d'autres églises qui toutes se jetteront l'anathème au nom de Jésus. C'était sans doute dans les desseins de la Providence ! Le Christ l'avait dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. »

Et quelle guerre ! La plus atroce de toutes. Quelle oppression ! plus horrible, plus douloureuse que celle des consciences !

O Église des Papes, où est ton triomphe ? Qu'as-tu fait de Jésus ?

— Histoire, as-tu tout dit ?

— Pas encore.

Raconterai-je ces exodes turbulents de peuples farouches, semant partout le deuil, les larmes et la mort ? Parlerai-je de l'agonie de l'empire romain, de la naissance de ces nouveaux États, tour à tour vainqueurs et vaincus, se détruisant les uns les autres ?

Sombre moyen âge, que nous apprends-tu ? Les grands empires ont vécu, les puissantes dynasties ont été noyées dans des flots de sang. Que reste-t-il de tous les triomphes passés, de toutes les splendeurs entrevues ? Un immense cloaque, un charnier puant. De cette fétidité, de cette fermentation putride, que sortira-t-il ?

Encore de nouveaux et puissants royaumes, encore et toujours de glorieuses dynasties, de rois et d'empereurs triomphants ?

Charlemagne, le conquérant, fonde son empire : l'Europe est à ses pieds. Tout tremble devant lui. Il triomphe. Hélas ! Ses successeurs, des nains, que la postérité a connus sous les qualificatifs de *débonnaires*, *gros* et *chauves* ne peuvent tenir dans leurs mains débiles

un sceptre aussi lourd : il tombe, et sa chute est suivie de désastres ; l'empire de Charlemagne n'est plus.

Nouveau Charlemagne, voici Charles Quint. Va-t-il fonder pour l'*éternité* cet empire que Guillaume II se flatte d'avoir ressuscité ? Éphémère lui aussi ! Éphémère son triomphe ! L'empire meurt avec son fondateur.

Louis le Grand est prédit : la France, sous ce grand roi, jouit des plus beaux triomphes. Le Roi-Soleil n'a pas son pareil : *nec pluribus impar*. Tout lui est soumis. Quand il fronce les sourcils, la terre tremble.

Il ne se doutait pas, l'insensé, que Louis XV allait naître et avec lui la Révolution.

O rêves de grandeur ! O chimères ! La dynastie glorieuse du grand Roi s'effondre misérablement. Après Louis le Grand, Louis le petit ! Après la puissance, la faiblesse ; après la faiblesse, la honte, l'ignominie.

La grande populace et *la sainte canaille* renversent les débris d'un trône vermoulu ; elles jettent aux dynasties épouvantées une tête de roi.

La République française sème la terreur dans les cours ; elle fait la guerre au nom de la Liberté ; elle tue, elle égorge au nom de la Fraternité. Elle proclame tous les hommes égaux devant la guillotine et devant la loi. L'aurons-nous cette liberté ? L'égalité des citoyens, la conserverons-nous ? Et la Fraternité ? O les grands mots ! O les grandes choses !

L'œuvre de délivrance est terminée. C'est entendu. La République a dit son dernier mot. Plus de rois, plus d'empereurs !

Ironie, mensonge, vanité !

Un nouveau César sort de cette multitude enivrée. Il bâillonne la République ; il emprisonne les jacobins, impose silence aux rumeurs de la foule. Il se proclame empereur et fonde une dynastie.

L'Europe est subjuguée, les dynasties vaincues se taisent et se prosternent devant lui.

C'est Napoléon le Grand ! C'est le triomphateur, béni de Dieu et du Pape. C'est fini. La terre va sans doute cesser de rouler dans l'espace. Les temps sont arrivés. C'est l'Éternité qui commence.

Eh bien ! non. Les cieux ne sont pas ébranlés, la terre tourne toujours, le Pape est mort et l'Empereur va périr misérablement sur un roc stérile et brûlé par le soleil.

O dynastie, où es-tu ? O empire, qu'es-tu devenu ?

L'Anglais triomphe à son tour. Il piétine sur le cadavre de Bonaparte et grince des dents. C'est l'aurore du règne de Victoria, du grand règne. En vain Napoléon le Grand s'agitera dans sa tombe pour susciter un vengeur: décision amère, suprême ironie du destin; ta nouvelle incarnation, ô géant, la voici: c'est Napoléon le Petit! Il a eu son triomphe, lui aussi, comme toi. Il s'est cru éternel, lui aussi, lui, myrmidon, il a coiffé ton chapeau et s'est appelé Napoléon; il s'est dit ton successeur. Le monde surpris allait le croire, quand le fantôme de cette République que tu avais étranglée s'est tout à coup dressé devant lui.

Elle revit, cette République que, par trois fois, les dynasties ont tuée. A-t-elle changé? Nous est-elle revenue purifiée? Est-elle éternelle? Et peut-on fermer le livre du destin?

Histoire, arrête-toi. L'avenir ne t'appartient pas.

Nous, nous sommes le présent; le passé nous appartient, et ce passé revit tous les jours.

Trônes, Dynasties, Républiques, vous avez passé, vous passez et vous repasserez sous des formes et des figures diverses; mais vous êtes toujours les mêmes, vous êtes toujours reconnaissables.

Votre signe, c'est la souffrance; votre règne, c'est la tyrannie; vos moyens, c'est la guerre; votre but, la domination.

Et maintenant, ô Albion, ô Allemagne, ô Russie, et vous tous petits États qui jouez au roi, à la république, regardez, si vous avez des yeux, entendez, si vous avez des oreilles:

Dieu seul est éternel. La justice et la miséricorde seules ont un règne éternel. Seules, elles triompheront, et leur triomphe sera définitif parce que l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition auront fui pour jamais. Les peuples seront tous frères, ou ils périront; les nations ne seront point divisées les unes contre les autres, ou elles s'extermineront. L'Humanité-Une, sortie du sein de Dieu, épurée par la douleur, implorera le secours des anges, et les anges l'entendront. Lasse, accablée, mourante, elle criera vers vous, Seigneur, et vous l'écouterez, parce que la pitié aura enfin ému ses entrailles, parce que votre loi sera enfin comprise!

O temps heureux, ô temps bénis, ne tardez plus. S'il faut souffrir encore, si c'est au prix de douleurs plus amères et plus cuisantes encore que nous devons acquérir la paix universelle, eh bien! nous sommes prêts. Pareils aux martyrs, nous crierons à nos bourreaux: Frappez, brisez, déchirez; nous vous aimons quand même, car vous êtes nos frères.

Tous frères ! Tous nous revivrons. Les bons continueront leur mission divine ; les bourreaux deviendront des doux et des pacifiques.

ALBAN DUBET.

EFFLUVIOGRAPHIE

Nos lecteurs sont au courant des recherches qui passionnent les chercheurs en ce moment. L'enregistrement par la plaque photographique des effluves qui se dégagent du corps humain est l'objet des commentaires de la presse. Nous avons exposé déjà les travaux de M. Jodko et de M. le Dr Baraduc, en même temps nous avons signalé les remarquables résultats obtenus par M. le commandant Tégrad, sur la photographie des formes de la pensée : nous allons examiner aujourd'hui les recherches récentes de MM. Luys et David, dont un compte rendu a été fait à la séance du 29 mai 1897 de la Société de Biologie. Le mode opératoire employé est celui signalé par M. le Dr Lebon. On sait qu'il suffit, dans l'obscurité, d'appuyer la face palmaire des doigts sur une plaque au gélatino-bromure d'argent, plongée dans un bain d'hydroquinone, de les laisser en contact pendant 15 à 20 minutes et de fixer ensuite par les procédés habituels.

En opérant de cette manière, ces messieurs ont obtenu des clichés tout à fait remarquables, en ce sens qu'il est possible de voir les cônes d'émission par lesquels s'écoule le fluide humain. Nous avons eu le plaisir d'être présenté à M. David, et nous devons à son obligeance de pouvoir reproduire un des plus curieux spécimens de cette force invisible qui a reçu des noms si divers : force psychique, ecténique, odique, fluide magnétique, etc.

Nous avons pu examiner une série de clichés démonstratifs qui ne permettent plus de mettre en doute l'action véritable de ces effluves sur la plaque sensible. Depuis que les résultats de ces études ont été livrés au public, des critiques ont été formulées sur la cause véritable de ces graphies.

Pour les uns, les dessins que l'on remarque sur les clichés sont

dus à des lignes nodales, déterminées par des vibrations très faibles de la cuvette ; pour d'autres, ces rayonnements proviendraient d'une action électrique de la peau humaine sur la couche de bromure d'argent ; enfin il est possible aussi, disent certains, que ce soit la sueur qui attaque la plaque sensible. Voyons un peu ces hypothèses et cherchons si elles peuvent expliquer les faits.

EFFLUVIOGRAPHIE OBTENUE PAR M. DAVID

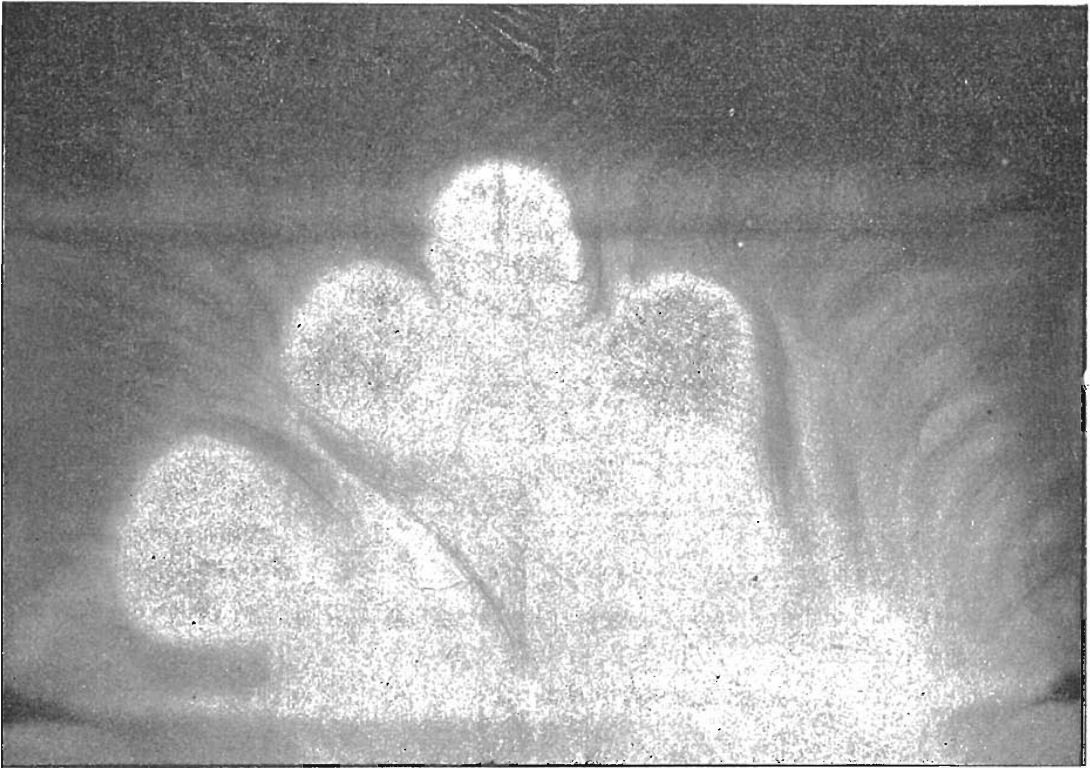


FIG. 1.

Les places blanches sont produites par l'extrémité des doigts, qui dégagent les effluves rayonnants qui forment des flammes.

Il nous semble, en premier lieu, qu'une réponse générale peut être faite : c'est que si les raisons alléguées avaient quelque valeur, elles devraient s'appliquer à tous les expérimentateurs ; or, c'est précisément ce qui n'a pas lieu. Tout le monde n'influence pas la plaque sensible. Il n'y a que certains sujets qui produisent des résultats, donc, si c'était des vibrations, une action électrique ou la sueur, tous les clichés devraient porter des traces de ces actions, ce qui n'arrive pas. Secondement, on devrait trouver un caractère général, une similitude entre les graphies, puisque les conditions

dans lesquelles on opère sont tout à fait semblables. Or, il est facile de voir que chaque cliché porte en soi un caractère d'originalité qui permet de le différencier de tous les autres. D'ailleurs, il ne faut pas croire que MM. Luys et David n'ont pas fait d'essais pour tenter d'obtenir artificiellement les mêmes dessins. Un doigt de gant, rempli de mercure et porté à la température du corps humain, fut placé sur la plaque dans les mêmes conditions que la main humaine, rien ne vint au développement.

EFFLUVIOGRAPHIE D'AIMANTS OBTENUE PAR M. DAVID

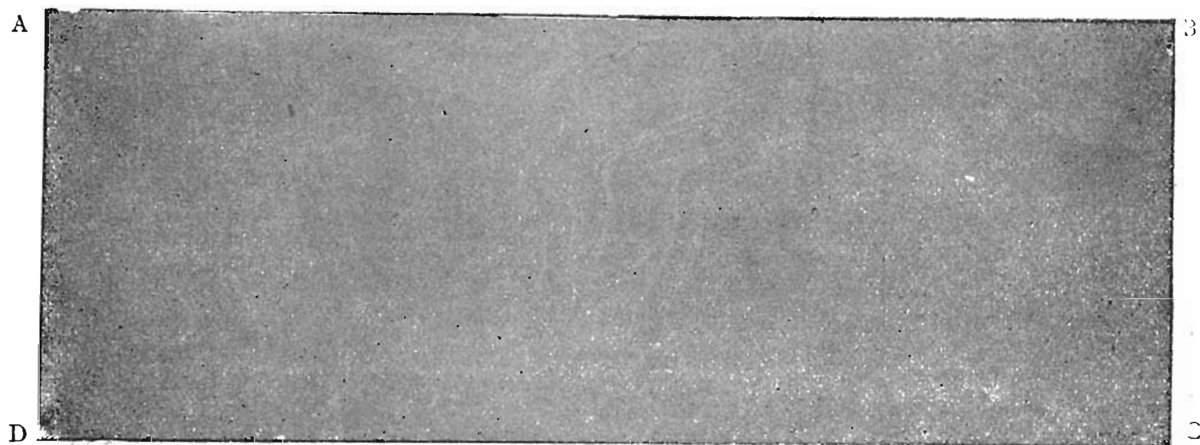


Fig. 2.

En AB, CD, AD et BC étaient posés les pôles de plusieurs aimants. On peut voir les flammes dégagées par ces aimants, qui ont des analogies frappantes avec celles de la fig. 1.

Dans un très grand nombre d'essais, le bain fut agité constamment, ce qui aurait dû empêcher la formation de lignes nodales ; or des effluviographies furent obtenues quand même, ce qui met hors de cause l'hypothèse des vibrations.

Il ne reste plus que l'action chimique à examiner. Cette objection est certainement la plus sérieuse. On ne peut guère contester qu'il ne se produise certaines réactions lorsque les doigts sont longtemps en contact avec la plaque de gélatino-bromure ; d'autre part, il y a très probablement aussi une faible action électrique ; mais ces causes sont tout à fait incapables de rendre compte de l'aspect des clichés, et ceci pour plusieurs raisons :

1° — Parce que M. David a obtenu des clichés impressionnés en empêchant tout contact entre son doigt et la gélatine, au moyen d'une plaque de verre percée à l'endroit du doigt, de manière à laisser seulement passer l'effluve. Nous avons obtenu les mêmes

phénomènes avec une dame, alors que la main était complètement séparée de la gélatine par une plaque de celluloïd non percée ;

2° — Lorsque l'on met les pouces des deux mains sur la même plaque, on constate que les effluves s'attirent et se rejoignent ; or, ni l'électricité, qui est du même nom sur la surface des deux mains, ni des actions chimiques ne peuvent produire ces résultats ;

3° — Les clichés portent l'empreinte manifeste d'effluves qui s'échappent abondamment en produisant des *flammes*, des *fumées* qui sont absolument identiques à celles observées par le baron de Reichenbach, flamboiement odique (1), et dont M. le colonel de Rochas (2) a mis en évidence l'objectivité, par une série d'expériences rigoureusement scientifiques.

Nos lecteurs peuvent juger par le cliché ci-dessus (Fig. 1) que nous n'exagérons pas nos inductions, en remarqnant le flux de force qui s'échappe des doigts et qui laisse des traces si nettes sur la plaque sensible.

4° — Nous connaissons bien les graphies laissées sur la gélatine par l'action du fluide électrique traversant le corps humain. M. le Dr Baraduc, en reproduisant les impressions électrographiques de M. Jodko (3), permet de faire des comparaisons instructives et de s'assurer expérimentalement de la différence qui existe entre l'électrographie électrique et celle due à la force psychique, sortant naturellement du corps.

Résumons-nous.

Les traces laissées sur la gélatine ne sont pas dues à la chaleur (expérience du gant), ne sont pas dues à une action chimique de la sueur (flammes), ne sont pas dues à l'électricité (différences entre les clichés obtenus avec et sans électricité). A quel agent peut-on rattacher ces graphies ? Nous n'hésitons pas à répondre que c'est au fluide magnétique.

Voici, en effet (Fig. 2), un cliché remarquable obtenu par M. David. Ce sont des aimants dont les pôles de nom contraire sont en regard l'un de l'autre. On remarque que les flammes odiques sont réciproquement attirées et forment des dessins, rigoureusement analogues à ceux produits par des doigts humains.

C'est là un caractère tout à fait général. Nos lecteurs, en se repor-

(1) *Le Fluide des magnétiseurs*, pages 57 et suivantes.

(2) De Rochas, *Extériorisation de la sensibilité*, objectivité des effluves, de la page 1 à la page 47.

(3) Dr Baraduc, *l'Ame humaine, ses mouvements, ses lumières*. Voir *Seconde lumière*, page 169.

tant au N° 6 (1re année) de la *Revue*, page 350, peuvent s'assurer, en examinant l'iconographie obtenue par M. le Dr Adam en magnétisant une plaque, de striures semblables produites par le fluide humain, *sans aucun contact avec la plaque sensible.*

EFFLUVIOGRAPHIE DE DOIGTS MAGNÉTISÉS OBTENUE PAR .M LE COMMANDANT TÉGRAD



FIG. 3.

Les parties noires, entourées d'une auréole blanche et d'un bourrelet, sont dues aux extrémités des doigts; les franges sont produites par le magnétisme de Mme Agullana.

Remarquons encore que, dans l'effluviographie de l'aimant, les objections qui visent des mouvements pouvant déterminer des lignes nodales, ou celles qui ont trait à des actions chimiques de la sueur, sont complètement éliminées. Il faut donc en conclure que le fluide magnétique, soit qu'il émane de l'aimant, soit qu'il se dégage de l'organisme humain, a une action spéciale sur la plaque sensible, qu'un peu d'habitude permet de discerner.

Nous sommes heureux de pouvoir soumettre au lecteur (Fig. 3) une magnifique effluviographie due à M. le commandant Tégrad. Elle a été obtenue à Bordeaux chez Mme Angullana, le médium bien connu.

Pendant que notre ami avait les mains dans le bain d'hydroquinone, le sujet déclarait voir le fluide s'échapper de ses mains. Elle disait avoir exercé elle-même une très forte influence. On peut remarquer qu'il y a, en effet, deux sortes d'impressions : le fluide de l'opérateur, qui se marque par des sortes de bourrelets, puis des franges qui ressemblent manifestement à celle de la Fig. 1. Mais notons

EFFLUVIOGRAPHIE OBTENUE SANS CONTACT AVEC LE CORPS PAR M. LE COMMANDANT TÉGRAD

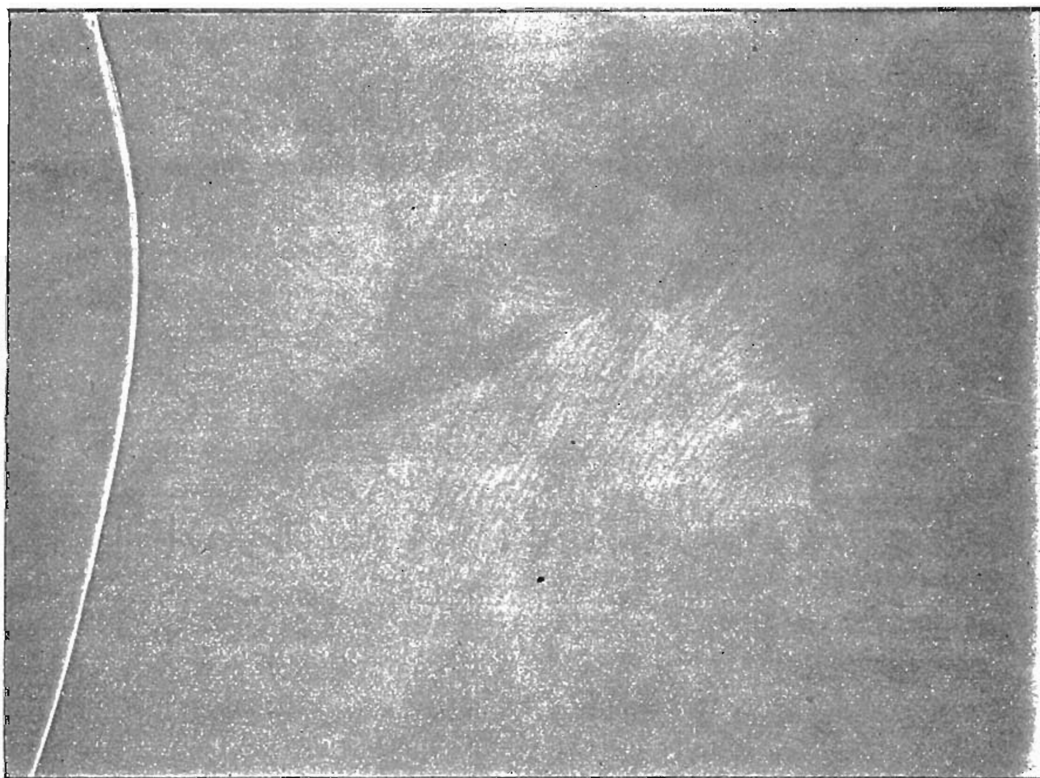


Fig. 4.

La force fluidique a impressionné la plaque photographique à distance. La raie blanche est due à une brisure du cliché.

que chaque expérimentateur a sa caractéristique spéciale qui le différencie et lui assure une individualité propre.

Afin qu'il ne puisse rester aucun doute dans l'esprit du lecteur sur la cause de ces graphies, nous croyons utile de reproduire un cliché du commandant Tégrad (fig. 4), obtenu en dehors des procédés habituels. Un soir qu'il était fort en colère, il plaça dans l'obscurité une plaque à un pouce au-dessus de son front, et au développement il vit se dessiner des sortes de tourbillons, de remous, causés par

son agitation psychique. Il est fort probable, en effet, que l'influx fluidique doit être, dans sa manifestation extérieure, en rapport intime avec l'état d'âme du sujet.

Nous pouvons constater, par ces recherches, que la science commence à pénétrer expérimentalement dans le champ de la matière invisible et impondérable. C'est précisément dans ces parages qu'elle va rencontrer le périsprit, et, comme celui-ci est inséparable de l'âme, nous ne pouvons douter du triomphe prochain du spiritualisme.

Alors seront réhabilités aux yeux de la postérité tous ces nobles penseurs, qui n'ont eu que le tort de devancer leur siècle. Toute la phalange des magnétiseurs, qui affirmait l'existence du fluide humain, recevra le juste tribut d'admiration qui est dû aux précurseurs. Les spirites seront rétablis dans l'estime du public qui verra en eux autre chose que des rêveurs et des ignorants, et l'immortelle vérité finira par pénétrer dans le crâne obtus des plus acharnés retardataires, car elle y entrera par les yeux, les obligeant ainsi à reconnaître leur entêtement et leur incurable sottise.

G. DELANNE.

L'ÉVOLUTION ANIMIQUE

Le nouvel ouvrage de M. Gabriel Delanne, *l'Évolution animique*, marque une date capitale dans l'histoire du spiritisme. Jusqu'ici, cette doctrine qui nous est chère, établie sur le fondement solide des faits, ouvrant de nouvelles perspectives aux théories psychologiques, s'était surtout recommandée par son côté moral, celui qui devait ressortir nécessairement de la communication avec les morts, avec le cortège naturel des consolations qu'elle apporte, des clartés qu'elle répand sur les mystères de notre destinée. Et ce côté moral était certainement le plus utile, car des millions d'âmes, éprises d'idéal, souffrantes et désolées, ont trouvé un apaisement à leurs maux dans les révélations d'outre-tombe.

Depuis peu, le spiritisme a conquis sa place dans le domaine scientifique, et il est juste de reconnaître que le directeur de cette Revue est un des premiers qui ait eu l'honneur de lui frayer cette voie. Son livre est un essai de psychologie physiologique hardi, écrit d'une plume alerte, libre et fière. L'auteur n'hésite jamais

entre l'idée et son expression. Ce qu'il écrit, il l'a pensé, convaincu qu'il est dans le vrai, sans quoi il ne l'aurait pas écrit.

Sa méthode est fondée sur l'analogie scientifique, c'est-à-dire le rapprochement et la comparaison des phénomènes ayant des caractères communs discernables, attentive à corriger, par le choix des faits d'observation et d'expérience, ce que la méthode analogique présente en elle-même d'élasticité et parfois de périlleux.

En somme, c'est encore la meilleure ; c'est celle qui, par l'étude des rapports, des connexités phénoménales, permet de discerner entre les faits ceux que l'on doit synthétiquement grouper comme étant régis par des lois communes. C'est la méthode expérimentale et positive appliquée pour la première fois aux phénomènes d'ordre spirite.

Le procédé est simple à exposer, il n'en est pas de plus difficile à suivre. C'est que l'analogie est partout dans la nature, l'unité des forces et des productions naturelles est éclatante, et nous sommes portés à tout confondre dans la conception métaphysique d'une puissance supérieure ayant sa raison d'être en dehors de nous, qui ne concevons que le divers et le relatif.

Mais le spectacle de l'univers ne ferait que des contemplatifs, si les questions n'étaient pas sériées, si les problèmes n'étaient pas circonscrits et spécialisés pour les résoudre ; c'est notre infirmité naturelle qui établit une division dans les connaissances, car tout se lie et se tient dans la nature. Chacun suit l'embranchement pour lequel ses facultés le prédisposent, creuse le sillon pour y faire germer le grain qu'il a dans sa main. Les mieux doués sont ceux qui ont l'intuition des rapports, cet éclair soudain qui fait relier un fait à un autre fait par un acte subit d'inspiration, resté longtemps incompréhensible, mais que nous comprenons aujourd'hui. C'est avec ce don que l'analogie scientifique ouvre des horizons nouveaux à l'intelligence et mène sur le chemin des découvertes.

Ce chemin, nous avons idée que l'auteur du livre que nous examinons l'a trouvé dans l'établissement de sa théorie du fluide périsprital, théorie nouvelle, car, jusqu'à ce jour, nous n'étions guère sorti du champ étroit et arbitraire des définitions. Nous n'avions aucune étude positive sur la corporéité fluidique et indestructible de l'âme.

Quelle est cette théorie ?

Elle consiste à établir que :

1° — Le périsprit, dont l'existence est démontrée expérimentale-

ment, renferme un organisme fluidique, et que c'est suivant ce modèle que le corps physique s'organise ;

2° — Le périsprit maintient la stabilité de l'être vivant au milieu du renouvellement intégral de la matière organisée ; il est le « dessin idéal » invisible, soupçonné par notre grand physiologiste Claude Bernard, sans lequel dessin l'action vitale pourrait prendre toutes les directions, ce qui n'a pas lieu ;

3° — Le périsprit est la loi organogénique, par excellence, qui préexiste à l'évolution de l'être et la dirige, à partir de l'embryon jusqu'à l'organisation complète ;

4° — Le périsprit qui, lui, n'est pas soumis aux mutations matérielles, est le siège impérissable de la mémoire, et explique sa conservation au sein de toutes les destructions physiques ;

5° — Le périsprit est l'organisme type où se résolvent, de façon merveilleuse, toutes les lois des actions vibratoires, dont le rôle est si important et si général dans le domaine des sciences, qu'on n'explique presque plus rien sans lui. L'étude du périsprit fait rentrer dans ses propriétés physiques la théorie des vibrations, qu'on hésitait à appliquer à l'organisme, et dans ses propriétés psychiques, résultant de son union indissoluble avec l'âme, l'explication des phénomènes de somnambulisme, d'état dit inconscient, de simple ou double personnalité, de folie.

Si l'on veut bien comprendre l'esprit de ce livre, dont l'étude s'impose et qui soulève les plus grands problèmes, il me semble qu'il faut partir de la comparaison que le savant auteur établit entre l'action du périsprit sur la matière et l'action exercée par l'électro-aimant sur la limaille de fer. C'est là que, personnellement, j'ai cru voir la clé d'une théorie qui pourra être complétée, redressée peut-être sur quelques points, mais à laquelle il faudra incessamment revenir.

Je constate un fait : la nouveauté des explications touchant le périsprit. Il y a là une découverte qui me paraît devoir être le point de départ des travaux futurs. M. Delanne a tracé une voie qu'on ne peut plus quitter. Le voile qui cachait les fonctions du périsprit se déchire peu à peu à la lecture de son livre, et, en suivant attentivement, parmi les complexités de l'organisme humain, les manifestations de notre être intime, nous croyons assister à l'éclosion d'un être nouveau.

Voilà donc un ouvrage qui justifie bien son titre d'étude de psychologie physiologique. On y chercherait en vain la grâce souriante et sereine d'un roman. Ce n'est pas non plus un livre d'en-

seignements préparatoires ; il convient surtout aux spirites qui ne veulent pas se contenter des faits et s'appliquent à la recherche des causes. Il convient aussi aux non-spirites que tourmentent les spéculations philosophiques ; sa lecture est très propre, sinon à détruire tous leur doutes, à dissiper toutes leurs incertitudes, du moins à les faire réfléchir.

L'analyse complète de l'ouvrage qui vient de paraître nous mènerait trop loin. Nous nous sommes borné à signaler les points qui nous paraissent les plus importants; ils ne sont pas les seuls. Il faut lire l'ouvrage tout entier, parce que, dans le plan qui est bien conçu et méthodiquement tracé, toutes les parties se tiennent et s'enchaînent les unes aux autres, pour former un tout qui ne supporte pas division.

Dès l'apparition du premier ouvrage de M. Gabriel Delanne, j'ai écrit, dans le journal *le Spiritisme*, ce que je pensais des mérites littéraires du jeune écrivain. Tous mes pressentiments se sont réalisés ; les ouvrages qui ont suivi sont venus confirmer l'impression favorable que ses premiers écrits faisaient ressentir. Cela me dispense de parler des qualités solides du style, de la composition régulière et colorée de la phrase, ces questions de forme cédant à mes yeux devant la franchise de l'idée et la haute portée des thèses doctrinales pour lesquelles le jeune savant se passionne.

Le directeur de cette Revue s'est fait une des premières places dans le bataillon sacré des défenseurs de la doctrine d'Allan Kardec, qui n'est autre chose que la doctrine même des Esprits. Il ne faut pas oublier, en effet, que la substance de ses meilleurs ouvrages est le fruit des révélations médianimiques, comme tous les vieux spirites le savent. L'invention ni l'imagination de l'auteur n'y sont pour rien. Un des grands mérites d'Allan Kardec est d'avoir aperçu les développements que cette révélation comporte et d'avoir présenté les points de doctrine méthodiquement et avec clarté, dans une langue pure et simple, accessible à tous, calquée sur les communications venues de l'au-delà.

Il appartenait à ses successeurs de rechercher l'explication des manifestations posthumes scientifiquement, positivement, par des méthodes défiant toute critique, pour élever le spiritisme à la dignité de science véritable, la plus importante pour nous, puisque cette science est celle de notre âme. M. Gabriel Delanne, par *l'Évolution animique,* marque un pas décisif et sûr fait dans la

connaissance si complexe de l'être humain. Nous engageons tous les spirites à lire ce livre remarquable, et surtout à le méditer.

FIRMIN NÈGRE.

LE SPIRITISME

DE SON USAGE ET DE SES ABUS

CONFÉRENCE FAITE AU « MASONIC-HALL » DE MELBOURNE, LE DIMANCHE SOIR 17 JANVIER 1897, PAR LE Dr J.-M. PEEBLES.

Un auditoire nombreux, occupant toutes les places, s'était réuni dans le vaste hall désigné ci-dessus, pour entendre la première conférence publique du Dr Peebles sur le spiritisme, à l'occasion de sa troisième venue au milieu de nous. Un certain nombre de ceux qui avaient suivi ses premières conférences, presque vingt années avant, étaient présents. On exprimait une surprise générale en constatant le peu de changement que le temps avait produit dans l'aspect du docteur, tandis que son intelligence était restée aussi vigoureuse et aussi nette que par le passé.

Le conférencier a dit en substance : — Un quart de siècle a disparu dans le passé depuis que j'ai vu l'Australie pour la première fois, et dix-neuf années se sont écoulées depuis que mes pieds foulèrent votre sol pour la seconde fois, — et je ne peux que m'écrier : « Que de changements merveilleux ! » Vos constructions sont devenues plus vastes ; les pâturages qui touchaient la ville à cette époque lointaine sont maintenant couverts de belles demeures, à moitié enfouies sous un feuillage ornemental, et les tramways font retentir leurs cornes le long des rues. Partout le Progrès, la Prospérité, l'Évolution !

Mais ce qui me donne personnellement la plus grande satisfaction, c'est de voir des figures amies et familières devant moi, et des mains aussi chaudes que lorsqu'elles ont serré les miennes pour la première fois. Les amitiés sans égoïsme sont certainement éternelles. Ce vaste hall, si absolument plein ce soir, me rappelle encore ces auditoires de deux mille personnes, et plus, qui se pressaient habituellement dans les théâtres lors de mon premier pèlerinage dans votre cité et, par suite, dans bien d'autres parties du monde.

Pendant mes pérégrinations dans toutes les terres et sous tous les climats, j'ai étudié les religions de bien des nations, races ou tribus, et jusqu'ici je n'en ai rencontré aucune, si peu élevée qu'elle soit sur l'échelle de la moralité, qui n'ait point eu certaines conceptions de Dieu ou des dieux, et certaines idées, si grossières soient-elles, d'une existence consciente à venir. Ces idées sont implantées en nous par Dieu. Elles sont innées. Elles se produisent spontanément dans l'âme humaine. De plus, grâce à ces courses dans le monde entier, je me suis trouvé en contact avec le brahmanisme, le mazdéisme, le bouddhisme, le shintoïsme, le mahométisme, le catholicisme romain, le luthérianisme, le calvinisme, le jésuitisme, le presbytérianisme, le congrégationalisme, le matérialisme, le méthodisme, l'universalisme, le mormonisme, et d'autres « ismes » encore. Mais, en dernière analyse, il n'y a qu'un « isme » qui va jusqu'à la base des choses, — qui satisfait le penseur profond, qui démontre une existence future consciente, qui inspire tous les mouvements réformateurs et répand les roses de la paix, la charité, l'amour et la bonne volonté chez les hommes pendant toute la durée de la vie, et *celui-là* est le spiritisme.

Il est tel, parce que ses racines sont divines et émanent de Dieu, qui est l'Esprit de tous les esprits. En conséquence, le spiritisme, quelque forme et quelque nom qu'il prenne, est la vérité la plus vieille de l'univers, — la religion la plus ancienne de l'antiquité la plus éloignée. — Emersan cherchait à définir Dieu en l'appelant « l'Ame suprême », infinie; Arnold, la puissance qui agit suivant la justice ; Pythagore, l'essence de la vie universelle ; Paul, le Tout dans Tout ; Proclus, la Cause ; et Jésus, résumant toutes ces idées et les exprimant en un seul mot, a dit : « Dieu est Esprit. » Alors, les êtres humains de toutes les couleurs et de tous les climats qui sont faits à l'image de Dieu sont naturellement et nécessairement des êtres spirituels. Et tout comme la musique répond à la musique, la pensée à la pensée, l'intelligence à l'intelligence, de même l'esprit répond à l'esprit dans tous les mondes visibles et invisibles; les communications spirites sont donc toutes naturelles.

Nos communications de l'un à l'autre sont des communications spirites. L'esprit est l'homme vrai. Le corps est l'enveloppe, la tente, le tabernacle dans lequel il se fixe pour une saison. Il n'est ni correct, ni logique de dire : « L'homme a un esprit immortel. » Dites plutôt : « L'homme est un esprit maintenant naturel, fini, soumis à la mort et capable de presque toutes les possibilités infi-

nies. La mort n'est qu'un simple remous dans le courant de la vie, — une main amie qui, ouvrant la porte de glace, nous guide à travers la rivière de cristal vers les demeures des élus. C'est la clef d'or qui, donnant son essor à l'âme, conduit le prisonnier retenu par les entraves de la chair dans les champs resplendissants de l'immortalité. La mort à son temps et à son heure est belle. Rappelons-nous toujours que nos bonnes actions ici-bas, que notre existence de généreux sacrifices préparent notre paradis à venir, embellissent nos pelouses, rendent les vents plus musicaux, les étoiles lointaines plus visibles et notre vêtement immortel plus brillant et plus riche. Dieu est bon et ses anges sont nos gardiens. »

Les livres sacrés brahmaniques et bouddhiques, comme notre bible, abondent en récits de manifestations spirites. Zoroastre et Socrate étaient des médiums spirites. Thalès, Zénon, Epiménide, Cicéron, d'autres philosophes et d'autres brillants orateurs de la Grèce et de la Rome anciennes étaient spirites. Jésus, atteignant au pinacle même du spiritisme hébreu, conversait avec Moïse et Elie. Il choisit ses apôtres, non point parce qu'ils étaient instruits ou savants rabbi, mais parce qu'ils étaient sensitifs, ayant le don de médiumnité. Les premiers Pères du christianisme avaient des visions, le don des langues et, comme les disciples de Jésus, tombaient en extase. Swedenborg, pendant vingt-sept années, a été en communion ouverte avec des Esprits et des anges. Georges Fox, le quaker, et les Wesley étaient des médiums. Les shakers d'Amérique étaient spirites dès le début. Les sœurs Fox, près de Rochester (N. Y.), n'ont ni inventé ni créé les frappements, elles les ont simplement découverts. Elles interprétèrent le langage de ces délicats tic-tac télégraphiques venant de l'autre côté de la grande séparation. Étant par leur organisation des sensitives psychiques, elles ont *découvert de nouveau* une méthode perdue, pour converser avec les habitants de l'éternité.

Le spiritisme, comme le dit sagement Alfred R. Wallace, « est tout aussi bien prouvé que le sont les éléments de toutes les autres sciences ». Que les Esprits incorporés puissent causer avec ceux qui sont délivrés de leurs corps mortels, c'est maintenant un fait absolument démontré, et ce fait est le témoignage vivant que nous donne Dieu d'une existence future. Mais le spiritisme, tout en acceptant les phénomènes et en les encourageant, s'élève à un degré de plus dans le royaume de la moralité et du spiritualisme. Il fait naître dans la vie de chaque jour « les fruits de l'esprit », — ceux que les

apôtres appelaient « amour, joie, paix, longanimité, amabilité, patience, bonté, foi, douceur, tempérance », — toutes les qualités morales et spirituelles de l'âme.

Considérez, rappelez-vous que le spiritisme est une vérité divine que ni les papes, les prêtres, les bigots ou les ignorants ne peuvent détruire. Ses alliés sont : investigations, recherches et libertés pour la pensée, la parole et la presse. Chaque pays éclairé a aujourd'hui ses médiums, ses séances, ses conférences, ses journaux hebdomadaires, mensuels ou trimestriels. Le spiritisme s'adapte dans les églises avec l'évangile du Christ vivant et avec le ministère des anges.

Quoique les spirites ne reconnaissent aucun guide comme infaillible; quoiqu'ils n'aient aucune confession de foi immuable; quoiqu'ils ne soient liés à aucun *Credo* arriéré d'église, ils enseignent universellement la paternité de Dieu, la fraternité des hommes, l'action présente des Esprits, la certitude du châtiment, le progrès de l'humanité et « la fin divine, éloignée » vers laquelle s'achemine l'humanité entière.

Sans nous arrêter aux expériences du docteur qui, produisant l'extase chez le jeune Atkins, lui transmettait ses propres pensées, qui fit ensuite le récit d'une étonnante épreuve maçonnique subie par un garçon de seize ans et celui de ses rapports avec un vieux quaker végétarien « qui avait déjà passé cinquante années dans le ciel », et d'autres exemples intéressants, écoutons-le continuer.

Les Esprits sont seulement des hommes et des femmes libérés de leurs corps terrestres. Ils ont conservé en eux la conscience, la mémoire, la raison, la sympathie, le caractère. Ils se promènent souvent à nos côtés, et cependant on ne les voit pas. Quelques-uns sont angéliques, d'autres trompeurs, égoïstes et d'esprit malfaisant. Ici le docteur traite d'un des abus du spiritisme. Peu importe, dit-il, le nom dont est signée une communication spirite ; vous devez exercer votre propre raison, ne vous fier qu'à votre calme jugement, « éprouver les Esprits ». Un autre abus est celui des auditoires trop nombreux dans des salles mal aérées ; un autre encore consiste à invoquer les Esprits pour découvrir des mines d'or, rechercher des criminels ou trouver les trésors enfouis du capitaine Kidds, ou pronostiquer des aventures matrimoniales. Toutes ces recherches sont des égoïsmes mondains, antispirites et profondément indignes du candide chercheur de vérités et des enseignements célestes. C'est cette manière de faire, frivole et vicieuse, qui ouvre la porte

aux habitants des limites terrestres des sphères inférieures et amène des obsessions et des communications décevantes. Il est imprudent de faire un jeu du spiritisme, de l'hypnotisme ou d'une quelconque des grandes forces invisibles qui nous entourent.

Tandis qu'il y a des milliers et des dizaines de mille de médiums d'une haute intelligence, dignes de toute confiance, — messagers nous transmettant les avertissements venus des hautes sphères et de ceux que nous avons aimés, — il y a aussi, c'est triste à dire, des fourbes, des imposteurs, des voyageurs de mensonges qui répandent un insipide limon sur leurs routes tortueuses. Je parle plus particulièrement de l'Amérique où, dans un grand nombre de villes et dans de moindres localités, le spiritisme est décidément populaire. Ces imposteurs sont promptement dénoncés et généralement, comme cela devrait être toujours, par les spirites eux-mêmes. Il est juste que Judas soit remis à sa place. L'abus cependant implique l'usage, le mal implique le bien, le faux implique le vrai, tout comme la fausse monnaie fait connaître la bonne.

Le spiritisme, ainsi qu'on le dit plus haut, est d'origine divine. C'est pour durer qu'il est mêlé à la culture et à l'éclat de ce XIXe siècle. En l'an 2000, ou avant, embrassant et contenant la perfection de tous les phénomènes, la perfection de toutes les sciences et de toutes les philosophies, le spiritisme sera la religion reconnue du monde. Il a déjà inspiré les plus grandes réformes de l'époque, telles que l'émancipation de 4,000,000 d'esclaves par le président Lincoln, l'affranchissement relatif de millions de serfs russes par Alexandre II, la fondation de cette magnifique université américaine par le sénateur Stanford.

Le spiritisme nous a donné, en outre, une nouvelle géographie des cieux et des enfers. Il nous prouve que les mortels entrent dans le monde futur avec des corps substantiels, comme ceux que nous avons ici, mais seulement plus affinés et plus éthérés ; qu'il y a là différents degrés de bonheur, que la mémoire est le lien qui ne meurt jamais, qu'il y a des souffrances mentales intenses dans ces ténébreuses régions cimmériennes. Il nous dit encore que Dieu n'a point créé d'enfer ; qu'Il n'y brûle les doigts d'aucun homme, qu'Il n'y condamne aucune âme. Les hommes sont les architectes de leur propre enfer. Ils récoltent ce qu'ils ont semé. Chaque enfant naissant en ce monde peut devenir un ange ou un démon ; sa tête touche le monde de la lumière, ses pieds celui des ténèbres. L'homme est un être moral et de raison qui a le pouvoir de choisir. La souffrance

suit la faute. On ne peut pas y échapper. Le châtiment divin est de discipline dans tous les mondes. Jésus, le Christ vivant, prêche encore les esprits emprisonnés, non développés. Les anges appellent et les âmes vont s'élevant constamment au milieu de grandes tribulations. La porte de la pitié n'est point fermée. Il y a toujours possibilité d'aller des ténèbres vers la lumière. Dieu est amour. Le repos du ciel n'est pas de la paresse. Les activités des âmes sont accrues par la transition. La vie future est une vie sociale, une vie de progrès, une vie céleste de développement, d'amour et de vérité. Les involutions et les évolutions sont les lois universelles qui relient tous les âges et tous les mondes. L'avenir est enflammé d'espérances et embrasé de progrès.

Toutes les personnes qui pensent, qui lisent et qui sont réellement intelligentes, savent qu'il y a maintenant plus de 25,000,000 d'êtres en Angleterre et dans ses colonies, en Amérique et dans d'autres contrées, éclairés, notés pour leur intelligence, remarqués pour leur honnêteté, fameux pour leur acquis scientifique, distingués pour leur caractère moral excellent, adeptes instruits des recherches psychiques, qui attestent solennellement que, d'après des principes scientifiques, ils ont pu étudier et démontrer la réalité d'une vie future, grâce aux manifestations spirites. Leur témoignage est aussi direct et frappant qu'il est incontestable ! Le spiritisme, évangile de la vie, — lumière et vérité, — s'appuie sur les intuitions les plus hautes de toutes les races. Il est en harmonie avec la grande loi de l'évolution ; il est d'accord avec la pure raison, avec les plus douces espérances du cœur et concorde avec les plus divines aspirations de l'âme. On le trouve dans les enseignements inspirés des livres sacrés. Il est le témoignage vivant donné par Dieu d'une future existence consciente, et ceux qui combattent contre lui combattent contre Dieu et l'immortalité. Ah! si les athées et agnostiques pouvaient être amenés à boire à cette fontaine toujours jaillissante de la vérité spirituelle, et si les sectaires pouvaient être amenés à renoncer à ces « esprits de séduction », tels que la mode, l'orgueil, la frivolité, et à ces « doctrines diaboliques » (pour employer le langage de Paul), telles que celles de la « dépravation complète », de « la chute de l'homme en Adam », de « l'élection et de la réprobation » et des « tourments sans fin de l'enfer ». Ces « doctrines des démons » mentionnées par Paul, ou, quand on traduit exactement, ces *doctrines diaboliques* ont si bien été l'origine de l'agnosticisme et de l'athéisme moqueur, que les vrais spirites,

s'écrient avec le vieux prophète hébreu : « O prêtres, vous avez été un piège sur Nizpath. »

Le spiritisme est surtout combattu par les papes catholiques romains, le clergé protestant et le préjugé vulgaire. Il est impopulaire dans les antres de l'ignorance seulement, dans les institutions de faibles d'esprit, dans les asiles de fous, dans les pénitenciers d'État et dans les églises sectaires à *Credo* maudit. Il est populaire chez les penseurs, les artistes, les poètes, les savants, les auteurs et les *litterati* du monde. Il est la seule religion du ciel.

(Traduit du *Harbinger of Light*.)

Nos lecteurs sont à même de se rendre compte que l'enseignement du spiritisme est le même dans le monde entier. Si nous rapprochons cette conférence de celles de M. Léon Denis, nous voyons que ce sont les mêmes principes qui inspirent les orateurs, en Australie et dans la vieille Europe. Oui, appuyée sur l'expérience, notre doctrine est appelée à devenir la religion scientifique de l'avenir, celle qui, sans dogme et sans prêtres, nous fera connaître nos destinées futures, nous consolera dans nos peines en ouvrant nos intelligences à la compréhension des grandes lois de solidarité, de fraternité et d'amour qui sont les vérités éternelles de la création.

LA RÉDACTION.

Les Six Portes de la Connaissance

(Suite)

Mais je m'écarte de mon sujet ; je ne veux considérer que des changements de pression comparables à ceux qui produisent le son.

Une cloche à plongeur nous permet de percevoir un brusque accroissement de pression, mais pas au moyen du sens ordinaire du toucher. La main ne perçoit pas de différence entre une pression de 1 kilogramme par centimètre carré s'exerçant tout autour d'elle, et des pressions de 1 kilogr. 2, 1 kilogr. 3, 1 kilogr. 5, ou même de 2 kilogrammes, comme on le reconnaît en descendant dans une cloche à plongeur. Si l'on descend de dix mètres dans une cloche à plongeur, la main supporte sur toute sa surface une pression de 2 kilogrammes par centimètre carré ; mais on ne perçoit pas de

différence dans la force ressentie, on ne perçoit pas de pression.

Voici ce qui se passe : derrière le tympan se trouve une cavité remplie d'air ; un excès de pression sur l'une des faces du tympan provoque une sensation douloureuse, et détermine quelquefois la rupture de cette membrane chez les personnes qui descendent brusquement dans une cloche à plongeur. Le remède contre cette sensation douloureuse, je devrais plutôt dire le moyen de la prévenir, consiste à mâcher un morceau de biscuit dur ; on maintient ouvert un conduit par lequel l'air pénètre jusque dans la caisse du tympan (1) ; sa pression équilibre alors la pression extérieure, et la sensation douloureuse est ainsi évitée. Cette sensation éprouvée par l'oreille quand on descend dans une cloche à plongeur est due simplement à ce que l'une des faces d'une certaine membrane est plus pressée que l'autre ; quand un organe aussi délicat que le tympan est soumis à une force aussi effrayante, il en résulte une grande souffrance, et cela peut être dangereux ; c'est dangereux en effet ; le tympan est rompu ou endommagé, à moins qu'on ne trouve un moyen d'obvier à la différence de pression ; le moyen simple que j'ai indiqué réussit parfaitement, je crois, à toutes les personnes douées d'une bonne santé.

Je crains que vous ne compreniez pas beaucoup mieux maintenant ce que vous percevez dans l'acte de l'audition. Voici en deux mots ce que c'est :

Vous percevez de brusques changements de pression qui agissent sur le tympan pendant un temps assez court et avec une force assez petite pour ne pas le blesser, mais suffisante pour donner naissance à une sensation très nette, qui est communiquée au nerf acoustique par l'intermédiaire d'une suite d'osselets. Je n'ai pas à insister sur ce sujet ; les détails en sont pleins d'intérêt, mais il me faudrait bien plus d'une heure si je voulais vous les donner.

Aussitôt que nous avons atteint les nerfs et les os, nous avons dépassé les limites du sujet dont je voulais vous entretenir. Mon sujet est du domaine de la science physique, de ce qu'on appelle en Écosse la philosophie naturelle. La science physique s'occupe de la matière inerte, et je sors de ses limites quand je parle d'un corps vivant ; mais il faut bien parler des corps vivants quand on s'occupe des sens envisagés comme les agents de la perception, comme les intermédiaires par lesquels, pour employer le langage de

(1) La trompe d'Eustache.

John Bunyan, l'âme dans sa citadelle acquiert la connaissance du monde extérieur. Le physicien doit considérer les organes des sens simplement comme il considère son microscope; il n'a pas à s'occuper de la physiologie. Cependant, il a beaucoup à se servir de ses yeux et de ses mains, et il doit compter avec eux, s'il veut comprendre ce qu'il fait, et s'il désire acquérir des idées raisonnables sur le sujet, quel qu'il soit, qu'il s'est proposé parmi ceux qui rentrent dans son domaine.

Quel est donc le phénomène extérieur qui détermine l'acte interne de l'audition et de la perception du son? Ce phénomène extérieur est un changement de pression de l'air. Voilà qui est bien; mais comment allons-nous maintenant donner une définition simple d'un son? Cela semble un cercle vicieux, et cependant ce n'en est pas un, que de dire : c'est un son si nous l'appelons son; si nous le percevons comme un son, c'est un son. Tout changement de pression assez brusque pour que nous le percevions comme son est un son. Voici un son (*un brusque battement de mains*), il ne peut y avoir de discussions sur ce point, personne ne demandera : est-ce ou n'est-ce pas un son? C'est un son si vous l'entendez. Si vous ne l'entendez pas, ce n'est pas un son pour vous. C'est tout ce que je peux dire pour définir le son.

Pour en expliquer la nature, je puis dire que c'est un changement de pression, et qu'il ne diffère d'un changement de pression graduel semblable à celui que nous montre le baromètre qu'en ce qu'il est plus rapide, assez rapide pour que nous le percevions comme son. Si vous pouviez percevoir au moyen de l'oreille que le baromètre a baissé aujourd'hui de cinq millimètres, cette variation serait un son. Mais personne ne perçoit au moyen de l'oreille les mouvements du baromètre, et pour personne ces mouvements ne constituent des sons. Mais si la même variation de pression se produisait subitement autour de nous, si, d'une manière quelconque, une variation du baromètre atteignant un quart de centimètre se produisait dans l'espace d'un millième de seconde, cette variation nous affecterait tout à fait comme un son; une élévation soudaine du baromètre produirait un son analogue à celui que j'ai fait naître en battant des mains.

Quelle est la différence entre un bruit et un son musical? Le son musical est un changement de pression régulier et périodique. Il est dû à des alternatives d'accroissements et de diminutions de pression, assez rapides pour que nous les percevions comme un son, et

se produisant périodiquement avec une régularité parfaite. Les bruits ne sont pas nettement séparés des sons musicaux. Les sons musicaux peuvent, au moins quelquefois, se résoudre en bruits, ou avoir une tendance trop marquée à devenir des bruits pour satisfaire complètement une oreille délicate. Toute rudesse, toute irrégularité, toute altération de l'égalité des périodes produit l'effet d'une musique fausse, ou si compliquée qu'il est impossible de dire si elle est juste ou non.

Et maintenant, à propos de ce sens du son, j'aimerais à dire un mot des enseignements pratiques qui découlent des grands traités mathématiques présentés à l'Association britannique, dans les discours de son président, le professeur Cayley, et du président de la section de mathématiques, de physique, le professeur Henrici. Ces deux professeurs insistent sur l'importance des représentations graphiques, et, relativement à cette qualité essentielle du son (1), on peut indiquer une illustration graphique du discours du professeur Cayley (2). Pour employer le langage des mathématiques, nous avons affaire, avec le son, à une fonction « d'une seule variable indépendante ». Le temps est la variable indépendante, la pression de l'air est la fonction. Il n'y a pas ici la complication qui serait due à des mouvements dans des directions diverses. Il n'y a pas la complication dont j'aurai à m'occuper tout à l'heure en parlant du sens de la force, complication relative au point d'application et à la direction de la force. Nous n'avons pas les complications infinies que nous rencontrerons dans quelques-uns des autres sens, celui du goût et celui de l'odorat notamment. Nous n'avons à considérer qu'une seule chose, à savoir la pression de l'air, et les variations qu'elle éprouve avec le temps. Ne croyez pas que les mathématiques soient âpres, épineuses, ou qu'elles répugnent au sens commun. Elles sont simplement l'idéalisation du sens commun. La fonction d'une variable indépendante qu'on doit considérer est la pression de l'air sur le tympan. Eh bien ! dans un millier de comptoirs et de bureaux d'affaires à Birmingham, à Londres, à Glasgow, à Manchester, on se sert journellement d'une courbe, comme l'a indiqué le professeur Cayley, pour montrer à l'œil une fonction d'une variable indépendante.

La fonction d'une variable indépendante la plus importante à Liverpool est peut-être le prix du coton. Une courbe montrant le

(1) La régularité dans la période.
(2) British assoc., tepor for. 1883.

prix du coton, s'élevant quand ce prix est élevé, s'abaissant quand il est bas, montre à l'œil toutes les variations si complexes de cette fonction.

(*A suivre.*) WILLIAM THOMSON.

L'HUMANITÉ

(COMMUNICATION OBTENUE PAR Mlle D..., MÉDIUM INTUITIF)

L'humanité n'est point une chose vague, la fugitive image d'une chimère irréalisable : c'est un être puissant, une forte et grandiose individualité dont les peuples sont les organes, dont les individus sont les cellules.

Est-elle seulement dans cette collection d'êtres éphémères qui s'agitent à l'heure présente et qui, demain, auront disparu de la scène du monde visible ?

Non, elle est dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, dans ce monde que nous voyons, dans celui que nous ne voyons pas.

Homme agrandi, elle subit les phases de la vie humaine ; elle en a les développements et les arrêts, les crises et les revirements, les faiblesses et les grandeurs. Elle va sur une route, progressivement déroulée par la Providence, mais où son pas ignorant et inquiet butte, chancelle, hésite, puis s'affermit peu à peu.

C'est en elle, par elle, pour elle que les hommes vivent, aiment, agissent et pensent. Elle nous vient riche du passé, vivante du présent et pleine de l'avenir. Les siècles sont les secondes de sa durée, les peuples sont les formes de sa pensée, les travaux des générations la réalisation de son esprit.

De son flanc sortent les nations qui naissent, agissent et meurent pour la formuler et qui, après avoir accompli leurs destinées, rentrent en son sein, lui laissant pour les peuples futurs les trésors de leur expérience et les acquisitions de leurs labeurs.

Dans l'humanité qu'est la vie de l'homme ? Si sa faible personnalité n'est pas liée à une personnalité plus grande, que devient-il dans sa petitesse ?

Si le moi humain ne s'agrandit pas au contact d'un moi supérieur, qui le retrouvera dans l'immensité de l'univers ? L'humanité c'est le labeur de l'homme. C'est en elle qu'il se survit, qu'il se continue, qu'il renaît ; c'est pour elle qu'il accomplit le progrès et avec elle qu'il s'élève vers l'harmonie souveraine.

Non, il n'est dans tout ceci aucune abstraction froide et sèche ; la patrie, l'humanité ne sont pas des figures sans vie, de muets symboles ; elles sont des unités grandes et terribles, des âmes qui se forment de toutes les âmes, comme l'océan de toutes les vagues.

Une réunion d'êtres forme un être collectif ; une foule est une individualité qui domine par son caractère les individualités qui la forment. La patrie est une personnalité qui s'affirme par ses enfants, les soutient, les inspire, les réunit, vit et meurt de leurs actes ; une race est une patrie agrandie et commune à plusieurs nations, et l'humanité est la grande patrie.

Les individus vivent à peine ; les nations disparaissent de la face du globe, les races se transforment : seule l'Humanité reste de plus en plus étendue et rayonnante.

O travail inconnu des hommes primitifs, des premiers qui essayèrent contre la bête féroce de disputer le domaine de la forêt ou la caverne rocheuse, quelques éclats de pierre vous révèlent seuls au monde ; mais cependant la trace de cet immense effort est toujours marquée dans la grande figure humanitaire. Labeurs de tant de races, rêves de tant de peuples, conceptions perdues de tant de penseurs, cités enfouies sous les forêts redevenues vierges, monuments cachés sous les sables, langues que personne ne connaît plus, destinées obscures dont aucun ne se doute, sous la mort apparente des choses, vous vivez éternellement dans l'Humanité.

Le progrès n'est pas dans ce jeu fugitif des éléments, dans ces recommencements perpétuels, dans le trouble passager des conflits qui secouent les peuples ; il est dans l'ébauche de cette colossale figure à laquelle chaque époque apporte son coup de cerveau ; il est dans l'affirmation de plus en plus nette, dans la vision glorieuse de l'humain éternel.

Les conquêtes de la civilisation se sont déposées dans ce trésor commun ; toutes les pensées généreuses des hommes, toutes les flammes du génie auréolent la divine figure ; nous ne sommes grands et beaux qu'en elle. C'est le champ que nous fécondons de nos peines et dont la moisson germe infailliblement. C'est pour

donner à l'Humanité son équilibre harmonique que l'homme cherche la justice et qu'il rêve l'amour ; c'est pour se sentir bercer dans ses bras et dormir sur son cœur un jour, qu'il combat dans la vie.

C'est un Dieu vivant, celui qu'il taille et modèle à l'image du Dieu inconnu ; c'est à la fois sa mère et sa créature ; il en est l'ouvrier, et c'est elle qu'il élève en lui.

Et lorsque la planète vieillie, épuisée, se refusera à la vie ; lorsque, muette et glacée, elle roulera dans les solitudes de l'infini, attendant l'heure lente de sa désagrégation et le retour de ses atomes au cycle d'une vie nouvelle, l'Humanité sera toujours vivante ; ses forces multiples, créées par les pensées des hommes, toujours plus actives, deviendront dans l'infini une source de lumière et de beauté, une force colossale et divine, un foyer ardent dont les rayons feront éclore des humanités nouvelles, et dont le lumineux éclat se confondra avec l'éclat divin.

UN ESPRIT.

L'Argentaurum, or alchimique

UNITÉ DE LA MATIÈRE

Dans notre dernier numéro, nous parlions de la matière primordiale comme base de toutes les apparences que nous appelons corps simples. Les Esprits ont donné le nom de fluide universel à cet état primitif de la substance, dont l'existence serait presque démontrée, si l'on pouvait transmuter les métaux.

Nous sommes heureux de constater que notre manière de voir n'est pas isolée. M. le Dr Dupouy (d'Auch) vient de faire paraître dans la *Libre-Parole* un article que nous reproduisons et qui montre combien nos idées font de progrès dans le monde scientifique. Voici ce document important :

« Sans l'idée de la transmutation des métaux, la chimie, disait Liebig, n'existerait pas dans son état actuel de perfection. Placés au début du développement scientifique, les alchimistes ne pouvaient pas avoir d'autres opinions sur la nature des métaux. »

Telle est encore aujourd'hui la formule de la chimie classique,

qui refuse d'accepter, même à l'état d'hypothèse, l'unité de la matière. Et cependant tout tend à prouver que celle-ci n'est formée que des atomes de l'éther groupés suivant des lois non formulées encore et d'après des forces présidant aux mouvements de ces atomes.

Les récentes découvertes de certains chimistes n'appartenant pas à la science officielle vont nous offrir probablement des horizons nouveaux. Car elles démontrent, par des faits positifs, que cette unité de la matière n'est pas une simple vue théorique, et que la transmutation des métaux des alchimistes en est la conséquence immédiate, avec cette différence, que la pierre philosophale n'est pas nécessaire pour obtenir de l'or.

Il ne s'agit pas encore de la transmutation des métaux communs, du fer ou du plomb, par exemple, mais simplement de l'argent. Oui, avec de l'argent métallique, on peut faire un métal ayant toutes les propriétés physiques et toute l'apparence de l'or, s'offrant *avec succès* aux essais des établissements monétaires.

Cet or alchimique porte le nom d'*argentaurum*, que lui a donné le Dr Emmens, le grand chimiste de New-York. Le bureau d'essais des États-Unis vient d'acheter, il y a un mois, le premier lingot d'or alchimique fabriqué dans le laboratoire du docteur Emmens. Ce lingot, avant fusion, était de 219 gr. 56. Après fusion, on a obtenu 65,8 o/o d'or pur et 26 o/o d'argent.

Ainsi donc, le gouvernement des États-Unis accepte l'*argentaurum* et l'achète comme or ordinaire et naturel.

Maintenant, comment l'obtient-on? C'est aujourd'hui par des procédés de laboratoire, qui sont très coûteux et que nous ne connaissons pas complètement. Mais nous avons certaines indications, qui pourront mettre sur la voie les chimistes français qui voudront se livrer à la fabrication de l'*argentaurum*.

Avant le Dr Emmens, un chimiste américain, Cary Lea, était arrivé à produire une modification moléculaire de l'argent. Ce métal, à l'état de pureté absolue, se laissait déjà manipuler et arrivait à un tel état de division qu'il devenait soluble dans l'eau.

Le Dr Emmens, étant parvenu, comme son collègue, à « briser » entièrement les molécules de l'argent, a produit l'*argentaurum* à sa première transformation, c'est-à-dire un corps possédant à la fois les propriétés de l'argent et de l'or. Ensuite, par un procédé qui est encore son secret, il est arrivé à déterminer une seconde transformation dans laquelle les particules de l'*argentaurum* s'unissent dans des proportions plus élevées, forçant ces particules à une agré-

gation plus grande, caractérisée par une augmentation de densité. C'est dans ces conditions que le nouveau métal acquiert les propriétés *presque* complètes de l'or, à ce point que des lingots, donnant les deux tiers d'or pur, sont acceptés comme tels par les bureaux monétaires.

Il y a donc encore un pas à faire pour avoir 100 pour 100 de l'argent métallique en or pur. Il est certain que ce résultat sera acquis prochainement, mais il faudra trouver ensuite un moyen de produire à bon marché et assez rémunérateur pour que cette grande découverte de la chimie moderne ne soit pas seulement le triomphe de la théorie de l'unité de la matière.

Celle-ci n'est pas très éloignée de celle des alchimistes égyptiens, qui supposaient à tous les métaux un principe particulier qui leur donnait le caractère de la *métallité,* principe dont ils cherchaient, d'après leurs idées philosophiques, le mystérieux extrait, c'est-à-dire la quintessence métallique, la pierre philosophale, en un mot.

Or, avec la théorie de l'unité de la matière, tous les corps ne sont que des agrégats atomiques homogènes empruntés à l'éther et soumis à des forces diverses. C'est dans ces agrégats et ces forces qu'ils prennent leur autonomie spéciale, chaque corps ayant un équivalent différent de force et de matière, se révélant par une densité particulière, en rapport avec le degré de *métallité*.

C'est dans l'étude de ces forces que consistera la science future, car c'est sous leur dépendance qu'est placée la matière, — aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral.

Dr DUPOUY (d'Auch).

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

MON CHER MONSIEUR DELANNE,

Le spiritisme ne fait que croître et se développer dans notre localité, ainsi que vous pourrez vous en rendre compte par le résumé de quelques séances que je vous envoie et que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numéro.

Les lecteurs de votre estimable Revue pourront voir que ce n'est pas seulement dans les grands centres comme Paris, Lyon, Bordeaux, etc., que les phénomènes spirites se produisent, mais bien sur tous les points du globe, et il suffit de l'union de quelques adeptes fervents et bien dévoués pour susciter la formation d'un groupe de recherches. Il est bien rare que dans ces conditions on ne découvre pas quelque médium d'un genre particulier ; on peut être sûr, du reste, que les Esprits s'emploient de tout leur pouvoir à faire surgir des phénomènes dans les milieux où ces recherches sont faites en vue du progrès de notre chère croyance et avec le sérieux désirable.

SÉANCE DU 12 JUIN 1897.

Quelques membres du GROUPE FRATERNEL D'ÉTUDES SPIRITES AGENAIS s'étaient réunis chez M. Fiancette, à la maison hantée, place Pelletan.

Vers 9 heures du soir, on fait la chaîne après avoir fait replacer les deux jeunes filles de la maison sur le lit qui occupait la chambre des séances.

Aussitôt les Esprits ont commencé à frapper sur les panneaux du lit, sur les couvertures, sur les murs, etc. A la demande des Esprits, on établit l'obscurité. Alors les coups ont été assourdissants ; les invisibles ont frappé dans tous les sens ; ils ont sifflé, ils ont battu des mains dans l'espace avec une une vigueur inaccoutumée.

Ces bruits n'ont vraiment rien d'humain, on sent très bien que leur provenance est extra-terrestre ; on se rend compte qu'une personne vivante ne pourrait produire de semblables effets.

Les jeunes filles se sont senties pincées aux jambes, aux bras, au cou, aux doigts, etc. La ceinture de l'une d'elles a été enlevée et projetée sur un assistant ; l'ayant moi-même reprise et placée au pied du lit, elle a été enlevée de nouveau et lancée sur ma tête.

Un objet est lancé sur le plancher ; ayant fait la lumière, nous avons reconnu l'anneau de l'une des petites, arraché de son doigt, à son insu. Le foulard d'une jeune fille, le peigne d'une dame, sont ensuite enlevés et transportés sur notre tête.

A chacune de ces manifestations, les Esprits redoublent leurs applaudissements ; ils nous témoignent par coups alphabétiques qu'ils sont très heureux d'avoir réussi.

Ils imitent ensuite le bruit d'un papillon voltigeant contre une vitre, pendant que nous entendons d'autres Esprits tambouriner des airs vulgaires, comme celui de *Marlborough*, par exemple.

Enfin, à 10 heures 1/2, nos amis nous ayant donné congé, la séance a été levée.

SÉANCE DU 24 JUIN.

Elle a eu lieu dans le même local et avec l'assistance de sept à huit personnes seulement. Elle a certainement dépassé en beauté et en puissance les plus belles séances que nous ayons obtenues jusqu'ici.

Une nouvelle médiumnité s'est dévoilée chez le jeune médium, Angèle Fiancette.

Jusqu'alors, en effet, on avait obtenu des coups, des apports, des transports d'objets, des sons musicaux, etc. Aujourd'hui elle voit à l'état de veille, dans l'obscurité complète, les Esprits, les décrit dans tout leur détail, dépeint leur physionomie, leurs mouvements, leurs signes particuliers, leurs occupations, etc.

Mais procédons par ordre.

Les deux jeunes filles s'étant assises sur le lit, on fait la chaîne. L'obscurité étant établie immédiatement, des coups sont frappés avec force sur le lit et le mur; puis ce sont des grattements, des bruits produits en faisant claquer les doigts, des airs de retraite par coups frappés, des coups sur le coussin du lit, des sifflets et des applaudissements dans les airs. Puis tout se tait, il semble que les Esprits se concertent. Nos prévisions sont justifiées, car, au bout de cinq minutes, les fillettes disent sentir une forte odeur de rose, puis toute l'assemblée ressent la même impression ; immédiatement, dans le silence, un bruit semblable à la chute d'un objet, au milieu du cercle, se produit. Les Esprits nous ayant dit, par coups frappés, d'allumer, nous avons le plaisir de ramasser à mes pieds une magnifique rose, grosse comme le poing, toute fraîche et bien odorante. La tige qui la porte a bien 30 centimètres, est environnée de feuilles et hérissée d'épines.

Des remerciements sont adressés à nos invisibles pour ce magnifique apport; c'en est un en effet, et bien réel, car il n'y avait pas de fleurs dans l'appartement avant la séance.

L'obscurité rétablie, les fillettes reçoivent de fortes tapes sur le visage; elles sont frappées, pincées, tirées par leur vêtement,

mais d'une façon modeste et sans faire aucun mal. Un accordéon, qu'on avait placé sur le lit, est lancé sur un assistant.

Après cela, une odeur de phosphore se dégage, ce qui nous fait penser qu'il pourrait bien se produire des effets lumineux ou phosphorescents.

C'est à ce moment que le médium s'écrie qu'elle voit un nuage lumineux au pied du lit et duquel elle voit surgir une tête.

Cet Esprit se montre avec précision au médium seulement, car les assistants ne distinguent rien. Mais, à la description minutieuse qui en est faite, une dame reconnaît sa fille morte à 14 ans.

Visage de toute beauté, yeux bleus, cheveux noirs, cet Esprit se montre en communiante, tenant des fleurs de lys à la main.

A partir de ce moment, se développent pour le médium une série d'apparitions (telle une féerie où les décors les plus brillants sont variés à l'infini).

L'Esprit ci-dessus se montre jusqu'à la fin de la séance, qui a bien duré trois quarts d'heure. Elle porte sur son visage une expression de joie angélique, elle sourit, et répond par signes aux questions qui lui sont posées.

Le médium voit ensuite divers Esprits qui se succèdent et qui, pour la plupart, sont reconnus des assistants, par la description qui en est faite. Nos Esprits familiers sont là ; leur ressemblance est parfaite. La scène représente ensuite une splendide chapelle toute illuminée, où se pressent en foule une multitude d'Esprits revêtus de grandes ailes blanches. Le médium déclare ne pouvoir soutenir l'éclat de ces lumières.

A la demande d'un assistant, le médium déclare qu'il voit aussi bien les yeux fermés, ce qui montre que cette faculté visuelle tient plutôt à la vue de l'âme, la vue psychique, qu'à celle des yeux corporels.

Un de nos Esprits familiers bien connu, qui se montre au médium, est prié de chanter et d'essayer de se faire entendre à celui-ci.

Le médium voit alors les lèvres de l'Esprit s'agiter, puis elle entend un cantique d'église (cet Esprit en chantait souvent de son vivant). La cousine du médium entend aussi, mais ne voit pas.

D'après ces indices, nous ne pouvons douter que le médium n'ait, outre la médiumnité voyante, la médiumnité auditive. C'est ce que l'expérience nous démontrera plus tard.

Maintenant la scène change.

Le médium voit un homme encore jeune, vêtu de gris, et tenant une pancarte. Sur un côté est écrite cette phrase lue par le médium : JE SUIS L'ESPRIT FRAPPEUR! DONNEZ UNE FEUILLE A CHACUN (allusion à l'apport de tout à l'heure).

L'Esprit montre l'autre côté de la pancarte sur lequel est écrite l'inscription suivante : LA ROSE EST POUR M. BEAUBIAL.

Après l'apparition de quelques autres Esprits, nous sommes prévenus par coups frappés que la séance est terminée. Tout se dissipe et le médium ne voit plus rien. Il est à remarquer que, pendant toute la durée de ces visions, aucun bruit ou coup frappé ne s'est produit, car toute l'action des invisibles s'est portée sur les phénomènes d'apparition.

SÉANCE DU 29 JUIN

A cette séance, tenue chez un autre membre du groupe, nous eûmes l'apport d'une mousse. Il nous a été dit depuis que cet objet avait été apporté par nos Esprits familiers d'un endroit très éloigné, le Tonkin, et pris sur la tombe d'un de nos Esprits mort là-bas.

Après quoi, notre médium, Mlle Fiancette, a de nouvelles visions bien caractérisées ; certains Esprits décrits aux assistants sont reconnus, tandis que d'autres paraissent étrangers aux familles des membres présents.

Les visions ayant cessé au bout d'une demi-heure, la séance a été levée.

On a remarqué que les manifestations de cette séance ont été écourtées, probablement par les Esprits eux-mêmes, car un orage violent s'est déclaré une heure après que les assistants se sont retirés. Certains restant assez loin du lieu de réunion, nous sommes portés à croire que c'est dans notre intérêt, bien que contrairement à nos désirs, qu'ils nous ont congédiés à temps, avant que l'orage éclatât. A moins que l'électricité atmosphérique influe d'une façon contraire aux manifestations ; il en serait dans ce cas pour l'agent électrique de même que pour l'agent lumineux, car nous n'avons pu encore obtenir des phénomènes sérieux en pleine lumière.

. . . .

Tel est le résumé de ces quelques réunions si fécondes en résultats nouveaux. Nous nous demandons jusqu'où pourra aller la puissance de nos chers Esprits, s'ils continuent ainsi.

Nous persisterons, si vous le voulez bien, à vous tenir au courant des principaux faits que nous aurons observés.

Puissent tous nos F. E. C. faire leur profit de ces expériences et y puiser le courage et la volonté nécessaires pour travailler, de leur côté, à l'œuvre commune.

Je termine en vous priant d'agréer mes remerciements pour l'hospitalité si généreuse de vos colonnes, et les salutations les plus empressées des membres du Groupe fraternel agenais d'Études spirites.

Votre tout dévoué F. E. C.

BEAUBIAL.

DEUX SÉANCES OU ONT LIEU DES APPORTS

Dijon, le 11 mai 1897.

J'ouvre la séance à dix heures du soir environ. Sont présents : ma femme qui est le médium, et un ami, le Dr T... Aussitôt le médium endormi et en état de parler, l'Esprit lui commande de mettre ses mains sur la table, puis au docteur de superposer les siennes, puis à moi les miennes. Il nous dicte ensuite la prière suivante que nous répétons mot à mot : « Chers Esprits qui êtes favorables, aidez de toutes vos forces le père du médium à se manifester. »

Il faut que je dise ici que notre Esprit se dit être le père de ma femme, et qu'il est mort il y a deux ans.

Nous restons les mains superposées, ainsi que je l'ai dit, pendant sept à huit minutes, après lesquelles l'Esprit commande de rapporter la lampe et de regarder sous les mains. Nous obéissons, et trouvons une mèche de cheveux blancs mélangés de quelques cheveux bruns, bien semblables aux cheveux de mon beau-père, au moment de sa mort.

Pendant que le médium se réveillait, l'Esprit dit encore : « Ceci est à moi, ce sont bien mes cheveux que je vous donne comme preuve de ma personnalité. »

---

15 juin 1897.

J'ouvre la séance à neuf heures et demie environ ; ma femme sert toujours de médium et j'ai invité un ami, M. G... Je ne puis naturellement parler que de nos expériences faites en présence de quelqu'un. L'Esprit nous fait placer les mains l'une sur l'autre, comme

d'ordinaire. L'expérience dure huit à dix minutes. Le médium est agité et parle directement avec l'Esprit ; on entend des mots entrecoupés qu'il prononce : « Mon père !... vous nous faites mal !... des ciseaux !... du sang !... » puis l'Esprit commande de faire la lumière et de regarder sous les mains. Nous trouvons un morceau de papier plié et sur lequel est tracée, avec du sang, la signature de mon beau-père, qui nous dit nous donner cette autre preuve de sa personnalité.

CRAM.

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

Cet incident, fort blessant pour M. Baillardise, fit une diversion à l'inquiétude dont j'étais hanté sans que j'en voulusse convenir. La façon de procéder envers l'oncle Brutus, de le mettre en observation, l'irrégularité de cet internement pouvaient m'attirer de graves désagréments; je risquais, s'il sortait de là, d'être déshérité; mais il y avait assurément beaucoup de chances de le voir indéfiniment soumis aux bons soins du docteur Impeccabilus. Ses amis, du Midi, ne viendraient pas le chercher à Paris ; on n'entre pas dans un asile de ce genre comme dans un casino ; personne ne serait autorisé à visiter le vieux pot. Il était temps de refréner les idées saugrenues de cette vieille tête blanche. Le bonhomme disait assez de sottises pour vivre avec les fous. Il marchait vers la folie complète, il avait des symptômes dangereux, et certainement il serait mieux au repos, loin du monde.

Je dormis peu, j'avais hâte de terminer cette affaire. A cinq heures précises, le docteur, ami d'Impeccabilus, arriva chez Baillardise ; le landau attelé attendait. Une demi-heure après, l'oncle Brutus n'étant point arrivé, je me fis conduire chez lui au galop, il était malséant de faire attendre ainsi les gens.

Je m'adressai à la concierge :

« M. Brutus, dit-elle, n'est pas ici.

— Alors, répondis-je, je l'ai manqué, je vais le rattraper.

— Le rattraper, dit-elle, monsieur ne sait donc pas ? M. Brutus est parti très tôt ce matin, par l'express !

— Mon oncle a quitté Paris sans me prévenir ! Pourquoi? le savez-vous ?

— Soyez sans inquiétude, me répondit cette femme ; votre oncle, un bien excellent homme, si bon et si aimable, était accompagné de deux jeunes gens, un avocat, je crois, et aussi un docteur ; il doit, à cette heure, être arrivé chez lui. »

J'étais atterré. Que signifiait cette fugue ?... Comment le bonhomme échappait-il au piège ? L'hôtesse me remit une lettre ; le vieillard y parlait d'un procès, d'une terre, et de la nécessité de veiller lui-même à d'importantes affaires. Il s'excusait de ne point assister à mon mariage, faisait mille compliments à la famille Baillardise.

Je rentrai bredouille, et le docteur vit, dans ce départ précipité, un nouveau symptôme de folie.

« Je vous l'avoue, Nicaise, dit Javotte, votre procédé me semblait excessif. Je ne comprends pas encore pourquoi vous prétendiez mettre ce pauvre homme en cellule. Cet acte abusif, croyez-le bien, nous eût porté malheur.

— Etes-vous superstitieuse ? chère Javotte.

— Un peu, dit-elle. Nous ignorons d'où viennent nos joies et nos douleurs ; les cierges, les neuvaines, les pèlerinages prouvent que l'on peut lutter avec le destin ; enfin, avouez-le, il serait fort désagréable de devoir expier ici-bas des méfaits de ce genre.

— Préférez-vous l'expiation dans l'autre monde ?

— Je vous le confesse, je ne sais que croire des peines de l'autre monde ; en tout cas, je mourrai, soyez-en certain, en état de grâce ; je suis toujours en règle avec l'Église ; il y a la confession, l'absolution et les indulgences pour effacer les peccadilles dont on pâtit en purgatoire, et les portes du Paradis me seront large ouvertes. Je prie spécialement certains saints bien en cour, qui ne voudraient point me laisser languir. »

Je ris de la dévotion de Javotte, et nous convînmes d'aller, après que nous serions complètement installés, visiter l'oncle Brutus, de voir s'il gérait ses biens avec l'économie et la sagesse que doivent avoir ceux dont on attend l'héritage.

Javotte dut renoncer au désert, à Jérusalem ; nous fîmes une

simple promenade en Suisse, en nous arrêtant dans quelques villes d'eaux. Je devais m'occuper très activement de l'étude, et je rentrai à Paris, charmé de ma jeune femme et décidé à beaucoup travailler.

Nous étions à peine installés, lorsqu'un télégramme m'annonça la mort subite de l'oncle Brutus.

Cet événement nous causa une vive émotion, et j'abandonnai toutes mes affaires pour prendre avec Javotte le premier train qui devait nous conduire dans nos propriétés.

Ma jeune femme se réjouissait surtout d'entrer en possession de superbes bijoux de famille et d'une remarquable galerie de tableaux.

IX

Nous voyageâmes la nuit, nous pûmes dès l'aube contempler les prés et les monts, et au grand jour atteindre le but de notre voyage. Javotte, prise de fièvre, me questionnait sans cesse et me promettait la plus active surveillance pour qu'aucun objet ne fût détourné de sa destination.

Des étrangers veillaient le mort, les scellés étaient mis, et je voulus aussitôt m'occuper des dernières cérémonies concernant le défunt, dont j'étais le plus proche parent ; mais les intrus, qui semblaient fort à l'aise, m'opposèrent les dernières volontés écrites de la main de l'oncle Brutus. Tout était prévu, lettres d'invitation, dont la formule rédigée engageait aux funérailles civiles, distribution aux pauvres, convoi modeste, tels étaient les vœux de cette vieille tête. Je devais m'incliner, et je me réjouissais de mettre hors de la maison tous ces étrangers dont la présence m'exaspérait. Javotte fut déçue, mais elle se tut en voyant les immeubles, les vastes propriétés de l'oncle.

« Patientons, me dit-elle, nous sommes loin de Paris et nous ferons, pour nos parents et connaissances, imprimer des faire-part où nous dirons ce que nous voudrons. Les morts se taisent, et l'oncle aura tort, malgré ses volontés écrites. »

— Cette idée est excellente, chère Javotte ; je dois ménager ma clientèle. Cette aventure, si elle s'ébruitait, me serait fort nuisible. Un enterrement civil laisse dans une famille une tache indélébile ; c'est une tare. Les gens de bonne société s'occupent avant tout des convenances et ne se font pas enfouir comme des bêtes. »

Nous visitâmes le château, meublé confortablement.

« Nous y viendrons à l'automne, dit Javotte ; nous recevrons, nous chasserons, nous danserons. Ah ! quelle belle vie et comme l'oncle Brutus est mort gentiment, tout juste à point, pour nous donner l'existence large, facile et récréative, qui a toujours été mon objectif. »

J'assistai aux funérailles, mais Javotte s'en abstint. Elle regardait à travers les persiennes. Le testament devait être lu après le déjeuner ; je craignais un fort accroc à l'héritage, ce vieillard faisant partie d'une quantité d'œuvres et sociétés diverses, créées et soutenues par lui.

« Entre nous, dit Javotte, tandis que je me préparais à rejoindre le notaire, cette cérémonie avait une certaine grandeur ; je vois pour la première fois un enterrement de ce genre : ce n'est pas un enfouissement ni une crevaison de chien ; c'est même assez majestueux. Ce calme, ce silence, ces gens émus m'ont plus impressionnée que les chants et les costumes des prêtres. L'oncle Brutus avait peut-être raison !

— Grand Dieu ! m'écriai-je, seriez-vous subitement devenue sentimentale et romanesque ; gardez-vous de cette lèpre.

— N'ayez crainte, je reste ce que j'étais : positive ; néanmoins, mes yeux voient et mes oreilles entendent. Je puis bien penser quelquefois, en ce moment rien ne me distrait et la vie de cet homme me surprend. Il adorait sa femme, vénérait sa mémoire ; on parle de lui en langage élogieux. Il secourait les pauvres, recevait les notables, se trouvait toujours prêt à aider ses semblables. A Paris, pour nous tous, c'était un fou ; ici, c'est un sage. Qui a raison ? Êtes-vous bien équilibré, impeccable, toujours au point voulu pour comprendre toutes choses, ou bien vous trompez-vous, Nicaise ?... Qu'est-ce que la raison, la sagesse ?...

— Est-ce vous, Javotte, qui me parlez ainsi ?... Devenez-vous folle ?... Quittez au plus tôt ces pensées ridicules. Ces propos obscurcissent votre beauté. La femme est faite pour l'amour, les soins de l'intérieur, pour le rire et la joie. Je guide la barque, dormez, riez, chantez, donnez à votre gré, mais ne vous embarrassez pas la cervelle d'idées d'autres temps. On ne pense plus de nos jours !...

— Ainsi soit-il, dit-elle. »

Nous fûmes avec Javotte chez le notaire où je rencontrai au moins cinquante personnes, hommes et femmes.

« Quels sont ces gens, demandai-je ? Je suis seul héritier, que font-ils en ces lieux ?

— Ce sont des parents et amis du défunt, convoqués d'après ses dernières volontés. »

Je me tins à une distance respectable de ces intrus, dont la présence commençait à m'inquiéter.

(*A suivre.*) PAUL GRENDEL

Syndicat de la Presse Spiritualiste
DE FRANCE

Le 20 mai 1897, à 8 heures et demie du soir, rue Saint-Merri, les représentants des journaux spiritualistes, dont les noms suivent, se sont réunis à l'effet de constituer le Syndicat de la presse spiritualiste de France :

L'*Initiation*.

Le *Voile d'Isis*.

L'*Hyperchimie*.

La *Thérapeutique intégrale*.

La *Paix universelle*.

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme*.

Le *Bulletin de la Fédération spirite universelle*.

Le *Journal du Magnétisme*.

Ont envoyé leur adhésion :

Le *Moniteur de l'Hygiène publique*.

La *Revue Spirite*.

Le *Progrès Spirite*.

L'*Aube*.

Les membres présents ont constitué le Bureau de la façon suivante :

Président, M. Gabriel Delanne (Spiritisme) ;

Vice-Présidents, { M. Durville (Magnétisme) ; M. Sédir (Occultisme).

Secrétaire général, faisant fonction de trésorier, M. Alban Dubet (*Revues indépendantes*).

L'idée et l'initiative du Syndicat appartiennent à l'*Initiation*. Son directeur, comme on le sait, avait fait des appels fréquents, ils ont été entendus.

Dès que le procès-verbal de la séance du 20 mai sera rédigé, il sera envoyé aux journaux.

Le Bureau va se réunir incessamment dans ce but. Aussitôt après, le dépôt des Statuts sera effectué à la préfecture de la Seine. Les directeurs de journaux qui ne l'ont pas déjà fait, sont priés d'envoyer leur adhésion à M. Alban Dubet, secrétaire général du Syndicat, bureau du *Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Pour le Bureau :

Le Secrétaire général, ALBAN DUBET.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

DANS LES TEMPLES DE L'HIMALAYA ET DANS LE SANCTUAIRE

PAR M. VAN DER NAILLEN

Leur traducteur nous dit que ces deux volumes, dus à la plume de M. Van der Naillen, savant astronome habitant la Californie, ont eu un immense retentissement en Amérique et en Angleterre et qu'ils contiennent *des enseignements sublimes, destinés à imprimer une orientation nouvelle aux idées régnantes sur les destinées humaines et sur la Cosmogonie.* Ils doivent nous initier à l'enseignement le plus profond des Mages, à l'ordre desquels l'auteur appartient.

Pour donner plus d'attrait à ces doctrines restées jusqu'ici mystérieuses, M. Van der Naillen a imaginé de les présenter sous le couvert du roman scientifique, forme qui commence à passer de mode en Europe, malgré l'incontestable talent de ceux qui l'ont adoptée. Nous doutons fort que cet expédient, qui a si bien réussi près des Anglo-Saxons, ait le même succès avec les races latines.

En effet, la fable adoptée et que l'on croirait empruntée tantôt aux *Mille et Une Nuits*, tantôt à l'histoire fantastique de quelqu'un des enchan-

teurs de nos vieux romans de chevalerie, est d'une telle inconsistance, que le traducteur convient que *la trame en est parfois un peu légère* et que l'auteur lui-même, dans une lettre mise récemment sous nos yeux, demande qu'on n'en tienne aucun compte. Nous nous rendrons à son désir pour ne considérer que *cet enseignement sublime, révélé au public pour la première fois*.

Ce travail contient deux parties essentielles : d'abord la doctrine de l'involution et la doctrine de l'évolution, exposées un peu partout, avec plus ou moins de variantes, dans les livres et revues consacrés aux sciences occultes, mais complétées ici par une théorie sur l'évolution des cellules cérébrales, dont nous ne croyons pas que la paternité soit jamais contestée à son auteur.

La seconde nous semble lui appartenir tout entière : c'est une cosmogonie basée sur les phénomènes électro-magnétiques, comme on devait l'attendre d'un Américain, en notre fin de siècle.

Les initiés au premier degré, dit l'auteur, savent « comment Dieu ou Parabrahm, l'essence pure, primordiale, divine, descendit dans la matière et devint matière (c'est l'involution) et comment la matière, par l'évolution, retourne graduellement vers Dieu, pour redevenir l'essence pure, primordiale, divine ou Parabrahm... Chaque chose qui existe est Dieu... le minéral grossier et nu, la plante aux corolles splendides ou aux propriétés néfastes, les animaux doux ou cruels, etc... »

Nous croyons que ces mots : *Dieu descendit dans la matière,* ne sont qu'une image et que l'auteur ne veut pas dire que Dieu vint s'enfermer dans la matière déjà existante, mais qu'il transforma une partie de lui-même en matière.

Voilà donc la divinité se fragmentant, dépouillant une partie d'elle-même de ses attributs infinis, la condamnant à devenir une matière rude et grossière, qui ne retrouvera ses perfections divines qu'après une longue série d'épreuves et de transformations, après lesquelles seulement ces portions exilées de la divinité rentreront en elle, et tout sera de nouveau comme avant l'involution.

On se demande d'abord comment Dieu peut cesser d'être parfait, se diviser, condamner une partie de lui-même à la dégradation et à une si longue série d'épreuves sans utilité, et enfin dans quel but la Sagesse suprême s'est livrée à une pareille opération? On ne comprend pas davantage pourquoi l'auteur interdit de tuer les animaux, sous prétexte qu'ils sont Dieu et qu'on arrête le cours de leur évolution, tandis qu'il conseille de vivre de végétaux, qui sont cependant Dieu au même titre que les premiers, et en voie d'évolution comme eux. Nous pourrions bien encore lui demander d'où viennent les esprits du mal, les élémentaires, les élémentals, etc..., doués d'intelligence, de volonté et de passions, dont il parle si souvent et qui, selon lui, livrent de furieux assauts à la partie de Dieu évoluant sous forme humaine, dans son retour vers l'état parfait. Ils ne peuvent être également que des dieux, comme les plantes vénéneuses et les animaux féroces, puisque *tout ce qui existe est Dieu*.

Mais ne nous attardons pas à ces détails et bornons-nous à prier M. Van der Naillen de se mettre d'accord avec lui-même, lorsqu'il reverra son

œuvre, en vue d'une seconde édition. Nous venons de voir, en effet, le retour pur et simple de la matière dans le sein de Parabrahm, avec lequel elle ne fera plus qu'un, désormais Cependant, dans le second volume, à la page 82, nous lisons : « Jamais, même quand elle est arrivée à ce degré suprême, l'âme ne s'absorbe ni ne se perd dans le Dieu infini, dans Parabrahm ! Non... elle jouit à jamais des prérogatives et des attributs de la Divinité. » A plusieurs reprises on nous répète que l'esprit, arrivé au but de son évolution, possède l'omniscience, la toute-puissance et tous les attributs divins. Il est donc nécessairement Dieu, aussi parfait et infini que Parabrahm, mais il a un commencement et ne se forme que peu à peu. On a ainsi une série innombrable de dieux. Mais alors qu'est-ce que Dieu ? N'insistons pas, et espérons que M. Van der Naillen nous dira un jour quelle est celle de ces deux théories dans laquelle nous devons voir *l'enseignement le plus profond des Mages.*

L'étonnante évolution de la cellule cérébrale, découverte par l'auteur, complète cette théorie. Nous trouvons, dans le corps de l'ouvrage et dans un appendice, une description de la cellule telle à peu près qu'on peut la lire dans tous les traités d'histologie, au moins pour tout ce qui tombe sous les sens du vulgaire, armé d'un microscope suffisant. Mais ce qui appartient bien en propre à l'auteur, c'est la découverte dans cette cellule d'un *point lumineux infinitésimal* (que personne n'a jamais vu) situé dans un hypothétique *spiritoplasma*, se développant au détriment de la cellule, l'envahissant peu à peu, et l'occupant tout entière, après avoir provoqué la dégénérescence et l'élimination de toutes les parties matérielles. Il nous semble que, arrivée à ce degré, cette cellule lumineuse, de structure toute nouvelle, devrait bien être visible pour tous les savants : comment se fait-il qu'on ne l'ait jamais aperçue ? Il faut maintenant citer textuellement l'auteur : « Ce point lumineux est la matrice de l'esprit, le lien entre l'intelligence et l'âme, entre l'humain et le divin, entre l'homme et son Dieu, entre l'adepte et Parabrahm ! » Voilà, certes, bien des choses dans un point *infinitésimal !* Et voilà les rêveries qu'on nous présente comme la base *scientifique* indestructible sur laquelle on peut fonder une religion !

Passons maintenant à une autre question et arrivons à la nouvelle cosmogonie. L'auteur rejette bien loin les dieux fétiches et anthropomorphes, et nous ne pouvons que l'approuver ; mais il a la témérité de vouloir comprendre et nous expliquer l'infini et l'œuvre de la création. Comme tous ceux qui ont tenté l'aventure, il tombe fatalement dans une série de contradictions et d'impossibilités dont on se ferait difficilement une idée si on ne le lisait. Pour lui, « tout cet univers avec ses soleils, ses étoiles, ses planètes, ses comètes, ses nébuleuses et ses voies lactées les plus brillantes, n'occupe, en réalité, qu'une portion minime des espaces infinis. » D'où il faut conclure qu'il a trouvé et constaté les limites de l'univers, car il présente tout cela non comme une vue hypothétique, mais comme un fait acquis. Continuons : « Bien au delà de cet univers manifesté, dans les régions sans limites de l'infini se trouve le Tout-Puissant, la Divinité dans son essence primordiale pure et suprême. »

Ainsi donc, Dieu cesse d'être infini et se localise en dehors de l'univers;

là-bas, là-bas, bien loin. Il est vrai que l'auteur, si peu avare de contradictions qu'on se demande s'il a eu le temps de se relire, va nous le rapprocher bientôt et, le plaçant au centre de ce même univers, en fera un Dieu-pôle. Prenons-le donc dans cette dernière position, puisque c'est celle à laquelle M. Van der Naillen s'arrête définitivement, comme nous le voyons d'après une gravure de son second volume. Ce soleil spirituel, ce Dieu-pôle positif, centre de l'univers, envoie vers le *Noyau de l'Univers matériel ou Pôle négatif* des lignes de force qui déterminent des vibrations (il y a donc déjà une matière vibrante et un noyau de l'univers matériel? d'où viennent-ils?), et, par leurs interférences avec les rayons en retour partant de ce noyau de l'univers, provoquent la formation de la matière et la constitution des mondes. C'est bien simple et très clair, n'est-ce pas? Ce noyau, pôle négatif, coexiste donc de toute éternité concurremment avec le pôle positif, et, dans ce cas, il y a donc deux divinités? Sinon, à quelle époque et comment a-t-il pu être créé, lorsqu'il n'existait pas encore de rayons en retour pour produire des interférences?

Plus loin, nous voyons que ce noyau devient une circonférence dont le Dieu-pôle positif occupe le centre et que cette circonférence pôle négatif, caractérisée par le froid absolu et l'absence de toute vibration, est néanmoins parcourue par des courants puissants (qui peuvent exister, paraît-il, sans produire de vibrations) et renvoie, toujours sans vibrations, les rayons au pôle positif, afin de produire les interférences créatrices de la matière. Nous allions oublier que M. Van der Naillen a analysé ces rayons de force et en a trouvé de trois espèces : un matériel, un intellectuel, un spirituel. Il a en même temps différencié le nombre de leurs vibrations, leurs façons de procéder et leurs fonctions. Bien plus, il ajoute que, quoique le nombre de leurs vibrations soit très différent, ils ne font en réalité qu'un seul et même rayon. C'est au moins aussi difficile à comprendre que le mystère de la Trinité.

En somme, le Dieu-pôle positif ayant été rappelé du fond de l'Infini pour former le centre de l'univers, et le noyau de cet univers, pôle négatif, étant devenu une circonférence, nous nous trouvons ramenés à l'antique conception de la sphère creuse, avec un soleil spirituel, Dieu-pôle positif au centre, au lieu de la terre ou du soleil matériel. L'écrivain a bien compris qu'on serait désireux de savoir ce qu'il y a au delà de cette voûte, et il fait poser la question par son néophyte. Nous avouons que la réponse ne nous a pas paru péremptoire.

Faut-il maintenant suivre l'auteur au milieu des évolutions de ses rayons et sous-rayons, vibrations et contre-vibrations, interférences, etc..., avec leurs fonctions, trajets, réflexions, chocs en retour, enchevêtrements inextricables? Que ceux qui ne craignent pas le vertige essayent de lire ces détails.

Comment M. Van der Naillen a-t-il pu croire que l'on accepterait des théories aussi incohérentes, aussi complètement dénuées du plus faible commencement de démonstration, pour en faire la base scientifique d'une cosmogonie?

Dans le second volume, l'auteur touche, sans y insister du reste beaucoup, à la question sociale. C'est un cénacle de trois prêtres (il y a beau-

coup de prêtres, de moines et de religieuses dans cet ouvrage) qui est chargé de traiter la question. On y voit que ces messieurs rêvent d'arracher l'Amérique à la tutelle du pape et que l'un d'eux désire que l'État facilite aux cultivateurs la possession des terres qu'ils cultivent, qu'il diminue la concurrence et assure des moyens d'existence aux plus faibles. En dehors de cette conception, qui n'a rien de bien neuf, de l'État *factotum* et de quelques menaces à l'adresse des mauvais riches, nous ne trouvons rien sur cette question si brûlante. Quant au grand principe de solidarité entre tous les êtres humains, incarnés ou désincarnés, reliant de façon si admirable le monde invisible au visible, et qu'il faudrait faire entrer dans le cerveau des riches comme dans celui des pauvres, il n'en est pas dit un mot. L'auteur borne sa préoccupation au développement de l'individu, et laisse à peu près de côté les rapports avec ses frères de l'un et l'autre monde. Ce n'est pas encore lui qui déterminera le grand courant appelé à entraîner les peuples vers la solution pacifique de la question sociale, chaque jour plus menaçante.

M. Van der Naillen préconise la constitution de clergés nationaux, sans paraître se rappeler que, nationaux ou internationaux, à toute époque et dans tous pays, les clergés de toutes les religions ont présenté un caractère commun : tous recherchent le pouvoir, les honneurs, les richesses, et remplacent la foi et l'exercice des vertus par les dogmes étroits et les pratiques extérieures méticuleuses, dont le sens même ne tarde pas à se perdre.

Il est partisan des couvents, ces tombeaux où s'accumulent en pure perte les forces vives, hommes et biens, des nations ; refuges des égoïstes désireux de faire leur salut sans effort, en échappant aux luttes salutaires de la vie et à l'accomplissement des devoirs sociaux.

Il conseille l'usage du chapelet, qui supprime la pensée et amène l'engourdissement du cerveau par la répétition monotone, continue et machinale, des mêmes paroles. Selon lui, nous devons pratiquer le jeûne, qui anémie le cerveau, altère ses fonctions, et surexcite maladivement les nerfs ; croire à la vertu toute-puissante de certaines formules et du fameux *Aoum* que les Thibétains ont constamment sur les lèvres, équivalant à *Mon Dieu !* ou *Ma foi !* mais qu'il faut prononcer de certaine façon, avec certaines intonations, si l'on veut être compris de l'Éternel. Il y a là une leçon de diction rappelant de façon frappante le bourgeois gentilhomme. Enfin, il faut avoir soin de faire des neuvaines avec cierges brûlant jour et nuit devant l'image de la Vierge, appelée *Sophia* pour la circonstance, mais seulement dans certains sanctuaires à la mode, les prières perdant toute vertu dans les autres.

Il ne faut pas oublier de porter sur soi tout l'arsenal de la dévotion, scapulaires, talismans et gris-gris de toute espèce, si l'on veut échapper aux accidents divers et aux assauts furieux des esprits du mal, etc... En somme, rien de nouveau, si ce n'est une fantaisie cosmogonique de plus !

Comme nous voilà loin de l'admirable simplicité du Christ, nous recommandant de nous retirer pour prier dans la partie la plus calme de nos demeures, et condensant en quelques lignes toutes les aspirations que nous pouvons élever vers *Notre Père !*

Çà et là, nous trouvons bien quelques pages animées d'une réelle élo-

quence et pleines de sentiments élevés ; mais elles ne diffèrent en rien de celles que nous lisons dans les ouvrages dus aux spiritualistes modernes et sont trop clairsemées pour racheter les défaillances de ce travail, qu'on nous présente comme destiné *à donner une nouvelle orientation à la foi du monde.*

Dr O. DUSART.

OUVRAGES NOUVEAUX

STELLA

Par CAMILLE FLAMMARION (1)

L'apparition d'un nouveau livre de M. Camille Flammarion est toujours une bonne fortune pour les lecteurs. Notre public a suivi fidèlement le grand écrivain dans sa carrière, car les enseignements qu'il développe si éloquemment sont ceux qui concordent le mieux avec la doctrine spirite. L'immortalité de l'âme, que nous prouvons expérimentalement, a pour corollaire son évolution ininterrompue dans l'univers sans limites. Montrer que tous les astres du firmament offrent des possibilités d'existences variées à l'infini, c'est nous renseigner au sujet de nos migrations futures sur les terres qui doivent nous recevoir plus tard. C'est à M. Camille Flammarion que nous devons la vulgarisation de cette grande vérité de la pluralité des mondes habités. Il a su si habilement grouper tous les arguments qui militent en faveur de cette théorie, il a montré avec une évidence si convaincante les rapports étroits qui nous lient dans une communauté d'origine et de destinées avec les autres planètes, que la similitude des conditions générales a fait conclure à l'existence de la vie sur nos autres sœurs de l'espace. Cette croyance est universellement admise aujourd'hui par tous les hommes intelligents, car l'étude de l'astronomie est devenue populaire, grâce au zèle infatigable de M. Flammarion. Cette science a perdu son aridité mathématique, elle est devenue attrayante sous la plume enchanteresse de son vulgarisateur ; notre âme a été profondément frappée par la révélation de cette vie infiniment puissante, éternelle, qui développe ses splendeurs dans l'étendue. Nous avons communié avec ces astres sans nombre, quand nous avons compris que c'étaient des terres du ciel. L'univers n'a plus été un désert glacé, un incompréhensible mystère, il est devenu notre domaine, la patrie céleste dans laquelle nous accomplissons l'éternel voyage

Stella est un roman, et non un traité didactique ; mais de même que l'on

(1) Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

trouvait, dans les autres œuvres de l'auteur, la rigidité de la science voilée par l'attrait et la poésie du style, ici on ressent le charme et la grandeur de sa vision philosophique. Nous laisserons à nos lecteurs le plaisir de lire cet ouvrage, il nous suffira d'esquisser en quelques mots l'affabulation légère de ce récit, pour nous arrêter moins brièvement sur les points qui ont le plus de rapports avec nos croyances.

Stella d'Ossian, jeune fille de grande famille, est douée d'une imagination vive et d'un cœur ardent. A sa sortie du couvent, elle goûte d'abord le plaisir d'être jeune, riche et belle. Malgré les enivrements du luxe et de la grande vie, elle ne tarde pas à reconnaître le vide de cette existence agitée. Un jour, pour se distraire, elle ouvre un de ces livres nouveaux où la science la plus exacte est exposée avec tout l'intérêt de la fiction : elle est conquise par la splendeur de la nature qui lui est brusquement révélée. Son admiration est profonde pour celui qui a su lui dessiller les yeux, l'astronome Dargilan. Une villégiature à Luchon lui fournit l'occasion de faire la connaissance de ce savant, doublé d'un poète. Alors la magie de sa parole et la noblesse de son esprit la conquièrent, elle se prend à l'aimer avec toutes les forces de son âme. Écœurée par la banalité des gens du monde au milieu desquels elle a été élevée, elle rompt courageusement avec son passé, elle épouse l'heureux savant, et goûte une félicité parfaite en confondant dans le même amour l'astronome et l'astronomie.

Ceux qui ont le plaisir de connaître depuis longtemps M. Camille Flammarion, et l'honneur d'être reçus dans son intimité, pourront peut-être voir dans certains passages, relatifs à Dargilan, quelques notes d'autobiographie; quant à beaucoup de détails du ravissant caractère de Stella, nous pensons que l'auteur a sous les yeux, un charmant modèle dont sa gracieuse compagne peut fournir les traits principaux. Quoi qu'il en soit de nos inductions, dans le roman, le bonheur des époux est puissamment exposé. C'est la fusion intime de deux âmes dans le même amour éperdu de la vérité.

L'existence, laborieuse et douce, se passe dans l'observation de la nature. L'immensité, avec ses tableaux toujours changeants, défile devant leurs yeux ravis; l'auteur profite de cette inépuisable diversité pour soulever les plus grands problèmes qui aient jamais troublé la pensée humaine.

Avec un art consommé, et dans une langue dont la force et la précision peignent énergiquement la grandeur des sujets traités, il montre notre position dans l'infini. Les vieilles conceptions religieuses, qui faisaient de la terre le centre du monde, s'évanouissent devant la réalité. Nous sommes réintégrés à notre véritable place. Ce globe que nous habitons n'est plus qu'un monde parmi des milliers d'autres. Nous sommes dans le ciel, nous en faisons partie intégrante, tout aussi bien, et au même titre, que les étoiles lointaines. C'est une illusion qui nous porte à croire que nous différons des autres astres. La terre, en tourbillonnant, vole sur son orbite, comme les autres planètes. Emportés dans le milieu cosmique par les lois éternelles de la gravitation, nous suivons le soleil dans sa marche sans fin ; lui-même tombe éternellement dans le vide, et les millions d'étoiles qui nous paraissent fixes, sont animées aussi de vitesses vertigineuses, qui les entraînent dans les immensités insondables de l'étendue.

C'est lorsque l'esprit essaye de se figurer ces perspectives démesurées

qu'il sent sa petitesse et son infimité. Imaginons, pour un instant, un voyage entrepris dans l'infini avec la colossale vitesse de la lumière, c'est-à-dire à raison de 300,000 kilomètres par seconde ; en supposant que l'on vole en ligne droite avec cette fantastique rapidité pendant un an, dix ans, un siècle, un million d'années, jamais on n'arriverait aux limites de l'univers.

Écoutons M. Flammarion peindre cette grande idée :

« Nous pourrions voyager ainsi, dans cette même direction, ou dans toute autre, pendant l'éternité entière : nous n'approcherions jamais du terme.

« Qu'y a-t-il au delà ? De nouveaux cieux. Et au delà ? de nouveaux cieux encore. C'est l'INFINI. Sans fin. Ni haut ni bas : le zénith égale le nadir. Ni gauche ni droite, ni direction aucune. Les étoiles sont pour nous des points de repère, des sortes de bornes sur la route éternelle, d'après lesquelles nous pouvons faire une sorte de triangulation des cieux ; mais il n'y a point un seul point fixe dans l'immensité, auquel ces positions puissent être rapportées. Ce voyage que nous venons de faire, les étoiles le font elles-mêmes : elles tombent dans tous les sens avec des vitesses prodigieuses. Nous-mêmes, nous voyageons dans l'espace depuis un temps immémorial, et nous voyagerons sans fin. Avant de naître, la terre voyageait déjà, puisqu'elle faisait partie de la nébuleuse solaire, en route vers sa destinée. Après la fin du monde terrestre, les ruines de notre planète continuent à voyager dans leurs nouvelles associations solaires. L'espace est infini, le mouvement est indestructible.

« Regarde cette étoile, Alpha du Cygne, elle est lancée vers nous, tombe directement sur nous, pourrions-nous dire, avec une vitesse de 2 milliards de kilomètres par an. Mais elle ne nous atteindra jamais, parce que nous voguons nous-mêmes vers la constellation d'Hercule.

« Arcturus se précipite vers le sud avec une vitesse de trois milliards de kilomètres par an.

« Il y a là, dans la Grande Ourse, une étoile qui vole à la vitesse de vingt-huit millions de kilomètres par jour, soit dix milliards de kilomètres par an.

« Tout cela court, tombe, circule à travers l'immensité sans bornes. C'est de la poussière, de la poussière céleste, une pluie de diamants emportée par un souffle divin... et une pluie d'âmes, car ce sont là des populations innombrables.

« Et qu'est-ce que notre soleil ? Un atome.

« Et qu'est-ce que la terre ? Un néant.

« Et qu'est-ce que nous ?

« Qu'est-ce que nous ? mon amour. Des émanations de Dieu, quand nous comprenons ces splendeurs. »

L'idée de la Divinité est résumée en termes énergiques et précis. L'auteur de *Dieu dans la nature* le trouve partout dans cette immensité.

« L'astronome qui ne voit dans le ciel que des masses et des distances ne se doute pas de la réalité ; car la réalité, c'est la vie universelle rayonnant dans l'espace à travers l'éternité. Refuser à la science le sentiment poétique, c'est ignorer le cœur de tous les savants qui l'éprouvent ; c'est n'avoir lu ni Képler dont les élévations sont si sublimes, ni Linné « voyant l'ombre de Dieu passer devant la face de la nature », ni Euler qui conseil-

lait aux pasteurs de faire leurs sermons sur les merveilles des cieux, ni Pascal se perdant au sein de l'infini jusqu'à la folie, ni la plupart des savants dans tous les ordres. Sans doute, il y a eu, il y a surtout aujourd'hui, des savants absolument sceptiques, et aussi secs que du bois mort ; il y en a d'autres qui sont anti-religieux par protestation contre les cultes ; il en est d'autres aussi qui font de la science comme on fait de l'épicerie, et qui ne voient comme but de la vie que l'argent, les places et les honneurs. Qu'est-ce que cela prouve ? Rien contre la science elle-même, qui les noie dans sa grandeur ; rien contre le créateur de la voie lactée. »

Enfin, l'existence et l'immortalité de l'âme sont des problèmes de la plus haute importance, qu'il faut absolument résoudre avant tous autres.

« La question de l'âme est la première de toutes. Elle prime même celle de l'existence de Dieu. Entre votre existence et celle de Dieu, celle qui vous intéresse le plus, c'est la vôtre. Vous vivez, c'est le principal pour vous. Il en sera de même dans cent ans ou dans mille ans. Quant à Dieu, vous pouvez le discuter, l'affirmer ou le nier : vous ne le sentez pas comme vous vous sentez vous-même. Je le répète, il n'y a vraiment qu'une question capitale pour nous, qui domine toutes les autres : c'est celle de notre être personnel. »

L'espace nous est mesuré, sans quoi nous aurions aimé à reproduire bien d'autres passages, poétiques ou grandioses, de ce charmant volume. En somme, le lecteur trouvera dans ces pages une enviable conception de la vie. Le travail procurant le bien-être, l'amour adoucissant, effaçant les difficultés de l'existence, la science découvrant les horizons infinis de l'immortalité. Livre charmant qui fait aimer et penser, nous souhaitons que tu pénètres dans tous les milieux pour y porter la consolation et l'espoir, en même temps que tu ouvriras, aux intelligences les plus simples, les étendues sans bornes de l'éternité.

CAUSERIES SPIRITES

Par CHARLES TRUFY. Chamuel, éditeur. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a divisé son livre en plusieurs causeries. Il a groupé tout d'abord un recueil de communications des plus intéressantes, obtenues dans les milieux les plus divers. Ces conversations avec les individualités de l'espace embrassent un peu tous les sujets, elles sont édifiantes et instructives pour les adeptes et susciteront certainement la réflexion chez les incrédules.

Ensuite, M. Trufy rapporte les investigations des savants, il cite leurs témoignages, il veut faire passer la conviction qui l'anime dans l'esprit de son lecteur. Il sait bien que lui-même n'était pas croyant jadis, il essaye de se replacer dans sa condition mentale de cette époque, pour trouver les arguments les plus propres à faire comprendre pourquoi il est devenu spirite.

Dans la troisième causerie, l'auteur aborde le problème de l'aliénation mentale, ou plutôt de l'obsession. Il démontre que la science est encore bien arriérée dans cette étude. Combien de malheureux, considérés comme fous, seraient guéris, si l'on voulait tenir compte de l'hypnotiseur invisible qui les tient sous sa dépendance !

Enfin les quatrième et cinquième chapitres sont consacrés à l'exposé de

bons conseils relatifs à la propagande, à l'apostolat spirite. L'auteur considère comme un devoir de répandre la vérité que l'on a reçue, afin de combattre l'ignorance, la superstition, l'athéisme et le matérialisme. Cet ouvrage bien écrit, clairement pensé, peut rendre d'utiles services à notre cause.

L'EXPULSION DES JÉSUITES

Par L. GUENEAU, in-18 de 160 pages, 60 cent. à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris (2e édition). 25 fr. le cent.

L'expulsion des jésuites, tant de fois décidée et jamais exécutée, est traitée simplement, avec tous les développements que la question comporte.

Dans la première partie, l'auteur fait l'historique de la milice de Loyola, montre son arrivée en France, la lutte que l'Université soutient contre elle, les tempêtes politiques et religieuses qu'elle suscite, et prouve que sa présence a toujours constitué un danger pour la patrie. Dans la seconde partie, il démontre que ce danger a été bien compris des législateurs, puisque plusieurs arrêtés d'expulsion ont été pris contre elle. Pourquoi ces arrêtés n'ont-ils jamais été exécutés ? Puisque les jésuites ne veulent pas se soumettre à la loi commune, il est de toute évidence que le gouvernement doit les y obliger.

L'ouvrage de M. Gueneau est une œuvre de saine moralisation que nous ne saurions trop recommander.

F. D'OYRIÈRES.

REVUE DE LA PRESSE

Le PROGRÈS SPIRITE renferme un bon article de son rédacteur en chef M. Laurent de Faget. Ce sont des réflexions pleines de sens sur les manifestations spirites et sur les conséquences qui en résultent, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue moral. Ce numéro contient aussi des récits intéressants sur le dégagement de l'âme, traduits du *Borderland*. Enfin une critique du livre : *Dans le Sanctuaire*, qui se rapproche beaucoup de celle que nous publions plus haut.

A lire dans la REVUE SPIRITE la suite de l'histoire de Katie King, par M. de Laversay. — Quelques réflexions pleines de bon sens de Mme Blech sur la nécessité de l'expiation, comme moyen de progrès pour l'esprit. — Un très bel article de notre collaborateur Alban Dubet, qui constate que le phénomène spirite peut seul expliquer *tous* les cas observés de manifestations. Les autres théories n'embrassent qu'un petit nombre de phénomènes, et n'ont, d'ailleurs, jamais été prouvées.

Dans la PAIX UNIVERSELLE nous lisons avec plaisir un bon article de M. Déchaud sur l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu, qui s'affirme par la contemplation de la nature et de ses lois. Notre ami Bouvier signale l'ac-

quittement de M. Mouroux, magnétiseur, que poursuivait le syndicat des médecins d'Angers. Aucun magnétiseur ne pourra désormais être poursuivi sous l'inculpation d'exercice illégal de la médecine, tant qu'il n'ordonnera pas de médicaments. C'est le triomphe du bon sens sur le parti pris et la routine. Il eût été monstrueux d'empêcher de guérir ceux qui en ont le pouvoir, alors que la médecine, hélas ! fait si souvent faillite à son mandat.

La LUMIÈRE contient un article sur *le périsprit dans ses rapports avec l'âme*. L'auteur ne croit pas que le périsprit soit l'enregistreur des états de l'âme. Cependant si l'on considère : 1° — que toutes les sensations passent dans ce corps physique de l'âme, comme rien ne se perd, elles y laissent nécessairement une trace ; 2° — s'il est certain que tout travail mental implique la participation du cerveau, comme le démontrent l'augmentation de température et la surabondance des sécrétions à la suite de toute opération intellectuelle (expériences de Schiff), il faut que le périsprit y participe, donc qu'il en conserve les traces ; 3° — dans ces conditions, il paraît sûr qu'il est le conservateur de cette vie psychique qui ne peut résider dans le corps, à cause de ses mutations incessantes, ni dans l'esprit, qui n'est qu'une suite de phénomènes conscients. Imaginer que des états *non perçus* puissent se conserver dans ce qui est la conscience, c'est-à-dire la connaissance active, c'est faire une hypothèse incompréhensible, alors qu'elle est logique si c'est le périsprit qui recèle les souvenirs.

La REVUE UNIVERSELLE est toujours intéressante et bien faite. Nous remercions M. le Dr Marc de l'appréciation bienveillante qu'il a faite de *l'Évolution animique*, l'ouvrage de notre rédacteur en chef M. Delanne.

Le PHARE DE NORMANDIE donne d'intéressants détails sur les séances qui eurent lieu à Bordeaux, chez Mme Agullana, avec les jeunes filles médiums d'Agen. On a obtenu des coups parfaitement rythmés qui ne pouvaient provenir que des Esprits. Une fois de plus, nous trouvons l'affirmation que Victor Hugo était spirite, dans une interview de Paul Meurice, reproduite dans le *Gaulois*. C'est à la suite de la révélation d'un fait connu seulement de Mme Victor Hugo et de sa fille morte, que le grand poète fut amené à la certitude de la communication entre les vivants et les morts.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX rapporte ainsi un cas de pressentiment. On a raconté qu'une religieuse de la communauté des sœurs aveugles de Saint-Paul, sœur Marie-Madeleine, qui fut au nombre des victimes de la rue Jean-Goujon, avait dit, avant de se rendre au Bazar de la Charité : « Ce soir, on me rapportera brûlée vive. »

M. l'abbé Stilz, aumônier des sœurs du couvent de Saint-Paul, a confirmé le fait en ces termes à un rédacteur du *Figaro :*

« Sœur Marie-Madeleine venait de franchir le seuil de la porte qui s'ouvre sur la rue Denfert-Rochereau, afin de se rendre au Bazar de la Charité. Elle revint sur ses pas, je ne sais plus sous quel prétexte, causa quelques instants avec la sœur tourière, et prit congé d'elle en s'exprimant ainsi : « Pourvu, mon Dieu ! qu'on ne me ramène pas ce soir brûlée vive ! »

« En toute autre circonstance, la sœur tourière n'eût pas accordé grande attention à ces mots. Mais ils furent dits avec une intonation étrange, la sœur Madeleine ayant les mains jointes et une expression extatique. La sœur tourière en fut étonnée.

« Oh ! ma sœur ! quelles idées ! » répondit-elle. Mais déjà sœur Marie-Madeleine était partie. Nous ne devions plus la revoir, on nous rapporta le soir un cadavre méconnaissable. »

L'HUMANITÉ POSTHUME, par la plume de M. Camille Chaigneau, continue son intéressante étude sur « Syn'théon ». Nous sommes heureux de constater que nous sommes tout à fait en communauté d'idées avec notre ami, au sujet du périsprit Nos lecteurs ont pu voir, dans le premier article, un emprunt que nous lui avons fait. Nous le remercions aussi pour ses commentaires sur *l'Évolution animique*.

A lire aussi, dans ce numéro, un dramatique récit de Tony d'Ulmès, où nos idées sont artistement présentées.

Dans la PLUME LIBRE, notre ami Issanchou nous annonce l'apparition d'un dictionnaire de citations latines, qui permettra à tout le monde de comprendre le latin dont les discours et les livres sont parsemés. Nous souhaitons bonne chance à cet essai de vulgarisation de la science.

Le MONITEUR fait une juste critique de la science dite exacte. Il montre que les connaissances actuelles sur l'atome, l'énergie, sont absolument confuses. Il établit que nous ne sommes pas mieux renseignés sur la température solaire, la nature de la vie, son apparition sur la terre, etc. Il rappelle qu'il est urgent de ne pas confondre la science avec les savants. Ceux-ci ont prétendu que les chemins de fer ne pourraient jamais se déplacer sur des rails, parce qu'ils n'auraient pas le frottement nécessaire ; mais la palme revient à l'académie de Munich, qui déclarait que la vitesse serait si insupportable qu'elle rendrait *fous* les voyageurs et même ceux qui les verraient passer !

Le MESSAGER continue la publication de la vie du célèbre médium Hume. Il relate aussi la mystification de Léo Taxil et annonce la mort de l'abbé Kneipp, dont la méthode curative par l'eau froide a eu un si vif succès en France.

Le LOTUS BLEU donne la suite de l'intéressante étude : *Les Aides invisibles;* — un bel article d'Amo, *Vers la lumière, Bokti Yoga* ; — *Bazar de la Charité*, par D.-A. Cournes ; — Glossaire d'H.-P. Blawtsky ; — Variétés occultes, *Lis de la reine,* par Tony d'Ulmès ; — Échos du monde théosophique, Revue des Revues, Bibliographie, etc.

FACULTÉ DES SCIENCES MAGNÉTIQUES. — Les examens de la *Faculté des sciences magnétiques (école pratique de magnétisme et de massage)* viennent d'avoir lieu à la direction de l'école, 23, rue Saint-Merri.

Vingt élèves ont reçu le *Diplôme de magnétiseur masseur praticien,* qui leur permet d'appliquer librement le magnétisme et le massage au traitement des maladies.

Les cours recommenceront dans la première quinzaine d'octobre.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue Oberkampf, 1, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (Durville) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, Auffinger, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. Papus, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur Dariex. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. Garcia, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Féregrina, 6, callé de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur Cyriac, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. Aksakof à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lindenstrasse, 4. Preis; jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. Strowell.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St Martin's Lane, London, w. c.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Ornéa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. Volpi, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général Refugio Gonzales, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, Carlos Paz Soldan.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen. mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez Kegan Paul, French, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. Hasdeu, Str. Berzoi, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours, Imp. et Imp. G. Deslis-Lafond

2e ANNÉE. — No 2 AOUT 1897

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

LIVRE DES ESPRITS
LIVRE DES MEDIUMS
EVANGILE
CIEL & ENFER

Sommaire

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Lage

CARACTÈRE POSITIF
DE LA
DOCTRINE SPIRITE

L'action de l'âme, en dehors des limites de son corps, ne se traduit pas seulement par les phénomènes de transmission de pensée ou d'apparitions, elle peut encore s'accuser par des déplacements d'objets matériels qui témoignent de sa présence. Alors les assistants se trouvent en face des mêmes faits que ceux produits par l'âme désincarnée.

C'est une remarque de la plus haute importance et à laquelle on ne s'est pas suffisamment attaché. Si, vraiment, l'esprit d'un homme qui vit sur la terre peut faire mouvoir une table de manière à dicter une communication par un alphabet conventionnel ; si l'esprit d'un incarné est capable d'agir sur un médium écrivain pour lui transmettre sa pensée ; si l'esprit d'un habitant de la terre peut être photographié à une grande distance de son corps; si, enfin, il est possible d'obtenir un moulage de la personnalité extériorisée de cet individu, il est bien certain qu'il est inutile d'attribuer ces phénomènes à d'autres facteurs que l'âme, lorsqu'on les observe dans les manifestations spirites.

Dans la science, toutes les fois que les effets d'une cause ont été bien définis, il suffit ensuite de constater ces mêmes effets pour être certain que la cause n'a pas changé. En spiritisme, il doit toujours en être de même. Puisque l'âme humaine possède le pouvoir d'agir en dehors de son corps, c'est-à-dire quand elle est dans l'espace, il est logique d'admettre que sa puissance est la même après la mort, si elle survit intégralement. Or, nous savons, par des témoignages authentiques, qu'elle conserve un corps physique, mais fluidique, qu'elle n'a rien perdu de ses facultés, puisqu'elle les exerce comme de son vivant ; donc si les faits observés de l'animisme sont tout à fait semblables à ceux du spiritisme, c'est que la cause est la même, c'est-à-dire l'âme, incarnée ou non.

Cette continuité, cette identité dans les effets indique clairement et nettement une cause unique. C'est l'âme, qu'elle soit encore pour-

vue d'une enveloppe charnelle ou qu'elle l'ait quittée, qui est l'acteur, le producteur de ces remarquables phénomènes extra-corporels. Il nous faut donc démontrer expérimentalement que, pendant la vie, l'agent intelligent est doué des mêmes pouvoirs qu'après sa mort. Il peut les mettre à exécution en puisant dans son organisme vivant la force nécessaire à leur production, tandis que, lorsqu'il a quitté la terre, il est obligé d'avoir recours à un médium dans lequel il puise l'énergie indispensable à son action sur la matière.

Passons rapidement en revue les différents ordres de faits animiques ou spirites et nous verrons qu'il y a une similitude absolue dans le mode opératoire de l'âme, soit qu'elle habite sur la terre, soit qu'elle réside dans l'espace.

ÉVOCATIONS DE L'ESPRIT DE PERSONNES VIVANTES

Communications par l'écriture.

La doctrine constante du spiritisme est que l'âme, lorsqu'elle n'est plus dans son corps, jouit de toutes les facultés dont elle dispose dans l'erraticité. Chacun de nous, pendant le sommeil corporel, reconquiert une partie de son indépendance et peut, par conséquent, se manifester. Allan Kardec a consigné dans sa Revue plusieurs exemples de ces évocations (1).

En 1860, c'est l'esprit du Dr Vignal qui vient volontairement donner, par l'intermédiaire d'un médium écrivain, des détails sur ce mode de manifes tation. Il décrit comment il perçoit la lumière, les couleurs et les objets matériels. Il ne pourrait se voir dans une glace sans l'opéra tion qui rend l'esprit tangible. Il constate son individualité par son périsprit qui a pour lui, — bien que fluidique, — la même réalité que son enveloppe matérielle, et par le lien qui le rattache à son corps endormi.

Un autre Esprit, non prévenu, se manifeste la même année à la suite d'un appel. C'est celui de Mlle Indermulhe, sourde et muette de naissance, qui, cependant, exprime clairement sa pensée. Elle est reconnue par son frère, à certains détails caractéristiques qui établissent son identité. Sous le titre : *L'Esprit d'un côté et le Corps de l'autre*, dans le numéro de janvier 1860, la Revue relate l'évocation d'une personne vivante, faite avec son autorisation. Il en résulte un entretien intéressant sur la situation respective du

(1) *Revue Spirite*, 1860, p. 81 et suiv. Dans la même année, évocation de Mlle Indermulhe, p. 88.

corps et de l'esprit pendant le transport de celui-ci à distance, sur le lien fluidique qui les unit et la clairvoyance de l'esprit attaché au corps, inférieure à celle de l'esprit dégagé par la mort. Dans ce cas encore, l'esprit emploie des tournures de phrases qui sont bien celles dont il se sert habituellement dans la vie courante.

Pour les détails, nous renvoyons les lecteurs aux numéros cités de la Revue. Ils pourront se convaincre qu'il y a trente-sept ans déjà que les phénomènes de l'animisme ont été très bien étudiés et qu'il n'y a pas lieu de les séparer des phénomènes spirites proprement dits, puisqu'ils sont dus tous deux à la même cause, c'est-à-dire à l'Esprit.

On peut évoquer également l'esprit d'un crétin ou d'un fou, et se convaincre expérimentalement que le principe pensant n'est pas fou. C'est le corps qui est malade et qui n'obéit plus aux volontés de l'âme, de là une situation douloureuse et terrible produisant une épreuve des plus redoutables (1).

M. Alexandre Aksakof a consacré une partie de son livre : *Animisme et Spiritisme* à relater les cas, excessivement nombreux, d'incarnés se manifestant à des amis ou à des étrangers, par les procédés spiritiques. Résumons quelques-uns des exemples les plus caractéristiques de ces observations (2).

L'écrivain russe bien connu, M. Wsevolod Solowiof, raconte que, fréquemment, sa main était saisie par une influence étrangère à sa volonté, et elle écrivait alors très rapidement, avec beaucoup de netteté, mais de droite à gauche, de sorte qu'on ne pouvait lire ce message qu'en tenant l'écrit devant une glace, ou par transparence. Un jour sa main écrit le nom de *Véra*. A la demande : Quelle Véra ? il obtint par écrit le nom de famille d'une jeune parente à lui. Étonné, il insista pour savoir si c'était véritablement sa parente qui se manifestait ainsi. L'intelligence répondit : Oui. Je dors, mais je suis ici, et je suis venue pour vous dire que nous nous verrons demain au jardin d'été. Ce fut effectivement ce qui eut lieu, sans préméditation de la part de l'écrivain. La jeune fille, de son côté, avait raconté dans sa famille qu'elle était allée en songe visiter son cousin, et qu'elle lui avait annoncé leur rencontre.

Il existe donc une preuve matérielle : l'écrit, de la visite périspritale de l'esprit de cette jeune fille qui, par clairvoyance, annonce un événement futur. Quelques jours après, un fait similaire se re-

(1) Allan Kardec, *Ciel et Enfer*, p. 474, et *Revue Spirite*, 1860, p. 173.
(2) Alexandre Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, p. 477 et suiv.

produisit, presque dans des conditions semblables, avec les mêmes personnages.

Voici un second exemple emprunté à l'article de Max-Perty, intitulé : *Nouvelles expériences dans le domaine des faits mystiques*, qui est des plus démonstratifs. M[lle] Sophie Swoboda, après une fête de famille qui la fit veiller assez tard, pensa tout à coup que son devoir d'allemand n'était pas fait. Comme elle aimait beaucoup sa maîtresse et n'aurait pas voulu la contrarier, elle essaya de se mettre à l'ouvrage; mais voilà que, sans s'en rendre compte, sans même en éprouver aucun étonnement, Sophie croit se trouver en face de M[me] W..., l'institutrice en question; elle lui parle, lui fait part, d'un ton enjoué, de son dépit. Soudain la vision disparaît, et Sophie, d'esprit calme, rejoint la société et raconte aux convives ce qui lui est arrivé. L'institutrice, qui était spirite, avait pris le même jour, vers dix heures du soir, un crayon pour correspondre avec son mari défunt, et elle fut étonnée d'écrire des mots d'allemand, dans une écriture qu'elle reconnut être celle de Sophie. C'étaient des excuses faites en langage plaisant, sur l'oubli involontaire de sa tâche. Sophie put se convaincre le lendemain, que non seulement l'écriture du message était la sienne, mais que les expressions étaient celles qu'elle avait employées dans sa conversation fictive avec M[me] W.

L'article de Perty relate encore un cas, particulièrement édifiant à cause des circonstances qui l'ont entouré, dû à l'esprit de la même demoiselle Sophie. Voici le résumé des faits. Le 21 mai 1866, jour de la Pentecôte, Sophie, qui habitait Vienne, après une promenade au Prater, éprouva un violent mal de tête qui l'obligea à se coucher vers trois heures de l'après-midi. Se sentant en bonnes dispositions pour se dédoubler, elle se transporta avec la rapidité de la pensée à Mœdling, chez M. Stratil, le beau-père de son frère Antoine. Elle vit, dans le cabinet de M. Stratil, un jeune homme, M. Gustave B..., qu'elle estimait beaucoup et auquel elle voulait donner une preuve de l'indépendance de l'âme vis-à-vis du corps. Elle s'adressa à ce monsieur sur un ton gai et enjoué lorsque, soudain, elle s'interrompit, rappelée à Vienne par un cri partant de la chambre voisine de la sienne, où dormaient ses neveux et nièces. La conversation de Sophie avec M. B... avait présenté les caractères d'une communication spirite donnée à un médium.

M. Stratil voulut s'assurer de la personnalité qui était ainsi venue se manifester, il écrivit à sa fille qui se trouvait à Vienne dans la

famille de Mlle Sophie, en lui posant ces questions : Comment Sophie a-t-elle passé la journée du 21 mai ? Qu'a-t-elle fait ? N'a-t-elle pas dormi ce jour-là entre trois et quatre heures ? Si oui, qu'a-t-elle vu en songe ?

Interrogée, Mlle Sophie parla bien d'un dédoublement pendant son sommeil, mais le brusque rappel de son esprit dans son corps lui avait fait oublier la plus grande partie de la conversation. Cependant, elle se souvint de s'être trouvée en conversation avec deux messieurs et d'avoir, un moment, éprouvé une sensation désagréable, provenant d'un dissentiment avec ses interlocuteurs. M. Stratil, en réponse à ces détails, envoya à Vienne, à son gendre, une lettre cachetée, avec prière de n'en pas parler à Sophie tant que celle-ci n'aurait pas reçu une lettre de M. B. Quelques jours se passèrent et le pli fut complètement oublié au milieu des préoccupations journalières.

Le 30 mai, Sophie reçut par la poste une lettre coquette de M. B..., renfermant sa photographie. La lettre disait : Madame, me voilà. Me reconnaissez-vous ? Dans ce cas, je vous prie de m'assigner une place modeste, soit sur le rebord du plafond, soit sur la voûte. Vous m'obligeriez beaucoup *de ne pas me suspendre*, si cela était possible ; il vaudrait mieux me reléguer dans un album ou dans votre missel, où je pourrais facilement passer pour un saint dont on fête l'anniversaire le 28 décembre (jour des Innocents). Mais si vous ne me reconnaissez pas, mon portrait ne saurait avoir de valeur pour vous et, dans ce cas, je vous serais fort obligé de me le renvoyer.

Agréez, etc. Signé : N. N.

Les termes et les tournures de phrases étaient familiers à Sophie, il lui paraissait que c'étaient les siennes, mais elle n'en avait qu'une vague souvenance. En ayant parlé à son frère Antoine, on ouvrit la lettre de M. Stratil. Elle contenait le procès-verbal d'une conversation psychographique avec un personnage invisible, à une séance où les questions étaient posées par M. Stratil lui-même, M. B... servant de médium.

Il résulte de ce document que l'esprit de Sophie annonce que son corps est plongé dans le sommeil, qu'elle dicte la lettre que M. B... lui a envoyée, et qu'elle entend, comme dans un demi-songe, les enfants crier. Elle termine brusquement par ces mots : *Adieu, je me rév...* il est quatre heures.

A la lecture de ce procès-verbal, les souvenirs de Sophie deve-

naient de plus en plus précis, et elle s'écriait de temps en temps : « Oh ! oui, c'est bien cela. » Vers la fin de la lecture, Sophie était maîtresse de sa mémoire et se souvenait de tous les détails qui lui avaient échappé à son réveil. Antoine avait remarqué que l'écriture en question ressemblait beaucoup à celle de Sophie dans ses devoirs de français. Quant à Sophie, elle ne pouvait qu'être du même avis.

Nous voyons dans cette observation tous les caractères nécessaires pour établir l'identité de l'être qui se manifeste. Rien n'y manque. Cette lettre dictée par l'esprit de Sophie, en sortie périspritale, avec la demande de la photographie, réveille ses souvenirs et, jusqu'à l'écriture, tout confirme que c'est bien elle qui s'est manifestée. Il y a donc la ressemblance la plus étroite, la similitude la plus grande, entre cette communication donnée par l'esprit d'une vivante et celles que nous recevons journellement des Esprits qui ont jadis habité la terre.

Il faut lire, dans l'ouvrage du savant Russe, les rapports de Mme Adelina fon Vay, de M. Thomas Everitt, de Mrs Florence Marryat, de miss Blackwell, du juge Edmonds, pour se convaincre que la communication des Esprits des vivants, par l'écriture médianimique, est aussi possible et aussi normale que celle des morts. L'identité de ces êtres invisibles, mais appartenant encore à notre monde, s'établit de la même façon que celle des désincarnés.

ESPRITS DE VIVANTS SE MANIFESTANT PAR L'INCARNATION

Mrs Hardinge Britten, l'écrivain bien connu, dans plusieurs articles publiés par le *Banner of Light* (1) « sur les doubles », rapporte un cas intéressant qui s'est présenté chez M. Cuttler en 1853. Un médium féminin *se mit à parler l'allemand, bien que cette langue lui fût tout à fait inconnue.* « L'individualité qui se manifestait par elle se donnait pour la mère de miss Brant, une jeune personne allemande qui se trouvait présente. » Quelque temps après, un ami de la famille, venant d'Allemagne, apporte la nouvelle que la mère de miss Brant, après avoir traversé une maladie sérieuse, à la suite de laquelle elle était tombée dans un long sommeil léthargique, déclara à son réveil avoir vu sa fille, qui se trouvait en Amérique. Elle dit qu'elle l'avait aperçue dans une chambre spacieuse, en compagnie de plusieurs personnes, et qu'elle lui avait parlé. Là encore,

(1) *Banner of Light*, numéros des 6 novembre et 11 décembre 1875.

la relation de cause à effet est tellement évidente que nous croyons devoir ne pas insister.

M. Damiani (1) raconte, de son côté, qu'aux séances de la baronne Cerrapica, à Naples, on a souvent reçu des communications provenant de personnes vivantes. Il dit, entre autres : « Il y a de cela environ six semaines, le Dr Nehrer, notre ami commun, qui vit en Hongrie, son pays natal, se communique à moi par la bouche de notre médium la baronne. La personnification ne pouvait être plus complète : ses gestes, sa voix, sa prononciation, le médium nous les transmettait avec une fidélité absolue, et nous étions persuadés que nous nous trouvions en présence du Dr Nehrer lui-même. Il nous dit qu'en ce moment il faisait un somme, se reposant des fatigues de la journée, et nous fit part de divers détails d'ordre privé, et que tous les *assistants ignoraient également*. Le lendemain, j'écrivis au docteur... Dans sa réponse, il constata que les détails étaient exacts en tous points.

EFFETS PHYSIQUES PRODUITS PAR DES ESPRITS DE VIVANTS

Nous avons vu déjà, dans le numéro précédent, que M. Cleaves, endormi, a pu se faire voir à une jeune fille à laquelle il s'intéressait : voici un autre cas où le double manifeste sa présence par une action physique. Il est dû à Mme de Morgan, la femme du professeur qui a publié le livre : *From matter to Spirit* (la Matière et l'Esprit) (2).

Elle avait eu l'occasion de traiter assez souvent, par le magnétisme, une jeune fille, et plusieurs fois elle mit à profit sa faculté de clairvoyance pour la faire aller, en esprit, à différents endroits. Un jour, elle eut le désir que le sujet se rendît dans la maison qu'elle habitait : « Bien, — dit la jeune fille, — m'y voici, j'ai frappé avec force contre la porte. » Le lendemain, Mme de Morgan s'informa de ce qui s'était passé dans sa maison au même moment. « Plusieurs méchants enfants, lui répondit-on, étaient venus cogner contre la porte, et puis s'étaient sauvés. »

Dans un autre cas, l'esprit vivant qui produit la manifestation est vu par les assistants. Le récit suivant est dû à M. Desmond Fitzgerald, ingénieur (3). Il raconte qu'un nègre, appelé H. E. Lewis, possédait

(1) *Human Nature*, 1875, p. 555.
(2) *Light*, 1883, p. 458.
(3) *Spiritualist*, 1875, I, p. 97.

une très grande force magnétique dont il faisait la démonstration dans des réunions publiques. A Blackheath, en février 1856, dans une de ces séances, il magnétisa une jeune fille qu'il n'avait jamais vue. Après l'avoir plongée dans un profond sommeil, il lui enjoignit d'aller *chez elle* et de rendre compte au public de ce qu'elle y verrait. Elle raconta alors qu'elle voyait la cuisine, qu'il s'y trouvait deux personnes occupées aux besognes domestiques.

Lewis lui commanda alors de toucher une de ces deux personnes. La jeune fille se mit à rire et dit : « Je l'ai touchée, comme elles sont effrayées ! » S'adressant au public, Lewis demanda si quelqu'un connaissait la jeune personne. Ayant reçu une réponse affirmative, il proposa qu'une députation se rendît au domicile de cette jeune fille. Plusieurs assistants s'y rendirent, et, lorsqu'ils furent de retour, confirmèrent en tous points ce que le sujet endormi avait raconté. La maisonnée était, en effet, sens dessus dessous et dans une profonde excitation, parce qu'une des personnes qui se trouvait dans la cuisine avait déclaré avoir vu un fantôme et que celui-ci lui avait touché l'épaule.

On peut rapprocher de cette observation celle du Dr Kerner, dans laquelle le double de la somnambule Suzanne B... est apparu au Dr Ruffli et a éteint sa bougie.

Voici des coups frappés qui ont une analogie complète avec ceux dus aux Esprits (1).

Une Mme Lauriston, de Londres, a une sœur qui habite Southampton. Un soir que cette dernière travaillait dans sa chambre, elle entendit trois coups contre la porte : « Entrez », dit cette dame. Personne n'entra, mais, le bruit s'étant répété, elle se leva et ouvrit la porte. Il n'y avait personne. Mme Lauriston, qui avait été fort gravement malade, en revenant à elle, raconta que, prise d'un ardent désir de revoir sa sœur avant de mourir, elle avait rêvé qu'elle était allée à Southampton, qu'elle avait frappé à la porte de la chambre, puis que, après qu'elle eut frappé une seconde fois, sa sœur s'était montrée dans la porte, mais que l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de lui parler l'avait tellement émue qu'elle revint à elle.

Il nous faudrait plus de place que celle dont nous pouvons disposer pour exposer les nombreux témoignages que l'on possède au sujet d'actions physiques exercées, par l'âme des mourants, afin de se

(1) Harrison, *Spirits before our eyes* (les Esprits devant nos yeux), p. 146.

rappeler au souvenir de parents ou d'amis éloignés. On peut consulter à cet égard les ouvrages de Perty : *Action à distance des mourants* et *le Spiritualisme moderne*. Les *Procedings* de la *Société de recherches psychiques* et les *Phantasms of the living* en relatent une multitude. Nous n'insisterons donc pas sur ces phénomènes absolument bien constatés.

PHOTOGRAPHIES DE DOUBLES

Aux exemples rapportés dans notre *Revue* de juillet (1), nous pouvons ajouter le cas suivant :

Le *Borderland* du mois d'avril 1896, page 175, contient un article de W.-T. Stead sur une photographie de l'esprit d'un vivant. Voici ce récit. Mme A... est douée de la faculté de se dédoubler et de se présenter à une grande distance, avec tous les attributs de sa personnalité. M. Z... lui proposa de photographier son double et convint avec elle qu'elle s'enfermerait dans sa chambre, entre 10 et 11 heures du matin, puis qu'elle s'efforcerait d'apparaître chez lui, dans son cabinet.

La tentative échoua, ou du moins si M. Z... sentit l'influence de Mme A..., il ne se servit pas de son appareil photographique, dans la crainte de ne rien obtenir. Mme A... consentit à recommencer le lendemain, et, comme elle était indisposée, elle se coucha et s'endormit. M. Z... vit entrer le double dans son cabinet à l'heure convenue et lui demanda la permission de le photographier, puis de couper de ses cheveux, pour mettre hors de doute sa présence effective. L'opération faite et la mèche coupée, il se retira dans la chambre noire pour développer la photographie. Il y était à peine depuis une minute, lorsqu'il entendit un grand craquement qui le fit accourir. En entrant dans le cabinet, il s'y rencontra avec sa femme qui était montée vivement en entendant le bruit. Le double avait disparu. Mais l'écran qui avait servi comme fond pendant l'exposition avait été arraché de son support, déchiré en deux et jeté sur le sol. Mme A..., qui était couchée dans son lit, n'avait pas la moindre idée de ce qui était arrivé. La photographie de son double existe et M. Stead en possède le négatif.

Ici encore, l'expérience vient confirmer les données de l'observation. Nous recommandons tout spécialement, à ceux qui dénient au

(1) Voir p. 7.

spiritisme le titre de science, ces remarquables études. Ce cas est tout à fait semblable à ce qui se passe dans toutes les sciences expérimentales. Une expérience est préparée d'avance et réussit suivant les prévisions des opérateurs. Ces recherches montrent la justesse des déductions qu'Allan Kardec a tirées de ses travaux, il y a cinquante ans, en même temps qu'elles nous ouvrent les portes de la véritable psychologie positive, de celle qui emploiera l'expérimentation comme adjuvant indispensable du sens intime.

Que dire et que penser des savants qui ferment obstinément les yeux devant ces évidences ? Nous voulons bien croire qu'ils n'ont pas connaissance de ces recherches, que, aveuglés par le préjugé, ils en sont encore à se figurer que le spiritisme réside tout entier dans le mouvement des tables ; car, s'il en était autrement, ce serait une véritable lâcheté morale de leur part, que ce mutisme qu'ils observent vis-à-vis de notre philosophie.

La conspiration du silence ne peut indéfiniment se prolonger, les phénomènes ont eu et ont encore trop de retentissement, les expérimentateurs une valeur scientifique trop bien établie, pour qu'on ne se mette pas résolument à l'étude. Nous savons bien, parbleu ! que cette démonstration irréfutable de l'existence de l'âme est la pierre d'achoppement qui nous vaut cette inimitié, ces sarcasmes, cette mise hors la science. Mais, qu'ils le veuillent ou non, les matérialistes sont d'ores et déjà battus. Leurs affirmations erronées sont combattues par les faits. C'est en vain qu'ils allégueront les grands mots de crédulité, superstition, fanatisme, hallucinations, etc., la vérité finira par éclairer le public, qui délaissera ces théories surannées et démoralisatrices, pour en revenir à la grande tradition de l'immortalité, aujourd'hui assise sur des fondements inébranlables.

MATÉRIALISATIONS DE DOUBLES DE VIVANTS

Nous avons assisté à des manifestations diverses de l'âme, dégagée temporairement de son corps matériel, mais c'est bien dans les matérialisations que l'action extra-corporelle de l'homme acquiert son plus haut point d'objectivité, car elle se traduit par des phénomènes intellectuels, physiques et plastiques.

Le spiritisme, seul, fournit la preuve absolue de ces phénomènes. Malgré toutes les controverses, il est bien établi, maintenant, que les frères Davenport n'étaient pas de vulgaires charlatans. Seulement,

ce qui a fait croire à une fourberie de leur part, c'est que les manifestations s'opéraient le plus souvent au moyen de leurs périsprits matérialisés (1). Dans des expériences faites devant le professeur Mapes, celui-ci, ainsi que sa fille, purent constater le dédoublement des bras et des manches des médiums.

Les mêmes observations ont été faites en Angleterre avec d'autres médiums. M. Cox relate un cas où les conditions les plus rigoureuses d'examen ont été réunies. Citons-le d'après M. Aksakof. C'est M. Cox qui parle (2) :

« Dans son excellente description de la séance dont il s'agit, M. Crookes dit qu'une forme humaine entière a été vue par moi ainsi que par d'autres personnes. C'est la vérité. Lorsqu'on me remettait mon livre, le rideau s'écartait suffisamment pour voir la personne qui me le tendait. C'était la forme de Mme Fay dans son intégralité : sa chevelure, sa figure, sa robe de soie bleue, ses bras nus jusqu'au coude et portant des bracelets ornés de perles fines. A ce moment, le courant galvanique n'enregistra pas la moindre interruption, ce qui se serait produit inévitablement si Mme Fay avait dégagé ses mains des fils conducteurs. Le fantôme apparut au côté du rideau opposé à celui où se trouvait Mme Fay, à une distance d'au moins huit pieds de sa chaise, de sorte qu'il lui eût été impossible, de toutes les manières, d'atteindre le livre sur le rayon sans se dégager des fils conducteurs. Et, cependant, je le répète, le courant n'a pas subi la moindre interruption.

« Il y a un autre témoin qui a vu la robe bleue et les bracelets. Personne de nous n'a fait part aux autres de ce qu'il avait vu avant que la séance ne fût terminée ; par conséquent, nos impressions sont absolument personnelles et indépendantes de toute influence. »

Nous sommes en présence d'une expérience absolument concluante, non seulement à cause de la grande compétence des observateurs, mais aussi parce que les précautions ont été rigoureusement scientifiques. Il est clair que le déplacement du corps étant rendu impossible sans qu'on s'en aperçût immédiatement, par la variation du courant électrique, puisque l'apparence de Mme Fay s'est montrée avec assez de tangibilité pour tenir un livre et le donner, il y a un dédoublement, avec matérialisation certaine, de ce médium.

Les *Annales psychiques* de septembre-octobre 1896 contiennent

(1) Voir à ce sujet : *les Frères Davenport*, par Randolf, p. 154-470 ; *Faits supraterrestres dans la vie du Révérend Fergusson*, p. 109.

(2) *Spiritualist*, 1875, I, p. 151.

un récit où le double d'une dame a été vu pendant plus d'une heure dans une église, tenant aussi un livre de prières.

Dans les expériences faites en compagnie d'Eusapia Paladino, il a été possible, avec plusieurs observateurs, de constater matériellement son dédoublement. Le Dr Azévédo a publié, dans la *Revue Spirite* de 1889, le récit d'une expérience dans laquelle la main fluidique d'Eusapia avait produit, en pleine lumière, l'empreinte de trois doigts.

M. le colonel de Rochas, dans *l'Extériorisation de la motricité,* publie le *fac-simile* d'un moulage de la main naturelle du médium, à côté d'une photographie des traces laissées dans de la terre glaise ; il y a entre les deux empreintes les plus grandes analogies. Nous pourrions joindre bien d'autres documents à ceux rapportés ici, mais nous renvoyons le lecteur aux originaux. Nous en avons assez dit pour imposer la conviction que l'action physique et psychique de l'homme n'est pas limitée à son organisme matériel.

LES CONSÉQUENCES

Que faut-il conclure de tous ces faits ? En premier lieu, nous sommes contraints d'admettre que le corps et l'âme sont deux entités absolument distinctes, pouvant se séparer, chacune d'elles offrant des caractères non équivoques de substantialité. Nous devons observer également que l'organisme physique n'est qu'une enveloppe qui devient inerte, aussitôt que le principe pensant s'en sépare. La partie sensible, intelligente, volontaire de l'homme réside dans le double et se montre comme la cause active de la vie psychique. Dès lors, est-il rationnel d'imaginer, pour expliquer les phénomènes spirites, une autre cause que l'âme humaine ?

Évidemment non, et toutes les théories qui font intervenir des êtres imaginaires, élémentals, élémentaires, eggrégores, idées collectives, ne peuvent soutenir l'examen des faits, ni rendre compte des phénomènes observés. Dans le cas où l'esprit d'un vivant se manifeste d'une manière quelconque, il nous est possible de remonter à la cause et d'en découvrir la raison efficiente : c'est bien la psyché humaine, en sortie temporaire hors des limites de son organisme. Nous savons qu'elle puise dans le corps matériel la force indispensable à ses manifestations ; que cette âme vienne à quitter définitivement son corps matériel, elle sera obligée de recourir à un médium pour trouver chez lui cette force indispensable. Ainsi s'ex-

pliquent nettement toutes les manifestations. Il y a, dans ces faits qui se déroulent en séries parallèles, non seulement une évidente parenté, mais une si grande ressemblance, qu'elle atteint à l'identité ; donc la cause, en bonne logique, est nécessairement la même, dans tous les cas c'est l'âme.

On a si bien senti cette continuité que des incrédules, comme Hartmann, ont tenté de vouloir expliquer tous les faits spirites par l'action incorporelle et inconsciente du médium. Mais les phénomènes, en très grand nombre, ont répondu victorieusement à cette assertion inexacte. Les Esprits ont révélé, par des preuves irrécusables, qu'ils avaient une personnalité tout à fait distincte, et indépendante de celle des assistants. Ils ont démontré péremptoirement leur survivance par une quantité prodigieuse de communications en dehors des connaissances de tous les expérimentateurs. Il leur a été possible d'établir leur identité par leur signature authentique, par des récits qu'eux seuls pouvaient connaître, par des révélations concernant l'avenir qui ont été minutieusement accomplies ; en un mot, l'immortalité a été prouvée scientifiquement.

C'est certainement la plus grande et la plus féconde découverte du XIX[e] siècle. Arriver à des connaissances positives sur le lendemain de la mort, c'est révolutionner l'humanité tout entière, en donnant à la morale une base scientifique et une sanction naturelle, en dehors de tout *credo* dogmatique et arbitraire.

Certes, alors même que ces consolantes certitudes auront pénétré dans les masses, l'humanité ne sera pas brusquement changée, elle ne deviendra pas subitement meilleure, mais nous posséderons le plus puissant levier qui existe, pour soulever le monceau d'erreurs accumulées depuis six mille ans. Nous pourrons parler avec autorité des devoirs qui incombent à tout homme venant ici-bas. Nous exposerons devant les yeux des plus récalcitrants les destinées futures, et cette vie d'outre-tombe, à laquelle la majorité ne croit plus, deviendra aussi évidente que la clarté du jour. Alors, on comprendra que le séjour terrestre n'est qu'une étape dans les destinées de l'homme, qu'il y a quelque chose de plus utile que la satisfaction des appétits matériels, et qu'il faudra, quand même, arriver à modérer ses passions et à dompter ses vices. Voilà les bienfaits certains que le spiritisme porte dans ses flancs. Doctrine bénie et émancipatrice, puisse ton rayonnement s'étendre bientôt sur toute la terre pour apporter la certitude à ceux qui doutent, apaiser les douleurs des cœurs brisés

par le départ d'êtres tendrement chéris, et donner, à ceux qui luttent contre les âpretés de la vie, le courage de surmonter les dures nécessités de ce monde encore si barbare.

GABRIEL DELANNE.

L'IDÉE RELIGIEUSE

Où est-t-elle ? Existe-t-elle chez l'individu, dans la famille, dans la patrie, dans l'humanité ? Oui, elle existe ; elle est à la fois individuelle, familiale et humanale. Elle a toujours été, elle sera toujours, parce qu'elle est éternelle, comme Dieu-même.

J'affirme son existence.

Quelle foi robuste, me dira-t-on ! Quoi ? Malgré les crimes des individus, des nations, de l'humanité tout entière, malgré les vices qui s'étalent sans pudeur, malgré cette lutte féroce pour la vie, malgré les spoliations, malgré les iniquités révoltantes des uns et des autres, malgré les cris de haine poussés en deçà et au delà de toutes les frontières, malgré l'état de guerre où nous vivons, malgré les folies, malgré toutes les hontes du temps présent ? Malgré tout, je crois, j'affirme que l'idée religieuse n'est pas morte, qu'elle ne peut mourir, qu'on ne peut la tuer.

De quoi sommes-nous faits ? De quoi est faite la foule ? Qu'est-ce que nous sommes ? D'où venons-nous, où allons-nous ? Nous le savons, nous, spiritualistes. Nous connaissons le but, si nous ne connaissons pas le reste. Nous savons, nous, ce que nous sommes, d'où nous venons et où nous allons. Nos prédécesseurs dans la foi l'ont su comme nous, et nous marchons sur leurs traces, éclairés par leurs exemples, par leurs leçons, et soutenus par leur présence. Ils sont toujours là, vivants d'une vie supérieure, inondés de cette lumière divine dont ils nous envoient de temps à autre quelques rayons.

O humanité ! quelle que tu sois, revêtue d'un corps grossier ou éthéré, rampant sur cette terre ou planant dans l'espace, tu es tou-

jours l'humanité, tu es toujours la grande famille qui a donné naissance aux plus grands comme aux plus humbles.

Qu'importent les membres pourris ! Qu'importent les vaines clameurs ! Qu'importent les blasphémateurs, qu'ils soient quelques-uns ou qu'ils soient légion ! Qu'importe encore que tous appellent le néant, si le néant ne peut répondre !

Je crois, j'affirme que l'idée religieuse est bien vivante.

Mais cette foule d'hommes qui ricanent, au seul nom d'immortalité ! Mais tous ces êtres chétifs, sans force physique et sans résistance morale, qui suent le vice, que la passion dégrade, qui ne rient même plus devant un des leurs, quand il tombe ! Mais ces prisons, ces bagnes, ces palais sordides, ces bouges luxueux qui résonnent sous les cris les plus disparates, cris de mort, hurlements de plaisir, où la volupté tremble et où la douleur ricane !

Mais ces maris sans épouses, ces épouses sans maris, ces enfants sans mères, cet amas d'êtres humains grouillant dans le même cloaque, vivant de la même vie, se parlant sans se connaître, se connaissant sans s'aimer, cette société enfin où le chaos, comme honteux de lui-même, se pare des noms les plus saints ! Mais ce pharisaïsme, cette hypocrisie écœurante, délétère, poison qui tue plus sûrement que tous ceux qu'ont pu imaginer les antiques sorcières ; mais cette fausse philanthropie, cette charité menteuse, cette exploitation cynique de tout ce qui honore l'homme, tout cela n'a-t-il pas fait sombrer l'idée religieuse ?

Je crois, j'affirme qu'elle vit, qu'elle est immortelle.

Je crois de toutes les forces de mon âme, j'affirme sans le plus léger doute. Je crois avec une foi inébranlable, j'affirme avec la conviction du mathématicien.

Oui, Dieu a été, est et sera ; oui, l'idée religieuse a été, est et sera. C'est le principe de la raison suffisante.

Eh ! ne voyez-vous pas, ô vous qui désespérez, que tout autour de vous respire cette idée même ? Cette oppression du faible par le fort, ne la voyez-vous pas, ne l'entendez-vous pas à chaque instant dénoncée, flétrie ? Ces tartuffes du jour, ces princes de la finance, ces exploiteurs patentés, ces législateurs masqués, fardés, peints, ces prédicants de toutes les castes, se parant des noms les plus pompeux, tous ces grands, tous ces dirigeants, ne les entendez-vous pas à tout instant parler au nom de la vertu ? Et ces êtres sans nom, sans famille, sans abri, rebut et effroi de la société, visitez-les, étudiez leurs mœurs. N'invoquent-ils pas la justice quand ils par-

tagent les dépouilles? Ne pourchassent-ils pas les traîtres parmi eux! N'ont-ils pas un *honneur* à eux, tout comme les premiers? Changez les mots et remplacez-les par d'autres; ce qui est vertu pour les uns est lâcheté pour les autres; ce qui est charité pour ceux-ci est sottise pour ceux-là.

Partout la vantardise! Souvent la peur et plus souvent l'avarice. Mais au fond, au fond de toutes les misères, cherchez bien, vous trouverez le sentiment de la justice. Et qu'est-ce autre chose, sinon l'idée religieuse?

Que m'importe l'application? Qu'importe si, au nom de la vertu, on commet une infamie, si, au nom de la charité, on commet une spoliation! L'idée est là: honnie, sifflée, persécutée, parce qu'elle s'appelle *religion*, mais flattée, encensée, si elle s'appelle *honneur*. Hypocrisie, dites-vous! Eh! oui, sans doute. Mais l'hypocrisie n'est-elle pas un hommage rendu à la vertu? N'est-elle pas précisément faite exprès pour faire reconnaître cette dernière, pour la mettre en relief et lui attirer le respect, quand on la découvre enfin?

Quelle est donc cette épouse, cette mère qui blasphémait, qui disait à tout venant: J'ai perdu mon mari dans un naufrage, il m'a laissée dans le deuil et la misère. J'étais riche et honorée, j'étais heureuse; la vie était belle. Puis brusquement tout est parti: fortune, bonheur, considération. Ce n'est pas tout. J'avais un fils qui faisait ma joie et dont l'intelligence faisait prévoir un brillant avenir. Il est mort, lui aussi; je suis seule maintenant, sans famille, sans soutien. Et vous venez me parler de Dieu, de sa justice divine? Qu'est-il donc ce Dieu, qu'est-elle donc cette Justice? Non, il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de justice, il n'y a rien, rien. Maudit soit celui qui m'a donné la vie!

Voilà les *crimes de Dieu*. Entendez-les proclamer sur les boulevards, dans les rues, dans les carrefours, dans les salles de spectacles. Ils sont partout racontés, cyniquement, effrontément! Ici, avec des accents de révolte et de haine; là, avec des larmes dans la voix, avec des gémissements, avec des plaintes.

Plaintes et imprécations, colères et supplications, tout est vain. L'Immuable se tait. Silence partout.

Les crimes de Dieu! Insensés! Aveugles! Lâches! Ils ne voient pas que ces crimes ce sont les leurs. Ils ne voient pas qu'il y a là une cause cachée en eux-mêmes, dans leur passé, dans l'organisation défectueuse et barbare de cette société que tous nous avons faite telle qu'elle est. Ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir! Et

c'est Dieu qu'ils accusent ! Enfants qui brisent un jouet parce qu'il les a blessés ! Ignorants et vaniteux, qui se complaisent dans leur ignorance et leur orgueil !

Instruisez-vous, malheureux, devenez bons, et vous serez heureux.

Dieu n'est pas, dites-vous, parce que vous souffrez ? Il n'y a pas de justice, clamez-vous, parce que vous êtes injustes !

Eh bien ! N'y aurait-il d'autre preuve que votre souffrance, qu'elle me suffirait pour croire et affirmer qu'il y a un Dieu, qu'il y a une Justice.

Mais non. Vous n'êtes pas athées. Il n'y a pas d'athées. N'épiloguons pas sur les mots. L'athée idéal est celui qui *a conscience du néant*. Qu'on me montre celui-là, et je proclamerai sans faiblesse, sans hésitation, qu'il n'y a pas de Dieu. Je renierai ma foi, je conspuerai la science, j'édifierai un autel sur lequel je sacrifierai au néant. Et ce sera là encore une religion. Je lui donne un nom à ce néant, je lui dresse une statue, j'en fais l'objet de mon culte. Je suis néant, mon Dieu est néant, ma pensée est néant, l'univers est néant, rien ne vit, rien ne meurt. Il n'y a rien, rien, rien.

Où est-il cet athée ? Je l'appelle, qu'il vienne donc : nous crierons ensemble, nous blasphémerons ensemble, nous rirons ou nous pleurerons ensemble. Nous serons frères dans le néant. A nous deux, nous révolutionnerons le monde. Nous ferons l'œuvre la plus belle et la plus profitable à l'humanité : nous détrônerons l'hypocrisie. Plus de faux prophètes ! Plus de faux dévots ! Plus de grimaces, ô prêtres ! Plus de discours, ô législateurs ! Plus de chaires, plus d'académies, plus d'écoles ! Plus rien ! Le néant seul est Dieu, et nous sommes ses disciples. A nous le monde ! A nous les étoiles, à nous l'immensité, à nous, néant, tout ce néant !

Et le monde nous écoute et nous applaudit. La société se dissout, les hommes se dispersent, la terre, à notre voix, s'immobilise ; le soleil s'éteint, les ténèbres et le froid envahissent les continents. La mort va faire son œuvre ! Enfin, le néant, le voilà vraiment. Semblables à Saturne, nous avons dévoré nos propres enfants et, à notre tour, ô délices, nous sommes dévorés.

Mais est-ce bien encore le néant ? Ne restera-t-il pas un peu de vie dans toutes ces écorces ? La résurrection n'est-elle pas à craindre ? Froid mortel, as-tu dit ton dernier mot ? Ténèbres profondes, remplissez-vous bien l'infini ? Silence éternel, avez-vous bien étouffé tous les échos ?

Quoi ! La folie du doute, la crainte, qui n'est que l'espérance déguisée, va-t-elle nous saisir ? Notre conscience n'est-elle donc pas morte ?

O néant, tu n'es qu'un mot !

Et, las de croire, de craindre ou d'espérer, nous ne pouvons ni vivre ni mourir. Quel supplice !

Ne serait-ce pas celui qui est réservé à ses adorateurs ? Mais ce serait effroyable ! Alors, mais alors que faire, que dire, qu'imaginer ?

O athée, mon frère, écoute-moi. Tu veux mourir, et tu ne peux ; tu voudrais vivre, et tu ne l'oses. Tu es sans force, sans pouvoir, sans vouloir, sans savoir. Ne pouvant mourir, tu es condamné à vivre ; eh bien ! si tu veux apprendre à vivre, *tais-toi*, isole-toi ; dans ta solitude que tu prolongeras le temps nécessaire, *tu penseras ;* car ne t'imagine pas avoir pensé encore. Tu écouteras ta conscience ; elle seule te parlera. Si, à force de l'avoir repoussée, elle tarde trop à parler, lis l'histoire de l'humanité, non les guerres et les révolutions, mais le martyrologe de toutes les nations, la vie de ceux qui ont lutté et souffert pour l'humanité. Quand tu auras bien digéré ta lecture, abandonne ta solitude, reviens dans le monde. Puis, va partout où l'infortune attend un consolateur : visite les pauvres et les souffrants ; vois-les souvent, un peu chaque jour ; vois-les enfin jusqu'à ce que tu te sentes plein de compassion pour eux et que tu sois prêt à les suivre.

O athée, si tu as souffert toi-même, tu cesseras de souffrir ; si tu as haï, tu aimeras ; si tu as désespéré, tu espéreras. En un mot, tu seras heureux et *tu vivras. Tu sauras et tu penseras.*

La clef de la vie, tu la possèdes. Le mystère, tu le saisis. La magie t'est dévoilée. Tu es un citoyen libre dans l'univers. Il n'y a pas de barrière autour de toi. Dieu t'apparaît dans toute son inconcevable grandeur !

Ta vie passée, comme celle de tous tes frères qui t'entourent, n'est qu'un rêve, un cauchemar. Les misères de cette vie, tu ne les sens plus ; tu fais le bien comme Dieu même, tu es hors du temps et de l'espace, tu vis en un mot comme un Christ.

Essayez, vous tous qui souffrez ; bannissez l'orgueil, l'hypocrisie, la vanité et le mensonge. Cherchez la vérité en dehors de toute secte ; cherchez-la en vous, en vous seuls, mais en toute humilité. Appelez-la de toutes vos forces ; elle viendra à vous, et quand vous la posséderez vous serez consolés.

L'idée religieuse ! mais elle hante tous les esprits, même les plus rebelles en apparence. A propos de tout, elle se manifeste.

Pour ne citer qu'un exemple, le rétablissement des *tours* est remis en question. On s'effraye de tous ces infanticides, de tous ces abandons d'enfants. On cherche un remède. Où le trouver ? Que dit le journal le plus répandu et le moins suspect en matière religieuse, le *Petit Journal ?*

« La question de la maternité est plus morale et philosophique qu'elle n'est matérielle.... Ce qu'il faudrait en réalité, c'est d'autres mœurs, c'est une indifférence moindre des devoirs humains et un sentiment moins vague de la responsabilité.

« Le réveil de l'idée religieuse ferait plus pour enrayer le mal que toutes les mesures administratives qui pourront être prises... »

Et encore ceci :

« Outre l'indigence, il faudrait combattre implacablement tout ce qui tend à enlever à la créature humaine le sentiment de sa dignité, de sa liberté, de sa responsabilité, tout ce qui surexcite l'égoïsme, les instincts animaux et brutaux... Nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'un énergique essai de réforme des mœurs serait infiniment plus efficace. »

Il ne s'agit plus seulement d'infanticides et d'abandons d'enfants ; tout est ici en question. Il faut relever le niveau moral, il faut faire jaillir cette étincelle divine qui est en nous ; il faut dire hautement, partout, toujours, à tout instant : L'idée religieuse est l'idée qui domine toutes les conceptions ; c'est d'elle, c'est de son action que dépend le salut.

Assez de hontes, assez de misères comme cela ! Arrière le respect humain, loin de nous le sot amour-propre ! Et pour qui et à cause de quoi craignons-nous d'affirmer cette vérité ?

Avons-nous peur du ricanement de la bête ? Oh ! qu'il est facile de la dompter. Elle ne hurle que parce que nous nous taisons, elle n'est forte que parce que nous sommes faibles. Au moindre assaut, elle tombera à nos pieds.

C'est pourquoi, et en dernière analyse, je ne cesserai d'encourager tous les penseurs, tous les hommes de cœur, qui ont dépouillé tout préjugé, de prêcher par la plume, par la parole, et surtout *par l'exemple.*

ALBAN DUBET.

MERLE ET SERINS

Nos lecteurs ont peut-être entendu parler d'une ridicule publication : *le Diable au XIXe siècle,* dans laquelle une certaine Diana Vaughan, se disant *Palladiste,* aurait dévoilé tous les phénomènes du spiritisme et montré qu'ils étaient l'œuvre de Satan. Nous n'en avons jamais parlé, pour l'excellente raison que nous considérions comme si absurdes les histoires racontées, que nous ne croyions pas possible qu'on accordât une créance quelconque à ces racontars idiots où l'on énonçait gravement qu'un crocodile ailé venait jouer du piano devant les spectateurs terrifiés.

La pseudo-Diana Vaughan n'était qu'une incarnation nouvelle du fameux Léo Taxil, bien connu pour ses palinodies. Il vient d'avouer ses mensonges, ce qui nous justifie de n'avoir jamais pris au sérieux ses fameuses révélations. M. Lucien Descaves a flétri, avec son talent énergique, la conduite déloyale de l'ancien libéral. Nous croyons utile de reproduire l'article paru dans l'*Écho de Paris.*

Il y a telles interruptions, telles exclamations et telles huées, qui sont des crachats ; autrement, on s'étonnerait de la patience d'un auditoire manquant de salive au point de ne pas couvrir de pois humides la voilette de Diana Vaughan, la voilette dont s'affublait, l'autre soir, pour rire, le sieur Gabriel Jogand, dit Léo Taxil.

Qu'on ait toléré, pendant près de deux heures, l'impertinence de ce personnage se vantant d'avoir réalisé, aux dépens des prêtres, des évêques, de l'archevêque de Paris, du nonce apostolique et du Pape lui-même, la plus colossale mystification des temps modernes, en vérité, c'est extraordinaire ! Que faut-il mépriser le plus, de l'audace du conférencier ou de la longanimité de son public ? Les deux également.

Ce public se composait, paraît-il, de catholiques et de francs-maçons. Les uns n'ont rien à envier aux autres. Si les dupes se reconnaissent entre elles, ainsi que les frères .·., à la poignée de main, catholiques et francs-maçons ont pu, à la sortie, se serrer la main. Leur bêtise est pareille. Ce sont des serins qui ont écouté, dans le ravissement, siffler le merle moqueur, le merle industriel, le merle vénal, le beau merle.

Mais le troupeau des catholiques a une excuse, que je dirai ; les francs-maçons n'en ont pas.

Si le Taxil, jouant la comédie de la conversion, s'était contenté,

pendant douze ans, de berner son confesseur, de ridiculiser les cardinaux et le Pape et de boire, dans les sacristies, le vin de la messe, comme un domestique ivrogne, je comprendrais, à la rigueur, l'exaltation des francs-maçons et leur empressement à revendiquer aujourd'hui le Galimafré qui les amusait. Mais je les défie bien de persévérer dans cette attitude, car le pitre, somme toute, a battu monnaie sur leur dos, comme il battait monnaie, autrefois, sur le dos des cléricaux. Il a dévoilé « aux pères de famille » les mystères des loges, après leur avoir dévoilé les *Livres secrets des confesseurs*. Il a trahi les frères .·. dans le *Petit catholique*, la *France chrétienne* et le *Rosier de Marie*, auxquels il collaborait. Il a été le misérable transfuge qui mange le morceau — et à deux râteliers successifs. Quand la provision de foin a diminué dans le premier, il s'est retourné vers l'autre. C'est l'écornifleur des symboles : il en vit.

A quel franc-maçon, en effet, si serin qu'il soit, fera-t-on croire que le merle Taxil a sifflé, *pendant douze ans,* pour le plaisir et sans profit ? La vérité, c'est qu'il a sifflé, comme les chanteurs des cours, en tendant son chapeau, où tombaient les gros sous, tandis que Diana Vaughan jouait des cymbales lucifériennes et que le nommé Hacks, dit Bataille, remplissait le rôle du *gâfe* chargé d'éventer la police.

Des camelots de cet acabit réhabiliteraient, s'il en était besoin, ce pauvre Lemice-Terrieux, dont les fumisteries, d'ailleurs désintéressées, étaient éphémères, ne duraient pas douze ans.

Maintenant, si les francs-maçons tiennent à tuer quand même le veau gras pour fêter le retour de Judas prodigue, ah ! qu'ils ne se gênent donc pas ! Il en est de la tête de Jogand, dit Taxil, comme de celle de Choppart, dit l'Aimable : c'est un joli cadeau à faire au panier.

L'erreur du clergé, je le répète, s'explique davantage. Et je ne parle pas seulement de celle du confesseur que choisit, pour première victime, le faux converti. A quels signes voulez-vous que ce confesseur reconnaisse qu'on se gausse de lui ? Le prêtre devant qui l'on s'agenouille n'est armé que de confiance et de mansuétude. L'Église ne lui demande pas d'être un profond psychologue. Les psychologues ne consolent point et le confesseur n'a qu'une raison d'être : consoler, dût-il passer aux yeux du pécheur qui s'est *payé sa tête* pour ce que Taxil appelle : un jocrisse de sacristie.

Un psychologue, un subtil observateur, parbleu ! à qui se serait adressé l'endosseur des Billets de la Sainte-Farce, soi-disant bour-

relé de repentir, aurait montré quelque méfiance, exigé des gages, chipoté cette conversion suspecte; enfin, un simple honnête homme, brutal comme les braves gens, démasquant tout de suite l'auteur des *Bouffe-Jésus* et d'*A bas la Calotte!* l'aurait accueilli en professionnel de la mendicité à domicile, adroit à tous les simulacres et reconnaissable, néanmoins, sous tous les déguisements.

Mais quand même cette excessive crédulité n'aurait pas été surtout le fait des jeunes serins de séminaire, il faudrait encore l'excuser, car l'exemple est venu de haut, de l'archevêque de Paris, qui respirait un encens agréable, dans le culot de pipe de la franc-maçonnerie; du nonce apostolique, déposant sa carte dans la boîte à ordures du Grand-Orient; que dis-je? du Pape lui-même, qui refusait de recevoir l'écrivain considérable qu'est Émile Zola, et qui accordait, d'emblée, une audience privée à l'auteur des *Amours secrètes de Pie IX*, d'une Vie ordurière de Jésus et d'une parodie du *Manuel des Confesseurs*, qui a traîné dans tous les bas-fonds.

Comment vouliez-vous, après cela, que le clergé, le haut et le petit, répugnât au commerce avec le Taxil? Était-ce possible? Les prêtres intelligents lui trouvaient bien un goût de bouchon et de vin au saladier, mais le Pape déclarait : « Vous vous trompez : c'est l'odeur de la vieille chartreuse. » Ils disaient encore, entre eux : « Qu'est-ce donc qu'on a introduit dans cette cassolette du Sérail, pour qu'elle pue ainsi? » Et le souverain pontife pontifiait : « C'est ce que l'on fabrique de meilleur comme encens; je n'en brûle pas d'autre. »

Tout ce monde, à présent, est penaud, et je voudrais bien savoir ce que pense Léon XIII de la plaisanterie. Peut-être la lui a-t-on cachée. Les vieillards ont besoin de ménagements.

Aussi bien, les plus inquiets doivent être les prêtres imprudents qui entretenaient une correspondance avec le joyeux renégat. Il a gardé leurs lettres. Elles constituent un dossier volumineux qu'il publiera immanquablement, car il n'en est pas à une infamie près. Et vous vous imaginez les transes des malheureux redoutant, non sans apparence de raison, le sort des officiers inférieurs dont les cartes furent saisies dans la cantine du général Boulanger.

Les prélats, s'il en est de compromis dans l'aventure, se tireront aisément d'embarras, et ce sont, comme toujours, les petits qui expieront la sottise et l'aberration des grands. Quand un patron a fait une mauvaise spéculation, c'est d'abord son personnel qui en pâtit.

A différentes reprises et ces jours-ci pour la dernière fois, je le jure, j'ai essayé de surmonter mon dégoût et de mettre le nez dans les innombrables publications du Léo Taxil, toutes ces publications, celles qui salissent les catholiques aussi bien que celles qui éclaboussent les francs-maçons. Ce ne sont pas des livres, ce sont des cuvettes. Quand on les a ouverts, on vomit dedans. On devrait les munir d'une anse, comme les seaux hygiéniques, ou ne les prendre qu'avec des pincettes.

Qu'on ne me fasse pas l'injure de croire que j'ai acheté, même au tas, ces immondices. Je les feuilletai dans les boîtes des quais où elles finissent. C'est leur place. Elles sont, là, plus près de la Seine où les égouts déversent leurs eaux. Mais elles seraient mieux encore par terre, le long des parapets. On pourrait les ramasser à la pelle et les jeter au tombereau chaque jour.

Quant à la vermine des brochures de propagande anti-cléricale, je respecte assez l'opinion des libres penseurs convaincus et loyaux, pour être certain qu'ils font de ces papiers ce que j'en saurais faire à l'occasion.

Je cherche toujours, sur la couverture, les deux semelles indiquant la place où l'homme doit s'accroupir. Et rien n'y manque, — pas même le Pépin, illustrateur de ça.

Je demande au lecteur pardon de ces images. Elles sont nécessaires. Il faut bien l'avertir, afin — si la curiosité lui venait quand même de parcourir ces dépotoirs — qu'il ne soit pas renversé par les émanations de telle pièce, par exemple, intitulée : *la Vierge aux commodités*. Quand on a reniflé cette évacuation du Taxil, qui n'avait pas encore, à cette époque, ses entrées au Vatican, on est fixé.

Je m'en voudrais d'infliger à la mémoire d'un écrivain estimable et d'un digne homme un rapprochement déshonorant. C'est donc abstraction faite de toute comparaison que je pense au bon Féval, converti aussi, sur le tard, se reprochant ses œuvres de jeunesse et en faisant paraître des éditions remaniées, expurgées, en même temps qu'il publiait ce livre d'une sincérité naïve et charmante : *les Étapes d'une conversion*.

Ah ! ce n'est pas chez celui-là que le nonce eût déposé sa carte ! Quant à parvenir jusqu'au Pape, Paul Féval osa-t-il seulement y songer ? Il avouait trop ingénument les causes réelles de son retour à la foi. Il écrivait : « J'ai trouvé mon chemin de Damas sur les ruines de l'emprunt ottoman ! »

Est-ce qu'on dit ces choses-là ! Taxil ne les dit pas, lui... Il ne dit pas qu'il a trouvé son chemin de Judas sur les ruines d'un petit commerce qui n'allait plus. Il ne veut pas éloigner les imbéciles sur le concours desquels il compte pour lancer une nouvelle affaire, créer un nouveau foyer de décomposition et vivre dessus, comme une mouche verte et vénéneuse sur des détritus.

LUCIEN DESCAVES.

Les Savants et le Spiritisme

Un des grands physiciens de l'Angleterre, le professeur Oliver Lodge, membre de la Société royale de Londres, bien connu pour ses beaux travaux sur l'électricité, a fait, le 20 mars 1897, un discours devant l'*Alliance spiritualiste de Londres*. Nous désirons présenter quelques observations à ce sujet. Tout d'abord nous n'avons pas affaire à un adversaire. M. Lodge a fait des expériences, en compagnie de MM. Richet, Schiapparelli, Finzi, Aksakof, avec le médium Eusapia. Il connaît donc les phénomènes du spiritisme et il n'a pas craint de signer des procès-verbaux mentionnant les résultats de ses recherches.

D'ailleurs, dans ce discours, il avoue qu'il « a été amené personnellement à la certitude de l'existence future par des preuves reposant sur une base purement scientifique ; non pas cependant d'une manière telle qu'il puisse encore les formuler assez nettement pour convaincre les autres, mais d'une façon largement suffisante pour ses besoins personnels. »

Une telle déclaration se passe de commentaires. Nous ne voulons pas relever ce qu'il peut y avoir de contradictoire entre la première et la seconde partie de cette phrase. Il est évident que si un homme de la valeur scientifique de M. Lodge déclare posséder des *preuves scientifiques* de la vie future, il serait étrange que ces mêmes preuves ne suffissent pas à ses collègues. Ici, comme dans tout le discours, nous sentons que c'est un savant officiel qui cause. Il essaye de prendre la défense des académies, mais il faut avouer

que son argumentation est faible, comme nous allons le constater.

« Actuellement, dit-il, vous pouvez avancer que non seulement les hommes de science méprisent l'hypothèse spirite et ne s'occupent pas de ses partisans (qui, étant satisfaits eux-mêmes, ne prennent pas la peine de prouver leurs assertions et de convaincre les autres), mais aussi refusent d'examiner les preuves recueillies avec un soin scrupuleux par la Société de recherches psychiques. Ils ne les confrontent ni ne les réfutent, mais — comme l'a dit M. Crookes — ils prennent des biais, ils éludent. Eh bien ! soit : comme corps constitués, ils ne prennent aucun intérêt à nos recherches, et même ceux qui, individuellement, veulent bien, par hasard, de loin, regarder dans notre direction, ceux-là sont rares et se suivent à de longs intervalles. Cela tient principalement, je crois, à ce que la classe de faits pour lesquels nous avons les descriptions de preuves les plus convaincantes, dont des faits d'un caractère psychologique, dont aucun ne se rattache clairement ni évidemment ni à la physique, ni à la biologie ordinaires. Les psychologues orthodoxes pourraient, il est vrai, s'occuper de la question ; vous savez que le professeur James l'a fait avec éclat ; mais la plupart d'entre eux ne sont pas habitués à l'expérimentation, et se défient de tout ce que l'on obtient par elle. » L'aveu est franc, les savants ferment les yeux et se bouchent les oreilles. Est-ce bien pour les raisons alléguées par le professeur Lodge ? Nous ne le croyons pas. La véritable cause, c'est que les phénomènes spirites, malgré leur étrangeté apparente, ont été si bien étudiés, si souvent soumis aux constats les plus rigoureux qu'il faut, si on s'en occupe, reconnaître qu'ils sont dus à l'action de forces intelligentes soit vivantes, soit désincarnées, et c'est là où le bât blesse les incrédules.

Il ne faut pas se laisser éblouir par le mot de savant. La plupart des individualités qui arrivent à se faire une place dans le monde officiel ont passé leur vie à se confiner dans une spécialité. Lentement, péniblement, avec des efforts inouïs, ils sont parvenus à découvrir un sous-produit quelconque, à indiquer une classe peu connue de cryptogames, ou une forme particulière d'équation ; dès lors, ils sont sacrés pontifes, on les admet dans les académies, et ils jouissent du privilège de promulguer ce que l'on doit admettre ou rejeter. Si une découverte vient ouvrir des horizons nouveaux, si un esprit hardi fait une application inattendue, il faut s'attendre à rencontrer l'hostilité des bonzes qui, par principe, ne veulent pas reconnaître le mérite hors de leurs coteries.

N'a-t-on pas vu l'académie condamner Fulton et la navigation à vapeur ? Les chemins de fer se sont implantés malgré l'opposition et les railleries des imbéciles patentés, et il n'y a pas si longtemps qu'un des membres de l'académie, mis en face pour la première fois avec un téléphone, déclarait gravement qu'on ne lui en ferait pas accroire, et que la fraude était produite par l'opérateur au moyen de la ventriloquie. La circulation du sang, la vaccine, le magnétisme, furent aussi bafoués par ces retardataires acharnés. Eugène Nus dit que les académies sont les bornes qui jalonnent le chemin de la science. Oh oui ! bien bornés ces soit-disant savants, rebelles à toute idée neuve. Leurs crânes ossifiés ne peuvent laisser de place à une nouveauté. Ils s'ameutent contre toute innovation, grâce à leurs créatures et aux caudataires de la presse ; ils font le silence contre toute doctrine qui n'a pas reçu l'intronisation. Faut-il rappeler le magnétisme et sa lamentable histoire ? Ne sait-on pas qu'après la lecture du rapport du Dr Husson, favorable à la nouvelle science, un des mollusques présents — traduisant la pensée générale — s'opposa à l'impression de ce travail, sous prétexte que la physiologie serait à refaire complètement.

Eh ! oui, il faudra travailler sur d'autres données. Incontestablement l'orientation actuelle doit être changée. Sûrement, les notions que l'on possède sur l'âme s'élargiront prodigieusement quand on voudra tenir compte du périsprit, dont le rôle est capital, tant pour la physiologie que pour les fonctions psychiques. Peut-être n'assisterons-nous pas à ce renouvellement, mais la certitude qu'il se produira est inéluctable. Jamais une vérité, malgré les obstacles qu'elle a rencontrés, ne s'est perdue. La loi d'évolution, le progrès amènent irrésistiblement le triomphe des doctrines émancipatrices, et il n'est pas de pouvoir humain qui puisse s'y opposer. Pour que ce résultat soit prochain, il faut que nous sachions procéder avec méthode. Il est indispensable que nos expériences soient faites avec une méthode et une rigueur tout à fait inattaquables. Profitons des conseils du professeur Lodge. Il nous recommande de n'admettre comme démontrés que les faits qui présentent toutes les garanties de bonne observation, c'est-à-dire de celle où le plus sévère examen a été employé. La critique servira à éliminer les faits douteux, car ce sont eux qui jettent le discrédit sur tout l'ensemble.

Ne craignons pas de démasquer hautement les faux médiums : essayer de pallier leurs fraudes est porter un coup redoutable à toutes les recherches déjà faites. On n'empêchera pas la suspicion de s'étendre

à tous les honnêtes gens lorsque l'un de ces industriels sans scrupules, tels que Bugnet, se fait prendre la main dans le sac. Soyons donc minutieux dans nos recherches. Prenons toutes les précautions pour en assurer l'authenticité. Dressons chaque fois des procès-verbaux, qui resteront comme des matériaux pour l'édification de la doctrine future. Nous savons que le spiritisme est essentiellement progressif. Différent des religions qui sont figées dans des dogmes rigides, il possède une souplesse qui lui permet de s'adapter, successivement, à toutes les phases du développement de l'humanité.

Sans cesse les désincarnés progressent, sans cesse ils communiquent avec nous; nous pourrons donc recueillir le fruit de leur labeur quand ils l'auront élaboré. Mais ne mélangeons pas l'ivraie avec le bon grain, soyons attentifs à bien discerner le vrai du faux. On oublie un peu trop facilement, en général, que les êtres d'outre-tombe sont du même acabit que ceux d'ici-bas. Sur la terre, il est malheureusement trop visible que la majorité des humains est encore bien ignorante, bien grossière, livrée à toutes les passions brutales de la matière. La mort n'a pas une action salvatrice, un pouvoir de transformation instantané. Il se trouve dans l'au-delà une multitude d'êtres menteurs, orgueilleux, méchants, dont la joie est de tromper. Tenons-nous donc sur nos gardes et ne craignons pas d'écarter de nos relations les Esprits impurs qui cherchent à nous induire en erreur.

Lorsqu'une révélation nous est faite, il faut attendre, avant de l'adopter, qu'elle ait reçu le baptême du contrôle. Lorsqu'un voyageur a publié le récit de ses explorations en pays inconnu, on n'admet pas d'emblée ses affirmations. On attend qu'elles soient corroborées par d'autres relations. Faisons de même pour le spiritisme. Soyons prudents. Il vaut mieux retarder quelque peu la divulgation d'une chose nouvelle, que de faire une allégation qui pourra être démentie ultérieurement.

Jusqu'alors, les savants indépendants qui ont bien voulu s'occuper de la partie expérimentale ont apporté un renfort énorme à la théorie d'Allan Kardec. Rien, dans les recherches de ces trente dernières années, n'est en opposition avec ce que nous savons du rôle des Esprits et de leur action sur la matière. Bien mieux encore, c'est en s'en référant à ses théories que l'on trouve les explications les plus plausibles, qui tranchent, par leur clarté, avec les nuageuses hypothèses des incrédules.

Malgré les difficultés de la lutte, soyons inébranlables dans nos

convictions. Plus que jamais, proclamons bien haut nos vérités consolantes. Alors que la société est désemparée, que les suicides s'accumulent avec une horrible fréquence, montrons à tous ces désespérés que la vie n'est pas ce qu'ils se l'imaginent. Alors même qu'ils n'auraient plus personne ici-bas pour les consoler, il faut leur dire qu'ils ont une famille spirituelle qui les voit, qui les entend, qui souffre de leur douleur. Oh ! à ces malheureux qui ne voient que leur mort comme terme à leur infortune, dites que leur situation sera plus terrible encore. Que le départ volontaire d'ici-bas n'est pas une solution. Qu'ils ne rencontreront pas le néant après lequel ils aspirent. Que le lendemain de la mort sera plus douloureux encore que cette misérable vie. Alors, peut-être, ils se résigneront à l'épreuve. Se sachant écoutés, ils imploreront le secours de leurs amis de l'espace : dans cette communion, ils puiseront l'énergie nécessaire pour surmonter les difficultés matérielles et les affres du désespoir. Mais, actuellement, que voulez-vous donc que devienne celui pour qui toute joie est tarie. Vous lui avez fait croire que les cieux sont vides, qu'à la mort tout rentre dans l'éternelle nuit, et vous vous étonnez qu'il cherche le repos, qu'il aspire à l'anéantissement, quand il se sent broyé dans les lois d'airain des sociétés actuelles, sans pitié pour le faible, le pauvre ou l'infirme.

Pour la consolation des affligés, pour l'avancement moral du peuple, pour la régénération de l'humanité, proclamons nos idées, semons-les à pleines mains. Affrontons les railleries et les injures, sourions des dédains plus affectés que réels des savants, et, animés de cette foi profonde qui soutenait les premiers chrétiens, marchons à la conquête du monde moderne, qui doit nous appartenir, car nous sommes l'avant-garde de la cohorte sacrée des guides du progrès éternel.

BECKER.

UNE PREUVE D'IDENTITÉ

Mon cher monsieur Delanne, permettez-moi de vous rendre compte d'un fait dont je viens d'être témoin et dont nous pouvons, ce me semble, tirer un double enseignement.

Un jeune homme, dont la médiumnité ne date que de quelques semaines, s'est trouvé, dès le début, soumis à une assez rude épreuve.

Un Esprit malveillant, qui avait appartenu à sa famille, ne tarda pas à se communiquer sans être appelé, se moquant du médium et des personnes présentes et leur répondant avec insolence. Chaque jour, il intervient au milieu des manifestations, au moment où on l'attend le moins, se substitue aux Esprits évoqués et termine par des sottises les phrases commencées normalement. Sa ténacité est telle que, quelques moyens que l'on ait employés, il a été jusqu'ici impossible de l'écarter ou de le réduire à l'impuissance. Il lui arrive parfois de répondre aux interpellations par des protestations de repentir et de bons sentiments, puis, au moment où l'on est sans défiance, on reçoit quelque grosse sottise qui révèle sa présence et qu'il n'hésite pas à signer.

Avant d'aller plus loin, j'appelle sur ce cas l'attention des partisans de l'action exclusive de l'inconscient et de la suggestion. A chaque instant, le médium et les assistants, bernés par ce mystificateur, sont obligés d'abandonner la partie et de suspendre les séances, seul moyen de mettre un terme à ces plaisanteries irritantes.

Les seules personnes présentes sont, outre le médium, une dame des plus honorables, désolée de voir à chaque instant interrompre les manifestations de ceux qui lui furent chers, et celui qui écrit ces lignes, et qui lui-même a été, au moment le plus imprévu, victime des mystifications. Qui de nous, je le demande, a pu se susciter cette sotte persécution ?

Mais reprenons notre récit, car ce n'est pas la seule chose intéressante que nous offre ce fait.

Bientôt, quel que fût le caractère de l'Esprit manifesté, le médium en vint à constater qu'il avait très nettement l'intuition des mots et même des phrases commencés. Bien plus, lorsqu'il cessait de fixer les yeux sur l'alphabet, les communications s'arrêtaient brusquement ou devenaient incohérentes.

Cette fois, les partisans de l'inconscient pourraient avoir beau jeu. Comment, en effet, faire la part de la suggestion et celle des bons ou mauvais Esprits ? Il y avait de quoi rendre singulièrement perplexe. Heureusement les faits ne tardèrent pas à nous apporter la solution du problème.

Pendant une suspension de séance, nécessitée par un des exploits

de notre mystificateur, notre médium fut amené à nous parler d'un jeune frère, décédé depuis plusieurs années, et auquel l'unissaient les liens de la plus étroite affection. Il nous rappelait la joie de ce tout jeune homme lorsqu'il avait pu commencer à se rendre utile et obtenir une commande de huit cents francs.

Ces souvenirs nous donnèrent l'idée d'évoquer l'Esprit de ce jeune frère à la reprise de la séance. La réponse ne se fit pas attendre et le dialogue suivant s'engagea. « Te rappelles-tu la joie que tu éprouvas en obtenant ton premier ordre ? — Certainement ! (Et la table s'agite avec vivacité.) — Peux-tu nous donner le nom du négociant ? — Oui : c'est M. X... (La réponse était juste.) — Quelle était donc la somme exacte de cette commande ? — Six cent soixante-dix-huit francs. »

On voit que ce chiffre différait notablement de celui qui était resté dans la mémoire du médium. Etait-il juste ? Les livres aussitôt consultés, la commande fut retrouvée, et les divers articles de la commande formaient bien un total de 678 francs.

J'affirme que ce chiffre était aussi ignoré de la dame dont j'ai parlé plus haut que de moi-même. Dr AUDAIS.

QUELQUES BONS LIVRES

Par Léon DENIS, J. BOUVERY, Gabriel DELANNE
Daniel METZGER

Le spiritisme gagne du terrain ; les journaux, les revues se multiplient ; malheureusement ces feuilles périodiques sont lues seulement par les convaincus. Les incrédules, les indifférents ne s'abonnent pas à des publications d'un ordre si spécial. Les articles différents dans la forme et le fond, les divergences des auteurs sur des points importants de la doctrine troublent les nouveaux adeptes, les éloignent d'une étude plus approfondie.

Le livre au contraire développe une thèse complète, analyse, fouille les idées, offre toute l'ampleur de la pensée ; il se prête, se donne, et si un intellectuel y trouve un sujet intéressant, il continue, reprend l'étude. Le grain semé tôt ou tard germera.

L'excellent ouvrage de Léon Denis : *Après la mort*, a fait de

nombreuses conversions, et tous ceux qui l'ont lu d'après notre avis nous ont remercié de leur avoir indiqué ce bon livre.

Mais l'éducation spirite ne se complète pas avec si peu de lecture. Il faut entretenir la flamme à peine allumée, l'attiser, ne point lui donner le temps de s'éteindre dans le doute ou l'indifférence, et nous reprochons à nos frères spirites de ne point propager sérieusement les œuvres qui sapent l'erreur au profit de la vérité.

Couper un livre, le parcourir, l'abandonner après une lecture sommaire, ne suffit pas : il est du devoir des adeptes de faire de la propagande et d'encourager, de soutenir les auteurs qui travaillent en faveur de la doctrine d'Allan Kardec.

On ne se doute guère des luttes, des déceptions qui attendent les malheureux écrivains.

Qu'on ne parle pas, en un pareil sujet, de gloire, d'ambition ni de lucre ; ce n'est point dans le domaine philosophique ni moral qu'on récolte les biens de ce monde, ni qu'on obtient quelques satisfactions d'amour-propre.

En prenant la plume pour servir la cause de la vérité et du progrès, l'auteur doit faire abnégation des plus modestes espérances.

Rien n'use comme d'écrire pour soutenir une doctrine si suspectée, si controversée. Ce n'est pas de la copie à tant la ligne, purement imaginative, c'est faire jaillir de soi-même, de son cœur, tout ce qu'il est possible d'en tirer pour défendre une cause sacrée, pour pénétrer dans l'âme d'autrui, pour éclairer les êtres souffrants de la pure flamme de l'idéal, du progrès et du bien.

C'est la réelle communion des âmes. Répandre sa pensée, chercher parmi la foule ceux qui vibreront à l'unisson de ses propres aspirations, tel est le but de l'auteur.

La foi, l'espérance, la pitié, se dit-il, entreront, grâce à nous, chez les faibles et les souffrants, chez ceux que lassent le mensonge, l'hypocrisie et la coupable indifférence pour l'inconnu de l'au-delà.

Ce travail a néanmoins des compensations, ce n'est pas la partie la plus ingrate de ce labeur quotidien.

L'entraînement poussant vers un but grandiose fait oublier les épines de la route, tout autre objectif disparaît. L'auteur voit grandir son idée principale, elle lui apparaît lumineuse, si pure et réelle, qu'il se dépense sans restriction pour la rendre appréciable, disons plus, incontestable. C'est un pénible enfantement,et, le livre terminé, il veut le faire vivre, le voir courir le monde, il l'aime

comme un enfant chéri, lui ayant coûté cher, lui ayant emporté un peu de sa vie, de ses forces.

Là commence son calvaire. La recherche d'un éditeur équivaut à la recherche du légendaire phénix.

Quand l'éditeur voit de quoi il s'agit, il prononce sans recours possible :

« Votre travail est intéressant, dit-il à l'auteur, mais votre genre de publication ne nous permet pas de l'accepter, les idées d'un ordre abstrait déplaisent au public, etc... »

Il y a des variantes, mais ce sont toujours les mêmes fins de non-recevoir.

Il reste à l'auteur une dernière ressource : éditer à ses frais. Sait-on ce que cela coûte ?... Pour un ouvrage de trois à quatre cents pages, c'est une mise de fonds de mille à douze cents francs, sans compter les frais occasionnés par le service de la presse et le don des exemplaires envoyés par la poste aux amis et coreligionnaires.

Le sacrifice consenti, le livre imprimé, l'auteur attend anxieusement le secours des siens. Il attend. Hélas! c'est presque toujours la plus cruelle des déceptions.

Les spirites dépenseront facilement la modique somme de deux et trois francs pour une futilité et pour un plaisir passager ; mais ils reculent lorsqu'il s'agit d'acheter un bon livre. Combien empruntent les meilleurs ouvrages et ont lu toutes les œuvres spirites sans avoir jamais déboursé un sou.

Si le découragement s'empare d'un auteur, arrête sa plume et laisse même les manuscrits inédits, improductifs, les égoïstes et les indifférents en sont responsables.

Nous connaissons les difficultés des modestes budgets, nous savons qu'on ne peut acheter toutes les productions actuelles; mais il y aurait, sans faire des frais exagérés, un moyen très simple d'encourager les auteurs et de propager le spiritisme.

Chaque spirite, affilié à un groupe, mettrait cinq ou dix centimes par semaine pour alimenter une caisse de propagande. Cette caisse servirait à payer l'abonnement des journaux, des revues, et l'achat des livres traitant des questions spirites. Un comité jugerait ces livres, et, après une discussion contradictoire, déciderait, s'il y a lieu, d'en acquérir un ou plusieurs exemplaires destinés à être prêtés ou même donnés aux personnes chancelantes qui, ainsi sollicitées par de fréquentes lectures, grossiraient infailliblement le groupe.

Les esprits diffèrent comme les visages ; telle personne sera convaincue par les arguments qui glisseront sans laisser aucune impression à un autre lecteur. Il serait donc nécessaire de faire la part des divergences d'idées, de convictions, et de tenir compte de la dose d'éducation et d'instruction philosophiques des nouveaux adeptes pour accepter et propager les œuvres de combat.

Dès l'apparition d'un livre, les journaux en donnent de plus ou moins longues analyses, puis le temps fait oublier les ouvrages remarquables et laisse improductifs de précieux documents.

Cette année a enrichi le catalogue spirite de quelques bons livres dus à des auteurs connus et appréciés. Nous voulons surtout parler de J. Bouvery, de Gabriel Delanne et de Daniel Metzger.

Le Spiritisme et l'anarchie devant la science et la philosophie, par Bouvery, est un excellent ouvrage qui se lit facilement et laisse une impression saine et salutaire. Cet ouvrage peut être mis entre toutes les mains. Bouvery nous montre le gouffre insondable où nous pousse le féroce égoïsme des hommes, leur orgueil, leur imprévoyance.

« Les résignés, dit-il, sont les plus dangereux ennemis du progrès : c'est grâce à eux que les abus se propagent et gangrènent la classe dirigeante. »

Cela est très vrai. Ajoutons aux résignés les indifférents, et nous aurons la raison du recul de notre fin de siècle.

Bouvery nous engage à la paix, à l'indulgence par l'étude de l'homme et de son passé, il moralise en instruisant.

Tous, tous sans exception, dit-il dans une de ses dernières pages, nous sommes responsables de ce qui se passe et de la plainte humaine qui monte vers le ciel soit pour l'implorer, soit pour le maudire. Ceux qui ne sont pas coupables dans cette vie l'ont été dans des vies précédentes. Il n'y a donc pas lieu de s'anathématiser réciproquement. Il y a lieu, au contraire, de se réconcilier et de se pardonner mutuellement.

Bouvery voudrait éviter le danger dont notre société est menacée ; mais il faudrait faire pénétrer jusqu'à la masse populaire ces leçons de paix, de conciliation qui n'excluent pas de justes revendications.

Propageons la vérité, donnons la lumière aux aveugles et sortons de l'inertie tant d'intelligences qui se consument dans l'égoïsme, sans aucun profit pour elles ni pour l'humanité.

Le remarquable ouvrage de Gabriel Delanne : *l'Évolution ani-*

mique, s'adresse aux lecteurs qui cherchent la raison des choses et qui sont déjà familiarisés avec les études de psychologie et de physiologie poussées si loin de nos jours.

Le spiritisme n'est pas seulement l'étude du phénomène physique par lequel se produit la communication des morts aux vivants, il touche aux problèmes les plus complexes et les plus ardus de la science.

Gabriel Delanne, attiré par ce troublant inconnu, fouille profondément certaines questions et les traite en maître. Il passe en revue les œuvres d'un grand nombre de savants et cite : Cl. Bernard, Flourens, Pasteur, Richet, Buchner, Lubbock, Darwin, Agassiz, Vulpian, Gratiolet, Reichenbach, Vianna de Lima, Geoffroy-Saint-Hilaire, Delbœuf, Romanes, Liebault, Despine, Pierre Janet, de Rochas, Bertrand, Ribot, Binet, Bourru et Burot, Stuart Mill, Brierre de Boismont, etc. Ces noms suffisent à démontrer l'érudition de l'auteur et la valeur de son œuvre.

Sa thèse fort intéressante repose, il est vrai, sur des probabilités, mais elle est très bien présentée et très instructive.

A ceux qui doutent du rôle néfaste de l'Église, depuis son établissement jusqu'à nos jours, nous recommandons très vivement le dernier ouvrage de Daniel Metzger: *Le Monde sera-t-il catholique ?*

On ne peut être en même temps libéral et catholique, car il faut oublier le passé de l'Église pour admettre qu'elle puisse sérieusement renoncer à l'autoritarisme et au fanatisme.

Dans les discussions que les spirites soutiennent souvent en faveur de leurs croyances, ils ont à lutter contre le dogme et ils se trouvent parfois acculés devant des objections spécieuses qu'il leur est difficile de rétorquer, faute d'une étude préalable.

Au fond, et malgré toutes assertions contraires, dit Metzger, l'Église a peur de l'intelligence et de la science.

C'est pourquoi il faut s'instruire, et le dernier ouvrage de Metzger mettra aux mains des lutteurs les armes les mieux trempées.

Cet ouvrage, écrit sans haine et sans passion, prouve d'une façon absolue l'inconséquence du dogme, sa contradiction constante avec l'enseignement du Christ. Les textes des Pères de l'Église démontrent clairement le rôle néfaste de cette mère des chrétiens, qui, devenue une horrible marâtre, châtie, détruit ceux qui osent penser et discuter.

Cet ouvrage, écrit avec une remarquable clarté, nous montre le chemin sanglant par lequel l'Église, parvenue à la toute-puis-

sance, domine encore le monde, veut étouffer les découvertes scientifiques et travestit l'histoire.

Nous la voyons dangereuse et perfide, toujours préoccupée d'établir son pouvoir temporel, et par quels moyens ? Par les armes, par le vol, le mensonge, la duplicité.

Nous la suivons pas à pas dans sa marche incessante vers le formidable acccroissement d'une puissance des plus matérielles. Elle accapare en tout temps, en tous lieux, deux choses : l'intelligence, la conscience humaine, et les biens de ce monde ; or, joyaux, terres, tout lui est bon.

Elle domine les rois qui, eux-mêmes, pourchassent, sous le nom d'hérésie, la pensée, la raison.

Jamais l'Église ne changera, il est temps de réveiller de la torpeur où ils dorment les hommes soucieux de liberté de conscience et de réel progrès.

Le Monde sera-t-il catholique ? ne laisse aucune illusion à ce sujet.

Mille fois plutôt le néant des matérialistes, dit Metzger, ou le nirvânah des bouddhistes, qu'un ciel presque vide avec des familles à jamais divisées entre elles, et un enfer où les âmes s'entassent innombrables pour l'éternité.

Le remède à nos misères, dit-il encore, ce n'est pas l'homme annihilé dans l'État ou dans l'Église ; c'est l'homme libre, pénétré du sentiment de son devoir et de sa responsabilité, l'homme fortement armé physiquement, intellectuellement, moralement, pour les difficultés et les luttes de la vie.

Nous nous arrêtons en engageant nos frères à répandre ce livre d'une grande actualité.

Que chacun, selon l'état de son esprit et ses aptitudes, se familiarise avec quelques ouvrages spirites et les substitue le plus possible, autour de lui, aux ineptes élucubrations des mystiques et crédules catholiques, et aux pages, trop souvent insignifiantes et immorales, de la littérature actuelle.

PAUL GRENDEL

Le Spiritisme et l'Occultisme
EN 1858

Nous reproduisons, d'après la *Revue Spiritualiste*, de Pierrart, un article de ce remarquable écrivain qui met en lumière les différences qui existent entre les deux écoles. On croirait que c'est écrit d'hier, tellement les raisonnements de l'auteur sont encore d'actualité. Les lecteurs pourront juger par eux-mêmes du bon sens de notre défenseur.

Certaines choses nous ont fait beaucoup réfléchir depuis que nous nous occupons de spiritualisme, et peut-être nous ont mis sur la voie de la solution à donner aux inextricables difficultés qu'ont jusqu'ici présentées pour le philosophe les phénomènes en apparence si variés, si divers, des sciences occultes. Il y avait une maxime, généralement enseignée dans les anciens sacerdoces, les collèges d'initiés, les associations mystiques secrètes : c'est qu'il ne fallait point révéler aux profanes les secrets magiques du corps auquel on était initié. L'anathème atteignait le coupable indiscret, l'imprudent Prométhée qui allait communiquant le feu du ciel par lui dérobé.

En quoi consistaient donc ces formidables secrets qu'on prenait aussi bien soin de ne point révéler au vulgaire, attendu sans doute qu'étant de facile exécution, le premier venu aurait pu les mettre en pratique et devenir dépositaire de la force, des moyens d'influence qu'il convenait aux castes sacerdotales, aux associations d'initiés, de conserver exclusivement pour elles ? En quoi consistaient-ils donc ? En quelques principes bien simples et que nous expliquerons tout à l'heure.

Ces principes, les prêtres égyptiens, les mages, les lévites hébreux, ont cru devoir les déguiser sous des formules, des allégories, des signes, des caractères mystérieux. De là sont nés l'hermétisme, l'astrologie, la kabbale, etc., etc., pures formes, lettre extérieure sans valeur aucune, pour quiconque n'en a ni la clef, ni l'esprit, ni le sens véritable, ou, pour mieux dire, pour quiconque ne connaît point les deux ou trois formidables vérités que ces formules déguisent.

Ce qui le prouve, c'est que les meilleurs kabbalistes, ceux qui sont le plus versés dans l'hermétisme, l'astrologie, ne sont pas toujours

ceux qui produisent des phénomènes magiques. Ainsi nous avons à Paris un homme profondément versé dans la kabbale, dans tous les détails de la haute magie, en tenant école même. Qu'a-t-il produit jusqu'à présent ? Rien !

A côté de lui s'est élevé un jeune homme sans science, sans instruction, sans tradition, M. Home, qui a provoqué en mille occasions, solennellement, clairement, positivement, les prodiges les plus extraordinaires. Mais nous avons de ce que nous avançons une infinité d'autres preuves. Nous avons connu des gens qui, voulant faire de la magie noire, s'étaient procuré les recettes du grand Albert, de Marc-Agrippa, l'Enchiridion, les Clavicules de Salomon, et qui, après avoir scrupuleusement observé les formules de ces livres, n'ont jamais rien pu obtenir, tandis qu'à côté d'eux des enfants, de vieilles femmes, des bergers, de simples paysans, qui n'avaient jamais mis leur nez dans des livres, faisaient mille actes de sorcellerie. Que conclure de tout ce qui précède ? Que conclure de ce que des maîtres ès sciences magiques et cabalistiques ne peuvent pas produire à volonté, ou même accidentellement, le moindre phénomène, tandis qu'on voit des enfants, des paysans, des non-initiés, en produire ? Que conclure de ces intermittences dans le don d'enfanter des faits merveilleux, et de sa disparition, sans qu'on puisse scientifiquement le transmettre au premier venu, le rendre fixe, certain, invariable ? Ce qu'on doit conclure de cela, nous l'avons déjà exprimé en aphorismes. Le voici de nouveau.

Les phénomènes qu'embrasse le spiritualisme, avons-nous dit, sont dus : 1° à l'action de la volonté humaine s'exerçant, à l'aide du fluide vital universel ou éther, sur la matière ou le monde des âmes, soit que celles-ci se trouvent incarnées, soit qu'elles existent à l'état d'essences spirituelles ; 2° à l'action de ces propres essences qui, sous l'empire de certaines circonstances encore peu connues, et pour des raisons le plus souvent mystérieuses, parviennent à se manifester à nos sens. Ces essences sont ce que les anciens et les modernes se sont accordés à appeler des Esprits. Pour agir sur le monde des Esprits comme sur les âmes incarnées, pour produire quelques-uns des phénomènes du magnétisme, de la magie, de la nécromancie, etc., etc., les procédés ne sont presque rien ; la volonté, la persévérance et un certain état psychique sont tout. Les procédés, comme les signes, les formules cabalistiques, les agents matériels de production, ne sont qu'un moyen de fixer, de

reposer et de soutenir la volonté; mais, en eux-mêmes, ils ne peuvent rien sans l'intention ardente et soutenue et les dispositions psychiques nécessaires. Ayez un Esprit, un bon génie, sachez le diriger, a dit d'autre part le néo-platonicien Porphyre, et alors vous aurez toute puissance et toute lumière. Ces principes, Albert le Grand, l'illustre Agrippa, et tant d'autres, les ont également enseignés et pratiqués. C'est aussi ceux auxquels se sont rendus deux des spiritualistes les plus experts et les plus puissants de ce siècle : le baron de Guldenstubbé et le comte d'Ourches. Donc le grand secret, le suprême arcane de toutes les magies, et de toutes les thaumaturgies et de tous les arts divinatoires quels qu'ils soient, est de posséder la faculté de recevoir en soi les manifestations du divin, celles des Esprits qui en font partie et qui peuplent le grand océan des âmes ou fluide vital universel. On peut acquérir cette faculté par l'action magnétique d'autrui, par une volonté forte, persévérante, soit que cette volonté soit imposée par un autre ou qu'elle résulte d'un effort de l'âme ; on peut l'acquérir par un certain état psychique que développent presque toujours le recueillement, la pureté de vie, la concentration de pensée, le détachement de la matière, toutes les habitudes de l'ascétisme enfin. Aussi, presque tous les ascètes ont été des voyants, des thaumaturges, des prophètes, et c'est de là surtout qu'est venu le développement remarquable qu'a pris le monachisme à certaines époques et dans certains pays, notamment en Orient.

Les hommes que leur genre de vie affranchit des liens de la sensualité, des préoccupations sociales, qui dorment peu et mal, dont la vie est principalement de contemplation, d'instinct, et peu de raisonnement, comme les sauvages, les montagnards écossais, si remarquables par le don de seconde vue, comme les Bohémiens nomades, nos bergers, ont toujours été ceux chez qui se sont développées les dispositions nécessaires pour entrer en rapport, en communion avec le monde des Esprits, s'y souder en quelque sorte par le puissant lien d'une chaîne animique, sous l'empire d'une volonté forte et concentrée, émanée d'eux-mêmes ou venue du dehors. Ces hommes peuvent, à la longue, avoir une action toute-puissante et produire les phénomènes les plus incroyables, surtout quand la volonté qui leur sert de moteur a, pour se soutenir, se fixer, prendre consistance et s'accroître, un signe, une formule, une pratique quelconque à la vertu de laquelle on a profondément foi (grimoire, conjuration, pentacle, talisman, etc., peu importe).

Si les intentions du médium, du voyant, sont mauvaises, perverses, il en résultera la sorcellerie, l'envoûtement, la magie noire, tous les pernicieux maléfices, les faits insolites, que l'on regardait autrefois comme l'œuvre d'un concert coupable de Satan, et qui, à proprement parler, ne résultent que du concours des mauvaises volontés et des mauvais Esprits. Si le but qu'on se propose d'atteindre n'est guidé que par la curiosité, le goût du merveilleux ou le désir d'arriver à des fins avouables, alors il en résulte la magie blanche ; quand l'intention est sainte, guidée par le pur amour du prochain, l'élancement de l'âme vers Dieu, ce sont alors des miracles, les merveilles toutes-puissantes du mysticisme.

Telles sont les conditions, les causes agissantes en vertu desquelles s'exercent tous les phénomènes du merveilleux. Toutes les manties (1), ou arts de la divination, n'ont pas d'autre source. Soyez dans un état tel que votre âme, s'affranchissant des liens grossiers, du voile épais de la matière, rentre momentanément dans la grande âme universelle, dans le grand flux divin, principe de toute lumière, de toute prescience et de toute création d'où elle est sortie et où elle rentrera un jour ; faites que cette âme puisse recevoir la visite, l'action inspiratrice, les révélations du monde spirituel ; choisissez un signe conventionnel quelconque, convenez d'un mode de manifestation à votre choix, attachez-lui un sens affirmatif ou négatif, selon le cas, alors votre âme percevra, votre œil verra, votre main touchera, et votre esprit expliquera la manifestation qui se sera exercée à l'aide du mode adopté. Si c'est à l'aide du miroir magique, du verre d'eau, de l'eau d'une source, d'un blanc d'œuf, d'une tache d'encre dans la main , du marc de café, des entrailles d'une victime, d'un songe, d'un crible suspendu à un fil, d'un pendule ou baguette divinatoire, etc., etc., les événements, l'avenir que vous cherchez à pénétrer viendront prendre corps, se symboliser, se personnifier en reflet, en image sensible, en mouvement déterminé ; si vous faites de la cartomancie, votre main sera instinctivement poussée vers les cartes qui sont nécessaires à votre pronostic, et vous aurez à leur vue des inspirations, des explications qui seraient demeurées étrangères au premier venu, à quiconque n'aurait point été, comme vous, plongé dans l'état médianimique ; de même, en expliquant les lignes de la main, les traits du visage, vous aurez

(1) Du grec *manteia*, divination. On appelait mantique l'art de la divination, et ceux qui le pratiquaient étaient parfois désignés sous le nom de mantéiens.

des intuitions, des illuminations soudaines que n'auraient point eues le chiromancien, les physiognomistes, nos sensitifs, non spiritualisés. Ç'a été le grand secret de Mlle Lenormand, cette remarquable voyante ; c'est celui du non moins remarquable Edmond, l'oracle d'aujourd'hui ; ç'a été le don particulier de l'immortel Lavater, que tant de physiognomistes ont cru égaler en étudiant sa science et qu'ils n'ont jamais pu approcher qu'à des distances infinies, faute d'avoir eu une organisation semblable à la sienne. Dans les ordalies, les épreuves judiciaires, la bibliomancie, etc., le principe était le même. A des époques de foi, de facultés instinctives, le monde spirituel, le principe divin de qui toute chose émane, trouvait facilité, occasion de se manifester conformément à la vérité, et ce sont des succès très souvent obtenus à propos d'épreuves judiciaires qui maintinrent si longtemps l'usage de ces coutumes : héritage de peuples barbares, c'est-à-dire de peuples plus instinctifs, plus particulièrement médianimiques que les nations raisonneuses, orgueilleuses, matérialisées, corrompues, de nos civilisations modernes.

Appliquez les principes que nous venons d'exposer à tous les modes conventionnels de divination que vous pourrez imaginer, expérimentez dans les conditions voulues, et l'expérience vous prouvera que l'art de prédire l'avenir, de voir les choses cachées, se réduit à des éléments bien simples et qu'il ne faut pas l'aller chercher dans les aberrations de la kabbale, de l'astrologie judiciaire, dans des formules arbitraires, des signes, insignifiants en eux-mêmes, et par lesquels on s'est plu à cacher au vulgaire, à déguiser des vérités bien simples et à embrouiller, à rendre impraticable ce qui est si clair. Alors vous posséderez l'arcane des arcanes, c'est-à-dire l'explication de ce que tant de charlatans, d'exploiteurs de la crédulité publique, de prétendus docteurs ès sciences magiques, ont pompeusement décoré du nom de magie, de lumière cachée, qu'il n'est pas donné au simple mortel de connaître et qui demande non l'intuition, mais la science, l'étude profonde et suivie, cachant par ces mystérieuses réticences leur impuissante ignorance ou des secrets bien simples qu'ils exploitent. Alors s'expliqueront pour vous l'ensemble de tous les moyens de divination connus et le principe qui les gouverne. Alors vous saurez à quoi on peut attribuer ce qu'il y a de fondé dans l'aréomancie, l'alchimie, l'alchomancie, l'aleuromancie, l'alomancie, l'alphitomancie, l'amniomancie, l'anthropomancie, l'apantomancie, l'arithmancie,

l'armomancie, l'aspidomancie, l'astragalomancie, la belomancie, la botanomancie, la brizomancie, la cabalomancie, la capnomancie, la cartomancie, la cataptromancie, la causimancie, le céphalonotomancie, la céraunoscopie, la céronomancie, la chiromancie, la cleidomancie, la clédonismancie, la casquinomancie, la cristalomancie, la critomancie, la cremniomancie, la cubomancie, la dactylomancie, la daphnomancie, la gastromancie, la géloscopie, la géomancie, la gyromancie, l'hépatoscopie, l'hippomancie, l'ichthyomancie, la lampadomancie, la lécanomancie, la libadomancie, la lithomancie, la margaritomancie, la matrinomancie, la mécanomancie, la naisancie, la nécromancie, la nigromancie, l'oculomancie, l'œnomancie, l'alolygmancie, l'enphalomancie, l'onomancie, l'onychomancie, l'oomancie, l'aphiomancie, l'ophthalmoscopie, l'ordalie, l'ornithomancie, la palmoscopie, la parthénomancie, la pégomancie, la petchimancie, la pettimancie, la phyllorhodomancie, la pyromancie, la subdomancie, la sideromancie, etc., etc.

PIERRART.

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL

CHER MONSIEUR DELANNE,

Sur vos bons conseils, je me suis rendu chez Mme Rodière, l'excellent médium typtologue, dont vous m'aviez parlé, à l'effet de consulter nos guides spirituels au sujet de la publication de l'œuvre que je vous ai fait connaître.

J'ai le plaisir de vous annoncer que, non seulement la session a été couronnée du succès le plus complet, — puisque l'Esprit évoqué, après avoir donné des preuves irrécusables de son identité et répondu aux questions qui lui étaient posées, a lui-même formulé nettement ses volontés par la voie typtologique ; — mais, encore, il m'a été donné d'assister à un des phénomènes les plus remarquables de lévitation que j'aie vus dans ma carrière déjà longue de spirite pratiquant.

En effet, au moment où nous nous disposions à nous retirer, ayant achevé la prière accoutumée de remerciements à nos guides,

nos mains n'ayant plus absolument aucun contact avec la table, celle-ci, à notre grand étonnement, s'est subitement élevée, dans une direction verticale, à plus de un mètre de hauteur, a balancé quelques secondes dans l'air, s'inclinant très sensiblement à droite et à gauche, mais de préférence du côté où j'étais, et cela sans qu'aucun des nombreux objets, lampe à pétrole, papiers, livres, crayons, etc., qui s'y trouvaient, aient quitté leurs positions respectives ; puis, elle est redescendue graduellement et a repris sa place sur le plancher du mode le plus naturel, c'est-à-dire sans aucun choc.

Je vous narre ce fait, qui me paraît un cas rare jusqu'à nos jours, car il y a eu là *lévitation sans contact ;* et, si vous pensez qu'il soit de nature à intéresser vos lecteurs, je vous autorise à publier cette lettre dans votre savante revue, qui nous est si sympathique.

Veuillez agréer, cher monsieur Delanne, l'expression de ma plus vive amitié.

CASIMIR MOTET,

Ingénieur civil.

LES

Six Portes de la Connaissance (1)

(Suite)

Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ce remarquable travail de Sir William Thompson, aujourd'hui lord Kelvin, car il nous donne des notions précises sur nos sens et sur les lois de nos sensations. Pour bien comprendre comment les Esprits peuvent avoir des perceptions, il est de toute nécessité que nous sachions parfaitement de quelle manière l'homme le ressent. Personne n'est mieux qualifié que l'illustre savant anglais pour nous donner ces connaissances, peut-être un peu arides, mais absolument indispensables à connaître.

De même, dans les Tables de mortalité du Bureau de la statistique générale, des courbes montrent le nombre quotidien des décès ; la douloureuse histoire d'une épidémie est écrite dans une

(1) Voir les numéros de juin et de juillet 1897.

branche qui s'élève et dans l'inclinaison faible et graduelle d'une branche qui s'abaisse, quand l'épidémie est passée et qu'on revient à l'état sanitaire normal. Tout cela est montré à l'œil ; et l'un des plus beaux résultats des mathématiques est le moyen de montrer à l'œil la loi de variation, quelque compliquée qu'elle soit, d'une fonction d'une variable indépendante.

Mais j'arrive maintenant à ce qui me paraît être réellement la merveille des merveilles ; songez à la complexité de l'effet produit par un orchestre qui joue (un orchestre de cent instruments) et deux cents voix qui chantent en chœur, accompagnées par l'orchestre. Songez à l'état de l'air; songez combien il est déchiré, quelquefois, par un effet compliqué. Songez aux augmentations et aux diminutions douces et graduelles, bien qu'elles se produisent plusieurs centaines de fois par seconde, que subit la pression quand vous entendez un morceau de belle harmonie ! Et cependant, qu'il y ait une seule note du son le plus doux d'une flûte, ou l'harmonie la plus pure de deux voix chantant parfaitement juste, ou qu'il y ait le fracas d'un orchestre, et les notes élevées, quelquefois perçantes et déchirantes, qu'on peut entendre se détacher sur le chœur, tout cela, songez-y, n'est pas trop compliqué pour que le professeur Caylez ne puisse le représenter, en dessinant sur le tableau noir un simple trait avec un morceau de craie. Une simple courbe, dessinée de la même manière que celle des prix du coton, représente tout ce que l'oreille peut entendre dans l'exécution musicale la plus compliquée.

En quoi un son est-il plus compliqué qu'un autre ? Simplement en ce que, dans les sons compliqués, les variations de notre fonction d'une variable indépendante, la pression de l'air, sont plus brusques, plus soudaines, moins douces et moins nettement périodiques que dans un son plus doux, plus pur et plus simple. Mais la superposition des différents effets est véritablement une merveille des merveilles; et pensez que tous ces effets différents, produits par tous ces instruments différents, peuvent être représentés ainsi par une simple ligne.

Suivez bien ceci. Chacune des personnes présentes sait, je le suppose, ce que c'est qu'une partition musicale ; vous connaissez, du moins, l'aspect des notes de l'air d'un hymne, et vous pouvez vous figurer pareille chose pour un chœur de voix, avec accompagnement d'orchestre : figurez-vous une page entière d'une telle partition, avec une portée pour chacun des instruments, et peut-être quatre

portées différentes pour quatre parties vocales. Songez à tout ce qu'il faut écrire sur une page du manuscrit de la partie gravée pour indiquer ce qu'ont à faire les différents exécutants; songez encore à tout ce qu'il faut faire de plus que ce que le compositeur a pu écrire; songez à l'expression que chaque artiste est capable de donner, et à la différence entre un grand violoniste et une personne qui se borne à faire convenablement sa partie; pensez encore aux différences dans le chant, et à toute l'expression que le chanteur peut mettre dans une note ou une suite de notes, et que la notation ne peut indiquer (il y a, sur la page manuscrite ou imprimée, un petit signe en forme d'angle indiquant un *diminuendo*, et un signe tourné en sens contraire indiquant un *crescendo;* c'est tout ce que le compositeur peut mettre sur le papier pour marquer les différences d'expression); eh bien! tout ce qui peut être représenté par une page entière ou par deux pages d'une partition d'orchestre, indiquant les sons qui doivent être émis en dix secondes de temps, par exemple, est montré à l'œil, avec une clarté parfaite, par une simple courbe tracée sur un ruban de papier de 2^{m}, 50 de longueur (1).

Voilà, à mon avis, une admirable preuve de la puissance des mathématiques. Qu'aucun des étudiants de cet Institut ne se laisse détourner un moment du cours de ses études mathématiques par la pensée que les grands mathématiciens pénètrent dans un royaume pourvu de quatre dimensions, où vous ne pouvez les suivre. Acceptez ce que le professeur Caylez, dans l'admirable discours dont j'ai parlé, nous dit du beau et splendide pouvoir qu'ont les mathématiques d'idéaliser et de condenser le sens commun, et vous ne serez pas découragés dans vos études mathématiques; vous serez

(1) La courbe ainsi tracée en dirait même trop, car elle montrerait, à qui saurait lire, non seulement les périodes et les intensités de tous les sons simples dont la superposition constitue le son très complexe entendu à chaque instant, mais aussi les phases relatives de ces différents sons; et il semble bien que notre oreille ne soit pas capable de percevoir ces phases, mais seulement les périodes et les intensités, car, outre les preuves expérimentales directes fournies par Helmholtz (*Théorie physiologique de la musique,* trad. Guérout, p. 159), il suffit de remarquer que ces phases sont nécessairement différentes pour les différents auditeurs d'une même salle, qu'elles changent suivant que tel ou tel musicien s'assied un peu plus près ou un peu plus loin, et que d'ailleurs il n'existe actuellement ni pour l'ensemble de l'orchestre, ni même pour un instrument unique à sons multiples, aucun moyen de régler les phases relatives des divers sons simultanés, et que pourtant l'impression produite par un accord déterminé de sons simples (*ut, mi, sol,* au moyen de diapasons, par exemple) paraît bien entièrement définie par les noms des notes, c'est-à-dire par les périodes seules; car elle est certainement toujours la même quand on reproduit l'accord à diverses reprises, et les phases ne sont certainement pas les mêmes.

plutôt ranimés en pensant à la puissance que les mathématiciens dévouant leur vie entière à l'étude des mathématiques ont réussi à donner à cette merveilleuse science.

J'ai avancé que la sensation du son a pour cause de rapides variations de pression. Je ferais bien d'entrer dans le détail, et de dire quelle doit être la rapidité de ces alternatives de passage de la plus forte à la plus faible pression et de retour à la plus forte, et quelle doit être la fréquence de ce mouvement périodique (1) pour que nous ayons l'impression d'une note musicale. Si le baromètre varie une fois dans une minute, vous ne percevrez pas cette variation comme une note musicale. Mais supposez que, par quelque action mécanique exercée dans l'air, vous puissiez rendre beaucoup plus rapide la variation de la pression barométrique, de la pression de l'air. Ces variations de pression, que le baromètre, à cause de sa trop grande lenteur à se mouvoir, ne peut montrer à l'œil, l'oreille les perçoit comme un son musical, si la variation périodique se reproduit vingt fois par seconde. Si elle se reproduit trente, quarante ou cinquante fois par seconde, on entend une note grave. Si la fréquence augmente graduellement, on entend la note s'élever graduellement; elle devient de plus en plus haute, de plus en plus aiguë, et si l'on arrive à 256 périodes par seconde, on entend une certaine note appelée ordinairement *ut* en musique. Je crois être dans la vérité en vous la donnant comme l'*ut* le plus grave de la voix de ténor, l'*ut* le plus grave que puisse donner la flûte (2).

La note donnée par un tuyau d'orgue de 60 centimètres ouvert aux deux extrémités correspond à 256 périodes par seconde. Montez de plus en plus et arrivez à 512 périodes par seconde, et vous aurez l'*ut* au-dessus de celui-là, l'*ut* moyen de la voix de soprano. Allez à 1,024, vous obtenez l'octave. Montez toujours d'une octave en doublant le nombre des vibrations par seconde, et si vous allez jusqu'à 5,000, 6,000 ou 10,000 périodes environ par seconde, la note devient si perçante qu'elle cesse d'exciter l'oreille humaine, et que vous ne l'entendez plus. La note la plus élevée que puisse percevoir l'oreille humaine semble correspondre à 10,000

(1) Voir, pour la définition du mot fréquence, *Théorie ondulatoire de la lumière*, p. 197.

(2) En France, où le *la* dit « normal » répond à 435 vibrations complètes ou périodes, l'*ut* désigné ici est l'*ut* de 261 vibrations. C'est également l'*ut* de la quatrième corde du violon; bien des voix de ténor, toutes les voix dites de fort ténor notamment, descendent aisément jusqu'à l'octave grave de cet *ut* (130 vibrations, quatrième corde de l'alto); on trouve d'ailleurs cette note dans un grand nombre de mélodies écrites pour voix de ténor.

périodes environ. Je dis : environ, parce qu'il n'y a pas de limite bien définie. Certaines personnes cessent d'entendre une note qui devient de plus en plus aiguë, avant que d'autres cessent de l'entendre ; par conséquent, je peux seulement dire d'une manière très générale que 10,000 périodes par seconde environ répondent à la note la plus aiguë que l'oreille humaine soit capable d'entendre.

Nous pouvons donc définir les notes musicales comme des changements de pression de l'air, se reproduisant périodiquement de vingt à dix mille fois par seconde.

Maintenant, y a-t-il, dans l'air, dans les solides élastiques, ou dans une matière quelconque affectant nos sens, des vibrations d'une fréquence aussi grande que 30,000, 40,000, 50,000, 100,000, un million par seconde ? Il ne nous est pas démontré qu'il se produise dans la matière des vibrations dont le nombre dépasse beaucoup 10,000, 20,000 ou 30,000 par seconde ; cependant nous n'avons pas de raison de nier la possibilité de l'existence de ces vibrations, qui peut-être ont à remplir dans la nature une importante fonction. Mais si nous arrivons à un degré de fréquence auquel je ne puis assigner de valeur numérique, à quelque chose comme des centaines de mille, sinon des millions de vibrations par seconde, nous avons dépassé non seulement la limite des vibrations pouvant impressionner l'oreille humaine, mais encore, d'après nos connaissances actuelles, la limite des vibrations possibles de la matière. Le nombre des vibrations qui se propagent par ondes dans l'acier, l'air, l'eau, ne peut pas dépasser une certaine limite, à laquelle je ne puis actuellement assigner de valeur, mais qui doit être, à mon avis, estimée à quelques centaines de mille ou à quelques millions par seconde (1).

(1) Par suite de la structure granulaire de la matière, si l'on considère des longueurs d'onde de plus en plus petites, la période correspondante diminue d'abord, passe par un minimum, puis se met à croître indéfiniment. Les vibrations de période inférieure à ce minimum sont impossibles dans le milieu ; en outre, quand la longueur d'onde ne comprend qu'un petit nombre de grains, la vitesse de propagation diminue, devient nulle pour une certaine longueur d'onde, et, pour les longueurs d'onde inférieures, la propagation devient impossible. L'étude expérimentale de la dispersion des vibrations élastiques de longueur d'onde très petite ne semble pas inabordable, et fournirait des renseignements du plus vif intérêt sur le degré d'homogénéité des matières étudiées ; en particulier pour des cristaux bien purs, cela donnerait une idée de la grandeur de la maille. Dans les gaz, sous les pressions très faibles pour lesquelles le chemin moyen atteint ou dépasse un centimètre, il y a lieu de s'attendre à une variation notable de la vitesse du son avec la période pour les longueurs d'onde de quelques centimètres. De même pour les dissolutions étendues d'un corps à très fort poids moléculaire dans un liquide près de son point critique (Voir *la Grandeur des atomes*, p. 119.)

Occupons-nous maintenant de la lumière. La sensation de la vue peut être comparée à la sensation du son, à ce point de vue qu'elle résulte aussi de la vibration d'une matière. La lumière, nous le savons, est une impression produite sur la rétine de l'œil, et, par son intermédiaire, sur le nerf optique ; cette impression est produite par des vibrations dont le nombre est compris entre 400 millions de millions et 800 millions de millions par seconde environ.

Il y a une vaste lacune entre les 400 vibrations par seconde qui correspondent aux notes élevées de la voix de ténor, et les 400 mi - lions de millions qui correspondent à la lumière rouge sombre, la lumière la plus basse du spectre prismatique.

Prenez le milieu du spectre (la lumière jaune) ; le nombre des vibrations correspondantes est, en nombre rond, de 500 millions par seconde. Dans la lumière violette, il y en a 800 millions de millions. Au-dessus, il y a une chose que l'œil perçoit à peine, qu'il ne perçoit pas du tout peut-être ; je crois cependant qu'il la perçoit, quoique très faiblement ; ce sont les rayons ultra-violets, qui nous sont connus principalement par leur action photographique, mais aussi par bien d'autres expériences admirables qui, dans les trente dernières années, ont étendu de la manière la plus merveilleuse nos connaissances sur la lumière. On rend visibles des rayons de lumière invisible en les faisant tomber sur une certaine espèce de verre, du verre coloré par de l'uranium, ce verre vert jaunâtre qu'on appelle quelquefois *canary glass* ou *chameleon glass*. Le verre d'urane a la propriété de rendre visibles pour nous les rayons invisibles. Vous pouvez tenir à la main un morceau de verre d'urane et l'éclairer au moyen de cette lumière électrique, ou d'une bougie, ou de la lumière du gaz, ou bien le maintenir dans le spectre prismatique de la lumière blanche ; vous le verrez acquérir un éclat dépendant de la couleur de la lumière qui le frappe ; mais placez-le dans le spectre au delà de l'extrémité violette, là où, en son absence, vous ne voyez rien, où un morceau de craie paraît tout à fait noir, et le verre d'urane émet une lueur opaline et mystérieuse d'une belle teinte ; il nous révèle la présence des rayons invisibles, en les transformant en rayons de plus basse période, et les rendant ainsi visibles pour l'œil. La découverte de cette propriété du verre d'urane est due au professeur Stokes, qui lui a donné le nom de fluorescence, en souvenir du spath fluor dans lequel il a reconnu la même propriété. On a découvert, depuis, que la fluorescence et la phosphorescence sont reliées l'une à l'autre ; ce sont les deux limites d'un même phé-

nomène. Je suppose que la plupart des personnes ici présentes connaissent les peintures lumineuses obtenues au moyen des sulfures de calcium et d'autres substances, et qui, après avoir été exposées un certain temps à la lumière, continuent pendant des heures à émettre de la lumière dans l'obscurité. La persistance de l'émission de lumière après la suppression de l'illumination, persistance qui caractérise ces objets phosphorescents, est manifestée aussi, comme l'a montré Ed. Becquerel, par le verre d'urane ; la fluorescence découverte par Stokes se rattache ainsi, d'une manière continue, à ces phénomènes de phosphorescence depuis longtemps connus, et sur lesquels l'attention des savants semble avoir été appelée pour la première fois par Robert Boyle, il y a environ deux cents ans.

Il y a d'autres rayons, que nous ne percevons d'aucune de ces manières, mais que nous percevons par notre sens de la température : les rayons calorifiques, comme on les nomme ordinairement. Mais, en réalité, tous les rayons que nous appelons lumineux produisent des effets calorifiques. La chaleur rayonnante et la lumière sont une seule et même chose. Il n'y a pas deux agents distincts, la chaleur rayonnante et la lumière : la chaleur rayonnante est identique à la lumière. Placez, dans une chambre noire, une bouilloire chaude, et regardez-la. Vous ne la verrez pas. Tenez près d'elle votre visage ou votre main, et vous la sentez par ce que Bunyan aurait appelé la porte du toucher (1).

Mais, aujourd'hui, nous appliquons le mot « sentir » aux autres sens aussi bien qu'au toucher. Vous sentez la bouilloire avant de la toucher. Vous la sentez avec le dos ou avec la paume de votre main; vous la sentez certainement avec votre visage, et avec votre œil, et cependant vous ne la voyez pas. Eh bien ! ai-je besoin de justifier cette assertion, que ce que vous percevez n'est pas de la lumière. Vous dites que ce n'est pas de la lumière, et ce n'en est pas pour vous, si vous ne le voyez pas.

Il s'est élevé à ce sujet beaucoup de discussions, au point de vue de la logique. Notre définition ressemble à un cercle vicieux. Nous pouvons commencer par définir ainsi la lumière : « C'est de la lumière si vous la voyez en tant que lumière ; ce n'est pas de la lumière

(1) *Ful Gate.* Dans le texte anglais, il y a une opposition entre les mots *ful* et *perceive*, entre la perception transformée par le cerveau et l'impression produite sur les terminaisons nerveuses. Cette opposition est du même genre que celle qui a été signalée entre *ful* et *touch*. Nous avons dû traduire les deux mots *ful* et *perceive* par le même mot « sentir », à défaut d'un autre exprimant nettement, correctement la pensée de l'auteur. Le lecteur, avec ces explications, la dégagera aisément.

si vous ne la voyez pas. » Pour éviter les circonlocutions, nous prendrons les choses de cette manière. La chaleur rayonnante est de la lumière si nous la voyons, et n'est pas de la lumière si nous ne la voyons pas. Cela ne veut pas dire qu'il y ait deux choses différentes; cela signifie qu'il y a plusieurs qualités de chaleur rayonnante. Il y a des qualités de chaleur rayonnante que nous pouvons voir, et si nous les voyons nous les appelons lumière; il y a des qualités de chaleur rayonnante que nous ne pouvons voir, et si nous ne pouvons pas les voir nous ne les appelons pas lumière, mais nous les appelons encore chaleur rayonnante. Et, en somme, cela me paraît être la meilleure logique applicable au sujet.

Soit dit en passant, je ne vois pas figurer la logique sur les programmes d'études de Birmingham and Midland Institute. La logique est au langage et à la grammaire ce que sont les mathématiques au sens commun; la logique est de la grammaire idéalisée. J'espère que les étudiants déjà avancés dans l'étude de la grammaire, du latin et du grec, et qui ont besoin de la logique, autant peut-être, sinon plus, que la plupart des étudiants en sciences et en langues modernes, vont se perfectionner dans la logique, et la considérer comme la science de l'usage des mots, comme la science qui les amènera à savoir exactement ce qu'ils entendent par les mots qu'ils emploient. Une mauvaise logique a causé plus de naufrages que l'ignorance. Quand un capitaine écrit sur son livre de loch : — Le vaisseau occupe telle position, — il veut dire que c'est la position la plus probable, celle qu'il croit la plus probable d'après les observations précédentes. Cela fait, et en supposant qu'il n'ait vu ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune terre, des observations exactes de la vitesse et de la direction lui indiqueront, par un simple calcul (dont le nom technique est « estime »), la position du vaisseau le jour suivant. Mais les marins oublient trop souvent que ce qu'ils ont noté sur le livre de loch n'était pas la position vraie du vaisseau, mais bien sa position la plus probable, d'après les données qu'ils possédaient à ce moment, et ils continuent leur route comme si c'était la position exacte. Ils oublient le sens des mots mêmes qu'ils ont inscrits sur leur livre, et cette mauvaise logique a précipité sur les rochers plus de bateaux qu'aucune autre négligence ou ignorance en matière nautique. C'est une mauvaise logique qui conduit à se fier à l'estime, dans un voyage sur mer; et c'est cette mauvaise logique qui est la cause de ces naufrages terriblement fréquents de steamers qui, bien conduits d'ailleurs, se précipitent sur des écueils

à la fin d'un long voyage, par un temps couvert, mais parfaitement beau.

Vous rendre capables de comprendre exactement le sens de vos résultats quand vous prenez quelque note se rapportant à vos recherches ou à vos expériences, et de comprendre exactement le sens de ce que vous notez, tel est le rôle de la logique. Disposez votre registre de telle manière que, si vous le regardez dans la suite, il vous apprenne ce que vous y cherchez, c'est faire de la logique pratique, ni plus ni moins ; et si vous vous conformez à cette logique pratique, vous en retirerez des avantages qui sont encore évidents si vous ne faites que vous occuper d'un sujet scientifique ou pratique qui vous soit familier.

On risque donc de faire un mauvais emploi des mots, et par conséquent de faire de mauvais raisonnements, quand on parle de la lumière et de la chaleur rayonnante ; mais si nous définissons nettement la lumière : ce que nous avons conscience de percevoir comme lumière, — sans essayer de définir cette conscience, parce que nous ne pouvons pas plus la définir que nous ne pouvons définir le libre arbitre, — nous serons à l'abri du danger.

Il n'y a pas de discussion sur le fait même de la vision : si vous voyez, c'est de la lumière. Et maintenant, quand la chaleur rayonnante est-elle de la lumière ? La chaleur rayonnante est de la lumière quand le nombre de ses vibrations est compris entre 400 millions de millions et 800 millions de millions par seconde. Quand la fréquence est inférieure à 400 millions de millions par seconde, ce n'est pas de la lumière, c'est de la chaleur rayonnante invisible, infra-rouge. Si la fréquence dépasse 800 millions de millions par seconde, ce n'est plus de la lumière, puisqu'on ne peut pas la voir : on a des radiations ultra-violettes invisibles, véritable chaleur rayonnante, mais d'ordinaire on ne leur donne pas ce nom, leur effet thermique étant connu plutôt théoriquement que par le témoignage des sens, ou par des indications thermométriques ou thermoscopiques. Des observations qui ont réellement été faites par Langley et par Abney sur la chaleur rayonnante nous font descendre environ de trois octaves au-dessous du violet, et nous pouvons espérer aller beaucoup plus loin encore, dans les observations à venir. Actuellement, nous connaissons quatre octaves de chaleur rayonnante environ, c'est-à-dire de 100 à 200, de 200 à 400, de 400 à 800, de 800 à 1,600 millions de millions de vibrations par seconde. Une octave de chaleur rayonnante est perçue par l'œil

comme lumière, c'est elle qui va de 400 à 800 millions de millions.

Si j'emprunte le mot octave à la musique, ce n'est pas pour lui attribuer un sens mystique, ni pour indiquer une relation entre l'harmonie des couleurs et l'harmonie des sons. Il n'y a pas de relation de ce genre. J'emploie simplement le mot octave pour désigner brièvement toutes les radiations dont les fréquences sont comprises entre deux limites qui sont entre elles dans le rapport de 1 à 2. Si vous doublez la fréquence d'une note de musique, vous l'élevez d'une octave ; c'est dans ce sens, et non dans un au're, que j'applique pour l'instant le mot octave à la lumière.

Et, maintenant, songez quel effrayant abîme sépare ces 100 millions de millions de vibrations par seconde, correspondant à la note la plus basse de chaleur rayonnante qui ait été découverte jusqu'ici, et les 10,000 vibrations par seconde, limite supérieure des vibrations qu'on peut percevoir comme sons. C'est une région inconnue de la science ; l'étude des vibrations comprises entre ces deux limites est peut-être une de celles qui promettent le plus de résultats aux observateurs à venir (1).

Pour conclure, je désire développer cette idée que tous les sens sont liés à la force. La sensation du son est simplement, comme nous l'avons vu, la sensation de variations très rapides de la pression de l'air, qui est une force, sur le tympan de l'oreille. Je me suis contenté de nommer le sens du goût et de l'odorat. Je peux dire que ce sont des sens chimiques. Goûtez du sel ordinaire et goûtez du sucre, vous direz en un instant la différence, et la perception de cette différence est la perception d'une qualité chimique. Il y a, dans cette perception, une influence moléculaire subtile, due au contact de l'objet avec la langue ou le palais, et déterminant une sensation très différente de celles qu'on regarde ordinairement comme des sensations tactiles (le tact, comme nous l'avons vu, ne

(1) La décharge d'une bouteille de Leyde à travers une bobine de fil très fin et très long donne naissance à des vibrations électromagnétiques dont les périodes, déterminées par Helmholtz (1869), et après lui par bien d'autres observateurs, peuvent être comprises entre un millième et un dix-millième de seconde pour les appareils usuels. Tout récemment, M. Hertz (1888) a réussi à reproduire des vibrations de même nature dont les périodes sont d'environ 1 cent millième de seconde et à en étudier la propagation. Ces vibrations se propagent dans le vide, ce qui les différencie des vibrations sonores, qui ne se propagent que dans la matière ordinaire, et avec une vitesse tellement voisine de celle de la lumière, qu'il paraît tout à fait raisonnable de les considérer comme de nature identique aux vibrations de la chaleur rayonnante, conformément aux idées émises par Maxwell (1867), et rappeléés par Sir William Thomson dans une autre conférence.

nous permettant d'apprécier que la rudesse et la température).

Le plus subtil de tous nos sens est peut-être celui de la vue ; ensuite viennent l'odorat et le goût. Le professeur Stokes me disait récemment qu'il regarderait volontiers le goût, l'odorat et la vue comme connexes, parce qu'ils sont tous trois moléculaires (tous trois ont affaire aux propriétés de la matière).

(La fin au prochain numéro.) VILLIAM THOMSON.

BIENVENUE SPIRITE

A UN NOUVEL INCARNÉ

Le Havre.

Le 12 juillet 1897, nous nous sommes réunis plusieurs spirites, pour faire le baptême de l'enfant de M. Le Petit, à qui nous donnons le nom d'Eugénie ; nous avons fait la prière à l'intention des Esprits protecteurs et la prière pour les Esprits souffrants.

Puis nous avons prononcé ces paroles inspirées par les Esprits :

Nous qui connaissons les choses de la vie mieux que ce petit enfant, dont nous sommes responsables, commençons par appeler de bonnes influences autour de son berceau, afin de le placer sous leur protection.

. . . .

Que le Seigneur guide et protège, dans le chemin qu'il aura à parcourir sur la terre, cet enfant qu'il nous a confié ! Que ses parents, les amis et tous ceux qui l'entourent aident, par le désir qu'ils en éprouvent, ce nouveau venu parmi nous à atteindre le but dont il a encore l'âme toute pénétrée. Que rien de ce que nous ferons, que ni paroles ni désir secret n'écarte de sa route l'enfant dont nous célébrons aujourd'hui la naissance et dont nous voudrions aussi consacrer au bien toute l'existence, afin que, grandi et purifié, cet esprit retourne dans l'espace, confiant en Dieu et fervent dans son adoration... Sois béni, petit enfant, par tous ceux dont le ciel a entouré les amis, que l'affection rassemble en ce moment autour de toi. Grandis pour devenir bonne, sage et forte, forte surtout par

le désir de consacrer le temps dont tu jouiras sur la terre à l'avancement du règne de Dieu.

En ce jour de bonheur, les parents sentent le désir ardent de faire de toi la meilleure des femmes, et, pour ton éducation, ils sont prêts à tous les sacrifices. Ah ! que souvent ils se rappellent cette heure où leur âme montait sans peine vers l'Éternel et que souvent aussi leur prière se répande en bénédictions pour toi, petit enfant. Tes guides en seront plus forts, leur action sur toi en sera plus efficace, ton âme en deviendra et plus pure et plus vertueuse. Tous, nous bénissons l'enfant ici présent. Dieu le guidera s'il apprend à l'aimer et lui donne son cœur.

GASCUEL.

IDÉES SAUGRENUES

D'UNE VIEILLE TÊTE

(Suite)

— Monsieur, me dit le notaire, veuillez, avant que je commence la lecture du testament, prendre connaissance de ce papier.

Il me présenta une lettre à cinq cachets ; je déchirai nerveusement l'enveloppe, et, parmi cette assemblée silencieuse, je lus ce qui suit :

« Cher neveu, avant de quitter ces lieux pour venir te rejoindre « à Paris, je consultai les Esprits que tu te plais à railler. Ils ne « sont point prolixes et à mes questions sur les dangers d'un « voyage, dans l'état de santé où je savais être, ils me répondi- « rent : — Sois sourd. — Deviendrai-je sourd, demandai-je ? — « Sois sourd. — J'ai une maladie de cœur, n'est-ce point assez ? « — Sois sourd. — Mais... — Sois sourd ! — Soyons sourd, me « disais-je, et je m'habituais à feindre la surdité. Tu ne saurais « croire, Nicaise, combien cet avis me procura d'étranges décou- « vertes. Je vis la profondeur de ton affection, je compris le carac- « tère de l'honnête Baillardise ; la charité, la bonté de ta future « belle-mère, et je plaignis la pauvre Javotte de recevoir sans cesse

« de pareils exemples; enfin je vis combien il est dangereux de dire
« ce que l'on pense, et le docteur Impeccabilus me fit la plus déplo-
« rable impression. Je me sauvai, il était temps! Maintenant,
« écoute mon testament et fais-en ton profit si tu es assez sage pour
« cela. »

Je relevai la tête et je m'imaginai que les cinquante individus, tassés dans l'étude, me regardaient d'un air narquois.

Le notaire commença la lente énumération des biens du défunt et des dons de peu d'importance : rentes aux célibataires, capitaux aux pères de famille, parents éloignés ou amis du défunt. Ces intrigants avaient, malgré la générosité du vieux Brutus, un air navré qui m'exaspérait. Je voyais mon bien diminuer et je comptais un tiers du capital ainsi distribué, lorsque le notaire prononça ces mots d'une voix sèche et monotone :

1° Un million pour fonder un hospice destiné aux vieillards indigents ;

2° Un million pour fonder un asile où seront recueillis les veuves et orphelins momentanément sans ressources ;

3° Un million pour diverses œuvres dont je laisse le détail dans les papiers ci-joints;

4° Cinq cent mille francs à répartir entre les sociétés de bienfaisance et les sociétés artistiques dont je laisse la liste.

5° « Enfin j'ajoute une clause, une charge à tous ces legs, c'est que
« dans les hospices et les établissements de bienfaisance qui vont
« s'édifier, grâce à mes capitaux, mon neveu Armand, dit Nicaise,
« trouvera toujours une place, ainsi que ses descendants jusqu'à la
« dixième génération. Si chacun faisait de même, la mendicité dis-
« paraîtrait et l'on réclamerait sans rougir le pain et l'abri qui
« seraient acquis de droit par l'héritage. »

Cet abominable paragraphe mit le comble à ma colère, et Javotte, qui crispait les mains et battait du pied, poussa un grand cri et eut une affreuse crise nerveuse, mais personne ne bougea pour la secourir, et je dus emporter ma petite femme qui répétait au milieu de ses sanglots :

« Tant de millions!... Quelle fortune!... Vous attaquerez, Nicaise.

— J'attaquerai, Javotte, calmez-vous, je ferai casser le testament, ce vieillard était fou. »

Je laissai la malade aux soins de la femme de charge et je retournai à l'étude

« Monsieur, dis-je au notaire, j'attaque ce testament en nullité. M. Brutus n'était pas sain d'esprit, des spécialistes l'ont vu à Paris, et j'aurai des certificats.

— Monsieur, me répondit l'officier ministériel, ce testament est en bonne forme, il y est joint des certificats médicaux qui témoignent de la complète lucidité de M. Brutus.

— J'attaquerai, répondis-je, en promenant un regard de haine sur tous ces filous, évidemment flatteurs de ce malheureux oncle.

— Monsieur, dit un de ces intrigants sortant des rangs, j'ai en main le récit du voyage de M. Brutus à Paris. Jour par jour, heure par heure, il y inscrivit ses impressions. Il n'était point sourd et cela est fort instructif. J'ai l'ordre de publier ces mémoires si vous faites une seule démarche hostile aux dernières volontés de votre oncle.

— Je vous attaquerai en diffamation !

— Je déguiserai les noms et la clef circulera dans Paris. Quel succès retentissant m'attend, je vous sais gré de me le procurer : le scandale grandit un auteur. J'ai de l'argent pour repousser vos attaques. M. Brutus, sans illusion sur votre délicatesse, m'a laissé toutes les armes nécessaires pour vous abattre.

— C'est infâme, m'écriai-je, je suis insulté, dépouillé, c'est monstrueusement inique. »

A ces mots s'éleva un rire strident, unanime, qui remua les échos toujours endormis de la vaste salle, entourée de cartons.

« Après ce qu'il a voulu faire, la protestation est vraiment audacieuse, cria un des étrangers.

— J'attaquerai, répétai-je en examinant mon interlocuteur », et je crus reconnaître le crève-de-faim, le famélique homme de lettres, le lamentable solliciteur connu de M. Baillardise, requinqué, vêtu de pied en cap de bon drap ; arrogant, sec et cassant, il me dévisageait.

« Seriez-vous, m'écriai-je, l'auteur de cet abominable factum qui décrie les honnêtes gens ; n'ai-je point fini des surprises désagréables !...

— Oui, c'est moi, répondit le quidam ; je reçus de l'estimable M. Brutus les fonds nécessaires à la publication de l'œuvre que votre beau-père voulait dénaturer en la signant.

— Abus de confiance et captation d'héritage, m'écriai-je, je suis assez fort pour abattre mes ennemis.

— Croyez-moi, dit le notaire en m'attirant dans un coin, tenez-vous en paix, ou vous perdez l'unique chance qui vous reste de faire face à vos obligations. Vous êtes débiteur à la succession de huit

cent mille francs; malgré vos inqualifiables procédés, le défunt vous accorde quinze ans pour vous libérer et vous fait don des intérêts pendant les cinq premières années; mais, si vous opposez la moindre résistance à ses dernières volontés, vous serez mis aussitôt en demeure de payer la créance. Ainsi la chose est libellée dans une des clauses que je puis vous montrer et dont il était inutile d'instruire l'assistance. »

Hélas ! il avait absolument raison, j'étais ruiné, volé, dépouillé, c'était un abominable, un atroce cauchemar dont je ne pouvais me délivrer.

Je rejoignis Javotte et nous quittâmes cette maison splendide, ce mobilier artistique, sans emporter un bijou, un tableau, sans un maravédis.

Dans le coin du coupé, ma pauvre petite femme, pâle et languissante, se taisait.

« Chère amie, lui dis-je, nous tombons de bien haut. Pour faire honneur à cette créance il faudra épargner, lésiner sur tout, renvoyer une partie de notre personnel, n'avoir plus d'équipages, renoncer aux villes d'eaux.

— Ah ! Seigneur, s'écria Javotte, que va-t-il me rester, que ferai-je, que deviendrai-je !...

— Je t'aime, chère Javotte.

— Grand merci, je ne suis pas sentimentale.

— Nous nous occuperons chacun activement, toi du ménage, moi des affaires.

— Nous verrons, dit-elle.

— A moins que ta dot aussitôt payée ne nous permette un peu de superflu.

— Ma dot ! Pour le moment n'y songez pas, mon père a perdu à la Bourse, il comptait vous emprunter... Qu'allons-nous devenir !...»

X

Six mois après l'écroulement de mon rêve d'or, je travaillais dans mon cabinet, lorsque je vis entrer Javotte. Elle s'assit dans un fauteuil, tapota sur la table, et, voyant que ce manège me laissait indifférent, elle dit :

« Nicaise, je dois vous parler, cela ne peut durer.

— Parlez donc, chère Javotte, je reprendrai ensuite une affaire importante dont j'examine les dossiers.

— Depuis plus d'un mois, dit-elle, M. de Laminedor, un riche industriel, me suit avec persévérance ; chez mes amies, en promenade, même chez les marchands où je parlemente, il vient me rejoindre, et hier seulement il m'avoua que mes cheveux blonds, mon minois chiffonné, lui ont fait une impression indestructible.

— Ce monsieur est un insolent, m'écriai-je ; rassurez-vous, Javotte, dès demain j'irai lui demander raison.

— Gardez-vous-en, vous gâteriez l'affaire.

— L'affaire !... quelle affaire ? vous parlez par énigmes.

— Je m'explique : cette vie misérable, où me condamne votre parcimonie, ne peut durer, j'ai tout juste de quoi vivoter. Je perds les joies de ma jeunesse, les occasions de briller dans le monde. Je dois tenir mes comptes de ménage, autant qu'une petite bourgeoise, ne plus aller chez les bonnes couturières, traîner en voiture de louage... Non, c'est trop pénible, cela ne peut durer ainsi.

— Patientez, chère Javotte, l'étude se relève, je fais d'excellentes affaires, dans quinze ans nous serons fort à l'aise. Grâce aux habitudes d'ordre et d'économies auxquelles nous sommes astreints, notre bien-être grandira et nous finirons par briller à notre tour.

— Dans quinze ans, y pensez-vous, Nicaise !... Non, je veux au contraire profiter de ma jeunesse, voir mon mari conduire la barque dans laquelle je chanterai, rirai et danserai. Je veux être la joie, l'élégance, le luxe de la maison.

— Chère Javotte, observez combien de femmes envieraient votre position. Il faut se contenter de peu pour avoir davantage, à l'impossible nul n'est tenu ; enfin il est dangereux de se livrer à une existence de luxe et de paraître, la morale et la santé peuvent s'y perdre.

— Ne philosophons pas ; vous détestez, Nicaise, les femmes qui pensent et dissertent sur les choses abstraites. Votre petite vie convient aux femmes aux idées sentimentales qui se plaisent aux joies imaginaires du devoir accompli. Je suis très positive. Mon père, et vous, Nicaise, m'avez souvent répété qu'un peu d'infériorité et de positivisme sont les meilleures qualités d'une femme, et je me suis appliquée à suivre vos conseils. Je reviens à M. de Laminedor. J'ai opposé à ses déclarations la plus vertueuse résistance ; je vous l'assure, les positions douteuses ne me plaisent point ; j'entends l'honneur à ma façon : je ne veux pas d'amant, mais je veux bien d'un second mari.

— Mais vous n'êtes pas veuve ! m'écriai-je, abasourdi.

— Il nous faut divorcer, Nicaise, vous avez mal conduit votre barque, je la quitte pour celle de M. de Laminedor : elle est d'autre forme, d'autre taille, j'y veux entrer pour voguer avec lui.

— Vous êtes folle, Javotte !

— Je parle sagement, posément, selon le sens commun.

— C'est indigne, monstrueux. Je vous aime, vous le savez.

— A quoi l'amour matrimonial sert-il dans le monde? C'est presque ridicule. Divorçons pour incompatibilité d'humeur.

— Jamais!

— Nous verrons.

— Vos principes religieux s'opposent à une seconde union, l'Église réprouve un couple divorcé.

— Elle a béni Napoléon et Marie-Louise.

— Vous n'épouserez pas un empereur, et vous descendrez, vous vous fermerez l'entrée des salons en vogue;... mais vous plaisantez et je perds mon temps en inutiles discussions.

— L'entrée ! l'entrée ! l'aurai-je sans argent, dit-elle vivement. Faire de la considération sans un coffre bien garni !... On se moque aujourd'hui de ces calembredaines. La mode veut qu'on fréquente l'Église; j'irai, je prodiguerai les dons, ou plutôt, vous m'y faites penser, je quitterai ce pays, je convolerai sous d'autres cieux, au besoin je changerai de religion. Dieu ne m'en voudra pas pour si peu, il nous aurait bien pardonné de faire enfermer l'oncle Brutus !...

— C'est assez plaisanter.

— Je suis sérieuse. Je veux divorcer.

— Je ne le veux pas, mademoiselle Baillardise.

— Je ferai du scandale et vous crierez grâce. »

Elle le fit comme elle dit. Quelle vie fut la mienne !... Elle s'en fut partout crier que je la trompais et la battais, elle fit des dettes, mangea chez ses amies, elle se plaignit de mon avarice, rogna sur tout, sur le feu et les vivres, c'était intolérable, je lui accordai ce qu'elle voulut.

« Ah ! mon petit Nicaise, s'écria-t-elle, que vous êtes gentil. Je retourne chez mes parents. Gothon se marie assez bien, mais M. de Laminedor est bien autrement riche, et elle se rafurieuse de me voir au-dessus d'elle. Si je puis vous être utile, je n'y manquerai pas.

— Sortez d'ici, malheureuse, sortez. Pourquoi ne puis-je vous détester au lieu de vous aimer ?

— Cette passion est maladive, Nicaise, voyez le docteur Impeccabilus, il vous guérira. »

Elle me fit une révérence et disparut.

Ah! vieille tête, vieux fou aux idées saugrenues qui m'enlèves mon argent et ma femme, pourquoi ne t'ai-je pas étranglé quand je le pouvais !

NICAISE.

Pour copie conforme :

PAUL GRENDEL.

CONGRÈS SPIRITE INTERNATIONAL

A LONDRES, EN JUIN 1898

Nous recevons la circulaire suivante :

« CHER MONSIEUR,

« Nous nous proposons d'ouvrir un Congrès international à Londres en juin 1898 et nous désirons recueillir aussi promptement que possible les opinions des amis avec lesquels nous devons nous mettre en rapport pour que notre œuvre puisse être menée à bonne fin. Notre intention est de faire que le Congrès soit aussi pratique que possible, dans le but spécial de centraliser les expériences variées et les pensées des investigateurs sérieux, dans les différentes parties du monde.

« Ayez l'obligeance de répondre aux questions suivantes, le plus tôt qu'il vous sera possible :

« 1° Connaissez-vous quelques sociétés qui voudraient envoyer des délégués ?

« 2° Voulez-vous vous-même vous efforcer d'assister au Congrès ?

« 3° S'il en est ainsi, voudrez-vous nous lire un travail écrit en anglais, ou bien nous en envoyer un pour être traduit et lu en anglais ?

« 4° Si vous ne pouvez venir, voulez-vous nous envoyer cet écrit ?

« 5° Quel sujet préférez-vous traiter ?

« 6° Voulez-vous avoir l'obligeance de nous communiquer les noms et adresses d'autres amis qui pourraient probablement assister au Congrès ?

« Espérant avoir la faveur de votre prompte réponse,

« Je suis à vous fidèlement.

« E. DAWSON ROGERS,

« Président de l'Alliance spiritualiste,

« 110, Saint-Martin's-Lane, Charing-Cross.

« LONDON, W. C. »

Le comité de propagande a l'intention de se faire représenter à ce congrès, où la Fédération spirite universelle enverra aussi un délégué. Nous aurons l'occasion de reparler prochainement de ce congrès, auquel nous adhérons dès maintenant.

La Rédaction.

REVUE DE LA PRESSE

Le Journal des Débats du 28 juillet annonce la mort du célèbre guérisseur Francis Schlatter. Ses restes ont été signalés le 28 mai dernier dans les premiers contreforts de la Sierra Madre, à trente-cinq milles de Casa grande, sur le territoire mexicain. On trouva le squelette de Schlatter étendu sur une couverture, un peu au-dessous d'un arbre, aux branches duquel sa selle était suspendue.

Les lettres trouvées à côté de lui, sa bible et des effets lui appartenant, ne laissent pas de doute sur sa personnalité. On sait que cet homme, d'un désintéressement absolu, était un médium guérisseur de premier ordre. Partout où il passait, il guérissait les malades, les paralytiques, les aveugles, rien qu'en les touchant. Il n'est pas douteux que s'il se fût incarné quelques siècles plus tôt, il eût été le protagoniste d'un grand mouvement religieux. Il menait une vie ascétique, jeûnait pendant de longues périodes. On attribue sa mort aux privations qu'il a supportées. Nous lui souhaitons dans le monde des Esprits le bonheur qu'il mérite, à cause de son amour sans limite pour ses frères malheureux.

La Revue Scientifique, nº 3 du mois de juillet, donne un dessin du nouvel appareil de l'ingénieur Marconi destiné à transmettre les dépêches sans fil. Ce résultat est obtenu par l'application de deux principes fondamentaux, dus : le premier, au physicien Hertz ; l'autre, au physicien français E. Branly. Hertz a fait voir que, par des méthodes très simples, les courants électriques pouvaient prendre la forme ondulatoire et que les ondes électriques pouvaient se refléter et se polariser comme les ondes lumineuses. Du même coup il a donné une base solide aux hypothèses de Maxewell sur la théorie électro-magnétique de la lumière.

Ces expériences n'ont eu, pendant longtemps, qu'un intérêt théorique. L'idée de recueillir les ondes à distance pour les transformer en signaux a dû germer sans doute dans la pensée de bien des expérimentateurs ; mais les résonnateurs circulaires de Hertz ne révèlent l'existence des ondes électriques qu'à quelques mètres de leur source et ne donnent plus rien à quelque distance. Le difficile était de trouver un appareil sensible aux ondes électriques à quelques kilomètres de leur source. Cette très remarquable découverte a été faite par M. Branly. Ce savant physicien a constaté que si l'on envoie des ondes électriques, à distance, sur un tube plein de certaines limailles métalliques, ce tube, qui était isolant, devenait immédiatement conducteur. Il suffit donc d'intercaler ce tube dans le circuit

d'un galvanomètre ou d'un appareil à signaux quelconque, pour avoir un télégraphe sans fil. C'est cette disposition qu'a réalisée M. Marconi.

Pour nous, spirites, cette transmission d'un mouvement vibratoire sans conducteur matériel nous met à même de bien comprendre comment les Esprits peuvent agir sur les médiums. Grâce au périsprit, qui est un cerveau fluidique, la communication de la pensée d'un Esprit à un inconnu peut se faire au moyen de fluide vital qui sert de véhicule aux ondulations psychiques. Quand ces mouvements vibratoires viennent frapper le cerveau matériel, elles font vibrer des parties analogues à celles d'où elles émanent, par conséquent suscitent les mêmes pensées. C'est une télégraphie spirituelle, que celle que nous décrivons fait très bien comprendre.

La PAIX UNIVERSELLE consacre son numéro entier au compte rendu du procès intenté au magnétiseur Mouroux, d'Angers. On y voit avec quel acharnement le syndicat des médcins poursuit les magnétiseurs. Plusieurs dépositions des témoins sont intéressantes à plus d'un titre. Tous affirment qu'ils ont été guéris complètement, ou du moins soulagés dans des maladies que la médecine n'avait pu guérir. C'est encore là une des iniquités de la loi que de ne pas permettre le soulagement des malheureux, quand le secours donné ne peut entraîner d'accidents, puisque aucun remède n'est prescrit. La loi, en réglementant la médecine, n'a pas eu en vue de créer un privilège en faveur des docteurs. Elle a pour but de protéger le public contre des ignorants qui ordonneraient des médicaments funestes ; mais, lorsque l'on n'agit que par le magnétisme, il serait odieux d'en interdire la pratique à ceux qui possèdent les qualités nécessaires. Le désir de soulager son prochain peut faire des miracles. Trop souvent la science dessèche le cœur de ses adeptes. Nous avons vu à Lyon, dans la clinique de la rue Terrail, ce que peut produire le dévouement uni au désintéressement. Nous sommes donc de tout cœur avec ces vaillants frères qui mettent en action les enseignements de fraternité que nous prêchent les Esprits, et nous combattrons de toutes nos forces l'intolérance qui veut entraver, dans un but bassement mercantile, la plus belle des vertus : la charité.

Le JOURNAL DU MAGNÉTISME a pris l'initiative d'une pétition en faveur des masseurs et des magnétiseurs à laquelle nous nous associons pleinement. En voici le texte.

PÉTITION DES MASSEURS ET MAGNÉTISEURS

Les malades guéris ou soulagés par le *Massage*, le *Magnétisme* ou le *Massage magnétique*, d'accord avec les partisans de ces pratiques,

CONSIDÉRANT :

1° *Que les masseurs et les magnétiseurs guérissent un grand nombre de malades que les médecins sont impuissants à soulager ;*

2° *Que leurs pratiques et procédés, excluant toute prescription de médicaments, ne présentent aucun danger ;*

3° *Que les médecins, n'ayant jamais apprécié le Magnétisme, ni même le Massage, à leur juste valeur, ne remplissent pas toujours les conditions physiques nécessaires pour se livrer à la pratique de cet art ;*

4° *Que les connaissances indispensables pour pratiquer le Magnétisme et le Massage sont faciles à acquérir par tous ceux qui possèdent certaines dispositions spéciales ;*

5° *Enfin, que certains individus ne possédant même aucune instruction sont de puissants guérisseurs,*

Demandent instamment aux pouvoirs législatifs que les droits des Masseurs et Magnétiseurs soient définis dans un amendement qui doit compléter la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine.

Nota. — La présente pétition, signée par les intéressés, tant en France que dans les colonies, et par les Français domiciliés à l'étranger, doit être adressée à M. DURVILLE, directeur du *Journal du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Dans un prochain numéro, nous encarterons des exemplaires de cette pétition, que nous prions nos lecteurs de signer et de faire signer par tous les amis de la liberté.

Le PROGRÈS SPIRITE continue l'article intéressant de son rédacteur M. de Faget. Il renferme aussi une étude sur Dieu, tirée de la *Genèse selon le spiritisme*, par Allan Kardec. Il reproduit, d'après le *Phare de Normandie*, un article sur le curé d'Ars. *Un voyage en esprit* est un récit de visions somnambuliques qui paraissent peut-être un peu décousues.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE contient un excellent article de M. Camille Chaigneau sur les effluviographies du commandant Tégrad. Reproduisant les observations du journal *l'Eclair*, notre confrère y répond judicieusement par des observations tirées de l'étude des plaques elles-mêmes. Ce numéro renferme deux reproductions par la photogravure de deux épreuves dues au commandant. A lire aussi un article de M. Marius George sur la vie et les mondes. Notre ami fait une hypothèse ingénieuse suivant laquelle la vie aurait préexisté à la terre. Nous attendons la suite pour juger cet essai curieux.

La REVUE SPIRITE insère la publication des intéressants articles de Mme de Laversay sur Katie King. Un bon article de M. Leymarie sur George Sand que des écrivains malintentionnés ont essayé de flétrir, en rappelant ses fautes de jeunesse. Ils ont oublié de mettre en parallèle ses vertus familiales, sa charité, ce grand cœur qui la portait à prendre noblement la défense de toutes les infortunes et qui lui a valu ce beau nom de la « bonne dame de Nohant ». Un excellent article, signé d'Aubenas, sur le monde savant. Une appréciation de la traduction italienne de *Spiritisme* de Victorien Sardou, enfin les souvenirs et impressions de notre collaborateur Alban Dubet, toujours éloquent et bien inspiré. La traduction d'un article de Buchanan nous donne de tristes détails sur la guerre des classes dans l'Amérique du Nord. Ce pays, que l'on nous représentait comme un eldorado, est un véritable bagne pour les pauvres. Les grandes fortunes, là-bas comme ici, monopolisent le commerce et l'industrie et rendent impossible la vie du petit commerçant et de l'ouvrier. La concussion s'affiche insolemment dans ce pays du dollar. Plus jeunes que celles d'Europe, ces populations, qui n'ont d'autre idéal que le gain, en sont arrivées aux mêmes déplorables conditions sociales qui sont le souci de tous les penseurs. La *Revue* annonce un nouveau volume de l'éminent Charles Fauvety. Nous en rendrons compte lorsque le service nous en aura été fait.

La VIE D'OUTRE-TOMBE publie une communication d'Allan Kardec sur la vue des Esprits. Nous aurons l'occasion de revenir sur cet intéressant sujet dans un de nos prochains numéros. Notre confrère donne l'hospitalité à un appel de M. Michael en faveur d'un Congrès spiritualiste, en 1900. Nous ne connaissons pas le programme de ce Congrès ni ses inspirateurs, car cet appel est fait d'une manière anonyme « par un groupe important d'étudiants des nouvelles sciences spiritualistes (?) ». C'est un peu vague.

Le NEUE SPIRITUALISTICHE BLÆTTER fait la traduction en allemand des

articles de notre rédacteur en chef sur le caractère positif de la doctrine spirite. Cet organe, fondé par le Dr Cyriax, est un des plus répandus des journaux d'outre-Rhin.

L'importante revue DIE UEBERSINNLICHE WELT reproduira, dans son numéro du mois d'août, l'article paru dans notre numéro précédent, sous le titre : *Effluviographies.*

Enfin le RÉFORMADOR de Rio de Janeiro continue en portugais la traduction du livre de M. Gabriel Delanne *le Spiritisme devant la sience.*

La LUMIÈRE, toujours bien rédigée, nous présente une étude du Dr Lux sur le cerveau comme organe de la pensée. Des découvertes récentes, relatives au développement progressif de la myélinisation, permettent de se faire une idée plus exacte que par le passé des phases successives du développement intellectuel chez l'enfant. A lire également une conférence de M. Pierre Janet, faite à l'Université de Lyon, sur la divination par les miroirs ; l'auteur croit que, dans la plupart des cas, les phénomènes de vision provoqués par la fixation d'un verre d'eau ou d'un miroir sont dus à des images inconscientes qui se présentent comme si elles étaient nouvelles. Cependant, tous les cas ne peuvent s'expliquer de cette manière, et force sera bien à ces philosophes de reconnaître, un jour, que nos théories s'appliquent à toutes les observations, tandis que les leurs sont incomplètes.

Le BULLETIN DE LA FÉDÉRATION SPIRITE UNIVERSELLE contient cette fois l'appel aux spirites, fait par le comité de propagande nommé par le Congrès de 1889, que nos lecteurs trouveront encarté dans ce numéro. Nous constatons que la situation financière est satisfaisante, puisqu'il reste en caisse, en fin d'exercice, 1,331 francs 17 centimes. La Fédération a bien mérité du spiritisme par le dévouement de ses membres. Des conférences nombreuses ont été faites pendant le courant de l'année, et, si nous sommes bien renseignés, le programme pour l'année suivante est très chargé.

Désormais le bulletin paraîtra tous les deux mois et prendra le nom de : *la Tribune psychique.* L'assemblée générale du 4 juillet a nommé M. Léon Denis président d'honneur. Nous applaudissons chaleureusement à ce choix de nos amis.

Le MESSAGER continue la publication de la vie de Home par M. Gardy, dont nous avons déjà dit tout le bien que nous en pensons. Aux États-Unis, les spiritualistes ont célébré par une série de meetings le 49e anniversaire des manifestations obtenues par les demoiselles Fox à Hydesville, près de Rochester. M. Michaël donne de bons conseils sur la prière et surtout la façon de prier. Mais nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de s'orienter pour élever son âme vers le Créateur. Que nous fassions face à l'un quelconque des points cardinaux, si l'effusion de notre âme est ardente, elle atteint son but par un magnétisme naturel, qu'aucune force d'ici-bas ne saurait égaler. Nos amis de Belgique donnent sur Mlle Couesdon une appréciation qui nous paraît très exacte. Ils la croient sincère et ne voient en elle qu'un médium parlant. Quant à l'Esprit qui l'assiste, il est, comme tous les autres, sujet à l'erreur, et nous paraît par trop pessimiste.

Le LOTUS BLEU publie un important travail de M. de Rochas intitulé : *Expériences relatives au corps du désir.* Ce sont des dédoublements de sujets endormis. *Les aides invisibles* (suite et fin), par Leadbeater. *Causalité bouddhiste,* par Skakou Soyen. *Suum cuique,* Dr Pascal. *Variété occulte,* H. P. B. *Septième convention annuelle de la Société européenne,* la rédaction. *Revue des Revues* et la continuation de *la Doctrine secrète* de H.-P. Blavatsky.

Les *Annales des sciences psychiques,* mai-juin, renferment une étude de

M. Podmore sur les Esprits tapageurs. Le discours d'Oliver Lodge apprécié par notre collaborateur Becker, et des renseignements complémentaires sur les curieuses observations de M. Auguste Lemaître de Genève. On sait qu'il s'agit d'un médium intransé qui parle un ancien dialecte sanscrit, employé dans l'Inde au commencement du xve siècle, sans avoir jamais appris cette langue. Malgré les objections, nous tenons ce cas pour un des plus probants qui existent. On pourrait sans doute supposer que c'est l'esprit du médium, en état second, qui se souvient d'une incarnation antérieure, mais il ne faut pas oublier que, dans le sommeil magnétique, on se souvient aussi de la vie présente, tandis que Sivrouka, le prince indien, dit être une personnalité désincarnée.

L'Initiation, sous le titre : *Catholicisme, Satanisme, Occultisme*, publie un article de Papus où celui-ci montre que le clergé a été trompé, au sujet de l'occultisme, par Leo Taxil. Nous avons lu avec un certain étonnement que les occultistes défendent la divinité du Christ, nous ne nous en étions pas aperçus jusqu'alors; mais, dans ce cas, ils rentrent dans les confessions chrétiennes dont nous les croyions fortement séparés. Un point est à retenir aussi dans cet article instructif, c'est que les catholiques étaient prévenus de la fourberie de Leo Texil, cependant ils l'ont sciemment laissé continuer, pensant que tous les moyens sont bons pour discréditer des ennemis. On reconnaît là un des procédés chers à Ignace de Loyola et à ses disciples.

Bien suggestif aussi l'article signé X. qui engage le Dr Fugairon, avant trois jours, à s'incliner « avec humilité et respect devant celui aux pieds de qui se trouvent tous les royaumes de la terre, toute vérité et toute puissance, devenant Notre Seigneur Jésus-Christ ». Un curé ne parlerait pas autrement. Une note de la rédaction annonce qu'elle s'est empressée d'insérer cette sommation.

L'Écho du Merveilleux donne, cette fois, à ses lecteurs le dessin de la cathédrale que les voyantes Marie Martel et Louise Polinière se sont accordées à décrire. L'aspect en est agréable. Le zèle semble décroître à Tilly. Les visites se font rares, c'est le silence autour de l'ormeau ; les paysannes elles-mêmes semblent éprouver de la lassitude, ainsi que le constate mélancoliquement le marquis de L. L. Le même numéro nous présente aussi le portrait de l'abbé Schenebelin, ce prêtre qui fusille les Esprits obsesseurs. Nous avions déjà la Sancta-Casa de Lorette, transportée miraculeusement de Palestine en Dalmatie, puis à Lorette en Italie ; il paraît qu'il en existe une autre, près d'Ephèse, sur le Bulbul-Dag, auquel la croyance populaire a donné le nom de Panaghia-Capouli, la porte de la vierge. Le mot Panaghia, « Toute sainte », désigne dans tout l'orient grec la mère de Dieu. Signalons un article très bien fait, signé L..., qui met en lumière l'insuffisance des conclusions du Dr Corneille, au sujet des manifestations constatées en présence de la jeune Renée Sabourault. Le docteur les attribue à un élémental (?). Mais il ne nous donne aucune preuve de son affirmation. Espérons qu'il justifiera sa manière de voir par la suite.

Nous publierons, dans le prochain numéro, d'importants extraits d'un ouvrage en préparation, dû à la plume élégante et érudite de M. le général Fix.

Le Gérant : J. Didelot.

Tours, Imp. G. Debenay-Lafond.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue Oberkampf, 1, à Paris. 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris, 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris. 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 francs par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay. Docteur DARIEX. Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchimie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3.50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr.; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis, jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinnati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvans incinding postage, 83,15, Publishing House Chicago, Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth. 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w. c.

Light, hebdomadaire, 110, St Martin's Lane, London, w. c.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Ormea, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81-2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou); directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

Proceedings of the Society for psychical Researchs, revue trimestrielle, chez KEGAN Paul, TRENCH, TRUBNER et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU. Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Tours, Pap. et Imp. G. Debenay-Lafond

2e ANNÉE. — N° 3 SEPTEMBRE 1897

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

LIVRE DES ESPRITS
LIVRE DES MÉDIUMS
ÉVANGILE
CIEL & ENFER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Étranger : 10 fr.

DOCTRINE

TRANSMISSION DE LA PENSÉE
TÉLÉGRAPHIE SANS FILS

MON CHER DELANNE,

Que faire en un désert, à moins que l'on ne lise ? Et donc je lis ; je viens de lire un compte rendu d'expériences qui me paraissent devoir, au point de vue théorique, soulever tout un essaim d'hypothèses, et promettre, au point de vue pratique, une série indéfinie de merveilleuses applications.

Pour ma part, Dieu sait les pointes que m'a fait pousser, et les zigzags que m'a fait faire, au pays d'Utopie, le simple aperçu des résultats acquis à la suite de ces expériences. Si curieuse qu'ait été pour moi cette excursion, rassurez-vous, je vous en épargnerai les fantastiques péripéties. Peut-être en trouveriez-vous le récit, comme les contes de ce bon M. Galand, un peu long et... par trop oriental. Mieux vaut, me semble-t-il, tout uniment vous exposer le sujet qui m'a fait enfourcher mon hippogriffe et lui lâcher la bride dans le champ des conjectures. Ce sujet rentre infiniment mieux dans le domaine de vos études que dans celui où j'ai pris mes vieilles habitudes, désormais, hélas ! irréformables.

Il s'agit de l'électricité, une de vos intimes connaissances, et de la nouvelle surprise que nous tenait en réserve cette étonnante fille de Protée, qui, décidément, a repris pour son compte la devise de Nicolet : *De plus fort en plus fort.*

Jusqu'ici il était doctement et surabondamment démontré, par d'admirables alignements d'A + B — Z, qu'il était de nécessité, pour obtenir de cette incomparable magicienne qu'elle veuille bien, entre autres exercices de son répertoire, transporter, en un clin d'œil, nos dépêches à travers le monde, qu'il était, dis-je, indispensable de lui tracer sa voie par fils ou câbles, de peur qu'elle ne s'égarât dans le parcours. Au grand ébahissement de la mathématique di-plô-mée, voilà la précaution reconnue inutile et toute une superbe collection de formules, après pas mal d'autres, mise en déroute. Câbles et fils sont destinés à être prochainement remisés au magasin des accessoires sans emploi.

Prodigieux ! Incroyable ! Stupéfiant ! tout ce qu'on voudra, c'est ainsi. Le bonhomme Nicolas avait raison : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. » Et la preuve, c'est qu'il n'est plus besoin, au point de départ, que d'approvisionner l'invisible messagère de l'énergie suffisante, du viatique nécessaire, et de la lancer en droiture vers le but assigné. Le temps de dire, sa mission est remplie. Mais les courants et contre-courants atmosphériques, les nuées, les forêts, les barrages, les montagnes, les mille et un obstacles qu'elle rencontrera en chemin ? Que lui importe ? Il n'y a obstacle capable de l'arrêter. Tout au plus quelques-uns pourront-ils retarder sa course, mais de si peu, qu'à peine le retard sera-t-il appréciable.

Comment expliquer ? Ceci, mon cher Delanne, c'est votre affaire, ajustez vos lunettes. Pour moi, je craindrais fort de m'embrouiller dans l'explication. Je me contente de noter le fait, je dirais volontiers le miracle qui me semble, à tout risque de choir en hérésie, valoir à lui seul une bonne douzaine des miracles les plus mirifiquement constatés par nos saints pères Papes à dater de saint Lin. Je me récuse, dis-je, et pour cause, vous laissant l'honneur de soutirer quelques confidences à cette poseuse d'X. au profit, s'il y a lieu, des lecteurs de la *Revue*. En attendant, quelques-uns peut-être ne seront pas fâchés d'apprendre comment et par quels interprètes nous a été révélée cette nouvelle propriété de l'électricité, dont on ne se doutait pas. Voici l'histoire — en gros bien entendu :

Cette propriété, Edison l'avait soupçonnée, entrevue. Un savant allemand, Hertz, l'avait, sauf restrictions, annoncée, concluant de ses recherches personnelles que les ondulations électriques peuvent, sous certaines conditions, traverser le bois et la brique, mais non l'eau, non le métal. Premier pas dans la voie. Le second, plus décisif, est dû à un Indou, le docteur Jagadis Chunder-Bose, professeur de physique au Presidency College de Calcutta. Poursuivant les travaux de Hertz, le Dr Bose est parvenu, de calcul en calcul, de combinaison en combinaison, à construire un appareil capable d'émettre, en les concentrant, des ondulations d'une forme spéciale et de les diriger vers un récepteur séparé du générateur par plusieurs murs de briques et de mortier. Lancées dans la direction voulue, elles traversent les murs et vont frapper le récepteur avec une énergie suffisante pour mettre une cloche en branle ou faire partir un détonateur. Il s'est de plus assuré qu'elles traversent non seulement la brique, le mortier et le bois, mais la terre, la roche, le granit, le verre, sans dévier de leur direction. Les métaux seuls les arrêtent.

Si le Dr Bose n'a pu, jusqu'ici, expédier des dépêches qu'à quelques dizaines de mètres, cela ne tient uniquement, selon lui, qu'à la faiblesse d'émission de son générateur. Il n'opère qu'en laboratoire.

La distance n'est, il en est convaincu, qu'une question accessoire et dépend de la puissance initiale du courant électrique.

Tandis que le Dr Bose poursuivait ses savantes recherches, un jeune Italien, Guglielmo Marconi (né à Bologne en 1875), attaché aux postes anglaises, sinon ce qu'on appelle un savant, tout au moins un esprit éminemment observateur et inventif, faisait faire un pas nouveau et tout à fait décisif à la télégraphie sans fils. Au moyen d'un appareil de son invention, sans concentrateur, il était déjà, l'an dernier, en mesure d'expédier, en signes Morse, une longue série de dépêches à un récepteur placé derrière une colline de plus de trois quarts de mille d'épaisseur, et, point capital, de constater que certaines ondulations traversent indifféremment toute espèce de matières. Il est à noter qu'il opérait à plus d'un mille de la colline.

De même que le Dr Bose, Marconi ne doute pas que, en multipliant la puissance du courant, on ne puisse augmenter proportionnellement la distance à lui faire parcourir, c'est-à-dire indéfiniment. Le soleil ne nous envoie-t-il pas, sans fils, ses effluves électriques et autres ?

Cette nouvelle propriété reconnue de l'électricité, jointe à toutes celles que nous connaissons déjà, quelles perspectives ne nous ouvrent-elles pas ? Ici je m'arrête pour ne pas m'embarquer à la bonne aventure. Mais, à ce propos, mon cher Delanne, ne trouvez-vous pas qu'il y a une ou deux remarques à faire et qui viennent tout naturellement à l'esprit ?

C'est affaire entendue, réglée, jugée, pour nos bonzes, pundits, mandarins et autres vénérables représentants de la science officielle, que le spiritisme, doctrine et faits, ne mérite que dédains ou anathèmes, et ne prouve qu'une chose, la nécessité d'ajouter un chapitre complémentaire au traité des multiples déviations mentales dont est affligée notre pauvre espèce. Dieu me garde, à ce sujet, de commettre le sacrilège de douter de leur infaillibilité. Elle est pour moi article de foi, ni plus ni moins que celle du Pape. J'ai le respect des puissances établies et rien ne m'apparaît, en notre monde sublunaire, plus solennel qu'un crâne coiffé d'un bonnet de docteur, à moins que ce ne soit d'une tiare ou d'une mître.

Pourtant, dois-je le confesser, une chose me tracasse pour l'honneur de l'officialité scientifique. Si le spiritisme n'est qu'un assemblage de chimères, un flux maladif de cerveaux déséquilibrés, comment se fait-il, se peut-il faire que dans le domaine de l'impondérable et de l'invisible, il ait reconnu, annoncé, certifié l'action incessante de forces, d'agents fonctionnant sous les lunettes de nos mandarins sans qu'ils s'en doutent, — faute, apparemment, de lever quelque-

fois le nez en l'air, conformément à l'antique ordonnance : *Os sublime dedit cœlumque tueri jussit.*

Ainsi n'avaient-il pas décrété que nous (l'homme) ne pouvions voir que par nos yeux, entendre que par nos oreilles, actionner directement la matière que par notre organisme corporel, nous communiquer de l'un à l'autre notre pensée que par la parole ou la mimique, etc., etc., cela par des causes et dans des limites strictement déterminées. Règle absolue ; les Mathématiques n'avaient pas d'axiomes mieux établis, affirmaient-ils naguère encore.

Règle absolue, non, protestait, il y aura tantôt un demi-siècle, le Spiritisme par la voix et la plume d'Allan Kardec, disons règle générale avec nombre d'exceptions qui méritent d'être étudiés et donnent fort à réfléchir.

Illusoires, exceptions illusoires, impossibles, clamaient en chœur nos grands-juges, ou, plus nettement, sottises, niaiseries, folies.

Il se trouve que depuis lors ces niaiseries, ces chimères, de jour en jour, prennent corps, deviennent des réalités manifestes, positives, voire tangibles, non plus seulement sur le dire des spirites, mais sur le témoignage et sous la caution de transfuges de l'orthodoxie scientifique, et des plus haut cotés dans le monde diplômé, qui, en cet ordre de choses, font le saut périlleux, passent à l'ennemi, au spiritisme, et, après avoir nié, à leur tour affirment, démontrent, prouvent. Hélas ! oui, ils prouvent, *horresco referens!* que votre antique édifice scientifique, si majestueux soit-il en son ordonnance, craque en diverses parts, a besoin d'être repris en sous-œuvre. Ils prouvent que ses conservateurs jurés ne peuvent plus croire à son indéfectibilité qu'en se mettant des oreillères pour ne pas voir les lézardes qui les offusquent, et en se cotonnant les oreilles pour ne pas entendre les craquements qui les alarment.

Le fait est que, de mémoire d'académicien, jamais scandale aussi lamentable n'éclata dans le monde des théories et des formules consacrées. Que des spirites « des *rêveurs éveillés* », dupes « de leur *subconscience* », s'insurgent contre les articles fondamentaux du Syllabus sacro-saint de nos scientistes, à cela près ; quantité négligeable. Avec quelques coups de plume, en manière d'étrivières, on finirait bien par les faire rentrer dans l'ombre.

Mais que des Wallace, des Varley, des Crookes, des Richet, des Rochas, des Gibier, des Baraduc, des Aksakof *et tutti quanti*, sans respect pour l'esprit de corps, sortent en procession de l'orthodoxie pour aller s'enlizer dans les fondrières du spiritisme ; qui s'y serait attendu ! Aussi n'ont-ils que ce qu'ils méritent. Les voilà couchés

vifs sur les tables de l'index sorbonique avec cette déclaration aggravante — une trouvaille de son éminence Dumontpallier — qu'ils ont *perdu la boussole*.

Une immolation d'hérésiarques, en l'occurence, est quelque chose, mais cela ne suffit, malheureusement. Il reste les faits, eh ! oui, les faits spirites qui mettent le plus déplorable entêtement à se perpétuer, à se multiplier, à se manifester à quiconque veut bien prendre la peine de les observer. Comment s'en débarrasser ? Comment ? Il n'y a pas deux moyens et, tous les Dumontpalliers présents et futurs, si bien qu'ils cherchent dans les arcanes de leur intellect et même de leur subconscience (!), n'en trouveront jamais qu'un : C'est de refaire le monde d'après un nouveau plan doctement revu, corrigé et suffisamment émondé, entreprise ardue et, semble-t-il, assez abracadabrante pour qu'il soit à craindre que nos démiurges n'y perdent à leur tour la boussole, et que leur syllabus n'aille rejoindre celui du pape.

Et voilà justement ce qui me tracasse pour nos infaillibles, surtout quand je songe que journellement quelque découverte nouvelle, dans la région de l'invisible et des incalculables forces qui s'y déploient, vient à l'appui des données du Spiritisme et des recherches qu'il poursuit. Il semble que, sous une sorte de pression providentielle, notre Sanhédrin scientifique soit contraint de se faire désormais l'auxilaire inconscient de la doctrine qu'il réprouve, qu'il combat avec une opiniâtreté digne d'un meilleur succès.

Sous ce rapport, la dernière de ces découvertes n'est pas la moins instructive ni la moins concluante. Il n'y a dénégations qui tiennent ; *scripta manent*. L'œuvre d'Allan Kardec est là qui prouve que ce « rêveur éveillé » avait, voici quelque quarante ans déjà, déduit de ses observations le principe de transmission de la pensée à travers l'espace, *id est* de la télégraphie sans fils. Depuis lors, diverses expériences faites par des spirites sont venues justifier le principe.

La dernière en date (à ma connaissance) me dispense, pour abréger, de relater les autres. Elle me semble d'ailleurs bonne à rappeler pour donner la mesure approximative de la portée psychique de nos Dumontpalliers. J'en trouve le compte rendu dans la *Revue Spirite* d'Octobre 1894 sous la signature de M. Dellia, banquier à Bergerac. Compte rendu très clair, très net, sans point d'admiration ni d'exclamation, tel qu'on devait l'attendre d'un esprit positif ne s'accommodant pas mieux de recueillir des faits équivoques que d'encaisser des valeurs suspectes. Je néglige les détails.

Le 28 janvier 1893, M. Dellia, passant la soirée avec quelques personnes chez un ami commun, M. D..., il fut question de tables

parlantes, tournantes. Un guéridon fut mis à l'épreuve. Après quelques tergiversations de sa part, un colloque finit par s'engager avec lui. Ainsi qu'il arrive souvent en pareil cas, le colloque devenant à la longue assez monotone, M. Dellia, pour varier, s'avisa de demander si un mot écrit par un des assistants, à distance et à l'insu de tous les autres, pourrait être reproduit par la sibylle à trois pieds. Réponse affirmative de celle-ci. Un mot fut donc écrit, sous ces conditions, et reproduit immédiatement par la table; un autre, plusieurs autres mots isolés ou réunis, et formant un sens complet, furent ainsi obtenus avec la même précision.

Arguer du hasard, supposer de simples coïncidences, c'était déjà difficile. L'expérience fut donc continuée en d'autres séances. Un médecin, sceptique par profession, M. H..., invité à vérifier la réalité du fait, s'efforça de mettre le guéridon magique en défaut. Il écrivit, bien à l'abri de tout regard, le mot *atropine*. Atropine, épela la table. Piqué au jeu, il en écrivit un autre, toujours à distance, *morphine*, et le glissa vivement, pour plus de sûreté, entre les pages d'un livre. Immédiatement la table dicta morphine.

Mieux, le docteur sortit et alla dans une pièce distante d'environ vingt-cinq mètres du lieu de la réunion. Là, selon le conseil que lui avait donné M. Dellia, il fixa énergiquement sa pensée sur le mot à reproduire. Avant qu'il fût de retour, la table avait dicté *vélocipèdes*, et, notons, avec un *s*. L'assistance doutait fort de la réussite. Rentré sans savoir ce qui s'était passé, le docteur H... montra le mot qu'il avait écrit, *vélocipèdes*, au pluriel.

En deux autres séances, s'efforçant de compliquer les difficultés, il alla dans le corridor et chercha dans sa mémoire de technologiste des mots nécessairement ignorés des profanes, tels que *encéphalopathie diabétique*, *spondylolystesis* (nom bizarre d'une déviation du bassin). Et chaque fois, en rentrant, le docteur put se convaincre que ces vocables, malgré leur complication orthographique, avaient été, en son absence, dictés exactement. Ses coopérateurs ne furent pas moins étonnés quand il les leur montra écrits de sa main, lettre pour lettre.

Encouragé par ces résultats, le groupe de chercheurs que dirigeait M. Dellia arriva progressivement à constater qu'on pouvait augmenter la distance et les obstacles apparents entre l'opérateur chargé d'émettre la pensée et le médium chargé de la traduire par la table. Jusqu'à 200 mètres et plus, de la rue ou du fond d'une place tout allait bien pourvu que le médium fut en bonnes dispositions et que l'expéditeur ne se laissât pas, chemin faisant, distraire de son rôle et donnât à sa pensée l'énergie nécessaire. Autrement, tâton-

nement ou lacunes. A 500 mètres, quelque volonté qu'on y apportât, on n'obtenait plus rien.

Ne trouvez-vous pas, mon cher Delanne, qu'il y a une remarquable analogie entre les moyens employés et les résultats obtenus par M. Dellia et ceux que MM. Bose et Marconi viennent de mettre en lumière ? Même but, transmission directe de la pensée à travers l'espace libre ou non. En principe, même dispositif, c'est-à-dire un générateur-radiateur pour expédier la dépêche et un récepteur pour la recueillir, avec cette seule différence que, dans le premier cas, l'appareil est constitué par deux organismes humains, dans le second, par deux organismes purement matériels.

Que l'on doive admettre ici l'intervention d'un agent invisible venant affirmer la possibilité du fait, cela ne me paraît pas contestable. Autrement il faudrait admettre que M. Dellia, posant la question, comme on dit, à tout hasard, se pouvait répondre à lui-même par une affirmation immédiate presqu'aussitôt vérifiée.

Mais supposer que ce même agent se soit chargé de transférer la pensée de l'expéditeur au médium, ne serait-ce pas singulièrement compliquer le problème ? Cette supposition n'entraînerait-elle forcément celle-ci, que ce facteur invisible pourrait à 20, à 100, à 200 mètres, remplir son rôle. Au-delà, il devrait y renoncer. Cette impuissance serait en contradiction avec tout ce que nous savons de la faculté de vision et de locomotion des Esprits.

Le fait donc, à mon sens, uniquement dû au dynamisme humain susceptible d'émettre, sous l'action de la volonté, des courants d'électricité vitalisée, n'en est pas moins d'un haut intérêt. Ne servirait-il qu'à établir à qui revient la priorité de la télégraphie sans fils, ce serait quelque chose. Soit dit sans déprécier d'un atome les admirables travaux du Dr Bose et de Marconi qui, dans leurs recherches, assurément ne se préoccupaient guère du spiritisme et des spirites.

Conclusion par incidence : Avant de condamner en dernier ressort la doctrine d'Allan Kardec et ses adhérents, nos scientistes, chargés de reliques, n'auraient peut-être point mal fait de se rappeler leur *Pater ... : dimitte nobis debita nostra, et ne nos inducas in tentationem...* Seigneur, pardonnez-nous nos péchés de présomption, et ne nous laissez pas succomber à la tentation de nous imaginer que le petit champ de nos observations embrasse l'universalité des choses. Amen !

T. TONOEPH

PHILOSOPHIE

SOYEZ UN

L'humanité est composée d'éléments hétérogènes. Les sociétés humaines suivant les temps, les climats, les latitudes, diffèrent par leurs mœurs, leurs croyances, leurs manières de vivre et de penser. Mais au fond de toute âme humaine gît une idée : celle du juste. Cette idée du juste, quelle que soit sa conception, quelle que soit sa manifestation, est *une* et *la même* pour tous. L'esprit humain, quel que soit son avancement, est un : seules les modalités, seul le tempérament, seule l'idiosyncrasie varient.

A quoi tendent les hommes ? A la fusion, à l'harmonie, à l'union. L'histoire, pour qui sait lire, les religions, pour qui comprend, révèlent chez tous une préoccupation, parfois confuse ou obscure, mais en fin de compte et en dernière analyse, claire et évidente : le sentiment de la solidarité.

Aujourd'hui, plus que jamais, ce sentiment s'affirme avec netteté.

De tous côtés, dans les nations, se forment des groupes, des associations, des syndicats. Chaque groupe a ses vues et ses données distinctes. Chaque association a un but déterminé. On s'associe pour défendre un droit, une idée. Viennent les rapports entre les diverses associations. Elles tendent non à fusionner et à ne faire qu'une, mais à entretenir des relations amicales. Si toutes n'ont pas le même intérêt immédiat, toutes ont à lutter contre un ennemi commun : les forces destructives de la nature ; et toutes ont, à un titre égal, à faire prévaloir partout la justice, justice distributive, tout au moins.

Les associations se multiplient. C'est un bien, c'est un signe des temps. En apparence se dressent des barrières entre les groupes. Laissons faire et laissons dire : ces barrières factices disparaîtront. En réalité, les barrières n'existent pas.

On peut faire une classification. On distingue : 1° Ce que j'appellerai les *groupes des ventres* (alimentation, commerce, industrie) ;

2° Les *groupes des sentimentalistes* (littérateurs, romanciers ,etc.) ;

3° Les *groupes scientifiques* (inventeurs, analystes, synthétistes).

Tous visent le même but : le progrès, l'amélioration des conditions de l'existence. Comment peut-il y avoir dissentiment entre eux ?

Pour le moment pendant la période de préparation, d'incubation, de transformation, il y a luttes, luttes souvent meurtrières, rivalités

engendrant la guerre, parce que les hommes tâtonnent, cherchent, s'inquiètent. Mais vienne l'organisation, viennent les organisateurs qui montreront à tous *l'intérêt bien compris*, et les luttes cesseront ; seule l'émulation stimulera les activités en vue du bien qui est le même pour tous.

Que la sélection sociale se fasse, et elle se fera ; que la vraie hiérarchie basée sur les aptitudes, soit enfin la règle, la loi sans laquelle la société est impossible ; que tous les membres du corps social aient l'existence matérielle assurée et que chacun puisse librement développer ses facultés et prétendre, suivant ses moyens, à la place que la logique doit lui assigner, et au lieu du désordre, nous aurons l'ordre, au lieu de l'anarchie, nous aurons la synarchie.

Nous devons donc travailler dans ce but : l'union.

Il ne s'agit pas de décréter que tous les hommes sont égaux. Egaux ? Et comment ? Egaux devant la Justice et la Miséricorde, oui. Mais égaux par les aptitudes, par l'intelligence, par le cœur ? Non malheureusement.

Dans la société, il y a des hommes d'élite et cette élite comprend tous ceux qui sont désintéressés, qui aiment, qui savent, qui ont vécu, qui *peuvent donner* parce qu'ils ont acquis et qui donnent, parce qu'ils savent qu'ils le doivent, parce que leur nature développée les y oblige, parce qu'enfin c'est *un besoin* pour eux. Ceux-là comprennent que plus on a de droits, c'est-à-dire de puissance, plus on a de devoirs ; que plus on possède, plus on doit donner et que ce que l'on a, on ne peut le garder pour soi : c'est contre leur intérêt, contre l'idée de progrès qu'ils portent en eux en naissant. Voilà ceux qui guideront les autres et auxquels tous les autres voudront obéir, et auxquels ils obéiront avec amour parce qu'ils se sentiront aimés.

Où est cette élite ? Elle existe, elle a toujours existé, mais cachée, obscure, quoique sentie et fécondante, dans les couches humaines. Son action n'a jamais cessé, et si l'humanité a progressé et progresse toujours, c'est à elle qu'elle le doit. Pour sa récompense, elle reçoit la couronne du martyre ; et sa mort est plus fécondante que sa vie.

C'est sa destinée pendant les périodes d'enfantement. Viendra le jour où, à la face du soleil, devant les peuples heureux, elle occupera la place aujourd'hui usurpée et qui lui revient de droit.

En attendant, quel est son rôle ? Pendant la période de barbarie, au moyen âge, jusqu'au seuil même du XIX[e] siècle, elle a formé comme une franc-maçonnerie mystique ou idéale. Sans signe de ralliement, sans mot de passe, *ses membres* se sont reconnus, ils ont communié ensemble, semblables aux chrétiens des catacombes. Son œuvre, pour être latente, n'en a pas moins été constante. L'idée d'immortalité, de justice, de charité, de solidarité a été soigneusement entretenue par eux, et aujourd'hui nous la voyons enfin aux prises avec les vieilles théories exclusives d'autrefois.

Cette idée est la grande et finale synthèse : elle domine toutes les conceptions, toutes les philosophies, toutes les religions. Elle les résume et les condense. Elle est l'Unité embrassant la multiplicité.

Unité d'aspiration : le bonheur. Multiplicité des besoins soit du corps, soit de l'âme, soit de l'esprit.

Unité des besoins du corps : tous les organismes humains ont les mêmes besoins.

Unité des besoins de l'âme : toutes les âmes veulent de l'affection.

Unité des besoins de l'esprit : tous les esprits ont soif de savoir.

Et ces trois unités se fondent en une seule, la Grande Unité : le bonheur final.

Définir les besoins, c'est définir le rôle des organes, et définir les organes, c'est définir l'homme.

Par organes, j'entends non seulement l'appareil du corps humain, mais encore les facultés de l'âme et de l'esprit, que ces facultés soient dépendantes ou indépendantes de l'organisme tangible. (Ceci pour concilier les données physiologistes avec les théories spiritualistes).

Le bonheur est donc l'idéal cherché dans tous les temps et par tous les peuples.

Arrêtons-nous ici. Deux systèmes sont en présence, et il n'y en a que deux : le bonheur est-il exclusivement dans la vie terrestre, ou existe-t-il dans d'autres vies ? L'homme meurt-il tout entier ou la partie intelligente de son être survit-elle ?

Il est facile de voir, en posant la question, que, si l'homme meurt tout entier, le bonheur doit être atteint sur la terre. Les hommes qui partagent cette opinion, se sont-ils demandé pourquoi et comment le progrès est continu ? Et s'ils se sont posé cette question, je suis à me demander comment ils l'ont résolue. Car enfin où est le lien qui relie les humanités disparues avec les humanités survivantes ?

Pour celui qui croit à la survivance et surtout à la réincarnation, le problème est résolu. Le lien est trouvé.

Quoi qu'il en soit, matérialistes ou spiritualistes (des mots !) tous les hommes cherchent le bonheur. Il s'agit donc de s'entendre pour le trouver. Je sais bien qu'il sera difficile, peut-être même impossible, de faire admettre aux matérialistes que tous les hommes ont intérêt à faire leur bonheur réciproquement. Celui pour qui la vie terrestre est tout, admettra difficilement qu'il doit s'intéresser à son semblable et lui venir en aide, à moins que son intérêt *immédiat* le lui commande. Par exemple, dans la crainte d'une révolte de la part de gens affamés, il donnera volontiers un peu de ce qu'il a de trop ; mais là se bornera sa charité (?)

Cette réserve faite, en supposant que ces matérialistes soient des philanthrophes et désirent sincèrement le bonheur de l'humanité, où se trouvera le terrain d'entente ?

Et d'abord chez ceux-ci, que trouvons-nous ? Des hommes politiques, des socialistes de toutes nuances, des anarchistes, des hommes de loi.

Ils recherchent, ambition personnelle à part, l'amélioration des conditions de chacun et de la collectivité. Sur ce terrain, spiritualistes et matérialistes peuvent s'entendre. Que les premiers confinent, pour un instant, leur idéal sur la vie terrestre et qu'ils imaginent que le bonheur final peut être atteint sur cette planète. Dès lors, leur but sera le perfectionnement de la race, de la société, la répartition équitable des emplois et des richesses, richesses physiques et intellectuelles, jouissances matérielles dans la mesure utile et jouissances morales dans toute leur acceptation la plus élevée, justice pour tous, affection réciproque.

La terre et le ciel se touchent ; ils ne font qu'un. Que nous soyons des esprits dépouillés du corps tangible ou que nous soyons des animaux perfectibles, peu importe pour notre thèse, si nous marchons ensemble, la main dans la main, vers la conquète du bien, sans épithète, si nous travaillons de concert pour les générations présentes et futures.

Des comités d'études, des groupes formés travaillent dans leur sphère, dans leur champ d'action : les questions qu'ils se proposent de résoudre ne sont pas les mêmes, cela se comprend. Il y a tant d'aptitudes et de compréhensions diverses ! Il y a tant de maux à soulager, tant de besoins à satisfaire, tant de tendances et de manifestations dans le monde corporel et le monde des esprits !

Nous comprenons que tous les *hommes* d'une même race, ou d'une nation ne puissent être unis par des liens étroits et fondus en une association unique.

Mais ce que nous désirons, ce que tout esprit vraiment supérieur doit désirer, c'est qu'au-dessus de toutes ces associations plane un groupe d'intelligences, n'appartenant, *par l'idée*, à aucun comité particulier et dominant, par la puissance du concept, l'ensemble des associations et des collectivités.

Je veux en venir au Congrès de l'Humanité.

Qu'est-il ? Que se propose-t-il ? Qui l'inspire ? Qui le dirige ? Quel est son programme ?

Autant de questions que les esprits, même les plus clairvoyants, se sont posées et se posent encore.

L'Idée du congrès procède de l'Idée-Une. Elle est au-dessus de tout, et elle procède du sentiment profond de la solidarité.

Amo, qui est l'incarnation de cette idée, n'est plus une personnalité. Il est l'humanité même, l'humanité tout entière qui souffre, pleure, gémit, rit, chante, pense et réfléchit.

Il est le pauvre honteux qui attend l'aumône au coin d'une rue, il est le chemineau à la recherche d'un peu de travail, il est la mère de famille qui quête du pain pour ses enfants, il est l'industriel laborieux

luttant contre la matière, il est le professeur enseignant dans toutes les branches des connaissances, il est le philosophe aux vues multiples, il est le théologien s'abîmant dans l'étude du divin, il est Boudha, il est le Christ, il est la Vierge immaculée d'où va naître l'humanité future, il est l'Être collectif, à la fois matière et esprit, il est le corps et l'âme. Il vit toutes les vies, il embrasse tous les mondes animés ou inanimés, il sollicite toutes les intelligences, il embrase tous les cœurs.

Que veut-il ?

Réunir pour un jour quelques bonnes volontés, quelques braves cœurs. De tous les coins de la terre répondent ceux qui ont entendu son appel.

Et quand tous ceux qui ont compris se trouveront réunis, que se passera-t-il ?

C'est là le programme. Il faut, paraît-il, un programme.

Je ne suis pas qualifié pour en parler. Mais s'il m'est permis de donner mon opinion, voici ce qu'il sera sans doute.

Un comité va se constituer dans ce but. C'est lui qui recevra les délégations.

Que leur dira-t-il ?

Il fera sans doute tout d'abord *vibrer* les âmes. Il leur parlera d'amour, de fraternité. Il leur communiquera cette chaleur dont il sera animé, il les entraînera vers le sanctuaire où repose l'homme idéal, et, dans une commune prière, ils l'invoqueront, ils s'en inspireront. Après la communion, toutes les questions qui intéressent l'humanité seront traitées. Chacun fera entendre sa voix. Tous, athées, matérialistes, spiritualistes, seront conviés ; tous seront écoutés. De discussion, point ; chacun exposera ses idées. Ces idées seront résumées. Au besoin, les délégués se formeront en groupes pour rédiger les cahiers. Le Comité sera chargé de les condenser.

Qu'en sortira-t-il ?

Mais simplement ceci : c'est que des hommes, appartenant a diverses nationalités, se seront rencontrés, se seront connus et aimés, oui, certes, aimés au moins un instant. Le congrès terminé, les hommes qui l'auront composé ne s'oublieront pas ; ils continueront à s'en entretenir, à s'entretenir de ce qui leur est le plus cher, de l'humanité et des moyens propres à la régénérer. De tous les coins *du globe*, partout où les délégués se trouveront, une chaîne magique sera formée, une puissance formidable sera mise en jeu ; il ne s'agira plus que de la maintenir et la conserver.

Pour qui connaît les arcanes magiques, la force psychique qui est semblable aux accumulateurs électriques reliés par des fils invisibles, le résultat sera immense.

Et alors, le sentiment de la solidarité humaine, l'amour de ses semblables, le désir ardent de voir se réaliser ce qui a coûté tant d'efforts, tout cela

constituera un faisceau de lumière dont les rayons pénétreront les couches sociales.

Je ne veux critiquer aucun système, aucune opinion. Mais qu'il me soit permis de m'étonner qu'un groupe, se disant rempli d'amour, assoiffé de savoir, pénétré de la solidarité, se tienne à l'écart du mouvement, non seulement du mouvement qui se dessine avec tant d'ampleur en faveur du Congrès de l'Humanité, mais encore de tout mouvement qui porte les hommes à s'unir ou à se grouper dans un but supérieur et indépendant de toute école,

Un Syndicat de la Presse spiritualiste est fondé. Un appel a été adressé à tous les directeurs de revues spiritualistes, sans distinction ; chose étrange, pour des spiritualistes, il s'en est trouvé pour dire : « Nous ne sommes pas mûrs pour cela ! Nous ne sommes pas mûrs pour nous entendre, pour nous comprendre ! »

Qu'est-ce à dire ? Est-ce bien vous, les représentants de la sagesse orientale ? Est-ce bien ainsi qu'a parlé le Boudha dont vous semblez vous inspirer ? Et Jésus ? Vous inspirez-vous de lui ?

Quoi ? les spiritualistes de France n'ont pas raison de se syndiquer ? Quoi ? Ils ne sont pas mûrs pour cela !!

Oh ! Tenez, laissez-moi, laissez-nous. Je ne voudrais pas être forcé *de vous dire ceci :* c'est que je vous aime autant que Jésus a aimé les pharisiens.

Vous les connaissez sans doute. Ils sont encore là, autour de nous.

L'orgueil ! oh ! l'orgueil chez des spiritualistes !

Car, au fond de toutes les objections, il n'y a que cela : l'orgueil !

O mes frères, je vous en supplie, vous êtes grands par l'intelligence, par la puissance de penser ; soyez grands par le cœur. Ayez pitié de nous, pauvres petites gens, qui cherchons la lumière, la vérité ; aidez-nous, secourez-nous.

Vous écrivez de belles pages, de beaux livres ; nous voudrions un peu de votre cœur, nous voudrions, ne fût-ce qu'un jour, vous sentir auprès de nous. Charité, charité !

Jésus, s'il était encore un homme, viendrait à cet appel. Boudha aimait les faibles, les petits ; nous, nous sommes les faibles et les petits et nous avons besoin de l'affection, de la sympathie, de l'encouragement des cœurs d'élite, tels que les vôtres.

Mais ne seriez-vous pas déjà des purs esprits et la chair ne vous fait-elle pas horreur ! Ah ! je comprends. Vous êtes trop loin et il vous répugne de revenir. Vous êtes *yoguis,* les yoguis ayant conquis le paradis, un paradis fermé à tout ce qui n'est pas yogui.

Ne nous aiderez-vous pas à le devenir à notre tour ?

Arrête-toi, mon âme. On va voir de l'amertume dans tes paroles. Songe que ces yoguis, qu'ils le veuillent ou non, sont tes frères ; aime-

les, aime-les de toutes tes forces, aime-les tellement qu'ils seront bien forcés de t'entendre et de venir à toi.

Oui, venez, je vous en prie, je vous en conjure. Vous serez parmi nous ce que vous voudrez ; venez, vous serez heureux, croyez-moi. On vous entourera d'amour, de respect et d'admiration. Votre bonheur sera encore plus grand ; la paix dont vous jouissez, vous nous la ferez partager, et vous participerez ainsi à une œuvre sublime.

Nous ne vous demandons pas que vous leviez le voile de votre doctrine. Il est possible que, parmi nous, peu soient dignes de cette preuve de confiance. Gardez vos mystères ; sentinelles vigilantes, défendez contre le profane votre sanctuaire.

C'est bien. Je vous approuve.

Mais s'il est parmi nous des indignes ou si nous ne sommes pas préparés, tous, nous sommes les fils du même Père, tous, nous avons les mêmes besoins, les mêmes droits et les mêmes devoirs.

C'est en cela que vous nous ressemblez.

Si, malgré tout, vous persistez dans votre isolement, hé bien ! ce sera à nous de vous plaindre, oh ! de vous plaindre bien sincèrement.

Semblables à Lazare, quelques-uns d'entre nous peut-être un jour, resteront impuissants devant votre repentir. La loi du Karma est inflexible. Songez-y.

ALBAN DUBET.

CONTROVERSE

Le Spiritisme et la Presse

La grande presse, depuis un an ou deux, commence à sortir du mutisme systématique qu'elle gardait vis-à-vis du spiritisme. Nous ne devons pas lui en avoir une grande reconnaissance, car ce n'est qu'en rechignant qu'elle aborde ce domaine suspect et seulement sous la poussée de l'actualité. Les maisons hantées d'Agen et de Valence en Brie, les apparitions de Tilly-sur-Seulles, les prophéties de Mlle Couesdon sont les aiguillons qui ont excité la verve des reporters. La pièce de M. Victorien Sardou a mis le feu aux poudres, et de tous côtés on a été obligé, bon gré mal gré, de causer de cette doctrine mal vue par les esprits forts.

Notre intention n'est pas de relever toutes les sottises débitées un peu

partout, notre Revue n'y suffirait pas ; nous constaterons simplement que le public est d'une ignorance profonde au sujet de nos théories et des phénomènes sur lesquels elles s'appuient. Malgré une bibliographie très fournie, on connaît peu ou mal, même dans les milieux instruits, les recherches de Crookes, de Wallace, de Gibier, de Rochas, de Richet, de Lombroso, de Lodge, de Varley, etc. Si par hasard un chroniqueur semble en avoir une vague idée, il est facile de voir qu'il n'en comprend pas du tout la genèse et encore moins l'explication.

Prenons un exemple. Parmi les vulgarisateurs scientifiques les plus estimés, M. Emile Gautier s'est distingué par la netteté de ses idées et la clarté de son style. Il expose adroitement les matières les plus ardues, il semblait donc tout indiqué pour présenter au public la nouvelle doctrine. Eh bien, on peut s'assurer qu'il a sur le spiritisme une opinion tout à fait fausse, comme nous allons le constater. *Le Figaro* du 6 août publie sous le titre : *Au Seuil du Mystère*, un article de cet écrivain qui renferme des déclarations intéressantes à connaitre :

« Je ne nie pas, dit l'auteur, la réalité de ces phénomènes mystérieux, qui passionnent, à ce qu'il paraît, nos savants « d'avant-garde. » Je ne veux pas les connaître. Car si, d'aventure, j'en pouvais constater seulement un, je serais obligé de constater en même temps qu'ils contredisent toutes mes théories. Or, à mon âge, on ne refait pas volontiers l'intégralité de son éducation scientifique. J'aime mieux m'en tenir à ce que je sais. »

Cette déclaration est franche ; on y voit sans fard s'étaler cette horreur de la nouveauté, ce misonéisme qui est un trait de notre caractère. Mieux vaut rester dans l'erreur que risquer de démolir l'échafaudage de ses connaissances. Ainsi raisonnent les Académiciens qui s'endorment mollement sur les connaissances acquises, jusqu'au moment où des vérités nouvelles, éclatantes, admises par tout le monde, viennent les tirer de leur somnolence et de leur incurie. Alors ils les admettent, avec le sourire honteux dont parle Wallace.

Nous voyons aussi dans cette déclaration la nonchalance de l'homme arrivé qui craint d'ébranler sa situation. Quoi ! faut-il risquer sa tranquillité et son bien-être pour des idées nouvelles ? « Le jeu en vaut-il réellement la chandelle ? » Que non pas, laissons aux pauvres diables, aux rêveurs, le soin de vouloir éclairer l'humanité. La vie est si courte qu'il est inutile de compromettre les résultats acquis. Vivons dans notre fromage ; foin des agitations vaines et des recherches stériles, jouissons en paix de nos avantages. Bien placé dans la Presse, gagnant largement notre vie, nous irions troubler notre quiétude pour un grain de vérité, non, non, ce n'est pas notre intention, « nous ne voulons pas connaître ces nouveautés. »

Heureusement, tout le monde n'a pas la béate satisfaction de M. Emile Gautier. Il est des âmes généreuses que le besoin de savoir tourmente. Il

existe des intelligences que l'au-delà sollicite comme un troublant problème qui exige impérieusement une solution. Les savants « d'avant-garde » sont ceux qui font passer le devoir avant toutes les considérations matérielles. Dès que le doute est entré dans leur esprit, ils n'ont plus de repos qu'ils ne soient parvenus à s'éclairer. C'est à ces hommes que la science doit ses progrès, ils n'ont jamais perdu de vue la grande parole de William Thomson d'après laquelle : « La science est tenue, par l'éternelle loi de l'honneur, à regarder en face tout problème qui peut franchement se présenter à elle. »

Eh bien, le spiritisme est un de ces problèmes, il est à l'heure actuelle la question capitale qui doit-être résolue pour le bonheur du genre humain. Il touche aux plus graves intérêts de la vie intellectuelle des peuples. C'est en vain que les matérialistes ont cru avoir étouffé l'espoir de l'immortalité. En vain ils ont enseigné la méthode positive, croyant que jamais l'âme ne pourrait tomber sous les sens, ils se sont aussi grossièrement trompés qu'il était possible de le faire. En employant leurs méthodes, en se servant de leurs procédés, nous sommes arrivés expérimentalement à démontrer que l'âme humaine est une réalité distincte du corps ; nous l'avons séparée de sa gaîne physique, nous avons réussi à la faire évader de sa prison charnelle ; nous avons pu la voir, la photographier en dehors de son habitat organique, et cela se répètera à satiété, jusqu'à ce que cette grande vérité éclate à tous les yeux.

Qui ne sent l'immense révolution que cette découverte est appelée à produire. Qui ne voit les conséquence immédiates qui en découlent? Cette âme distincte du corps, c'est le moi vivant et personnel qui sent, qui pense, qui veut ; le corps n'est plus qu'un vêtement, qu'une enveloppe indifférente, qu'une condition physique de vie, mais ce n'est plus la seule réalité. L'âme ne meurt pas, l'âme survit à la décomposition de son habitacle corporel, elle habite dans l'espace où elle conserve les souvenirs d'ici-bas. Nous savons comment se fait cette séparation, nous pouvons dire quelles seront les conditions de cette vie future, et cette fois, c'est encore en employant les méthodes de la science que nous proclamons ces vérités. C'est une erreur complète de prétendre que le spiritisme est en opposition avec les lois naturelles. Jamais ses adeptes n'ont enseigné semblable hérésie, c'est pourquoi nous ne saurions trop protester contre les affirmations suivantes de M. Emile Gautier.

« Le caractère distinctif des phénomènes de l'occultisme est précisément d'être surnaturels, c'est-à-dire au-dessus et en dehors de ce que nous voyons et de ce que nous savons. Il n'en est pas un seul qui ne constituerait, de par sa seule existence authentique, un démenti formel aux faits et aux principes sur lesquels nous avons la candeur de nous considérer comme irrévocablement fixés. Sans doute, à entendre ceux qui cherchent à tout prix une explication plausible et rationnelle, il y aurait simplement

sous roche certaines lois parfaitement naturelles, mais encore indéterminées et inconnues. Soit, mais ces lois problématiques seraient alors d'une nature telle qu'elles ne laisseraient rien subsister des anciennes lois qui furent jusqu'ici l'unique critérium de notre certitude et dont il serait à peu près inadmissible que, dans le brusque effondrement de l'échafaudage de nos connaissances, il ne dût subsister aucune trace. Nous n'aurions plus qu'à flamber nos bibliothèques, à démolir nos écoles et nos laboratoires, à déplisser nos cerveaux mal orientés, et à faire table rase de notre passé mental, pour recommencer *ab ovo*, sous les auspices de ces puissances mystérieuses, pour qui plus n'existerait ni temps, ni espace, ni pesanteur, ni attraction, ni rien, l'éducation intégrale du *genus humanum*. »

Eh ! non, il ne faut rien démolir, rien brûler ; le spiritisme ne vient pas s'opposer brutalement à tout ce que nous savons, il ne se joue pas des possibilités naturelles ; les rapports des esprits avec nous sont soumis aux lois générales ; ce que le spiritisme détruit, ce sont les idées préconçues, les affirmations arbitraires des matérialistes, ce qui est bien différent.

Une certaine classe de philosophes, prenant ses désirs pour des réalités, a décrété orgueilleusement les limites du possible et de l'impossible. Abusant du nom de la science, ils ont voulu tirer de ses enseignements des conclusions absolues et indiquer des limites à l'investigation humaine ; mais ils ont compté sans leur hôte, la nature se joue des décisions arbitraires et elle donne raison tous les jours à cette pensée d'Arago, « Qu'en dehors des mathématiques pures, personne n'a le droit de prononcer le mot impossible. » Il ne faut pas abuser du mot surnaturel. Si un phénomène se produit, c'est qu'il est naturel, sans quoi il n'aurait pas lieu ; dès lors il reste à l'expliquer, et c'est ici que la besogne est plus ou moins difficile, mais il y a lieu, à ce moment, d'employer toutes les ressources des sciences, de leur demander tous leurs efforts, de les étendre jusqu'aux faits, si l'on veut arriver à les comprendre.

Bien loin de faire table rase du passé, c'est le cas de lui faire un énergique appel. Il n'est pas nécessaire d'imaginer des lois nouvelles contredisant les anciennes, il faut simplement les envisager dans leur philo sophie, leur faire déployer toute leur envergure, chercher à leur faire rendre tout ce qu'elles peuvent donner, et l'on sera bien surpris, parfois, de n'y avoir pas songé plus tôt.

Prenons un exemple :

Si je soulève une table légère avec ma main, personne n'en sera étonné. Chacun sait que l'effort musculaire a été produit par les muscles de mon bras. En m'opposant à la force de gravitation qui attire cette table, j'ai dépensé une somme d'énergie qui est mesurée par l'effort exercé pour contrebalancer cette attraction. Il y a donc eu deux facteurs distincts : 1° Une volonté en action, 2° une certaine énergie consommée. Supposons maintenant que le même phénomène ait lieu en mettant ma main au-

dessus de la table, sans contact direct. Aurai-je besoin d'invoquer une force nouvelle pour expliquer le phénomène ? Nullement. L'énergie nécessaire sera la même que précédemment, elle sera fournie toujours par mon organisme, mais elle s'extériorisera d'une autre manière que précédemment ; en second lieu, la volonté agissante ne sera plus en moi, mais hors de moi. C'est cette volonté qui emploiera l'énergie nécessaire d'une manière différente de celle qui nous est habituelle, mais en cela seul consistera la différence. Ce ne sera donc pas un acte surnaturel, en contradiction avec tout ce que nous connaissons. On n'aura pas besoin, pour l'expliquer de brûler tous les livres de mécanique et de physiologie, il suffira de leur ajouter un paragraphe dans lequel sera consignée l'action d'une force à distance. On pourra même provisoirement l'assimiler à celle de l'aimant, quitte à rectifier plus tard cette vue de l'esprit si elle est inexacte, mais encore une fois, nulle nécessité ne nous oblige à rejeter en bloc toutes nos connaissances antérieures.

Sans doute, il faudra bien se résigner à accepter des possibilités nouvelles, et en très grand nombre, mais la science ne fait pas autre chose depuis son origine. On a même vu des revirements complets s'opérer sans amener de bouleversements. A la théorie de l'émission de Newton à succédé celle des vibrations, soutenue par Young et Fresnel. N'avons-nous pas vu les idées de Cuvier absolument repoussées, au moins au sujet des déluges périodiques et de la fixité des espèces ? Elles ont été remplacées par l'action continue des lois naturelles démontrée par Lyell, et par la théorie de Darwin, admise généralement aujourd'hui. D'ailleurs on aurait pu faire les mêmes objections au penseur malavisé qui aurait prédit, il y a trente ans, l'invention du téléphone ou du phonographe. Que n'a-t-on pas dit encore contre l'impossibilité de la vision à travers les corps opaques, et cependant nous avons des rayons X qui remplissent le même rôle, et dont il n'est pas possible de récuser le témoignage.

La vérité est que le spiritisme est impopulaire parce qu'il renverse trop de systèmes établis, qu'il procède d'une manière originale, tout à fait en dehors des voies tracées, et qu'il a eu le tort d'être propagé, en premier lieu, par des investigateurs n'appartenant pas à la science officielle. Aussi quelle grimace méprisante de la part des infaillibles qui représentent le monde savant, lorsqu'on prononce son nom. Le spiritisme, qu'est-ce que cela ? des sottises, des chimères, des balançoires bonnes pour les vieilles femmes et les enfants. Laissons dire, le fait est plus puissant que tous les savants réunis, affirmons avec William Crookes que si cela n'est pas possible, cela est cependant, multiplions nos expériences, semons à pleines mains dans le public les récits de nos travaux, et alors, en dépit de tous les chroniqueurs passés et futurs, la vérité finira par se faire la place à laquelle elle a droit.

Gabriel DELANNE.

THÉORIE

La Photographie Transcendantale

Monsieur le professeur Lodge ayant fait une conférence à la *London spiritualist alliance*, quelques idées qu'il y manifesta furent commentées par les spirites qui étaient présents à cette conférence. Après cela, M. le professeur Lodge écrivit une lettre au Directeur *du Light* ; dans cette lettre, entr'autres choses, il dit que le rôle principal de la *Society for psychical Researh* de Londres n'est pas seulement de soumettre à une critique sévère les cas qu'on lui présente ; cela n'est qu'une petite part, quoique nécessaire de ce rôle : la Société a son importance en tant qu'elle forme un anneau de conjonction entre la vieille science et la nouvelle, parce qu'elle explore les régions qui se trouvent entre le champ ortodoxe et celui qu'on pourrait nommer hétérodoxe, et cette missive finit comme suit : « *La Society for psychical Researh* a commencé l'étude topographique de toute la montagne des faits inexpliqués, et lentement y fabrique une route. Dans ce travail, elle pourra quelquefois miner quelque point de la position que vous occupez, ou cela pourra paraître. C'est peut-être parce que vous êtes trop sûrs de la solidité de vos théories, que vous ne vous donnez pas la peine de les examiner avec des méthodes critiques ».

A cette lettre, qui a été publiée tout entière dans le *Light* et qui a été reproduite sur le *Vessillo Spiritista* de Vercelli, M. Ernest Volpi fait suivre la note que nous publions ici tout entière.

« Je professe la plus grande déférence pour la *Society for psychial Researh* de Londres ; j'éprouve même une vraie gratitude pour quelques-uns de ses membres, en particulier pour sir William Crookes et pour sir Alfred Russel Wallace. On ne peut pas imputer au premier sa réserve, parce que, malgré elle, et peut-être même un peu à cause d'elle, il a prêté une aide puissante à la cause du spiritisme.

On ne peut oublier que quelques années auparavant, lorsque les matérialisations et les photographies spirites étaient regardées comme un fait impossible par la grande majorité du genre humain, nous nous sommes tous appuyés sur la haute autorité scientifique de Crookes. Qui n'a pas également cherché un appui sur l'opinion de Wallace ?

Il semble cependant qu'en ce qui regarde l'étude sérieuse de la photographie spirite à laquelle Wallace croit fermement, sa voix ne fut pas encore écoutée par la société à laquelle il appartient.

Poussé par le regretté professeur Rossi-Pagnoni, j'envoyais, il y a quelques années, à la Societé, des photographies spirites en appelant

spécialement son attention sur une d'elles, pour laquelle j'avais fait pendant diverses années, et avec divers photographes, des épreuves de contrôle pour reproduire cette même photographie, avec toutes ses spécialités, sans y réussir. J'étais même arrivé à la certitude expérimentale que certains caractères de transparence étaient absolument inimitables avec des moyens purement humains.

J'avais déjà soutenu à ce propos, en public et en particulier, des discussions, des polémiques dans des journaux quotidiens, et des paris. J'avais même offert un prix à quelques photographes qui avaient combattu mes affirmations, s'ils réussissaient à montrer que j'étais en erreur en me présentant de leur côté, un champion photographique opérant contradictoirement avec moi, et j'en étais toujours sorti victorieux.

Il suffit de lire le compte rendu du congrès de 1889 pour s'assurer que j'y ai victorieusement soutenu ma thèse sur les photographies spirites. L'ingénieur Mac Nab, très connu comme homme technique et comme investigateur sérieux en cette matière, après avoir, depuis le congrès, étudié cette photographie, m'écrivit qu'il partageait mon opinion sur sa provenance transcendantale.

Je conserve encore sa lettre. Sans parler d'autres personnes, la *Société de psychologie expérimentale de Munich* (Bavière) après des épreuves faites par les photographes de cette même Société, me fit savoir par son vice-président, M. l'ingénieur Deinhard (le président était M. Du Prel), que ces mêmes photographes n'avaient pas obtenu le résultat de reproduire les caractères susmentionnés. *Je possède encore ce document.*

Je pensais, après ce que je viens d'exposer, que l'honorable Société de Londres voudrait bien faire également quelques expériences sérieuses, avant d'établir son opinion sur ce sujet. Il n'en a pas été ainsi, à ce qu'il paraît. Un beau jour, un de ses membres appartenant au beau sexe, chargé peut-être de faire un rapport à ce sujet, écrivit dans le *journal intérieur* de la Société : *qu'il ne croyait pas devoir attacher aucune importance à la photographie que j'avais envoyée, parce qu'il n'avait pas des motifs de croire que je n'aurais pas été dupe, et qu'il en voyait au contraire quelqu'un pour croire que je l'avais été.*

Son verdict, à ce qu'il paraît, fut accepté sans contestation (1). Mais cette facon de rendre un verdict est-elle en harmonie avec ce que dit dans sa lettre au *Light*, l'éminent président de la Société physique et mathématique de Londres, le professeur Lodge ? A-t-on soumis ce cas à une analyse scientifique avant de le juger ? Je le répète, j'en doute beaucoup. Tant que mes adversaires ne pourront pas m'opposer un cliché

(1) Je m'empresse d'ajouter que ce très estimé membre de la Société est bien méritant de la cause spiritualiste, pour l'avoir courageusement soutenue pendant le congrès psychologique de 1896, à Munich (Bavière).

qui présente les caractères exceptionnels en question, je reste convaincu que le public s'appuiera sur mes expériences et sur celles d'autres, qui ne sont pas les premiers venus dans l'art de la photographie et dans l'investigation spirite, plutôt que sur des assertions basées sur des présomptions superficielles.

J'ai la certitude mathématique de ce que je dis, elle est fondée sur une loi photographique à laquelle je suis arrivé en faisant des expériences de contre-épreuve, et sur la loi de la réflexion de la lumière qui est non moins certaine et absolue.

La première nous dit qu'il existe un rapport entre un corps volumineux qui pose et le relief qui en est la conséquence sur le négatif et le positif ; un corps plan, c'est-à-dire une simple surface présentée à l'objectif, ne donne pas le même relief qu'un corps solide.

Cette loi, dans notre cas, fait disparaître toute supposition qu'il y ait eu une manipulation au moyen de plaques, de miroirs, de portraits préparés d'avance ; en un mot d'une surface plane de quelque genre que ce soit.

Ce fait ressort d'une manière indubitable, en comparant les deux figures qui se voient sur la photographie, dont l'une représente ma propre personne. Or la figure que je déclare transcendantale, présente une densité moindre que l'autre, tandis qu'elle présente un relief égal à cette dernière, relief qui est aussi en harmonie avec celui des meubles qui faisaient partie de la pose.

Donc cette figure moins dense a dù être nécessairement l'impression photographique d'une personne qui avait les dimensions d'un corps humain, et cela en raison de la loi que je viens d'énoncer.

On ne peut pas dire qu'elle est moins dense que l'autre pour avoir été moins longtemps en pose, puisque les parties blanches sont aussi parfaitement développées que celles de la figure qui me représente. La main droite de la première, qui est placée sur le dossier d'un siège, ainsi que le commencement du bras, sont transparents, à vue d'œil, puisqu'ils laissent apercevoir les objets qui se trouvent derrière eux. On peut aussi reconnaitre la transparence totale de la forme en question, au moyen de la loi de réflexion de la lumière. Celle-ci venait du côté gauche de la pose ; or elle a été réfléchie par ma personne et par les meublès existants ; mais non par la personne qui reste invisible aux yeux de tout le monde.

On peut s'en assurer en observant les clairs-obscurs de la photographie qui nous occupe.

Je ne crois pas que l'honorable membre de la Society ait réfléchi a tous ces faits, ainsi qu'à d'autres détails très convaincants que j'ai relevés à l'occasion de mes expériences.

Une matière très ténue ayant des vibrations au-delà du violet, qui resta invisible à mes yeux et à ceux des assistants, laissa son empreinte sur la plaque sensible. Voilà l'explication que j'ai toujours donnée de ce fait, bien

avant la découverte de Roëntgen. Cette matière avait la forme humaine. J'ajoute que par une série de faits très compliqués (y compris la ressemblance physionomique), j'ai acquis la conviction absolue que la figure de la personne transcendantale est l'effet d'un cas de telepathie, c'est-à-dire d'un dédoublement d'une personne vivante, qui s'est présentée devant la plaque avec son corps fluidique, alors que son corps matériel était dans un lit, retenu par la maladie et plongé dans un assoupissement qui durait depuis quelques jours.

Pendant le congrès spiritualiste de 1889, et en d'autres circonstances, j'ai vu d'autres photographies obtenues dans d'autres pays, ayant ces mêmes caractères, quoique moins prononcés et plus difficiles à déterminer ; *j'en possède* quelques exemplaires. Le cas donc n'est pas isolé.

Depuis que j'ai envoyé la photographie ci-dessus à l'honorable *Society*, quelques années se sont écoulées. Dans cet intervalle, j'ai eu occasion d'expliquer *de visu*, avec la photographie sous les yeux, ces conceptions à des hommes d'une haute intelligence, qui ont facilement compris et ont regardé ma démonstration comme inattaquable. Si l'honorable Sociéty, se basant sur les données que j'ai exposées, voulait refaire cette étude avec un criterium strictement expérimental, c'est-à-dire en faisant des photographies de contrôle, elle pourrait arracher quelque ronce de plus, sur la route fatigante de cette montagne dont parle l'éminent professeur Lodge, puisqu'elle pourrait constater un des phénomènes les plus importants du spiritisme, le phénomène qui donne la preuve permanente et incontestable de l'existence d'êtres transcendantaux invisibles.

Ernest VOLPI.

Nota. — Dans le *Vessillo* de septembre, nous remarquons que M. le Dr Otero-Acevedo de Madrid, écrivain et investigateur bien connu, après avoir fait connaître la photographie ci-dessus à des photographes espagnols de ses amis, écrivit à M. Volpi, le 18 juin passé, que ceux-ci lui déclarèrent : qu'elle n'a pas les caractères de la photographie commune ; il ne se croient pas à même de l'imiter et tendent à croire qu'elle est médianimique ; ils approuvent ce que dit M. Volpi à ce propos.

Le même Monsieur, prié par M. Volpi de lui donner son opinion personnelle à ce sujet, lui envoya la lettre suivante à la date du 6 Août passé :

« J'ai reçu le dernier numéro du *Vessillo* et j'y ai lu votre lettre en « réponse a M. Lodge ainsi que la carte postale que vous m'avez envoyée. « Je pense conformément à votre constatation et je trouve très assurées « toutes les observations que vous y faites à propos de la photographie « que vous avez obtenue.

« Elles revêt des caractères tels que s'ils peuvent être simulés, on n'a « pas pu y réussir jusqu'à présent. Cette considération est, par soi seule,

« de grande valeur et poids. Je vous autorise à donner toute publicité a « cette opinion. »

Monsieur Otero-Acevedo a fait des études spéciales dans la photographie afin de démasquer l'imposture et le truc ; son opinion a donc un très grand prix dans cette question.

LES FAITS

LES FORCES INCONNUES

L'ancienne gouvernante d'Alfred de Musset, qui vit encore à Paris, et qui a toujours, parait-il, bon pied, bon œil (quoique la mort du charmant poète date déjà de quarante ans, de l'an 1857), racontait ces jours derniers à mon ami Adolphe Brisson, l'habile directeur des *Annales Politiques et Littéraires*, l'histoire suivante, qui va faire sourire un grand nombre de lecteurs, mais qui peut aussi en faire penser quelques autres :

« Un fait inexplicable dont ma sœur, Mme Charlot, et moi fûmes témoins, nous impressionna vivement, C'était au moment de la dernière maladie de M. de Musset ; jamais je n'oublierai l'émotion que nous eûmes ce soir-là, et j'ai encore les moindres incidents de cette étrange aventure présents à la mémoire. Mon maitre, qui n'avait point reposé du tout la nuit précédente, dont l'estomac était à peu près vide comme sa pauvre tête, s'était, sur la fin du jour, assoupi dans un large fauteuil. Ma sœur et moi étions entrées sur la pointe des pieds dans la chambre pour ne point troubler ce repos si précieux et nous nous assîmes en silence dans un coin, où nous nous trouvâmes dissimulées par les rideaux du lit.

« Le malade ne pouvait nous apercevoir, mais nous le voyions très bien, et je contemplais avec peine ce visage de souffrance que je savais n'avoir plus longtemps à regarder. Maintenant encore, quand je veux me rappeler les traits de mon maitre, je les vois tels qu'ils m'apparurent ce soir-là. Les yeux fermés, sa jolie tête penchée sur le fauteuil, et ses longues mains, maigres, pâles, d'une pâleur déjà de mort, croisées sur ses genoux dans une crispation presque douloureuse. Ma sœur et moi nous nous taisions toujours, et la chambre, éclairée seulement par une faible lampe, semblait entourée d'ombres et répandait cette tristesse particulière des chambres de malade. Tout à coup, nous entendîmes un grand soupir : monsieur venait de se réveiller et je vis ses regards se

porter sur la sonnette qui se trouvait placée auprès de la cheminée, à quelques pas du fauteuil. Il voulait évidemment sonner, et je ne sais quel sentiment me retint clouée à ma place. Toutefois, je ne bougeai pas, et mon maître, ayant horreur de la solitude et la croyant autour de lui dans la chambre, se leva, se tourna vers la sonnette dans l'intention bien évidente d'appeler quelqu'un ; mais, fatigué déjà par cet effort, il retomba dans le fauteuil sans avoir avancé d'un pas. C'est à ce moment que nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette que le malade n'avait pas atteinte, s'agita comme tirée par une main invisible et, instinctivement, au même moment, ma sœur et moi nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement.

« — As-tu entendu ?... As-tu vu ? Il n'a pas bougé de son fauteuil !

« A ce moment, la bonne entra, demanda innocemment :

« — Monsieur a sonné ?

« Cette aventure nous jeta dans un trouble extraordinaire, et si je n'avais eu ma sœur avec moi, j'aurais cru à une hallucination ; mais toutes deux nous vîmes, et nous fûmes trois à entendre. Il y a bien des années que tout cela est passé, mais j'ai encore dans l'oreille l'impression sinistre de ce coup de sonnette tintant dans le silence de la chambre, »

Cette petite histoire ne paraît pas dépourvue d'intérêt. Il y a, sans contredit, plusieurs manières de l'expliquer. La première est celle qui vient à l'esprit de tout le monde. Le Français, né malin, dit Boileau, n'y va pas par quatre chemins et s'écrie tout simplement dans son langage toujours imagé : « Quelle bonne blague ! » Et c'est tout. Quelques-uns peuvent réfléchir un instant de plus et ne pas admettre nécessairement une invention pure de la narratrice, Mme Adèle Colin, mais penser qu'elle a cru, ainsi que sa sœur, que Musset n'a pas touché le cordon de la sonnette, tandis qu'en réalité, il l'a touché du bout de la main. Mais ces dames peuvent répondre que la distance entre la main du poète et l'objet était très grande, que l'objet était inaccessible dans cette position et que c'est précisément là le fait qui les a frappées et sans lequel il n'y aurait pas d'histoire du tout. On peut supposer aussi que la sonnette a sonné, sans que le cordon ait été agité par un choc étranger. On peut supposer encore que, dans l'inquiétude de ces heures d'agonie, la femme de chambre soit venue sans avoir rien entendu, et que la coïncidence de son arrivée avec le geste de l'auteur de *Rolla* aura frappé les deux veilleuses, qui auront cru ensuite avoir entendu. Enfin, tout en le regardant comme inexplicable, on peut admettre le fait raconté.

Cette dernière opinion ne peut être que celle d'une minuscule minorité. Un homme sur mille raisonnablement. Encore ceux-là mêmes qui l'avoueront seront-ils très courageux, dans l'état actuel de nos connaissances scientifiques.

Voilà, dira-t-on, donner beaucoup d'importance au mouvement d'une sonnette. Il y a un peu plus de cent ans, un chercheur qui s'appelait Galvani, ayant constaté l'existence de mouvements musculaires dans les jambes d'une grenouille tuée et dépouillée de sa peau, étudia les causes de ces mouvements. Il ne se doutait pas que le télégraphe électrique sortirait un jour de ces études. Le tableau des grands résultats qui ont été amenés par de très petites causes ne serait pas moins éloquent dans l'histoire des sciences que dans celle des nations. L'immortelle découverte de la pile de Volta suivie de toutes ses conséquences, a eu pour cause un léger rhume de Mme Galvani et un bouillon de grenouille prescrit par le médecin.

Si l'histoire du cordon de sonnette d'Alfred de Musset était unique en son genre, il n'y aurait peut-être pas lieu de s'y arrêter démesurément, parce que le fait n'a pas été observé en des conditions scientifiques irréprochables. Mais il y en a beaucoup d'autres du même ordre, qui sont absolument certains et absolument inexplicables aussi.

Tout récemment, j'ai été appelé à constater personnellement des phénomènes de cet ordre, dont je ne dirai qu'un mot aujourd'hui : Un « médium » dont vous avez certainement entendu parler, Eusapia Paladino de Naples avait été appelée à Paris. Depuis plus de dix ans, elle a fait l'objet d'expériences nombreuses par des savants fort estimables : le docteur Charles Richet, professeur à la Faculté de médecine ; le professeur Lombroso, M. Schiaparelli, directeur de l'Observatoire de Milan ; comte de Rochas, administrateur de l'Ecole polytechnique, et plusieurs autres. M. Schiaparelli m'avait écrit qu'il n'était pas très sûr de ce qu'il avait vu dans ces expériences. J'ai le plus grand respect pour l'autorité scientifique de cet illustre astronome auquel nous devons quelques-unes des découvertes capitales de la science contemporaine. J'étais donc très désireux d'observer avec le plus grand soin moi-même les phénomènes qui pourraient se produire, et je suis très reconnaissant à l'honorable famille Blech de m'y avoir invité.

Nous étions à table six personnes. Eusapia était à côté de moi. Elle se leva, plaça ses mains, le revers en bas, l'intérieur en haut, de chaque côté d'un couvert d'argent, les doigts dirigés vers ce couvert, à trois ou quatre centimètres de distance, à gauche et à droite, et éleva ses mains à plusieurs reprises, comme si elle eût voulu attirer à elle le couvert et en disant : « *Vieni ! Vieni !* — Viens ! Viens ! »

Deux fois le bout du couvert, qui dépassait un peu l'assiette en dehors, fut soulevé à deux centimètres environ et retomba avec bruit naturellement.

Je n'ai pas besoin de dire qu'entre les deux mains il n'y avait ni fil, ni cheveu, ni rien. Mains et bras étaient absolument dégagés, s'écartaient à toutes les distances. C'était pendant le repas et sans aucun truc possible.

Voici le second fait :

On prit une table de cuisine rectangulaire, en bois blanc, dont on enleva le tiroir et que je vérifiai avec soin. Pas de truquage non plus. Elle se compose simplement d'un plateau ajusté sur quatre pieds rabotés en carré et pèse 7 kilos 300.

Cinq fois, sous nos yeux, en pleine lumière, cette table se leva à quinze centimètres environ du sol, les quatre pieds entièrement détachés, et resta assez longtemps séparée du sol, pour que l'on ait pu prendre la photographie pendant le soulèvement. Cette photographie établit, à défaut d'autres preuves, que personne n'y touchait par dessous. Nous avions tous les mains dessus, faisant la chaine.

Une sixième fois, nous avons constaté le même soulèvement en nous tenant tous debout. Alors la table s'est élevée à cinquante centimètres environ. En pressant sur elle, on éprouvait une résistance fluidique, comme si elle eût été supportée par de l'eau.

Expériences enfantines, pensent peut-être de sévères docteurs. Non. Il y a là une preuve de l'existence de *forces* encore *inconnues*, qui peuvent contrebalancer la pesanteur.

C'est la grenouille de Galvani.

CAMILLE FLAMMARION

(Tiré du *Petit Méridional*)

PHILOSOPHIE

ÉTUDE SUR L'ORIGINE DE L'AME

Nous avons la bonne fortune de mettre sous les yeux du lecteur, les bonnes feuilles d'un intéressant ouvrage, qui paraîtra prochainement, dû à la plume élégante et érudite de M. le général Fix. On trouvera dans ces pages la pure doctrine spirite, exposée avec une méthode et une clarté parfaites. Le public pourra juger par cet aperçu, des qualités qui font de l'auteur un des bons défenseurs de notre cause.

Il ne nous reste plus qu'une question à traiter, celle de l'origine de l'âme. N'est-ce pas, dit encore V. Tournier, la manière la plus raisonnable de comprendre le monde que de se le représenter comme un immense atelier dont Dieu est le chef, où travaillent des ouvriers de toute sorte et de tout degré, et où les fonctions sont distri-

buées à chacun selon sa capacité. Entre Dieu et nous, combien y a-t-il de degrés, de natures, de fonctions, d'espèces, d'êtres ? Qui pourrait le dire ? Mais ce qu'on ne peut s'empêcher de voir c'est que le rayon en se développant doit nécessairement enfanter un être supérieur à lui-même, destiné à occuper dans l'univers un rang plus élevé, à jouer un plus grand rôle cet être immédiatement supérieur à l'homme, est celui que nous appelons ange. Si l'ange était une création à part, nous aurions le droit d'accuser Dieu d'injustice, et Dieu ne peut être que la justice même. Pourquoi, en effet, avoir créé cet être privilégié ? Pourquoi lui avoir donné gratuitement toutes les qualités que nous n'acquérons que si lentement et au prix de tant d'efforts ? Pourquoi l'avoir affranchi des misères du corps et mis en possession de l'immensité de l'espace, tandis que nous serions condamnés pendant des siècles dans le cercle fatal de la réincarnation ? Et lorsque nous serons un jour affranchis de la nécessité de la réincarnation et que nous serons enfin admis au nombre de ces esprits privilégiés, leurs privilèges ne se tourneraient-ils pas alors en désavantage et n'auraient-ils pas, à leur tour, le droit de se plaindre, car ayant conquis par nos propres efforts une position qu'ils ne devraient qu'à la faveur, nous leur serions évidemment supérieurs ? C'est ce qui a fait dire à Bossuet, si nous ne nous trompons, que les élus sont supérieurs aux anges, et cela serait, si les doctrines qui considèrent les anges comme une création spéciale étaient vraies. L'ange donc sort de l'homme. Mais l'homme, d'où sort-il ? où était l'âme avant de venir pour la première fois animer un corps humain ? Ce degré de sensibilité, d'intelligence, de volonté, qu'elle montre au début, est-il un pur don de Dieu, ou bien l'a-t-elle acquis par un long séjour dans les formes inférieures de la création ? En d'autres termes, l'homme est-il par rapport à l'animal ce que l'ange est par rapport à l'homme, ou bien une création distincte, séparée de cette nature inférieure par une faveur spéciale.

Si l'homme est une créature privilégiée, si un abîme infranchissable sépare de lui l'animal, ce dernier, à son tour, n'a-t-il pas le droit d'élever sa plainte vers Dieu et de l'accuser d'injustice ? L'animal, comme l'a dit Michelet, n'a-t-il pas aussi son droit devant Dieu ? N'est-il pas, dans bien des cas, notre indispensable collaborateur ? Ne nous donne-t-il pas souvent, après le rude travail de toute une vie, son sang et sa chair pour nous nourrir ? N'est-il pas soumis comme nous à la douleur ?

Cet argument de la douleur est si fort en faveur de l'animal à une existence supérieure, que plusieurs grands philosophes, Malebranche, par exemple, ne pouvant s'y soustraire autrement, sont venus à nier qu'il fût doué de sensibilité, à ne le considérer que comme une machine ! Aujourd'hui encore, on trouve des spiritualistes assez inconséquents pour refuser une âme aux bêtes. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils fournissent ainsi aux matérialistes l'arme la plus redoutable.

Les bêtes, sentent, cela est incontestable, quoique, comme nous venons de le voir, cela a été contesté (1). Or, la sensibilité entraîne nécessairement l'intelligence et la volonté, comme ces deux facultés, à leur tour, le supposent. Si l'on peut donc sentir, comprendre et vouloir à quelque degré que ce soit, sans avoir une âme, nous ne voyons pas pourquoi l'homme en aurait une ! Et si l'animal a une âme, cette âme a autant de droit d'entrer dans l'humanité quand elle a atteint le summum de développement qu'elle comporte, que la nôtre a le droit de revêtir la nature angélique, quand, par ses efforts, elle l'a mérité.

Que d'animaux à qui, comme on le dit vulgairement, il ne manque que la parole pour être des hommes ! Que d'intelligence dans le chien, ce candidat à l'humanité, d'après Michelet, et que Montaigne avait raison quand il disait qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ! Dupont de Nemours appelait les animaux nos frères cadets et saint François-d'Assises, cette âme affolée d'amour qui communiait avec la nature entière, les haranguait en leur donnant le titre de frères. Il avait médité la Bible et il avait découvert que l'homme, avant cette évolution, que nous ne savons pourquoi on a appelé la chute, quand on aurait dû l'appeler l'ascension, n'était encore qu'un animal, puisqu'il ne connaissait ni le bien ni le mal et que cette connaissance est le caractère distinctif entre la brute et l'homme.

Nous entendons l'amour-propre qui se récrie. Il préfèrerait nous voir sortir du néant. Cette origine lui semble plus noble ! Mais l'amour-propre est un guide dangereux pour celui qui cherche la vérité, et le monde serait sans nul doute plus parfait s'il était tel que ces puériles imaginations se le représentent.

Cette triste passion a toujours été pour l'homme une source funeste d'erreurs. En lui inspirant le constant désir de se distinguer de ses semblables par une origine plus noble, plutôt que par la pratique des vertus, elle a créé des âmes d'hommes libres et des âmes d'esclaves ; des âmes de monarques et des âmes de sujets ; de nobles et de roturiers ; de bourgeois et de manants ; de riches et de pauvres ; de blancs et de nègres ; d'hommes et de femmes !

Déjà dans l'Inde antique, malgré la plus sublime des révélations, n'avait-elle pas divisé les hommes en brahmes ou prêtres, sortis de la

(1) Descartes aussi supposait que l'animal est un pur automate, qu'il n'avait aucune sensibilité. Mais il a fallu en rabattre lorsque, par une étude attentive, on est arrivé à discerner chez lui des facultés rudimentaires en tout semblables aux nôtres.

« L'attention, le jugement, le raisonnement, l'association des idées, la mémoire, l'imagination, le langage, ne font pas défaut aux animaux. Lorsqu'on lit les recueils consacrés à cette étude, on ne peut s'empêcher de croire à la similitude du principe pensant, chez l'homme et chez la bête. » (Voir Agassiz l'*Espèce* ; Darwin, *Descendance* ; Ménault, l'*Intelligence des animaux* et Gabriel Delanne, *Origine de l'âme*, dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, janvier 1897, et dans son *Evolution animique*, page 84 et suivantes.)

(Note de l'auteur.)

bouche de Dieu (Brahma), en Tchatryas, rois, guerriers, sortis de son bras, en Vaysias, marchands, cultivateurs sortis de sa cuisse ; et enfin en Soudras, artisans, serviteurs, esclaves, sortis de son pied ?

Elle est allée plus loin ! elle a refusé l'âme à l'esclave et même à la femme, et il a fallu tous les efforts des philosophes pour faire comprendre, après bien des siècles, le ridicule et l'odieux de semblables distinctions.

Voici ce que dit, à cet égard, L.-M. Martin (*Histoire de la conduite des Femmes dans l'Antiquité*). « Dans un concile de Mâcon, en 979, un évêque posa la question de savoir si la femme appartenait à l'espèce humaine, le Concile se décida pour l'affirmative, *en se référant au texte de la Genèse*. »

Après cela, comment s'étonner que l'amour-propre se cabre quand on lui dit que l'âme humaine n'est que la dernière évolution de l'âme de la brute ? Et pourtant il n'est pas difficile de voir qu'elle vient encore de plus bas. (1)

Combien de grands esprits qui, en jetant sur l'œuvre de Dieu un coup d'œil attentif et non troublé par le préjugé, ont été frappés de cette magnifique harmonie résultant de l'ascension, *by gentle degrees*, comme dit Locke, par degrés insensibles de tous les êtres, à commencer par le minéral, vers son infinie perfection.

« La nature ne nous montre-t-elle pas, en effet, les divers êtres qui la composent, formant entre eux une chaîne ininterrompue depuis le minéral jusqu'à l'homme, et dont chacun est visiblement destiné à parcourir tous les anneaux. Pas de saut brusque dans son œuvre ; pas de lacune, de solution de continuité ; la transition est toujours ménagée ; impossible de marquer le point où un règne finit, où un autre commence ; aux confins, toujours un être douteux, incertain, qu'on ne sait comment classer ; espèce de point, de trait-d'union entre des êtres qui, sans lui, ne sembleraient pas appartenir à un même système, à une même création ; monde hybride où il semble que la force doive nécessairement passer pour franchir un grand pas et changer de nature. Où finit l'animal, où commence la plante ? » (Michelet).

---

(1) Nous croyons plus volontiers les mensonges qui nous plaisent que les vérités qui nous déplaisent. L'excès de l'amour-propre voile l'esprit et dévoile la sottise. On préfère être un Adam déchu qu'un animal perfectionné.

« La descendance animale de l'homme, dit Gabriel Delanne, s'impose avec une lumineuse évidence à tout penseur sans parti-pris. Nous sommes le dernier rameau épanoui du grand arbre de la vie ; nous résumons en les accumulant tous les caractères physiques, intellectuels et moraux que l'on remaque isolément chez chacun des individus qui forment la série des êtres.

» La nature s'est chargée de nous en fournir un exemple frappant à la naissance de chaque être. Tout être qui vient en ce monde reproduit, dans les premiers temps de sa vie fœtale, tous les types antérieurs par lesquels la race a passé avant d'arriver à lui. C'est une histoire sommaire et résumée de l'évolution de ses ancêtres ; elle établit irrévocablement la parenté animale de l'homme. »

Gabriel Delanne, l'*Evolution animique*, page 114 et 115. (Note de l'auteur.)

Si les cieux racontent la gloire de Dieu, comme le dit l'Ecriture, n'est-ce pas parce qu'ils sont une partie du lieu où sa pensée nous est révélée ? Les formes des divers êtres, seules accessibles à nos sens, sont les mots qui les expriment. Et si ces formes composent entre elles une série progressive et continue, cela n'indique-t-il pas clairement que les êtres dont elles sont la manifestation forment une série analogue ?

« Adieu, pierre, tu seras fleur ! Adieu fleur, tu seras colombe ! Adieu colombe, tu seras femme. » (Balzac.)

C'était l'idée de Leibnitz que Bossuet appelait le plus grand homme dans l'ordre de la science, et elle ne déplaisait pas à Voltaire, comme en témoignent les lignes suivantes du *Dictionnaire Philosophique, art. corps*. « Enfin, un subtil philosophe remarquant qu'un tableau est fait d'ingrédients dont aucun n'est un tableau, et une maison de matériaux dont aucun n'est une maison, imagina que les corps sont bâtis d'une infinité de petits êtres qui ne sont pas corps ; et cela s'appelle monades. Ce système ne laisse pas d'avoir du bon, et s'il était révélé, je le croirais très possible ; tous ces petits êtres seraient des points mathématiques, des espèces d'âmes qui n'attendraient qu'un habit pour se mettre dedans : ce serait une métempsycose continuelle. Ce système en vaut bien un autre... » (1).

Cette croyance est aujourd'hui aussi répandue parmi nos grands écrivains que la croyance de la réincarnation. Des voyageurs en ont trouvé des traces évidentes dans la religion de plusieurs peuplades sauvages. L'antiquité dont nous ne faisons souvent que reproduire les idées quand nous croyons inventer, la connaissait aussi ; elle était même, au dire d'hommes compétents, au fond de toutes les religions, car c'est, après tout, la doctrine de la vie universelle. « L'antiquité, malgré des oscillations entre le spiritualisme et le matérialisme, malgré diverses doctrines panthéistiques, n'a jamais professé qu'une croyance fondamentale qui se trouve dans toutes les religions et qui est celle de la vie universelle. » (A. Guepin.)

« On sait que les Gaulois, par exemple, faisaient partir l'âme de l'a-

---

(1) Il est démontré aujourd'hui par la science que tous les tisssus des êtres vivants sont formés de cellules, qui ne diffèrent de celles des végétaux, que par la variété de leurs formes et par leur membrane enveloppe, généralement très mince. Mais ces cellules, comment sont-elles constituées ?

« Bien que leurs formes varient extraordinairement, dit Gabriel Delanne elles se composent toujours de trois parties : 1°—Un noyau solide qui est dans l'intérieur ; 2°—Un liquide qui baigne le noyau ; 3°—Une membrane qui enveloppe le tout. La partie essentielle, vraiment vivante, est le liquide auquel on a donné le nom de *protoplasma*. De sorte que ce liquide gélatineux constitue réellement le fondement de la vie organique. Tant qu'il est vivant dans les millions de cellules qui composent un corps, ce corps est vivant : s'il vient à mourir dans une partie quelconque des cellules qui composent un membre du corps, ce membre meurt ; enfin si le protoplasma se détruit dans la totalité des cellules, le corps entier est mort. »

Gabriel Delanne, l'*Evolution animique*, page 127. Il est prouvé aujourd'hui que la vie a commencé sur la terre par la création du protoplasma. (Note de l'auteur.)

bîme *Amcrofn*, le règne minéral, pour la faire entrer dans *Arbed*, le cercle des voyages, des transmigrations, où elle parcourait successivement les degrés du règne végétal, animal, et de l'humanité, avant de pouvoir entrer dans *Gwynid*, le cercle de la félicité, le ciel. » (Tournier. Le Spiritisme, Doctrine).

GÉNÉRAL FIX.

SCIENCE

LES SIX PORTES
DE LA CONNAISSANCE

(*Suite et fin*)

Le professeur Stokes, me disait récemment qu'il regarderait volontiers le goût, l'odorat et la vue comme connexes, parce qu'ils sont tous trois moléculaires (tous trois ont affaire aux propriétés de la matière envisagées non dans leurs manifestations générales, mais dans leurs actions moléculaires), et qu'il les grouperait tous trois ensemble, plutôt que de rapprocher aucun d'eux de l'un des autres. Nous ne sommes pas obligés, d'ailleurs, de réduire les six sens à un seul, mais je voudrais mettre en lumière la relation qu'ils ont tous avec la force. L'action chimique est une force qui scinde les molécules, les jette ou les pousse les unes vers les autres : notre sens ou nos sens chimiques peuvent donc, en cela au moins, être regardés comme se rapportant à la force ; que le sens de l'odorat et celui du goût soient reliés l'un à l'autre, cela paraît évident ; et si les physiologistes me le permettaient, je dirais qu'ils peuvent, sans que cela paraisse choquant, être considérés comme les limites d'un même sens. Au moins, peut-on dire qu'il est possible de les comparer, ce qu'on ne peut dire de deux quelconques des autres. On ne peut dire que la forme d'un cube, ou la rugosité d'un morceau de sucre ou d'un morceau de grès, soit comparable à la température de l'eau chaude, ou au son d'une trompette ; ou que le son d'une trompette ressemble à la couleur écarlate, ou à une fusée ou à un fanal bleu. Il n'y a pas de comparaison possible entre ces diverses sensations. Mais si quelqu'un disait : La saveur de ce morceau de cannelle ressemble à son odeur, je crois qu'il exprimerait un fait reconnu par tout le monde. L'odeur et la saveur du poivre, de la noix muscade, des clous de girofle, de la cannelle, de la vanille, des pommes,

des fraises et autres mets, particulièrement des épices et des fruits, ont des caractères très marqués, dans lesquels le goût et l'odeur paraissent essentiellement comparables.

Bien que les anatomistes distinguent le sens du goût de celui l'odorat, parce que les organes intéressés sont différents, et qu'on n'a pas découvert de continuité entres ces organes, je crois qu'au point de vue philosophique on n'aurait pas tort de les regarder comme les limites d'un même sens (une même espèce de perceptivité), le sens d'une qualité chimique essentiellement relative à nos organes. Mais la sensation de lumière et la sensation de chaleur sont très différentes, bien que nous ne puissions pas définir leur différence. Vous percevez la chaleur d'une bouilloire ehaude, mais comment ? Grâce à la chaleur rayonnante qui atteint votre visage ; voilà une manière. Mais il y en a une autre où la chaleur rayonnante n'a rien à voir, et dont je parlerai plus tard. Vous percevez un corps chaud par la vision, mais grâce aussi à la chaleur rayonnante ; s'il est frappé par la lumière ou assez chaud pour être lumineux par lui-même, vous le voyez : vous pouvez en même temps et voir un corps chaud, et avoir conscience de sa présence autrement qu'en le voyant, grâce à la chaleur qu'il émet.

Prenez avec les pincettes un morceau de charbon incandescent, ou prenez un tisonnier chauffé au rouge, et étudiez-le ; portez-le dans une chambre noire, et regardez-le. Vous le voyez pendant un certain temps ; puis vous cessez de le voir, mais vous sentez encore la chaleur qu'il rayonne. Eh bien, pendant tout ce temps, l'œil, le visage et les mains perçoivent la chaleur rayonnante ; mais le sens de la température est seul en jeu quand le corps cesse d'être rouge. Pour nos sens, il y a donc deux manières absolument distinctes de percevoir des choses qui, en dehors de nous, sont de même nature et continues, savoir la variété visible et la variété invisible de chaleur rayonnante. Elles exercent sur nos sens des actions que je ne puis demander aux anatomistes de considérer comme étant les mêmes dans les deux cas. Ils ne peuvent pas dire, du moins aujourd'hui, qu'il y ait continuité absolue entre la rétine de l'œil percevant cette chaleur rayonnante comme lumière, et la peau de la main percevant cette chaleur rayonnante comme chaleur. Nous pourrons arriver à en savoir plus long ; peut-être même découvrira-t-on là une continuité. Quelques-unes des sublimes spéculations de Darwin peuvent devenir pour nous des réalités ; et nous pouvons arriver à reconnaître sur toute la surface du corps les germes d'une rétine qu'il sera possible de cultiver. Nous n'y sommes pas encore parvenus (1) mais la

(1) Chez certains animaux inférieurs dépourvus d'organe spécial affecté à la vision, l'épiderme, sur une portion plus ou moins étendue de sa surface, est sensible à l'excitation lumineuse ; la structure des portions sensibles présente une analogie réelle avec la structure de la rétine des vertébrés. Un mollusque marin, la pholade, est dans ce cas ; l'épiderme de toute la portion du manteau qui dépasse la coquille est une véritable rétine permettant à l'animal, non seulement de distinguer la lumière de l'obscurité.

grande idée de Darwin nous suggère cette autre, qu'il peut y avoir une continuité absolue entre la perception de la chaleur rayonnante par la rétine de l'œil, et sa perception par les tissus et les nerfs qu'intéresse la simple sensation de température.

Il faut cependant nous contenter, en attendant, de faire une distinction entre le sens de la lumière et le sens de la chaleur. Tenez votre main au-dessous d'un tisonnier chauffé au rouge et placé dans une chambre obscure : c'est uniquement la chaleur rayonnée par lui qui vous fait sentir qu'il est chaud ; c'est aussi grâce à elle que vous le voyez. Placez maintenant la main au-dessus de lui, vous sentez plus de chaleur. En réalité, vous percevez alors sa chaleur sous trois formes : contact de l'air qui s'élève après avoir été échauffé par le tisonnier, chaleur rayonnante perçue par l'intermédiaire de votre sens de la température, chaleur rayonnante perçue comme lumière (Le tisonnier de fer étant encore rouge). Mais la nature de cette sensation de chaleur constamment la même, c'est un certain effet éprouvé par le tissu, que sa cause soit la chaleur rayonnante ou le contact avec des particules d'air échauffé. Il reste enfin, et j'ai peur d'avoir déjà trop abusé de votre patience, le sens de force.

J'ai été vivement attaqué pour avoir affirmé l'existence de ce sixième sens. Je ne veux ni reprendre la controverse, ni essayer de vous expliquer sur quoi reposaient ces attaques : je ne le pourrais pas d'ailleurs, car en les lisant, je n'ai pu le comprendre moi-même. Le seul fondement réel des objections était peut-être qu'un écrivain a publié cette théorie à New-York, en 1880 ; j'avais cité le Dr Thomas Reid, sans donner de date. Cette date peut être 1780 ou à peu près. Mais les physiologistes se sont très énergiquement refusés à admettre que le sens rugosité fût le même que le sens musculaire, thèse soutenue par les métaphysiciens qui ont succédé, à l'Université de Glascow, au Dr Thomas Reid. C'est à l'Université de Glascow que j'ai étudié le sens musculaire, et je n'ai pas vu qu'on en ait parlé bien nettement ailleurs. Qu'est-ce que ce sens musculaire ?

J'appuie ma main droite sur le bureau placé devant moi, ou j'avance en étendant ma main dans l'obscurité, en employant ce moyen pour trouver ma route, comme les aveugles le font constamment pour savoir où ils sont et se guider par le sens du toucher. Je marche jusqu'à ce que la présence d'un obstacle me soit révélée par une sensation

---

mais de saisir dans la lumière qui le frappe des différences d'intensité et même de couleur ; la sensation se traduit par une rétraction plus ou moins brusque de la portion sensible, sorte de doigt qui dépasse la coquille, et qu'on appelle le siphon ; les radiations ultra-violettes et les radiations infra-rouges n'ont pas d'action sur l'épiderme du siphon, Voir à ce sujet : R. Dubois. *Nouvelle théorie du mécanisme des sensations lumineuses (Revue générale des sciences pures et appliquée* t, 1, p, 198).

N.-B. Il est encore difficile de décider s'il s'agit d'une sensation visuelle ou simplement d'une sensation thermique. Un corps quelconque n'est sensible qu'à sa propre température, et pour être sensible aux radiations comprises entre des limites déterminées par la chaleur qu'elles produisent, il suffit que le tissu exerce une absorption thermique sélective sur ces radiations mêmes et soit tout à fait diathermane pour les autres.

de force sur la paume de la main. Comment et où perçois-je cette sensation ? Les anatomistes vous diront que c'est dans les muscles du bras. Il y a donc là une force que je perçois dans les muscles du bras, et la faculté de la percevoir est ce qu'on nomme assez exactement un sens musculaire. Mais maintenant, frottez avec le bout de votre doigt un morceau de grès ou un morceau de sucre, ou une table polie. Prenez entre le doigt et le pouce un morceau de sucre et prenez de la même manière un morceau de verre poli. Vous sentez une différence. Qu'est-ce que cette différence ? C'est la sensation de rugosité opposée à la sensation de poli. Les physiologistes et les anatomistes ont employé, pour la désigner, le mot de sensation tactile. J'avoue que cela ne dit pas grand'chose à mon esprit. Tactile désigne simplement « ce qui est l'objet du tact, ou qui a rapport au tact », et en disant que nous percevons la rugosité et le poli par une sensation tactile, nous en sommes exactement au point où nous en étions.

Nous ne sommes pas plus avancés en disant qu'il y a un sens tactile, constituant une subdivision de notre sens du toucher. Mais je dis que le sens en question est un sens de force. Nous ne pouvons faire autrement que de l'admettre ; c'est un sens de force, de directions de forces, et de points d'application de forces. Si les points d'application des forces sont les paumes des mains, nous éprouvons une sensation correspondante et nous savons que nous percevons, dans les muscles des bras, les effets de fortes pressions exercées sur les paumes des mains. Mais si les points d'application sont répartis sur une centaine de petites surfaces appartenant à un doigt, nous percevons encore l'effet comme une force. Nous distinguons entre une force uniformément distribuée, comme celle que développe un morceau de verre poli, et des forces distribuées sur dix ou cent petites surfaces. C'est en cela que consiste le sens du poli et de la rugosité. La sensation de rugosité est donc une sensation de forces et de points d'application de forces, tout comme la sensation de forces s'exerçant sur les deux mains étendues est la sensation de forces appliquées en deux points distants de 1 m. 80. Que les points d'application soient éloignés de 1 m. 80 ou de $\frac{1}{10}$ de millimètre, c'est à un sens de force, et de points d'application de forces, et de directions de forces que nous avons affaire avec cette subdivision du sens du toucher qui n'est pas le sens de la température. Les anatomistes et les physiologistes ont le droit d'établir une distinction entre l'espèce d'excitation du tissu des doigts et des nerfs très fins de la peau du doigt et des couches sous-jacentes, grâce à laquelle nous percevons, dans le premier cas, la rugosité et le poli, de celle des muscles qui nous fait percevoir, dans le second cas, des points d'application très éloignés. Mais, que les forces soient appliquées en des points trop voisins pour que les anatomistes puissent distinguer et indiquer les muscles qui résistent aux forces et les équilibrent, ou qu'elles soient appliquées en des points très éloignés et évidemment équilibrées par les muscles des deux bras, on perçoit des impressions de

même nature. Il faut se rappeler, en effet, que lorsqu'on prend dans les doigts un morceau de verre, chaque pression élémentaire exercée par le verre sur chaque millième de millimètre de la surface du doigt est une force équilibrée. Les anatomistes ne nous désignent pas les muscles qui équilibrent les forces supportées séparément par les petites surfaces du doigt lui-même, quand nous touchons un morceau de verre poli, ou les forces excercées individuellement par les vingtaines ou les centaines de petites surfaces quand on touche un morceau de sucre ou de grès rugueux ; et peut-être n'est-ce pas sur des muscles plus petits que les muscles du doigts, pris dans leur ensemble, que s'exerce cette multitude de forces ; peut-être, d'autre part, ces nerfs et ces tissus présentent-ils, dans leurs propriétés, une certaine continuité avec les muscles. Je dépasse les limites de mon sujet quand je parle des muscles et des nerfs, mais, au point de vue extérieur, le sens du toucher (autre que celui de la température) est le même dans tous les cas : c'est un sens de forces, de points d'application de forces et de directions de forces (1). J'espère avoir maintenant justifié l'existence du sixième sens ; j'espère aussi que je n'aurai pas trop lassé votre patience pour ne l'avoir pas fait en moins de mots.

William THOMSON.

(1) Ce sens de la force, sous ses deux formes, n'est-il pas plutôt un sens de l'effort exercé par les muscles, de la fatigue qu'ils éprouvent, et du commandement volontaire qu'il faut continuer à leur transmettre pour qu'ils exercent le même effort ? pour le sens de la rugosité et du poli, que possèdent toutes les parties de la peau, même celles pour lesquelles deux pointes d'aiguille assez écartées ne donnent qu'une sensation unique, il me semble que c'est bien une sensation musculaire de même genre encore si l'on veut, ou de direction de force, résultant de la notion plus ou moins confuse des groupes de muscles différents qu'il faut mettre en jeu pour produire ou empêcher un glissement, avec plus ou moins d'énergie suivant que le corps est plus ou moins rugueux, ajoutant ainsi à la notion de pression normale celle du frottement au repos.

(Note de M Brilloin, le traducteur).

SPIRITISME EXPÉRIMENTAL



UNE SÉANCE DE TYPTOLOGIE

Tarbes, le 10 Juin 1897.

Mon bien cher Gabriel,

J'ai lu quelque part cette phrase :

« Demandez-vous quelle idée il importe le plus à la cause que vous « servez, d'enraciner dans les esprits. Puis, votre choix mûrement réfléchi, « ne vous lassez plus de développer, de ressasser votre idée, sous toutes « les formes et partout et toujours. »

Ainsi ai-je une partie de ma vie au sujet de la propagande du Spiritisme.

Ce penseur avait raison ; tu en jugeras d'après ce qui m'est arrivé avec nos parents et amis Ballois, qui habitent actuellement dans une charmante ville méridionale, baignée par les eaux de la Méditerranée.

Tu partageras une partie de ma joie en apprenant la conversion récente de nos cousins à notre doctrine ; mais ce ne fut pas sans des efforts réitérés qui durent depuis quelques années. Comme moi, cependant, tu connais leur belle intelligence, leurs natures droites, ouvertes et généreuses, tu les sais imbus des idées de progrès, partisans de la libre pensée et de la liberté de conscience ; et pourtant ils restèrent longtemps réfractaires aux enseignements donnés par les Esprits, dont ils ne pouvaient admettre l'existence.

C'est sans doute un enseignement qu'ont voulu me donner mes guides et une leçon pratique, afin de m'engager à ne jamais désespérer devant la ténacité de nos adversaires.

J'ai remarqué que souvent le seul acquit des connaissances scientifiques, politiques ou industrielles, ne suffit pas au bonheur des hommes, si leur âme est gangrenée par le doute, où plutôt par l'incrédulité non réfléchie, cette maladie du siècle, ce poison qui produit tant de ravages dans les plus honnêtes consciences. Il est alors bien difficile de rectifier leur jugement faussé par les théories décevantes du matérialisme, ou par l'indifférence affectée qu'ils portent aux découvertes qui touchent à la psychologie.

Je t'ai souvent entretenu des discussions philosophiques que j'ai soutenues avec nos bons amis méridionaux. Je t'ai confessé mon insuccès à les convaincre et à les amener à nos doctrines.

En vain je faisais appel à leur logique, à leur bon sens, à leur raison, en leur exposant, avec conviction, que la Justice Divine, qu'ils niaient brutalement, ne pouvait, en effet, s'expliquer que par la théorie des vies successives et par la responsabilité des actes chez l'homme pensant.

En vain je leur expliquais la marche évolutive de l'âme à travers les myriades de siècles antérieurs au présent, essayant de leur faire comprendre le « plan Divin » qui existe dans toutes les *transformations intelligentes* de la nature, d'après une méthode immuable.

Je leur ai cité aussi, en rentrant dans le domaine des faits, les recherches des hommes illustres qui sont venus se grouper dans nos rangs, en brûlant leurs anciennes idoles du néantisme ; en affirmant à leur tour leur croyance à la communion des êtres vivants avec les morts.

Nos entêtés parents ne se rendaient pas. Ils accumulaient des arguments sans base précise, des réfutations sans importance et toujours à côté.

Je leur parlais des grandes joies éprouvées par nous en entendant les voix des âmes de l'audelà, dans notre propre foyer, par l'intermédiaire de ta chère mère.

Et, fièrement, je leur détaillais les circonstances qui vous amenèrent, mes chers enfants, à partager notre sainte croyance ; le plaisir intense que nous ressentîmes de te voir, mon cher Gabriel, devenir un zélé défenseur de l'Immortalité. Je leur dépeignis ton enthousiasme à la découverte de l'analogie scientifique qui s'associe si bien aux lois générales enseignées par le spiritisme ; puis de ta vision si nette du rôle que joue le Périsprit dans les fonctions des corps terrestres et des conséquences qui en résultent pour les corps fluidiques.

La Loi péripritable n'est-elle pas la clef de voûte de toutes les manifestations du monde invisible avec nos sens ?

Que répondaient à cela nos aimables méridionaux ?

Rien, ou quelque chose d'équivalent.

Tu vois, mon cher Gabriel, combien il est difficile de déraciner les préjugés émis par les faux savants.

Et pourtant je me disais : Si nos amis restent plus longtemps dans leur incrédulité, qui leur donnera la résignation aux heures sombres, lorsque le malheur, les souffrances physiques ou morales affaiblissent les âmes les mieux trempées ? Qui cicatrisera leur cœur si le destin inexorable les frappe dans leurs plus tendres affections ?

Et pour calmer mes appréhensions et mes inquiétudes, une douce voix murmurait en moi : « Rappelle-toi tes doutes de la première heure ; ne « sais-tu pas que tout vient à point à qui sait attendre patiemment ? »

Eh bien, l'effet de ces sages conseils finit par se réaliser, et voici de quelle façon :

A mon dernier passage chez nos braves Ballois, ils me reçurent, comme toujours, avec la même cordialité. Un soir, après avoir bien bavardé sur

des choses sans intérêt, José, l'aîné des frères, changeant brusquement le cours de la conversation, m'apostropha de la sorte :

— Eh bien, Parisien, comment se porte actuellement le spiritisme ?

— Ceci ne doit pas beaucoup t'intéresser, ami, puisque tu es l'homme le plus incrédule et le plus récalcitrant de la création, à ce sujet.

Lui : Moins que tu le penses ! J'ai réfléchi depuis ton départ à ces choses si bizarres. J'ai lu quelques articles dans les gazettes de notre région, qui ont attiré sérieusement mon attention et qui m'ont fait réfléchir. Il parait que vos doctrines font même du progrès dans le monde scientifique ?....

Et comme je flairais un traquenard nouveau, je gardai un moment un silence prudent.

— Voyons, reprit-il, mon cher Alexandre, sois généreux, mets tes principes en action, sois charitable et indulgent à notre égard ; montre-nous une expérience, et si elle est concluante, je te jure que ma famille et moi nous partagerons ta foi.

Alors j'expliquai en quelques mots à nos parents comment il fallait procéder pour opérer, et le silence religieux qu'il fallait apporter pour obtenir le phénomène.

Tout le monde se recueillit en posant les mains sur la table qui était à nos côtés.

Et voilà qu'à mon grand étonnement, après une évocation mentale à nos chers invisibles, le meuble se mit à frémir sous nos mains, à craquer, et la table se leva lentement, visiblement et sans effort.

Tous les assistants dirigèrent leurs regards sur le haut de mes bottines, comme si elles devaient avoir quelques rapports mystérieux avec les pieds de la table enchantée. Force fut de se convaincre que rien d'anormal ne se passait ; tu connais José Ballois avec sa grande barbe partagée en deux, à l'anglaise, et son air imposant. D'une voix hésitante encore, il s'écria :

« Si ces soulèvements sont dus à une force occulte, je prie l'intelligence qui se manifeste de nous dire qui elle est ?

La table frappa le nom de Joliot.

Demande. — Quelle profession avais-tu ici-bas ?

Réponse. — J'étais abbé !

Demande. — Appelle le nom de l'endroit où tu exerçais ?

Réponse. — A Ballan.

Ballois dit tont ému : C'est le nom d'un de mes oncles, je connais le pays désigné.

Eh bien, si c'est toi, mon cher oncle, je te prie de répondre à une seule question ?

La table frappe un coup très fort en signe d'assentiment.

« Comment se fait-il que tu te communiques, puisque pendant ta vie tu

étais hostile aux enseignements du spiritisme, que tu considérais alors comme entachée d'hérésie ?

L'abbé : Pendant le cours de mon sacerdoce, j'avais juré fidélité aux pratiques de l'Église Catholique qui réprouve ces doctrines. La mort a rompu mon serment. J'ai reconquis ma liberté ; aujourd'hui j'approuve la morale chrétienne qu'enseignent les esprits supérieurs ; là est le bonheur.

Et le meuble devint muet.

Nous prions d'autres amis de l'espace de se manifester.

Puis la table se met de nouveau en mouvement.

Demande. — Fais-nous connaître ton nom ?

Réponse. — Claudine.

Demande. — Que faisais-tu ici-bas ?

Réponse. — J'étais l'humble servante de Monsieur l'abbé Joliot.

Alors, notre cher cousin laissant parler son cœur et couler des larmes d'attendrissement, dit : « C'est bien là l'oncle vénéré qui a dirigé ma première enfance, qui a veillé à mon instruction avec un dévouement et une générosité dignes de tout éloges. Le pays qu'il désigne est bien celui où il a demeuré plus de vingt ans et où il est mort. Et Claudine ? C'est bien elle aussi, la bonne vieille femme qui me nettoyait plusieurs fois par jour, qui *ravaudait* pendant ses rares heures de repos, la nuit, mes vêtements de gamin turbulent, toujours en loques. C'est elle, la dévouée servante, qui m'évitait les pensums donnés par le bon, mais rigide professeur, en couvrant avec intention les faiblesses et les désobéissances de son tapageur neveu. Ce sont les deux êtres que j'ai le plus aimé au monde après mes chers parents qui m'avaient confié à leurs soins. Ce sont eux qui, les premiers, m'opèrent de ma cataracte intellectuelle. Et des sanglots étouffèrent la fin de sa péroraison touchante.

Nous subissions tous, il faut le dire, une forte émotion. Et la table, de son côté, frappait de toutes ses forces en manifestant sa joie !...

Puis, pour ne point faire de jaloux, des êtres bien chers vinrent aussi inscrire leurs noms sur le calendrier familial.

Je tins, comme tu le penses, à savoir quel était le médium qui nous offrait un tel régal. Je quittai la table. C'était notre aimable cousine, Madame Ballois. Des coups frappés furent répercutés pour confirmer mon dire. Tout le monde en fut heureux, c'était une invitation pour eux, à continuer.

Que conclure de ces manifestations ?

C'est que, si quelquefois nous rencontrons des obstacles dans notre amour de la propagande, qui restent invisibles à nos yeux, ayons toujours une confiance absolue dans nos guides spirituels, suivons leur influence, ils lisent dans les cœurs avec beaucoup plus de lucidité que les rayons X eux-mêmes, qui traversent pourtant les corps opaques.

Semons, semons sans cesse : la semence sera plus ou moins longue à lever, en raison de la fécondité du terrain où elle tombe. Mais comme ce germe contient un *fluide* de vie et de vérité, il est indestructible puisqu'il est immortel.

Je m'aperçois que le temps me manque pour te signaler d'autres manifestations bien plus surprenantes encore, obtenues dans ces milieux : telles le bruit de sonnettes s'agitant seules, le tintement d'une cloche de jardin mise en branle sous l'action d'un être invisible, un piano résonnant sans attouchement matériel, etc.

Mais ce sera pour ma deuxième lettre aux Corinthiens.

Je t'embrasse tendrement, AL. DELANNE.

MOUVEMENT D'OBJETS SANS CONTACT

Vouziers, le 29 juillet 1897

Un magistrat vient de me dire que dans la commune de Monterné, près de Charleville, les habitants allaient voir une maison hantée où les sonnettes électriques marchaient toutes seules, s'arrêtaient et recommençaient au commandement.

Je lui ai répondu que je croyais d'autant plus au phénomène, qu'il était arrivé dans ma propre maison, rue de l'Université, à Paris.

Voici le fait :

Le 26 décembre 1892, j'envoyai, à huit heures du soir, mon ordonnance porter une lettre d'invitation à dîner à madame R., qui servait habituellement de médium à l'ESPRIT SOPHIE, dont vous avez fait graver la figure que j'avais obtenue en photographie, dans votre numéro de janvier.

Or, à huit heures un quart, la sonnerie électrique de mon appartement se met à marcher.

Après le premier moment d'étonnement, je pensai que c'était Sophie, joyeuse de l'acceptation de madame R. qui venait nous prévenir.

Je dis alors : Si c'est un esprit, cessez.

La sonnerie cessa de marcher.

— Recommencez, et la sonnerie marcha.

— Imitez-moi ; je fis : Tri... Tri... Tri... et trois petits carillons m'imitèrent avec le même intervalle que j'avais mis dans ma prononciation.

— Continuez ; et la sonnerie marcha encore pendant une minute environ,

Le même soir, à onze heures, dans une séance d'incarnation, Sophie vint dire que j'avais pensé vrai et que c'était bien elle qui était venue faire marcher l'électricité.

J'ajoute que j'ai eu ce phénomène encore deux autre fois.

Quand donc les savants officiels, mais tardigrades, emboîteront-ils le pas ? COMMANDANT TÉGRAD.

OPINIONS

COMMUNICATIONS SPIRITES

SUR L'EXISTENCE DES ELÉMENTAIRES

A la suite d'une conversation sur la réalité de l'existence des êtres plus ou moins développés, mais inférieurs à l'humanité la plus infime, Mlle D. médium intuitif, obtint les deux communications suivantes :

« Il existe une grande diversité entre les communications spirites ; les unes sont tout à fait élevées, les autres sont ordinaires, d'autres sont tout à fait inférieures. Ces manifestations différentes ont donné lieu à bien des interprétations, et, comme le mode d'existence des êtres qui peuplent l'audelà est peu connu, ces interprétations se sont plus ou moins loignées de la vérité et ont fait intervenir dans le phénomème spirite l'action d'êtres inconscients et de forces semi-conscientes, qui créent toute une série d'être inférieurs, au-dessous de l'homme, êtres dangereux quand on les évoque mal à propos, forces redoutables quand on les provoque, et qui constituent un danger permanent pour l'homme, qui peut attirer à son insu ces influences occultes.

« N'y a-t-il pas une explication suffisante des phénomènes spirites dans la simple intervention des humains désincarnés et dans l'action qu'exerce toujours le médium ? Il est inutile de peupler la nature d'entités inconscientes, guettant les hommes dans le bois qui frémit au vent, l'eau qui murmure, la flamme du foyer. Cette théorie ne nous semble pas justifiée par l'aspect que nous présente le monde occulte, et quoique le monde occulte ait encore pour nous bien des mystères, nous ne pensons pas que le monde élémentaire et inconscient puisse si dangereusement s'opposer au monde humain et élever entre le monde invisible et lui, comme une barrière de terreur. »

Cette communication finissait à peine, que le médium reçut la suivante :

« Permettez à un autre esprit de prendre la plume pour exposer ses connaissances sur le monde élémentaire et dans quel sens on peut l'envisager.

Les peuples anciens qui douaient d'un esprit les grands arbres, les sources, les rochers ; qui peuplaient les airs, les montagnes d'êtres surnaturels ; les gracieuses créations du génie grec, les ingénieuses fictions de l'Inde antique se trouvent reprises par l'occultisme moderne et, au-dessous de l'humain, s'étagent non plus les divinités inférieures des religions d'autrefois, mais une sorte d'ébauche et de création préparatoire, annonçant l'homme dans le spirituel, comme l'animal l'annonce dans le matériel. Entre l'homme et la première manifestation de la force dans la

matière agencée, c'est-à-dire entre l'homme et la molécule minérale, se manifeste toute une suite de créatures qui ouvrent une progression continue, venant aboutir à l'être humain.

Si l'esprit conçoit facilement la substance minérale agencée par les forces universelles, émanations directes de la Divinité, les créations animales et même les créations végétales, par leur individualité, paraissent échapper à ces forces universelles et créer des sortes de personnalités psychiques passives et à peine conscientes. L'âme des plantes et l'âme des animaux se présente alors à l'esprit. Puis, à côté du principe psychique individuel propre à chaque créature, les éléments eux-mêmes se spiritualisent et se peuplent d'entités agissantes semi-intelligentes, reflets ou plutôt essais d'individualisations, et qui animent l'air, le feu, la terre et l'onde.

Jusqu'à quel point ces doctrines sont-elles justes ? Jusqu'à quel point aussi les doctrines opposées ont-elles raison ? Cela est très difficile et très délicat à définir, pour être compris par l'entendement humain ; car en réalité les deux doctrines contiennent une part de vérité ; la doctrine spirite en niant d'une façon générale l'intervention *constante* des élémentaires et des élémentals, et la doctrine occulte, en affirmant leur existence.

Ce qui est vrai, c'est l'existence, dans tout ce monde vivant et inorganique qui est au-dessous de l'homme, de forces spirituelles qui agissent sur la substance pour l'organiser.

Les forces spirituelles sont des parcelles de l'intelligence suprême, les pensées en quelque sorte, que la nature objective et par lesquelles elle se manifeste dans la forme,

Ces forces spirituelles ne constituent pas des êtres, au sens véritable, c'est-à-dire des individus agissant par eux-mêmes, conscients de leur destinée ou appelés à le devenir ; des êtres contenant en eux les germes d'une évolution personnelle. Ces forces se localisent dans la matière et l'amènent suivant le plan général et physique de la planète, et non suivant le plan particulier et spirituel de l'humanité.

Il se peut que, par une conception de son esprit, l'homme individualise ces forces et les regarde comme des puissances bonnes ou mauvaises, selon l'action qu'il leur donne, et qu'il les fasse ensuite intervenir dans la magie pratique. C'est une manière d'exprimer et de rendre le jeu de l'intelligence créatrice dans la substance. Mais l'exagération de cette conception finit par peupler la nature d'une infinité d'êtres personnels et malfaisants, et de multiplier les embûches que tend l'invisible au visible. En s'élevant contre l'immixtion de ces gnômes et de ces farfadets, le spiritisme agit sagement. Cependant il ne faudrait pas entièrement repousser l'action des forces intelligentes élémentaires, car ces forces existent réellement et peuvent agir.

Dans chaque minéral, dans chaque être organique, il existe une potentialité psychique, une sorte de magnétisme qui peut être attiré ou repoussé, aider ou entraver les phénomènes occultes, produire une réaction entre l'opérateur et les forces naturelles, de manière à marquer une action réelle. Seulement cette action n'est pas due à des êtres spéciaux; elle est le résultat de la mise en œuvre, par la volonté humaine ou par la volonté d'un esprit, de l'intelligence qui s'est projetée dans chaque création. Ainsi les deux doctrines ont des points de contact. Elles ne diffèrent réellement que par la manière d'entrevoir un phénomène peu connu, qui relie l'individualité humaine à la grande âme collective constituée par la nature.

L'adepte qui évoque les esprits du feu agit par sa volonté sur la force éthérique qui constitue le feu. Ce n'est pas un lutin qui lui répond, c'est un mouvement de l'éther. Les esprits inférieurs à peine conscients, et les mystificateurs, sont assez nombreux pour donner l'illusion que toute la nature répond à l'appel d'un magicien et lui envoie des cohortes d'êtres non évolués, qu'il est beaucoup plus simple de considérer comme les forces psychiques que la nature projette dans toutes les créations pour les vivifier.

UN ESPRIT.

PARTIE LITTÉRAIRE

LA LUEUR MYSTÉRIEUSE

Onze heures sonnaient comme je rentrai chez moi.

Petite, mais très gentille, ma chambre, située au cinquième, dans une rue déserte de la rive gauche. Quelques meubles simples, mais bien rangés, au mur, des rayons chargés de livres; devant la fenêtre, une table encombrée de paperasses, sur laquelle trainait, remarquable en ce logis d'écrivain, un stylet de Tolède — acier incrusté d'or — que j'utilisais en guise de coupe-papier.

Je n'avais point négligé cet embellissement naïf, cher aux humbles des grandes villes. Quelques pots de fleurs placés sur le rebord de ma fenêtre me donnaient l'illusion d'un jardin, tandis que des volubilis, grimpant tout autour, formaient un cadre de frêle verdure.

Je m'assis à ma table. Où diable trouver mon manuscrit dans ce désordre? Livres, journaux, prospectus de toutes formes et de toutes couleurs s'entassaient en piles croulantes. J'y portai une main hésitante... Tiens! cette brochure jaune dont la bande n'est point déchirée, qu'est-ce? *La Revue des Sciences occultes.* Je la lirai demain.

J'allais la rejeter quand un titre du sommaire retint mon attention. « Eextérorisation du corps astral », par Charles Bardet. Bardet, un de mes amis; jeune médecin attaché à la Salpétrière, passionné pour toutes les questions d'occultisme. Voyons son article ! Attirant mon stylet, vite j'eus coupé les feuillets, et je lus : « De notre corps émane une force psychique qui, pour de certains sujets, et dans de certaines circonstances, devient visible sous forme d'effluves lumineux. C'est ce que nous appelons le corps astral. Sous une action magnétique, opérée même à distance, le corps astral peut être projeté au dehors du corps matériel, mais de l'un à l'autre subsistent des fils innombrables, si bien que toutes les opérations infligées au corps astral, telles que coups d'épingle, blessures, lacérations, se répercutent sur le corps matériel... »

Suivait le récit d'une expérience à laquelle j'avais assisté. Oh ! si troublante ! Et de nouveau elle s'évoqua en mon esprit :

Une chambre sombre. Tassés dans le fond, quelques hommes, ni des sceptiques, ni des convaincus, des hommes de bonne foi attendant de voir pour se prononcer.

Debout, au milieu, le sujet ; une femme toute jeune et charmante. Mince, blonde, le teint pâle, les yeux bleus transparents, et cette grâce morbide qu'ont les névrosées. En face d'elle, mon ami, le docteur Bardet. Sur un ordre mental, les paupières de la jeune fille se fermèrent, ses membres devinrent rigides et elle tomba en état profond d'hypnose.

Alors je distinguai une lueur d'un blanc bleuâtre qui peu à peu se dégageait de ses mains, de son visage, de tout son corps, et l'enveloppait comme un voile lumineux. Puis, brusquement, cette lueur se détacha d'elle, se condensa ; des contours se dessinèrent, elle s'avança de quelques mètres par secousses régulières et s'arrêta, forme spectrale, effrayante dans l'obscurité de la pièce.

— Je vous ai dit, Messieurs, prononça Bardet, que toutes les opérations infligées au corps astral étaient perçues par le corps matériel. En voici la preuve.

S'armant d'une longue épingle, il toucha le spectre au bras.

Un cri retentit, si aigu que nous en tressaillîmes tous, et la jeune fille, ouvrant tout à coup des yeux éperdus, tordant son bras blessé, sanglota :

— Je souffre ! oh ! que je souffre !

Il m'avait pénétré jusque dans l'âme, l'éclair bleu de ce regard jailli des ténèbres de l'inconscience ! à tel point que la seule pensée de cette scène me bouleversait encore. Plusieurs fois depuis j'avais revu le sujet, Marguerite Dupuy. C'était, m'avait dit Bardet, une jeune ouvrière passementière qu'une sensitivité extrême rendait propre à ces dangereuses expériences. Elle s'y prêtait, d'ailleurs, de bonne grâce, fière d'une morbide faculté qui excitait l'intérêt de tant de savants. Sans me connaître, elle avait remarqué mon assiduité aux séances et me saluait chaque fois d'un

gentil signe de tête. Cela mettait comme une familiarité entre nous. Quelque chose d'elle m'attirait infiniment : son sourire, ce sourire délicieux qui prêtait à son visage fatigué une rassurante jeunesse et transformait le pitoyable sujet en une jolie fille faite pour aimer et pour être aimée.

Ce soir, je ne sais pourquoi, son image s'offrait à moi, plus proche et plus désirable. Oh ! l'avoir ici, sa tête blonde inclinée sur mon épaule, me regardant de ses yeux dans lesquels frissonnent toutes les choses mystérieuses entrevues pendant son étrange sommeil, et que ses lèvres ne savent pas redire !...

A cette idée, mon cœur battit plus vite ; des désirs ardents m'agitèrent, et, me levant d'un geste brusque, j'ouvris la fenêtre pour laisser pénétrer la tiédeur calmante de l'air. Puis, avec un effort, j'ouvris mon poème commencé, *Les Voix de l'Astral.*

D'abord l'image de Marguerite dansa, vivante, entre les lignes, puis elle s'éloigna, disparut, et enfin me laissa tout entier à ma passionnante besogne.

Ce fut le rêve, l'oubli, l'évasion vers un ailleurs plus beau. Adepte des doctrines spirites, je supposai que, dégagé de mon enveloppe terrestre, je visitais, sous ma forme astrale, les sphères où, libérés de leur karma, les désincarnés évoluent, se purifiant toujours davantage, pour atteindre enfin les régions des éternelles béatitudes.

Et tandis que fuyaient les heures, j'écrivais, j'écrivais jusqu'à ce que la plume s'échappat de mes mains lasses.

Alors je regardai par la fenêtre. Tout était noir. Paris dormait. J'eus la sensation vertigineuse de planer sur cette immensité de ténèbres. Le jour est à la vie méchante, cruelle, implacable ! Si closes que soient vos fenêtres, si déserte votre chambre, on l'entend, on la devine, on la sent là, qui guette, qui menace. Le jour plaît aux esprits superficiels, aux âmes grossières qui s'étourdissent de bruit, d'agitation, de clarté. Mais la nuit... Oh ! la nuit effrayante et douce ! je l'aime comme une amante aux ivresses éperdues ! J'aime ses énigmes, ses frissons, ses terreurs, son silence mystérieux, sa farouche obscurité, ses clartés froides et pâles qui vous mettent au cœur d'étranges énervements ; j'aime tout ce qu'elle a de caché, tout ce qu'elle a d'infini ! Oh ! je voudrais l'étreindre, me fondre en elle et connaître enfin les suprêmes voluptés !

A cette heure où mon âme s'élançait vers elle de tous ses désirs exacerbés, je la devinais en communion plus directe avec moi, et, saisi d'une angoisse délicieuse, il me sembla que j'allais voir ce que les autres ne voient pas, entendre ce que les autres n'entendent pas...

Mais voici que soudain un fait matériel, m'arrachant à mon extase, me tira sur la terre. C'était une lumière qui venait de surgir dans la nuit. Tache rougeâtre, elle éclairait une lointaine fenêtre en face. Sans doute la

lampe de quelque locataire rentré tard. Oh ! le fâcheux ! de me troubler à cette minute exquise, unique peut-être !...

Je voulus reprendre mon travail, mais elle me gênait, cette lumière. On eût dit d'un œil curieux ouvert dans la nuit. Je laissai tomber mes rideaux qui formèrent un écran. Ainsi c'était bien.

A peine avais-je écrit quelques lignes, qu'une brise légère comme une main furtive écarta le rideau et sur mon feuillet glissa une raie lumineuse... Cette lumière encore !... Maudite, harcelante lumière !

De méchante humeur, je jetai ma plume, je soufflai ma lampe et je me couchai.

* * *

La nuit suivante, ce fut avec un violent déplaisir que je vis la lumière briller à nouveau. Et, cette fois, sans même essayer de travailler, je la guettai, debout à ma fenêtre. Une heure sonna, une heure et demie, deux heures, trois heures ! Et toujours elle luisait d'un éclat immobile. Encore une nuit perdue !

Cet obstiné veilleur, qui donc était-ce ? Un malade ? Non certes. Un malade ne supporterait point une si vive clarté. Sans doute, quelque travailleur nocturne comme moi, poète aussi peut-être... Oh ! comme je le déteste ce poète inconnu !...

Mais je m'effraye trop tôt ! C'est une cause passagère qui l'oblige à veiller aujourd'hui, et demain tout rentrera dans les ténèbres.

Mon espoir fut déçu. Durant plusieurs nuits, mes yeux ne quittèrent point cette fenêtre, et toujours j'y vis briller la lumière.

Plus de doute ! Une habitude prise. A quoi bon être venu chercher la solitude en ce quartier lointain, en cette rue déserte, si c'était pour trouver là un autre veillant comme moi dans la grande nuit silencieuse, écoutant ces voix mystérieuses, savourant ces ineffables voluptés que j'avais cru miennes ! Il me volait !... il me volait !...

Oh ! si j'avais pu le voir et lui expliquer cela, peut-être eût-il pris en pitié ma nervosité douloureuse, et consenti à souffler sa lampe. Mais où le rencontrer ? J'essayai bien de distinguer le jour, cette fenêtre si flamboyante la nuit. Ce fut en vain. Il y en avait tant et tant ! échelonnées à toutes les hauteurs, surgissant de tous les points de l'espace, comme les mille alvéoles d'une ruche. Etait-ce celle-ci ? Celle-là ? En ce dédale, je me perdais. Et la nuit venue, cette lumière brillait de nouveau, fixe, lointaine insaisissable, comme pour me narguer.

Mon imagination s'exaspérait du mystère. Lasse de s'exercer dans le vide, elle finit par prêter à cet odieux inconnu une forme matérielle, à l'animer d'une vie factice.

Je le voyais écrire, et, morbide illusion de l'ouïe, j'entendais le grincement de sa plume. Sans doute il s'interrompait de temps à autre, et, le coude appuyé sur sa table, la tête dans sa main, jetait devant lui un

regard distrait. Peut-être alors, sans le savoir, nos yeux se croisaient-ils, les siens tout alanguis de rêve, les miens brillants, inquisiteurs, irrités.

Oh ! que ne puis-je le voir vraiment, cet être détesté, que ne puis-je ?

Une nuit, à ma grande surprise, je notai un changement soudain dans la lumière, elle s'étendit, s'allongea, couvrit toute la vitre, devenue blanche, d'un blanc bleuâtre. Pourquoi ce changement de forme et de couleur ? Bien simple ! Sans doute il avait posé sur sa lampe un globe qui pâlissait les rayons en les diffusant. Pourtant l'explication ne me suffit pas. Elle m'impressionnait désagréablement cette lueur blême, cette lueur malade ; c'était comme si l'œil de flamme qui luisait dans l'obscurité se fût couvert d'une taie. Et j'en éprouvai un vague malaise.

Le lendemain, ce fut la même chose ! La lumière des lampes voilées de globes ne produit point cet effet, elle est plus transparente.

D'ailleurs est-ce bien de la lumière, cette opacité blanchâtre qu'on dirait vapeur ou fumée ? Etrange ! étrange ! Sûrement il se passe là-bas des choses anormales... mais quoi ? A force d'user toute la nuit ma pensée sur ce problème, je la sentis plus aiguisée.

J'étais sur le bord, j'allais deviner, quand un sommeil soudain me frappa comme un coup de massue. Et tout étourdi, les jambes molles, je n'eus que la force de me traîner jusqu'à mon lit.

Le lendemain je m'éveillai, les membres si courbaturés, la tête si lourde que je passai toute la journée au lit et ne me levai que le soir.

Ni satisfait, ni gai, je sentais en moi cette sorte de mécontentement, de nausée morale que produit chez les intellectuels toute interruption de travail. Ces nuits gâchées m'irritaient. Pour me fuir en me mêlant au bruit et à l'agitation des autres, je sortis et entrai par hasard dans une brasserie du quartier. Semblable à toutes les autres, tables pleines, public d'étudiants et d'artistes, charivari étourdissant, choc de verres, conversations bruyantes, querelles, éclats de rire.

M'asseyant dans un coin, je demandai un bock. A la table voisine, quelques « jeunes » exposaient leurs théories littéraires.

L'un d'eux, grand diable efflanqué, très barbu, au fort accent méridional, interrompant un pâle éphèbe qui faisait de grands gestes, lui cria ironiquement :

— Eh là ! mon petit, inutile de nous rabattre les oreilles de ta « poésie psychique » il y a mieux !

L'adolescent se dressa en colère.

— Mieux que ma poésie psychique ! Et quoi donc ?

Alors le camarade, triomphant, jeta ces mots :

— « Les voix de l'Astral ».

« Les voix de l'Astral » ! Le titre par moi trouvé et tenu si jalousement secret !.. Comment avait-il pu le découvrir ?

Le méridional poursuivit :

— Oui, mon bon, c'est comme je te le dis ! « Les voix de l'Astral », un poème comme qui dirait la divine comédie... spirite. Le corps astral d'un poète, guidé par un corps astral de ses amis, visite successivement toutes les sphères où il paraît que nos corps astraux se balladent avant d'entrer au paradis spirite.

— Très chic ! Et le nom de l'auteur ?

— Jacques Dalbrès.

Jacques Dalbrès ! Ce n'était donc pas de moi qu'ils parlaient !... Alors un autre...

L'adolescent interrogea :

— Tu le connais ?

— Vaguement. Il vit comme un ours dans sa tannière quelque part dans ce quartier.. rue de la Grande-Chaumière si je ne me trompe ?

Jacques Dalbrès ! Un rival ! De rage, le sang me monta brusquement à la tête. J'étouffais et je sortis sur le champ.

C'était bien la peine de m'être consumé des nuits et des nuits en un si acharné labeur pour apprendre qu'un autre possédait mon plan, mes idées, jusqu'à mon titre... Oh ! cet autre !...

J'étais arrivé dans mon logis. Malgré l'heure tardive, le gaz brûlait encore dans l'escalier. Dans ma chambre, au contraire, obscurité complète. Comme je cherchais à tâtons mes allumettes, une bouffée d'air frais me fit tourner les yeux vers la fenêtre.

Là-bas une lumière brillait. La lumière de ce poète... Le poète !... Ce fut pour moi une soudaine révélation. Ce poète dont ils parlaient tout à l'heure au café, qui vivait solitaire, dans mon quartier, c'était lui sûrement, c'était lui !

Oh ! le sentir si près, savoir qu'il travaille à me voler cette gloire qui m'est due, que chaque instant qui s'enfuit est pour lui un pas de plus dans le chemin tracé par moi ! Et ne pas pouvoir arrêter sa plume, ne pas pouvoir déchirer ses feuillets !...

Dans ma fureur, mes yeux se dilatèrent sur cette lumière... Mais quoi ? Elle avait encore changé d'aspect !... Elle brillait d'un éclat blanc intense, comme un voile phosphorescent, comme un grand morceau de lune fantastiquement suspendu dans l'espace. Et tandis que je la regardais avec cette curiosité un peu inquiète qui vous saisit, lorsque la raison est incapable d'expliquer ce qu'on voit, elle se ternit comme la nuit précédente, elle prit une apparence de vapeur, et puis tout à coup fut projetée en avant par secousses régulières. Qu'était-ce ? qu'était-ce ? Je la suivais dans sa marche saccadée, haletant, la gorge si serrée d'émotion que je n'aurais pu prononcer une seule parole.

Bientôt elle fut à quelques mètres de moi. Alors je pus distinguer ses contours. Mince, allongée, se terminant par des pâleurs diffuses, elle présentait un aspect point nouveau pour moi. Où donc avais-je contemplé

une blancheur diffuse se détachant ainsi sur un fond noir ? Ah ! je sais ! je sais ! cette séance d'occultisme, Bardet... le corps astral... Le corps astral !.... Cette forme blanche serait...

Maintenant je distinguais des contours nets, une tête, des bras, un spectre humain... Effrayant ! Oh ! effrayant !...

Si violente fut ma terreur que je sentis mes genoux fléchir. D'un mouvement instinctif, je reculai. Mes doigts tremblants cherchèrent la table pour s'y cramponner... Mais quel est donc cet objet dont le froid contact me secoue tout entier d'un frisson ?... Rien, le stylet qui traîne toujours là et que j'ai frôlé par hasard. Est-ce bien par hasard ? Une pensée terrible surgit en mon esprit... Si je tentais l'expérience redoutable ?... Non ! non ! je n'ose pas !... Et pourquoi ? Ce corps astral est celui d'un rival, d'un être qui annihile tous mes efforts, qui me vole ma gloire, que je hais ! Oh ! avoir toute-puissance sur cette vie !...

Mes yeux se fermèrent devant la tentation, mais une force impérieuse releva mes paupières. Dans l'encadrement de la fenêtre, le spectre était arrêté immobile... Plus d'hésitation ! Je me dressai, le stylet tendu, d'un coup violent je frappai le corps astral au cœur. Et, brusquement, mes doigts lâchèrent l'arme, et comme une masse je m'affaisai sur le sol.

*
* *

Je fus réveillé par un scintillement qui m'éblouit. Encore cette lumière !.. Mais non ! c'était maintenant le soleil, un soleil flambant qui mettait des raies d'or sur le tapis... Au fait, pourquoi donc me trouvais-je affaissé sur ce tapis comme un homme ivre ?

Dans mon cerveau embrumé perçait un souvenir. Il s'est passé cette nuit un évènement étrange, terrifiant... Soudain ma mémoire s'éclaircit et je me dressai avec un cri. Oh ! l'expérience, la dangereuse expérience accomplie sans témoin, dans les ténèbres, moi l'opérateur, et lui, le sujet, cet être de là-bas attiré jusqu'à moi par un pouvoir occulte.

Mais après, qu'est-il arrivé après ? De nouveau mes pensées se voilèrent. J'étais dans un état singulier. A un profond engourdissement moral se joignait une grande activité physique.

Je sortis. Je passai les ponts, je traversai des rues, des rues, et encore des rues, choisissant celles où la cohue était la plus épaisse.

Je marchai ainsi jusqu'à me sentir près de défaillir. Alors je me souvins que je n'avais rien mangé depuis mon réveil et, avisant une taverne, je commandai un déjeûner. Puis je repris ma course vagabonde. Mon malaise peu à peu se dissipait, ma marche devint plus alerte, mes pensées s'élucidèrent. De nouveau les objets extérieurs me frappèrent avec un relief de réalité. Et regardant autour de moi, je pus enfin m'orienter.

Le jour avait baissé. A ma gauche, la coupole du Panthéon s'accusait délicatement sur un ciel rose. Devant moi la fraîche verdure du Luxem-

bourg s'estompait en douceur. Je me dirigeais de ce côté quand un homme, passant d'une rapide allure, me bouscula criant :

— La *Presse !* vient de paraître la *Presse !* Demandez la *Presse* !

Je hélai l'homme.

— Psst ! Ici !

Mon journal à la main, j'entrai dans le jardin du Luxembourg, et, tout en marchant, je parcourus des yeux la première page. « La repopulation, projet de loi sur le divorce, la chirurgie moderne... » Des rengaines. Voyons à la deuxième page. « Séance orageuse à la Chambre, le droit de vote pour les femmes... » Toujours la même chose !... Faits divers : « Suicide d'un enfant... Suicide d'un soldat... » Que de suicides ! J'allais plier mon journal quand un titre singulier attira mon attention : « *Les Drames du Spiritisme.* — Tous les magnétiseurs viennent de faire une grande perte en la personne d'un de leurs meilleurs sujets. C'était une jeune fille âgée de 22 ans, ouvrière passementière, domiciliée 24, rue de la Grande-Chaumière. Elle se nommait Marguerite Dupuy. »

Marguerite Dupuy ! le sujet de mon ami Bardet, cette charmante fille qui tant de fois m'avait souri !

L'émotion précipita les battements de mon cœur. Un banc s'offrait à moi, je m'y laissai tomber. Marguerite Dupuy ! Des yeux si transparents, un rire si jeune, une grâce si séduisante ! Non, ce n'était pas possible ! Non !... Avidement je repris ma lecture :

« Elle rapportait souvent de l'ouvrage chez elle pour travailler la nuit. Ce matin, la concierge, étonnée de ne pas l'avoir vue sortir, monta dans sa chambre. Elle était assise devant sa table à ouvrage dans l'attitude d'une personne qui travaille. La concierge lui parla. Ne recevant pas de réponse, elle s'approcha et s'aperçut que la jeune fille était inanimée. Le médecin, appelé en hâte, constata que la malheureuse avait succombé à la rupture d'un anévrisme. La mort remontait à plusieurs heures. »

Morte ! Marguerite morte ! celle que j'avais souhaité faire mienne ! Finie, cette ébauche de roman ! Oh ! cruelle, cruelle vie !...

Le Luxembourg était maintenant presque désert. Un crépuscule pâle noyait les choses. Devant moi passaient, d'une démarche alanguie, quelques couples enlacés qui ne me voyaient pas.

Et je sentis une inexprimable navrance m'étreindre. Peut-être hier soir, à cette heure, foulait-elle cette même allée, le sourire aux lèvres, rêvant le doux rêve de sa jeunesse radieuse, et aujourd'hui elle était couchée sur son lit, rigide. Cette fois, ce n'était plus le sommeil factice dont elle s'éveillait jolie et charmeuse, mais le grand sommeil définitif. Pauvre enfant ! Oh ! je voulais la voir encore pour emporter dans mon souvenir son image suprême. Où donc demeurait-elle ? 24, rue de la Grande-Chaumière, dans mon quartier, si près, si près !... Les yeux brouillés de larmes, je m'engageai dans la rue de la Grande-Chaumière. Numéro 24,

m'y voici ! Une maison grise, sale, d'apparence pauvre, avec une entrée fort sombre. A droite, la loge du concierge ; à gauche, l'escalier étroit, à tournants courts. D'où vient qu'à peine entré une angoisse irraisonnée m'arrêta, la main crispée à la rampe ? Pressentiment ? Peut-être lorsque va sonner une heure grave de la vie, quelque chose frémit-il dans les tréfonds obscurs de notre âme que l'intelligence ne perçoit pas ?

J'allais monter quand un léger attouchement sur l'épaule me fit sursauter. En même temps une voix jeune s'écriait :

— Diable ! es-tu nerveux ! Comment va ?

Tournant la tête, je vis mon ami Bardet entré derrière moi.

Il reprit :

— Enchanté de te rencontrer ! Tu as lu dans les journaux ? Pauvre petite ! Je ne m'attendais pas à cette mort... rien ne faisait prévoir... Nous la regretterons. Un sujet de premier ordre !... Mais, montons !

Il me précéda. L'escalier était obscur, et dans ce gouffre noir s'accroissait mon angoisse. Aux dernières marches, cela devint si violent, que des palpitations de cœur m'obligèrent à m'arrêter.

— Eh bien ! fit le docteur, viens-tu ?

Maintenant nous étions arrivés sur un palier aux carreaux disjoints. A droite fuyait un étroit couloir limité par une raie de lumière filtrant d'une porte entr'ouverte.

Bardet entra, je le suivis.

Oh ! cette première sensation avant même d'avoir vu ! Cette épouvante du grand mystère proche et impénétrable !

Dans l'opacité ténébreuse de la chambre scintillaient deux points lumineux, les deux lugubres cierges placés au chevet du lit voilé par les rideaux.

D'un coin, une femme surgit et entama aussitôt une conversation animée avec Bardet.

Alors je m'approchai du lit mortuaire.

Ce n'était pas la première fois, hélas ! que je me trouvais auprès d'un cadavre, mais si pénible que m'eût toujours été ce devoir, jamais je n'avais éprouvé une si douloureuse appréhension.

Pourtant j'osai soulever le rideau et, étendue sur ce lit blanc, toute enveloppée de blanches draperies, je vis une forme longue, mince et rigide comme une statue de marbre couchée sur un tombeau.

Mais elle ne semblait point dormir dans l'éternel repos. Ses mains pâles étaient crispées sur son cœur. Ses traits convulsés farouchement ; ses lèvres serrées comme pour retenir un cri d'agonie, on eût dit que cette morte souffrait encore et se révoltait. Effroyable !

Chose étrange ! Bardet, qui s'était approché, ne parut point frappé par l'atrocité de cette expression.

Haut, d'un ton à peine respectueux, il parlait à la femme.

— Vous dites que tout dans cette chambre est resté tel que ce matin, lors de la constatation du médecin. Je voudrais me rendre compte.

Cette phrase ne s'adressait point à moi, ne me regardait pas, pourquoi donc me causa-t-elle une soudaine terreur ? Et pourquoi, à partir de ce moment, suivis-je tous les actes de Bardet avec un intérêt passionné ?

Il procédait à une sorte d'inventaire.

— La table là, dans l'embrasure de la fenêtre. A côté, une chaise. Elle cousait... tous les menus objets sont encore éparpillés... son dé... son fil, sa lampe, l'abat-jour rouge, singulière nuance !... Le corps était droit, la tête renversée, les mains crispées sur le cœur... On n'y voit goutte ! Voudrais-tu ouvrir les volets, Marc ?

Je ne bougeai pas. Une instinctive répugnance me tenait cloué au sol.

— Ouvre donc !

Alors je lui obéis. Je fus bien obligé de lui obéir, sa volonté pesait trop fortement sur la mienne. Mes mains tremblantes s'attardaient maladroites.

Impatient, Bardet, d'un geste sec, ouvrit la fenêtre, rabattit les volets contre le mur. A ce moment quelque chose parut le surprendre. Se penchant, il regarda au dehors.

— Tiens ! s'exclama-t-il, on dirait là-bas.,. mais oui !... je reconnais son encadrement de volubilis... c'est la fenêtre !

Qu'avait-il dit ? Qu'avait-il dit ? Je me penchai à mon tour. Cet encadrement de volubilis... c'était bien...

Il reprit :

— Tu distingues ? en face. Tu devais apercevoir sa lumière, la nuit !

La lumière ! la lumière !... oh ! je savais bien !... Elle est venue l'heure inévitable ! Il va le dire, il le dit :

— Je vois très bien ce qui s'est passé. Marguerite assise, gaie, insouciante. Tout-à-coup cela vous prend sans avertir, une douleur atroce au cœur.., comme un coup de poignard.

Comme un coup de poignard ! Le voilà donc le mot terrible !... Oh ! la scène de la nuit dernière ! Le poignard ! mon poignard qui a touché le corps astral au cœur !...

Dans mon âme épouvantée jaillit la vérité, irréfutable. C'est moi qui ai tué Marguerite !... Je suis un meurtrier !...

*
* *

Ce qui suit est confus en ma mémoire. Je ne retrouvai ma pleine conscience que dans ma chambre, écroulé sur une chaise, répétant tout haut : « Elle est morte, et c'est moi qui l'ai tuée ! » Elle ! Et pourquoi ? Par une haine stupide contre un autre qui n'habitait point là, qui n'existait sans doute que dans mon imagination ! Comment avoir été assez stupide pour ajouter foi à ces paroles saisies au vol, un soir dans une brasserie ? Peut-être était-ce tout simplement moi que ces gens avaient désigné, m'attribuant par erreur ce nom de Jacques Dalbrès ?

Comment n'avoir pas réfléchi, interrogé, acquis une certitude avant de pratiquer la redoutable expérience ? Elle voulait vivre, elle avait le droit de vivre cette malheureuse qui se privait de sommeil pour gagner son pain. Malade, névropathe, servant de sujet aux médecins, mais femme, mais faite pour aimer, mais aspirant au bonheur comme toute créature humaine. Et je l'avais tuée, brutalement. Horrible ! horrible action !

Le surlendemain de sa mort, je sus que son enterrement avait lieu à Notre-Dame-des-Champs.

Je ne voulais pas y assister, je n'en avais pas le droit ! Me mêler à ceux qui la pleuraient, moi, moi ! Quelle profanation !

Et pourtant un désir morbide me poussa vers sa maison. Un drap noir tout uni, le drap des pauvres voilait la porte, et, par l'entrebâillement, j'aperçus, couvert de fleurs, le cercueil.

A mon approche les gens qui stationnaient sur le trottoir s'écartèrent pour me laisser passer. Il me sembla qu'ils me jetaient un regard méfiant. Et pris d'une peur subite, la peur lâche des coupables, je gagnai le trottoir opposé. De là je suivis les tristes apprêts. Le char funèbre était arrivé. Des porteurs en descendirent, et, rudement, chargèrent le cercueil sur leurs épaules.

Alors, soudaine et effroyable, j'eus la vision de ce corps frêle, de ces mains crispées, de ce visage tordu, de cette bouche douloureuse.

Et, dans une affolante horreur, je m'enfuis, je courus. J'arrivai chez moi. Et là, le cœur palpitant, la tête perdue, je restai écrasé par le dégoût de moi-même.

Cette journée fut atroce. Quand vint la nuit, je sentis que si je ne réussissais pas à vaincre mes torturantes pensées, je deviendrais fou. Allumant donc ma lampe, je m'assis devant ma table, j'ouvris mon manuscrit, mais alors mes yeux rencontrèrent un objet scintillant... le stylet qui m'avait servi !... La voilà donc revenue, l'obsession, la torturante, l'épouvantable obsession ! Oh ! quel désespoir de ne pouvoir effacer cette nuit atroce !... mais non, ce qui est fait est fait !

Comment n'ont-ils pas compris, ces médecins stupides, que l'épouvantable souffrance, la souffrance supra-humaine qui grimaçait encore sur le visage du cadavre n'était pas causée par un accident naturel ? Comment n'ont-ils pas vu dans cette empreinte l'accusation irréfutable portée contre le meurtrier ? Mais non, au plus vite, sans regarder, sans réfléchir, on l'a clouée dans sa bière, et moi, l'assassin, on me laisse vivre sans m'inquiéter. Oh ! la criante injustice !

Et elle n'a personne pour la venger, la pauvre victime, personne pour me montrer au doigt et dire : « Voici le lâche meurtrier ! » Je passe à côté du châtiment humain, c'est vrai, mais comment m'absoudre moi-même !

Oh ! il me rongeait l'âme, ce remords, toutes les heures, toutes les

minutes ! Même pendant les rares instants où, vaincu par la fatigue, je parvenais à m'assoupir, je le sentais encore tapi au fond de mon cerveau, et tout prêt à me sauter à la gorge au réveil.

Un jour, je rencontrai par hasard le docteur Bardet.

— Tiens ! Bonjour, me dit-il, comment vas-tu ? Je te trouve maigri, les traits tirés, le regard fiévreux, tu n'es pas malade ?

— J'ai souvent des palpitations ; ce n'est rien !

Nous fîmes quelques pas ensemble. Après une légère hésitation, je l'interrogeai :

— Tu sais, cette jeune fille... morte dernièrement... Marguerite Dupuy ?

— Eh bien ?

— Les constatations de décès faites par un médecin ne sont-elle soumises à aucun contrôle ?

Il me regarda, surpris, ne saisissant point ma pensée sous l'apparente incohérence de ces questions.

— Non, le médecin sait ce qu'il fait.

Je poursuivis :

— Marguerite Dupuy est morte de la rupture d'un anévrisme ?

— Oui.

— En es-tu bien sûr ? Il y a des phénomènes si bizarres...

Il me jeta un regard inquiet. Mes suggestions s'insinuaient-elles dans son esprit ? A cette idée, je sentis en moi comme une ivresse spéciale. J'eus le vertige du danger, et, hardiment, je continuai :

— Te rappelles-tu la fameuse expérience tentée sur le corps astral ? Peut-être qu'un autre, un misérable aura voulu en profiter...

Il s'arrêta, saisit mon bras. Une seconde son regard fouilla le mien, et il ne répondit pas.

Je croyais qu'il était inutile de pousser plus loin mes aveux, il les prendrait pour les divagations d'un fou !

Par prudence, je changeai de conversation. Quelques minutes encore il m'observa du coin de l'œil, puis il parut se rassurer. Nous fîmes un assez long chemin, causant de choses et d'autres. Comme nous passions devant un magasin d'emblêmes funéraires, il me dit :

— Il faut qu'un de ces jours, j'aille au cimetière Montparnasse voir si l'on a posé une pierre sur la tombe de Marguerite. Elle n'a ni parents ni amis, c'est moi que ce soin regarde.

Alors un désir me mordit avec une étrange violence :

— Veux-tu que j'y aille à ta place ?

Il accepta aussitôt.

— Très volontiers, ça m'épargnera une corvée !

Peu après il me quitta. Il faisait jour encore. Je pouvais arriver au cimetière Montparnasse avant la fermeture.

Je pressai le pas, éperonné par un espoir nouveau. Comment n'y avoir pas songé ? Si je m'agenouillais sur sa tombe pour crier mon remords, peut-être me pardonnerait-elle ? la douce morte qui, si tendrement, me souriait en cette vie !

Bientôt la porte du cimetière m'apparut comme un trou béant ouvert sur l'éternité. J'y entrai.

Lugubre, cette nécropole aux lueurs blêmes du crépuscule, avec ses allées fuyant sous les verdures sombres. Du sol où pourrissaient tant de cadavres, s'exhalait une odeur âcre, une odeur de mort. Et l'on devinait aussi la mort planant au ciel épaissi de brouillard, guettant derrière les tombes, traîtresse et invisible, toute prête à vous enlacer. Et mon âme frissonna.

Un à un, je déchiffrai les noms gravés sur les sépultures. Oh ! qu'il était nombreux le peuple des morts ! Enfin cette épitaphe me creva les yeux : Louise-Thérèse-Marguerite Dupuy, décédée le 30 avril, à l'âge de 22 ans.

C'était une pierre étroite et longue, surélevée de quelques centimètres, dont la blancheur neuve tranchait sur les grisailles des autres tombes plus anciennes. Elle dormait là ! et grâce à moi... grâce à moi !..

Alors je m'affaissai contre la pierre, le front dans mes mains, sanglotant.

Je dus rester longtemps ainsi. Quand de nouveau je regardai autour de moi, la nuit était venue. De lourdes ténèbres s'étendaient sur l'espace comme un immense drap noir. Dans ce silence et dans cette obscurité, on sentait s'éveiller comme une vie mystérieuse, la vie des âmes peut-être inconscientes d'une curiosité profane qui les épiait. Une vague angoisse m'étreignit, et, pour chercher la protection d'un mort connu parmi tous ces morts inconnus, je me serrai plus étroitement contre la tombe. Mais soudain son aspect me frappa comme une chose nouvelle. Tout-à-l'heure, j'avais cru voir une pierre plate et lisse, et maintenant des sculptures s'accusaient, les plis d'une draperie, la forme d'un corps, des mains croisées sur la poitrine. On dirait une statue de pierre comme celles qu'on qu'on voit couchées sur les tombeaux. Qu'était-ce donc ? Effet de lumière ? Erreur de ma vue ? Ah ! si c'était... Et je fermai les yeux devant l'épouvante d'une pensée surgie en mon cerveau.

Que se passe-t-il la nuit, dans ce grand cimetière clos à tous les regards hnmains ? A quel spectacle, à quelle horreur allais-je assister ?

Une sueur glacée inonda mes tempes, j'eus la sensation physique d'un étau qui broyait mon cœur. Pourtant, par un effort de volonté j'ouvris les yeux. Et tandis que je regardais de nouveau cette étrange tombe, phénomène terrifiant, son aspect changea encore. La draperie perdit de sa rigidité, devint souple comme une étoffe, les mains, les mains si pâles,

prirent une apparence de chair, le visage confus jusque là, s'accusa tout-à-coup.

Le voici donc ce visage... ce visage effrayant... ce visage qui m'obsède... Je le vis comme je l'avais vu sur son lit de mort, les traits convulsés, les lèvres serrées. Alors de mon âme jaillit ce cri désespéré :

Ne me poursuis pas avec ce visage... Je ne voulais pas ta mort !.. J'expierai toutes les tortures... ma vie même.,. mais pardonne ! pardonne !

Oh ! je le savais bien ! Elle n'était pas inexorable ! Doucement, elle descendit de sa tombe et se tint debout devant moi, immobile et blanche. Son visage redevint tel qu'il était autrefois, suave, les yeux tendres, les lèvres souriantes. Elle ! elle, comme je l'avais aimée, comme je l'aimais !

Je tendis les bras, elle se pencha vers moi, et sur mes lèvres, je sentis ses lèvres miséricordieuses...

* * *

Restai-je ainsi longtemps ? Rentrai-je chez moi la nuit ?.. le matin ?.. Je l'ignore ! cette minute d'effrayant bonheur m'avait pour jamais arraché aux choses de la terre. Un seul désir subsistait en moi, celui de la revoir.

Quand vint le crépuscule, je me dirigeai vers le cimetière. Hélas ! la tombe n'était qu'une pierre étroite et vide. J'attendis. Les ténèbres descendirent, mais la tombe resta fermée !... Peut-être viendra-t-elle demain ?

Voilà bien des nuits que je fais ce pèlerinage, chaque fois avec un espoir nouveau et chaque fois en vain. Pourtant il ne faut pas encore désespérer. Sûrement c'est une épreuve qu'elle m'inflige. Cette nuit j'y retournerai encore. Oh ! je veux le revoir, le sourire de pardon, et après... après, si je pouvais mourir !,....

* * *

Extrait des faits divers. — Le gardien du cimetière Montparnasse fut très étonné hier matin en trouvant un homme étendu, mort, sur une tombe, celle de Louise-Thérèse-Marguerite Dupuy,

Le malheureux avait succombé à une congestion.

C'est un nommé Marc Valty, âgé de 25 ans, littérateur. Depuis quelque temps il ne paraissait pas jouir de toutes ses facultés mentales.

Paris, Avril, 95

TONY D'ULMÈS.

OUVRAGES NOUVEAUX

ESSAI DE REVUE GÉNÉRALE

ET

D'INTERPRÉTATION SYNTHÉTIQUE DU SPIRITISME

Par le Dr Gyel (1)

Voici un petit livre fort bien fait, dû à la plume d'un profane, car l'auteur avoue qu'il n'est pas spirite, mais on sent qu'il est bien près de le devenir. « Lorsque pour la première fois, dit-il, on étudie sérieusement la question, on éprouve une véritable stupéfaction. On s'aperçoit que les phénomènes spirites ou dits spirites se réduisent, somme toute, à quelques types principaux, très fixes et très nets ; qu'ils sont solidement établis par le témoignage concordant de milliers de chercheurs ; qu'ils ont été contrôlés, avec toute la rigueur de la méthode expérimentale, par des savants illustres de tous les pays ; que la négation pure et simple équivaut aujourd'hui à un aveu d'ignorance. Avec non moins de surprise, on constate que les faits ont été le point de départ et la base d'une doctrine rationnelle et vraiment scientifique ; d'une philosophie à la fois très simple, très claire et très belle. » On ne saurait mieux dire.

Ce que nous louons particulièrement dans ce travail, c'est la méthode de l'auteur. Il expose d'abord la partie doctrinale, en la présentant comme le complément psychique de l'évolution matérielle. Avec les vies successives, et la conservation des acquis antérieurs dans le périsprit, on voit l'âme formée d'une synthèse d'éléments divers qui expliquent fort bien la conscience et la subconscience—ou inconscient—et les oublis apparents des vies passées. Alors on comprend que la désincarnation est un processus de synthèse, l'incarnation un processus d'analyse, et qu'à mesure que la vie se poursuit dans l'étendue, chaque être accumulant sans cesse les résultats de son travail, doit fatalement se développer de plus en plus, grâce aux possibilités sans nombre que lui offrent les mondes de l'infini.

La seconde partie est consacrée à l'exposé des faits. Le Dr Gyel les divise très heureusement en deux catégories : 1°—Les phénomènes qui se passent dans la personne même du médium, ou à son contact ; 2°— Les phénomènes qui se passent en dehors du médium et sans contact de sa personne. La discussion est bien conduite. L'auteur montre que si l'âme du médium peut produire beaucoup des faits spirites, elle ne peut les produire tous, même en faisant, intervenir, pour l'explication, la lecture de la pensée, la vue à distance, la clairvoyance ou les suggestions. Donc, l'hypothèse spirite, qui contient celle de l'animisme, a une portée supérieure à celle de cette dernière, elle embrasse « tous les cas » et doit lui être préférée. Quant aux théories occultistes, swedenborgiennes ou autres, le Dr Gyel

(1) Pour la vente, s'adresser à M. Leymarie, 42, rue St-Jacques, Paris.

les considère comme des transitions entre l'ancien spiritualisme religieux et la nouvelle doctrine, qui sera purement scientifique.

Sous le titre de Preuves indirectes, l'auteur montre l'accord du spiritisme avec toutes les sciences. LE TRANSFORMISME se prête admirablement à l'explication du progrès général, par le passage graduel des formes inférieures de la vie aux formes les plus évoluées ; d'autre part, l'évolution psychique explique parfaitement la conservation des progrès organiques, que la sélection naturelle ne faisait pas assez comprendre. « Ainsi complété, le transformisme constitue une magnifique synthèse, pouvant embrasser toutes nos connaissances, reliant le passé au présent et résumant toutes nos aspirations d'avenir. » L'ASTRONOMIE ne s'oppose pas à cette conception, puisqu'elle nous fait apprécier le peu d'importance de la terre et nous permet d'accepter comme une probabilité très grande, l'habitabilité des autres mondes. LA PHYSIOLOGIE est éclairée par la connaissance du périsprit, car ce nouvel organe explique clairement 1° — Le groupement dans la forme organique des molécules en nombre infini qui constituent notre corps ; 2° — La conservation de l'individualité physique et intellectuelle, malgré le renouvellement perpétuel de ces molécules ; 3° — Les rapports du physique et du moral. La PSYCHOLOGIE, l'HYPNOTISME ne se comprennent bien que grâce aux connaissances nouvelles du spiritisme, en ce qui a trait aux personnalités multiples qui se succèdent, en s'ignorant, chez le même individu. Enfin la PATHOLOGIE pourrait utiliser, au point de vue thérapeutique, les expériences spirites sur l'obsession, l'hallucination, l'incubat, le succùbat, l'hystérie, etc. Avis à M. Emile Gautier qui ne se doute guère de toute cette parenté. La dernière partie est consacrée à l'exposition des conséquences qui résultent nécessairement de ces faits nouveaux. L'auteur a bien compris l'immense portée de la persistance du moi conscient après la mort, et de l'évolution progressive de l'âme par ses propres efforts. Plus d'idées néantistes désespérantes et déprimantes de l'individu ; plus de dogmes asservisseurs au nom de Dieux antropomorphes, hideux produits de l'intolérance et du fanatisme; plus de prescriptions déraisonnables asservissant l'individu, jusqu'à annihiler en lui toute liberté consciente. Plus de péché originel, plus de rachat par des sacrements. Toujours et partout l'individualité qui doit se développer consciemment, évolution progressive des êtres et des mondes conformément aux grandes et immuables lois naturelles ! Voilà la vérité dégagée de tous ses voiles.

Quelle magnifique et grandiose conception se substituant aux mesquines croyances du passé ! Les vie successives sont le moyen de conquérir la vraie liberté, celle qui est au-dessus des contingences matérielles. Dans cette vie, le mal n'est que le résultat de l'ignorance, c'est une condition temporaire qui doit disparaître avec l'avancement intellectuel et moral, qui ne saurait être imputable à la cause première. Il est le résultat de notre infériorité et un moyen nécessaire de perfectionnement. Lorsque ces grandes vérités seront bien comprises, la morale sera scientifique, elle aura une base naturelle qu'on n'a pas su dégager jusqu'alors.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs ce livre très bien pensé et clairement écrit. Ils y trouveront un résumé des doctrines éparses dans la littérature spirite, et ils sortiront réconfortés de la lecture de ce travail, fait par un investigateur savant et impartial.

TRAITÉ DES CAUSES SECONDES

Par Jean TRITHÊME. Chamuel, Editeur, 5, rue de Savoie, Paris

Ce livre est une traduction de l'œuvre d'un moine, Jean Trithême, qui vivait au XVe siècle. La première partie renferme une histoire de la vie de cet auteur, peu connu à notre époque, mais qui a joué un certain rôle au Moyen-âge, puisque ses écrits font l'objet d'une volumineuse bibliographie, longuement exposée par l'auteur.

Dans ce livre, comme dans bien d'autres sur ces matières, nous sommes en face de conceptions qui ne s'appuient sur aucune réalité matérielle. Ce sont des affirmations perpétuelles sans base positive, ce qui enlève, à nos yeux du moins, presque toute valeur à ces travaux. Ici, il s'agirait des esprits recteurs des 7 planètes connues à cette époque : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Pourquoi négliger Uranus et Neptune qui font partie de notre système planétaire, au même titre que les autres ? Tout simplement parce qu'à cette époque on ignorait leur existence, et qu'il fallait accommoder la création avec un chiffre fatidique : 7, qui est la pierre angulaire de tous ces vieux systèmes kabalistiques. L'âme aurait passé, suivant l'auteur, dans sa phase descendante, par ces planètes, dans l'ordre où nous les avons citées. Nous ne croyons pas devoir nous étendre plus longuement sur ce sujet, les lecteurs que ces questions intéresseraient pourront trouver cet ouvrage chez Chammel, 5, rue de Savoie.

LES INCANTATIONS

Par Paul SÉDIR. Chamuel Editeur, 5, rue de Savoie, Paris

Nous sommes en présence d'une étude sur le verbe, Le Logos. dans ses manifestations les plus hautes. Pour les personnes qui aiment la métaphysique, ce livre convient parfaitement. La Trinité divine, l'inconnaissable et le manifesté y sont exposés d'après le Bagavad Gita, les Upanischads, la Doctrine Adwaïta et la Yoga de Pentadjali. A dire vrai, nous avons assez mal compris toutes ces subtiles définitions. On ne peut, quoi qu'on fasse et quelque méthode qu'on emploie, connaître les origines. L'esprit humain est encore trop ignorant pour définir la cause première et on en est réduit à conjecturer, à tort et à travers, sur ce terrain qui échappe à toute induction précise.

L'auteur attribue à la voix humaine un pouvoir considérable, si on sait la moduler suivant des règles déterminées. Il parle longuement des Mantras Indous, c'est-à-dire des incantations au moyen desquelles on peut acquérir toute puissance sur la nature. Le chapitre qui nous a paru le plus intéressant, est celui qui traite des sons et de leur correspondance dans la lumière astrale. Il est certain que les vibrations de l'air qui traduisent notre pensée peuvent être enregistrées, puisque le phonographe reproduit ces ondulations, dès lors, elles doivent avoir une certaine correspondance dans le monde fluidique, qu'il est curieux d'étudier. L'auteur s'est borné à nous faire connaître les formes et les couleurs qui correspondent à certains sons déterminés, sans nous dire par quelle méthode il a pu prendre connaissance de ces formes et de ces couleurs. Des études semblables sur les formes de la pensée dans l'astral ont été publiées, il y a un an et demi, dans le Lotus bleu, et offraient le plus grand intérêt.

Bien que les matières traitées soit des plus arides, l'auteur conserve toujours un style élégant et pur. Son ouvrage témoigne d'une grande érudition et d'une connaissance approfondie de la littérature Indou, il est précieux pour ceux qui veulent suivre dans le passé, la pensée humaine, à la recherche de l'inconnaissable et de l'absolu.

LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Par Marius Decrespe

Va paraître le premier octobre prochain. Ce livre contiendra la collection des principaux articles de notre ami Amo, ainsi que ceux de ses collaborateurs. Ce livre renfermera également le programme de l'œuvre, exposé dans ses grandes lignes par M. Decrespe. Nous rendrons compte de ce volume aussitôt qu'il nous sera parvenu.

PHOTOGRAPHIE DE LA VOIX HUMAINE

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son

dit un proverbe. — Ce n'est vrai qu'à distance, car la cloche sonnant en volée verse dans l'espace une gerbe de notes harmonieuses que l'on appelle pour cette raison des « harmoniques. »

Ces harmoniques se distinguent fort bien de près. Elles ne sont pas spéciales à la cloche, elles existent dans tous les sons, aussi bien dans ceux qui sont produits par des tuyaux et par des cordes que dans ceux produits par l'appareil vocal. Ce sont les harmoniques qui fournissent le timbre de la voix.

Analyser la voix, c'est donc la décomposer en sa note fondamentale et en ses harmoniques, de manière à en déduire les éléments qui en font le « timbre ».

C'est ce que fait le docteur Muckey, un spécialiste des maladies du larynx, à l'aide d'un appareil de son invention qui décompose la voix, paraît-il, comme le prisme décompose la lumière.

Le spectre vocal, si l'on peut s'exprimer ainsi, est enregistré par la photographie.

L'appareil se compose d'une série de résonnateurs construits de manière à vibrer sous l'influence d'une voix déterminée. Chaque résonnateur est mis en communication avec une petite flamme de gaz par l'intermédiaire d'un diaphragme.

On comprend de suite ce qui se passe : lorsqu'on émet un son devant l'appareil, les résonnateurs sensibles à la note fondamentale et aux harmoniques de ce son, entrent en vibration, font vibrer les diaphragmes qui à leur tour ébranlent les flammes. Il y a donc des flammes en mouvement et des flammes immobiles. Un appareil photographique enregistre le tout et l'on a de la sorte la composition de la voix.

On voit le parti qu'on peut retirer de cette invention au point de vue médical : diagnostiquer la voix, l'analyser, suivre les progrès de la maladie ou de la guérison, à l'aide d'une série d'épreuves photographiques prises à diverses périodes du traitement.

Cette note, publiée par notre confrère Le Moniteur de l'Hygiène publique, montre que l'on arrivera, un jour, à savoir ce qu'il y a de positif dans le pouvoir attribué à la voix humaine. Pour les personnes que ces questions intéressent, nous croyons bon de signaler un livre très documenté : LA PAROLE D'APRÈS LE TRACÉ DU PHONOGRAPHE par H. Marichelle, où l'on trouvera enregistrées graphiquement, les courbes qui correspondent au langage articulé.

REVUE DE LA PRESSE

La science confirme chaque jour les enseignements du Spiritisme en apportant à notre cause des documents précis. Dans son livre sur l' « Evolution Animique » notre rédacteur en chef se base sur l'horreur éprouvé par des chevaux, lorsque l'on fait leur litière avec de la paille sur laquelle ont couché des lions ou des tigres, pour en déduire qu'ils ont conservé dans leur périsprit, à l'état instinctif, cette frayeur, puisque jamais ces chevaux n'ont vu de lions ou de tigres dans nos pays civilisés. Voici un autre document qui vient appuyer cette thèse. Nou l'empruntons à « LA REVUE SCIENTIFIQUE du 28 Août dernier.

M. A. G. Butler communique à « The Zoologist » le fait suivant, concernan l'instinct nidificateur :

Ce fait concerne des Bengalis en provenance du Japon, ces élégants oiseaux étant depuis des siècles l'objet d'un élevage spécial dans ce pays, et les probabilités étant aussi que depuis bien longtemps ils ne vivent et se reproduisent qu'en captivité. Au Japon, comme dans les pays où on les exporte, les Bengalis se reproduisent dans de petites cages où ils ne construisent qu'un nid très grossier.

M. Butler ayant, cette année, jeté dans sa volière une poignée de graminées en fleurs, les Bengalis se sont précipités sur les tiges et les ont transportées une à une dans un buisson, où ils ont aussitôt construit un nid très bien fait, avec dôme supérieur et orifice latéral : le nid typique de leurs ancêtres à l'état de liberté. « Comment expliquer ce fait, demande M. Butler ? Il ne peut être question d'imitation ni de souvenir, n'est-ce pas ? Il faut que les Bengalis aient agi par instinct héréditaire. » La Revue ajoute : « le cas est embarrassant, à coup sur, pour qui ne croit pas aux instincts transmis héréditairement. Mais rien ne prouve qu'il n'y ait pas d'autres explications possibles, bien qu'il soit difficile d'en trouver. »

Il est sûr, suivant nous, que ces Bengalis ont conservé dans leur enveloppe périspritale l'instinct de nidification, et que celui-ci s'est exercé quand l'occasion s'en est offerte. Si l'âme animale n'existait pas, si elle ne s'incarnait pas un très grand nombre de fois dans la même forme, il serait tout à fait inexplicable que les molécules matérielles qui composent un Bengali, fussent capables de construire un nid, tel que ses ancêtres le faisaient. Dire que c'est par hérédité, n'explique rien, car il faudrait supposer que cet instinct s'est transmis à l'état latent, de génération en génération, il y aurait donc quelque chose d'immatériel qui se perpétuerait chez des êtres qui se renouvellent incessamment. Dans ce cas, il est plus logique d'admettre que c'est le périsprit qui contient cet intinct, que de le croire attaché à la matière du corps qui se renouvelle sans cesse et sans arrêt. La réincarnation de l'âme animale rend parfaitement compte de ce phénomène, que la science avoue être inexplicable par ses théories.

La Revue Scientifique

du 4 Septembre 1897 renferme l'analyse d'un intéressant mémoire de M. Zenger, directeur de l'Observatoire de Prague, sur la causedes perturbations atmosphériques électriques, magnétiques, sismiques (mouvements de l'écorce du globe) et des éruptions volcaniques. Suivant le savant astronome, ces phénomènes seraient périodiques et liés à la rotation du soleil. Il résulterait de ses recherches que l'on doit considérer notre planète, et toutes celles qui font partie du système solaire, comme des machines électriques à deux bornes, plus petites que le soleil,

le soleil, le mouvement rotatoire et progressif de celui-ci dans l'espace entraînant le mouvement rotatoire et orbiculaire des planètes. Pour faire la démonstration expérimentale de cette hypothèse, il a imaginé une série d'appareils et d'expériences. Les résultats ont été ceux qu'il attendait, de sorte qu'il a pu considérer comme démontré expérimentalement tout un système du monde, expliquant aussi bien les mouvements et les phénomènes célestes que les phénomènes météorologiques et les époques géologiques de notre globe, par les lois de l'électrodynamique, et la transformation de la force électrique en action mécanique et en chaleur.

De là, toute ma théorie scientifique pour la prévision des temps. Il ne nous déplaît pas de voir des savants officiels admettre toutes ces transformations de l'énergie, car nous avons fréquemment à nous servir nous-mêmes d'arguments semblables, quand nous voulons faire comprendre comment l'énergie qui émane d'un médium peut se transformer en lumière, en chaleur, ou en mouvements mécaniques les plus variés.

Nos lecteurs ont pu voir dans l'article signé Camille Flammarion, le compte-rendu sommaire des expériences du célèbre astronome, en compagnie d'Eusapia Paladino. Nous donnerons prochainement à nos lecteurs une photogravure de cette expérience qui montre la table en l'air, en même temps que l'on constate que le médium est dans l'impossibilité absolue de simuler.

La Revue Spirite

Reproduit des clichés de MM. Luys et David, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans le numéro de Juillet. A lire aussi un article sur l'œuvre de M. Van der Naillen, en réponse à quelques critiques formulées contre cet auteur. Nous avons une certaine antipathie pour la métaphysique, car, à notreavis, elle justifie toujours la boutade de Voltaire, qui prétendait que lorsque deux philosophes commencent à ne plus s'entendre, c'est qu'ils font de la métaphysique. Discourir sur la nature divine est perdre son temps, car la cause première est absolument inconnaissable dans sa nature et dans ses procédés. Autant on est obligé de reconnaître son existence, autant il est impossible de la comprendre ou de la définir. Cependant, il s'en faut de beaucoup qu'on soit obligé de concevoir un Dieu matériel, comme voudrait le faire dire à M. Delanne, l'auteur de cet article. La matière étant toujours inerte en soi, ne saurait-être la cause de la vie universelle. On ne peut nier non plus qu'en préconisant les cloîtres, les scapulaires, le culte de la déesse « Sophia », l'auteur américain n'ait des conceptions démodées. Si on ne les tolère pas chez les catholiques, à plus forte raison ne devrait-on les supporter dans une religion nouvelle qui a le devoir se dégager de tous les errements du passé.

Le Progrès Spirite

Le premier article est consacré à des études sur la prévision et le choix de nos épreuves futures. M. de Faget y expose la théorie d'Allan Kandec, toujours juste et éminemment logique. Il est sûr que dans l'espace, nous devons être libres de choisir notre genre d'e xistence, comme ici-bas nous faisons choix d'une position, au moins dans la majorité des cas ; mais il est probable aussi qu'il en est qui nous sont imposées par la loi de justice, et auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, pas plus que nous n'échappons ici-bas aux conséquences de nos vices et de nos passions.

A lire aussi l'article tiré d'Allan Kardec sur les réincarnations, et l'analyse des « Nouvelles Esotériques » de Mme Bosc.

La Paix Universelle

Contient un article de Marius Decrespe sur le congrès de l'humanité ; son but, dit-il, est un acte de foi et d'amour qui se résume ainsi : Tels qu'ils sont et quels qu'ils soient, tous les hommes sont l'humanité.» Exposée en ces termes, cette proposition est physiologiquement évidente. Il ne saurait venir à l'esprit de personne de la contester. Mais nous croyons que le congrès de l'humanité doit partir de cette affirmation pour en conclure la loi d'amour, par des raisons péremptoires. C'est dans l'exposé de ces motifs que réside, suivant nous, tout l'intérêt du futur congrès. L'auteur nous promet un programme qui sera exposé dans son livre, attendons le mois d'Octobre pour en prendre connaissance.

Dans le même numéro, Paul Grendel montre l'influence encore toute-puissante du clergé, et demande quelle place lui sera faite dans le Congrès de l'humanité. Il croit que la vraie base de ce grand concours est dans la démonstration pratique de l'égalité d'origine et de destinées, or, le spiritisme seul, jusqu'alors, a fait cette preuve. Sont-ce ses méthodes qu'on préconisera ?

A lire, aussi, un article de notre collaborateur d'Ervieux sur la vie astrale.

Le Phare de Normandie

Publie le texte de l'appel du comité de propagande au sujet du futur Congrès spirite de 1900.

Signalons une biographie de Jean Barattier, un prodige de science mort à 19 ans, qui à sept ans savait le français, l'allemand, le latin, le grec et l'hébreu. Notre confrère y voit avec raison une preuve en faveur des vies successives.

Le « Phare » reproduit également le procès-verbal de M. Baubial sur les remarquables phénomènes d'Agen, que nous avons publié dans notre numéro de Juillet. A lire également une très bonne communication sur le rôle de la souffrance, et un article au sujet de la photographie de la pensée où l'on rend hommage aux efforts persévérants de notre ami le commandant Tégrad.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

Notre ami, M. Martin, dirige toujours avec talent son intéressant journal. Nous recommandons la lecture de son article sur les prophètes et les prophéties. Nous trouvons, dans le même numéro, le récit d'un cas curieux de médiunité. On obtint un dessin reproduisant une personnes couchée sur son lit de mort et la disposition exacte d'un drap blanc, plié d'une manière caractéristique. Le médium ne connaissait pas la personne décédée et n'avait pas vu la chambre.

La voie d'Outre-Tombe

Continue la reproduction des articles de M. de Laversay sur l'histoire de Katie-King.

Nous avons lu avec plaisir une communication de l'esprit d'Allan-Kardec qui nous a paru fort logique.

Notre confrère reproduit l'appel du comité de propagande en faveur du Congrès de 1900, que nos lecteurs ont trouvé encarté dans notre précédente livraison.

L'Initiation

Insère une longue étude de M. Duplantier sur la famille hantée d'Yzeures. On trouve dans ce travail un classement méthodique de tous les genres de phénomènes. Une remarque cependant : M. Duplantier dit qu'il n'y a qu'un spirite naïf qui puisse croire à l'identité des Esprits qui signent de grand noms. Il est probable que ce monsieur a peu ou mal lu les ouvrages fondamentaux, sans quoi il connaîtrait les moyens par lesquels on peut s'assurer de la véritable personnalité avec laquelle on est en rapport.

Un autre collaborateur, entiché de l'œuvre de Louis Michel, de Figanières, se croit obligé de nous décrocher aussi quelques aménités. Il traite le spiritisme « d'antichambre hideuse et malpropre de la vérité ; » et les manifestations, « comme des bavardages plus ou moins corrects de concierges en rage de tout raconter et de tout savoir. » Le plus joli, c'est que Louis Michel était Médium !

Nous remercions M. Sédir pour l'appréciation bienveillante qu'il a faite du livre de M. Delanne : l'Evolution Animique.

L'écho du merveilleux

Toujours intéressant et bien rédigé, contient cette fois une étude de Mme de Thèbes sur la forme extérieure de la main. Une biographie d'Adolphe Desbarolles nous fait connaître les œuvres principales de ce maître de la chiromancie. M. Gaston Méry dit que la ferveur est toujours grande à Tilly. Si le nombre des fidèles a diminué, c'est au profit de la qualité, car aujourd'hui ceux qui persévèrent sont les vrais convaincus. L'abbé Schnebelin a, paraît-il, des tribulations. Les locataires des immeubles où il demeure sont épouvantés de ses talents occultes et se plaignent amèrement aux propriétaires de ce facheux voisinage, d'où congé immédiat et exode perpétuel de l'exorciseur. On signale à Rennes une maison hantée dans laquelle on obtient de l'écriture directe.

Le lotus Bleu

La Réincarnation chez les animaux, par Bertram Keightley. L'homme est ce qu'il pense, par Paul Gillard. Le sentier, par Carzu Leiningen. La Pléthore, par Dr. R. C Fishe. Glossaire ; par H. P. Blwaatsky. Demandes et réponses. Pensées. Echos du monde théosophique. Revue des Revues. Bibliographie. Doctrine Secrète (évolution cosmique) par H. P. Blawatsky.

La Revue des Revues

Qui a pris si rapidement une des premières places, sous l'intelligente direction de M. Jean Finot, est trop avisée pour ne pas tenir ses lecteurs au courant de toutes les actualités. Dans le n° du premier septembre, sous la rubrique : Les esprits tapageurs dans les pays anglo-saxons, nous trouvons relatés plusieurs faits intéressants sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

AVIS

Le cours de Spiritisme professé par M. Delanne s'ouvrira le 12 octobre prochain, 55, rue du Château-d'Eau, à huit heures et demie précises.

Les personnes désireuses de suivre les cours doivent être abonnées à la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* et payer un droit d'inscription de trois francs, pour subvenir aux frais du local.

On n'est pas admis sans carte. Ces cartes pourront être retirées à partir du 15 septembre, au Bureau de la *Revue*, 5, rue Manuel, à Paris, ou au siège de la Fédération, 55, rue du Château-d'Eau, tous les jeudis, à partir de 8 heures du soir.

Le Gérant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, àMexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Talleis, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU, Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

2e ANNÉE. — No 4 OCTOBRE 1897

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'évolution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix.. 3 50

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Étude sur la vie. — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de leur formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La memoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. Le role de l'ame au point de vue de l'incarnation de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI. — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco de port *à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.*

CARACTÈRE POSITIF

de la Doctrine Spirite



Ce qui fait la grande force du Spiritisme, et donne à son enseignement le caractère de la certitude, c'est qu'il permet de faire intervenir l'observation scientifique et l'expérimentation dans l'étude de l'âme, qui semblait jusqu'alors réfractaire à la méthode positive. A l'idéalisme transcendant qui faisait du principe pensant, une sorte de fiction, une abstraction métaphysique incompréhensible, aussi bien d'ailleurs qu'au matérialisme qui niait son existence, il a montré par des preuves nombreuses et variées, que l'âme est quelque chose de visible, de palpable ; un être qui a une forme définie. Rappelons-nous que l'existence du corps fluidique est établie avec un luxe de démonstration qui ne laisse rien à désirer. Nous avons vu que pendant la vie terrestre, l'âme peut être observée en dehors des limites du corps, 1° en l'évoquant par les procédés Spirites (1), 2° dans les phénomènes de dédoublements où son action sur la matière se traduit quelquefois par des déplacements d'objets physiques ; (2) et dans d'autres cas, son objectivité est si réelle que les animaux éprouvent une terreur insurmontable en présence de ces êtres anormaux (3). 3° Nous savons que l'on peut provoquer cette sortie astrale par les procédés du magnétisme et faire conserver au sujet le souvenir de ses excursions aériennes, de manière à contrôler ultérieurement les visions, afin de s'assurer qu'elles ne sont pas imaginaires (4) ; 4° Les expériences précises de M. de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité nous font assister au processus du dégagement de l'âme. Nous en suivons toutes les phases jusqu'à ce que la séparation entre le corps et l'âme soit complète (5). 5° Enfin, soit accidentel-

(1). Allan Kardec. — *Revues Spirites* de 1858 à 1869.
(2). Myers, Gurney et Podmore. — *Les fantômes de vivants*. Traduction française par M. Marillier sous le titre : *Les hallucinations Télépathiques*.
(3). Alfred Russel Wallace. — *Les Miracles et le nouveau Spiritualisme.*
(4). Voir dans les *Hallucinations,* le fait du jeune ingénieur de Portsmouth.
(5). M. de Rochas. — *Extériorisation de la Sensibilité.*

lement, soit volontairement, il a été possible de photographier cette âme encore attachée à un corps vivant, mais tout à fait séparée de celui-ci (1).

(*Voir, ci-contre, page 195, la photographie d'un dédoublement.*)

En étudiant toujours, nous avons observé qu'après la mort physique il est possible d'avoir des preuves aussi certaines que les précédentes de la survivance du moi conscient, et que, dans sa nouvelle situation, il a toujours le même corps fluidique dont la réalité s'affirme ; 1° Par des déplacements d'objets matériels (2) ; 2° Par l'écriture directe (3) ; 3° Par la photographie (4) ; 4° Par la matérialisation ; 5° Par les empreintes laissées sur des substances molles ou friables ; 6° par les moulages de forme momentanément rendues tangibles (5).

Ce formidable ensemble de documents qui se contrôlent mutuellement, qui ont été réunis dans des conditions parfaites d'observation scientifique, qui portent d'ailleurs en eux des démonstrations intrinsèques de leur valeur, établissent sans contestation possible l'existence du périsprit. Nous considérons cette vérité comme parfaitement établie aujourd'hui, car aucune réfutation sérieuse n'a, jusqu'alors, invalidé ces preuves. Seul, un philosophe allemand de grand mérite, Hartamnn, a essayé de critiquer la valeur des expériences spirites, mais il a été magistralement réfuté par M. Aksakof, avec une logique et une précision qui ne laissent rien subsister de ses arguments. On comprend donc qu'il ne suffit pas de quelques dénégations vagues, de quelques arguties philosophiques ou théologiques, pour nous faire abandonner une découverte aussi solidement démontrée.

D'ailleurs, comme toute vérité nouvelle, la connaissance du périsprit jette une vive lumière sur une quantité de problèmes insolubles jusqu'alors. Les religions ou les sciences sont incapables de nous renseigner sur l'origine de l'âme, aussi bien que sur ses destinées, et cela pour des

(1). Aksakof. — *Animisme et Spiritisme.* — Page 78.

(2). M. de Rochas. — *Extériorisation de la motricité.* — Les expériences avec Eusapia. — Voir le témoignage récent de M. Camille Flammarion. N° de Septembre de notre Revue.

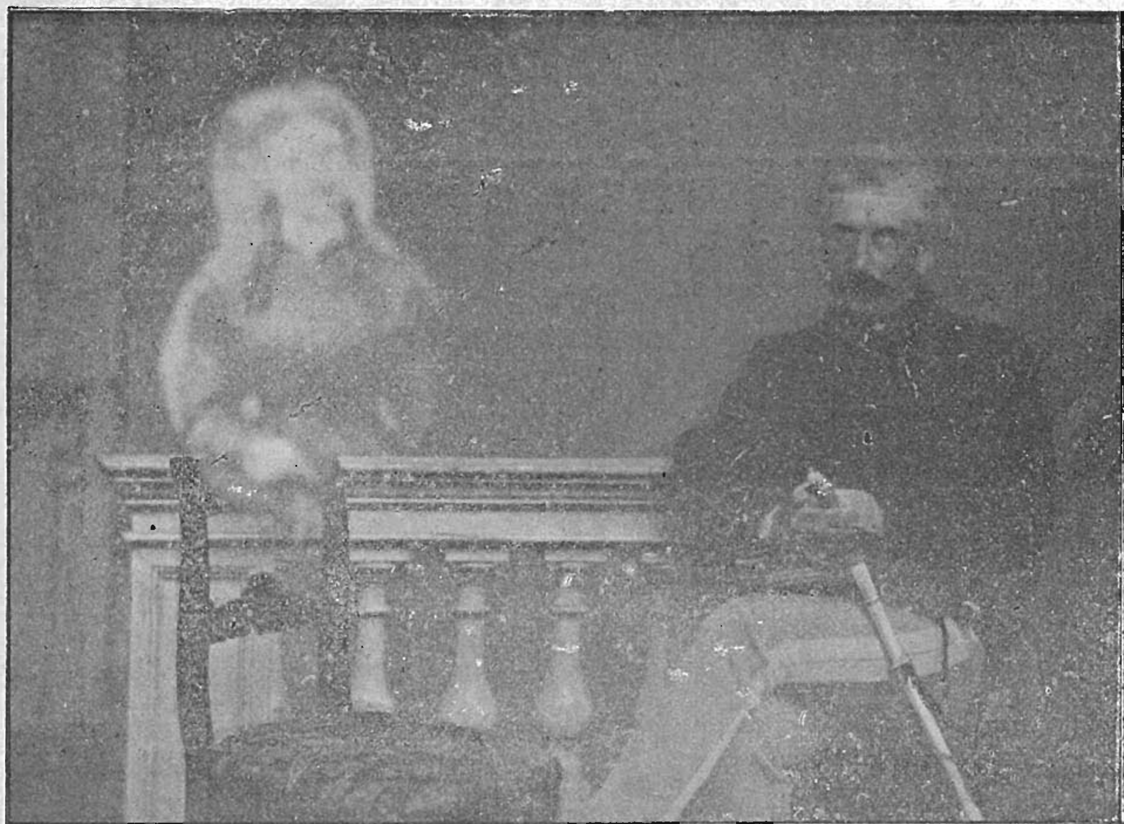
(3). Le Baron de Guldenstubbé. — *Mes expériences avec les Esprits.* — Voir Oxon. — *Spirit identiy.* — Voir le *Spiritisme ou Fakirisme occidental* du Dr Gibier.

(4). Crookes. — *Recherches expérimentales sur le Spiritualisme.* — Voir aussi dans les livres de Wallace et Aksakof, ce qui a trait à la photographie transcendantale.

(5). G. Delanne. — *Le phénomène Spirite.* — Les expériences du professeur Chiaja à Naples, celles de Zoëllner à Liepzig. Et les rapports sur les matérialisations et les moulages.

raisons diverses. La Religion catholique a une conception du monde et du rôle des êtres vivants qui ne cadre plus avec l'état actuel de l'esprit humain. Depuis que les progrès de l'astronomie nous ont fait connaître la véritable place de la terre dans l'univers, nous savons pertinemment que notre globe n'a qu'une importance minime dans le ciel, peuplé à l'infini de soleils et de planètes qui lui sont supérieurs à bien des points de vue. Dès lors, la révélation, qui faisait de notre séjour le centre du monde, a perdu toute valeur, aussi bien que les légendes qui représentaient l'homme comme un ange déchu. Il faut donc chercher la raison d'être de notre présence ici-bas, en faisant appel à la science et à la raison.

PHOTOGRAPHIE DE M. LE CAPITAINE VOLPI ET DU DOUBLE D'UNE PERSONNE VIVANTE



M. le capitaine Volpi certifie l'authenticité de cette photographie. L'apparition est le dédoublement d'une jeune fille, alors malade et couchée. On peut appliquer à cette reproduction les remarques faites dans notre précédent numéro au sujet de la réalité de l'apparition.

La géologie nous met en face des phases successives par lesquelles notre globe s'est constitué, et nous fait assister au développement continu des

espèces végétales et animales qui aboutissent à l'humanité. Sans doute tous les détails de la doctrine de l'évolution ne sont point encore parfaitement établis, mais elle est aujourd'hui unanimement admise, parce qu'elle substitue l'action lente des lois naturelles à une arbitraire intervention providentielle s'exerçant par le miracle, c'est-à-dire en dehors des limites du possible. L'anatomie et la physiologie nous ont fait pénétrer la structure du système nerveux et le mécanisme de ses merveilleuses fonctions ; nous connaissons mieux les relations qui unissent le physique et le moral, et si leur action réciproque est encore un mystère, cela tient à ce que la nature du principe pensant est inconnaissable. Les lois mieux étudiées de la génération et de l'hérédité nous permettent de descendre dans le mystère de la naissance et de discerner davantage les causes physiques qui influent sur l'organisation et le développement des corps vivants, bien que les observations dues à ces sciences soient encore remplies de lacunes et d'obscurités. C'est au Spiritisme qu'il appartient, avec ses méthodes nouvelles, de faire la lumière sur bien des points restés dans l'ombre, car la démonstration positive de l'existence du périsprit est d'une grande utilité pour y parvenir, comme nous allons le démontrer.

La psychologie avait déjà établi que l'âme et le corps ont des différences absolues qui ne permettent pas de les confondre. Chacun sait que les phénomènes de l'esprit n'ont aucune des propriétés qui appartiennent à la matière : une pensée n'a ni poids, ni volume, ni aucun des caractères extérieurs comme la dureté, la mollesse, l'élasticité, etc., qui caractérisent la matière brute ou vivante, elle n'est donc pas produite par le corps physique, dont elle se distingue pendant la vie et après la mort, comme le montre l'expérience spirite. Dès lors, d'où vient-elle au moment de l'incarnation ? Prend-elle naissance en même temps que le corps, ou bien préexiste-t-elle ? Est-ce une partie de l'âme des parents qui continue leur descendance, ou bien ce principe intelligent est-il antérieur à la conception ? Autant de questions qui sont laissées sans réponse par la science, et qu'il importerait cependant de connaître, pour se rendre compte des énormes différences intellectuelles que l'on constate entre les individus d'une même nation, et même entre les enfants du même père et de la même mère.

L'hérédité est la loi biologique, en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie, tendent à se répéter dans leurs descendants ; elle est pour l'espèce ce que l'hérédité personnelle est pour l'individu. Par elle, au milieu des variations incessantes, il y a un fonds qui demeure ; par elle, la nature se copie et s'imite incessamment. C'est un fait constant qu'une graine reproduit la plante d'où elle sort ; qu'un animal ressemble à son progéniteur, un fils à son père, mais comment et pourquoi cela a-t-il lieu ? Dire

que c'est en vertu de l'hérédité, c'est simplement donner un nom au phénomène, mais cela ne l'explique pas.

Jadis on croyait avec Leibnitz (harmonie préetablie) que Dieu avait créé le monde une fois pour toute, et qu'il se reposait depuis ce moment. Le premier homme créé devait donc contenir les germes de toute l'humanité future, puisque s'il ne les avait pas contenus, les hommes n'auraient pu apparaître, Dieu ayant cessé de créer. Swammerdam ayant montré que le papillon est contenu dans la chrysalide, et la chrysalide dans la chenille, Leibnitz en conclut, par analogie, que les germes préexistants étaient emboîtés les uns dans les autres. De là le nom de théorie de l'*emboîtement des germes*. Au XVIIIe siècle, le naturaliste philosophe Charles Bonnet, de Genève, ajoute à l'emboitement des germes de l'être total, celui des germes de chaque membre, car il avait observé que si l'on coupe les pattes et la queue d'une salamandre, ces parties du corps repoussent et se rétablissent dans l'état primitif. Bonnet en avait conclu que, de même que l'être total a son germe, de même chaque partie du corps a aussi le sien. Il aurait existé, par exemple, une infinité de pattes dans celle d'une salamandre. On coupe cette patte, aussitôt l'un des germes mis à nus, trouvant la place vacante, se développe à la place de l'ancienne. (1)

Mais dans cette hypothèse, qui du mâle ou de la femelle est le dépositaire des germes? Après la découverte des spermatozoïdes que les deux Hollandais Hartzœker et Leuwenhœck avaient faite dans le fluide masculin, Leibnitz enseigna que le mâle seul contenait les germes des générations futures. Le grand physiologiste suisse Haller, à la suite de ses études sur le développement du poulet dans l'œuf, crut que le dépositaire des germes était la femelle. En résumé, cette théorie pouvait se condenser dans les trois propositions suivantes : 1° Les animaux ne sont pas créés successivement ; leurs germes préexistent ; 2° Les germes ont déjà toute la forme qu'aura l'adulte ; ils ne font que se développer ; cet accroissement se fait par superposition du centre à la circonférence ; 3° Le dépositaire des germes emboîtés est exclusivement soit le mâle, soit la femelle, mais nullement les deux à la fois.

La science moderne a établi la fausseté de cette théorie par l'expérience et l'observation directe du développement de l'être vivant. Lorsque l'on croise, par exemple, un chacal et une chienne, on obtient un métis qui, à

(1) Dans l'expérience de Bonnet sur la patte de la salamandre, toute la partie basilaire était restée, c'est-à-dire qu'il avait laissé une partie du *périoste*, elle suffit pour amener la régénération de l'os. Si ce naturaliste avait désarticulé le membre, c'est-à-dire enlevé tout le périoste, la patte n'eût pas repoussé.

son tour, croisé avec une chienne, donne un second produit se rapprochant du chien ; en continuant le même croisement pendant trois générations, le produit est un chien pur. Voilà donc un chacal qui au bout de cinq ou six générations donne naissance à un chien ; le mâle n'est donc pas le dépositaire des germes. Si au lieu de croiser le métis avec une chienne, on l'avait accouplé avec une femelle de chacal, puis son produit de nouveau avec une femelle de chacal, on aurait fini, au bout de quatre ou cinq générations par revenir au type du chacal pur, d'où cette conclusion que la chienne n'est pas dépositaire des germes.

On déduit de là que ni le mâle, ni la femelle, ne sont exclusivement dépositaires des germes, que l'animal se forme sur place, et que par conséquent le germe ne préexiste pas. Les expériences de Flourens ont établi qu'un os s'augmente par couches qui se superposent, les plus centrales disparaissant par résorption interne, de sorte qu'un os n'est pas une masse fixe, mais en réalité une *succession d'os* continuellement absorbés et régénéres. A quelque moment de la vie de l'animal qu'on l'examine, il n'est plus l'os d'hier, il ne sera pas l'os de demain, ce n'est plus le même os, ce n'est pas un os préexistant.

Ce qui se passe réellement à la naissance est beaucoup plus compliqué qu'on ne l'avait imaginé. Bien loin que le germe soit un homuncule, une réduction infiniment petite de l'être adulte, c'est tout simplement un œuf de deux dizièmes de millimètre appelé ovule. Il se compose d'une enveloppe transparente appelée membrane vitelline, qui renferme une masse cohérente, granulée, presque opaque qu'on a nommée vitellus, enfin il existe dans cette masse un petit corps sphérique : la vésicule germinative. La fécondation a lieu lorsque les spermatozoïdes longs de 51 millièmes de millimètre, secrétés par l'homme, traversent la membrane vitelline et viennent se liquéfier dans le vitellus. Il y a une imprégnation complète de la masse, mélange intime des deux substances, et à ce moment commence la merveilleuse évolution de l'être vivant.

C'est autour de cet œuf si petit que vont venir se grouper les molécules matérielles qui constitueront l'embryon, puis le fœtus, et enfin l'être complètement formé. Qui donc expliquera la cause de toutes les transformations extraordinaires qui s'exécutent sur ce minuscule théâtre ? Qui donc préside à cette évolution dont l'aspect change d'heure en heure, dont l'instabilité porte sur les parties les plus essentielles, comme sur les plus accessoires ? C'est un artiste capricieux qui semble se plaire à varier incessamment ses effets, indifférent à produire telle forme plutôt que telle autre. Mais au millieu de cette incohérence apparente, la nature poursuit son œuvre. Le dessin idéal va en se précisant continuellement, il est le même

pour tous les êtres : jusqu'au deuxième mois, il est impossible de distinguer l'embryon humain de l'embryon de tout autre mammifère ; à partir du second mois, il diffère du chien, mais non du singe ; l'homme embryonnaire a une queue comme le chien, le porc ou le lapin, elle ne s'atrophie que vers le 3e mois, le coccyx en est le vestige ; ce n'est qu'au neuvième mois que l'homme se distingue radicalement du singe par la conformation de sa face.

La science est impuissante à expliquer ces faits. La matière n'étant pas intelligente en soi, ne peut s'organiser en reproduisant, en raccourci, toutes les espèces antérieures d'où l'être provient. Il faut admettre ici une direction, l'action d'une intelligence extérieure à la matière. Le Spiritisme résout admirablement ce problème. L'âme ayant passé par la filière animale a conservé dans son périsprit toutes les formes antérieures. Aussitôt que l'esprit s'unit à la matière du germe, la force vitale met en action la machine périspritale. Les plus anciens résidus fixés dans l'enveloppe fluidique sont ceux qui commencent les premiers à exercer leur action ; puis le mouvement s'accélérant, les phases successives se déroulent en déployant une complexité croissante, jusqu'au moment où l'être est arrivé à son degré actuel d'évolution ; alors a lieu la naissance. La liaison entre le corps et l'âme est complète, tout a fait achevée. Le périsprit s'est uni, molécule à molécule, à l'enveloppe matérielle dont il aura désormais la direction automatique et dont il conservera le type.

Nous voyons donc qu'au point de vue purement physiologique, la connaissance du périsprit est précieuse pour expliquer les phénomènes si complexes de la vie intra-utérine de l'homme ; nous allons constater de même que la doctrine Spirite est la seule qui explique logiquement ses facultés intellectuelles.

Les philosophes Spiritualistes de nos jours se sont assez peu occupés de l'origine de l'âme ; si son avenir les a intéressés, il ne paraît pas qu'il en soit de même de son passé. Il semble pourtant que les deux problèmes se tiennent, et qu'ils sont égaux en mystère. Les théologiens ont mis plus de zèle à élaborer cette question : elle tenait de près à la base même sur laquelle repose tout le christianisme : la transmission du péché originel. Leurs opinions s'accordent assez peu et peuvent se réduire à deux principales.

Les uns ont admis que Dieu, source unique et immédiate des âmes, crée à chaque conception une âme spéciale pour le corps qui se produit.

Les autres admettent que toutes les âmes sortent du premier homme, comme tous les corps, et se propagent de la même manière, c'est-à-dire par génération. Cette opinion paraît être celle du plus grand nombre.

Tertullien, saint Jérôme, Luther ; deux philosophes, Mallebranche et Leibnitz se sont ralliés à cette doctrine. Ce dernier la considère « comme la seule où la philosophie puisse se rapporter avec la religion. »

Nous ne sommes pas précisément de cet avis, puisque nous savons, pour l'avoir constaté expérimentalement, que l'âme préexiste à la naissance du corps, mais il semble que la raison elle-même se refuse à la supposition que l'âme puisse être engendrée, comme l'a bien montré un philosophe Spiritualiste et même chrétien, Wollastone, dans son esquisse de *La religion naturelle*. « On devrait clairement expliquer dit-il, ce que l'on entend par un homme qui a la faculté de transmettre l'âme, car il n'est pas facile de comprendre comment la pensée, comment une substance pensante peuvent être engendrées comme le sont les branches, ni qu'on puisse se servir de cette expression, même dans le cas métaphorique. Il faudrait nous dire si cette génération vient d'un des deux parents ou des deux ensemble. Si c'est d'un seul, duquel est-ce ? Si c'est de tous les deux, il s'ensuit qu'une seule branche sera toujours produite par deux troncs différents, ce dont il n'y a aucun exemple dans toute la nature, quoiqu'il soit bien plus naturel de faire cette supposition pour des vignes et des plantes que pour des êtres intellectuels, qui sont des substances simples et sans aucune composition. »

Mais alors, si l'âme ne provient pas des parents, c'est qu'elle est créée par Dieu, dès lors, comment, sortant des mains de son Créateur, pourrait-elle être viciée par le péché originel ? Sans nous embarrasser de cette difficulté qui n'en est pas une pour nous, puisque nous repoussons toute idée de déchéance primitive de l'âme, nous allons examiner si le point de vue purement matérialiste est plus admissible, c'est-à-dire s'il peut expliquer les idées innées et les inégalités intellectuelles. Le XVIII[e] siècle s'est grossièrement trompé en pensant qu'il n'y a dans l'esprit que ce qui lui vient par les sens, c'est ce que Herbert Spencer (1) a bien montré dans une critique radicale et décisive. « S'en tenir, dit-il, à l'assertion inacceptable que, antérieurement à l'expérience, l'esprit est une table rase, c'est ne pas voir le fond même de la question, à savoir d'où vient la faculté d'organiser les expériences... Si à la naissance il n'existe rien qu'une réceptivité purement passive d'impressions, pourquoi un cheval ne pourrait-il pas recevoir la même éducation qu'un homme ?... Pourquoi le chat et le chien, soumis aux mêmes expériences que leur donne la vie domestique, n'arriveraient-ils pas un degré égal et à une même espèce d'intelligence ? Comprise sous la forme courante, l'hypothèse expérimentale implique que la

(1) Herbert Spencer. — *Principle of psychology*. — 2[e] Edition, page 208. — Voir Ribot. — *Essais sur la psychologie anglaise contemporaine*, page 310-312.

présence d'un système nerveux, organisé d'une certaine manière, est une circonstance sans importance, un fait dont on n'a pas besoin de tenir compte. Cependant, c'est là le fait important par excellence. »

M. Herbert Spencer, et avec lui presque toute l'école contemporaine, pense que l'être qui naît apporte des dispositions physiques qu'il a héritées de ses aïeux par hérédité, et comme pour lui, l'esprit n'est que la résultante de l'organisme, il s'ensuit que plus la race aura d'expérience acquise, plus l'être en naissant possèdera un outillage perfectionné. Mais nous qui savons expérimentalement que l'esprit et le corps sont deux entités distinctes, qui admettons que l'âme a évolué dans les formes qui précèdent l'humanité, nous pourrons, en attribuant au périsprit ce qu'il écrit du système nerveux, dire avec lui :

« Le cerveau humain est un registre organisé d'expériences infiniment nombreuses, éprouvées durant l'évolution de la vie, ou plutôt durant l'évolution de cette série d'organismes qui a été traversée avant d'arriver à l'organisme humain. Les effets des expériences les plus uniformes et les plus fréquentes ont été légués, capital et intérêts, aux descendants et ont atteint lentement ce degré de haute intelligence qui est à l'état latent dans le cerveau de l'enfant. L'enfant, dans sa vie ultérieure, l'exerce, peut-être en augmente la force et la complexité, et la lègue — (nous dirons, nous, et revient) — avec de petites additions aux générations futures. Ainsi, il arrive que l'Européen hérite vingt ou trente pouces cubes de plus que le Papou. Ainsi, il arrive que des facultés, comme celles de la musique, qui existent à peine chez quelques races inférieures, deviennent congénitales chez les races supérieures. Ainsi, il arrive que de ces sauvages incapables de compter le nombre de leurs doigts, et qui parlent une langue où il n'y a que des noms et des verbes, sortent à la longue nos Newton et nos Shakespeare. »

Ces considérations très vraies, très justes avec la préexistence de l'âme et du périsprit, tombent à plat devant les faits interprétés au point de vue purement matérialiste. En effet, comment nous faire admettre qu'une petite masse de matière de deux dixièmes de millimètre, qui n'existe même plus chez l'enfant au moment de la naissance, puisque tout le corps s'est renouvelé, ait pu le gratifier de toutes les acquisitions antérieures de la race ? C'est tout à fait contraire au bon sens. Les atomes matériels provenant des aliments absorbés par la mère, transformés par les opérations de la digestion et amenés au fœtus, sont tout à fait étrangers à la race, comment donc contribueraient-ils à former un être plus parfait chez l'Européen que chez le sauvage, puisque les procédés physiques par lesquels le corps se forme et s'entretient sont les mêmes chez tous les hommes ? Qu'on ne parle pas de force vitale qui jouerait un rôle, les matérialistes

ne l'admettent pas. Alors, comment expliquer ? Darwin a bien tenté de donner à l'hypothèse de la préexistence des germes une nouvelle forme, en imaginant des gemmules, mais un peu d'attention montre que cette supposition est insuffisante. Voici en quoi consiste cette théorie. L'illustre naturaliste suppose que toutes les cellules du corps humain émettent constamment des particules infiniment petites qui circulent librement dans tout le corps, et lorsque, plus tard, elles recevront une nourriture suffisante, elles se développeront ultérieurement en cellules semblables à celles dont elles sont issues.(1) Les gemmules auraient les unes pour les autres une affinité mutuelle, d'où résulterait leur agrégation en bourgeons et en éléments sexuels, de sorte que, finalement, ce seraient les cellules elles-mêmes qui se reproduiraient dans l'être nouveau.

Si cette manière de voir était exacte, les gemmules contenus dans l'œuf fécondé devraient reproduire les deux corps d'où elles sont issues ; mais au lieu de cela, nous voyons de toutes autres formes prendre naissance dans le fœtus. Par quoi ces formes sont-elles engendrées ? Pas par les gemmules qui sont les émanations de cellules appartenant à des tissus d'êtres humains, c'est-à-dire arrivés aux derniers rameaux de l'évolution animale ; donc il y a autre chose que les gemmules, et il faut absolument reconnaître que le périsprit joue ici le rôle le plus important.

Nous voyons donc que l'expérience spirite, en nous faisant connaître l'enveloppe fluidique de l'âme, nous permet de comprendre le rôle physiologique que joue l'esprit en venant s'incarner. Nous comprenons aussi que la différence intellectuelle entre les hommes provient du degré plus ou moins avancé de leur évolution dans le temps. Chacun arrive avec un bagage plus ou moins riche d'expériences antérieures. L'homme vient sur la terre pour l'augmenter, et c'est après des passages nombreux sur ce globe qu'il aura assez de science, assez de vertu, assez d'amour pour n'être plus astreint à revenir ici-bas. Si notre théorie n'était qu'une hypothèse, elle serait plus logique que la conception catholique faisant naitre des âmes inégales d'un caprice de la Divinité, ou plus rationnelle que les conceptions matérialistes, qui n'expliquent rien de tout ce qui touche au principe spirituel.

Gabriel DELANNE

(1) Darwin. — *Variation.* T. II. Chapitre XVII.

Histoire

Jeanne d'Arc et l'Église

Quelle merveilleuse légende ferait le récit des aventures de cette bergère qui, partie de son village, sauva son roi et son pays, si ce n'était une page d'histoire ! L'héroïque et chaste Lorraine put accomplir sa grande mission, parce qu'elle fut soutenue par les Esprits protecteurs qui donnèrent à l'humble fille le courage d'abandonner ses parents, et la soutinrent aux heures douloureuses qui suivirent de si près le triomphe.

Est-il un exemple plus éclatant de l'intervention du monde spirituel dans les événements d'ici-bas ? Les historiens sont unanimes à reconnaître que Jeanne, dans toutes les occasions périlleuses, consultait ses voix. Sur cette vieille terre des Gaules, le sang des druidesses s'est réveillé chez notre héroïne, elle a compris le monde spirituel, elle est entrée en rapport avec lui, et par une sorte de pacte qui rappelle ceux que faisaient les prêtresses dans les antiques forêts du chêne, elle s'est dévouée, donnant d'avance son sang pour la libération du pauvre peuple de France !

Je ne puis résister au plaisir de citer quelques pages empruntées à un écrivain qui a bien senti toute la grandeur de la mission de Jeanne d'Arc. Comme l'ouvrage *L'esprit consolateur* du père Maréchal est devenu assez rare, nos lecteurs me sauront peut-être bon gré de leur remettre sous les yeux ces belles pensées, si bien exprimées et qui sortent du cœur.

Pour tout Spirite, Jeanne d'Arc est le modèle du médium parfait, et nous pouvons l'appeler sans crainte, lorsque nous aurons en vue le développement de nos facultés pour venir en aide à notre prochain.

Jeanne d'Arc fut notre Messie national, et si nous avions la mémoire du cœur, le jour de sa naissance ou de sa mort serait férié, depuis des siècles, par le peuple qui lui doit son salut. Quelle légende peut être comparée à l'histoire si poétique, si merveilleuse et si navrante de la vierge de Domrémy. Nulle vie plus pure, plus féconde ne fut tranchée par une mort plus tragique et plus douloureuse. Nulle Passion n'eut plus de ressemblance avec la Passion du Sauveur. Nul sanhédrin ne copia mieux celui qui jugea le Libérateur du monde, que celui qui condamna au bûcher la Libératrice de la France. Jeanne, toute jeune encore, avait entendu sa marraine lui chanter peut-être, sous le vieux chêne aux fées, la prophétie

de Merlin l'enchanteur : Je vois la Gaule perdue par une femme, je vois la Gaule sauvée par une vierge des marches de la Lorraine et d'un bois chesnu venue. Je vois un ange aux ailes d'azur, éclatant de lumière ; il tient en ses mains une couronne, une couronne royale. Je vois un cheval de guerre aussi blanc que la neige ; je vois une armure de bataille aussi brillante que de l'argent. Oh ! que de sang ! il jaillit, il coule à torrents ! à travers le brouillard sanglant je vois une vierge guerrière. Elle bataille, au milieu d'une foule de lances ; elle semble chevaucher sur le dos des archers. Le sang a cessé de couler, la foudre de gronder, l'éclair de luire. Je vois un ciel serein, les bannières flottent, les clairons sonnent, les cloches résonnent : cris de joie, chants de victoire ! La vierge guerrière reçoit des mains de l'ange la couronne royale. Un homme agenouillé portant un long manteau d'hermine, est couronné par la vierge guerrière.

Cette prophétie résume la vie de Jeanne dans sa phase éclatante, et raconte la gloire de son Thabor. Voici venir les longues angoisses du jardin des Olives, en attendant celles du sanhédrin et celles du calvaire. Trahie par ses compatriotes, oubliée par son roi qu'elle avait fait sacrer, voilà Jeanne livrée comme sorcière aux princes des prêtres, et l'interrogatoire commence.

— Vous prétendez, lui dit l'évêque Cauchon, avoir eu des révélations, des visions ; en êtes-vous bien sûre ? — Oui, messire, parce que cela est la vérité. — D'où venaient ces voix ? — De Dieu. — Ces voix sont-elles les voix de sainte Marguerite et de sainte Catherine qui vous sont apparues ? — Oui. — Lequel des deux papes est le vrai pape ? — Il y a donc deux papes ? — Si vous êtes inspirée de Dieu, vous devez savoir auquel des deux papes vous devez obéir ? — Je n'en sais rien : c'est au pape à savoir s'il obéit à Dieu, et à moi d'obéir à qui obéit à Dieu. — Depuis que vous êtes prisonnière, vos voix vous ont-elles promis votre délivrance ? — Tout à l'heure encore elles m'ont dit : Souffre courageusement ton martyre, tu gagneras le paradis. — Croyez-vous le gagner ? — Je le crois aussi fermement que si j'y étais déjà. » La foi naïve de la vierge martyre illumine ses beaux traits et leur donne une expression céleste ; ses yeux noirs, brillant du doux éclat de l'inspiration, sont levés vers le ciel dont ils contemplent l'azur, à travers la fenêtre du sombre édifice. Cauchon l'arrache à son extase en lui disant : « Jeanne, croyez-vous être en état de péché mortel ? — Je m'en rapporte à Dieu pour tous mes actes. — Vous croyez donc inutile de vous confesser, quoique en état de péché mortel ? — Je n'ai jamais commis de péché mortel. — Qu'en savez-vous ? — Mes voix me l'auraient reproché, et mes saintes m'auraient délaissée. »

Jeanne est reconduite dans son cachot, où Cauchon revêtu de ses ornements, vient bientôt la rejoindre, accompagné de sept prêtres. « Vous vou-

lez, Jeanne, recevoir les sacrements de l'Eglise : soumettez-vous donc à l'Eglise. — Si mon corps meurt en prison, je vous demande pour lui la terre sainte ; si vous me refusez, je m'en réfère à Dieu qui m'a toujours inspirée.

— Voilà une parole bien grave : entre vous et Dieu, il y a l'Eglise ; voulez-vous, oui ou non, vous soumettre à l'Eglise ?— Je suis venue vers le roi, pour le salut de la France, de par Dieu et ses saintes. A cette Eglise-là, celle de là-haut, je me soumets en tout ce que j'ai fait et dit. » Un siècle plus tard, une autre victime devait monter au bûcher sur la grande place de Florence. Cette victime était un prêtre et s'appelait Savanarole. L'archevêque lui dit : Je vous retranche de l'Eglise. — De l'Eglise militante, oui, de l'Eglise triomphante, non, vous n'avez pas ce pouvoir.

Jeanne d'Arc avait servi de modèle à l'apôtre martyr. Ainsi vous refusez, lui dit Cauchon, de vous soumettre au jugement de l'Eglise militante. — Je m'en rapporte à cette Eglise, si elle n'exige pas de moi l'impossible. — Qu'entendez-vous par là ? — Renier les visions que j'ai eues de par Dieu. — Mais si l'Eglise déclare ces visions diaboliques ? — Je m'en rapporte à Dieu seul ; je n'accepte le jugement d'aucun homme. — Ainsi, vous ne vous croyez pas sujette de notre Saint Père le pape, de nos seigneurs les cardinaux ? — Je me reconnais leur sujette, Dieu le premier servi. — Vous me répondez en idolâtre, vous mourrez en apostate. — Je suis bonne chrétienne, je mourrai en chrétienne. »

Le 30 Mai 1431 se lève, dit un grand historien. Jour le plus auguste et le plus sombre qui ait paru sur la terre, après le drame du Golgotha.

On annonce à la vierge qu'elle va mourir, et celle-ci, pour comble de malheur, n'entend plus les voix de ses sœurs du paradis.

La voilà seule, comme le Christ au Calvaire, dans l'angoisse et dans le vide. On lui pose sur la tête la mitre des condamnés de l'inquisition. La foule l'insulte comme apostate, de même qu'elle avait insulté Jésus comme blasphémateur. La fille au grand cœur pardonne à tous, pardon sublime qui embrasse deux rois et deux royaumes On lui apporte la croix qu'elle embrasse moult étroitement et longuement. La flamme enveloppe, lèche son corps virginal. Mon Dieu, Jésus, Marie, mes voix ! oui, mes voix étaient de Dieu ! Tous pleurent, même ses juges et ses bourreaux. Jeanne a disparu dans la flamme et la fumée, mais soudain le vent écarte les tourbillons ardents, pour laisser apparaître une dernière fois la victime qui va être délivrée par une grande victoire. Jeanne pousse un cri doux et terrible : Jésus ! et le soldat qui remplit sur cet autre calvaire le rôle de Longin, voit partir de la terre de France, et s'envoler au ciel, une colombe blanche.

Recueillons-nous devant la merveilleuse figure de cette vierge qui sauva la France et mourut pour elle, avant d'avoir vingt ans. Longtemps les historiens l'ont méconnue, diminuée, en nous cachant la vraie cause de sa mort. Il s'est même trouvé un homme d'esprit qui a eu le triste courage d'insulter à sa mémoire, à l'instigation d'un roi de Prusse. D'autres plus habiles ont cherché à la confisquer en la réhabilitant. Pour nous, fils de la Gaule, apôtres de cette liberté sacrée que nous appelons liberté de conscience, nous l'admirons, nous la vénérons comme notre grande sainte, comme notre patronne.

Quelles réponses humbles et fières, intrépides et réservées elle fait entendre à ces juges qui se croient les interprètes de la justice et de la vérité ! Quelle foi dans les esprits célestes qui l'ont suivie dans sa mission pour l'aider à l'accomplir ! Otez de cette vie miraculeuse l'inspiration, le commerce avec le monde invisible, elle ne se comprend plus. Acceptez cela, et tout se comprend. Fortifiée par cette assistance mystérieuse, par ses colloques fréquents avec ses amies du ciel, la vierge héroïque refuse de « renier ses voix », d'abdiquer sa conscience, en face d'une autorité qui se prétendait infaillible au moment même où elle allait donner à cette prétendue infaillibilité un éclatant démenti. Jeanne devant cet évêque et ses acolytes, c'était le vaillant esprit de la Gaule, peut-être une vierge réincarnée de l'île de Senn, se dressant fière et superbe devant le génie de Rome, et revendiquant la liberté imprescriptible de la conscience humaine. Incarnation charmante et merveilleuse d'un esprit céleste, elle voyait, par la seconde vue, les formes éthérées de ses esprits protecteurs, de ses anges gardiens qu'elle appelait sainte Catherine et sainte Marguerite. La voix de ces esprits purs était pour elle la voix du ciel, la voix de Dieu, la voix de la conscience qui ne trompe jamais. Cette voix intime, vraiment infaillible, elle la préférait à celle des prêtres de Rome ; et en cela consistait le crime irrémissible, la grande apostasie qui devait faire, de la noble heroïne, une incomparable martyre. Voilà pourquoi la vierge de Domrémy ne sera jamais canonisée. Non, Rome ne peut se déjuger, en plaçant sur les autels la vierge qui eut la miraculeuse audace de préférer la voix des saintes à la voix d'un évêque.

D'ailleurs, ce serait l'amoindrir que de la mettre au rang de Marie Alacoque, après avoir jeté au vent la poussière qui fut sa prison.

Jeanne d'Arc ne sera jamais une sainte romaine, mais elle sera toujours une sainte Gauloise, qui aura pour autels tous les cœurs généreux qui vibrent encore du saint amour de la Patrie. O Vierge naïve et pure, je vois d'ici la place où fut le chêne des fées, la prairie où tu gardais enfant le troupeau de ton père, le cimetière où tes saintes parlèrent à ton âme, et je pleure

d'attendrissement. Il me semble que tu es là tout près de moi, que tu me parles tout bas comme tes saintes te parlaient. Suspect comme toi, parce que je ne puis pas plus que toi renier mes voix intérieures, je frissonne parfois comme tu frissonnais dans ta prison de Rouen. Mais ta douce voix me rassure, me console et m'encourage, en me disant que tu planes maintenant, comme un ange protecteur, sur notre France bien-aimée. Non, tu ne permettras pas qu'elle meure étouffée sous les étreintes du génie funeste qui condamna ta chair virginale aux tortures du bûcher. Le ciel, j'en ai la confiance, t'envoya parmi nous non-seulement comme un ange de bon secours, mais comme le gage d'une faveur plus grande.

Les temps sont proches, et si la terre de Judée eut l'incomparable privilège de tressaillir jadis sous les pas du Rédempteur, la terre des chevaliers entendra bientôt, je l'espère, pour le redire à toutes les nations, le Verbe des messagers divins, qui préparent l'ascension des mondes.

BECKER.

Les Faits

ALFRED DE MUSSET
MÉDIUM

La physiologie est assurément une curieuse et belle science, mettons admirable, pour ne rien oublier de ce qui lui est dû. C'est dire que les savants qui la cultivent avec ferveur et lui consacrent leurs veilles, ne sont pas les premiers venus et méritent tout plein de considération agrémentée, au besoin, de ruban rouge, puis qu'aussi bien ce ruban est de mode plus que jamais.

Pourtant, peut-être est-il permis de dire, sauf respect, qu'ils ont, en général, une faiblesse, celle de croire que la physiologie comprend toutes les données de problème humain et que, à force de travailler sur les données acquises et de rechercher celles qui restent à découvrir, ils parviendront à trouver la solution désirée. Ils n'oublient qu'une chose dans leur poursuite, c'est que la physiologie n'est qu'un département de la science, et que l'homme n'est pas seulement un organisme actionné par des forces physiques, chimiques ou de nature mixte, compliquant, diversifiant leurs effets selon les idiosyncraties et les circonstances.

L'homme est quelque chose de plus. Mais comme ce *plus* n'a jamais été rencontré par la pointe du scalpel, qu'il échappe au microscope, *a fortiori* à l'analyse, à quoi bon s'en préoccuper, si tant est que cette quantité négligeable ne soit pas une pure illusion ?

Essayer de déchausser de leur idée ces disciples de l'école matérialiste, c'est tenter une grosse entreprise. Férus de leurs dogmes, ils en sont à ne pouvoir comprendre que, à toujours tourner dans le même manège, si largement aménagé soit-il, ce n'est pas le meilleur moyen d'avancer et de voir du pays.

Hier, un de ces disciples, le docteur... mettons X. par discrétion, passant devant mon ermitage, entra pour s'assurer, me dit-il, que je suis encore de ce monde. Aimable vivant, causeur agréable, jamais à court, il y a plaisir à batailler avec lui. Et donc nous voilà causant, partis en guerre, féraillant de notre mieux, lui sur son *dada* et moi sur le mien.

Je ne sais comment je me laissai aller à lui jeter à la tête trois faits dont je venais justement de lire la relation, en le priant de m'en donner l'explication à son point de vue. Les voici :

Un soir, dans les derniers temps de la maladie qui devait l'emporter, Alfred de Musset « n'ayant point reposé de toute la nuit précédente, l'estomac vide comme sa pauvre tête, » s'était assoupi dans un large fauteuil. Mme veuve Martellet (alors Adèle Colin), sa gouvernante, qui s'était dévouée à son cher maître avec une tendresse quasi maternelle, « entra dans la chambre, sur la pointe du pied, » suivie de sa sœur. « Pour ne point troubler un repos si précieux, » elles s'assirent « en silence dans un coin où elles se trouvaient dissimulées par les rideaux du lit ». Le malade ne pouvait les apercevoir « mais elles le voyaient très bien » et ne quittaient pas du regard ce visage émacié qu'elles savaient « ne plus avoir longtemps à contempler. »

Lui restait « les yeux fermés, sa jolie tête penchée sur le fauteuil, ses longues mains, maigres, pâles d'une pâleur déjà de mort, croisées sur ses genoux dans une crispation presque douloureuse. Une faible lampe éclairait la chambre où elle répandait cette tristesse particulière aux chambres de malade. »

Mme Martellet et sa sœur continuaient en silence à regarder le malade. Tout à coup elles entendirent un grand soupir. Celui-ci venait de se réveiller. Elles virent ses regards se porter sur la sonnette placée près de la cheminée *à quelques pas* du fauteuil. Ayant horreur de la solitude, il voulait évidemment appeler quelqu'un. Quel sentiment retint Mme Martellet, clouée sur sa chaise, et l'empêcha d'éviter cette fatigue à son cher maître ? Aujourd'hui encore, elle ne s'en rend pas compte.

Toujours est-il que le malade se souleva avec l'intention évidente de sonner, mais, épuisé par l'effort, il retomba dans son fauteuil sans avoir avancé d'un pas. A l'instant, la sonnette, qu'il n'avait pu atteindre, « s'agita comme tirée par une main invisible ». Instinctivement les deux sœurs se saisirent la main, s'interrogeant anxieusement :

« As-tu vu... as-tu entendu ? »

A ce moment la bonne entra, demandant :

« Monsieur a sonné ? »

« Cette aventure, dit Mme Martellet, nous jeta dans un trouble extraordinaire, et, si je n'avais pas eu ma sœur avec moi, j'aurais cru à une hallucination, mais toutes *deux nous vîmes* et nous fûmes *trois à entendre* ».

— Pas mal, pas mal, dit le docteur en souriant du coin de la lèvre et du coin de l'œil, joli petit conte. On en a déjà fait de plus d'une sorte au sujet de ce pauvre Musset, grand enfant, grand poète. Un de plus, un de moins, cela ne tire pas à conséquence. Il n'est plus là pour donner le *bon à tirer* et n'en dormira pas moins tranquillement son dernier sommeil. Allez toujours, passons à votre numéro deux.

— Pour ce numéro, docteur, je ne vois mieux que de laisser Mme Martellet vous conter, elle-même, la chose :

« Nous avions, au-dessus de nous, un appartement habité par Mlle d'Artigo, excellente musicienne et dont le talent ravissait le poète. Il l'écoutait toujours dans un recueillement religieux, car il avait la passion de la musique, et les morceaux joués par cette jeune fille lui plaisaient particulièrement. Malheureusement, cette pauvre Mlle d'Artigo était malade de la poitrine et elle mourut six mois avant ce que je vais raconter :

« Un soir, M. Paul (de Musset) et moi nous soignions notre pauvre malade, alors bien près de sa fin. Sa respiration était pénible et son cœur le tourmentait de petites souffrances aiguës et rapides, lorsque, tout à coup, il leva sur nous ses yeux extasiés et, quoique la maladie l'eût rendu sourd depuis quelques jours, il s'écria :

« Oh ! la divine musique que j'entends là-haut ! » Et, joignant les mains, il me dit :

« Allez la remercier, dites-lui de jouer encore, de jouer toujours. »

« Mon pauvre bien-aimé maître s'imaginait que Mlle d'Artigo jouait encore *sa divine musique*, comme autrefois, à l'étage au-dessus, mais cette fois, c'était du ciel qu'il l'entendait, car la chère demoiselle était morte. »

— Ici le sourire de mon docteur s'accentua et prit une vive pointe d'ironie : Et que doit-on, que peut-on conclure, fit-il, à moins d'avoir,

comme dit l'ami Dumontpallier, perdu la boussole ? rien, sinon que, dans le premier cas, car il y a eu, évidemment, hallucination tout à la fois de la vue et de l'ouïe. Cette brave Mme Martellet a cru voir, a cru entendre...

— Soit, mais sa sœur, mais la bonne ?

— Et puis après ? Eussent-elles été dix, eussent-elles été vingt croyant avoir vu et entendu, qu'est-ce que cela prouverait ? Les hallucinations collectives s'expliquent très bien. En de certaines circonstances prédisposantes, une idée intense, un sentiment profond, une commotion subite met en branle un cerveau qui, par consonnance, met en branle son voisin, surtout quand il s'agit de cerveaux de femmes où la folle du logis aime à faire des siennes. De là, et c'est le curieux de la chose, vision en commun des mêmes images, audition des mêmes sons, qui pourtant n'existent que idéalement ; autrement dit, vibrations harmoniques par répercussion d'instruments de même facture montés au même diapason. Que diable ! une sonnette ne sonne pas toute seule ; ah ! dame, à moins d'un déclanchement fortuit de la sonnerie — tout est possible.

Quant au cas suivant, qu'a-t-il d'extraordinaire ? Ce genre d'hallucination est assez fréquent chez les mourants. A l'instant d'expirer, il en est qui disent entendre des bruits, des sons, des voix, des chants ; discourent avec des êtres imaginaires ; parlent d'images, de tableaux, de personnages défilant sous leurs regards. Leur ouïe ! leur regard ! alors que leur tympan est paralysé, que la lumière n'a déjà plus d'action sur leur pupille, ce dont il est facile de s'assurer !

Quoi alors ? Ceci simplement que, dans leur assoupissement final, ils font un dernier rêve dû aux dernières vibrations du fluide nerveux dans leur appareil encéphalique. Alfred de Musset adorait la musique ; rien d'étonnant qu'il se soit joué à lui-même, *in extremis*, une mélodie mentale. Vous comprenez ? C'est clair.

— Parfaitement, docteur, et « voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. » Voyons le numéro trois.

— C'est cela, voyons le bouquet.

— Pour plus d'exactitude, je continue de laisser la parole à Mme Martellet.

« Un jour, alors qu'il (A. de Musset) était encore bien portant, il se promenait avec deux de ses amis, et tous trois causaient joyeusement, lorsque, passant sous un guichet du Louvre, les deux jeunes gens virent le poète s'arrêter subitement et devenir tout pâle.

« N'entendez-vous pas ? leur dit-il à voix basse. »

« — Quoi, qu'avez-vous ? Qu'entendez-vous ? » reprirent-ils, inquiets.

Et le poète, saisi d'un léger tremblement, s'écria :

« — J'entends une voix qui me dit : *Je suis assassiné au coin de la rue Chabanais !* »

« Les deux amis partirent d'un éclat de rire :

« — Ah ! c'est ça que vous entendez ! Ce n'était pas la peine de nous faire peur pour une pareille sottise. »

Mais M. de Musset demeurait si troublé, si anxieux ; son visage trahissait tant d'épouvante, qu'un des amis proposa d'aller voir si rien d'insolite ne se passait rue Chabanais. On partit, on pressa le pas. Les deux compagnons, pris d'une crainte vague, restèrent silencieux, tandis que le poête murmurait de temps en temps :

— « C'est affreux ! J'entends ses cris ! »

« On se dirigeait du côté de la rue Chabanais, lorsque les trois jeunes gens rencontrèrent une civière contenant un homme tout ensanglanté. Ils s'arrêtèrent, interdits, et demandèrent quel était cet homme que l'on emportait. On leur répondit que c'était un malheureux garçon qui venait d'être assassiné au coin de la rue Chabanais et qui avait rendu le dernier soupir. Les trois amis, en proie à une vive émotion, suivirent le funèbre cortège jusqu'au commissariat, mais aucun d'eux ne reconnut le mort. »

Et Mme Martellet ajoute : « Quelle était la voix que M. de Musset avait entendue ? Quel était ce mystère ? Personne ne le sut jamais. Mais il est certain qu'il se passa là quelque chose de surnaturel qui confond notre raison.

— Pas mal, pas mal, dit le docteur, en me regardant dans le blanc des yeux et en partant d'un éclat de rire. *Si non e vero, e ben bene trovato.* Je comprends qu'un tel mystère confonde la raison de cette brave Mme Martellet, par la raison qu'il est ... contraire à toute raison. Mais, voyons, dans quel de vos journaux, dans quelle de vos revues spirites avez-vous trouvé ces petites histoires, assez bien imaginées pour le besoin de la cause ?

— Dans un journal, dans une revue spirite ? Point, docteur, mais tout simplement dans les *Annales littéraires*, (n° 739, 22 août 1897, p. p 116 et 117) en train de publier les souvenirs de Mme Martellet sous ce titre : *Alfred de Musset, raconté par sa gouvernante Adèlé Colin* (son nom de demoiselle).

Vraiment, oui, dans les *Annales* dont l'oncle Sarcey s'est fait le sage mentor, prêt à jeter à la mer protes et rédacteurs, et lui de compagnie, pour peu qu'il voie s'y glisser un mot, une ligne sentant de près ou de loin le spiritisme. On est pontife du *bon sens* ou on ne l'est pas.

Tenez, mon cher docteur, prenez ce numéro, que j'ai en main, où vous

trouverez le texte de ces petites histoires ; emportez, lisez, digérez à loisir. Vous pourrez vous convaincre qu'il ne s'agit nullement, pour l'auteur de ces souvenirs, d'apporter ici des faits à l'appui d'une cause dont elle parait n'avoir qu'une idée fort confuse. Pour peu qu'elle eût été au courant de la science spirite — un mot à faire dresser les cheveux, n'est-ce pas, docteur ? — elle aurait eu, comme on dit, la clef des mystères qui confondent sa raison, et se serait épargné, pour bonne part, les troubles, les étonnements, les émotions qu'elle confesse ingénuement à ses lecteurs.

Maintenant, repassez bien le dernier fait et les circonstances dont il est accompagné, prenez le temps de la réflexion, revoyez vos auteurs et trouvez-m'en, je vous prie, l'explication organo-physique ou bio-mécanique, à votre choix ; je serai charmé de la connaître...

J'attends l'explication.

T. TONOEPH.

Erratum. — Dans le dernier N° de la *Revue*, page 132, une erreur de composition me fait dire que nos savants officiels, ne peuvent plus croire à l'indéfectibilité de leur édifice scientifique, que en se mettant des *oreillères* pour ne pas voir, etc.

J'aime à croire que les lecteurs m'ont fait la grâce de corriger eux-mêmes le contre-sens, et de lire : *œillères*.

T. T.

NOUVELLE MAISON HANTÉE

CHEZ LE « MARÉCHAL ». — PHÉNOMÈNES SURNATURELS. — LE MASSACRE DES ASSIETTES. — LE LIT ENCHANTÉ. — LA CHAISE DU DIABLE.

Notre correspondant particulier de Chalon-sur-Saône nous écrit :

Le hameau de Bougerot, commune de Gercy., est depuis quelque temps le théâtre de phénomènes surnaturels qui attirent dans cette paisible localité un grand nombre de curieux.

Désireux de me rendre compte par moi-même de l'exactitude des faits racontés, je me suis rendu chez M. Fernet, un forgeron dont le mobilier a commencé depuis trois jours une inexplicable contredanse.

Bougerot est un petit hameau tranquille, perdu dans la verdure, au milieu des champs de maïs, à mi-chemin entre Sassenay et Gergy.

La première maison que l'on trouve en y arrivant est celle de Fernet, maison basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et placée entre cour et jardin. Devant la porte, des charrues, des roues en grand nombre attestent que le maître de céans est un travailleur.

J'entre, il est à sa forge.

M. Fernet est un petit homme qui marque quarante-cinq ans environ, à la figure intelligente et tranquille, pas du tout celle d'un mystificateur. Il s'exprime facilement et est navré du bruit qui se fait autour de lui.

— Eh bien, monsieur Fernet, êtes-vous délivré des mauvaises farces qu'on vous fait depuis trois jours?

— Ah! que non pas, vous arrivez juste au moment ou ça continue. Je viens d'entendre un coup dans le grenier et mon lit vient de danser.

— Allons voir le lit.

Nous traversons une petite cuisine par laquelle il faut passer pour aller à la chambre à coucher. Là, en effet, le lit est en désordre. Ce matin, on a enlevé les draps, parce qu'ils ont été traînés sur le dallage et salis. Maintenant, la paillasse est complètement enlevée des cadres du lit, elle se dresse sur champ au milieu de la pièce. Un quart d'heure avant mon arrivée, elle était encore en place.

Mais prenons les faits par le commencement. Les voici tels que M. Fernet nous les a lui-même rapportés:

La maison, sans étage, se compose de trois pièces communiquant entre elles sans couloir. On entre par la forge, on passe dans la cuisine où est un lit, celui de la bonne, et on arrive enfin à la chambre à coucher. Entre la cuisine et le jardin, est un petit débarras où M. Fernet met son vin.

C'est mercredi soir à trois heures que le sabbat a commencé. Le forgeron entend des coups répétés dans un placard placé dans sa cuisine à côté de la porte de la chambre. Il ouvre le placard, rien. Il s'éloigne, le sabbat recommence. Craignant pour sa vaisselle, il sort une douzaine d'assiettes qu'il porte dans le petit débarras, sur un rayonnage. A peine est-il sorti, que les douze assiettes sont précipitées à terre et sont réduites en miettes, en même temps que le placard hanté résonne d'un coup énorme comme un coup de massue.

Le soir venu M. Fernet se couche. Tout est calme. Mais à onze heures du soir, nouveau coup assourdissant dans le placard. Puis, plus rien. La bonne prend peur, des enfants qui sont là s'effraient aussi. M. Fernet se fait dresser un lit dans la cuisine, et jusqu'au jeudi matin rien ne se produit d'insolite.

La danse du mobilier

Mais à la pointe du jour, les coups redoublent. Au même instant le lit de M. Fernet se soulève comme par enchantement. Le matelas supérieur portant les draps, le traversin et l'édredon, se transporte au milieu de la pièce, sur le carreau. En même temps, des parapluies déposés dans

un coin de l'appartement viennent d'eux-mêmes sur l'édredon ainsi qu'une paire de souliers d'enfants. De plus, une boîte en bois blanc peint en rouge, contenant des ouvrages féminins, fils, aiguilles, etc... est enlevée du rebord de la fenêtre et projetée si violemment à travers la pièce qu'elle en est déclouée.

Le forgeron croyant toujours à une farce de mauvais plaisant, refit son lit six fois de suite dans la matinée. Six fois de suite, la couche fut projetée au milieu de la chambre. Ce pauvre lit en est tout décollé, les panneaux sont arrachés.

Dans la soirée de jeudi, les phénomènes se produisirent principalement dans la cuisine.

Une des deux chaises, surtout celle que M. Fernet appelle la « chaise du diable », manifeste des dispositions plus accentuées pour la danse. Elle refuse absolument de se tenir debout. C'est une chaise massive en bois et en paille fort ordinaire, qui paraît cependant bien conditionnée pour rester d'aplomb.

Eh bien ! elle se renverse d'elle-même.

Le forgeron, pour la forcer à se tenir, l'appuie contre le mur. Malgré cela elle tombe par côté, ou en avant. Jeudi soir la bonne était assise dessus, devant le fourneau, elle fut tout à coup renversée par une force invisible et la frayeur lui causa un évanouissement.

Autres phénomènes

Quelques instants après, la bonne, qui était debout contre le fourneau, fut encore renversée par la même puissance invisible et se trouva mal de nouveau.

Deux assiettes et un bol, deux verres et quelques fourchettes, qui étaient placés sur la table de la cuisine, furent projetés à deux mètres contre le manteau de la cheminée et naturellement brisés. Des cuillers posées à côté ne furent pas touchées.

Samedi matin, le lit ne voulut pas rester en repos, et pendant l'après-midi, les voisins venus pour se rendre compte purent percevoir de nombreux coups, soit dans le placard soit dans le grenier.

Le soir, M. Fernet ne retrouvait plus ses outils. Il finit par découvrir un marteau sur un rayon élevé, au milieu d'autre ferraille, et les autres instruments juchés tout en haut de son soufflet de forge. Enfin, cinq minutes avant que nous entrions à la forge, coup retentissant dans le grenier, et valse de la paillasse, que nous trouvons dressée sur champ au milieu de la pièce. Désireux de voir le phénomène se reproduire, nous aidons le pauvre homme à remettre le lit en place.

La paillasse pèse au moins de 15 à 20 kilogs. Les bois de lit sont rajustés.

— Attendez, nous dit le forgeron, vous n'en avez pas pour longtemps.

Hélas ! au bout d'une demi-heure, rien. Comme il ne faut pas tenter le diable, nous avons repris la route de Châlon.

Comment expliquer ces phénomènes ?

La victime les attribue à la vengeance.

Elle croit à une farce de mauvais plaisant fort en physique ou électricité.

Dans le pays, on les met sur le compte du diable.

(Extrait de la *Patrie* 21 septembre 1897)

Louis FRESNE.

Opinions

CŒUR ET CERVEAU

Deux règles latines me semblent très exactement résumer toutes les lois de l'existence humaine telle qu'elle doit être vécue :

1° « *Vivere primum, deinde philosophari.* » Le premier devoir est de vivre ; ensuite, on peut faire de la philosophie. Cette règle fut savamment commentée par M. Jules Lermina dans sa suggestive brochure : *Ventre et Cerveau* ; il y démontre avec force l'erreur de tous les siècles, et plus particulièrement du nôtre, d'après laquelle, sous prétexte d'intellectualité mal entendue, on néglige les problèmes plus immédiatement et plus généralement utiles de la vie matérielle qu'on affecte de mépriser, au profit de la culture outrée de l'esprit. Il n'y parle peut-être pas suffisamment des excès de la réaction qui veut qu'on sacrifie tout aux besoins physiques. La vérité n'est pas dans les extrêmes. Mais, tel quel, cet opuscule est de profitable lecture, en ce sens qu'il enseigne la nécessité de se conformer aux saines et bonnes lois de la nature qui commence, dans le procédé évolutif auquel nous sommes soumis, par donner tous ses soins au corps afin d'en faire, pour plus tard, un bon instrument pour l'esprit.

2° « *Hil erit in intellectu quod non fuerit prius in sensu.* » Rien ne peut atteindre l'intelligence avant d'avoir ému le sentiment. Cette seconde règle exprime le mécanisme de la compréhension, et c'est là-dessus que je veux un peu insister.

Tout d'abord, on doit remarquer que cette leçon a été interprétée au sens matérialiste. On a traduit le mot *sensu,* qui est au singulier, par le pluriel *les sens*. Et cela me paraît une erreur psychologique autant que philologique ; il est, en effet, d'expérience courante que bien des phénomènes dont les sens sont le sujet ne sont pas perçus par l'intelligence ; notamment les mouvements réflexes. Et réciproquement, bien des perceptions intellectuelles se manifestent avec beaucoup de netteté sans avoir affecté les sens physiques ; tels sont les rêves prémonitoires les intuitions prophétiques, certaines révélations extatiques, etc., etc. L'histoire du psychisme et de la mystique est remplie d'exemples de ce genre, d'exemples parfaitement authentiques, de faits aussi positifs qu'on peut le souhaiter, quoi qu'en puisse dire la philosophie matérialiste qui les dédaigne peut-être parce qu'elle les ignore.

Je crois donc qu'il faut traduire le mot singulier *sensu* par le mot singulier *sentiment,* qui correspond à *intellectu, intelligence*, tandis que *les sens,* ou plutôt *les instincts* qui se manifestent par les organes des sens, ont pour correspondance animique *les passions,* et pour correspondance intellectuelle *les facultés*.

Donc, la loi de l'existence totale peut se résumer ainsi ;

1° Vivre d'abord de la vie du corps ;

2° Eprouver ensuite les sentiments qui sont la vie de l'âme ;

3° Puis percevoir par l'intelligence dont l'activité constitue la vie de l'esprit.

Nous avons ainsi le ternaire bien connu : VENTRE, CŒUR, CERVEAU.

Laissons un peu le ventre de côté et posons-nous cette question : Comment pensons-nous ? Comment devons-nous penser ?

Du premier coup, les neuf dixièms des penseurs occidentaux répondront que la pensée, le raisonnement, etc,, sont des opérations exclusivement intellectuelles auxquelles le cœur n'a rien à voir ; qu'il y a des gens de très haute pensée qui n'ont pas de cœur, et des gens de beaucoup de cœur qui ne sont capables de rien comprendre.

Cela me paraît tout à fait inexact, et je m'imagine, bien au contraire, qu'un individu très aimant est plus susceptible de comprendre TOUTES CHOSES qu'un homme qui a la prétention de cultiver exclusivement son intelligence.

Ou, autrement dit, *pour comprendre il faut aimer*.

Croyez-vous, par exemple, qu'il n'y ait pas du tout d'amour dans la compréhension d'un problème d'algèbre ou de trigonométrie ? Il y en a d'autant plus que le problème est plus ardu. — Je ne prétends pas que le mathématicien qui va résoudre ce problème devra être nécessairement

un saint Vincent-de-Paul ou une sainte Thérèse ; je dis seulement que, pour arriver à la solution qu'il désire, il lui faudra aimer.

Aimer quoi ?

Aimer son problème, parbleu !

Il lui faudra s'y donner tout entier pour que le problème se donne à lui ; et, lorsque l'union mystique se consommera, lorsque la solution, conçue dans le sentiment, naîtra dans l'intelligence, le savant en éprouvera une jouissance comparable, mais non semblable à celle de l'amant extasié dans les bras de sa bien-aimée.

Ainsi de chaque chose.

Toutes les idées qui peuplent une intelligence quelconque n'y existent que parce qu'elles ont été conçues dans le sentiment. L'intelligence est la résultante d'un mystère d'amour.

Reprenons maintenant notre comparaison de l'homme de cœur et de l'homme de raison. — Le premier, ayant un grand cœur, ne doit, le plus ordinairement concevoir que des grandes vérités, celles-là mêmes qui sont le moins assimilables à la généralité des hommes ; dans son intelligence peut-être fruste, ces vérités se développent librement, selon les lois naturelles, avec la puissance végétative des arbres magnifiques d'une forêt vierge, chose encore incompréhensible pour notre civilisation conventionnelle et mesquine. Le second, dont l'intelligence est vaste et le cœur étroit, donne naissance à des idées chétives, malingres, mais, par des procédés artificiels, il les gave, il les gonfle, il en force le développement dans des proportions anormales et difformes : et ces idées monumentales, qui peuvent surprendre et sembler admirables au premier abord, n'ont ni puissance, ni même vitalité, et elles n'exercent aucune action profonde ni durable.

Quoi qu'on puisse dire, il sera toujours vrai que *les grandes pensées viennent des grands cœurs.*

La conclusion pratique de cette petite étude est que si l'on veut bien comprendre une chose, si l'on veut en tirer « la substantificque mouëlle » comme disait Rabelais, il la faut aimer, surtout s'il s'agit d'une chose où, presque exclusivement, le cœur est en jeu, car *le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas.*

Ces réflexions m'ont été inspirées par quelques lignes que M. Delanne inséra dans le N° de septembre de la *Revue du Spiritisme*. L'éloquent et sympathique écrivain de l'*Evolution animique* espère que le Congrès de l'Humanité conclura à la loi d'amour par des raisons péremptoires. « C'est, dit-il, dans l'exposé de ces motifs que réside, suivant nous, tout l'intérêt du futur congrès. »

Incidemment, dans *la Paix Universelle*, j'ai déjà répondu quelques mots à M. Delanne, et la présente étude reprend et développe ma pensée qui est, en substance, celle-ci :

Le Congrès de l'Humanité est une œuvre de cœur ;

C'est par le cœur qu'on le comprendra et non par le cerveau ;

Il faut commencer par faire taire sa raison et par laisser parler son cœur, et, *dès qu'on aimera le congrès*, ON LE COMPRENDRA avec une clarté éblouissante. (1)

Si, au contraire, on étudie la chose qu'au point de vue intellectuel, froid, simplement raisonnable, on ne manquera pas de déclarer que c'est la plus utopique folie qui se puisse rêver.

Certes, il ne faut pas mépriser la raison ; ça été l'erreur si pernicieuse du cléricalisme catholique qui, d'une doctrine admirable, a réussi à faire le plus puissant instrument d'obscurantisme et de haine ; mais la raison ne doit passer qu'après l'amour, pour lui servir d'appui, de contrôle et de frein.

L'amour, c'est la vie.

La raison, c'est le régulateur de la vie ; mais ce n'est que cela,

MARIUS DECRESPE.

Sociologie



Socialisme et Spiritisme

Nous reproduisons l'article suivant de notre ami M. Léon Denis, en l'empruntant à la *Tribune psychique*, comme réponse à M. Marius Decrespe.

Malgré les ravages du Matérialisme et du Scepticisme, un sourd instinct de justice couve toujours dans l'âme des foules. On sent généralement qu'une répartition plus équitable des ressources naturelles du globe est nécessaire. De là, mille théories ou systèmes divers tendant à améliorer la situation des classes pauvres, à assurer à chacun au moins le strict nécessaire. Mais l'application de ces systèmes exige : de la part des uns,

(1) Par conséquent, pour faire comprendre le congrès, il faut s'attacher plus à émouvoir les sentiments qu'à convaincre la raison dont l'illumination suivra « fatalement » l'incandescence du cœur. — M. D.

beaucoup de patience et d'habileté, de la part des autres, un esprit d'abnégation qui fait bien souvent défaut. Au lieu de cette bienveillance qui, en rapprochant les hommes, leur permettrait d'étudier en commun et de résoudre les plus graves problèmes, c'est avec violence que le prolétaire réclame sa place au banquet social, c'est avec aigreur que le riche se confine dans son égoïsme et refuse d'abandonner aux affamés les moindres bribes de sa fortune. Aussi, le fossé se creuse et les malentendus, les convoitises, les fureurs s'accumulant de jour en jour, menaçent, s'y l'on n'y prend garde, d'aboutir à la guerre des classes.

L'état de guerre ou de paix armée, qui pèse sur le monde, entretient ces sentiments hostiles. Les Gouvernements, les Etats, donnent de funestes exemples et assument de lourdes responsabilités en développant les instincts belliqueux, au détriment des œuvres pacifiques et fécondes. L'amour de la guerre amène autant de ruines morales que de ruines matérielles. Il réveille, attise les passions brutales et inspire le mépris de la vie. Après chacune des grandes luttes qui ont ensanglanté la terre, on a pu constater un abaissement sensible du niveau moral, un recul vers la barbarie. Comment pourrait-on réconcilier les classes entre elles, apaiser les passions mauvaises, résoudre les difficiles problèmes de la vie commune, quand tout nous convie à la lutte et que les forces vives des nations sont portées vers la destruction ? Cette politique homicide est une honte pour la civilisation, et les peuples doivent, avant tout, s'efforcer d'y mettre un terme en réclamant hautement le droit de vivre dans la paix et le travail.

Parmi les systèmes préconisés par les socialistes pour amener une organisation pratique du travail et une sage répartition des biens matériels, les plus connus sont la coopération, l'association ouvrière ; il en est même qui vont jusqu'au communisme. Mais jusqu'ici, l'application partielle de ces systèmes n'a produit chez nous que de maigres résultats. Il est vrai que, pour vivre associés, pour participer à une œuvre dans laquelle des intérêts nombreux s'unissent et se fondent, il faudrait des qualités devenues rares : une patience, une sympathie, une confiance réciproques. C'est à peu près le contraire qui existe. Nous l'avons dit, la malveillance règne partout, des jalousies, des rivalités profondes divisent les hommes de toutes classes et de toutes conditions. De part et d'autre, on s'accuse d'égoïsme, de paresse, d'imprévoyance, sans songer que, tous, nous avons nos imperfections, nos faiblesses, et que, sans charité, sans indulgence, il n'est pas de conciliation possible, pas de remèdes aux maux de la société.

La cause du mal et le remède ne sont pas où on les cherche le plus

souvent. C'est en vain qu'on s'évertue à créer des combinaisons ingénieuses. Les systèmes succèdent aux systèmes, les institutions font place aux institutions, mais l'homme reste malheureux, parce qu'il reste mauvais. La cause du mal est en nous, dans nos passions et nos erreurs. C'est là ce qu'il faut changer. Pour améliorer la société, il faut améliorer l'individu. Pour cela, la connaissance des lois supérieures de progrès et de solidarité, la révélation de notre nature et de nos destinées sont nécessaires, et ces connaissances, la philosophie des Esprits peut seule les donner.

On se récriera peut-être à cette pensée. Croire que ce Spiritisme, méprisé, peut influer sur la vie des peuples, faciliter la solution des problèmes sociaux, cela est si loin des vues du jour ! Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on sera forcé de reconnaître que l'idée est véritablement la puissance par excellence, qu'elle a présidé à toutes les grandes révolutions, à toutes les transformations sociales. L'idée, quand elle est l'expression de la force morale, appelant à elle tous les agents de progrès et d'élévation, les utilisant pour ouvrir des voies nouvelles à l'humanité, l'idée est supérieure à toutes les puissances matérielles. C'est elle qui a provoqué ce mouvement chrétien, si modeste à ses débuts, et qui, s'étendant de proche en proche, eût régénéré le monde, si les doctrines qui l'inspiraient n'eussent été dénaturées. C'est la puissance de l'idée qui a amené les Croisades, soulevé l'Europe centrale aux appels de Jean Huss et de Luther, et fait la Révolution française.

Or, ce que le Christianisme n'a pu réaliser au point de vue social, les croyances nouvelles peuvent le faire, car elles apportent aux hommes les preuves de leur égalité d'origine et de nature, et, de cette égalité établie, découlera forcément, logiquement, la fraternité, cette vertu dont le nom est sur toutes les lèvres et qui n'a été jusqu'ici qu'une vaine expression, car la véritable fraternité ne peut provenir que du lien spirituel, de la conviction partagée. L'idée seule rapproche les hommes. L'intérêt matériel les divise, en amenant à sa suite l'envie et la rivalité.

Les croyances ont une influence considérable sur la forme des sociétés. Aux yeux de l'homme, il doit exister entre l'ordre universel et l'ordre social une corrélation intime, un rapport de cause à effet. Aussi, ce qu'il voit, ce qu'il croit voir dans la nature et dans le ciel, il cherche à le réaliser dans ses institutions. A ce point de vue, l'idée que nous nous faisons des lois supérieures du monde et du but de la vie a une importance capitale, puisqu'à notre insu, peut-être, elle se reflète en nos actes et donne à notre existence l'impulsion vers le faux ou vers le vrai.

La forme des sociétés antiques était inspirée par des théories religieuses. L'Inde et l'Egypte en fournissent la preuve. La société du Moyen Age est

l'image fidèle des conceptions catholiques. Comme Dieu dans le ciel, parmi des saints, le roi trône sur terre, entouré de ses seigneurs. En haut, comme ici-bas, c'est le règne de la grâce, de la faveur et du bon plaisir.

L'humanité a vécu pendant des siècles de cet idéal absolutiste, puis, à la suite de la révolution, une conception de l'univers et de ses lois s'est dégagée lentement des travaux de la science, se substituant aux dogmes, à la foi naïve des anciens jours. Le Naturalisme, le Matérialisme, réaction inévitable contre les exagérations du passé, ont envahi le domaine de la philosophie et y règnent en maîtres.

D'après eux, l'univers est régi par des forces aveugles. La lutte est partout, lutte pour la vie, dans laquelle les forts triomphent.

La société du Moyen Age était l'image fidèle des conceptions catholiques. La société moderne s'est laissée envahir par les doctrines matérialistes, celles-ci ont fait du monde une gigantesque machine, la roue formidable aux dents de fer, qui déchire et broie les existences. Dans cette machine compliquée, l'individu n'est qu'un rouage infime et passager. A peine apparu sur le théâtre de la vie, il doit disparaître devant ceux qui le suivent, le poussent et réclament sa place au soleil. La lutte est partout, la lutte pour la vie, lutte ardente dans laquelle tous les appétits, les instincts, l'égoïsme, la violence et la ruse sont déchaînés. La générosité, le dévouement, ne sont plus qu'illusions et causes de faiblesse.

Ces théories, lentement distillées, pénètrent peu à peu et modèlent la société à leur image. S'inspirant de cette loi de corrélation dont nous parlions plus haut, la société actuelle tend de plus en plus à devenir, dans sa forme, l'écrasante machine que l'homme a cru voir dans l'univers. A la place de la féodalité nobiliaire du Moyen Age, qui, à côté de défauts nombreux, avait aussi ses qualités chevaleresques, nous voyons se constituer une féodalité financière et industrielle, exclusivement inspirée par l'amour du gain et de la sensualité. L'un après l'autre, les modestes ateliers où artisans, patrons et ouvriers vivaient dans une sorte de confraternité, disparaissent et font place aux vastes établissements qui, par la puissance des capitaux et la supériorité de l'outillage, rendent toute concurrence impossible. Cet état de choses semble devoir se développer jusqu'au jour où les masses prolétariennes, enrégimentées en ces casernes industrielles, en ces enfers humains, deviendront, entre les mains des financiers, des instruments uniquement destinés à construire, pierre à pierre, l'édifice monstrueux de leur fortune et de leur bonheur.

Il n'y aura plus alors en présence que deux classes, le riche et le pauvre, le capitaliste et l'ouvrier. Alors, au sein de cette armée immense du prolétariat, où les doctrines matérialistes auront allumé des haines intenses,

quels réveils, quelles explosions à redouter ! Si elles s'inspirent de ce raisonnement que tous les appétits sont légitimes, que la force est la loi suprême, jusqu'où iront ces masses déchaînées ? A force d'entendre répéter que la mort est la fin de tout, qu'il n'y a au-delà de la tombe ni justice, ni immortalité, que les douleurs, les efforts, les larmes, que tous les sentiments bons ou mauvais n'aboutissent qu'au néant, n'y a-t-il pas à craindre qu'un jour l'homme du peuple ne redresse la tête, et, à l'aide des effrayants moyens de destruction que la science lui apprend à connaître et à manier, il ne brise cette société marâtre et ne sème, autour de lui, la confusion, la ruine et la mort ?

Car, voilà les conséquences probables d'un faux idéal, d'une science dévoyée, et déjà, sous les noms d'anarchie et de nihilisme, nous en avons entrevu les résultats déplorables.

Mais comme le point de vue change, comme l'horizon s'élargit, dès que l'idéal nouveau vient éclairer notre esprit et régler notre conduite, nous rendre le calme, la confiance, la soumission au devoir ! Convaincus que cette vie n'est qu'un anneau isolé de la chaîne de nos existences, un moyen d'épuration et de progrès, riches ou pauvres, nous attacherons moins d'importance aux intérêts du présent. Dès qu'il sera établi que chaque être humain doit renaître bien des fois en ce monde, passer par toutes les conditions sociales, les existences obscures et douloureuses étant de beaucoup les plus nombreuses, et la richesse mal employée entraînant d'accablantes responsabilités, tout homme comprendra qu'en travaillant à l'amélioration du sort des humbles, des petits, des déshérités, il travaille pour lui-même puisqu'il lui faudra revenir sur terre, et qu'il a neuf chances sur dix d'y renaître pauvre.

Grâce à cette révélation, la fraternité et la solidarité s'imposent : les privilèges, les faveurs, les titres, perdent toute raison d'être. La noblesse des actes et des pensées remplace celle des parchemins.

Partant tous du même point et gravissant les mêmes sentiers, pour aboutir aux mêmes fins, nous devenons réellement égaux et frères. Destinés à nous rencontrer fréquemment dans notre marche éternelle, notre intérêt est de nous aider, de nous soutenir mutuellement dans cette ascension pénible et grandiose. Ceux que nous méprisions naguère peuvent devenir nos supérieurs de demain, et nos obligés d'une existence, nos protecteurs de l'autre. Ainsi envisagée, la question sociale changerait d'aspect, les concessions entre classes, concessions nécessaires, que nul ne veut faire parce que l'égoïsme et l'orgueil nous dominent encore, deviendraient faciles. On verrait cesser l'antagonisme qui règne entre le capital et le travail, et chacun participerait aux bénéfices, aux résultats de

l'œuvre commune. La vérité étant connue, on comprendrait que les intérêts des uns sont les intérêts de tous et que nul ne doit être la proie des autres. De là, la justice dans la répartition et, avec la justice, plus de haine, plus de rivalité sauvage, mais une mutuelle confiance, l'estime et l'affection réciproques, en un mot la réalisation de la loi de fraternité, devenue la seule règle entre les hommes. (1)

Tel est le remède que l'enseignement des Esprits apporte aux maux de la société. Si quelques parcelles de la vérité, cachées sous des dogmes obscurs et incompréhensibles, ont pu, dans le passé, susciter tant d'actions généreuses, que ne peut-on attendre d'une conception du monde et de la vie, appuyée sur des faits, par laquelle l'homme se sent relié à tous les êtres, destiné comme eux à s'élever par le progrès vers la perfection, sous l'action de lois sages et profondes ? Un tel idéal saura réchauffer les âmes, les porter par la foi jusqu'à l'enthousiasme et faire naître de toutes parts des œuvres de dévouement, de solidarité, d'amour, qui, en contribuant à l'édification d'une société nouvelle, feront pâlir les actes les plus sublimes de l'antiquité.

La question sociale n'embrasse pas seulement les rapports des classes entre elles ; elle concerne aussi la femme de tous les rangs, la femme, cette grande sacrifiée, à laquelle il serait équitable de rendre ses droits naturels, une situation digne d'elle, si on veut voir la famille plus forte, plus morale, plus unie. La femme est l'âme du foyer, c'est elle qui représente les éléments de douceur et de paix dans l'humanité. Délivrée du joug de la superstition, si elle pouvait faire entendre sa voix dans les conseils des peuples, si sa part d'influence pouvait se faire sentir, on verrait bientôt disparaître le fléau de la guerre.

En rétablissant la femme dans ses droits, nous reviendrions à nos traditions nationales. La femme était honorée de nos pères, les Gaulois. Au même titre que l'homme, elle participait aux délibérations et présidait aux cérémonies du culte. Mais, sous l'empire du catholicisme, elle retombe en

(1) Le principe d'association, dans ses applications partielles, a déjà produit de remarquables résultats dans certains pays. Les sociétés ouvrières de production et de consommation réunissent en Angleterre un million de coopérateurs ; elles réalisent des centaines de millions d'économie par an, ont pour magasins de véritables palais et possèdent des navires de transport. Ces immenses ressources ont été économisées penny à penny ; quelques-unes de ces sociétés, celles des célèbres pionniers de Rochdale, par exemple, ont commencé avec un capital de moins d'une livre (25 fr.).

En Allemagne, le principe d'association se manifeste par la création de nombreuses sociétés de crédit agricole, industriel, commercial, banques populaires, etc. En voyant ce qu'obtiennent de simples ouvriers associés, que ne peut-on espérer de l'association le jour où, fécondée par les sentiments de justice et de solidarité, elle embrassera la totalité des hommes !

tutelle, est considérée comme un être inférieur, exclue du sacerdoce et des actes de la vie publique. Le Matérialisme contemporain, ne voyant en elle que sa faiblesse physique, les sujétions que lui impose la nature et qui la rendent impropre aux grandes tâches, ne saurait non plus lui restituer sa place légitime dans l'ordre social.

La philosophie des Esprits, en enseignant que le corps est une forme d'emprunt, que le principe de la vie est dans l'âme et que l'âme n'a pas de sexe, établit l'égalité absolue de l'homme et de la femme, au point de vue des mérites et des droits. Les spirites font à la femme une large place dans leurs réunions et leurs travaux. Elle y occupe même une situation prépondérante, car c'est elle qui fournit les meilleurs médiums, la délicatesse de son système nerveux la rendant plus apte à remplir ce rôle.

Les Esprits affirment qu'en s'incarnant de préférence dans le sexe féminin, l'esprit s'élève plus rapidement de vies en vies vers la perfection. C'est que la femme acquiert plus facilement ces vertus souveraines : la patience, la douceur, la bonté. Si la raison paraît dominer chez l'homme, chez elle le cœur est plus vaste et plus profond. L'amour est aussi son partage, et l'amour est un rayon divin qui adoucit les tristesses de l'existence et rend faciles les tâches les plus répugnantes. La situation de la femme dans la société est généralement plus effacée, elle est souvent esclave ; aussi n'en est-elle que plus grande dans la vie spirituelle, car, plus un être est humilié, sacrifié ici-bas, plus il a de mérite devant l'éternelle justice.

Toutefois, cet argument ne saurait être invoqué par ceux qui prétendent maintenir la femme en tutelle. Il serait absurde de tirer prétexte des jouissances futures pour perpétuer les iniquités sociales. Notre devoir est de travailler dans la mesure de nos forces à la réalisation sur terre des vues providentielles. Or, l'éducation et le relèvement de la femme, l'extinction du paupérisme, de l'ignorance et de la guerre, la fusion des classes dans la solidarité, l'appropriation du globe, toutes ces réformes font partie du plan divin, qui n'est autre que la loi même du progrès.

Cependant ne perdons pas de vue une chose : l'inéluctable loi ne peut assurer à l'être humain que le bonheur personnellement mérité. La pauvreté, sur les mondes comme le nôtre, ne saurait entièrement disparaître, car elle est la condition nécessaire de l'esprit qui doit se purifier par le travail et la souffrance. La pauvreté est l'école de la patience et de la résignation, comme la richesse est l'épreuve de la charité et de l'abnégation.

Nos institutions peuvent changer de forme, elles ne nous délivreront pas des maux inhérents à notre nature arriérée. Le bonheur des hommes

ne dépend pas des changements politiques, des révolutions, ni d'aucune modification extérieure de la société. Tant que celle-ci sera corrompue, ses institutions le seront également, quels que soient les changements que les événements y apportent. Le seul remède consiste en cette transformation morale, dont les enseignements supérieurs du Spiritisme nous fournissent les moyens.

LÉON DENIS.

Discussion

LA MORALE DU CHRIST
BASÉE SUR SA RÉSURRECTION

On sent véritablement toute la valeur de l'enseignement Spirite qui repose sur le solide terrain de l'investigation scientifique, lorsque l'on voit la pauvreté des arguments de ses adversaires. La *Paix Universelle* a publié un article dans lequel on peut lire les lignes suivantes :

« On a accusé les catholiques d'intolérance. Non, mon cher Monsieur Bouvéry, ils ne sont pas intolérants, ils respectent l'erreur, puisque Dieu lui-même respecte la liberté de ceux qui la propagent : une étude plus approfondie de l'esprit du christianisme pourrait faire des Spirites de bons chrétiens, — au lieu d'en faire des inquiets, cherchant une voie et voulant à tout prix s'approprier une morale dont, croyez-le, on ne dépossédera pas le christianisme, parce que, Seul encore, il reçoit des grâces qui se manifestent par des vertus héroïques, signe indubitable de la faveur de Dieu.

« On rougit quelquefois en lisant les articles des Spirites ; et l'on se demande où ils puisent l'audace de spolier ainsi l'écriture, et de vouloir, rompant témérairement avec dix-neuf siècles de traditions, inventer aujourd'hui un christianisme qui dément les bases fondamentales de la doctrine du Christ.

« Ne vous réclamez pas du Christ si vous êtes réincarnationistes ou *périspritistes*.

« Toute la doctrine, comme toute la morale de Jésus, repose sur un fait : sa résurrection. C'est par cette résurrection que le Christ nous a

appris que nous étions immortels. Ce fait proclame la glorification de l'œuvre de Dieu dans l'union de l'esprit et de la matière, et c'est pourquoi nous soutenons l'union substantielle de l'âme et du corps. Grâce à l'esprit la matière devient un jour glorieuse devant son créateur; elle participe aux souffrances de l'âme, elle participera à ses gloires. »

Nous sommes profondément respectueux de toutes les croyances sincères, mais à la condition qu'elles ne soient pas agressives, comme c'est ici le cas. Autant de phrases, autant d'affirmations gratuites. L'auteur prétend que son église seule possède la véritable interprétation des Évangiles, mais les protestants soutiennent que ce sont eux qui sont dans le vrai, et il est possible que ni les uns, ni les autres, n'aient sainement interprété les récits à demi légendaires qu'on a faits sur la vie du Christ. Cette seule incertitude suffit à montrer qu'il y a place pour d'autres conceptions que celles des religions, afin d'expliquer les faits dits miraculeux de la vie de Jésus.

Prétendre que la morale du grand initiateur est la propriété exclusive d'une église, c'est énoncer une prétention insoutenable, car d'après le Christ lui-même, sa parole s'adresse à tous les hommes, dont les Spirites font apparemment partie. Mais il y a plus et mieux, c'est que cette morale est celle du genre humain tout entier, car on en retrouve les principaux enseignements dans les religions qui ont précédé la naissance du Christ, comme nous allons l'établir plus loin. L'auteur a aussi le tort de lier deux choses fort différentes : la morale du Christ et le soi-disant fait de la résurrection. Il pourrait fort bien n'être pas ressuscité, sans que cela enlevât une iota à la valeur de ses préceptes. L'Église catholique a édifié successivement des dogmes qu'elle a déclarés être infaillibles comme elle-même, mais l'étude impartiale de ses doctrines a bien démontré l'inanité de ses prétentions.

L'histoire, en nous faisant assister au développement des institutions religieuses, aux moyens employés pour asseoir leur domination, nous a enlevé bien des illusions sur la nature et l'origine des religions. La réalité historique, telle que nous la font connaître les historiens modernes, fait évanouir bien des rêves sur l'origine surnaturelle et le caractère miraculeux des faits religieux. Il faut une foi robuste et une imagination tout à fait maîtresse de la pensée, pour croire encore à la parfaite exactitude des explications théologiques, quand on a suivi, dans tout son cours, l'histoire savante et impartiale d'une religion, cette religion fût-elle le christianisme.

D'autre part, si à l'étude particulière de telle ou telle religion, vient s'ajouter l'étude comparée, l'histoire générale des religions, il devient

difficile de conserver la croyance que l'une d'elles soit d'origine divine, puisque l'on voit en jeu, sauf la valeur différente des doctrines, les mêmes facultés, les mêmes passions, les mêmes moyens d'organisation et de propagation, enfin les mêmes résultats quant à la conquête des âmes et des sociétés humaines.

Que le christianisme primitif renferme de grandes beautés, ceci est indéniable, car il résume les plus belles pensées des religions antérieures ; mais pour être impartial, il faut reconnaître qu'il ne les a pas tirées de son propre fonds, et qu'il les doit aux pères Alexandrins nourris des idées de toutes les écoles, qui enseignaient dans Alexandrie. Depuis cette époque, le monde a marché, quoi qu'en pense l'auteur que nous citons, et nous portons dans nos consciences un idéal qui dépasse de dix-huit siècles celui du temps de Jésus. La science nous a fait connaître la place de notre terre dans l'infini, elle nous a montré le peu que nous sommes dans l'ensemble des mondes, et a rabattu cet orgueil insensé qui faisait à Dieu une obligation de se déjuger, en venant s'immoler sur cette misérable particule de terre, pour le salut du genre humain.

Si le divorce entre la foi et la science se prononce tous les jours davantage, c'est que le prêtre veut courber l'homme de notre époque sous le joug de conceptions arriérées, qui ne répondent plus à notre degré d'évolution intellectuelle. Qui donc admet sincèrement l'existence de l'enfer aujourd'hui? Où se cachent les derniers croyants à la fable du paradis terrestre ? Qui s'imagine un seul instant que le Soleil s'arrêta réellement sur les hauteurs de Gabaon et la lune sur la vallée d'Ajalon, au commandement de Josué? Toutes ces légendes sont bien mortes, et nul pouvoir ne saura les faire revivre. Avec elles s'éteint lentement toute une phrase de la vie mentale de l'humanité.

La religion future sera l'expression la plus haute de la connaissance, elle n'imposera pas la foi, elle donnera la certitude de l'immortalité, elle posera les règles scientifiques de la morale, et ses représentants seront des mandataires de l'éternelle vérité, qui se révèlera progressivement à mesure que nous serons plus dignes de la comprendre.

(*Note de la rédaction*).

***

Nous avons promis de montrer que la morale, dite chrétienne, a été enseignée dans l'antiquité bien longtemps avant la naissance du Christ. Voici les textes qui justifient notre manière de voir. Nous les empruntons

à l'ouvrage en préparation de M. le général Fix, dont nous avons déjà parlé au lecteur dans la précédente livraison. (1)

Voyons d'abord l'enseignement du MOSAÏSME, des ANCIENS PROPHÈTES et des DOCTEURS JUIFS :

« Vous ne vous vengerez point et vous ne garderez point de ressentiment contre les enfants de votre peuple, *mais vous aimerez votre prochain comme vous-même.* » (*Lévit. ch. XIX. v. 15*).

« Si un étranger habite dans votre pays et demeure au milieu de vous, ne lui faites aucun reproche, mais qu'il soit pour vous comme s'il était né dans votre pays. *Aimez-le comme vous-même.* car vous aussi vous avez été étrangers en Egypte. » (*Lév. ch. XIX. v. 34.*)

« La haine excite les querelles, la charité couvre toutes les fautes (*Prov. ch. X. v. 12.*)

« Ne vous réjouissez pas quand votre ennemi sera tombé et que votre cœur ne tressaille pas de joie dans sa haine. » (*Prov. ch. XXIV. v. 17.*)

« Si vous rencontrez le bœuf de votre ennemi ou son âne égaré, vous ne manquerez pas de le lui ramener. » (*Exode. Chap. XXIII. v.* 4.)

« Un esclave qui s'est enfui, vous ne le livrerez pas à son maître ; il demeurera au milieu de vous dans l'endroit qu'il aura choisi. Vous ne l'opprimerez point et vous le laisserez vivre libre et heureux dans vos cités. » (*Deut. XXII. v. 15.*)

« Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger ; s'il a soif, donnez-lui à boire. » (*Prov. ch. XXV. v. 21.*)

« Quand vous moissonnerez votre terre, vous n'achèverez point de moissonner le bout de vos champs et vous ne glanerez point les épis qui resteront de votre moisson ; vous les laisserez pour le pauvre et pour l'étranger. » (*Lèvit. Chapit. XXIII. v. 22.*)

ENSEIGNEMENTS DES ANCIENS PROPHÈTES JUIFS.

« Que m'importe la multitude de vos victimes, j'en suis rassasié ; la graisse de vos béliers me soulève le cœur ; votre encens m'est en abomination ; je ne puis plus souffrir vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes ; purifiez vos pensées, cessez de mal faire ; apprenez à faire le bien ; cherchez la justice ; assistez l'opprimé et l'orphelin ; défendez la veuve. » (*Isaïe. ch. I. v.* 11 *et suiv.*)

« Courber la tête comme un roseau, se couvrir d'un cilice et de cendres, voilà ce que vous appelez un jeûne agréable au Seigneur. Est-ce là le jeûne auquel je prenne plaisir, le jeûne où l'homme se mortifie ? Le jeûne

(1) Consulter aussi *Le Spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes,* par le Dr Wahu. Voir *Origines du Christianisme.*

que je préfère. le voici : Détachez-vous des liens du vice ; brisez le joug de la méchanceté ; partagez votre pain avec celui qui a faim ; donnez l'hospitalité aux malheureux et aux persécutés ; couvrez la nudité du pauvre ; ne soyez pas insensible aux souffrances de votre semblable ; rompez les chaînes de l'esclavage ; affranchissez les opprimés. » (*Isaïe. chap. LVIII. V. v. 5. 6. et 7.*)

« L'Éternel ne prend point plaisir aux sacrifices. il demande que vous fassiez ce qui est juste, que vous aimiez la bénignité et que vous marchiez en toute humilité devant Dieu. » (*Michee. ch. VI. v. 7 et 8.*)

ENSEIGNEMENTS DES ANCIENS DOCTEURS JUIFS. TALMUD.

L'illustre Hillel, une des plus grandes figures parmi les docteurs du second temple, fut un jour accosté par un païen qui vint lui déclarer qu'il était prêt à embrasser le Judaïsme, si le Docteur pouvait lui faire connaître le résumé de la loi de Moïse, pendant qu'il se tiendrait sur un pied. « Ce que tu n'aimes pas pour toi, répondit Hillel, ne le fais pas à ton prochain ; c'est là toute la loi, le reste n'en est que le commentaire. » (*Munch. Univ. Pittoresque,* tiré de Moser Mendelsohn — *Jérusalem.* p. 264 et suiv.)

« Il est de votre devoir de nourrir, aussi bien que les pauvres israëlites, les pauvres des autres peuples, de visiter les malades des autres peuples, aussi bien que les malades israëlites, et de rendre les derniers honneurs aux morts des autres peuples, aussi bien qu'aux morts israëlites. » (*Traite Guitine. ch. V. ver. 4.*)

« Celui qui pratique la vertu par amour filial pour son créateur, est plus digne que celui qui ne la pratique que par crainte d'une punition céleste. » (*Traité Sotah. ch. V. v. 1.*)

« Ne soyez pas comme des domestiques qui servent leur maître dans l'espoir d'en recevoir une récompense ; mais soyez comme des serviteurs qui travaillent pour leur maître sans l'intention d'en recevoir une récompense, et que la crainte de Dieu soit sur vous. » (*Traité Aboth. chap. I. v. 2.*)

« L'univers est basé sur trois colonnes : La vérité, la justice et la paix. C'est ainsi qu'il est recommandé par le prophète Zacharie : « Pratiquez dans vos villes, la vérité, la justice et la paix. » (*Traité Aboth. chap. I. v. 16.*)

« Apprenez à souffrir avec patience et pardonnez facilement les injures. » (*Traité Aboth. chap. XLI. v. 2.*)

« Faites le bien pour l'amour du bien, mais non dans des vues ambitieuses ou intéressées. Faites vos comptes avec exactitude et vos décomptes

avec ponctualité. Soyez persuadés qu'il existe une vie future où le bien reçoit sa récompense et le mal sa punition. Aimez la religion, aimez la bienfaisance, les exhortations et la justice ; ne courez pas trop après les honneurs et ne soyez pas trop fiers de votre savoir. Pénétrez-vous de cette vérité : D'aujourd'hui à demain, votre destinée peut vous ravir ce qui est à vous, si donc ce que vous possédez légitimement n'est pas entièrement à vous, à quoi bon ce qui ne vous appartient pas légalement ? » (*Traité de Derech. Erez-Suta. ch. II. V. V. 2. 3 et 4.*)

« Aimez votre prochain comme vous-même, c'est dans la religion un principe d'une importance majeure. »

« Aimez et honorez le créateur dans l'humanité, c'est dans la religion le principe le plus sublime. » (*Traité de Nédarim. chap. IX.*)

On voit par ces citations que la pure morale, celle qui prêche le bien pour le bien lui-même, celle qui ordonne d'aimer son proehain comme soi-même, celle qui enseigne à aimer et secourir les faibles, les femmes, les orphelins, les esclaves et les étrangers, celle qui ordonne de rendre service, même à son ennemi, était enseignée dans l'ancienne loi. Jésus a donné à ces préceptes des formes saisissantes, et surtout il les a mis en pratique, ce qui constitue sa haute et sereine personnalité et en fait un prototype de l'homme parfait ; mais il n'a pas eu le monopole de ces sublimes vérités, elles ont, de tout temps, été gravées dans la conscience de l'humanité. En voici la preuve.

INDE VÉDIQUE

ENSEIGNEMENT DES GRANDS PHILOSOPHES DANS L'ANTIQUITÉ

« La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des Sastras (livres sacrés), celle de l'âme suprême, la véracité et l'abstinence de la colère, telles sont les dix vertus en quoi consiste le devoir. (*Livre de Manou. Livre VI. Sloca. 12.*)

N'oublions pas que les Vedas, dont le livre de Manou fait partie, sont écrits en sanscrit ancien, c'est dire que la date de leur apparition est bien antérieure à la naissance de Moïse, et à plus forte raison à celle du Christ.

« Les hommes qui n'ont point d'empire sur leurs passions ne sont pas capables de remplir leurs devoirs. — Il faut renoncer aux richesses et aux plaisirs quand ils ne sont pas approuvés par la conscience. — Les œuvres qui ont pour principe l'amour de son semblable doivent être ambitionnées par le juste, car se sont elles qui pèseront le plus dans la balance céleste. — De même que le corps est fortifié par les muscles, l'âme est fortifiée par la vertu.

« De même que la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, et lui déchirent le sein en la labourant, de même nous devons rendre le bien pour le mal. Si tu fréquentes les bons, tes exemples seront inutiles ; ne crains point de vivre parmi les méchants pour les ramener au bien. — Quelques services que l'on rende aux esprits pervers, le bien qu'on leur fait ressemble à des caractères écrits sur l'eau. Mais le bien doit être accompli pour le bien, car ce n'est pas sur la terre qu'on doit attendre la récompense. — L'honnête homme doit tomber sous les coups du méchant, comme l'arbre sandal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé. — Quand nous mourons, nos richesses seules restent à la maison ; nos parents, nos amis, nous accompagnent jusqu'au bûcher, mais nos vertus et nos vices, nos bonnes œuvres et nos fautes nous suivent dans l'autre vie. L'homme qui n'apprécie les moyens que d'après son envie de parvenir, perd bientôt la notion du juste et des saines doctrines. Que l'homme juste sache bien que ce qui est au-dessus de tout, c'est le respect de soi-même et l'amour du prochain. — Que l'homme juste ne se rende jamais coupable de médisances, d'impostures ou de calomnies ; qu'il ait constamment la main droite ouverte pour les malheureux, et ne se vante jamais de ses bienfaits ; mais surtout qu'il évite, pendant tout le cours de la vie, de nuire en quoi que ce soit à autrui. Aimer son semblable, le protéger et l'assister, c'est de là que découlent les vertus les plus agréables à Dieu. » (Christna. 4800 ans avant l'ère chrétienne. *Maximes.*)

BOUDDHISME.

« 1° — Tu ne tueras point ; 2° — Tu ne voleras point ; 3° — Tu seras chaste ; 4° — Tu ne porteras point de faux témoignage ; 5° — Tu ne mentiras point ; 6° — Tu ne blasphèmeras point ; 7° — Tu éviteras toute parole impure ; 8° — Tu seras désintéressé ; 9° — Tu ne te vengeras point ; 10° — Tu ne seras point superstitieux. » (Le Bouddha. *Décalogue*).

Obligés d'abréger, nous résumons les principales maximes : « Compassion sans bornes envers toutes les créatures, et prohibition de toute cruauté ; Constance inébranlable dans la foi ; Profonde humilité ; Recherche de la perfection par le renoncement et la domination de l'esprit sur le corps. » (Le Bouddha. *Principales maximes.*) (1)

(1) Le Bouddhisme, de même que les Évangiles, mais six cents ans avant ceux-ci, avait renversé les privilèges de la naissance, les classifications arbitraires entre les hommes, et effacé les distances qui séparent les individus et les frontières qui divisent les peuples.

Le décalogue du Bouddha nous paraît plus complet que celui de Moïse, et les maximes morales sont admirables.

Au point de vue de la douceur, de la charité, de la bienveillance, elles ne peu-

L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET LATINE

« La justice absolue est dans la nature, comme la loi et la droite raison, et ne dépend pas d'une convention. Celui qui ne commet aucune injustice mérite qu'on l'honore ; mais celui qui ne souffre pas que les autres soient injustes, mérite deux fois autant et plus d'honneurs que le précédent. » (Platon. *Lois.*)

« Mieux vaut recevoir que commettre une injustice. — On doit s'appliquer à être un homme de bien et non à le paraître. Il ne faut jamais rendre injustice pour injustice, *mais le bien pour le mal*, car c'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre. » (Philosophie de Socrate et de Platon.) (1)

« Ce que tu blâmes dans le prochain, ne le fais pas toi-même. » (Thalès.)

« Ce qu'il y a sans contredit de plus juste au monde, c'est la justice qui inspire de la bienveillance et de l'affection. » (Aristote. *Morale à Nicomaque.*)

« Agissez envers vos inférieurs comme vous voudriez que vos inférieurs agissent envers vous. Ne vous permettez rien que vous ne puissiez faire devant votre ennemi... Montrez à ceux qui font le mal des sentiments doux et paternels, et souvenez-vous que nul n'a le droit de s'absoudre soi-même et de se déclarer innocent. » (Sénèque.)

MORALE CHINOISE

« Réjouissez-vous du succès des autres et affligez-vous de leurs revers, comme si vous vous trouviez à leur place. Secourez les hommes dans leurs besoins, sauvez-les dans le danger. Ayez pitié des veuves et des orphelins, montrez-vous humains envers les animaux. » (Lao-Tseu. 590 ans avant l'ère chrétienne. *Des récompenses et des peines.*) (2)

« Celui dont le cœur est droit et qui porte aux autres le même sentiment qu'il a pour lui-même, ne s'écarte pas de la loi morale, ni des devoirs prescrits aux hommes par leur raison. *Il ne fait pas aux autres ce qu'il désire qu'on ne lui fasse pas à lui-même* (3). Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains. — Apprenez à bien vivre et vous saurez bien mourir. — Avoir la droiture du cœur et aimer son prochain. »

ent être dépassées. Tendre pour les hommes, le Bouddha comprend dans son amour les animaux, nos frères inférieurs.

(1) Pensée que l'Évangile reproduit plusieurs fois textuellement.

(2) Cette dernière pensée est d'origine indoue, on la retrouve aussi chez les persans, mais on n'en trouve aucune trace dans l'Evangile.

(3) Maxime qu'on a donnée comme inventée par Jésus et qui était déjà bien vieille.

Notes de l'Auteur.

« Apprenez et réfléchissez et aimez-vous les uns les autres. (Confucius. Koung-Fou-Tseu) 551 ans avant l'ère chrétienne. *Maximes.*)

Voici encore quelques-uns de ces préceptes qui visent l'humanité tout entière.

« L'humanité est le fondement de tout. L'humanité est la première et la plus noble de toutes les vertus. La pitié filiale est unes des vertus principales, la source de l'enseignement, la loi éternelle du ciel, la justice de la terre, le point d'appui de l'autorité, le premier livre social et la mesure de tout mérite. C'est grâce à elle qu'on peut suivre cette chaine des cinq vertus qui sont comme les liens de la Société : L'humanité, la justice, l'ordre, la droiture, la sincérité.

« C'est par la pratique de ces vertus que l'homme se perfectionne au lieu de se dépraver. — Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur, le devoir est le même pour tous : corriger et améliorer sa personne ; *le perfectionnement de soi-même*, telle est la base fondamentale de tout progrès et de tout développement moral. Nul ne peut être heureux, s'il ne possède les vertus privées.

« Dans les méchants, haïssez le crime. Mais, s'ils reviennent à la vertu, recevez-les comme s'ils n'avaient jamais commis de faute. — On peut enlever et réduire en servitude un général vaillamment défendu par son armée entière. On ne peut ôter au plus faible des hommes la liberté de sa pensée. » (Confucius. *Entretiens.*)

Nous pourrions multiplier ces extraits empruntés aux grands hommes de toutes les époques, mais le peu que nous en citons suffit à établir que les principes de la morale la plus élevée ont été enseignés depuis la plus haute antiquité, et que l'église catholique aurait grand tort de vouloir en revendiquer la propriété. Cette tactique indique beaucoup d'ignorance ou trop d'habileté. Quoi qu'il en soit, nous continuerons à enseigner la grande morale universelle prêchée par les Esprits, elle s'adresse à tous les peuples, quel que soit leur culte ; puisse-t-elle, appuyée sur la science spirite, réunir dans une grande communion de pensée tous les hommes qui aiment la vérité.

Nous étudierons la prochaine fois, l'hypothèse de la résurrection de Jésus.

GÉNÉRAL FIX.

Le Spiritisme Expérimental

MANIFESTATIONS SPIRITES D'AGEN

CHER MONSIEUR DELANNE,

J'ai l'insigne faveur de vous faire parvenir pour l'édification des lecteurs de votre estimable Revue, un nouveau compte-rendu des expériences que nous avons faites ultérieurement à celles renfermées dans le précédent Rapport.

Ces manifestations se font avec suite et avec une certaine régularité. Etant donnés le sérieux et le recueillement que nous y apportons, nous en sommes récompensés amplement, car les résultats vont sans cesse croissant, et c'est le cas de dire que nous marchons de merveille en merveille.

Il est vrai, et nous devons ainsi rendre hommage à la Vérité, que jusqu'ici, les séances ont toujours eu lieu dans l'obscurité absolue,ce qui, aux yeux des incrédules, est un grand obstacle à l'admission des faits. Mais nous avons pleine confiance et nous ne doutons pas que un jour ou l'autre, nous parviendrons à force de persévérance, à obtenir dans une demi-lumière les mêmes phénomènes.

Néanmoins des mesures de contrôle sont prises et nous garantissons l'absolue bonne foi des jeunes fillettes ainsi que de leurs parents. Il suffit du reste d'assister à quelques séances de ce genre, pour se rendre compte qu'il est des choses inimitables par le plus habile prestidigitateur, *a fortiori* par des fillettes de 15 à 18 ans.

Déjà nous avons pu constater que la force psychique du médium croît en intensité ; les manifestations sont également plus variées qu'autrefois et les Esprits opèrent devant nous sur des plans de degré de plus en plus élevé.

Ce ne sont plus seulement des bruits, des coups, des mouvements d'objets, comme au début, alors que la Maison Hantée attirait par la nouveauté et l'étrangeté des phénomènes spontanés une foule de curieux ; mais nous obtenons également de la musique, des attouchements, la vision et l'audition même des Esprits par le médium, et enfin des apports.

SÉANCE DU 4 JUILLET

M'étant rendu ce soir-là avec trois médiums du Groupe à la maison

Hantée, place Pelletan (maison Fiancette), à peine entrés, de forts coups au premier étage saluent notre arrivée. Nous montons dans la chambre des fillettes ; celles-ci s'assoient sur le lit, nous formons la chaîne au nombre de 8 personnes. Aussitôt une petite clarinette déposée au pied du lit, hors de la portée du médium, se fait entendre.

Puis silence d'à peu près un quart d'heure, ce qui nous fait supposer que les Invisibles préparent un apport. — En effet, un médium placé à mon côté sent une bonne odeur subitement répandue et dit qu'un objet lui touche l'oreille. Supposant qu'il s'agissait bien d'un apport, des coups énergiques confirment notre supposition.

Il nous est dicté par coups frappés d'allumer la lampe. Nous vîmes alors entre le médium et moi deux beaux œillets rouges paraissant fraîchement cueillis, et 6 tiges comportant chacune plusieurs petites branches, avec des fleurs bleues et blanches minuscules.

Le nom de cette plante nous étant inconnu, nous en demandons la provenance ; la réponse par coups frappés est « TONKIN » (*sic*).

D'après ce qui nous a été dit maintes fois par nos Esprits familliers, nous pensons que cet apport a été fait par l'Esprit d'un jeune sous-officier mort en effet au Tonkin, et dont les parents assistaient à la séance. On nous l'avait annoncé depuis longtemps.

SÉANCE DU 15 JUILLET

Ce soir-là, nous avions à notre réunion 4 visiteurs de Bordeaux, membres d'un Groupe spirite de cette ville, et venus à Agen tout exprès pour assister aux expériences ; nous avions en outre nos 3 médiums hypnotiques, 3 autres membres de notre Société et moi, en tout 13 personnes avec les fillettes.

Nous formons la chaîne et éteignons la lumière. Aussitôt des coups violents se font entendre sur les panneaux du lit, sur les murs, etc. Des bruits d'ongles, des grattements, puis c'est le vol d'un papillon contre une vitre qui est imité à la perfection.

Ensuite des éventails, un fifre, placés au pied du lit, sont projetés dans la chambre aux pieds des assistants, sans que personne en soit atteint.

Le silence se rétablit, et nous pensons que quelque chose de nouveau va se produire.

En effet, au bout d'un moment, le médium Angèle déclare voir dans l'obscurité une forme qui s'avance vers elle ; « elle à l'air d'un squelette », dit-elle. Des explications que nous avons obtenues ensuite, il paraît résulter qu'il s'agit d'un Esprit bien mauvais, qui pratique sur l'Esprit Frappeur lui-même une obsession déjà ancienne, mais qui est bien près de

s'arrêter, grâce à nos bons soins. L'Esprit Frappeur familier de la maison, et à qui nous devons la plupart de ces phénomènes, est un Esprit souffrant, mais qui s'est repenti, tandis que son obsesseur est foncièrement mauvais et cruel, cherchant à le tourmenter et à lasser sa patience. Il est probable que cette haine d'Esprit à Esprit, commencée sur la Terre, se poursuit dans la Vie Spirituelle.

Cette vision disparue, le médium voit ensuite une figure de jeune fille très belle et dont la description qui en est faite par le médium, correspond bien exactement à la fille d'un membre du Groupe.

Enfin la vision la plus caractéristique est bien certainement celle de l'Esprit Frappeur. Le médium le voit dans son costume ordinaire gris et chapeau rond, l'air jeune (c'est toujours ainsi qu'il se présente). On lui demande son nom ; le médium déclare voir écrit sur une pancarte le mot « ETIENNE ».

Le médium distingue alors un gros bouquet de fleurs blanches dans les mains de l'Esprit. Nous sommes, comme vous le pensez, vivement intrigués par cette déclaration et nous prions l'Esprit de nous envoyer quelques-unes de ces fleurs. « Tenez, s'écrie alors le médium, il va vous en lancer ! » Cette phrase était à peine terminée, qu'une véritable pluie de fleurs traverse l'espace et vient tomber à nos pieds.

Nous applaudissons et remercions vivement nos amis qui nous disent d'allumer. La lumière établie, nous voyons le plancher parsemé de fleurs blanches, d'œillets blancs, de marguerites, de bouvarias, enfin de fines tiges couronnées de fleurs bleues minuscules, analogues à celles de la précédente séance. En tout une douzaine de fleurs au moins. De plus les deux fillettes placées sur le lit avaient chacune, attaché à leurs cheveux, un œillet blanc. Elles ont déclaré n'avoir rien senti.

La vision du médium reçut par là une éclatante confirmation, car la chambre avait au début été visitée dans tous les coins afin de s'assurer qu'aucune fleur n'existait auparavant.

Nous étions tous ravis d'admiration, et nos visiteurs bordelais étaient touchés jusqu'aux larmes.

La séance est reprise ; nos amis se mettent à accompagner par coups frappés des chansons que nous entendons au-dehors (car il y avait en ce moment des jeux publics organisés dans la rue). A notre prière, des applaudissements éclatent dans l'air, applaudissements tels que tous les témoins sont unanimes à reconnaître qu'il n'existe pas de mains humaines capables de les imiter. Leur sonorité dépasse les bornes du pouvoir de l'homme le mieux doué sous ce rapport. D'ailleurs même confirmation, un médium voyant du Groupe nous dit voir les mains de l'Esprit.

qui lui paraissent gigantesques et longues comme la moitié du bras d'un homme ordinaire. L'impression produite est profonde.

Après plusieurs coups frappés, un fort coup de sifflet retentit à l'oreille de l'un de nous, puis nos amis nous avertissent que tout est fini pour ce soir.

Nous nous retirons sous le charme et tout émerveillés des résultats obtenus.

(*A suivre*).

BEAUBIAL.

LE Dr LOCKART ROBERTSON

ET LE SPIRITISME

A l'époque où je commençais à m'intéresser au Spiritisme, les deux événements remarquables qui m'impressionnèrent et qui excitèrent mon étonnement, furent la lévitation de M. Home dans une séance rapportée par le « Cornhill Magasine » alors dirigé par Tackeray, qui garantit la sincérité du narrateur, M. Robert Bell; et la rupture d'une solide table à Hayward's Heatts, à la requête du Dr Lockhart Robertson. C'est sa mort, récemment annoncée dans le « Light », qui me rappelle la chose.

Je n'étais pas allé au-delà des coups et des mouvements de table, aussi ces deux faits, récemment produits, paraissaient-ils incroyables à mon intelligence inexpérimentée. J'écrivis au Dr Robertson à propos de l'incident de la table, non-seulement pour ma propre satisfaction, mais aussi afin d'en avoir confirmation, pour la montrer à mes voisins, qui, comme moi, étaient incrédules.

La réponse du Dr Robertson n'était pas satisfaisante, pas du tout précise, et ne disait rien de la table — en fait, la communication que je reçus était d'un caractère évasif. Je montrai la lettre à M. W-M. Wilkinson qui avait amené le Médium à Hayward's Heatts et qui était à ce moment l'éditeur du « Spiritual Magasine ». Il fut grandement surpris Quelque temps après, cependant, je vins voir le Docteur à Hayward's Heatts qui est à environ vingt milles d'ici, sur la ligne de Brighton. Il admit le fait de la table et m'en montra une semblable à celle qui avait été brisée. Elle etait solidement construite, ronde et d'environ quatre pieds six pouces de diamètre.

Voici le propre récit du Dr Robertson. Après avoir parlé de la table : « lourde, ronde, en bois de bambou, solidement charpentée, comme ayant

été soulevée et jetée sur le lit » il continue en disant : « A ma demande, la table fut ensuite disloquée et cassée et un fragment projeté à traversla chambre, tandis que le narrateur et M. Squire (le médium) la maintenaient. Ceci fut accompli en une demi-minute. « L'écrivain a plus tard inutilement essayé avec toute sa force de casser un autre pied. Le pied brisé était fendu par le travers de fil du bois. Le bruit de la table projetée et heurtée contre le plancher par l'agent invisible, tandis que l'écrivain tenait les mains de M. Squire, fut réellement terrible et mystérieux. Il était impossible que M. Squire eût pris la moindre part à l'opération. »

Telle est la narration que me fit M. Robertson de ce merveilleux phénomène qui, autant que je peux le savoir, n'a aucun parallèle dans l'histoire du Spiritisme (1) et écarte entièrement les théories d'une action musculaire inconsciente, ou d'une exagération de la personnalité ou autres non sens, comme explications des phénomènes spirites.

L'article du Dr Robertson est très intéressant et serait, je crois, lu avec profit par la génération présente, maintenant que ces phénomènes si dignes d'être notés ont cessé de se produire. L'article du « Cornhill Magasine » qui, au moment de sa publication en 1860, attira plus l'attention sur le Spiritisme que tout ce qui avait précédé, et qui amena la perte de six mille abonnés, serait aussi lu avec intérêt à l'époque actuelle. L'exposé du Dr Robertson, tel qu'il est donné dans le « Spiritual Magasine » a été réimprimé dans le « Dialectical Society's Report » pag. 247.

ROBERT COOPER.

Opinions



COMMUNICATIONS SPIRITES

Je veux vous parler ce soir de l'œuvre et de la situation du Spiritisme. Le tableau que je me propose de placer sous vos yeux vous révèlera, peut-être, un avenir plein de promesses ; mais pour être vrai, à côté du

(1) L'auteur fait erreur. L'illustre astronome Zoëllner, dans une de ses expériences avec le médium Slade, rapporte qu'une lourde table fut brisée en deux par la force invisible, sans aucun contact matériel de la part des assistants.

bien, je mettrai les négations sur lesquelles la plupart de vos penseurs risquent d'aller se briser.

Toute révélation, pour être légitime, doit comprendre et recueillir les éléments principaux du passé ; mais elle doit affirmer en même temps, sous peine d'être incomplète, quelques-unes des affirmations de l'avenir. Ce sont là ses titres de légitimité. A ce point de vue, le Spiritisme contient toutes les lois d'une véritable révélation.

Il peut remonter sans crainte aux âges primitifs, car ses racines se retrouvent sous les décombres des plus anciennes théogonies. Voilà pour son passé.

Quant à son avenir, on n'a qu'à consulter ses tendances pour être convaincu de ses destinées providentielles.

C'est la vérité parvenue à son âge adulte : son devoir est de briser les antiques mystères, de dégager la réalité des choses des symboles qui l'enveloppent de toutes parts et qui l'empêchent de se produire au jour dans toute sa puissance.

Le Spiritisme est la synthèse des religions disparues. Que veut-il ? Relever l'esprit de sa longue déchéance, redonner à votre société qui croule son ressort de progrès, pénétrer enfin, non plus par la porte étroite, mais par la grande voie des sciences positives, dans le monde de la création.

C'est l'échelle de Jacob qui se fait visible et accessible à tous pour vous permettre de gravir ces sommets de lumière qu'avaient obscurcis, jusqu'à présent, les nuages de l'ignorance et de l'erreur.

Ce sont là les dessins généraux du Spiritisme.

Il vient d'abord établir sur des preuves matérielles l'immortalité de l'esprit, sa personnalité distincte, vivante, se développant dans l'espace et dans le temps.

Mais s'il n'était que cela, on comprendrait peu ses ambitions.

Après avoir démontré l'absolu de la substance, déterminé les lois de ses changements progressifs, il pénètre dans le monde de la conscience et dans les mondes planétaires, liés entre eux par une double attraction. Attraction physique ; attraction de pure solidarité morale.

C'est sous ce double aspect qu'il faut l'envisager. Le Spiritisme est une lumière nouvelle éclairant les replis de la conscience pour en mettre en relief les besoins nécessaires et intelligents.

Il enseigne, en effet, par une affirmation supérieure, la réalité des deux substances : l'âme et le corps.

Cette preuve ne serait rien et ne vaudrait que comme hypothèse, si elle ne s'appuyait sur des données plus sûres que la plupart des autres systèmes philosophiques qui ont régné sur l'esprit humain.

Oui, l'âme existe, oui le corps existe, vérité de tous les temps.

Mais comment comprendre leur union ? Comment saisir les liens qui les enchaînent dans leur hymen passager ? Problème qui préoccupe et tourmente la pensée depuis des milliers d'années. L'homme l'a agité en tous sens. Il a cherché pour le résoudre les complications les plus subtiles : mais en vain ; c'était vouloir poursuivre des ombres, condenser la lumière, chercher l'organisme, inconnu pour vous, de la création.

Votre impuissance à cet égard était flagrante. Tout s'opposait à vos désirs, soit l'ignorance des phénomènes physiques, soit ce monde des Esprits que vous ne soupçonniez pas avant qu'il ne vous eût été révélé.

Sans le Spiritisme, d'accord avec la science, vos recherches auraient tourné dans un cercle fatal et sans issue. En effet, la science moderne, depuis trois siècles, en découvrant la pluralité des mondes, a étendu l'œuvre de la création. Elle a ouvert des perspectives infinies, où s'est élancée avec elle l'intelligence, brisant les entraves de la foi. Le caractère de ces soleils, de ces planètes, de ces flambeaux de la nuit a été précisé avec une rigueur géométrique. La loi d'analogie a pesé leur atmosphère et rendu sensibles leurs conditions géologiques. Ce sont des îles flottantes dans l'océan du ciel, semblables ou supérieures à la terre.

Si les forces de la nature permettent à la terre d'y déployer ses richesses végétales, aux animaux d'y grandir avec leurs instincts, à plus forte raison l'homme a dû y trouver des éléments propices pour vivre selon sa nature et sa destination. Dieu ne fait rien d'inutile : sa main a partout semé la vie. Depuis le brin d'herbe jusqu'au chêne, depuis les mondes inférieurs jusqu'aux planètes les plus heureuses, la sève circule, épand ses germes, voit éclore ses énergies créatrices.

La science, malgré les décrets imbéciles de la théologie, a saisi la loi de l'univers, en vous révélant les mondes sidéraux, ainsi que les civilisations qui vivent et grandissent dans leur sein. Cette conquête devait produire des résultats sérieux. A côté de l'attraction, force matérielle, les philosophes (je veux dire quelques-uns de vos précurseurs) ont fondé l'attraction de l'esprit, c'est-à-dire la solidarité morale des races qui existent dans ces mondes. C'était une conséquence, une sorte d'intuition. C'était une brillante hypothèse jetée sur les défaillances de votre siècle, une secousse pour vous enlever à votre sommeil matériel.

Mais hélas ! le XIXe siècle est l'âge d'or de la raison, c'est-à-dire de

l'électricité et de la vapeur. Il exige, à côté de la conséquence, le fait qui l'engendre. Aussi devant cet avenir des destinées humaines, sa fierté s'est-elle mise à sourire avec dédain. Poètes, vous rêvez aux étoiles ! Philosophes !prenez garde de brûler vos ailes aux lumières sidérales ! Utopie, c'est-à-dire impuissance.

Eh bien ! non ! ces utopies ont été prouvées.

C'est le spiritisme qui les affirme comme des corollaires logiques de ses expériences. Le spiritisme, en effet, est venu combattre et vaincre les doutes qui de tout temps s'étaient produits contre l'immortalité de l'âme. Comment y est-il parvenu ? Par le périsprit ou corps fludique, enveloppe immortelle de l'esprit qui ne le quitte jamais, soit dans sa vie terrestre, soit dans sa vie spirituelle, pendant ses incarnations ou dans l'espace. Le périsprit est la pierre angulaire de la nouvelle révélation. Seul il explique la possibilité de l'association passagère de l'âme et du corps, seul il en fait saisir les virtualités. Sans lui, on ne comprend point la personnalité de la substance, sa survivance et ses progrès. C'est lui seul qui pose son sceau d'évidence sur ce principe si longtemps obscur : l'immortalité de l'Esprit.

Il a fallu une révélation générale pour déterminer ce lien fluidique et pour en calculer tous les rapports. L'homme n'y serait jamais parvenu avec les lumières de sa raison. Où en aurait-il trouvé la certitude ? Dans les études psychologiques, on n'y aurait pas cru. C'est le retentissement universel des expériences spirites qui a fait surgir cette découverte inattendue. Ce sont elles qui ont résolu ce problème si complexe et qu'un triple voile avait toujours dérobé à vos yeux.

Mais à côté de ce premier résultat, rayonnent bien d'autres conséquences. Vous les connaissez à peu près : réincarnations successives, théâtres sans nombre où germent et s'épanouissent ces incarnations ; activité progressive de l'esprit ; sa moralité nécessaire pour passer d'un état inférieur à un état plus complet ; devoirs d'intelligence, car sans elle, pas de responsabilité morale ; point d'actes réfléchis ; solidarité et fraternité des races humaines ; abolition de tous les abus qui oppriment les victimes de la misère et des injustices sociales ; égalité fondée sur des principes ratoinnels ; et pour éclairer ces manifestations du vrai, le soleil de justice, c'est-à-dire la liberté.

Un Esprit

La Presse Étrangère

LE PROFESSEUR LODGE
ET LE SPIRITISME

(Extrait du LIGHT *du 3 Juillet 1897)*

Il paraît incroyable qu'un culte qui fait montre de la plus large tolérance et des vues les plus élevées sur la vie et la destinée humaine, laisse voir parmi ses spécimens de dévôts, des intelligences aussi déprimées, desséchées et étroites, que celles qui se rencontrent parmi les pires sectaires de la bigoterie ou les plus secs, les plus momifiés, les plus étroitement racornis des hommes de science. Mais c'est ainsi.

Mes expériences spirites se sont produites sans que je les ai cherchées ; la plupart en plein jour, toujours inattendues ; et, j'ai regret de le dire toujours négligées, jusqu'à ce qu'une série de désastres, résultat de mon, obstination, m'ait finalement obligé à les admettre.

« Allez et réglez votre crédit » me dit un jour, soudainement, la voix sur un ton si péremptoire, qu'il m'obligea à un arrêt immédiat en pleine rue ; d'autant plus vite que je me sentis au même instant poussé par ce qui me parut être des mains contre mes épaules, s'efforçant de me faire tourner dans la direction où était situé le bureau de mon agent de change, en travers de la ligne que je suivais. Comme j'ai toujours eu l'habitude de répondre, je dis sur un ton de défi : Pourquoi irais-je ? Je ne vois aucune raison pour cela ! et, sans avoir compris cette intervention, je continuai ma route.

Et le « vendredi noir » — le plus terrible cyclone financier qui ait jamais balayé une ville — venait immédiatement derrière moi, renversant tout sur son passage, jusqu'au point que Wall-Street et ses puissances financières furent toutes jetées à terre. Mon agent de change, comme le reste, fut ruiné ; les valeurs et les crédits emportés ! Ceci, avec d'autres calamités (précédées aussi par des avertissements) m'obligea enfin à me promettre que dans l'avenir, je ferais attention à ces avis, promesse qui, fidèlement tenue, me fut un moyen de sauver ma vie peu de temps après, comme j'ai de bonnes raisons de le croire.

Si alors je me suis déclaré « Spirite », ce n'est point parce que la nature et la tournure de mon intelligence ne sont point en accord avec l'homme de science qui doute, mais parce que j'ai eu à accepter les phénomènes comme des réalités, ou à me reconnaître insensé. En présence d'une pareille

obligation, je pense que même un Faraday ou un Huxley auraient succombé ; et si mes sympathies vont encore à la science et aux homme de science, c'est parce que l'esprit d'invention (c'est le mien par droit de naissance) est cet esprit scientifique dont le rôle est de douter, c'est-à-dire d'interroger, de lancer des défis et de s'assurer que ce qui semble être, *est*.

Le siècle dont nous sommes fiers doit son existence à ces hommes de doute. Ils sont les ingénieurs moraux qui jettent des ponts sur les abîmes par des moyens assurés ; dont la construction sur des fondations submergées veut que les piles soient assises sur un lit de rochers et un terrain solide exempt de tout risque. L'opposition venant de ces hommes n'implique pas l'hostilité. Le but de l'homme de science, comme le nôtre, est le progrès du monde ; son désir, le bien-être universel de l'homme. Tout ce qui en lui peut paraître un semblant d'hostilité est seulement l'honnêteté du but, et lorsque cette opposition blesse, c'est quand elle est pareille à celle de l'ami dont les coups ont été chantés par la sagesse dans ses proverbes, il y a longtemps, longtemps, dans le brouillard du vieux, vieux temps.

Nous sommes en pleine sympathie avec les assertions du professeur Lodge dans son admirable adresse. Son adage « qu'il est plus prudent de répéter de nombreux récits de circonstances vraies qu'il ne l'est d'admettre comme vrai un seul fait frauduleux, ou rapporté sans scrupule », est d'or et plein de sagesse.

Profession Morale

Quelques lecteurs nous ayont demandés des renseignements sur Charles Fauvety, nous ne pouvons mieux faire, pour leur répondre, que de reproduire sa magnifique profession morale.

AU NOM DE LA RAISON ET A LA GLOIRE DE L'ÉTERNEL.

J'affirme le Droit ;
Je confesse le Devoir ;
Je veux la Justice et la Fraternité humaines ;
Je crois à la Solidarité universelle ;
J'aspire à la Perfection.

Droit. — Doué de conscience et de raison, par conséquent responsable de tes actes, tu as le droit et le devoir de te gouverner toi-même,

dans toutes les sphères de ton activité. Maintiens ton droit, tant qu'il ne porte pas atteinte au droit d'autrui. — Respecte-toi, afin que les autres te respectent. — Cultive tes facultés, développe tes forces, soigne ta santé, évite toute souillure, apprends à défendre ton existsnce et à protéger ta liberté. Aime la vie que tu as reçue, parce que, s'il ne dépend pas toujours de toi qu'elle soit heureuse, il dépend de toi qu'elle soit utile aux autres et bonne à ton amélioration. — Ne redoute pas la mort, qui n'est qu'un renouvellement des forces et une évolution nécessaire au progrès, à l'agrandissement des êtres.

Devoir. — N'oublie pas que méconnaître son devoir, c'est compromettre son droit, car le Droit et le Devoir sont corrélatifs, et ne s'affirment pas l'un sans l'autre. Sois soumis à la Loi, source de l'égalité sociale, et repousse tout privilège, même quand tu dois en bénéficier. — Respecte tes engagements, cultive la vérité ; ne retiens jamais ce qui appartient à autrui. — Rends à tes parents tout ce que tu en as reçu : honore-les par ta conduite de tous les jours, et que ton respect soit toujours à la hauteur de leur tendresse. — Transmets ton patrimoine à tes enfants, s'ils ne s'en sont pas montrés indignes, mais ne leur sacrifie jamais l'intérêt social. Abstiens-toi de l'oisiveté comme d'un vol. — Si tu amasses des richesses, songe à ce qu'elles ont coûté et, t'en regardant comme le simple dépositaire, fais qu'elles servent à féconder le travail, à soulager le malheur, à éteindre la misère.

Justice. — Pratique la justice, non seulement en ne faisant jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait, mais en prenant l'initiative du bien, et luttant contre l'iniquité partout où tu la rencontreras. Ne condamne jamais sans recours et sans laisser une porte ouverte à la réparation, au repentir et à la réhabilitation. Le sentiment religieux est incompatible avec l'enfer éternel, et la conscience de l'humanité, régénérée par l'amour du prochain, n'admet pas de peine sans rémission.

Fraternité humaine. — Traite ton prochain comme toi-même. — Pardonne les injures et rends même le bien pour le mal, toutes les fois que le soin de ta dignité personnelle te le permettra. — Sers fidèlement ta patrie, mais ne la sépare jamais dans ton cœur de cette plus grande patrie qui a nom : l'Humanité. Ne t'éloigne pas volontairement de la société des hommes : ne t'isole pas de tes frères et ne les isole pas les uns des autres : il n'y a pas de progrès pour l'homme seul. — Souviens-toi que c'est aux luttes soutenues, aux souffrances supportées, à travers tant de siècles, par les générations qui t'ont précédé, que tu dois tous les biens dont tu jouis : songe que c'est en associant tes efforts à ceux de tes contemporains que tu prépareras un sort meilleur à ceux qui viendront après

toi. — Crée-toi de bonne heure, par le mariage, une sphère familliale d'où soient bannis l'égoïsme, qui est le plus grand de tous les vices, le jeu, la paresse, la dissimulation, le mensonge, la colère, la débauche, l'intempérance. — Epoux, ne soyez pas seulement unis par la chair, soyez-le aussi par l'esprit et le cœur, comme si vous étiez une seule âme. Veillez à mériter toujours l'estime l'un de l'autre, et n'ayez jamais à rougir devant vos enfants.

Solidarité universelle. — Dans tes efforts vers le mieux, aspire à tout ce qui est en haut et tends la main à tout ce qui est en bas. — Sois doux et pitoyable envers les animaux, car ils sont sensibles comme toi. — Sois charitable et bienveillant pour toutes les souffrances. — Dans tes plaisirs, ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne. — Aime la nature, respecte ses lois et ne lui commande qu'en lui obéissant. N'oublie jamais que, si la terre a été donnée aux hommes, c'est pour qu'ils aient tous leur place au banquet de la vie, et qu'y trouvant, grâce à l'instruction à laquelle tous ont également droit, et à l'aide du travail quotidien, dont tous ont également le devoir, leur part de lumière et de liberté, ils y fassent régner l'ordre, la paix, l'harmonie. C'est en réalisant ainsi le *règne de Dieu* sur notre domaine terrestre, que nous pourrons nous dire les collaborateurs de l'œuvre divine, et qu'il nous sera donné de nous élever progressivement vers l'Être parfait, dont chacun porte en soi l'inépuisable idéal.

Bénie soit l'humanité, dans son passé, dans son présent, dans son avenir !

Béni soit tout ce qui vit au-dessus et au-dessous de nous, dans la perpétuelle communion des êtres.

Béni soit Dieu, Père céleste, Unité suprême, Loi vivante, Raison consciente de l'univers, Source de toute vie, de tout amour, de toute lumière et de toute perfection ! (1)

CHARLES FAUVETY.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec recret le départ pour l'erraticité de notre ami Marius Georges, l'écrivain Spirite bien connu. Sa perte sera vivement sentie par notre ami M. Camille Chaigneau dont il était le collaborateur fidèle. Jadis, Marius George fonda un Journal : *La Vie Posthume* qui eût pour mission de défendre la thèse immortaliste, mais il dût suspendre cette publication au bout de deux années. Cependant,

(1) Cette profession morale a été écrite par Charles FAUVETY en 1852.

il ne cessa pas de s'occuper de nos idées et publia un petit livre : *Les Mondes grandissants* dans lequel il expose une conception originale sur le développement des mondes.

Bien que nous n'ayons pas partagé toutes les idées de notre ami Georges, nous aimons à rendre justice à son grand cœur, à son nature sincère et droite, et à sa charité. Nous espérons que ses connaissances sur la monde spirituel lui ont facilité sa rentrée dans l'au-delà, et qu'il y a été reçu par sa chère femme, par sa fille et par les nombreux amis qui l'y avaient précédé. Voici les deux discours qui ont été prononcés sur sa tombe.

DISCOURS DE M. ALBERT PERRIN

Il y a dix mois, presque un anniversaire, nous rendions les derniers devoirs à notre regretté Charles Miquel, et, ici même, celui qu'aujourd'hui nous inhumons, Marius George, ému et tremblant, parlait devant le cercueil de son ami.

Il lui envoyait avec toute la force de ses convictions un au revoir attendri, un souhait, pourrions-nous dire, et si tôt réalisé.

C'est que ces deux amis, disparus dans si peu de temps, étaient faits pour se comprendre, et leurs esprits se pénétraient et se complétaient étrangement.

Marius George, comme Miquel, était communiste ; comme lui il désirait et espérait l'avènement d'une société sans misères matérielles et sans douleurs morales. Mais si ce dernier se tenait plus particulièrement (et avec quelle hauteur de vues), sur le terrain social, Marius George, imbu d'une philosophie vaste, dégagée, entièrement émancipée, dépassait la société terrestre, en repoussant les bornes à l'infini de la matière, la prolongeait, par delà la mort, dans une éternité de bonheur et de progrès.

Ayant le culte fervent de l'individu et de l'humanité, il repoussait de toutes ses forces — il nous le répétait encore ces jours derniers — parce-qu'elle répugnait à son optimisme sur les destinées des mondes, toute idée de destruction et d'anéantissement, ne voulant voir dans tout être, non pas seulement la cellule d'un grand organisme cosmique, cellule passive et bornée avec ses fins et ses recommencements, mais une individualité à la volonté libre, éternelle dans ses formes successives, responsable de ses destinées et qui devait toujours faire œuvre de moralité, toujours marcher vers le progrès, vers la lumière. Et ses audacieuses hypothèses, il les défendit toute sa vie, partout où il le put, avec une foi et un courage rares, dans des journaux, des conférences et des brochures, dans la *Vie posthume*, qu'il avait fondée, et encore tout dernièrement dans l'*Humanité intégrale*.

Conformant sa vie sur sa pensée, il s'était fait une loi de se hausser constamment vers la perfection humaine, bataillant contre l'incrédulité et l'égoïsme parmi les jeunes qui le goûtaient et l'entouraient, exerçant ses

facultés intellectuelles dans toutes les manifestations de la pensée, serviable et bon toujours, préparant sur la terre cette évolution astrale dont il avait la ferme intuition.

Puissent, Marius George, tes hypothèses s'être réalisées ; puisse le vœu que tu exprimais ici, l'an dernier, s'être accompli, et puisses tu, dans une humanité meilleure, cheminer ta route sans trêve et sans heurt, vers la pleine lumière, vers les radiances que tu percevais.

Qu'avec leur adieu et leurs regrets de ta disparition t'arrivent les paroles d'espoir de tes amis, les membres de l'Association Philotechnique.

ALBERT PERRIN.

DISCOURS DE M. AL. DELANNE

MESDAMES, MESSIEURS,

De passage à Marseille, j'apprends la désincarnation d'un ami de près de 30 ans, de Marius George.

Je viens, au nom de la Fédération spirite, au nom du Comité de propagande de Paris, dont il fut membre correspondant, rendre un hommage affectueux et sympathique à notre vaillant frère en croyance.

Il a droit à l'estime que nous lui portons, car c'est dans son humble foyer, rue Thiers, que fut créé le premier, ou tout au moins l'un des premiers groupes où les spirites de la première heure se réunissaient en petit nombre. La réunion était présidée par Marius George ; Madame George, son épouse, et sa fille Clara étaient ses médiums. Une grande partie de nos frères ont connu ces excellents instruments de la manifestation des Esprits. Les journaux de l'époque ont publié souvent leurs remarquables communications et enregistré des phénomènes de tout genre qui faisaient leur joie, tout en servant d'enseignements pour les néophytes de ces temps déjà lointains. Ils firent vraiment sensation, ils éveillèrent l'attention publique sur cet ordre d'idées que les uns attribuaient avec malice à Satan ; les autres au charlatanisme, à la supercherie.

Notre ami George, après la perte de sa chère femme, de sa regrettée fille, privé de ses deux collaborateurs inappréciables pour lui, qui étaient devenus si nécessaires à sa propre vie spirituelle, à ses recherches sur la découverte de ce nouveau monde, n'en continua pas moins ses études.

Nous le voyons, au lieu de s'abandonner tout entier à sa douleur, publier un petit ouvrage sur les *Mondes Grandissants*, puis, peu de temps après, créer avec quelques amis. *La Vie Posthume* qui parut pendant deux années, et dont les théories nouvelles qui s'écartaient visi-

blement des enseignements d'Allan Kardec, pourtant son ancien initiateur, attirèrent l'attention de nos frères. L'avenir seul démontrera si ses conceptions auront le succès qu'il en attendait. La disparition de cet organe ne tint qu'à une misérable question pécuniaire.

George ne se laissa pas abattre, malgré l'amertume que lui causa la perte de sa Revue. Il reprit courage, en vaillant lutteur toujours sur la brèche ; il collabora à plusieurs journaux spirites, entre autres à l'*Humanité intégrale*, dirigé par notre ami M. Camille Chaigneau, à Paris. Il y a quelque jours encore, avant mon départ pour Nice, notre ami me parlait du Congrès spirite qui doit avoir lieu en 1900, en me rappelant les péripéties de celui de 1889 auquel il participa par ses travaux. Il me confia ses projets à ce sujet. « Je m'attelle, me disait-il, à un travail spécial, afin d'apporter encore mon concours à cette grande œuvre. J'ai donc, comme vous le voyez, du pain sur la planche. »

A mon retour à Marseille, j'appris sa maladie presque en même temps que sa mort. A notre dernière entrevue, sans pouvoir me parler, il me pressa pourtant amicalement la main, ce qui me fait espérer que j'étais reconnu !

Sa face était calme, sereine ; on eût dit qu'il sommeillait et qu'à son réveil il allait nous adresser la parole avec sa franchise habituelle, avec son sourire des bons jours, car ceux-là furent rares pour lui, le cher ami, le passionné pour le bien, le combattant en butte à tous les avatars de la vie cruelle. Rien ne le fit se plaindre, rien n'abattit son énergie ; sa foi resta profonde, inaltérable. Il attendait l'heure de son départ pour le grand voyage, non seulement sans crainte, sans terreur, mais presque avec joie, tant il était convaincu d'aller rejoindre les êtres amis, car il se sentait attendu ! La mort n'est-elle pas le repos, une étape sur la longue route de l'éternité.

Vous le savez tous, George était un acharné partisan des vies successives et de la croyance aux mondes habités, par conséquent croyant aux responsabilités des actes, il disait : Il faut payer ses dettes morales inscrites sur le grand Livre du Destin.

On a fait souvent le procès « du Spiritisme », mais tous ceux qui l'ont tenté n'ont pu le détruire et il sort grandi chaque fois du baptême de la critique. Tous les anathèmes, toutes les négations intéressées ont été forcés de disparaître devant l'innombrable multitude de documents entassés par la ténacité des chercheurs.

Le fait Spirite a conquis des adeptes dans toutes les classes de la société, et un peu dans le monde entier.

Marius George est parti avec la conviction que le spiritisme est bien

une vérité, puisqu'il nous donne la clef de ce que la science humaine est impuissante à découvrir.

Il a assisté à l'évolution qui se produit à notre égard dans les milieux scientifiques, c'est donc une satisfaction pour le chercheur, pour le propagateur, pour le disciple d'une haute idée philantrophique, fraternelle et philosophique, de voir enfin ses humbles efforts couronnés et son beau et légitime succès enregistré avant son départ.

Bien d'autres surprises t'attendent, frère, dans le domaine merveilleux que tu vas parcourir.

Réjouis-toi, ô ami, d'avoir reconquis ta liberté en quittant les entraves de la matière. Tu seras reçu par les Etres qu'on aime et par la cohorte, la phalange des Esprits propagateurs de tous les Progrès. Ils te féliciteront d'avoir affirmé ta foi en l'Immortalité. C'est un moyen de la conquérir.

Au nom de tous nos frères et amis, de la grande famille spirite, dont le lien nous enserre si tendrement, je t'envoie le baiser de paix et d'union entre nos cœurs et vos âmes.

AL. DELANNE.

Marseille, le 20 Septembre 97.

Nous venons aussi de faire une perte cruelle dans la personne de Monsieur le comte Ernest Balbiani, qui est décédé à Grainville, le 25 septembre 1897 ; Spirite convaincu, notre frère connaissait depuis longtemps la vérité sur nos destinées futures, il trouvera dans l'espace la récompense de ses vertus. Nous envoyons à sa veuve l'expression respectueuse de notre vive sympathie, et nous espérons qu'elle puisera dans ses convictions, la force nécessaire pour surmonter la dure épreuve de la sépration.

REVUE DE LA PRESSE

Revue scientifique

Nous lisons dans le numéro du 25 septembre dernier, d'intéressants détails sur les singes apprivoisés, qui montrent combien cette race est voisine de la nôtre. « L'*Eleveur* rapporte que, d'après un journal américain, le singe aurait été employé dans certaines mines du Transvaal comme ouvrier. Cet animal constituait généralement un auxiliaire très-utile, et chacun faisait le travail de plusieurs ouvriers. Les morceaux de quartz étaient confiés à des singes travailleurs, et ils les rangeaient méthodiquement dans l'emplacement qui leur avait été indiqué : leurs yeux ne

laissaient échapper aucune parcelle, et la place était parfaitement nette après l'exécution de leur travail.

Ces singes semblent avoir donné toute satisfaction : « Ils s'acquittaient de leur tâche avec joie, se rendaient d'eux-mêmes au travail le matin, le quittaient le soir au signal donné, et vivaient ensemble dans la plus douce harmonie ; les querelles, si fréquentes entre les hommes, leur étaient inconnues, et ils ne se refusaient jamais au travail qui leur était imposé. » Ils étaient évidemment, à en juger par ce récit, très-supérieurs aux ouvriers d'espèce humaine. L'*Eleveur* juge même que le récit du journal américain doit être très exagéré pour le moins. Il se peut assurément qu'il y ait quelque exagération, mais il est avéré, par des observations nombreuses et dignes de foi, que certains singes ont été employés avec plein succès à des travaux domestiques ou industriels, et il s'est trouvé des naturalistes pour conseiller très sérieusement l'élevage et l'utilisation du singe comme collaborateur de l'homme, dans beaucoup d'emplois naturels.

On a dit que le singe est parfois employé en Chine pour la cueillette du thé : pourquoi ne cueillerait-il pas le coton aussi bien ? L'affreux Hamadryas a peut-être été employé par les Egyptiens, et le Chimpanzé, en tous cas, a de nos jours rendu des services en Afrique. M. de Grandpré, officier de marine, a eu un Chimpanzé femelle qui chauffait le four et allait chercher le cuisinier quand le feu était à point. Ce Chimpanzé aidait encore les marins à tourner le cabestan ; il montait aux vergues, liait les cordes, prenait les ris. Buffon cite un Chimpanzé, — femelle encore — qui faisait les lits, balayait la maison et servait de tournebroche. Les Chimpanzés ont été fréquemment employés à Sierra-Léone, où on leur faisait porter de l'eau, et piler des grains dans des mortiers. Un autre faisait certaines commissions : il allait, avec une pièce de monnaie, chez le marchand de vin, et ne donnait sa pièce qu'une fois le pot rempli. Il y a certainement beaucoup à faire avec certains singes, et il n'y a pas de raisons pour qu'on n'obtienne pas d'équipes de singes biens dressés pour certains travaux simples dans l'industrie ou l'agriculture. Les Anglais ont su tirer grand parti de l'éléphant, dans l'Inde, pour de grosses besognes : le singe, qui est souvent plus intelligent que l'éléphant, et mieux doué en ce qu'il possède la main, pourrait et devraît être utilisé dans certains pays de bien des façons. »

On a souvent prétendu que l'animal ne raisonne pas et que l'instinct le guide immuablement, il est facile de s'assurer que cette assertion est fausse, si on la prend dans son sens absolu. Dans le même numéro, nous trouvons des renseignements intéressants sur les matériaux employés par les oiseaux pour construire leurs nids. « Les oiseaux ne se considèrent pas — où ne sont pas par leur instinct — astreints à n'employer que des matériaux définis pour la construction de leur nid. Ils savent très bien, à l'occasion, faire usage de substances qui ne leur sont pas familières. Le fait est connu sans doute, mais les exemples curieux qui viennent d'être recueillis de cette faculté d'adaptation, ne seront pas sans intérêt.

C'est ainsi qu'un nid de loriot a été découvert aux environs de Lille, qui était en entier composé de laine blanche et de bandes de papier, provenant d'un bureau télégraphique où le système Morse est employé, situé à trois kilomètres de distance. Le loriot a dû faire bon nombre de voyages, car la quantité de papier était considérable, et d'autre part son choix était bon, car chacun sait que le papier est mauvais conducteur de la chaleur ; il tient donc chaud. Il n'est pas nécessaire

d'avoir fait le tour du monde, pour avoir découvert qu'en voyage un journal de bonne dimension, en papier solide, tient aussi chaud que le peut faire une couverture. Près de Besançon, un autre nid a été découvert, fait en entier avec des ressorts de montre ; enfin, près de l'endroit où habite un gros chien Saint-Bernard, un nid a été trouvé qui était fait avec les poils tombés de la fourrure du chien ».

Les Annales des sciences psychiques

renferment cette fois le récit des expériences nouvelles du Dr Paul Joire sur la suggestion mentale. Le Docteur a réussi à produire sur ses élèves des suggestions mentales, sans faire aucun geste, la tête du sujet étant bien enveloppée ; de cette manière, il est arrivé à faire mouvoir les bras ou les jambes et même à faire parcourir à l'hypnotique un trajet, suivant certaines lignes tracées sur le plancher. Ce qui donne à ces expériences qui ne sont pas nouvelles, une valeur particulière, c'est que plusieurs des sujets, pris dans des séances différentes, n'avaient ni vu les expériences, ni entendu les sujets qui en avaient rendu compte précédemment. Ils ne pouvaient donc pas agir par imitation ou par auto-suggestion. Une remarque aussi s'impose au sujet de la manière de faire des suggestions mentales; elles demandent, de la part du suggestionneur, un effort considérable de volonté, effort qui doit être soutenu sans interruption pendant tout le temps que doit durer la suggestion, si l'on veut qu'elle réussisse. On voit la différence énorme qui existe entre ce mode opératoire et celui en usage dans les séances spirites. Il est bon que des savants autorisés définissent et précisent le rôle de la suggestion, qui est l'épée de chevet des incrédules.

Dans le même numéro, on lit aussi des traductions d'articles publiés dans les *proceedings* de la Société de Recherches psychiques, relatifs à des cas de maisons hantées. On peut voir que M. Podmore, qui est chargé de la critique des rapports à lui adressés, n'apporte pas à ce travail un esprit tout à fait exempt de préjugés Nous rapporterons dans le prochain numéro le récit qui porte le n° VI, pour montrer que si la défiance est une vertu, il ne faut pas la pousser jusqu'à ne pas tenir compte des faits les mieux observés.

La Revue Spirite.

Présente à des lectures des clichés du Dr Baraduc relatifs à la force psychique qui se rapprochent de ceux que nous avons publiés au mois d'Avril dernier. Mme de Laversay continue son étude sur le médium Florence Cook et reproduit un témoignage important, celui de Mme Ross Church, qui affirme que sa fille matérialisée, reconnaisable à une déformation de sa lèvre, s'est montrée à elle dans une séance particulière. On ne pourra donc plus objecter que l'Esprit de Katie King, n'était que le dédoublement de Miss Florence Cook. D'ailleurs, l'esprit de Mlle Rose Church est bien une individualité indépendante, car elle s'est manifestée tangiblement plusieurs fois, dans d'autres séances, avec différents médiums.

La Revue contient aussi un excellent article de M. Alban Dubet sur le sentiment de fraternité qui doit relier tous les habitants de notre petit monde. A lire aussi un article de M. Bosc sur Cl. de Saint-Martin, appelé le philosophe inconnu. Nous avouons que la « Prière à la lune » insérée dans ce numéro, nous a paru absolument incompréhensible.

Le Progrès Spirite

par la plume de son rédacteur en chef, M. Laurent de Faget, s'élève avec force contre les faux médiums qui sont la véritable plaie du Spiritisme. Il signale aussi un critérium infaillible pour discerner la valeur des communications : « Défiez-vous, dit-il, de celles qui vous laissent le cœur froid et l'âme insensible. La goutte de rosée que le matin dépose au calice des fleurs est semblable à ces appels de l'espace qui déposent dans nos âmes des principes de vertu et nous donnent l'espérance en une vie meilleure. » Cependant, nous ne croyons pas qu'un médium, fût-il excellent et de bonne foi, puisse servir de prêtre. Il n'est jamais qu'un instrument dans la main de ses guides, et les enseignements qu'il transmet ne lui étant pas personnels, ne peuvent lui conférer un caractère sacré.

La Paix Universelle

nous annonce que notre ami Léon Denis, l'éminent conférencier qui a eu tant de succès à Paris, fera, les 23 et 31 octobre, deux conférences publiques et gratuites dans la salle des Ambassadeurs, brasserie du chemin de fer, cours du midi à Lyon. La première aura pour titre : *Le Spiritisme expérimental*, la seconde : *Le problème de la vie future*.

Pour venir en aide à M. Mouroux, le magnétisateur poursuivi par le syndicat des médecins d'Angers, une souscription est ouverte par *La paix universelle*. Nous nous associons bien volontiers à cette manifestation qui témoigne de l'esprit de fraternité de nos frères Lyonnais, et nous ferons parvenir à notre ami Bouvier les sommes qui nous seront adressées à cet effet.

Sour le titre : *Une lettre à M. Bouvéry*, nous trouvons une longue diatribe de Monsieur Muscadel de Massüe, contre l'enseignement Spirite. Nous avons déjà entendu énoncer ces arguments par l'auteur, à la conférence de M. Léon Denis, et ils ne nous ont pas paru gagner en valeur à passer de la forme orale à l'écriture. L'auteur fait le procès du périsprit, sans parler des expériences sur lesquelles nous nous basons pour croire à son existence. A un fait physique mille fois observé, dont il reste des preuves tangibles comme les empreintes, les moulages, les photographies, il oppose une argumentation philosophique ; remarquons que c'est viande creuse, car jamais un raisonnement, si logique soit-il, ne prévaut contre un fait scientifique. Mais la dialectique de l'auteur n'est d'ailleurs pas irréprochable, tant s'en faut. Il prétend, pour expliquer l'union de l'âme et du corps, leur trouver un caractère commun qui permettrait d'expliquer leur union substantielle. Suivant lui, l'immatérialité de l'âme est *physique*, sans dimension, la matérialité du corps est physique avec des dimensions ; donc âme et corps sont physiques et peuvent constituer une substance. Le malheur est, qu'une immatérialité physique ne veut rien dire du tout. La pensée est inconnaissable, c'est un noumène, comme dirait Kant, avec lequel nous résolvons l'énigme du monde, mais qui reste lui-même une énigme. Si M. Muscadel pouvait établir comment l'âme est à la fois immatérielle et physique, il serait sans contredit le plus grand philosophe du XIXe siècle et même de tous les autres. La vérité est que nous ignorons profondément la nature du principe pensant, aussi bien que les Spiritualistes en général et les théologiens en particulier. Mais nous savons qu'il est uni intimement à une matière fluidique qui ne le quitte jamais, et la découverte de cette enveloppe nous fait faire un pas de plus dans la psychologie et dans la physiologie. Nos lecteurs ont vu ce qu'il faut penser des affirmations de M. Muscadel au sujet de la morale de Jésus, nous n'in-

sisterons pas sur ce point. Quant à la réincarnation, nous renvoyons notre critique aux ouvrages d'Allan Kardec, où il trouvera les raisons qui nous font admettre une évolution continue du principe intelligent, plutôt que d'imaginer un Dieu cruel, partial et capricieux, qui favorise les uns en condamnant les autres à une torture éternelle. D'ailleurs, il peut lire dans le livre de M. Bouvéry, *le Spiritisme et l'anarchie*, *des faits* qui établissent la probabilité presque absolue de la palingénésie de l'âme.

Le Phare de Normandie

consacre son premier article à une critique des opinions de M. Emile Gautier. Il remarque « qu'en dépit des obstacles qu'on suscite au Spiritualisme expérimental, il conquerra le rang auquel il a droit et c'en sera fait, *ipso facto*, non de tout ce que nous savons, mais de tout ce que nous voulons qui soit. En effet, une fois la certitude de la survie acquise, adieu la tranquillité de l'inconscience si douce aux sceptiques, adieu la béate satisfaction des sens si chère aux viveurs. » Notre confrère reproduit aussi le récit de l'enquête faite par un rédacteur de la *Science française* à Tilly. Les faits sont ceux que nos lecteurs connaissent. Voici la conclusion de l'enquêteur :

« La sincérité, le désintéressement des deux visionnaires ne saurait un instant être mis en doute. Toutes deux (Marie Martel et Louise Polinière) sont exemptes de tares physiques et jouissent d'une santé normale. Auto-suggestion, alors ? — Peut-être. Manifestation d'ordre surnaturel ? — Qui sait ? — Quoi qu'il en soit, le pèlerinage à Notre-Dame-de-Tilly est déjà institué. D'ici à dix ans, la vision aura sa chapelle. » Notre confrère voit dans ces apparitions de simples manifestations spirites, qui prouvent que l'être désincarné peut conserver dans l'espace, quelquefois bien longtemps, les idées, soit religieuses, soit politiques, qu'il professait sur la terre.

La Lumière

publie un excellent article du docteur Lux sur le cerveau et l'âme. L'auteur montre très bien la différence essentielle, absolue, qui sépare la sensation, phénomène physique de mouvement, de la perception, qui est un fait de conscience. « Les vibrations matérielles ou chimiques, d'origine périphérique, en arrivant au cerveau, s'y impriment. Cet effet s'accomplit dans la cellule cérébrale, grâce à une suite de modifications matérielles en équivalence avec l'énergie mécanique ou chimique qui les propage : du glycogène, des nucléines disparaissent du cerveau, de la cholestérine, des phosphates apparaissent, le cerveau s'échauffe, etc., et l'ensemble de l'énergie représentée par les modifications de la cellule impressionnée, est égale à celle qui a été transmise à la cellule. L'énergie d'excitation équivaut, en un mot, à l'énergie d'impression et de réaction, dans lesquelles elle se transforme. Mais lorsque l'impression matérielle a été ainsi emmagasinée dans la cellule cérébrale et qu'un nouvel équilibre chimique et mécanique s'y est établi, les faits de conscience commencent et se succèdent.

« De l'impression naît la sensation ; elle éveille la pensée qui se développe et peut faire naître la volition. La pensée peut même ne se réveiller que des années après que l'impression a été produite, et que s'est dissipé le flux d'énergie qui a traversé le cerveau. C'est que la pensée, la volition ne sont pas l'impression, ni l'une des formes passagères et transmuables de l'énergie impressionnante. La sensation elle-même n'est pas une conséquence de l'impression, qu'elle peut ne pas suivre. Si

elle naît, elle peut éveiller la pensée, c'est-à-dire l'aperception intérieure, *la vue intérieure* des modalités de l'impression produite par l'organe récepteur, aussi bien que des impressions antérieures. Le jugement résulte de la comparaison de ces impressions entre elles et avec des types innés. Le sens intime, c'est ce qui nous fait aussi voir, comparer, juger. »

Nous ajouterons que vu l'instabilité des cellules du cerveau qui se détruisent et se renouvellent avec la plus grande fréquence, nous croyons que c'est dans le périsprit que se fixent les impressions définitives, et que les cellules nouvelles qui remplacent les anciennes sont construites sur ce modèle modifié.

Dans la Revue universelle, nous remarquons une expérience faite sur de la ouate, au moyen de l'air liquifié. Le refroidissant produit est si intense, qu'il amène un prodigieux dégagement d'od qui est visible, dans l'obscurité, pour tous les assistants. A ce propos, Willy Reichel déplore l'entêtement des savants qui ne veulent pas s'occuper des recherches de Reichenbach. Il semblerait, dit aussi Carl du Prel, que le savant baron ait décrit ses 13000 expériences pour les habitants de la lune.

La Curiosité.

Donne en premier article une virulente protestation de son directeur contre les crimes du Sultan. Profitant de l'actualité. M. Bosc rappelle les traits principaux de la religion Bouddhique qui compte le plus grand nombre de fidèles. A lire aussi un compte-rendu du Congrés international des Orientalistes qui s'est tenu à Paris du 5 au 12 septembre. M. Hoberg, un des membres présents a lu une intéressente communication sur les Esséniens dont les descendants formeraient une grande tribu de l'Abyssinie.

L'Initiation

insère dans son numéro de septembre une vigoureuse réponse du Dr Fugairon au R. P. Alta, qui l'avait quelque peu malmené dans la précédente livraison. « Je pense dit le Docteur, avec M. Flammarion et beaucoup d'autres, que les dogmes religieux doivent être basés sur la science ; et je comprends l'*ésotérisme* comme une *adaptation des dogmes chrétiens à la science moderne*... La résurrection du corps charnel de Jésus soulèvera toujours les objections de la science dure, très-dure pour vous.

« Que me donnez-vous, en effet, comme preuve de cette résurrection ? Le fait attesté par de nombreux témoins, prétendez-vous, le *Crédo* et les *récits évangéliques*.

« Oh ! révérend Père, vous voulez rire, sans doute. Le Credo, un document historique ? Les récits évangéliques, de l'histoire ? Allons donc ! Le critique scientifique a irrévocablement démontré que le Credo n'a pas pour auteurs les apôtres, c'est-à-dire les témoins, et que les récits évangéliques, à moitié légendaires, ont été faits tels qu'ils sont pour défendre une cause. Or, je vous le demande, est-ce qu'une légende nous fait connaître les faits tels qu'ils se sont passés ? » Le Dr Fugairon, au nom de la physiologie, met le très-révérend Père au défi de dire quelque chose de sensé sur la résurrection du corps charnel, il termine par ces quelques réflexions très judicieuses :

« Si vous êtes homme de foi, révérend Père, moi je suis homme de science. La foi, c'est l'enfance ; la science, c'est l'âge mûr. Si vous voulez rester dans l'enfance, il ne m'appartient pas de m'y opposer ; mais je ne vois pas non plus de quel droit vous venez m'exhorter à redevenir enfant ?

« Sachez-le, une bonne fois pour toutes, révérend Père, avant tout je suis naturaliste ; avant les dogmes de l'Eglise romaine, je fais passer les faits constatés par les sciences physiques naturelles. Ce n'est pas aux sciences à se plier aux dogmes, c'est aux dogmes à se plier aux sciences. C'est de cette manière seulement qu'on peut faire du catholicisme ésotérique utile. »

Nous remarquons aussi un bon article de notre collaborateur Alban Dubet sur l'éducation.

Le Moniteur

donne, comme nous, l'article de notre ami le capitaine Volpi. M. de Kronhelm cite des faits qui établissent l'antiquité des manifestations spirites. Il rappelle que l'ombre de Caligula se montrait à son jardinier et à d'autres personnes qu'elle glaçaient de terreur. Titus Livius rapporte qu'on vit plusieurs fois Virginie, la fille de Brutus, apparaître pour demander qu'on tirât vengeance de ceux qui avaient été la cause de sa mort. Suivant l'auteur, entre les anciennes croyances païennes et les modernes, il n'y a que le nom de changé ; au fond, les phénomènes sont restés identiques. Nous trouvons aussi inséré l'appel du comité de propagande.

La Vie d'Outre-Tombe

Reproduit un article de M. A. Jounet, où il est question de la doctrine catholique et des expériences Spirites. Suivant l'auteur, il est parfaitement loisible à un catholique de se livrer aux recherches psychiques, à la condition, toutefois, d'être très réservé dans ses conclusions, si elles ne sont pas conformes aux dogmes enseignés. Le catholique ne doit désirer et provoquer dans ces recherches que les phénomènes où se manifeste l'action de l'homme et de la nature, l'action des bons esprits et l'influence providentielle de Dieu même.

Dans une conférence donnée au siège de la fédération Spirite de Charleroi, M. Michaël a assez bien défini les adversaires du Spiritisme. C'est d'abord le savant, qui s'oppose à notre doctrine pour ne pas avoir à changer ses idées préconçues ; puis le clergé qui ne veut pas qu'on puisse se passer de lui, en communiquant directement avec les morts ; ensuite le journaliste, par nonchalance, et pour ne pas ennuyer son public avec des choses trop sérieuses ; enfin le commerçant qui ne voit dans ces pratiques aucun bénéfice matériel à en retirer.

Le Messager

Continue la publication de la vie de Home de M. Gardy. Il reproduit un fait de clairvoyance d'une malade habitant Vouziers, qui décrivait les sinistres événements du bazar de la Charité, au moment même où ils s'accomplissaient. Notre confrère annonce qu'un Gongrès Spiritualiste international aura lieu à Paris en 1900. Il s'y est rallié en même temps que les loges occultistes Belges. Nous y assisterons aussi, comme d'ailleurs au Congrès de l'humanité, mais nous réservons toutes nous forces pour le Congrès Spirite qui aura, si nous en croyons la correspondance arrivée de toutes les parties du monde au Comité de propagande, un éclat exceptionnel.

Relevons, en passant, une erreur du *Messager*. Le comite de propagande est celui qui a été élu par le Congrès de 1889. Il est facile de s'assurer par le lecture du *Compte-rendu*, que beaucoup des anciens membres en font encore partie. Les autres ont été élus régulièrement. Notre confrère a donc tort, en résumant assez inexactement la circulaire, d'écrire : Le comité *qui se dit* nommé par le Congrès de 1889.

L'Hyperchimie

Par la plume de son distingué directeur M. Jollivet Castelot, demande s'il ne serait pas temps de diffuser les enseignements de l'hermélisme, si l'on ne devrait pas en démontrer au peuple la portée et les applications intellectuelles, morales, politiques et économiques. Il faut, dit-il, combattre le Matérialisme, le Sectarisme et la Tyrannie en leur opposant l'unité de la Religion, l'unité des Sociétés, l'unité des Individus. Pour parvenir à ces résultats, il est nécessaire de créer des bibliothèques à bon marché, *des groupes ouverts*, de fonder un journal Spiritualiste populaire, d'abord hebdomadaire, puis quotidien.

Ce sont là d'excellentes intentions auxquelles on ne saurait trop applaudir ; le difficile est d'arriver à réaliser ce programme. Les Spiritualistes, en général, ne sont pas riches ; comme les premiers chrétiens, ils se sont recrutés surtout chez les humbles, et si leur désirs sont ardents, s'ils sont dévoués, ils ne peuvent malheureusement donner qu'un concours moral, alors qu'une aide effective serait seule efficace pour réaliser un si vaste projet. Espérons cependant qu'il se trouvera un jour des personnes riches qui s'intéresseront à cette œuvre et lui procureront les moyens matériels pour réussir.

Le lotus bleu

Commentaires sur la *lumière sur le sentier*. *L'homme rouge*, par Guymiot. C'est une étude sur l'esprit qui apparut à Swedenborg, il était vêtu de pourpre, dit le grand voyant. Seulement, pour savoir qui il est, il faut avoir étudié la doctrine Secrète de Mme Blawatsky. *Sous l'arbre Bodhi vers l'insaisissable*, par Luxâme. *Réincarnation chez les animaux* (fin) par Bertram Keightley. — *La Plethore*, Dr Tischer. *Jakin et Boas* par le Dr Pascal. — *Variétés occultes* par le colonel Olcott. Cet article contient un récit intéressant sur le transport instantané et aérien d'une lettre, d'une localité à une autre, séparées par cinq journées de chemin de fer.

L'Echo du Merveilleux

est toujours intéressant. M. Gaston Méry précise sa manière de voir au sujet des phénomènes anormaux. Il croit, en qualité de catholique au surnaturel, mais il avoue que beaucoup de faits, qualifiés merveilleux, sont tout simplement des faits naturels inexpliqués. Il reproche à M. Emile Gautier de ne pas l'aider dans l'étude de ces nouveautés surprenantes, mais l'aimable vulgarisateur lui répond élégamment « *qu'il a les pieds nickelés !* ». « Voici qu'une nouvelle génération monte, riposte M. Méry, qui n'a pas vos idées, mais qui a adopté vos procédés. Le *fait* a été l'épée dont vous avez pourfendu le Spiritualisme. Le *fait* sera l'épée, retournée contre vous, dont le Positivisme sera à son tour pourfendu. Vous n'avez voulu voir que la Matière. On vous forcera à voir Dieu. On vous montrera même le Diable. On vous prouvera enfin — et vous en crèverez de dépit — l'Au-delà par la méthode expérimentale. » Nous ignorons si on pourra bien montrer tout cela, mais ce qui est certain, c'est que, bon gré mal gré, ils verront l'âme humaine après la mort.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix. .... **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.... .... » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, rue de l'Odéon, 8, à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, àMexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU, Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

CARACTÈRE POSITIF

De la Doctrine Spirite

ROLE PHYSIOLOGIQUE DU PÉRISPRIT

ÉTUDES SUR LA VIE

Si nous jetons les yeux autour de nous, il est facile de nous assurer que le monde se différencie en deux grandes classes bien distinctes : le monde vivant et le monde inorganique. Personne n'hésitera à reconnaître qu'il y a une immense différence entre la plus simple mousse et le rocher sur lequel elle pousse, entre un caillou et une rose, entre une pierre de taille et un homme. Chacun comprend vaguement qu'il y a une opposition tranchée entre ces êtres, mais ce n'est guère que dans la dernière moitié de ce siècle que la science est arrivée à définir nettement les caractères appartenant à chaque groupe.

Quatre caractères séparent la matière brute de l'être vivant, ce sont : L'organisation, la génération, l'évolution et la nutrition.

L'ORGANISATION

L'organisation, est la propriété par laquelle un certain nombre de substances complexes se combinent pour former des tissus, des organes, dont l'arrangement spécial, a pour but de composer un tout harmonique que l'on nomme l'être vivant. Chaque individu à un type spécial, caractéristique, mais, chose étrange, il ne parvient à édifier son plan structural définitif qu'après avoir passé par d'autres formes, très-nombreuses, qui représentent la série des organismes qui lui sont inférieurs comme évolution. Si nous demandons à la science la raison d'être de ces transformations, elle demeure muette, car rien dans les lois naturelles ne peut faire comprendre pourquoi le gland se développe sous l'apparence d'un chêne, plutôt que sous tout autre aspect. Il en est de même pour toutes les formes. Il y a dans la nature quelque chose qui sort du domaine des lois physiques et qui est inexplicable par elles : c'est la forme.

Un second problème se dresse aussi devant nous lorsque nous étudions

l'être vivant, ce sont les propriétés fonctionnelles. On a démontré, par exemple, que la fonction respiratoire est la même dans le règne organique tout entier, mais personne n'a pu dire pourquoi elle s'exerce par des stomates dans les plantes, au moyen de trachées chez les insectes, de branchies chez les poissons et de poumons chez les mammifères ; la fonction est identique chez tous, mais les appareils et le mécanisme sont différents.

D'ailleurs, une chose est plus surprenante encore, c'est que le même organe puisse changer de fonction suivant la place qu'il occupe dans le corps. Prenons comme exemple les glandes, elles se distribuent en trois groupes : 1° Les glandes à tube, droit ou enroulé ; 2° Les glandes ou grappes simple ou composée ; 3° Les glandes à visicule close. La texture anatomique de ces appareils est la même pour toutes les glandes, on ne saurait, à ce point de vue, les distinguer l'une de l'autre ; elles puisent toutes dans le sang les éléments du produit qu'elles fabriquent. Et cependant, pas une glande ne donne une secrétion identique à celle d'une autre glande, dont la situation topographique est différente. C'est donc encore une propriété incompréhensible qui fait que des organes absolument semblables, donnent naissance à des liquides aussi divers que le lait ou la sueur, suivant la place qu'elles occupent dans le plan structural.

Les corps inorganiques n'ont à aucun degré une organisation comparable à celle des êtres vivants. Les cristaux, qui forment une sorte de transition entre les minéraux et les monères, sont homogènes, et s'ils ont une disposition géométrique de leurs molécules, cet ordre fixe, rigide, qui embrasse la totalité du corps, ne présente en aucune façon la complexité et la mobilité caractéristiques des organismes vivants, même les plus infimes.

LA GÉNÉRATION

La génération a lieu, comme nous l'avons vu dans le précédent numéro, par la fécondation d'une cellule émanée de l'organisme féminin. Les parties du corps sont faites successivement, les unes après les autres, par additions et par différenciations d'éléments primitivement semblables. Le germe de l'homme n'est pas une statue minuscule, image réduite et parfaite de l'adulte, c'est une masse cellulaire qui acquiert, par un travail long et continu, son type définitif.

Les premiers phénomènes par lesquels débute l'action embryogénique sont sensiblement les mêmes d'un bout à l'autre du règne animal. L'œuf fécondé éprouve des segmentations sériaires très-nombreuses. Voici, suivant de Baer, la marche de cette évolution : « L'être vivant provient d'une cellule primitivement identique, l'œuf primordial ; il s'édifie par formation progressive ou épigenèse, par suite de la prolifération de cette cellule

primitive qui forme des cellules nouvelles, lesquelles se différencient de plus en plus et s'associent en cordons, en tubes, en lames, pour arriver à constituer les différents organes. Cette structure va se compliquant successivement, de manière que les formes se particularisent de plus en plus, à mesure que le développement avance. C'est la forme la plus générale, celle de l'embranchement, qui se manifeste la première ; puis celle de la classe ; puis celle de l'ordre, et ainsi de suite jusqu'à l'espèce. »

Cet enchaînement de formes différentes, cette succession ininterrompue d'êtres dissemblables, prenant naissance dans la masse et disparaissant pour faire place à d'autres formations, jusqu'au moment ou l'on arrive au type définitif, est absolument incompréhensible avec les théories matérialistes, car la matière qui sert à former l'embryon et le fœtus, est inerte, elle ignore complètement les espèces qui se sont succédé sur notre terre, elle ne peut donc les reproduire, et si l'on constate cependant que ces formes se succèdent, c'est à une force différente des propriétés physico-chimiques qu'il faut attribuer ce pouvoir.

L'ÉVOLUTION

L'Evolution est peut-être le caractère le plus remarquable des êtres vivants, et par conséquent de la vie. L'être vivant apparaît, s'accroît, décline et meurt. Il est en voie de changement continuel ; il est soumis à la mort. Il sort d'un germe, œuf ou graine, acquiert par des différenciations successives un certain degré de développement ; il forme des organes, les uns passagers et transitoires, les autres ayant la même durée que lui-même ; puis il se détruit.

L'être minéral est immuable et incorruptible tant que les circonstances extérieures ne changent pas. Ces faits, d'une évolution déterminée, de commencement et de fin, de marche continuelle dans une direction dont le terme est fixé, appartiennent en propre aux êtres vivants. L'individu vivant est composé par des matières incessamment changeantes, empruntées au monde inorganique ; il forme un tout complet qui peut se désorganiser partiellement et temporairement par la maladie, mais capable de rétablissement par le retour à la santé. On assiste à l'action d'une force qui porte d'abord le système vers sa constitution définitive qui l'entretient un certain temps dans cet état, puis son pouvoir décroissant, l'édifice ne peut maintenir l'intégrité de son plan architectural et il ne tarde pas à faire retour à la matière, d'où il est sorti.

Le logique nous oblige à conclure qu'il y a dans l'être vivant une quantité finie d'énergie à laquelle cette évolution est due. Le principe d'activité qui nous fait vivre est une somme restreinte d'énergie qui s'épuise par son

emploi même. De la conception à la mort, la puissance qui construit et répare l'organisme va toujours en diminuant. Alors que, durant les neuf mois de la gestation, l'ovule fécondé augmente en poids plus d'un million de fois, le nouveau-né gagne seulement le triple la première année, un dixième la seconde, puis de moins en moins les suivantes. De trente à quarante ans, le corps reste stationnaire. Il diminue ensuite de poids jusqu'à la fin. La courbe de l'évolution vitale décrit donc une sorte de trajectoire. Comme les projectiles mus par une impulsion brusque, les êtres lancés dans la vie ont au début leur maximum de force vive. Ils la perdent ensuite peu à peu à surmonter des résistances, et, quand ils l'ont toute dépensée, leur course s'arrête.

LA NUTRITION

La nutrition est précisément le trait essentiel,distinctif de l'être vivant, puisque c'est suivant son activité que l'organisme s'augmente, se maintient ou se détruit. C'est la plus constante et la plus universelle de ses manifestations. Elle est la continuelle mutation des particules qui constituent l'être animé. L'édifice organique est le siège d'un perpétuel mouvement nutritif qui ne laisse de repos à aucune partie; chacune, sans cesse ni trève, s'alimente dans le milieu qui l'entoure et y rejette ses déchets et ses produits. Cette rénovation moléculaire est insaisissable pour le regard ; mais, comme nous en voyons le début et la fin, c'est-à-dire l'entrée et la sortie des substances, nous en concevons les phases intermédiaires, et nous nous représentons un courant de matière qui traverse incessamment l'organisme et le renouvelle dans sa substance, en le maintenant dans sa forme. L'universalité d'un tel phénomène chez la plante et chez l'animal, dans toutes leurs parties, et sa constance, qui ne souffre pas d'arrêt, en font un signe général de la vie.

LA FORCE VITALE

Nous venons de voir, très sommairement, les principaux caractères qui séparent les êtres vivants des corps inorganiques. A quoi sont dues ces différences ?

L'école matérialiste, malgré ses prétentions, ne peut fournir aucune explication logique sur l'évolution vitale, puisque le corps physique, sans cesse renouvelé dans toutes ses parties, n'est jamais identiquement le même et que l'on ne peut attacher l'idée de fixité du type, à ce qui est perpétuellement en mouvement. Autant vaudrait dessiner des figures sur l'eau d'une rivière et s'imaginer qu'elles persisteront, malgré le flux des particules liquides.

La conservation du dessin architectural de l'être vivant est dû à une cause incessament en action, et cette cause doit résider dans quelque chose de stable, qui ne change pas comme la matière. Le Spiritisme nous a fait connaître cette partie invisible mais permanente de l'homme : c'est le périsprit. L'enveloppe fluidique est un véritable moule dans lequel la substance s'incorpore, elle est maintenue dans ses positions respectives par ce double, dont l'action rectrice est plus ou moins énergique suivant l'âge de l'individu.

Nous savons pertinemment aujourd'hui que l'existence d'une forme fluidique dans l'homme n'est plus contestable, puisque nous avons pu la photographier et la mouler, en dehors des limites de l'organisme. Nous avons constaté également, dans les cas de bi-corporéité, que ces apparitions ont aussi des organes internes qui correspondent rigoureusement à ceux du corps matériel, on peut donc affirmer maintenant que la conservation de la forme des êtres vivants, aussi bien interne qu'externe, est due à ce corps spirituel.

On peut, et l'on doit même, attribuer aussi à l'enveloppe de l'âme, la puissance fonctionnelle en vertu de laquelle s'accomplissent les processus généraux de la vie. Le corps vivant est comparable à une république dont tous les membres se renouvellent, mais dont la statut organique se maintient, malgré l'incessante mutation des individus.

La fonction est une série d'actes ou de phénomènes groupés, harmonisés en vue d'un résultat déterminé. Pour l'exécution de la fonction interviennent les activités d'une multitude d'éléments anatomiques ; mais la fonction n'est pas la somme brutale des activités élémentaires de cellules juxtaposées ; ces activités composantes se contiennent les unes par les autres ; elles sont harmonisées, concertées, de manière à concourrir à un résultat commun. Le résultat entrevu par l'esprit fait le lien et l'unité de ces phénomènes composants ; c'est lui qui fait la *fonction*. Cette fonction est quelque chose d'abstrait et d'intellectuel, qui n'est matériellement représenté dans aucunes des propriétés élémentaires. Il y a une fonction respiratoire, une fonction circulatoire ; mais il n'y a pas dans les éléments contractibles qui y concourent une propriété circulatoire. Il y a une fonction vocale dans le larynx, mais il n'y a pas de propriété vocale dans les muscles etc. (1)

La raison indique que dans ce milieu incessamment mouvant, au milieu des perpétuelles mutations de chacunes des parties, il faut qu'il existe un élément stable qui préside à l'ordre général et maintienne la stabilité et

(1) Cl. Bernard. *Phénomène de la Vie*, tom I, page 370.

la perpétuité des fonctions, en dépit des nouveaux éléments qui entrent dans la constitution du corps. C'est le périsprit qui joue ce rôle, car les éléments anatomiques sont autonomes, ils ont leur vie propre, indépendante de celle des voisins, comme le démontre l'action de certains poisons, comme le curare,qui n'agit que sur les nerfs moteurs ; l'oxyde de carbone sur les globules rouges du sang, sans affecter les blancs ; les anesthésiques qui ne paralysent que les nerfs de la sensibilité, etc. (1). Cependant, bien que vivant en quelque sorte séparément, ces systèmes sont solidaires de l'ensemble, parce que chacun reçoit le contre coup des phénomènes qui s'accomplissent dans les autres.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de concevoir un plan organique ; car nous avons vu que les glandes, bien qu'anatomiquement semblables, produisent cependant des liquides très différents, suivant la place occupée par ces organes. Voici un autre exemple qui montre jusqu'à l'évidence qu'on ne peut impunément modifier les circonstances vitales. Chez un jeune lapin, on enlève un os tout entier de l'une des pattes, un métatarsien ; on l'introduit sous la peau du dos et l'on referme la plaie. L'os déplacé continue à vivre, il poursuit même son évolution, il grossit un peu. L'ossification des parties cartilagineuses se continue ; mais bientôt le développement s'arrête ; la résorption commence à devenir manifeste, et elle n'a d'autre terme que la disparition complète de l'os transplanté. L'os n'a pu continuer à vivre dans des conditions qui n'étaient point faites pour lui. Les cellules déjà formées du périoste ont continué l'évolution commencée et abouti à la formation osseuse ; mais il ne s'en est point formé de nouvelles ; le périoste transplanté à disparu.

Au contraire, dans l'espace métatarsien qui avait été évidé, un os nouveau se produit et persiste, remplaçant l'os enlevé, parce que là se trouve le territoire convenable.

On voit quelle est l'influence que la place de l'élément exerce sur son fonctionnement. Il y a donc une condition qui ne tient plus à l'élément lui-même, mais qui est attachée au plan structural, à l'organisme total. La cellule a son autonomie qui fait qu'elle vit parfaitement dans tous les endroits où les conditions convenables sont réunies ; mais, d'autre part, ces conditions convenables ne sont complètement réalisées que dans des lieux spéciaux. La cellule fonctionne différemment, travaille différemment et subit une évolution différente, suivant sa place dans l'organisme. (2)

Nous sommes donc amené à conclure de ce qui précède que le périsprit,

(1) Cl. Bernard. — *Les substances toxiques*, 23e Leçon.
(2) Cl. Bernard. — *Phénomènes de la Vie*, Tome I, page 161.

qui est le plan impondérable suivant lequel l'être se construit, se développe et se conserve, a une action différenciée dans ses différentes parties, et qu'il n'est pas possible d'intervertir l'ordre dans lequel les phénomènes doivent s'accomplir.

Mais si l'âme, par l'intermédiaire du périsprit forme le corps, si cet organe fluidique le conserve et le répare, s'il est le dessin idéal sur lequel la matière se modèle, c'est donc à lui que nous devons attribuer ces phénomènes qui caractérisent l'être vivant, de sorte que ce serait l'âme qui, au moyen de son enveloppe fluidique, viendrait vivifier la matière ? Nous ne croyons pas qu'il en soit ainsi et voici pourquoi :

Si l'âme était le principe de vie, on ne comprendrait pas pourquoi les organismes vivants se détruisent, car nous savons par l'expérience, qu'après la mort, l'esprit ne perd aucune de ses facultés, et les matérialisations ont établi que le périsprit peut reconstituer un organisme complet; cependant, nous savons aussi que pendant la vieillesse la réparation des tissus du corps ne se fait plus comme pendant l'âge mûr. Or, si l'âme est immortelle et si le périsprit est indestructible. on ne saurait les accuser de cette déchéance ; comme d'un autre côté les circonstances extérieures n'ont pas varié, c'est-à-dire que l'air et les aliments sont toujours fournis dans les mêmes conditions, il faut donc admettre qu'il y avait, pour animer le périsprit, quelque chose qui s'est usé et qui ne s'y trouve plus à la mort. Ce quelque chose, nous l'appelons énergie vitale.

Une analogie grossière pourra faire comprendre notre pensée :

De même que les mouvements compliqués des rouages d'une horloge dépendent de la force emmagasinée dans le ressort et cessent quand il est détendu, de même on peut admettre que les fonctions vitales du périsprit sont mises en action par une forme particulière de l'énergie qui serait logée, emmagasinée dans l'organisme fluidique. Pendant la vie intra-utérine, cette force aurait une grande puissance, puisque le corps va en augmentant prodigieusement de poids, puis à la naissance l'action devient moins vive, l'être tout en grandissant n'augmente plus dans des proportions aussi considérables ; un moment vient où le travail de désassimilation est juste égal à la puissance qui reconstitue les tissus, c'est l'âge mûr, mais le capital-vie diminuant, et les conditions du conflit vital restant constantes, il s'en suit une dégradation continue de l'organisme, qui arrive finalement jusqu'à la mort, quand l'énergie vitale a totalement disparu.

D'où provient cette énergie vitale? Bien des théories ont été imaginées pour répondre à cette question. Pour les uns, cette force particulière proviendrait de l'organisation même de la matière. Mais comme la vie

préexiste dans le germe à toute organisation, il faut en conclure que c'est un principe antérieur à l'organisation. Pour d'autres, qui confondent l'énergie vitale avec les différentes forces de l'organisme : calorique, électricité, force mécanique, etc. La force vitale serait empruntée au monde extérieur; nous opposerons à cette conception la même objection qu'aux organiciens, c'est que si le principe de vie était extérieur à l'être animé, celui-ci devrait pouvoir y puiser toujours, car la notion d'usure des organes ne peut intervenir ici, ces organes se renouvelant sans cesse, rien ne les empêcheraient de se reconstituer intégralement, comme pendant l'âge mur, et ceci indéfiniment, puisque les conditions restent les mêmes, c'est-à-dire le périsprit indestructible et la force vitale inépuisable.

D'ailleurs, un argument absolu vient combattre radicalement cette manière de voir : c'est le fait, aujourd'hui parfaitement démontré, que la génération spontanée n'existe pas. Pasteur a établi avec toute la rigueur de la méthode expérimentable, preuves, contre-épreuves et vérifications les plus variées, que tout individu végétal, chêne ou moisissure, naît d'une graine; que tout individu animal, homme ou infusoire, naît d'un ovule; ou en une forme unique, que tout être vivant naît d'un germe ; où ce germe n'existe pas, il est impossible qu'un être vivant apparaisse. Nous pouvons conclure de ce qui précède :

Que puisque la matière minérale de laquelle sont composés tous les êtres vivants est aujourd'hui incapable par elle-même de s'animer et de prendre les fonctions de la matière vivante; puisque en vertu de cette raison la vie ne peut être créée (par être créée il faut entendre être issue de la matière minérale sans passer par le creuset d'un être vivant), il s'ensuit que la vie *se continue*.

Il est bien évident, en effet, que tout homme vivant actuellement est le développement d'une cellule détachée du sein maternel, chaque homme vivant continue donc la vie de ses parents, comme eux-mêmes sont issus de leurs progéniteurs, et ainsi de suite en remontant dans la nuit des âges.

La force vitale se transmet donc par filiation, elle n'existe que chez les êtres vivants, et l'on ne saurait la trouver ailleurs.

On enseignait jadis que les opérations vitales avaient des procédés particuliers pour fabriquer les matières qui entrent dans la composition du corps humain, et que ces opérations n'avaient rien de commun avec les phénomènes physico-chimiques de la matière inorganique. Les travaux des savants contemporains ont montré que les lois naturelles sont partout les mêmes, et que la chimie ou la physique des corps vivants est la même que celle de la matière brute. On a pu faire des synthèses artifi-

cielles qui reproduisent certains produits qui ne se rencontrent que chez les êtres vivants. Partant de là, certains savants matérialistes ont cru qu'on arriverait plus tard à faire de toute pièce un être animé, mais ils se sont lourdement trompés, car en ignorant que dans tout être animé il y a un principe intelligent, ils sont destinés à se heurter à des difficultés insurmontables,comme il est facile de le faire voir. (1)

La synthèse des corps gras a été opérée par Berthelot : celle des principes hydro-carbonés et celle des albuminoïdes ne sont pas même ébauchées. Admettons que ces synthèses soit également accomplies, bref, que le chimiste ait créé artificiellement un morceau de viande, comme il a su fabriquer une portion de graisse. Résultat assurément merveilleux ; mais le chimiste aura-t-il pour cela créé un être vivant ? Assurément non, car un individu vivant n'est pas un simple assemblage de principes immédiats : il est un système d'organes ayant chacun une forme propre ; système étroitement coordonné, où les organes sont, comme l'a dit Cl. Bernard, à la fois autonomes et solidaires. Or, qui donc donne *la forme* ? nous savons que c'est le périsprit, par le seul fait qu'il ne pourra doter sa création d'un double fluidique, cela suffit à rendre à jamais inaccessible au chimiste, la création d'un être vivant.

Ceci est d'autant plus vrai que tout individu animé est soumis à la loi de croissance, de période d'état et de décroissance ; chez lui la nutrition et la dénutrition agissent simultanément et sans interruption. Si le chimiste arrivait à fabriquer artificiellement un kilogramme de chair, ce morceau de viande conserverait éternellement le même poids, il ne possèderait aucun des caractères distinctifs de la matière vivante,c'est-à-dire la nutrition et l'évolution.

Sous l'action de l'électricité, un muscle artificiel pourrait se contracter, subir dans l'intimité de ses tissus une combustion chimique et donner de la chaleur, mais au bout d'un certain nombre de contractions, les réserves oxydables du muscle artificiel seraient épuisées ; le muscle deviendrait incapable de répondre aux excitations électriques. Dans la réalité, le muscle vivant répare l'usure produite au fur et à mesure qu'elle se produit, il conserve sa propriété contractile pendant tout le temps que la vie n'a pas abandonné le système de l'individu vivant. Ce contraste met en lumière l'abîme qui séparerait le muscle artificiel d'avec le muscle vivant, en supposant que la chimie parvînt à fabriquer un muscle.

Enfin, la reproduction étant une des caractéristiques des êtres vivants, tant que le chimiste n'aura pas réussi à fabriquer un ovule et un filament

(1) Ferrière. — *La Vie et l'Ame.*

capables de se féconder et de donner naissance à un être organisé, tant qu'il n'aura pas accompli cette série de miracles, il ne pourra prétendre que la vie est un résultat, il sera obligé d'admettre que c'est un principe.

On voit quelle clarté le spiritisme apporte dans ces questions ardues. La connaissance du périsprit et celle du principe vital expliquent la formation du corps humain, la conservation du type architectural et fonctionnel de l'être vivant, l'évolution qui va de la naissance à la mort, tandis que tous ces phénomènes sont incompréhensibles avec les théories matérialistes. Bien loin donc d'être une superstition, le spiritisme est l'avant-garde de la science, il ouvre des voies nouvelles aux chercheurs tentés de pénétrer les mystères de la vie et de la mort, et sous la direction de ses guides spirituels, il marche hardiment dans la grande voie du progrès, qui s'ouvre toujours plus grande devant nos yeux étonnés et ravis.

GABRIEL DELANNE.

LES FAITS

La Foi qui guérit

Le professeur Charcot qui eut assez d'esprit pour faire accepter le magnétisme par nos académies, en le baptisant Hypnotisme et suggestion, en attendant que d'autres fassent passer le Spiritisme sous le couvert du Psychisme ou de tout autre terme permettant une capitulation honorable, Charcot, disons-nous, publia dans les dernières années de sa vie, sous le nom de *La foi qui guérit* (en anglais Faith-healing) un court mais fort important et intéressant travail que la *Bibliothèque diabolique,* sous la direction du Dr Bourneville, vient d'avoir l'heureuse idée de rééditer.

Nous voyons dans ce travail comment partout, dans tous les temps et sous toutes les religions, on a vu guérir subitement, ou tout au moins rapidement, sous le coup d'une profonde impression morale, des états maladifs que d'autres troubles du système nerveux avaient provoqués.

Il ne faut pas perdre de vue que l'influence bienfaisante venant à s'atté-

nuer, le sujet d'abord guéri peut se trouver de nouveau frappé et se trouve trop souvent, pendant longtemps, sous la menace d'une rechute.

Que l'on ne croie pas qu'il ne s'agit ici que de paralysies ! Charcot nous montre, de façon parfaitement scientifique, comment certaines perturbations nerveuses provoquent des troubles de nutrition, à la suite desquels surviennent des tumeurs, considérées trop souvent comme des cancers incurables, et des ulcères résistant parfois depuis de longues années à tous les moyens médicaux et chirurgicaux, que d'autres influences morales font disparaître en peu de temps. Les stigmates qui ont soulevé jusqu'en ces derniers temps de si ardentes discussions, rentrent nettement dans ces derniers cas.

Il n'y a cependant pas bien longtemps encore que l'admirable rhéteur que fut Renan, sans doute en vertu de la connaissance qu'il croyait avoir de *toutes* les lois de la nature et des limites du possible, n'hésitait pas à affirmer que Jésus avait compromis son œuvre sublime en guérissant tous les malheureux qui recouraient à lui, et, tout en enveloppant son jugement de ce style si profondément charmeur que l'on connaît, le taxait tantôt de naïveté, tantôt de fourberie et de charlatanisme, déclarant qu'un thaumaturge croyant aux stigmates et les guérissant, ne pouvait être que très naïf ou parfaitement odieux.

Notre auteur se fait de la science une toute autre opinion : « La science qui évolue, dit-il, n'a pas la prétention de tout expliquer ; elle nierait ainsi sa propre évolution. Elle donne son interprétation rationnelle au fur et à mesure de ses découvertes, et voilà tout. Dans tous les cas elle est l'ennemie des négations systématiques que ses lendemains font évanouir à la lumière de ses nouvelles conquêtes. Bien que nous ignorions encore beaucoup de choses, je constate que nous sommes aujourd'hui plus avancés dans cette voie de l'interprétation scientifique, et je prévois le jour, plus ou moins éloigné cependant encore, où l'évidente réalité des faits ne trouvera plus de contradicteurs. »

Aussi termine-t-il son travail par ces deux vers célèbres de Shakespeare : « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre qu'il n'y a de rêves dans notre philosophie ».

A l'appui de ce qu'il avance, Charcot cite en détail le cas très curieux de Mlle Coirin, atteinte depuis douze ans de paralysies diverses avec contractures et atrophies des membres et surtout d'une tumeur du sein, se prolongeant jusque sous l'aisselle, appelée cancer incurable par plusieurs chirurgiens. Cette tumeur, s'étant ulcérée, avait creusé les chairs autour du mamelon, qui finit par tomber tout entier et fut conservé plusieurs jours, afin de le mettre sous les yeux des médecins traitants. A la place

du mamelon, il ne restait qu'un trou profond d'où s'échappait une humeur fétide.

Les paralysies disparurent presque subitement au contact d'une chemise qui avait touché le tombeau du diacre Pâris, et peu à peu les membres reprirent leur volume et leurs fonctions. D'autre part, l'application sur la plaie d'un peu de terre recueillie dans le voisinage du tombeau, tarit brusquement la suppuration, de telle sorte que la cicatrisation fut complète au bout de quinze jours. « La peau de l'organe, dit Charcot, est devenue lisse, indemne de toute ulcération en voie de cicatrisation. »

L'auteur arrête là son observation, à propos de laquelle il présente cette réflexion : « J'avoue qu'il y a dix ans seulement, l'interprétation de tous les éléments de cette curieuse observation eût offert bien des difficultés...... ce cas, et aussi tous les autres montrent bien que la guérison dite ou non surnaturelle, survenue sous l'influence de la *Faith-healing*, obéit à des lois naturelles, et celles-ci sont encore plus évidentes lorsqu'on pénètre plus avant dans l'analyse des faits. »

Nous ne pouvons que souscrire à de telles paroles ; mais cette observation, déjà si curieuse, se termine-t-elle là ? Nous allons voir qu'il n'en est pas ainsi et qu'elle est encore bien plus intéressante dans sa seconde partie que dans sa première.

Nous voyons, en effet, dans le travail de Montgeron, où Charcot l'a puisée, que la guérison ne se fit pas par un tissu cicatriciel lisse, terminaison ordinaire des plaies avec pertes de substance, mais que « le « sein et *le mamelon* se reconstituèrent en entier, avec la peau pure et « fraîche, et libre de toute trace de cicatrice. Le miracle étant nié, « Mlle Coirin vint à Paris et fut examinée par M. *Gaulard*, médecin du « roi. Celui-ci attesta officiellement que la reconstitution d'un mamelon, « absolument détruit et séparé du sein, est une *création* effective, parce « que le mamelon est un corps particulier, qui est d'une organisation « distincte et propre. M. *Souchay*, chirurgien du prince de Conti, non « seulement déclara le cancer incurable, mais ayant examiné le sein après « guérison, alla de lui-même devant le notaire public et fit une déposi- « tion formelle que la guérison était parfaite ; que chaque sein avait son « mamelon en sa forme et conditions naturelles, avec les couleurs et « qualités propres à ces parties. »

Tels sont encore les témoignages de *Séguier*, le chirurgien de l'hôpital de Nanterre ; de *Déshières*, chirurgien de la duchesse de Berry ; de *Fléquet*, un des célèbres chirurgien de l'époques et d'autres personnes notables dont on peut lire tout au long les dépositions dans l'œuvre de Montgeron.

Le savant professeur de la Salpêtrière n'a pas pu les ignorer : pourquoi donc les passe-t-il sous silence et parle-t-il d'un mode de cicatrisation autre que celui que tant d'hommes de science et de personnages considérables ont constaté ? Pourquoi écrit-il dans la même brochure, p. 5 : « On n'a jamais, par exemple, noté que la *faith-healing* ait fait repousser un membre amputé ? » Nous n'avons pas ici, il est vrai, un membre amputé ; mais un organe complet tombé et remplacé de façon à ne laisser aucune trace de cicatrice, ne peut-il être comparé à bon droit à un membre amputé et reconstitué ?

Peut-être trouverons-nous le mot de l'énigme dans les parole suivantes écrites par lui à propos des phénomènes hypnotiques : « L'Hypnotisme « est un monde dans lequel on rencontre, à côté de faits palpables, « matériels, grossiers, côtoyant toujours la physiologie, des faits « absolument extraordinaires, inexplicables jusqu'ici, ne répondant à « aucune loi physiologique, et tout-à-fait étranges et surprenants. Je « m'attache aux premiers *et laisse de côté les seconds.* »

Il nous semble bien évident que l'auteur s'est attaché à la première partie de l'observation parce qu'il pouvait l'interpréter sans hésitation. Quant à la seconde, ne pouvant l'expliquer et ne voulant pas la nier, peut-être fidèle à la règle citée plus haut, il a trouvé plus simple de l'ignorer, *il l'a laissée de côté.*

Sommes-nous tenus à la même abstention en présence de ce fait de guérison dont nous ne connaissons pas d'analogue jusqu'ici ? Nous ne le pensons pas ; et si nous ne connaissons pas dans la pathologie d'autre cas de reconstitution d'organe amputé ou détruit par la maladie, nous possédons cependant dans la littérature spirite des faits nombreux de constitution instantanée, parfois temporaire, d'autres fois définitive, d'organes et même d'êtres vivants et entiers.

Faut-il rappeler la formation de Katie King, se promenant, causant, laissant ausculter son cœur par Crookes et compter les pulsations de ses artères par le Dr Gully. Tout ceci a été éphémère, mais ce qui ne l'a pas été, ce sont la mèche de cheveux coupée par Crookes et les fragments de robe distribués aux assistants et parfaitement conservés. Combien d'autres cas authentiques ne pourrait-on citer de formations d'individus complets ou de bras, de mains ou de jambes photographiés, imprimés dans la cire, le plâtre ou la glaise, ou enfin moulés dans la paraffine ?

Si nous passons de là au règne végétal, laissant de côté les apports de plantes ou de fleurs dématérialisées et reformées dans des locaux ou des caisses parfaitement clos, ne pouvons-nous citer ces plantes qui, sous les yeux des assistants, sortent d'une graine, se développent, se garnissent

de feuilles et de fleurs permanentes, et continuent plus tard à croître et à porter des fruits? Et cela aussi bien dans l'Inde, sous l'action des Fakirs, qu'en Europe, en présence de certains médiums. Il suffira ,pour s'en convaincre, de lire les récits de Jaccolliot et des nombreux voyageurs qui ont séjourné dans l'Inde, ainsi que les faits rapportés par Aksakof, p. 86 et suivantes, et de beaucoup d'auteurs dont la véracité ne laisse place à aucun doute.

Croit-on que la reconstitution d'un mamelon soit plus impossible que les formations que nous venons de citer? La force qui a emprunté à la matière cosmique les éléments d'êtres complets, a pu aussi certainement y puiser ceux d'un organe à reconstituer.

A l'époque où Charcot écrivait la notice dont nous nous occupons, il était peut-être encore trop tôt pour le reconnaître ; le professeur le ferait-il aujourd'hui?

Dr DUSART

Polémique

REMARQUES SUR LA RÉSURRECTION DU CHRIST

M. Muscadel (1) affirme avec une telle sincérité le dogme de la résurrection de Jésus, que l'on croirait, à le lire, que c'est un fait absolument avéré. Cependant, examinons les Évangiles :

Ce fut le dimanche matin qu'on s'aperçut que Jésus n'était plus dans sa tombe. Et qui s'en aperçut? Les Evangélistes ne peuvent s'accorder à ce sujet. Fut-ce *une*, *deux*, *trois* ou un plus grand nombre de femmes? Nous l'ignorons. A ce moment capital de la vie de Jésus, dans la description de ce fait *immense* qui eût à lui seul mis le monde à ses pieds, les quatre Evangélistes rivalisent de contradictions.

La pierre sépulcrale était-elle enlevée quand les femmes arrivèrent? Matthieu dit *non* (ch. XXVIII, v. 2), et les autres disent oui (*Marc*, ch. XVI, v. 4. — *Luc*, ch. XXIV, v. 2. — *Jean*, ch. XX, v. 1).

(1) Voir le numéro d'Octobre de la Revue.

Qui les avertit de la résurrection de Jésus, fait dont elles ne furent pas elles-mêmes témoins ? Matthieu dit *un ange* ; Marc, *un jeune homme* ; Luc, *deux jeunes hommes* ; et Jean *deux anges* (*Mathieu*, ch. XXVIII, v. 5. — *Marc*, ch. XVI, v, 5 et 6. — *Luc*, ch. XXIV, v. 4, 5 et 6. — *Jean*, ch. XX, v. 12 et 13).

Jésus apparut-il à ces femmes un moment après leur arrivée ? Matthieu et Jean seuls le prétendent. Marc et Luc, au contraire, leur font dire par le jeune homme ou par les deux jeunes hommes : « Jésus n'est plus ici ; il est ressuscité » (*Matthieu*, ch. XXVIII, v. 9. — *Marc*, ch. XVI, v, 6. — *Luc*, ch. XXIV, v. 6. — *Jean*, ch. XX, v. 14 et suiv.).

Les Évangiles se contredisent encore sur le nombre d'apparitions que fit Jésus après sa prétendue résurrection. Matthieu relate *deux* apparitions du Christ ressussité (ch. XXVIII, v. 9, 16, 17) ; Marc, *trois* (ch. XVI, v. 9, 12 et 14) ; Luc ne parle que de deux, comme Matthieu (ch. XXIV, v. 13 et suiv.), tandis que Jean en rapporte *quatre* (ch. XX, v. 14 et suiv.).

Ils se contredisent même sur le lieu de ces apparitions. Matthieu affirme que ce fut en Galilée sur une montagne ; Marc prétend que ce fut lorsque les apôtres étaient à table ; Luc, lui, raconte que Jésus, après ses apparitions, les mena hors de Jérusalem jusqu'en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au ciel, et Jean rapporte que Jésus apparut à ses disciples à Jérusalem, dans une maison dont ils avaient soigneusement fermé la porte, et, une autre fois, sur la mer de Tibériade (passages des évangiles indiqués ci-dessus).

D'après Matthieu, Jésus avait formellement promis qu'il resterait trois nuits dans le sépulcre : « comme Jonas a été dans le ventre d'un poisson trois jours et trois nuits, ainsi le fils de l'homme sera dans le sein de la terre, *trois jours et trois nuits* » (ch. XII, v. 40). — Par suite, enseveli le vendredi soir, il ne devait ressusiter que le lundi, à la même heure ; c'est là une vérité brutale contre laquelle ne peuvent prévaloir les interprétations les plus fantastiques de la chronométrie hébraïque. Eh bien, comme nous l'avons vu, c'est le dimanche matin que des femmes s'aperçoivent qu'il n'est plus dans sa tombe. Ces femmes n'ont pas vu Jésus sortir de sa tombe ; *sa résurrection n'a donc pas eu de témoin oculaire, et personne, parmi les Juifs, n'a été appelé à la constater.*

Franchement, il faut avoir une bonne dose de crédulité pour admettre, nous ne dirons pas sans plus de preuves, mais sans l'apparence d'une seule preuve, un fait aussi important que celui dont il est question.

Que le Christ, après sa mort, ait apparu à quelques-uns de ses disciples dans le rayonnement de son périsprit, il n'y a là rien d'impossible, les expériences spirites démontrent la possibilité de ces apparitions.

Luc donne d'ailleurs à entendre que le corps de Jésus était transformé, et il cite ses manifestations ou apparitions comme de vrais *phénomènes spirites* (ch. XXIV, v. 15 et suiv.).

D'ailleurs, au point de vue scientifique, il est démontré que notre corps matériel est en réalité une succession de corps ; que les molécules qui le composent sont sans cesse en mouvement : que la dénutrition les rend au grand laboratoire universel, de sorte qu'ils peuvent servir à former d'autres corps et que, certainement, depuis les innombrables générations qui se sucèdent sur ce globe depuis l'époque quaternaire, les mêmes atomes ont formé des corps vivants innombrables. Comment donc alors pourrait se faire une résurrection intégrale ?

C'est en voulant soutenir de pareilles impossibilités que l'Eglise s'est discréditée. La condamnation de Gallilée lui a porté un coup terrible, comme celle des Savonarole, des Jean Hus et des Jeanne d'Arc ; ces exécutions ne sont pas faites pour la relever aux yeux des penseurs.

Croyez-moi, Monsieur Muscadel, quittez le ton suffisant que vous avez pris vis-à-vis du spiritime, car ce ton ne peut s'appuyer ni sur la science ni sur la raison. Le temps de la croyance aveugle est bien mort, et, si vous voulez consoler le peuple, offrez-lui des croyances rationnelles et non l'amas de superstitions qu'il n'a pu accepter et qui sont la cause de la décadence morale dans laquelle vous l'avez plongé.

Général H.-C. FIX.

SCIENCE

L'Habitabilité des Mondes

M. Camille Flammarion est certainement l'écrivain qui a le plus fait à notre époque pour populariser l'idée que les mondes sont habitables et habités. Il a réuni, pour soutenir cette théorie, des arguments nombreux et probants, et depuis trente ans qu'a paru son premier livre sur ce sujet, les découvertes de l'astronomie ont démontré combien il était dans le vrai. Un astronome américain, M. Percival Lowell, par de longs et persévérants travaux, a pu acquérir la conviction que les canaux de Mars sont bien une réalité.

Il a publié un livre : *Mars*, dans lequel sont consignées ses observations. Voici, d'après l'analyse qui en a été faite par *La Revue Scientifique*, les points acquis : L'air et l'eau ne font pas défaut sur notre voisine sidérale, et l'on conçoit déjà que la vie organique y est possible, car avec la chaleur, sont réunies sur ce monde les conditions nécessaires au développement des êtres vivants.

Une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage de Lowell, car elle s'adresse principalement aux yeux, est celle qui traite de l'œrographie. Elle contient douze planches représentant le disque de Mars photographié de 30° en 30°, de l'est à l'ouest, et donnant au total, une idée de la planète sous ses différents aspects. Ce qui frappe le plus dans ces photographies, c'est le réseau de traces régulières qui prennent naissance au bord des régions plus sombres, d'une couleur verdâtre, qui succèdent à la fonte des glaces. Ces traces, en s'entre-croisant, forment à leur point de jonction comme de petites taches arrondies et d'inégale grandeur, puis se prolongent pour aboutir à d'autres points d'intersection, et ainsi de suite, en sorte que leur réseau s'étend sur toute la surface rougeâtre. Elles paraissent courbes dans l'image parce que, sur une sphère, le plus court chemin d'un point à un autre, même tracé au cordeau, doit nécessairement être curviligne.

Cette surface rougeâtre, ordinairement désignée sous le nom de mer, ne saurait supporter un réseau de lignes régulières si elle était liquide, et ne paraîtrait pas de la couleur dont on la voit au télescope. Il peut bien y avoir, à l'endroit où les glaces polaires sont fondues, de vastes amas d'eau (par exemple dans la partie centrale de la calotte que Lowell a, par analogie, désignée sous le nom de mer libre du pôle), mais le nom de lacs leur conviendrait mieux, car leur eau se renouvelle tous les ans et ne saurait contenir de sel. A ces lacs viennent s'amorcer les faisceaux de lignes qui forment le réseau des mailles triangulaires dont nous avons parlé. Il y a tout lieu de croire que ces lignes correspondent au parcours des canaux qui doivent être d'origine artificielle, et creusés très-probablement dans le but de porter au loin la fertilité dans les endroits privés d'humidité. Quelques-uns de ces canaux ont jusqu'à 4000 et 4800 kilomètres de longueur, mais la moyenne est de 2400 kilomètres environ.

Ces lignes ont été aperçues pour la première fois par Schiaparelli, en 1877, et c'est lui qui leur a donné le nom de canaux. Quelque temps après, il vit qu'un de ces canaux était géminé, de manière à former deux lignes parallèles, et, à l'époque de l'opposition suivante, il en découvrit une vingtaine d'autres. Cette découverte faite par lui seul ne trouva parmi les astronomes contemporains que des incrédules ; mais, en 1886, Pierroton

aperçut les canaux à l'aide d'un télescope de 29 pouces qui venait d'être installé à Nice et confirma ladécouverte de Schiaparelli, même relativement aux canaux doubles. La difficulté de distinguer ces lignes ne tient pas à la petite dimension des télescopes, mais bien plutôt à l'impureté de notre atmosphère.

On peut se faire une idée du soin apporté dans les travaux de Lowell par le nombre de ses observationsa, ccompagnées de planches, qui s'élèvent à 3240 pour ces 183 canaux.

Il suffit de jeter un regard sur la carte générale de la planète Mars, pour se rendre compte de la régularité des lignes qui constituent le réseau dont nous avons parlé plus haut. Il paraît impossible de les attribuer à des canalisations naturelles, car les causes physiques ne produisent jamais de résultats si uniformément réguliers. Ce système de lignes si droites, si symétriques, leur irradiation de points spéciaux, la manière dont elles mettent en communication certains points avec d'autres, vers lesquels convergent à leur tour plusieurs autres lignes, tout cela ne saurait provenir, ce semble, que d'une œuvre artificielle. Si elles étaient produites par les fentes rayonnant de centres d'explosions volcaniques, leur largeur ne serait pas uniforme ; elles seraient nécessairement plus larges à une extrémité qu'à l'autre. Du reste, elles n'ont aucune ressemblance avec l'aspect des fissures volcaniques visibles sur la Lune. Ces lignes ne peuvent pas davantage être des rivières, car celle-ci ont une largeur différente à leur source et à leur embouchure. Ce ne sont pas des fentes produites par un craquement dans la glace, car il ne saurait y avoir de glace à l'endroit où on les observe. Enfin des météorites tombant à la surface de Ma.s ne pourrient-y produire des sillons allant invariablement d'un centre d'irradiation à un autre, et aucune théorie n'a pu être établie pour expliquer leur origine naturelle ; reste donc l'hypothèse que ce sont des canaux artificiels. Deux faits sont incontestables, puisqu'ils peuvent être vérifiés au télescope, c'est que les lignes auxquelles on a donné le nom de canaux sont visibles à certaines saisons, et qu'à certaines autres (toujours les mêmes) elles s'évanouissent ; ce qui n'est pas la conséquence de l'augmentation de distance, car c'est lorsque Mars est plus rapprochée de nous que certains canaux ne sont pas visibles, tandis qu'il le deviennent lorsque la planète s'est éloignée.

On ne peut davantage expliquer cette disparition de canaux par l'hypothèse de nuages ou de brouillards qui les cacheraient à notre vue, car, au même moment, la ligne terminale des régions sombres est aussi nettement tranchée que lorsque les canaux sont parfaitement visibles. Les canaux deviennent donc visibles, augmentent ou diminuent, pour des

raisons qui leur sont propres. Leur apparition peut être temporaire, leur place ne varie pas. De plus, une observation patiente montre que, d'invisibles qu'ils étaient, ils deviennent graduellement perceptibles. On les voit en quelque sorte croître et décroître à des saisons déterminées. Ce visible développement suit la fonte des glaces polaires, et il est à remarquer qu'aucun canal ne devient visible tant que la fonte des glaces n'a pas progressé sensiblement. Ceux qui sont le plus au sud apparaissent les premiers ; ils deviennent dans la suite de plus en plus distincts et prennent avec le temps une couleur plus foncée.

L'explication qui se présente le plus naturellement à l'esprit est qu'il doit y avoir écoulement d'eau du sud au nord (1) ; mais nous ne saurions nous en contenter, car il faut attendre quelques mois pour que les canaux deviennent visibles à l'équateur; or un tel intervalle de temps n'est pas nécessaire pour que l'eau y arrive, tandis qu'il est tout naturel que la végétation ne se montre que quelque temps après l'imbibition du sol par l'eau que les canaux y ont amenée.

Donc, si nous supposons que les lignes du réseau triangulaire que nous apercevons sont, non les canaux eux-mêmes (car il faudrait qu'il eussent au moins un degré de large pour être perceptibles), mais la végétation qui se développe sur leurs rives, nous n'avons plus de difficulté à expliquer le phénomène de leur apparition progressive et de leur changement d'aspect. Nous ne pouvons sans doute arriver à la certitude, mais cette supposition est celle qui explique le mieux ce qui apparaît à nos yeux.

Le changement d'aspect des canaux consiste, non en ce qu'ils paraissent plus larges, mais en ce qu'ils deviennent de plus en plus foncés et par conséquent distincts. Quant à leur couleur, elle devrait être vert-bleuâtre ; mais, sur l'image télescopique, les lignes qui les représentent sont tellement fines qu'on ne peut juger de leur couleur. S'il y avait à la surface de Mars des montagnes élevées, elles s'opposeraient à la rectitude des canaux ; mais l'observation nous apprend que cette planète est relativement unie.

Ces canaux sont visibles aussi bien dans les régions rougeâtres que dans celles qui sont verdâtres, parce qu'ils y développent ou y augmentent la végétation par l'humidité qu'ils apportent. Ce sont donc des canaux d'irrigation qui, à leur point de jonction, donnent naissance à de véritables oasis. Tout ce qui précède nous conduit à penser que l'eau étant devenue rare sur la planète Mars, le problème le plus important

(1) Le sud est en haut des cartes astronomiques, parce que le télescope renverse les images.

pour ses habitants, doit être de s'en procurer. Ce qui augmente la probabilité d'une cause intelligente pour ces canaux, c'est que Lowell a pu très distinctement, grâce à la limpidité de l'atmosphère, en apercevoir de doubles c'est-à-dire formant deux lignes parallèles tout le long de leur parcours, comme feraient les deux lignes d'une voie ferrée ; aucun dessinateur ne pourrait les tracer plus parfaitement parallèles. Leur écartement varie de 4 1/4 à 6 degrés, et chaque canal paraît avoir un degré de large (largeur qui doit s'entendre de la végétation qu'il développe sur son parcours).

Chacun des canaux doubles diffère de son voisin non-seulement par la distance qui sépare les deux lignes, mais par l'époque à laquelle la gémination apparaît. Elle se produit au fur et à mesure que la végétation doit, selon toute vraisemblance, se développer. Il s'ensuit donc que ce que l'on avait coutume de désigner, par analogie avec nos cartes de géographie, sous le nom de mers, lacs et canaux n'est, à proprement parler, rien de tout cela. Les vastes espaces rougeâtres que l'on prenait pour des mers sont de vastes plaines arides ou désertes ; les taches systématiques que l'on considérait comme des lacs doivent être les aires de verdure, de véritables oasis qui se forment, comme le montre leur changement de couleur et de dimension, au point de rencontre de plusieurs canaux.

Voilà donc ce que nous révèlent les patientes et laborieuses observations des astronomes. Ces phénomènes si étranges, comment les expliquer ? L'existence d'une atmosphère à peu près semblable à la nôtre, la présence de l'air et de l'eau sur la planète Mars, la rendent habitable pour des êtres animés. Mais l'eau paraît y être en quantité très limitée ; il n'y pleut pas, il y a certainement disette de cet élément indispensable à toute végétation. Il est donc naturel de penser que s'il s'y trouve des êtres vivants doués d'intelligence, ils doivent avoir recours à l'irrigation, car c'est pour eux le seul moyen de subvenir aux besoins de la vie. Nous ne concevons pas qu'il puisse en être autrement. Or il y a précisément un réseau de traces visibles analogues à ce que serait un vaste système d'irrigation bien compris, faisant converger plusieurs canaux sur différents points qui correspondent aux endroits où nous devions nous attendre à trouver des terres cultivées et des aires de verdure. Celles-ci se comportent, autant que nous pouvons en juger par le progrès de leur formation et leur changement de teinte, comme le feraient des oasis se couvrant de moissons au milieu du désert. Or tout cela s'explique difficilement par pure coïncidence, il paraît au contraire plus probable que c'est là l'œuvre d'êtres intelligents, obligés de lutter pour la vie avec toute l'habileté et l'énergie possibles.

La construction d'un système si vaste d'irrigation dépasserait sans doute les limites des forces humaines, mais cette tâche herculéenne cesse de paraître impraticable, si nous considérons les conséquences qu'entraîne la petitesse de Mars par rapport à la terre. En premier lieu, la force d'attraction d'un corps dépendant de sa masse et de son volume, on trouve facilement, en appliquant les formules les plus élémentaires, que la pesanteur des corps à la surface de Mars est environ trois fois moindre que sur la terre, c'est-à-dire que les corps y sont trois fois plus légers ; d'où il résulte que la même dépense de force musculaire peut produire trois fois plus de travail. De plus, les habitants de Mars peuvent être trois fois plus grands que nous sans qu'il leur soit plus difficile de se tenir debout, puisque leurs jambes ont trois fois moins à supporter ; mais cela suppose qu'ils sont aussi trois fois plus gros pour bien être bien proportionnés. La faculté de se tenir debout, dépendant des dimensions de la section transversale des muscles du genou, celle-ci qui a seulement deux dimensions (largeur et épaisseur) devrait être neuf fois plus grande, avec le reste du corps en harmonie ; dans ce cas, les muscles devant être trois fois plus longs, seraient vingt-sept fois plus forts que les nôtres et pourraient faire vingt-sept fois plus de travail sans se fatiguer davantage ; mais comme leur action aurait à s'exercer sur quelque chose qui pèse trois fois moins (que sur la terre), leur force serait augmentée d'autant, et équivaudrait à quatre-vingt une fois celle dont nous disposons.

Il faut seulement remarquer que le chiffre de 1/3 que nous avons pris comme base de nos calculs n'est pas tout à fait exact, il n'exprime qu'approximativement le poids relatif des mêmes corps sur les deux planètes.

En réalité, la pesanteur sur Mars est un peu plus du tiers de celle des corps terrestres et, en faisant les corrections nécessaires dans les calculs précédents, on trouve que la force des habitants de Mars n'est que cinquante fois plus considérable que la nôtre, ce qui suffit cependant à nous faire comprendre combien, physiquement, ils doivent différer de nous.

Quant à leur valeur intellectuelle, si nous les supposons doués des mêmes facultés que nous, ils doivent être plus avancés en connaissances de toute espèce, car leur race est beaucoup plus ancienne que la nôtre, et ils ont eu plus de temps pour s'instruire et se perfectionner. Si la vie existe sur Mars, elle a dû s'y montrer plus tôt que sur la terre et par conséquent évoluer pendant plus longtemps.

En effet, Mars, étant plus petite, a dû se refroidir plus vite puisqu'elle a relativement plus d'intérieur pour sa surface externe et que le refroidissement se propage du dehors au dedans. La vie y est donc devenue possible

bien avant qu'elle ne le fût sur la terre. Dans tous les cas, le degré d'évolution des êtres animés et inanimés dépend du temps et de l'espace. Or ceux-ci ne sont pas de pures formes de notre esprit, mais des attributs essentiels de l'univers, de telle sorte que le temps employé pour chaque évolution affecte cette évolution elle-même, comme fait la dimension du corps qui la subit. Les changements produits sur une petite et sur une grande planète au point de vue physique, chimique et organique, ne sauraient donc être les mêmes. Ils diffèrent à tel point, que si une planète était réduite à des dimensions trop exiguës, ce que nous appelons la vie ne pourrait jamais s'y manifester. Dans la suite des temps, une planète se forme et subit peu à peu divers changements qui la rendent de plus en plus apte à supporter des êtres animés. Mais, à un moment donné, ces changements s'arrêtent et par leur cessation rendent toute vie impossible. Le degré de changement, et par conséquent d'évolution, dépend de l'âge de la planète. Or Mars est plus vieille que la Terre : ses continents sont affaissés, ses océans desséchés, ainsi que nous le révèle l'observation télescopique ; Mars est sur son déclin, elle est entrée dans la période pacifique de son existence, à la différence de Jupiter, qui est relativement jeune, et qui a également reçu un nom peu en harmonie avec ses qualités. La vie sur la planète Mars étant plus vieille, le progrès doit y être beaucoup plus avancé.

Si, en réalité, les canaux dont nous avons parlé sont l'œuvre d'êtres animés, ceux-ci doivent être actuellement doués d'une intelligence plus affinée que la nôtre, et il y a peut-être bien longtemps que nos chemins de fer, nos télégraphes, nos téléphones, nos systèmes économiques et politiques sont dépassés ; mais plus avancés aussi doivent être les habitants de Mars vers la fin de leur monde. Pour avoir pu établir un système d'irrigation qui embrasse toute la planète, il leur a fallu un état social où les partis politiques ne s'entre-déchirent plus et où les différends internationaux se règlent autrement que par le droit du plus fort. Depuis combien de temps la guerre a-t-elle cessé, chez nos voisins, d'être l'*ultima ratio* ? C'est ce que nous ne pouvons établir, même par conjecture ; mais il est très possible que leur civilisation, beaucoup plus vieille, soit aussi infiniment plus parfaite que la nôtre, qui est encore dans son enfance ; et s'ils pouvaient savoir ce qui se passe sur notre globe, où montagnes, rivières canaux servent à diviser les peuples et à les rendre ennemis acharnés, nous leur paraîtrions certainement bien dignes de pitié. L'homme, qui s'intitule modestement le roi de la création et s'imagine si aisément que tout, dans l'univers si vaste, si profond, a été fait pour lui, n'est pas même sur le globe qu'il habite un être nécessairement supérieur.

Il est de la nature d'un accident qui aurait très bien pu ne pas se pro-

duire, survivant d'un organisme physique qui est loin d'être le plus parfait, car il n'est pas même le plus parfait dans l'ordre des mammifères ; il s'est fait ce qu'il est par son esprit ; mais autant qus nous pouvons en juger, quelque lézard ou batracien aurait pu aussi bien entrer subitement à sa place et être maintenant la créature dominante sur la terre.

Sous certaines conditions physiques, cela aurait pu arriver. Il est permis de penser que, dans le milieu tout différent où vivent les organismes qui existaient sur Mars avant l'apparition de l'homme sur la terre, ils ont pu évoluer de façon à laisser celui-ci bien loin derrière eux. Les diverses études relatives à Mars ont au moins cette utilité de nous montrer la possibilité de créatures supérieures à nous. Tant s'en faut que l'homme soit, actuellement, le dernier mot de la création, il s'est perfectionné depuis un passé immémorial et se perfectionnera encore dans un avenir incalculable. Pour conclure avec Lowell, l'astronomie enseigne à l'homme qu'il n'est, dans l'évolution de l'univers, qu'un détail infime et qu'il faudra fatalement partager avec d'autres la royauté qu'il s'est complaisamment attribuée. Percival Lowell, qui nous donne là une si utile leçon, la met lui-même en pratique en se préparant à recommencer une seconde et une troisième fois les observations et les calculs dont il a pourtant exposé les résultats d'une manière si intéressante dans son dernier ouvrage. Avant d'aller planter sa tente en Algérie, il s'est rendu à Mexico en décembre dernier, pour reprendre ses observations favorites dans des conditions différentes. Désormais, il emploiera un télescope de vingt-quatre pouces de diamètre fabriqué à Paris, sous sa direction, dans les célèbres ateliers d'Alvan Clarke, les meilleurs du monde pour ce genre de travail. Cet instrument perfectionné lui permettra sans doute, grâce à la pureté exceptionnelle de l'atmosphère sur ce plateau situé à sept cents pieds de haut, de faire avancer la solution du problème auquel il a consacré tant d'argent, tant de veilles et d'infatigables labeurs.

Nous lui souhaitons sincèrement une entière réussite.

BECKER.

Le Congrès de l'Humanité



« Le Congrès de l'Humanité, unique en son genre, a été lancé le 1er septembre 1894, par la *Paix universelle*.

« Il n'y a nulle opposition entre ce Congrès et les autres congrès spirites et spiritualistes. Le premier est un congrès d'ensemble, les autres, des Congrès partiels.

« Le Congrès de l'Humanité fera appel à tous les congrès partiels de l'Exposition, pour une réunion-synthèse.

« Médiocre aspirant, impur disciple, je n'ai guère que ma bonne volonté dirigée vers l'amour universel, comme seule richesse.

« Je vous vois chercher la Porte sainte. Toute ma sympathie vous appuiera dans cette marche loyale vers la Vérité que vous préférez évidemment à tout autre. Que la Providence vous guide.

« La lutte pour la vie semble vous opprimer. C'est la loi d'épreuve. Courage ! Force ! L'âme se trempe à travers ces hideuses bagarres de l'enfer social. Il faut tout accepter, sauf ce qui est contraire à l'honneur.

« Endormez-vous chaque soir dans l'Harmonie universelle. Oubliez la terre pour vous baigner dans l'Eternelle Réalité que la Nature nous voile.

« Réalisez cette présence. Au bout de quelques mois vous goûterez des choses ineffables ; au bout de quelques années vous obtiendrez un extraordinaire développement des facultés de votre âme.

« *Ceci est certain*. Marcher résolument vers la Vérité, la discerner *une* sous tous les aspects qui la reflètent, bannir impitoyablement tout parti-pris, tout orgueil, étudier son âme et ses mouvements avec soin, ce sont, me semble-t-il, les procédés les plus sains.

« L'Harmonie, c'est un secret sublime qu'on n'entend guère.

« Continuez vos chauds appels du cœur vers la Vérité, au-dessus de tous systèmes, vous finirez par mettre le pied sur le seuil des réelles merveilles que les orgueilleux intellectuels cherchent en vain ; vous aboutirez au grand soleil d'amour et de sincérité.

« Amour donne tout ».

Qui n'a reconnu, dans ces lignes, le vaillant apôtre Amo ? Ces paroles, je vous les transmets ; qu'elles retentissent jusqu'au fond de votre être et vous fasse méditer.

Spiritualistes de toutes les écoles, matérialistes aux tendances unitaires,

doctrinaires de tous les dogmes, prêtres ou laïques, écoutez la voix qui parle à tous indistinctement le même langage : Aimez-vous. Entendez tous la divine musique qui berce l'enfant, l'homme mûr et le vieillard, et que traduisent tant bien que mal les poètes, les philosophes et les chercheurs : Soutenez-vous.

Sentez l'harmonie des sphères, des êtres, de la Nature.

Elevez-vous, abandonnez, par instants, les détails, et ne voyez que l'ensemble.

Associez-vous, par la pensée, au travail de la Providence. Coopérez avec elle au grand œuvre. Chassez les démons qu'on appelle orgueil, hypocrisie, luxure, envie, lâcheté, ennui ; appelez de tous vos vœux les saints anges qu'on nomme charité, dévouement, sincérité, courage, gaieté. Montez, montez toujours, jusqu'à ce que vous n'aperceviez plus que la grande Nature accomplissant son œuvre sous l'œil paternel du Créateur.

Vos croyances vous sont chères, vos rites vous sont sacrés, gardez tout ; ne sacrifiez rien. Illuminez-les seulement à la lumière de Vérité ; harmonisez-les avec la musique idéale. La lumière a toutes les couleurs ; la musique a toutes les gammes. Le cœur a tous les amours ; l'esprit a toutes les sciences.

Cette idée vous est inaccessible, dites-vous, c'est que vous n'aimez pas encore. Vous ne savez pas et il faut apprendre.

Le cœur est au centre, il attire tout à lui. Celui qui aime sait tout, peut tout. Il domine toutes les facultés ; il est le maître du cerveau et des organes inférieurs. Il leur commande. Quand il parle, tout se tait.

Mais qui sait aimer ? C'est-à-dire qui sait s'identifier avec son semblable, avec la Nature, avec Dieu même ?

Voilà le mystère : l'identification.

Les chemins qui vous y conduisent se nomment : simplicité, humilité, silence.

La parole est impuissante. Les mots ne sauraient traduire ma pensée. Il faut que chacun médite dans le recueillement et attende dans le silence que la voix se fasse entendre.

Le désir, l'aspiration, la prière fervente sont les facteurs les plus sûrs.

Vous ne le pouvez, vous n'éprouvez que sécheresse, lassitude, fatigue, ennui. Il vous faut le bruit de la discussion, la distraction de la lecture ou des spectacles qui frappent vos sens ; vous vous éloignez de la vérité-une ; vous n'en apercevez que les reflets, les aspects multiples ; vous êtes inquiets ; vous vous agitez, vous dépensez vos forces, vous ne savez où aller, où vous arrêter. Vous n'êtes que de pauvres créatures désemparées, ballottées par la tempête.

Un temps viendra pourtant où vous serez lassés, où vous chercherez le repos, non ce repos de la mort, mais cette paix de l'âme qui a enfin entrevu le Vrai, l'Essence pure.

Voulez-vous sincèrement étudier cette science de l'amour ; voulez-vous sentir réellement en vous ces effluves divins qui ravissent l'âme et lui font pressentir la béatitude ? Voulez-vous connaître la charité ; voulez-vous ne faire qu'un avec la création et les créatures ?

Ecoutez. Point n'est besoin d'étudier dans de gros livres. Regardez autour de vous ; vous verrez quelques-uns de vos frères éprouvés par la souffrance. Attachez-vous, pour commencer, à l'un d'eux ; suivez-le ; pénétrez dans sa vie de chaque jour ; entendez ses sanglots ; pleurez avec lui. Vous ne pouvez ? Lui n'est pas vous. Son âme n'est pas la vôtre ; ses douleurs ne sont pas vôtres. Attendez : suivez-le toujours ; ne pensez plus à vous, vivez de sa vie, identifiez-vous avec lui. Pensez que vous êtes changé en un personnage nouveau ; vous ne tarderez pas, par la force de l'habitude, à devenir ce personnage, à souffrir, à gémir, à espérer, comme il souffre, comme il gémit, comme il espère lui-même. Vos deux âmes ne feront qu'un ; ce que l'une éprouvera, l'autre le ressentira ; et comme votre seule préoccupation sera d'adoucir ses maux, les vôtres, par conséquent, vous découvrirez en vous des trésors de bonté, de dévouement et de pitié. Par la pénétration de vos âmes, vous serez *un*. Poursuivez l'expérience ; attachez-vous à deux, puis à trois, puis à quatre de vos semblables, et agissez avec ceux-ci comme avec le premier. Vous trouverez enfin l'*Identique* : Dieu dans toutes ses créatures, Dieu qui est la Puissance, la Bonté, l'Amour enfin.

C'est par l'exercice continu de la charité, de l'abnégation que vous finirez par atteindre les sommets d'où vous contemplerez, ravis d'une joie sainte, les mondes et les êtres se mouvant dans l'immuable.

Congrès du spiritualisme, Congrès spirite, Congrès de la théosophie, Congrès d'études à l'infini, abritez-vous sous l'égide du Congrès de l'Humanité.

Il vous unit tous ; il vous résume. Il ne vous dit à aucun : vous errez ; mais au contraire, il vous encourage chacun dans votre voie. Il y a une vérité spirite, il y a une vérité théosophique ; il y a une vérité occultiste ; mais il y a la Vérité sans épithète. Il y a l'amour filial, il y a l'amour fraternel ; mais il y a aussi l'amour sans phrases.

Le Congrès de l'humanité vous voit tous avec bonheur suivre votre voie ; Il vous dit : Allez, enseignez toutes les nations, répandez partout la semence. Vous êtes tous animés de l'esprit de progrès, de régénération et de dévouement. Je suis avec vous, pour vous et en vous. Vous n'êtes pas

divisés, ou plutôt vos divisions ne sont qu'apparentes et ne portent que sur les détails. Tous, vous contemplez le même soleil qui éclaire, qui réchauffe et qui vivifie Vous êtes tous frères, vous avez la même destinée ; pour tous la patrie est la même. Quels que soient les chemins que vous suiviez, ils vous conduiront tous au même but : l'Unité. Il n'y a ni haut ni bas, ni droite ni gauche. Il n'y a pas de distances, ni de mesures. La langue n'a pas de nom pour définir l'indispensable, l'immuable, l'ineffable : le cœur seul peut comprendre.

Aimez donc et vous comprendrez ; ne voyez dans vos frères que d'autres vous-mêmes ; vous souffrez de voir parmi eux des fourbes, des imposteurs, des orgueilleux, des sensuels ; plaignez-les, aimez-les encore plus que les autres, parce qu'ils ont encore plus besoin de votre amour ; songez à leur horrible destinée ; songez que vous pouvez les ramener et qu'il suffit d'un éclair pour qu'ils retrouvent leur chemin.

*
* *

Au moment où j'écris cette dernière ligne, je reçois de M. Marius Decrespe le volume annoncé dans diverses revues : *Le Congrès de l'Humanite* par *Amo,* avec préface et commentaires de M. Decrespe.

« Homo sum et nil humani
A me alienum puto ». (1)

Telle est l'épigraphe du livre.

Je n'ai pas le temps de le lire en entier. Pour le moment je le feuillette et je lis ceci :

« La tendance générale actuelle est de juger les hommes et les choses par leurs divergences, alors que la méthode naturelle serait de mettre en lumière seulement leurs points de contact ».

« Il est bon, indispensable que chaque chose reste ce qu'elle est, que chaque homme conserve ses habitudes et ses convictions particulières, que chaque système philosophique, social, religieux, et chaque école d'art garde la méthode et les procédés qui font sa jouissance et sa valeur, que tout, en un mot, joue le rôle que la nature et les circonstances lui assignent. Et, dans ces conditions, pour réaliser pratiquement l'unité humaine, avec toutes ses conséquences possibles, il suffirait que chacun voulût bien reconnaître à tous les autres le droit d'agir avec toutes ses potentialités, jusqu'aux limites où les droits d'autrui en recevraient quelque atteinte ».

Je n'ai pas besoin d'insister sur la portée considérable de cet ouvrage.

(1) Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Tous voudront le lire et le méditer, et quand tout le monde l'aura lu et surtout *compris*, la réalisation sera proche.

Préparons-nous au Congrès de l'Humanité. Répandons-en l'idée ; convions tous les penseurs à ces grandes assises de 1900.

Qu'est-ce que nous réserve l'avenir ?

Ce siècle finira-t-il dans des convulsions sociales ?

La tempête est-elle proche ou lointaine ?

Nous, nous ne le savons pas et nous ne voulons pas le savoir. Attachons-nous à notre rôle ; prêchons la fraternité, calmons les souffrances, montrons le but, le bonheur des peuples par l'amour.

Il suffit de l'appeler de tous ses vœux ; le désir est une force ; la volonté unie au désir est une puissance magique.

Sachons vouloir.

Alban DUBET.

Le Spiritisme Expérimental



SÉANCE DU 10 AOUT.

Nous étions douze personnes ce soir-là. Nous eûmes d'abord des coups très violents frappés sur les panneaux du lit, sur les murs, sur l'armoire, etc. Le médium voit ensuite l'Esprit Frappeur tenant un bouquet superbe. A notre prière, des fleurs sont lancées à nos pieds.

Nous allumâmes et nous vîmes qus les fleurs avaient été projetées aux pieds des assistants formant la moitié de notre cercle et toutes du même côté ; et, chose remarquable, elles étaient disposées alternativement de cette façon : un œillet, une rose, un œillet, une rose, un œillet.

Nous éteignons de nouveau et remercions les Esprits de ces apports magnifiques. Aussitôt des coups formidables retentissent, applaudissements, sifflets ; puis ce sont des grattements, l'imitation du vol d'un papillon ; plusieurs Esprits frappent à la fois et dans tous les sens.

Après un moment de repos, le médium obtient des visions. Plusieurs Esprits viennent à tour de rôle se montrer tels qu'ils étaient de leur vivant ; la plupart sont reconnus par les assistants d'après le détail qu'en donne le médium. A signaler, notamment, l'apparition d'un jeune soldat qui fait le simulacre de se pendre ; on reconnaît immédiatement le soldat Fourtanet qui se suicida il y a cinq à six mois, et dont l'apparition spon-

tanée nous offre une preuve bien réelle de l'existence et de la survivance de l'âme. Le médium voit ensuite un sous-officier de dragons qui est immédiatement reconnu par ses parents présents pour la première fois à la séance, et que le médium, évidemment, n'avait jamais connu, etc., etc. Enfin le médium voit l'Esprit Frappeur qui sur sa pancarte fluidique a écrit d'un côté : « C'est fini pour ce soir » et de l'autre « la prochaine fois, nous vous donnerons mieux que cela ».

Nous n'avions jamais obtenu des résultats aussi beaux.

SÉANCE du 31 AOUT

A cette séance, outre les coups ordinaires dont l'énumération deviendrait fastidieuse à force d'être répétée, les Invisibles s'emparèrent des chapeaux de paille que leurs possesseurs avaient déposés près du lit, sans se douter qu'ils allaient servir à une manifestation. Ils les firent voler dans la salle, puis ils les approchèrent de nos visages et, s'en servant comme d'un éventail, nous procurèrent une fraîcheur que nous reçûmes avec le plus grand plaisir, car la chaleur était très intense et le local très petit pour une assistance assez nombreuse.

Le fait le plus remarquable de cette séance fut la série d'apports de fleurs que nous obtînmes. Jamais, à aucune séance, nous n'en eûmes avec une aussi grande abondance. Et, remarque capitale, avant que les divers apports se soient réalisés, notre jeune médium voyait les Esprits, au nombre d'une quinzaine, tous réunis et tenant chacun dans leurs mains de superbes fleurs de toutes couleurs.

A un moment donné, le médium nous annonce que tel ou tel Esprit va nous lancer ses fleurs, et aussitôt une véritable pluie de fleurs est projetée sur les assistants. Ce fait se reproduit ensuite deux ou trois fois, et toujours précédé de la prédiction du médium.

Nous en reçûmes tous, sur la tête, sur les genoux, à nos pieds. Une odeur fortement accusée et très agréable remplissait la chambre, et à la lumière, nous ramassâmes des tiges, des feuilles, des fleurs de toute espèce, une superbe rose, des marguerites, etc.

SÉANCE du 10 SEPTEMBRE

Ce soir-là, nous n'eûmes point d'apports. Mais un fait nouveau tout aussi extraordinaire fut obtenu.

Nous ne rapporterons plus, jusqu'à nouvel ordre, les bruits divers obtenus à chaque séance et qui varient d'intensité, depuis les simples grattements d'ongle sur le mur, jusqu'aux coups formidables qui nous portent à croire que le lit va se briser ; qui varient aussi de nature,

grattements, coups de poings, applaudissements, sifflets, claquements de doigts, bruits d'ongles, etc. Nous ne citerons désormais, afin de ne pas nous répéter outre mesure, que les faits nouveaux, les observations dignes de plus d'intérêt qui seront offertes à notre recherche. C'est ainsi qu'à cette séance, nous eûmes par coups frappés la phrase suivante : « Je veux écrire » dictée par l'Esprit typteur.

Nous mimes alors au pied du lit, hors de la portée des fillettes, une feuille de papier blanc sur un carton avec un crayon à côté.

Nous entendîmes tous bien distinctement le bruit du crayon écrivant sur le papier, sans le recours d'aucun médium. Nous eûmes par deux fois la phrase suivante : « Mes chers amis, ce soir je ne peux pas faire d'apports ». Après quelques coups, la séance fut levée.

BEAUBIAL.

Partie Littéraire

LES PAS SUR L'ESCALIER

A Monsieur le docteur X, directeur de la *Revue Spirite et hypnotique.*

MONSIEUR,

Vous êtes, je le sais, un grand savant, et, je l'espère, un homme pitoyable. Il n' s'agit point de résoudre un problème scientifique, mais de calmer une âme bouleversée par des événements extraordinaires. J'ai dix-huit ans, je suis très ignorante, je viens d'être gravement malade. A ceux qui m'entourent, je n'ose pas dire ce qui s'est passé, on ne me croirait pas. Mais à vous, monsieur, qui avez dû voir et entendre bien des choses étranges, je veux raconter cette histoire franchement, simplement, comme une confession.

* * *

Au moment où ces faits ont eu lieu — il y a deux mois — j'habitais, seule avec mon père, médecin retiré, une maison située dans un chemin de traverse et composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Devant, une rangée de platanes la voile, tandis qu'en face, un haut mur lui fait une

ombre triste. Elle a d'épais volets bruns, et une massive porte en chêne dont les ferrures rouillées grincent en s'ouvrant.

A l'intérieur, un vestibule sépare le rez-de-chaussée en deux parties égales ; à droite le salon, le bureau de mon père avec sortie unique sur le vestibule. A gauche, même disposition pour la salle à manger et la cuisine. Un escalier de quatorze marches, éclairé au milieu par un étroit vitrage, conduit à l'étage supérieur. Là, on trouve cinq chambres donnant toutes sur le corridor, la première, au fond, à moi ; la suivante, à mon père ; les trois autres inoccupées.

Aucun domestique ne couchait dans la maison, et cela depuis une terrible aventure survenue pendant mon enfance.

Nous avions alors un valet de chambre. Une nuit cet homme pénétra dans l'appartement de mon père pour le voler et le menaça d'un couteau de cuisine. Dénué d'armes, petit et chétif, mon père tint pourtant son agresseur en respect jusqu'à ce qu'on put venir à son secours. Mais, cette tentative de meurtre lui avait laissé une telle méfiance que, désormais, il n'osa plus prendre de domestique chez lui, et nous dûmes nous contenter d'une femme de journée qui partait tous les soirs à 8 heures. Mon père fermait lui-même la porte derrière elle, et tirait bruyamment les grosses barres de fer transversales qui rendaient l'entrée de la maison impraticable. Par surcroît de précaution, sa lampe à la main, il visitait la salle à manger et la cuisine, puis, montant au premier, examinait les cinq chambres. Je le suivais pas à pas, les yeux dilatés, ne pouvant me défendre d'une vague appréhension, comme si de quelque coin, allait surgir un homme armé d'un couteau.

Nous redescendions l'escalier. Les pas de mon père, nerveux, inégaux, l'un prompt, l'autre lent, avec parfois un brusque arrêt, frappaient les marches d'un coup fort qui imprimait une secousse à la rampe. Traversant le salon, nous entrions dans le bureau. Mon père posait sa lampe sur la table tout encombrée de paperasses, et je m'asseyais non loin de lui avec quelque ouvrage d'aiguille.

C'était vraiment un homme étrange que mon père. Son aspect surprenait par une extrême maigreur, une de ces maigreurs à peau vide et flasque qui semblent produites par quelque cause grave, maladie ou excès de fatigue.

Son teint, d'un blanc opaque, taché de jaune sur les paupières, était exsangue, comme aussi ses lèvres qu'agitait un tremblement continuel. Tout au fond des orbites luisaient des yeux bleu-gris dont certains rayons de lune m'ont rappelé la clarté pâle et aiguë. Il parlait peu et ce qu'on lui disait ne semblait arriver jusqu'à son intelligence qu'à travers une brume

épaisse. Ses mouvements, saccadés, étaient ceux qu'une pile électrique communique aux corps inertes, et tout en lui donnait l'impression trouble d'un mort animé d'une vie factice ou d'un vivant presque détaché de la vie.

Ce changement datait de la perte de ma mère, survenue après quinze ans de bonheur complet. Et de quelle horrible façon.

Un soir, nous étions tous trois réunis autour de la lampe. Ma mère, si jeune et si joyeuse qu'on l'eût prise pour ma sœur, racontait en riant quelque folle histoire. Et j'ai encore dans la mémoire le timbre de sa voix, une voix suave, musicale, veloutée, une voix étrangement charmeuse, une voix qui entrait dans une âme pour la faire vibrer toute de je ne sais quelle volupté.

Soudain, au milieu d'une phrase, elle s'arrêta, porta la main à son cœur d'un geste d'angoisse, et se renversa morte.

Si violente fut la commotion chez mon père, qu'il tomba aussitôt dans un sommeil cataleptique de plusieurs jours. Cette crise ne se renouvela point, mais il en avait conservé une sorte d'engourdissement qui parfois faisait place à une excessive surexcitation nerveuse.

Oh ! quelle toujours vivace douleur nous ressentions, mon père et moi ! Dans nos soirées solitaires, nous parlions de la morte bien-aimée. Un désir, sans trève, préoccupait mon père. Il eût voulu connaître le grand mystère de l'au-delà, savoir en quelle inaccessible région reposait pour jamais sa chère adorée.

Je lui disais :

— Ma mère est au ciel.

Mais lui, sceptique, hochait la tête. Avec une sorte de curiosité exaspérée, les traits crispés par l'effort, il lisait de nombreux et étranges volumes, comme si, par eux, il eût pu trouver la solution de l'irritant mystère.

Cette lecture l'absorbait à tel point que lorsque, au coup de dix heures, je lui souhaitais le bonsoir, c'est à peine s'il s'interrompait pour poser sur mon front des lèvres distraites.

Le laissant à ses études, je remontais seule.

Vite couchée, je ne m'endormais point. Dans les ténèbres une angoisse m'étreignait. Toujours et toujours j'évoquais le souvenir de cette nuit atroce, avec une implacable précision. D'abord le bruit sourd d'une lutte, un halètement profond, râle tout à l'heure, puis ce cri : canaille ! canaille ! soudain jeté d'une horrible voix, une voix qui s'étrangle dans une gorge qu'on presse.

Et recroquevillée dans mon lit, aux écoutes, je guettais quelque son

venant du bureau de mon père qui me fit sentir sa rassurante présence. Peut-être fut-ce à une attention surexcitée durant tant de nuits que je dus de posséder cette activité d'ouïe vraiment extraordinaire. Je percevais les mondres bruits, la brise secouant les volets comme une main furtive, le brusque craquement d'un meuble, le grignotage menu d'une souris dans le mur, et des bruits plus subtils encore, ces bruits inexplicables, ces vibrations, ces frissons, qui feraient croire que, pendant que dorment les êtres, les choses, à leur tour, s'animent d'une vie mystérieuse.

Tard dans la nuit, j'entendais d'abord le claquement d'un livre refermé, puis le vrissement d'une chaise qu'on repousse, puis, coup sur coup, deux bruits semblables, la porte du bureau et la porte du salon qu'on ouvrait, enfin, sur l'escalier, des pas inégaux et forts. J'en comptais quatorze avec, chaque fois, la secousse de la rampe sous une main un peu lourdement appuyée. Alors je respirais, mon cœur recommençait à battre d'un mouvement régulier, une chaleur naturelle revenait à mon corps glacé. La nuit n'avait plus de terreur pour moi maintenant que je sentais une protection voisine. Et je m'endormais d'un sommeil confiant.

Il en fut ainsi jusqu'à une certaine nuit... l'horrible nuit !... Je ne sais si quelque léger avertissement m'y avait préparée, je ne sais si elle arriva dans son terrifiant imprévu, mais la sensation éprouvée alors est encore si présente en moi que je n'y puis songer sans frissonner.

C'était une nuit extraordinairement silencieuse. Nul bruit au dedans, nul bruit au dehors, pas le moindre souffle, l'immobilité absolue, l'arrêt de tout. Et je me sentais oppressée d'une angoisse vague comme dans l'attente de quelque frayeur prochaine. Fut-ce tôt ? fut-ce tard ? De semblables instants ne se comptent point à l'ordinaire mesure. Soudain j'entendis sur l'escalier des pas effleurants, comme ceux d'un homme qui aurait ôté ses souliers.

Quelle étrange idée a donc eu mon père ? Dressée toute, j'écoutai avec un étonnement croissant. Les pas se rapprochaient toujours, légers et égaux, bien plus égaux que de coutume. Pourquoi donc cette différence ?

Ils devaient être parvenus en haut quand, tout à coup, je perçus le grincement de la porte du bureau, puis de la porte du salon, puis, de nouveau, sur l'escalier, des pas forts, inégaux, avec la secousse de la rampe. Les pas de mon père cette fois. Alors les autres, les premiers ?

Une sueur glacée mouilla mes tempes, mon cœur battit, affolé. Oh ! sûrement c'est le domestique, l'assassin qui est monté à pas muets, son couteau de cuisine à la main... il s'est caché dans la chambre... mon père

monte à son tour... l'homme va s'élancer sur lui, l'empoigner à la gorge... mon Dieu !.. Il faut courir... empêcher mon père d'entrer... vite... vite !...

Je veux me lever, mais je retombe sur mon lit, le corps mou, l'âme défaillante, évanouie.

. . . .

Quand je repris connaissance, il faisait grand jour. Une flambée de soleil chauffait mes vitres.

Que s'était-il donc passé durant ma longue inconscience ? Oh ! ces pas... l'assassin...

Vite habillée, je bondis hors de ma chambre. Devant la porte de mon père, une atroce angoisse m'arrêta. Si j'allais trouver les meubles bousculés, les tiroirs ouverts et sur le parquet du sang.

D'une poussée violente j'ouvris la porte.

— Quoi ? qu'y a-t-il ?

C'était mon père qui, réveillé en sursaut, se dressait sur son lit. Alors, dans ma joie, mes nerfs se détendirent et brusquement je fondis en larmes.

Mon père me regardait, les yeux encore vagues. Il semblait secouer son engourdissement avec effort.

— Qu'as-tu ? murmura-t-il.

Je balbutiai :

— J'ai eu si peur !... figure-toi !... cette nuit, j'ai entendu des pas, des pas sur l'escalier...

Alors il s'éveilla complètement. Ses yeux devinrent plus vifs.

— Des pas sur l'escalier !... C'était moi qui montais !

— Non, fis-je avec force, non ! Lorsque *les* pas ont atteint le palier, alors seulement j'ai entendu la porte de ton bureau s'ouvrir et de nouveaux pas résonner, les tiens, ceux-là !

Je tremblais en parlant. Avec un sourire incrédule, mon père me dit :

— Sais-tu ce qui est arrivé ? Tu t'es assoupie. Juste au moment où tu croyais percevoir des pas en rêve, tu t'es réveillée et tu as entendu mes pas. Ces deux impressions successives, l'imaginaire et la réelle, ont été si rapprochées que tu les as crues toutes deux véritables.

Cette explication satisfit ma raison, mais dans le mystère de mon âme une terreur s'obstina.

Mon père s'en aperçut et remarqua doucement :

— Ce n'est pas moi, ce ne peut pas être un autre, puisqu'il n'y a que nous deux ici, donc ce n'est personne. Tu ne crois pas aux revenants, j'espère ?

Je n'osai insister davantage, mais toute la journée m'oppressa un malaise grandissant aux approches de la nuit.

Et lorsque mon père, à son habitude, tira les grosses barres de la porte, une question anxieuse m'échappa :

— Ne crois-tu pas, dis, ne crois-tu pas qu'un homme puisse se cacher dans la maison ?

Il se tourna vers moi.

— Ah ! ça, ma petite, qu'est-ce donc que cette folie ? Tiens, vois, mais vois toi-même !

Et tour à tour levant et abaissant sa lampe, il fouilla les coins, scruta les placards, examina sous les meubles, derrière les rideaux, même il ouvrit une fenêtre pour que je pus regarder au dehors. La noirceur bleue du ciel avait une transparence dure de pierre précieuse. Devant les maisons, les arbres étendaient un rideau d'ombre immobile, et la route s'allongeait à droite et à gauche, déserte.

Alors mon père ferma tous les volets. Ils étaient, comme la porte, assujettis intérieurement par une barre de fer qu'on ne pouvait tirer sans qu'elle grinçât fortement.

— Tu vois bien, affirma-t-il, personne dehors, personne dedans, toi et moi seuls dans la maison, tu n'as plus sujet d'avoir peur !

Et pour me rassurer tout à-à-fait, il voulut m'accompagner jusqu'à ma chambre.

— Laisse ta porte ouverte, me dit-il. En bas, je laisserai les deux portes ouvertes aussi. De cette façon tu seras plus tranquille.

Il me quitta. Son pas frappa les marches, s'éloigna. J'entendis, très net, le glissement de son fauteuil, puis le craquement des élastiques sous son poids.

Je me couchai calme, mais c'était là un calme factice. Je le sentais par la tension de mes nerfs, par cette appréhension qui, à mesure qu'avançait l'heure, croissait jusqu'à devenir intolérable. Pourtant, au premier bruit que je perçus après un très long silence, je ne cédai point à ma terreur, je raidis ma volonté, je me raisonnai : « C'est sans doute le vent qui soulève la portière du vestibule. » Mais un second bruit semblable me fit tressaillir violemment, — un troisième, un quatrième, à intervalles égaux, comme un pied léger effleurant chaque marche, — un cinquième, un sixième, j'en comptai ainsi quatorze, les quatorze marches. Qu'était-ce ? Qu'était-ce ? Qu'était-ce donc ?.....

Les pas s'arrêtèrent sur le palier, faibles toujours, et pourtant ils retentirent jusqu'au fond de moi, comme si on eût marché sur mon cœur. L'instant d'après ils furent devant ma porte entr'ouverte.

Les yeux dilatés, fixés sur la raie d'ombre, je ne vis rien, mais je sentis un souffle frais comme l'air que déplace le passage rapide d'un corps.....

Le frisson des surnaturelles épouvantes me traversa, ce fut comme une subite dissolution de tout mon être, plus de corps, plus d'âme, l'entrée dans le néant.

. . . .

J'ai bien souvent remarqué comme une dualité de notre individu. Il semble qu'il y ait en nous deux êtres distincts, l'être du jour, vivant, actif, raisonnable, et l'être de la nuit plus affiné, plus nerveux, plus vibrant, propre à entendre d'autres bruits, à voir d'autres choses, à éprouver d'autres sensations.

Chez moi ce fut l'être du jour qui surgit du néant avec la vague ressouvenance de l'être nocturne. En une sorte de demi-lucidité, je fis ma toilette, je descendis dans la salle à manger.

Mon père était à table. Il ne leva point la tête à mon entrée, ne me dit pas bonjour et se laissa embrasser sans bouger.

Je remarquai alors une très profonde altération en lui ; d'ordinaire un peu raide, il était maintenant tout affaissé, comme détendu. Il semblait sous le coup d'une lourde torpeur. Ses yeux rapetissés par la bouffissure des paupières, avaient le vague qu'on voit dans ceux des vieillards en enfance. Sa volonté ne dirigeait même plus ses mouvements, car ses bras tombaient, flasques, au long de son corps, et il laissa enlever sa tasse sans y avoir touché.

Il m'inquiéta. Je lui demandai :

— Qu'as-tu fait hier soir ? As-tu travaillé ?

Je dus répéter ma question. Enfin, tournant vers moi ses yeux ternes, il bégaya :

— Je ne sais pas. J'ai dormi.

Après déjeuner, je lui proposai de sortir, pensant que l'air lui serait favorable. En effet, son teint reprit une coloration naturelle, ses yeux brillèrent à nouveau. Ce fut comme un réveil soudain. Pour la première fois depuis le matin, il sembla me voir et me dit avec intérêt :

— Eh bien ! as-tu passé une bonne nuit ? Et ce bruit de pas ?

Je ne répondis point. Il me sembla qu'à traduire ma terreur en paroles, je tomberais là, sans connaissance.

Lui crut que je n'y pensais plus.

— Tu vois bien ! une idée !

Et il se mit à rire. Maintenant il était agité, marchant, gesticulant, parlant avec surexcitation. Je ne l'écoutais point, devenue étrangère à ce qui m'entourait, murée dans l'épouvante persistante de la nuit dernière.

Oh ! ce souffle, ce souffle dont la seule pensée faisait encore frémir ma chair comme sous un répugnant contact ! Quel était cet être dont les pas résonnaient, dont le corps déplaçait l'air ? Pas un être vivant, un être comme les autres, puisque, invisible le jour, il ne surgissait que la nuit, dans la maison vide et close ? Pourquoi montait-il l'escalier avant mon père, après moi, pourquoi ? D'où venait-il ? Que voulait-il ?

Et dès que tomba le crépuscule blême qui fait les chambres inquiétantes, j'eus peur de le savoir là, rôdant peut-être dans l'attente de la nuit.

L'habituelle visite du logis ne me rassura pas. Puisque les portes et les volets, et les barres de fer, toutes les fermetures ne l'avaient point empêché d'entrer hier, pourquoi réussiraient-elles mieux aujourd'hui ?

Et plus tard, dans le bureau de mon père, je ressentais encore cette peur qui, depuis l'horrible instant, s'était attachée à ma chair tressaillante, insinuée dans toutes mes fibres pour ne plus me quitter.

Mon père ne s'en aperçut point, tout occupé à feuilleter des revues arrivées par le courrier du soir. Le tremblement de ses lèvres était, à ce moment, fort accentué, et quand il voulut couper une des revues, je remarquai qu'un tremblement semblable agitait ses mains, à tel point qu'il n'y put parvenir. Avec un geste d'impatience il me la tendit :

— Tiens, petite, rends-moi le service de couper ceci.

C'était une brochure noire avec, en lettres d'or, ces mots : « Révélations sur le Mystère ». Couverture bizarre et titre plus bizarre encore ! De quel mystère parlait-on ?

Les feuillets coupés, je la rendis à mon père. Et tout de suite il s'absorba dans la lecture qui lui arrachait des exclamations de vif intérêt : « Ah ! étrange ! remarquable ! étonnant ! »

Je ne sais pourquoi ce soir là, au lieu d'allumer sa lampe, il avait posé sur la table les deux chandeliers d'argent qui, de coutume, ornaient la cheminée. La petite flamme qui tremblait en haut des longues bougies, telle une flamme de cierge, éclairait tristement son visage aux paupières baissées, si rigide et si pâle qu'une impression douloureuse me poignit.

Dix heures sonnèrent à la vieille pendule. Il n'entendit point. Il avait posé la revue noire de côté pour en lire une autre.

Je lui dis :

— Bonsoir, père, je vais me coucher !

Il ne répondit point. J'aurais cru qu'il dormait, sans le léger battement de ses paupières.

Alors, pour attirer son attention, je posai la main sur sa manche, ce faible attouchement le fit sursauter comme si tous ses nerfs eussent reçu un choc et il fixa sur moi un regad sans pensée.

Je repris :

— Je vais me coucher, père. Ne monteras-tu pas bientôt ?

Il répliqua d'une voix machinale :

— Bientôt.

J'insistai.

— Tout à l'heure, je t'en prie ! Tu monteras tout à l'heure ?

De nouveau il avait penché la tête sur son livre. Avec un évident effort, comme si les mots lui eussent été arrachés de force, il répéta :

— Tout à l'heure.

Je pris mon bougeoir, j'ouvris la porte. Oh ! ces profondeurs noires !... Quelle peur je vais avoir là-haut, toute seule ! Que faire en attendant mon père ?... Tiens ! si je lisais cette étrange revue : « Révélations sur le Mystère ».

Allongeant la main, je m'en emparai. Mon père ne bougea point. Je sortis, je traversai, courant, le vestibule, en hâte je grimpai l'escalier, j'atteignis ma chambre. Là, posant ma bougie sur une table près de la fenêtre aux rideaux baissés, je m'assis et j'ouvris la revue noire. Mes yeux, au hasard, tombèrent sur ce passage : « Le sujet est mis en état profond d'hypnose par la volonté de l'opérateur ou parfois même il y tombe accidentellement. Alors dans l'obscurité les personnes très sensitives voient des effluves lumineux émaner de son visage, de ses mains, de tout son corps, jusqu'à former... »

Je m'interrompis. Les mots dansaient sous la lueur charbonneuse de ma bougie aux trois quarts consumée. Et mon père qui ne montait pas ! Pourquoi tant s'attarder ? S'il lisait, j'entendrais le froissement des pages ; s'il écrivait, le grincement de la plume. Mais non, pas le moindre bruit, pas même les irrépressibles mouvements qu'on fait en s'agitant dans un fauteuil... rien... rien !..

L'esprit distrait par une vague inquiétude, j'essayai de reprendre ma lecture, mais sans comprendre, ayant sauté des pages.

« Et cette lumière émanant du sujet, ce corps astral fut projeté à quelques centimètres de lui par secousses régulières. »

Ici les lettres se brouillèrent. La flamme s'éteignit brusquement. Alors dans ce noir et dans ce silence, je me sentis effroyablement seule, comme si la pensée veillante de mon père, cet invisible lien entre lui et moi s'était soudain rompu. Et l'ombre autour de moi semblait se rapprocher, m'envelopper comme un suaire, j'eus peur de ne plus pouvoir bouger, de ne plus pouvoir appeler, de mourir là, étouffée par ces ténèbres sournoises et muettes... oh ! non ! non ! pas encore... pas ainsi !... Je veux leur échapper... me réfugier auprès de mon père !...

Dans une soudaine panique, violemment j'ouvris la porte, je fus sur le palier. Par le vitrage se glissaient de vagues lueurs blêmes — clair de lune ou jour commençant. Les marches et la rampe s'accusaient distincts en bas, en haut noyés d'ombre plus épaisse.

Sur le mur du corridor, les portes marquaient de longues taches pâles. J'allais descendre quand, juste à ce moment, j'entendis dans le vestibule, au-dessous de moi, un bruit de pas légers... Serait-ce ?

Oh ! savoir ! savoir !

Et m'appuyant au mur, la volonté raidie, les yeux fixés sur l'escalier, j'attendis.

Quelques secondes d'atroce angoisse, puis je vis monter lentement, d'un mouvement automatique, la main sur la rampe, la tête penchée, ce qui me sembla être mon père, mais pourquoi sur cette noirceur s'y accusait-il si vague, comme une silhouette brumeuse ?

Je courus au-devant de lui :

— Père ! Père !

Il continuait à monter régulièrement. Bientôt il fut près de moi.

Alors.....

On ne peut pas mourir de frayeur, non, je l'affirme, car, à cette minute précise, j'ai ressenti la plus effroyable épouvante qu'un être humain puisse éprouver, et je suis restée debout, et je n'ai pas poussé un cri... et celui qui montait avec ces pas effleurants, les pas... les pas... ce n'était point mon père, c'était sa taille, son apparence, mais pâle d'une pâleur grise, légère d'une légèreté d'ombre... je ne crois pas aux revenants... pourtant je le jure... j'ai vu... j'ai vu un fantôme !

Alors un affolement me poussa dans l'escalier, me fit traverser le vestibule et le salon, me jeta dans le bureau.

Mon père était assis devant sa table, mon père était immobile. Sous la lueur lugubre des deux cierges, son visage paraissait d'une blancheur de cire. Les traits rigides, les yeux fermés, je me ruai sur lui, je crispai mes mains à ses épaules, je le secouai, et haut, très haut, avec cette voix aiguë qu'on a dans les attaques de nerf :

— Père ! père ! réveillez-vous ! J'ai vu... j'ai vu...

Il ne répondit pas, conservant toujours son effrayante immobilité. Une angoisse horrible m'étreignit. De mes doigts tremblants, j'effleurai sa main. Le contact de cette chair glacée fit tressaillir toute ma chair. Mon Dieu !... mon Dieu !...

— Collant ma tête à sa poitrine, retenant mon souffle, j'écoutai :

Etait-ce la terreur qui m'empêchait d'entendre ou bien était-ce que réellement...

De lourdes minutes passèrent, la flamme abaissée des bougies éclairait mieux le rigide visage, les narines pincées, l'atroce regard fixe. J'eus beau écouter.., rien... toujours rien ! Oh ! non, ce n'est pas possible !.., il n'est pas... non ! non ! non !...

M'attachant à lui, mes yeux sur ses yeux éteints, d'un suprême élan de tout mon être je sanglotai :

— Par grâce ! par pitié ! répondez-moi !... j'ai peur !... répondez-moi !

Alors je crus voir remuer ses lèvres. Oh ! si c'était une erreur due à la lueur vacillante des bougies !... Je me penchai avidemment... Non, je ne me suis pas trompée, elles remuaient, les lèvres pâles, comme pour s'essayer à parler.

— Oh ! un mot !... rien qu'un mot !... je vous en supplie !

Encore deux ou trois efforts, et la voix sortit. Quelle voix !... Un grand soubresaut de mon être épouvanté me rejeta en arrière. Quelle voix ! .. Oh ! oui, je voyais les lèvres de mon père remuer, j'étais bien seule avec lui... D'où venait-elle donc cette voix suave, musicale, veloutée, cette voix de femme, la voix de ma mère, l'inoubliable voix de ma mère qui disait :

— Ne me pleure pas ! Je suis heureuse !... Mon âme après s'être peu à peu à peu dépouillée de ses enveloppes terrestres, accomplit son ascension vers le lieu de toute lumière. J'ai traversé les sphères transitoires. Je suis à la veille de mon évolution finale. Après, je ne pourrai plus revenir. Adieu !

Les lèvres cessèrent de remuer, et aussitôt, d'un seul mouvement, le corps oscilla et lourdement s'affaisa, la tête sur la table, comme une masse.

Du secours ! du secours !

Avec une force frénétique, j'arrachai les barres de la porte, je m'élançai dehors, je courus chez le médecin et je le ramenai, tout cela sans raisonner, sans presque savoir ce que je faisais, par cette logique, cette promptitude, cette lucidité, qui vous conduisent dans les crises tragiques de la vie.

Quand nous fûmes dans la chambre, le médecin examinait mon père sans rien dire. Puis il prit la main inerte, souleva la tête. Oh ! le regard de ces yeux vitreux fixés sur les miens ! Et gravement prononça :

Mademoiselle, votre père est mort.

J'eus un cri...

— Mort ! mort !...

— La mort remonte à deux heures environ.

Je bondis vers lui.

— Non !... Non !.. Cela n'est pas !... Tout à l'heure, à l'instant.., ses lèvres remuaient... il a parlé !...

Le médecin me jeta un regard de suprise, et, d'un ton déterminé :

— Mademoiselle, je vous certifie qu'il y a deux heures votre père avait cessé d'exister.

Alors je sentis que tout devenait noir autour de moi, que la terre se dérobait sous mes pieds, je m'évanouis.

* * *

Voilà, monsieur, ce que j'avais à vous écrire. Il y a un mois que ces événements se sont passés. Depuis j'ai été malade, inconsciente, une fièvre cérébrale, m'a-t-on dit.

Me voici rétablie. J'ai recouvré ma raison, j'ai réfléchi longuement, sérieusement. J'ai lu ces livres que lisait mon père et j'ai cru comprendre qu'il avait tenté — et hélas ! réussi cette redoutable expérience : Détacher son âme de son corps pour que ce corps sans vie pût incarner un instant l'âme de sa femme.

Mais au milieu de ces choses effrayantes, parfois j'ai peur que mon intelligence ne sombre. J'ai besoin d'une aide. C'est pourquoi j'ai eu la pensée de jeter vers vous cet appel désespéré. Je vous en supplie, monsieur, ne me repoussez pas, ne me traitez pas comme une pauvre folle !... J'ai encore ma pleine lucidité... Mais si vous ne me répondez pas promptement, peut-être sera-t-il trop tard !...

Tony D'ULMÈS.

Opinions

COMMUNICATIONS SPIRITES

Voudriez-vous nous dire quelle est votre opinion sur les créations fluidiques par la volonté ?

8 Octobre 1897.

Les créations fluidiques de la volonté ne sont pas des conceptions purement imaginatives ; elles existent réellement, et la volonté, projection de force, source d'énergie, impressionne l'éther psychique, agrège ses molécules et détermine la formation d'entités parfaitement définies.

La substance éthérique, c'est-à-dire la matière subtile et pour ainsi dire spiritualisée, est impressionnable aux moindres mouvements de la pensée humaine. Comme l'air vibre sous forme de son, l'éther psychique vibre sous l'influence de la volonté et subit l'action de la pensée humaine.

Cette action se traduit par une impression lumineuse, c'est-à-dire par une forme ; elle se traduit également par une force, c'est-à-dire qu'elle est susceptible de se mouvoir dans une direction donnée et d'agir à distance.

Cette création de la volonté comporte aussi une sorte d'électricité, de magnétisme, qui la doue d'un pouvoir attractif ou répulsif, lui permettant, soit de s'agréger à d'autres manifestations analogues, soit de se dissocier.

La pensée est la force initiale et créatrice par excellence, que ce soit la pensée divine, manifestation de l'intelligence universelle dans les œuvres de la création, ou que ce soit la pensée humaine dans son mode d'action plus limité.

La pensée divine, parfaite et harmonique, se matérialise peu à peu dans la substance pour y organiser la vie ; la pensée humaine, imparfaite et bornée, ne réalise plus dans la matière les lois générales de l'Univers ; mais, comme l'homme est le microcosme du grand tout, il répète dans une faible mesure la magistrale action divine et il impressionne et agrège, lui aussi, les atomes de la matière.

La matière éthérique, impressionnable à la volonté de l'homme, forme comme une vaste zone de substance plastique que la volonté humaine pétrit, modèle à sa fantaisie.

Les mouvements que la volonté imprime à l'éther psychique présentent différents aspects et produisent différents phénomènes en rapport avec la nature et l'émission du mouvement.

Les pensées semi inconscientes que l'être humain laisse émaner de lui-même, douées d'une faible énergie, d'un mouvement lent, n'impressionnent que peu l'éther psychique, et l'impression vague et de peu de durée n'agrège les atomes que faiblement. La forme qui résulte de ces pensées semi-conscientes, sans dessin arrêté, s'efface bientôt.

Si, au contraire, la pensée fortement conçue est projetée avec énergie, elle se manifeste par une forme nettement arrêtée, et dont la persistance est en rapport direct avec l'intensité du mouvement, et avec l'application du mental humain sur cette même pensée.

Une pensée fixe ou dominante crée une image nette et d'une durée qui peut être très longue.

Cette image ou cette force, car cette image est loin d'être inerte, peut

être dirigée par la volonté vers un but déterminé et se manifester par une influence sensible ou occulte.

La volonté produit de véritables courants psychiques qui attirent les pensées analogues et qui luttent contre les pensées contraires.

Et comme l'homme pense continuellement, les créations de sa volonté peuplent le monde psychique et peuvent être perçues par certains voyants.

Très souvent un sujet somnambulique ou doué de la double-vue, percevant ces images que chacun de nous possède dans son atmosphère périspritale, donne l'illusion de voir l'avenir, tandis qu'il ne voit que les formes émanées de nos désirs, ou produites par notre imagination.

Les créations de la volonté se transforment avec la nature des pensées initiales.

Les pensées d'ordre matériel, c'est-à-dire empruntées à des choses concrètes, affectent la physionomie de l'objet réel auquel elles se rapportent.

Ainsi, la pensée d'un chat créera la forme psychique d'un chat, celle d'une fleur créera une fleur, etc. ; si les pensées, passant l'ordre matériel, s'élèvent à l'ordre spirituel, elles se manifestent par des mouvements dont l'impression est plus simple et qui se traduiront soit par une vibration harmonique, soit par une forme géométrique, soit par une impression purement lumineuse et colorée.

Ainsi, les pensées de bonté, de justice, de charité, d'amour, tous les sentiments nobles et élevés qui sont des choses abstraites, projetées dans l'éther psychique, s'y formulent sous l'aspect de mouvements lumineux dont les ondes présentent au sens d'un voyant évolué d'admirables variations colorées, ou des formes géométriques d'une harmonie parfaite.

Au contraire, les créations de la volonté mauvaise produisent des mouvements vibratoires inharmoniques, dont l'impression donne la vision de teintes lugubres, de lignes heurtées, de formes tronquées.

Il est très difficile de vous définir autrement ces créations très réelles de la volonté, d'abord parce qu'il vous est presque impossible de concevoir d'autres formes que celles appréciées par vos sens, et qu'il vous est encore plus difficile de comprendre qu'il existe des manifestations de la matière sans forme, c'est-à-dire se traduisant au sens unique de l'âme par l'harmonie même qui est en elles.

Toutes les notions que vous avez de l'harmonie vous sont fournies par une équivalence, une correspondance matérielle ; cette correspondance détruite, l'harmonie ne cesse pas pour cela d'exister.

Le musicien qui compose une sonate, porte dans son cerveau l'essence de l'harmonie qu'il traduira ensuite par la notation musicale et par les

instruments ; et cependant, avant même qu'une note ait vibré, l'artiste a la perception nette de ce qu'il va matériellement exprimer ensuite.

Ainsi, pour résumer, nous dirons que : des créations de notre volonté, un certain nombre, toutes celles qui sont le résultat d'une pensée matérielle, se rapportant à une chose concrète, impressionnent l'éther psychique d'un mouvement vibratoire reproduisant avec plus ou moins d'intensité et de durée l'aspect de la chose concrète ; tandis que les pensées se rapportant aux choses abstraites et purement spirituelles, bonnes ou mauvaises, transmettent à l'éther des vibrations plus subtiles, traduites par des lignes ou par des luminosités ; enfin les pensées tout à fait élevées sont des forces trop pures pour se réaliser même dans une vibration lumineuse, ou cette lumière est tellement au-dessus des manifestations ordinaires, que ces mouvements ne peuvent être perçus que par des êtres extraordinairement évolués.

L'éther psychique est perpétuellement influencé par la volonté humaine ; les images, les forces diverses émanées des individus, s'y attirent, s'y agrègent, s'y annihilent mutuellement ou s'y repoussent ; l'homme est constamment actionné par ces forces qu'il projette dans le monde astral.

Renforcées par le magnétisme qui se dégage de la volition humaine, cescréations déterminent les courants d'idées, de sentiments qui s'imposent actuellement à l'humanité, courants qui décident les mouvements sociaux, qui impressionnent les foules, qui aident le progrès ou qui l'entravent, selon leur nature, et qui constituent une sorte de circulation psychique éminemment féconde.

Lorsque la science aura reconnu, vérifié, enregistré les créations de la pensée humaine, qu'elle aura démontré avec leur existence, leur action occulte et les lois qui président à leur mode d'évolution, l'homme comprendra qu'il ne lui suffit pas d'agir extérieurement selon la loi morale, si dans son mental il crée des formes mauvaises et inharmoniques ; s'il projette dans l'univers spirituel ces forces mystérieuses et dangereuses qui réagissent ensuite sur d'autres êtres.

L'homme pénétré de cette grande vérité, la tangibilité de la pensée, mettra sa vie spirituelle plus en rapport avec les lois divines, et, élevant le niveau de ses créations psychiques, il s'élèvera lui-même en même temps qu'il élèvera le niveau général de l'humanité.

Alors la somme des pensées pures et bonnes dépassera la somme des intellections mauvaises, et peu à peu, la lumière chassant les ténèbres, le bien repoussera le mal et le réduira graduellement à l'impuissance.

Un Esprit.

LES ÉTOILES



. . . . *itur ad astra.*

Sirius est le soleil de notre soleil. (Delauney. Communication à l'Académie des sciences.)

Chaque planète tourne autour d'un soleil qui se meut relativement aux étoiles. . . Rien ne peut nous faire espérer de déterminer jamais la route absolue de notre soleil dans l'espace. (Clémence Royer.)

Dites-nous vers quel point nous sommes tous emportés, planètes et soleils; quel lieu de repos nous cherchons à travers les espaces et quelle est cette dernière demeure où nous devons nous réunir. (Camille Flammarion.)

Les astres roulent dans leurs orbes immenses, sans repos, sans trêve : ils allaient hier, ils iront demain. Où vont-ils et que cherchent-ils ? Qui peut le dire ? Ce qui est certain, c'est qu'ils vont et qu'ils cherchent. (Père Didon.)

Dieu est le moi conscient de l'infini. (V. Hugo.)

I.

Une étoile paraît moins que la perle fine
Qu'une femme suspend, pour l'orner, à son cou,
Moins que l'humble hochet d'une main enfantine;
Un monde, pour nos yeux, est à peine un bijou.
Ces mondes scintillants ne sont que des atomes
Dans la main qui jeta, sous les célestes dômes,
Des brouillards de soleils au poudroiement obscur;
Et le fourmillement des blondes nébuleuses
N'est que l'arène d'or de ces plages frileuses
Sablant quelque chemin dans les champs de l'azur.

Les étoiles pourtant sont des guides inclites
Menant le chœur issu de leurs glorieux flancs,
Noble chœur planétaire avec ses satellites
Où des feux maternels tous les fils sont brûlants.
Chaque soleil central soutient, dirige, éclaire,
Anime, à son foyer puissant et tutélaire,
Sa race, en lui versant l'or des prospérités,
Et passe, en suzerain, dans ces hautaines fêtes,
En son faste portant des colliers de planètes
Et de mystérieux anneaux d'humanités.

Les soleils sont vivants, vivantes les étoiles,
Et les «Terres du ciel» s'éveillent au matin;
Leur genèse se cache en de nébuleux voiles,
Dans le mystère aussi s'achève leur destin.
La matière toujours jeune, toujours vivace,
Abandonnant la forme éphémère et fugace,
Cherche, en des cycles neufs, toujours plus de beauté;
Conquérant plus de force avec plus d'harmonie,
Elle emplit chastement l'étendue infinie
De l'éternel frisson de sa nubilité.

Et l'être universel dans les formes ruisselle!
Les urnes de la vie épanchent sève et sang:
Partout, la lèvre sombre à l'obscure mamelle
S'attache en un festin sans cesse renaissant.
Sur l'astre lumineux, sur la poussière occulte,
Du mouvement vital éclot l'ardent tumulte,
De l'ombre des tombeaux jusqu'aux gouffres vermeils
Et, dans les profondeurs vagues des empyrées,
D'autres humanités, d'un rayon colorées,
Voguent, sur un atome, à travers les soleils.

II.

Et ces humanités, nos pâles sœurs astrales,
Du fond des cieux lointains échangeant leurs regards,
Poursuivent lentement les obscures spirales
D'une évolution aux multiples écarts.
Les unes — comme nous, dolentes et plaintives, —
Plongent encor le pied dans ces fanges natives
Où l'animalité gît en proie à l'instinct.
L'éclair d'iniquité du glaive mortifère,
Les larmes et le sang leur font une atmosphère
D'où monte un long sanglot qui se perd indistinct.

D'autres êtres humains, dans cette Hiérarchie,
Par l'épreuve ont conquis un rang supérieur;
Leur âme, de justice et d'amour enrichie,
Sur un plus noble front luit en un jour meilleur:
Hors des lois par le fer, avec le sang, écrites,
Loin des fraternités verbales, hypocrites,
Loin d'un or qui souvent se refuse à la faim,

Contre le mal unis en justes alliances,
Ces vivants, sublimés au feu de leurs croyances,
Vers l'Idéal qui rit s'élèvent en essaim.

O fusion intime et subtile des êtres
Que le mur de la chair ne peut plus séparer !
Baisers, oiseaux de feu dont les désirs sont maîtres
Et que, dans leur chemin, rien ne vient égarer ! . .
Frères ainés, sans doute, en des Panathénées,
Se déroule le chœur de vos claires années.
Sous un ciel vous versant sa bénédiction ;
Et vous ! dans les clartés que votre nimbe envoie,
Vous faites rayonner un peu de votre joie
Sur vos frères lointains, astres d'élection !

Votre mélancolique et si mourant sourire
Nous arrive comme un parfum évaporé,
Mais un mot de l'énigme, en vos yeux semble luire,
Et chaque mot s'écrit en un stade éthéré.
On comprend que la Grèce, en vos sphères de flamme,
Ait senti palpiter comme l'essor d'une âme,
Et, pour les gouverner, leur ait prêté des dieux ;
Que le fier Pythagore, au pénétrant génie,
Voyant la force au nombre étroitement unie,
Ait porté l'heptacorde en l'abîme des cieux.

Sur l'océan des sons qui berce la Musique,
La note épanouit ses ondulations,
Et les astres, peut-être, en un concert physique
Font résonner le flux de leurs vibrations
Pour un sens ignoré de notre oreille humaine.
Tous ces mondes, qu'entr'eux l'attraction enchaîne
Dans la fraternité de ce commun lien,
Qui part de la famille et monta jusqu'aux races,
N'obéissent-ils pas, à travers les espaces,
A quelque immense amour, frisson aérien ?

Tous ces mondes baignés d'effluves magnétiques
Et de rayons diffus, devant nous, sans péril,
Dans l'éther virginal, bondissent, erratiques,
Ainsi que des chevreaux sur le gramen d'avril ;
Et quand nous contemplons, sous son voile hermétique,

La nuit, ensorceleuse au charme hiératique,
Le vent des profondeurs bat notre front tremblant;
Nous buvons le vertige aux coupes de mystère,
Devant l'atome humain, chétif et solitaire,
Qu'une angoisse de vie étreint dans son néant!

L'âme, empruntant au rêve une aile avant-courrière,
A travers le silence étoilé, vole et fuit;
Parfois une lueur, relique de lumière
De quelque astre défunt, tombe dans notre nuit!
L'homme frisonne alors, dans sa terrestre poudre,
De se sentir un cœur plus brûlant que la foudre,
Cœur vibrant qui voudrait, en un désir altier,
S'élargir, s'élargir jusqu'aux sphères hautaines
Et contenir en lui les étoiles lointaines,
Comme si pouvait luire en nous un ciel entier!

III.

O pensive Uranie à robe constellée,
Vers quel but tes regard s'étendent-ils au loin?
Perdue en ce cosmos dont l'ampleur t'a troublée,
Tu cherches ton Olympe en son terrestre coin!
Tu vois sombrer les dieux, les antiques magies
Et les religions et les mythologies,
Dans une perspective au bleuâtre recul;
Et tu viens d'entrevoir, par delà le mensonge,
L'univers infini, ce prodigieux songe
Dont rêve la Science oubliant son calcul!

Morte est la vision de chars et de quadriges
Et de brouillards d'aurore à des naseaux fumants.
La science, en marchant, heurte d'autres prodiges,
A la lueur du vrai fuient ces contes charmants.
Kopernic et Kepler, Newton et Galilée
Ont quelquefois surpris l'ancienne Isis voilée
Et vu plus d'un secret sous ses plis entr'ouverts;
De tous les horizons la lumière spectrale
Accourt pour raconter l'histoire sidérale,
Proclamant l'unité de l'immense univers.

Car la force est unique, une aussi la matière;
Un lien les unit indissolublement,

Toutes deux elles vont dans la nature entière
Pouvant se transformer sans perdre un élément.
Partout, de monde en monde, une luit la science :
Le même ordre partout régit l'expérience,
Même logique sert de guide et de soutien,
L'univers ne connaît qu'une géométrie,
La chimie, en ses lois, dans nul lieu ne varie
Et déjà la raison voit le beau, sait le bien.

En cette mer sans fond dont les flots sont des mondes,
Dans un ordre absolu, l'Être fait onduler
Dans le lapis sans fin les joyaux de ses ondes
Que nul flux ni reflux, jamais, ne vint troubler.
Dans la forêt vivante à la frondaison d'astres
Dont l'enchevêtrement dore les bleus pilastres,
Dans l'ouragan de vie, au sein des gouffres bleus,
Deux sphères ne se sont jamais, jamais froissées !
L'échevèlement même à ses routes tracées,
L'aquilon suit un geste en son chemin houleux,

IV

La nature n'est qu'une ascension sans pauses,
Et l'étoile et l'atome, aux même lois soumis,
Obéissent toujours à la « Cause des Causes »
Et marchent vers leur but, vers le destin promis :
La plunète bondit sur l'orbe mécanique
Où viennent dénouer leur conflit harmonique
Des forces s'exerçant en pleine égalité ;
Chaque soleil, semblable à quelque Vexillaire,
Entraînant avec lui sa famille stellaire,
Suit sa ligne de flamme en cette immensité ;

Et les étoiles vont.... vers un centre emportées ;
Les constellations de rubis, de saphir,
Les soleils de soleils, par les routes lactées,
S'acheminent en chœur dans le divin Ophir.
En casque fulgurant les legions célestes,
Les Globes suzerains, leurs vassaux plus modestes
Passent ; un firmament suit l'autre firmament !
Aussi les « Cieux des Cieux », dans l'éther, sont en marche :
Où vont-ils ? Vers quel but, vers quel port, vers quelle arche ?
Qui donc peut mettre ainsi les cieux en mouvement !

Allez-vous, ô soleil vers celui qui possède
La synthèse, en lui seul, de tous les infinis,
Vers l'incréé divin, l'Être à qui tout accède,
Origine de tout où tous sont réunis ?
Quel foyer cherchez-vous, sur votre nef fragile,
Partout, dans le mystère, un peu d'humaine argile ?...

. . . .

Nostalgiques oiseaux du printemps immortel,
Dans leurs migrations à travers les bleus voiles,
Les âmes vont au Maître auguste des étoiles,
Celui dont l'univers est le corps éternel !

J. GAILLARD.

Pour le Désarmement

Les Spirites sont apposés à la guerre, qui n'est que l'exercice brutal du droit du plus fort. Ils sympathisent avec tous les efforts qui tendent à faire disparaître cette plaie honteuse de l'humanité. C'est avec plaisir que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, l'éloquente protestation que l'on va lire, due à la plume distinguée de Madame Flammarion, la charmante femme du grand astronome si si aimé de nos lecteurs.

A Monsieur le Général X...

Mon cher Général,

Deux chefs d'Etat viennent de signer un traité d'alliance dont le but est d'assurer la paix de l'Europe et d'opposer une digue efficace aux menaces de la Triplice. Le vautour germanique semble enchaîné. Mais l'Europe reste, en fait, avec toutes ses armées. La pieuvre, aux tentacules hideuses et dégoutantes, aux suçoirs insatiables attachés aux flancs de l'humanité, la guerre, ne fait que sommeiller ! Mères, femmes, épouses et filles, veillons ; veillons plus que jamais, car ce n'est pas en un instant qu'on peut supprimer l'épouvantable chancre qui depuis tant de siècles dévore le monde, détruisant, sans relâche, les êtres et les choses par des atrocités dont les animaux sauvages les plus monstrueux ne seraient pas capables.

La guerre est là, encore là, toujours là ! Parfois, elle semble dormir, mais chacun de ses réveils donne naissance à de telles cruautés, à de si

sanglantes boucheries, qu'aucune parole humaine ne peut en exprimer l'horreur et l'infamie.

Comme vous l'écrivez, mon cher général, de quelque côté qu'on se retourne sur la planète entière, on n'assiste qu'à la débâcle des peuples, à la ruine du commerce, à l'écrasement physique et moral des êtres, enfin, à l'anarchie complète. Chaque nation le sait, chacune se souvient de ce qu'elle a souffert par ce redoutable fléau, ce qu'elle souffre et souffrira encore, mais la voie est ouverte, chacun y est engagé et tout en sentant bien que cette existence est dégradante, qu'il y a là une grande absurdité, les nations préparent leurs armes, leurs bataillons, leurs vaisseaux, et c'est à qui découvrira le plus d'engins meurtriers, de boulets formidables pour, d'un seul coup, écraser, broyer les chairs de plusieurs centaines de mille hommes, histoire de simplifier l'assassinat international.

Le brave Abbé de Saint-Pierre s'est écrié que la guerre était une chose horrible, un crime colossal. Le Christ, le doux et unique Christ, avait déjà dit : « Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée », mais un prédicateur célèbre de nos jours a prétendu, comme M. de Molke, que la guerre est d'institution divine ! ! ! Nous voici revenus aux temps des croisades, et nous sommes, bientôt, au XXe siècle !.

L'année dernière, à la suite d'une conférence de femmes pour le désarmement international, un auditeur indigné de ces idées de paix écrivit à l'encre, sur un tapis de table, ces mots : Vive la guerre ! ! !... Est-il possible, grand Dieu, que cet époux, ce fils, ce père, ait pu inscrire avec conviction cette ligne terrifiante ! C'était, sans doute, à notre faiblesse féminine, un défi jeté dans un cri d'orgueil masculin mal compris ? Avait-il oublié, cet homme, l'instant où, appelé sous les drapeaux, il partit, le cœur gonflé par les sanglots déchirants des siens, les malédictions de sa mère contre la guerre, la cruelle, qui lui enlevait son bien-aimé, son fils !...

Mais, quelle horrible chose que des êtres, dits raisonnables, puissent penser ainsi et osent l'écrire ! ignorent-ils donc que la vraie grandeur des nations ne consiste pas dans la force brutale ; mais dans la science, les arts, l'industrie, le commerce, l'agriculture ? La gloire de l'humanité, c'est la valeur intellectuelle et morale, c'est celle dont elle peut être fière, qui ne laisse après elle que des satisfactions, des épis et des roses. La voilà, la gloire. A bas l'épée !

La vraie patrie, c'est l'élévation de l'esprit chez les concitoyens d'un même pays, et non pas le territoire coagulé par la force. Est-ce que, malgré les invasions des barbares, la Grèce a cessé d'être la vraie patrie

intellectuelle de l'antiquité ? La sauvagerie ne peut marcher plus longtemps de pair avec le progrès ; les femmes sont lasses d'engendrer de la chair à canon. Les voyez-vous, en prévision des guerres, effilochant des mètres et des mètres de toile destinés à recouvrir les plaies, à envelopper les membres brisés, à ensevelir les morts — et même les mourants, car, trop souvent, hélas ! après chaque combat, les mourants et les morts sont jetés pêle-mêle dans le trou !

Mademoiselle Stella Fix, mon amie, me racontait, il y a quelque temps, une histoire bien touchante :

« J'étais en Allemagne, dix ans après la guerre, pour une cure ordonnée par mon docteur, et, dans cette ville d'eau, je fis connaissance d'une aimable famille qui se trouvait dans le même hôtel que moi. Comme la plupart des familles allemandes, celle-ci était nombreuse, entr'autres plusieurs jeunes femmes portant toutes un deuil sévère. Fort intriguée par cette observation, je questionnai la mère qui, la voix douloureuse, me raconta ceci :

« Mes trois filles s'étaient fiancées avant la guerre de 1870 et, pour célébrer cette joie, elles avaient réuni dans un bal toute la jeunesse de la petite ville que nous habitions. Rien n'assombrissait alors l'horizon de notre existence, et le bonheur, la gaîté avaient présidé la fête de cette jeunesse pleine d'espérance et de vie, qui riait, qui dansait ! La guerre éclate : les beaux jeunes gens du bal sont appelés au nom de la patrie ; presque tous sont tués par les balles françaises et nos trois fiancés ne reviennent plus !... Mes filles, jadis si rieuses, si confiantes en un radieux avenir, sont des veuves à présent, aucune ne se marie, ne se console, et toutes les trois, ainsi que leurs amies, portent le deuil pour toujours ! »

Atroce, n'est-ce pas, ce récit, ô mères et fiancées : voilà la guerre ! voilà la gloire par les armes !!!

« Quant à moi, m'écrit un père, de la résidence où il se trouve actuellement, à Cuka, j'ai quatre fils, quatre robustes garçons et, plutôt que de les voir enlever pour les champs du massacre ordonné, nous les ferions partir, ma femme et moi, *outre-mer* que nous franchirions avec eux, car nous ne voulons ni les voir assassins, ni les voir assassinés. »

Le cycle des défaites et revanches est interminable. Ne vous semble-t-il pas, mon cher général, que la roue de bètise a assez tourné dans les charniers humains ? Mais vous n'ètes pas encore de notre avis et ce père, quittant son pays pour sauver ses fils du joug de la guerre, ne vous inspire sans doute que du mépris ? Il nous donne, à nous, l'espérance d'un prochain succès pour notre idée sublime, insinuée aux enfants dès leur première enfance ; pour transformer les préjugés, les fausses idées reçues jusqu'ici à propos de la guerre. Souvenez-vous, mon cher général, que les morts et les blessés ne sont pas les seuls désastres que nous ayons à déplorer par elle, ni les milliards perdus, Dieu sait comment. N'oublions pas l'effet moral produit sur la jeunesse.

Ecoutez encore un petit récit.

Mon oncle, le général Hugo, me racontait un jour dans quelles conditions il avait assisté à sa première bataille. Il était alors sous lieutenant :

« J'étais, me disait-il, auprès de mon capitaine, un brave, constamment en avant ; le canon tonnait, les boulets tombaient dru comme grêle autour de nous, tuant, décimant hommes et chevaux, saccageant les régiments, les bataillons entiers. J'avoue que, n'ayant pas encore senti la poudre, ce premier engagement m'effraya terriblement. Je portais mon sabre sans savoir, au juste, ce que je faisais, et je crois même qu'il devait s'agiter dans ma main par le tremblement qui m'était survenu... J'avais peur ! Nous allions à pas pressés, nous poussant mutuellement en avant. Nos soldats, moins impressionnés, peut-être tiraient droit devant eux, avec une énergie farouche. Quant à moi, je l'avoue, je frémissais d'effroi.

« Soudain un éclair aveuglant, et paff, un homme tombe à côté de moi ; je rugis comme une bête féroce : c'était mon excellent capitaine ; Je me jette à genoux. « Mère. Baisers. » Ce fut son dernier souffle ; il était mort ! Je vois rouge, je me relève, et ce n'est plus un homme qui va se battre, c'est un vampire, un animal carnassier, et je deviens comme les autres ; je tue avec rage, je tue avec une satisfaction cruelle et, ainsi, toujours en avant, jusqu'à la fin du massacre. »

Que pensez-vous encore, général, des trois cent mille Arméniens, la plupart assommés, par ordre du Sultan, à coups de bâtons comme des chiens, et par qui ? par des hommes !

Devant de telles actions, la parole reste impuissante et notre plainte féminine, de plus en plus, s'exhale gémissante et désolée. Depuis six mille ans, elle se fait entendre.

Des ligues et des ligues de femmes se fondent sur toute la terre, pour entraver le torrent dévastateur et empoisonné de la guerre. Par l'*union*, la persévérance sans limite, toutes ces femmes (et bientôt toutes les femmes), vibrantes d'un même enthousiasme, travaillent et travailleront, sans décesser une seconde, à cette tâche grandiose pour arriver enfin à la réalisation de l'Idée-Soleil : le Désarmement International.

Et où mènent les lauriers de la guerre, la gloire de l'épée ? Jugez vous-même, mon cher général, par ces lignes du prince de Bismarck, un triomphateur d'hier :

« Je suis fatigué, non malade. Ma maladie, c'est que je n'ai aucun goût à la vie, mon existence n'a plus de but. Je n'ai plus de devoirs, de fonctions. Ce que je vois en spectateur ne me cause aucune joie. Si je continue à vivre, il en sera ainsi de plus en plus. *Je suis seul*. J'ai perdu ma jeunesse, et mes fils s'occupent de leurs propres affaires. Peu à peu, la politique, elle-même, commence à m'ennuyer. J'ai perdu le goût de vivre. »

Le cœur du tigre (s'il en a jamais eu), s'est usé au feu de la haine : sa volonté, toute sa volonté a été de prendre et il a pris. Et Bismarck se plaint... Dieu puissant !

L'Allemagne, fière de ce héros sanguinaire, lui élèvera certainement

une statue ? Il faut qu'elle soit gigantesque ; nous le désirons, nous, les femmes. Pour en former le socle, il faudra rassembler, en un sinistre monceau, tous les squelettes (au moins, ce qu'il en reste), des soldats tués par lui en 1863, en 1866, en 1870, et, debout, Bismarck en bronze se dressera. D'un vase funéraire, soutenu par l'Ange de la Mort, placé derrière le conquérant maudit, un flot de sang s'écoulera sur lui, l'enveloppant d'un manteau de pourpre. Et c'est là, devant l'exploiteur de la bêtise humaine, que toutes les mères viendraient montrer à leurs fils, dès leur plus tendre jeunesse, ce que c'est que la gloire des batailles, et quels lauriers amers elle donne aux conquérants et aux peuples.

Je vous prédis, mon cher général, l'immense joie qu'éprouveront vos chers petits-fils à assister au triomphe de la paix universelle ; nous, la Ligue des Femmes pour le Désarmement International, nous vous l'annonçons prochaine, et, sur cette espérance digne de nous et de la fierté humaine, je vous prie d'agréer, mon cher général, l'expression de mes sentiments de respectueuse et profonde sympathie.

Mme CAMILLE FLAMMARION.
Officier de l'Instruction Publique, Vice-Présidente de la Ligue des Femmes pour le Désarmement International.

OUVRAGES NOUVEAUX



LES VÉRITÉS ÉTERNELLES

Par l'esprit de VICTOR HUGO. — Dictées revues et publiées textuellement par CASIMIR MOTTET, ingénieur.

Une des plus difficiles questions du Spiritisme, est sans contredit celle qui a trait à l'identité des Esprits qui se manifestent. Lorsque nous sommes en rapport par des communications avec les âmes des personnes que nous avons connues sur la terre, il est facile de reconnaître leur manière de s'exprimer, leurs pensées familières et d'acquérir des preuves que ce sont bien les êtres avec lesquels nous avons eu des relations ici-bas. Mais il n'en est plus de même lorsqu'il s'agit de personnages historiques, car, indépendamment des plagiats qui peuvent être commis par des esprits orgueilleux, il est bien difficile de discerner leur véritable personnalité. La seule probabilité que l'on puisse invoquer en faveur de leur intervention certaine, c'est le style par lequel ils se sont fait un nom. Il faut donc être très-circonspect lorsque les communications ne se recommandent pas par des qualités littéraires de premier ordre.

M. Mottet, qui est un spirite de vieille date, avait des motifs légitimes de suspecter son invisible correspondant : « Longtemps j'ai cru, dit-il, aux débuts du travail, que j'avais affaire à un mystificateur qui usait d'un grand nom pour captiver mon esprit. C'est en vain que les médiums voyants et les guides spirituels de notre Centre affirmaient la présence du grand poëte ; mes doutes continuaient à subsister et je n'apportais à la collaboration qu'une volonté peu enthousiaste ».

Cependant les vers continuaient à se succéder sous sa plume, et leur ensemble constitue le volume qui a été offert au public. Les sujets traités touchent à tous les importants problèmes qui intéressent l'humanité: la Réincarnation y est enseignée comme l'évolution du principe intelligent, depuis les êtres inférieurs jusqu'à l'humanité. Le grand principe de la conscience, seul juge de l'être dans l'espace, y est bien mis en lumière. Le Magnétisme sert à expliquer l'action des Esprits sur les incarnés dans les phénomènes de la médiumnité, et les médiums ont un beau rôle à remplir, s'ils se prêtent docilement aux instructions qui leur viennent de l'au-delà. Nous remarquons ensuite un appel aux savants, des conseils au clergé, des remarques sur les paraboles de Jésus et des études sur la question sociale qui demande à être résolue suivant les lois de justice et de fraternité, sans lesquelles rien de stable ne saurait s'organiser.

C'est dans le centre spirite de Curityba (Parana-Brésil) que ce travail a été obtenu. Lorsque l'on connaît l'âme ardente et le cœur chaud de M. Mottet, on est convaincu que son désir de propager le Spiritisme l'a seul conduit à faire cette publication. Souhaitons donc que ses vœux soient accomplis et que notre doctrine rayonne enfin sur le monde, pour le diriger vers les destinées plus hautes et plus sereines de l'avenir.

Revue de la Presse

Revue Scientifique.

En se basant sur les phénomènes de tension superficielle des liquides, M. Ch. Henry vient de trouver le moyen de produire des colorations *permanentes*, à l'aide de *couleurs lumières*, c'est-à-dire sans employer aucune couleur matérielle.

Les essences ayant une tension superficielle moindre que celle de l'eau se déposent, sur l'eau en couches minces et réfléchissent toutes les couleurs du prisme. En sifflant sur cette couche, on obtient pour chaque hauteur de son une vibration qui se produit par une coloration particulière, produisant une sorte de paysage moléculaire. Il est intéressant de rapprocher ces nuances dues à la matière très diluée, des colorations que prennent parfois les esprits dans les phénomènes d'apparitions. On constate ainsi qu'il n'est pas besoin de couleurs matérielles pour obtenir les plus riches nuances du prisme.

Pour arriver à fixer ces chatoyantes couleurs, M. Ch. Henry emploie diverses

résines et certains goudrons ayant la propriété de s'insolubiliser dans les essences sous l'influence de la lumière, comme le font le bitume Judée de et la Gélatine bichromatée en photographie. La pellicule a donc une grande fixité à cause de cette élimination du dissolvant. On connait les merveilleux dessins que trace le froid sur les vitres pendant l'hiver. Chacun a admiré ces arborescences de toute beauté. Ce sont ces magnifigues *paysages moléculaires colorés* que M.Ch.Henry a trouvé moyen de fixer, d'une façon inaltérable, sur des supports variés. Si les colorations de ce procédé sont variées, variés aussi à l'infini sont les dessins. Suivant la nature des vibrations, l'épaisseur de la couche, on obtient des ondes capricieuses, des ronds, des trainées, des pointillés, des teintes plates, des marbrés; seulement les mêmes dessins ne peuvent jamais être reproduits deux fois de suite; c'est là ce qui fait l'intérêt de *l'Irichromatine,* ainsi qu'on a baptisé ce procédé.

Si, déjà, avec la matière tangible on arrive à cette prodigieuse variété, que ne doit pas être le monde fluidique, avec sa rapidité moléculaire inimaginable et ses transformations incessantes!

COMMENTAIRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

PAR

RABBI ISSA-CHAR-BAER. — CHAMUEL, éditeur

Suivant la classe d'occuliste à laquelle on s'adresse, chaque livre de l'antiquité renfermerait, sous un quadruple voile, les plus importants mystères qu'il y eût jamais. Tantôt c'est la *Bible* qui est ce Sanctuaire, parfois c'est le *Sipher Jesirath*, d'autres fois c'est le *Tarot,* aujourd'hui, d'après l'auteur du présent ouvrage, c'est le *Cantique des Cantiques*.

Le sens inférieur, le seul connu des profanes, se nommait *Poschut*. C'est le sens littéral, l'écorce la plus matérielle et la plus extérieure, que nous donnent certains théologiens assez ignorants. La deuxième signification, nommée *Remmez,* est une simple allégorie. C'est celle que donne, la plupart du temps, Fabre d'Olivet dans sa traduction des dix premiers chapitres de la *Genèse* ; c'est aussi celle qu'on enseigne aux initiables du premier degré. Le troisième sens est le *Derâsh* ou symbolisme supérieur, qu'on communique seulement aux adeptes supérieurs, et sous le sceau d'un serment terrible. Enfin, *Sod* ou secret suprême, l'anagogie est indicible. Il ne peut se concevoir intégralement que par l'extase. Et les Rabbins initiés à ce redoutable mystère n'en ont jamais soufflé mot. La tradition, dit toujours l'auteur, cite pourtant les noms de quelques téméraires qui, pour avoir seulement tenté de raconter ce qu'ils avaient *vu,* périrent sur le champ, sans avoir pu dilvulguer la moindre chose, ou subirent un châtiment affreux.

D'après ces prémisses, on est quelque peu surpris de voir l'auteur se livrer à des commentaires qui exposent à de si redoutables conséquences, mais que l'on se rassure, ce n'est que le second degré, c'est-à-dire l'allégorie qui est dévoilée aux yeux des profanes, et les curieux des vieilles rêveries rabbiniques, trouveront dans ce livre d'amples sujets de méditation.

Nous rendrons compte prochainement du très intéressant *travail du professeur* Falcolmer, intitulé :

INTRODUCTION AU SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL MODERNE

Leymarie, éditeur, 42, rue St-Jacques, Paris

Les rayons Rœntgen et la cécité.

Les rayons Rœntgen font beaucoup parler d'eux en ce moment.

Le *Sun*, de New-York, annonce qu'un oculiste de la Havane, le docteur Astudillo, en soumettant à l'influence des rayons X un mendiant, aveugle depuis plus de six ans, a obtenu une si remarquable amélioration qu'il ne désespère point d'obtenir, dans un certain nombre de cas, la guérison complète. Après quelques semaines de traitement, le malade commençait à discerner dans une sorte de brume diverses parties de l'appareil lumineux; encouragé par ce premier succès, le docteur continua la cure et, un mois après, l'aveugle distinguait nettement tous les meubles et objets qui garnissaient le cabinet de consultation.

Le docteur Astudillo doit prochainement publier le compte rendu de cette cure intéressante et l'exposé scientifique de sa méthode.

Le Journal.

Sous le titre : Le triomphe de l'homéopathie, publie une série d'articles due à la plume savante de M. le docteur Flasschœn. Lorsque l'on est convaincu comme nous le sommes, que l'énergie vitale est le moteur du péresprit pendant la vie terrestre, et que l'entretien et la réparation des tissus sont sous la dépendance étroite de l'enveloppe de l'âme, on comprend toute l'importance d'une théorie médicale basée sur la puissance dynamique des remèdes. Alors, au lieu d'avoir recours aux médicaments, sous leur modalité physique, on cherche à en extraire les principes actifs qui agissent puissamment sur la cause même du mal. Nous suivrons attentivement cette campagne qui a pour objet de donner à la médecine une base rationnelle et scientifique; mais en attendant que le ministre de l'instruction publique fasse décréter l'enseignement officiel de l'homéopathie dans les écoles de médecine, à l'exemple du ministre de Hongrie, M. le docteur Flasschœn adresse une demande officielle à M. Brouardel, pour être autorisé à ouvrir à l'École pratique, un cours libre de *Doctrine de matière médicale et de Thérapie homéopathiques*, à partir du premier semestre de l'année 1898—1899. Espérons que cette requête sera entendue de qui de droit.

La Revue Spirite.

Continue la publication des réflextions philosophiques de son rédacteur en chef. Sous le titre : *Des affections de l'âme et passions*, considérées comme cause dans les maladies, le docteur Béclu publie le commencement d'une étude qui promet d'être intéressante. Hermès, médecin du corps et médecin des âmes, est un article du docteur Thomas qui renferme des détails intéressants sur le grand initiateur Egyptien. M. de Kronhelm, rapporte, d'après le Rébus, un curieux fait de communication de personne vivante.

Un étudiant, Mr Alexandrow, séjournait à Riga et entretenait une correspondance très-suivie avec sa mère, demeurant à Iaroslaw. Un soir qu'il lui écrivait, il se trouva dans l'impossibilité de continuer; sa pensée se fixait sans cesse et avec persistance sur la ville de Iaroslaw et sur sa mère. Il dessina machinalement sur une feuille de papier blanc qui se trouvait sur la table. Au bout d'un certain temps (qu'il ne peut préciser), cet état pénible se dissipa, et il fut tout étonné de voir écrit sur le papier, et en grandes lettres, très distinctement ces quatre mots : « Je suis très souffrante ». Un quart d'heure après, il envoya une dépêche à sa sœur pour avoir des nouvelles de sa mère; demi-heure après, il lui fut répondu : « Maman très

malade, danger de mort passé. » Dans un article de M[r] Bosc : l'or alchimique, on lit une très intéressante lettre du docteur Emmens, adressée à William Grookes. On sait (1) que M. Emmens est l'auteur de la découverte de l'argentaurum, ce nouveau métal acheté comme de l'or, par le bureau d'essai des Etats-Unis. Si, comme nous avons tout lieu de le croire, cette découverte est bien réelle, nous aurons un argument expérimental en faveur de notre théorie sur l'unité de la matière, qui a été enseignée depuis si longtemps par les Esprits.

La Paix Universelle.

Dans son dernier numéro, expose un projet de constitution, à Genève, d'une faculté internationale des Sciences psychiques. L'auteur fait valoir en faveur de l'adoption de cette ville comme siège de la nouvelle organisation, sa neutralité politique, qui la met à l'abri des guerres et des révolutions. Chaque école spiritualiste aurait droit à dix delégués, quelle que soit son importance numérique, ceci afin d'obvier à l'oppression des majorités. Ce point du projet ne nous paraît pas heureux, car il est telle petite secte, très bruyante, qui aurait de la peine à trouver, en réunissant tous ses membres, dix délégués. Les fonds seraient faits par des souscriptions volontaires et serviraient à l'achat du terrain, à la construction de la salle des conférences, d'une bibliothèque-musée et d'un laboratoire.

Chaque école édifierait à ses frais, dans l'enceinte de la propriété de l'union, son pavillon spécial, et aurait un comité de gérance complètement indépendant du Conseil général de la Faculté; se gouvernerait elle-même, aurait ses réunions spéciales, son laboratoire propre, sa caisse particulière, etc., etc.

Un pareil centre aurait l'avantage de réunir les travaux qui vont s'émiettant de nos jours, et nous souhaitons de tout cœur que ce projet puisse se réaliser ; malheureusement, il nous semble qu'il offre un certain nombre de difficultés peu commodes à surmonter. En premier lieu, la réunion des fonds nécessaires à une pareille entreprise sera laborieuse, car les Spiritualistes sont, pour la plupart, très pauvres. — Ensuite, comment subventionner les membres des facultés qui devraient résider à Genève? Puis, en supposant ces obstacles surmontés, la faculté pourra-t-elle obtenir la personnalité civile, afin que les capitaux soient inaliénables? Il est à craindre qu'on rencontrera peut-être un certain mauvais vouloir de la part des autorités, dans une ville aussi calviniste que Genève. Malgré tout, nous le répétons, nous désirons sincèrement la réussite de ce projet.

Signalons un bon article de M. Metzger sur le rôle de la science ! « L'œuvre de la science, dit-il, bien entendue et vue dans son véritable angle, est la plus grande et la plus haute qui se puisse concevoir, embrassant à la fois ce qui est et ce qui fut, étendant sa curiosité à tout ce qui existe, depuis la matière inerte et inconsciente, jusqu'à l'esprit conscient qui la pénètre, la meut et l'anime. Comment ose-t-on la dire stérile, et nous proposer d'adorer des Dieux à tous égards inférieurs ?»

Le réveil celtique est un cri vibrant d'Amo en faveur de nos vieilles traditions. Dans le même numéro, nous remarquons aussi une éloquente protestation de notre collaborateur d'Ervieux, contre les théories de M. Muscadel qui nie les vies successives.

La Lumière

du 27 octobre serait tout entière à citer. Le D[r] Lux fait un excellent historique des théories comologiques et montre, avec preuves à l'appui, que l'Église s'est

Voir le numéro de Juillet de la Revue.

toujours opposée à la divulgation de la vérité, dans le but de maintenir l'absolutisme de dogmes surannés.

Suivant le journal *Le Light*, le célèbre Tesla viendrait de faire une découverte véritablement merveilleuse sur l'électricité.

Il aurait inventé un appareil capable de produire une pertubation si puissante de l'électricité terrestre, qu'elle se propagerait dans le monde entier. Des instruments très simples pourraient recueillir ces mouvements sur tous les points du globe, et simultanément, de sorte que, sans fil, une dépêche pourrait être envoyée et reçue dans toutes les régions de la planète. On voit que cette découverte. laisserait bien loin derrière celle de M. Marconi. Nous tiendrons les lecteurs au courant de cette découverte.

De la *Revue universelle*, nous extrayons l'article suivant :

Enregistrement photographique des effluves digitaux et du flux magnétique. — Cette question est à l'ordre du jour et nous en avons déjà parlé dans le numéro du 27 juillet de la *Lumière*. M. Guebhard a fait des objections et des expériences pour les appuyer ; nous devons lui en savoir gré. Ses objections ont forcé les expérimentateurs, MM. Luys, David, de Rochas, Brandt, etc., à varier leurs procédés pour en démontrer l'inanité. M. Brandt vient de consacrer à cette question deux articles extrêmement intéressants, publiés dans les numéros du 10 août et du 10 septembre de l'excellent journal *La Radiographie*, dirigé par le Dr Paulin Méry. Ces articles sont accompagnés d'une reproduction de la photographie très suggestive d'effluves digitaux obtenus par l'envers de la plaque. L'épreuve a été obtenue par l'apposition, pendant 20 minutes, des cinq doigts de la main gauche sur le dos d'une plaque Lumière, laquelle se trouvait dans un bain d'hydroquinone. M. Brandt a, en outre, montré que les effluves digitaux agissent sur le gélatino-bromure exactement comme le flux magnétique. Il s'est servi, comme contrôle, des ingrédients mis en usage par M. Guebhard, c'est-à-dire a appliqué, sur l'envers d'une plaque 18-24 d'une part l'aimant, un flacon, une bougie et des fragments de plomb ; à l'autre extrémité, il a posé trois doigts. Seuls l'aimant et les doigts ont donné un résultat. La surface des pôles de l'aimant était plane, appliquée sur le verre de la plaque sensible, dans un liquide clair, auquel on pouvait imprimer tous les mouvements possibles sans rien changer au résultat. M. Guebhard agissait directement sur la surface sensibilisée et en liquide trouble ; dès lors toutes ses objections tombent et il ne peut plus être question de cloisonnement cellulaire et réticulé, de schistation canaliculée, de stratification verticale, etc., et il n'est pas nécessaire non plus que la surface présentée à la plaque soit convexe, puisque la surface des pôles de l'aimant était plane.

M. de Rochas a obtenu les mêmes résultats que ceux donnés par l'aimant, en plaçant la plaque sensible dans un bain d'eau distillée, et en appliquant pendant 20 minutes les doigts du côté du verre ; il suffit alors de développer. M. Brandt a renouvelé cette expérience en employant l'aimant ; les résultats sont les mêmes que si la plaque était dans le révélateur, comme dans la première expérience. Ces photographies, obtenues avec les aimants, confirment d'ailleurs les idées de M. Rochas sur la vision, par les personnes en état d'hypnose, du flux coloré des pôles de l'aimant et de la direction que prend le flux magnétique quand on éloigne ou que l'on approche deux barreaux aimantés.

Entrant dans plus de détails, M. Brandt nous apprend que le premier cliché

obtenu par lui a donné les spectres magnétiques qu'on obtient avec la limaille de fer; il a pu obtenir l'image de lignes de force sur un champ magnétique très étendu, de même que la figuration de la répulsion d'aimants de mêmes noms et d'attraction d'aimants de noms contraires ; seulement, pour s'enregistrer, l'attraction doit être accomplie en entier, c'est-à-dire que le barreau de fer doux aimanté doit être appliqué contre un des pôles de l'aimant. De l'examen des clichés ainsi obtenus, il semble résulter que le flux magnètique de l'aimant, comme celui du barreau de fer doux, sont repoussés aux extrémités qui ne sont pas en contact.

M. Brandt a fait encore d'autres expériences et en projette de nouvelles pour prouver, contrairement à l'opinion des physiciens, que ce qu'on appelle le fluide magnétique — et qui certainement n'est pas plus un fluide que la lumière — peut se transmettre le long d'un conducteur métallique. La question a son importance ; nous y reviendrons dans un autre article.

Quoi qu'il en soit, en poursuivant ses recherches sur le fluide vital du Dr Luys M. Brandt est parvenu à l'identifier complétement avec les lignes de force données par l'aimant. Son collaborateur, M. Laumonnier, ayant eu l'idée d'entourer trois de ses doigts de fils de cuivre très fins, l'auteur a appliqué l'extrémité de ces fils oulée en galette d'un centimètre de diamètre sur l'envers d'une plaque sensible, et a obtenu ainsi les mêmes clichés qu'avec le flux magnétique passant par un fil métallique. Cette technique a permis d'obtenir dix clichés semblables avec dix sujets différents. L'identité d'effet doit entraîner l'identité de cause.

Le Progrès Spirite

continue la publication des extraits des œuvres d'Allan Kardec. Un article intitulé : La mort de Louis XI, est reproduit d'après un livre dû à la médiumnité d'une jeune fille de quatorze ans, Mlle Hermance Dufaux. Les sceptiques, qui prétendent que les communications spirites sont dues à l'inconscience du médium, seraient fort en peine pour expliquer comment une jeune écolière de cet âge, pouvait posséder des notions aussi complètes sur ce roi cruel, dont la politique profonde a posé les premières bases de la France actuelle. Cette dictée de longue haleine, complètement en dehors des connaissances de l'écrivain, peut être rapprochée de celle que reçut ce jeune ouvrier mécanicien qui, sous l'influence du grand écrivain Dickens, termina le roman d'Edwin Drood, laissé inachevé par la mort de l'auteur.

Notre confrère cite deux cas de guérison due aux pratiques de l'hypnotisme, qui commence à être sérieusement employé dans les hôpitaux.

A lire aussi une belle communication de l'esprit de la fille de M. Mottet.

Le Phare de Normandie

est toujours intéressant et bien rédigé. L'article de notre confrère Demophile, sur le culte des ancêtres prouve que la croyance à l'immortalité est aussi vieille que le monde et que les évocations étaient pratiquées aussi bien du temps des Tarquins qu'à l'époque d'Auguste. L'Inde, la Chine ont partagé cette conviction depuis les temps les plus reculés. L'unité Divine était la croyance suprême. « Il est l'Éternel, disent les Védas, l'être par excellence se révèlant dans la félicité et dans la joie. » L'inscription du temple de Saïs en Égypte dit : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Nul d'entre les mortels n'a encore soulevé le voile qui me couvre. »

Nous trouvons reproduit l'article de notre collaborateur Becker, intitulé : Les savants et le Spiritisme, ainsi que de bonnes pensées d'un sceptique converti.

La Tribune psychique

l'organe de la Fédération Spirite universelle, publie la conférence faite par notre rédacteur en chef, Gabriel Delanne, à la séance de rentrée du 3 octobre dernier. Nous la reproduirons dans un de nos prochains numéros. Signalons aussi une très heureuse pensée du comité. Le dimanche et le lundi, à la porte des principaux cimetières parisiens, 15000 numéros ont été distribués. Ces feuilles contenaient des renseignements sur la doctrine Spirite, sur la médiumité et sur la constitution des groupes. Espérons que cette graine aura été semée dans un bon terrain et portera des fruits.

L'Humanité Intégrale

Notre confrère, M. Camille Chaigneau, consacre un article ému à la mémoire de son dévoué collaborateur Marius Georges, dont nous avons annoncé la désincarnation dans notre précédent numéro.

Mme Potonié Pierre préconise, dans chaque pays, la fondation de Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle ; elles auraient pour but de réunir tous les renseignements qui intéressent le progrès, et pour devoir, de les répandre dans la presse et dans l'opinion. Chacun de ces groupements se mettrait en rapport avec les autres, de manière à profiter lui-même et à faire profiter les autres de ses progrès. La *Revue des Revues* a lancé dernièrement l'idée d'une correspondance internationale, qui a brillamment réussi, il serait peut-être intéressant de greffer l'idée de Mme Potonié Pierre sur celle de M. Jean Finot, afin d'arriver plus rapidement à réaliser la devise : Amour et liberté, qui est celle des phalanges d'harmonie intellectuelle.

Les articles de M. de Rieuzi, Albert Perrin et Adèle Maurel, sont des études diverses sur Marius Georges et montrent que notre ami avait su s'attacher de vives et profondes amitiés.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

Sous ce titre : La libre pensée, notre vénérable ami, M. Martin, recommande l'union entre toutes les fractions de la grande armée Spiritualiste. Il voudrait que l'on s'attachât surtout à ne jamais s'attaquer mutuellement. Hélas, il est bien difficile, lorsqu'on ne partage pas les mêmes opinions, de ne pas les exprimer parfois avec vivacité, d'ailleurs la polémique, lorsqu'elle reste courtoise, est un stimulant pour les chercheurs, en les obligeant souvent à creuser leurs pensées. M. Flam donne d'excellents conseils aux personnes qui désirent développer la médiumnité, c'est ers ce but que doivent porter tous nos efforts, car notre doctrine ayant pour base les communications, nous ne saurions trop chercher à former de bons médiums, qui soient concients de la grandeur de leur mission, et qui, mettant résolûment de côté tout orgueil, sachent être les dociles instruments de nos guides spirituels.

Nous avons le plaisir de lire dans le même numéro, une nouvelle de notre collaborateur Tony d'Ulmès, intitulé : *Le Portrait*, dans laquelle nous retrouvons ses qualités d'émotion profonde et de subtile analyse, qui ont été si appréciées par nos lecteurs.

Le Messager

termine le récit de la vie du médium D. D. Home. Il contient deux témoignages intéressants, celui du Docteur Hawksley qui « après un sérieux examen, est venu à la conclusion que ces manifestations étaient provoquées par un Esprit intelligent,

qui s'emparait du corps de son ami et pouvait opérer, à distance, certains actes, jouer d'un instrument, par exemple, soulever et projeter des objets matériels, lire dans la pensée, ou répondre d'une manière intelligente, par des *raps* aux questions qui lui étaient posées... En ce qui concerne M. Home, quoique je sois porté à croire qu'il était possédé, ce que j'ai connu de sa vie et de ses qualités me laisse absolument convaincu de sa véracité de son honnêteté, de sa bienveillance et de la noblesse de son caractère ».

Les déclarations de l'illustre William Crookes sont tout aussi catégoriques. Après avoir commencé des expériences avec Home, dans l'intention de prouver aux Spiritualistes la folie de leur foi, il lui écrit le 12 Avril 1871 : « Ne vou gênez pas pour me citer comme l'un de vos plus fermes adhérents. Une demi-douzaine de séances dans le genre de celle d'hier soir, avec quelques hommes de science bien qualifiés, suffiraient pour faire admettre scientifiquement ces vérités, qui deviendraient alors aussi incontestables que les faits de l'électricité.

A lire aussi la traduction d'un article de M. Falcomer sur l'apparition d'un sénateur, Carlo Fenzi, à son frère. Nous n'avons pas reçu le numéro du 1[er] Novembre.

La Curiosité

du 7 Novembre renferme un article de M. G. Morvan sur les classes religieuses. Les Bouddhistes divisent leur enseignement, suivant que ceux qui les écoutent ont des facultés vulgaires, moyennes ou supérieures, de sorte, dit l'auteur, qu'elle ne craint ni les schismes, ni les hérésies ; ses sectes sont nombreuses et vivent en paix les unes avec les autres.

Un bon article de M. A. B. sur l'étude de nous-mêmes : « Soyons attentifs plutôt aux mobiles de nos pensées et de nos actes, qu'à leurs résultats pratiques. Que l'opinion de ceux qui nous entourent ne pèse en rien sur nos désisions. Quand nous sommes embarrassés sur l'impulsion secrète qui nous fait agir, cherchons avec persévérance en nous-mêmes, pour découvrir la véritable nature de cette impulsion; enfin, si nous ne pouvons voir clairement en la profondeur de nos âmes, agissons en vue de l'intérêt d'autrui ou tout au moins en ce qui ne le lèse point ; nous serons assurés ainsi de produire de bonnes fructifications. »

La Renaissance Morale

est un nouveau journal spirite, distribué gratuitement, et composé en entier par des communications d'Esprits. Il parait tous les Samedis. M. Berger Bit, son rédacteur, demeure 15, Avenue de Versailles à Choisy-le-Roy (Seine). Nous avons reçu déjà cinq numéros, qui traitent de l'étude de Dieu par la famille. Ainsi, dit l'auteur, « il nous faudra étudier, pénétrer le mystère de la *mort,* le mystère des états différents de la *matière*. Et l'étude que nous poursuivons, nous ramènera sans cesse à l'étude de la famille, à l'étude de Dieu, en vertu de l'Unité qui est en tout, qui existe dans les expressions les plus infiniment petites, les plus infiniment grandes de la création ».

Le directeur du Journal compte qu'il sera aidé dans sa tâche par des souscriptions volontaires, qui lui permettront de poursuivre son œuvre morale et consolatrice.

La Vie d'Outre-Tombe

Relate, d'après la Revue Spirite, l'histoire de Katie-King, l'esprit qui se matérialisa si longtemps en présence de William Crookes. Il reproduit aussi une belle communication, publiée par le *Phare de Normandie,* sur l'utilité de la souffrance,

pour nous faire progresser. Le mal n'est que le résultat de notre degré d'infériorité; il est transitoire, temporaire, appelé à disparaître lorsque nous le voudrons sérieusement, c'est-à-dire lorsque nous aurons vaincu nos passions, dominé nos vices et appris à maîtriser les lois naturelles, de manière à les plire à nos besoins. Il faut donc nous réformer moralement et intellectuellement car nos erreurs sont les seules causes de nos souffrances.

Notre confrère reproduit aussi la table des matières de *l'Evolution animique* le dernier livre de M. Gabriel Delanne.

La Revue Spirite du Brésil

Envoie le salut fraternel à la presse Spirite du monde entier. Elle demande l'échange avec tous les organes de propagande. Le siège de sa rédaction est à Rio de Janeiro. Un congrès spirite aura lieu dans cette ville, le 28 août 1898, et le gouvernement Brésilien a consenti une rédution de 50 p. c. sur le prix des transports par les compagnies de navigation à vapeur et de chemins de fer, à tous les membres du congrès. Les associations étrangères pourront se faire représenter par des habitants du pays. Nous envoyons tous nos vœux à nos frères du Brésil, pour la réussite de leur entreprise.

L'Echo du Merveilleux

Contient un bon article de M. Gaston Méry sur *La reculade de la science*.

Nous ne sommes pas surpris que M. Emile Gautier se récuse losrqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes du Spiritisme, qu'il ne connaît pas. Il a déclaré qu'il ne voulait pas les étudier, ce qui donne la mesure de son ouverture d'esprit. Il est le digne représentant d'une nombreuse classe d'intellectuels qui ont leur siège fait, et qui ne conviendront jamais de l'existence des Esprits, alors même qu'on la leur ferait toucher du doigt. On ne lutte pas contre le parti pris de gens qui ferment volontairement les yeux pour nier l'existence de la lumière.

M. Duplantier rend compte d'une visite qu'il a faite à une maison hantée, située a Pin en Mauges, dans le département de Maine-et-Loire. Les faits de hantise ont trait à des bruits produits dans la maison et à la possession d'une servante, dont la santé paraît sérieusement ébranlée par ces pratiques. La Jeune Renée Sabourault, le médium d'Yzeures, presente toujours des phénomènes dignes d'attirer l'attention des savants. Un observateur, le marquis de L. L. a observé avec elle une lévitation, dans des circonstances qui ne lui laissent pas de doutes sur l'intervention d'esprits mauvais, comme auteurs de ces phénomènes. M. Gaston Bonnefont, rédacteur en chef du Journal du Havre, fournit d'intéressants détail sur madame de Mondétour, qui habite route d'Harfleur à Montivilliers, et qui jouit du don précieux de guérir les malades par l'imposition des mains. Notre confrère rend compte de la fin de la conférence faite par notre rédacteur en chef à la séance de réouverture de la Fédération spirite universelle.

L'Initiation

5, rue de Savoie, Paris, la curieuse et savante revue d'Occultisme, dirigée par le Dr Papus, a voulu fêter dignement la onzième année de son apparition continue. Elle crée à ce propos des *numéros exceptionnels* dont le premier consacré à la Tradition orientale (et particulièrement à l'initiation brahmanique) vient de paraître. Ce numéro de 128 pages, avec nombreux tableaux, est aussi curieux qu'instructif. Des

notes historiques, une Méthode pour apprendre à lire le sanscrit en sept leçons par Papus, une étude profonde sur l'ésotérisme brahmanique par Amaravella, des notes sur les coutumes cochinchinoises par le Dr Laurent : enfin une savante et inédite bibliographie spéciale par Sédir. font de ce numéro un tout vraiment *exceptionnel*. Grâce à ses 60 collaborateurs de toute école, *l'Initiation* nous promet d'autres numéros sur *l'Occulte dans la Littérature* (le premier consacré à Alf, de Musset), sur la *Kabbale*, sur *l'Esotérisme chrétien*, etc. C'est là une tentative hardie qui ne peut qu'être couronnée d'un grand et légitime succès.

Ecole de Magnétisme

Les cours de la *Faculté des Sciences magnétiques (Ecole pratique de Magnétisme et de Massage)* viennent d'être réouverts pour la cinquième fois.

Devant le succès obtenu par l'École, à partir de cette année, la direction organise un enseignement supérieur. Les cours théoriques ont lieu les lundis, mercredis, vendredis et samedis, à 8 heures 1/2 du soir ; les cours cliniques le jeudi et le dimanche à 9 heures du matin.

Ceux qui désirent obtenir le *Diplôme de Magnétiseur masseur praticien* doivent prendre leurs inscriptions à la Direction de la Faculté, 23, rue Saint-Merri.



Les Idées spiritualistes intéressent de plus en plus les esprits ; cette soif de l'Inconnu, ce mystère de l'Au-Delà passionnent les chercheurs. Des Sociétés se fondent, des Revues paraissent, et il viendra un temps, peu éloigné peut-être, où ces sciences, spiritisme, psychisme, occultisme, magnétisme, télpéathie, science de l'Od, auront droit de cité dans nos Ecoles et nos facultés.

Un groupe vient de se fonder à Marseille (32 Grand chemin d'Aix) qui, sous le titre de *Société des Hautes Etudes Psychiques*, se propose d'étudier scientifiquement tous ces problèmes troublants de notre existence psychique. Son but est clairement indiqué dans l'art. II de ses statuts. « La Société s'occupera donc de contrôler et de vérifier l'exactitude des « expériences rapportées par leurs auteurs. Elle instituera elle-même de « nouvelles recherches et s'occupera de toutes les questions se rapportant « aux sciences dites « Occultes ».

Nous souhaitons bon courage et bonne réussite à la nouvelle-Société.

Le Président, Charles Baron, Chimiste de la Maison Ours et Cie.

Le Secrétaire, L. Dianoux, Etudiant en pharmacie.



Le Gérant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4[e] Edition. Prix.... .... **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5[e] Edition (*sous presse*). Prix.... . ... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Direct^{r} Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S^{t}, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista Espirita, à Barcelona, riera de San Juan, 31. 46 reis.

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2^{a}, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne),

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, àMexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU, Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

CARACTÈRE POSITIF

De la Doctrine Spirite

ÉTUDE SUR L'IMMORTALITÉ

A toutes les époques, il s'est trouvé de grands génies pour enseigner à l'homme qu'il était formé de deux parties distintes dont l'une, transitoire, composée : le corps physique, n'était que le revêtement charnel d'une autre substance immortelle, parce qu'elle est simple : l'âme, siège des facultés intellectuelles. Cette croyance est implantée dans le cœur de l'homme comme un espoir indéracinable, depuis les nations sauvages jusqu'aux peuples les plus raffinés. Elle a été le refuge suprême des cœurs blessés lorsque les épreuves douloureuses des injustices sociales, de la guerre, et les fléaux, décimaient l'humanité. Toutes les religions enseignent la foi dans une autre existence succédant à celle-ci et compensatrice des déceptions cruelles, des douleurs, des espoirs irréalisés sur la terre. Mais cette doctrine si consolante, si vraie, a été mélangée à des vues dogmatiques, à des erreurs manifestes qui en ont compromis l'autorité. Il ne suffit pas à la raison de concevoir un autre monde succédant à celui-ci, il faut qu'elle comprenne logiquement cette vie future, et ce désir s'est heurté à des impossibilités manifestes comme le Paradis et l'Enfer. Beaucoup de penseurs n'ont pu admettre qu'une Divinité fût assez cruelle et implacable pour refuser, après la mort, le pardon au pécheur repentant, alors qu'elle nous en fait une obligation, même vis-à-vis de nos ennemis. Ils n'ont pas cru digne de la Souveraine justice l'inégalité épouvantable que nous voyons entre les hommes. Pourquoi l'existence de ces êtres dégradés qui en sont encore au cannibalisme, alors que leurs frères favorisés naissent dans nos civilisations avancées ; et dans ces dernières, d'où vient donc que les uns naissent bons et les autres méchants ? Si le but auquel nous devons atteindre est le même pour tous, pourquoi cette disproportion scandaleuse dans les moyens d'y accéder ?

Ces problèmes, ainsi que beaucoup d'autres qui s'y rattachent, ne pouvaient être abordés qu'à notre époque, car il faut pour les résoudre le secours de la Science. Une invincible tendance nous entraîne à scruter

l'inconnu qui nous étreint de toutes parts. La philosophie a bien établi la probabilité de l'immortalité, mais elle a été impuissante à préciser les conditions de notre vie dans l'au-delà. Il était réservé au Spiritisme de faire cette preuve, aussi complète que possible, car il ne se perd pas dans les nuages de la métaphysique, il procède par l'expérimentation qui est la seule voie qui conduise à la certitude.

Ses méthodes ont été soumises depuis quarante ans aux vérifications les plus sévères, et il est sorti indemne de ces redoutables épreuves. Rien n'a pu entamer ses principes fondamentaux. En vain les sociétés savantes ont multiplié les enquêtes, espérant arriver à démontrer la fausseté de ses allégations, elles ont échoué dans leurs tentatives, car le fait, plus puissant que toutes les coteries, que tous les préjugés, a obligé ses détracteurs à le reconnaître.

Faut-il rappeler que la Société Dialectique de Londres (1) a mis hors de doute le mouvement des tables, sans contact de la part des opérateurs ? Que William Crookes, le Dr Gibier, le Dr Baraduc ont mesuré l'intensité de cette force qui émane de l'homme, signalée déjà par les Magnétiseurs anciens et par le Baron de Reichenbach ; Enfin n'avons nous pas vu M. de Rochas établissant son objectivité par des méthodes précises et délicates, dont la photographie, actuellement, nous fait connaître les caractères particuliers. La réalité d'une forme de l'énergie dont les invisibles se servent pour agir sur la matière, est une vérité démontrée maintenant pour tous les chercheurs impartiaux.

Allan Kardec a découvert que l'âme est revêtue d'une enveloppe à laquelle il a donné le nom de périsprit. Ce fait, de la plus haute importance, résultait de l'enseignement des Esprits, et il s'est trouvé confirmé par tous les phénomènes qui devaient donner au Spiritisme sa véritable valeur scientifique.

Les apparitions naturelles ou décrites par les somnambules (2) et les médiums voyants avaient été d'abord attribuées à l'hallucination. Mais il fallut trouver une autre d'explication lorsqu'il ne fut plus possible de mettre en doute la réalité de ces visions, confirmées par des descriptions exactes de personnes mortes depuis longtemps, et inconnues du sujet endormi ou du médium voyant. Alors la tactique changea. On prétendit que l'on était en présence de simples transmissions de pensées, se communiquant inconsciemment des personnes présentes au sujet.

(1) Rapport sur le Spiritualisme.

(2) Cahagnet *Les Arcanes de la vie future dévoilés.*

Cependant, ici encore, les faits se chargèrent de démentir cette interprétation, car on obtint des visions qui n'étaient connues d'aucun des membres du groupe, mais dont l'identité fut vérifié plus tard. Robert Dale-Owen, ainsi que Cahagnet, relatent un certain nombre de ces observations. Mais la preuve devait se faire encore plus entière et plus complète.

La photographie intervint, pour ne plus permettre de douter de l'objectivité de ces apparitions. La plaque sensible est un témoin qu'il est impossible de récuser. Aussi on ne voulut y voir que des supercheries faciles à produire, et le célèbre procès intenté à un industriel peu scrupuleux, sembla porter un coup mortel à ce procédé. Malgré tout, il s'en faut de beaucoup que le but des critiques ait été atteint. Il existe à l'heure présente une multitude d'observations, dues à des hommes de science, qui établissent l'absolue réalité du phénomène. C'est le professeur Wagner, à Saint-Pétersbourg, qui photographie une main invisible ; c'est M. Beattie qui collectionne une série d'épreuves reproduisant des formes vues et décrites d'avance par des médiums ; c'est le Dr Thomson qui obtient le portrait de sa mère, décédée depuis 40 ans en lui donnant le jour, et dont la ressemblance est affirmée par son oncle ; c'est l'illustre Alfred Russel Wallace qui eut auss le bonheur d'obtenir l'image de sa mère, avec un détail caractéristique de sa physionomie ; c'est M. Taylor, adversaire décidé, qui est convaincu en expérimentant lui-même ; c'est M. Damiani, de Naples, qui opère chez lui ; enfin ce sont Thomas Slater, Mumler, Crookes et Aksakof qui apportent des preuves irréfutables de l'existence des Esprits, revêtus d'une forme spirituelle reproduisant celle qu'ils avaient ici-bas. (1).

On a bien essayé d'imaginer une explication en dehors de celle trop évidemment fausse de la supercherie, quand il s'agit des noms cités plus haut. On a voulu voir dans ces photographies des projections de la pensée. Mais, ici encore, cette interprétation est défectueuse, car on a pu obtenir des portraits représentant des personnes mortes depuis longtemps et tout à fait inconnues des opérateurs. C'est ce que nous avons constaté avec M. Thomson et ce qui résulte aussi d'autres témoignages, comme celui de M. Bonner, dont la forme fluidique de sa femme morte depuis deux ans, fut reproduite sur une photographie d'un M. Bronson Murray. On peut comparer, dans le livre d'Aksakof, le portrait de la vivante avec son image périspritale.

Cette image n'est pas une représentation inanimée, une empreinte qui

(1) Aksakof. — *Animisme et Spiritisme* page 26 et suivantes. Voir aussi un procès-verbal de photographie Spirite signé par 17 personnes, (page 84) dont dix photographes incrédules, affirmant la production d'une image sur une plaque que le médium n'a pas touchée.

serait restée, on ne sait comment, dans l'atmosphère. L'esprit de Madame Bonner, inconnu des médiums, annonçait d'avance comment il apparaîtrait, ce qui prouve que c'est bien une personnalité qui vit dans l'espace, qui raisonne, qui veut, en un mot qui subsiste avec toutes ses caractéristiques physiques et intellectuelles, après la mort.

Nous sommes donc en présence ici de preuves absolues 1° de la survivance, 2° de la conservation de la forme du corps après la mort. Rien n'est laissé à l'induction, c'est la constatation pure et simple des faits.

Demandons-nous maintenant si cette forme est seulement idéale ; il est entendu qu'elle est matérielle, puisqu'elle impressionne la plaque photographique, soit par sa lumière propre, soit par des vibrations invisibles qu'elle réfléchit. Elle est impondérable, puisqu'elle passe comme les rayons X à travers toutes les substances qui composent les murs. Mais elle possède encore d'autres propriétés, que les expériences suivantes mettent en lumière.

Lorsque l'on opère avec un fort médium et que les conditions sont favorables, on constate que les Esprits peuvent donner à leur enveloppe assez de matérialité pour laisser une empreinte dans des substances molles ou friables ; il leur est possible même d'apparaître tangiblement. Dans ce cas, on peut les photographier et faire des moulages de ce corps fluidique. Ceci est rigoureusement affirmé par des séries nombreuses d'expérimentateurs et d'ailleurs, il reste des documents durables, qui montrent que l'hallucination n'a pu intervenir dans ses séances. (1)

Les professeurs Zollner et Wagner ont obtenu, sur du papier enduit de noir de fumée, des empreintes de pied. La fraude était impossible, car ce papier était enfermé entre deux ardoises. Le Dr Wolf a constaté, en plein jour, que des mains qui apparaissaient laissaient des traces parfaitement nettes dans de la farine. L'impression représentait la main d'un homme adulte avec tous les détails anatomiques. Cette remarque est des plus importantes, car elle nous montre que l'enveloppe fluidique est tellement semblable au corps que, lorsqu'elle se matérialise, elle reproduit jusqu'aux plus délicats dessins de l'épiderme. Signalons aussi que c'est une main d'homme qui reste, alors que le médium était Mme Hollis. On ne peut donc attribuer le phénomène à un dédoublement. Il résulte aussi de la discussion très serrée faite par M. Aksakof dans son livre : Animisme et Spiritisme (page 120), que ces empreintes ne sauraient provenir d'une projection de la force nerveuse extériorisée par le médium. Nous allons voir de suite que cette objection ne peut être sérieusement soutenue.

(1) Aksakof. — Ouvrage cité page 105. Voir aussi. Gabriel Delanne. *Le phénomène Spirite.*

D'après des procès-verbaux authentiques, on a produit à Boston (1), dans une caisse fermée, des moules en paraffine de mains humaines de grandeur naturelle, en dehors de toute possibilité d'illusion ou de supercherie. Le professeur Denton, inventeur de ce procédé, a pu obtenir avec le même médium quinze à vingt moulages de toute forme et de toute grandeur, qui portaient nettement le dessin des ongles et de toutes les lignes sillonnant la peau. MM. Reimers et Oxley, de Manchester, ont conservé des moulages de mains fluidiques matérialisées, qu'il n'est pas possible de produire artificiellement, parce que le poignet étant plus étroit que la main au niveau des doigts, il serait impossible de retirer la main du moule sans le briser. Or ces moulages ne portent aucune trace de déformation, ni de jointures quelconques. D'ailleurs, dans les cas considérés, les preuves de la réalité d'une intervention occulte reposent sur la différence anatomique entre les organes matérialisés et les membres correspondants du médium, différence constatée et par les témoins et par l'évidence des moulages. Ce qui met hors de cause le dédoublement très-possible du médium, c'est que le même type anatomique de membres matérialisés s'est reproduit, malgré la substitution comme médium, d'un homme à une femme.

D'autres fois, les moulages présentent des difformités caractéristiques qui prouvent l'identité de l'esprit qui se manisfeste. Le Dr Frieze affirme que dans ses expériences avec le Dr Nichols, les deux formes donnaient des *moules reproduisant la main et une partie du bras au dessus du poignet.*

Enfin, nous arrivons aux expériences, désormais classiques de Crookes, où l'on voit l'Esprit matérialisé ; on le pèse, on le photographie, et il est possible de s'assurer absolument que la forme n'est pas seulement une apparence extérieure, mais qu'elle possède un cœur qui bat, des poumons qui respirent, des cheveux dont on coupe une mèche, en un mot, que c'est un être terrestre complètement développé qui vit de notre vie, temporairement et momentanément.

Son témoignage peut s'appuyer sur beaucoup d'autres, dus aussi à des savants. Nous renvoyons le lecteur aux comptes rendus des séances de MM. Adshead, Ahston, Harisson, Parkes. etc.

Il résulte donc de ces faits que l'âme survit à la désagrégation du corps. Ainsi ce phénomène formidable qui s'appelle la mort et qui a pour résultat de détruire le corps physique, est sans action sur l'âme et son enveloppe. Dans l'espace, l'Esprit conserve sa personnalité, car il fait preuve d'une mémoire parfaite et se souvient des moindres incidents de sa vie terres-

(1) Aksakof. — Ouvrage cité page 134.

tre. Ni physiquement, ni intellectuellement, ce passage dans l'invisible n'a pu l'amoindrir. Sa puissance plastique lui est conservée et elle s'exerce toutes les fois qu'on lui fournit de la force et de la matière, comme elle le faisait ici-bas. Car, ne l'oublions pas, le périsprit est inséparable de l'âme, il existe pendant la vie terrestre, inclus dans le corps charnel, dont il est le véritable support.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, sans doute, les cas de dédoublements que nous leur avons maintes fois signalés. Les recherches de la société psychique de Londres ont fait connaître les exemples nombreux d'apparition de vivants qu'on ne pouvait attribuer à des hallucinations, car ces fantômes étaient vus quelquefois par des animaux ou déplaçaient des objets matériels. On est arrivé aussi à photographier le corps et son double pendant le sommeil magnétique, et dans certaines séances, il a été possible de mouler le prérisprit dégagé de son enveloppe, comme cela eut lieu avec Eglinton. Le moulage de la forme fluidique était rigoureusement identique avec le pied matériel.

Le fait de la survivance est donc indéniable, mais, de plus, nous croyons que l'examen des conditions de la vie de l'Esprit sur la terre et dans l'espace amène irrésistiblement la certitude de l'Immortalité.

Pouvons-nous penser avec M. Dassier (1) que la personnalité posthume est de peu de durée et qu'elle doit disparaitre rapidement sous l'assaut incessant des forces physiques, chimiques et atmosphériques. ? Les faits répondent pour nous.

Des communications innombrables, émanant certainement de personnes depuis longtemps décédées, affirment qu'elles n'ont rien perdu de leurs facultés, ni éprouvé aucun dommage physique, elles sont aussi actives et agissantes que lorsqu'elles sont retournées dans l'espace. Ces témoignages se confirment par des preuves. La mère du Dr Thomson avait quitté la terre depuis 40 ans et sa photographie n'indique aucune décrépitude. M. Scherman (2) rapporte qu'il a reconnu dans des séances de matérialisation, une femme sauvage des îles du Pacifique, telle qu'il l'avait vue 45 ans auparavant. D'autres Esprits, qui se désincarnèrent de 1835 à 1839, apparurent également, en 1883, avec toute l'intégralité des caractères physiques qu'ils possédaient de leur vivant. Enfin, rappelons que Mme Lucie Grange décrivit le pëte Virgile avec assez d'exactitude pour qu'on put ensuite identifier sa vision avec une mosaïque, découverte 4 ans plus tard, dans les fouilles exécutées à Sousse. Nous avons relaté de même que Pascal apparaissant en rêve à une dame, avait une déformation de la lèvre qu'au-

(1) A. Dassier. — *Essai sur l'Humanité posthume.*
(2) *Light* 1885, page 235.

cun de ses portraits ne reproduisait. (1) Des recherches longues et minutieuses permirent cependant de retrouver une gravure faite peu de temps après la mortdu grand écrivain, elle portait le défaut signalé. Nous pourrions augmenter cette liste, mais pour tous ceux qui ont expérimenté assez longtemps avec les méthodes spirites, il est hors de doute que l'enveloppe périspritale subsiste intégralement, car elle n'est soumise à aucune des actions physico-chimiques qui causent ici-bas les transformations de la matière. Le témoignage unanime des Esprits qui se communiquent dans le monde entier, établit que ni les froids terribles des hautes régions de l'atmosphère, ni les chaleurs torrides de l'équateur, ni les cyclones qui renversent tout sur leur passage, ni les terribles conflagrations de l'électricité pendant les orages, n'ont d'action sur l'âme.

Le périsprit est soustrait par la nature de sa subtance à ces vibrations de l'air ou de l'éther. Encore une fois, ceci résulte des communications des Esprits en pleine possession de leur jugement, c'est-à-dire tout à fait sortis du trouble qui suit la mort terrestre. On constate de même qu'ils ne sont astreints à aucune des obligations qui nous sont imposées pour maintenir notre vie physique. L'air, les aliemnts, la chaleur ou l'humidité, ne leur sont d'aucune utilité. Leur enveloppe fluidique subsiste par elle-même, et ceci est compréhensible, puisque nous avons vu qu'elle est soustraite à toutes les causes qui déterminent ici-bas les changements physiques. Elle est simple, formée par la matière sous sa forme primordiale, et il lui serait aussi impossible de s'anéantir, qu'il est impossible de détruire un atôme matériel.

De même qu'un atôme d'oxygène, par exemple, a passé inaltéré dans des milliards de combinaisons depuis la formation de la terre, et se retrouve aujourd'hui avec les mêmes propriétés qu'il possédait il y a des millions d'années, de même l'âme, substance simple, est indécomposable et subsiste avec toutes ses énergies et toutes ses virtualités, en dépit des formes sans nombre qu'elle a traversées et traversera dans son évolution éternelle.

Ici encore, nous ne faisons pas de théorie, pas de supposition indémontrable. Les faits parlent d'eux-mêmes éloquemment. L'âme survit avec son enveloppe dans l'espace, elle existe d'une manière indépendante des conditions extérieures que nécessite l'entretien de la vie ici-bas, voilà qui est certain absolument par le témoignage des faits. Mais il est non moins sûr qu'elle existait de même pendant son union avec le corps physique. Elle possède toutes ses énergies plastiques et intellectuelles indépendamment des forces corporelles, de la matière fluente et toujours

(1) *Revue scientifique et morale du Spiritisme* — N° 11, Mai, 1897 pages 678 et suivantes.

renouvelée qui ne sert jamais qu'une fois à la vie. Elle n'est donc pas produite par le corps physique, elle est préexistante.

Alors apparaît dans toute sa grandeur cette splendide théorie de l'évolution du principe pensant, s'élevant par degrés au moyen des vies successives, depuis les formes les plus inférieures jusqu'à l'humanité, pour s'élancer ensuite vers des horizons plus larges, vers cet infini des mondes qui peuplent l'immensité. Alors l'univers n'est plus un désert sans bornes où des astres poursuivent éternellement une course inutile et fatale. L'immortalité peuple l'infini de myriades d'êtres en marche vers l'unité suprême. C'est l'échelle de Jacob qui part des bas fonds de la matière pour s'élever jusqu'à la Spiritualité parfaite, à l'être des êtres, à la cause infinie et éternelle. Cette montée vers la lumière s'accompagne des progrès réalisés dans tous les domaines de notre activité. A chaque effort est attachée une connaissance nouvelle, une puissance croissante, une satisfaction plus grande. Le mal résulte de l'ignorance des lois naturelles, il doit disparaître à mesure que notre savoir augmente, aussi bien au point de vue physique que moral.

Déjà nous avons laissé derrière nous les premiers degrés de l'évolution, mais nous sommes encore bien bas sur l'échelle infinie. Elevons nos cœurs vers ces vérités éternelles, semons autour de nous ces idées d'immortalité qui sont notre sauvegarde pour l'avenir, et bientôt nous recueillerons les fruits de la régénération morale qu'elles produisent, sans laquelle nul progrès moral n'est possible ici-bas.

GABRIEL DELANNE.

Jésus de Nazareth

ET SES HISTORIENS

La mission de Jésus est certainement l'évènement le plus important des temps historiques et celui qui a provoqué le plus d'études et de commentaires. Peut-on dire cependant qu'il soit encore bien compris et qu'il ne laisse plus rien à élucider ? Loin de là, et l'on peut affirmer sans hésister que le caractère et la nature des faits les plus importants de cette vie du Christ sont demeurés jusqu'en ces derniers temps mal interprétés et qu'ils ont donné naissance aux opinions les plus contraire.

Il devait en être fatalement ainsi, car bien peu d'auteurs ont pu se prémunir contre les préjugés et les entraînements des passions sectaires ; sauf quelques très rares exceptions, ils se sont montrés plus disposés à plier les faits à leurs doctrines, qu'à suivre les méthodes rationnelles de la critique historique.

Il est vrai que les sources de renseignements dignes de foi étaient bien maigres. Pendant les premiers siècles, les laïcs signalent à peine cet événement, qui devait cependant avoir des conséquences si considérables, et l'histoire de Jésus est transmise par des hommes qui admettaient que le Dieu antropomorphe des juifs ayant créé un premier homme essentiellement faible, l'expose à des tentations de telle nature que sa chute est inévitable. Il se trouve néanmoins si profondément offensé de la première faute commise, qu'il résout *de se venger* d'une façon terrible, non seulement sur le coupable, mais encore sur sa postérité à jamais. Il consent cependant à pardonner, mais à une condition : c'est que lui-même se faisant homme se sacrifiera à sa propre vengeance, et que pour effacer cette première faute d'un ignorant, le petit peuple juif, choisi parmi tous les autres, commettra *un Déicide*, le plus grand de tous les crimes, que ne lui ont jamais pardonné, du reste, ceux qui prétendent en avoir le plus profité. Les convictions de ces étranges historiens n'ont jamais été le moins du mondes ébranlées par ce fait que, malgré une aussi parfaite expiation, les conséquences de la faute ont persisté tout entières, si elles ne se sont pas aggravées.

Les auteurs qui ont adopté de telles légendes comme vérités historiques et qui ont présenté la mission de Jésus comme en étant la conséquence nécessaire, montrent assez ce qu'il faut penser de leur sens critique et de l'indépendance d'esprit avec laquelle ils ont écrit.

Voici du reste dans quelles conditions furent rédigés les premiers récits.

Les chants des divers poètes ou prophètes juifs, qui tantôt célébraient les hauts faits des héros, tantôt gémissaient sur les fautes et les malheurs de ce petit peuple indomptable, lui firent toujours entrevoir la fin de ses épreuves par l'intervention de son Dieu, lui procurant un triomphe éclatant et la domination sur tous les peuples de la terre. Depuis quelque temps, même, l'opinion générale était que cette revanche serait due à un Messie sorti de la race de David.

Aussi lorsque Jésus parcourut la Galilée, prodiguant les guérisons, annonçant la bonne nouvelle de l'avènement prochain du Royaume de Dieu, donnant à chaque pas les preuves de son immense supériorité morale et de sa puissance sur les éléments, quoique le Royaume promis par lui ne

répondit en rien à celui qu'attendait l'opinion, ses disciples enthousiasmés le proclamèrent le Messie prédit par les prophètes. Leur conviction s'affermit encore après les nombreuses apparitions qui signalèrent les jours qui suivirent le drame du Golgotha, et dès lors, l'idée messianique devenant la préoccupation dominante, on voulut voir dans chaque fait, qu'au besoin on modifiait plus ou moins, l'accomplissement d'une prophétie ; des légendes se formèrent même de toutes pièces, des généalogies furent créées afin de faire rentrer toute la vie du Christ dans le cadre des traditions et des aspirations populaires. De nombreux écrits, contenant les enseignements et les récits transmis par les Apôtres, circulèrent dans les communautés naissantes, portant tous les traces manifestes de cette idée fixe. Presque à chaque page on peut lire ces mots : « *afin que s'accomplissent les paroles du prophète.* »

De tous ces documents, quatre seulement furent adoptés par les conciles, comme rapportant fidèlement tout ce qui concernait Jésus, ses actes et ses paroles. Quoique différant parfois profondément entre eux et renfermant des erreurs lourdes, ils furent déclarés œuvre divine, dictés par le Saint-Esprit même, et pendant de longs siècles on ne put, sans courir péril de mort, modifier ces textes sacrés ni élever un seul doute sur leur authenticité.

Le lecteur calme et sans parti-pris est bien obligé, cependant, de reconnaître qu'il ne peut accepter leur contenu qu'avec une grande circonspection et que ce n'est pas là qu'il faut chercher, sans réserve, l'histoire telle que nous la comprenons aujourd'hui.

Dans les temps modernes, sous le coup de l'affranchissement de la pensée et de la liberté d'examen, une réaction se fit d'autant plus violente que la compression avait été plus absolue, et on alla même jusqu'à nier l'existence réelle de Jésus, dont on voulut faire un mythe. Nous ne nous arrêterons pas à discuter cette théorie et nous passerons immédiatement à l'époque contemporaine, où la question put être reprise avec plus de calme et de pondération, en nous arrêtant spécialement aux deux hommes qui, en France, nous paraissent représenter avec le plus d'autorité l'état de l'opinion du monde savant ; nous voulons parler de Renan et de M. A. Réville, le savant et le conscencieux professeur d'histoire des religions.

Il semble inutile de rappeler de quel style admirable et charmeur le premier sut envelopper ses éloges et ses blâmes, et trop souvent aussi ses paradoxes et les manifestations de son scepticisme dédaigneux. En le lisant, on se sent doucement bercé comme par une mélodie délicieuse ; l'attention se détend ; la résistance s'amollit et on se laisserait volontiers entraîner à abdiquer tout droit de contrôle. Mais lorsqu'après avoir fermé son livre,

on se demande quelle opinion précise et nette ont laissée tant de belles et harmonieuses pages, on est bien obligé de convenir que la lumière ne s'est pas faite et que la brume qui nous cachait la vérite n'a pas été dissipée. On admire l'artiste, mais on cherche en vain le véritable historien.

Qu'on lise sa *Vie de Jésus* ; on sera frappé dès l'abord d'y trouver formulé un certain nombre de principes contre lesquels nous ne pouvons que protester. Telle est, entre autres, sa façon de concevoir la science et le but que doivent poursuivre les hommes qui la cultivent. « La science seule, dit-il, est pure ; car la science n'a rien de pratique ; elle ne touche pas les hommes ; la propagande ne la regarde pas, son devoir est de prouver, non de persuader ni de convertir. Le seul irréprochable est le *contemplateur* qui ne vise qu'à trouver le vrai, sans souci de le faire triompher ni de l'appliquer. » Ainsi, d'après Renan, celui qui a les mains pleines de vérités a tort de chercher à les répandre au profit de l'humanité ! Chercher à être utile, c'est cesser d'être irréprochable. Pourquoi donc dans ses nombreux volumes, et spécialement dans cette vie de Jésus, l'éloquent rhéteur présente-t-il ses vues sous plusieurs faces et avec des formes d'autant plus séduisantes qu'il prévoit une plus énergique résistance du lecteur ?

Les passages suivants nous montreront encore mieux dans quel esprit il poursuit son étude : « Les consciences troubles ne sauraient avoir la netteté du bon sens. *Or il n'y a que les consciences troubles qui fondent puissamment.* (Donc, d'après l'auteur, Jésus qui a fondé si puissamment, avait une conscience trouble et manquait de bons sens !... Mais, poursuivons). On ne peut mener pendant des années la vie de thaumaturge sans être dix fois acculé, sans avoir la main forcée par le public. On commence par la naïveté, la crédulité, l'innocence absolue ; on finit par des embarras de toute sorte et, pour soutenir la puissance divine en défaut, on sort de ces embarras par des expédients désespérés... (Ce que Renan appelle des expédients désespérés et taxe de fourberie, ne sont autre chose que les preuves de sa puissance données par Jésus et que les hommes, incapables jusqu'ici de les comprendre, ont appelées des miracles). Jeanne d'Arc n'a-t-elle pas plus d'une fois *fait parler* ses voix selon les besoins du moment ?... (Ainsi voilà Jeanne d'Arc rangée aussi parmi les fourbes et les consciences troubles ! Cela devait être, et l'auteur y reviendra plus d'une fois, porté de façon irrésistible par les nombreux points de contact de ces deux êtres sublimes. Renan eût peut-être préféré que les inspirateurs de Jeanne parlassent à contre-sens !)... Si le récit de la révélation secrète qu'elle fit au roi Charles VII a quelque réalité, ce qu'il est difficile de nier, il faut que cette innocente fille ait présenté comme l'effet d'une intuition surnaturelle ce qu'elle avait appris par confidence. »

Renan oublie de nous dire qui avait pu révéler ainsi à Jeanne les plus secrètes pensées du roi et ce qu'il n'avait jamais voulu confier à personne.

Tels sont, pour nous servir de ses propres expressions, les expédients désespérés auxquels les hommes les plus intelligents se trouvent acculés, lorsqu'ils ferment volontairement les yeux à la vérité. Poursuivons nos citations :

« Concevoir le bien ne suffit pas ; il faut le faire réussir parmi les hommes. Pour cela, des voies moins pures sont nécessaires. Mais sans miracles Jésus eût-il converti le monde ? »

Ainsi les guérisons et les bienfaits répandus à pleines mains par le Christ sont des moyens impurs, des expédients employés pour faire triompher la doctrine nouvelle. Dans un autre passage, revenant de nouveau à la comparaison avec Jeanne d'Arc, il les accuse d'avoir simulé la clairvoyance pour frapper les imaginations.

« Il est avéré, dit-il encore, qu'aucun miracle contemporain ne supporte la discussion. Une observation qui n'a *pas été une seule fois démentie* nous apprend qu'il n'arrive de miracles que dans les temps et les pays où l'on y croit, devant des personnes disposées à y croire. Aucun miracle ne s'est produit devant une réunion d'hommes capables de constater le caractère miraculeux d'un fait. Toujours, jusqu'ici, le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public. »

Il faut convenir qu'il serait assez difficile d'accumuler plus d'erreurs en aussi peu de lignes et de présenter un spécimen plus parfait de la science officielle.

« Un thaumaturge de nos jours, ajoute-t-il, à moins d'une naïveté extrême, comme cela a lieu pour certaines stigmatisées de l'Allemagne, *est odieux*, car il fait des miracles sans y croire ; il est un charlatan... »

« Il est impossible de savoir si les circonstances choquantes de troubles, de frémissements, et autres traits *sentant la jonglerie*, sont bien historiques, ou s'ils sont le fruit de la croyance des rédacteurs fortement préoccupés de théurgie et vivant, sous ce rapport, *dans un monde analogue à celui des spirites de nos jours.* »

« Nous admettons sans hésiter que des actes qui seraient maintenant considérés comme des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place dans la vie de Jésus. »

« Il faut se rappeler, d'ailleurs, que toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser. On ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelque froissement.

« Les miracles de Jésus furent une violence que lui fit son siècle ; une concession que lui arracha la nécessité passagère. Aussi l'exorciste et le

thaumaturge sont tombés, tandis que le réformateur religieux vivra éternellement. »

Telles sont les dispositions d'esprit dans lesquelles l'auteur se trouva lorsqu'il entreprit de juger le grand événement dont nous nous occupons : on conviendra que cela ne devait guère le prédisposer à une appréciation impartiale. Voici, du reste, comment il comprend l'histoire de Jésus ; nous verrons ensuite ses appréciations sur la personne même du Messie.

« S'il fallait s'astreindre, en écrivant l'histoire de Jésus, à n'avancer que des choses certaines, il faudrait se borner à quelques lignes : « Il a existé. Il était de Nazareth en Galilée. Il prêcha avec charme et laissa dans la mémoire de ses disciples des aphorismes qui s'y gravèrent profondément. Les deux principaux de ses disciples furent Céphas et Jean, fils de Zébédée. Il excita la haine des juifs orthodoxes, qui parvinrent à le faire mettre à mort par Pontius Pilatus, alors procurateur de Judée. Il fut crucifié hors de la porte de la ville. On crut peu après qu'il était ressuscité. »

Voici maintenant son plan d'études : « Le mieux selon moi est de se tenir aussi près que possible des récits originaux, en écartant les impossibilités (nous savons que ces impossibilités sont presque exclusivement ce que l'on a appelé les miracles, ou tous les faits que la science officielle considére comme contraires aux lois de la nature. Comme si ces messieurs connaissaient *toutes* les lois et les limites du possible !).. en semant partout des signes de doute. Tel voudrait faire de Jésus un sage, tel un philosophe, tel un patriote, tel un homme de bien, tel un moraliste, tel un saint. *Il ne fut rien de tout cela. Ce fut un charmeur !* »

Laissons au lecteur le soin d'apprécier un tel jugement, et continuons à déguster les variations savantes jouées par cet autre charmeur à propos du caractère de Jésus. Tantôt c'est, pour lui, un simple paysan, naïf jusqu'au ridicule, ignorant tout sur la constitution, la puissance, l'étendue des autres Etats et spécialement de l'empire romain ; ne possédant aucune notion d'un ordre naturel réglé par les lois (nous savons ce que Renan entend par ces lois), croyant aux miracles, trouvant tout simple que son contact guérisse les maladies et que sa présence chasse les esprits obsesseurs, ce qui est pour Renan le comble de la naïveté, lorsque ce n'est pas une preuve d'indélicatesse, Même aux derniers jours de sa vie, l'auteur, avec une hautaine commisération, dit que Jésus : « N'ayant aucune idée du monde, accoutumé à son aimable communisme galiléen, laissait échapper sans cesse des naïvetés, qui, à Jérusalem, pouvaient paraître singulières... Il ne conçoit jamais la société aristocratique que comme un jeune villageois qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté... Le merveilleux n'était

pas pour lui l'exceptionnel, c'était l'état normal. Il croit à la transformation immédiate du monde et annonce sa fin à brève échéance... etc. »

Telle est, nous ne dirons pas la pensée, mais une des faces de la pensée de l'auteur. Voici l'autre :

« En Judée l'attente est à son comble. On sent une puissante incubation, l'approche de quelque chose d'inconnu. Ce mélange confus de claires vues et de songes; ces aspirations sans cesse refoulées par une odieuse réalité trouvèrent enfin leur interprète dans l'*homme incomparable* auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu, et cela en toute justice, puisqu'il a fait faire à la religion un pas auquel nul autre ne peut être et ne pourra probablement jamais être comparé..... La foi, l'enthousiasme, la constance de la première génération chrétienne ne s'expliquent qu'en supposant à l'origine de tout le mouvement *un homme de proportions colossales*..... Une haute notion de la Divinité qu'il ne dut pas au Judaïsme et qui semble avoir été la création de sa grande âme, fut en quelque sorte le germe de son être tout entier...... Un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les sentiments du cœur, sur l'imitation de Dieu, sur le rapport immédiat de la conscience avec le père céleste, étaient la suite des principes de Jésus... Le Dieu de Jésus n'est pas le maître fatal qui nous tue quand il lui plaît, nous damne quand il lui plaît, nous sauve quand il lui plaît. Le Dieu de Jésus est *Notre Père*..... »

Si l'auteur de cet admirable passage, moins dédaigneux pour ces pauvres fous que l'on appelle spirites, avait poussé la condescendance jusqu'à lire quelques-uns de leurs livres et s'assimiler quelques-unes de leurs idées, il eût sans doute ajouté : « C'est ce père essentiellement juste et bon, qui ne fait aucune différence entre tous ses enfants et qui, après les avoir créés tous également imparfaits, les destine à atteindre, par leurs seuls efforts, le même degré de développement moral et intellectuel et de bonheur. »

Terminons par quelques citations : « La palme est à celui qui a été puissant en paroles et en œuvres; qui a senti le bien, et, au prix de son sang, l'a fait triompher. Jésus, à ce double point de vue, est sans égal, sa gloire reste entière et sera toujours renouvelée..... L'instinct vraiment prophétique que Jésus avait de sa mission, et, *son bon sens admirable* le guidèrent avec une merveilleuse sûreté. »

Enfin, après avoir rappelé la révolte momentanée de la chair devant la perspective de l'abominable supplice et des outrages que le Christ voyait nettement si prochaine, il ajoute ces admirables paroles : « Il est sûr que son essence divine reprit bientôt le dessus. Il pouvait encore éviter la

mort; il ne le voulut pas. L'amour de son œuvre l'emporta; il accepta de boire le calice jusqu'à la lie. Désormais, en effet, Jésus se retrouve tout entier et sans nuages. Il ne reste que le héros incomparable de la Passion, le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler. »

Comme nous voilà loin de ce paysan que son ignorance de toutes choses et sa naïveté rendaient ridicule, même après trois ans de vie publique; de cet ambitieux qui simulait les miracles pour frapper les esprits crédules; de cette conscience trouble qui ne pouvait avoir la netteté du bon sens et qui n'a fondé puissamment que grâce à son indélicatesse!

Et maintenant, que le lecteur s'interroge et se demande ce qu'il doit penser, d'après Renan, de cette grande et lumineuse figure du Christ! Ce livre, nous avons le droit de le dire, est une suite de belles pages de rhétorique, écrites en un style enchanteur : *ce n'est pas une histoire.*

(A suivre). Docteur DUSART.

Les Faits

UNE EXPÉRIENCE DE LECTURE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

La Science officielle commence, enfin, à s'occuper des phénomènes qui rentrent dans le domaine de l'action extra-corporelle de l'âme. La faculté de médecine de Montpellier vient d'être saisie d'une demande de vérification, qui aboutit à la nomination d'une commission d'enquête, sur les faits signalés par le Dr Grasset. Espérons que la vérité finira par sortir de son puits pour éclairer les retardataires. Nous extrayons le rapport suivant de la *Semaine médicale* du 1er décembre.

Le territoire psychique des sciences médicales contient encore des terres ignorées, ou tout au moins mal connues. La lecture à travers les corps opaques ou « clairvoyance » me paraît être de ce nombre.

Beaucoup ont vu ou lu des faits troublants ; la plupart se sentent dans un état d'âme accessible à la démonstration, mais la démonstration n'est pas faite : la chose n'est pas scientifiquement établie et acquise.

Aussi, quand mon distingué confrère M. le docteur Ferroul (de Narbonne) m'a conté, le 26 octobre dernier, jour où nous avons eu l'occasion de nous trouver ensemble, les résultats extraordinaires qu'il obtient avec un « sujet » merveilleux (une femme), j'ai accepté avec empressement

l'offre qu'il a bien voulu me faire d'organiser à l'aide de ce sujet une expérience aussi scientifique que possible.

Le docteur Ferroul m'autorisant à prendre contre lui toutes les précaution que je jugerais utiles, et moi-même tenant à faire l'expérience aussi simple que possible pour la rendre plus concluante, j'ai écarté le problème — également intéressant et non encore résolu — de la suggestion mentale et de la lecture des pensées. Je n'ai retenu que le problème de la *lecture à travers les corps opaques*, et nous avons institué l'expérience que je vais relater et dont le succès m'a, je l'avoue, absolument stupéfié.

Rentré de Narbonne à Montpellier et n'ayant rien communiqué du détail de mes intentions à M. Ferroul, qui restait à Narbonne avec son sujet, j'ai écrit sur une demi-feuille de papier à lettre les mots suivants :

Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes ;
Car nous pleurons, le soir, de nous sentir trop vivre.

ЧЭКОВ Книжню αναγκη

Montpellier 28 octobre 1897

Ce papier, plié en deux (l'écriture en dedans), a été complètement enveloppé dans une feuille de papier d'étain (papier de chocolat) replié sur les bords. Le tout a été glissé dans une enveloppe ordinaire, de deuil, qui a été fermée à la gomme.

Puis, comme M. Ferroul m'avait prévenu que la ficelle gênait parfois son sujet pour lire, j'ai passé une épingle anglaise qui, après avoir pénètré dans l'enveloppe, en est ressortie formant ainsi verrou. Enfin, j'ai noyé cette épingle dans un vaste cachet de cire noire, sur lequel j'ai mis, comme empreinte, des armoiries de famille (cachet personnel).

A ce pli cacheté j'ai joint ma carte, avec un mot ; J'ai mis le tout dans une grande enveloppe et l'ai expédié par la poste (le 28 octobre) au docteur Ferroul, à Narbonne.

Le 30 octobre au matin, j'ai reçu la lettre suivante de mon confrère :

« *Mon cher maître* ,

» Quant votre pli m'est arrivé ce matin, je n'avais pas mon sujet sous la main. J'ai ouvert la première enveloppe contenant le pli ; j'y ai trouvé votre carte.

» Obligé de faire mes visites, je me proposais de faire venir mon sujet vers les quatre heures chez moi, et je suis passé chez lui pour le prévenir.

» Ayant appris ce que je voulais, il m'a proposé de me faire sa lecture immédiatement.

» Votre pli au cachet noir était déposé dans la grande enveloppe sur mon bureau, et le domicile de mon sujet est distant du mien de 300 mètres au minimum.

» Appuyés tous deux sur le bord d'une table, j'ai passé ma main sur les yeux de mon sujet et voici ce qu'il m'a dit, sans avoir vu votre pli :

» — Tu as déchiré l'enveloppe.

» — Oui ; mais la lettre à lire est dedans, sous une autre enveloppe close.

» — Celle-là du grand cachet noir ?

» — Oui. Lis.

» — Il y a du papier d'argent... Voici ce qu'il y a :

» *Le ciel profond reflète en étoiles nos larmes, car nous pleurons, le soir, de nous sentir vivre.*

» Puis il y a des lettres comme ça (elle me montre le bout de son doigt, un centimètre à peu près) : D. E. K...

» Puis un petit nom que je ne sais pas (dans quel sens faut-il prendre le mot petit ?)...

» Puis : *Montpellier, 28 octobre 1897.*

» Voilà, cher maître, le compte rendu de l'expérience que je vous ai promise.

» Elle a duré une minute et demie au plus.

» Je vous renvoie immédiatement votre pli avec ma lettre.

» Votre bien dévoué, Dr FERROUL.

« *Narbonne, 29 octobre 1897* ».

On comprendra mon étonnement à la lecture de cette lettre.

Mon pli cacheté revenait intact : il ne paraissait pas possible d'admettre qu'il eût été violé, et cependant le sujet l'avait lu comme s'il n'y avait eu ni cire, ni épingle, ni enveloppe, ni papier d'argent.

Il avait vu le papier d'argent — je n'avais pas du tout parlé de cette précaution possible dans ma conversation avec le docteur Ferroul — ; il avait lu les deux vers, sans reconnaître des vers, en disant *le* soir au lieu de *ce* soir et en passant le mot *trop*, mais cela est insignifiant.

Il avait vu les lettres russes, avait vu qu'elles étaient plus grandes que les autres et en avait dessiné trois de son mieux ; il avait vu le mot allemand ou le mot grec (un des deux seulement) sans le comprendre et en disant qu'il était petit (en caractères petits, par rapport au mot russe ; enfin il avait lu la date.

Le succès était complet : c'est bien, ce me semble, de la lecture à travers les corps opaques, en prenant le mot *opaques* non seulement dans son sens ancien et vulgaire, mais encore dans le sens scientifique nouveau que lui a donné la découverte des rayons — X.

Il y a même là plus que la lecture à travers les corps opaques : il y a la lecture à distance, puisque le sujet a lu de chez lui le pli resté chez M. Ferroul, les deux domiciles étant distants d'au moins 300 mètres.

Seulement je reconnais que cette partie est moins scientifiquement établie que l'autre, parce que le fait n'est prouvé que par l'affirmation du docteur, affirmation dans laquelle j'ai personnellement, je me hâte de le dire, la plus absolue confiance, mais qui n'a pas la force d'une démonstration scientifique, puisqu'il m'a autorisé lui-même à agir comme si je me méfiais de lui et à le traiter en quelque sorte comme on traiterait un vulgaire Barnum.

Mais la lecture à travers les corps opaques est à l'abri de cette objection. Le docteur Ferroul n'est pas plus intervenu dans l'expérience que le facteur de la poste, ou du moins il ne connaissait pas plus que lui le contenu du pli cacheté : il ne peut donc être question ni d'imprudence de sa part, de communication inconsciente, ni même de suggession mentale ou de lecture de la pensée. Le contenu du pli n'était connu que de moi seul, qui me trouvais à Montpellier, c'est-à-dire à 100 kilomètres de Narbonne où avait lieu l'expérience.

Donc, cette expérience ne peut vouloir établir que la lecture à travers les corps opaques ; mais la possibilité de cette « clairvoyance », elle me paraît l'établir scientifiquement.

J'ai porté le pli cacheté, encore intact, le 29 novembre, à la séance de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier. J'ai raconté l'expérience, et fait constater par mes collègues l'intégrité de l'enveloppe, puis je l'ai ouverte en séance.

Par un trou pratiqué avec la pointe des ciseaux au milieu de l'enveloppe, sur la face opposée au cachet, j'ai fait quatre incisions dirigées vers les quatre angles et ai rabattu les quatre triangles ainsi formés. Le contenu adhérait légèrement à l'épingle par le papier d'argent. On n'a constaté aucune effraction des bords de l'enveloppe vue par l'intérieur.

L'Académie a nommé une commission pour faire une nouvelle expérience si le docteur Ferroul y consent, les envoyeurs ne devant pas connaître le contenu de la nouvelle enveloppe et devant aller à Narbonne la porter eux-mêmes, sans la confier à personne à aucun moment.

Dr GRASSET,

Professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Montpellier.

Nous savons, de source certaine, que M. le Dr Ferroul, pourrait montrer aux enquêteurs que l'âme humaine ne meurt pas avec le corps, car il a pu s'assurer scientifiquement de nos rapports avec l'au-delà. Mais peut-être faut-il aller doucement, pour ne pas trop effarer les doctes commissaires.

Philosophie

LA CONNAISSANCE

« VOULOIR, SAVOIR, OSER, SE TAIRE. »

L'homme complet, l'homme idéal de notre planète et des sphères de notre système est celui qui veut, sait, ose et se tait.

Le vouloir, ses manifestations, sa puissance, voilà ce qui constitue l'entité humaine.

Le savoir, c'est ce qui résulte des progrès accomplis et de l'inspiration.

L'oser, c'est ce qui ébranle les mondes et les sociétés.

Le silence, c'est l'état de l'homme voulant, sachant et osant, qui écoute la grande voix, qui perçoit les harmonies, qui s'identifie avec l'Ineffable, qui retrouve dans l'Absolu, la Raison suprême, la Pensée directrice ou le Verbe, l'Esprit-Saint ou l'amour universel.

Raison, pensée, amour sont la triade sublime qui enlève l'homme aux illusions des sens et de l'univers manifesté, pour le transporter dans le royaume des Eternelles Réalités.

Pour parvenir à cet état et même simplement pour le concevoir, point n'est besoin de compulser de volumineux ouvrages, les encyclopédies des connaissances humaines; la méditation et le recueillement suffisent. Par la méditation, on apprend à se connaître soi-même ; par le recueillement, on apprend qu'on est petit, bien petit sur ce globe infime qui roule dans l'espace ; en un mot, on réalise ces deux vertus suprêmes : l'humilité et l'amour des êtres. On comprend cette parole qui est toute une révélation : pour pénétrer dans le Sanctuaire de la Vérité, il faut redevenir un petit enfant.

Oui, il faut être simple, et la simplicité, c'est l'attribut divin par excellence. C'est en cela qu'on ressemble au Père en secret.

Si c'est bien là le but que nous devons tous rechercher « simplicité-connaissance-amour », il est permis de se demander s'il n'y a qu'une voie, ou au contraire s'il y en a plusieurs qui nous y conduisent.

La Vérité est Une; mais elle a des aspects multiples. L'Humanité est Une ; mais elle est diverse par les races, les nationalités, les familles et les individus.

Rites, cultes, religions, voilà le vêtement de l'Idée, de la vérité divine, supra-humaine ; théocratie, monarchie, république, voilà les modes de direction sociale ; individualisme, collectivisme, communisme, voilà les systèmes d'organisation sociale.

Est-ce à dire qu'il faille forcément faire un choix et s'arrêter de préférence sur telle ou telle conception ? Où sera le critère de l'infaillibilité?

Tout est bon, tout est vrai, tout est juste, si l'on sait adapter à chaque peuple ce qui lui convient et si l'on est dominé par l'Idée d'Unité transcendante qui embrasse la multiplicité.

L'Unité, c'est le Centre d'où tout part et où tout aboutit. Justice et Miséricorde idéales : voilà pour l'Absolu. Justice distributive, vérités éparses : voilà pour le contingent. Nous sommes Un par les inspirations, mais nous sommes multiples par les besoins. Il s'agit simplement de ne pas perdre de vue le lien magique qui unit les hommes entre eux et les hommes eux-mêmes au Centre divin. En un mot, il faut avoir un Idéal et le placer tellement haut qu'il ne puisse subir aucune atteinte.

C'est ainsi que nous considérons avec une égale sympathie les travaux divers auxquels se livrent les hommes pour élargir le cercle des connaissances.

Ne prenons pour exemple que les matérialistes et mettons-les en présence des spiritualistes.

Résumons les deux systèmes.

— Tout est matière, disent les premiers.

— Non, répliquent les seconds, tout est pensée.

— L'âme est une résultante, proclament les matérialistes ; la mort est la dissolution de l'entité physique ou anatomo-physiologique ; la vie n'étant que la résultante de combinaisons chimiques.

— Erreur, répondent les spiritualistes ; le corps est la résultante de l'âme ; c'est l'entité psychique qui seule vit et fait vivre l'organisme. La matière est inerte. A la mort, il y a séparation : l'âme, d'un côté, avec ses facultés pensantes, le corps de l'autre avec ses organes.

Hé bien, en présence de ces contradictions *apparentes*, nous n'hésitons pas à dire que tout est *matière pensante*.

Sait-on bien ce qu'est la matière, ce qu'est la pensée, ce qu'est l'esprit ?

Matière inerte, dit-on! Il n'y a rien d'inerte. Tout est vivant, depuis le minéral jusqu'à Dieu. Tout est mouvement, tout est vibration. Dans ce bloc de marbre ou de fer, dans ce bois, dans cette chair, les atomes se meuvent sans cesse, et quand nous *touchons* cette *matière*, ce n'est pas la matière ou plutôt ce n'est pas le corps lui-même que nous touchons ;

nous sentons simplement une résistance d'autant plus grande que nous approchons plus du minéral, d'autant plus faible que nous approchons davantage de l'animal. (1)

Prenons l'homme. C'est un corps organisé, qui pense, qui sent et qui se meut : voilà la vie. C'est un ensemble de cellules ou agrégat de molécules dont les fonctions sont diverses, mais dont le but est unique : la vie, vie cellulaire pour la cellule, vie organique pour la collectivité des cellules. Mais toutes les cellules n'ont pas la même fonction, malgré l'unité du but.

Les unes apportent l'air dans les poumons, les autres transforment les aliments en sang, les autres transforment le sang en force nerveuse. Les cellules nerveuses, qui sont comme placées au sommet de la hiérarchie organique, sont chargées de transformer cette force nerveuse en *pensée*. Ici nous trouverons encore les cellules pensantes, et c'est la collectivité de celles-ci que nous appelons âme.

Allons plus loin. L'âme est l'ensemble des cellules transformées qui sont chargées de fournir à l'esprit non des idées, mais de la substance, de la matière pensante, et c'est avec cette substance pensante que l'esprit va fabriquer des idées. Car, voilà où la confusion se fait. *Pensée* et *idée*, en philosophie, du moins, si l'on veut avoir un langage clair, sont deux choses distinctes. L'Idée ou Esprit universel est répandu partout, comme l'air autour de la Planète. La substance pensante, sous l'action de la Volonté ou du Moi, va se mettre en rapport avec cette Idée et s'assimiler ce qu'elle pourra. C'est ainsi que l'homme acquiert des connaissances.

Qu'est-ce qui se pase à la mort ? Nous voyons bien, disent les matérialistes, le cadavre ; mais nous ne voyons pas l'âme.

— Eh ! Qui voyez-vous dans le cadavre que vous n'ayez vu dan l'homme vivant ?

Survient la décomposition. Et qu'est la décomposition ? Une transformation. Les cellules organiques se sont scindées en deux : d'un côté, l'écorce dont s'emparent ces petits êtres vivants, eux aussi, qu'on nomme microbes, qui pullulent dans l'atmosphère et qui recherchent avidement une incarnation. Et du cadavre, vous verrez naître une foule d'êtres. D'un

(1) Nous croyons qu'il faut distinguer la vie du mouvement. Voilà une plant qui vit : Ses cellules se composent de substances diverses, dont les molécules sont en mouvement mécanique, puis qui manifestent d'autres propriétés, *l'organisation, la génération, la nutrition et l'évolution*. La plante meurt. Les substances qui la formaient continuent à posséder le mouvement mécanique, mais la vie et ses caractères ont disparus. Donc vie et mouvement sont deux choses distinctes. *Note de la Rédaction.*

autre côté, les cellules ou agrégat de cellules pensantes qui à leur tour vont subir une transformation. Celles qui n'auront pu être assimilées par le moi, celle que le moi n'aura pu retenir, s'en sépareront et deviendront la proie d'êtres d'un autre ordre, qu'on nomme microbes astraux, élémentals. Celles au contraire qu'aura pu maintenir groupées autour de lui l'Ego, resteront attachées à lui.

En un mot l'Ego seul, l'Ego avec ses facultés, subsistera seul à travers la série des vies ou morts successives ; et il subsistera, parce qu'il est de sa nature indestructible. Il progressera, regressera ou restera stationnaire ; il pourra même, comme certain le prétendent, descendre jusqu'à l'animalité, mais il restera toujours l'Ego plus ou moins épuré, plus ou moins puissant. (1)

Et l'Ego, dira-t-on, est-il matière, est-il *non-matière* ? Toujours des mots. L'Ego, abstraction faite du corps physique et de ses organes, est une portion de matière qui échappe à toute investigation immédiate et qui ne peut être soumise à aucune analyse. C'est ce qui, dans tout être, genre, espèce ou individu, constitue le caractère, la manière d'être intime de l'être. C'est ce qui fait que le fer reste du fer et qu'on le retrouvera toujours, quelles que soient les combinaisons chimiques auxquelles on l'associera ; c'est ce qui fait que la graine de blé ne produira que du blé ; c'est ce qui fait que l'animal ne produira que l'animal de son espèce ; c'est ce qui fait que l'homme reste homme et ne peut donner l'existence qu'à un homme.

Ce moi, inconscient dans les êtres inférieurs, devient insensiblement, à mesure qu'il monte dans la vie, le conscient qu'on trouve dans les êtres supérieurs.

Mais ces *moi* divers se meuvent dans le Moi ou le Conscient Universel, Dieu, qui les attire à lui. Voilà comment on peut comprendre le progrès et le transformisme.

Ce ne sont là que des hypothèses, mais ces hypothèses ne sont contredites par aucun fait ; au contraire, elles tendent de plus en plus à s'accorder avec les données expérimentales et scientifiques.

Les expériences de dédoublement, les états de l'hypnose, le magnétisme nous révèlent l'existence de l'âme comme indépendante de celle du corps organique.

Le spiritisme (quand la science officielle voudra le reconnaitre, ce qui ne saurait tarder, elle lui substituera un autre nom), le spiritisme ouvre

(1) Nous rappelons que les idées des auteurs n'engagent en rien la Revue. Nos lecteurs sauront discuter entre les théories et les faits bien démontrés.

Note de la Rédaction.

de nouveaux horizons, et les matérialistes négateurs, pour peu qu'ils veuillent ouvrir les yeux, ne pourront que s'incliner devant un fait.

Par son expérimentation prudente et circonspecte, l'homme va enfin toucher du doigt ce qu'il a nié ou cru simplement.

Il reconnaîtra d'une part que, pendant la vie organique, il est au moins double ; c'est ce qui lui dévoilera l'hypno-magnétisme.

Il reconnaitra d'autre part qu'une ou plusieurs parties de lui-même, au moment de la mort et après la mort, se sont détachées du corps et vivent d'une vie spéciale.

J'ai voulu concilier les données en apparence irréconciliables du matérialisme et du spiritualisme et montrer simplement que le premier ne fait que s'arrêter en route, quand l'autre continue son chemin.

Je disais en commençant que la méditation et le recueillement suffisent sans doute ; mais pour méditer avec fruit, il faut *savoir*, et pour savoir, il faut *avoir vécu*. Beaucoup parmi nous n'ont pas suffisamment vécu ; aussi leurs recherches sont laborieuses et pénibles ; ils n'ont pas, ou ils n'ont qu'en germe cette précieuse faculté : l'intuition.

Celui qui parvient aux sublimes vérités est l'*intuitif*. Celui qui y parvient par le travail est un *intellectuel*, celui qui y parvient d'emblée est un *Christ*.

« Redevenons de petits enfants », c'est-à-dire acquérons cette faculté, l'intuition, par la *volonté* concentrée, et *nous saurons, nous croirons*. Par la science et la foi, nous *oserons* ; nous oserons pénétrer les mystères, nous oserons parler par la voix et le geste. Puis nous nous retremperons, nous puiserons de nouvelles forces dans le *silence*, dans le religieux silence où nous recevrons l'inspiration d'En-Haut, c'est-à-dire l'intelligence du Mystère ou plutôt de la vie elle-même à laquelle nous arracherons ses secrets.

« Vouloir, savoir, oser, se taire »

ALBAN DUBET

CONTROVERSE

A propos du Désarmement

MON CHER MONSIEUR DELANNE,

Je suis loin, vous devez le comprendre, de vouloir engager une polémique, à propos du désarmement, avec votre éloquente collaboratrice. Le but qu'elle poursuit est trop beau, trop noble ; il répond trop à toutes

les aspirations de mon âme pour que je pènse à le combattre ; et ces idées généreuses, vaillamment défendues par Bernardin de Saint-Pierre, par Patrice Larroque et même par Proudhon dans la seconde partie de son livre *la Guerre et la Paix*, ne peuvent que trouver de l'écho dans tous les cœurs spirites.

Mais, au point de vue même de la doctrine spiritualiste, ne pourrait-on pas envisager la guerre sous un autre côté ?

— Aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire de l'humanité, on trouve la guerre, c'est-à-dire la destruction de l'homme par l'homme ; et cette destruction, qui n'est en réalité qu'une *transformation*, paraît une loi nécessaire. Si toutes les peuplades primitives étaient restées confinées dans leurs territoires, si les plus fortes, les plus hardies n'avaient pas été poussées vers les autres pour leur apporter un progrès relatif, ou pour puiser chez elles ce même progrès, l'humanité n'aurait pas évolué, et serait restée au point où nous voyons encore de nos jours les indigènes du centre de l'Afrique et de l'Asie, les Océaniens, tous ceux en un mot qui sont restés sans point de contact avec des êtres plus avancés.

C'est par le fer et par le feu que les Aryas ont dompté les populations autochtones de l'Inde et leur ont apporté les grandes vérités du culte de Brahma.

C'est en dévastant l'empire Romain, que les Barbares sont venus s'agenouiller devant la croix et ont créé les nations modernes.

C'est par la force brutale que Mahomet a pu briser les idoles des peuplades de l'Afrique et les a réunies dans les croyances a un seul Dieu et à une vie future.

C'est par la guerre, enfin, que la France a pu faire pénétrer dans le chaos des vieilles institutions qui régissaient l'Europe, les grandes idées de Liberté d'Égalité et de Fraternité. Ces idées rayonnent aujourd'hui sur le monde, et il est bien certain que sans la révolution et ses conséquences terribles, l'esprit humain aurait mis plusieurs siècles à réaliser les progrès qu'il n'a mis que quelques années à accomplir.

La guerre est évidemment un fléau épouvantable ; mais, comme le dit Allan Kacdec, les fléaux sont parfois indispensables pour faire avancer l'humanité. « La destruction est nécessaire à la régénération morale des « esprits qui puisent dans chaque nouvelle existence un nouveau degré « de perfection. Il faut voir la fin pour en apprécier les résultats. Vous « ne les jugez qu'à votre point de vue personnel, et vous les appelez fléaux « à cause du préjudice qu'il vous occasionnent ; mais ces bouleversements « sont souvent nécessaires pour faire arriver plus promptement un ordre « de choses meilleur, et en quelques années, ce qui eût exigé bien des

« siècles... La guerre est nécessaire pour arriver à la liberté et au progrès. « (Livre des Esprits).

Oui ; et nous sommes complètement de l'avis du maître. La liberté de l'esprit et son progrès sont la conséquence de ces fléaux, qui n'auront du reste qu'un temps sur cette terre. Les incarnés qui succombent dans ces grandes commotions, ont terminé leur tâche et ils vont reprendre leur véritable vie ; ils sont libérés, ne les plaignons pas. Ceux qui restent ont souffert ; mais ils se sont retrempés dans leurs souffrances : s'ils ont été assez forts pour résister aux entraînements de toutes sortes qui sont la conséquences de ses terribles cataclysmes, ils auront développé en eux toutes les grandes vertus qui élèvent l'esprit : le dévouement, l'abnégation, le sentiment du devoir, la pitié, la force morale qui fait supporter toutes les épreuves. Beaucoup auront réfléchi en présence de la mort, et l'immense majorité sera devenue meilleure.

Sans doute, il y a des guerres qui sont injustes, ou qui nous semblent telles, parce que nous ne les voyons pas précédées de ces grandes idées qui peuvent leur servir d'excuse : la défense de la Patrie, le progrès des idées, la délivrance d'un peuple.

La guerre que nous avons subie en 1870 frappe d'étonnement l'homme superficiel qui se demande pourquoi cette guerre ? à quoi a-t-elle servi ? Sans en saisir toutes les causes et toutes les conséquences, le philosophe spiritualiste en comprend les grandes lignes et s'incline devant Dieu. Pendant les années qui précédèrent la guerre, la France était riche, industrieuse, prospère, enviée de tous. En 1862, Proudhon qui dans cette circonstance devait être un véritable prophète, nous montrait en face de cette prospérité, « les états allemands affamés, s'exténuant à faire des « soldats comme des malfaiteurs qui aiguisent leurs couteaux, en guettant « l'occasion de mettre les pieds de l'autre côté du Rhin et peut-être de la « Meuse ». L'occasion a été trouvée au moyen d'un mensonge désormais historique : Les malfaiteurs sont venus ; ils peuvent revenir.

Pouvons nous penser aujourd'hui au désarmement ? Le désarmement général est pour longtemps encore une chimère. Le désarmement partiel serait un crime ; nous sommes en ce moment à un des points les plus importants de notre histoire, et nous traversons une crise morale des plus graves, dans laquelle toutes les idées de vertu, d'honnêteté, de respect et d'honneur sont momentanément obscurcies.

Les jouissances matérielles et la soif de l'or sont arrivées à leur paroxysme ; et la douce chanson dont parle le tribun — qui berçait la misère endormie et qui — aurait-il dû ajouter — mettait un frein aux passions de la richesse, ne se fait plus entendre dans les cœurs.

Un agiotage effréné, une corruption sans cesse croissante dans les mœurs, dans la presse, dans les affaires publiques ; la délation, l'injure et la calomnie lancées tous les jours à la foule, et recherchées avidemment par toutes les âmes assoiffées de scandale ; voilà où nous en sommes, et nous allons donner raison à cette pensée hélas si vraie de Melchior de Vogué « La certitude de la paix engendrerait au bout d'un demi-siècle une « corruption et une décadence plus destructives de l'homme que la pire « des guerres ».

La situation actuelle ne peut durer longtemps : de sourds grondements, préludes des tempêtes, se font entendre de toute part dans les masses profondes. Des esprits intelligents, mais qui ne reculeront devant rien, se sont incarnés pour marcher à l'assaut de l'état social qui va se transformer. Mais cette transformation ne s'opèrera pas sans des luttes sanglantes au dedans et au dehors : et pour pouvoir supporter ces luttes prochaines, pour que la France ne sombre pas dans ce colossal naufrage, il faut rester armés, et bien armés. Il faut pétrir la génération actuelle dans les idées de sacrifice et de devoir ; il faut surtout répandre autour de soi la confiance absolue dans les destinées de la Patrie.

Depuis des siècles, des esprits relativement avancés se sont successivement incarnés sur ce sol : ils ont lutté et ils vont lutter encore contre les mauvais, toujours plus nombreux dans des époques troublées ; ils comptent sur nous pour les aider à accomplir leur tâche. Nous ne leur ferons pas défaut, et la France, malgré ses défaillances, sortira victorieuse de la lutte et continuera à répandre dans le monde les grandes et véritables idées humanitaires qui seront plus tard la base des sociétés.

D'incarnations en incarnations, de souffrances en souffrances, la masse des esprits sera devenue meilleure. La Fraternité abritera sous ses ailes des générations plus heureuses, et alors, — mais alors seulement — les hommes pourront déposer leurs armes meurtrières pour prendre celles qui les conduiront, par le travail et par l'amour, aux glorieuses destinées que Dieu réserve à tous ses enfants.

Général A.

Je disais en commençant cette lettre que les idées émises par madame Flammarion répondaient à toutes les aspirations de mon âme : il n'y a entre nous qu'une différence de temps. Je termine en disant toute mon admiration pour ces esprits d'avant-garde qui plantent les jalons sur la route de l'avenir et qui, grâce à leur chaude parole, nous habituent peu à peu à accepter des idées qui nous semblent tout d'abord irréalisables, et qui seront cependant les bases inébranlables des futures sociétés.

G. A.

SCIENCE

Effluviographie

Nous avons entretenu déjà plusieurs fois nos lecteurs (1) de l'enregistrement des effluves humains. Ces phénomènes ne font que confirmer l'enseignement des anciens magnétiseurs, les recherches de Reichenbach, celles du Dr Léger, de Ch. Bué, de M. de Rochas et du Dr Baraduc. Mais comme nous arrivons ici à une démonstration physique qu'il n'est plus possible de nier, il fallait nous attendre a de véhémentes contestations, qui n'ont pas manqué de se produire.

Lorsque le procédé indiqué par le Dr Lebon et suivi par le Dr Luys a été connu, — application des doigts sur la gélatine d'une plaque sensible baignée dans l'hydroquinone — de nombreuses critiques furent formulées: Action calorifique, action de la sueur, tremblements et pressions des doigts.

MM. David et Brandt coupèrent court à la plupart de ces objections en agissant, non plus sur la gélatine, mais sur leverre, c'est-à-dire par l'envers de la plaque. Il ne restait plus qu'une objection : la chaleur. M. Brandt a fait chauffer du mercure à 39° et l'a appliqué sur la gélatine dans un gant de peau. Rien ne s'est produit, sinon une légère fonte de la gélatine, mais sans réduction. Le gant, toujours à la même température, ne donne absolument rien, côté verre.

Notre confrère M. Camille Chaigneau, dans une savante étude publiée dans le dernier numéro de *L'Humanité Intégrale*, ne paraît pas être arrivé aux mêmes résultats. Peut-être cette différence doit-elle être attribuée à la température différente dans les deux cas. Quoi qu'il en soit, nous pensons que si la chaleur joue un rôle dans la production des images obtenues, il n'est pas prépondérant, puisque nous avons observé des effluviographies obtenues sans contact. (Revue Scientifique et Morale du 6 décembre 1896).

Un physicien, M. Guebhard, a cru pouvoir démontrer que les traces laissées sur les clichés étaient dues simplement aux conditions physiques de l'expérience. Laissons la parole à M. Brandt.

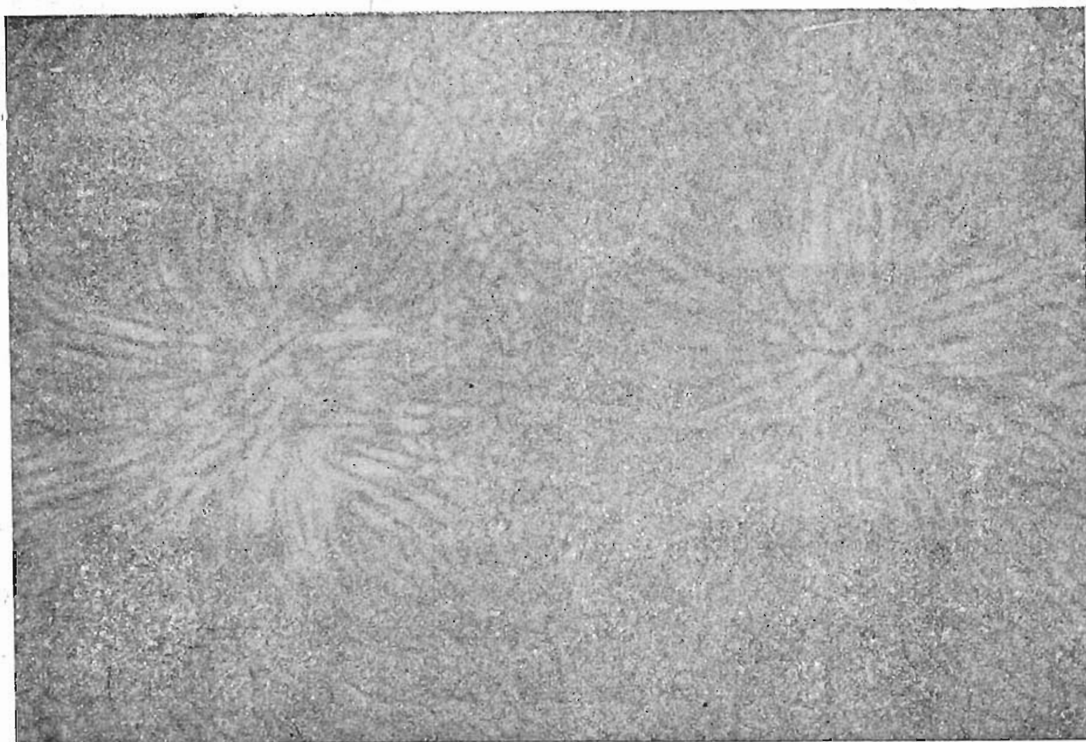
M. Guebhard emploie des liquides troubles, *une plaque peu impressionnée si le bain est neuf et pas trop impressionnée si le bain est affaibli*. M. Guebhard opère sur la face gélatinée avec des bouts de bougie, de la grenaille de plomb,

(1) Voir dans la Revue Scientifique, et Morale du Spiritisme, les numéros du 9 décembre 1896. — 7 janvier 1897. — 9 mars 1897. --- et juillet 1897.

des culots de bouteilles. A condition que la surface appliquée sur la plaque soit convexe, c'est-à-dire surplombant la plaque autour de la ligne de tangence, il obtient des moutonnements et de la zébrure, une sorte de *cloisonnement cellulaire et réticulé* ou de *schistation canaliculée*, ou encore de la *stratification verticale* ; tout cela étant le résultat des dernières agitations tourbillonnaires du liquide.

Les critiques ainsi formulées par M. Guebhard, malgré qu'elles ne puissent être appliquées aux effluves, sont justes. Je dois ajouter que M. Guebhard n'a pas besoin d'employer des liquides troubles et des objets inertes quelconques pour obtenir de la réticulation, à plus proprement parler, de la vermiculation.

Au cours des expériences que nous avons faites pour vérifier l'exactitude de la



LES POLES DE L'AIMANT — Figure 1

théorie de M. Guebhard, nous avons remarqué des phénomènes curieux et que M. Guebhard n'a pas signalés entièrement.

Ils se résument à ceci : c'est qu'une plaque sensible ayant reçu une action lumineuse, si légère fût-elle, se couvre, lorsqu'on la laisse en repos durant dix minutes dans un bain d'hydroquinone absolument limpide, d'un voile léger compliqué d'une réticulation canaliculée, pour employer une expression de M. Guebhard. Canaliculée doit signifier que la réticulation est allongée.

Si au lieu de laisser la cuvette au repos on l'agite continuellement, la réticulation ne se produit plus, mais le voile est beaucoup plus intense ; c'est comme si la quantité d'argent, réduite et localisée suivant des lignes parallèles dans le premier cas, était étendue sur toute la surface de la plaque par les mouvements du liquide dans la seconde expérience.

Attribuer ce phénomène aux dernières agitations tourbillonnaires du liquide me semble un peu hardi ; en tout cas, c'est une explication qui ne me contente pas. (J'ai dit plus haut que ces critiques ne pouvaient s'adresser aux effluves, car on ne se trouve plus ici en présenée d'une simple réticulation. La plaque se développe à fond dans la partie sous-jacente aux doigts ; et, de là, dans tous les clichés que nous possédons, se dirigent en tous sens des lignes très denses qui, seulement lorsqu'elles se rejoignent, donnent un peu de quadrillage.

Nous avons cru inutile de donner un cliché de la réticulation signalée par par M. Guebhard. La figure (1) donnera, du reste, une idée assez précise de ce phénomène, avec ceci de particulier que cette réticulation, au lieu de s'établir normalement, comme nous l'avons observé plusieurs fois, a pris ici une direction particulière, occasionnée par l'application d'un aimant de Charcot sur l'envers de la plaque pendant dix minutes.

Nous n'affirmons pas avoir obtenu la photographie du fluide magnétique, mais les molécules d'argent ayant subi une action lumineuse et qui habituellement au repos dans le révélateur, se massent en des lignes sans direction, ont sur ce cliché subi l'influence du flux magnétique. Elles donnent l'image des spectres que l'on obtient avec de la limaille de fer.

Cela est absolument vrai, car en opérant dans les mêmes conditions nous avons pu obtenir les phénomènes de répulsion et d'attraction, tandis que des corps inertes : flacons, bougies, fragments métalliques, n'ont aucune influence sur la direction des lignes de la réticulation.

La réticulation de M. Guebhard est, d'ailleurs, évitée quand on opère dans l'obscurité absolue et en employant une cuvette noire.

Dans ces conditions, si on place une plaque dans une cuvette contenant du révélateur propre, on n'a pas de voile ni les moindres lignes après dix minutes d'immobilité. Si dans les mêmes conditions on applique pendant dix minutes les doigts sur l'envers d'une plaque, on obtient des effluves.

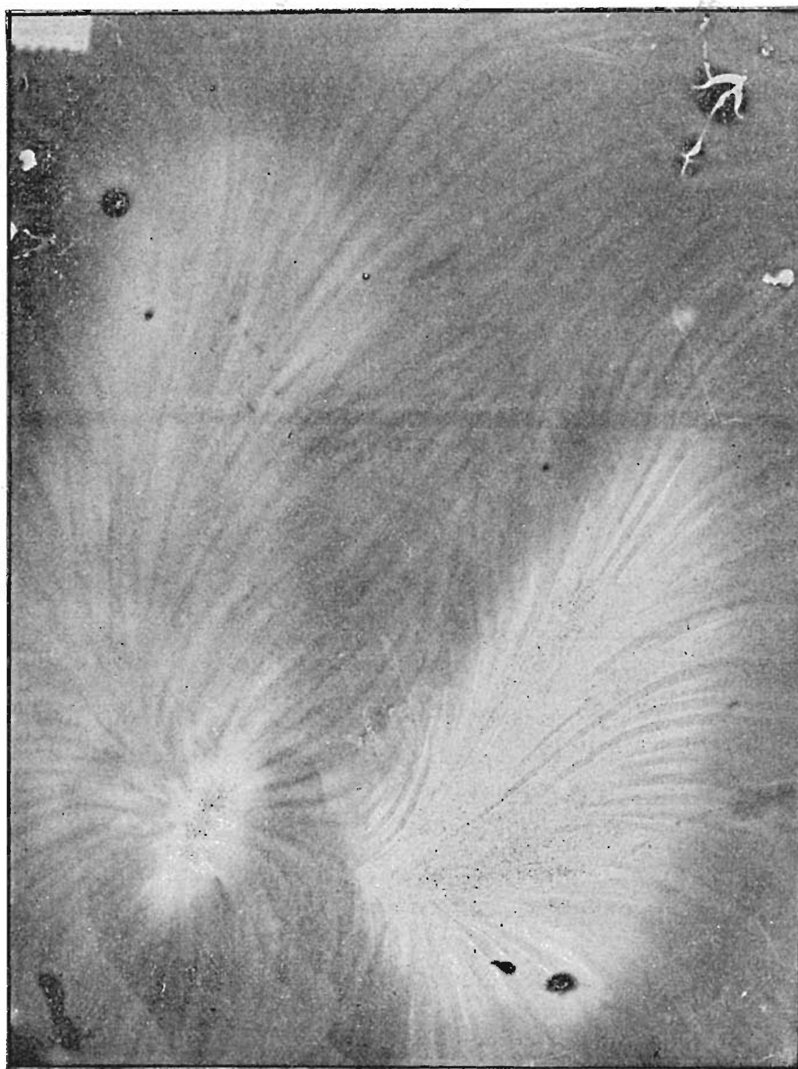
Si les photographes ne peuvent expliquer les causes de cette action des extrémités sur le gélatinobromure, la physiologie et les psychiâtres peuvent en fournir une explication basée sur les lois les plus admises de la physique mathématique et sur celles plus mal connues des diverses manifestations de la vie. (1).

Si nous rapprochons l'image obtenue dans la figure n° 1, de celle du n° 2, obtenue par l'imposition d'une main féminine sur le côté verre d'une plaque sensible, nous pourrons remarquer des analogies frappantes entre la graphie laissée par les pôles de l'aimant et celle des paumes de la main. — Voir figure n° 2.

Nous croyons, avec M. Camille Chaigneau, que l'explication de ces phénomènes peut se comprendre en faisant intervenir les deux théories de l'émission et de l'ondulation. Il émanerait du corps des effluves, se propageant comme les ondes lumineuses, mais il y aurait en même temps entraînement de matière très fine, peut être à l'état radiant. (ce dernier point est une supposition de notre part.) M. de Rochas, dans son *Extériorisation de la Sensibilité*, ne semble pas éloigné de cette manière de voir,

(1) *Photo-gazette du 25 octobre 1897*

puisqu'il dit que son sujet Albert déclarait que les effluves ondulaient comme des flammes, ce qui prouve qu'il y avait entraînement d'une certaine matière.



LA MAIN Figure 2

Il nous paraît fort probable que les graphies sont produites par l extériorisation de la force nerveuse appelée aussi fluide magnétique, force psychique, force ecténique, etc. Il y a dans les graphies de l'aimant et celles des mains, les plus curieuses similitudes. Il nous faut attendre des expériences plus nombreuses pour nous prononcer en toute assurance.

Quoi qu'il en soit, il résulte d'un examen impartial des faits, que des graphies sont produites *à distance sans aucun contact avec la plaque sensible*, ce qui supprime radicalement les observations de M. Guebhard,

et même, croyons-nous, toute intervention de la chaleur ou de l'électricité humaines. Des chercheurs nombreux se sont attelés à la solution de ce problème, dont M. le commandant Tégrad est l'initiateur. Nous voyons, une fois de plus, que le Spiritisme nous conduit insensiblement à la conquête scientifique de l'invisible, et il entraînera à sa suite les plus acharnés retardataires, malgré leur misonéisme quasi-incurable.

LA RÉDACTION.

Spiritisme Expérimental

Agen, le 20 novembre 1897

Je suis chargé, en qualité de Secrétaire du Groupe Spirite Agenais, par le Groupe et son sympathique et dévoué Président, M. Baubial, d'avoir recours à votre obligeance en vous priant de vouloir bien insérer dans votre estimable Revue le compte-rendu de quelques séances qui se sont tenues, comme de coutume pour ces recherches, dans la fameuse maison hantée de la place Pelletan à Agen.

Nous avons pensé que ces quelques récits, malgré la monotonie qui forcément s'attache à toute énumération, intéresseraient vivement les lecteurs de la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* et seraient utiles à la cause du Spiritisme. Si ces expérimentations n'ont pas encore été faites avec des mesures de contrôle d'un ordre rigoureusement scientifique, nous ne nous en sommes pas moins assuré que rien, dans tout ce que nous avons vu ou entendu, ne pouvait être attribué à la fraude, soit des médiums, soit des assistants.

Néanmoins, malgré que notre conviction sur la réalité de ces phénomènes soit faite d'une manière absolue, nous estimons que dans ces matières, on peut et on doit autant que possible procéder avec la rigueur de la méthode scientifique, si l'on tient à produire la croyance chez ceux qui ne l'ont pas. Nous sommes bien décidés, dès maintenant, à marcher dans cette voie, pour peu que les circonstances et la bonne volonté de chacun nous favorisent, et cela sans préjudice du sérieux et du recueillement que nous devons conserver vis-à-vis de ces manifestations, dont la source ne saurait exister ailleurs que dans le Monde des Esprits.

Nous y sommes, en outre, encouragés par le dévoleppement que prennent

les phénomènes, et par la grande satisfaction de savoir que ces phénomènes bien constatés pourront servir utilement à la propagation du Spiritisme.

Voici donc, en substance, les faits principaux que nous eûmes dans les dernières séances.

SÉANCE DU 15 SEPTEMBRE 1897

Séance magnifique et qui doit compter dans les annales du Groupe Spirite Agenais. Les résultats ont dépassé de beaucoup, en intensité et en variété, ceux des réunions précédentes. Nous étions deux membres du Groupe, plus les deux fillettes et un visiteur du Cercle de la Morale Spirite de Toulouse, M. C... A peine la lumière venait-elle d'être éteinte, que de forts coups retentissent sur le panneau du lit, comme pour nous souhaiter la bienvenue. Puis les coups les plus divers se font entendre comme d'habitude, bruits d'ongles, batteries de tambour, marches, etc. Plusieurs Esprits se mettent à taper à plusieurs endroits à la fois. Un chapeau est ensuite lancé dans l'espace.

Le jeune médium Angèle déclare apercevoir l'Esprit Frappeur qui, très content, ce soir, commence à jouer la marche de Marlborough, et demande à être accompagné. Un assistant fredonne alors cet air que l'Esprit accompagne ponctuellement en frappant sur le panneau du fond du lit et en sifflant très en mesure. Dès que nous eûmes fini l'air, des coups violents retentissent, des applaudissements éclatent pour marquer la satisfaction de nos invisibles, et cela dans l'air au-dessus de nos têtes.

Le médium Angèle voit ensuite des Esprits, les mains remplies de fleurs, et notamment l'Esprit Frappeur qui se dispose, dit-elle, à nous les lancer. Tout aussitôt des fleurs tombent à nos pieds sur le plancher ; sans exagération, pendant un quart d'heure, nous avons eu des apports de fleurs, la plupart annoncés par le médium qui nous déclarait voir nos Esprits familiers les lancer vers nous.

Pendant ce temps, une dame, Mme F. venue pour la première fois à une séance de ce genre, déclare également voir les Esprits ; elle reconnaît parfaitement sa mère, sa grand'mère. Cette faculté naissante avait été prédite à cette personne, dans notre Groupe, par ses Esprits familiers. Nous verrons tout à l'heure comment et jusqu'à quel degré la médiumnité voyante s'est développée spontanément chez cette personne.

La lumière faite, un spectacle remarquable nous est offert. Un vrai parterre de fleurs est à nos pieds, au centre du cercle, d'autres sur la poitrine et les genoux de certaines personnes. Nous ramassâmes trois

balsamines, deux dahlias rouges, trois roses blanches, trois roses rouges, deux pieds de verveine, deux pieds d'héliotrope, deux passe-velours, un pied de basilic, un pied de géranium ; les fillettes avaient en outre sur leur corsage, un beau dahlia blanc; toutes ces fleurs d'un éclat, d'une beauté incomparables, d'une fraîcheur, d'une odeur exquises. Nous étions ravis jusqu'aux larmes. Rien d'aussi beau n'avait été obtenu.

La séance est reprise et l'obscurité rétablie. Le médium Angèle voit alors devant elle une série d'Esprits, venant à tour de rôle manifester leur présence ; par la description qui en est faite, nous reconnaissons nos Esprits familiers. Mais certains Esprits nous paraissent inconnus ; ils sont venus spontanément et pour des motifs qui nous échappent.

Madame F. voit aussi, à l'état de veille, d'abord les Esprits de ses parents décédés, qui se montrent de mieux en mieux ; elle les voit heureux et joyeux de ce qui se passe.

Cette dame voit ensuite l'Esprit d'un jeune homme dont la description ne peut nous mettre sur la voie quant à son identité. Mais aussitôt Mme F. entend murmurer à son oreille : « Je m'appelle Henri Souillac ».

Un membre de l'assistance se rappelle alors un jeune homme mort il y a un mois environ, qui répond bien à ce nom et au signalement fourni.

Madame F. décrit encore un beau navire rempli de jeunes filles habillées de blanc, et au milieu d'elles une sœur de charité, Esprit familier du Groupe.

A son tour, la petite Angèle voit l'Esprit Frappeur demandant de quoi écrire. Nous nous empressons de mettre sur le lit une feuille de papier collée sur un carton épais, que nous plaçons avec un crayon hors de la portée des fillettes.

Aussitôt la lumière éteinte, nous entendons le crayon grincer et courir sur la feuille, d'une manière fébrile. Nous lûmes la phrase suivante : « Mes chers amis, je pense que ce monsieur doit être satisfait. » (allusion à notre aimable visiteur de Toulouse).

Nous replacâmes le papier et le crayon sur le lit, et éteignîmes de nouveau. Les jeunes filles reçurent alors des tapes amicales sur les bras, les jambes, ainsi que de gros baisers sur les joues.

Mais le fait le plus remarquable de cette séance et qui n'avait jamais été obtenu, fut la matérialisation partielle de l'Esprit Frappeur.

En effet, cet Esprit se présenta de nouveau à la vue du jeune médium et s'avança vers elle en lui tendant la main. Celle-ci la saisit et s'écria tout aussitôt : « M. Baubial, allumez vite, je tiens la main de l'Esprit Frappeur ! » Mais tout aussitôt elle ajouta :

« Ah ! elle vient de se fondre dans ma main, et cependant je la serrais

bien ! » « Nous nous mîmes à rire de ces naïves exclamations et attendîmes. » « Tenez, encore, M. Baubial, je la tiens ! » « Serrez-la bien, répondîmes-nous. » « Ne craignez rien ajouta-t-elle, mais aussitôt : Ah ! elle m'échappe et se fond comme un nuage ! »

Ce phénomène remarquable, accusé avec tant de naïveté, décèle la bonne foi évidente du médium, dont il est impossible de douter, en présence de tant de faits tous plus surprenants les uns que les autres, et contrôlés d'ailleurs par un autre médium et nous-mêmes.

La séance obscure terminée, nous remerciâmes tous nos amis de leur complaisance et de leurs témoignages de sympathie.

Nous ramassâmes la feuille de papier collée au carton qu'un Invisible avait jeté par terre et lûmes cette phrase :

J'ai fait toutes mes manifestations.

. . . .

Après quelques moments de répit, nos amis nous ayant conseillé d'endormir Madame F., nous essayâmes et obtînmes de bons résultats. En sommeil hypnotique, cette personne se dévoila ce soir-là, pour la première fois, médium voyant. Ses visions furent très nettes et nous firent toucher du doigt un nouvel aspect du Monde Invisible.

Nos chers Esprits se montrèrent au médium qui nous les décrit très bien et nous renseigna point par point sur leurs faits et gestes.

Nous reconnaissions les nôtres avec la plus grande certitude et étions profondément touchés. Parfois ces visions étaient d'une nature particulière ; ainsi elle revit alors le vaisseau qu'elle avait entrevu au commencement de la séance et à l'éveil. Ce vaisseau portait des jeunes filles vêtues de blanc ; le médium, également auditif, les entendait chanter des cantiques. Un autre vaisseau venait ensuite qui portait des jeunes gens parmi lesquels trônait la figure respectable de Victor Hugo, un de nos guides spirituels. Elle entendait ce dernier dire des vers à ceux qui l'entouraient. Il serait trop long de relater par le menu les diverses visions qui se succédèrent, telles que celles d'une jeune fille allant se mettre en prières aux genoux de sa mère ou bien d'un frère s'approchant de son frère pour l'embrasser.

La séance terminée, nous louâmes Dieu et remerciâmes les Bons Esprits pour toutes leurs sympathiques manifestations. Nous nous retirâmes ensuite, emportant en nos âmes un sentiment de bonheur indicible. Il nous semblait sortir d'un rêve merveilleux.

TIBBLE



PROCÈS-VERBAL



Nous soussignés, certifions que le vendredi 29 Octobre 1897, de neuf heures à 10 heures 1/2 du soir, chez Monsieur et Madame Agullana, rue Gratiolet, 4 à Bordeaux, en pleine lumière, soit avec une lampe suspension éclairée au pétrole et une deuxième lampe plus petite déposée sur la cheminée de la chambre, avons vu et entendu se produire les phénomènes suivants : *Les deux petits médiums d'Agen étant étendus sur le lit.*

1° Des coups violents ont été frappés sur le lit et dans l'intérieur du lit, dans le sommier et sur tous les panneaux. Ces coups ont suivi une progression ascendante et sont arrivés à devenir effrayants.

2° Des roulements de tambour, des batteries connues, comme la marche au feu, ont été joués et cadencés par des coups sur le lit, dans le sommier et principalement sur les panneaux, du côté des pieds et sur le devant.

Les coups se sont prêtés à suivre et à reproduire, en même temps et sur le revers du panneau tous les airs que cadençait, par des coups, la main d'un des témoins.

A ce moment, les coups étaient frappés par des doigts tout au moins aussi agiles que ceux du témoin.

3° Des grattements d'ongle formidables sur les panneaux et dans l'intérieur du lit,

4° Des réponses intelligentes ont été données au moyen de coups frappés, en suivant les lettres de l'alphabet.

Les coups ont cadencé des airs connus comme *Au clair de la Lune..*, *Marlborough*... et le chant de la *Marseillaise*. Ce dernier air a été reproduit trois fois de suite, avec une sorte de sentiment patriotique tel que les coups sont devenus effrayants ; et les témoins assis au devant du lit et le touchant ont dû se retirer vivement à 2/3 de mètre de distance.

5° Des frappements de mains énormes se sont alors produits au dessus du lit, à environ un mètre.

6° Par coups frappés suivant les lettres de l'alphabet, on nous a dicté ensuite de baisser la lumière, ce que nous avons fait et aussitôt et en même temps que des coups formidables se faisaient entendre à la fois dans tous les panneaux du lit, le lit a été violemment porté, à deux reprises différentes, à 0.60 centimètres du mur. Puis toujours par coups frappés au moyen des lettres alphabétiques, on nous a dit que c'était fini.

En foi de quoi Monsieur et Madame Agullana et M. Béchade, tous trois présents, ont signé le présent certificat.

Ce 29 Octobre 1897,

S. AGULLANA. — R. AGULLANA. — L. BÉCHADE.

N.-B. Cette séance improvisée, est de toutes celle dont les résultats ont été les plus satisfaisants et aussi les mieux contrôlés, le tout s'étant produit spontanément et en pleine lumière.

Il est bon de noter que, de lui-même, l'esprit nous a dit que jusqu'à ce jour il avait été gêné dans ses manifestations par un autre esprit obsesseur et aussi par les fluides eux-mêmes de son Médium d'Agen, la petite Léonie. Mais désormais débarrassé de cet esprit obsesseur, il comptait pouvoir produire de nouvelles manifestations

---

Opinions

Communication Spirite

MORTS LEVEZ-VOUS

Ils se sont levés, parce que les temps sont proches et que la trompette de l'ange de l'Apocalypse a fait tressaillir dans leurs sépulcres vides leurs cendres poudreuses et leurs os blanchis. Ils se sont levés ! et sont descendus au milieu de l'humanité désolée, que l'ambition et la cupidité se partagent, que l'orgueil et l'égoïsme dévorent, que la superstition égare, que les ténèbres obscurcissent, et qui s'en allait pantelante et meurtrie se précipiter, tête baissée, dans le vide du matérialisme aveugle qui l'entraînait.

Mais il était écrit que l'humanité serait sauvée par les Morts : c'est pourquoi ils se sont levés !... Ils se reposaient dans les nimbes dorés que voile votre horizon gris, quand la sainte évocation a retenti dans l'espace et fait courir sous les fins tissus de leurs corps délicats un courant électrique, qui a soudain attiré leurs regards sur la région terrestre. C'était par une de ces sombres nuits où les femmes et les jeunes filles prient et pleurent en songeant aux voyageurs égarés dans les sentiers de la montagnes ou en butte aux flots en courroux, alors que la mer soulève ses vagues et fait tourbillonner les frêles esquifs où luttent en désespérés les marins.,. pieux alors. Sur un pic granitique, nu-pieds, vêtu de blanc, les

les mains jointes, les cheveux aux vents, l'ange faisait l'appel suprême et prononçait la formule sacrée : Au nom de Dieu tout-puissant, les temps sont venus, mort, levez-vous ! et partout s'est entendue l'évocation mystérieuse ; les morts sont venus, et ils ont trouvé leurs frères qui ne voulaient pas croire à leur présence et qui avaient peur d'eux ; ils ont voilé leur visage et leurs blanches ailes et ils ont pleuré. Mais la charité, la solidarité qui unissent entr'elles les âmes, ont été plus puissantes que leur tristesse ; ils ont vu que le salut était là et ils sont venus. La tempête avait cessé ses mugissements aigus, la mer était calme et unie, les oiseaux dormaient confiants dans leurs nids, les étoiles brillaient au ciel lorsque des bruits étranges se sont fait entendre ; des éclats de lumière ont traversé les ténèbres, de douces voix ont murmuré des paroles de consolation et d'espérance. Des visions se sont produites : les morts s'étaient levés et on avait peur des morts.

Mais il s'est trouvé plus de dix justes qui avaient la paix de la conscience et qui n'ont pas eu crainte d'appeler à eux les morts aimés ; ils ont respiré avec eux le souffle vivifiant de l'immortalité, ont retrempé leur foi à leurs chaudes étreintes, ont acclamé l'âme immortelle et ont révélé à l'humanité les mystères sacrés du passé et de l'avenir, ce passé si humiliant et si triste dont les égarements et les chutes ont retardé la félicité promise et l'avenir radieux, récompense de ses sacrifices et de ses efforts pour entrer, transformé, dans la voie du progrès.

Frères, n'ayez donc pas ainsi peur des morts ; ils vivent de la véritable vie et vous voient avec douleur traîner votre triste corps sur la terre de la douleur et de l'exil ; ne les cherchez plus dans leur fosse vide dont ils se détournent avec une insoucieuse indifférence ; ils sont à vos côtés, vous encouragent, vous consolent, vous caressent et veulent vous sauver par la charité et l'amour ; c'est pourquoi à la voix de l'ange, les morts se sont levés.

Un Esprit.

CONFÉRENCES

De M. Léon Denis, à Lyon

Notre ami M. Léon Denis a fait à Lyon, ainsi que nous l'avons annoncé, deux conférences sur le spiritisme, et le succès de l'orateur a été, comme toujours, complet.

Monsieur Léon Denis, qui est très connu à Lyon où il a déjà fait de nombreuses

conférences est donc d'autant plus apprécié ; aussi un public nombreux se pressait-il dans la salle des ambassadeurs pour entendre et applaudir la parole chaude et vibrante du sympathique conférencier. Dans la première réunion, le dimanche 24 octobre, M. Léon Denis a développé les arguments et les faits sur lesquels repose le Spiritisme et mis en relief les nombreux témoignages du monde savant, venant contrôler et corroborer les observations des spirites ; il a rappelé aussi ses propres expériences et les résultats de l'enquête que depuis longtemps déjà, il poursuit au point de vue expérimental. En terminant, l'orateur a effleuré le côté philosophique du spiritisme et rappelé à l'auditoire que le dimanche suivant il se proposait d'étuder le Spiritisme au point de vue des conséquences que, fatalement, entraînera la diffusion de sa philosophie. Dans cette deuxième, notre brillant orateur s'est montré comme toujours superbe, captivant l'attention de l'auditoire, sachant faire pénétrer en lui ses convictions si magistralement exprimées et soulevant des bravos unanimes, bravos et applaudissements d'autant plus élogieux qu'ils émanaient pour la plupart de professeurs, médecins, magistrats, invités spécialement à ces réunions et qui avaient bien voulu y venir assister. Non seulement, M. Denis a exposé la morale du spiritisme avec ce talent, cette chaleur d'âme, que connaissent ceux qui ont lu son beau livre : *Après la mort*, mais il a tenu aussi à faire connaître, pour les refuter, les principales objections qu'on oppose à chaque instant à ses adeptes.

Ces deux conférences qui laisseront certainement une profonde sensation dans notre ville, ne sont que les prémices d'une tournée de propagande entreprise à ses frais par l'orateur, qui doit aussi aller semer la bonne nouvelle à Grenoble, Nîmes, Uzez, Pont-St-Esprit, Toulouse, Agen, etc., etc., où partout, nous en sommes assurés, il soulèvera d'unanimes applaudissements et saura gagner toutes les sympathies.

Monsieur Léon Denis ayant manifesté le désir de s'adresser non seulement à des adeptes, mais surtout à un public nouveau, de nombreuses invitations avaient été adressées aux membres de la presse, de l'enseignement, de la magistrature, de le médecine, et bon nombre de ces invités participaient aux réunions et aux applaudissements soulevés par l'orateur.

A la première conférence, M. H. Sausse, président, a fait connaître au public le vœu et l'acte généreux de notre sœur en croyance Mme Levet, aujourd'hui dans l'au-delà. Cette dame, enfant de la charité, c'est-à-dire sans fortune, mais avec une âme vaillante, ayant entendu M. Léon Denis à l'une des premières conférences à Lyon, avait formé le projet de faire revenir à ses frais le conférencier dans notre ville. A cet effet, simple devideuse et ne gagnant qu'une journée bien minime, elle augmenta son labeur journalier, réduisit ses dépenses superflues, et en quelques années, sou à sou put ramasser une somme de six cents francs, qui furent remis à la Société Fraternelle pour être employés à payer les frais de conférence que ferait à Lyon M. Léon Denis, une faible partie de cette somme ayant été dépensée, nous avons donc en perspective toute une série de nouvelles conférences, que fera dans votre ville le vaillant apôtre du Spiritisme.

M. Sausse a rappelé également que les spirites lyonnais, voulant appuyer leur philosophie sur des œuvres utiles, avaient organisé depuis plusieurs années une caisse de secours pour venir en aide aux vieillards infirmes et nécessiteux, et qu'une quête serait faite en faveur de cette œuvre. Elle a produit 80 francs à la première

réunion et 71 à la seconde, soit 151 francs qui feront cet hiver trois heureux au nom desquels nous nous faisons un plaisir de remercier l'orateur et l'auditoire.

Le lendemain de la deuxième conférence, c'est-à-dire le 1er novembre, une fête de famille réunissait chez notre ami Bouvier un certain nombre de nos frères et sœurs invités à assister au baptême spirite du dernier enfant du Directeur de la Paix Universelle. M. Bouvier a exposé en quelques mots pourquoi cette fête resterait tout intime et laïque, et les motifs pour lesquels il avait choisit un parrain et une marraine jeunes, afin qu'ils puissent plus longtemps veiller sur leur filleul, et remplacer plus efficacement les parents, si ceux-ci venaient à manquer à l'enfant.

MM. Sausse et Chevalier ont aussi prononcé des allocutions de circonstances; puis la fête s'est continuée en une cordiale agape, suivie de danses et de chants joyeux, et l'on s'est séparé fort tard dans la soirée, avec le regret que ces heures de bonheur aient si vite passé. H. SYLVESTRE.

Notre ami Léon Denis a parfaitement réussi à Grenoble, à Pont-Saint-Esprit, à Uzès dans la salle du théâtre ; à Nîmes, à la Bourse du travail qui était littéralement bondée d'auditeurs. Partout l'orateur a obtenu le plus grand et le plus légitime succès. *Le Petit Marseillais*, mieux inspiré que ses confrères Lyonnais a fait un compte-rendu très détaillé et des plus flatteurs.

M. LÉON DENIS A TOULOUSE

MON CHER MONSIEUR DELANNE,

Je vous écris ces lignes encore sous l'impression du magnifique succès qu'ont obtenu les conférences publiques que M. Léon Denis vient de donner dans notre ville.

Encore un bon coup de clairon que notre modeste cercle vient de donner pour la cause spirite. Nous en sommes heureux.

M. L. Denis, qui y est d'ailleurs habitué, vient de recueillir à Toulouse un de ses plus beaux succès.

Je suis incapable de vous donner le résumé ou l'analyse des deux superbes discours qu'il a prononcés dans le grand amphithéâtre de l'ancienne faculté des lettres, mis fort gracieusement à notre disposition, sur ma demande, par l'autorité municipale. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'une assistance aussi nombreuse que brillante n'a pas ménagé à notre éloquent Conférencier ses bravos et ses applaudissements.

Hier soir surtout, dans cette vaste salle on était littéralement les uns sur les autres, et pendant deux heures, monsieur L. Denis a tenu son auditoire sous le charme de sa parole persuasive.

Vous pouvez en faire part à nos amis, aux lecteurs de votre Revue, ne serait-ce que pour rendre hommage au dévouement si désintéressé de M. Léon Denis qui se consacre avec tant d'activité et de zèle à la propagation, à la défense de nos idées.

Notre cercle et les spirites de Toulouse, dont je ne suis en ce moment que l'écho ! sont heureux, je le répète, de lui témoigner toute la gratitude et la sympathie qu'ils gardent à l'ardent apôtre de la vérité spirite.

Veuillez agréer, mon cher M. Delanne, la nouvelle assurance de mon fraternel attachement. L. CADAUX

P.-S. — *La Presse Toulousaine* que j'avais pourtant invitée spécialement à ces réunions, s'est contentée d'annoncer nos conférences, mais elle s'est abstenue ; du moins, aucun journal n'en a encore parlé. On dirait la conspiration du silence. — Mais qu'importe !

Les Faits



Maison Hantée

Voici le récit dont nous avons parlé dans le numéro 4 de la Revue. Nous en empruntons la traduction aux *Annales psychiques*.

Les phénomènes observés ont eu lieu dans un bureau de poste, d'une ville près de Londres. Les témoins ont été examinés par le lieutenant-colonel Taylor, et ce qu'il a consigné par écrit, d'après ses conversations, a été ensuite corrigé et signé par les témoins. Les noms et les initiales sont fictifs.

Récit de Miss K...

13 février 1895.

Les mystérieuses manifestations qui vous intéressent ont commencé peu de temps avant la mort de ma mère, le 30 juin 1893, alors qu'elle seulement et ma nièce Ellen P..., qui a maintenant environ 16 ans, habitaient avec moi. Il y avait un an et demi que nous étions installées quand nous commençâmes à remarquer que de petits objets se déplaçaient d'une façon inexplicable, des vases de fleurs se renversaient, etc., et pendant quelque temps, nous avons accusé le chat (un chat étranger qui venait quelquefois chez nous).

Un dimanche matin, j'envoyai ma nièce à l'église et je fermai la porte derrière elle ; peu après je sortis pour la rejoindre, et ma mère ferma la porte. A mon retour, ma mère me dit que, peu de temps après mon départ, elle était allée à la cuisine et avait trouvé des choses déplacées. Des morceaux de viande pour le dîner et du lait qui avaient été *enfermés* dans le buffet, étaient par terre. Elle remit la viande à sa place et prépara pour le dîner des pommes de terre, qu'elle fit tremper dans un bol d'eau. Elle remonta, et au bout de quelques minutes, étant redescendue, trouva le bol par terre avec les pomme de terre dessous. J'ouvris la fenêtre et mis tout cela dehors pour les chats.

Peu après la mort de ma mère, un ami d'un certain âge et un petit garçon vinrent habiter chez moi. Après leur arrivée, les ennuis commencèrent. Les choses se déplaçaient et se perdaient momentanément ; on les trouvait quelquefois sur le tas d'ordures dans la cour ; un bonnet et d'autres choses étaient jetés dans l'eau, des chapeaux étaient mouillés et salis. A cette époque, cela devint sérieux, car le désordre se mit dans les bons

du bureau de la poste ; un jour Ellen était dans le bureau, quand quelqu'un entra demander un bon de 15 shillings ; elle m'appela. « Tante, où sont les bons de 15 shillings ? Je ne puis les trouver. » Je dis qu'ils étaient sur le comptoir. Ils y étaient quelques minutes auparavant, mais avaient disparu. J'eus très peur.

Heureusement bientôt après, comme je les cherchais, j'aperçus le bout de l'un d'eux dépassant la porte d'une armoire dans le bureau, et nous les retrouvâmes intacts, mais paraissant avoir été mis là brusquement, quelques-uns dans le fond, quelques-uns au milieu du rayon. Et on n'avait dérangé ainsi que tous ceux depuis 10 shillings 6 pences jusqu'à 20 shillings.

En septembre, une bonne nommée Alice (23 ans) entra à la maison. Les ennuis augmentèrent. Outre que les objets s'égaraient et étaient à moitié détruits dans l'eau, on les trouvait aussi souvent dans la bouilloire du poêle de cuisine que dans la cour. On trouvait les portes fermées à clef et les clefs perdues, un lit tout mouillé, en plus de ce que je vais dire maintenant. Il n'y avait pas longtemps qu'Alice était à la maison quand, un soir, je l'envoyai chercher quelque chose dehors ; et quand elle descendit avec son corsage, je vis qu'elle avait dessus, dans le dos, une marque blanche. Je la brossai et lui dis de remonter ; quand elle redescendit, il y avait deux marques semblables. Je les enlevai et l'envoyai de nouveau en haut. Une troisième, une quatrième fois, même résultat. Ces marques étaient à un endroit que, je crois bien, elle ne pouvait atteindre avec ses doigts et ressemblaient pourtant à ce qu'auraient été les marques d'une main blanchie. A la suite de cela, la bonne portait toujours quelque marque semblable, si bien qu'à la fin de la journée elle en était couverte. Elle disait qu'elle ne se sentait jamais touchée. Un dimanche soir, sur le conseil de miss Z..., j'attachai les mains d'Alice pardevant et l'envoyai en haut, elle revint aussitôt avec les marques habituelles aux places habituelles. Elle dit qu'elle n'avait rien senti, seulement une sensation de froid sur son dos. Le mardi suivant nous essayâmes l'expérience de nouveau. Étaient présents M., Mme et Mlle Y...

M. R..., miss Z..., miss H... (à présent Mme L...)

M. Y... attacha les mains d'Alice devant elle, et, pour être plus sûr, fit passer la corde autour de la taille ; nous l'avons envoyée en haut ; et, revenant immédiatement, elle avait les marques habituelles.

On l'envoya autre part qu'en haut avec le même résultat.

Un matin, elle raconta que dans la nuit on lui avait coupé environ 6 pouces de ses cheveux ; nous n'avons jamais retrouvé ces cheveux. Trois jours après, ceux de ma nièce furent coupés mèche par mèche, sur une longueur de trois à quatre pouces, et les bouts jetés par terre.

Cette opération commença de bonne heure dans l'après-midi, continua pendant le jour et le lendemain matin ; mais non pas la nuit entre ces deux jours. Ellen dit qu'elle ne sentait rien, et bien que la surveillant continuellement, je ne voyais jamais rien, mais je trouvais seulement par terre une mèche de temps en temps, jusqu'à ce que tous les cheveux fussent si raccourcis et si hachés, qu'il fallut dire au coiffeur de les tailler tout à fait courts.

Vers le même temps, j'étais un jour dans ma chambre, me préparant à sortir. Alice était aussi en haut, mais Ellen était en bas. Alice sortit de sa chambre pour quelque chose, et en revenant annonça que le lit de miss Ellen était tout mouillé. J'allai dans la chambre constater le fait. Ce fut la seule fois que la chose arriva cette année (1893), pendant qu'Alice était à mon service.

Le lundi après que les cheveux d'Ellen eurent été coupés, je l'envoyai dehors avec Alice. Pendant leur absence, rien à ma connaissance n'arriva. Au retour d'Alice, il y eut des déplacements inexplicables, et au retour de ma nièce, le mercredi suivant, toutes les manifestations anormales cessèrent pour toute une année. Nous étions à la fin de novembre 1893.

En avril 1894, Alice s'en alla ; en septembre il y eut une nouvelle bonne que j'appellerai Jane.

En novembre on commença à trouver les lits continuellement mouillés, les objets déplacés et perdus, une porte fermée à clef et une clef perdue plusieurs fois, de sorte qu'il me fallut retirer la clef, et, nouvel agrément, des choses prenaient feu.

Du temps de Jane, la première fois qu'il y eut quelque chose, ce fut un samedi, au commencement de novembre 1894. Je l'avais envoyée chercher du savon, qu'elle avait mis sur la table de la cuisine, et elle était allée à son ouvrage. J'étais dans la cuisine et je l'avais vue posant le savon ; mais je n'y pensais plus. L'après-midi, plus de savon ; on le cherche partout ; la bonne, très contrariée, me propose d'en racheter un. J'étais étendue dans le petit salon, je répondis : « Ne vous effrayez pas, Jane, et allez voir dans le réservoir à eau chaude. » Elle y trouva le savon. J'avais indiqué le réservoir, parce que je savais par expérience que c'était la cachette préférée.

Un autre cas de cette seconde série d'ennuis eut lieu comme je prenais le thé, un samedi. Jane était là et remplissait un pot d'eau chaude, qu'elle mettait ensuite sur la table devant moi. Comme j'allais m'en servir, j'entendis un bruit métallique dans le pot, et, regardant, j'y trouvai mes ciseaux. La fillette affirma qu'elle était sûre que les ciseaux n'étaient pas là quand elle avait versé l'eau chaude.

Le dimanche matin suivant, la bonne trouva la porte entre le salon et l'office fermée à clef et la clef perdue. Je fis enlever la serrure. Le lendemain on trouva la clef, et je fis remettre la serrure. Je mis la clef dans ma poche, car jusque-là on n'avait rien pris sur moi. Le soir, cependant, je ne retrouvai plus la clef, et comme je m'attendais à ce qu'en conséquence la porte fut fermée, je regardai vers 10 heures et demie, après le souper, pour voir s'il en était ainsi. Mais non. Un instant après, comme j'attisais le feu, Ellen et la servante entendirent un « clic », et Jane dit à ma nièce : «Entendez-vous ? — Oui, » dit-elle, et moi je m'écriai : « Allez voir à la porte. » Jane y alla : « Elle est fermée, Mademoiselle. » Elle était fermée. Personne n'était allé de ce côté depuis que j'avais regardé et constaté qu'elle n'était pas fermée. Je fis de nouveau enlever la serrure. Le lendemain matin la clef était dans une casserole pleine d'eau.

Le plus insupportable de tous ces ennuyeux mauvais tours, c'était quand on trouvait, — et cela combien de fois ! — les lits mouillés avec de l'eau propre ou sale. En 1894, quelquefois les quatre lits (il y en a deux pour le même bois de lit) étaient mouillés en même temps. Je surveillai la femme de chambre quand elle faisait les chambres, et cela n'empêchait pas la chose ; ils étaient pourtant moins mouillés.

Ellen ou Jane ont toujours été les dernières en haut dans ces occasions, quelquefois elles sont descendues ensemble.

Un dimanche (le même jour où elle avait trouvé la porte fermée pour la première fois), en novembre, la servante me dit que la théière était perdue. Le jeudi, miss H... m'aidait à chercher des bas qui avaient été perdus aussi. Nous avions regardé soigneusement partout dans les trois chambres, mais sans succès, et nous nous étions décidées à recommencer avant de voir en bas. Nous avions fini cette seconde recherche, quand en ouvrant une boite située en haut de l'escalier, nous trouvâmes, en dessus du contenu, la théière ; cette boîte venait d'être ouverte et fouillée par nous quelques minutes auparavant, je suis sûre qu'Ellen ne pouvait pas être venue la placer là pendant que nous étions dans la chambre, et la bonne n'était pas dans la maison. Continuant notre recherche des bas au rez-de-chaussée, je mis ma main dans le réservoir à eau chaude et le trouvai vide. Ellen en même temps sortait de l'office et allait droit à l'armoire pour y prendre les ciseaux que nous y avions vus avant de monter. Ils n'y étaient plus. Ellen me demande si je savais où ils étaient. « Non », répondis-je. Pendant cette conversation, j'étais allée avec miss H... dans le salon, et après avoir cherché une minute ou deux les ciseaux, je rentrai à la cuisine, cherchai dans le réservoir et y trouvai les ciseaux. Miss H... me suivit dans la cuisine ; puis Ellen ; je suis sûre

qu'elle n'était pas allée dans la cuisine entre le moment où j'avais tâté dans le réservoir pour y chercher les bas et celui où j'y avais trouvé les ciseaux. La servante était toujours dehors.

La police vint, mais inutilement.

Un mercredi de novembre, Jane et ma nièce sortirent, mais auparavant nous avions remarqué que le verre de ma lampe était perdu. Le vendredi, j'étais assise près du feu, dans un fauteuil ; je me dérange pour aller à l'office. En revenant je trouve les rideaux de la fenêtre derrière ma chaise, ils avaient été soulevés et posés sur le dossier, et en m'approchant, je vois le verre de lampe sur l'appui de la fenêtre ; miss Jones entre justement à ce moment, et je lui montre la position du rideau et celle du verre. J'ignore depuis quand le verre était là, peut-être depuis mercredi.

Une autre fois, en novembre 1894, j'étais occupée dans l'office, et j'avais dit à Ellen de veiller à un vêtement qui séchait devant le feu, dans le salon (il faut toujours se rappeler que tant que quelque chose était surveillé on n'y touchait pas). J'eus besoin d'Ellen dans l'office, mais avant de venir elle avait éloigné le vêtement, et par prudence l'avait posé sur la table de la cuisine. Quelques minutes après, en revenant, elle trouve le vêtement dans le feu. Je l'en ôtai moi-même. Jane était en haut et ne savait rien de ce qui se passait.

C'est dans ce mois aussi que, seule dans la maison, j'ai entendu des pas dans la chambre au-dessus du salon, et une fois, nous étions seules, miss H... et moi, et nous avons entendu toutes les deux marcher dans cette chambre.

J'ai aussi entendu les neuf coups dont parle miss H... quand elle était dans la cave. Mais je n'ai jamais rien entendu de semblable une autre fois.

Ce que je raconte là n'est qu'une petite partie de tout ce qui est arrivé. Il y a eu un temps où quelque chose, d'une sorte ou d'une autre, arrivait à chaque heure du jour. Ce n'est plus maintenant si fréquent. Cependant, vendredi 4 janvier 1895, miss B..., mon aide au bureau de poste, perdit quelques-unes de ses affaires, et le samedi 19, un drap plié fut mis dans l'eau dans une des chambres à coucher. Ellen, qui était montée chercher un mouchoir, avait dit que tout était à sa place quand elle avait quitté la chambre, mais quand je remontai un quart d'heure après, le drap était dans l'eau. La servante n'était déjà plus à notre service quand cela eut lieu.

J'ai une entière confiance en ma nièce et ne crois pas un instant qu'elle ait été pour quoi que ce fût dans ces choses mystérieuses et ennuyeuses. Et je ne puis soupçonner ni l'une ni l'autre des domestiques.

J'ai eu à fouiller la maison tant de fois pour différentes choses, que j'en connais tous les coins, et je suis sûre que quand une chose est perdue et ensuite retrouvée dans la cour ou la maison, elle ne peut en même temps avoir été cachée quelque part ailleurs. Je suis sûre que si cette chose avait été dans la maison, je l'aurais trouvée, particulièrement quelque chose d'aussi gros qu'un chapeau de dame, une théière, etc. Pour de petits objets, naturellement, je ne serais pas si affirmative.

Beaucoup de personnes à la maison se sont creusé la tète pour trouver une explication, mais inutilement. Plus d'une fois, quand Alice, avec ses mains attachées, était envoyée en haut et revenait avec des marques blanches sur son dos, l'escalier, les chambres étaient examinés partout pour découvrir par quel moyen elle aurait pu imprimer ces marques sur son dos, mais on n'a jamais rien trouvé.

Mon propriétaire, M. T.., un ancien charpentier, est souvent venu. Il a une façon particulière d'envisager la chose. Il dit, par exemple, que sa femme, qui vivait dans cette maison il y a vingt ou vingt-deux ans, « avait un démon » ; que tout finirait bientôt. Je lui demandai s'il comprenait quelque chose à mon cas. Il fit un signe de tête affirmatif et ajouta : « Mais j'ai laissé tout cela à Dieu. Il m'a pardonné. » Et une autre fois, il me fit une réponse aussi évasive.

Je crois bien qu'il a une espèce de manie religieuse, et il ne comprend peut-être pas bien l'intérêt qui pourrait être attaché à ses constatations.

Quelques messieurs sont venus le 5 janvier, le soir, et ont eu une séance. Ils croient être entrés en communication avec l' « esprit » cause de tous ces ennuis et avoir obtenu un récit extraordinaire de sa première existence et de ce qu'il était devenu.

Je ne connais rien au spiritisme et n'ai jamais été à une séance, de sorte que je ne puis donner mon opinion là-dessus.

Dans une lettre de juin 1895, miss K... dit que les « disturbances » continuent ; le plus joli chapeau de la nouvelle domestique a été trouvé dernièrement dans un pot à eau, et une paire de bas, quelques tasses à thé et un livre de la bibliothèque dans le réservoir de la cuisine.

D'autres témoins attestent la disparition de gants, d'un chapeau, etc,. et confirment le récit de miss K... sur la découverte de la théière, les marques blanches sur le dos de la servante et autres phénomènes.

En parlant d'Ellen, le colonel Taylor dit : « C'est une jeune fille d'environ 16 ans, très intelligente, mais estropiée depuis son enfance. Elle ne peut que difficilement lever ses mains jusqu'à sa tête. Elle se sert de ciseaux d'une manière maladroite. Elle boite et n'est pas capable de se remuer vite et sans beaucoup de bruit.

Dans son récit signé, Ellen corrobore généralement la version que donne sa tante des divers incidents et nie y avoir pris une part quelconque.

Elle termine en racontant les sept apparitions successives, qu'elle a vues le 6 juin, d'un certain individu, en divers endroits, changeant chaque fois de costume, tantôt en gentleman élégant, tantôt en mendiant ou en prêtre, en soldat, etc., lui parlant chaque fois de sa tante et lui disant d'elle des choses qu'elle savait déjà, mais aussi d'autres qu'elle ignorait et qui étaient vraies, comme l'histoire d'une lettre d'affaires écrite par sa tante, le nom de la personne à qui elle était adressée et son contenu, ou celle des boucles d'oreilles vendues et le prix que miss K... en avait retiré. Tout cela mélangé de beaucoup d'enfantillages et d'inventions de rêve.

M. Podmore termine ainsi : « Il reste seulement à ajouter que plusieurs témoins ont entendu des pas mystérieux et des coups dans la maison ; que trois personnes affirment avoir vu, en deux occasions, une apparition vague et blanche dans le parloir. La première fois, l'apparition a été collective. »

Quant aux phénomènes physiques, le colonel Taylor remarque que « la plupart des incidents, si on les considère séparément, seraient sans difficulté attribuable, à l'action ordinaire de l'un ou l'autre des habitants de la maison. Après avoir examiné chaque incident séparément et montré une explication possible par les moyens ordinaires, il continue ainsi : « Quant aux marques que l'on dit avoir été nombre de fois produites sur le dos de la servante, s'il faut se fier à l'exactitude des narrateurs, et si l'on trouve suffisant l'ensemble des preuves valables, ces faits peuvent être considérés, je crois, comme en dehors des explications par des moyens ordinaires. » Six témoins (sans compter miss K... et Alice) attestent l'apparition des marques mystérieuses, alors que la servante avait eu les mains liées étroitement. L'un d'eux ajoute cette observation intéressante, que quand la servante fut envoyée dans la cour au lieu de l'étage supérieur, « une marque blanche, de forme indéterminée », fut trouvée sur son dos ; et un autre dit que quand il accompagnait Alice en haut, rien n'apparaissait. Aucun des témoins dans leurs récits primitifs ne dit où était Ellen pendant ces manifestations. Alice ne parle pas d'Ellen, et Ellen ne fait aucune allusion aux marques blanches. Il est vrai que le colonel Taylor, dans son rapport, constate qu'Ellen était présente et assistait aux expériences ; mais il ne prend pas sous sa responsabilité cette assertion. Un des témoins, M. R..., un employé du bureau central de la poste de la ville, dans un rapport qu'il a bien voulu nous envoyer, en mars 1896

(plus de deux ans après les phénomène), constate qu'Ellen était dans le parloir, un jour où il était là, et vit les marques à la craie avec les autres personnes dans la cuisine. Le rapport non signé qu'il avait fait au moment des événements et qu'avait rédigé le colonel Taylor, ne parle cependant pas d'Ellen.

Vu cette incertitude sur l'endroit où se trouvait une personne qui, d'apres certaine théorie, doit être regardée comme tenant le rôle principal dans la pièce, et vu la possibilité de produire le phénomène par des moyens normaux, même sans l'intervention d'Ellen, je suis tenté d'avoir des doutes sur l'exactitude des narrateurs, ainsi que sur la suffisance des preuves démontrant qu'un agent anormal est intervenu en ces circonstances, et, ceci admis, le cas entier ne vaut plus rien.

On a vu qu'Ellen était sujette à des hallucinations persistantes, qu'elle avait, par quelque moyen, connu le contenu d'une lettre anonyme adressée à sa tante, et d'une lettre d'affaires écrite par sa tante, qui n'arriva pas à destination. On verra plus loin que si l'on admet ici la même exagération, les mêmes manques de mémoire que ceux que nous avons constatés dans des cas semblables, tous les phénomènes physiques que l'on prétend s'être produits, étaient bien dans les moyens d'Ellen, aidée au besoin par une des domestiques, dans des conditions parfaitement normales. Il n'est presque pas nécessaire de chercher une autre explication du mystère. Et si cette explication n'a pas été adoptée par miss K..., c'est évidemment qu'elle croyait sa nièce quand celle-ci disait n'être pour rien dans les phénomènes.

Le lecteur n'adoptera peut-être pas complètement la défiance de M. Podmore. Qu'entend-il, par exemple, par « la possibilité de produire les phénomènes par des moyens normaux, même sans l'intervention d'Ellen », alors qu'il s'agit d'empreintes faites sur le dos d'une personne dont les mains n'ont pu se dégager de leurs liens et qui est seule dans une chambre ? Il faut alors en arriver à mettre en doute l'exactitude des récits. Alors, *évidemment*, ceci simplifie tout. Le colonel Taylor, qui est l'auteur de ce dernier rapport et qui a vu et interrogé les témoins, trouve que les infirmités d'Ellen en feraient un détestable prestidigitateur. Rappelez-vous particulièrement l'histoire des cheveux coupés. C'est avec beaucoup de peine que la jeune fille lève les bras jusqu'à sa tête, et elle manie les ciseaux très maladroitement. Malgré cela, à la fin de la journée, malgré la surveillance de la tante qui devait être aussi contrariée qu'Ellen elle-même, tous les cheveux sont massacrés au point qu'il est impossible de les laisser ainsi. Comment supposer que c'est volontairement et seulement pour stupéfier sa tante ou la bonne, que la fillette se défigure à ce

point ? Je ferai une réflexion du même genre pour le vêtement brûlé. Dans le cas du rideau soulevé et posé sur le dossier du fauteuil, la bonne et la nièce sont sorties, il n'y a personne dans le salon pendant que miss K... va à l'office.

Dans une lette publiée dans le Journal de la S. P. R., en octobre 1896, le colonel Taylor, critiquant les conclusions de M. Podmore, fait remarquer que pas plus les aveux des sujets, auteurs des phénomènes, que les constatations de fraude de la part des observateurs, ne sont des arguments suffisants pour faire rejeter l'existence de phénomènes supernormaux, quand ceux-ci sont attestés par des témoins sérieux. Et cela parce que les sujets anormaux peuvent être facilement poussés par intimidation à avouer des actes qu'ils n'ont jamais accomplis, et parce que, comme il semble résulter de l'étude expérimentale des phénomènes médianimiques, aux phénomènes supernormaux authentiques viennent ordinairement s'ajouter des phénomènes d'automatisme musculaire, qui semblent la contrefaçon des premiers (1). M. M.

1. Voir par exemple les comptes rendus récents des expériences avec Eusapia Paladino.

Encore endormi

Voici un article qui nous fait voir, qu'en deça et au-delà de la Manche, les chroniqueurs sont unanimes à causer du spiritisme sans en savoir le premier mot. Nos lecteurs jugeront que nos frères d'Angleterre ripostent énérgiquement à ces fins de non-recevoir, qui sont absolument ridicules à notre époque de lumière et de libre discussion.

Les lecteurs des feuilles quotidiennes ou hebdomadaires trouvent parfois dans leurs lectures des remarques sur des sujets que les spirites connaissent bien et qui montrent l'ignorance satisfaite d'elle-même de ceux qui prétendent appartenir à l'école dite de la « Science Orthodoxe ». Une des particularités amusantes de cette école, qui est aussi l'indication d'un faible pouvoir mental, est la tendance à créer un *nom* en guise d'explication d'un fait, ou d'un phénomène, et d'affirmer ensuite, avec un air de profonde sagesse, que grâce à ce nom, tout est expliqué.

Les termes qui sont le plus généralement employés par les gens de cette sorte, sont ceux d'Électricité, de Magnétisme, d'Illusion d'Optique, d'Action musculaire inconsciente, d'Hypnotisme, d'Acte cérébral inconscient, de Télépathie, d'Éxagération de la personnalité, d'Hystérie et d'Erreur mentale. Il est rare que quelques-uns de ces termes ne soient pas employés comme explications de certains faits, quoique celui qui s'en sert ne soit que superficiellement informé du sujet auquel il applique ce nom, et que les faits ne soient pas du tout expliqués par le mot.

Les sauvages sont très adonnés à cette forme d'explication pour tout ce qui dépasse leur entendement. Ainsi les Zoulous expliquent tout ce qu'ils ne peuvent pas comprendre en disant que c'est fait par « Togata » ; ce mot ayant un sens quelque peu mystérieux et approchant de ce qu'ils appellent sorcellerie. Le télégraphe est aisément expliqué par « Togata », il en est de même d'une locomotive et des moyens par lesquels un bateau se dirige sur l'océan sans route tracée. Il n'y a aucune difficulté à comprendre la prédiction des éclipses ; elle est due à « Togata ».

Il est curieux de constater combien les procédés de l'esprit humain sont analogues quand il se trouve en présence d'un sujet qui est entièrement en dehors de son expérience ou de son savoir, et combien il agit automatiquement et de la même manière, aussi bien chez les sauvages que chez les savants.

Sous le titre de « Remarques scientifiques » dans l'*Illustrated London News* du 15 mai, le Dr André Wilson écrit ce qui suit :

« Mon critique le plus récent est une personne qui se dit « spirite » et qui se plaint que je ne fasse jamais allusion à la forme la plus élevée de science que connaisse le monde. Cette science est naturellement « Le Spiritisme ». Je regrette de ne pouvoir réellement pas ouvrir ces colonnes aux récits des

lubies des tables-frappantes, de l'astrologie, et des autres variétés du mysticisme moderne. Mais j'ai tout au moins suivi l'avis de mon correspondant sur un point particulier. J'ai lu le dernier N° du « Borderland » de M. Stead. J'ai été tout particulièrement intéressé par les dernières révélations de M. Stead relativement à son amie Julia. C'est une chose étonnante pour moi de trouver un homme assez lourd d entendement, pour avoir si peu appris relativement à l'action inconsciente de l'intelligence, qu'il ne sache pas que lorsque certaines personnes prennent un crayon en main, elles peuvent écrire des pages de matières qu'elles imaginent se produire tout à fait en dehors de tout acte de conscience physique.

Quand je désire m'occuper de mystères dignes de réflexion, je prends une stalle à Maskelyne and Cook. »

Le Dr André Wilson a exprimé son opinion à propos de ce qu'il considère comme une faiblesse d'intelligence chez M. Stead. Il serait intéressant de connaître l'opinion de M. Stead relativement à la capacité de raisonnement et de jugement de M. Wilson.

Le Dr André Wilson a indiqué « l'acte inconscient du cerveau » tout comme le Zoulou donne « Togata » en guise d'explication suffisante de choses dont il ne sait que peu ou rien.

Le Dr And. Wilson, au commencement du même article, dit : « L'œuf du moineau, me semble-t-il, sera un objet d'étude bien plus intéressant ».

Il est amusant de voir comment ces hommes prétentieusement profonds se perdent. Il faut cependant nous rappeler que, d'après le professeur Oliver Lodge nous devons espérer gagner, à l'occasion, l'oreille des intelligences de cette sorte, si nous adoptons un système méthodique d'investigation.

Un grand nombre d'hommes de notre époque ne voudraient pas croire que lorsque Harvey démontra la circulation du sang, pas un seul chirurgien de plus de cinquante-cinq ans n'admit le fait. Tous, ou bien l'ignoraient, ou bien se moquaient de lui. On ne croirait pas à présent que lorsque Young donna les preuves de la théorie ondulatoire de la lumière, il fut hué par la science orthodoxe.

On essaye de nier maintenant que Sir Humphrey Davy tourna en ridicule l'idée d'éclairer Londres au gaz ou que le Dr Gardner dit qu'il mangerait les bateaux à vapeur, charbons et tout, qui réussiraient à traverser l'Atlantique.

Il y a des gens qui s'efforcent d'excuser Faraday d'avoir prétendu que l'action musculaire inconsciente expliquait le phénomène appelé spirite.

C'est donc un devoir, pour ceux de l'heure présente qui ne sont pas restés endormis, de collectionner et de conserver des productions telles que celles de l'*Illustrated London News* du 15 mai. La génération future les appréciera tout comme les naturalistes actuels apprécient les restes du godo, du mégathérium et du dinornis.

UN VIEUX CHERCHEUR

Congrès international
DES SPIRITES
ET AUTRES PERSONNES INTÉRESSÉES AUX RECHERCHES PSYCHIQUES

LONDON SPIRITUALIST ALLIANCE, LTD.,
110, ST. MARTIN'S LANE, LONDRES, W. C.
Novembre, 1897.

Le Congrès aura lieu à Londres en 1898, du 19 au 24 Juin inclusivement. Toutes les Assemblées se tiendront dans les différentes salles de St. James's Hall, Regent Street.

PROGRAMME PROVISOIRE

Dimanche, 19 Juin. — A sept heures du soir, dans la Salle des Banquets, SERVICE RELIGIEUX, conduit par le REV. J. PAGE HOPPS.

Lundi, 20 Juin. — RÉCEPTION dans les bureaux de l'Alliance, à l'adresse ci-dessus, où se tiendra un registre des noms et adresses.

Mardi, Mercredi, et Jeudi, 21, 22, et 23 Juin. — DEUX SESSIONS par jour, de 2.30 à 5 heures de l'après-midi et de 7 à 10 heures du soir. Discours et discussions sur des questions vitales.

Vendredi, 24 juin. — GRANDE RÉUNION dans la salle principale, à 7 heures du soir.

MM. les Directeurs de Journaux et de Revues, ainsi que nos amis, sont priés de donner à notre Congrès la plus grande publicité possible.

Nous sollicitons la coopération des Spirites de tous les pays, et nous espérons qu'ils nous aideront à rendre nos réunions nombreuses, animées et profitables.

De nouveaux détails seront publiés en temps utile. En attendant, toutes les demandes de renseignements doivent être adressées aux bureaux de l'Alliance, 110, St. Martin's Lane, Londres, W. C., à

E. DAWSON ROGERS, *Président.*

OUVRAGES NOUVEAUX

SCIENCES OCCULTES ET PHYSIOLOGIE PSYCHIQUE

Par le D[r] Edmond. DUPOUY. — Un volume in-18 avec nombreuses fig. dans le texte. — Prix : 4 francs.

Cet ouvrage, qui résume tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur les *sciences occultes,* est dû à un médecin qui a consacré de longues années à chercher la solution du problème spiritualiste. Le D[r] Dupouy, en raison de ses travaux sur la

psychologie expérimentale, possédait les éléments nécessaires pour élucider cette passionnante question qui embrasse dans son ensemble les conditions et les lois présidant à la sensibilité, à l'activité, à la volonté et aux autres facultés psychiques.

Le Dr Dupouy, un savant et un lettré, a voulu combler la lacune laissée ouverte par la physiologie classique : C'était un travail intéressant à faire.

Après quelques considérations physiologiques sur l'appareil nerveux, rendues très claires par plusieurs figures intercalées dans le texte, l'auteur a mis en évidence l'objectivité des effluves et des radiations qui s'échappent normalement du corps humain ; il a indiqué la manière de calculer la Force vitale de chaque individu ; il a fait voir le Corps psychique extériorisant ses facultés sensibles, motrices et intelligentes pour produire, avec certains sujets, des phénomènes de matérialisation et de médiumnité ressortissant à l'animisme et au spiritisme, et souvent à l'un et à l'autre.

Pour arriver à cette démonstration, le Dr Dupouy s'est appuyé sur de nombreuses observations, prises avec la plus grande rigueur, par des hommes d'une probité scientifique indiscutable. Il a repris avec méthode et impartialité, les expériences faites en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Russie, et finalement en France par des savants comme Crookes, Varley, Aksakof, Ochorowicz, Zœllner, Carl du Prel, Lombroso, Gibier, Baraduc, de Rochas, Charles Richet, etc.

Le Dr Dupouy a également rapporté les expériences faites par lui en collaboration avec le Dr Puel, — expériences concluant à la manifestation de la Force vitale dans un cercle neuro-dynamique indéterminé, soit seule, soit alliée à une autre Force en état complet ou incomplet d'extériorisation. Il a enfin, dans la troisième partie de son livre, fait l'histoire des maisons hantées avec des documents aussi complets qu'originaux.

En résumé, ce travail, écrit de bonne foi, fournit la preuve irrécusable — on pourrait dire mathématique — que l'homme n'est pas simplement un parfait ensemble d'éléments anatomiques, mais un esprit incarné présidant à toutes nos fonctions, et dont le champ d'action n'est pas restreint à notre enveloppe cutanée, comme on le croit généralement.

En lisant ce livre, les hommes de science, le grand Public qui s'intéresse à l'énigmatique problème de la vie ne pourront résister à une captivante émotion ; ils comprendront tout ce que peut nous promettre ces mots du professeur Richet pris pour épigraphe par l'auteur : « *Le surnaturel devient phénomène naturel, dès que notre ignorance de la cause est dissipée* ».



LE CONGRÈS DE L'HUMANITÉ

Par AMO et Marius DECRESPE (1)

Je l'ai parcouru ou plutôt, je l'ai lu avidement. Ce n'est pas un livre, c'est le libre, *Biblion*, que chacun devrait avoir sous son chevet, pour le lire le soir, avant de s'endormir.

Il vous berce, il vous console, il vous transporte dans le monde idéal de l'Humanité transfigurée. On vit dans le futur, hors du temps qui fuit ; la pensée se fixe sur l'Idée, elle l'étreint et se confond avec elle.

(1) Chamuel, Editeur, rue de Savoie, Paris. Prix 3 fr. 50.

Quelle est donc cette Idée? C'est Dieu, c'est l'Humanité divinisée, c'est le Père qui rayonne le Fils, c'est l'Esprit-Saint qui embrase de son amour tout ce qui vit en lui, c'est à dire les mondes, les peuples, les individus.

C'est l'Essence-pure qui pénètre en chacun de nous et que nous pouvons parvenir à *sentir* par l'élévation de nos pensées, par la pratique des vertus, par le dévouement constant envers nos semblables, par l'abnégation, par le sacrifice. C'est par le sacrifice, par l'oubli du *moi* que nous arriverons à l'Identification avec cette Essence.

« L'Amour et l'Unité sont une même chose, à mes yeux; c'est la plus haute expression du Divin.

« L'expansion ou rayonnement est la grande caractéristique de l'Amour. »

C'est en effet dans l'Amour qu'on perçoit l'Un. Il harmonise, il unit ou plutôt, il est lui-même l'Harmonie et l'Union.

Amo défend toutes les doctrines; il est avec tous ceux qui veulent le progrès sous toutes ses formes. Il est Spirite avec les Spirites, Théosophe avec les Théosophes, Occultiste avec les Occultistes. C'est que la verité, bien qu'étant une, se trouve répandue, comme l'amour même, dans l'Humanité entière.

« Je reconnais au Spiritisme, dit-il, un rôle fondamental et prééminent pour le temps que nous allons traverser.

« La seule voie me paraît la démonstration publique, officielle, de l'immortalité de l'âme, par les faits spirites, qui en permettent aujourd'hui la preuve scientifique. »

Voilà, en eflet, ce qu'il faut à la masse : la preuve scientifique. Elle est faite, sans doute ; mais cela ne suffit pas ; il faut qu'elle soit proclamée, annoncée partout ; il faut forcer la porte des académies, il le faut, il le faut. Il faut bien l'avouer, tant que la science officielle ne consacrera pas cette preuve, le peuple restera sceptique.

Le peuple ne pense pas ; il subit des influences de ceux qui le dirigent. Chose étrange pour ceux qui ne réfléchissent pas ! Ce peuple souverain (?) est l'Être suggestible par excellence. Ce peuple qui rit de tout, pleurera de tout, pour peu qu'on pleure devant lui. Ce peuple qui raille la science et les savants, même officiels, s'inclinera devant cette science officielle.

Il est bien certain toutefois que si les savants persistent à ne pas voir et à ne pas entendre, la Vérité ne sera pas moins la Vérité et qu'elle sera reconnue un jour par tous. Ce n'est qu'une question de temps. A nous est dévolue la mission de hâter le moment où les peuples éblouis pourront enfin la contempler. Autant de jours perdus, autant de jours de souffrance.

« La science, dit Amo, marche à grands pas. La Religion marchera aussi et la terre future connaîtra la Religion universelle démontrée par la science-Une, la Science-Synthèse qui recevra, d'autre part, du Spiritualisme rationnel, ses plus fécondes inspirations.

« Il n'y a, d'ailleurs, que deux sortes de culte : celui de la Force et celui de l'Amour. Le premier dure encore...

« La Religion définitive, pure, est celle de l'Amour, c'est la religion chrétienne, religion de l'Unité, telle qu'elle fut voulue par Jésus, car l'Amour est le *tout* de l'homme.

L'Amour, c'est donc l'Être même, et la religion de l'Amour, qui est un appel à l'Unification, à l'harmonisation parfaite de la Vie et de l'Esprit, est bien la *Religion Universelle*, totale, imperfectible.

« Mais ce qui est perfectible, c'est notre conception de l'amour... »

Ici une belle page sur la manière de comprendre, de pratiquer l'Amour.

Enfin le livre se termine par ce vœu que tous nous répéterons comme le hosanna de l'humanité :

Que tous les Êtres soient heureux !

Qu'ils soient tous un !

Alban DUBET.

LES RENAISSANCES DE L'AME

Ouvrage philosophique spiritualiste, par L. D'ERVIEUX. Un volume in-18. Prix : 3 f. 50

CHAMUEL, éditeur, Paris.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié les articles si fournis de faits de notre collaborateur L. D'Ervieux. Ce volume nouveau est l'exposé d'une série de recherches qui ont pour objet de montrer la réalité des vies successives devant amener, par une évolution ininterrompue, des progrès toujours plus grands chez tous les êtres de la nature.

Nous différons d'avis sur beaucoup de points avec l'auteur. Nous ne voulons pas discuter ici les théories qu'il soutient sur la médiumnité, et qui nous paraissent complètement en désaccord avec ce que l'expérience nous a révélé. C'est peut-être un peu de ce côté que le livre aurait gagné à se documenter de faits positifs. Quoi qu'il ne soit, ce travail est sérieux et nous souhaitons qu'il soit lu, afin que l'on puisse comparer nos enseignements à ceux qui n'ont pas la même origine et qui, cependant, tendent à démontrer les mêmes vérités.

Les Renaissances de l'âme qui ont mérité, — du comité de lecture d'un des importants éditeurs de Paris, ce jugement si favorable : «Le plus grand effort que la pensée humaine ait réalisé en philosophie transcendante et en occultisme», sont, en effet, une œuvre profonde et toute basée sur la Justice. L'auteur, avec une façon d'entrer en matière très originale et variée selon chaque sujet; avec une clarté constante; avec une force déductive étonnante, s'élève souvent à un lyrisme qui, — quoique puisé dans la Vérité et dans la Raison, dépasse de beaucoup, en puissance et en charme, la magie de l'illusion du poète.

Les sceptiques eux-mêmes seront ébranlés. S'ils n'acceptent point encore toutes les conclusions de L. D'ERVIEUX, sur les multiples incarnations individuelles, ils liront et reliront ses types d'évolutions morales, en se disant que sûrement cet auteur a capté une partie du secret de la progression et de la régression depuis les règnes inférieurs jusqu'à l'homme. *Les Renaissances de l'âme* seront sûrement goûtées par le public qui y trouvera quantité de réponses plausibles et consolantes, sur les questions troublantes de l'avenir individuel et de l'avenir de l'humanité.

LA PRESSE SPIRITE Dans le Monde

REVUE DE LA PRESSE ALLEMANDE

Dans le numéro de Septembre du *Psychische Studien*, M. Willy Reichel demande la fondation en Allemagne d'une Ecole supérieure de Magnétisme dont l'utilité est urgente. En France, l'école de Magnétisme de M. Durville est autorisée

par l'État et délivre des diplômes à ses élèves, après examens passés devant la commission des professeurs. Ce diplôme permet d'exercer la profession de magnétiseur et de masseur, mais interdit toute prescription de remèdes et toute opération.

Le numéro d'octobre renferme une intéressante discussion de M. Hendrich, de Brooklyn, sur les phénomènes de matérialisation. Les théosophes prétendent que dans les séances d'apparition, les êtres qui se font voir sont dus à des fantômes de pensée qui prennent vie, à des dédoublements du médium ou à l'action des élémentals. L'auteur déclare qu'au moyen d'un léger porte-voix, dix ou douze personnages, très différents les uns des autres, venaient causer avec les assistants et avec le médium qui restait dans un état tout à fait normal. Ce n'était donc pas lui qui extériorisait ces personnages, lesquels avaient chacun une individualité bien distincte et possédait un timbre de voix spécial.

En somme, M. Hendrich se rapproche de la manière de voir que nous avons exposée dans notre Revue, en disant que, puisque pendant la vie le double peut sortir temporairement du corps, il est simple de supposer qu'il survit à la mort, qui est une sortie totale de l'enveloppe charnelle.

Un expérimentateur rapporte qu'il a été témoin à Hambourg, par la médiumnité de Mme Rothe, d'apports de fleurs; qu'il vit apparaître des œillets réunis en bouquet, qui furent jetés sur la table. Ils semblaient sortir du haut de la main gauche du médium, à l'endroit où la manche resserre le poignet. Le phénomène a été si attentivement observé par le narrateur, qu'il lui semble qu'une supercherie quelconque était impossible.

Dans le numéro de Novembre, le Dr Védel revient sur la question de l'animisme Il dit que toute la question des manifestations revient à savoir si une image produite par l'imagination ne peut pas s'extérioriser et devenir objective. Il fait observer que nous créons de toute pièce des personnages fictifs pendant nos rêves et que nous les faisons parler et agir comme s'ils étaient réels. Le médium s'attendant à causer avec un Esprit, se trouve dans la même situation que Moïse s'imaginant converser avec Jéhovah, la sorcière avec le diable, l'extatique chrétien avec la vierge Marie, etc.

On peut répondre à ceci bien des choses. 1° — Une personne n'est reconnue certainement médium, que lorsqu'elle décrit avec précision des personnages qu'elle ne connaît pas. Dans ce cas, ce ne peut être sa pensée extériorisée. 2°. — Des apparitions donnant des moulages identiques ont été obtenues avec des médiums différents (Expériences de M. Reimers), donc elles n'étaient pas produites par le médium; Katie King s'est matérialisée par d'autres médiums que Florence Cook, et la fille de Mme Marryat qui s'était montrée dans une séance avec ce médium, a pu se faire voir aussi avec un autre sujet. 3° — L'apparition matérialisée écrit dans une langue inconnue du médium, comme la femme de M. Livermore.

On peut objecter aussi que pendant le sommeil, nous avons souvent affaire à des Esprits avec lesquels nous pouvons parfaitement converser. Mais qu'il y a une différence absolue entre le réveil d'une image anciennement perçue, et qui reste dans le domaine de l'imagination, et un être qui donne un moulage de sa main et de son pied, reproduisant jusqu'aux moindres détails anatomiques de l'épiderme. Dans les sciences, en présence de deux hypothèses dont l'une n'explique qu'une partie des faits et l'autre leur totalité, le doute n'est pas admissible. On adopte celle qui rend compte de tous les phénomènes, et c'est le cas de la théorie Spirite.

REVUE DE LA PRESSE EN LANGUE ANGLAISE

Nous apprenons avec regret que la très importante revue : *Le Borderland*, vient de suspendre sa publication, nous espérons que ce ne sera pas pour longtemps.

Ligth

Le Light du 13 novembre, renferme le très intéressant récit d'une séance de matérialisation, due à la médiumnité de Mme Titford. Le narrateur rapporte qu'il entendit, pendant toute la durée des manifestions, la respiration du médium couché derrière lui sur une chaise longue. Un Esprit, nommé Henri, se fit entendre et décrivit avec exactitude plusieurs autres Esprits qui furent reconnus par les assistants. Le fait le plus intéressant, c'est qu'un fils du narrateur, qui s'était matérialisé la veille dans une autre séance, avec un médium différent, put se faire voir ce soir-là, et faire entendre un bruit singulier qu'il avait l'habitude de produire avec la bouche, lorsqu'il était encore sur la terre. Cet Esprit caressa un de ses frères présents, comme il le faisait jadis.

L'Esprit Henri joua sur le piano une mélodie composée par M. Glendinning, dans la maison duquel ces phénomènes se passaient. Enfin les Esprits matérialisés décrivirent d'autres Esprits qui ne pouvaient, ce soir-là, se matérialiser, la force fluidique étant très faible par suite de l'état de santé du médium.

Des séances comme celles-là défient toutes les arguties de la critique. Indépendamment de la présence simultanée de plusieurs individualités, les preuves d'identité sont fournies par chacune des entités qui se manifestent. On ne peut les attribuer ni à des dédoublements du médium, ni à des idées extériorisées. Il faut un singulier parti-pris pour ne pas voir dans ces faits des preuves absolues de l'incessante communication entre les vivants et les morts, ou plutôt, il faut constater que des expérimentations semblables détruisent sans miséricorde toutes les théories adverses, pour ne laisser subsister que cette grande et consolante certitude de l'immortalité.

Dans le numéro de 20 novembre, le *Light* fait une étude sur les effluviographies de MM. Baraduc, David et Brandt. L'auteur, M. Arthur Butcher, signale les similitudes qui existent entre les graphies des pôles d'un aimant et celles qui émanent de la main des opérateurs. Nos lecteurs ont encore présentes à l'esprit les remarques que nous avons faites à cet égard en juillet dernier. Nous sommes heureux de constater que nos déductions sont approuvées par nos voisins d'Outre-Manche.

The Harbinger of Light

Notre confrère Australien rapporte que dans une interview, le grand, poète anglais Tennyson, parlant des phénomènes du Spiritisme, affirma hautement sa croyance dans nos rapports fréquents avec le monde des Esprits. Il raconta plusieurs histoires de manifestations Spirites qu'il considérait comme « *des émanations authentiques de l'inconnu*, et comme une preuve que la lumière peut nous venir des ténèbres. »

The Banner of Light

Le plus important des organes Spiritualistes Américains, parle d'un médium prophète, Sarah Williamson, qui serait aussi un interprète de l'esprit Hermès.

Voici la prophètie : « La fortune va changer. La lutte entre le croissant et la

croix ne restera pas limitée aux puissances qui y sont engagées actuellement. Bientôt plusieurs nations y seront impliquées. Cette lutte aura des conséquences infiniment plus grandes que celles qu'on peut prévoir. Abdul-Hamid n'est qu'un pion de l'échiquier au-dessus duquel se meut la main du destin. Le résultat final, c'est l'établissement de la justice, née de l'amour et de la sagesse. Mais cette fin est encore éloignée.

Notre confrère annonce aussi qu'un précurseur d'un nouveau Messie aurait surgi à Saint-Angelès, en Californie.

C'est un M. Henry. S. Hubbard, qui annonce modestement à ses concitoyens qu'il vient prendre possession du monde au nom du grand Jéhovah ; il est, dit-il, le *Gérant du Roi qui vient*. Ces proclamations pompeuses nous inspirent quelque peu de défiance et nous font songer que le nouveau continent est aussi la terre par excellence du *Humbug*.

Revue de la Presse Italienne

Il Vesillo Spiritista, du mois de décembre, dirigé par notre ami M. le capitaine Volpi, rend compte de la réunion annuelle de la Société l'Union Kardéciste Italienne. Il existe, en effet, une société de ce nom qui a pour objectif la diffusion de la doctrine Spirite, telle qu'Allan Kardec l'a formulée. Une semblable association a été fondée en Espagne et prend chaque jour de plus grands développements.

La réunion de Milan comptait 225 membres et un nombreux auditoire. M. E. Volpi qui présidait, a lu des lettres émanant de MM. Ernest Bosc ; Alban Dubet ; G. Delanne ; S. Larroche ; Thibaud. J. de Kronhelm ; Leymarie ; Martin, de Bruxelles ; Tournier. Les Spirites de Trieste, La fédération Spirite Universelle ; le Syndicat de la Revue Spiritualiste française ; le Gueselschaft für vissenschafsliche psychologie ; Les cercles Spirites de Naples, de Rome, de Florence, de Livourne, de San-Remo, d'Alexandrie, de Turin, etc., étaient représentés ou avaient envoyé des adhésions chaleureuses.

Un discours fut prononcé par l'éminent investigateur, M. le professeur Falcomer, qui a relaté ses expériences à Rome avec les meilleurs somnambules. Sa conclusion est la certitude de l'existence des Esprits et leurs rapports constants avec nous. Ensuite le capitaine E. Abigente étudie la littérature Spirite.

Ces conférences eurent grand succès et furent couvertes d'applaudissements par tous les auditeurs, même non Spirites, qui étaient séduits par la beauté de cette noble doctrine.



REVUE DE LA PRESSE EN LANGUE FRANÇAISE

La Revue Scientifique

La probabilité de l'évolution animique, depuis l'animalité jusqu'à l'homme, acquiert chaque jour plus de force, à mesure que les progrès de la Science montrent la connexion étroite qui nous rattache aux formes inférieures. Dans le n° du 6 novembre dernier, Lombroso parlant des progrès de la psychiatrie, dit : « Les études psychologiques des animaux et de l'homme, combinées avec celle de l'embryogénie du système nerveux, nous ont révélé une merveilleuse unité dans le plan de l'organisation psychique de l'homme aussi bien que des animaux, et nous ont fourni le moyen d'expliquer par l'atavisme, toute une série d'anomalies mentales. »

Dans le numéro du 20 novembre, M. Richet rendant compte des fonctions du cerveau, montre la progression croissante des facultés dans la série animale : « D'abord les cellules de la mémoire sont peu nombreuses, et les variétés entre les individus sont faibles ; mais peu à peu ces cellules augmentent de nombre et d'importance. La prépondérance du cerveau s'accentue de plus en plus ; l'acte cérébral individuel prend le pas sur l'acte réflexe ou l'acte instinctif, et l'être intelligent apparaît, d'autant plus intelligent que son cerveau est plus volumineux, plus riche en cellules à mémoire.

« Le dernier terme de cette évolution graduelle, c'est l'homme, qui est vraiment le chef-d'œuvre des choses à nous connues, puisque, dans l'immense univers, rien n'est comparable à la complexité miraculeuse, inextricable et harmonique à la fois de son intelligence. Et non seulement ce travail cérébral est d'une complexité infinie, mais il a encore cet unique privilège d'être conscient de lui-même, de pouvoir se connaître et s'observer : c'est un mécanisme merveilleux, dans le sens que notre grand Descartes attachait à ce mot ; mais c'est un mécanisme doué de conscience. »

Dans le N° du 27 novembre, sous la signature de M. Constantin, nous trouvons une série de propositions qui appuient pleinement celles que nous énoncions dans notre article précédent sur la force vitale, aussi bien que sur la succession ininterrompue des êtres, depuis l'époque, des millions de fois séculaire, où elle est apparue sur le globe. Les voici :

« 1° — Pasteur a démontré qu'aucun fait connu n'était explicable par la génération spontanée :

« 2° — La conclusion ultime des sciences de la nature est que tous les êtres vivants dérivent les uns des autres par *reproduction* ;

« 3° — Les géologues nous apprennent *qu'il n'y a pas eu de cataclysmes* dans les diverses périodes géologiques, qu'il y a eu, au contraire, *continuité absolue entre elles* ;

« Or la paléontologie nous enseigne avec certitude que les espèces qui peuplent actuellement la terre n'existaient pas autrefois. Les faits, dit M. Perrier, forcent donc à admettre que les forces actuellement vivantes, si différentes qu'elles soient des formes anciennes, ne proviennent pas d'une suite ininterrompue de générations ; la réalité du transformisme est par cela même invinciblement démontrée, et ne peut être contestée que si l'on se place hors du terrain de la science. »

Revue des Revues

On est parfois tenté de se demander comment il se fait que la pensée puisse aller trouver, presque instantanément, un Esprit, qui peut être à des distances considérables, au moment de l'évocation. Si l'on assimile le mode de propagation de la pensée aux ondulations de la lumière éthérée, on pourra concevoir que sa translation ait lieu dans le milieu fluidique, avec plus de rapidité encore que l'électricité sur la terre. Une analogie nouvelle peut faire admettre cette hypothèse. D'après *la Revue des Revues*, le *géographical Journal* nous apporte de fort curieux renseignements sur les services que peut rendre la Sismographie, dans certains cas où la télégraphie est impuissante. Au mois de juin dernier, les journaux annoncèrent qu'une catastrophe avait eu lieu au Japon, dans laquelle près de 3.000 personnes avaient péri. Or, non seulement les appareils de l'île de Wight signalèrent ce tremblement de terre, mais ils *rectifièrent même l'erreur de date*

qui avait été commise, la catastrophe s'étant produite le 15 juin et non le 17 comme on l'avait annoncé.

Le 31 août dernier, les mêmes appareils de l'île de Wight signalèrent une catastrophe semblable comme devant avoir eu lieu soit au Japon, soit dans ces parages, à 5 heures 7 minutes du soir. Quatre semaines plus tard, le courrier vint confirmer cette nouvelle. Enfin, il y a quelque temps, les journaux annoncèrent que plusieurs milliers de personnes avaient trouvé la mort dans un terrible tremblement de terre à Kobe. Tous ceux qui avaient dans ce pays, des parents ou des amis, étaient en proie à l'anxiété la plus vive. Mais les appareils de l'île de Wight n'avaient rien enregistré de pareil, et il fut reconnu que la sinistre nouvelle était controuvée de tous points.

Si les vibrations se propagent dans la matière tangible avec cette rapidité, elles peuvent avoir une vitesse encore plus grande dans des fluides plus élastiques, comme doivent l'être ceux du monde invisible.

La Revue spirite

renferme la fin d'un article intéressant de M. Bosc, sur l'or Alchimique. D'après une lettre du chimiste Emmens à M. Tiffereau, en date du 7 septembre dernier, le dixième lingot d'or produit par ses manipulations aurait été accepté le 10 août, par la monnaie de New-York. La production serait beaucoup plus rapide encore dans l'avenir. L'*Argentaurum Laboratory*, après avoir mis quatre mois à produire ses premiers cinq mille francs de lingots d'or, a produit la même somme pendant le mois d'août seul. Un affineur anglais aurait assez de confiance en M. Emmens et son procédé, pour s'engager à prendre 50.000 onces par semaine (soit 4.500.000 francs) payables en *espèces* et d'*avance* ! M. Emmens annonce aussi qu'il espère envoyer prochainement un spécimen authentique d'or produit par la méthode de M. Tiffereau. Espérons que ces nouvelles se confirmeront pour nous fournir un argument tout à fait décisif, qui appuierait les vues théoriques que nous soutenions, il y a douze ans déjà, dans *Le Spiritisme devant la science.*

D'après une lettre du célèbre médium, Mme Hardinge Britten, une croisade anti-spirite serait entreprise aux Etats-Unis. Un congrès national, anti-spirite, a eu lieu récemment à Anderson (Etat de l'Indiana). Cette nouvelle ne peut que nous réjouir, car la vérité triomphe de tous les obstacles, et en suscitant la discussion, nos adversaires feront ressortir avec plus d'éclat la pauvreté de leurs arguments en face de nos expériences scientifiques.

Notre collaborateur M. de Kronhelm, raconte un fait intéressant de dédoublement. Une dame, malade et couchée, avait un vif désir de se rendre dans une église distante de 60 milles de la ville où elle habitait. Elle s'endormit et s'y rendit en Esprit. Là, elle fut vue par le domestique du chanoine, qui put décrire son vêtement avec exactitude, et même reconnaître sa photographie au milieu de beaucoup d'autres.

Les Annales des Sciences Psychiques

reproduisent dans leur n° de Septembre-Octobre, des phénomènes d'évocation par la table, qualifiés : « de remarquables phénomènes de lucidité. » Lucidité de qui ? Citons un des cas rapportés par M. Rouillon, professeur au lycée de Limoges.

« Un soir du mois de septembre 1893, pendant une séance de « table tournante », j'eus l'idée de demander à la table, au moyen de coups frappés désignant les lettres de l'alphabet, le nom du Saint ou de la Sainte à une date quelconque que je fixai. Le nom était inconnu à toutes les personnes présentes et il n'y avait pas

de calendrier à notre portée. La table frappa Monique. Vérification faite c'était exact. Une autre expérience réussit aussi dans cette soirée. »

Voici un fait précis dans lequel on ne saurait invoquer le hasard, puisqu'il se reproduit. La sub-conscience n'est pas en jeu, puisque les opérateurs sont éveillés. Qui donc est si remarquablement lucide ? Allons, un peu de courage et avouez donc carrément que ce sont des intelligences invisibles. M. Rouillon rapporte d'autres expériences aussi probantes et conclut qu'elles ne sont guère explicables que par la théorie spirite.

M. Myers traite d'une façon intéressante ce qu'il appelle la conscience subliminale, c'est-à-dire celle de l'homme, qui n'est pas connue à l'état normal. Il suppose que chacun de nous est une entité psychique durable, beaucoup plus étendue qu'il ne le croit, une individualité qui ne peut jamais s'exprimer complètement par le moyen d'une manifestation de souvenirs latents. Nous suivrons avec attention toutes les preuves que la science pourra nous fournir pour étayer nos enseignements.

Signalons aussi quelques cas de télépathie aussi instructifs qu'intéressants.

Le Phare de Normandie

dans un bon article de Démophile commente une parabole de Collet sur l'ivraie et le bon grain, que nous ne savons pas discerner. Pour nous, dit-il, le fonds de notre doctrine est le document initial chrétien, ayant pour base l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et pour complément les enseignements du spiritualisme moderne. Notre confrère reproduit une partie de la conférence sur le lendemain de la mort, faite par notre rédacteur en chef, Gabriel Delanne.

Albert la Beaucie, parlant de l'Argentaurun, s'élève à des considérations philosophiques très-juste. On admettra un jour, dit-il, que l'Univers est formé d'une substance unique. Peu importe le nom qu'on lui donne : éther, fluide, ou atome, c'est une force merveilleuse que la Toute-Puissance divine anime de son énergique rayonnement.

La Paix Universelle

rend compte des conférences faites par notre ami Léon Denis à Lyon, à Grenoble et dans le Gard. L'apôtre infatigable va partout semant la bonne parole, grâce à son verbe éloquent et persuasif. Il serait à désirer que nous eussions beaucoup de conférenciers aussi bien doués et pénétrés des devoirs que notre doctrine impose à ses adeptes. Alors le progrès activerait sa marche, et nous pourrions assister à une transformation morale et matérielle qui est encore, hélas ! bien lointaine. Souhaitons la bienvenue au plus jeune fils de M. Bouvier, le directeur de *La Paix Universelle*, dont le baptême moral a été célébré dans une réunion de famille.

Le Congrès de l'Humanité continue à recruter des adhérents dans tous les rangs de la Société. La liste publiée par notre confrère s'augmente sans cesse et nous voyons avec plaisir que le succès est désormais absolument assuré. Le Cours de Magnétisme est toujours attrayant et bien rédigé.

Le Progrès Spirite

du 20 novembre renferme un excellent article de M. Metzger sur l'abus des grands noms dans les communications Spirites. Nous nous associons pleinement à ces remarques si justes sur la nécessité de nous montrer très sévères, comme contrôle, vis a vis des Esprits qui prétendent avoir été de grands hommes ici-bas. Allan Kardec a fortement insisté sur ce point, et nous devons constamment nous souvenir que, suivant une parole très-vraie : Le style c'est l'homme. Dans le n° du

5 décembre, nous relisons avec plaisir les arguments qu'Allan Kardec a résumé en faveur de la théorie de la réincarnation. Nous ne saurions trop engager nos lecteurs à collationner les faits qui établissent sa réalité. Le comité de propagande a fait un appel pour qu'on lui envoie des documents qui seront lus au Congrès spirite de 1900, afin que les vies successives soient une vérité aussi bienétablie que l'existence du périsprit. Nous lisons aussi le commencement d'un travail sur les concordances qui existent entre les arcanes de Swedenborg et la doctrine spirite, nous les signalerons à nos lecteurs, à mesure qu'elles nous seront exposées.

La Lumière

Le Dr Lux publie une étude sur l'authenticité de l'Ancien Testament,qui ne nous paraît pas concluante. Il croit que la Bible est un livre inspiré par Dieu. Nous ne partageons pas cette manière de voir, car la Genèse est manifestement en contradiction avec pas mal de découvertes modernes ; or, comme Dieu ne saurait se tromper, c'est que la Bible n'a pas été écrite sous son inspiration. D'après l'exégèse scientifique, la législation,dite mosaïque, est le fruit d'un travail auquel ont pris part plusieurs générations d'hommes qui n'étaient pas tous animés du même esprit, qui poursuivaient des buts divers, qui vivaient dans des conditions politiques différentes, et dont les moyens d'action variaient d'un siècle à l'autre.

C'est l'opinion de Reuss dans son Histoire Sainte. Renan, de son côté, dit que l'attribution de Pentateuque à Moïse est insoutenable. Ces livres sont formés par un mélange de souvenirs antiques et de prescriptions actuelles qui ont fait hésiter les plus grands penseurs. Il est remarquable qu'avant Jérémie, Moïse est presque un inconnu. Ce sont les auteurs du Pentateuque, pandectes hébraïques, qui attribuent eux-même à Moïse, l'ensemble de la loi qu'ils viennent de codifier, sans doute pour que les Israélites respectent aussitôt cette compilation. La morale et l'ordonnance du Pentateuque, comme son ethnographie et sa géographie, Moïse *n'aurait pu les prévoir ;* cependant il y a dans les cinq premiers livres de la Bible, des faits de mœurs, des coutumes, des tendances qui sont certainement antérieures à Moïse.

La partie géographique de la Genèse est entièrement phénicienne, postérieure donc au règne de Salomon. L'histoire y est naïve, intercalée d'ailleurs ; le récitant donne aux « lieux de l'exode » des dénominations qui ne pouvaient pas exister à l'époque de l'émigration hébraïque. Autre exemple : Dans l'exode, la contribution exigée des Israélites y est évaluée « d'après le sicle du sanctuaire de Jérusalem ». L'auteur ignore ce qu'était l'Egypte du temps de Moïse et comment les Hébreux y vivaient. Tout porte à croire que la Bible a été rédigée à Babylone vers l'an 600, avant Jésus-Christ, avec des fragments appartenant à toutes les époques. C'est du moins ce que pensent MM. Chabas, Darmesteter, Marius Fontanes, Derembourg etc.

L'Humanité Intégrale

contient un article de Mme Potonié Pierre sur les phalanges internationales d'harmonie intellectuelle, dont nous avons entretenu nos lecteurs dans le précédent numéro. Parmi les adhésions nombreuses que ce projet a reçu, citons les noms d'Amo, Edmond Thiaudière, Auguste Vadoz etc. Nous avons parlé dans l'article sur les radiographies du travail très complet de notre ami M. Camille Chaigneau. Il est mené avec toute la rigueur scientifique désirable ; nous ne doutons pas qu'il n'aboutisse à la démonstration irréfutable de l'objectivité des effluves humains, si souvent décrits par les sensitifs et les médiums voyants.

La Tribune psychique

organe de la fédération universelle, rend compte de l'assemblée extraordinaire du 1er novembre 1897. Ce jour était consacré à la commémoration des Esprits. M. le général Fix a fait une conférence, reproduite par la *Tribune*, qui est remarquable, aussi bien par l'élévation des idées que par le style. Notre frère fait observer que les saints n'ont en vue, pour la plupart, que leur salut personnel, tandis que la loi d'amour exige le dévouement actif pour l'humanité. Il met en relief l'intolérance du clergé, proscrivant tous les efforts qui se font en dehors de son milieu. Revenant à l'enseignement de Jésus, il désire que chacun prie le Père céleste, sans passer par des intermédiaires inutiles. Il termine en remerciant les grands Esprits de tous les temps et de tous les pays, qui ont consacré leur vie à prêcher l'amour, et nous ont aidés à nous débarasser de l'ignorance, source de toutes nos erreurs. Le même numéro fait une analyse très-soignée du livre de M. Delanne, l'*Evolution Animique*.

La Renaissance Morale

continue la publication des communications qui traitent de l'étude de Dieu par celle de la famille. Après avoir recherché le but de la famille et son utilité dans le plan général de la nature, l'auteur aborde les problèmes du bien, du mal et du bonheur. Le libre-arbitre étant la base de la responsabilité, c'est par lui que débute ce travail qui ne manquera pas d'être intéressant.

La Curiosité

publie un article sur l'iconographie de l'invisible dans lequel l'auteur apprécie les travaux du Dr Baraduc. Nous croyons que la priorité de ces recherches doit être attribuée sans hésitation au commandant Tégrad, qui fut amené, en 1883, à s'occuper de ces phénomènes, à la suite des séances spirites auxquelles il assista. Dans le dernier numéro, nous lisons l'introduction du livre des respirations. Cet ouvrage a pour but d'apprendre à chacun de nous comment il faut respirer pour se bien porter.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

En étudiant la nature humaine, M. Martin nous dit qu'il n'est pas étonnant que le Spiritisme ne soit pas encore connu à l'Académie, car les grandes découvertes n'en sortent jamais, elles y entrent. M. Flam signale l'outrecuidante présomption d'un certain M. Causette, théologien, qui prétend que le prêtre est supérieur aux anges et même à la mère du Christ, parce qu'il possède le pouvoir de l'absolution, ce qui le fait participer à la puissance de Dieu même. Nous qui savons que les fautes ne peuvent s'absoudre que par le repentir et l'expiation qui en effacent les conséquences, nous ne pouvons que sourire devant de telles absurdités, mais elles donnent un aperçu de l'état d'esprit de certains théocrates et montrent à quel degré d'orgueil ils peuvent arriver.

Voici, en revanche, la lettre d'un ancien prêtre, M. Carbonel qui n'a pu rester dans les ordres.

Paris, 14 octobre 1897

EMINENCE,

J'avais voulu, en donnant ma vie à l'Eglise, dans l'ardente sincérité de ma jeunesse, donner ma vie à Dieu. De longues et tristes épreuves m'ont réduit à cette conviction décevante que servir l'Eglise, ou les hommes qui parmi nous prétendent la gouverner, ce n'est point servir Dieu.

Désormais je ne puis, sans que s'élève en moi un trop douloureux reproche,

garder des apparences de solidarité avec une organisation ecclésiastique qui fait de la religion une habileté administrative, une force dominatrice, un moyen d'oppression intellectuelle et sociale, un système d'intolérance, et non pas une prière, une élévation du cœur, une recherche de l'idéal divin, un soutien moral, un principe d'amour et de fraternité, enfin une politique misérablement humaine et non plus une foi.

Dans la libre loyauté de ma conscience et pour la paix de mon âme, je crois devoir vous déclarer, Eminence, que je ne suis plus du clergé, que je ne suis plus de l'Eglise.

Daignez bien agréer, etc... VICTOR CHARBONNEL.

La Vie d'Outre-Tombe

Continue la publication des attestations concernant l'Esprit Katie King. Les communications obtenues dans les séances de la fédération sont instructives et d'une forme élevée. On sent la présence des Esprits supérieurs qui dirigent ce groupe.

Notre confrère cite un cas de guérison par l'hypnotisme, qui rappelle les miracles des anciens thaumaturges. Le voici :

On avait amené au Dr Desplats, de Lille, une fillette de douze ans qu'une contracture provenant d'une chute, empêchait de marcher depuis plusieurs mois. Le Docteur résolut de l'endormir. L'enfant tomba bientôt dans un profond sommeil Comme il n'y avait ni plaie ni ecchymose, il fut facile au praticien de faire disparaître la contracture. Il ordonna alors à la jeune fille de se lever et de marcher. Elle se leva et marcha sans effort. Elle était guérie, et grande fut sa surprise lorsqu'elle se réveilla. La séance avait duré vingt minutes.

«Je renonce, écrit le Dr Desplats, à peindre la stupéfaction de l'enfant, lorsqu'elle se vit debout au milieu de mon cabinet et sans douleur. Elle n'avait d'égal que l'émotion de son père qui avait assisté, muet, à la guérison de sa fille. Les larmes coulaient le long de ses joues et il n'avait pas de paroles pour m'exprimer sa reconnaissance ! »

Le Messager

A traduit une lettre d'un M. James Smith, adressée au *Harbinger of Light*, qui soutient la réincarnation. On voit que cette théorie gagne du terrain, même chez les peuples d'origine Anglo-Saxonne. Dans une lettre adressée à William Crookes par le baron Seymour Kirkup, celui-ci raconte qu'une lettre fut transportée à 60 milles de distance, et rapportée avec une réponse, dans le court espace d'une heure 15 minutes. Dans le n° du 15 novembre, on peut lire un bon article de M. Tournier sur l'âme. L'auteur démontre que Voltaire ne fut pas le matérialiste que les cléricaux ont voulu imaginer.

Il croyait à l'existence de l'âme et à celle de Dieu. N'a-t-il pas dit que s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer ?

Notre confrère fait un extrait de l'*Evolution Animique* concernant l'âme animale, il reproduit aussi les sommaires des chapitres, ce dont nous le remercions.

Le Lotus Bleu

Commence la publication d'une étude de M. Leadbeater sur le *Dévachan*. Il signale la difficulté presque insurmontable qui existe à donner une connaissance omplète de ce plan. La matière, dans cet état, s'éloigne trop de celle que nous connaissons, pour qu'on puisse y chercher des analogies claires ; il faut donc que l'intuition supplée à l'insuffisance des descriptions.

« C'est sous la direction d'un « vrai Maître » dit l'auteur, qu'il faut entrer dans un lieu de béatitude aussi glorieux, pour retourner sur la terre avec le souvenir précis de ce que l'on auravu. Nul «Esprit» complaisant ne descend de ces lieux pour faire entendre les banalités que débitent généralement les médiums professionnels. Nul clairvoyant ordinaire ne pénètre sur ces hauteurs, bien que les meilleurs et les plus purs d'entre eux s'yélèvent parfois, lorsque, à certains moments d'extase intense, ils échappent à l'influence de leurs magnétiseurs ; il est vrai qu'en pareil cas ils en rapportent rarement plus qu'un souvenir vague de grande, mais indicible félicité, félicité dont la caractéristique varie généralement avec les croyances religieuses du sujet. » Mais alors, si il est si dificile de pènétrer sur ce plan et de se souvenir de ces excursions, qui nous dit que M. Leadbeater est mieux renseigné que nous ne le sommes par les Esprits qui habitent l'espace? Nous nous trouvons là, comme toujours, en présence de simples affirmations qui ne s'appuient sur aucun fait positif, ce qui suffit à enlever toute valeur objective à ces théories.

Nous pouvons adresser à l'auteur des *commentaires de la lumière sur le sentier*, le même reproche qu'à M. Leadbeater. Il prétend que le médium est un violateur des lois de la super-nature. Ceci est manifestement faux, car les phénomènes du Spiritisme sont aussi vieux que le monde, ce qui prouve qu'ils s'exercent en vertu d'une loi naturelle. Il est non moins inexact d'affirmer que «les médiums se suicident, sont atteints de folie, ou deviennent de misérables créatures dépourvues de sens moral». Nous mettons au défi l'auteur d'appuyer ses assertions sur des faits bien démontrés, et nous ne pouvons y voir que des calomnies, que l'on s'étonne de rencontrer dans une Revue généralement plus équitable.

Ce numéro contient aussi : *Vouloir* par E. Syffert. *Explication des phénomènes hypnotiques et magnétiques par la théosophie,* docteur Pascal. *Variétés occultes,* H. S. Olcott. Echo du monde théosophique. Revue des Revues.

L'Echo du Merveilleux

Constate que M. E. Gautier s'est dérobé à la discussion précise sollicitée par M. Gaston Méry, sur les phénomènes de Tilly. Il demanda ensuite que le brillant vulgarisateur « aux pieds nickelés » veuille bien expliquer comment des plaques qui ne sont pas dans un révélateur, c'est-à-dire employées à sec, peuvent cependant présenter des images, après avoir été soumises à l'influence de certaines personnes. Nous sommes curieux de connaître la réponse qui sera faite, mais nous craignons beaucoup qu'il n'y en ait aucune. Les matérialistes, mis au pied du mur, imitent généralement de Conrard le silence prudent.

M. Ch. Varaigne a constaté plusieurs fois un fait très-intéressant. C'est que lorsque la jeune Renée Sabouraut écrit sous l'influence de l'esprit Lozanne, si l'on met sous sa main une plaque sensible, elle est impressionnée. Que nos *scientistes* veuillent donc bien se donner la peine d'expérimenter, au lieu de discuter à perte de vue, et ils arriveront bien vite à la même conclusion que nous.

Encore une maison hantée ! cette fois c'est à Caen, au n° 42 de la rue de Montmorency. Les phénomènes sont toujours du même ordre et il faut vraiment être aveugle pour ne pas voir la similitude absolue qui existe entre toutes ces manifestations, quelque soit le pays où elles se produisent.

Le Gérant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.......................... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de GABRIEL DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris, 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai : à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistiche Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswal Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preis jæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Annali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, àMexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise, 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU, Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

3e ANNÉE. — N° 7 JANVIER 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Jagé

La Revue Scientifique et Morale

A

Ses Abonnés et à ses Lecteurs

Revue de l'Année

Les fins d'années ont ceci de bon, qu'elles nous incitent à revenir en arrière pour nous rendre compte du chemin parcouru. C'est un bilan que l'on dresse ; il montre les progrès accomplis en même temps que ceux qui doivent solliciter notre attention dans l'avenir. Lorsque l'on étudie le développement d'une doctrine quelconque, on est conduit à remarquer qu'il ne se fait jamais d'une manière continue. A côté d'époques caractérisées par une propagande active, on trouve des périodes pendant lesquelles l'idée semble sommeiller, pour reparaître ensuite plus brillante et plus vivace que jamais.

Le Spiritisme a subi ces fortunes diverses. Après la phase de début, signalée par un engouement extraordinaire pour les tables tournantes, le public délaissa cette distraction dont la mode était passée et l'on put croire cette nouveauté enterrée à jamais, mais l'étude sérieuse de ces faits fut entreprise et poursuivie par une pléiade de savants dont les travaux, livrés au grand jour de la publicité, ont donné des bases inébranlables au Spiritisme.

A la suite des recherches classiques des Robert Hare, des Crookes, des Wallace, des Zöllner, des Aksakof, nous avons eu celles des Lombroso, Ochorowicz, de Rochas, Charles Richet, Lodge, etc. C'est une nouvelle série d'expérimentateurs qui vérifient les résultats constatés antérieurement, et il nous est permis d'être satisfaits de ces expertises multipliées, car aucun fait Spirite n'a été infirmé, bien que jamais enquête plus sévère n'ait été organisée pour contrôler une science nouvelle.

En lisant les rapports de ces savants, on mesure bien la distance qui nous sépare des idées modernes.

Ces Messieurs sont si convaincus que les phénomènes annoncés ne sont

pas possibles, que lorsqu'ils se produisent, ils en viennent à douter même du témoignage de leurs sens. Il faut voir combien de fois ils s'interrogent mutuellement pour savoir si oui ou non ils tenaient bien la main d'Eusapia. Eux si graves, si pondérés, ils arrivent à n'être pas sûrs de ce qu'ils font, tellement les faits sont contraires à ce qu'ils croyaient. Cependant il leur faut bien les reconnaître puisqu'ils se produisent réellement, mais c'est en quelque sorte à contre-cœur et contraints par leur honnêteté scientifique.

L'avenir montrera qu'ils ont eu raison d'avoir le courage de signaler une impopulaire mais indiscutable vérité, car les manifestations, loin de s'arrêter, vont sans cesse en se multipliant. Il est sûr que les invisibles opérateurs sont bien décidés à ne pas se laisser oublier, car l'année qui vient de finir a été fertile en événements qui ne peuvent s'expliquer que par nos théories. Sur tous les points de la France on a signalé des cas de maisons hantées dont les phénomènes, toujours les mêmes, sont restés des énigmes pour les habitants, aussi bien que pour la police, laquelle n'a pu découvrir les mauvais plaisants qui s'acharnent ainsi à troubler la tranquillité publique. Ces manifestations tapageuses ont pour but de secouer la torpeur intellectuelle de nos contemporains, et l'on peut dire que leurs auteurs ont atteint le but qu'ils visaient, car on s'est fortement occupé de ces faits étranges. La Presse tout entière a été contrainte de parler des Esprits frappeurs de Valence en Brie, d'Agen, d'Yzeures, et les choses ont même été assez loin, puisque *Le Journal* avait commencé une en quête qui, d'ailleurs, s'est piteusement terminée, par une dérobade de l'enquêteur. Malgré cet avortement, il n'en est pas moins vrai que, publiquement, s'est posé le problème de l'au-delà.

Un indice certain de la propagation de nos idées dans les masses, c'est la représentation au théâtre de la Renaissance de la pièce de M. Sardou. Pour la première fois, le Spiritisme a pu être produit sur une scène, sans soulever les protestations du public. Bien que l'ouvrage n'ait pas réussi à Paris, il a obtenu à l'étranger des succès considérables qui nous permettent de dire que nos croyances pénètrent peu à peu dans tous les milieux, et que le temps est proche où nous pourrons assister à leur triomphe définitif.

Mais pour parvenir à ce résultat si désirable, plus que jamais il est nécessaire de redoubler d'efforts. Notre époque est si profondément matérialiste qu'il lui faut des phénomènes grossiers, palpables, qui rendent toute négation impossible. Chacun des points de notre doctrine doit être appuyé sur une démonstration expérimentale qui en établisse l'authenticité. Nos efforts doivent donc tendre vers ce but. La lutte est bien engagée

car le scepticisme est acculé dans ses derniers retranchements. Dernièrement encore, des séances nouvelles tenues avec le médium Eusapia Paladino ont permis d'obtenir des photographies montrant avec netteté les phénomènes de la lévitation et des matérialisations, ce qui confirme, une fois de plus, les enseignements spirites sur ce sujet.

Nous ne craignons pas d'affirmer qu'il en sera toujours ainsi lorsqu'on se décidera à vérifier officiellement toutes les assertions des Spirites. Notre doctrine se distingue en effet de toutes les autres par son caractère spécial de certitude. Dans nos explications, rien n'est hypothétique. La théorie s'étaye à chaque instant sur le phénomène, ce qui fait sa force et son autorité. Nous allons voir de suite encore un exemple de cette marche positive. Depuis Allan Kardec, nous enseignons que les Esprits ont toujours besoin d'un médium pour agir sur la matière. Le rôle de cet intermédiaire est d'émettre une forme spéciale de l'énergie qui sera dépensée à produire la manifestation. Nous savions par nos expériences de Robert Harc et de Crookes que l'existence de cette force était incontestable, mais l'année qui vient de s'écouler nous en a fourni des preuves nouvelles.

Le fluide qui émane des organismes vivants n'est pas une fiction, un simple produit de l'imagination, il a une existence réelle. Les recherches du commandant Tégrad, celles du Dr Baraduc, de MM. Luys et David, celles de MM. Brandt, Chaigneau, et nos travaux personnels, nous permettent d'affirmer que les graphies obtenues *à sec, et sans contact de l'opérateur avec la plaque sensible,* sont des démonstrations irréfutables de l'existence des fluides. La violente opposition qui a été faite à cette découverte est très-compréhensible.

Les matérialistes sentent bien que cette preuve absolue de formes invisibles de la matière porte un coup terrible à leurs théories. Ils voient avec répugnance les investigateurs s'engager dans cette voie, car ils pressentent que c'est dans ce domaine que s'achèvera leur déroute, commencée par la découverte des rayons X. Par quelle bordée de sarcasmes aurait été accueilli, il y a deux ans seulement, l'imprudent assez osé pour affirmer la possibilité de voir l'intérieur du corps humain ? On n'avait pas assez de qualificatifs dédaigneux pour accabler les magnétiseurs qui affirmaient que leurs somnambules pouvaient décrire des objets sans les voir avec leurs yeux matériels. C'étaient là des fables, des superstitions d'esprits faibles. Cependant ce miracle s'est réalisé et les Drs Grasset et Ferroul ont mis en évidence la propriété que possède un bon sujet clairvoyant de lire une lettre fermée, malgré une double enveloppe, dont l'une était formée par du papier d'étain, imperméable aux rayons de Roentgen.

Nous croyons que le domaine animique et le monde invisible réservent

d'autres surprises à ceux qui l'étudieront, car nous savons depuis longtemps, par le témoignage de ceux qui l'habitent, qu'il offre autant de variété que le nôtre.

Nos connaissances sur la vie future ne sont pas fantaisistes, elles ne résultent pas de données subjectives émanant d'autorités plus ou moins contestables, elles sont le résultat d'une immense enquête entreprise depuis déjà cinquante années. Sur toute la surface du globe, les Spirites sont en communications constantes avec les Esprits de l'espace et ils recueillent chaque jour des renseignements qui confirment de tout point ceux obtenus antérieurement. A l'origine, Allan Kardec a eu la gloire de réunir et de codifier toutes ces données éparses. Il en a formé un tout cohérent et son œuvre est le recueil le plus complet que nous possédions sur le monde de l'au-delà. La clarté, la logique avec lesquelles il a su conduire ce travail difficile se montrent bien aujourd'hui ; puisque pas un des principes qu'il a édifiés n'a été, non pas démontré faux, mais seulement ébranlé depuis trente ans. Aussi ses disciples se comptent par millions dans le monde entier et, en Italie comme en Espagne, il existe de vastes associations Kardécistes qui travaillent à vulgariser ses travaux.

En France, le mouvement Spirite suit une marche ascendante. Il n'est pas de ville aujourd'hui qui ne possède un ou plusieurs groupes dans lesquels le public puisse s'instruire. A l'encontre des religions, sa libre philosophie n'est soumise à aucun dogme, assujettie à aucune autorité despotique. Elle se développe spontanément en s'enrichissant sans cesse de toutes les découvertes modernes. Aucun de ses partisans ne reconnait d'autorité infaillible. Ils savent que c'est progressivement qu'on arrive à la découverte de la vérité par l'étude expérimentale de la nature. Le Spiritisme est donc essentiellement souple dans ses doctrines, car il se meut aisément dans les grandes lignes tracées dès l'origine par ses initiateurs. Ses méthodes si rigoureuses, (Enregistreurs, photographies, moulages, écritures directes, etc) lui permettent d'affirmer hautement l'immortalité de l'âme. Il possède le critérium certain qui met hors de doute cette grandiose vérité. Sans recourir à la tradition, bien qu'il la confirme, sans rien emprunter aux Religions, qu'il éclaire et qu'il vivifie, il a découvert une page splendide de l'œuvre éternelle de la création.

Nous ne sommes donc pas surpris de voir chaque jour grossir ses phalanges, se multiplier le nombre de ses journaux, se fonder des sociétés qui ont en vue sa propagation, et s'il gagne du terrain, c'est qu'il s'impose avec l'irrésistible puissance qui s'attache à la démonstration expérimentale de ses enseignements.

Plus de cent cinquante publications périodiques répandent dans le monde entier sa morale sublime. Tout dernièrement encore, deux journaux Français ont été fondés dans le but de défendre ses principes ; ce sont *La Renaissance morale* et le *Spiritualisme moderne*. Nous souhaitons bonne chance et longue vie à ces nouveaux confrères qui entrent dans la lice pour soutenir le bon combat.

Les Spirites ne sont pas exclusivistes ; ils sympathisent avec tous les efforts qui ont pour but d'amener le progrès, c'est pourquoi ils ont donné une adhésion chaleureuse au Congrès de l'humanité prêché par cet apôtre qui s'appelle Amo. Ils ont répondu aussi à l'appel fait pour centraliser toutes les forces qui luttent contre les désolantes théories du néantisme. *Le Syndicat de la Presse Spiritualiste Française* a été fondé, et nous sommes heureux de constater qu'il devient rapidement une force avec laquelle il faudra désormais compter.

Nous applaudissons aussi chaleureusement à toutes les tentatives qui ont pour but de servir nos doctrines dans le grand public. *La Fédération Spirite Universelle* a entrepris une tâche ingrate, mais devant laquelle il n'y a pas à reculer. Elle fait tous les mois des conférences publiques et gratuites dans lesquelles tous les aspects de notre philosophie sont exposés aux auditeurs. A l'occasion de la fête des morts, elle a fait distribuer vingt mille imprimés qui contenaient les premiers rudiments du Spiritisme. C'est là un effort louable qu'il serait bon de voir adopter généralement, car c'est surtout à l'époque de ces fêtes du souvenir que les hommes sont le plus accessibles aux douces consolations que nous pouvons leur donner. Nos lecteurs ont pu voir pendant le courant de l'année dernière que les Spirites Lyonnais poussent activement aussi la propagande. A différentes reprises, ils ont su organiser de grandes conférences publiques dont les résultats se font sentir de tous côtés. M. Léon Denis, avec un talent et un dévouement admirables, a entrepris un véritable apostolat dans les villes du Midi, et sous sa chaude parole, ardente et convaincue, le nombre des adeptes a partout augmenté. Comment pourrait-il en être autrement ? Chacun est las du Scepticisme désespérant qui ne sème que le doute et le désespoir. Alors que les anciennes croyances s'effondrent sous les coups redoublés de l'incrédulité, le Spiritisme se dresse avec ses démonstrations si tangibles qu'elles convainquent les plus rebelles. Il faut donc que nous le fassions connaître au grand public. Le doute est dans tous les esprits, mais il ne les a pas tous conquis. Adressons-nous au peuple en lui parlant sa langue, en faisant appel aux nobles sentiments que chacun porte gravés dans la conscience, et nous serons sûrs d'y trouver de l'écho. Notre doctrine, par sa simple grandeur, est magnifiquement faite pour être com-

prise par les masses. Eloignant la métaphysique, écartant les démonstrations philosophiques, elle s'impose avec l'autorité des faits naturels. Elle joint à la pureté de sa morale la rigueur de la science positive ; elle fait fleurir l'espoir dans les cœurs meurtris ; elle explique l'énigme de la vie ; elle nous fait comprendre nos destinées futures et nous apporte la force nécessaire pour surmonter les épreuves d'ici-bas.

Redoublons de zèle et d'efforts pour faire pénétrer dans tous les cœurs la foi nouvelle, c'est une aube qui se lève sur l'humanité, elle l'affranchira des compétitions féroces dans lesquelles nous nous débattons ; encore un peu de courage et nous verrons se rayonner le soleil de la justice qui doit illuminer le vingtième siècle et apporter avec lui la miséricorde et la paix.

GABRIEL DELANNE.

Jésus de Nazareth

ET SES HISTORIENS

(Suite)



Avec M. A. Reville nous nous trouvons sur un terrain bien différent. Animé de sentiments religieux très larges, en même temps que du désir sincère d'arriver à la vérité, il nous a tracé du Christ un portrait vraiment grand. Mais, lui aussi est venu se heurter à une véritable impossibilité, lorsqu'il a tenté de nous expliquer rationnellement, avec le seul secours de la science officielle, les faits considérés par l'Eglise comme des miracles et par Renan comme des actes frisant la fourberie. Il n'a pu davantage nous dire où le fils de l'humble charpentier de Nazareth avait puisé sa sublime morale et sa puissance sur les esprits et la matière. Il nous parle en vain de ce *génie intuitif* et de ses *idées innées*, cela ne laisse dans l'esprit du lecteur aucune notion satisfaisante. Il en sera ainsi tant que l'on ne voudra voir dans Jésus qu'un homme exceptionnellement doué, surgi tout à coup de l'ombre et sans antécédents.

Le résultat eût été tout différent si, rompant résolûment avec les préjugés régnants, l'auteur avait puisé dans les fruits des expériences psychiques modernes, qu'ildoit connaître, les éléments d'appréciation des divers actes de cette admirable existence. Tous ces miracles fussent devenus à ses yeux des faits *naturels* et se fussent expliqués par leur analo-

gie avec ceux que nous constatons fréquemment sur les divers points du globe, sans acception de races ni de religion.

Il eût alors compris toute la portée de la pensée de l'apôtre Paul, qu'il cite lui-même, et il en eût tiré les conséquences légitimes.

Pluralité des existences. — D'après le grand apôtre des Gentils la personne de Jésus est encore humaine, mais d'une humanité transcendante, à la fois céleste et terrestre, *incluant sa préexistence*... Cette pluralité de la nature humaine commençant par l'animalité, mais réalisant la pleine vie de l'esprit en la personne du Fils de Dieu par excellence, *se reproduit en chacun de nous. Tout* homme débute dans la vie à l'état du vieil Adam, mais possède en lui-même le Christ, à la parfaite stature duquel il doit parvenir, moyennant la foi ou l'union mystique avec lui. »

Oui, cette supériorité de Jésus n'est due qu'à sa *préexistence*, c'est-à-dire aux acquisitions faites par lui pendant une longue série d'existences, et *tous* nous sommes destinés à atteindre ce niveau supérieur lorsque nous aurons, comme lui, franchi les divers degrés qui y conduisent. Il est trop évident, en effet, que ce n'est pas dans le cours d'une seule vie, que, même dans les meilleures conditions qu'il soit possible d'imaginer, on puisse y parvenir, et nous sommes étonné que l'auteur n'ait pas tiré de lui-même cette conclusion. L'asservissement des meilleurs esprits aux idées reçues peut seul nous expliquer pourquoi il est ainsi passé à côté de la vérité.

Ce qu'il n'a pas fait, nous allons le tenter en reprenant sommairement les divers chapitres de cette remarquable étude.

Idée Messianique. — L'auteur résume rapidement l'histoire du peuple Juif, en insistant sur celle des derniers siècles et sur l'évolution de l'idée Messianique. Il nous présente les sectes entre lesquelles se partageait la nation, surtout à Jérusalem et dans les principales villes, et s'élève à ce propos contre la tendance que l'on a trop généralement à faire de Jésus un Essénien. Ceci est assez important pour nous y arrêter un instant.

Esséniens. — Pour lui, les Esséniens, fort peu nombreux du reste, loin d'être des libéraux comme le fut Jésus, n'étaient que des Pharisiens exagérés, quintessenciés. La plupart s'éloignaient des villes et se retiraient au désert, dans le but égoïste de vivre à l'abri de tout contact légalement impur. L'horreur de l'impureté légale était poussée chez eux à un tel point, qu'ils évitaient même le contact de leurs novices, parce que ceux-ci n'avaient pas encore passé par toutes les épreuves purifiantes de l'initiation. Le choix des vêtements et des aliments était rigoureusement fixé; les ablutions se faisaient à tout propos et elles étaient souvent complètes, précédant et suivant chacun de leurs actes. Le jour du sabbat, le repos était observé avec une telle minutie, qu'ils évitaient de changer de place

même le moindre objet. Un exemple montrera jusqu'où ils poussaient la crainte de tout ce qui était considéré comme souillure légale. Tous portaient à la ceinture une petite hache. Avant de satisfaire un besoin naturel, ils s'en servaient pour creuser un trou de dimensions strictement réglées et s'accroupissaient au-dessus en s'enveloppant totalement de leur manteau. Ils faisaient ensuite une ablution de tout le corps. Bien plus, le jour du sabbat, ils faisaient tous leurs efforts pour éviter de satisfaire ces besoins. En un mot, c'était le ritualisme dans tout ce qu'il y a de plus excessif et le contre-pied absolu de tout ce que Jésus devait enseigner par l'exemple et la parole.

Sans doute, ils avaient adopté et pratiquaient les principaux préceptes de morale que nous verrons préconisés par le Messie ; mais ces préceptes ne leur appartenaient pas en propre, pas plus du reste qu'à Jésus. Nous les trouvons disséminés dans la Loi ancienne, de même que dans Alexandrie, en Grèce et dans le monde oriental. Mais tandis qu'ils se croyaient obligés de fuir le monde pour les appliquer et qu'ils ne faisaient aucune propagande, Jésus sut les condenser dans des formules inoubliables, et leur donner une force d'expansion qui devait transformer une partie du monde.

Les Esséniens ne pardonnaient pas à ceux qui cessaient de suivre servilement leurs rites minutieux ; ils les chassaient impitoyablement de leur communauté. Si Jésus avait été des leurs, avant de s'élever avec tant d'énergie et de suprême bon sens contre ces ridicules prescriptions, ainsi que contre les pratiques extérieures du culte, nul doute qu'il eût été considéré par eux comme un rénégat et un ennemi, ce qui est bien loin du rôle qui leur est attribué pendant et après la Passion.

Avant d'aborder l'histoire de Jésus, il formule, sur les Evangiles, dont nous avons dit plus haut le mode de formation, une opinion qui semble bien être celle de tous les écrivains sérieux et que nous allons résumer aussi brièvement que possible.

Evangiles. — Ils se divisent logiquement en deux groupes : le premier comprenant les trois évangiles dits *synoptiques* et portant les noms de Mathieu, Marc et Luc ; le second constitué par le seul évangile de Jean, ou quatrième évangile. Les synoptiques, quoique différents sur bien des points, dont plusieurs sont très importants, semblent sortir de deux sources communes dont l'une réunit surtout les enseignements de Jésus, tandis que l'autre s'attache davantage au récit des faits ; chacun d'eux reflète de façon très frappante les tendances et les préoccupations laissées dans les groupes de leurs auditeurs par les apôtres dont ils portent les noms. Ainsi Mathieu reproduit avec abondance les discours et enseignements tandis que Marc, plus concis, donne plus d'importance et de développement aux

récits des faits et aux détails matériels. Luc, de son côté, nous a laissé des récits empreints d'une grande poésie, entremêlés, surtout au-début, de compositions animées d'un véritable souffle lyrique : mais chez lui ce sont toujours les humbles et les pauvres qui ont le beau rôle, tandis qu'il poursuit à toute occasion de sa haine les puissants et les riches, même ceux qui n'abusent pas de leurs richesses. Il a des tendances très prononcées vers le communisme.

Dans ces trois synoptiques, Jésus est un homme favorisé spécialement par la Divinité, élevé par elle au rang de Messie : il est tantôt le Fils de Dieu pour marquer cette affection particulière, tantôt et plus souvent le Fils de l'Homme, le représentant par excellence de l'humanité tout entière.

Le quatrième évangile, qui porte le nom de Jean, diffère très notablement des trois premiers. Il a été écrit à une époque postérieure, en Asie-Mineure, probablement à Ephèse. Il reproduit les idées alexandrines sur le Logos ou Verbe incarné et s'attache à tout propos à faire ressortir l'importance du rôle de Jean, qu'il appelle le disciple bien-aimé et qu'il semble mettre en rivalité avec Pierre. Tous les récits et les discours sont dominés par cette double et constante préoccupation. C'est plutôt l'œuvre d'un métaphysicien développant une thèse, que le récit sincère et simple de la grande Mission du Christ.

Ce sera en combinant et interprétant les trois synoptiques, plus rarement le quatrième évangile et certaines parties des Actes des Apôtres, qu'il sera possible de se former une opinion sur les enseignements et les actes principaux de la vie de Jésus. Quant à l'ordre chronologique des uns et des autres, il ne peut être que très approximatif ; mais ceci a vraiment peu d'intérêt à nos yeux.

Naissance. — Quelle est l'origine de Jésus ? Deux synoptiques nous donnent des généalogies notablement différentes, composées dans le but de le faire sortir de la race de David, conformément à l'opinion générale sur le Messie. Mais toutes deux manqueraient leur but si l'on admet la légende de l'Annonciation, puisqu'elles aboutissent également à Joseph, qui selon cette légende n'est que le père nourricier de Jésus. Quant à Marie, elle paraît descendre de la race de Lévi. Nous ne voulons pas nous attarder sur ce point qui n'a pas plus d'importance aux yeux des Spirites qu'à ceux des historiens modernes. Nous rangerons également au nombre des légendes qui se créent de toutes pièces, surtout en Orient, autour de l'origine de tous les personnages remarquables, des récits tels que la visite des Mages, le massacre des Innocents, la fuite en Egypte sous la conduite d'un Ange, les communications répétées de cet Ange à Joseph

et à Marie, la présentation au Temple avec le cantique de Zacharie. Nous ne présenterons à leur sujet qu'une seule réflexion : si ces communications presque de chaque jour et tous ces faits merveilleux avaient eu lieu, il est impossible qu'ils n'eussent laissé aucune trace dans l'esprit de Marie. Elle n'aurait pas attendu la mort de son fils pour croire à sa mission et n'aurait pas tenté, avec ses autres enfants, d'interrompre sa carrière en le déclarant fou et en cherchant à s'emparer de sa personne.

Enfance. — De son enfance et de sa jeunesse nous ne retenons qu'un fait, celui de sa présence, à l'âge de 12 ans, au milieu des Scribes et des docteurs de la loi. Si le récit est conforme à la réalité, nous ne pensons pas avec M. Réville que le jeune artisan, plein de candeur et d'illusion juvénile, se soit laissé éblouir par la science des scribes. Nous croyons plutôt qu'il cherchait déjà à éveiller leur attention sur les problèmes moraux, qui furent toujours sa préoccupation, tandis que les scribes se consacraient presque exclusivement à résoudre les questions provoquées par les habitudes du ritualisme le plus mesquin et le plus étroit.

Il est probable que jusqu'à l'âge de 30 ans Jésus se borna à aider son père dans ses travaux manuels et ne se décida à commencer son enseignement, que lorsqu'il fut arrivé à une période de la vie qui lui permît de parler avec autorité. Plus jeune, il eût sans doute été moins écouté.

Jean-Baptiste. — A cette époque parut en Judée un prophète nommé Jean-Baptiste, prêchant la pénitence et annonçant le prochain avènement du Royaume de Dieu. Son éloquence était violente et agressive, sa vie austère. Par plus d'un point il rappelait les anciens prophètes et spécialement Elie. Une légende entoure son berceau, comme celui de Jésus : nous n'avons pas les éléments pour la discuter et nous nous bornerons à dire que, pour un spirite, il n'y aurait rien d'inadmissible dans l'intervention d'esprits élevés venant annoncer sa naissance future à ses parents, lorsque ceux-ci, déjà avancés en âge, avaient cessé d'espérer. Qu'était ce Jean-Baptiste ? Etait-il le prophète Elie, non pas descendu du Ciel où la légende voulait qu'il eût été enlevé en chair et en os et d'où la tradition populaire annonçait qu'il devait redescendre pour annoncer l'arrivée du Messie ? Ce n'est plus aujourd'hui qu'il est possible de s'arrêter à discuter une telle hypothèse. Etait-il la réincarnation de l'esprit d'Elie ? Pourquoi non ? Il nous semble bien certain que c'est ainsi qu'il faut traduire la réponse de Jésus à ses disciples ? « Elie est venu et ils ne l'ont pas reconnu. »

Baptême. — Quoiqu'il en soit, le précurseur annonçant la venue du Messie et l'avènement prochain du Royaume de Dieu, les Juifs venaient en foule écouter son ardente parole qui répondait si bien à leurs plus tenaces espérances et, en signe d'adhésion, ils demandaient à être baptisés

dans l'eau du Jourdain, comme manifestation de leur désir d'entrer dans une vie nouvelle. Jésus jugea le moment venu de commencer sa vie publique et, voulant manifester aux yeux de tous sa foi dans le Royaume de Dieu, qu'il comprenait tout autrement que la foule, vint, lui aussi, demander le Baptême, dont l'Eglise a plus tard méconnu la signification et que par une de ses nombreuses aberrations elle a transformé en un sacrement obligatoire, destiné à laver une tache imaginaire. Jésus eut-il, à cette occasion, avec les autres esprits supérieurs une communication comme il dut sans doute en avoir dans le cours de son existence ? C'est fort possible : mais ce ne fut pas pour lui une révélation, comme l'admettent les historiens. Il n'en avait pas besoin et n'a dû ignorer à aucun moment de sa vie la grande mission qu'il avait volontairement acceptée. Il n'est pas probable qu'un esprit aussi élevé ait été soumis comme nous à l'oubli momentané au moment de l'incarnation.

Tentation. — Les Evangiles nous disent qu'après le baptême, Jésus se retira dans le désert pendant 40 jours ; qu'il y jeuna, fut tenté par Satan et servi par les Anges. Cette retraite au désert est-elle réelle ? Nous savons que la plupart des prophètes Juifs ont agi ainsi et nous constatons une pratique analogue dans la vie des plus saints personnages de l'Orient et des Indes. Peut-être la tradition s'est-elle formée par simple analogie. Il se peut aussi qu'avant d'entreprendre son œuvre sublime, Jésus se soit réellement recueilli pendant quelque temps. Quant à admettre avec l'Eglise que Jésus, qui d'après elle n'est autre que Dieu lui-même, se serait laissé transporter au haut d'une montagne, puis au sommet du Temple par un esprit déchu; qu'il se serait laissé tenter par lui et lui aurait répondu patiemment. Outre que de tels faits s'ils s'étaient produits n'auraient pas eu de témoins pour les rapporter, la légende de cet esprit inférieur se rendant momentanément maître de celui qu'il savait être Dieu et lui proposant de l'adorer, est tellement enfantine, que nous ne nous y arrêterons pas plus longtemps.

Prédications. — Après cette retraite, Jésus commence sa vie publique et dès le début parle avec une telle autorité, proclame une morale si pure, où se trouve condensées sans mélange et sans disparates les maximes et les lois les plus belles, disséminées jusque là dans les codes religieux et les philosophies des peuples les plus haut placés dans l'ordre moral, que sa parole, appuyée par de nombreux faits de guérisons soudaines et d'autres preuves de puissance, impressionne profondément ceux qui l'entendent. Sa force d'entraînement est telle, que, sur un mot de lui, les hommes qu'il choisit pour en faire ses premiers disciples abandonnent tout pour le suivre sans hésiter et ne le quitteront plus pendant les trois années de sa prédication.

Devant une aussi subite révélation de hauteur morale et de puissance d'action, les auteurs modernes restent confondus et font de vains efforts pour expliquer comment celui qui ne fut pendant trente ans qu'un obscur artisan devint tout à coup un maître incomparable, irrésistible, s'avançant dans sa voie avec un calme et une sérénité qui ne peuvent appartenir qu'à celui qui connaît toute sa puissance. Où a-t-il puisé ces idées ? D'où lui vient cette force ? Ils invoquent « *les idées innées de ces génies intuitifs* qui, dit M. Réville, arrivent souvent, sans passer par l'intermédiaire du raisonnement scientifique ou philosophique, à des notions d'une grande justesse et d'une profondeur merveilleuse. »

C'est répondre à la question par la question elle-même. Comment font-ils concorder une aussi éclatante exception avec la justice et la bonté du Père Céleste dont nous sommes tous les enfants au même titre, depuis le Noir ou le Fuégien le plus dégradé, jusqu'au plus pur génie des temps anciens et modernes ? Pour nous, au contraire, la solution du problème est des plus simples et absolument satisfaisante. Nous savons que cette perfection, à laquelle selon saint Paul nous devons tous atteindre, est le résultat d'une élaboration poursuivie pendant une longue série d'existences, dont chacune a apporté son contingent d'acquisitions morales et intellectuelles, pour former enfin ces prétendus *génies intuitifs* qui n'ont plus à puiser dans les faibles et pauvres trésors de notre science et de notre philosophie, pour posséder sur toutes choses les notions les plus justes et les plus profondes.

(*A suivre*) Docteur DUSART.

Philosophie

L'Homme inquiet

Quelle drôle de chose que la vie, me disait un honnête homme teinté de vague philosophie et d'occultisme. Me voilà, moi, arrivé à l'âge de soixante ans, et je me demande en quoi la vie m'a été utile, quel progrès j'ai réalisé, quel bien j'ai fait, quel mal j'ai évité. Je sais bien tout ce que vous allez me répondre : épreuves, luttes nécessaires pour arriver au triomphe de l'Esprit sur la chair, du bonheur sur la douleur. Mais pourquoi tout cela ? Pourquoi, s'il y a une cause suprême, intelligente dans l'Univers,

cette cause n'a-t-elle pas engendré des effets différents ? Pourquoi faut-il souffrir ? Pourquoi n'avons-nous pas été créés tous bons et heureux ?

— Mon cher monsieur, ai-je répondu, vous me posez là une question que personne n'a pu résoudre. Je constate un fait très simple en lui-même : nous existons. Pourquoi existons-nous ? Je crois que Dieu seul ou la cause suprême, comme vous dites, pourrait nous répondre. C'est là le grand mystère, le seul que jamais l'homme ne parviendra à pénétrer. Du reste, sans aller si loin, considérez toutes choses autour de vous ; vous vous poserez la même question. Pourquoi la terre tourne-t-elle ; pourquoi la chaleur de l'été fait-elle germer la plante ?

Pourquoi, pourquoi ? Contentons-nous d'étudier le comment et ce sera un bien beau progrès réalisé quand nous connaîtrons tous les *comment*.

— Mais enfin si ma raison n'est pas satisfaite, si elle n'est pas éclairée, comment puis-je me conduire. Pourquoi ceci est-il le bien, et pourquoi ceci est-il le mal ?

— Ne faisons pas de casuistique. Nons avons en nous le *sens intime*, la conscience morale qui nous avertit, qui nous guide, pour peu que nous lui prêtions attention. Il n'est pas un acte dans notre vie que ce censeur vigilant ne contrôle et ne juge.

Ecoutons-le.

— Permettez. Conscience et raison sont deux choses distinctes. La raison me dit que deux et deux font quatre, que le tout est plus grand que la partie, que tout effet a une cause ; mais elle ne me dit pas que tuer un ennemi est chose irraisonnable, que prendre à autrui ce qu'il a de trop est répréhensible. Vous me dites que c'est la conscience qui est juge de nos actions ; de quelles actions ? Définissez-moi l'action. Quand je mesure un champ, j'agis, quand je donne un soufflet à mon voisin, j'agis également.

— Mon cher monsieur, pour du sophisme, voilà du sophisme. Vous ne parlez pas sérieusement. Vous parlez là de l'homme primitif, à peine sorti de l'animalité. Celui-ci confondra en effet toutes les notions de bien et de mal, de cause et d'effet. C'est un impulsif, il ne voit que son intérêt immédiat. Nous sommes assez évolués pour comprendre que l'effet n'est pas la cause ou plutôt qu'il y a une série de causes et d'effets, qu'une simple opération d'arithmétique n'entraîne pas avec soi de châtiment ou de récompense, comme l'infraction ou l'obéissance à la loi morale. Si vous voulez absolument une analogie, la voici : la raison est sujette à erreur et elle souffre de ses erreurs ou de son impuissance. La conscience est sujette au remords et elle souffre de ses remords. Est-ce la même souffrance ? Est-ce la même cause ; est-ce le même effet ?

— Mais enfin, je suis *un* ; tout mon être, quelle que soit l'origine de la souffrance, se ressent du malaise que j'éprouve.

Que je me blesse, que je commette une mauvaise action ou que je ne puisse parvenir à résoudre un problème, je suis malheureux ; je constate un fait simplement. Raison, conscience, sensibilité, peu m'importe à moi les mots.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : pourquoi souffrons-nous ?

— Mais je vous l'ai dit. Nous n'en savons rien. Cela est parce que cela est.

— Et vous croyez que c'est là une raison ?

— Il faut bien s'en contenter.

— Ce contentement est celui de la bête.

Or, j'ai plus que la bête ; donc il me faut davantage.

— Résignez-vous. Tenez, voilà la vertu de l'homme : la résignation.

— Vous changez les mots : contentement, placidité, résignation, indifférence, c'est la même chose.

— Alors révoltez-vous.

— Contre qui, contre quoi ?

— Contre ce que vous voudrez. Suicidez-vous.

— La belle avance. Et après ?

— Ce sera la même chose, et même pis.

— Il faut donc que je me résigne puisque je ne peux pas faire autrement. Avouez que c'est une vertu bien difficile pour un homme comme moi qui veut savoir et qui ne peut. Si encore je vivais dans un milieu sympathique, s'il n'y avait pas de gredins, si chacun avait le nécessaire, en un mot si les hommes ne cherchaient pas à se faire le plus de mal possible...

— Rendez la société meilleure ; donnez à chacun ce qui lui est nécessaire ; ordonnez aux hommes de s'aimer entre eux.

— Vous savez bien que je suis impuissant...

— Et ignorant. Voilà deux sources de souffrances : impuissance et ignorance. Comment les combattre ? Par la résignation.

— Encore ? Alors, pour vous, c'est la panacée universelle ?

— Trouvez-moi un autre remède. Je la cherche depuis trente ans ; j'ai compulsé les plus savants ouvrages ; j'ai pâli des jours et des nuits sur les textes, j'ai entendu les discours les plus magnifiques et je n'ai pas trouvé autre chose.

— Oh ! que c'est difficile de se résigner ! Oh ! que c'est dur ! Mais c'est encore là une souffrance et vous ne faites que changer les mots.

— Ce n'est pas le mot que je change, mais l'état de l'âme.

— Alors vous voyez deux états dans l'âme qui souffre : l'état actif et l'état passif. Dans le premier, l'homme se débat, cherche, marche, et il ne peut rien trouver, ni solution, ni issue. Dans le second, il reste immobile, se croise les bras et. . se résigne. C'est l'écureuil qui tourne dans sa cage ou la marmotte qui sommeille. Malheureusement l'écureuil ne peut devenir marmotte.

— Ecoutez. Si l'homme n'avait pas de désir, s'il ne pensait pas, serait-il plus heureux ?

— Oui.

— Voudriez-vous devenir marmotte, ou mieux encore, mollusque, pierre ?

— C'est-à-dire voudrais-je ne pas exister ? Question troublante ! Ce néant, je ne le comprends pas et il me fait peur. Au surplus, ne pouvant devenir pierre, il faut bien que je reste homme ; votre question est superflue. Je voudrais simplement rester homme, mais ne pas souffrir.

— Encore une fois, il y a là un fait. Vous êtes homme et vous souffrez. Vous voulez ne plus souffrir, voilà tout, et vous cherchez le moyen. Hé bien pour rester homme, tout en pensant, tout en travaillant, il faut ou souffrir ou se résigner. Mais comme vous me dites avec une apparence de raison que la résignation est une souffrance, comment pourrions nous faire pour qu'elle devînt non la cessation de pensée, mais la paix dans l'activité pensante ?

— C'est cela. Cherchons. Quelle science allons-nous aborder ?

— Le mystère.

— Quoi ? Je ne puis trouver la paix dans l'étude des sciences à la portée de tous et vous voulez que je la trouve dans le mystère, quel mystère ?

— L'amour, la charité, la bonté.

— Mais il n'y a rien de mystérieux là dedans. J'aime tout le monde, je fais du bien quand je peux, je ne froisse personne autant que possible.

— Et cela ne vous rend pas heureux ?

— Un peu, en partie ; mais ce n'est pas là toute la vie. Au reste, en supposant que j'aime de toute ma force, si je ne suis pas payé de retour, je ne puis être heureux.

— Très bien. Je comprends que vous n'aimez pas. Voilà la source de votre inquiétude, de votre malaise, de vos souffrances.

— Voulez-vous bien m'expliquer l'amour, s'il vous plaît ?

— Vous n'avez pas assez souffert, sans quoi, vous ne me poseriez pas cette question.

— Il faut donc souffrir pour aimer.

— Oui.

— Oh ! Mais vous voilà en plein mysticisme. J'ai lu les mémoires de sainte Thérèse, et j'avoue que cette sainte-là m'a tout simplement fait l'effet d'une hystéro-névropathe. Elle souffrait et elle était heureuse de souffrir. Il y a des cas d'inversion ou de perversion sexuelle où ce fait est observé. Les mystiques sont des déséquilibrés.

— Tout comme les matérialistes. Les uns sont trop haut, les autres trop bas. Les premiers sont ravis sur les cîmes, les seconds s'embourbent dans la matière. Entre les deux extrêmes, il y a toute une série d'êtres, de faits, de causes et de lois. L'homme équilibré *harmonise* le tout.

— Parfait. Mais je ne vois pas bien l'amour dans tout ceci.

— Je l'ai pourtant nommé. C'est l'harmonie, la perception de l'harmonie. L'homme qui monte trop haut perd de vue le bas, les faits ; celui qui refuse de monter ne saisit pas l'ensemble des lois et des faits.

Celui qui, après avoir scruté le haut et le bas, alternativement, qui a rayonné autour de lui-même et a pu saisir l'analogie, entrevoir l'harmonie, comprend que tout est soumis à une seule loi, laquelle est à la fois loi, cause et effet ; en un mot il *sent* l'Unité et il *sent* que la *loi suprême* est la *raison* et la *Conscience* universelles *unies, harmonisées*. Cette union, cette harmonie, c'est l'*amour*.

Maintenant, pourquoi, me direz-vous, faut-il avoir souffert, et comment cette conception procure-t-elle la paix ou la résignation ?

Je constate toujours, sans expliquer, que l'homme qui veut apprendre doit faire des *efforts* et que pour faire des efforts, il faut nécessairement souffrir. Tout effort est une souffrance. Quand l'homme, à la suite d'efforts continus et incessants, a pu enfin trouver l'équilibre, il est satisfait. L'effort consiste à trouver l'équilibre. Il faut donc tantôt monter, tantôt descendre, aller tantôt à droite, tantôt à gauche, et quand enfin on a découvert le point neutre, on s'arrête.

On comprend que l'amour est à la fois la raison et la conscience, parce qu'on sent que tout ce qui n'est pas l'amour ou l'harmonie entraîne avec soi l'erreur, la haine et l'inquiétude, toutes choses éminemment *douloureuses*. Et quand on voit où est la douleur, on sait l'éviter par la résignation qui n'est que l'abandon de soi-même au *Soi suprême*.

— Tout cela est bien métaphysique.

— C'est au contraire tout ce qu'il y a de plus positif, dans la bonne acception du mot.

— Mettons que c'est du positivisme mystique.

— Si vous voulez. le mot ne fait rien à la chose, pourvu qu'on en comprenne le sens. Vous sentez-vous plus résigné ?

— Hum ! Plus rêveur peut-être.

— Moins positif.

— C'est cela.

— Quand vous aurez bien rêvé revenez à la réalité. Idéal, Réel, Réel. Idéal, Cause, Effet, Esprit, matière, allez de l'un à l'autre, et observez sans cesse ; vous finirez par trouver l'équilibre, c'est-à-dire la paix.

ALBAN DUBET.

Le nouveau christianisme

Il ne diffère pas de l'ancien. Il en est une nouvelle affirmation se produisant au moment où les croyances menacent de s'éteindre.

Il revient à peu près dans les mêmes conditions, au milieu de civilisations que l'on pourrait croire à leur apogée, si l'histoire devait se répéter. Raffinement de luxe, recherche fiévreuse des richesses, préoccupation ardente des jouissances matérielles, sont autant de points de ressemblance avec l'état des sociétés antiques.

La disparition de la foi entraîne celle de la force que donne à un peuple une croyance quelconque reliant la communauté, donnant la cohésion des intérêts. Les richesses, le bien-être seraient-ils à ce point des dissolvants par l'effet des douces habitudes où l'on s'endort, où l'on perd celle de l'effort devenu inutile ?

Voici un peuple à qui les Dieux ont promis de hautes destinées, l'empire du monde. Pas un n'en doute. Voilà l'unité établie, l'égalité ou à peu près, car chacun a conscience de sa valeur personnelle, du rôle qu'il a à remplir ; et enfin, tous ayant besoin de se prêter un mutuel appui, la solidarité aussi se trouve établie sur une base inébranlable.

De quelle puissance d'effort un pareil peuple ne sera-t-il pas capable ?

Cette puissance aura pourtant sa limite. Elle durera tant que ce peuple gardera sa foi et la simplicité de ses mœurs. Le jour où les richesses, le luxe afflueront, la décadence sera proche. Les croyances peu à peu s'effaceront. Mais il faut bien le dire, elles s'effaceront parce qu'elles ne répondront plus aux besoins nouveaux, au progrès de l'esprit.

C'est pour ce motif que le Christianisme sortant de son berceau venait s'implanter au sein du paganisme. Et comme sa morale était simple et pure, elle s'adressait aux simples, à ceux que le luxe n'avait pas corrompus. Et comme c'est le peuple qui souffre le plus de l'inégalité, de l'injustice des lois et du luxe dont il supporte le poids, il acceptait avec

enthousiasme une doctrine qui donnait satisfaction à ses aspirations d'égalité, de justice et de fraternité.

C'est par là que le Christianisme a conquis les peuples, et aussi par un enseignement disposant de moyens de propagande dont la tradition s'est perdue.

Cet enseignement, les disciples le répandaient tel qu'ils l'avaient reçu du maître, dans son intégralité, et ces moyens étaient alors connus et pratiqués par tous.

Comment ces doctrines se sont-elles perdues ? Il n'est pas bien difficile de l'expliquer. Lorsque le Christianisme put donner le pouvoir, les honneurs, les richesses, il n'était plus le Christianisme.

Il se contredisait lui-même, il n'était plus qu'un instrument de domination.

Or ce sont ces traditions ensevelies dans la poussière des siècles que nous venons, nous, les sceptiques, les athées d'hier, proclamer avec toute l'ardeur de nos convictions.

Comment se sont-elles retrouvées ? Comment s'est produite cette seconde révélation ?

Elle s'est manifestée un peu partout à la fois, en sorte que personne n'en a le mérite exclusif.

Un monde nouveau s'offrait à nous, et par des moyens de communication divers, nous initiait peu à peu aux lois qui le régissent. Mais ces lois, le Christ les avait enseignées, ce monde invisible qui nous entoure, il l'avait révélé ; ces moyens de communication, il les employait ; ces dons, comme on les appelait, il en faisait une application de tous les instants. Il les transmettait à ses disciples, qui, à leur tour, les transmettaient à d'autres.

Tous les faits dont nous sommes témoins nous retracent ceux d'autrefois, nous permettent de les comprendre dans tous leurs détails et souvent de les compléter dans la brièveté de leurs récits.

Les réunions des premiers Chrétiens ne différaient en rien de celles d'aujourd'hui et nous voyons, par les recommandations que St Jean leur adresse journellement d'avoir à se défier des esprits, de ne pas croire tout ce qu'ils disent, que les écueils étaient alors les mêmes que ceux que nous rencontrons actuellement.

Sans aucun doute, la plupart des communications avaient pour thême habituel l'enseignement que le Christ avait donné, qui se trouvait ainsi confirmé, augmenté de l'étude pratique du monde extra-terrestre, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Les assistants étaient, comme nous, témoins de l'application des lois de

la justice éternelle. Ceux qui étaient sortis victorieux de la lutte venaient affirmer leur joie, le bonheur qu'ils éprouvaient en compensation de tout ce qu'ils avaient enduré ici-bas.

Les coupables, plongés dans les ténèbres, amenés là comme des aveugles, se croyant encore vivants de la vie matérielle, donnaient le spectacle émouvant de leurs souffrances.

Ceux qui avaient occupé un rang élevé, les riches, les puissants, prêtres dominateurs et pharisiens orgueilleux tombés du faîte de leur grandeur factice, justifiaient, pour la plupart, les foudroyantes paroles que le Christ avait prononcées à leur égard.

Voilà de quoi étaient témoins les assistants de ces assemblées de chrétiens. Chaque fait, chaque communication venait confirmer ce que le Maître avait enseigné et prouver que le monde extra-terrestre n'avait pas eu de secret pour lui.

Ainsi se trouvaient réalisées les promesses qu'il avait faites de la venue de l'Esprit chargé de dévoiler ce qu'il n'avait pu dire. La résurrection des morts, mise à la portée de tous, proclamait sa mission, et les convictions ainsi établies étaient rapides et inébranlables.

Voilà ce qu'était le Christianisme à sa naissance et ce qu'il aurait dû être depuis, s'il s'était maintenu dans la voie que lui avaient tracée le grand Initiateur et ceux qu'il avait choisis pour continuer son œuvre.

Il renaît aujourd'hui par le fait de la communion des vivants et de ceux que l'on croyait morts, et les premières paroles qu'ils nous adressent, tout leur enseignement, tous leurs efforts ne sont que l'éclosion nouvelle de l'idée chrétienne, celle qui comporte l'amélioration individuelle d'où dérive celle des institutions.

Ils sont bien placés pour nous connaître et nous juger à notre juste valeur ceux qui, dans la pleine lumière, voient ce monde tel qu'il est, dépouillé du voile qui nous le dérobe à nous-mêmes.

Les apparences trompeuses sous lesquelles il se cache n'existent pas pour eux.

Le spectacle de nos imperfections et des maux qui en résultent les émeut d'un profond sentiment de pitié à notre égard. C'est pourquoi ils nous demandent, avant toute chose, de nous dépouiller de nos défauts. Certes la science a pour eux tout l'intérêt qu'elle comporte ; mais ils jugent que, pour produire ses fruits, elle doit marcher de pair avec la morale, sous peine de devenir un danger, un instrument de destruction des plus redoutables, comme le serait une arme meurtrière entre les mains d'un enfant.

Voilà où l'on en arrive quand on a perdu la trace lumineuse de sa des-

tinée. La science moderne, tout à la matière, n'a rien fait pour améliorer les individus. Elle a laissé l'égoïsme régner en maître. Il s'est répandu comme un ulcère immense et a produit les inégalités monstrueuses dont nous sommes témoins et qui frappent surtout les déshérités, plus désespérés qu'ils ne le furent jamais.

Là aussi est le danger, et les promesses du Christ seront impuissantes à le conjurer tant que ses reproches aux privilégiés resteront sans effet.

Alors qu'un monde nouveau, rayonnant de lumière et de vie, se révèle tout à coup, proclamant sur tous les points du globe les mêmes lois, les mêmes préceptes, conviant les hommes à la fraternité, ceux-ci resteront-ils sourds à cet appel? fermeront-ils encore leurs yeux pour ne pas voir?

Il ne sera plus possible aujourd'hui de s'y soustraire. Jamais manifestation aussi considérable ne s'est répandue et généralisée avec autant de promptitude que ne l'a fait le spiritisme, si dénigré, si bafoué à son origine et pour prouver qu'il est bien la résurrection du christianisme, c'est encore au peuple qu'il s'adresse de préférence et en lui qu'il trouve le plus d'écho.

VIRET.

Une Apparition

Czeczelowska 20 Novembre 1897.

CHER MONSIEUR DELANNE,

Voici une histoire intéressante racontée par M. Paul Heyse, dans la revue mensuelle allemande : « Die deutsche Rundschau ». Je crois qu'elle intéressera les lecteurs de la « *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* ».

Un colonel bavarois raconte qu'un peu avant la guerre de 1870, alors qu'il n'était que simple lieutenant en garnison à Munich, il avait un profond attachement pour une très jolie demoiselle rencontrée à un bal. Une correspondance assez tendre s'établit entre eux, puis cessa brusquement, à cause de la guerre. A son retour il apprit, à son grand regret, que la belle Abigaïl, tel était le nom de la demoiselle qu'il aimait, avait épousé M. Wyndham, très âgé et riche, grand amateur de tableaux. — Il n'entendit plus parler d'elle, mais ne cessa jamais de l'aimer et de la regretter sincèrement. — Dix ans plus tard, en 1882, se trouvant en

garnison à D..., il passa une après-midi chez son ami, docteur en médecine, emportant de sa visite un bouquet de jasmins et de roses, qu'il mit dans un verre d'eau, sur sa table. Après diner, le hasard fit tomber sous ses yeux, dans une feuille locale, le nom du collectionneur Wyndham, qui éveilla dans son esprit mille tristes souvenirs. Il se remémorait toutes les circonstances de son amour malheureux, s'interrogeant sur les causes qui en avaient amené la rupture, demandant s'il avait bien fait tout ce qu'il aurait dû pour retrouver et épouser celle qu'il aimait. — Je laisse la parole au colonel.

« Je me sentais un poids énorme sur le cœur, et j'errai longtemps dans les rues désertes de la ville. La nuit était déjà avancée, quand je repris le chemin de ma maison. La porte était entr'ouverte et le concierge endormi. Sans le déranger, je montai chez moi, pressé de me coucher pour reposer, pendant la nuit, mes membres fatigués. Au seuil de la porte, je restai cloué de surpise !..... A la lueur de la lune, dont les rayons entraient librement par les deux fenêtres ouvertes, je voyais distinctement une personne assise sur le canapé..... C'était une très jolie femme, vêtue de deuil. D'une main, elle ramenait sur son sein un long voile de crêpe ; de l'autre elle tenait le bouquet de jasmins et de roses que j'avais apporté de ma visite chez mon ami le docteur S....., et que j'avais déposé dans un verre d'eau sur ma table.

Mon premier étonnement passé, je fis un pas en avant. L'inconnue releva la tête..... Abigaïl ! m'écriai-je..... La retrouver à pareille heure, dans ma chambre, mon étonnement, ma stupéfaction, mon émotion ne peuvent se décrire ! — Mais elle, sans paraître embarrassée, me dit d'une voix lente : « Vous me reconnaissez ? vraiment ?..... Vous ne m'avez pas « oubliée ?..... Je ne m'étais pas trompée ?..... — Abigaïl ! répétais-je : « Est-ce possible ?..... Vous chez moi ?..... à cette heure ?..... dois-je en « croire mes yeux ?..... Mais comment avez-vous su ?..... » Dans la demi-obscurité, je distinguais ses yeux bleus fixés sur les miens ! Elle était aussi jolie, sinon plus encore qu'autrefois, mais un pli amer, de temps à autre, altérait son sourire ; et dans sa manière d'être, je voyais une indicible tristesse. Mon cœur se serrait. — « Comment suis-je venue ? » « dit-elle avec une certaine animation, c'est tout simple ! J'ai appris que « vous étiez ici, et bien convaincue que vous ne viendriez pas à moi, j'ai « pris les devants. Le portier dormait et j'ai pris la liberté de vous attendre..... Mon mari est mort depuis deux ans..... Je suis bien seule et « n'ai pu résister au désir de revoir un ami..... Me le reprochez-vous ? — » Je ne savais que lui répondre : — Elle, autrefois si fière, si inabordable..... venir ici à minuit, dans cette chambre d'hôtel ?..... « Il fait

« bien sombre, lui dis-je, permettez-moi d'allumer la lampe ? — Non ! « non ! — dit-elle vivement, vous me trouverez bien vaine, sans doute. « mais à quoi bon montrer les ravages qu'ont pu apporter les années ?..... « Peut-être eussent-elles passé sur moi, plus légères, si vous ne m'aviez « point abandonnée ?..... — Madame !..... Donnez-moi mon nom de « jeune fille. Ne m'appelez pas Madame, car je ne l'ai jamais été..... « Pour le vieillard qui m'avait épousée, je ne fus qu'un des objets d'art « de sa collection..... Certes, il était noble et bon..... Et pourtant, quand « il est mort..... Mon Dieu ! quelle délivrance !..... Ma vie était vide et « bien triste..... Un vrai et pesant fardeau pour moi !..... ». — Dans son accent, plus encore qu'en ses paroles, sentant un reproche, j'essayai de me justifier. Je lui peignis la guerre, ma longue attente, mon espoir toujours déçu, mon découragement, mon désespoir..... « A quoi bon « regretter l'irréparable, dit-elle enfin ; peut-être, après un temps, vous « fussiez-vous lassé de m'aimer et d'admirer ma beauté..... ».

Ce disant, d'un geste gracieux, elle rejeta le voile de crêpe dont elle était drapée, ses épaules et ses bras sans pareils m'apparurent dans leur splendeur, tels que jadis je les avais admirés au bal. Elle se leva : « J'emporte vos fleurs comme souvenir, dit-elle, elles embaument, « tandis que les miennes n'ont pas de parfum. Les voulez-vous ? » Et elle me tendit un bouquet d'immortelles qu'elle avait tiré de l'échancrure de son corsage. Les rayons de la lune, tombant en plein sur elle, me permettaient de voir toute la perfection de sa blonde beauté. — « Comme « souvenir ? Abigaïl, voulez-vous donc me dire adieu ?..... Vous êtes « libre..... comme vous, je suis solitaire. Nous le savons maintenant, ni « l'un ni l'autre de nous ne fut coupable, chère Abigaïl ; voulez-vous que « nous soyons enfin unis pour toujours ? » — et je lui tendis la main. Elle recula vivement : « Tout doux, mon beau Seigneur, n'allons pas si « vite, s'écria-t-elle, moqueuse. Vous êtes sincère, mais oseriez-vous « jurer que vous m'aimez ainsi que vous m'aimiez à notre première « rencontre ?..... » Sous le ton de sa moquerie, je démêlai une poignante tristesse. — De nouveau je tendis la main : Non ! non ! pas ici, dit-elle en se reculant encore : « Que penseraient, demain, les gens de la mai- « son ?..... Venez plutôt chez moi..... allons, ne perdons pas de temps ». Et elle se dirigea vers la porte. Je revis cette démarche onduleuse, qui n'appartenait qu'à elle, si légère, qu'à peine elle effleurait le tapis. Je la suivais. Nous passâmes, de la porte toujours entr'ouverte dans la rue, elle refusa mon bras, mais elle marchait si près de moi que je sentais, tandis qu'elle me parlait, la fraîcheur de son haleine. A nouveau, je fus douloureusement frappé de l'expression de profonde tristesse de son sou-

rire. Ses cheveux étaient dénoués ; elle allait, le voile flottant, les bras nus, exposés au vent de la nuit. — Ne craignez-vous point de prendre froid ? lui dis-je. Elle me jeta un regard soupçonneux : Soyez sans crainte, je ne vous compromettrai pas ; et si l'on nous rencontre, personne ne pensera à vous soupçonner.....

A ce moment même, un passant attardé venait vers nous. En nous croisant, il ne parut même pas voir l'admirable créature qui marchait auprès de moi en si étrange toilette. Elle se mit à rire : Ne vous l'avais-je point dit ?..... Et peut-on être plus discret ?..... Mais qu'importe !..... Elle allait si vite que j'avais peine à la suivre. — Nous avions depuis longtemps franchi les portes de la ville ; seules quelques maisons se montraient de loin en loin, sur le chemin solitaire. La lune était voilée. Sommes-nous bientôt arrivés ? demandai-je, avec une vague inquiétude. — Bientôt, murmura-t-elle ; es-tu las ? Désires-tu retourner ? — Pour toute réponse, je voulus prendre un baiser sur sa blanche épaule, mais elle m'échappa : « Attends !..... attends encore !... D'ailleurs nous voici arrivés..... voici « mon habitation ! »..... Nous nous trouvions devant la grille d'un grand jardin, où l'on distinguait vaguement des allées régulières, et dans le feuillage sombre des blancheurs de statues. — « Ouvre vite ! Abigaïl ! « Rien ne presse ! dit-elle railleuse..... Ah ! quel ennui !..... j'ai perdu « ma clef..... que faire ? — Mais, nous pouvons sonner..... Oh ! non, « non ! que penserait le vieux jardinier ? Il me mépriserait et ne voudrait « plus arroser mes fleurs..... Mais, au surplus, nous n'avons besoin de « personne..... En se serrant un peu, quoi de plus simple que de passer « entre les barreaux ? — Ce faisant, à mon grand étonnement, elle était « déjà de l'autre côté de la grille. Qui m'aime me suive ! » — Les deux mains aux barreaux, elle me faisait face, en riant, la lune l'éclairait maintenant ; jamais je ne l'avais vue si belle. « Ne te joue pas de moi, m'écriai-je, c'est « trop cruel !..... Tu vois bien que par ce chemin je ne puis te suivre ! « sois bonne, trouve cette clef et laisse-moi entrer ! — Oui, comptez là- « dessus, pour que demain, au chant du coq, Monseigneur abandonne « sans remords la veuve solitaire !..... car je dois le confesser, je ne suis « belle que la nuit, dès que vient le soleil, je cours me cacher. ... « D'ailleurs tout ce que j'ai voulu, ce soir, c'est d'être accompagnée ; une « honnête femme ne court pas seule à minuit, n'est-ce-pas ?..... Et « maintenant, major de mon cœur, bon voyage... . Et avec sa grâce souveraine, elle m'avait fait une révérence, et pris lentement le chemin de la grande allée. — Abigaïl ! Un baiser ! Rien qu'un baiser ! m'écriai-je. — Soit ! dit-elle en revenant sur ses pas. Je ne serais point fâchée, après tout, de savoir ce que c'est qu'un baiser..... Elle avait passé

ses bras blancs à travers les barreaux de fer, et les jetant autour de mon cou, elle attira mon visage vers le sien. Je sentis des lèvres glacées, il me sembla qu'elle aspirait ma vie même. Mon regard se voila, mon souffle s'arrêta, une angoisse indicible m'envahit, j'aurais voulu me dégager de l'étreinte mortelle de ses bras, je me trouvai sans force, presque sans connaissance. — Le claquement d'un fouet se fit entendre dans la nuit. Je me sentis libre ; un rire clair éclata de l'autre côté de la grille, et je perdis tout à fait connaissance....

Quand je revins à moi, je me trouvai couché au bord du chemin, aux mains de mon ami le Docteur, qui me frictionnait vigoureusement ; sa voiture était arrêtée près de là. Aidé par son domestique, il m'y transporta : « Mais au nom de Dieu, que venais-tu faire à cette heure au cimetière ? demanda-t-il quand il me vit en état de lui répondre. Je ne sais quelle pudeur, ou quelle crainte de ses railleries m'empêcha de lui dire la vérité ; je parlai d'une longue promenade, de libations imprudentes..... Naturellement il accepta mon explication. — Toutes les personnes de la connaissance du colonel ne pouvaient mettre en doute la parole de cet homme d'honneur. — Serait-ce un rêve, causé par une bouteille de vin vieux ? — Mais les rêves laissent-ils des traces tangibles ? Or, le bouquet de roses avait disparu, et sur le sopha on trouva un petit bouquet d'immortelles.

Tout à vous. JOSEPH DE KRONHELM.

Communication obtenue mécaniquement

Demande. — QUE PENSE JEANNE D'ARC DE SON ACCAPAREMENT PAR LE CLERGÉ ?

CHÈRE SŒUR,

Je me rends avec plaisir à ton appel, ton désir n'étant pas de satisfaire une vaine curiosité, mais d'étudier les conséquences d'un fait identique aux manifestations nombreuses qui ont lieu de nos jours sur le globe entier. Jadis l'Eglise le condamna, en ma personne, comme étant faux, malgré son évidence, et entaché de sorcellerie, malgré l'affirmation contraire de nombreux témoins.

Je comprends le sentiment d'apparente justice qui la guide en cette circonstance.

La révélation nouvelle marchant à grand pas et s'affirmant chaque jour davantage, les preuves évidentes n'étant plus isolées, mais abondant de tous côtés, il lui était impossible de rester plus longtemps sous le poids de l'accusation qui pesait sur elle, elle a cherché le moyen de mettre ses enseignements en rapport avec ses principes, malgré l'*immuabilité* de ses dogmes, en laissant à celui qui a prononcé la fatale sentence, la responsabilité de cet acte odieux, réprouvé immédiatement par la conscience publique et flétri du nom d'infâme !

Tu seras heureuse, ma sœur, de connaître l'impression ressentie par moi en voyant la fête pompeuse que l'Eglise, pour se réhabiliter, a célébré en mon honneur. Cette démonstration ne m'a procuré aucune satisfaction ; mais il n'en est pas de même pour le triomphe de la vérité et celui de notre chère cause, qui porte en elle le bonheur de l'humanité terrestre, à laquelle je me suis plus particulièrement attachée.

Remontons donc, pendant un instant, le cours des âges, afin que tu comprennes bien ma pensée et que tu saches le chemin que j'ai parcouru pour me préparer à cette étape douloureuse que vous connaissez.

Elles ont été nombreuses et multiples celles qui ont le plus contribué à mon avancement spirituel. Elles se sont écoulées dans la vieille Armorique, sous le dôme des grands chênes séculaires, couverts du gui sacré. C'est là, où lentement je me suis acheminée à l'étude des lois de l'esprit et à celle de l'amour de la Patrie.

O, heures bénies entre toutes, où le barde, par ses chants d'allégresse, faisait retentir nos cœurs et ouvrait nos yeux à la lumière, en nous laissant entrevoir les merveilles célestes de l'Infini. Il nous enseignait alors que le passage du trépas à la résurrection glorieuse de l'Esprit dans l'espace, n'était qu'une simple transformation sombre ou lumineuse, selon que l'homme suivait la voix de la justice et de l'amour ici-bas, ou qu'il se laissait dominer par les forces passionnelles de la matière. Il nous faisait comprendre les lois de la solidarité et de l'abnégation, il nous enseignait ce qu'était la prière et il nous disait :

« Prier, c'est triompher, la prière, c'est le moteur dont se sert la pensée « pour stimuler les facultés de l'Esprit, qui sont pour lui, dans l'espace, « ses outils. La prière est l'aimant puissant duquel se dégage le fluide « magnétique spirituel, qui, non seulement peut soulager et guérir, « mais qui ouvre à l'esprit des horizons sans fin et lui permet de satis- « faire ce désir de connaître et de se rapprocher sans cesse de cette « source divine d'où toute chose découle. La prière est le fil conducteur « qui met la créature en relation avec le créateur et ses missionnaires « célestes. »

Un jour, pénétrée de ces vérités, je m'endormis et j'eus la vision suivante :

J'assistai d'abord à bien des combats, hélas! qu'il était impossible d'éviter en raison du libre-arbitre de chacun, mais surtout à cause de l'argent et du désir de la domination, ces deux fléaux de l'humanité. Puis je vis mon pays vainqueur, la Gaule triomphante. Je vis aussi clairement la grandeur future de la France et son rôle civilisateur dans l'avenir. Je résolus de m'y attacher tout spécialement.

Aussitôt une foule sympathique m'entoure. La majeure partie pleurait et regrettait ma perte. Puis le poison, le gibet, le bûcher, passent lentement devant moi. Je sentis les flammes du dernier consumer ma chair et je m'évanouis !... mais des voix amies me rendirent à la vie et me dirent :

— Espère! La phalange céleste qui a pour mission de veiller sur ce globe t'a choisie pour la seconder dans son œuvre, et pour ton avancement spirituel. Mortifie ta chair afin que ses lois ne puissent entraver ton esprit. L'épreuve sera courte, mais rude. Prie et la force te sera donnée et tu recueilleras de ta mission les bénédictions de tous dans l'avenir. Tu assureras le triomphe de la foi raisonnée sur l'erreur et la superstition. Prépare-toi à faire en tout la volonté du Seigneur, afin qu'à l'heure venue tu aies acquis assez de force morale pour résister aux hommes et obéir à Dieu! En suivant ces conseils, les messagers célestes viendront vers toi, tu entendras leurs voix, ils te guideront et te conseilleront ; tu peux être sans crainte, ils ne t'abandonneront pas!

Comment, ma sœur, te décrirai-je l'élan suprême qui s'empara de moi. Je sentis l'aiguillon de l'amour pénétrer tout mon être. Je n'eus plus qu'un but : travailler à l'affranchissement spirituel de cette contrée bénie dans laquelle je venais de goûter au pain de vie et de boire à la coupe des forts.

Oui, cette vision fut pour mon âme un viatique céleste qui la vivifiait et la fortifiait dans ses bonnes résolutions. Nourrie par une foi raisonnée, elle devint virile et je n'envisageai plus la vie ici-bas que comme un moyen inévitable pour arriver à la perfection.

Alors ma résolution fut inébranlable. Je jurai de sacrifier ma vie pour servir la cause du progrès et affranchir mes frères du joug qui pesait sur eux.

.....Je me mêlai à bien des combats ; puis lorsque la France eut assez souffert, priant pour elle, je suppliai le Seigneur de mettre fin à ses angoisses, en me permettant de venir de nouveau prendre un vêtement de chair et de pouvoir revêtir la cuirasse de guerre qu'il m'avait fait entrevoir pour accomplir sa volonté sainte.

L'affinité puissante qui s'établit entre les esprits du même ordre, m'attira

vers ma famille aimée qui était simple, honnête et bonne. Priant et suppliant le ciel d'avoir enfin pitié de la France, je grandis à l'ombre de leurs vertus. Je les aimais bien tendrement, mais l'héroïsme m'avait touché de son bâton noueux et je sentis que l'amour de la patrie avait surmonté celui de la famille, comme j'espère que celui de l'humanité triomphera dans la phase nouvelle qui s'ouvre devant nous, de celui de la patrie elle-même ; mais il faut pour cela que la foi raisonnée s'implante dans les mœurs, et l'Église encore toute-puissante sent le danger qui la menace, elle sait que sur le sol de notre patrie bien-aimée la femme n'a jamais été esclave, c'est le résultat des doctrines enseignées de la migration des âmes. L'esprit n'ayant pas de sexe et pouvant renaître indéfiniment dans le sexe fort ou faible selon les moyens de progrès qu'il choisit. Quelle que soit son apparence il porte en lui une force invincible et tôt ou tard il triomphe du mauvais vouloir et des intrigues.

L'Église le sait et elle cherche le moyen de tenir courbée sous son sceptre la femme, qui est la raison de sa toute-puissance ; elle sait qu'il s'opère en ce moment un renouveau qui ne manquera pas, dans un temps peu éloigné, de la mettre dans un grand embarras. La raison s'émancipant, est inquiète et demande le pourquoi de bien des choses ; il serait difficile à l'Église, aujourd'hui, de faire admettre comme juste l'acte accompli jadis par elle, aussi cherche-t-elle un moyen de racheter la faute commise parce qu'elle sent que l'iniquité de ce bûcher révolte toutes les âmes.

C'est un dérivatif et une satisfaction donnée aux esprits auxquels les apparences suffisent. Voilà pourquoi cette démonstration publique et tardive n'ajoute à mon bonheur aucun effluve salutaire; mais j'espère qu'elle amènera à notre foi le sexe à qui est confiée l'éducation de l'enfance, et qu'elle fera fleurir dans ces jeunes cœurs qui lui appartiennent entièrement, l'espérance et l'amour, ces deux athlètes de la vie. La charité en découlera naturellement, et le règne de la justice, qui est celui de Dieu, sera implanté sur la terre régénérée par le dévouement et l'amour !

Le vingtième siècle sera, non pas seulement comme beaucoup l'espèrent, l'épanouissement de notre chère doctrine, mais l'étape glorieuse où les hommes comprenant enfin le but pour lequel ils ont été créés, s'occuperont plus des choses de l'esprit que de celles de la matière ; ils marcheront de conquête en conquête vers cette terre bénie dont parle l'Écriture qui est la connaissance approfondie du Vrai, du Beau, du Juste.

L'homme pénétré de sa puissance élèvera son âme vers les régions éthérées de la lumière ; il y découvrira les merveilles sans nombre qui contribueront au bonheur de tous.

La solidarité unira tous les esprits du même ordre dans une commune

pensée et les paroles du divin Crucifié auront leur accomplissement : car il n'y aura plus qu'un même cœur, qu'un troupeau et qu'un pasteur.

L'harmonie et la paix auront remplacé la haine et la guerre et l'heure du juste sera arrivée, car il jouira du bonheur ineffable que procure la satisfaction du devoir accompli, et il pourra s'écrier :hosanna, gloire à Dieu, au plus haut des cieux.

Signé : JEANNE D'ARC.

Communications

POÉSIE D'ALFRED DE MUSSET

1er Septembre 1865

Ainsi, te voilà, pauvre esprit,
Contemplant, le jour et la nuit,
La triste dune ;
N'ayant pour te désennuyer,
Que le chien qui vient aboyer
Au clair de la lune.

Tout autant que toi j'ai souffert
En sentant dans le grand désert
Mon cœur en flamme ;
Comme une perle au fond des mers,
J'ai cherché dans tout l'univers
Un cri de l'âme.

Pour apaiser ma tête en feu,
J'ai voyagé sous le ciel bleu
De l'Italie ;
Florence et Venise m'ont vu,
Parmi leurs filles au sein nu
Traîner ma vie.

Parfois, le pêcheur indolent
M'a vu pleurer comme un enfant
Près de la grève ;
Et, s'arrêtant plein de pitié
Laisser ses filets qu'à moitié
La mer enlève.

Pauvre enfant, reviens près de nous :
Comme on berce sur ses genoux
L'enfant qui pleure,
Nous te conduirons à ton tour
Dans ces serres, pleines d'amour
Où je demeure.

Si, dans ces vers, écrits pour toi,
J'ai pris encor et malgré moi
Cette facture,
C'est pour affirmer aux savants,
Qui se moquent des revenants,
Ma signature.

A. DE MUSSET.

Cette poésie fut publiée dans le *Petit Journal*, au mois d'octobre 1865. Elle mérite d'être rééditée.

Dans un article de tête, Thimothée Trimm (Léo Lespès) déclare que ces vers ne sont pas un pastiche de sa façon, et qu'il les tient d'un homme très sérieux qui les avait vu écrire, sous l'influence de l'illustre défunt, dans un château, aux environs de Paris.

Le lendemain de la mort

Conférence faite par M. Gabriel Delanne a la séance de rentrée du 3 octobre, de la Fédération Spirite Universelle.

L'orateur commence par rappeler la croyance universelle de tous les peuples à l'immortalité de l'âme. Nous n'avons malheureusement aucun écrit touchant les conceptions de nos ancêtres préhistoriques; cependant, dans les tombeaux et dans les sépulcres anciens que l'on a découverts, on a trouvé des armes et des parures déposées à l'intention du défunt; ces usages prouvent bien que l'on croyait que les morts auraient l'occasion de se servir de ces divers objets. Enfin, encore de nos jours, chez les paysans de la Souabe, il est d'usage de mettre les sabots et le parapluie du défunt à côté de celui-ci dans sa tombe, afin qu'il puisse se garantir des ondées qu'il pourrait recevoir en faisant le grand voyage. En Chine, les parents montent sur le toit des maisons, ils appellent celui qui vient de mourir comme pour le sommer de revenir parmi eux. En Océanie, on interpelle vivement le cadavre dont l'esprit

veut aller dans un monde meilleur. L'habitude de croire que l'âme restait près du corps, pendant un certain temps, faisait que l'on déposait près du cadavre des aliments pour entretenir la vie physique de l'âme. L'usage du festin des funérailles chez les Gaulois, les Chinois et encore de nos jours, dans certaines contrées de la Bretagne, était motivé par cette croyance que l'âme du défunt assistait au repas familial avant son départ définitif pour le pays des ancêtres. On déposait également près du mort ses armes et son bâton afin qu'il pût entreprendre le grand voyage ; celui-ci était conçu de façons bien différentes selon les divers peuples et leur degré de civilisation. Chez les Egyptiens, on croyait qu'il fallait traverser des territoires infestés de bêtes féroces ; ces contrées étaient parsemées de rivières aux eaux bouillantes Pour parvenir au pays des ombres, chez certains peuples sauvages, il fallait traverser un pont fait de reptiles entrelacés ; cette conception d'un pont se retrouve chez les Mazdéens, puis dans l'Islamisme ; ce pont était étroit comme une lame de rasoir ; chez les peuples du Nord, il était représenté sous la forme d'un arc-en-ciel.

Mais, une fois ces difficultés franchies, lorsqu'on avait pénétré dans le pays des ancêtres, quelles étaient les conditions de la vie pour le nouvel arrivant ? Cette seconde vie avait beaucoup d'analogie avec la première, sauf la douleur et la mort en moins. Toutes les conceptions du paradis, chez les peuples sauvages, sont à peu près les mêmes ; elles reflètent le genre d'existence que l'on vient de quitter. Chez les Sioux, par exemple, peuple chasseur par excellence, les morts s'en allaient avec l'espoir de retrouver dans l'autre monde de grands territoires de chasse, où le gibier de toutes sortes se trouverait en abondance. Le Ciel de Mahomet est aussi purement matériel ; ce sont des jardins délicieux peuplés de houris toujours jeunes et toujours vierges. Mais où se trouvaient situés ces différents paradis ? Certains peuples ont cru que c'était vers l'Occident que se trouvait le pays des ombres. La Grèce, du temps d'Hésiode et d'Homère, avait placé son paradis dans des îles situées au couchant, îles fortunées où le printemps était éternel et dont les fruits délicieux et les fleurs étincelantes charmaient les sens. Les Fidgiens plaçaient ce lieu futur dans une île située très loin, très loin, qu'ils appelaient l'île Borotroo, mais au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, celle-ci s'éloignait. Cette île ne pouvait être atteinte pendant leur vie terrestre, la mort seule leur permettait d'y aborder.

On voit donc que toutes ces conceptions étaient purement matérielles ; ces peuples primitifs ne pouvaient imaginer d'autres jouissances que celles qu'ils connaissent ici-bas. Plus tard, on a cru que les âmes allaient en

dessous de la terre : la sépulture amena l'idée d'un lieu souterrain. Ces lieux étaient désignés sous le nom d'Hadès par les Grecs, d'Amenthis par les Egyptiens, de Schéol par les Hébreux et de Tartare par les peuples de l'Italie. Plus tard, lorsqu'on comprit la responsabilité humaine, et qu'alors il n'était plus possible de placer toutes les âmes dans les mêmes lieux, on établit une division entre ceux-ci, afin de séparer les âmes bonnes des mauvaises. L'Hadès fut divisé en Tartare et Champs-Elysées, l'Amenthis en demeures célestes et l'enfer, et le Schéol en Géhenne et en sein d'Abraham.

A une époque postérieure à celles dont nous venons de parler, on établit les divisions : du Ciel, de l'enfer, du purgatoire et des limbes. Nous savons que le Catholicisme fit descendre Jésus aux enfers. Plus tard, enfin, on prit l'habitude de brûler les corps. En agissant ainsi, on pensait que l'âme devait aller dans les régions supérieures. Les Indiens de l'Amérique du Nord croyaient que c'était par la voie lactée que les âmes se rendaient aux demeures célestes.

A ces époques d'ignorance, on considérait la terre comme une surface plane, on croyait qu'en dessous il existait des lieux inférieurs « inferi », d'où le nom d'enfers, réservés aux méchants ; puis, au-dessus de cette surface plate, il y avait plusieurs ciels translucides. Selon Ptolémée, il y avait sept de ces calottes qui toutes étaient parsemées de points lumineux : « les étoiles » lesquelles servaient à éclairer la terre. Voilà l'état dans lequel le christianisme a trouvé la majorité des peuples. Mais, depuis les découvertes astronomiques, les idées se sont considérablement modifiées ; on s'est tout d'abord demandé s'il y avait des lieux où l'on puisse souffrir éternellement (l'enfer du catholicisme).

Lorsqu'on sut que la terre est ronde, qu'elle tourne autour du soleil et que les étoiles ne sont que des soleils ou des systèmes planétaires, dans lesquels les planètes tournent comme celles de notre système autour d'un centre fixe, les idées changèrent totalement : la bible se trouvait en contradiction avec les découvertes de Galilée. De là naquit la lutte entre les défenseurs du dogme et les hommes de science, entre autre avec l'illustre Gassendi, que les gens d'Eglise voulaient dissuader de répandre les nouvelles théories dans les masses, car ces connaissances renversaient des enseignements regardés jusque-là comme sacrés. Aujourd'hui, grâce aux progrès des sciences modernes, on sait que les planètes sont des mondes habités ; notre terre n'est donc pas la seule privilégiée, elle n'occupe qu'un point dans l'immensité toute remplie de mondes et de soleils. Si depuis les grandes découvertes datant de l'époque de Galilée, la religion a perdu son caractère auguste, c'est qu'au lieu de désarmer

devant la science, elle a persévéré dans ses anciens errements, en ne voulant pas reconnaître les faits, qui seuls sont la base solide de toute théorie. Cependant, faut-il rejeter pour cela tous les enseignements des religions ? Non, car la morale est la même partout, ainsi que l'idée d'un principe créateur. Il nous faut donc conserver ces deux grandes idées : Dieu et la morale, mais nous ne devons pas concevoir Dieu comme un être cruel, arbitraire, punissant toute l'humanité pour la faute d'un seul de ses membres. Cette conception d'un Dieu, anthropomorphe doit être rejetée pour faire place à l'idée d'un Dieu principe de tout ce qui est, miséricordieux, plein d'un amour infini pour toutes ses créatures, en un mot le Dieu que Jésus nous a fait connaître Mais ces deux grands points acceptés, c'est-à-dire Dieu et la morale, ne suffisent pas pour nous apprendre ce qu'est l'âme, ni ce qu'elle devient après la mort.

La science matérialiste nous dit : Vous prétendez que l'âme est immatérielle, qu'elle ne tombe pas sous les sens, mais alors cette âme n'a pas d'existence propre ; pour nous, ajoutent-ils, l'âme n'est qu'une résultante de toutes les fonctions des organes du corps. Qui a raison, des matérialistes, ou des philosophes qui ont fait du principe pensant une flamme, une idéalité sans aucun corps réel ? Les uns et les autres nous portent à errer. Il n'y a que le Spiritisme qui puisse nous démontrer rigoureusement l'existence d'un principe pensant, différent du corps. Oui, c'est grâce au Spiritisme que l'on constate que l'âme est une réalité, qu'elle vit après la mort. Mais dans quelles conditions l'âme se trouve-t-elle dans l'espace après sa séparation du corps, c'est-à-dire après la mort ? Disons tout d'abord que les expériences sur lesquelles nous nous basons ont un caractère de certitude absolue. D'après les recherches de nombreux savants, entre autres par les beaux travaux de la Société de Recherches psychiques de Londres, les phénomènes d'apparition, de dédoublement ont été formellement constatés.

Ces faits ont d'abord été attribués à l'hallucination, mais cependant si, comme cela est arrivé, au moment où j'aperçois cette âme devant moi, un animal, un chien, par exemple, est en même temps impressionné, et si ce chien ayant connu de son vivant l'esprit qui se manifeste, saute de joie, aboie et s'élance au-devant de cette manifestation de l'esprit, pourra-t-on dire que le chien est également halluciné ? — Mais il y a plus encore, il existe aussi les preuves photographiques ; nous avons des plaques sensibles reproduisant l'image de personnes décédées ; ces plaques ont donc été impressionnées par quelque chose de réel, bien qu'invisible à nos yeux, voilà des faits indéniables. — Dernièrement, M. de Rochas a pu montrer que, sur un sujet magnétisé, il y avait un dégagement partiel de l'âme, que la sensibilité était extériorisée ; la preuve en est qu'en se plaçant der-

rière ce sujet magnétisé et en le pinçant à une certaine distance de son corps, le sujet ressentait l'action de ce pincement, tandis que si on pince le corps du sujet lui-même, celui-ci reste insensible à cette action. Ce dégagement de l'âme est plus ou moins parfait, il devient absolu lorsque la vie nous a entièrement quittés ; alors les éléments qui composent notre corps sont restitués à la terre, et notre âme retourne dans l'espace avec sa sensibilité, sensibilité établie avec certitude par les expériences précitées.

Mais nous avons encore d'autres preuves de la survivance du moi ; ces preuves, ce sont les nombreuses attestations d'apparitions qui se sont produites à toutes les époques. Si parmi ces témoignages il s en trouve qui soient douteux, d'autres, par les circonstances dans lesquelles ces apparitions ont eu lieu, et par l'autorité des personnages témoins de ces faits, ne peuvent laisser aucun doute sur leur authenticité. Peut-on, en effet, récuser le témoignage des Socrate, des Numa et des Jeanne d'Arc ? A notre époque de scepticisme, on a cru que la superstition et la fraude avaient seules pu faire croire à de semblables phénomènes.

Mais les faits spirites ont appelé l'attention des chercheurs, et ces apparitions qui, dans certains cas, se sont produites spontanément, ont pu ensuite être provoquées artificiellement par des médiums, c'est-à-dire par des personnes pouvant extérioriser une certaine quantité de force psychique ou nerveuse, laquelle permet aux êtres disparus de se montrer à nous. Ces êtres, on les a photographiés ; ce n'était donc plus de la superstition ! L'imagination n'était pour rien dans ces résultats obtenus ; les savants ont dû chercher une autre théorie pour expliquer ce nouvel ordre de faits. On a dit que c'était l'âme seule du médium qui s'était extériorisée temporairement. Mais on fut bientôt obligé de renoncer à cette explication, car l'expérience a prouvé que dans tous les cas de dédoublement, l'âme qui se manifeste est un décalque du corps qu'elle vient de quitter. De plus, il est arrivé qu'au lieu d'une seule apparition, il s'en est présenté, dans certains cas, deux, trois et même quatre simultanément, toutes différentes d'aspect et de sexe ; ce n'est donc pas l'âme du médium qui a pu donner naissance à ces êtres qui ne se ressemblaient en rien. Aksakof cite un certain nombre de ces faits. Nous avons pu les étudier au point de vue psychique, ces êtres qui ont fourni des renseignements établissant leur identité ; par exemple, le lieu qu'ils habitaient, l'âge auquel ils sont morts, leur profession et, chose plus remarquable encore, leur signature et des écrits qui offraient une écriture pareille à celle qu'ils avaient de leur vivant. Ces écrits reproduisaient leur style, les locutions qui leur étaient familières ; en un mot, tous les caractères qui prouvaient bien que c'était telle personnalité et non une autre qui se manifestait. Tout

cette série de phénomènes bien étudiés, prouve donc bien que l'âme n'a perdu aucune de ses énergies, aucune de ses facultés après la mort. Mais, comment cette âme peut-elle encore conserver sa personnalité et comment vit-elle au lendemain de la mort? La religion ne nous donne rien de certain à ce sujet ; suivant l'Eglise, nous devons, après la mort, aller soit dans le paradis, soitdans le purgatoire, soit dans l'enfer ou enfin dans les limbes.

D'après la religion, l'âme est considérée comme étant immatérielle, mais alors elle est comme une goutte d'eau qui va se perdre au sein de l'Océan, ou comme une bulle de savon qui, en crevant, va confondre l'air qu'elle contenait avec la masse de l'air ambiant. Dans ces conditions, l'âme perd toute forme, toute personnalité dans cette absorption : elle est donc comme n'étant pas puisque rien ne peut la différencier. Il en serait certainement ainsi si notre âme n'était pourvue d'une enveloppe fluide, appelée *périsprit* par les spirites. C'est cette enveloppe qui la différencie de tout ce qui l'entoure ; c'est grâce à ce périsprit que nous possédons pendant notre vie terrestre, et qui est formé de matière primitive ; c'est grâce, dis-je, à ce périsprit incorruptible, inséparable de l'âme qu'elle circonscrit et qui l'accompagne dans l'autre vie, que tous les événements de notre existence actuelle vont s'emmagasiner, et ce sera ce souvenir qui formera notre situation dans l'espace. Avec la philosophie et la religion, on ne peut admettre ce souvenir, puisque l'âme n'est pas individualisée après la mort.

Mais comment ce périsprit va-t-il conserver la trace de toutes nos acquisitions, de tous nos souvenirs? La science établit d'une façon irréfutable que dans la nature aucune énergie ne se perd ; toute force, même en agissant sur un objet inerte, se transformera peut-être, mais persistera à l'état de force. Prenons un exemple : Si, sur la lame bien polie d'un rasoir, on met un pain à cacheter, qu'après avoir soufflé sur le métal on enlève le pain à cacheter, aucune trace d'une figure quelconque ne se verra sur l'acier poli ; mais si l'on souffle de nouveau sur le métal, même longtemps après, l'image spectrale du pain à cacheter reparaîtra, et cela aussi souvent qu'on recommencera l'expérience ; ceci prouve péremptoirement que l'action d'une force sur un corps quelconque, modifie toujours ce corps dans un certain sens. Comme conséquence de ce principe, toutes ces sensations laissent une empreinte dans le périsprit, l'âme transforme ses sensations en perceptions,donc tout ce qui arrive à l'âme par l'intermédiaire des sens laisse une trace indestructible ; de même tous les phénomènes de l'esprit impressionnent à leur tour le corps ; dès que vous faites un travail cérébral quelconque, il y a une augmentation de chaleur

au cerveau, puis une surabondance dans les sécrétions. Schiff et Bearson ont fait à ce sujet des recherches très concluantes. Donc, tout travail, toute sensation, consciente ou non pour l'âme, toute sensation, dis-je, laisse une trace indestructible dans le périsprit.

Toutes ces données sont corroborées par des faits d'observation. On a su, par des noyés sauvés de la mort, qu'au moment de perdre connaissance, ces malheureux avaient vu, dans un laps de temps fort court, tous les moindres événements de leur vie se présenter à leur esprit ; on a pu également constater le même fait, c'est-à-dire le réveil instantané de tous les détails, même les plus minutieux de la vie ; chez des personnes qui avaient échappé à la mort, à la suite d'une chute faite d'une certaine hauteur, le phénomène s'était produit pendant la durée de la chute. Cela prouve bien qu'une sensation, quelque fugitive qu'elle ait été, a laissé sa trace dans le périsprit. — Autres exemples : M. Binet prend un sujet qu'il hypnotise. Il dit à son sujet : Vous avez cinq ans en ce moment, que faites-vous ? Le sujet retrace fidèlement ce qu'il a fait à l'âge de cinq ans : il joue à la toupie, par exemple ; s'il va à l'école, il commence à épeler ; en un mot, il retrace tous les événements qui lui sont personnels, et même ceux qui se passaient autour de lui à l'âge de cinq ans. Ensuite M. Binet place (toujours au moyen de l'hypnotisme) le même sujet à l'âge de dix ans, l'obligeant à revivre sa vie à cet âge ; le sujet raconte alors tous les faits vécus à l'âge de dix ans ; il répètera par exemple une fable apprise à cette époque, fera une dictée avec un assez grand nombre de fautes d'orthographe ; si l'enfant a été élevé à la campagne, il parlera le patois, etc., etc. ; en un mot, tous les événements qui se sont passés à l'âge de dix ans seront retracés avec fidélité, même les plus insignifiants ; tout est donc gravé au plus profond de notre être. M. Pitres et son école ont reproduit ces expériences un très grand nombre de fois. Donc, toutes les choses qui nous semblaient oubliées ne le sont qu'en apparence ; dans l'état normal nous n'avons guère présents à l'esprit que les faits qui nous ont le plus impressionnés, notre mémoire ne pouvant évidemment les retenir tous.

La mort, qui a pour but de séparer l'âme du corps, a également pour objet de donner à tous ces souvenirs, à tous nos actes passés une existence réelle, et de faire revivre les moindres faits qui semblaient tombés dans l'oubli.

D'après le spiritisme, l'âme n'est pas contenue dans le corps, comme de l'eau dans un verre ; elle est pour ainsi dire enchevêtrée dans le périsprit, lequel est pénétré pendant la vie de force vitale qui lui sert d'intermédiaire avec le corps, mais il n'y a pas contact entre lui et le corps, pas plus qu'entre la substance de l'aimant et la limaille de fer sur laquelle

agit l'aimant. A la mort, il y a comme un arrachement qui se produit entre le périsprit et le corps physique.

La plupart des esprits, interrogés après la séparation du corps, nous disent qu'ils sortent d'un sommeil qui s'était emparé d'eux et dont ils se sont éveillés peu à peu. Les sensations que l'esprit éprouve pour se détacher du corps matériel sont plus ou moins douloureuses, selon que la mort a été naturelle ou accidentelle. S'il y a eu longue vie, l'âme s'échappe du corps facilement, à la condition que l'esprit ne soit pas trop matériel ; cette libération n'est accompagnée en général que d'un trouble léger. Mais si la mort a été violente, comme dans les accidents survenus en pleine vigueur de l'être, la séparation du corps et de l'âme est toujours très pénible. Lorsque l'être est très matériel, ayant dans ce cas fixé de plus en plus son périsprit à son corps, le dégagement est très douloureux ; plus on accorde de pouvoir aux sensations grossières, plus l'âme a de peine à se séparer de ses sens, auxquels elle tient encore par des affinités puissantes.

Quelle est maintenant la position de l'âme dans l'espace, une fois dégagée du corps ? La situation de cette âme est fort différente selon la somme de bien ou de mal qu'elle a fait pendant sa vie. Dans le monde des esprits, notre situation sera rigoureusement déterminée par nos actes et nos pensées ; selon que nous aurons orienté notre vie vers le bien ou le mal, suivant le degré d'évolution de la conscience, nous en supporterons les conséquences. Dans ce monde spirituel, le périsprit sera vicié ou sain, l'âme sera donc heureuse ou malheureuse, d'après les actes et les pensées enregistrés par son périsprit. Autrefois on croyait que l'on comparaissait devant une puissance souveraine qui devait nous juger et que l'on espérait fléchir par des prières.

L'enseignement des esprits nous apprend que c'est notre conscience seule qui nous jugera ; tous les événements de notre vie se dresseront devant nous à la mort, et, selon leur valeur respective, ils porteront de bons ou de mauvais témoignages. — Parmi les esprits, il y en a qui sont tellement imprégnés de fluides matériels, qu'ils se trouvent comme dans un rêve ; ils voient bien les événements de leur passé qui se déroulent, mais pour eux c'est un mélange d'illusion et de réalité ; ils sont dans un état douteux, ne sachant s'ils font encore partie de la terre ou s'ils rêvent ; beaucoup ne se croient pas morts, ils parlent aux vivants et sont tout étonnés qu'on ne leur réponde pas. Cette situation peut se prolonger très longtemps ; ils en sortent cependant à l'aide des incarnés ou des désincarnés, qui leur font comprendre leur véritable situation. Ces esprits sont comme certains malades atteints de fièvre, il faut que celle-ci suive son

cours avant l'entrée en convalescence. De même l'âme a ses maladies morales causées par ses vices.

Nous ne devons nous en prendre qu'à nous mêmes de cet état plus ou moins pénible ; c'est nous qui nous punissons et non pas un tribunal quelconque. Il y a d'autres esprits qui sont dans une situation ni bonne ni mauvaise, ce sont les esprits errants. D'autres qui avaient sur la terre un penchant très prononcé, l'intempérance par exemple, ayant conservé ce vice dans leur enveloppe périspritale et ne pouvant plus le satisfaire, malgré leur ardent désir, éprouvent un supplice qui peut être comparé à celui de Tantale. Quant à ceux qui ont fait des efforts pour se conserver purs, qui ont aimé leurs frères, ceux-là sont heureux, ils portent le paradis en eux ; donc l'esprit est le propre artisan de son bonheur ou de son malheur, qu'il contient en lui selon qu'il a mérité ou démérité.

Ce monde spirituel existe-t-il réellement, dira-t-on? Oui, de même qu'il y a un monde physique, il y a un autre monde qui en est pour ainsi dire la prolongation ; il ne faut pas juger d'après les apparences qui, presque toujours, nous trompent ; la terre, qui semble immobile, court cependant dans l'espace avec une très grande rapidité. Le soleil, qui semble occuper dans le ciel différentes positions selon les heures du jour, est immobile par rapport à notre planète. Avant l'invention du microscope, qui aurait pu deviner l'existence du monde animal invisible ? Aujourd'hui, la science constate l'existence des fluides, car la lumière n'est qu'une vibration de l'éther, cette matière impondérable. Les fluides existent certainement, il y en a à tous les degrés vibratoires.

Nous ne pouvons concevoir ce monde fluidique que par ce que les esprits nous en disent, nous savons que ce monde pénètre le nôtre. A la mort, les esprits qui auront pu se dégager de toutes les ambitions et des vanités terrestres verront s'ouvrir devant eux des horizons merveilleux, splendeurs dont la terre est incapable de nous faire comprendre les aspects. Dans ce monde, l'âme aura la connaissance d'une infinité de choses qu'elle ignore ici-bas, le sens de l'esthétique s'affinera et se développera par d'autres conceptions que nous ne pouvons nous imaginer, dans notre incapacité de ne concevoir et de ne juger que d'après nos images terrestres, lesquelles ne peuvent être comparées avec ces états des fluides seulement assimilables à une lumière resplendissante qui ravit au suprême degré.

Quel monde idéal et merveilleux pour le savant qui peut pénétrer plus profondément les secrets de la nature et en poursuivre l'étude dans une sérénité que rien ne saurait troubler ! Mais surtout quelle joie intime et profonde de se retrouver avec ceux que l'on a aimés, à sentir leur nombre s'augmenter sans cesse, à goûter tous les plaisirs de l'esprit, à satisfaire

tous les rêves de l'imagination, à savourer les délices de l'amour dans sa forme la plus pure et la plus sereine.

Nous percevrons toutes ces jouissances non plus par les organes limités des sens ordinaires, mais par des moyens plus larges, par d'autres sens, ces perceptions devant avoir lieu à la fois par toute la surface du corps fluidique. Mais pour mériter toutes ces pures jouissances, il faut savoir élever notre âme ici-bas au-dessus de toutes les passions de l'orgueil, de l'envie et surtout de l'égoïsme qui engendre toutes les difformités morales. Alors seulement nous aurons mérité, en obéissant aux lois éternelles, ce bonheur qui grandira de plus en plus par des vies successives.

Telle est la réalité ouverte devant nous ; elle est plus grandiose mille fois et plus consolante que tous les mirages de nos illusions, car la nature immortelle et infinie ne fait que refléter l'infini de son Créateur vers lequel nous tendons dans une ascension ininterrompue et éternelle.

LE SECRÉTAIRE.

Partie Littéraire

NOUVELLE SPIRITE

Le lecteur n'acceptera que ce qu'il voudra de l'histoire qui va suivre : pour moi, je la crois vraie, sinon dans la forme, laquelle n'est que le costume dont nous revêtons nos types moraux, et que nous ajustons à notre goût, du moins dans le fond, que je considère comme un fidèle spécimen des sentiments humains qui sont éternellement les mêmes.

L'homme dont la vie nous fournit l'épisode que je me propose de vous raconter, était de ceux que vous avez pu rencontrer quotidiennement dans les rues de Londres, dans les parcs, dans les omnibus, sans remarquer en eux rien qui les distinguât des autres hommes.

Peut-être trouverez-vous étrange que je dépouille ainsi mon héros de tout accessoire romantique, pouvant jeter sur sa personne quelque éclat capable de rehausser l'étrange contraste du fantatisque et du réel que nous retrouvons en lui ; j'aurais pu le revêtir de la toge romaine au lieu de vous le présenter vêtu d'un simple *paletot* ; j'aurais pu le faire vivre aux siècles pleins de ténèbres et de mystères ; mais non, la vie est aussi vraie, aussi riche d'intérêt, d'événements dramatiques et de profonde spiritualité à

notre époque, dite prosaïque et matérielle, qu'aux siècles vus à travers les ombres du passé.

La vie de chaque individu n'est-elle pas un mystère ? Vous rencontrez un poète à l'aspect commun, dînant, soupant, parlant du beau temps, de la pluie et de l'état de l'Europe, comme un simple mortel, et le jour suivant, lorsque seul avec son livre, vous jetez les yeux sur ses pages silencieuses, les sentiments secrets de son cœur s'unissant aux vôtres, emportent votre âme dans une communion intime avec l'infini. Demain matin, vous serrerez la main d'un artiste, badinant, devisant sur des choses futiles, et l'après-midi, en contemplant son œuvre, vous vous sentirez transporté dans ce merveilleux monde idéal, créé par son génie, et où *les ombres du royaume des songes deviennent des réalités.* Toutes ces choses ne sont-elles pas autant de mystères.

Oui, certes, et aussi profonds, aussi étranges que les mystères des nécromanciens de l'antiquité.

Que le lecteur donc se rassure à l'endroit du *fantatisque*, et ne croie pas qu'il ne puisse exister d'après ses idées sur les choses naturelles, en me voyant choisir pour mon héros un homme de notre siècle sous tous les rapports. Il s'appelle... non, il aura un nom supposé, celui-là même que l'affligée reine Marguerite donna à son nouveau-né à Damiette : Tristan. Ce nom convient à cet homme, car il fut dans l'affliction. Va donc pour Tristan.

Il était miné par le chagrin ; quelle en était la nature ? Il est inutile de le dire, je le répète, vous pouvez le rencontrer chaque jour par les rues de Londres, et à ses vêtements râpés, à son pas lent et grave, à son œil qui ne regarde plus le ciel, mais toujours la terre, comme si là seulement était le repos qu'il attend, vous pouvez reconnaître un de vos semblables dont la vie a été remplie d'épines. Oh ! bénie soit votre main si elle n'en a enfoncé aucune dans son cœur ou dans celui de quelqu'un de ses compagnons d'infortune.

Tristan cheminait, par une douce soirée de juin ; aux champs, dans la prairie, c'eut été un temps délicieux, mais à Londres, cela augmentait sa mélancolie. Il suivait les rues obscures de la grande cité, dont la brise du soir ne venait pas rafraîchir l'étonnante atmosphère, et où avait disparu jusqu'au dernier rayon d'un splendide couchant; seule, une légère teinte dorée colorait encore le clocher de l'église voisine. Mais Tristan ne voyait ni lumière ni ténèbres, ses yeux étaient éteints et son cœur oppressé.

Après avoir traversé un gazon, il se trouva au bord d'un fleuve sinueux, qui reflétait alors, comme un phare, la lueur du couchant ; les yeux de

Tristan s'ouvrirent, il le vit et s'y serait précipité, comme un cerf fuyant la chasse s'élance vers un prochain asile ; mais il ne l'osa pas, il lui sembla que tous les passants lui criaient : « Homme où vas-tu ? »

La réponse à cette question n'appartenait pas au temps, mais à l'éternité. Il semblait à Tristan que tous les yeux étaient tournés vers lui et lui adressaient cette demande, et de quelque côté qu'il dirigeât ses pas, il ne pouvait les éviter.

Le jeune garçon qui passait en sifflant allègrement, la jeune modiste sautillant légèrement avec son paquet, paraissaient à son esprit troublé autant d'êtres accusateurs qui connaissaient son dessein et le tourmentaient. Pour leur donner le change, il se promena de long en large et il parvint sur le pont lorsque le soleil avait déjà disparu ; il prit un air désœuvré, regardant avec indifférence les autres oisifs qui s'amusaient innocemment pendant le crépuscule ; ses yeux s'arrêtèrent sur chaque barque, mais ses pensées suivaient le cours de l'eau et plongeaient de plus en plus au fond du lit du fleuve.

Qu'y avait-il là ?

Il ne pouvait se le dire ; il osait à peine le penser.

Tout ce qu'il sentait, c'est que ce devait être un lieu de silence, de froid et de repos ; il n'en cherchait pas davantage. L'azur même du ciel, se réfléchissant alors clairement sur la nappe limpide, l'importunait ; il avait besoin d'obscurité, que tout fût dans l'obscurité. Il ne voulait pas franchir les portes de cet asile du repos tant qu'un rayon de lumière s'y réfléchissait. tant qu'une voix humaine, un bruit du monde s'y répercutait.

Il sentait encore près de lui la voix joyeuse accompagnant le rire d'un enfant, et un rouge-gorge chantait sur les arbres voisins. Il voulait attendre que les arbres et les étoiles fussent les seuls témoins du grand changement qui allait s'accomplir.

Tristan s'assit sur le parapet du pont ; un passant le regarda, étonné de le voir là, et ne sachant se rendre raison de ce qu'il y pouvait faire. Tristan tira alors de sa poche un biscuit et fit semblant de manger. Une femme traversa le pont en ce moment, tenant par la main un bambin bien chétif qui regarda le biscuit avec convoitise. Tristan donna la bouchée de pain au pauvre enfant. « Maintenant, pensa-t-il, me voici créancier de ce monde pour une croûte de pain. » Et cette pensée éveilla en lui un amer sentiment d'orgueil.

La nuit se faisait plus profonde et plus sombre, et Tristan attendait encore. Une certaine somnolence, une espèce de torpeur sembla vouloir s'emparer de ses sens, et le rendre incapable de ce dernier effort qui aurait mis fin à tout ; un nuage se répandit sur ses yeux, à travers

lequel cependant il voyait encore les arbres s'agiter dans l'obscurité comme des fantômes, les étoiles scintiller au firmament, et au-dessous de lui les ondes couler tranquillement en murmurant.

Tandis qu'incertain encore il s'inclinait sur le parapet, il se sentit couler dessous, un frisson le saisit, il fit un effort involontaire pour se rejeter en arrière, mais inutilement ; les ondes l'avaient englouti et le terrible asile qu'il cherchait avait ouvert de lui-même ses portes pour le recevoir ; il n'était plus temps.

De même que dans certains rêves il nous semble quelquefois tomber dans un abîme sans fond, sans que cette sensation nous cause de peine ou d'effroi, de même Tristan se voyait enfoncer. Il lui semblait sentir le contact glacé des eaux qui l'enveloppaient de toute part, l'étreignant dans un mortel embrassement et cependant la séparation de l'âme et du corps ne lui faisait éprouver aucune espèce d'agonie ; il s'était attendu à une terrible lutte, mais il éprouva la même sensation que si un poids lui eût été ôté de dessus les épaules et que s'il eût quitté ses vêtements ; il ne pouvait croire à la réalité de son passage dans l'immortalité.

Bientôt Tristan se sentit remonter à la surface ; un faible souvenir lui rappela que ce phénomène avait toujours lieu en pareil cas, que l'eau soulevait le corps deux ou trois fois avant de l'engloutir tout à fait, et pour toujours, lui donnant ainsi une espérance de salut de la part du temps vain. Peut-être lui sera-t-il permis de revoir encore une fois le monde réel avant de passer dans l'empire des ombres, sur les bords duquel il était encore ; il ne pouvait se persuader qu'il eût déjà franchi les portes éternelles, par la raison qu'il possédait encore la faculté de sentir et de penser. Il entendait le murmure de l'onde, et il voyait à travers l'eau les étoiles briller.

Il se trouvait à la surface et voulait faire un effort pour sortir du sombre abîme ; il n'en était pas besoin... Avec la légèreté de la pensée, Tristan se sentit libre, et voltigeant au-dessus des eaux comme un oiseau, il connut alors le mystérieux changement qui s'était opéré en lui ; il vit qu'il n'était plus un Esprit vivant, mais bien une âme sans corps charnel.

Et il voltigea longtemps çà et là sur les ondes, ce qui donnait une singulière apparence de vie à cette chose qui avait été Tristan. L'esprit frisonna de nouveau en apercevant sa dépouille mortelle inanimée ; il vit clairement alors ce qu'était le délit d'homicide ; car, bien que ce fût son propre corps qu'il avait détruit ou voulu détruire, c'était toujours un homicide.

Comment avait-il osé rendre inerte et raide cette main qui aurait pu s'étendre pour aider ses semblables, qui aurait pu prétendre à tant d'étreintes

amicales ? Comment avait-il osé priver de la lumière ces yeux dans lesquels, trois heures auparavant, se réflétait l'image de la femme aimée, image qu'il portait gravée dans son cœur ? Comment avait-il osé jeter au milieu des algues du fleuve, les cheveux qu'elle caressait avec tant d'amour, ces lèvres qu'elle avait le droit de presser sur les siennes ? Oh ! c'était bien certainement un crime, un crime capital ; et lui, l'Esprit du mort Tristan, reconnut alors toute l'étendue de sa faute.

Séparé de sa forme mortelle, de cette chaîne qui, par le moyen des sens, l'avait détourné de tout mouvement généreux, l'âme reconnut en quoi et comment elle avait péché ; mais un reste d'égoïsme la dominait encore.

« C'était un monde sans cœur et plein d'amertume pour moi, pensa-t-il, » car l'Esprit de Tristan était toujours Tristan. « J'ai toujours cherché le bien et ne l'ai jamais trouvé ; mes amis m'ont laissé à jeun pour m'exciter à la bonté ; mon propre sang s'est tourné contre moi ; j'ai douté de l'amour, et n'avais-je pas raison ? Et à cette heure, quelle âme vivante pense encore à celui qui, cette nuit, s'est abandonné à l'obscurité du néant ? Que ne puis-je le savoir ? »

Et avec ce désir se réveilla en lui le pouvoir qu'il possédait comme esprit sans corps. L'ombre s'envola sur les ailes de la nuit au-dessus de la cité silencieuse, et se trouva à la porte d'une belle maison où, douze heures auparavant, Tristan avait éprouvé un léger déboire, un signe de mépris mal dissimulé, à ce qu'il croyait du moins ; et une satisfaction d'orgueil ranima son esprit lorsque, défiant tout pouvoir humain, tout obstacle d'étiquette sociale, il put pénétrer dans la pièce la plus retirée de cette maison. L'homme qu'il cherchait était là, assis à côté de sa femme.

Tristan n'avait jamais vu ce visage que dans les moments où l'expression en était rendue sévère par la fatigue et le soin des affaires ; il ne pouvait croire que ce fût le même homme qui se laissait aller, en cet instant, à un si doux sourire, ni que cette voix, s'entretenant alors d'affaires domestiques, fût celle qui avait résonné si durement à ses oreilles, au milieu des papiers et des livres d'un sombre bureau. Cependant ils étaient là tous deux, l'homme d'affaires, ordinairement froid et grave, et son élégante moitié, passant ensemble, d'un air content, la soirée en causeries intimes et affectueuses, car parmi les spectateurs de cette riche habitation, brillait aussi la petite lampe de l'amour conjugal.

La dame regarda sa montre.

— Mon ami, je crois que nous avons assez causé pour ce soir ; seulement, avant d'aller nous coucher, je voudrais bien savoir quelque chose de ce pauvre jeune homme qui est venu aujourd'hui pendant que nous étions à dîner dehors. Tristan, n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelait ?

— Oui, ce mauvais sujet dont l'orgueil est tel que l'on ne peut rien faire pour lui ; et cependant je voudrais l'aider, si je pouvais, pour l'amour de feu son père.

— Qu'est-il donc venu faire ?

— J'ai pu à peine le savoir, car il m'a retenu dans le salon, bien que je lui eusse dit de revenir demain, parce que j'étais très occupé en ce moment (et vous savez, Emma, combien j'ai été distrait toute la journée par la banqueroute de ce pauvre Villiamson !) Mais le jeune Tristan m'a parlé avec une telle hauteur, presque avec menace, qu'il m'a fait mettre en colère, et je lui ai dit qu'il ferait mieux de ne pas revenir tant qu'il n'aurait pas appris à parler plus poliment à son meilleur ami.

— Pauvre malheureux ! peut-être se trouvait-il dans la détresse, dit la dame avec douceur ; il avait l'air tout troublé, tout bouleversé lorsqu'il est passé près de notre voiture.

— A dire le vrai, je n'y ai pas pensé. Etourdi que je suis. Je voudrais à présent avoir attendu un peu ; mais il a un frère bien posé dans le monde et qui ne le laissera pas dans le besoin.

— Mais ne ferez-vous rien pour lui, Édouard ?

— Si, certainement, chère amie. Je me proposais de parler la semaine prochaine à MM. Hill et Vénable pour une place vacante chez eux, et, au lieu d'attendre, j'irai demain.

Pauvre Tristan, son père était un brave homme et je serais désolé s'il arrivait quelque mal à son fils, bien qu'il soit un peu entêté.

L'écho de cette voix complaisante resta comme un poids sur le cœur de Tristan, et celui-ci, convaincu par lui-même et déchiré par un sentiment de remords qui, comme un dard de sa conscience, le pénétrait par toutes les parties de sa forme spirituelle, reprit sa volée à travers l'espace.

L'esprit errait impalpable comme la paisible lumière de la lune qui éclairait alors les rues désertes ; il passait au-dessus de ces scènes que les pieds mortels de Tristan avaient traversées. A cette heure, aucun son produit par la Société humaine ne venait rompre ce calme solennel ; seuls les pas lourds d'un garde de nuit résonnaient sur le pavé, et lorsque ce garde se fut éloigné, une femme avec un enfant se traîna jusqu'aux marches d'une porte et s'y blottit.

Quand le garde repassa, elle essaya de se cacher, mais il la vit et lui demanda ce qu'elle faisait là, d'un ton moins sévère cependant qu'il ne l'eût fait pendant le jour.

— Oh ! bien vrai, que je ne suis pas restée à m'enivrer, non, bien vrai, monsieur, reprit la femme d'une voix affaiblie, car je n'ai pas mangé de

toute la journée, si ce n'est un biscuit qu'un pauvre monsieur a donné à mon fils et que j'ai partagé à nous deux.

Pauvre femme, dit le garde fouillant dans sa poche, j'ai ici un morceau de pain et un peu de fromage, et je veux me passer de manger demain matin. Mais ne restez pas plus longtemps à cette porte, bonne femme, car quelqu'un pourrait passer qui vous mettrait en prison.

— Que Dieu vous récompense, monsieur, dit la femme. Le monde est bien meilleur que l'on ne croit, je l'ai toujours dit. Mange, petit Gohnny, et prends patience ; le jour ne tardera pas à venir.

Le jour ne tardera pas à venir. Oh ! quelle profonde résignation ne renfermaient-elles pas les paroles de la pauvre et triste vagabonde.

Eh bien, l'esprit qui maintenant voyait et sentait tout cela, qui pendant sa vie avait méprisé le monde, s'était agité dans la misère, mais n'avait pas eu la patience d'attendre l'aurore qui n'aurait certainement pas manqué de luire aussi pour lui, qui, bien que pauvre, n'avait jamais manqué de pain, et quoique malheureux, avait trouvé dans sa misère le baume divin de l'amour ; qui, sans amis, n'avait jamais été entièrement délaissé, il avait cédé au désespoir comme un lâche, tandis que cette pauvre abandonnée marchait en avant avec patience, supportant la vie jusqu'à la fin.

L'esprit de Tristan éprouva un vif regret de ce monde, que dans son amertume il avait méprisé. C'était une création de Dieu et l'objet constant du sourire divin avec toutes ses misères. ses froideurs et ses peines, c'était toujours un monde béni.

L'âme de Tristan avançait, avançait toujours sans s'arrêter davantage sur les myriades d'Esprits humains renfermés dans cette citée livrée au sommeil, jusqu'à ce qu'il arrivât à une petite habitation très propre, située dans un des faubourgs. La dernière fois qu'il était sorti de cette maison, c'était avec la malédiction à la bouche et la rage au cœur, emportant avec lui l'écho de ces paroles de reproche : « Frère Tristan, j'ai été économe et vous avez été déréglé ; chacun doit penser à soi, et vous avez été un propre à rien ; je ne veux plus vous aider ; vous resterez ici encore une nuit, et demain vous chercherez du travail, à moins que vous ne préfériez jeûner. »

Et telle avait été la réponse terrible : « Non, mais je serai mort, et j'attirerai sur votre tête la malédiction de Caïn. »

Comment, après avoir été souillées du souffle de ces paroles. les roses qui décoraient le vestibule de cette maisonnette pouvaient-elles encore exhaler un si suave parfum, aux pâles rayons de la lune.

L'esprit de Tristan s'introduisit dans la chambre de son frère, dont l'attitude justifiait pleinement la conduite, car l'homme dormait aussi paisiblement que si le fils de sa mère eût été couché dans le cabinet qu'il

occupait depuis son enfance, et où le soir même, ils s'étaient entretenus bien avant dans la nuit.

Cependant, au bout d'un instant, le dormeur s'agita : sa respiration devint gênée, les veines de son front se gonflèrent et ses lèvres murmurèrent des paroles incohérentes :

— Tristan, vous êtes un vaurien, j'ai toujours été votre protecteur, toujours ; eh bien... allons, soyez bon et je jouerai encore avec vous.

Et un éclat de rire presque enfantin montra de combien d'années cet homme, depuis longtemps adulte, se reportait en arrière dans son rêve. Puis il murmura de nouveau avec un son de voix différent :

— Père, ne dites pas que je l'ai maltraité. Tristan doit maintenant penser à lui. Eh bien ! oui, nous sommes frères, c'est vrai, cher père, attendez seulement un instant et vous verrez que je le traiterai beaucoup mieux ; vrai, je le ferai. Allons, père, ne soyez pas fâché ; je vous le promets. Tristan donnez-moi la main. Ah ! mon frère, elle me glace le sang !

Et l'homme, saisi d'effroi, sauta au bas de son lit en dormant encore.

— Que je suis niais, murmura-t-il en cherchant à s'assurer qu'il avait rêvé. Mais en vérité, cet imbécile de Tristan m'a fait mettre aujourd'hui dans une colère que... mais voyons si le gars est rentré ; il sera sans doute d'une humeur plus tranquille. Holà ? Tristan, dit-il, en ouvrant la porte de sa chambre. Personne ne répondit. Il entra pour voir. Une crainte étrange s'empara de cet homme quand il vit la place vide. La menace qu'il avait entendu proférer le jour même, sans y faire attention, résonna alors à son oreille comme un avertissement venu de la tombe. Il éprouva un tremblement et s'assit sur son lit.

J'espère que cet étourdi ne se sera fait aucun mal, se dit-il ; cependant il était si en colère et si désespéré, je voudrais maintenant ne lui avoir point parlé comme je l'ai fait. Dieu veuille me pardonner s'il est arrivé quelque chose à ce pauvre enfant !

Il souleva le rideau de la fenêtre. La première lueur de l'aube se mêlait déjà à la clarté de la lune.

Cette mauvaise tête sera restée à se griser, pensa-t-il ; pourtant, je crois qu'il n'avait pas un schelling ; et de plus, il a toujours été assez sobre. Pauvre Tristan, que je voudrais le voir revenir.

Cet homme se recoucha, non dans sa propre chambre, mais dans celle de son frère, pensant qu'il serait plus à portée d'ouvrir prestement la porte. Il prêtait l'oreille au moindre souffle et il n'y eut plus pour lui de repos possible ; chaque murmure de la brise matinale agitant alors les chassis de la fenêtre, semblait lui crier comme la voix qui poursuivait Caïn : Homme, où est ton frère ?

Quand le jour parut, l'esprit du noyé se précipita sur son frère lorsqu'il le vit sortir en hâte de sa maison, le visage empreint d'une pâleur mortelle Ses bras, sans corps, auraient voulu se jeter à son cou ; cette voix sans son aurait voulu lui crier : « Frère, mon unique frère, pardonnons-nous mutuellement » ; mais il n'était plus temps, la mort s'était interposée entre eux et avait pour toujours fermé toute voie à la réconciliation.

L'âme traversa la première clarté du jour, avec la même rapidité que les ombres de la nuit ; le bruit matinal de la vie matérielle commençait déjà à troubler la tranquillité de la grande Cité.

Cependant, dans certaines rues écartées régnaient encore la fraîcheur et le calme de la nuit. Dans une des plus obscures de ces rues que la pauvreté semble visiter, comme un spectre, l'esprit de Tristan pénétra dans une chambre du dernier étage.

Elle était occupée par une jeune femme qu'en ce moment on n'aurait pas prise pour telle, car la fraîcheur de l'adolescence ne colorait point ses joues pâles et défaites ; elle s'était jetée sur son lit tout habillée, après une longue veille, ce qu'indiquait le dernier reste d'une chandelle dont la lumière mourante se mêlait encore au jour naissant.

— Elle peut dormir encore, soupira l'esprit ; et dormir d'un sommeil si paisible, si profond et si heureux ! ah ! son cœur à cette heure ne conserve déjà plus aucun souvenir de Tristan !

Et ce n'était pas vrai, car sur une petite table était la lettre qu'elle avait écrite pendant cette longue veille, veille dont les heures étaient cependant si précieuses pour elle, après les fatigues de toute une journée consacrée au pénible travail de l'enseignement.

« Pourquoi m'avez-vous quittée ainsi courroucé contre moi ? disait ce mot, souvenir d'affection. O Tristan délice de mon cœur, ma seule consolation dans ce monde, comment pouvez-vous dire que je ne vous aime pas ? Faut-il donc que je vous répète sans cesse combien, depuis tant d'années, mon âme vous a été entièrement consacrée, comment depuis l'enfance à la jeunesse, j'ai vécu avec la seule pensée de me rendre digne de vous, comment j'ai traversé les changements d'état, les découragements, la douleur avec un cœur pur et fort, soutenue par le seul espoir d'être un our votre femme ; et cependant lorsque vous m'avez proposé de prendre ce titre béni, parce que j'ai osé résister au cri de votre désespoir, vous dites que je ne vous ai jamais aimé ! Quelles furent ces paroles ? « Madeleine, le monde et le Destin, tout est contre nous ; défions-les, épousons-nous et mourons ». Et parce que j'ai hésité, vous aurez pris ce refus, non comme une preuve d'un prudent amour, mais comme l'indice d'un froid dédain.

« Tristan, vous avez dit que je vous méprisais, parce que vous êtes pauvre! mais je ne veux plus penser à ces paroles amères, filles du désespoir ; écoutez moi, cher ami, si pour avoir une seule maison et un seul nom à nous deux, la pauvreté nous oblige à attendre que nos cheveux blanchissent, j'attendrai, je travaillerai jusqu'à la vieillesse pour nourir votre fiancée, plutôt que d'épouser l'homme le plus riche et le plus titré de toute l'Angleterre. Et vous, Tristan, prenez courage! La vie n'est pas sans espérance pour ceux qui ont jeunesse et santé, je veillerai sur vous, je vous verrai vous relever pas à pas dans le monde ; mon amour réjouira votre cœur et vous donnera chaque jour de nouvelles forces, vous ne pouvez manquer de réussir, vous réussirez, Mon ami, mon véritable ami, venez près de moi demain — pardon, nous nous aimons l'un et l'autre ; je sais que je vous suis chère, mais vous êtes tout pour moi, Tristan, tout pour le cœur de Madeleine ».

Un déchirement de désespoir, plus terrible que tout ce que le cœur peu comprendre, que tout ce qu'une langue humaine peut décrire, se fit sentir convulsivement à la forme aérienne de l'Esprit. Le terme de son excursion était arrivé : il se sentit entraîné, au milieu d'un tourbillon d'obscurité et d'éclairs, au plus profond de la demeure des morts. Un sentiment d'immense angoisse s'empara de son cœur et l'enchantement fut rompu.

Tout cela avait été un rêve.

Tristan s'éveilla et se retrouva, au point du jour, gisant sur le parapet du pont.

Humilié et attendri comme un enfant, cet homme orgueilleux laissa ses larmes déborder et couler jusqu'à terre, et il bénit le sommeil qui, avec son rêve étrange et mystérieux, l'avait préservé du crime de suicide.

Tristan se dirigea tout droit chez lui. Sous le vestibule était debout son frère qui poussa un cri de joie en le voyant et courut à sa rencontre.

Où étiez-vous donc, paresseux ? Je me suis tourmenté comme un niais, à cause de vous.

Tristan reçut son frère et lui rendit une chaude étreinte de main, tandis qu'un tremblement agitait ses lèvres. La querelle fit place à la paix et à la concorde entre les deux frères.

L'un et l'autre avaient reçu cette nuit-là une sévère leçon.

Tristan trouva chez lui un message de la part du riche monsieur, lequel obligea le hautain jeune homme à s'écrier avec émotion : « Pardon, ami. »

Le soir, les deux bras de Madeleine entouraient le cou de Tristan, et leurs larmes se confondaient en tombant sur sa poitrine. Mais leur joie se mêlait au calme grand et solennel, annonçant qu'un grand changement s'était opéré en lui.

Quelques années après, Tristan se promenant un jour sur les rives du fleuve avec sa femme, lui raconta son étrange rêve.

Madeleine, dans sa sainte et féminine bonne foi, n'en douta pas un instant ; et tandis quelle se serrait contre son mari, ne pouvant retenir un frisson, ses yeux étaient levés au ciel et ses lèvres murmuraient une prière. « La vie est pleine de mystères, » dit-t-elle.

IGNOTUS.

Les Sœurs Jumelles

Le peuple roux des feuilles mortes
Tourbillonne vers le néant
Et déjà de vertes cohortes
Montent de ce gouffre béant.

A peine vient de disparaître
La fane, en un bruit d'osselets,
Qu'un nouveau monde vient de naître,
Tout un monde d'enfantelets :

Ce sont les gemmes verdissantes,
Espoir des prochaines saisons,
Les bourgeons, promesses naissantes
Des opulentes frondaisons.

Arbre éploré, qui te recueilles
Comme en un deuil, tu reverras
Ta génération de feuilles
Se pressant encore dans tes bras.

Ainsi dans la mort ce qui tombe
Refleurit en un jour nouveau :
Elle est l'universelle tombe,
Elle est l'universel berceau !

L'être naît le pied noyé d'ombre
Et le front doré de clarté,
Et des affres d'un râle sombre
Monte son cri de liberté !

Toujours la mort nourrit la vie,
La vie alimente la mort ;
Leur double figure asservie
Est la double face du sort ;

Vie et Mort sont des sœurs jumelles
Dont le labeur lié se suit :
L'une a le jour dans ses mamelles,
L'autre, en son sein, porte la nuit ;

Mais dans cette nuit elle enferme
Une étincelle qui luira ;
Dans la mort la vie est un germe
Et ce qui n'est plus revivra !

J. GAILLARD.

Spiritisme Expérimental

Séances d'Agen.

SÉANCE DU 2 OCTOBRE

Nous étions 24 personnes ce soir-là, et plusieurs assistants n'ayant pu trouver place dans la chambre, restèrent dans l'escalier.

Les phénomènes durèrent de 8 h. 1/2 à 11 h. 1/2. Sans entrer dans de longs détails, surtout pour les phénomènes maintes fois obtenus, nous dirons simplement, sans phrases, qu'après plusieurs coups frappés avec force dans plusieurs directions, le panneau du fond du lit fut violemment arraché et brisé dans son entier. Ce qu'un menuisier n'eût pu obtenir sans outils et seulement au bout d'un certain temps de travail, notre Esprit Frappeur le fit en moins temps qu'il n'en faut pour le raconter. Il aurait fallu assister à cette séance pour avoir une idée de cette puissance psychique que possèdent les êtres d'outre tombe : des coups terribles, des coups de massue précipités, l'arrachement violent des morceaux de panneau, la chute des planches sur le plancher, tout cela obtenu en 5 minutes, sans outils, les assistants faisant la chaîne et les jeunes filles assises à l'autre extrémité du lit. Avouez qu'il faut beaucoup de calme et de sang-froid pour assister à de pareilles manifestations, sans émotion et sans crainte.

Ceci soit dit en passant, on peut se rendre compte par là de ce qui peut arriver, des désordres graves ou accidents qui peuvent survenir dans ces soi-disant réunions de recherches, dans lesquelles ne règnent ni recueillement, ni sérieux, ni dignité et qui n'ont pour but que l'amusement ou un simple passe-temps.

Après 5 minutes de silence complet, le jeune médium voit les Esprits qui se présentent tenant des fleurs à la main. Tout à coup, les fleurs tombent de toutes parts sur chacun des assistants. La lampe allumée, nous en avons ramassé une grande quantité ; elles ont été distribuées aux personnes présentes.

La lumière éteinte, une flûte placée au pied du lit se met à jouer et à imiter les sifflets d'une locomotive; on entend au bas du lit, un ronflement de machine.

Mais ce fut bien autre chose quand un médium voyant placé près du lit, nous dit voir les Esprits cherchant à enlever les deux fillettes. Les médiums comprennent même à ce moment qu'elles ne touchent plus le lit, et annoncent elle-mêmes la lévitation.

Tout à coup, et rapide comme la pensée, Léonie la cousine d'Angèle est enlevée au-dessus du lit et transportée toute droite hors du lit sans point de contact. L'émotion éprouvée par cette fillette a été si vive, qu'elle n'a pupendant 5 minutes nous parler, tant ses sens étaient troublés; cependant les quelques exclamations qui lui échappèrent à l'instant précis du phénomène, nous montrèrent bien le changement de situation qui s'était opéré pour cette jeune personne. Elle avait donc été transportée dans l'espace par dessus le lit et se trouvait maintenant au pied de celui-ci et en dehors.

L'Esprit voulut essayer de remettre la fillette dans sa première place, mais il y renonça en présence de la trop forte émotion qu'elle avait éprouvée.

La séance obscure terminée, nous endormîmes un médium parlant et grâce à lui, l'Esprit Frappeur put nous expliquer les divers phénomènes qu'il avait provoqués; il adressa d'éloquentes paroles de remerciements aux deux fillettes et céda la place à un Esprit venu pour la première fois et qui se donne pour Alfred de Musset. Il nous dicta une charmante pièce de vers improvisée à l'honneur des médiums.

Ainsi se termina cette magnifique séance.

SÉANCE DU 11 NOVEMBRE

15 personnes environ assistaient à cette séance organisée en l'honneur du passage dans notre ville de deux médiums de Toulouse, Madame M. et M. D. Toutes les précautions prises pour écarter tout soupçon de fraude, on dispose 4 médiums de facultés différentes près du lit. Après la prière d'évocation, la séance est ouverte.

La lumière éteinte, nos amis se manifestent par les coups habituels produits dans toutes les directions; puis ce sont les marches favorites telles que la Marseillaise, Marlborough, Au clair de la lune.

Ensuite silence complet pendant 3 minutes, après quoi quelques fleurs nous sont lancées : roses blanches, roses rouges, héliotropes, etc.

Un accordéon et un flageolet avaient été déposés au pied du lit. Ces instruments sont enlevés dans l'espace et nous font entendre un concert charmant pendant une demi-heure.

A noter que pendant ce temps tous les assistants ont pu remarquer plusieurs lumières étincelantes sur plusieurs points de la chambre, lesquelles disparaissaient et reparaissaient alternativement.

Le reflet d'une de ces lumières n'a pas quitté la main d'un officier présent à la séance.

Un médium voyant remarqua parfaitement l'Esprit qui tenait l'accordéon et un deuxième Esprit frappant sur les clefs; ces deux Esprits se suivaient continuellement dans l'espace.

Il nous fut dit que l'Esprit qui tenait l'accordéon n'était autre que celui de la fille de Madame M., médium de Toulouse, laquelle de son vivant aimait beaucoup la musique. Aussitôt après avoir reçu cette réponse, cette dame se sentit touchée sur les épaules; on faisait même des efforts pour lui enlever sa capote. Puis les Invisibles se sont mis à souffler sur plusieurs personnes tout en secouant les rideaux comme pour rafraîchir la température de la chambre.

Ensuite la couverture du lit ainsi que les instruments sont projetés dans la salle et sur plusieurs personnes, mais sans leur faire aucun mal. Des remerciements sont adressés aux Esprits qui nous répondent par de longs applaudissements, puis ils se mettent à siffler fortement pour nous témoigner leur joie.

Après un moment de repos, les Amis de l'espace nous demandent de leur donner de quoi écrire. Nous allumons et disposons sur le lit du papier et un crayon. M. D. y met aussi sa carte de visite. Détail typique, aussitôt l'obcurité rétablie, par coups frappés, on nous fait comprendre que le crayon n'est pas taillé, ce qui était vrai.

Le crayon est remplacé et on entend tout aussitôt celui-ci glissant sur le papier avec une vitesse vertigineuse.

Quand ce fut fini, nous allumâmes et trouvâmes sur la feuille de papier cette phrase:

"JE N'AI RIEN FAIT A BORDEAUX PARCE QUE JE N'AIME PAS A ÊTRE COMMANDÉ" (Ceci est une allusion aux séances qui eurent lieu à Bordeaux fin octobre et au sujet desquelles nous avons cru bien faire de placer ci-après quelques réflexions).

La carte de visite déposée par M. M., portait cette inscription: "VOUS ÊTES UN AMI".

La séance reprise, le médium Angèle voit nos Esprits familiers déjà vus dans des séances précédentes, et en voit également de nouveaux. Une vision très particulière nous fournit une preuve irréfutable de la réalité du phénomène; c'est celle d'une dame qui apparaît au médium et dont un détail particulier le frappe immédiatement: cette dame a un œil blanc et se dit être la sœur d'un officier présent à la séance. Celui-ci reconnaît en effet par ce détail sa sœur, qui avait un œil dont on ne voyait que le blanc. Cet officier fait même observer qu'il n'en avait jamais parlé à personne de la Société et que toute l'assistance ignorait cette particularité.

La séance est ensuite levée après que l'esprit nous en a donné le signal.

SÉANCE DU 12 NOVEMBRE

Quelque temps s'était écoulé depuis nos dernières séances, sans compter celle qui précède, temps pendant lequel nos jeunes médiums eurent le loisir et la bonne fortune d'aller à Bordeaux faire une visite au Groupe Agullana et se prêtèrent à des investigations psychiques en compagnie de certaines personnalités, fort savantes, du reste, mais qui, parait-il, n'eurent pas toutes les satisfactions qu'elles se croyaient en droit d'en attendre.

Les phénomènes, en effet, ne se manifestèrent pas à leur gré, et furent loin d'égaler en diversité et en intensité ceux que nous obtenons à Agen.

Pour quelles raisons? C'est ce que je ne saurais expliquer *ex-professo*, n'ayant pour ma part nullement assisté à ces séances, et n'étant pas du reste initié aux dessins secrets de la Providence, pas plus qu'aux motifs qui guident la conduite des Esprits.

Cependant, je me suis laissé dire que ces recherches, entreprises un peu à l'aveuglette, sans plan, sans direction et sans but, ne brillaient rien moins que par leur caractère vraiment spirite. Pas de méthode, encore moins de principes fermes, de croyances vivaces chez ces hommes de science, qui, m'a-t-on dit, auraient voulu soumettre l'action des Esprits à leur fantaisie du moment, à leurs ordres; par suite, point de respect, point de vénération pour ces êtres d'outre-tombe, lesquels par le seul fait de la mort, nous paraissent, Esprits élevés ou Esprits inférieurs, avoir revêtu un caractère sacré qui commande par là le recueillement et la dignité de la part des évocateurs.

Il me semble que, si telle a été l'attitude des expérimentateurs bordelais en cette circonstance, (et il doit sans doute en être toujours ainsi), il me semble, dis-je, qu'on se méprend étrangement sur le vrai caractère du Spiritisme, que l'on fait fausse route, que ce ne sont pas là en un mot, les vrais moyens d'avancer dans la connaissance approfondie de la Doctrine et dans sa propagation.

Les Esprits ne sont aux ordres de personne et ne sauraient être traités comme des valets. Ils ne sont certainement pas dans la bonne voie, ceux, qui s'imaginent avoir le droit de les commander et posséder l'autorité nécessaire pour en être obéis. Ceux-là se préparent des déceptions qui, n'étant pas certains de l'existence des Invisibles et de leur puissance, et infatués de leur savoir, négligent dans ces observations les conseils de ceux qui ont vu et qui savent, et traitent ces soi-disant Esprits avec un sans-gêne et un dédain aussi marqué. — Telles me parait être, du reste, l'opinion d'Allan Kardec à ce sujet, lui qui désirait qu'on ne fît rien sans foi et recueillement, et qui souhaitait toujours qu'on étudiât sérieusement la théorie avant de passer aux manifestations physiques, *afin d'être dans de meilleures conditions* et de mieux apprécier les phénomènes.

Je soumets ces quelques réflexions à nos frères de Bordeaux, en leur donnant toutefois l'assurance que je n'ai pas entendu dans ce qui précède viser les personnes elles-mêmes, qui doivent évidemment rester en dehors de ces critiques, mais que c'est l'unique souci de la Doctrine qui m'a seul guidé.

Excusez cette digression un peu longue et arrivons à notre sujet.

Nous étions donc une vingtaine de personnes ce soir-là à la maison Fiancette; la chambre trop petite ne put contenir tous les assistants. Après l'évocation faite au milieu du plus grand recueillement, on éteignit, et bientôt après, des fleurs nous furent lancées. Cette grêle de fleurs dura bien 10 minutes (telles les étoiles filantes pendant une nuit obscure, sillonnent de temps en temps la nue et tombent attirées par la Terre). Nous eûmes: 2 roses blanches, 2 roses rouges, 3 héliotropes, 7 géraniums roses ou blancs, un œillet et un viollier.

Nous avions apporté pour la circonstance (sur le conseil de nos amis) divers instruments de musique que nous avions placés sur le lit, hors de la portée des fillettes. Il y avait 2 accordéons, un petit piano d'enfant, une trompette, un fifre, un petit tambour et un sifflet d'enfant attaché à un sac en beaudruche se gonflant par le souffle, enfin une boite à musique, boîte carrée de 20 cm. de long.

Après les apports de fleurs, ces instruments commencèrent à jouer l'un après l'autre, d'abord doucement, avec même un certain sentiment mélodique, puis, peu à peu, ce furent deux, trois, quatre instruments jouant à la fois, enfin une vraie cacophonie, un bruit assourdissant.

Puis un accordéon, ensuite le sifflet sont enlevés dans l'espace, et, se déplaçant avec une certaine vitesse, résonnent sans discontinuer.

Mais le fait le plus important a été celui obtenu avec la boite à musique. Les autres instruments se sont tus; ceux qui voltigeaient ont été reportés sur le lit par nos amis. Seule la boîte à musique, aux sons doux et harmonieux est transportée dans l'espace avec une vitesse vertigineuse, vole au-dessus de nos têtes, en jouant sans relâche. Et chose admirable, quand tous les morceaux que la boîte contenait furent épuisés, tous les les assistants purent entendre qu'on remontait dans l'espace la boite à musique. Les Esprits nous ont offert ce magnifique phénomène pendant 3/4 d'heure. — Détail curieux: dans l'intervalle, ils accrochèrent la boîte aux rideaux du lit dans une position assez élevée pour que les médiums n'y puissent atteindre. Ce fait fut constaté quand sur l'invitation des Esprits, nous allumâmes la lampe. — Il s'est même renouvelé plusieurs fois, tandis que dans les intervalles, ayant décroché l'instrument de cette position, les Invisibles continuaient à transporter l'instrument au-dessus de nos têtes.

Je dois ajouter que deux médiums voyants du groupe faisant partie de la

chaîne des assistants et placés près du lit, apercevaient fort bien les Esprits et suivaient tous leurs mouvements, soit qu'ils s'emparassent des instruments placés sur le lit, soit qu'ils les transportassent dans l'espace.

Si nous réfléchissons à ceci : que ces personnes, absolument dignes de foi, ont vu de la même manière et spontanément, cela peut être considéré comme un contrôle qui n'est pas à dédaigner.

Nos Amis terminèrent la séance par une curieuse opération.

A trois reprises différentes, ils nous dirent d'allumer pour pouvoir constater leur ouvrage.

Ils s'étaient plu à disposer les instruments dans un arrangement plus ou moins fantastique. La première fois, nous trouvâmes ceux-ci hûché sur le bord supérieur du panneau, l'un à la suite de l'autre et dans des positions d'équilibre bien instable. — C'était une fantaisie assez drôle qui nous fit rire de bon cœur.

La deuxième fois, ils étaient au pied du lit, contre le panneau et serrés les uns derrière les autres, dans une situation vraiment comique.

Enfin, la troisième fois, nous les trouvâmes au milieu du lit, tous placés les uns sur les autres en pyramide, les plus gros formant la base. — Nous ne pûmes nous empêcher d'applaudir à ce tour de force exécuté dans l'obscurité en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. — Comme auparavant, les médiums voyants pouvaient observer tous leurs mouvements et nous prévenaient de ce que faisaient nos Amis.

Quant aux deux fillettes, assises à la tête du lit, elles n'ont pas bougé ; de cela *nous nous en portons garants*. Et puis, quelle adresse ne leur aurait-il pas fallu, en supposant que ces divers phénomènes fussent leur œuvre, pour, non seulement, jouer de tous ces instruments à la fois, mais encore les transporter dans l'espace, et leur donner ensuite en si peu de temps de telles positions d'équilibre.

Nous nous séparâmes tous profondément émus, non sans avoir vivement remercié nos chers amis de nous avoir donné de si belles manifestations.

Je termine en souhaitant vivement que partout s'établissent des centres de recherches animés du vrai souffle spirite, en vue du développement et de la propagation de plus en plus rapide de la Doctrine.

Veuillez agréez, Monsieur et cher F. E. C. avec le salut cordial des Membres du Groupe agenais, mes bien fraternelles salutations.

G. TIBLE.

Spiritisme expérimental

Dijon le 12 décembre 1897.

Mon cher Monsieur Delanne,

Permettez-moi de vous adresser ces quelques lignes ayant rapport au spiritisme expérimental, et de vous exposer un fait, qui, s'il n'est pas

fort rare (le livre de Mrs Gurney, Podmore et Myers en donne tant d'exemples) a du moins, le charme de l'actualité.

Vous me connaissez personnellement ; je ne prendrai donc pas de précautions oratoires pour établir que j'expose un fait d'une scrupuleuse exactitude, sans le moindre souci de la partie littéraire :

J'expérimente chez moi, mon ami Cram, chez lui, et, contrairement à la théorie dite occulte, qui veut que l'expérimentateur conserve précieusement, pour lui, le résultat de ses expériences, nous nous communiquons nos impressions, de sorte que l'un profite du travail de l'autre. Mon ami ne s'est jamais trop rendu au spiritisme pur et simple ; et il est de fait que nos récentes expériences tendraient à lui donner raison parfois. Mais je m'éloigne du sujet et j'y reviens. Il fallait cependant, pour l'intelligence de notre récit, établir notre état d'esprit touchant les phénomènes spirites ou occultistes, je ne tiens pas au terme.

Or, comme d'habitude, un de ces derniers jours, j'entre chez mon ami et je me demande quel peut bien être le motif de sa gaieté et de sa physionomie moqueuse.

« Eh bien, me dit-il, cette fois c'est fini, j'en ai assez du spiritisme ;
« décidément c'est ridicule, et j'en reviens nettement à mes premières
« idées : il n'y a dans tout cela que force et effets de la volonté, double
« vue, magnétisme, hallucination au besoin, etc., mais de spiritisme,
« point. Tu parais surpris de me voir aussi joyeux, n'est-ce pas, et tu te
« demandes pourquoi ce rire ; je ris de moi-même et tu vas voir s'il n'y a
« pas de quoi : hier soir, je me suis livré à une expérience ; mon médium
« était endormi, quand je vois apparaître, qui ? Monsieur B..., que nous
« connaissons beaucoup tous deux, qui est probablement en parfaite
« santé, comme toi et moi et qui, commerçant en notre ville, habite à
« 800 mètres de chez moi. Pas de doute, dans ces conditions, une appari-
« tion est impossible, n'a pas raison d'être et, comme d'autre part, j'ai
« bien réellement vu, il me faut dire : hallucination ». Ce fut certainement aussi ma façon de juger la chose. Bref, la journée se passe sans incident et voilà que le lendemain, brusquement, au cours de la conversation, un M. Roux, mécanicien, place Darcy à Dijon, me lâche ces mots : « A propos ce pauvre monsieur B,.. est parti bien subitement ». Comment parti, mais où ? « Mort parbleu, tenez écoutez les cloches, ce doit être en son honneur ».

Je me précipite chez mon ami : rien de nouveau, lui dis-je ? « Non ». Mais enfin tu ne sais pas encore que Monsieur B.,. est mort avant hier soir, subitement. Alors je vous assure que, pendant un instant, mon am eût pu faire pendant à la femme de Loth ; s'il n'était pas changé en statue de sel, du moins il était pétrifié.

Voilà un fait. Veuillez agréer, cher monsieur Delanne, mes bien sincères et cordiales salutations. M. GRANDJEAN.

OUVRAGES NOUVEAUX

SCIENCE ET FOI (1)

Voici un résumé encyclopédique de tout ce qui touche à l'occulte, c'est-à-dire à la vie interne des êtres et des choses. L'auteur s'adresse à la foule : le début le laisse entendre. Et tout d'abord, en effet, c'est le brave homme de toutes les conditions, mais le brave homme suffisamment lettré, qui est censé assister à une série de conférences. On lui présente la nature, les lois naturelles connues, puis on passe aux lois naturelles inconnues... pour le brave homme. Qu'est-ce que la vie, qu'est-ce que la mort ? Du mouvement et de l'animation, puis une transformation de ce mouvement et un mode nouveau d'animation.

Viennent ensuite des considérations sur les nombres, sur l'infini mathématique, sur la multiplicité qui se résout par l'Unité. Tout dans la nature, autour de nous, nous révèle l'unité de conception.

Vient ensuite une étude raisonnée, bien que rapide, sur le langage, sur la thérapeutique, sur l'histologie.

Tout est passé en revue, tout est méthodiquement traité. L'auteur nous fait passer du fait connu au fait inconnu, de la loi à la cause, logiquement, par le procédé inductif et l'analogie.

Positivisme et mysticisme, matérialisme et spiritualisme, tout est concilié dans une finale synthèse.

C'est le temple de Salomon qu'a tenté de reconstituer l'auteur. Il a senti que les deux colonnes, science et foi, peuvent seules le soutenir.

Il y a sans doute bien des idées que tous les lecteurs ne partageront pas ; l'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire un évangile, mais simplement d'exposer des données positives qu'il rattache à des hypothèses vérifiées ou à vérifier.

En tous cas, il est de bonne foi, et à ce titre, il a droit au respect.

De plus, il est un conciliant ; il évite tout froissement ; toutes les croyances sont légitimées, tous les cultes sont bons. Il s'agit, avant tout, d'être sincère, et l'auteur est sincère.

Disons en terminant que, tout en ayant l'air de s'adresser au gros public, l'auteur pénètre jusqu'à la moëlle de l'ésotérisme, trop parfois, et c'est en cela que son ouvrage sera peut-être moins vulgarisateur qu'il ne l'aurait désiré. Le public qui *pourra* le lire, devra être suffisamment *écorcé*, pour me servir du mot de l'auteur.

ALBAN DUBET.

INTRODUCTION AU SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL MODERNE

PAR M. T. FALCOMER, LEYMARIE, Editeur.

La traduction française de ce remarquable ouvrage a paru à la librairie Spirite et nous sommes heureux de signaler au public ce travail aussi savant que consciencieux. L'auteur a profondément étudié le Spiritisme, aussi bien dans sa partie expérimentale que dans sa philosophie. Aussi l'exposition qu'il en fait est claire et

(1) Mansuy, auteur. Prix 5 fr. S'adresser à l'auteur-éditeur à Meaux. 390 pages.

méthodique. Avant d'aborder la démonstration de l'immortalité, il étudie l'âme humaine au moyen des découvertes contemporaines qui nous font connaître des états que n'avaient pas soupçonnés les anciens philosophes.

Le magnétisme est un instrument qui nous permet de placer le sujet pensant dans des situations particulières, qui révèlent des facultés autres et plus étendues que celles qu'il possède pendant la veille.

« Le sens externe, dit M. Falcomer, qui fonctionne plus particulièrement dans l'état de veille, comprend les cinq sens ; avec le cerveau leur réceptacle commun, il sert de projection phénoménique au sens interne.

« Le sens interne, au contraire, fonctionne pendant le sommeil en général et fonctionne inconsciemment, d'ordinaire, puisqu'on perd le souvenir au réveil, à moins que ne survienne la suggestion ou autre chose. A l'aide de ce sens, l'homme se connaît donc lui-même et connaît ses semblables spirituellement.

« Le sens intime, enfin, unit l'homme incarné au monde ultra-physique ou supérieur, demeure des êtres désincarnés ; il sert à ces derniers de moyen de communication entre eux ».

Ces théories ne sont pas des hypothèses, des raisonnements mystiques, elles sont fondées sur l'expérience ; le magnétisme, l'hypnotisme montrent que la double vue, l'extase, la prévision de l'avenir, la transmission de pensée, la télépathie doivent entrer dans la philosophie moderne, car ce sont des facultés inhérentes à l'âme humaine.

Lorsque les médiums servent d'intermédiaires entre le monde des Esprits et le nôtre, alors on se trouve en face d'un nombre prodigieux de phénomènes aujourd'hui bien constatés. Ce sont des apparitions de morts, des tableaux fluidiques, des faits d'écriture directe, des sons ou des paroles entendus dans l'air, des apports, des matérialisations d'objets, des lévitations, des possessions, des photographies spirites, etc., etc.

« L'ensemble de tous ces faits est dominé par une théorie de beaucoup plus scientifique qu'aucune autre, parce qu'elle les explique tous d'une façon naturelle, simple et rationnelle ; c'est la théorie du Spiritisme.

« Cette théorie semble nouvelle, mais elle ne l'est pas en réalité, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être contredit, qu'Emmanuel Kant en eut l'intuition et qu'Allan Kardec la popularisa, en la traitant magistralement, au triple point de vue expérimental, philosophique et moral. Malheureusement, elle a été en butte et elle l'est encore, à une critique acharnée, au point de vue de l'examen expérimental, de l'explication des faits, de leur application à la vie sociale et religieuse et enfin du témoignage personnel. Toute autre théorie moins scientifique aurait été anéantie sous les coups terribles que lui portèrent les matérialistes, les panthéistes et les anciens spiritualistes eux-mêmes. Les églises et les académies orthodoxes la combattent en même temps (bien qu'elle cherche la conciliation), parce qu'elle projette sur eux une lumière qui révèle au monde la mauvaise foi des unes, l'ignorance des autres et l'orgueil de toutes. »

L'auteur montre bien la puissance de cette doctrine qui a réduit successivement au silence les hommes les plus savants qui avaient tenté de la combattre. C'est Aksakoff qui répond victorieusement à Hartmann ; à Buchner on oppose Reichenbach ; Wallace lutte contre Sidgwick ; Young est battu par Gardy ; Chiaia défie Lombroso et l'oblige à reconnaître la réalité des phénomènes !

C'est travailler à l'union de la science et de la foi que de répandre ces doctrines

si logiques et si bien établies. Le Spiritisme est libre de toute entrave et progressif en raison du progrès de la science. Il veut conquérir la société tout entière et fort de son indépendance, il repousse quiconque voudrait le lier à un culte, à un système scientifique ou à ce qui n'est pas absolument conforme à la vérité.

Pour tous ceux qui veulent étudier ces phénomènes si nombreux et si variés, le travail de M. Falcomer sera d'une incontestable utilité. Nous souhaitons qu'il ait le succès qu'il mérite si bien, tant pour la science et l'érudition, que pour la courageuse affirmation de sa croyance faite par l'auteur.

IDÉES SAUGRENUES D'UNE VIEILLE TÊTE

Par PAUL GRENEL, Leymarie, Editeur.

Ce roman philosophique qui a été si apprécié par nos lecteurs, vient d'être publié par la librairie des sciences psychologiques. On goûte à nouveau un véritable plaisir en lisant tout d'une traite ces remarques si fines, ces critiques justifiées de notre société moderne. Dans un style attrayant, l'auteur nous fait assister à la déconvenue de la famille Baillardise, qui n'avait pas hésité à projeter l'internement de l'Oncle Brutus pour s'emparer de sa fortune. La jeune épouse de Nicaise l'abandonne quand elle ne peut plus satisfaire ses goûts de luxe, c'est la moralité qui se dégage de son éducation faussée.

Les enseignements du Spiritisme y sont présentés avec une grande habileté et une force de logique qui ne laisse rien à désirer. Paul Grendel est un des plus vaillants défenseurs de nos idées, et dans ses ouvrages toujours si intéressants, il sait montrer combien notre doctrine est un ferme soutien pour supporter toutes les déceptions de la vie. Nous voudrions voir ses romans dans toutes les mains, car ils joignent au charme profond de la narration les saines vérités spirites sur la vie future, qui ont tant besoin de pénétrer dans les masses.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Le numéro du 25 décembre dernier contient une intéressante communication sur des *photographies obtenues sans lumière*.

Dans une récente communication à *La Royale Sociéty* de Londres, M. *Russell* décrit ses expériences sur l'influence exercée dans l'obscurité par certains corps sur la plaque sensible.

Opérant avec le mercure, le zinc, le magnésium, le cadmium, le nickel, l'aluminium, le plomb, le bismuth, l'étain, le cobalt et l'antimoine, M. Russel a constaté que tous ces métaux, après une exposition d'une semaine dans l'obscurité près d'une plaque sensible, produisaient un effet distinct sur cette plaque, tandis que l'or, le fer et le cuivre n'ont qu'une action très légère. L'action constatée ne serait nullement due à une action de contact, car une surface polie de zinc, comportant des dessins, gravés donne une image distincte de la gravure, sans contact avec la plaque sensible et même quand elle est séparée de celle-ci par une mince pellicule de gutta-percha ou de celluloïde. L'opération répétée avec des métaux enduits de vernis copal donne d'ailleurs des résultats peut-être plus distincts encore.

Il a été constaté que des boîtes en carton pour pilules émettaient aussi des radiations actives, surtout pour les variétés communes en carton de paille. Le bois, vert ou sec, est dans le même cas : une branche de jeune mélèze a donné une excellente image montrant les différentes couches du bois et de l'écorce. Le charbon de bois, également actif, perd cette propriété quand il a été chauffé plusieurs heures dans un creuset clos.

Les résultats obtenus avec les encres d'imprimerie sont très intéressants. Dans beaucoup de cas, il n'y a pas d'action du tout ; dans d'autres cas elle est au contraire très remarquable et donne d'excellentes reproductions des impressions.

Nous trouvons dans le N° du 1er janvier 1898 une expérience curieuse sur *la mémoire des poissons*, due à M. Moebins. Celui-ci mit un brochet dans un aquarium avec de petits poissons que « le requin des eaux douces » croquait à plaisir. Quand l'animal se crut bien établi dans son petit empire, l'expérimentateur introduisit une plaque de verre entre lui et les poissons. Dans les premiers temps, le brochet fit des efforts désespérés pour atteindre les objets de sa convoitise. Il se heurtait avec fureur contre l'obstacle invisible et restait souvent étourdi et comme mort de la violence du choc. Peu à peu, l'avidité cédant à la douleur, il se résigna à laisser ses victimes en paix.

Au bout de trois mois, la plaque de verre fut enlevée ; le brochet put alors circuler librement. Mais, chose étrange, jamais il ne toucha plus aux poissons que sauvegardait autrefois cet obstacle. L'idée d'une souffrance, sans cause appréciable à ses sens, avait tellement pénétré son cerveau, qu'il n'osait plus s'approcher de la proie défendue par de tels souvenirs. Cette expérience, facile à renouveler, met hors de doute l'existence d'une mémoire moins grossière que celle due au retour périodique d'une proie, et montre que cet animal si inférieur est cependant capable de modifier ses instincts, par l'association des idées.

La Revue Spirite

contient des détails sur la croisade anti-spirite poursuivie aux Etats-Unis. C'est une armée qu'on a mobilisée pour nous combattre ; elle se compose de 2000 ministres protestants et de 2000 laïques, ayant plus de 200 journaux religieux pour les défendre. Pauvres gens ! ils s'imaginent qu'à notre époque il est possible d'entraver la marche du progrès. C'est une illusion qu'ils perdront bien vite, car les spirites convaincus ne changeront pas d'avis et les sceptiques seront amenés, par le bruit fait autour de la doctrine, à s'en occuper. Or c'est précisément ce que nous souhaitons, puisque tous les chercheurs sérieux sont devenus des adeptes, le nombre de nos adhérents ne pourra qu'augmenter et tout ce grand déploiement de force, finalement, tournera à notre avantage. Quant à la possibilité de prendre des mesures coercitives pour empêcher les réunions spirites, cela nous semble de la haute fantaisie.

A lire aussi l'article sur des manifestations médianimiques spontanées qui ont lieu à Varsovie. Une bonne, au service de trois jeunes ingénieurs, est le médium inconscient auxquels sont dus des mouvements d'objets mobiliers, tables, chaises, et des bruits de sonnette, coups frappés violemment, etc. L'intelligence invisible qui produit ces bruits, correspond par coups frappés avec les ingénieurs. Toutes les précautions ont été prises pour s'assurer qu'on n'était pas en face d'une supercherie, c'est ce qu'il faut toujours faire lorsqu'on expérimente dans les maisons hantées.

La Tribune Psychique

A propos du procès intenté par les héritiers de Madame Allan Kardec à M. Leymarie, ce journal, organe de la *fédération spirite universelle* et du *comité de propagande* nommé par le congrès de 1889, insère la déclaration suivante : « Mme Allan Kardec, décédée en 1884, se conformant aux instructions publiées par son mari avant de mourir, laissa toute sa fortune à une société anonyme constituée pour la propagation de la doctrine spirite. Une héritière unique, Mlle Thierce, contesta cette disposition testamentaire, mais abandonna ses droits moyennant une somme de 20500 francs.

« Les choses étaient restées ainsi, lorqu'un arrêt rendu en 1893. dans une affaire Guérin, déclara ladite société incapable d'acquérir par testament. S'appuyant sur cette décision, les héritiers naturels de Mme Allan Kardec demandent l'annulation de ce testament. A cette occasion, plusieurs journaux ont affirmé que M. Leymarie était le chef reconnu des spirites en France. *Le Comité de propagande* et *la fédération spirite Universelle* déclarent que M. Leymarie, qui n'est qu'un commerçant, ne fait partie d'aucune société spirite. Et comme la donation d'Allan Kardec n'a jamais reçu la destination à laquelte elle était spécialement affectée : c'est-à-dire à la propagation de la doctrine et au soulagemeut de ses adeptes infirmes ou trop âgés, il est parfaitement indifférent aux spirites que ces biens soient entre ses mains ou retournent aux héritiers naturels. »

Nous lisons aussi dans ce numéro un bon article de M. Aviron sur la nécessité de développer des médiums, pour convaincre les incrédules par les faits.

Le Progrès Spirite

répond à une lettre de M. de Massüe, au sujet de la réincarnation. L'auteur de la lettre dit que les Juifs n'ont jamais compris la résurrection dans le sens de la réincarnation de l'esprit. C'est bien à la *résurrection de la chair* qu'ils croyaient. Allan Kardec a donc eu tort de dire « que les Juifs désignaient par le mot *résurrection* ce que le Spiritisme appelle plus judicieusement : *réincarnation.* » M. de Faget répond que la résurrection de la chair, dans son sens absolu, serait une dérogation aux lois de la nature, et que c'est la réincarnation qu'il faut entendre par ce mot, car elle est conforme à ces mêmes lois.

Ce serait fausser la foi jusqu'à l'abandon de la raison que d'admettre la restitution intégrale d'un corps dont tous les atomes ont été dispersés par la décomposition et qui ont servi à en composer des milliers d'autres. Il y a là une impossibilité physique contre laquelle protestent l'expérience et la raison. Mais si l'on connaît l'existence du périsprit, on peut admettre la renaissance dans une forme nouvelle, puisque le type fluidique n'a pas été altéré par la mort.

La Renaissance morale

continue la publication des communications reçues. Dans les prochains numéros les auteurs invisibles se proposent d'étudier les conditions générales auxquelles sont reliés le bien, le mal et le bonheur. Actuellement un nouveau chapitre commence, il est relatif à l'assimilation entre le périsprit et l'intelligence et les rapports du périsprit avec le monde physique.

La Paix Universelle

publie un bon article d'Amo sur la nécessité d'ouvrir le cœur et l'intelligence en vue du développement intégral de l'être humain. M. Sylvestre fait aussi un chaleureux appel à la solidarité pour défendre le magnétisme, attaqué dans la personne

du magnétiseur Mouroux, d'Angers. Nous nous unisssons de tout cœur à notre frère pour recommander aux spirites d'appuyer moralement et financièrement ces revendications. Nous devons toujours être du côté de la justice et de la liberté. Or ce serait un criant abus d'interdire à ceux qui en ont le pouvoir, la guérison de leurs frères. Les médecins n'ont qu'un droit : celui d'empêcher que l'on ordonne des médicaments, mais que l'on communique une partie de sa vie à un être souffrant qui en a besoin, c'est ce à quoi personne n'a le droit de s'opposer. Autant vaudrait défendre de donner à manger à qui meurt de faim ! M. Bouvier a ouvert dans la *Paix universelle* une souscription et toutes les oboles seront reçues avec reconnaissance.

Notre ami M. Bouvéry, publie un bon article en faveur de la puissance des faits. Au sujet du christianisme et de sa propagation il dit fort justement : « La meilleure preuve que ce sont bien les *faits scientifiques* produits par Jésus qui ont permis au christianisme de triompher, c'est que non seulement les successeurs du sublime Nazaréen se gardent bien de les passer sous silence, mais c'est qu'ils essayent à leur tour de « faire des miracles » et, lorsqu'ils ne peuvent y parvenir, ils en *inventent.* »

Le Spiritualisme moderne

tel est le titre du nouveau journal qui vient augmenter le nombre des défenseurs du Spiritisme. Nous souhaitons bonne chance et longue vie à ce nouveau confrère. M. Baudelot, qui en est le directeur, affirme sans réticences sa croyance spirite. « Nous aussi, dit-il, nous avons eu notre chemin de Damas, où notre timide lâcheté a été terrassée, notre foi confirmée, notre espérance spiritualisée et notre charité ennoblie par l'amour. »

Nous remarquons de beaux vers : *Appel suprême* de M. Fabre des Essarts et un appel à l'amour pour le salut du monde qui se rapproche des vues d'Amo.

La Lumière

consacre presque tout son numéro à l'étude des prophètes d'Israël. Il y aurait un travail bien remarquable à faire sur le prophétisme dans l'Antiquité et l'on pourrait constater que chez tous les peuples, il s'est trouvé des hommes inspirés par les Esprits pour guider l'humanité dans sa marche hésitante.

L'humanité intégrale

publie la liste des adhésions nouvelles aux phalanges internationales d'harmonie intellectuelle. M. de Rienzi fait des réflexions très justes sur le suicide. Il constate que beaucoup de ceux qui quittent la vie sont des désespérés qui espèrent touver dans la mort la fin de leurs souffrances. Mais s'ils savaient sûrement que le néant n'existe pas, la certitude de la survie détruirait en eux les germes de la désespérance.

Ce numéro contient des effluviographies intéressantes dues aux recherches de M. Colomès juge à Saint-Etienne. Grâce à un dispositif ingénieux, qui consiste à superposer deux plaques dans l'hydroquinone, de manière à ce que les surfaces gélatinées se regardent sans se toucher, en agissant sur le verre de la plaque supérieure, il obtint un cliché *positif* et un cliché *négatif* des vibrations digitales. Nous croyons que, dans ces conditions, l'action de la chaleur rayonnante des doigts est tout à fait nulle pour la plaque inférieure et que l'empreinte obtenue est bien due à l'action de la force nerveuse extériorisée.

M. Camille Chaigneau a répondu à M. Jollivet Castelot au sujet de l'*hermétisme populaire*. Il a fort bien spécifié la différence des méthodes suivies

par les spirites et les occultistes. Ceux-ci puisent leurs enseignements dans le passé, nous, nous regardons l'avenir. Ils croient que la vérité ne peut être révélée intégralement, nous affirmons le contraire, il semble difficile d'unir ces disparates dans une action collective. Une marche parallèle et fraternelle est la seule que nous puissions adopter, en y joignant bienveillance d'esprit et lien du cœur.

Le Phare de Normandie

renferme un excellent article sur la charité. Il est certain qu'il est très beau de s'instruire, mais il est meilleur encore de mettre en pratique la vertu. La foi sans les œuvres est morte. « Voici l'hiver, et on le sait, pour l'indigent, c'est la bise qui siffle à travers la porte et disperse la cendre du foyer éteint ; c'est le froid qui bleuit les membres des petits enfants ; c'est la faim au visage hideux ; c'est la maladie qui cloue sur le grabat les pauvres vieillards. Il en est bien parmi nous qui ne comptent pas du moins la pauvreté au nombre de leurs épreuves : c'est à leur cœur que s'adresse cet appel. »

Nous suivrons avec un grand intérêt la publication des archives du groupe Vauvenargues et nous publierons prochainement une très intéressante communication qui a été obtenue dans ce milieu. Nos lecteurs verront combien les Esprits conservent encore longtemps dans l'espace leurs idées terrestres.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

par la plume de son vénérable rédacteur M. Martin, étudie la loi de la réincarnation et démontre que tout retour en arrière est impossible. La loi du progrès s'oppose à ce que nous perdions ce que nous avons conquis par l'effort de notre volonté. D'ailleurs, si on envisage la question au point de vue périsprital, il devient évident qu'un organisme fluidique aussi perfectionné que celui de l'homme, ne peut plus animer des formes inférieures, il ne trouverait pas de conditions matérielles pour se réincarner. Cela ne lui serait pas plus possible qu'à un gland de chêne de produire un roseau.

Nous lisons dans le même numéro un curieux article signé d'un Indou, qui nie l'existence des mahatmas et qui dit que les enseignements théosophiques diffèrent notablement de ce qui est véritablement enseigné dans l'Inde. « Je voudrais, dit l'auteur, faire comprendre aux lecteurs qu'ils ne doivent pas prendre des écrits romanesques pour des vérités et ne pas juger la vraie science d'après des livres superstitieux. »

Le Messager

En étudiant les Spirites et leurs critiques, M. Tournier fait ingénieusement ressortir le ridicule de nos adversaires; il rappelle le mot vengeur de Victor Hugo, affirmant qu'un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. Arago avait dit déjà qu'en dehors des mathématiques pures, celui qui prononce le mot impossible manque de prudence. Hélas ! à combien de nos contemporains faut-il appliquer actuellement la sévère appellation du grand poète ?

De notre collaborateur M. de Kronhelm, un article sur la médiumnité du prince Charles de Danemark. Si les rois deviennent médiums, attendons-nous à voir le Spiritisme devenir fashionable et adopté par la gentry. Nous voyons aussi avec plaisir que le N° du 15 décembre a reproduit le discours si plein de sens du général Fix.

La Vie d'Outre-Tombe

termine la reproduction des articles de Mme de Laversay au sujet de Katie King. La fédération des groupes Spirites a fondé une *Caisse permanente de secours*.

pour venir en aide aux membres ouvriers, lorsqu'ils se trouvent accidentellement, ou pour cause de maladie, privés de leur salaire. Nous lisons un bon article intitulé : *Ils ne savent pas*! Il s'agit d'incrédules qui écrivent dans le journal : *Le Soir* de Bruxelles. Ces braves critiques en sont encore à s'imaginer que nous croyons au surnaturel. Ils prétendent que lorsqu'on aura trouvé les lois de la lévitation ou de l'extériorisation, le merveilleux disparaîtra. Mais oui, c'est bien ce que nous pensons, mais alors on reconnaîtra aussi que ces phénomènes sont produits par des êtres désincarnés, comme ceux de l'écriture directe et des matérialisations. A noter également l'article sur la photographie des forces vitales, extrait de l'*Intransigeant*.

Le Lotus bleu

continue l'étude de M. Ladbeater sur le Devachan. Ce sont toujours des rapports de voyants, mais qui ne s'accordent aucunement avec les récits faits par d'autres investigateurs éminents tels que Swendenborg, Davis, et les médiums si nombreux que nous possédons. Viennent ensuite les commentaires sur « La lumière sur le sentier. » C'est une métaphysique qui ne s'appuie sur aucune expérience sensible, ce qui lui enlève, à nos yeux du moins, toute valeur positive. Le Dr Pascal, en répondant à la demande de M. Castelot sur l'opportunité de la vulgarisation de l'occultisme, est d'avis que le public n'est pas encore apte à pratiquer la grande science pas plus qu'à en comprendre la philosophie. Cependant il croit qu'il faut enseigner les premiers principes : Unité essentielle de tout ce qui existe ; 2° La loi de causalité qui veut que tout acte produise des conséquences ; 3° Réincarnation comme corollaire de la loi d'évolution. Nous sommes tout à fait d'accord avec le Dr Pascal, pour soutenir ce programme qui est celui du Spiritisme, dans ses rudiments ; mais il ne faudrait pas alors attaquer les médiums, car ce sont les instruments indispensables pour la vulgarisarion pratique et la preuve expérimentale de ces théories.

Il serait urgent de se souvenir que les systèmes philosophiques n'ont absolument pas de portée sociale, tant qu'ils restent dans les brumes d'une philosophie purement idéaliste ; la seule autorité qui leur donne une sanction, c'est le fait toujours vérifiable. Hors de ce critérium, on est réduit à errer dans le domaine des possibles qui est absolument illimité et où tout le monde a raison, puisque personne ne peut démontrer que le voisin est dans l'erreur.

L'Echo du Merveilleux

du 15 décembre contient une bonne étude de M. Varaigne, sur les effluviographies du commandant Tégrad. Il renferme aussi le compte rendu de la conférence faite par Papus à la Société des Sciences psychiques. Le chanoine Brettes remarque qu'il faut une grande prudence lorsqu'on se trouve en présence des êtres invisibles qui se matérialisent. Lorsque l'on sait que ce sont des Esprits, il n'y a pas à être plus effrayé que lorsque c'est un médium qui se dédouble et dont le périsprit laisse son empreinte dans de la paraffine. Si l'on n'a pas peur du médium, on ne doit pas craindre davantage son double, incarné ou désincarné. C'est élémentaire.

Dans le n° de janvier, nous sommes heureux de voir un bon catholique, M. Jounet, prendre la défense des phénomènes Spirites, qu'il faut étudier pour en comprendre toute la portée. Bien que nous différions avec l'auteur sur l'interprétation, il nous paraît bon de laisser l'occultisme « à ses théories confuses » suivant la définition du Dr Corneille, pour nous occuper sérieusement des faits indéniables que nous produisons depuis cinquante ans. M. Gaston Méry annonce aussi la mort de M. Stanislas de Guaita, l'auteur bien connu de la *Clef de la magie noire*. Nous étions

fort loin de partager les vues de ce chercheur, mais nous avons toujours rendu justice à son grand talent d'écrivain et à son caractère si droit et si passionnément épris de l'au-delà. A remarquer les graphies de deux cônes lumineux obtenus sur des plaques enveloppées de papier noir et renfermées dans une boîte. On nepourra, ici, objecter l'action de la chaleur. Notre confrère reproduit le procès-verbal de la séance qui eut lieu à Bordeaux, avec les petits médiums d'Agen, en ajoutant qu'ils sont identiques à ceux que l'on constate avec Renée Sabourault.

L'Hyperchimie

publie un long article sur l'argentaurum, et donne un portrait du Dr Stephen H. Emmens, qui fabrique de l'or artificiel. Nos lecteurs, sont au courant de cette découverte qui paraît se confirmer chaque jour. M. Tifferau, le chimiste bien connu, fait un appel au public pour constituer une société d'études qui lui permette de renouveler ses expériences en vue de produire de l'or, comme il l'a fait jadis au Mexique. Le N° contient aussi un article de Mme de Thèbes sur la Chiromancie.

L'Écho de Paris

Nous lisons dans ce journal : Victor Hugo spirite.

Parmi les manuscrits inédits de l'illustre poète, M. Paul Meurice a découvert un manuscrit important sur les *Tables tournantes*. C'est un ouvrage étrange, composée à une époque où le spiritisme était fort à la mode.

Victor Hugo ne voulut pas le publier de son vivant, et M. Paul Meurice se demande s'il doit le donner aujourd'hui à l'impression. Cas de conscience curieux, en effet.

Il serait toutefois intéressant de connaître ce que Victor Hugo pensait de certaines questions qui passionnent aujourd'hui tant d'esprits distingués, — sans compter celui de Victorien Sardou !

Pour être renseigné, le journaliste n'a qu'à lire la déclaration suivante du grand poëte :

« Eviter le phénomène spirite, lui faire banqueroute de l'attention à laquelle il a droit, c'est faire banqueroute à la vérité. »

AVIS

AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs de l'étranger sont priés de bien vouloir nous envoyer le montant de leur abonnement pour l'année 1898, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans la réception de la Revue. Nous ferons présenter par la poste les quittances des abonnés français, d'ici la fin de Janvier. Suivant l'usage, tout abonné qui ne nous préviendra pas de son désir de se désabonner, sera considéré comme continuant son abonnement.

Le Gerant : J. Didelot.

Saint-Amand (Cher). — Imp. Daniel-Chambon.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.......................... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an.

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

Le Lotus bleu. — Prix : 10 fr. — 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeit-schrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Ilustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta. Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois 1 dollar par an.

Revista Noca, revue mensuelle illustrée, sous la direction de M. B. P. HASDEU, Str. Berzei, 59, à Bucarest (Roumanie).

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE, TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

LIVRE DES ESPRITS
LIVRE DES MÉDIUMS
ÉVANGILE
CIEL ET ENFER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Manuel, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Lagé

La loi du Progrès



L'antiquité n'a pas bien apprécié la loi féconde du progrès qui ne pouvait s'étayer que sur des preuves scientifiques.

Sans connaissances précises sur la véritable forme de la terre et sa place dans l'Univers, il était impossible aux philosophes anciens de se rendre compte des évolutions qui dirigent la vie cosmique. Sans doute, on ne peut guère contester que Pythagore n'ait enseigné le mouvement de rotation de la terre, mais cette opinion était purement philosophique, ne s'appuyait sur aucune démonstration mathématique, et n'était partagée que par un nombre infime d'intelligences. Les moyens d'observations étaient limités à ce que l'œil peut découvrir dans le ciel, et si toute la technique astrologique se base sur le nombre 7, c'est parce que les anciens ignoraient profondément l'existence des petites planètes qui gravitent entre Mars et Jupiter, aussi bien que ces mondes gigantesques qu'on a nommés Uranus et Neptune.

Il fallut tout le génie des Copernic et des Kepler pour découvrir que les planètes décrivent des ellipses autour du soleil occupant un des foyers. Galilée et Newton confirmèrent ces découvertes et les expliquèrent. Enfin le puissant esprit de Laplace formula les lois de la mécanique céleste et de la genèse des Mondes. Bien qu'il règne encore certaines obscurités sur des points particuliers, la grande loi d'évolution est connue dans son ensemble, et toutes les découvertes qui se font chaque jour lui apportent d'incessantes confirmations.

Alors la légende d'une création en sept jours a été définitivement abandonnée et l'espoir de découvrir les origines de l'homme, comme on avait trouvé celles de la terre, fut désormais l'unique souci des penseurs. Il semblait bien difficile que cette tentative pût jamais réussir, mais la science, poursuivant son enquête, arriva par degrés, en fouillant les entrailles du sol, à en exhumer le passé. On vit alors se dérouler le plus splendide enchaînement dans le développement des formes qui se sont succédé sur notre globe. Les couches les plus anciennes renferment les êtres les plus simples, ceux qui n'ont pas d'organes des sens : ils sont sourds, aveugles et muets. Puis, à mesure que de nouveaux terrains se forment, que les conditions extérieures se modifient, ces animaux rudimentaires se complètent et acquièrent des sens. Aux zoophytes succèdent les mollusques, la nom-

breuse classe des annelés conduit aux poissons, ceux-ci aux reptiles, aux oiseaux et enfin aux mammifères. Ainsi, non seulement la nature ne fait pas de sauts dans la succession sériaire des êtres, mais encore elle fait un choix judicieux et précis pour les améliorations qu'elle réalise, prend aux individus inférieurs les organes et les dispositions utiles à un être plus complet, et ainsi perfectionnant son œuvre dans les détails les plus minimes, arrive à rattacher tous les animaux, d'abord par la filiation et ensuite par l'identité de certaines parties du corps, de certains organes, toujours plus sélectionnés chez l'être plus élevé, montrant ainsi d'une manière indéniable la chaîne qui unit toutes les créatures animées.

Bien entendu, cette grandiose manière de concevoir la création, par l'action lente et continue des lois naturelles, a été attaquée furieusement par tous les ennemis de la recherche indépendante. Les Religions, atteintes dans le dogme créateur qu'elles avaient imaginé, ont fulminé contre ces théories. Des savants eux-mêmes ont voulu se retrancher sur la soi-disant fixité des espèces que l'on constate actuellement, pour affirmer qu'il en avait été toujours ainsi. Mais chaque être vivant porte en lui les preuves indélébiles de ses origines terrestres.

L'homme qui synthétise et résume le plus haut degré évolutionnaire des formes organisées, est formé tout entier par la réunion de cellules qui sont semblables à celles des êtres les plus inférieurs. Cette unité de composition entre toutes les créatures décèle avec évidence l'unité de plan de l'intelligence créatrice. Pas un organe de l'homme qui ne se trouve dans un quelconque des animaux qui l'ont précédé. Les lois vitales qui nécessitent : Chaleur, hnmidité, air et composition chimique du milieu sont identiques du haut en bas de l'échelle animée. Pour vivre, tout organisme exige la réunion de ces conditions ; il lui faut de l'eau, de l'oxygène, une température convenable, certains principes chimiques ; tout cela dans des proportions sensiblement constantes.

Ceux qui s'insurgent contre la mutabilité des espèces raisonnent mal, car il est absolument démontré, depuis les merveilleux travaux de Pasteur, que la génération spontanée n'existe pas. Jamais les éléments inorganiques ne sont capables aujourd'hui de se transformer en un être vivant, si minime et si rudimentaire qu'on veuille le supposer. Il faut toujours un être vivant, pour en engendrer un autre, par conséquent les hommes actuels proviennent directement des êtres vivants qui les ont précédés sur la terre.

D'ailleurs, est-ce que la nature ne nous offre pas constamment des exemples de métamorphoses ? Qui donc aurait imaginé, avant les observations des naturalistes, que le ver de terre, qui rampe, dont le corps mou et in-

colore se traîne si misérablement dans l'obscurité de la terre, se transformait en un papillon dont les ailes diaprées sont la joie des yeux et l'orgueil de la lumière ?

Que dire aussi de ces têtards qui sont des poissons et qui se transforment en grenouilles, c'est-à-dire en reptiles ? Comment expliquer ces générations alternantes dans lesquelles les enfants ne ressemblent pas à leurs pères ? Mais pour tout homme qui veut juger sans parti pris, la descendance animale devient manifeste lorsqu'on examine l'embryologie de tous les êtres. Si les métamorphoses des insectes et de certaines hydres sont extérieures, celles des êtres supérieurs sont cachées dans le sein de la mère. Elles ont lieu dans la profondeur de l'organisme maternel.

Il faudrait avoir l'esprit peu philosophique pour ne pas comprendre que si la nature fait repasser tous les êtres par les formes inférieures qui le précèdent, c'est que rien ne se perd et que le processus évolutif s'accomplit plus rapidement pour l'individu que pour l'espèce.

La science établit que les poissons, même de nos jours, ont conservé toutes les traces de leurs antiques transformations. En effet, tous, même les plus parfaits, subissent à l'état embryonnaire les changements par lesquels ont passé leurs ancêtres avant d'arriver à l'état actuel. On peut dire d'ailleurs, d'une façon générale, que tous les embryons, sans en excepter celui de l'homme, revêtent des états successifs qui rappellent les origines et l'unité de la souche animale, portant ainsi le sceau des progéniteurs ignorés ou dédaignés, mais réels et positifs.

Il faut absolument nous habituer à ne pas considérer dans chaque forme vivante une création surnaturelle. On a redouté qu'en montrant les êtres vivants livrés comme les êtres inanimés à l'action aveugle des forces physiques, le transformisme ne fît oublier le Créateur. Mais c'est là de l'antropomorphisme. A ceux que tourmenteraient de tels scrupules, il convient de rappeler que la chimie, la physique, l'astronomie, en expliquant les faits qui appartiennent à leurs domaines respectifs, n'ont nullement compromis la cause première. La biologie moderne n'atteint pas davantage l'intelligence universelle, elle ne supprime pas Dieu ; elle le voit plus loin et surtout plus haut.

Nous croyons donc que les changements considérables qui ont eu lieu sur notre planète se sont produits sous l'influence des mêmes forces que nous voyons en action autour de nous. Les agents naturels poursuivent sans trêve leur œuvre ininterrompue.

Des continents sont actuellement en formation dans le sein des mers, qui n'arriveront à émerger que dans des millions d'années. D'autres s'enfonçent insensiblement sous les eaux, suivant des lois que nous ignorons encore.

Ici l'Océan submerge des rivages et noie la terre ferme ; ailleurs, il se retire en laissant de nouvelles plages qui sont aussitôt envahies par l'homme. La pluie, le vent, la gelée, les actions chimiques, la chaleur solaire continuent l'érosion des hautes montagnes, qui diminuent peu à peu et modifient insensiblement les climats. Les feux souterrains ébranlent sans relâche l'écorce terrestre et produisent encore, parfois, de formidables éruptions. La nature impassible marche sans relâche dans la voie qu'elle s'est tracée. Ce qui a lieu aujourd'hui a toujours existé. L'hypothèse de catastrophes épouvantables s'étendant sur tout le globe et séparant les âges géologiques, doit être pleinement écartée. Sans doute la formation des chaînes de montagnes, les débâcles des glaciers quaternaires, les déplacements des océans ont pu amener des changements considérables, mais ces troubles ont toujours été locaux et ne se sont jamais étendus à la terre entière.

Il faut s'élever jusqu'aux plus hautes altitudes de la pensée pour apprécier, dans toute la splendeur de sa majesté, cette grandiose marche ascendante qui se poursuit imperturbablement depuis des millions d'années. Alors on commence à entrevoir la grandeur de la cause première, et l'idée d'une divinité capricieuse, procédant par des miracles à la création des êtres vivants, est bannie à tout jamais. On ne peut voir que des légendes enfantines et grossières dans les histoires d'Anges déchus pleurant un imaginaire paradis perdu ; le concept d'une divinité se repentant d'avoir créé l'homme qu'elle a fait faillible, semble impie en regard de l'Intelligence Suprême.

Le Spiritisme est venu éclairer la loi de l'évolution matérielle en la complétant par le principe de l'évolution spirituelle, son corollaire inévitable. Par la réincarnation, nous pouvons admettre et comprendre le développement continu du principe intelligent. Nous le voyons gravir l'échelle des êtres et s'élever toujours davantage en développant les facultés qui sont en lui à l'état germe. A mesure qu'il avance, son individualité se concrète et se manifeste par le rayonnement toujours plus intensif de l'intelligence ; et par des transitions innombrables, nous passons de l'animalité jusqu'aux plus sublimes génies qui ont honoré l'humanité.

La descendance immédiate de l'homme est assez difficile à établir, mais tout porte à croire que dès le milieu de l'époque tertiaire, l'évolution agit par différenciations progressives sur les lémuriens, ancêtres communs des hommes et des singes.

Le développement de la race humaine à ses débuts a été d'une extrême lenteur, et avant l'apparition de l'homme à l'état relativement parfait, une longue série d'hominiens moins achevés, mais cependant toujours allant en progressant, a dû se succéder. L'élancement du tronc simiesque date de

la période Miocène, or, cette époque et la suivante ont duré de longs siècles ; l'âge quaternaire qui leur a succédé était déjà vieux, lorsqu'à la période glaciaire ont apparu les premiers indices certains d'une industrie inférieure de l'homme. Pendant ce temps, l'évolution préparatoire de l'être humain s'accomplissait.

Peut-on admettre, ce qui serait absolument excessif, que l'homme à peine dégagé de la gangue bestiale, ait su tailler un silex et allumer un feu ? Le progrès est lent à se manifester, l'invention est difficile, seules les conséquences qui en découlent sont rapides. Donc l'ère de la préparation évolutrice et des découvertes primordiales a dû être extrêmement longue avant d'arriver aux manifestations industrielles dont nous avons retrouvé les traces. D'ailleurs pendant cette période la vie devait s'écouler assez douce pour notre précurseur. La nature féconde donnait à profusion les fruits savoureux, le climat était doux, les forêts splendides offraient des abris assurés, les ruminants inoffensifs étaient des prises faciles pour l'homme et pour les carnassiers, qui ainsi n'avaient point à entrer en lutte avec lui pour la possession des proies. C'était bien là l'Eden dont les peuples primitifs ont gardé un impérissable souvenir. Mais c'était aussi la stagnation dans le non être de l'inconscience. Le moment devait arriver où la psyché encore endormie allait s'éveiller aux prises avec les difficultés.

Donc l'hiver quaternaire survint et avec lui la froidure et les intempéries. L'homme a froid ; il trouve le feu et invente les vêtements, fourrures arrachées aux animaux. Il a faim, et comme les fruits manquent par suite de la rigueur des climats, il chasse pour se procurer la nourriture et sa main s'arme du silex pour détruire les autres carnassiers et manger à sa faim. Et combien cet humain quaternaire, élevé dans la souffrance, tenu en éveil par la lutte quotidienne, devait se rappeler avec amertume les forêts splendides de l'âge tertiaire, pleines de fleurs et de soleil. Adam et Eve chassés par l'ange armé du glaive flamboyant représente bien l'humanité pleurant les beaux sites perdus, les âges éteints, les bonheurs évanouis. L'heure de la lutte est arrivée. La nature s'est faite marâtre pour ses enfants. Au milieu des glaciers envahissants, il faut lutter contre les grands fauves et contre les frimas Cette rude époque a plus fait pour l'avancement de l'industrie que les longues périodes improductives de calme heureux. N'est-il pas remarquable de constater que les peuples actuellement le plus en retard sont justement ceux qui n'ont pas à subir la douloureuse épreuve des froids, tandis que ceux qui ont surmonté ces dangers, affronté ces obstacles, sont ceux chez lesquels l'avancement industriel et moral a été le plus complet. Les sau-

vages de l'Océanie qui en sont encore, pour ainsi dire, à l'époque tertiaire, ont à peine évolué, et leur outillage est rudimentaire ; les Africains vivant sous un soleil de feu n'ont que bien peu progressé, alors que les hommes du Nord sont depuis si longtemps en possession d'une civilisation raffinée.

Sous l'aiguillon de la nécessité, l'esprit s'ingénie pour vaincre les fatalités naturelles. Il porte en lui une force supérieure à tous les éléments conjurés : c'est l'intelligence. Aussi quelles transformations n'a-t-il pas opérées? Qui donc oserait nier l'irrésistible loi du progrès en comparant notre ancêtre quaternaire avec l'homme actuel?

Contemporains de terribles animaux comme le Mammouth, l'ours des Cavernes, le felis spelea, (1) nos premiers parents n'eurent d'autre objectif que de défendre leur vie contre ces formidables concurrents. C'est le combat sombre des premiers jours, terrible, mais utile, car il force l'homme, encore presque une brute, à songer pour imaginer des subterfuges, pour suppléer à la force qui lui manque par la ruse, pour perfectionner des armes : en un mot il est obligé de penser sans relâche. Au silex primitif succède la hache, et la caverne devient un lieu d'asile. Les premiers groupements s'organisent, mais combien rudimentaires encore. Pas d'agriculture, pas d'animaux domestiques, pas de sépulture pour les morts, pas de lois, pas de Dieu, la force brutale règne en souveraine. Il faut une interminable série de siècles pour voir poindre l'aurore d'une civilisation. A la fin des temps quaternaires, près de cent mille années se sont écoulées depuis le commencement de cette période, et bien que des progrès importants aient été réalisés, l'homme de la Magdeleine est encore couvert de longs poils, comme le prouvent deux gravures trouvées à Laugerie basse, représentant : l'une un chasseur d'auroch, l'autre une femme enceinte. Il a domestiqué le renne, le cheval et le chien, et la flèche et le harpon lui permettent d'atteindre au loin le gibier. Malgré ces rudiments artistiques il reste encore enlisé dans une sauvagerie profonde, car on retrouve des signes non équivoques d'antropophagie. C'est dans un état un peu supérieur à celui-là que l'histoire trouve l'homme de nos climats. Mais le progrès va marcher désormais à pas de géant et il ira en s'accentuant toujours à mesure que l'humanité vieillira.

C'est encore de très haut qu'il faut envisager ce panorama gigantesque. Il est nécessaire d'en embrasser l'ensemble, car la voie ascensionnelle ne suit pas une ligne droite. Les civilisations antiques ne se sont pas développées simultanément : elles brillaient comme des phares isolés au

(1) Sorte de chat géant, deux fois plus gros et plus puissant que le lion actuel.

milieu d'épaisses ténèbres. L'Egypte était déjà industrieuse, artistique et morale, quand l'Occident et l'Afrique sortaient à peine de la bestialité native.

Avec les premiers groupements amenés par la nécessité naissent les rudiments des lois sociales et les interjections primitives se changent en langages. Au moyen de ce puissant outil, la pensée va se développer, elle se fixera plus tard par l'écriture, et dès lors les découvertes ne se perdront plus. Les bouleversements historiques amenés par les invasions des barbares sont les moyens qui vont faire pénétrer dans ces âmes incultes les notions d'ordre supérieur qu'elles n'eussent jamais acquises en stagnant dans leurs habitats respectifs. Ils ont l'air de conquérir des territoires, ce sont eux qui sont modifiés, adaptés, transformés par la civilisation. Avec l'imprimerie, la lumière va pénétrer à grands flots dans ces âmes obscures, et jamais l'humanité, depuis sa naissance consciente, n'a marché aussi rapidement. C'est qu'en appelant tous les hommes à augmenter le trésor commun, celui-ci grossit sans relâche, et nous assistons alors à la magnifique éclosion actuelle.

Débutant nu et désarmé, en face des forces naturelles et des animaux, l'homme a vaincu les unes et détruit ou asservi les autres. S'il était besoin de démontrer le pouvoir de la volonté conduite par l'intelligence, il suffirait de constater combien il a su utiliser la nature pour la plier à ses besoins. Il a percé les montagnes et les continents, rectifié le cours des rivières, arrêté les envahissements de la mer. Toutes les parties de la terre commencent à être sillonnées par les chemins de fer et les télégraphes qui, jusqu'au fond des océans, transmettent sa pensée d'un hémisphère à l'autre. Il a su s'élever dans les airs et tirer des profondeurs du sol les éléments qui lui sont nécessaires.

Domptant l'électricité, il maîtrise la foudre pour l'employer à mille usages domestiques. Ces prodigieuses transformations ne sont encore que le commencement de l'ère nouvelle, car avec toujours plus de travail il arrivera à s'affranchir de toutes les servitudes. Les pestes, les maladies jadis incurables, cèdent devant ses laborieux efforts et l'on en arrive à constater que l'ignorance seule était notre plus cruelle ennemie, car ce qu'on appelle le mal n'est pas une fatalité, mais le résultat de notre infériorité. Plus nous connaîtrons les conditions réelles dans lesquelles doit s'accomplir l'évolution, plus vite disparaîtront les causes d'erreurs qui sont les véritables fléaux dont nous ayons à souffrir.

Le progrès moral a marché moins vite que le développement matériel, car il est plus difficile de vaincre l'égoïsme originel que de soumettre la nature. Cependant, qui ne voit dans ce domaine les progrès réalisés ?

L'ignoble guerre elle-même a diminué ses horreurs. On ne voit plus, comme jadis, des populations entières égorgées, les villes brûlées, les femmes et les enfants enmenés en esclavage. Les lois civiles s'inspirent de plus de justice que dans le passé. Le fanatisme a perdu une partie de son empire. On ne trouverait plus de tribunal pour condamner Jeanne d'Arc, comme sorcière. Les grands martyrs de la pensée : Socrate, Jésus, Jean Huss, Savanarole, Vannini ne craindraient plus les bourreaux, et l'inquisition ne saurait désormais rénover ses hideuses persécutions. Le monde marche et la terre s'élève lentement dans la hiérarchie éternelle. Activer ce progrès est le devoir de tout homme intelligent, car c'est préparer son bonheur futur. C'est parce que chacun de nous a travaillé à ce grand œuvre, que nous jouissons de ces améliorations. La justice infinie ne peut pas avoir créé d'êtres privilégiés. Si nous sommes plus heureux que nos aïeux, c'est que c'est nous-mêmes qui avons souffert et lutté pour arriver à ces résultats. Si nous avons encore tant d'injustices criantes à réformer, tant de changements à produire, tant de transformations à opérer, c'est qu'il nous reste le levain d'égoïsme qu'il faut absolument détruire, pour hâter l'avènement de l'ère future.

Quelle religion ou quelle philosophie a jamais révélé d'aussi augustes arcanes, montré de plus splendides horizons. Le progrès par la lutte et l'effort, telle est la grande loi naturelle qui nous a élevés insensiblement depuis les bas-fonds de l'inconscience jusqu'à la pleine conscience et doit nous hausser à la sublime clarté de l'amour universel, c'est-à-dire à la paix suprême dans la lumière de la vérité.

Coalisons-nous donc contre la routine et le mensonge intéressés de tous ceux qui profitent des abus. Mettons-nous courageusement à l'œuvre pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité. Etablissons par les documents que le spiritisme nous fournit que les vies successives sont non-seulement des nécessités logiques, mais des faits tangibles, expérimentaux. Réunissons les preuves nombreuses que nous possédons, afin qu'elles frappent à coups redoublés sur l'indolence de nos contemporains et sur le scepticisme de nos savants. A l'œuvre, spirites, car votre mission est d'ouvrir les yeux de ceux qui doutent. En concentrant vos efforts, vous arriverez à faire brèche dans l'ignorance générale, c'est-à-dire que vous travaillerez pour l'avenir et le bonheur de l'humanit .

Gabriel DELANNE.



Jésus de Nazareth
ET SES HISTORIENS
(Suite)

Nous avons vu que le charme qui émanait de Jésus et sa supériorité morale s'imposaient à tous ceux qui l'approchaient et nous savons que par l'imposition des mains ou par sa simple parole, il guérissait les malades les plus divers ; qu'il calmait les agités, chassait les esprits obsesseurs et réveillait les malades plongés dans un état léthargique voisin de la mort.

Renan ne peut se résigner à y voir autre chose que du charlatanisme, de la jonglerie, de la fourberie chez le maître, aidée de la naïveté, de la crédulité aveugle et de l'ignorance, aussi bien chez lui que dans son entourage. Nous avons vu qu'à ses yeux de tels faits compromettent la pureté de la mission du Christ.

M. Réville admet seulement que l'infinie bonté et l'autorité morale de Jésus ont pu calmer des malades dont le système nerveux était ébranlé et il pense que les récits des miracles sont le produit de l'imagination orientale, toujours portée à admettre le merveilleux et à grossir sans mesure les faits, même les plus simples. A plusieurs reprises il essaye dans de longues et laborieuses démonstrations de nous faire suivre l'évolution qui transforme un simple fait en miracle éclatant. Nous avouons que ses explications nous ont d'autant moins convaincu, qu'il ne faut aucun effort d'imagination à l'homme qui a suivi les progrès de la science moderne pour trouver la clef du problème et ramener toutes ces cures à de simples phénomènes physiologiques.

Foi qui guérit. — Nous n'avons plus aujourd'hui à démontrer la réalité des fait réunis sous la rubrique de *Suggestion* ; nous aurions plutôt à réagir contre le rôle exagéré qu'on est tenté d'attribuer à ce phénomène. Une personne possédant une grande puissance morale, et nul n'a jamais surpassé Jésus sous ce rapport, peut par son regard, par sa parole, imposer sa volonté et procurer le calme, plus ou moins instantanément, à des malheureux dont le système nerveux est troublé, déséquilibré. La confiance que cette personne inspire peut provoquer le même soulagement chez des malades même éloignés d'elle, qui touchent des objets lui ayant appartenu.

Beaucoup de guérisons de Jésus n'ont sans doute pas d'autre cause que *cette foi qui guérit*, et c'est également à elle qu'il convient d'attribuer les

cures très réelles et, comme on le voit, tout-à-fait naturelles, quoique proclamées miraculeuses, survenues dans tous les sanctuaires de l'antiquité, aussi bien que dans ceux de nos jours, car il s'en est toujours produit chez les peuples les plus divers et avec toutes les religions. Ces guérisons sont parfois définitives : dans d'autres cas elles durent seulement autant que l'impression nerveuse qui les a provoquées. Rappelons que les travaux modernes ont démontré que certaines perturbations morales peuvent être assez intenses pour amener des altérations de nutrition partielles, et de telles modifications dans la circulation du sang, qu'il se forme des gonfle ments pris parfois pour des tumeurs malignes ou des ulcérations et mortifications de tissus, comme les stigmates de quelques saints du moyen âge ou de certains hystériques modernes, hommes ou femmes, autour desquels on a fait beaucoup de bruit, les uns criant au miracle et les autres à la fourberie, tous également à tort. Ici encore la foi qui guérit, en rétablissant le cours normal des humeurs et l'action régulière du système nerveux, peut ramener la nutrition et produire ces apparences de miracles, comme on en a tant vu au siècle dernier autour du tombeau du diacre Pâris et qui, de nos jours, ont fait la fortune de certains sanctuaires à la mode.

Cette interprétation ne s'applique qu'à une partie des faits que nous étudions. Beaucoup ont une autre raison d'être.

Action fluidique. — Nous savons qu'il émane de toute la surface de notre corps, plus spécialement des doigts et des organes des sens, des effluves que notre volonté peut diriger sur un point déterminé. Les malades et les paralytiques en émettent fort peu : les personnes bien portantes et surtout dans la force de l'âge, celles aussi dont la volonté est énergique, en émettent davantage : certaines, même, possèdent sous ce rapport une puissance extraordinaire Ces effluves émanés de personnes saines peuvent être absorbés par des malades ou des sujets affaiblis, ils leur restituent les forces et la santé perdues. Leur absorption modifie les fonctions nerveuses et de nutrition, si profondément, que les maladies les plus diverses, aussi bien que les simples troubles fonctionnels, peuvent céder à leur action.

Mais ces effluves sont-ils bien réels ? On l'a contesté longtemps et aujourd'hui encore les corps savants ne les admettent pas et prétendent même que les étudier n'est pas faire œuvre scientifique. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion de cet ordre. Nous nous bornerons donc à énoncer brièvement les raisons que nous avons d'y croire.

Les magnétiseurs les sentent s'échapper de leur corps et beaucoup de malades, non prévenus, accusent dès la première séance de magnétisation,

la sensation très nette de souffles tantôt froids, tantôt chauds, selon que la main du magnétiseur se rapproche ou s'éloigne. Ce ne sont pas des effets de l'imagination, comme le prétendent certains partisans exclusifs de la suggestion, car des adultes et aussi *des enfants,* dormant du sommeil naturel, passent sous leur influence dans le sommeil hypnotique, qui est un de leurs modes d'action. Bien plus, ces effluves ont été vus et décrits de même façon par les sujets sensibles de Reichenbach, de M. de Rochas, et autres. Quelles que fussent les précautions prises par les expérimentateurs, on aurait pu encore accuser l'imagination ou la fourberie des voyants, dont le système nerveux est généralement dans un état peu équilibré. Mais voici qui répond à tout et nous semble de nature à clore la discussion : *On les photographie.* Cette démonstration sans réplique aurait pu nous dispenser des autres. Elle surprend de façon toute spéciale nos savants qui font feu des quatre fers pour la combattre. Mais nous pouvons affirmer que les dernières épreuves obtenues, tant par Messieurs David et Brandt que par Mesdames Ar.... et W..., ne laissent subsister aucun doute.

Comprend-on maintenant ce que les Apôtres entendaient par *la vertu* que Jésus sentait sortir de lui et qui guérissait la malade atteinte d'hémorrhagies chroniques ? Il n'est pas douteux que Jésus, soit par l'imposition des mains, comme le font encore aujourd'hui les magnétiseurs, soit par un acte de sa volonté, émettait des effluves dont la puissance curative était supérieure à tout ce que nous voyons aujourd'hui où, cependant, tant de remarquables cures sont opérées encore sous nos yeux.

Ainsi donc il soulageait les misères de ceux qui avaient recours à lui, non seulement par son influence morale, mais aussi par une action physique, par un acte aussi physiologique que le serait celui de la transfusion du sang d'un sujet vigoureux à un malade épuisé par une hémorrhagie.

Résurrections. — D'autres faits, proclamés miracles de premier ordre, rcconnaissent la même origine. Nous voulons parler des prétendues résurrections et spécialement de celle de Lazare. On sait qu'il est possible de plonger dans un état de léthargie profonde certains sujets très influençables ; on connaît aussi les cas nombreux d'individus restant pendant de longs jours dans cet état qui simule la mort et que, dans l'Inde, les Fakirs ont la faculté de rester pendant plusieurs mois enterrés vivants. Lorsqu'on les exhume pour les rappeler à la vie, ils présentent la rigidité et tous les signes de la mort réelle. Nous ajouterons qu'aujourd'hui encore les signes de la mort, en dehors de la décomposition avancée du corps, sont si peu certains que les Académies ont proposé un prix pour la découverte d'une

preuve incontestable. Nul doute que Lazare ait pu passer à tort pour mort et ait été enseveli comme tel, ainsi que le cas peut encore se présenter de nos jours. Or si Jésus possédait, ce que personne ne songe à nier, une puissance fluïdique assez grande pour plonger un homme dans un état profond de léthargie, qui pourrait s'étonner qu'il ait pu faire instantanément cesser ce même état chez Lazare ?

Hystérie et Action des Esprits. – Abordons maintenant un sujet qui demandera quelques développements : celui des cas d'obsession et de possession extrêmement nombreux cités par les Evangiles. Les peuples anciens avaient une grande tendance à attribuer à l'action d'esprits malveillants les cas de folie ainsi que les convulsions des hystériques et des épileptiques. De nos jours encore, un certain nombre de peuples refusent d'admettre l'existence de maladies en dehors de l'influence des esprits ou des maléfices jetés par les vivants. Pour faciliter notre étude, nous ferons trois catégories : la première comprendra les cas innombrables de troubles nerveux avec convulsions, contractures, paralysies, plus ou moins étendues du mouvement et de la sensibilité, sans que les recherches anatomiques puissent signaler de lésions des organes. Le traitement de ces maladies par le magnétisme, sous ses formes diverses, donne d'excellents résultats et nul doute que beaucoup de cas de guérisons opérées par Jésus ne rentrent dans cette catégorie, comme nous l'avons dit plus haut. Pendant de longs siècles, les hommes qui prétendaient nous enseigner sa loi et sa morale ont envoyé au bûcher, par centaines de mille, ceux de ces malheureux chez lesquels un examen, aussi cruel qu'indécent, faisait découvrir quelques-uns de ces points insensibles, considérés dès lors comme la marque d'une prise de possession par le diable.

Nous avons dit aussi que l'on doit admettre que l'intervention de Jésus a pu faire disparaître des lésions matérielles comme on en rencontre chez certains convulsionnaires. Telles sont nos deux premières catégories.

Possession. — Dans la troisième catégorie, nous rangerons tous ceux dont l'intelligence était altérée à des degrés divers. Nous y trouvons ceux qu'une secousse morale avait fortement ébranlés et auxquels le Christ a facilement rendu le calme ; ceux dont les organes, plus ou moins altérés dans leur structure, ne pouvait plus servir d'instruments suffisants à l'Esprit pour transmettre ses pensées. S'en trouva-t-il parmi les malades guéris par le Christ ? Nous n'avons aucun moyen de nous former une opinion sur ce point. Enfin, nous devons nous arrêter à ceux chez lesquels la raison a succombé sous les attaques d'ennemis invisibles, appelés démons par l'Eglise, que nous considérons simplement comme des Esprits inférieurs. Nos médecins rangent imperturbablement ces malades parmi les hallucinés,

les impulsifs, les monomanes, sans pouvoir nous dire le mode de productions de ces phénomènes. Pour nous, nous croyons que si certaines lésions du cerveau peuvent modifier et altérer les impressions reçues, il est un très grand nombre de cas où des esprits poussés uniquement par le désir de faire le mal ou par la poursuite de vengeances dont l'origine remonte parfois aux existences antérieures, répètent à l'oreille de leurs victimes, pendant des jours et même des années, les mêmes conseils ou les mêmes menaces, présentent à leurs yeux les mêmes images, tantôt attrayantes, tantôt horribles, ou affectent les autres sens avec une persistance, une tenacité si implacables, que les malheureux, après avoir, au début, consciencieusement réagi, finissent par perdre toute faculté de contrôle et de critique et tombent dans le délire, ou, pour échapper à leurs persécuteurs, recourent au suicide. Nous en avons personnellement observé et nous sommes convaincu que le jour où un aliéniste sera assez affranchi des préjugés classiques, pour diriger ses études de ce côté et se faire, au besoin, aider d'un médium sûr, beaucoup de cas de folie, considérés jusqu'ici comme incurables, céderont devant le traitement moral, non de la victime, mais du persécuteur.

Si nous admettons que des esprits pervers peuvent ainsi provoquer la folie ou pousser irrésistiblement au crime (folie impulsive), nous croyons aussi, d'autre part, à l'intervention d'esprits bienveillants qui se font entendre de certains sujets, pour manifester leurs sympathies et donner des avis salutaires ou pour accomplir des missions parfois sublimes.

A ce propos, nous croyons devoir relever ici ce que M. Réville dit de notre grande martyre nationale, dont la pensée revient sans cesse à l'esprit de celui qui étudie la vie de Jésus. Nous lisons à la fin du chapitre IV : « les sentiments et les paroles historiques de Jeanne d'Arc, lorsqu'elle quitta son village, sont très indépendantes de la question de savoir si Monseigneur St-Michel et Madame Ste-Catherine lui sont réellement apparus. »

Si l'auteur avait voulu dire seulement qu'il est indifférent de savoir si c'est l'être de pure imagination créé par l'Eglise sous le vocable de St-Michel ou si c'est réellement l'esprit de celle qui fut ici-bas Ste-Catherine qui inspirèrent Jeanne, nous n'aurions rien à objecter. Mais telle n'est pas sa pensée. Il ne croit pas à la réalité *des voix* et ici nous nous séparons tout à fait de lui. Il suffit de réfléchir un peu pour reconnaître dans Jeanne d'Arc deux personnages nettement distincts : d'un côté, une simple, timide et naïve villageoise, toujours disposée à obéir et à se soumettre à tous ceux qui représentaient à ses yeux l'autorité civile ou religieuse, aussi bien pendant ses premières années, au sein de sa famille, que plus tard, lorsqu'au

milieu de ses épreuves et de son procès les voix se taisaient momentanément et qu'elle se retrouvait seule, isolée et sans défense devant ses persécuteurs ; pour tout observateur, même superficiel, le phénomène est absolument frappant. D'autre part nous voyons l'héroïne inspirée qui marche hardiment, soit au milieu des hommes d'armes auxquels elle impose on autorité, soit par les routes infestées de bandes de pillards, soit enfin au milieu de la cour du roi auquel elle révèle son plus profond secret, ou enfin au plus fort des combats. Est-ce une craintive et ignorante paysanne de dix-neuf ans qui aurait tenu tête à cette assemblée de casuistes retors et de bandits furieux réunis en tribunal, déjouant leurs pièges par des réponses de génie et leur imposant silence par un mot aussi simple que profond ? Où Jeanne aurait-elle puisé ses révélations sur le présent et le passé, aussi bien que ses prédictions si sûrement réalisées ?

Pour nous qui n'admettons pas la confidence si étrangement invoquée par Renan et qui connaissons d'innombrables cas de communications orales ou de visions indiscutables, nous admettons sans aucune hésitation que des esprits supérieurs avaient reçu la mission de guider celle qui devait sauver, malgré le roi et une grande partie de la noblesse et du clergé, la France dont le rôle dans le monde n'était pas terminé Pour se faire écouter à cette époque, aussi bien de Jeanne que de tous ceux dont elle devait réclamer le contrôle et le concours, ces esprits ne pouvaient se présenter à elle que sous une forme qui correspondît à ses croyances et à celles du milieu sur lequel ils devaient agir. Si l'on admet cette interprétation, toute la vie de l'admirable héroïne se déroule claire et logique. Si on la repousse, on reste devant un problème absolument insoluble.

Les esprits n'agissent pas seulement sur les organes des sens : nous les voyons s'emparer des mains de certains médiums, leur faire écrire de nombreuses pages en des langues inconnues aussi bien du médium que de toutes les personnes présentes, comme la fille du juge Edmonds écrivant à la fois avec chaque main des communications en langues différentes, ou le jeune ouvrier écrivant le second volume du roman inachevé de Ch. Dickens et tant d'autres qu'on pourrait énumérer par milliers. On peut citer aussi ces médiums qui, ignorant la musique, exécutent dans l'obscurité complète des morceaux inédits de caractères variés, à l'instant même où ils sont demandés et sans une hésitation, sans une erreur d'accompagnement. Faut-il citer encore ces personnes parlant des langues inconnues d'elles et entretenant une longue conversation ? Nous aurons du reste à y revenir à propos du don des langues chez les apôtres. Enfin, dans certains cas, un esprit s'empare totalement du corps d'un médium, parle et agit de façon à faire reconnaître par les assistants la voix et les gestes d'un parent, d'un

ami ayant quitté cette terre, révèle des faits qu'il pouvait seul connaître et donne des preuves irrécusables d'identité.

Nul doute que Jésus ne se soit fréquemment trouvé en présence de cas semblables et qu'il ait forcé des esprits malveillants à lâcher prise, en reconnaissant sa supériorité. Il est bien certain aussi que les apôtres, incapables de distinguer les nombreuses variétés de phénomènes. ont réuni tous les états anormaux sous le même titre et n'ont vu partout, comme leurs contemporains, que des démons chassés par leur maître. Quant au fait des esprits qui expulsés du corps d'un homme, se sont emparés d'un troupeau de porcs et l'ont poussé à la mer, nous le rangerons simplement au nombre des légendes dues à l'imagination orientale.

Nous voyons que certains esprits, au moment de quitter le corps d'un possédé, proclamaient la messianité de Jésus, qui leur imposait silence. M. Réville s'en étonne, nous nous expliquerons bientôt sur cette mesure que nous trouvons très logique.

Lévitation. — Nous allons aborder maintenant l'appréciation d'un prétendu miracle que nous trouvons tout naturel pour notre part et que M. Réville s'efforce en vain d'expliquer au moyen de la science officielle. Nous voulons parler de la scène où Jésus, entouré d'une auréole lumineuse, marche sur les flots. Nous reviendrons plus tard sur la lumière créée par Jésus; quant à la marche sur les flots, c'est simplement un cas de *lévitation.*

Il n'est guère de spirite qui n'ait vu les objets les plus divers se soulever, se transporter avec ou sans contact, d'un point à un autre quelquefois très éloigné. Le transport des personnes est plus rare; il y en a cependant de nombreux exemples. M. de Rochas les a réunis récemment dans un volume portant le titre de *Recueil de documents relatifs à la Lévitation*. Les auteurs profanes anciens en citent d'assez nombreux exemples ; les actes des apôtres, l'histoire des saints en rapportent beaucoup. De nos jours nous voyons les Fakirs soulevés en l'air et se déplaçant, sans que l'on puisse opposer le moindre soupçon de fourberie. Bien plus, on a vu plus d'une centaine de fois dans les conditions de contrôle les plus satisfaisantes, le médium Home transporté pendant plusieurs minutes en l'air, seul ou avec son siège, tantôt dans une demi-obscurité, quelquefois en pleine lumière. Plus près de nous encore, Eusapia Paladino a été soulevée et portée sur une table avec son fauteuil, tandis qu'elle était fort étroitement surveillée par des hommes dignes de foi. On voit donc que la Lévitation, sans être très fréquente, a été cependant observée assez souvent et sous des religions chez des peuples très divers. Le fait dont nous parlons n'est qu'une preuve nouvelle de la puissance fluidique de Jésus.

Apports. — M. Réville ne croit pas davantage *à la multiplication réelle des pains et des poissons*. Nous avouons même qu'il nous a été très difficile de suivre les laborieux commentaires qu'il donne du récit évangélique. Faut-il faire remarquer cependant qu'il n'y a là qu'un phénomène d'apport ? Si M. Réville avait ouvert quelques-uns des écrits contemporains où sont relatées les expériences intéressantes dirigées ou contrôlées par les savants les plus recommandables, il eût bientôt été édifié. Nous ne sommes pas certain cependant que cela eût suffi à lui ouvrir les yeux, tant il est difficile, même aux hommes les plus sincèrement libéraux, de faire abstraction des idées et surtout des préjugés dans lesquels ils ont été élevés ! Il aurait pu lire dans Aksakof, dans Gibier, dans Jacolliot et dans les récits de nombreux voyageurs, qu'une graine choisie par un observateur et confiée à un Fakir, est placée, en pleine lumière, dans une terre préparée à cet effet : que le Fakir, absolument nu et se tenant immobile à plusieurs mètres de distance, les assistants voient en quelques heures une plante sortir de terre, se développer, se couvrir de feuilles et de fleurs, et cela non dans un local préparé à cet effet, mais dans la maison même de l'un des assistants. En présence de Mme d'Espérance, à Newcastle, des fleurs, des plantes entières ont poussé, tantôt dans un verre ou une carafe, tantôt dans une caisse soigneusement fermée. Les plantes ainsi formées, et dont parfois on ne connaissait pas d'autre exemplaire dans la localité, continuaient quelquefois à vivre et à se développer. Tout ceci se passait à une lumière suffisante pour être observé par plus de vingt personnes à la fois. Dans d'autres cas, des pierres ou des métaux ont été formés dans des conditions analogues. Chaque jour nous lisons dans les revues spéciales le récit d'apports de fleurs ou d'objets divers introduits dans les réunions et distribués aux assistants. Enfin ne voyons-nous pas dans les récits de W. Crookes et des autres témoins que Katie King, après avoir distribué de nombreux fragments enlevés à coups de ciseaux de son vêtement, a fait disparaître instantanément sous les yeux des observateurs toutes les brèches ainsi faites, sans qu'il fût possible de trouver la moindre trace des solutions de continuité ? Il n'est donc pas étonnant que Jésus, dont la puissance était incomparablement supérieure, ait pu provoquer la formation instantanée de pains et de poissons, comme les évangiles le rapportent.

Est-il possible d'expliquer rationnellement ce phénomène ? Nous le croyons, si on adopte comme le font tous les spirites et un assez grand nombre de savants des plus remarquables, que la matière est *une* et que tous les corps de l'univers ne sont que des modes de condensation et de groupement des molécules de cette matière cosmique. Certains esprits pos-

sèderaient la faculté de grouper ces molécules de façon à produire les diverses substances minérales ou organiques que nous connaissons. Lorsque la puissance est faible, l'agrégation des molécules ne dure qu'un certain temps, comme cela arrive dans un grand nombre de cas de matérialisations, dont beaucoup même restent incomplètes et à l'état vaporeux ; les corps formés peuvent, au contraire, devenir définitifs, si la puissance qui en a rapproché les éléments est plus élevée. Il ne s'agit donc pas ici d'une création *ex nihilo*, mais d'un groupement particulier d'éléments déjà existants. C'est un phénomène naturel, mais dont la loi est à peine entrevue.

(A suivre). Docteur DUSART.

POLÉMIQUE

Les savants et la Double Vue

Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, ce n'est sûrement pas dans le cœur des savants qu'on la retrouverait. Nos lecteurs ont vu dans le N° de décembre de la Revue, que l'Académie des sciences et lettres devait nommer une commission pour répéter l'expérience faite par le Dr Ferroul. Voici ce que publie le Dr Grasset comme résultat de cette vérification :

Comme complément à ma première expérience (Voir *Semaine médicale,* 1897, p. 443) j'avais demandé à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier de nommer une commission qui referait l'expérience dans des conditions plus rigoureuses de précision scientifique et de surveillance étroite.

Cette commission composée de MM. Bertin-Sans, chef des travaux de physique à la Faculté de médecine : Guibal, bâtonnier de l'ordre des avocats ; Meslin, professeur de physique à la Faculté des sciences, et moi-même, s'est rendue à Narbonne, le 29 décembre 1897, auprès du docteur Ferroul, qui avait accepté le rendez-vous.

Trois expériences avaient été soigneusement préparées, avec toutes les précautions voulues. Les deux suivantes ont été faites :

1° Le sujet devait, devant nous, lire à distance (la distance de la première expérience), un pli enfermé dans une boîte avec des glaces photographiques non développées ;

2° Le sujet devait, en notre présence, lire un pli scellé que l'un de nous tiendrait devant elle, aussi près et aussi longtemps qu'elle le désirerait, sans s'en dessaisir.

Ces deux expériences, faites en présence et avec le concours du docteur Ferroul (qui, comme nous d'ailleurs, ignorait le contenu des plis), ont donné l'une et l'autre un résultat « absolument négatif. »

Je tiens naturellement à donner à ces expériences de contrôle la même publicité qu'à la première, évidemment moins rigoureuse et moins surveillée.

Dr Grasset,
Professeur de clinique médicale à la Faculté de médecine de Montpellier.

On voit que le Dr Grasset déclare que les résultats ont été *absolument négatifs*. Or, nous reproduisons plus loin le récit du Dr Ferroul, qui affirme que son sujet a vu l'intérieur du paquet et que ce sont les plaques de verre qui y étaient contenues qui l'ont empêché de lire. Il résulte, en effet, de l'aveu même du Dr Grasset, que les enquêteurs avaient mis dans leur colis des plaques photographiques.

Si ces messieurs de Montpellier appellent *scientifique* cette façon de procéder, il faut avouer qu'ils ne sont pas difficiles. Comment, il s'agit de vérifier si oui ou non, un sujet peut voir à distance, a travers une *enveloppe* cachetée, et au lieu de renouveler loyalement cette tentative, on met la phrase à lire dans un colis d'une épaisseur de *six centimètres* et de *vingt centimètres* de largeur et avec des plaques de verre ! Franchement, c'est à croire que ces savants emploient tous les moyens pour n'être pas convaincus. Dans des expériences antérieures (Voir *Annales psychiques*, novembre-décembre 1897) le sujet avait été troublé déjà par des ficelles entourant l'enveloppe qui renfermait la phrase écrite. Une fois ces obstacles supprimés, la lecture put s'opérer ; ceci nous montre combien les résultats sont liés minutieusement aux conditions dans lesquelles on opère. Une autre fois, le Dr Ferroul fera bien de refuser systématiquement toute expérience qui sortirait d'un programme nettement arrêté à l'avance, afin que le public ne soit pas trompé sur les faits.

La dernière phrase de la lettre de M. Grasset est quelque peu perfide. Elle tendrait à laisser supposer que la première expérience n'a pas été suffisamment rigoureuse. Mais, Docteur que vous êtes, vous avez vous-même ouvert le pli et constaté devant vos éminents collègues qu'il n'y avait pas eu d'effraction. Il y aurait mauvaise grâce à essayer aujourd'hui d'épiloguer. Un fait négatif, dix, vingt même, n'infirment pas un fait positif, constaté par autant de paires d'yeux qu'il y en avait ce jour-là dans la docte assemblée. Vous repentiriez-vous d'un instant de courage ?

Voici la relation que donne M. le docteur Ferroul des expériences faites à Narbonne, le 29 décembre 1897, devant les délégués de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier :

LES PRÉLIMINAIRES

La commission venue de Montpellier ne conserva de la première expé-

rience que la distance qui séparait mon sujet du pli à lire : plus de 300 mètres.

Au lieu de déposer chez moi le simple pli du professeur Grasset, ce fut un véritable colis, que j'ai à peine aperçu, mais qui, sur une épaisseur de six centimètres au moins, avait une largeur de douze environ et une longueur de vingt. Ce paquet était recouvert de papier d'emballage, maintenu par de nombreux cachets de cire.

Le paquet déposé chez moi, nous allâmes, tous les cinq, chez mon sujet, après que la commission eut refusé d'apposer des scellés, ainsi que je le proposais.

Le sujet entra presque en même temps que nous dans la pièce où se fit l'expérience, à 300 mètres, je le répète, du colis contenant le pli.

Sitôt entré, je le mis en état de sommeil, et l'expérience commença tout de suite.

L'EXPÉRIENCE

J'avais à peine posé ma main sur ses yeux, que mon sujet se fâcha vivement de ce qu'on lui soumettait une boite et non un pli, en disant :

— « Ils mériteraient que je le déchire... Tiens, tant pis, je le fais! »

Et le geste suivit.

Le sujet, au milieu de ses plaintes sur ce point, annonça une boîte contenant d'abord des copeaux d'emballage. Loin de se rebuter, comme disent certains journaux, il s'acharna à continuer, à tel point, qu'au bout de plus de vingt minutes, je fus obligé de suspendre, un tremblement inquiétant accompagné de claquements de dents étant survenu.

Le sujet réveillé vomit ; nous le laissâmes se reposer assez longuement, puis sur sa demande, nous recommençâmes.

Rapidement, le sujet reparla des copeaux et annonça du papier blanc, puis du papier vert et puis... du *verre*.

Arrivée à ce point, elle eut des haut-le-corps, comme si on la repoussait.

Elle revint au papier vert, nomma trois ou quatre lettres qui, disait-elle, se trouvaient en haut du papier et un ou deux chiffres qui se trouvaient au bas. Puis, chaque fois, revenant au verre, elle disait :

— « Tu vois, monsieur Ferroul, il y a du verre ; je ne peux pas, je ne peux pas. »

Les tremblements, les claquements des mâchoires, suivis de contractures, revenant, nous arrêtâmes là cette tentative, qui ne fut plus recommencée.

Nous nous transportâmes alors, les quatre délégués, mon sujet et moi, à mon domicile, dans mon cabinet où se trouvait le paquet. Je fis entrer

ces messieurs les premiers et l'un d'eux, se précipitant sur le paquet, le fit disparaître dans une grande serviette.

Nous essayâmes d'autre chose ; mais le sujet, absolument esquinté, ne put rien faire et tomba même comme foudroyé. Je fus obligé de l'emmener jusqu'à ma chambre où la jeune fille resta en syncope, au moins un quart d'heure.

Lorsqu'elle se remit et pendant qu'elle était en état d'hypnose, elle déclara ceci :

— Tu sais, Monsieur Ferroul, c'est ce verre qui m'a empêché de lire la lettre. Ils ne savent pas que c'est un isolant et que je suis tout électricité, *quand je m'en vais, toute petite* ? »

C'est ainsi qu'elle qualifie toujours sa projection psychique.

Elle continua :

— « Ils auraient pu me tuer : chaque fois que je voulais avancer, j'étais repoussée. »

CONCLUSION DU Dr FERROUL

Voilà exactement ce qui s'est passé. Ces messieurs, les délégués, n'ont pas fait connaître ce qu'il y avait dans le paquet, mais le rapport de M. le professeur Grasset déclare que le pli à lire était placé entre deux plaques de verre.

Si donc mon sujet, à 300 mètres de distance, a vu le verre dans le paquet, n'est-ce pas de la clairvoyance, et n'avons-nous pas fait une expérience concluante?

Et qui peut affirmer que mon sujet, se disant repoussé par le verre, n'a pas absolument raison ? Dr FERROUL.

Ce rapport a été publié dans le *Petit Méridional* du 11 janvier.

Nous avons tenu à connaître l'opinion du Dr Ferroul sur les conclusions de la Commission et les appréciations de la Presse. Voici ce qu'il nous a obligeamment déclaré :

L'expérience avec le pli a été faite dans des conditions de dépression physique et morale chez le sujet, qui ont rendu, c'est vrai, le résultat négatif.

« J'affirme que je me suis toujours tenu avec mon sujet à 300 mètres du paquet, et qu'à aucun moment il n'a été en notre possession ;

« J'affirme que j'ai proposé aux délégués de poser les scellés à mon appartement ;

« Que si j'avais eu l'idée de faire ouvrir le colis, en brisant les cachets pour le faire resceller ensuite, j'aurais donné les preuves de la plus parfaite imbécilité.

« L'extériorisation de la motricité, incroyable hier, à peine admise aujourd'hui, a ses lois mystérieuses, comme l'extériorisation de la sensibilité. Je ne connais pas ces lois, mais je connais les faits. »

Enfin, le Dr Ferroul nous a déclaré en présence de deux autres personnes, dont l'une est docteur en médecine, qu'il se proposait d'instituer à

Narbonne une série d'expériences contrôlées, qui démontreront ce que la commission scientifique de Montpellier ne peut pas croire : *la lecture à travers les corps opaques, à distance.*

La *Revue* sera tenue au courant des nouvelles expériences, auxquelles doit assister un de nos amis qui en relèvera tous les faits d'ordre fluidique et psychologique.

F. d'OYRIÈRES.

Antiquité du Spiritisme

CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

La croyance à l'existence des Esprits et à leur intervention dans le domaine de notre vie, ainsi que la pratique de l'évocation des Esprits, c'est-à-dire le Spiritisme, remontent à la plus haute antiquité. Interrogeons d'abord les livres saints sur l'existence et le rôle des Esprits : le démon séduisant sous une forme sensible Adam et Eve dans le Paradis ; des chérubins en gardaient l'entrée ; les anges, qui visitent Abraham et discutent avec lui la question du salut de Sodome ; les anges insultés dans la ville immonde, arrachèrent Loth à l'incendie ; l'Ange d'Isaac, de Jacob, de Moïse et de Tobie ; le démon qui tua les sept maris de Sarah ; le diable qui torture le corps de Job, l'ange exterminateur des Egyptiens sous Moïse et des Israélites sous le roi David ; la main invisible qui écrit la sentence de Balthazar, l'ange qui frappa Héliodore ; l'ange de l'incarnation Gabriel, qui annonce St-Jean-Baptiste et Jésus-Christ. Que faut-il donc de plus pour montrer et l'existence des Esprits et la croyance à l'intervention de ces Esprits, bons ou mauvais, dans les actes de la vie humaine ? — « Dieu a fait les Esprits ses ambassadeurs » dit le Psalmiste. St Paul dit que ce sont les ministres de Dieu. St Pierre nous apprend que les démons rôdent sans cesse dans les airs et autour de nous, comme des lions rugissants. — Les traditions païennes sont en parfaite harmonie avec les traditions juives et chrétiennes. Selon Thalès de Milet et Pythagore le monde est rempli des substances spirituelles. Tous les deux les divisent en bons et mauvais, Empedocle dit que les démons sont punis des fautes qu'ils ont commises. Platon parle d'un prince, d'une nature malfaisante, préposé à ces Esprits chassés par les dieux et tombés du ciel. Avec Platon, toute l'antiquité en parle comme d'une chose connue. Toute l'école d'Alexandrie, dite Néopla-

tonicienne, en formule un enseignement public par la bouche de ses grands hommes : Eunape, Porphyre (233-304), Plotin (205-270) etc, Porphyre déclare que toutes les âmes, qui ont pour principe l'âme de l'univers, gouvernent les grands pays situés sous la lune : ce sont les bons démons (Esprits) et ils n'agissent que dans l'intérêt de leurs administrés, soit dans le soin qu'ils prennent des animaux, soit qu'ils veillent sur les fruits et le blé de la terre, soit qu'ils président aux vents, aux pluies et au beau temps. Selon Platon, il faut encore ranger dans la catégorie des bons démons, ceux qui sont chargés de porter aux dieux les prières des hommes, et rapportent aux hommes les avertissements, les exhortations, les oracles des dieux. Les Romains ont leurs réponses, leurs augures, leurs prodiges, comme les Grecs, Le culte de Mitra, trés répandu dans les siècles de l'empire, est un vaste laboratoire de phénomènes spirites. Dans les siècles chrétiens, les écrivains écclésiastiques et profanes en rapportent des exemples sans nombre. Les Pères de l'Eglise, de leur côté, ont admirablement interprété la doctrine des Ecritures sur l'existence et l'intervention des Esprits. St Grégoire dit : « Il n'y a rien dans le monde visible, qui ne soit régi et disposé par les « créatures invisibles. » St Augustin ajoute : « Chaque être vivant a dans ce monde un ange qui le régit. » St Grégoire de Naziance dit que les anges sont les ministres de la volonté de Dieu ; ils ont naturellement et par communication une force extraordinaire, ils parcourent tous les lieux et se trouvent partout, tant par la promptitude avec laquelle ils exercent leur ministère que par la légèreté de leur nature ; les uns sont chargés de veiller sur quelque partie de l'univers qui leur est assignée par Dieu, de qui ils dépendent en toute chose ; d'autres gardent les villes et les églises, ils nous aident dans tout ce que nous faisons de bien. Par rapport à la raison fondamentale, Dieu gouverne immédiatement l'univers ; mais relativement à l'exécution, il y a des choses qu'il gouverne par d'autres intermédiaires. — Quant à l'évocation elle-même des Esprits, âmes, anges ou démons, c'est une pratique aussi ancienne que la croyance aux Esprits eux-mêmes. — St Cyprien explique ainsi les mystères du Spiritisme païen : « Les démons, dit-il, s'introduisent dans les statues et « dans les simulacres que l'homme adore ; ce sont eux qui animent les « fibres des victimes, qui inspirent de leur souffle le cœur des devins et « qui donnent une voix aux oracles. »

Au moyen âge, et plus tard, la jurisprudence ecclésiastique et civile poursuit les pratiques spirites, sous le nom de sorcellerie, de charme, d'enchantement. — Les Arabes appellent le chef des démons : « Iba ». — Les Chaldéens en remplissent l'air. — Kon-fou-thsé (Confucius), célèbre

philosophe chinois, qui vivait cinq cents ans avant l'ère chrétienne, enseigne absolument la même doctrine : « Que les vertus des Esprits sont su-« blimes ! dit-il, on les regarde et on ne les voit pas ; on les écoute et on « ne les entend pas ; unis à la substance des choses, ils ne peuvent s'en « séparer ; ils sont cause que tous les hommes dans tout l'univers se pu-« rifient et se revêtent d'habits de fête pour offrir des sacrifices. Ils sont « répandus comme les flots de l'Océan au-dessous de nous, à notre gauche « et à notre droite ». — Dans l'Inde, ce sont les Lamas et les Brahmes, qui dès la plus haute antiquité, ont le monopole de ces mêmes évocations qui se continuent encore : « Ils faisaient communiquer le ciel avec la terre, « l'homme avec la divinité » ; tout à fait comme nos médiums actuels. L'origine de ce privilège paraît remonter à la Genèse même des Hindous et appartenir à la caste sacerdotale de ces peuples. Sortie du cerveau de Brahma, la caste sacerdotale doit rester plus près de la nature de ce Dieu créateur, et entrer plus facilement en communication avec lui, que la caste guerrière, née de ses bras, et à plus forte raison que la caste des Soudras, formée de la poussière de ses pieds. — Dans le monde cultivé, personne ne met en doute les phénomènes spirites arrivés à Uvetet, vers l'an 1550, décrits par le docteur Calmeil, dans son livre « Dictionnairs des sciences médicales ; » ces phénonèmes furent célèbres jadis dans toute l'Allemagne. De même sont célèbres les phénonèmes de Cagliostro, Mesmer et autres, jusqu'aux plus récents magnétiseurs, d'où naquit le Spiritisme aujourd'hui si en vogue en Amérique et en Europe. — Nier l'existence de ces faits serait une absurdité ridicule. Qu'on veuille bien le remarquer : il ne s'agit pas de faits pour l'observation desquels il faut absolument avoir à sa disposition les réactions chimiques, le microscope, le télescope, les tables de logarithmes, la pile voltaïque et autres ressources qui manquaient aux observateurs anciens. Non, il faut simplement avoir des yeux, des oreilles et du sens commun, pour discerner des phénomènes qui tombent sous le sens et apparemment contraires aux lois jusque-là connues de la nature, aussi pour se former sur leur compte un jugement rationnel.

Sous ce rapport, les anciens et les modernes sont dans des conditions presque égales, pour savoir si la lumière brille sans appareil qui la produise, si une table flotte dans le vide sans engin qui la soutienne, si un fantôme se montre oui ou non aux yeux des spectateurs. Evidemment, dans cet ordre de faits, il est absurde de refuser créance à nos sens ou au témoignage de personnes dignes de foi. Dans l'antiquité, ce n'est pas le vulgaire ignorant qui attribue ces faits aux esprits, ce sont les savants. Platon parle de l'intervention des bons et des mauvais Esprits dans les

faits spirites, absolument comme Allan Kardec, comme William Crookes, Fechner, Zöllner, Carl du Prel, Aksakof, Alfred Russel Wallace, Dr Gibier, en un mot, comme les spirites d'aujourd'hui.

Celui qui lit les ouvrages des philosophes grecs de l'antiquité comprend qu'il s'agit là de profonds philosophes, il ne peut douter ni de la réalité des phénomènes, ni de l'attribution qu'ils en faisaient, non à des causes naturelles, mais à des Esprits bons ou mauvais. Chacun connaît le nombre immense des oracles antiques, mais beaucoup ne savent pas comment se rendaient ces oracles. Celui qui interroge l'histoire découvre des procédés absolument conformes à ceux du Spiritisme moderne. La Pythie de Delphes était un médium qui opérait à l'aide des mêmes moyens et des mêmes circonstances que les médiums d'aujourd'hui ; de même tous les autres prêtres et oracles d'Egypte, de la Grèce, de l'Asie et d'ailleurs. Les érudits n'ignorent pas la question autrefois débattue entre Fontenelle. célèbre auteur des « Dialogues des morts », des « Entretiens sur la pluralité des mondes », « Histoire des Oracles » etc., et Van-Dahle d'une part, et le savant jésuite Baltus, d'autre part, sur la cause des oracles. Fontenelle soutenait que c'était du pur charlatanisme, et le père Baltus dans sa « Réponse à l'histoire des oracles de Fontenelle » (Strasbourg 1708), le réfutait si victorieusement que Fontenelle avoua son erreur en disant : Le Diable a gagné sa cause ! Au paganisme succéda la splendide civilisation chrétienne, gouvernée par des Esprits, qui laissèrent de lumineuses traces dans la philosophie et dans tous les genres de sciences. Chacun sait que les Pères de l'Eglise donnaient comme certain et connu de tous, que la magie, la chiromancie, la nécromancie, les apparitions, en un mot l'innombrable quantité de phénomènes spirites vulgairement en usage à leur époque, devaient être attribués au démon, preuve qu'il n'était pas plus difficile en leur temps de discerner la prestidigitation, des phénomènes dépassant les forces de la nature. Les procès de maléfice, de sorcellerie etc. conduits avec les précautions les plus habiles, par des juges doctes du moyen âge, ont mis très souvent en évidence des faits spirites inexplicables par les causes naturelles. Quant aux faits les plus récents qui en Amérique et en Europe, parmi les nations plus civilisées, ont pris le nom de Spiritisme, il faut reconnaître qu'on est écrasé par le nombre considérable des relations qu'on lit et qu'on entend chaque jour.

Il s'imprime tous les jours, au service du Spiritisme en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en Amérique, une quantité de journaux ; ils parlent avec une telle publicité et une si grande abondance de détails, qu'il faut opiniâtrément s'obstiner contre la vérité

des faits, pour les rejeter en masse comme du charlatanisme. Comment nier ce qu'ont vu des millions d'hommes? par exemple une table que le médium touche du bout du doigt, monte vers le plafond ou reste en suspension dans l'air, ce qui a été observé dernièrement par des célébrités du monde scientifique avec le médium Eusapia Paladino ; il y a cent faits plus extravagants encore, qu'il n'est au pouvoir de personne de simuler, car sans cela ils seraient facilement démasqués. — Nous possédons aujourd'hui tout un monde de faits semblables relatés par des hommes de science. Des médiums, des mathématiciens, des astronomes, des philosophes, des professeurs célèbres, se sont efforcés d'expliquer les phénomènes spirites, en les admettant comme prouvés et certains. Parmi eux, nous pouvons nommer MM. Robert Dale Owen, le Dr Robert Chambers, le D. Géo. Sexton, Cromwel Varley, le D. Lockhard Robinson, Alfred Russel Wallace, Aksakof, Flammarion, de Rochas, Tabomer, le D. Carl du Prel, le D. Lombroso, etc. etc. Je ne sais qui pourrait se moquer de ces hommes, en prétendant que ce sont des ignorants des sciences naturelles, n'ayant à leur service qu'une critique puérile ?

Je ferai remarquer ici que bon nombre d'hommes illustres ont au début méprisé ces phénomènes comme provenant d'impostures. L'observation des faits a produit chez eux une conviction dont ils ont donné plus tard des déclarations publiques et solennelles.

Avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués,

JOSEPH DE KRONHELM.

Les Faits

DÉPOSITION FAITE PAR M. CROMWELL VARLEY, LE 15 MAI 1869, DEVANT LE COMITÉ DE LA « SOCIÉTÉ DIALECTIQUE DE LONDRES ».

La littérature spirite étrangère est beaucoup plus riche que la nôtre en œuvres de premier ordre, et si quelques travaux très importants ont été traduits et mis à la portée des lecteurs français, il en est un bien plus grand nombre encore qu'on regrette vivement de ne voir connus que de nom ou par des extraits trop peu étendus. Parmi ceux-là, nous citerons en première ligne le rapport fait à la Société dialectique de Londres par la commission constituée le 26 janvier 1869, à la demande du Dr Edmunds pour : « Examiner les phénomènes prétendus spirites et faire un rapport sur la question. »

La commission fit appel à tous les spirites et hommes de science du monde entier. Elle se divisa en outre en dix sous-comités chargés d'expérimenter et de faire des recherches.

Le 20 juillet 1870, elle condensa dans un court rapport les résultats de son enquête et des travaux des sous-comités. Ce rapport fut adopté par la Société.

Il a été imprimé avec les rapports des sous-comités, les dépositions et attestations d'un grand nombre de spiritualistes de diverses opinions, des lettres de sceptiques et enfin les procès-verbaux des séances d'expérimentation des sous-comités. Le tout forme un ensemble d'importance capitale. C'est une mine dans laquelle il y a beaucoup à puiser.

Les publications françaises en parlent bien, il est vrai, et en citent quelques pages de temps à autre. Le colonel de Rochas, dans son remarquable travail sur l'*Extériorisation de la Motricité* reproduit le rapport général de la Commission et celui des sous-comités ; Eug. Nus fait quelques citations, M. Gardy, dans *Cherchons* donne un extrait de la déposition de Cromwell Fleewood Varley, l'électricien bien connu, créateur du premier câble transatlantique, président des compagnies de télégraphie internationale et transatlantique, membre de la Société Royale, qui devait un peu plus tard assister Crookes dans ses célèbres expériences ; mais aucun travail complet n'a été fait.

En attendant qu'il nous soit donné de publier *in extenso* les rapports, lettres, dépositions et procès-verbaux, nous pensons qu'on lira avec un certain intérêt les attestations de Varley.

Le célèbre électricien ne parle que de ce qu'il a *vu ou fait lui-même* avec le concours de Mme Varley, de Home et d'hommes de science des deux mondes, et cependant on y trouve à peu près tous les phénomènes qui depuis si longtemps préoccupent l'humanité et ont donné lieu à tant et de si passionnées controverses :

Magnétisme curatif, somnambulisme avec clairvoyance, auto-suggestion, mouvements des corps sans contact, typtologie, écriture, incarnations, fantômes des vivants et des morts, enfin des expériences sur les rapports de l'électricité et du magnétisme terrestre avec la force psychique.

Tout cela est condensé, analysé en quelques pages et accompagné de la déclaration des principes adoptés par l'auteur devant l'évidence des faits.

Varley nous dit dès le début que, s'attendant à être interrogé, il n'a pas préparé d'attestation régulièrement coordonnée ; ce n'est donc pas une œuvre didactique. Néanmoins la grande et légitime autorité qui s'attache

au nom de Varley lui donne une valeur que les lecteurs sauront apprécier

Le mardi, 25 mai 1869, sous la présidence de M. Henri Jeffery, M. Cromwell Fleewood Varley fait la déposition suivante :

Je suis venu ici avec la pensée que je serais placé dans la condition d'un témoin et appelé à répondre à des questions précises. Aussi n'ai-je préparé aucune déclaration écrite. Je constate ceci pour expliquer le manque d'ordre et de suite dans ce que je vais dire.

Pour commencer, je dirai que j'étais un sceptique lorsque j'entendis parler de ces questions en 1850. C'était le moment où les mouvements et les coups frappés des tables étaient encore considérés comme le résultat d'actions électriques. J'étudiai cette hypothèse et démontrai qu'elle était tout à fait sans fondement. Aucune force électrique n'aurait pu être ainsi appliquée ; l'électricité dégagée des mains d'êtres humains ne serait jamais capable de déplacer la millième partie du poids des tables mises en mouvement.

Je dois mentionner que je possédais le pouvoir de guérir par le magnétisme. Trois ans après ces expériences, je vins à Londres et entrai en relation avec celle qui fut depuis Mme Varley. Elle était sujette à des douleurs de tête de nature nerveuse et j'obtins de ses parents l'autorisation de la soumettre à l'action du magnétisme, dans le but de la guérir. Je n'obtins d'abord que des soulagements momentanés et, un jour, comme elle était étendue sur son lit, sous l'influence du sommeil magnétique, je songeais au moyen de la guérir définitivement. Elle répondit à ma pensée. Profondément surpris je lui demandai, toujours mentalement, si elle pouvait répondre à ma pensée. Elle me dit : « Oui ». Alors je lui demandai s'il existait un moyen de rendre sa guérison permanente. Elle répondit : « Oui ; si vous provoquez les accès en dehors des heures de leur retour ordinaire, vous troublerez leur régularité et je serai guérie. » Je le fis ainsi : par l'exercice de ma volonté et en provoquant les accès pendant les intervalles de calme, je la guéris radicalement. Chaque fois que je l'endormais magnétiquement, elle manifestait le plus vif désir de ne pas être tirée de cet état.

Pour m'assurer de la possibilité d'exercer mon influence à travers les corps solides, je fis des passes à travers des portes à deux battants ; elle sortit aussitôt et me prit les mains pour me faire cesser. Une autre fois je fis des passes à travers un mur en briques et elle en eut instantanément conscience. Je vous rappelle ces faits parce qu'ils pourront peut-être vous guider dans l'étude de quelques phénomènes présentés comme se produisant par l'action des esprits. On peut regarder un mur comme capable de se laisser traverser par ce qui sort de mes mains ou de mon esprit.

Trois ou quatre ans plus tard, une maladie de poitrine de ma femme prit une marche des plus graves. Elle maigrissait beaucoup et on la crut atteinte de consomption. A peine pouvait-elle encore aspirer les 7/8mes d'une pinte d'air et d'après toutes les prévisions, elle n'avait pas plus de trois mois à vivre.

Une nuit, elle me parla d'elle à la troisième personne et dit : « Si vous n'y prenez garde, vous allez la perdre. » Je demandai : « Qui ? » Elle répondit « Elle, votre femme. » « Qui donc me parle en ce moment ? » Voici en substance la réponse que je reçus : « Nous sommes des esprits, non pas un, mais plusieurs. Nous pouvons la guérir si vous observez ce que nous allons vous dire. Trois abcès se formeront dans sa poitrine. Le premier s'ouvrira dans dix jours, à cinq heures trente-six minutes de l'après-midi. Il est nécessaire que vous ayez alors sous la main tels et tels remèdes. Aucune autre personne ne doit être avec vous ; sa présence serait une cause d'excitation et il faut bien vous garder de lui faire connaître cette communication ; cela lui donnerait un choc qui la tuerait Le dixième jour je rentrai de bonne heure. J'avais réglé ma montre sur l'heure de Grenwitch. A cinq heures trente-six minutes exactement, elle poussa un cri ; ce qui avait été prédit arriva et elle se rétablit.

La seconde crise fut prédite trois semaines et la troisième quinze jours avant qu'elle se produisissent. La prédiction avait fixé comme date à cette dernière le jour de l'éclipse annulaire, visible à Péterborough. Je lui avais promis de la conduire à Péterborough, mais je m'aperçus que l'abcès devait s'ouvrir précisément pendant qu'elle serait dans le train. Les esprits dirent cependant qu'il ne fallait pas lui causer de désappointement. Je pris donc les médicaments dans ma poche et nous partîmes Une demi-heure avant le temps marqué, elle se trouva indisposée et l'abcès s'ouvrit exactement à l'heure annoncée. Je sortis les remèdes, à sa grande surprise, car elle ignorait tout à fait la prédiction.

Telle fut ma première expérience spirite. Ce n'était pas ma femme, mais les esprits qui m'avaient dit ce que j'avais à faire et, en suivant leurs instructions, elle fut si bien rétablie, que neuf mois plus tard, son inspiration avait passé d'une pinte à près d'un gallon et qu'elle devint tout à fait robuste.

Plus tard, après la naissance de mon fils aîné, je fus éveillé une nuit par trois coups formidables ; je pensai qu'il y avait des voleurs dans la maison et je les cherchai partout, mais ne trouvai rien. Je pensai alors : « Ceci pourrait bien être ce que l'on appelle un phénomène spirite ? » Les coups répondirent : « Oui ; va dans la chambre voisine ! » J'y allai et trouvai la nourrice ivre-morte et Mme Varley rigide, en état cataleptique. Je fis quelques passes et la ramenai à son état normal.

Ces faits me préoccupaient vivement et je résolus de voir s'il y avait quelque chose de vrai dans ce que l'on disait de M. Home. Je l'appelai et lui dis ce que j'avais vu. Un rendez-vous fut pris et je me rendis chez lui avec Mme Varley. Mme Milner-Gibson et deux ou trois autres s'y trouvaient déjà, Mme Milner-Gibson dit que son fils décédé était présent. Il frappa quelques coups. Elle portait un corsage blanc (je pense que c'est ainsi qu'on appelle ce vêtement) qui, tout à coup se gonfla, sous l'action, dit-elle, de l'esprit de son fils. On demanda à celui-ci de me toucher : il dit qu'il n'osait pas, mais, plus tard, dans le cours de la soirée il déclara que sa crainte était dissipée ; mes mains furent touchées sous la table et mon vêtement tiré trois fois. Je me dis en moi-même : « Ceci n'est guère satisfaisant, car tout se passe sous la table. » Aussitôt, pour répondre à mon désir mental, les pans de mon habit furent relevés trois fois d'abord à droite, puis trois fois à gauche. Ensuite, sur mon désir mental, je fus touché sur le genou et sur l'épaule, très nettement, le nombre de fois fixé par moi.

Un membre de la commission demande si tous ces phénomènes avaient lieu à la lumière.

M. Varley : Oui, à la lumière de cinq becs de gaz. Mme Milner-Gibson et M. Home me demandèrent de visiter à fond la pièce, d'examiner le dessous de la table et de prendre toutes mes précautions.

Dans le cours de cette soirée, il se produisit un très grand nombre de phénomènes. La table fut à mainte reprise complètement soulevée en l'air et, tandis qu'elle était ainsi flottante, prit sans hésiter toutes les directions que j'indiquai.

Mme Varley fit les mêmes expériences et tandis que je surveillais le dessous de la table, elle surveillait le dessus.

Tels furent les premiers phénomènes physiques que j'observai. Ils m'impressionnèrent, mais j'étais encore trop vivement étonné pour me déclarer satisfait. Heureusement, au moment où je rentrai chez moi, il survint un évènement qui m'enleva toute espèce de doute. Tandis que, seul dans mon salon, je réfléchissais profondément à ce que je venais de voir, des coups retentirent. Le lendemain je reçus de M. Home une lettre dans laquelle il me disait : « La nuit dernière, tandis que vous étiez seul dans votre salon, vous avez entendu des bruits; j'en suis fort heureux! » il m'affirmait que les esprits lui avaient dit qu'ils me suivaient et se sentaient capables de produire des bruits. J'ai conservé sa lettre pour montrer que l'imagination n'a rien à faire ici. L'œil est traître et peut tromper ; en outre le témoignage d'un seul n'est jamais décisif. C'est seulement lorsque des preuves confirmatives nous sont données, que nous pouvons

être sûrs. La réalité des coups entendus par moi fut confirmée par la lettre de M. Home et je veux borner mes citations aux faits corroborés par des preuves décisives.

Dans l'hiver de 1864-65, je m'occupai du câble transatlantique. Je laissai à Birmingham un employé chargé d'essayer le câble ; il avait vu quelques manifestations spirites, mais il n'y croyait pas encore. Il avait un frère qu'il n'avait jamais vu vivant. Une nuit, un grand nombre de coups furent frappés dans ma chambre avec violence. Lorsqu'enfin je m'assis dans mon lit, je vis flotter en l'air un homme, un esprit, en costume militaire. Je pouvais voir à travers lui le dessin du papier qui tapissait la muraille. Mme Varley ne le vit pas ; elle se trouvait dans un état particulier et bientôt tomba en transe. L'esprit me parla alors par sa bouche.

Un membre du comité demande comment on suppose que cela se fasse.

M. Varley : Lorsqu'une personne est en trance, l'esprit s'empare de son corps, parle et agit au moyen de ses organes et de ses muscles.

L'esprit me dit son nom et ajouta qu'il avait vu son frère à Birmingham, mais que celui-ci n'avait pas compris la communication qu'il lui avait faite. Il me demanda d'écrire à son frère à Birmingham. Je le fis et reçus la réponse suivante : « Oui, je sais que mon frère vous a vu, car il est venu à moi et a pu fort bien se faire reconnaître. » Cet employé, comme je l'ai dit, était à Birmingham, tandis que j'étais à Beckenham.

Cet esprit me dit qu'il avait été poignardé pendant qu'il faisait ses études en France. Ce fait n'était connu que de son frère aîné et de sa mère. On l'avait caché à son père dont la santé était fort mauvaise.

Lorsque je fis ce récit au survivant, il pâlit et me confirma le fait.

Voici le second cas : ma belle-sœur souffrait d'une maladie du cœur et Mme Varley et moi nous nous rendîmes en province pour la voir, car nous la croyions arrivée au terme de ses jours. J'eus un cauchemar pendant lequel je ne pouvais remuer un muscle.

Tandis que j'étais dans cet état, je vis l'esprit de ma belle-sœur dans la chambre : or, je savais qu'elle était retenue au lit. Elle me dit : « Si vous ne pouvez bouger, vous allez mourir. » Mais je ne pouvais remuer et elle me dit : « Si vous vous soumettez à moi, je vous effrayerai et vous pourrez alors vous mouvoir. » Je refusai d'abord, voulant être plus complètement sûr de la présence de son esprit. Lorsqu'enfin je consentis, mon cœur avait cessé de battre. Je pensai d'abord que ses efforts pour me frapper de terreur avaient échoué, lorsqu'elle s'écria tout-à-coup : « Oh ! Cromwell ! je me meurs ! » ce qui me frappa d'une telle terreur, que je fus arraché à ma léthargie et que je me réveillai comme à l'état normal. Mon cri réveilla Mme Varley et après avoir examiné la porte et constaté

qu'elle était fermée à la clef et au verrou, je lui racontai ce qui venait de se passer, lui faisant remarquer qu'il était trois heures quarante-cinq minutes, lui recommandant de ne rien dire à personne, mais de se borner à écouter le récit de sa sœur, dans le cas où celle-ci ferait une allusion quelconque à ce sujet. Dans la matinée, celle-ci nous dit qu'elle venait de passer une nuit terrible : qu'elle était venue dans notre chambre et avait été grandement troublée à mon sujet, car j'avais été bien près de mourir. Il était entre trois heures et demie et quatre heures du matin quand elle me vit en péril. Elle ne parvint à m'éveiller qu'en s'écriant : « Oh ! Cromwell, je me meurs ! » Je lui paraissais être dans un état tel que, sans cela, l'issue en eût été fatale

Tel est le second cas, affirmé par plus d'un témoin et je pense qu'on peut considérer ce second cas comme parfaitement prouvé. Il faut ajouter cette particularité que nous étions tous vivants.

Je puis citer un troisième cas très remarquable : il survint, en 1867, à New-York. J'avais un traité avec la Cie du câble transatlantique, à propos d'un instrument de mon invention, il arriva que plusieurs payements restèrent en souffrance et le traité fut résilié: on me laissa ignorer cette décision.

Il arriva qu'étant tombé malade je consultai trois médiums pour voir s'ils se trouveraient d'accord : ils le furent quant au fond. L'un était Mme Manchester ; entre autres choses elle me dit que j'allais avoir quelques tracas à propos d'un procès et que, d'ailleurs, des papiers importants concernant cette affaire étaient en route par le bateau-poste. Nous étions le lundi et le mercredi suivant, le paquebot arriva, m'apportant un paquet de papiers d'affaires et une lettre explicative de mes hommes d'affaires, disant qu'ils se proposaient de demander un bill à la Chancellerie, au sujet des agissements de la Cie, si je ne leur envoyais pas par le câble d'instructions contraires. Il était impossible à Mme Manchester de rien connaître de tout cela et, pour ma part, rien n'était plus loin de ma pensée qu'une instance devant la Chancellerie. J'étais absolument inconnu de ces trois médiums et ne connaissais à cette date aucun spirite en Amérique.

Voici un quatrième cas dans lequel je suis le principal acteur. J'avais fait des expériences sur la fabrication de la faïence, et les vapeurs d'acide fluorhydrique dont j'avais fait un large emploi m'avaient causé des spasmes de la gorge. J'étais très sérieusement malade et il m'arrivait souvent d'être réveillé par des spasmes de la glotte. On m'avait recommandé d'avoir toujours sous la main de l'éther sulfurique pour le respirer et me procurer un prompt soulagement. J'y eus recours six ou huit fois, mais son odeur m'était si désagréable, que je finis par me servir du chloroforme, Je le plaçais à côté de mon lit, et lorsque je devais

m'en servir, je me penchais au-dessus de lui dans une position telle, que quand l'insensibilité survenait, je retombais en arrière, tandis que l'éponge roulait à terre. Une nuit cependant je me renversai sur le dos en retenant l'éponge, qui resta appliquée sur ma bouche.

Mme Varley, nourrissant un enfant malade, était dans la chambre au-dessus de la mienne. Au bout de quelques instants je pris conscience de ma situation : je voyais ma femme en haut, moi-même couché sur le dos avec l'éponge sur la bouche et dans l'impossibilité absolue de faire aucun mouvement. J'appliquai toute ma volonté à faire pénétrer dans son esprit une claire notion du danger que je courais. Elle s'éveilla, descendit, enleva aussitôt l'éponge et fut grandement effrayée. Je fis tous mes efforts pour lui parler et je lui dis : « Je vais oublier tout ceci et ignorer comment ceci s'est passé si vous ne me le rappelez dans la matinée ; mais ne manquez pas de me dire ce qui vous a fait descendre et je serai alors capable de me souvenir de tous les détails. » Dans la matinée suivante elle fit ce que je lui avais recommandé, mais je ne pus rien me rappeler d'abord. Cependant je fis tout le jour les plus grands efforts et j'arrivai enfin à me souvenir d'une partie et à la longue de la totalité des faits. Mon esprit était dans la chambre près de Mme Varley lorsque je lui donnai conscience de mon danger.

Ce cas m'a aidé à comprendre les moyens de communication des esprits. Mme Varley vit ce que mon esprit demandait et elle éprouva les mêmes impressions. Un jour, étant tombée en transe, elle me dit : « Actuellement ce ne sont pas les esprits qui vous parlent : c'est moi-même et je me sers de mon corps de la même façon que font les esprits lorsqu'ils parlent par ma bouche. »

J'ai observé un autre fait en 1860. Je venais d'établir le premier câble Atlantique. Lorsque j'arrivai à Halifax, mon nom fut télégraphié à New-York, M. Cyrus Fied transmit la nouvelle à St-John et au Hâvre : de telle sorte que quand j'arrivai, je fus cordialement reçu partout et qu'au Hâvre je trouvai un banquet tout préparé. Plusieurs discours furent prononcés et l'on s'attarda beaucoup. Je devais prendre le steamer qui partait dans la matinée suivante et j'avais la vive préoccupation de ne pas m'éveiller à temps. J'employai donc un moyen qui m'avait toujours réussi jusque là : c'était de formuler énergiquement en moi-même la volonté de m'éveiller en temps utile. Le matin vint et je me voyais moi-même profondément endormi dans mon lit : J'essayai de m'éveiller, mais je ne le pus. Après quelques instants, comme je cherchais les moyens les plus énergiques pour me tirer d'affaire, j'aperçus une cour dans laquelle se trouvait un grand tas de bois dont deux hommes s'approchaient. Ils montèrent sur ce

tas et en enlevèrent une lourde planche. J'eus alors l'idée de provoquer en moi le rêve qu'une bombe était lancée contre moi, sifflait à sa sortie du canon et qu'elle éclatait et me blessait à la face, au moment où les hommes jetaient la planche du haut du tas. Cela me réveilla en me laissant le souvenir bien net des deux actes : le premier consistant dans l'action de mon être intellectuel commandant à mon cerveau de croire à la réalité d'illusions ridicules provoquées par la puissance de volonté de l'intelligence. Quant au second acte, je ne perdis pas une seconde pour sauter à bas du lit, ouvrir la fenêtre, et constater que la cour, la pile de bois, les deux hommes étaient bien tels que mon esprit les avait vus. Je n'avais auparavant aucune connaissance de la localité ; il faisait nuit, quand j'arrivai, la veille, dans cette ville et je ne savais pas du tout qu'il y avait là une cour. Il est évident que mon esprit vit tout cela, tandis que mon corps gisait endormi. Il m'était impossible de voir la pile de bois sans ouvrir la fenêtre. (1)

Tels sont les principaux phénomènes que je puisse citer à l'appui de ma foi dans le spiritisme.

J'ai reçu des messages au sujet de mes enfants. Mon plus jeune; qui est très nerveux et précoce tomba malade et le médecin recommandait de ne pas lui donner à manger; mais il n'allait pas mieux. Sur ces entrefaites Mme Varley tomba en transe et un esprit nous donna le conseil de ne rien changer à son régime antérieur ; de susprendre le traitement suivi jusque là et de s'adresser à un magnétiseur. C'est ce que l'on fit, et en peu de temps l'enfant fut rétabli à l'aide des passes magnétiques.

J'eus moi-même à subir l'incision d'un furoncle à la face et pendant plusieurs semaines je souffris de névralgies. Une nuit on me prévint que les esprits venaient à mon secours et que déjà ils étaient à l'œuvre. Comme j'étais étendu dans mon lit, j'éprouvai une grande chaleur suivie d'une sueur abondante et le reste de la nuit fut excellent. Il s'était à peine écoulé 15 secondes depuis que j'avais entendu les mots : « ils se mettent à l'œuvre » lorsque je fus inondé de sueur, Lorsque je m'éveillai, le matin, la névralgie avait disparu.

A New-York je trouvai plusieurs excellents médiums, ainsi que quelques hommes intelligents qui étudiaient le sujet ; tels que le Dr Gray, le banquier C. F. Livermore, Dale Owen, l'auteur de Faux pas sur les frontières d'un autre monde, et quelques autres encore, parmi lesquels le juge Edmonds.

J'obtins de ces messieurs de précieux renseignements et une série d'expériences furent entreprises avec l'Electricité et le Magnétisme. Le Médium était Mme Catherine Fox. *(A Suivre)* Dr AUDAIS.

(1) Il y a donc ici tout à la fois auto-suggestion et clairvoyance.

Les prophéties concernant le Messie

Le phénomène prophétique est indiscutable en soi. L'histoire de tous les peuples en offre des exemples certains, mais il faut, dans ces matières surtout, se défendre des excès de zèle qui ont toujours compromis les meilleures causes. Nous sommes heureux de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs les observations ci-contre de M. le général Fix, car elles ont pour but de montrer combien l'esprit de parti et le fanatisme arrivent à tronquer les textes les plus clairs, pour les faire concorder avec des événements ultérieurs auxquels ils ne peuvent aucunement s'appliquer.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Les prophéties sur lesquelles s'appuient les théologiens chrétiens pour prouver la messianité de Jésus sont vagues, obscures, et il est facile d'en faire ressortir à peu près tous les sens qu'on voudra y trouver. Par exemple, pour ce qui tient à la passion de Jésus, on a eu soin de relever tous les passages où un personnage quelconque parle de ses souffrances, de ses douleurs, de sa puissance.

Job dit qu'il est percé d'un glaive de douleur ; on applique ces paroles à Jésus. Joseph est en prison, il représente le Christ. David est puissant, il représente encore Jésus, bien que l'un ait pardonné à ses ennemis, et que l'autre les ait maudits, même à son lit de mort.

En suivant un tel système, il suffirait d'ouvrir l'histoire pour y trouver que tel personnage moderne, Napoléon, par exemple, a été annoncé il y a cent ans, il y a mille ans.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques pages des psaumes pour y trouver à sa disposition toutes sortes de prophéties. Si Jésus n'eût pas souffert une mort violente, on aurait cité des passages qui prédisent une mort douce et naturelle. S'il eût été noyé, on aurait relevé les paroles du psaume 69, v.v. 1 et 2 : « Les eaux me sont entrées jusque dans l'âme. Je suis enfoncé dans un bourbier profond, dans lequel il n'y a point à prendre pied » ; s'il eût été enterré vivant, psaume 119, v. 85 : « Les orgueilleux m'ont creusé des fosses » ; s'il eût été poignardé, psaume 120, v. 4 : « Ce sont des flèches aiguës tirées par un homme puissant » ; psaume 22, v.v. 12 et 13 ; s'il eût été dévoré par des bêtes féroces : « Plusieurs taureaux m'ont environné ; de puissants taureaux de Basan m'ont entouré. Ils ont ouvert leur gueule contre moi, comme un lion déchirant et rugissant. » etc., etc., etc.

Il est aisé de tout voir dans la Bible en s'y prenant comme St Augustin qui a vu tout le nouveau testament dans l'ancien. Selon lui, le sacrifice d'Abel est l'image de celui de Jésus-Christ; les deux femmes d'Abraham sont la synagogue et l'Eglise; un morceau de drap rouge exposé par une fille de Joie, qui habitait Jéricho, signifie le sang de Jésus-Christ; le serpent d'airain représente le sacrifice de la Croix; les mystères mêmes du Christianisme sont annoncés dans l'ancien testament; la manne figure l'Eucharistie, etc., etc. *(St Augustin. serm. 78 et Exp. 157.)*

Les Hébreux transportaient à l'époque messianique tous les rêves de félicité dont les poètes du Paganisme embellissaient l'âge d'or. Un roi sortant de la famille de David, ralliera tous les peuples à la croyance au *Dieu-Un* et établira la paix universelle sur la terre; « En ce jour-là, le Seigneur sera Roi de toute la terre; et, en ce jour, le Seigneur sera *Un* et son nom sera *Un* » *(Zacharie. Chap. XIV. v. 9.)*

« En ce jour-là, je relèverai le tabernacle de David qui sera tombé. Je refermerai les ouvertures de ses murailles. Je rebâtirai ce qui était tombé et *je le rebâtirai comme il était autrefois, afin que mon peuple possède les restes d'Idumée et toutes les nations de la terre (Amos. Chap. IX. v.v. 11 et 12.*

« Le loup habitera avec l'agneau et le léopard gîtera avec le chevreau; le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse seront ensemble et un enfant les conduira. La jeune vache paîtra avec l'ours, leurs petits gîteront ensemble, et le lion mangera du fourrage comme le bœuf. L'enfant qui tette s'ébattra sur le trou de l'aspic, et l'enfant qu'on sèvre mettra la main au trou du basilic. On ne nuira point, et on ne fera aucun dommage à personne dans toute la montagne de ma sainteté, car la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » *(Isaïe. — Chap. XI. v.v. 6 à 9).*

« Les peuples forgeront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes; une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre et elle ne s'adonnera plus à faire la guerre. » *(Isaïe. chap. II. v. 4). (Zacharie. chap. IX. v. 10.)*

Donnons quelques exemples de la manière absurde et dépourvue d'examen dont les Evangélistes et les théologiens chrétiens appliquent à Jésus certains passages des prophéties.

« Je leur susciterai un prophète comme toi (ceci s'adresse à Moïse), d'entre leurs frères, et je mettrai mes paroles en sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ai recommandé et il arrivera que quiconque n'écoutera pas les paroles qu'il aura dites en mon nom, je lui en demanderai compte. » *(Deutér. chap. XVIII. v.v. 18 et 19).*

Or, si cette prophétie s'applique à Jésus, comme ils le prétendent, sa divinité y est singulièrement battue en brèche. Moïse n'était pas Dieu, or

un prophète comme lui, implique évidemment l'idée que Jésus n'était pas Dieu davantage.

Le prophète Osée, faisant parler Dieu, dit : « J'ai sauvé Israël lorsqu'il n'était qu'un enfant et j'ai rappelé mon fils de l'Egypte. Plus mes prophètes l'ont appelé, plus ils s'est éloigné d'eux ; il a immolé à Baal, il a sacrifié aux idoles. » (*Chap. XI, vv. 1 et 2.*)

L'évangéliste Matthieu applique ce passage à Jésus et il dit :

« Joseph s'étant levé, prit l'enfant et la mère, durant la nuit, et se retira en Egypte où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par un prophète fût accomplie : « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. » (*Chap. II, vv. 14 et 115*).

Mais Matthieu ne réfléchit pas que le verset II, du chapitre XI d'Osée : *Ce fils s'est éloigné de mes prophètes, il a immolé à Baal et a sacrifié aux idoles,* place son Messie sous un jour excessivement défavorable. David s'adressant aux principaux d'Israël qui entourent son lit de mort, s'exprime ainsi : « Le Seigneur m'a dit : ce sera Salomon, ton fils qui me bâtira une maison avec ses parvis, car je l'ai choisi pour mon fils et je lui tiendrai lieu de père. » (*Paralipomènes, Liv. I, Chapitre XIII, v. 6*).

Quel rapport peut-il y avoir entre ces paroles de David aux principaux d'Israël et le Christ ?

Examinons encore deux de ces prophéties, des plus importantes au point de vue chrétien :

On trouve dans Matthieu :

« Or, tout ceci est arrivé afin que fût accompli ce dont le Seigneur avait parlé par le prophète, en disant : Une vierge concevra et elle enfantera un fils à qui on donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie *Dieu avec nous.* » (*Chap. I, vv. 22 et 23*).

Le prophète dont il s'agit, c'est Isaïe. Il avait dit : « C'est pourquoi le Seigneur lui-même te donnera un signe. Voici : l'Alma (1) sera enceinte et

(1) Le mot *Alma* se traduit par *jeune femme nubile*, de même que son masculin *elem* signifie : *Jeune homme à qui pousse la barbe et qui se sent attiré pour le sexe.* Alma se dit même d'une femme qui a eu commerce avec un homme. « La trace de l'aigle dans l'air, la trace du serpent sur un rocher, le chemin d'un navire au milieu de la mer et la trace de l'homme vers la jeune femme (Alma, Prov. Chap. XXX, v. 191). « Les reines sont soixante, les concubines quatre-vingts, et les jeunes femmes (Alamoth, pluriel d'Alma) sans nombre. » (Cantique des cantiques. Chap. VI., v. 8).

Ces jeunes femmes étaient employées à la cour de Salomon, en qualité de musiciennes, de parfumeuses et de joueuses d'instruments.

Il est donc prouvé par la Bible que le mot *Alma* ne préjuge ni la virginité ni la non-virginité.

elle enfantera un fils et appellera son nom Emmanuel (Dieu avec nous).

« Il mangera du beurre et du miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Mais avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, la terre que tu as en détestation sera abandonnée par les deux rois (*Chap. VII, vv. 14, 15 et 16.*)

Le prophète adresse ces paroles à Achas, roi de Juda. Celui-ci, alors engagé dans une guerre contre les rois d'Israël et de Syrie, qui s'étaient unis contre lui, voulait appeler le roi d'Assyrie à son secours.

Isaïe l'avertit de ne pas réclamer ce secours dangereux et lui prédit que les deux royaumes qu'il redoute périront dans un délai rapproché.

Ainsi qu'il le rapporte plus loin, Isaïe était fiancé à une prophétesse qui était là présente. Il fait allusion à cette femme, en parlant au roi, et lui dit : « Avant que le fils, que cette Alma me donnera, soit sorti de l'enfance, les deux royaumes qui nous inspirent tant de crainte seront dévastés. » Il dit ensuite expressément qu'il s'est approché d'une prophétesse qui a conçu et enfanté un fils, et qu'avant que l'enfant sache dire : père et mère, les deux royaumes seront ravagés. « Et je pris des témoins fidèles, savoir Uric, sacrificateur et Zacharie, fils de Zéberecja. Puis je m'approchai de la prophétesse, laquelle conçut et enfanta un fils. Et l'Eternel me dit : Appelle le Maher Schelal, hasch baz, qui signifie : hâte butin, presse pillage, avant que l'enfant sache appeler : Mon père, ma mère, on emportera la richesse de Damas et les dépouilles de Samarie en triomphe devant le roi des Assyriens. » (*Chap. VIII, vv. 2 3 et 4*).

On ne peut évidemment, sans heurter la logique la plus élémentaire, donner à ce passage d'autre sens que celui-ci :

Le prophète veut rassurer le roi Achas à l'égard des ennemis qui lui font la guerre. « Dans quelques années, dit-il, avant que mon premier fils soit sorti de l'enfance, les royaumes ennemis que vous redoutez, seront ravagés. »

Mais quel soulagement le roi Achas eût-il trouvé à son affliction, si Isaïe lui avait dit : « Consolez-vous, lorsque six cents ans seront écoulés, et que depuis longtemps il ne restera plus rien de nous ni de vos ennemis, une alma concevra et enfantera un fils ! ! ! »

Et alors même que le mot *Alma* signifirait exclusivement *Vierge*, et que, dans le passage d'Isaïe on voulut voir absolument une promesse concernant Jésus, parce que Marie serait demeurée Vierge après sa conception et la naissance de son fils, il faudrait commencer par nous démontrer que l'enfantement n'exclut pas précisément l'état de virginité, ce que l'on aura bien garde de faire et pour cause.

En Palestine, personne ne semble jamais avoir eu le soupçon que Jésus

fut conçu autrement que les autres hommes. On le croyait fils de Joseph et né à Nazareth.

Il y a plus, chez lui à Nazareth, et surtout dans sa famille, on n'a jamais cru qu'il fut le Messie, malgré les prodiges inouïs qui auraient marqué sa naissance (*Jean Chap. VII. v. v. 3, 4 et 5*).

Et c'est pourquoi il prononça ces tristes et significatives paroles : « Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa maison ». (*Matth. Chap. XIII. v. 57, Marc. Chap. VI. v. 4, — Luc. Chap. IV. v. 24, Jean. Chap. IV. v. 44*).

Il nous reste encore à examiner la célèbre prophétie d'Isaïe qui d'après les théologiques chrétiens, s'applique à la passion du Christ :

« Il est le méprisé et le rejeté des hommes, homme de douleurs, et sachant ce que c'est que la langueur, et nous avons comme caché notre visage arrière de lui, tant il était méprisé, et nous ne l'avons rien estimé.

« Mais il a porté nos langueurs, et il a chargé nos douleurs ; et nous avons estimé qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu, et affligé.

« Or, il était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison.

« Nous avons tous été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin, et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de tous.

« Chacun lui demande, et il en est affligé ; toutefois, il n'a pas ouvert sa bouche ; *il a été mené à la boucherie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond, et il n'a point ouvert sa bouche.*

« Il a été enlevé de la force de l'angoisse et de la condamnation ; mais qui racontera sa durée ? Car il a été retranché de la terre des vivants, et la plaie lui a été faite pour les forfaits de mon peuple.

« Or, on avait ordonné son sépulcre avec les méchants, mais il a été avec le riche en sa mort, car il n'avait point fait d'outrage, et il ne s'est jamais trouvé de fraude en sa bouche.

« Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froisser, l'a mis en langueur. Après qu'il aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, il prolongera ses jours et le bon plaisir de l'Eternel prospèrera en sa main.

« Il jouira du travail de son âme et en sera rassasié ; mon serviteur juste en justifiera plusieurs par la connaissance qu'ils auront de lui, et lui-même portera leurs iniquités.

« C'est pourquoi je lui donnerai son partage parmi les grands et il partagera le butin avec les puissants, parce qu'il aura livré son âme à la mort, qu'il aura été mis au rang des transgresseurs et que lui-même aura porté les péchés de plusieurs, et aura intéressé pour les transgresseurs ». (*Isaïe Chap. LIII. v. 3 et suiv*).

A qui s'applique le pronom IL dont parle le Prophète ? Le verset 13 du chapitre LII nous l'indique :

« Voici mon serviteur prospèrera ; il sera fort exalté, et élevé et glorifié. »

C'est donc au serviteur de Dieu que s'adresse Isaïe ; il voit ce serviteur

toujours persécuté, toujours méprisé subir le martyre sans murmure. Cette prophétie peut donc s'appliquer aussi bien à Jésus qu'à Socrate, aussi bien à Jean Huss qu'à tous les martyrs, qui ont payé de leur sang leur amour de l'humanité. Les juifs l'appliquent au peuple hébreu.

La préoccupation d'attribuer à Jésus tout ce que chaque Evangéliste croit que l'Ecriture a prédit de lui, perce à chaque page des Evangiles. Ainsi, pour n'en citer que quelques exemples, Jean nous apprend qu'à un moment donné, le Christ, du haut de la croix, prononça ces mots : « J'ai soif ». Eh bien, croyez-vous que ce fût qu'il avait réellement soif ? Non pas, c'était afin qu'une des paroles de l'Ecriture s'accomplisse (*Chap. XIX, v. 28*).

Pendant toute sa vie, Jésus fut désigné sous le nom de Nazaréen. Marc et Jean ne parlent pas du lieu de sa naissance, tandis que Matthieu et Luc le font naître à Bethléem pour les besoins d'une prophétie qui avait prédit que le Christ devait naître dans ce village. — Matthieu va même plus loin : il prétend que Jérémie a prédit que le Christ serait trahi pour 30 pièces d'argent. — Or, cette prophétie ne se trouve pas dans Jérémie.

Après cela nous pouvons tirer l'échelle.

GÉNÉRAL FIX.

Correspondance



MON CHER AMI,

. . . .

Ne trouvez-vous pas qu'on est positivement épouvanté lorsque l'on voit les ravages produits par le matérialisme sur notre fin de siècle. La disparition de toute croyance en une vie future abaisse le niveau moral de notre génération à un degré qui nous ramène aux époques de barbarie. L'égoïsme est le sentiment qui domine chez tous. Il se traduit par un intense besoin de jouissances matérielles et par une course éperdue après la fortune, parce qu'elle permet l'assouvissement de tous les instincts. On a inventé la lutte pour la vie, comme si les sociétés n'avaient pas précisément pour objet l'assurance mutuelle de tous leurs membres, par l'association, contre les risques et périls de l'existence. A se voir ainsi déçus et trompés dans leurs espoirs les plus légitimes, bien des cœurs sont devenus haineux et rêvent une réforme violente de notre état social. Les anarchistes traduisent ces tendances par la dynamite aveugle et sauvage.

D'autres moins fanatiques, écœurés des bassesses de l'ambiance contemporaine, cherchent dans la mort un remède à leurs maux. C'est par centaines que se comptent les désespérés qui fuient la lutte, qui abandonnent le combat. La statistique constate depuis 60 ans une recrudescence terrible des suicides. On ne peut en croire ses yeux, lorsque l'on voit que le chiffre des morts volontaires a augmenté de *trois cents pour cent* depuis 60 ans !

Voilà donc le résultat auquel ont abouti tous les faux savants, enseignant que le néant est la seule réalité. Quelle joie peuvent-ils éprouver à soutenir que la nature entière n'est qu'une machine qui fonctionne brutalement en vertu de lois inexorables et fatales ? Se figurent-ils donc être de sublimes génies, en cherchant à faire croire que l'homme n'est qu'un automate irresponsable mû par les forces cosmiques. Quel plaisir monstrueux éprouvent-ils donc à semer le désespoir dans le cœur de ceux pour qui la vie est cruelle, en leur refusant tout recours vers une justice souveraine et rémunératrice des iniquités d'ici-bas ?

Il est temps que les cœurs généreux protestent contre de telles théories qui sont aussi mensongères que dangereuses pour l'avenir de notre patrie. Lorsque les moralistes signalaient les déplorables conséquences des affirmations néantistes, on les traitait de visionnaires et on les accusait d'avoir recours à de tels arguments, faute de pouvoir réfuter leurs adversaires. Nous voyons aujourd'hui de quel côté se trouvaient la clairvoyance et le bons sens. Le danger est proche, il faut y remédier le plus tôt possible si l'on ne veut pas voir se multiplier davantage ces morts qui sont autant de sanglants soufflets à notre égoïsme. Quoi ! il existe un nombre aussi considérable de malheureux que nous coudoyons tous les jours, et nous ne nous sentons pas émus, attendris de pitié pour ces désespérés ? Les laisserons nous monter jusqu'au bout leur calvaire sans essayer de leur porter secours ? Non, car c'est un devoir qui s'impose impérieusement à nos consciences. O vous, qui avez le bonheur de posséder la certitude de la vie future, vous qui avez surmonté les affres douloureuses qui accompagnent la perte de vos aimés, consolez ceux qui gémissent dans les ténèbres du désespoir. Portez-leur vos encouragements, faites éclore la divine fleur de l'espérance dans ces cœurs endoloris. Adressez-vous à leur raison pour les convaincre qu'on les a trompés, que les sinistres prophètes du néant ont menti. L'expérience spirite est le baume souverain qui pansera leurs blessures, qui cicatrisera leur âme ulcérée. La certitude de la vie future est l'égide qui permet de braver tous les périls de l'existence, elle est fortifiante et souveraine contre les défaillances. Comprendre pourquoi l'on souffre est déjà un allègement. Savoir que toute peine comporte sa récompense aide à surmonter les plus dures épreuves.

Laissons donc de côté tout respect humain, ayons le courage de nos opinions, elles sont assez sublimes pour ne craindre aucune raillerie. Semons à pleines mains dans tous les cœurs, la bonne parole, celle qui console et réconforte. L'heure est venue de faire ressortir toutes les conséquences qui découlent de nos rapports avec l'au-delà. Faisons fructifier dans les cœurs les principes qui y sont contenus en germe. Combien d'âmes seraient bonnes, si elles n'étaient pas aigries par des malheurs qui leur semblent injustifiés. Notre doctrine nous montre sous un tel aspect Dieu et l'homme, la mort et la vie, le présent et l'avenir qu'il nous verse le vin des forts. Quand on est bien pénétré de sa lumière, on éprouve pour ses frères incarnés une sympathie que rien ne décourage, et la charité cesse d'être une vertu pour devenir un entraînement.

Comme le dit un penseur, la doctrine spirite montre mieux que toute autre, la solidarité universelle qui relie tous les êtres ; elle nous fait sentir que nous sommes tous frères, pèlerins, lutteurs, tendant au même but, sous la sollicitude impartiale du même Père. Elle sape par la base l'esprit de caste et l'orgueil de la naissance. Elle nous habitue à estimer l'homme selon sa valeur personnelle, au lieu de l'apprécier d'après la place qu'il occupe dans le monde. L'humanité, pour nous, n'est plus scindée en deux parts : celle des prédestinés et celle des réprouvés. Nous ne sommes plus tentés de haïr les méchants en ce monde, pour être moins tentés de les plaindre dans l'autre, car les méchants, pour nous, ne sont que des arriérés.

Ce qui divise les hommes, c'est l'intérêt propre, car un ennemi n'est souvent qu'un rival. Chacun craint de n'avoir point assez pour soi ; de là l'égoïsme qui nous rend si âpres au gain, et resserre le cœur au point de le rendre dur, parfois cruel. Mais le vrai spirite, sachant que la terre n'est qu'une étape de l'éternelle évolution, éprouve un judicieux dédain pour cette idole qu'on appelle le veau d'or. Il est conciliant, généreux, parce qu'il préfère ses espérances à tous les plaisirs. Il est plus content d'une généreuse action que d'un heureux coup de bourse. Il se nourrit de cette pensée aussi juste que profonde : Nous n'emportons de ce monde que ce que nous aurons su donner.

La douleur doit disparaître de la terre, parce qu'elle n'est produite que par notre ignorance. Chacun de nous porte dans les profondeurs de son être les conséquences de ses vies antérieures. Sous forme de penchants, de passions, nous sommes entraînés à violer les lois naturelles et nous en souffrons, comme le buveur des suites funestes de son intempérance. Si nous luttons, si nous parvenons à vaincre nos vices, c'est une victoire qui nous affranchit pour l'avenir de toutes les sujétions qu'ils traînaient

avec eux ; jamais plus nous n'en souffrirons. L'étude nous permettra de combattre avec avantage contre les fléaux naturels qui seront réduits à l'impuissance, comme quelques-uns déjà sont devenus inoffensifs, grâce au génie de Pasteur. Quant à l'état social, il est ce que nous l'avons fait dans le passé. Si nous en souffrons, c'est que nous n'avons pas su jadis l'améliorer suffisamment, nous sommes responsables de son infériorité et nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes si une répercussion lointaine nous atteint aujourd'hui. Lorsque les hommes seront pénétrés de ces vérités, au lieu d'être empoisonnés par les pernicieuses rêveries du matérialisme, une remarquable évolution s'accomplira parmi nous. La foule des âmes honnêtes, comprenant la grandeur de ces lois morales, s'efforcera de les appliquer, et la terre verra poindre l'aurore de l'ère nouvelle, celle de la justice, de l'amour et de la vraie liberté.

. . . .

BECKER.

Pressentiment, Prophétie
Vision à distance.



Il y a quatre ou cinq ans, l'un de mes amis, ingénieur de talent, me témoigna le désir d'assister à quelques expériences de magnétisme ou de spiritisme. Mon ami, que j'appellerai de son prénom, Eugène, est, à l'endroit des sciences occultes, fort sceptique, mais dans le bon sens du mot ; c'est-à-dire qu'il demande à bien voir et à bien toucher, plutôt dix fois qu'une, avant de croire ; mais, quand il a bien touché et vu une dizaine de fois, il est trop loyal pour se refuser à admettre la réalité d'un phénomène, même si ce phénomène semble s'opposer à sa manière de voir habituelle. Quant à l'interprétation de la chose constatée, il n'en a cure et fait bien, puisqu'il est, non pas philosophe, mais scientiste.

Or, en cherchant dans mes paperasses l'adresse de quelque médium ou sujet hypnotique, je trouvai une lettre qu'un vieux camarade m'avait, un an auparavant, adressée de France en Amérique où j'étais alors, et dans laquelle il me disait : « ... J'ai été voir avant-hier notre ami C. S., nous « avons naturellement causé de vous, et sa mère qui, comme vous le sa- « vez, croit aux pressentiments, nous a annoncé que vous alliez nous re- « venir d'ici deux mois au plus. Pour une fois, savez-vous, je me suis in- « téressé à la chose et souhaite vivement que la prophétie se réalise...

« A. D. »

La lettre est datée du 14 avril, j'avais, deux jours avant, décidé de partir fin mai de Buénos-Aires ; mais je dus différer mon embarquement de quelques jours et j'arrivai à Bordeaux le 27 juin, deux mois et treize jours après la prédiction de Mme S., de tout quoi il m'est facile de fournir la preuve.

L'exhumation de cette histoire déjà ancienne me fit modifier un peu mes premiers projets, et je conduisis mon ami Eugène chez une somnambule, Mme B., que Papus m'avait jadis indiquée.

Nous n'avions préparé aucune expérience, et je dois avouer que nous pensions surtout : Eugène à la tête qu'il ferait si l'un de ses professeurs de l'Ecole le voyait dans l'antre de la sorcière, moi à observer les manifestations très drôles de son émotion.

D'ailleurs, nous venions surtout pour causer avec Mme B.

Et nous causâmes.

Elle nous apprit, entre autres choses, que, si, pour des recherches sérieuses, elle avait beaucoup plus de lucidité pendant le sommeil magnétique, et surtout pendant le sommeil naturel, néanmoins elle pouvait souvent avoir des visions très nettes à l'état de veille.

Je lui passai alors une lettre que j'avais reçue peu de temps avant d'une jeune américaine, Mlle A. C. dont la famille s'était liée avec la mienne pendant la traversée, et qui était retournée là-bas, où elle habitait une petite ville que je ne connaissais nullement.

Mme B. prit la lettre, la palpa, la flaira à plusieurs reprises et, avec beaucoup d'hésitation :

« C'est d'une femme... sur qui vous avez une grande influence... oui...
« elle est très loin... oh ! je ne vois pas... très loin...

— « C'est au-delà de la mer, lui dis-je.

— « Ah !... Non, je ne sais pas... Ah ! attendez, elle a rêvé de vous...
« oui, je la vois : elle travaille... Tiens ! qu'est-ce que c'est que ce bruit de
« trompe ?... Ah ! c'est le tramway !... Oui, sa maison est au coin de la
« place et le tramway passe devant, n'est-ce pas ?

— « Je n'en sais rien, répondis-je ; je n'y ai jamais été.

— « Oh ! mais, quelles drôles de maisons ! sans étages, et toutes
« plates... et puis, il y a des cours pavées... plusieurs cours en enfilade...

— « Oui, oui ; mais ma jeune fille ?

— « Ah ! elle travaille toujours.. un ouvrage au crochet..., ou au tri-
« cot, je ne sais pas bien... et pourtant il fait plus jour qu'ici, là-bas !...
« C'est de la laine rose... On dirait une robe d'enfant... Tiens ! elle reçoit
« une lettre ; c'est d'une amie qui dit qu'elle ne peut pas venir... »

A partir de ce moment, les visions parurent s'embrouiller et, bientôt,

Mme B. me rendit la lettre en me disant qu'elle se sentait fatiguée et qu'elle ne pouvait plus rien voir.

Le soir même, j'écrivis à Mlle A. C., lui donnant les détails que je venais d'apprendre et la priant de me dire s'ils étaient exacts. Deux mois après, je recevais la réponse qui confirmait la description de la maison et la réalité du travail au crochet (un manteau d'enfant) fait à la date indiquée ; quant à la lettre reçue et au rêve me concernant, ma gracieuse correspondante ne put rien me préciser. Naturellement, j'ai conservé comme celle du camarade A. D., cette lettre qui constitue un document assez intéressant, mais qui perd une grande valeur de ce fait que j'avais moi-même fourni les éléments de la réponse, bien qu'il reste établi que, ces éléments, je ne les pouvais connaître par moi-même.

Quoi qu'il en soit, Eugène avait été fort amusé par cette petite séance, et, à quelques jours de là, il retourna seul chez Mme B., il en eut des révélations palpitantes, notamment celle-ci :

« Il va y avoir des disputes dans votre pays, et l'adjoint va être changé. »

La chose était tellement invraisemblable pour qui était au courant de la politique du petit village en question, que mon ami Eugène en eut quelque dédain pour la clairvoyance de Mme B. Toutefois, par acquit de conscience, *pour voir*, il en écrivit à son père qui lui répondit, tout surpris lui-même : « C'est vrai ; l'adjoint s'en ira sans doute dans quelques jours ; « mais comment le sais-tu ? »

Ainsi donc, voici trois petits phénomènes assez jolis parce que spontanés :

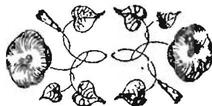
Pressentiment ou télépathie, par Mme S.

Vision à distance, par Mme B.

Et Prédiction, par Mme B.

Je regrette que ces expériences n'aient pas été faites dans des conditions plus scientifiques ; mais je remarque avec satisfaction qu'elles ne peuvent donner prise à la fameuse objection de transmission de pensée, contre laquelle ces messieurs des académies se précautionnent avec tant de scrupules, tout en n'y croyant pas, disent-ils.

Marius DECRESPE.



ANIMISME

Les faits

VISION A TRAVERS LES CORPS OPAQUES

Nous avions comme voisins d'en face, dans le faubourg que nous habitions, Madame et Monsieur G. ce dernier inspecteur des enfants assistés, tous deux très intelligents mais très peu portés vers les idées spiritualistes ; attaques de ma part, ripostes de la leur, nos entretiens se passaient le plus souvent en discussions interminables sur le Spiritisme, et toujours monsieur G. me disait : tout cela, lecture de pensées, ne vous y trompez pas. Un jour je lui demande la permission d'endormir sa domestique qui me paraissait être un très bon sujet ; on veut bien, une fois plongée dans un profond degré d'hypnose, je dis à madame G. de mettre dans une petite boîte un objet que je ne connaîtrais pas, de bien cacheter cette boîte, de me la donner et de sortir de l'appartement. Monsieur G. était présent, et ne m'a pas quittée un seul instant. Je place la boîte sur la tête du médium et lui ordonne de voir à l'intérieur.

Une petite cordelière dit-elle. Une cordelière, tu dois te tromper, ou alors cette cordelière est bien petite ? Oui, dit-elle, c'est une cordelière en cheveux. De quelle nuance ? Noire. A qui ont-ils appartenus : A Madame Poulain. Qui est cette Madame Poulain ? La mère de Madame G. Elle est là près de moi, et me dit qu'elle est bien heureuse de faire savoir à sa fille qu'elle est souvent près d'elle.

Je sors pour aller chercher Madame G., qui était dans le fond de son jardin, et devant son mari, et devant moi, elle nous dit que la boîte contient une chaine ronde en cheveux, tressée avec des cheveux de sa mère. Stupéfaction générale, comme bien vous pensez.

C'est renversant disait monsieur G., Cela bouleverse tout mon cerveau, es-tu bien sûre, dit-il à sa femme, qu'elle ne t'ait pas vu mettre l'objet dans la boîte. Je jure que non, répond Madame G., alors, alors, dit-il, je ne sais plus que penser, cela me déroute complètement. Si vous le voulez m'offre-t-il, nous continuerons nos expériences, cela m'intéresse au suprême degré. Je ne demandais pas mieux, mais les Esprits sans doute, avaient jugé dans leur sagesse, qu'on ne devait pas aller plus loin, et il m'a été impossible depuis lors d'endormir le sujet. Monsieur G., lui-même a fait des essais qui restèrent infructueux. Je l'ai beaucoup regretté, car certainement ces manifestations auraient amené comme résultat la

conversion à nos croyances de deux esprits remarquablees. Dpuis, ils ont quitté la ville, pour aller dans leur pays, nous-mêmes, nous nous sommes retirés à la campagne, je n'ai plus entendu parler d'eux.

Voilà, cher Monsieur, ce que Monsieur Delanne père m'a priée de vous écrire, m'affirmant que ce fait vous intéresserait. Je m'empresse de le satisfaire en vous priant d'agréer l'expression de mes sentiments de fraternelle sympathie.

25 Janvier 1898.

Une sœur en croyance,

C. DESBOIS.

Spiritisme expérimental

ARCHIVES DU « PHARE DE NORMANDIE »

CONVERSION D'UN ESPRIT MATÉRIALISTE

DICTÉES MÉDIANIMIQUES OBTENUES AU « GROUPE VAUVENARGUES » DE ROUEN

5 MAI 1891.

Léon Moret. — Permettez-moi de vous faire toutes mes excuses, pour me présenter, inconnu, parmi vous. Mais quand vous aurez su le motif de ma venue, peut-être me pardonnerez-vous mon audace. Mon nom, vous le savez ; ma famille vous est sans doute inconnue. Né dans un petit village de la Lorraine, j'ai grandi seul, pour ainsi dire, dans une ville de là-bas. Etant engagé en 70, j'ai combattu pour la sainte patrie de France. Je ne me pose pas en héros. J'ai été seulement victime de mon devoir : mort sur un champ de bataille du pays. — Mon cas serait peu digne d'intérêt, mais voici le but de ma démarche. En prenant ainsi les armes contre les envahisseurs, je me suis attiré une haine qui me paraît devoir être séculaire. J'ai tué, et mon Dieu, bien sans intention particulière, une de ces têtes carrées ; il paraît que c'était la tête d'un chef de famille. Par le fait, la femme allemande, sans ressources, a traîné une vie misérable, et peu de temps après la guerre, ses deux enfants sont morts, faute de secours, le père n'étant plus là pour subvenir à l'entretien de tous. Mais, figurez-vous que les âmes des trois disparus me harcèlent constamment, me reprochent mon « crime »... Je me suis défendu vainement, j'ai usé de violence, j'ai agi par supplication : toujours le froid et sanglant mot de « criminel » m'est lancé en pleine face par ces trois bouches affamées de mon bien-être. Depuis vingt ans, nul repos : des reproches amers, immérités. J'ai eu beau appeler à mon aide des camarades morts comme moi, là-bas, eh bien,

rien n'y a fait. Seulement, et je n'ose l'avouer, la pensée d'implorer Dieu ne m'est pas venue. Cela s'explique, car je ne croyais pas à son existence. Je savais bien qu'un Tout-Puissant devait exister, mais je n'étendais pas son pouvoir au moral. Je reconnaissais son action mécanique. C'est bizarre, pensez-vous; mais il y a à peine huit jours, un Esprit m'a dit de l'implorer. Je ne l'ai pas fait encore, ne sachant si je le dois ; car je suis loin d'être hypocrite. Je ne le ferais pas, s'il m'était démontré par vous que ce fût inutile. Avant tout, la sincérité. Une prière, selon moi, au lieu d'attirer sur soi la bonté divine, retomberait comme une arme blessante, si on la faisait en pensant : si elle ne fait pas de bien, elle ne fera pas de mal. — Enfin, je suis adressé à vous par un Esprit, M. F.., et je viens, sur sa présentation, vous demander du secours.

Excusez-moi, encore une fois, pour la liberté que j'ai prise de vous narrer aussi longuement mon histoire.

DÉMOPHILE, directeur du Groupe, s'adressant à l'Esprit, démontre l'efficacité de la prière... Nous qui sommes *enchaînés à la matière,* dit-il, nous pouvons affirmer avoir éprouvé en maintes circonstances les effets da la protection divine, que nous avons invoquée.

L'ESPRIT : nous le sommes aussi enchaînés : à une autre matière, voilà tout.

Si je ne crois pas à Dieu, ou plutôt, si je ne pouvais le concevoir comme être intelligent, c'est assurément que je ne le voyais pas, quoique Esprit. D'après ce que vous me dites, je suis tout disposé à vous entendre ; mais néanmoins, j'ai besoin du secours de ma raison.

Quelques mots sur l'existence de Dieu : Si vous êtes matérialiste, il faut être conséquent avec vous-mêmes. La matière terrestre vient de la matière universelle, la force terrestre vient de la force universelle, donc l'intelligence terrestre vient de l'intelligence universelle. Cette intelligence est aussi infinie que la nature. Vous ne pouvez nier votre existence puisque vous nous parlez, il en est de même de celle de Dieu, il est..., et s'il est, il doit être juste et bon.

L'ESPRIT : pour le comprendre, il faut que je raisonne; or, le pouvoir de raisonner est tout aussi bien chez vous que chez nous. Donc, on ne fait pas un pas de plus vers la divinité en se désincarnant. Matérialiste en bas, vous restez matérialiste en haut. Défenseur du trône céleste, vous pouvez le servir aussi bien sur terre que dans les régions spirituelles ; car les arguments sont les mêmes : nature et raisonnement. Eh bien, puisque nous sommes engagés sur un aussi intéressant chapitre, je serai enchanté que vous voulussiez bien me dire, non pas ce qu'est Dieu, mais quel Être, selon vous, meut la grande machine universelle.

Il faut vous dire que sur terre j'ai eu des goûts très prononcés pour la philosophie, et celle de Locke en particulier.

J'ai été toujours préoccupé par ces paroles de Virgile : « *Mens agitat molem* ». Le souffle ou l'esprit meut le corps. Alors, je vois que c'est vrai. C'est terrible d'être sceptique sur terre, car nier n'est pas prouver la négation ; et le sceptique sur terre qui ne peut pas prouver ses idées est bien plus malheureux devenu Esprit. Sur terre, il essaye de comprendre ; il y a des choses qu'il peut s'expliquer ou que d'autres ont expliquées pour lui. Où nous sommes, au contraire, les athées n'y voient plus rien : tout est mystère, tout est impénétrable. Sur terre, le grand argument de l'incrédule est celui-ci : Je crois en la matière, tout n'est que matière ; ma pensée rentre dans le grand tout en même temps que la matière. Mais, Esprit, que peut-il dire ? Il n'a plus sa matière, elle est là-bas, dans un cimetière, et lui vit, sent. Néanmoins, comme rien ne lui prouve Dieu, il se contente de dire : Si je continue à vivre sans ma matière première, c'est que je suis doué d'une seconde enveloppe, invisible pour l'homme, tangible, pondérable pour moi ; et cette fois, quand je me dépouillerai de ce second manteau, je rentrerai pour tout de bon dans le grand tout. Combien de philosophes tiennent ce raisonnement ! Combien d'âmes honnêtes, droites, faisant le bien, ont et préconisent ces idées !

Enfin, je suis prêt à dépouiller ce fonds de scepticisme, cause peut être de mon malheur, si vous m'expliquez une chose : Pourquoi ai-je besoin de prier Dieu pour qu'il me secoure ? Lui, l'être bon par excellence, voit l'état de mon âme ; elle est pure de ce « crime » envers les trois Allemands : pourquoi ne m'est-il pas venu en aide ? Pourquoi laisser la méchanceté étouffer la pureté ? Répondez, je vous prie.

DÉMOPHILE : Souffrances non méritées ici et peut-être méritées précédemment. Pluralité des existences, etc.

L'ESPRIT : non, cela ne peut pas être ; je n'ai pas vécu avant d'exister sur terre. Ah ! voyons, si vous croyez cela, c'est faux. Je sais bien que vous n'êtes pas le seul. Il y en a assez parmi nous qui nous disent à chaque instant : Moi, j'ai été faire un tour en Asie en l'an 1144 ; — d'autres : Moi, j'ai visité pendant un siècle la terre de Neptune, il y a au moins trois mille ans... Nous rions, nous les traitons d'imposteurs.

DÉMOPHILE : Dieu ne peut être injuste, avons-nous dit : comment expliquer autrement que par la pluralité des existences, un Victor Hugo, par exemple, à côté de tant de malheureux dépourvus d'intelligence, en proie aux vices ? Nous sommes ce que nous nous sommes faits ; le travail, la souffrance nous épurent, comme le creuset épure l'or...

L'ESPRIT : Et qu'est-ce qui vous prouve que la matière ne se perd pas un jour tout à fait ? En mourant pour la première fois, vous perdez la plus grosse partie de cette matière ; mais il vous en reste un peu : ce sont les fluides, qui

forment notre corps et pourquoi, justement, mon nouveau corps est-il analogue à l'autre ? mêmes traits, même volume, même grandeur.

Je dis donc qu'on peut mourir une seconde fois, et je l'avance avec un argument assez fort à l'appui. Car, dans notre deuxième existence, notre corps est moins solide ; notre matière est pondérable, mais beaucoup moins que l'autre. Tout ce qui nous entoure a cet air de transparence. Ce n'est plus l'éclat du soleil qui nous éclaire ; c'est un jour blafard, long, ennuyeux, toujours le même. Nous le voyons partout. Ce qui est l'ombre pour vous est pour nous clarté blafarde. Pour nous, rien ne brille; rien ne fait saillie.

Nous voilà donc avec des impressions moins palpables : je crois aller me heurter contre ce mur, je le traverse sans éprouver le moindre choc. Et cependant, il m'est moins facile de traverser certains corps que d'autres. Ainsi, une porte en fer me fait l'effet, en la traversant, que sur terre j'éprouvais quand, me promenant sous bois, mes jambes fendaient une toile d'araignée tissée en travers du sentier. — Vu ces démonstrations, qui me prouve que petit à petit, en mourant plusieurs fois, notre être ne s'affaiblit pas, jusqu'à sa complète disparition ? J'entends, maintenant, qui prouve que les perceptions ne s'éloigneront pas de plus en plus, jusqu'à la surdité ? C'est là une théorie qui a nombre d'adeptes ici. Sans doute ce n'est pas la première fois que vous l'entendez.

Dites-moi qu'elle ne vaut rien, je le désire ; car, si Dieu existe, je puis l'aimer, et quand j'y songe bien, je sens un vide au cœur, partagé entre ce manque d'amour et cette prévision d'une fin lointaine, c'est vrai, mais immuable. Plus je vais, plus je m'approche de cet horizon qui fermera définitivement les perceptions de mon être. Heures d'angoisses, puisse la douce croyance en l'immortalité, vous bannir à tout jamais de ma vie !

DÉMOPHILE: Le sauvage vient de l'animal déjà développé. La vie est une longue chaîne dont les anneaux sont nos existences successives, depuis l'être infime jusqu'à l'Esprit supérieur... etc.

Pour vous, c'est tout naturel. Elevé dans un milieu probablement religieux, depuis votre naissance vous avez suivi les rites de l'Eglise.

Vous n'avez pas essayé de secouer ces croyances, mais moi, élevé tout seul, sans guide, justement ayant un peu de raison, aimant à m'en servir, j'ai vu de suite que les religions étaient fausses, parce que si Dieu existe, il veut qu'on le sache, mais non pas qu'on l'adore. Si Dieu existe, il veut qu'on fasse le bien, voilà tout ; il ne veut pas qu'on perde son temps en des louanges dites du bout des lèvres. Si Dieu existe, il ne veut pas mettre inactifs en un paradis monotone, d'un côté les Saints, et de l'autre, dans un feu éternel, les méchants, ce qui révolte l'idée humaine. Telle est la

religion catholique, qui a l'appui de la majorité des personnes qui ne pensent pas. Quant aux autres religions, ce sont plus ou moins les mêmes rites grossiers, absurdes. De là, je suis parti vers la négation.

DÉMOPHILE : Mais, cher Esprit, telle est bien notre manière de voir, avec cette différence que nous, nous sommes attachés à la philosophie rationnelle du Spiritisme.

L'ESPRIT : Je ne veux pas vous retenir plus longtemps aujourd'hui. Mais je vois que vous voulez mon bien. Je vous en remercie mille fois, et soyez assurés que vous comptez un ami de plus ici. Mon grand désir serait, je vous le répète, de partager vos idées.

Pour cela, j étudierai. Si je puis ne pas vous déranger, je reviendrai en causer avec vous un de ces jours. Voudrez-vous me fixer le jour et l'heure ?

Grâce à la présence d'Esprits bons, je n'ai pas eu à supporter les ennuis du voisinage de mes trois ennemis. C'est pourquoi j'ai pu écrire librement. Enfin, merci encore.

Je vous avais demandé si vous pourriez me fixer un jour et une heure ?

DÉMOPHILE : Mardi 12 mai, à 9 heures du soir, si vous voulez.

L'ESPRIT : J'en serai enchanté. LÉON MORET.

***

12 MAI

Léon Moret. — Mesdames, Messieurs, permettez-moi de vous faire, avec mes compliments, mes excuses pour accaparer des loisirs que vous eussiez passés d'une manière plus intéressante avec vos guides.

C'est encore en tremblant, en baissant les yeux, que je viens vous dire : Toujours le même moralement. Néanmoins, ma situation s'est légèrement améliorée. Chaque fois que je me suis trouvé avec vos guides, j'ai été débarrassé de mes trois ennemis.

DÉMOPHILE : En ce cas, cher Esprit, nous vous prions d'assister souvent à nos séances.

L'ESPRIT : Cela me fera bien plaisir. J'ai besoin de lumière. Vous qui dites en avoir reçu, éclairez-moi, je vous prie, et alors, définitivement, si l'ombre ne disparaît pas autour de moi, je marcherai les yeux fermés vers le moment de ma mort, passant dans cette vie comme un condamné que l'arrêt stupéfie.

DÉMOPHILE : Mais une foule de penseurs, les Victor Hugo, les Lamartine et tant d'autres, croyaient bien : leurs écrits sont là pour le prouver.

L'ESPRIT : Je prends ce qu'ils disent pour le fruit de leur imagination. Ils peuvent être sincères, ils le sont même, mais ils pensent croire, voilà tout.

DÉMOPHILE : La dernière parole de V. Hugo a été celle-ci : « Je crois en Dieu ! »

L'ESPRIT : C'était peut-être un dernier rêve de son agonie.

DÉMOPHILE : Mais rappelez-vous donc ses poésies.

L'ESPRIT : Eh ! n'a-t-il pas eu un rude rival : Lucrèce?

Ici lecture est donnée à l'Esprit d'un travail que le médium, Albert *La Beaucie*, avait préparé pour la circonstance. Le voici intitulé :

Quelques mots de Philosophie

Hic et illic latet.

De tout temps les philosophes ont étudié les positions respectives de la matière combinées sous l'impulsion des forces de la nature. Le travail n'a pas été vain, car chaque page du livre de l'Univers, retournée par la main de la science, donne quelques solutions à tant de problèmes posés.

Quel vaste et admirable champ d'explorations que le monde! Si les causes sont simples : attraction, répulsion, rayonnement..., combien est multiple la diversité des effets ! Ici-bas, ce sont des atomes variant de position, c'est un oiseau léger qui décrit une gracieuse courbe dans les airs suivant le déplacement de son centre d'équilibre. Là-haut, ce sont des mondes qui gravitent autour d'autres mondes, eux-mêmes emportés dans l'espace selon des mouvements ordonnés, des lois de révolutions fixes. De temps à autre ce tourbillon qui circule avec une prodigieuse vitesse, nulle cependant si l'on considère le recul infini de l'horizon, est traversé sans heurt par les comètes qui vont porter la vie à des mondes nouveaux.

Il suffit. Univers admirable, n'est-on pas confondu par ton imposante majesté, par ta marche vertigineuse vers un but sans bornes ? N'est-on pas émerveillé de la régularité de tes freins, de ta soumission éternelle? Deux questions viennent à la raison :

— Qui a fait cela ? Est-ce Dieu ; est-ce le hasard ?

Une seule réponse la satisfait :

Dieu !

En effet, dès lors que je vois en toi, infini merveilleux, le sceau de la pensée, c'est que cette pensée émane d'un Etre intelligent. Alors autant vaut appeler muet un homme qui parle, que de nommer cette œuvre raisonnée : œuvre de hasard. Comment nier Dieu, quand par la nature entière il crie :

— Je suis là !

La vie seule peut donner la vie. Vouloir ôter Dieu du monde, c'est consacrer le néant. Or, le néant n'est pas, puisque le monde existe...

L'esprit, interrompant la lecture :

Quel revirement en mon âme! Mais, continuez, cher Médium ; je vous écoute avec un intérêt sans égal.

Il est des disciples de Spinosa qui pensent : Puisque les atômes corporels vont, à la mort de l'être humain, se mêler à la matière universelle, qui prouve qu'il n'en est pas de même du principe intelligent? Qui dit que chaque âme ne va pas aussi, à ce moment, se mêler au grand tout intellectuel ?

Le raisonnement paraît logique. Voyons pourquoi il est faux.

Si nous ne regardions que l'intelligence dans l'âme, il se pourrait encore qu'il en fût ainsi ; mais il y a en nous autre chose que la pensée : il y a le sentiment. La pensée nous est donnée par Dieu, il ne serait pas injuste qu'il nous la reprît. Mais le sentiment vient de l'aspiration. Or, l'aspiration, venue après la réflexion, est personnelle. Le sentiment l'est donc aussi.

Serait-ce juste de nous approprier le travail d'un homme parce qu'il l'a fait à l'aide de notre outil ?

Non. Eh bien, la pensée façonne le sentiment. Le cœur est l'œuvre de l'esprit. Si la source était unique, le mérite n'existerait pas. Or, on a quelquefois regardé l'intelligence comme un don naturel; on a toujours glorifié le dévouement.

En deux mots voici, à nos yeux, l'histoire de l'âme. Une fois créée, elle est appelée à vivre éternellement, conservant toujours son individualité. Elle n'acquiert, toutefois, sa puissance que quand la raison est venue l'éclairer. C'est alors que l'effort personnel développe ses facultés.

Dès cet instant, l'âme ressent les effets, bons ou mauvais, de ses aspirations, venues après examen et suivant son libre arbitre. D'après la gravité de ses fautes ou le désir de son avancement, elle s'incarne en des existences âpres ou fortunées.

La société n'est faite que de contrastes : riches et pauvres d'esprit et d'or : heureux et malheureux moralement et physiquement. Comment expliquer ces différences sans la théorie des vies successives, qui seules peuvent réprimer le vice par l'expiation, faire progresser l'âme par l'expérience ?

L'équilibre moral existe comme l'équilibre matériel. C'est ainsi que peu à peu l'âme s'élève par les enseignements que lui donnent les grands Esprits et qu'elle reçoit des choses. Son devoir est d'arriver le plus près possible de la perfection.

Néanmoins elle sera toujours liée à la matière, car elle a son corps comme le corps a son ombre. Ici-bas, plus nous nous approchons de la clarté, plus l'ombre est épaisse. Là-haut, c'est le contraire ; plus l'âme avance vers la lumière céleste, vers le rayonnement intense de l'éclat divin, plus elle s'en pénètre et par conséquent plus elle est resplendissante.

Matière et esprit : voilà donc le monde.

Que le sceptique ou l'hésitant s'adonne à l'étude raisonnée de la nature : il croira en Dieu. Qu'il constate conciencieusement le rôle de l'âme : il aura foi dans l'immortalité.

Albert LA BEAUCIE,

Rédacteur en chef du Phare de Normandie.

L'esprit :

Je l'avoue, tout s'embrouille un peu plus autour de moi; mais c'est peut-être la trop grande tension de ma raison. Veuillez me donner quelques minutes pour réfléchir à tout ce que vous me dites.

J'y vois d'abord une grande sincérité, une grande logique, et de plus, un souci constant de convaincre. Je vais chercher — oh ! pardonnez-moi cette confession — si je n'y vois pas de points faibles.

Après quelques instants de repos :

Eh bien, rien, pas le plus petit côté à attaquer dans la première partie.

Quant à la seconde, ce n'est qu'une hypothèse très bien conçue, très bien amenée ; ce n'est pas le principal pour moi. — Un point qui m'a beaucoup ébranlé, c'est l'explication de la Justice. Elle est, en effet, et alors, si la Justice est, est-ce Dieu qui la fait agir ?

DÉMOPHILE : Oui, assurément.

L'ESPRIT : En ce cas, ce pourrait être pour des fautes passées que je souffre ?

Nouvelle affirmation.

L'ESPRIT : Enfin, Dieu doit voir quelle est ma bonne volonté, il doit voir combien sont sincères mes sentiments.

Je vous prie donc, Etre juste qui nous gouvernez, de me délivrer de mes trois ennemis, qui poursuivent une vengeance injuste. Je vous prie de m'en débarrasser, pour que mon âme, libre de toute inquiétude, puisse apprendre à vous connaître. Puisse arriver ce moment heureux, où, en pleine conscience d'elle-même et de vous-même, grand Etre, elle s'élance vers vous, comme un enfant qui tend les bras à sa mère, dont il était séparé depuis longtemps, et qu'il a reconnue !

Mais, si je vous prie, je ne ne suis pas encore assez bon pour vous demander de pardonner aux méchants dont j'ai été jusqu'ici entouré. Je vous prie pour cette infortunée là-bas, veuve et mère. J'ai pitié de sa misère. Peut-être si elle eût été désincarnée m'eût-elle pourchassée aussi ; mais enfin, elle est digne d'un sort meilleur, car elle a expié. Mon Dieu, délivrez-la de ses peines, et que cet effort que je fais en priant pour l'amie de mes ennemis désarme ces derniers !

Je vous demanderai de vouloir bien de temps en temps penser à moi, de me faire ainsi un bien qui m'attache sans cesse à mon aveu. Vous avez prié Dieu pour moi, faites-le encore, car j'ai peur de ma faiblesse. Les méchants pourront être nombreux, et si dans quelque temps, une fois le trouble passé, je vois l'éclat intense dont vous me parlez, cher médium, je vous en serai éternellement reconnaissant. Je me souviendrai toujours que ce sera à vous que je le devrai.

Merci mille fois.

Maintenant, Mesdames et Messieurs, je me retire, en souhaitant de vous voir le plus souvent possible réunis dans la joie et le bonheur.

LÉON MORET.

*
* *

21 MAI

Léon Moret. — C'est avec un sentiment de reconnaissance qui durera

autant que moi, c'est-à-dire DE TOUTE ÉTERNITÉ (1), que je parais devant vous, vous offrant mes meilleurs compliments.

Maintenant, je suis des vôtres, soyez-en persuadés. Il reste bien quelques points où mon âme fragile trouve des obstacles à sa marche sur le chemin de la vérité; mais quand elle aura acquis plus de force, quand elle se sera entièrement persuadée de tout ce qu'on a bien voulu lui dire, alors, libre de tout doute, elle s'envolera vers ce but suprême de consolation : vers Dieu.

En attendant, quoique l'Etre infini ne se montre pas encore à ma faible vue, je crois qu'il est au-delà de l'horizon de mes sens. Je suis persuadé qu'un jour l'obstacle sera franchi, et qu'alors Dieu resplendira pour moi de toute sa gloire.

Vous voyez donc, mes chers guides, que je suis en bonne voie. Je suis heureux de vous le dire, car vous ne pouvez douter de mes paroles, et faire une conversion doit être assez rare. Mais loin de vouloir me donner quelque mérite pour cette victoire sur l'erreur, je veux en reporter sur vous le bienfait. Je n'oublierai jamais que c'est par vous que Dieu me fut révélé. Je n'oublierai jamais que c'est par vous que la consolation aura remplacé pour jamais le malheur de mes vieux jours. — J'allais, hélas! tomber de plus en plus dans le noir abîme. Je n'ai pas prié, et cependant la Providence m'a aidé. Rien que cet acte me fait voir combien est grande la bonté de Dieu pour le pécheur.

Je dois vous dire, toutefois, que si ma situation morale a changé du tout au tout, ma situation physique n'a guère éprouvé de soulagement. Néanmoins, j'ai une arme précieuse à ma disposition : La prière. D'ici peu, me dit-on, je reverrai le jour.

C'est dans cet espoir que je vous quitte, faisant place à un éminent Esprit qui désire vous parler. — Encore une fois, mille remerciements, et soyez assurés de mon éternelle reconnaissance. LÉON MORET.

Les ennemis du Spiritisme

Dans tous les temps, parmi toutes les générations qui, comme les minutes se succèdent dans la nuit des siècles, la Vérité a manifesté sa splendeur.

Chaque religion en a possédé une parcelle ; mais la foi de nos pères s'est maintenant éteinte et a fait place au scepticisme, et sous ce souffle

(1) L'esprit a souligné deux fois l'expression mise ici en petites capitales.

impur la satisfaction des passions, des appétits, des désirs est devenue la seule préoccupation des hommes.

Le Matérialisme, réaction inévitable de l'idéal absolutiste du passé, fait du monde une gigantesque arène où s'entre-déchirent les existences.

Maintenant qu'il a atteint son apogée, et qu'après des siècles de foi aveugle, le monde lassé du sombre idéal de Rome, s'est rejeté vers les doctrines du néant, les idées matérialistes ont gagné du terrain et font brèche dans l'édifice catholique.

Les sociétés actuelles fiévreusement absorbées par des questions futiles, négligent leurs intérêts moraux qui font place au bien-être matériel, et l'argent devient leur véritable idole.

L'ivrognerie, la débauche, la prostitution répandent partout leurs poisons, aidées par une littérature malsaine, qui favorise le sensualisme et aide à la dépravation.

Gautama Bouddha disait : « Le secret des misères humaines, c'est l'ignorance. » Il disait vrai.

Moins peut-être qu'il y a vingt siècles, l'homme ne sait ce qu'il est, d'où il vient, où il va, quel est le but réel de son existence. Pour l'immense majorité des humains, le « Connais-toi toi-même » du philosophe grec est resté un appel stérile.

L'esprit humain flotte indécis entre les sollicitations de deux puissances : la Religion et la Science.

D'un côté les Religions avec leur esprit de domination et d'intolérance, leur cortège d'erreurs et de superstitions qui conduisent inévitablement au doute, mais aussi avec leurs douces consolations et les faibles lueurs qu'elles ont gardées de leurs vérités primordiales.

De l'autre, la science, matérialiste dans ses principes comme dans ses fins, avec ses froides négations et son penchant outré à l'individualisme, mais aussi avec le prestige de ses travaux et de ses découvertes.

Et ces deux antagonistes, la Religion sans preuve et la Science sans idéal, se défient, s'étreignent, se combattent sans pouvoir se vaincre, car l'une comme l'autre répond à un impérieux besoin de l'homme, l'une parlant à son cœur, l'autre à sa froide raison. Autour de ces deux colosses, les ruines s'accumulent.

Au milieu de ce cahotique assemblage d'idées, la conscience a perdu sa voie. Elle erre çà et là, dans l'incertitude qui pèse sur elle, et la position morale des humbles, de tous ceux qui faiblissent sous le fardeau de la vie, est devenue intolérable entre deux doctrines qui n'offrent en perspective de leurs douleurs : l'une que le néant, l'autre qu'un Paradis inaccessible ou une éternité de supplices.

A choisir, mieux vaut encore le néant. Ainsi la Religion crée elle-même sa perte quand elle fait du démon une personnalité ; selon ses dogmes, il serait un ange déchu devenu l'ennemi de Dieu.

Donc, Dieu aurait créé les anges susceptibles de déchoir ; dans ce cas, son omniprévoyance est en défaut.

Ces anges déchus qu'il n'a pu anéantir seraient devenus ses ennemis et pour se moquer de lui auraient à sa barbe séduit la trop charmante Ève, dans ce cas sa toute-puissance est en défaut.

Mais ce qui pour un Dieu de Bonté est beaucoup plus étrange, c'est qu'après avoir précipité ces anges dans les abîmes, il aurait, pour leur donner une occupation, immédiatement créé le genre humain dont le plus grand nombre ira bouillir dans les chaudières infernales.

C'est en poussant à leurs dernières conséquences les pitoyables prémices de tels théologiens qu'un poète et un penseur de l'envergure de M Soulary fut réduit à clamer ce sublime et diabolique blasphème.

Et Vidit quod esset bonum...

L'homme a dit : J'ai voulu tout savoir, je sais tout !
Dans mon domaine étroit, je ne tiens plus en place ;
J'ai vécu tout mon temps, couru tout mon espace ;
J'ai la vie en horreur et la terre en dégoût !

La terre a dit : Môn sein s'appauvrit et se glace,
Et mon lait en poison pour l'homme se résout
La lèpre du péché qui l'envahit partout
S'étend jusqu'à mes os... D'enfanter je suis lasse !

Le ciel a dit : L'éclair se rouille au glaive ardent
Et l'ange, au saint parvis, s'ennuie en attendant
Qu'un élu des élus commence enfin le nombre !

L'enfer a dit : Satan se fatigue à tasser,
Le damné qui pullule au charnier qui s'encombre !
Le Verbe a dit : NÉANT ! c'est à recommencer !

. . . .

Les conséquences d'un tel conflit se font sentir partout : dans la famille, dans l'enseignement et dans la société.

Ni la Science, ni la Religion ne sont plus aptes à faire des âmes viriles, trempées pour les combats de la vie, de l'horrible « *Struggle for life*.

Chaque fois qu'une conception nouvelle du monde et de la vie pénètre dans l'esprit humain et s'infiltre dans les milieux, l'éducation, l'ordre social et les mœurs en ressentent immédiatement les atteintes.

Les religions dogmatiques nous conduisaient à l'arbitraire et au despotisme ; le matérialisme aboutit inévitablement à l'anarchie et au nihilisme, c'est pourquoi nous devons les considérer comme un péril, comme une cause certaine de décadence.

Avec cette opinion que le néant est préférable à la vie, il n'y a plus à s'étonner que l'homme prenne l'existence en dégoût.

Mieux vaut donc le néant que les terribles luttes de l'existence.

Il n'est plus difficile de comprendre pourquoi la démoralisation s'infiltre peu à peu dans les esprits.

Non, ce n'est pas avec les doctrines matérialistes que l'on inspirera aux sociétés la grandeur d'âme, l'amour de son semblable, la fermeté, le courage dans l'adversité.

Une société sans espérance, sans foi dans l'avenir est comme une pierre au milieu d'un torrent, comme un voyageur perdu dans le désert.

C'est très bien de combattre l'ignorance et la superstition, mais il faut les remplacer par des croyances rationnelles. Pour marcher d'un pas ferme dans la voie tracée, il faut une conviction profonde, une foi qui nous élève au-dessus de la sphère matérielle, il faut voir le but, se diriger vers lui, et pour y marcher plus sûrement. il nous faut une conscience droite et éclairée.

Mais si en nous, domine l'idée du néant, si nous croyons que la vie est sans lendemain et finit à la tombe, l'intérêt matériel doit nécessairement primer tout autre sentiment.

Que nous importe notre prochain avenir si nous ne devons pas le connaître. A quel titre nous parler de dévouement, d'abnégation, de sacrifice ?

Il vaut mieux satisfaire toutes nos passions, jouir de toutes les joies et éloigner les douleurs et les privations.

Avec ces théories que nous voyons chaque jour s'appliquer autour de nous, l'humanité court à sa perte.

Cependant tout idéal n'est pas mort. L'âme humaine a parfois encore le sentiment des misères de cette vie, et en elle se fait sentir impérieusement le besoin d'une vie future.

Dans l'esprit du peuple une sorte d'intuition subsiste. Trompé pendant des siècles, il est devenu incrédule à l'égard des différents dogmes, mais il n'est pas athée, non, il n'est pas athée : en lui existe une croyance de l'au-delà.

Vaguement, il entrevoit, il aspire à la justice, et ce qui prouve qu'en lui l'instinct de l'immortalité n'est pas mort, ce sont ces sublimes et touchantes manifestations du 2 novembre qui portent les foules autour des tombes.

L'heure actuelle est une heure de péril imminent. Le monde est en fermentation, la corruption étend ses voiles impurs. Le péril est grand, mais après la nuit, luit le soleil ; derrière le péril ii y a le salut. Une société périr ? Non ! se renouveler ? oui ! D'où viendront alors la lumière, le salut, le relèvement ? Est-ce de l'Eglise ? L'Eglise est impuissante à régénérer l'esprit humain. Est-ce de la science ? La science ne s'occupe ni des caractères, ni des consciences, mais seulement de ce qui frappe nos sens ; et ce qui est la base des sociétés fortes : le dévouement, la vertu, la passion du bien ne tombent pas sous nos sens ; donc pas plus que l'Eglise, la science ne peut transformer la société.

Pour arrêter la courbe de ces deux grands courants de la superstition et du scepticisme, il faut à l'humanité une conception nouvelle du monde et de la vie, qui, appuyant sa doctrine sur l'étude de la nature, sur l'analyse des faits, sur les principes de la raison, fixe le but de l'existence et règle notre marche sur la terre.

Or cette conception existe déjà et se vulgarise de jour en jour.

Au milieu des divagations d'écoles, une voix solennelle s'est fait entendre :

La voix des Esprits, la voix des Morts. De nouveau la Vérité est sortie de l'ombre où l'avaient enfouie des siècles de superstitions, elle en est sortie plus belle, plus resplendissante que jamais.

La voix a dit : Meurs pour renaître, renais pour grandir, pour t'élever par la lutte et par la souffrance.

« Ainsi est né le spiritisme ! »

A la fois science expérimentale, philosophie et morale, il nous apporte une conception générale du monde et de la vie, basée sur la raison, sur l'étude des faits, conception plus vaste que toutes celles qui l'ont précédée. Le Spiritisme ouvre des voies nouvelles à l'humanité.

En initiant l'humanité aux mystères de la vie future et du monde invisible, il lui montre sa véritable situation dans l'Univers, il lui fait connaître sa double nature corporelle et spirituelle et lui ouvre des horizons infinis.

La doctrine spirite née au milieu de ce siècle est déjà répandue dans le monde entier. Bien des préjugés, bien des objections retardent sa marche, mais elle peut attendre : l'avenir est à elle. Elle est forte et patiente, elle respecte la volonté des hommes.

Autrefois, sur l'Autel s'élevait un Dieu d'amour et de bonté, maintenant s'élève un Dieu qui vend ses grâces au poids des gros sous.

La doctrine Spirite est désintéressée, n'ayant d'autre ambition que de rendre les hommes heureux en les faisant meilleurs.

Lorsqu'on jette un regard sur le passé, que l'on évoque le souvenir des religions disparues, des croyances éteintes, on est saisi d'une sorte de vertige à la vue des voies immenses parcourues par la pensée humaine ; mais jamais l'humanité n'avait entendu des sollicitations aussi pressantes vers le bien, jamais elle n'avait connu de doctrines plus consolantes et plus rationnelles.

Au lieu des rêves d'un mysticisme maladif, au lieu des mythes enfantés par de superstitieuses croyances, c'est la réalité même qui se dévoile, c'est la virile affirmation des âmes qui ont quitté la terre et qui communiquent avec nous.

Ceux qui nient la possibilité de cette doctrine peuvent-ils donner à l'humanité plus de principes s'appuyant sur le roc de la méthode expérimentale ?

Peuvent-ils plus sûrement calmer ses angoisses, lui procurer des jouissances plus douces, et de plus profondes certitudes. Mais s'ils persistent à lui opposer des affirmatious démenties par les faits, s'ils ne peuvent nous donner à sa place que l'enfer ou le néant, nous sommes en droit de repousser leurs anathèmes et leurs sophismes.

MARC DE ROSENTHAL.

Revue de la Presse Etrangère

UN APPORT EN PLEIN JOUR

RÉCIT DE L'AVOCAT GONSON GAY, A IASKA

Psychische Studien

Ce magistrat rapporte le fait suivant :

Le 24 juin dernier, se rendant de son habitation au tribunal qui lui est contigu, il tenait à la main plusieurs actes, parmi lesquels une assignation qu'il venait d'annoter. En traversant la cour, il jeta machinalement les yeux sur les papiers qu'il portait et constata la présence de l'assignation en question ; deux pas plus loin, il s'aperçut que ce papier avait disparu. Se retournant alors, il le chercha en vain ; l'assignation resta introuvable bien que la cour fût déserte et l'air très calme, il était impossible de supposer qu'elle avait pu être emportée par le vent. Surpris, ce magistrat continua sa route, et le premier objet qui frappa sa vue lorsqu'il entra dans le cabinet du juge, fût précisément le papier qu'il tenait en main quelques minutes auparavant.

La table sur laquelle il se trouvait était placée au centre de la pièce, et les deux secrétaires que le Dr Gay questionna lui affirmèrent que personne n'était entré avant lui dans le cabinet. Tous deux signèrent une déclaration dans laquelle, en relatant le fait, ils donnaient leur parole d'honneur qu'ils n'avaient vu personne

déposer le papier à l'endroit où le retrouva le magistrat, et que personne, avant lui, n'avait pénétré dans la pièce.

« *Epur si muove !* » s'écrie le narrateur qui n'hésite pas à considérer le fait comme un phénomène d'apport transcendantal, et qui oppose victorieusement, aux railleries et aux explications plus ou moins inadmissibles qu'on a voulu lui en donner, la puissance invincible de véracité que la particularité des circonstances et l'honorabilité des témoins prêtent à ce même fait.

Sir Handrich de Brooklyn prétend que, contrairement à ce que dit M. Aksakof au sujet des matérialisations (Psy-Stud. mai 97) il a souvent assisté, à New-York, à des séances où il a pu constater la formation complète d'une tête surmontant le torse de l'apparition, au point qu'il a pressé les lèvres de cette dernière contre les siennes, pour se bien convaincre que ce n'était pas le visage du médium, et que celui-ci ne faisait usage d'aucun masque pour dissimuler sa barbe. L'auteur fait le récit d'une séance privée (quatre personnes) dans laquelle le médium étant assis *en dehors* du rideau, on vit apparaître hors de ce dernier une femme habillée de blanc qui salua les assistants et causa avec le médium, puis deux apparitions se montrèrent simultanément, et lorsque le médium fut passé derrière le rideau, les phénomènes eurent plus de force. M. Handrich déclare avoir pu très distinctement observer la disparition des apparitions de même que leur arrivée en dehors du rideau, la lumière étant suffisante pour permettre de prendre des notes.

Après avoir rapporté plusieurs autres phénomènes, il ajoute que la preuve de la survivance ressort de ces expériences. Pour lui tout ce qui existe est le résultat de forces dont l'action se traduit par des vibrations ; le monde minéral, végétal et animal procède de la force liée (enchaînée) qui se manifeste par la matière. Le monde des pensées, des sensations, est celui de la force libre se manifestant par l'esprit. Rien n'est inanimé, la Terre, l'Univers entier est un tout plein de vie. Quand certaines conditions sont remplies qui permettent l'échange dans l'action des forces, nous assistons à un phénomène. Quand elles ne le sont pas, « il est « aussi difficile au brin d'herbe de croître qu'à un esprit de se rendre visible ».

L'Uebersinnliche Welt de janvier donne la seconde partie d'une intéressante étude du Dr du Prel, où l'auteur établit l'étroite relation reliant entre eux les phénomènes de télépathie et les récentes expériences de la télégraphie sans fil. Il y expose que la sympathie naturelle existant entre la mère et l'enfant, le frère et la sœur, de même que le lien particulier unissant le magnétiseur à son sujet, ont comme base une même tension odique, un semblable diapason fluidique. D'autre part, la télégraphie sans fil reposant sur le principe de la transmission des ondes électriques entre deux appareils convenablement disposés, vibrant à l'unisson, la similitude de propagation des fluides électriques et odiques, ainsi que la similitude des phénomènes auxquels ils donnent lieu, s'imposent au chercheur consciencieux. Les savants *techniques* devraient diriger leurs recherches dans le sens indiqué par les modèles que leur offre la nature : Les phénomènes *naturels* de la télépathie les eussent fatalement amenés à inventer le télégraphe sans fil.

Bejtelmes vilag. Le monde mystique. Sous ce titre vient de paraître à Buda-Pesth une publication hebdomadaire à tendance occultiste. C'est la première Revue de ce genre publiée en langue hongroise.

Les Spiritualistische Blætter de janvier donnent une traduction de la conférence prononcée à la Fédération Spirite universelle par M. G. Delanne.



Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Le n° du 15 janvier contient un article de M. Guebhard, sur *le vrai fluide humain*. Ce physicien s'obstine à combattre dans le vide. Il prend à partie le Dr Baraduc et s'efforce de lui démontrer que la chaleur peut produire des modifications de la plaque sensible, analogues à celles des effluves humains. Mais où la parfaite bonne foi du critique ne se montre pas, c'est qu'il passe sous silence les expériences de notre champion qui ont établi que des plaques pouvaient être impressionnées *à sec et sans contact de l'opérateur avec la plaque sensible*. Ce n'est donc plus la chaleur qui agit dans ce cas. D'ailleurs M. Guebhard n'est pas plus courtois qu'intelligent observateur. Il plaisante avec la légèreté et la délicatesse d'un ours qui ferait des manières, il compare élégamment ses adversaires « au gros dindon qui fait des grâces, et à la petite buse qui, du haut des airs, se rit de nos terrestres envolées. » Hélas ! il n'aurait pas dû nous rappeler, par ces délicates allusions, combien de savants pourraient prendre place dans cette ménagerie !

Le n° du 22 renferme l'énumération des progrès réalisés depuis cinquante années dans le domaine des Sciences. Ces triomphes de l'esprit humain sur l'ignorance peuvent se classer ainsi : 1° — *Etablissement des principes de l'évolution ;* 2° — *Etablissement du principe de la conservation de l'énergie ;* 3° — *Développement des sciences mathématiques et de leurs applications à la physique, à la mécanique et à l'astronomie ;* 4° — *Développement de l'analyse spectrale et découvertes qui en sont résultées au point de vue de la lumière et de l'électricité ;* 5° — *Découverte de la nature et des fonctions des bactéries et de leur influence sur les organismes vivants.*

M. K. Nossilor, rédacteur du journal russe *le Nouveau Temps*, nous apprend qu'en voyageant dans le pays des Samoyèdes, il arriva en mai 1897 à l'embouchure de la rivière Jouribéi, et là il apprit que les indigènes avaient trouvé deux ans auparavant un mammouth entier. L'animal était énorme ; il avait glissé d'une colline minée par la rivière. Il avait encore sa peau, sa laine, etc. Un des indigènes avait essayé de lui arracher ses défenses, mais il n'avait pu y parvenir. Le mammouth reste donc gisant sur les bords de la rivière. Il y a là, ajoute M. Nossilor, une occasion favorable pour se procurer un mammouth entier et bien conservé.

Société d'études psychiques de Genève

Cette Société compte parmi ses membres deux Spirites bien connus : MM. Metzger et Gardy dont l'un est président et l'autre secrétaire de cette Société. Le rapport sur l'exercice 1897 qui nous est parvenu, montre que nos frères tiennent haut et ferme le drapeau Spirite en Suisse. Une série de conférences très intéressantes ont été faites par divers membres de la Société. Le côté moral du Spiritisme est bien exposé dans *Les petits devoirs de la Vie,* causeries dans lesquelles M. Metzger fait ressortir la nécessité pour chacun de nous de mettre en pratique, journellement, les enseignements que nous donnent les Esprits. Il est très beau et très noble de songer à réformer le genre humain, mais il est encore plus nécessaire de se modifier soi-même, et l'exemple est le plus puissant des moyens de propagande.

Le Progrès Spirite

du 5 février relate des expériences faites par une dame avec le célèbre sujet Alexis Didier. La double vue a été constatée par le beau-père de cette dame, auquel Alexis a indiqué une sculpture et une inscription situées au-dessus de la porte de sa cave et que le vieillard sceptique n'avait jamais remarquées. Rentré chez lui, il constata que la vision était réelle. Il faut tout l'entêtement des savants pour nier une faculté mille fois démontrée par des preuves irrécusables. Le Dr Husson, dans son rapport à l'Académie, citait quelques faits dont il avait été témoin, c'est la reconnaissance officielle decette vision de l'âme dont les sceptiques ne veulent pas reconnaître l'existence. Citons aussi une lettre très intéressante de M. Maurice Forge rapportant des prédictions relatives au phénomène de la réincarnation. L'Esprit qui devait revenir ici-bas a indiqué la famille dans laquelle il devait naître, le sexe qu'il aurait et qui, mieux est, dans une apparition, il s'est fait voir tel qu'il serait à l'âge de deux ans. Il lui avait été annoncé aussi qu'il serait uni à cet esprit par un lien moral et il est devenu le parrain de l'enfant réincarné. Dans un autre cas, il a pu voir encore d'avance l'esprit qui venait prendre à nouveau un corps terrestre. Ces faits sont très importants et nous ne saurions tropengager nos lecteurs à nous envoyer le récit de ceuxqu'ils auront observés, car ce n'est qu'en multipliant les preuves que nous arriverons à démontrer complètement la loi des vies successives.

L'Humanité Intégrale

publie sous le titre : *Gardons-nous*, une virile étude de Mme Eugénie Potonié Pierre qui se termine par ces mots : « La pensée libre qui entend ne laisser de côté aucun élément naturel, sentimental ou acquis par les recherches douloureuses et les innombrables travaux d'une humanité qui s'ignore en ses fins et en son essence, et qui cherche sa voie ; la pensée libre, qui scrute les intuitions et palpe les phénomènes, qui rêve la justice du sein de l'iniquité, la joie du sein de la douleur, l'immortalité en une infinie et splendide ascension de fraternité et de solidarité, du fond de la haine, de l'égoïsme et de la souffrance.

« L'ennemi, c'est le dogme, c'est le temple sans issue, le ciel sans échappatoire. C'est tout ce qui enserre, tout ce qui limite l'essor de la pensée chercheuse et consciente. Ni sectes, ni églises, ni étiquettes ! Le champ illimité du savoir et du devenir ! »

M. Camille Chaigneau formule son adhésion complète aux *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle* car elle lui paraissent l'application de sa devise : Amour et Liberté. Nous adhérons aussi complètement à cette œuvre qui nous semble destinée à créer un état nouveau de la pensée, une union entre les âmes qui vibrent à l'unisson.

Madame Nœggerath fait un court historique de l'œuvre de M. Dunau, qui a réussi à créer une œuvre d'assistance et de fraternité internationale pour les blessés, elle fait connaître la ligue des femmes pour le désarmement international et fait appel à toutes les femmes, filles, épouses, mères, pour faire triompher les idées pacifiques dans le monde entier.

Signalons aussi à ceux qui nient l'âme animale, le récit de Mlle Vera Krijanowski qui a entendu les gémissements d'un chien qu'elle aimait beaucoup, au moment où il mourait éloigné d'elle.

La Tribune psychique

donne un résumé des conférences de M. Léon Denis. Elle contient aussi un intéressant article sur les différences qui existent entre le Spiritisme et la théosophie.

L'auteur ne croit pas à l'existence des mahatmsas et nie que les anciens fussent plus savants que nous. Nous nous rallions complètement à cette manière de voir. La loi du progrès ne serait qu'un vain mot si nos ancêtres avaient connu la vérité complète, puis que l'humanité eût reperdu ces connaissances. Il ne faut voir dans ces affirmations que des croyances erronées sans valeur réelle. Notre confrère reproduit aussi la protestation du Dr Ferroul contre les singuliers agissements de la commission nommée par l'Académie des Sciences et lettres de Montpellier.

Le Spiritualisme moderne

M. Baudelot, dans l'article de tête, dit que les temps sont venus de changer notre mentalité. Il faut à l'envie et à la haine substituer la fraternité et l'amour. Malheureusement, lorsqu'on assiste à un réveil des haines religieuses qui reproduisent dans Alger des scènes qu'on croyait abolies depuis le seizième siècle, on constate combien l'humanité est encore en retard, et l'on sent qu'il ne faudrait pas souffler trop fort sur les cendres pour ranimer le brasier des discordes et des guerres intestines. Le n° 3 renferme une étude sur le progrès et la loi de réincarnation, si bien étudiée et démontrée par Allan Kardec. Il est évidemment impossible, si bien doué que l'on soit, d'acquérir dans une seule vie tout ce que l'on peut savoir ici-bas ; si nous devons cependant arriver à ce résultat, il faut donc vivre plusieurs fois sur la terre. La logique, la justice, la loi du progrès s'accordent pour donner à cette théorie le caractère absolu de la vérité.

La Paix Universelle

par la plume de M. Bouvéry, répond très bien à un article de M. Erny suivant lequel les phénomènes du Spiritisme auraient été déterminés par l'intervention de hauts initiés (?) Théosophes. Aujourd'hui les mahatmsas se repentiraient de leur œuvre et voudraient la supprimer. Notre frère fait observer justement que si ces fameux initiés possédaient des vertus et des connaissances extraordinaires, ils n'avaient pas la précision de l'avenir. « Eh ! quoi, ces grands esprits si haut placés au dessus de notre vulgaire humanité, que nous les hommes de bonne volonté, ne pouvons pas même savoir s'ils existent et où ils existent, n'ont pas connu l'état d'âme des foules sur lesquelles ils voulaient agir ? Ils ignoraient ce que nous devons d'idées déraisonnables à un enseignement religieux dès longtemps faussé et à une science trop fragmentaire pour ne pas propager de nombreuses erreurs. Singulière insuffisance à laquelle le premier passant venu, tant soit peu réfléchi, aurait facilement remédié. Mais que penser de ces sublimes esprits quand nous les voyons errer ainsi en des sujets où nous, les simples mortels, nou sommes si facilement et si exactement renseignés ? »

Signalons aussi un bon article de Mme la baronne de Saint-René en faveur de la ligue des femmes pour le désarmement international. Nous nous unissons de tout cœur à cette œuvre appelée à préparer les voies de l'avenir.

Le même numéro renferme aussi une mise en demeure à M. Leymarie de donner des explications, au nom du spiritisme compromis par son procès. M. Bouvéry voudrait connaître la situation de la librairie qui représente moralement la succession d'Allan Kardec. Nous reproduirons la réponse de M. Leymarie, si toutefois il en fait une.

La Lumière

annonce son changement de domicile. Mme Grange demeure maintenant, 96, rue, Lafontaine à Paris. Le Dr Lux continue son étude sur les prophètes d'Israël. Nous croyons qu'on a généralement attaché trop d'importance aux chants de ces poètes,

car ils sont souvent violents, vindicatifs, cruels, et leurs discours enflammés s'adressaient aux Hébreux particulièrement et ne sauraient vraisemblablement être appliqués aux temps modernes.

Le Dr Lux rend compte d'un volume dû à Mme d'Espérance, intitulé : *Le pays des Ombres ou lumière de l'Au-delà*. Nous reparlerons prochainement de cet ouvrage qui sera traduit en français.

Le phare de Normandie

reproduit quelques opinions empruntées à la *Coopération des Idées,* sur l'idéal de demain. L'enquête ouverte par la revue sociologique a montré combien la question est complexe. Parmi les nombreuses réponses faites, chacune a un caractère particulier, porte l'empreinte d'un personnalisme accentué. On ne peut distinguer dans ces vues contradictoires aucune pensée générale. Il est évident que l'homme moderne est désorienté par l'anarchie intellectuelle que l'on constate de nos jours. Il faut d'abord reconstruire l'idéal philosophique en employant des matériaux solides avant de songer à la réforme sociale. Jamais une société n'a pu vivre sans une croyance commune à tous ses membres. C'est parce que nous sommes en désarroi, que chacun ressent le contre-coup douloureux de ce désordre. Notre doctrine qui ne s'appuie que sur des faits démontrés est appelée à faire cette rénovation si désirable.

Signalons aussi une intéressante lettre de M. Alex. Delanne sur des faits curieux observés par lui en compagnie du médecin Idras.

La Curiosité

continue à fournir des détails sur l'argentaurum et la possibilité des transmutations de la matière. M. Morvan traite aussi cette question, il croit que l'on peut la résoudre par le calcul. Nous croyons aussi que ce problème recevra un jour sa solution, car tout est régi par le nombre. Il est évident que les mouvements moléculaires et atomiques obéissent à des lois rigoureuses et toujours semblables dans les mêmes conditions. La cristallisation et les propriétés chimiques des corps en sont d'irréfutables preuves. Alors même qu'un corps a passé dans un million de combinaisons diverses, lorsqu'il redevient libre, il reprend sa forme typique, celle qui constitue son équilibre moléculaire propre, son individualité. M. Berthelot, dans sa mécanique chimique, a posé les premiers principes de la cinématique moléculaire, l'avenir ne peut que les développer. Lorsqu'on connaîtra les lois du mouvement atomique, il deviendra possible de modifier ce mouvement dans le sens que l'on aura choisi, et par conséquent de transformer un corps quelconque en un autre, en changeant son mouvement atomique et en lui donnant une autre base d'équilibre. C'est d'ailleurs ce qui se fait déjà dans l'allotropie pour les corps simples et l'isomérie pour les corps composés.

Le Moniteur Spirite et Magnétique

publie un bon article de M. Flam sur le progrès éternel. Il veut que l'amour et la paix règnent sur le monde afin que se construise le temple de l'humanité une et régénérée. Notre confrère rappelle que le sujet du Dr Ferroul a donné de nombreuses preuves de sa lucidité. Un fait amusant, c'est la stupéfaction du commissaire central de Narbonne lorsqu'il lut tout au long, dans un journal, le récit d'un entretien confidentiel qu'il avait eu avec le préfet et un agent secret au sujet du Docteur. Il se crut trahi et malheureusement punit sévèrement deux agents absolument innocents puisque c'était la somnambule qui avait été l'auteur de l'indiscrétion.

L'abondance des matières nous oblige à remettre la suite de la Revue au prochain numéro.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, nº 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liége (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Sutdien, monatliche Zeitschrift. Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street, London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, nº 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS ; Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

3e ANNÉE. — N° 9 MARS 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

LIVRE DES ESPRITS — LIVRE DES MÉDIUMS — ÉVANGILE — CIEL & ENFER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Jagé

CARACTÈRE POSITIF
De la Doctrine Spirite
L'ÊTRE VIVANT

Quatre cents ans avant Jésus-Christ, Socrate enseignait déjà que le premier devoir de l'homme est de se connaître. Les siècles ont passé et l'humanité n'a pas encore résolu ce problème. Aujourd'hui même, la science est confinée par des sectaires dans l'étude étroite du corps matériel, comme si c'était là l'homme tout entier. Mais de ce seul fait que nous marchons, que nous sentons, que nous aimons ou haïssons, il est certain qu'il y a en nous autre chose que dans la matière brute. Les sophismes les plus captieux ne peuvent lutter contre l'évidence du bon sens et il faut tout l'entêtement des matérialistes pour se refuser à reconnaître cette vérité si élémentaire. La chose la plus curieuse, c'est que ces théoriciens sont si aveuglés par la passion qu'ils ne savent même pas déduire les conséquences de leurs découvertes. Efforçons-nous donc de mettre en évidence tout ce que leurs raisonnements ont de faux et il ressortira clairement pour nous la certitude que l'homme est double, qu'il possède une âme et un corps, et que s'il existe en nous quelque chose de réellement positif, dans la véritable acceptation du terme, c'est l'âme, qui pendant toute la vie demeure stable au milieu des innombrables transformations physiques de son enveloppe.

Les progrès de la chimie physiologique ont permis d'étudier d'une facon très exacte la composition du corps. On sait aujourd'hui, d'une manière certaine, que tous les tissus qui le composent sont sans cesse renouvelés. Les os qui paraissent si résistants sont perpétuellement soumis à un changement interne qui se montre visiblement, si on a soin de colorer la matière des aliments. Le travail d'évolution physiologique échappe entièrement aux yeux de l'homme non prévenu, ce n'est que par des modifications affectant l'extérieur qu'il se décèle. Or, il faut un long intervalle pour qu'elles deviennent apparentes. Entre deux époques assez voisines, les hommes ne peuvent ni ne savent discerner les effets de ce travail intime et continu ; ils croient être restés les mêmes dans leur totalité ; de là naît chez eux le sentiment de l'identité personnelle.

Mais lorsque la comparaison se fait entre deux dates éloignées, à trente

ans de distance, par exemple, les modifications éprouvées par le corps apparaissent avec une netteté irrécusable ; il faut se rendre à l'évidence, il n'est que trop certain qu'on a changé radicalement. C'est lentement, invisiblement que se produisent ces transformations. Il n'est pas une manifestation vitale qui ne corresponde à une destruction organique. Quand chez l'homme et chez l'animal un mouvement survient, une partie de la substance active du muscle se brûle et se détruit : quand la sensibilité et la volonté se manifestent, les nerfs s'usent ; quand la pensée s'exerce, le cerveau se consume. On peut dire que *jamais la même matière ne sert deux fois à la vie*. Lorsqu'un acte est accompli, la parcelle de matière vivante qui a servi à le produire n'est plus. Si le phénomène reparaît, c'est une matière nouvelle qui lui a prêté son concours.

L'usure moléculaire est toujours proportionnée à l'intensité des manifestations vitales. L'altération matérielle est d'autant plus profonde ou considérable que la vie se montre plus active. La désassimilation rejette de la profondeur de l'organisme des substances d'autant plus oxydées par la combustion vitale que le fonctionnement des organes a été plus énergique. Les oxydations ou combustions engendrent la chaleur animale, donnent naissance à l'acide carbonique qui s'exhale par le poumon, et à différents produits qui s'éliminent par les autres émonctoires de l'économie. Le corps s'use, éprouve une perte de poids qu'il faut réparer par l'alimentation.

L'urine, la sueur et l'haleine, sont les véhicules qui transportent au dehors les déchets vitaux. Ces trois fonctions résument le total des pertes que l'homme fait chaque jour par la désassimilation. En prenant le chiffre de 1500 grammes pour l'urine, chiffre donné par Vogel (2) qui se décompose en 1440 grammes d'eau et les parties dissoutes : urée, urates, phosphates, etc. (3) on aura le compte suivant :

1e Urine.............	1500	grammes	
2e Sueur.............	1000	—	(4)
3e Haleine...........	500	—	
Total........	3000	grammes	

Puisque l'homme perd, chaque jour, trois kilogrammes de matières incorporées, il est obligé de les remplacer, chaque jour, par trois kilogrammes d'aliments solides et liquides.

(1) Cl. Bernard. *La science expérimentale*, p. 188.

(2) Ferrière. *La matière et l'énergie*, page 160 et suiv.

(3) Littré. *Dictionnaire de médecine*, article : *Urine*.

(4) Robin. *Traité des humeurs*, p. 621, 625.

En une année, il aura perdu 3 × 365 = 1095 kilogrammes, qu'il aura remplacés par un nombre égal de kilogrammes d'aliments liquides et solides Voyons le poids total de matière qui a passé dans son corps pendant son existence. Pour simplifier le problème et laisser de côté les variations en plus ou en moins de la jeunesse et de la vieillesse, on peut supposer que la vie de l'homme correspond à 40 années, où l'équilibre de l'échange est de 1095 kilogrammes de matière par an. Il s'ensuivra que, durant toute son existence, l'homme aura reçu 1095 × 40 = 43800 kilogrammes. A ces 43800 kilogrammes, il faut ajouter les 75 kilogrammes que pèse le corps de l'homme à l'âge viril puisque, par hypothèse et pour simplifier, nous avons pris l'homme à l'âge adulte. On aura donc en tout, 43.875 kilogrammes, ou en chiffres ronds 44.000 kilogrammes.

Ainsi de la naissance à la mort, c'est-à-dire durant son existence entière, chaque homme rend successivement et par fractions à la terre, les 44.000 kilogrammes de substances minérales qu'il lui avait par fractions et successivement empruntées. En définitive et en dernière analyse, qu'est-ce donc qu'un corps humain ? C'est une *forme* dans laquelle ont passé les 44.000 kilogrammes de matière. Qu'on ne s'y trompe pas, ce fait n'est explicable que par la connaissance du périsprit. S'il n'y avait pas en nous un moule fixe, stable, qui ne change pas, on ne pourrait pas comprendre comment l'enveloppe charnelle peut conserver son type organique au milieu de ce torrent de matière fluente. Il ne faut pas ici d'équivoque sur le sens du mot stable appliqué au périsprit. Voyons comment il doit être interprété.

Lorsqu'on compare l'état du corps : visage, physionomie, chevelure, stature que l'on a à cinquante ans avec celui que l'on avait à vingt ans, tel que le représente un portrait fidèle ou une photographie, on est impressionné par les modifications profondes qui se sont produites. Si l'on remonte jusqu'à l'âge heureux où l'on avait dix ans, les changements apparaissent bien autrement énormes ! Et cependant, en regardant de près les portraits, on démêle sans grandes difficultés dans les traits de l'enfant et dans ceux de l'adolescent, l'origine de la physionomie de l'homme de cinquante ans. L'évolution qui s'est faite continuellement s'est donc maintenue dans des limites définies ; ces bornes sont celles qu'impose *la forme*, abstraction faite des molécules composantes, c'est-à-dire ce qu'en un mot on appelle le *type*.

Eh bien, qui doutera un instant de la réalité de l'existence de l'âme, lorsqu'on lui montrera précisément ce type en dehors des limites du corps? Les deux mille cas observés par la société de Recherches psychiques sont autant de preuves irrécusables de cette forme de l'âme, indépendante des

molécules charnelles, qui ne sont pour elles qu'un manteau changeant, mais formé toujours de matériaux semblables, un flux qui l'enveloppe, et dans lequel elle se matérialise momentanément. C'est bien cette forme indestructible que l'on retrouve après la mort, car elle ne dépend pas du corps physique, elle préexistait à la matière vivante et elle subsistera alors que la vie sera éteinte dans cette enveloppe. Le périsprit peut être comparé à un récipient dans lequel de l'eau passerait sans séjourner ; constamment une partie du liquide s'écoule, et de l'extérieur une quantité égale vient remplacer celle qui a disparu. Dans le corps humain, au lieu d'eau, c'est de la matière qui circule, or si nous conservons notre individualité intellectuelle, c'est qu'elle n'est pas attachée à cette substance instable qui a été renouvelée des milliers de fois, c'est qu'elle réside dans ce qui est constant : dans l'âme et dans son enveloppe. (1) Mais, dira-t-on, si le périsprit est immuable, pourquoi ces changement dans l'aspect extérieur, d'où provient l'évolution que l'on constate de la naissance à la mort? Nous croyons qu'il faut l'attribuer à l'énergie vitale qui est une quantité finie, qui va sans cesse en diminuant jusqu'à l'extinction finale.

Le principe d'activité qui nous fait vivre est une somme restreinte d'énergie qui s'épuise par son emploi même. De la conception à la mort, la puissance qui construit et répare l'organisme va toujours en diminuant. Alors que, durant les neuf mois de la gestation, l'ovule fécondé augmente en poids plus d'un million de fois, le nouveau-né gagne seulement le triple la première année, un sixième la seconde, puis de moins en moins les suivantes. De trente à quarante ans le corps reste stationnaire. Il diminue ensuite de poids jusqu'à la fin.(2) Comme les projectiles mus par une impulsion brusque, les êtres lancés dans la vie ont au début leur maximum de force vive. Ils la perdent ensuite peu à peu à surmonter des résistances, et, quand ils l'ont toute dépensée, leur course s'arrête. Au moment de l'incarnation, le périsprit fixe en lui la force qui émane des progéniteurs. C'est elle qui va mettre son mécanisme fonctionnel en mouvement et qui sera la source de son activité ; c'est donc à l'intensité variable de cette force qu'est due l'évolution. Pendant la vieillesse le périsprit a toujours les mêmes propriétés, mais elles s'exercent plus faiblement à mesure que le principe d'animation diminue. A ceux qui ne comprendraient pas comment une substance aussi raréfiée que le périsprit est capable de contenir des lois qui se traduisent par le dessin de l'être vivant, il nous suffira de signaler une analogie. Voyez ce fantôme magnétique

(1) Voir Gabriel Delanne. *Le Spiritisme devant la science*, page 39 et suivantes.
(2) Bourdeau. *Le problème de la mort*, page 302.

(figure 1) il est obtenu au moyen d'un électro-aimant dont les pôles p et p' sont les extrémités. Autour de ces deux foyers, la limaille de fer s'est rangée suivant les lignes blanches que l'on aperçoit, aussitôt que le courant électrique a passé dans les spires de l'électro-aimant. Donc l'électricité, force impondérable, a déterminé dans le fer doux de l'électro-aimant la naissance de la force magnétique et celle-ci a rangé, sans contact direct de l'appareil, les molécules de la limaille dans l'ordre où nous les voyons. Tout le temps que dure le passage du courant, l'arrangement de ce dessin se maintient, mais lorsque la force électrique s'épuise, le moindre

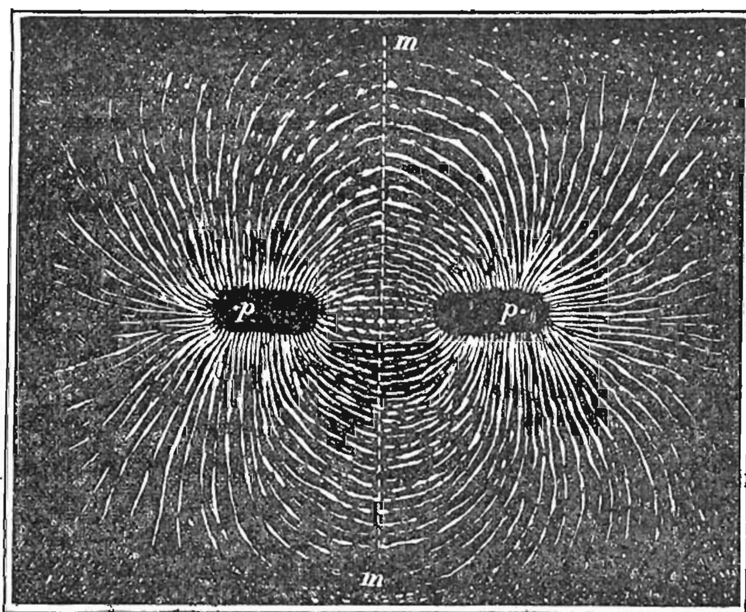


FIGURE 1

choc extérieur détruit la figure ainsi formée. Celle-ci est variable dans ses dispositions suivant que les pôles p et p' sont plus ou moins contournés. Si nous assimilons le périsprit à un électro-aimant dont les pôles sont très nombreux, nous pouvons imaginer que chacun des grands systèmes de l'organisme correspond à l'un de ces pôles. Le cœur avec le réseau des veines et des artères sera dessiné de cette manière. Les poumons, les systèmes nerveux, osseux, etc., seront les lignes de force de cet organisme fluidique, et l'on peut comprendre que la matière a beau se renouveler, elle est toujours obligée de se ranger dans l'ordre qui lui est assigné par ce canevas vital, comme dans le fantôme magnétique les grains de la limaille de fer pourront être changés sans relâche, sans que le spectre magnétique se modifie, du moins tant que le courant électrique conserve la même intensité. Il est certain que cette comparaison est en quelque sorte schéma-

tique, car le périsprit est plus compliqué que l'électro-aimant et les actions exercées sont très complexes, mais du moins, c'est une vue très-nette, suivant nous, du genre d'action produite.

Donc, et ceci est très intéressant, les lois organogéniques résident dans l'enveloppe fluidique. Elles y sont à l'état latent lorsque l'âme habite l'espace et ne deviennent actives que lorsqu'elles sont actionnées par la force vitale. On peut dire que l'intensité de leurs manifestations est proportionnelle à celle de l'énergie vitale. De là vient l'activité formidable du début de l'être vivant, puis vers la fin de l'existence, la décrépitude, l'affaissement de la machine organique. Ainsi donc âme, périsprit et force vitale, sont des facteurs indispensables à tout être animé, homme, animal ou plante. Voyons maintenant les autres forces en action dans les êtres organisés.

L'admirable unité qui se montre dans l'être vivant ne doit pas nous faire perdre de vue que chacun des organes est autonome et qu'il fonctionne pour son compte, la subordination de chaque partie à l'ensemble étant due au périsprit, qui est le régulateur général. En résumé, la vie réside dans l'ensemble, elle n'est centralisée nulle part, dans aucun organe ou système du corps. Tous ces appareils sont eux-mêmes construits en vue de la vie cellulaire. Lorsqu'en les détruisant on détermine la mort de l'animal, c'est que la lésion ou la dislocation du mécanisme a retenti, en définitive, sur les éléments, lesquels ne reçoivent plus le milieu extérieur nécessaire à leur existence. Ce qui meurt, comme ce qui vit, c'est la cellule.

Tout est fait *par* l'élément anatomique et *pour* cet élément. L'appareil respiratoire apporte l'oxygène ; l'appareil digestif introduit les éléments nécessaires à chacun ; l'appareil circulatoire, les appareils secrétoires assurent le renouvellement du milieu et la continuité des échanges nutritifs. Le système nerveux lui-même règle tous ces rouages et les harmonise en vue de la vie cellulaire. Les appareils fondamentaux indispensables aux organismes supérieurs agissent donc tous, le système nerveux compris, pour procurer à la cellule les matériaux dont elle a besoin, c'est-à-dire l'eau, les aliments et la chaleur (1).

A part la partie physique, pesante, qui constitue la substance du corps et qui provient des aliments élaborés, transformés par l'être vivant, il lui faut pour vivre de la chaleur. Pour chaque organisme, élémentaire ou complexe, il existe des limites de température intérieure entre lesquelles son fonctionnement est possible, et, dans ces limites, il y a également un degré thermique auquel correspond le maximum d'énergie vitale. Chez

(1) Cl. Bernard. *Les Phénomènes de la Vie*. Tome I. page 358.

(2) Voir Ch. Richet. *Revue scientifique*, 26 septembre et 18 octobre 1885.

les animaux supérieurs appelés animaux à sang chaud, la température intérieure compatible avec les manifestations de la vie est étroitement fixée et se maintient stable malgré les oscillations climatériques extérieures et assure, ainsi, la continuité et l'indépendance de la vie.

La source de cette chaleur est dans les combinaisons chimiques qui s'opèrent dans tous les tissus. On croyait jadis que la température intérieure était due à la combustion du carbone du sang par l'oxygène de l'air, effectuée dans le poumon. On sait aujourd'hui que cette combustion respiratoire s'accomplit dans tous les tissus et avec une intensité proportionnelle au fonctionnement de ces tissus. Examinons, par exemple, ce qui se passe quand un muscle se contracte. A mesure que l'élément musculaire se détruit, il se reconstitue au moyen de ceux de ses matériaux qui n'ont pas été éliminés, ainsi qu'au moyen de l'oxygène et des autres substances fournies par le sang. Il y a une véritable restitution par synthèse, un phénomène plastique régénérateur. Cette synthèse reconstituante est dans un rapport étroit avec la combustion destructive et fonctionnelle ; c'est en effet dans le muscle le plus actif qu'est la nutrition la plus énergique. Il y a dans le muscle, comme partout, comme dans tous les autres organes et dans tous les éléments anatomiques, ces deux groupes de phénomènes inverses : 1° un phénomène d'*usure* de la matière vivante ; phénomène de dépense vitale, auquel correspondent les manifestations fonctionnelles visibles : contraction, production de chaleur, travail mécanique ; 2° à côté de cela, un phénomène inverse de synthèse assimilatrice qui s'opère dans le silence de la vie végétative et ne se révèle que par son résultat, lequel est l'organisation et la réparation du muscle (1).

Un point très important, c'est que le travail extérieur fait par l'individu est dû à une transformation de l'énergie calorifique. Ici, comme dans les phénomènes physiques, on rencontre la même loi générale ; l'apparition d'un phénomène est due à la disparition d'un autre ; *la destruction n'est qu'un changement de forme*. Plusieurs savants, entre autres MM. Hirn et Helmholtz ont établi que le travail du muscle était exactement représenté par la destruction ou contraction qu'il subit. On voit donc ainsi que le principe de la *conservation de l'énergie* s'applique au monde vivant comme au monde physique (2).

Il existe aussi dans l'être vivant une manifestation spéciale de l'énergie, que l'on connaît sous le nom de *force nerveuse* qui a son siège dans le système nerveux. Cet appareil a pour but de maintenir l'harmonie entre tous les organes, de manière à leur fournir sans cesse ce qui est nécessaire

(1) Cl. Bernard. *Les Phénomènes de la Vie*. Tome II, page 510.

(2) Cl. Bernard. *Les Phénomènes de la Vie*. Tome II, page 23.

à leur bon fonctionnement. C'est lui qui forme le rouage compensateur entre les acquis et les pertes. L'eau vient-elle à diminuer dans le corps par suite d'hémorrhagie ou de sudation trop abondante, l'animal est poussé par la sensation de la soif à réparer ses pertes. Mais cette ingestion même est réglée, en ce sens qu'elle ne saurait augmenter au delà d'un certain degré la quantité d'eau qui existe dans le sang, les excrétions urinaires et autres éliminent le surplus. La chaleur interne se maintient constante malgré les variations du milieu extérieur, grâce au système nerveux. Il y a des nerfs *thermiques* et des nerfs *vaso-moteurs* (système du grand sympathique) dont le fonctionnement produit, tantôt une élévation, tantôt un abaissement de température suivant les circonstances. Enfin une partie du système nerveux sert à transmettre à l'âme les sensations du monde extérieur et au corps les volontés de l'esprit. Cette force nerveuse est due à l'activité chimique spéciale des tissus qui forment le système nerveux et prend naissance lorsque la manifestation vitale se produit.

Rappelons aussi que des phénomènes électriques ont lieu dans toutes les parties du corps ainsi que l'établissent les recherches de Matteuci, Dubois Raymond, Rosenthal, etc.

RÉSUMÉ

Il résulte de ce que nous avons vu jusqu'alors, qu'il faut un double fluidique du corps pour en maintenir toutes les parties dans un ordre invariable. En second lieu, ce double qui contient non seulement le plan, mais aussi le statut organique, manifeste ses propriétés lorsqu'il est mû, actionné par l'énergie vitale. Celle-ci est une quantité finie qui va sans cesse en diminuant de la naissance à la mort, en produisant l'évolution caractérisée par les noms de jeunesse, âge mûr et vieillesse. Cette énergie vitale a pour fonction de maintenir l'ensemble de l'agrégate organique.

Toutes les autres manifestations vitales sont dues à des phénomènes physico-chimiques analogues à ceux que nous produisons dans nos laboratoires, à cette différence près que les procédés mis en œuvre sont différents. La matière arrive de l'extérieur, est transformée par les appareils vivants, mise en réserve pour être utilisée au moment voulu, puis lorsqu'elle a joué son rôle, elle est expulsée, étant désormais impropre à servir une seconde fois. Les lois naturelles sont les mêmes pour les êtres vivants que pour la matière organique, sauf les modes d'emploi différents. Le chimiste, par exemple, transforme l'amidon en sucre à l'aide d'un acid qu'il a fabriqué ; il saponifie les corps gras, à l'aide de la potasse caustique, de l'acide sulfurique concentré et de la vapeur d'eau surchauffée, tous

agents qu'il a créés lui-même. L'animal, aussi bien que la graine qui germe, transforme l'amidon en sucre, à l'aide d'un ferment (la diastase) qui est un produit de l'organisme. La graisse se saponifie chez l'animal dans l'intestin, sans potasse caustique, sans vapeur surchauffée, mais à l'aide du suc pancréatique, qui est un produit de sécrétion donné par une glande. Chaque laboratoire a donc ses agents spéciaux, le chimiste et l'être vivant travaillent de même, mais chacun avec ses outils, et l'organisme fabrique, non seulement les produits mais les outils eux-mêmes, ce que jamais le chimiste ne peut faire.

A ceux qui s'étonneraient de voir que nous attribuons aux actions chimiques le pouvoir d'engendrer toutes les formes de l'énergie, il est facile de démontrer expérimentalement cette possibilité. Voici une pile électrique P (Figure 2), qui donne naissance à un courant par suite des actions chimiques qui ont lieu dans ses différentes parties. Enlevons les

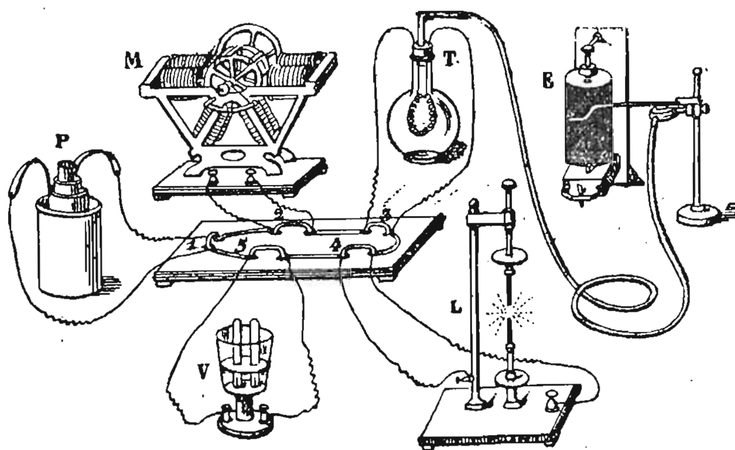


FIGURE 2

ponts 1 et 2 et faisons passer ce courant à travers la machine M, elle va se mettre en mouvement et produire un travail mécanique. L'électricité s'est donc changée en travail. La même transformation a lieu dans l'être vivant, mais le moteur M est remplacé par un autre appareil, le muscle, qui en se contractant produira là aussi un travail mécanique. Faisons maintenant traverser la spirale de platine contenue dans le ballon de verre T, par le courant ; au bout de peu de temps l'air s'échauffera par rayonnement et l'on pourra constater l'augmentation de température sur le tambour enregistreur E. Enfin il sera possible, avec le même courant électrique, de le transformer en lumière entre les deux pointes de charbon de l'appareil L et d'obtenir une décomposition chimique de l'eau dans le Voltamètre V.

Ajoutons encore que non seulement toutes les formes de l'énergie sont capables de se transmuer les unes dans les autres, mais que jamais une

d'entre elles ne prend naissance, sans que les autres ne se manifestent avec plus ou moins d'éclat. Les formes diverses de l'énergie sont inséparables ; l'une ne peut se montrer sans que les autres n'apparaissent également, à un degré aussi faible que l'on voudra, mais elles apparaissent. Si nous ne les voyons pas toutes, si l'une d'elles seulement frappe nos regards par son intensité majeure, c'est à la faiblesse de la vue humaine et des sens humains qu'il faut nous en prendre, et non à l'absence des phénomènes (1).

Il nous reste à signaler une force qui est sans cesse en action dans la vie consciente : c'est la volonté. Elle se manifeste par tous les mouvements volontaires exercés par l'être vivant. Elle a sous sa dépendance le système nerveux cérébro-spinal et les ensembles musculaires de la vie de relation.

Une expérience assez curieuse montre que la volonté produit des déviations de l'aiguille aimantée. Si un opérateur tient les extrémités des fils d'un galvanomètre, (figure 3) en contractant les muscles de son bras droit, il produit dans son corps un courant électrique qui suit le sens des

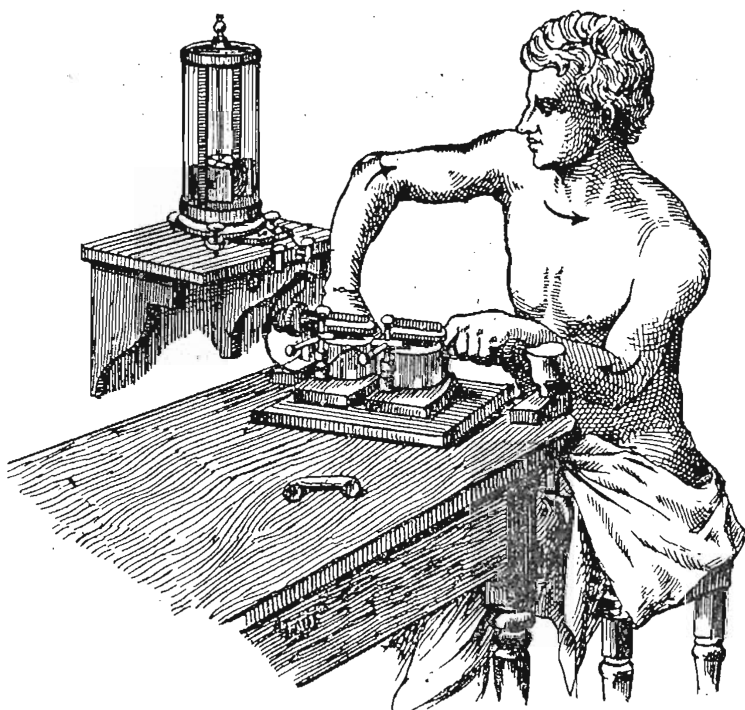


FIGURE 3

flèches indiquées sur la figure, passe dans la bobine du galvanomètre et détermine une déviation de l'aiguille, qui est proportionnelle à l'énergie de la volonté de l'opérateur. Ce pouvoir de la volonté peut être simplement celui d'une direction imprimée aux lois naturelles et ne néces-

(1) Grove, *Corrélation des forces physiques*.

site pas par lui-même une grande dépense d'énergie. On pourrait comparer l'action de l'esprit à celle d'un mécanicien qui, par un faible mouvement de sa main, va lâcher la vapeur sur les pistons de la locomotive et mettre en mouvement un train complet pesant des millions de kilogrammes. Il y a souvent une disproportion aussi extrême entre la cause et l'effet, lorsque l'on agit sur des éléments instables, qu'entre l'étincelle qui met le feu à la dynamite et l'énergie subitement libérée qui fait voler en éclats des rochers d'un poids énorme.

Si donc on démontre que dans les expériences spirites, l'énergie nerveuse peut sortir de l'organisme humain, nous pourrons comprendre qu'elle puisse revêtir toutes les formes mécaniques, lumineuses ou calorifiques de l'énergie, suivant les appareils qui serviront à la transformer.

En somme, dans l'être vivant, il existe :

ETRE VIVANT	PARTIE IMMORTELLE	1° L'AME.......	Qui se manifeste par les phénomènes de la Sensibilité, de l'Intelligence, de la Volonté. (*Conscience*)
		2° LE PÉRISPRIT	Enveloppe indestructible de l'âme, substratum fluidique, impondérable, qui contient sous forme de lignes de forces le plan organique de l'être, et sous forme de mouvements les acquis psychiques de l'âme. (*Inconscient*).
	PARTIE MORTELLE VENANT DU MILIEU COSMIQUE ET Y RETOURNANT INCESSAMMENT ; VARIABLE ET CHANGEANTE	3° L'ENERGIE VITALE	Cause de l'évolution de l'être vivant organisé.
		4° LA MATIÈRE..	Substratum physique et pondérable. Tous les appareils : nerveux, musculaires, osseux, etc.
		5° L'ÉNERGIE PHYSIOLOGIQUE	Force nerveuse, calorifique, électrique, etc.

En résumé, la nature, suivant l'expression de Gœthe, est un grand artiste. Les êtres vivants sont constitués par des matériaux organiques semblables, mais dont la disposition et l'arrangement varient suivant le plan impondérable résultant de leur degré d'évolution. De même dans les monuments de l'homme, les matériaux se ressemblent par leurs propriétés physiques, et cependant leur arrangement différent peut réaliser des idées diverses et donner naissance à un palais ou à une chaumière. Chaque être va en se compliquant dans son ordonnance, à mesure qu'il revient un plus grand nombre de fois ici-bas. En un mot, le type spécifique existe, mais seulement sous forme d'un dessin qui se perfectionne sans cesse. Pour le spiritisme, ce n'est pas le type animal qui vit et meurt, ce sont les matériaux organiques ou les tissus qui le composent ; de même dans un édifice qui se dégrade, ce n'est pas le type idéal du monument qui se détériore, mais seulement les pierres qui le forment.

L'âme est immortelle. C'est lentement et successivement qu'elle a conquis un organisme fluidique dont la complexité a été toujours en augmentant jusqu'à l'humanité. Arrivée à ce stade, elle a fixé en elle toutes les lois organiques qui assurent le fonctionnement automatique et le maintien de son organisme physique, le mécanisme est complet. Alors elle a pour devoir de développer complètement ses facultés, et comme rien ne se perd, puisque tout s'enregistre dans l'enveloppe indestructible de l'âme, elle accroît sans cesse le trésor de ses connaissances, en même temps qu'elle acquiert les vertus qui doivent, en modifiant ses passions et ses vices, l'affranchir des sujétions matérielles et lui ouvrir les perspectives de l'infini, où elle évoluera dans la pleine lumière de l'amour et de la liberté.

GABRIEL DELANNE.

Erratum. — Dans notre dernier article, une phrase a été oubliée à la page 451. Prière de rétablir ainsi le texte : Qui donc aurait imaginé, avant les observations des naturalistes, que le verre de terre qui rampe, dont le corps mou et incolore se traîne si misérablement dans l'obscurité de la terre, se transformait *en un animal aérien comme le hanneton, et la chenille qui se meut si lourdement sur le sol*, en un papillon dont les ailes diaprées sont la joie des yeux et l'orgueil de la lumière ?

Le Génie Celtique ET LE Spiritualisme moderne.



I

Là-bas, aux confins du continent, comme une immense citadelle à qui la mer et la tempête livrent un éternel assaut, se dresse une terre étrange, austère, recueillie, propice à l'étude, aux méditations profondes.

Au centre, en un vaste plateau, s'étendent, à perte de vue, les landes parsemées de bruyères roses, de genêts d'or, d'ajoncs épineux. Puis les champs de blé noir alternent avec les pommiers rabougris ; et les bois de chênes, si épais qu'aucun rayon de lumière ne pénètre sous leurs ramures, bordent l'horizon.

C'est la Bretagne, et la Bretagne, c'est le sanctuaire de la Gaule, le lieu mystérieux et sacré où dort l'âme celtique de son lourd sommeil de vingt siècles.

Que de fois j'ai parcouru, le bâton à la main, le sac de voyage au côté,

ses halliers, ses ravins sauvages, ses criques découpées par le flot ; que de fois j'ai interrogé l'Océan du haut de ses promontoires de granit. Je connais les plis et les replis de ses côtes et de ses vallées. Je connais les solitudes de ses forêts ombreuses et murmurantes : Kénécan, Coatmeur et, par-dessus tout, Brocélyande, où dort Merlin, le barde gallois à la harpe d'or, l'enchanteur enchanté par Viviane, la belle fée, qui symbolise la nature, la matière, la chair. Mais Merlin se réveillera, car Radiance, son âme inspirée, son génie immortel veille sur lui et, vienne l'heure, saura l'arracher, lui et ses fils, aux voiles du sensualisme qui paralysent leur action et arrêtent l'essor de leur pensée.

La Bretagne ne ressemble à aucun autre pays. Sous les sombres rameaux de ses chênes, sur ses landes grises et mornes où bruit la triste mélopée du vent, sur ses côtes déchiquetées où les lames écumantes livrent aux remparts de rochers un incessant combat, partout on sent planer une influence mystérieuse ; partout on sent passer comme le souffle de l'invisible. La terre, l'espace et les eaux, tout y est plein de voix qui murmurent à l'âme du rêveur, qui lui parlent de mille secrets oubliés. La poésie de la terre bretonne a quelque chose de sombre et d'austère qui vous enveloppe et vous émeut. Elle est virile et pénétrante. Ses enseignements, lorsqu'ils sont compris et appliqués, font les grandes âmes, les caractères héroïques, les fiers et profonds penseurs.

C'est là que subsistent les derniers rejetons de la race ; c'est là que se perpétuent les accents de cette langue sonore dont les phrases retentissent comme des cliquetis d'épée et des chocs de boucliers.

C'est la terre d'Armor ! *Ar-mor-ic*, pays de la mer, où s'est cachée, derrière la triple muraille des forêts, des montagnes et des récifs, l'âme profonde, le génie mélancolique et rêveur de la Gaule, Là seulement, vous retrouverez dans toute sa pureté la race vaillante, tenace et forte qui a rempli le monde du bruit de ses exploits ; vous la retrouverez sous l'un de ses deux aspects, non pas celui que César a décrit dans ces *Commentaires*, l'aspect gaëlique, à l'esprit vif, léger et changeant, mais l'aspect kymrique, la branche la plus moderne de la race celtique, grave, parfois triste, fidèle à ses attachements, passionnée pour ce qui est grand, gardant jalousement dans les replis cachés de son âme, l'arche sainte des souvenirs.

C'est la race que rien n'a pu lasser, qui a résisté deux cents ans par les armes, comme l'a dit Michelet, et mille ans par l'espérance et qui, vaincue, étonne encore ses vainqueurs. Mais elle a su se donner, et c'est par un mariage que la France a pu se l'assimiler.

La Bretagne est le sanctuaire de l'âme celtique, mais les vibrations de

sa pensée et de sa vie s'étendent au loin sur toute la région qui fut la Gaule, de l'Escaut aux Pyrénées, de l'Océan au pays des Helvètes. Elle s'est créé sur tous les points du sol national des retraites cachées où revit, intense, la pensée des âges. C'est le plateau central, l'Ar-vernie, la « haute demeure », le Morvan, les âpres Cévennes, les forêts lorraines où Jeanne entendit ses « voix ».

Qu'est-ce donc que l'âme celtique ? L'âme celtique, c'est la conscience profonde de la Gaule. Refoulée par le génie latin, opprimée par la brutalité franque, méconnue, oubliée par ses propres enfants, l'âme celtique subsiste à travers les siècles ; elle continue à vivre et à se manifester parmi les nations de langue française.

C'est elle qui reparaît aux heures solennelles de l'histoire, aux époques de désastre et d'écroulement, pour sauver la patrie en péril. C'est la vieille mère qui tressaille chaque fois que le pied de l'ennemi souille sa couche, se lève de son sommeil et fait appel à ses fils pour chasser l'étranger.

C'est d'elle que viennent les souffles puissants, les impulsions irrésistibles, les inspirations grandioses qui ont fait de la France le champion de l'idée et l'inspiratrice de l'humanité.

Et c'est pour cela que la France ne peut périr, malgré ses fautes, ses faiblesses, ses décadences et ses chutes. Chaque fois que l'abîme s'est ouvert sous ses pas, du sein des espaces, une main s'est tendue vers elle pour la guider. Pendant la guerre de Cent ans, comme au temps de la Révolution. l'âme celtique reparaît pour entraîner, pour enflam merles héros. C'est elle qui inspire les envoyés providentiels qui changent la face des choses.

Parfois elle se recueille, l'âme celtique ; elle sommeille, elle dort. Et alors, quand sa voix se tait, son peuple s'affaisse ; il perd sa virilité, sa grandeur ; il se laisse glisser peu à peu sur la pente du doute, du sensualisme, de l'indifférence ; il ne sait plus rien des vertus, des puissances cachées en lui. Mais les réveils sont éclatants. Et, tôt ou tard, l'âme celtique reparaît jeune, ardente, impétueuse pour indiquer à ses fils le chemin des grandes cimes et la source des hautes inspirations.

Et c'est là où nous en sommes à l'heure présente. Depuis un siècle, nous traversons une période de silence. L'âme celtique se tait ; le génie national se voile. La France se matérialise et dégénère. Elle oublie son but sublime, sa tâche sacrée. Mais déjà, dans la lumière naissante des jours qui se lèvent, le penseur voit l'âme de la Gaule se dresser dans ses longs voiles. Elle reparaît, brillante d'une éternelle jeunesse, couronnée de verveine ; elle oublie ses longs deuils, sa mort apparente, ses épreuves douloureuses. Son doigt levé vers le ciel nous montre l'aube, le renouveau

de l'idée, le triomphe définitif et prochain de la pensée celtique, dégagée des ombres qu'ont accumulées sur elle vingt siècles d'oppressions et d'erreurs étrangères.

Toute une série de manifestations de la pensée celtique semble devoir se produire au cours de l'Exposition de 1900.

Le contre-amiral Reveillère a écrit au Conseil municipal de Paris pour lui proposer de faire figurer au Champ de Mars le menhir brisé de Locmariaker, cette pierre de vingt-cinq mètres, qui est le plus colossal monument élevé par la main des Celtes au bord de cette petite mer, *Armor bihan* (Morbihan), dont les rives et les îles sont si riches en grands souvenirs, en dolmens gigantesques, en cromlechs, en tumulus, en « pierres debout », à l'ombre desquels chantaient les bardes.

Il faut, ajoute M. Réveillère, dans l'exposé de sa proposition, que « le panceltisme redevienne une foi, une religion. »

Précisant sa pensée, l'amiral écrivait ailleurs :

« L'œuvre de notre époque est double. C'est d'abord le renouvellement « de la foi chrétienne, entée sur la doctrine celtique de la transmigration « des âmes, comme la croix s'est entée sur le menhir, doctrine seule « capable de satisfaire l'intelligence par la croyance en la perfectibilité « indéfinie de l'âme humaine, dans une suite d'existences successives. La « seconde est la restauration de la patrie celtique et la réunion en un seul « corps de ses membres aujourd'hui séparés. Nous ne sommes pas des « Latins, nous sommes des Celtes ! »

Et combien nous applaudissons à ces paroles qui protestent contre une erreur historique grosse de conséquences funestes pour la France.

Déjà, en 1895, à Paris même, un synode secret « pour la défense des intérêts du Celtisme universel » se tenait sous la présidence du docteur Henri Favre. Son but, disait celui-ci, était « la reprise des traditions gauloises, de l'idée religieuse « celtique épurée contre le Matérialisme. »

Tout indique un réveil général de l'idée celtique. Les appels adressés dans cette revue même (1) ont été entendus ; on peut dire qu'ils sont légion aujourd'hui ceux qui se déclarent prêts à entamer la lutte en faveur du Celtisme, renaissant sous la forme du Spiritualisme moderne.

C'est pourquoi nous croyons opportun de redire ici quels hommes étaient nos pères et ce qu'étaient leurs croyances. C'est ce que nous nous proposons de faire dans une série d'articles.

II

Les travaux d'éminents historiens, de penseurs érudits, tels que Jean

(1) *La Paix Universelle.*

Reynaud, Henri Martin, Gatien Arnould, Adolphe Pictet, en dissipant les préjugés semés dans nos esprits par les auteurs latins et les écrivains catholiques, ont jeté une vive lumière sur les institutions et les croyances des Gaulois.

La philosophie des Druides, reconstituée dans son imposante grandeur, s'est trouvée conforme aux aspirations des spiritualistes modernes.

Comme nous, les Druides affirmaient l'infinité de la vie, les existences progressives de l'âme, la pluralité des mondes habités.

C'est dans ces doctrines viriles, dans le sentiment de l'immortalité qui en découle, que nos pères puisaient leur esprit de liberté, d'égalité sociale, leur héroïsme en face de la mort.

Une sorte de vertige s'empare de notre pensée lorsque, nous reportant à vingt siècles en arrière, nous considérons que les principes de la nouvelle philosophie étaient répandus dans toute la société gauloise, qu'ils en inspiraient les institutions et en fécondaient le génie.

Cette grande lumière, qui éclaira la terre des Gaules, s'éteignit tout à coup. La main brutale de Rome, en chassant les Druides, fit place aux prêtres chrétiens. La nuit s'étendit sur la pensée humaine, cette nuit du moyen âge, longue de douze siècles, si épaisse, que les rayons de la vérité ne semblaient jamais devoir la dissiper.

Enfin, après une gestation lente et douloureuse, la foi de nos ancêtres, rajeunie, complétée par les travaux scientifiques, par les conquêtes intellectuelles des derniers siècles, renaît sous une forme nouvelle. Fils des Gaulois, nous reprenons l'œuvre de nos pères. Armés de la tradition philosophique qui fit leur grandeur, éclairés comme eux sur les mystères de la vie et de la mort, nous offrons à la société actuelle, corrompue par les instincts matériels, un enseignement qui lui apporte, avec le relèvement moral, les moyens d'assurer ici-bas le règne de la justice, de la vraie fraternité. Il importe donc de rappeler à tous ce que furent, au point de vue des croyances et des aspirations, ce passé, ces origines lointaines de notre race. Il importe de rattacher le mouvement philosophique moderne à ces conceptions de nos pères, à ces doctrines des Druides, si rationnelles, si pures, basées sur l'étude de la nature, sur l'observation des forces psychiques ; de montrer dans la rénovation spirite une véritable résurrection du génie de la Gaule, de son puissant idéal ; une reconstitution des grandes traditions nationales que vingt siècles d'oppression et d'erreur ont pu voiler, mais non détruire.

Ce sont ces traditions de la vieille patrie gauloise, dont le Spiritisme n'est que la répercussion à travers les âges, que nous allons résumer ici en termes succincts, dans les modestes limites que nous assigne le format

de cette publication. Notre amour de la terre natale ne peut sortir de cet examen qu'agrandi et fortifié.

De l'aveu même des auteurs latins, les Gaulois étaient animés d'un indomptable courage. Leur mépris du danger allait jusqu'à la témérité. Ils se dépouillaient parfois de leurs vêtements et se présentaient nus aux combats; ils considéraient comme glorieux d'être couverts de blessures par lesquelles ruisselait le sang. C'était une lâcheté à leurs yeux que d'user de ruse à la guerre. Ils combattaient toujours loyalement, à force ouverte. Malgré leurs échecs réitérés, jamais ils ne consentirent à imiter les embûches, les stratagèmes des Romains.

Cette noblesse de sentiments, cet esprit de sacrifice, nos pères en trouvaient le principe dans leur foi élevée, à cette source d'où découle toute organisation sociale. La conception de la vie, l'idée que se fait l'homme du but de l'existence, du rôle que les lois supérieures lui assignent dans son passage sur les mondes, leur faisaient braver tous dangers.

Longtemps nous avons étudié l'histoire des Gaulois dans les auteurs étrangers. Ce n'était certes ni habile, ni patriotique. César a écrit ses *Commentaires* avec une évidente intention de se rehausser aux yeux de la postérité. Les écrivains chrétiens ne voient dans les Druides que des hommes sanguinaires, superstitieux. Mais ces auteurs avaient trop d'intérêt à dénigrer nos aïeux, à travestir, à ruiner leurs conceptions, pour que leur opinion fît autorité.

Cependant, parmi les auteurs antiques, Lucain, dans *la Pharsale*, Horace, Florus, considéraient la race gauloise comme dépositaire des mystères de la naissance et de la mort. César lui-même, ce bourreau de la Gaule, ce mauvais génie de notre race, avoue dans ses *Commentaires* que la doctrine des Druides embrassait nombre de sciences et entre autres la philosophie et la cosmologie. Etait-ce donc là une nation barbare?

Le progrès des études celtiques, la publication des Triades et des Chants bardiques, nous permettent de puiser désormais à des sources certaines une juste appréciation du monde gaulois.

Les Druides ne formaient pas un corps sacerdotal comparable aux clergés des autres âges. Leur titre équivalait à celui de lettré, d'érudit. Ils avaient toute liberté de choisir leur mission. Le plus grand nombre se consacrait à l'éducation de la jeunesse, à l'exercice de la justice, à l'étude des sciences et de la poésie. Les Druides se recrutaient par voie d'élection. Il fallait vingt années d'études pour se préparer à l'initiation.

Le culte druidique s'accomplissait au sein des forêts, temples naturels aux innombrables colonnes. Aucun objet façonné de la main des hommes ne déparait ces sanctuaires. Le chêne était l'emblème de la force ; le gui,

le symbole de l'immortalité. Pour tous monuments religieux, des blocs assemblés. « Toute pierre taillée est une pierre souillée, » disaient ces philosophes austères. Quel contraste avec les idoles et les rites puérils du paganisme !

Teutatès, Esus, Gwyon, n'étaient, dans le panthéon gaulois, que la personnification des forces naturelles ou des puissances morales. Mais au-dessus de toutes choses resplendissait le foyer divin, la puissance infinie que nos pères adoraient au pied des grands menhirs, dans le majestueux silence des bois. Les Druides enseignaient l'unité de Dieu.

Quant aux sacrifices humains, tant reprochés aux Gaulois, ils n'étaient en réalité que des exécutions de justice.Les Druides, à la fois magistrats et justiciers, offraient les criminels en holocauste à la puissance suprême. Cinq années séparaient la sentence de l'exécution.Dans les temps de calamités, des victimes volontaires se livraient aussi en expiation. Impatients de rejoindre leurs aînés dans des mondes heureux, de s'élever vers le cercle de félicité, les Gaulois montaient gaiement sur la pierre du sacrifice et recevaient la mort au milieu d'un chant d'allégresse. Mais ces immolations étaient déjà tombées en désuétude au temps de César.

La base essentielle du Druidisme était la croyance aux vies progressives de l'âme, à son ascension sur l'échelle des mondes. D'après les Triades, l'âme se forme au sein de l'abîme obscur *anoufn*. Elle y revêt les formes rudimentaires de la vie et n'acquiert la conscience, la liberté morale, qu'après avoir longtemps lutté contre les influences matérielles.

Selon les Druides, l'âme, dans sa course infinie, parcourt trois cercles auxquels correspondent trois états divers, successifs. Dans *anoufn*, elle subit la domination de la matière, elle est aux prises avec les passions grossières, les appétits sensuels ; c'est la période animale. Puis elle pénètre dans *abred*, cercle des migrations où roulent, innombrables, les mondes d'expiation et d'épreuves ; la terre est un de ces mondes. L'âme s'incarne bien des fois à leur surface. Au prix de pénibles et constants efforts, par une lutte incessante, elle se dégage peu à peu des bas instincts de cette gangue impure qui l'enveloppe ; c'est la période humaine. Grandissant en vertu, en puissance, en lumière, elle quitte enfin le cycle des incarnations pour atteindre *gwynfid*, cercle des mondes heureux, séjour des esprits purs qui, par leurs travaux, ont conquis la félicité. Là, la vie s'écoule dans la paix, dans l'amour, dans l'étude des lois supérieures.Dégagé de tout voile ténébreux, l'idéal divin, l'harmonie suprême se révèle et resplendit. Une pure affection unit tous les êtres en une seule et immense famille, Plus haut encore se déploient les profondeurs de *ceugant*, cercle de l'infini, qui n'appartient qu'à Dieu !

N'est-ce pas une haute idée de la vie que celle qui découle des Triades ! L'homme, artisan de ses destinées, par ses actes, prépare lui-même et construit son avenir. Le but réel de l'existence, c'est l'élévation par le travail, par l'accomplissement du devoir, par la souffrance même. Plus cette vie est semée d'amertume, plus elle est féconde pour celui qui la supporte avec vaillance Elle est comme un champ clos où le brave montre son courage, conquiert un grade plus élevé, un creuset où le malheur, où les épreuves font pour la vertu ce que le feu produit sur les métaux qu'il affine et purifie. Une telle doctrine peut fournir aux sociétés humaines un incomparable stimulant pour le bien. Elle ennoblit les sentiments, elle épure les mœurs ; elle nous éloigne également des puérilités mystiques du catholicisme et des sécheresses du positivisme.

Cette doctrine est la nôtre. Les croyances de nos pères reparaissent épurées, agrandies, appuyées sur tout un ensemble de faits, de révélations, de phénomènes constatés par la science moderne. Elles s'imposent à l'attention de tout penseur, de tout homme de progrès et de liberté.

(A suivre) Léon DENIS.

Jésus de Nazareth

ET SES HISTORIENS

(Fin)

Clairvoyance. — L'Eglise présente encore comme ayant un caractère miraculeux un certain nombre de faits qui n'étonnent cependant aucun de ceux qui ont étudié les phénomènes de *clairvoyance*. Citons entre autres la rencontre que fait Jésus, au puits de Jacob, d'une samaritaine à laquelle il parle de son passé aussi bien que du présent ; l'annonce faite aux Apôtres de la rencontre de l'ânesse sur laquelle Jésus doit faire son entrée à Jérusalem ; la description de l'homme qu'ils trouveront à l'entrée de la ville, portant une cruche d'eau sur la tête et qui devra être l'hôte chez lequel se célèbrera la dernière Cène. A propos de cet incident, M. Réville qui n'admet pas la clairvoyance de Jésus, émet la supposition qu'il a pu se concerter avec son hôte futur, ce que n'admettront certainement pas les lecteurs pénétrés de la hauteur morale du Christ, d'autant plus qu'on se demande ce qu'une petite supercherie de ce genre aurait pu ajouter à son ascendant sur des disciples qui le suivaient depuis trois ans. A quel moment, du reste, Jésus aurait-il pu s'éloigner d'eux sans

qu'aucun s'en aperçût, et comment aurait-il pu régler avec une rigueur suffisante l'heure et la minute de cette mise en scène ? En dehors de la question morale on se trouve donc en présence de difficultés matérielles bien voisines d'une véritable impossibilité. L'auteur, conséquent avec lui-même, taxe de grossière crédulité ceux qui admettent que Jésus ait eu la notion précise des événements qui l'attendaient aux derniers jours de sa mission. Nous qui connaissons tant de preuves de clairvoyance chez des sujets de valeur morale très ordinaire et qui admettons que l'esprit supérieur que fut Jésus avait accepté en connaissance de cause sa grande mission, avec toutes ses conséquences, nous nous rangeons sans aucune hésitation au nombre de ces êtres si crédules.

Messianité. — Nous avons vu plus haut que Jésus imposait silence aux esprits obsesseurs qui proclamaient sa messianité. Dans plusieurs circonstances il éluda les questions directes qui lui furent posés à ce sujet, et ce ne fut que vers la fin de sa mission qu'il se déclara formellement. Renan et M. Réville pensent que lui-même n'était pas d'abord édifié sur ce point et que sa conviction ne s'établit que très tard sous la pression du sentiment populaire. Nous ne pouvons nous ranger à cette manière de voir et nous sommes convaincu que Jésus eut toujours conscience de la mission, qu'il avait acceptée et qui était sa seule raison d'être sur cette planète d'ordre inférieur. L'autorité avec laquelle il parla dès les premiers jours, la confiance en son pouvoir qu'il manifesta en toutes circonstances devant les cas les plus variés de maladie, de possession ou de léthargie simulant la mort ; la façon dont il parlait de *son père céleste* ; le titre de *Fils de l'homme* qu'il s'appliquait comme au représentant par excellence de l'humanité entière, tout en lui prouve suffisamment qu'il savait d'où il venait et où il allait. Pourquoi donc ne laissait-il pas proclamer sa Messianité ? M. Réville va lui-même nous donner la réponse. Après nous avoir raconté l'histoire de l'onction pendant la cène de Béthanie, il ajoute ces paroles si justes : « La dignité de Christ qu'elle lui confère, *c'est l'annonce de sa mort à bref délai !* » Rien de plus juste : ne savons-nous pas que l'opinion générale attendait un Messie qui devait s'emparer de tous les pouvoirs et mettre enfin le peuple juif pour toujours au-dessus de toutes les nations ? N'est-il pas évident que si, dès le début, Jésus se fût laissé proclamer Messie, il eût vu se grouper autour de lui les enthousiastes dont les démonstrations imprudentes auraient attiré l'attention des autorités romaines qui connaissaient les espérances du peuple et que la répression serait venue prompte et impitoyable ? Jésus eût été dès ses premiers pas, saisi et mis à mort comme rebelle, avant d'avoir répandu ses enseignements et assuré le succès de son œuvre par la formation d'un

nombre suffisant de disciples. Il ne put donc laisser percer sa pensée et proclamer sa mission que lorsque le succès de celle-ci fut certain et qu'il vit que la haine des Pharisiens allait bientôt précipiter le dénouement prévu et voulu par lui.

Pressentiments. — Enfin voici venir l'heure suprême ! M. Réville nous montre Jésus poursuivi par de sombres pressentiments et se rendant compte de la fin que lui préparent ses ennemis. D'après lui, tantôt Jésus est résolu à aller jusqu'au bout et à sceller de son sang la mission qu'il a acceptée, tantôt au contraire il songe à échapper à ses ennemis et à se retirer en Galilée, pour y continuer des prédications au milieu de populations mieux disposées à l'écouter. Nous n'acceptons pas cette façon de voir. Si Jésus avait voulu échapper à des ennemis dont les intentions lui étaient bien connues, rien n'eût été plus facile. Mais à aucun moment il n'a pu avoir une telle intention qui eût été l'équivalent d'un abandon véritable de sa mission. Ne dit-il pas ces paroles que cite M. Réville : « il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem. »

Nul mieux que lui, avec ce suprême bon sens qu'on est obligé de lui reconnaître, ne savait que la vraie consécration de sa mission ne pouvait se trouver que dans le sacrifice public, éclatant, de sa vie. Le Golgotha a sacré le Christ, comme le bûcher de Rouen a consacré notre grande Lorraine. Croit-on que Jeanne d'Arc retournant mourir tranquillement dans son village ou succombant dans une obscure escarmouche aurait produit sur le sentiment national cette prodigieuse secousse qui nous réunit tous contre l'Anglais, nous donna la force de le chasser du territoire et réveilla, pour ne pas dire créa, le sentiment de la patrie française ? Jésus, il est vrai, promet à plusieurs reprises à ses disciples de les revoir en Galilée ; mais ce n'est pas, comme le pense M. Réville, après s'être échappé de Jérusalem : non, il annonçait déjà son intention de compléter son œuvre après le drame du Calvaire.

Agonie. — S'il avait conservé l'espoir de regagner la Galilée, il n'aurait certainement pas eu au Jardin des Oliviers cette véritable agonie qui est bien celle de l'homme qui *sait* qu'il n'a plus que quelques heures à vivre et qui a la notion bien nette de la proximité ainsi que de l'horreur du supplice qu'on lui prépare et au devant duquel il marche sciemment. Autrement ses paroles et ses actes, avant, pendant et après la Cène dernière, n'auraient plus aucun sens.

Non, cet esprit si parfait qui avait accepté par dévouement pour nous la forme humaine, correspondant si peu à son degré d'élévation, savait où il allait, puisqu'il l'avait vonlu et nous ne croyons pas que l'incarnation avait produit sur lui comme elle le fait pour nous l'oubli du passé,

qui ne doit atteindre que ceux qui ne sont pas suffisamment développés; mais il ne pouvait échapper complètement aux tressaillements de la chair à laquelle il s'était enchaîné pour l'accomplissement de son œuvre. De là ces angoisses et cette dépression morale qui ne dura que quelques instants, après lesquels il se ressaisit définitivement, pour conserver son calme, jusqu'au dernier cri qu'il poussa en expirant.

Mort réelle. — Ici se présente un problème qui a beaucoup occupé les auteurs modernes, en présence de l'impossibilité où ils sont d'expliquer les apparitions qui suivirent le supplice. Jésus est-il mort réellement sur la croix ?

Pour les uns, Jésus descendu de la croix par des affidés, pendant une syncope assez profonde pour simuler la mort, fut transporté en cet état dans un tombeau voisin, rappelé à la vie, recueilli chez des Esséniens ou des disciples et termina ses jours dans une profonde retraite. Les autres pensent qu'il mourut réellement sur la croix ; que des fidèles enlevèrent son corps pour faire croire à sa résurrection, et l'ensevelirent dans un endroit resté secret. Ces derniers considèrent les apparitions qui suivirent comme des effets d'hallucinations collectives.

Nous répondrons aux premiers que, *dans de très rares circonstances*, des aventuriers de nature rude et grossière, peu sensibles à la douleur et doués d'une grande résistance vitale, comme il arrive souvent aux hommes dont le système nerveux est peu irritable, ont pu, il est vrai, être rappelés à la vie après quelques heures d'exposition sur la croix. Mais leur cas n'est nullement comparable à celui de Jésus, nature essentiellement fine, nerveuse, impressionnable, épuisée en outre par les tortures morales autant que par les souffrances physiques des derniers jours. Nous ajouterons que le Christ a montré dans toute sa vie publique un caractère trop élevé, pour que l'on soit autorisé à penser qu'il eût jamais consenti à rester caché pour favoriser l'erreur de ceux qui avaient eu foi en lui, et à finir ses jours en paix, tandis que ses disciples luttaient souffraient et mouraient pour lui.

Aux seconds nous dirons que selon nous, adoptant sur ce point l'interprétation de M. Réville, le corps de Jésus fut enlevé par les princes des prêtres, qui redoutaient de voir son tombeau devenir le but du pélerinage des disciples plus ou moins fanatisés ; il faut reconnaître, du reste, que leur calcul fut complètement déjoué par les événements. Mais alors, comment expliquer ses apparitions, si elles ne sont pas des exemples d'hallucinations ?

Apparitions. — C'est ici encore que les modernes études psychiques

vont nous aider à résoudre le problème qui a tant exercé la sagacité des penseurs.

Avec l'apôtre Paul, nous croyons à l'existence en nous « d'un corps d'essence spirituelle, non pas celui qui périt à la mort, mais celui qui dure. » Cette croyance, nous la voyons partagée par un certain nombre de pères des premiers siècles de l'Eglise; par beaucoup de docteurs Juifs et un grand nombre de payens. C'est ce corps que nous appelons aujourd'hui périspit ou corps astral.

Avec Paul encore, nous admettons que la résurrection de Jésus doit être comprise, non comme le retour à la vie du corps en chair et en os, mais comme *le dégagement d'un organisme supérieur du corps matériel actuel.*

C'est ce corps d'essence spirituelle qui, dit saint Irénée, *donne à l'âme des organes comme ceux du corps, dont il est l'image exacte ;* c'est ce corps fluidique que Jésus a rendu *visible et tangible* pour apparaître aux disciples dans divers lieux tantôt publics, tantôt parfaitement clos, afin de confirmer et de compléter les enseignements donnés avant son supplice. Tantôt il était comme vaporeux, d'autres fois demi-solide ou même tout à fait matériel, avec toutes les fonctions du corps ordinaire. Après avoir séjourné un temps plus ou moins long au milieu des fidèles, leur parlant, s'asseyant à leur table, il disparaissait à leur grande stupéfaction, sans laisser aucune trace de son passage.

Au récit de ces faits tous les critiques ne trouvent qu'une explication : ce sont pour eux pure illusion des sens, hallucinations particulières ou collectives, sans objet réel, affectant des esprits fortement prévenus. M. Réville se range à cette opinion : pour lui, il y a comme une lutte entre le sentiment de la réalité et la vision, qui se termine régulièrement par le triomphe de la vision... Le contenu d'une vision *ne peut être* que la projection de la pensée intérieure et il fait remarquer, comme preuve à l'appui de cette façon de voir, que le Christ n'est jamais apparu à des indifférents.

A tout ceci nous répondons d'abord que dans les cas où il y a réellement illusion, lorsque le sentiment de la réalité a le temps d'entrer en lutte avec elle, c'est l'illusion qui succombe et disparaît. Que dans plusieurs des cas cités par les Evangiles ou signalés par les Apôtres dans leurs épîtres, les fidèles causaient paisiblement en cheminant et croyaient si peu à la possibilité de le revoir, qu'ils étaient un certain temps avant de le reconnaître et qu'ils avaient même commencé par traiter de radotage le récit fait par les femmes au sujet de la disparition du corps. S'ils avaient eu l'imagination assez surexcitée pour provoquer devant eux la rojection d'un fantôme, ils n'eussent pas hésité à le reconnaître, quelque informe qu'il eût pu être. Quant à la règle générale posée par les

critiques et adoptée par M. Réville : « que le contenu d'une vision *ne peut être* que la projection de la pensée intérieure », nous demanderons à ces auteurs pourquoi les animaux, les chiens et les chevaux par exemple, aperçoivent les apparitions en même temps que les hommes et en éprouvent une profonde terreur. Est-ce que leur pensée intérieure s'est concertée avec celle de leurs maîtres pour projeter en avant d'eux la même vision et au même instant ; pour se procurer une terreur qu'ils ne peuvent parfois surmonter de longtemps ? Que M. Réville ouvre la traduction française des *Fantômes des vivants* de Messieurs Podmor, Gurney et Myers, ouvrage qu'il connaît puisqu'il en cite le titre, et il verra que, pendant bien des jours, des chiens refusaient obstinément d'entrer seuls dans les chambres où de telles apparitions s'étaient produites, et s'ils y étaient contraints, se serraient contre leurs maîtres ou se réfugiaient sous les meubles. Ces faits ont été l'objet des enquêtes les plus sérieuses et les plus minutieuses. Mais, dit-on encore, Jésus n'est apparu qu'à ses disciples et jamais à des indifférents. Nous verrons bientôt que d'autres apparitions dans les temps modernes se sont souvent présentées à des personnes qui ne s'y attendaient nullement et auxquelles elles étaient tout à fait étrangères. Dans le cas actuel, Jésus ne se montrant que pour compléter ses enseignements et sa mission, on se demande quelle raison il aurait eue de se présenter à des indifférents qui ne l'eussent pas reconnu. D'ailleurs il trouvait probablement en eux des facultés médianimiques qu'il n'aurait pas rencontrées ailleurs.

Rôle de Marie. — A ce propos nous ferons remarquer que les synoptiques ne signalent jamais la présence de Marie au moment de ces apparitions. Cette circonstance vient encore confirmer ce que nous avons dit à propos des légendes créées autour du berceau de Jésus et de la tentative faite par Marie et ses autres fils de se saisir de Jésus sous prétexte de folie et de le séquestrer pour mettre fin à ses prédications. La mère du Christ l'a méconnu pendant sa vie et lui est restée presque étrangère. Elle ne reparaît au milieu des fidèles qu'après la mort et les apparitions, entraînée qu'elle est par la foi de ses fils et par le respect dont l'entourent les disciples, près desquels elle jouit de la considération qui s'attache à ceux qui ont appartenu à quelque personnage considérable. C'est alors seulement qu'elle commence à croire à l'importance du rôle de celui qui fut son fils. Il n'y a donc dans les faits réels rien qui justifie les légendes souvent ridicules qu'on a accumulées autour de son nom, pour fonder un culte idolâtrique devant lequel s'efface presque celui du Créateur et qui s'accompagne trop souvent des pratiques d'un véritable fétichisme.

Nature des apparitions. — Ces apparitions du Christ sont-elles surnaturelles ? Quelle raison avons-nous de croire à leur réalité ?

La réponse à la première question est bien simple. Nous sommes bien loin de connaître toutes les lois de la nature et ne pouvons, en conséquence, affirmer qu'un fait a pu se produire en dehors d'elles. Il y a des faits encore inexpliqués, il n'y a ni miracles, ni faits surnaturels.

Matérialisations. Si nous croyons à leur réalité, c'est que nous connaissons de nombreuses centaines de phénomènes analogues. Nous avons fait plus haut allusion au travail considérable publié par trois savants anglais et résumé dans une traduction française sous le nom assez étrange d'hallucinations *véridiques*. Les auteurs ont réuni plus de douze cents cas d'apparition, qui tous ont été soigneusement contrôlés et soumis à une enquête. Ils ont donné à leur travail le titre de *Fantômes des vivants*. Il y est question surtout d'apparition à des parents, des amis, parfois même à des étrangers, de fantômes de personnes plus ou moins éloignées, quelques-unes habitant des contrées situées à plusieurs milliers de lieues. Le plus souvent le double se manifeste au moment de la mort du sujet ; dans beaucoup de cas le phénomène se produit un ou plusieurs jours après le décès et enfin il y en a qui sont apparus plusieurs mois après la mort. On conviendra qu'il faut une grande bonne volonté pour les maintenir au nombre des fantômes des vivants ; mais ce n'est pas ici la question. Généralement les apparitions n'étaient pas attendues et se faisaient au moment où ceux qui en étaient les témoins ne pensaient nullement aux personnes dont le double apparaissait. Plusieurs fois, comme nous l'avons déjà dit, des animaux virent les apparitions en même temps que les hommes. Presque tous ces fantômes présentaient peu de consistance ; on voyait même quelquefois les objets situés derrière eux.

Bien plus, en présence de certains médiums des savants : astronomes, physiciens, chimistes, mathématiciens, ou des hommes d'affaires d'un esprit calme et froid ont vu, soit dans leurs propres domiciles, soit dans des locaux scrupuleusement visités et surveillés, se former sous leurs yeux des fantômes tantôt partiels, mains, têtes, d'autres fois complets ; les uns vaporeux, d'autres absolument solides, marchant au milieu des assistants, causant, permettant de les palper, d'ausculter les battements de leur cœur et de compter les pulsations de leurs pouls. Quelques-uns ont laissé des fragments de leurs vêtements, des mèches de leurs cheveux, le moule parfait de mains ou de pieds dans la paraffine, des empreintes dans la farine, la suie ou la glaise, etc... Enfin, des hommes de science les ont photographiés, en se servant de plaques préparées et développées par eux-mêmes sans qu'à aucun moment de l'opération un étranger ait pu en approcher.

Quelquefois les fantômes se forment instantanément et disparaissent de même ; dans d'autres cas on les voit d'abord à l'état de vapeur légère, se condensant peu à peu, jusqu'à prendre la consistance tout à fait solide et ils se dissolvent ensuite avec la même lenteur, sans qu'on les perde de vue avant leur complète désagrégation. Dans certaines séances, en présence d'un seul médium étroitement surveillé, plusieurs fantômes paraissent successivement ou simultanément.

Nous ne voulons citer que quelques exemples pris parmi un très grand nombre dont on pourra trouver le récit dans les ouvrages de Messieurs Aksakof, Denton, Crookes, Russel Wallace, Alfred Erny, etc .. Le Docteur Wolfe et les professeurs Zollner et Wagner ont publié des cas où, devant eux, des mains se sont imprimées dans la farine et le noir de fumée ; W. Denton, professeur de géologie, a obtenu des moulages de doigts de toutes dimensions, de bras, de mains et de jambes. Le fantôme, pour les produire, plongeait le membre alternativement dans de l'eau très chaude à la surface de laquelle se trouvait de la paraffine fondue, puis dans une eau très froide qui solidifiait la paraffine restée autour du membre. Après avoir répété ces mouvements alternatifs un certain nombre de fois, le moule étant suffisamment résistant, le membre se désagrégeait, laissant un moule d'une seule pièce dans lequel on coulait du plâtre. W. Denton n'est pas le seul qui ait obtenu de ces moules : on en trouvera d'autres exemples cités dans l'ouvrage de M. Aksakof, pages 108 et suivantes de la traduction française) intitulé *Animisme et spiritisme.*

Nous avons dit que dans certains cas le fantôme marche, cause, écrit, etc. Ainsi M. Livermore, homme d'affaires considéré comme très froid, vit pendant cinq ans, de 1861 à 1866, sa femme Estelle se former sous ses yeux ; présentant une luminosité particulière (fait assez fréquent et que l'on retrouve aussi dans la transfiguration de Jésus et plusieurs de ses apparitions), elle écrivait sur des cartes apportées par M. Livermore, des lettres dont quelques-unes datées et reproduisant toutes fidèlement l'écriture de Madame Livermore pendant sa vie. Il y eut ainsi 388 séances et une centaine de lettres.

Le fait le plus connu est peut-être celui de Katie King apparaissant pendant trois ans dans des locaux très variés, en présence de nombreux savants, spécialement de M. Crookes et dans le laboratoire de celui-ci, qui put la photographier un grand nombre de fois, la palper, l'ausculter, couper une mèche de ses cheveux, etc...

Citons parmi les autres témoins des apparitions de Katie King, M. Varley, ingénieur, président de la société des Câbles transatlantiques

Dr Gully, Harrisson, Dunphy, Luxmore, Mme Florence Marryat, etc...

Qu'on relise avec attention les récits que nous ont transmis les premiers historiens sacrés et qu'on les compare à ceux des apparitions les plus sérieusement observées et controlées de nos jours, et l'on sera frappé par l'analogie, pour ne pas dire l'identité des caractères du phénomène.

S'il a été donné à des esprits d'ordre moral et intellectuel très ordinaire de paraître ainsi momentanément sous forme tangible et matérielle, pour nous instruire et nous guider, comment ne pas admettre que Jésus ait pu en faire autant, surtout si l'on considère l'immense intérêt de ces apparitions, venant confirmer trois années d'apostolat, et amenant ainsi l'œuvre de rénovation de l'humanité. Celle-ci retardée pendant de trop longs siècles par les passions et les préjugés des hommes qui se sont présentés comme les ministres du Christ, reprend, et cette fois d'une façon définitive, sa marche en avant, grâce aux nouvelles et si nombreuses révélations qui se produisent sur toute la surface du globe et s'appuient sur la science, pour démontrer la réalité de la persistance de notre individualité, après la décomposition de notre corps visible, établir les lois de progression indéfinie *de tous* les hommes sans exception et de la solidarité étroite entre le visible et l'invisible.

Après cette étude déjà trop longue mais forcément incomplète, on reconnaîtra sans doute avec nous que, seules, les études et expériences psychiques modernes peuvent donner la clef des faits en apparence merveilleux qui ont signalé la vie de Jésus et les faire rentrer dans l'ordre des faits naturels et normaux. Seules elles peuvent nous donner le vrai sens de ses enseignements ; en éliminer tout ce qu'y ont ajouté d'inacceptable les idées erronées des premiers chrétiens et assigner la vraie place du fils de l'homme entre le Dieu de l'Eglise et l'homme remarquable mais sans antécédents des historiens modernes.

Don des langues. — Nous ne voulons pas laisser de côté un fait qui sans appartenir à la vie de Jésus, s'y rattache cependant de façon très directe, parce qu'il fut annoncé par lui et qu'il rendit possible l'exécution de l'ordre donné aux Apôtres, d'annoncer la bonne nouvelle à toutes les nations. Nous voulons parler du don des langues, rangé nettement par les historiens et par M. Réville lui-même au nombre des légendes. Pour ce dernier auteur il peut se faire que, dans des moments d'extase et de transport nerveux, des sujets émettent des mots sans suite, des sons plus ou moins articulés, sans suite ni signification, qu'un public ignorant ou prévenu prendra pour des discours en langue étrangère, mais jamais des discours véritables et encore moins des conversations suivies et plus ou moins prolongées. Une telle assertion a lieu de nous étonner

profondément de la part d'un homme aussi instruit, recherchant la vérité avec tant de conscience. On ne compte plus, en effet, les cas authentiques, indiscutables de personnes de tout âge, depuis les premiers mois de l'enfance, de toute nationalité ou de toute position sociale, qui ont parlé, ou, ce qui est de même nature, ont écrit en des langues étrangères, avec ou sans conscience du fait.

Nous ne voulons en citer que quelques exemples :

Quoi qu'en dise M. Réville, nous croyons que pendant l'atroce persécution qui désola les Cévennes, des enfants âgés de quelques années et même seulement de quelques mois ont écrit et parlé en bon français, langue inusitée dans leurs montagnes ; le même fait fut observé dans la famille Fox. Chez les adultes, nous voyons les filles de M. Edmonds, juge suprême aux Etats-Unis, parler neuf langues inconnues d'elles : l'une d'elles présenta même le phénomène suivant déjà cité plus haut : tandis qu'elle écrivait de chaque main en langues différentes, elle entretenait une conversation de plusieurs heures en grec moderne avec M. Evangélidès, auquel elle annonçait qu'en ce moment un fils, qu'il avait laissé bien portant chez lui, se mourait, ce qui fut confirmé le lendemain par une dépêche que reçut le malheureux père. Un Américain parle et chante en chinois, langue qu'il ignore tout à fait ; des Anglais et Américains s'entretiennent en français, qu'ils ne connaissent pas davantage ; une dame américaine parle de façon irréprochable un idiome indien reconnu aussitôt par un ancien résident des territoires réservés, etc... Tous ces faits que l'on peut lire dans les travaux d'Aksakof, de Russel Wallace, et de tant d'autres auteurs de diverses nationalités, ne permettent plus de mettre en doute le phénomène que l'on appelle aujourd'hui *la Glossolalie*. Il est surtout fréquent dans les cas d'incarnations momentanées dont nous avons parlé plus haut.

Existence de l'âme. — Nous demandons si après avoir lu l'histoire de Jésus dans ses divers historiens et pris connaissance des résultats des recherches modernes, il est encore permis de dire avec M. Réville : « Au point de vue exclusivement scientifique et intellectuel il n'y a pas d'argument péremptoire contre *la survivance* de l'homme dans une économie différente de celle où nous vivons et qui n'est qu'une facette de l'immensité réelle : *Il n'y en a pas non plus qui élève cette précieuse affirmation à la hauteur de l'évidence.* »

Nous dirons, nous, et c'est par là que nous concluons, que la persistance de notre individualité après la mort du corps est aujourd'hui démontrée par un tel nombre de preuves irrécusables, tirées d'expériences scientifiques probantes, que seuls, les esprits prévenus et les aveugles volontaires peuvent encore la nier.

Dr DUSART.

L'âme juive

« Pour apprendre à être israélite, il faut vivre en israélite. La plus savante leçon s'oublie, le meilleur livre peut se déchirer, les tables de la loi peuvent être brisées tous les jours ; mais l'action de la vie est pleine de force et de résistance, la voix de Jacob ne s'éteint point, et notre religion, à côté de ses enseignements écrits, est une *Thora* verbale, un enseignement vivant se transmettant de bouche à bouche, de génération à génération... »

Telles sont les paroles du rabbin. Quel chef, quel pontife n'en dira autant de sa religion ? Sur quels fondements repose le Judaïsme ? Quel est son credo ?

« Je crois en un Créateur, en un Dieu unique, qui fut, est et sera ; je crois que rien de corporel ne saurait lui être attribué ; je crois que c'est lui seul qu'il faut prier et nul autre ; je crois que toutes les paroles des prophètes sont vraies ; je crois que les prophéties de Moïse sont vraies et qu'il fut le père des prophètes ; je crois que toute la loi est celle qui fut donnée par Moïse ; je crois que cette loi ne sera point changée ; je crois que le Créateur connaît toutes les actions et toutes les pensées ; je crois qu'il récompense et punit ; je crois à la venue du Messie, je crois à la résurrection des morts. »

Le rabbin ajoute : Cette confession religieuse renferme trois objets : Dieu, la Loi, Israël et le genre humain.

Bien que le peuple juif soit le peuple de Dieu, les autres peuples ne sont pas exclus.

« Les hommes vertueux de toutes les nations, dit le Sanhédrin, ont part à la vie à venir. »

« L'Eternel est bon à tous ; sa miséricorde s'étend à toutes ses créatures (Psaumes).

La morale israélite est celle de tous les temps et de tous les lieux, le fond de la religion est commun à l'humanité ; les grandes vérités apparaissent ici comme ailleurs.

Laissons de côté les diverses adaptations et les commentaires plus ou moins étroits des sectaires. Ne considérons que la source : elle est divine. Toute religion est divine.

Parlons du Messie. Les Juifs l'attendent toujours. A quels signes le reconnaîtront-ils ?

Signes précurseurs : diminution croissante de piété et de respect de la loi et de ses organes, augmentation d'audace, violation publique des commandements divins ; phénomènes extraordinaires de la nature, notamment des épidémies mortelles ; troubles intérieurs, besoin de changement et de réforme, apparition du prophète Elie.

Signes d'arrivée :

« Il arrivera que je répandrai mon esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes et vos jeunes hommes des visions.

« En ces jours, je verserai aussi mon esprit sur les serviteurs et les servantes.

« Et je donnerai des signes au ciel et sur la terre ; du sang, du feu, des colonnes de nuages.

« Le soleil se transformera en ténèbres et la lune en sang, avant l'arrivée du grand et redoutable jour de l'Eternel.

« Et alors tous ceux qui invoqueront le nom de l'Eternel seront sauvés, car il y aura un refuge sur la montagne de Sion et à Jérusalem, ainsi que Dieu l'a dit ; et parmi les sauvés seront les élus du Seigneur. »

(JOEL III).

Que sera ce Messie ?

Il sera un être mortel, descendant de David, un homme, mais un homme divin, un grand prophète. Israël ne l'adorera pas, parce qu'il ne sera que l'envoyé de Dieu et qu'on n'adore que Dieu seul.

Pour le peuple juif, pour ses prêtres, le Messie n'est pas encore venu. Les signes annoncés n'ont point été observés.

Les Israélites n'ont pas l'intuition. Leurs rares inspirés n'ont pas été compris par eux. *Les signes* dont parle l'Ecriture, ils les ont pris à la *lettre*. Comprenez maintenant que le Messie n'a pu venir, n'est pas venu et ne viendra que lorsque les signes décrits se manifesteront. Eh ! quoi ! Rien que cela ? Bouleversement des lois naturelles, troubles persistants, révolution générales, apparition *matérielle* d'Elie ! Il viendra donc ce Messie, quand le monde cessera d'être !

Non, ce Messie ne viendra pas, *jamais*. Espérez-le toujours ô Juifs. Vous êtes assez forts (Israël *fort contre Dieu*) pour résister à tous les maux, à toutes les souffrances, à toutes les oppressions et à toutes les malédictions jusqu'à la consommation des siècles. Votre Sauveur, celui que vous atendez, est sourd, muet et aveugle.

Le Sauveur ? Il est en vous, dans vos âmes ; il est venu, il vous a parlé ; il vous parle tous les jours ; tous les peuples l'ont connu. Vous seuls l'avez méconnu.

Eh ! ce n'est pas un homme comme vous et moi. Il a pu prendre un corps, devenir une personnalité vivante ; mais rien dans la nature n'a préparé, annoncé son passage. Ces signes, ces épouvantements, cette foudre, ce tonnerre, ces égorgements, tout cela, fantasmagorie ! L'Esprit

a été, est et sera. Son règne est éternel. Il a été incarné successivement dans vos prophètes, dans les prophètes de l'extrême-Orient et de l'Occident.

L'Impersonnel a animé de son souffle les Boudha, les Confucius, les Isaïe, les Elie, les Socrate, les Jésus ! Ce souffle, vous ne l'avez pas senti. Le regard tourné vers les nuages, vous avez cherché des éclairs et des bruits de tonnerre, et vous avez laissé passer l'Esprit. Vous cherchez le Mystère ou plutôt le Formidable en dehors de vous ; vos yeux et vos oreilles sont ouverts au monde extérieur et votre âme inquiète, alarmée, s'est volontairement fermé la voie du Salut, voie que vous cherchez en vain dans le chaos, dans la nature.

Le peuple de Dieu est un peuple en voie de désintégration depuis dix-neuf siècles. La lettre, la forme, le contingent l'ont tué. Il vit cependant, mais à la façon de ces coques astrales, de ces fantômes qui n'ont gardé que la forme humaine.

L'instinct le mène. Ce peuple autrefois roi est aujourd'hui esclave, esclave de la matière, esclave de l'or. La royauté de Satan ! Ils sont ses obscurs adorateurs. L'illusion est si tenace, le préjugé si enraciné, les vices si difficiles à extirper que l'on prend pour de la force ce qui n'est que faiblesse, pour du génie ce qui n'est que trafic. Car les Juifs, les maîtres éphémères du jour, ne sont les maîtres que parce que nous sommes vains et corrompus. Ils vivent sur l'équivoque et le mensonge.

Que Dieu me pardonne si mes paroles ont un accent de malédiction ; de malédiction ? Non. De pitié, oui. Cependant ne pourrait-on ramener ce peuple ? Ses chefs le permettraient-ils, le voudraient-ils ? Quoi ? Devenir bon, doux, humain, cela n'est pas possible ? Cesser de se croire des privilégiés, des créatures en dehors des autres créatures, considérer les autres peuples comme des égaux, sont-ce là des pensées tellement étranges et étrangères à la mentalité juive qu'on ne puisse songer à les leur faire partager ? De deux choses l'une : ou Israël absorbera l'humanité, ou il se laissera assimiler par elle ; ou il ira vers l'Unité, de conserve avec tous les peuples, ou il sera éliminé, brisé, anéanti. Absorber les peuples, imposer son joug ! Qu'Israël n'y compte pas. Ce serait la folie de l'Orgueil.

Voilà quatre mille ans qu'il use ses forces à cet exercice. Cent fois vaincu, cent fois il a pu se reconstituer. Enfin, dispersé par toute la terre, sous le souffle puissant d'un des siens, il n'a pu encore se reformer en nationalité.

Il en est temps encore, ô Juifs, mes frères. Venez à nous, soyez humains, avant d'être Juifs, restez attachés à vos rites, à vos prophètes et à vos livres sacrés, si tout cela vous suffit ; mais ne soyez pas oppresseurs.

Votre Dieu vous a promis l'empire du monde, dites-vous, et voici ce que dit l'écriture :

« Si vous écoutez la voix de l'Eternel votre Dieu, en accomplissant tous ses commandements, l'Eternel votre Dieu, vous placera au premier rang de toutes les nations de la terre. »

Voilà la promesse qui vous a été faite par la voix de vos prophètes. Mais où sont ces commandements ? Quand et comment leur avez-vous obéi ?

Ce que Jésus a dit, les vôtres l'ont dit avant lui :

« Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui. »

C'est le texte même de votre Talmud. Et ceci encore :

« Dieu a dit aux Israélites : Si je vous ai préférés aux autres peuples, c'est qu'au milieu de la grandeur que je vous dispense, vous restez *humbles* devant moi.

Votre Talmud ne vous dit pas encore que *celui qui est le premier de tous doit se faire le serviteur de tous ?*

Interrogez-vous ; rentrez en vous-mêmes et demandez-vous si vous avez satisfait à la Loi.

Jamais Toujours l'orgueil, la révolte et la cupidité. Depuis votre apparition sur la terre jusqu'à ce jour, malgré les efforts des meilleurs d'entre vous, malgré la loi, malgré vos écritures, vous n'avez cessé d'être des ferments de discorde, des rebelles et des adorateurs des faux dieux. Et vous vous prétendez le peuple choisi ? Vous vous dites les disciples de Moïse ?

Cette Arche sainte qui vous avait été confiée, vous l'avez laissée choir ; cette doctrine, vous ne l'avez pas comprise. Le dévouement, l'humilité, le sacrifice ont commencé à Abraham et ont fini à Jésus. Vous eussiez été grands, si vous eussiez été soumis à la loi, vous eussiez été forts si vous eussiez abandonné les vaines richesses pour la vertu ; vous eussiez été peut-être conducteurs de peuples au lieu d'en être les corrupteurs.

Jésus, le modèle des doux et des humbles, le *vrai fort*, celui qui était venu *non pour détruire* la Loi, *votre Loi*, mais pour l'accomplir, vous ne l'avez pas connu, vous l'avez renié et vous l'avez crucifié.

« Lamma, Lamma Sabachtani ! » Ce cri d'angoisse, vous ne l'avez pas compris, vous l'avez dénaturé.

Le Sacrifice d'Abraham qui n'était qu'une figure, qu'une tentative d'épreuve, une prophétie, vous ne voyez pas qu'il n'était que le prélude du Grand, du vrai sacrifice, accompli par le Fils.

Vos écritures ne l'avaient-elles pas prédit ? Hélas ! N'ont-elles pas également prédit votre chute et votre misère, ô rois de l'or !

Ironie et vanité ! Qu'attendez-vous ? La chute des étoiles, l'embrasement général, le son terrifiant de la Trompette de l'Ange exterminateur ? La résurrection des morts ?

Mais tous les jours, elle sonne, cette trompette ; tous les jours, les morts ressuscitent ; tous les jours, le feu dévore des corps et des âmes. Quant aux étoiles, n'attendez pas leur chute. La terre sera un cadavre que le firmament continuera à briller pour d'autres terres, pour d'autres cieux.

Vous nous parlez de votre mission. Oui, sans doute, vous avez eu une mission ; mais vous y avez failli, ou plutôt, non, vous n'y avez pas failli tant que vous avez eu à votre tête vos prophètes, tant que vos prophètes ont parlé. Mais ils se taisent ; plus de prophètes, plus d'inspirés ! Ce n'est pas comme peuple que vous avez été missionnés ; c'est parmi vous seulement qu'ont surgi, que sont nés les précepteurs de l'humanité. C'est à des conditions ethnologiques et biologiques que doit être attribuée leur mission divine.

Pendant la durée de votre race, la vraie race, celle des prophètes, les peuples voisins étaient plongés dans la barbarie ; l'état de votre civilisation a permis aux envoyés d'En-Haut de se choisir une place parmi vous ; mais au point de vue divin, ils ne vous sont rien, ils ne vous appartiennent pas en propre , ils ont parlé à tous et pour tous.

Cessez donc de vous targuer de vains privilèges.

Depuis que la voix de vos prophètes s'est éteinte, les peuples ont marché, et les missionnaires n'ont pas été forcés de se confiner sur une étroite bande de terre. Elie est venu, mais il n'était point parmi vous. Il est venu de nouveaux prophètes, de nouveaux apôtres, il en viendra encore et toujours, mais vous ne les connaîtrez pas.

Il y a eu et il y a toujours des signes sous le Ciel et sur la terre ; mais ces signes, on ne les aperçoit qu'avec les yeux de l'âme.

Le Seigneur a répandu son esprit sur toute chair ; les enfants prophétisent, les vieillards ont des songes, les jeunes ont des visions.

Les Sciences de l'Infini, la grande voix du Mystère se répand parmi nous mais vous ne voyez et n'entendez qu'avec vos yeux et vos oreilles de chair.

Ne fouillez plus dans vos livres, si vous ne les comprenez plus. Ne cherchez plus des signes matériels, n'attendez pas le miracle. Le Dieu d'Israël est devenu le Dieu de l'humanité ; le miracle est la grande Loi de l'Harmonie, les signes sont la paix, la confiance, l'espoir.

Fusionnez donc avec l'Humanité ; prenez pour guide la *Thora* vivante, éternelle qui est gravée dans toute conscience. Comme nous tous, vous êtes également enfants de Dieu, vous êtes nos frères et nous vous appelons.

Comme l'a dit l'un des vôtres, Dieu choisira entre tous indistinctement ses prêtres et ses lévites pour servir dans son Temple, pour entretenir le feu sacré, pour raconter les grandes et merveilleuses choses qu'il fit pour l'Humanité.

ALBAN DUBET.

Les Faits

Déposition faite par M. Cromwell Varley, le 25 mars 1869, devant le Comité de la « Société Dialectique de Londres »

(*Suite et fin*)

Il y a plus de douze ans maintenant que j'ai commencé à m'occuper des phénomènes spirites, et pendant longtemps j'ai fait tous mes efforts pour établir quelque chose de bien précis sur les lois qui régissent la production des phénomènes physiques ; mais après tout ce temps, ma conclusion est restée presque absolument négative. En l'absence de preuves positives bien nettes, il faut rester dans la négative, et bien délimiter le terrain sur lequel on se voit obligé de faire des recherches en quelque sorte dans l'obscurité.

L'esprit qui m'aida dans mes recherches affirma être Franklin.

Lorsque je parus pour la première fois, avec des appareils que je venais de régler à l'instant, je fus accueilli par un ensemble de bruits tels que pourraient à peine en produire cinquante marteaux frappant ensemble à coups redoublés.

Je fus très rarement capable d'obtenir des médiums dont je me servais pour les phénomènes physiques, qu'ils consentissent à se prêter à des recherches minutieuses. En 1867, miss Kate Fox, le médium américain bien connu, voulut bien se prêter, à New-York, à une série d'expériences sur les rapports possibles entre les forces physiques connues et les forces spirituelles. Miss Fox, vous le savez certainement, est le médium au moyen duquel les manifestations du moderne spiritualisme se produisirent pour la première fois aux États-Unis, et en présence duquel les phénomènes physiques les plus frappants dont j'aie jamais entendu parler furent constatés par mes amis, le Dr Gray, physicien distingué de New-York, et M. Livermore, le banquier, tous deux fort sagaces et d'une haute intelligence.

M. Livermore, M. et Mme Townsend assistèrent à mes recherches. M. Townsend dans la maison duquel se tenaient nos réunions, est sollicitor à New-York. Une batterie à quatre éléments de Grove, une bobine de huit pouces de diamètre, des appareils électro-magnétiques et autres furent employés par moi. Voici le plan que je m'étais proposé de suivre : Je devais produire une série de phénomènes, et les intelligences ou les Esprits, comme on a coutume de les appeler, avec raison selon moi,

seraient priés de dire ce qu'ils voyaient et, autant que possible, d'expliquer les rapports existant entre les agents dont j'allais me servir et ceux qu'ils emploient.

Nous avons tenu huit ou neuf séances pour remplir ce programme, mais quoique les esprits présents aient semblé faire les plus grands efforts pour me faire comprendre ce qu'ils voyaient, tout cela resta inintelligible pour moi. Les seuls résultats positifs que j'aie obtenus furent les suivants :

Comme nous étions dans l'obscurité et que les phénomènes étaient parfois violents, j'avais pris la précaution de placer la batterie et les commutateurs sur une table voisine, tandis que les fils allaient des commutateurs aux appareils placés sur la table autour de laquelle nous étions assis, de telle sorte que je pouvais faire dans l'obscurité les divers essais que je m'étais proposé de tenter.

Toutes les fois que, par hasard, mes mains rencontraient un des fils, sans que je pusse savoir lequel, je posais la question : Un courant passe-t-il à travers ce fil ? ». S'ils me disaient « Oui. » Je demandais : « Dans quelle direction traverse-t-il ma main ? » Si ma mémoire est fidèle, l'expérience fut répétée au moins dix fois. Chaque fois la lumière était faite aussitôt que la direction du courant avait été indiquée, et dans tous les cas je constatai que la réponse avait été exacte, si nous admettons que le courant va du pôle positif au pôle négatif.

Les expériences avec la bobine furent de deux sortes. Premièrement je cherchai quelle action avait sur moi la bobine traversée par un courant, lorsque je la plaçais au-dessus de ma tête ? — Secondement : Lorsqu'une barre de fer ou une aiguille de boussole est placée au centre de la bobine, les esprits peuvent-ils provoquer l'action magnétique de la bobine sur le fer ou sur l'aiguille ?

A plusieurs reprises, lorsque nous étions dans l'obscurité, je saisis l'occasion de placer au-dessus de ma tête la bobine traversée par un courant et, chaque fois, les esprits me recommandaient aussitôt de ne pas agir ainsi parce que cela me nuirait. Cependant je ne pus constater moi-même ni douleur ni action sensible quelconque. Comme personne autre que moi ne savait ce que j'essayais ou si je plaçais la bobine sur ma tête, il est absolument clair que la notion du fait était transmise par quelque moyen encore inexplicable pour la science officielle.

Le résultat de mes recherches dans cette direction me porte à admettre qu'il y a probablement d'autres agents intervenant dans les manifestations électriques et magnétiques ; que ces agents sont perçus par les esprits, qui les confondent avec ceux que nous appelons électricité et magnétisme.

C'est après avoir mûrement réfléchi que je suis arrivé à admettre cette hypothèse.

Chaque fois qu'un courant traversait la bobine, les Esprits déclaraient qu'ils augmentaient ou diminuaient à volonté la puissance du champ magnétique. Cependant mes appareils ne marquaient aucune variation du pouvoir magnétique. Chaque nuit, à chaque essai, ils soutinrent l'exactitude de leur affirmation. De mon côté, j'insistais au contraire sur l'absence de toute action visible pour moi. Un soir, comme je répétais mes expériences avec la plus grande attention (mes appareils étaient médiocrement sensibles), l'idée me vint de remplacer l'aiguille aimantée par un cristal de quartz. Les esprits décrivirent le cristal comme une excellente pierre d'aimant et déclarèrent qu'ils pouvaient à volonté modifier son aimantation.

Mme Varley put souvent voir sortir du fer magnétique, du cristal de roche ou des êtres humains, une lueur de même apparence ; mais dans le dernier cas elle variait beaucoup en intensité.

En comparant ces faits avec les précédents, je pense que ce que les esprits voient autour des corps magnétisés est cette lueur, que le baron Reichenbach appelle force odique, et non les rayons magnétiques eux-mêmes.

Quant à l'existence des flammes odiques émanées des corps magnétisés des cristaux et des êtres humains, j'ai eu sur elle, dans mes expériences avec Mme Varley, des preuves aussi nombreuses que décisives.

Je me suis servi du terme Esprits, quoique je sache bien que le monde ne croit généralement pas que nous avons des raisons suffisantes pour affirmer que nos amis sont capables de communiquer avec nous après la dissolution de leur corps matériel. Ce qui m'autorise à assurer que les esprits de nos parents nous visitent réellement est que :

1° Je les ai vus distinctement en plusieurs occasions ;

2° En plusieurs occasions, des choses connues de moi seul et des décédés qui se présentaient pour communiquer avec moi, ont été correctement rappelées, quoique le médium ignorât absolument toutes ces circonstances.

3° Dans plusieurs cas, des choses connues de nous deux seuls et que j'avais totalement oubliées, ont été rappelées à ma mémoire par les communications des esprits ; ce n'étaient donc pas des cas de lecture de la pensée.

4° A plusieurs reprises les communications obtenues étaient des réponses à des questions posées mentalement, et le médium qui était une dame de

mes amies indépendante par sa position sociale, écrivait les réponses, quoiqu'elle n'eût aucune notion du sens des communications.

5° La date et la nature d'événements futurs, aussi imprévus et inconnus du médium que de moi-même, m'ont été, dans plus d'un cas, exactement annoncés plusieurs jours d'avance.

Comme mes correspondants invisibles me disaient la vérité au sujet des événements à venir et affirmaient en même temps qu'ils étaient des Esprits et comme, d'autre part, aucun des mortels présents dans la chambre ne connaissait quoi que ce fût des faits annoncés, je ne vois aucune raison de refuser de les croire. Madame Varley voit et reconnaît fréquemment des Esprits, spécialement dans les cas où elle est en transe. Elle est un excellent médium à transes, mais j'ai bien peu de pouvoir sur la production de ces trances. Il m'est donc presque aussi difficile de provoquer les occasions d'expérimenter au moyen de sa médiumnité, que de faire des recherches sur la production du phénomène naturel, mais extraordinaire et encore inexpliqué, des météorites, qui survient à des moments et en des lieux imprévus, loin de tout contrôle humain.

C'est dans la secte aux idées si étroites des dandimaniens que j'ai reçu ma première éducation religieuse. Leurs enseignements sur la vie future étaient bien loin de me satisfaire. Ce fut pendant que je m'efforçais d'acquérir quelques notions sur les rapports de Dieu et des hommes, que quelques esprits, évidemment plus avancés que moi, me donnèrent une communication inattendue sur un autre sujet qui m'a beaucoup préoccupé, c'est-à-dire : « Pourquoi les esprits les plus intelligents ne nous donnent-ils pas des renseignements scientifiques plus avancés que ceux que nous possédons actuellement. »

Comme j'ai trouvé l'explication bonne et logique, je la rappelle ici, non en vous demandant de l'adopter, mais pour vous y préparer lorsque pareille question surgira dans votre esprit.

Ils me dirent que je savais moi-même, par expérience, à quel point les mots sont impuissants lorsqu'il s'agit de traduire des idées nouvelles. Les esprits supérieurs aux plus grandes intelligences de la terre ne se servent pas de mots lorsqu'ils veulent échanger leurs idées, car ils ont la possibilité de communiquer instantanément aux autres esprits leurs idées, à mesure qu'elles se produisent, et telles qu'elles existent dans leur propre pensée. Lorsqu'ils envoient des messages aux mortels, même par l'intermédiaire des voyants et des médiums à incarnations, qui sont de beaucoup les meilleurs moyens de transmission des messages des intelligences élevées, ils déposent leur pensée dans l'esprit du medium, pour que celui-ci la traduise en paroles au moyen de son cerveau et de sa voix. Aussi ce qu'ils

donnent en général n'est qu'une mauvaise interprétation d'une pensée que le traducteur ne comprend pas. (1).

Les manifestations physiques, quelque merveilleuses et fréquentes qu'elles puissent être, sont généralement considérées par les spirites expérimentés comme produites surtout par des esprits moins avancés que la moyenne des habitants des contrées civilisées. Pour moi, je ne conserve aucun doute sur la vérité de cette affirmation, au moins dans la généralité des cas.

Je n'ai pu, jusqu'ici, trouver un médium possédant des notions scientifiques et capable, par conséquent, de traduire en langage intelligible les idées d'ordre scientifique. On ne s'en étonnera pas si l'on veut considérer qu'il existe trente millions d'Anglais, tandis qu'il n'y a guère plus d'une centaine de mediums connus dans tout le royaume. Encore, bien peu d'entre eux sont-ils fort développés, ce qui nous donne un médium public pour 300.000 personnes. De ces trente millions, je ne pense pas que plus de mille soient familiarisés avec la philosophie naturelle et capables d'en raisonner. Donc s'il n'existe pas plus d'un homme capable de recherches scientifiques sur trente mille, tandis qu'il n'y a qu'un medium sur 300.000 personnes, nous ne pouvons guère compter sur plus d'un medium scientifique dans dix générations. Même si nous supposons qu'il existe en Angleterre dix mille philosophes naturalistes bien intelligents, cela ne nous donnera pas plus d'un bon medium scientifique par génération. Si enfin on veut réfléchir que la majorité de nos mediums appartiennent au sexe féminin qui, étant donnée l'éducation incomplète des femmes anglaises, sont rarement aptes aux recherches sérieuses, on ne s'étonnera plus du peu de progrès faits dans la direction scientifique. Je vous explique ceci aussi bien qu'il m'est possible. (2)

(1) On entend chaque jour les sceptiques présenter la question signalée par Varley comme une objection à la réalité des communications spirites. Il nous semble que la réponse faite ici par les esprits ne s'applique qu'à un certain ordre d'idées. S'il est vrai que les esprits se plaignent souvent de la pauvreté du langage humain lorsqu'il s'agit d'exprimer les sensations éprouvées par les habitants supérieurs du monde invisible, leur silence dans les questions scientifiques a probablement une autre raison d'être. La condition essentielle du progrès de l'esprit humain est l'activité et le travail constant. Ce serait donc aller directement contre notre intérêt et nous porter à l'oisiveté, que de nous donner, sans travail de notre part, les notions que nous ne devons acquérir que par nos efforts persévérants.

(2) Les réflexions ci-dessus ne s'appliquent qu'aux mediums intruitifs et n'ont plus leur raison d'être lorsqu'il s'agit des mediums mécaniques, instruments inconscients dont se servent les esprits. De nombreux exemples nous montrent du reste que des ignorants ont pu transmettre de belles œuvres littéraires, comme l'*Edwin Drood* de Charles Dickens, terminé par un jeune mécanicien sans instruc-

Ce que J'ai rapporté est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Le sujet est vraiment plein de difficultés, car on n'a presque aucune notion sur la nature des forces mises en jeu. Il faut que les chercheurs combinent leurs efforts pour l'étude de ce sujet. Je pense que ceux qui présentent les conditions requises pour suivre de telles expériences sont une bien faible minorité. J'ai fait les plus grands efforts pour ne rien croire, jusqu'à ce qu'il me soit devenu impossible de résister à l'évidence.

Lorsque M. Varley eut cessé de parler, le président, M. Jeffrey, se leva et le remercia de son importante attestation.

M. Coleman dit, qu'il serait heureux de savoir de M. Varley s'il se considère comme medium typtologue.

M. Varley répond qu'il ne le croit pas ; il ne peut par lui-même obtenir de coups et ne voit pas bien le but de la question de M. Coleman.

M. Jeffrey : M. Varley accepte-t-il les théories spirites ?

M. Varley : D'après les faits que je viens de signaler, je crois fermement que nous ne sommes pas seulement de la matière ; que nous existons aussi bien après qu'avant la mort du corps, et que dans certaines conditions nous pouvons entretenir des rapports avec ceux qui sont encore sur terre ; mais je crois aussi que beaucoup des phénomènes observés sont souvent causés par l'esprit des personnes présentes. Les phénomènes ne peuvent s'expliquer ni par le magnétisme, ni par l'électricité. Ces agents n'ont rien à voir dans les faits que j'ai cités et il est regrettable que les termes de magnétisme et d'électricité aient été appliqués à ces forces encore inconnues. Quant à notre vie future, je ne pense pas qu'aucun de nous connaisse bien les détails de ce qui nous arrive après la mort ; presque tous les Spirites s'accordent à admettre que la partie pensante de l'homme constitue son corps dans l'autre vie ; que nous sommes des êtres pensants et que les idées que nous avons pu nous former dans le cours de cette vie, nous restent dans l'autre comme des réalités permanentes. Quant à l'électricité, je pense qu'elle est un des composants de la matière et qu'elle se transmet réellement par les fils métalliques, sans être soumise aux lois de la pesanteur ni de la gravitation. La lumière est une vibration de la subs-

---

tion ; soutenir des discussions philosophiques et théologiques pendant plusieurs heures, sans aucune hésitation, comme ce garçon épicier, qui à l'état normal était trop ignorant pour soutenir une opinion quelconque et ne comprenait même pas les questions dont il venait de donner la solution pendant l'état de transe. Ils peuvent encore traiter des questions scientifiques, comme cette jeune dame que cite Barkas. La vraie cause n'est donc pas dans l'incapacité du médium et nous croyons l'avoir donnée dans la note précédente.

tance cosmique. Quant à la nature du magnétisme, je l'ignore complètement et n'ai pas l'ombre d'une idée à cet égard.

Il me revient à la mémoire un fait arrivé récemment chez moi, où un grand canapé nous emporta tous dans un coin du salon, sans aucun agent visible de locomotion. M. Home étant le médium, prit place autour d'une table ; il se mit à trembler et en regardant au dessus de son épaule, je vis une table voisine venir doucement à nous. Un autre jour, à New-York, quelques amis étaient assis avec moi autour d'une table, lorsque tout-à-coup Miss Kate Fox se leva et se dirigea vers la porte ; M. Livermore vint se placer près d'elle et vit distinctement une main, tandis que nous tous apercevions une lueur bleue sortir de dessous les vêtements du médium. J'ai souvent vu de pareilles lueurs se produire en sa présence.

M. Bradlaugh : Pendant que se produisaient les plus importantes de vos expériences, étiez-vous dans un état anormal ?

M. Varley : Non, j'étais calme et lucide. Je pense que le somnambulisme et les transes spirites reconnaissent la même cause et je pense que la force mesmérique et la force spirite ne font qu'une. Elles sont toutes deux les manifestations d'un esprit, et selon moi toute la différence qui existe entre elles est la suivante : dans le somnanbulisme, la force qui domine et entranse le sujet vient du corps humain ; dans la transe spirite l'agent qui exerce son pouvoir sur le sujet ne réside pas dans un corps humain.

J'ai consacré beaucoup de temps à l'étude de l'identification des esprits, et dans un cas, le médium, une dame de nos voisines, que nous ne connaissions nullement auparavant, vint nous dire qu'un esprit désirait se communiquer par mon moyen à son père et désirait que je me rendisse près de celui-ci, qui était matérialiste. Cet esprit désirait ardemment prouver à son père qu'il n'était pas retourné au néant et qu'il y avait une autre vie. J'avais connu cette personne pendant sa vie terrestre : c'était un joyeux compagnon, mais si ennemi du vrai que personne ne pouvait accorder la moindre créance à tout ce qu'il disait. Je lui répondis que pendant sa vie il avait toujours été si peu digne de foi, que s'il voulait maintenant me convaincre de son identité, il devait me rappeler quelques circonstances de notre vie de jadis, sorties aujourd'hui de ma mémoire. Il lui fut impossible de me satisfaire sur le champ et me donna rendez-vous à quelques jours de là. A la date fixée, il me raconta les incidents d'une promenade en bateau sur la Tamise, rappelant les expressions mêmes dont je m'étais servi et détaillant diverses circonstances qui le concernaient lui-même. Il ajouta qu'il était si mauvais sur terre que son père avait perdu toute confiance en lui et qu'il ne pourrait le convaincre comme moi de

son identité. La plupart des réponses furent écrites par la dame dont j'ai parlé, tandis que je faisais mentalement les questions.

M. Bradlaugh : Je pense que vous avez vu la couleur des vêtements d'un esprit aussi distinctement que ses traits.

M. Varley : Oui, et je crois comprendre le but de cette question. J'ai été profondément stupéfait lorsque j'ai vu un esprit dans un costume ordinaire. Voici comment je me l'explique. Tous les agents connus peuvent jouer le rôle de corps solides par rapport à une substance donnée. Ainsi un homme trouve que l'air n'est pas solide du tout et qu'il peut le traverser aussi facilement que s'il n'éxistait pas. Mais s'il vient à rencontrer un cuirassé, il se trouve arrêté et ne peut traverser le fer. L'électricité, au contraire, trouve que l'air est le corps le plus solide ; elle ne peut le traverser, tandis qu'elle passe à travers un cuirassé, comme s'il n'éxistait pas. Pour l'électricien, le fil de fer est comme un canal qui lui permet de faire passer l'électricité à travers l'air qui lui résistait comme un roc. Le verre, opaque pour l'électricité, est transparent pour le magnétisme.

Nous pouvons donc conclure que chaque corps peut en trouver un autre pour lequel il est solide et que rien n'est solide pour toutes les choses sans exception. (1)

La pensée qui, elle aussi, est un agent, peut prendre une sorte de consistance, de façon que si vous prenez un vieux fermier anglais, par exemple, il sera honteux d'être aperçu sans ses bottes à revers, sa veste à boutons et son chapeau. Ils sont indispensables à son identité ; sans eux il ne serait plus lui-même ; ils font partie de son être, et dès qu'il abandonne son corps pour devenir un homme esprit, les bottes esprits, la veste esprit, et le chapeau esprit font partie de son individualité.

Un vote de remerciements à M. Varley termine la séance.

Dr AUDAIS.



(1) La comparaison adoptée par M. Varley se ressent beaucoup de la nécessité où il fut d'improviser. Il nous semble rationnel d'admettre que dans certains cas l'esprit désincarné, ne se rendant pas compte de sa nouvelle situation, paraît avec le costume qu'il croit posséder encore ; mais le plus souvent, la cause véritable de la conservation de cette apparence est le désir de se faire reconnaître plus sûrement.

Les temps nouveaux

Comme vous le dites, madame, je suis un dépaysé, car je vis moins dans le présent que dans l'avenir ; mais mon péché est à peu près celui de tout le monde. Nous vivons plus souvent d'espérances que de réalités et notre existence finirait par se réduire à quelques jours, si nous pouvions supprimer la durée qui nous sépare de l'objet de nos désirs. Mes désirs à moi ont un caractère spécial qui fait leur excuse. N'attendant plus rien de mon existence actuelle que je regarde comme à peu près manquée, en ce qui concerne le bonheur, je tourne mes regards vers les temps nouveaux, qui verront la réalisation de mes rêves. Je me transporte par la pensée à quelques siècles en avant, et je vois se dérouler devant mes regards un tableau qui me ravit. J'écoute ces voyageurs qui se pressent à la gare de l'Orient. Les uns demandent un billet pour Samarcande, les autres pour Pékin, avec correspondance pour Iédo. Embarqué avec eux, je les quitte à Vienne pour traverser la république fédérative des Balkans, et j'arrive à la ville libre qui se mire dans le Bosphore, en saluant la croix d'or qui a remplacé le croissant sur la coupole de Sainte-Sophie. Je laisse à Damas la grande ligne de Calcutta par Babylone et Delhy, pour descendre le Jourdain. Je côtoie bientôt le lac sanctifié de Tibériade, en saluant à droite la cîme du Thabor, puis, après quelques heures de pieux recueillement, j'entends une voix profane qui me crie : Jérusalem. Je monte au Saint-Sépulcre, et je vois avec une stupeur joyeuse que les moines grecs ne se battent plus avec les moines latins. C'est qu'il n'y a plus d'hérétiques, de schismatiques, d'excommuniés. On ne voit plus que des chrétiens, et ces chrétiens, répudiant ce qui divise pour s'attacher à ce qui unit, ont tracé en lettres d'or, au-dessus du glorieux tombeau, la grande parole du Rédempteur :

Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même ; voilà la loi et les prophètes. L'Amérique a bien changé, surtout l'Amérique méridionale. On a percé depuis longtemps l'isthme de Panama, et la locomotive sillonne de son panache blanc les deux versants des Cordillères jusqu'au détroit de Magellan. Des cités superbes se mirent dans le fleuve des Amazones, et les Patagons sont tout fiers de leur magnifique Académie. Les îles de l'Océan Pacifique ont cessé d'être des bagnes pour devenir des républiques florissantes, et si l'on s'y dispute encore, on ne s'y mange plus. Quant à l'Afrique, on ne la reconnaît pas. Les eaux de la Méditerranée, grâce au canal de Tunis, couvrent les sables du Sahara, et les

nègres du Congo amènent, en bateaux à vapeur, au port de Biskra leur poudre d'or avec leurs dents d'éléphants. La voie ferrée d'Alexandrie remonte le Nil jusqu'au lac Victoria par Kartoum et Gondokoro, avec prolongement jusqu'au cap de Bonne-Espérance par le lac Tanganika. Un nouveau Paris s'est élevé sur les rives enchantées du Nyansa, et un parlement souverain discute les intérêts de la grande république équatoriale, dans une superbe maison blanche. Et notre chère Europe! Hélas! elle est un peu blasée à force d'être heureuse. Les Etats-Unis du vieux continent sont devenus depuis longtemps une magnifique réalité. La République française apparaît au milieu de ses filles comme une grand'maman bien joyeuse et bien vénérée. Au lieu de dépenser soixante milliards en trente ans, et de faire tuer un million de soldats dans des guerres fratricides, les peuples affranchis ont fini par comprendre qu'ils auraient tout à gagner en réglant leurs litiges par l'arbitrage. Dès lors, plus d'armée permanente, plus de service obligatoire, plus de budget de la guerre. L'impôt du sang supprimé, la production grandit par le travail, et les épargnes de la patrie n'étant plus nécessaires à sa défense, sont employées à sa parure. Le libre échange a préparé la fraternité des peuples, et cette fraternité a multiplié l'échange en multipliant la production. Il y a encore des pauvres, mais on ne voit plus de misérables. La paix et la justice, en s'embrassant ont produit l'abondance! La machine, en diminuant le travail de l'homme, a augmenté ses loisirs. L'ouvrier des champs lui-même est sensible aux grandes poésies de la nature, parce que son esprit est encore mieux cultivé que son domaine. Les bergers jouent de la flûte, de joyeuses pastorales, et les vieillards, en voyant les jeunes gens danser sous les tilleuls, murmurent cet oracle du prophète : je m'en vais rejoindre Jérusalem, une ville d'allégresse, et son peuple un peuple de joie. Moquez-vous un peu de moi, madame, si cela vous fait plaisir, mais de grâce, laissez-moi mon rêve qui m'aide à achever de vivre. Je suis de ceux qui n'osent assigner nulle limite au progrès dans la voie du bien, parce que je crois à la puissance de l'esprit et à la bonté divine. Non seulement le mot « impossible » n'est pas français, il n'est pas humain. L'Ignorance entrave la marche de l'humanité, parce qu'elle multiplie les malentendus qui perpétuent la haine, mais en montant vers la lumière, nous avançons dans l'amour.

C'était durant cette lutte lamentable que nous appelons la guerre de Vendée ; un soldat de la République ayant renversé un soldat du roi, lui dit : Rends-moi tes armes, et l'autre lui répond : Rends-moi mon Dieu ! Ces deux enfants généreux de la France étaient deux héros, ils se valaient, ils étaient dignes de s'aimer. S'ils se haïssaient, c'est que l'un des

deux au moins était aveugle. Le soldat patriote pouvait répondre au soldat de Charette: Ton Dieu mon ami, n'est autre que le mien, car il n'y en a qu'un. Il s'appelle Justice et Charité, et je suis son soldat. Le Dieu pour qui tu crois te battre et mourir, n'est pas le vrai Dieu : C'est un Dieu inventé par ceux qui t'oppriment, pour perpétuer ta servitude. Laisse-là ton idole, mon frère, et donnons-nous la main. Bien des âmes orthodoxes doivent penser que le soldat vendéen est depuis longtemps parmi les élus, tandis que le soldat de la République se tord dans les brasiers de l'enfer. Pour moi je me les représente l'un et l'autre dans un monde meilleur, au sein d'une lumière qui les oblige à nous prendre en pitié. Le Vendéen a perdu ses préjugés, et dit à son ami devenu plus pieux : Oh! oui, maintenant j'en conviens, nous étions des insensés quand nous nous battions là-bas dans le Bocage.

Que de malentendus de ce genre disparaîtront un jour dans la lumière ! Je me figure l'auguste Pie IX rencontrant, dans un meilleur monde, le brave Victor Emmanuel, et lui disant : Viens, mon fils, que je te presse sur mon cœur ! Nous étions tous deux de bonne foi là-bas, moi en t'excommuniant pour la plus grande gloire de Dieu, toi en me résistant pour le salut de notre chère Italie. Mais le fils, j'en conviens, voyait mieux que le père, car il écoutait sa conscience qui ne trompe pas, tandis que j'écoutais des conseillers qui trompent souvent. Peut-être un jour verra-t-on, sur la terre, ces beaux traités de paix qui réjouissent le ciel. Encore quelques siècles, et le fanatisme ne sera plus possible. Un concile vraiment œcuménique aura élargi Dieu et son Eglise, en refaisant la Genèse avec le catéchisme. Ce concile, composé de tous les interprètes autorisés de la révélation et de la science, signera le concordat définitif entre l'autorité et la liberté, entre la foi et la raison. Alors les prêtres, s'il y a encore des prêtres, ne se croiront plus d'autre mission que celle de consoler et de bénir. Les fêtes sacrées du temple seront plus joyeuses encore que les fêtes civiles du forum, parce que les peuples auront enfin compris le sens divin du banquet eucharistique. Le Dimanche sera devenu en réalité le jour de Dieu et le jour de l'homme, jour béni où jaillira du cœur de tous ce cri d'action de grâces et d'amour : Dieu est grand, Dieu est saint, Dieu est bon ; il est le père, et nous sommes ses enfants. Qu'il soit béni par toutes les lèvres, et glorifié dans tous les mondes. Nos savants auront trouvé le secret d'augmenter encore l'empire de l'homme sur la nature. Nos poètes, abandonnant les fictions enfantines de la mythologie, sauront chanter la grande épopée de notre race tombée des cieux pour y remonter. Ils nous raconteront, au souffle d'une inspiration céleste, les drames qui se nouent dans un monde pour se

dénouer dans un autre, et les amours qui survivent à tous les trépas. Ils rediront la charmante idylle des âmes qui s'appareillent sur la terre, se reconnaissent dans Jupiter, pour trouver l'extase dans d'autres constellations. Ou bien encore il se trouvera quelque Dante réincarné, pour chanter le Rédempteur, et nous décrire la traînée fulgurante dont il aura sillonné les nébuleuses, depuis les sommets de l'Empyrée jusqu'au dernier carrefour des limbes. Oh ! oui, la terre sera belle, parce qu'elle sera le séjour embelli des âmes embellies. Elle sera si charmante, que les grands esprits qui l'auront traversée comme autant de météores, voudront y revenir. Socrate ne risquera plus d'y boire la ciguë pour avoir enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu. Jeanne d'Arc ne sera plus condamnée au bûcher pour avoir cru aux voix du ciel, et Galilée n'aura plus à répudier la science au nom du dogme. Tous les inventeurs, tous les précurseurs glorifieront l'Éternelle Sagesse, en contemplant les résultats de leurs efforts. Ils seront heureux d'avoir souffert pour la justice, pour la vérité, en voyant l'humanité récolter dans la joie la moisson qu'ils ont préparée dans l'incertitude et la douleur. Pourquoi faut-il qu'une pensée lugubre se mêle à ce beau rêve. Cependant on ne saurait le nier, l'horizon est noir, parce que l'humanité se trouve en face d'un épouvantable dilemme. Nous assistons à la grande bataille qui se livre entre le Vatican et la Révolution, entre la théocratie et la démocratie, ou, si vous aimez mieux, entre l'Eglise et la société moderne. Il faut, pour que la paix puisse se conclure entre ces deux puissances formidables, ou que le Vatican se dégage, ou que le monde se résigne à reculer jusqu'au moyen-âge. Or, le Vatican, ayant été déclaré infaillible, ne peut se dégager sans donner à l'Eglise romaine le coup de grâce et d'un autre côté, la société moderne semble plus décidée que jamais à marcher en avant, au lieu de revenir en arrière. Donc le conflit est inéluctable, et nous ne le verrons pas finir. Voilà, madame, ce qui fait la tristesse profonde des temps présents, et oblige les âmes pacifiques à lever des regards inquiets vers les temps nouveaux. Alors les grands problèmes seront résolus à la lumière de la révélation nouvelle. Les cœurs, dilatés par l'espérance, auront su se rallier sous le charme de cet oracle divin : Hors de la charité point de salut ! Ce sera l'avènement tant désiré de la véritable Eglise catholique annoncée par le prophète, quand il s'écriait : « Lève-toi, Jérusalem, et reçois la lumière, car la gloire du Seigneur t'a inondée de ses rayons. Lève les yeux et regarde ! Tes fils viendront de loin, et tes filles afflueront vers toi de tous côtés. Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Ainsi chantaient les anges, dans les champs de Bethléem, pour annoncer au monde la naissance du Rédempteur. Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Telles furent les premières paroles que le

président de la grande République Américaine envoya, par le câble transatlantique, à la reine de la libre Angleterre, pour constater la nouvelle ascension de notre globe par les miracles de la science. Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Tel est l'hymne d'action de grâces qui retentira un jour sur tous les points de notre terre transformée, pour chanter la victoire définitive de la lumière sur les ténèbres, du bien sur le mal, par l'avènement de l'Esprit Consolateur. P. MARÉCHAL.

La foi nouvelle.

I

C'est le printemps ; le regard se repose
Sur la verdure où passent de doux chants.
La mère a dit à son chérubin rose :
Viens écouter les oiseaux dans les champs.

L'enfant joyeux prend la main de sa mère,
Et tant qu'il peut, hâtant ses petits pas,
Il court après l'attrayante chimère
Que lui promet l'avenir plein d'appats.

Sa confiance en sa mère est si grande
Qu'il est content et plus heureux qu'un roi ;
En lui donnant son cœur comme une offrande,
Sans y penser en elle il a la foi.

II

C'est ainsi que la foi naïve est grande et belle ;
L'enfant est intuitif et n'est jamais rebelle
Aux appels caressants des auteurs de ses jours.
— La foi, c'est le reflet des sincères amours,
Et l'âme qu'elle inspire à l'espoir s'abandonne
Comme un astre au courant d'éther qui l'environne.
La foi, c'est le trésor d'un cœur religieux
Qui met son idéal dans la splendeur des cieux.
Quand son rayonnement divin nous illumine,
L'âme a le souvenir de sa haute origine ;
En voyant ses bienfaits soyons reconnaissants,
Faisons comme l'enfant, dont les désirs naissants

Evoquent, pour grandir, l'égide maternelle.
Le destin est changeant et la vie éternelle,
La foi nous donnera l'espoir du lendemain.
— Mais les hommes, qui donc les prendra par la main,
Comme la mère fait de son enfant docile ?
La science est aride et l'erreur est facile ;
Le doute a bientôt fait de corrompre les cœurs,
Et la raison sourit aux sarcasmes moqueurs.
L'Esprit de vérité, qui vient pour nous instruire,
Malgré tant de logique a peine à nous séduire.
Pourtant le spiritisme offre à tous ses bienfaits,
Et nombreux sont déjà les heureux qu'il a faits.
Hommes, recueillez-vous et déployez vos ailes !
Secouez la terreur des peines éternelles ;
La souffrance souvent fait pâlir votre foi,
L'Esprit de vérité vous apprendra pourquoi.

III

Oui, tout souffre, depuis le végétal à l'homme !
Il monte vers les cieux une immense clameur
Qui demande là-haut s'il est un créateur
Responsable du mal et comment il se nomme.

Mais nous avons déjà banni de nos destins
Les imperfections qui dataient d'un autre âge ;
L'âme s'est épurée et comprend davantage
Tout le bonheur promis par les siècles lointains.

La souffrance grandit toujours avec la race ;
Chez l'être intelligent la douleur est vivace ;
Elle règne en maîtresse et régit ce qui vit,
Faible encor dans la plante et forte dans l'Esprit.

Pour que la créature au but final aspire,
Le mal est le moyen, le savoir est l'effet ;
C'est en évoluant qu'elle parcourt la spire
Qui conduit au sommet lumineux et parfait.

Progressons ! Il n'est rien de plus réel au monde :
La souffrance et la mort vont nous régénérer ;
En naissant de nouveau nous pourrons espérer
De connaître le but où notre espoir se fonde.

L'au-delà nous attend, la mort nous y conduit ;
La matière s'épure et devient fluidique ;
Le *périsprit* aspire à la forme angélique,
Et l'infini reçoit l'Esprit qu'il a séduit.

IV

Lumière douce et bienfaisante
Qui monte, belle et séduisante
Vers le domaine de l'azur ;

O foi nouvelle et radieuse,
Combien ton aide est précieuse,
Et ton appui, comme il est sûr !

Foi grande et simple de nos pères,
Si tu rendais nos jours prospères,
L'on ne pourrait que te bénir !

N'est-ce pas toi qui donne au monde
La vision saine et profonde
De l'espérance en l'avenir ?

Oh ! si parfois, mal inspirée,
Ton essor, visant l'Empyrée,
Ségare au céleste horizon,

Désormais, nos jours moins arides,
Peuvent t'offrir deux divins guides :
La science avec la raison.

Et toutes deux, bien éclairées,
Aux régions inexplorées,
Elles iront vers l'idéal,

Et, te montrant la bonne route,
Elles dissiperont le doute
Où meurt l'espoir de Floréal.

A. M. VERRIEUX.
Ingénieur.



Correspondance

Château de Czeczelowka, le 30 décembre 1897.

CHER MONSIEUR ET FRÈRE,

La revue spiritualiste allemande « Revue spiritualistische Blaetter » très répandue non seulement en Allemagne, mais en Suisse et en Autriche, est dirigée par M. Emile Kolbe, ardent et infatigable travailleur, qui dans ses nombreux articles s'adresse non seulement à ce public intelligent, mais aussi et surtout aux savants eux-mêmes, les adjurant de prendre en considération les « faits spirites » qui se groupent en masse plus compacte de jour en jour. — Parmi les nombreux collaborateurs de cette revue remarquable, je citerai : M. Richard Seithel, senior, spirite de la première heure, dévoué et éclairé, un cœur d'or servi par une conscience supérieure, s'efforçant sans relâche, dans ses articles scientifiques et philosophiques, d'arracher à leur somnolence et à leur inertie, les âmes que l'ignorance a tenues captives pendant des siècles ; les âmes chez lesquelles l'erreur et l'imposture éteignaient les divines clartés. — Enfin M. le Dr Georges de Langsdorff, conférencier distingué et une intelligence d'élite, auteur de nombreux ouvrages philosophiques et scientifiques traitant la doctrine spirite, énumérant les phénomènes, les manifestations du Spiritisme et en les passant au crible d'une critique acérée et habituée à l'étude et à la discussion. Les ouvrages de M. le Dr G. de Langsdorff, font estimer le caractère de l'auteur, son amour de vérité, son entière sincérité, sa préoccupation des questions morales et son profond savoir.

Dans un des derniers numéros de la « Neue Spirit Blaetters » se trouve un fait d'apparition étrange, raconté par Mme Sonntag de Chemnitz, que je traduis aussi textuellement que possible, et que je vous envoie, cher Monsieur Delanne, pour que vous le portiez à la connaissance de nos freres en croyance, et qui les intéressera, j'aime à le croire.

« Le fait étrange dont je vous fais le récit, se passa le 5 janvier 1890, à « 10 heures du soir. Mon mari absent, sorti dans l'après midi pour « affaires urgentes, n'était pas encore de retour ; ce qui m'inquiétait, c'est qu'il « avait oublié de prendre la clef de la maison et j'étais forcée de veiller et « d'attendre son retour. — Assise sur un canapé j'attendais patiemment ; « tout-à-coup je m'entendis appeler par mon nom. Je courus à la fenêtre, « mais je n'aperçus personne. Cette voix m'était complètement inconnue. « Je refermai la fenêtre promptement à cause du grand froid et je voulus « m'asseoir sur le canapé... mais à mon grand étonnement, une sorte de

« paralysie s'empara de moi et je restai clouée au sol... Je rassemblai mes « forces et après quelques minutes d'efforts, je pus me retourner et saisir « avec la main droite le canapé sur lequel j'avais l'intention de m'asseoir .. « quel fut mon étonnement : une forme humaine, enveloppée dans un man- « teau noir, était assise à la place que j'avais occupée... Une peur indi- « cible s'empara de moi... je voulus me sauver et ne pus faire un pas, « étant comme foudroyée. Je fis tous les efforts possibles pour crier et ne « pus proférer une seule parole ayant la gorge comme paralysée. — Pen- « dant quelques secondes j'observai l'apparition... c'était un être humain, « avec une tête hideuse, énorme, ressemblant à celle d'un coq. Je dois « ajouter que même aujourd'hui, en vous racontant ce fait, au seul souve- « nir de cette figure monstrueuse, les cheveux se dressent sur ma tête. — « Que le Seigneur me préserve de revoir jamais un pareil spectacle ! — « Comme je l'ai dit plus haut, une espèce de paralysie m'enpêchant de « crier, je priai pour me débarrasser de cette terrible apparition et récitai « du fond du cœur le « Pater noster »... Etant arrivée « ne nous mettez « pas trop près de la tentation » l'apparition fit un bond et cria d'une « voix terrible : — « Cependant tu seras bientôt en mon pouvoir » là des- sus elle donna un si terrible coup de poing sur la table, que je la croyais cassée avec la lampe, qui se trouvait dessus, et à l'instant elle disparut.

« J'étais tellement effrayée que je restai encore un certain temps à la « même place, sans pouvoir bouger. Enfin je repris des forces et voulus « examiner la table et la lampe et les trouvai intactes. — L'envie de m'as- « seoir sur le canapé me passa pour toute la soirée.

« Un quart d'heure après, mon mari arriva, s'étonna de me voir agitée « et pâle comme une morte. Je me hâtai de lui raconter l'histoire de l'ap « parition avec tous les détails, et là-dessus il me dit qu'en route pour re « venir à la maison, il avait rencontré M. N... ; un homme qui s'adonnait « à la passion de boire ; il était tellement ivre qu'avec peine il se tenai « sur ses jambes. Content de voir mon mari, il voulut à tout prix, l'en, « traîner dans un cabaret du voisinage, mon mari s'y opposa énergique « ment, employant tous les moyens pour l'empêcher d'entrer au cabaret ; « il fit si bien qu'il le détourna de son projet, ensuite il l'accompagna jus- « qu'à son logis et l'aida à se mettre au lit.

« Voici maintenant l'explication donnée par mon mari :

« L'Esprit méchant qui avait en son pouvoir M. N..., se voyant chassé « par mon intervention a voulu se venger sur toi. Nous sommes spirites « convaincus et je crois que les fluides nécessaires pour une matérialisation « se trouvent ici en abondance ; or donc, l'Esprit fourbe s'en est emparé « pour se manifester, mais la prière l'a forcé de se retirer. »

M. Emile Kolbe ajoute à la fin de cet étrange récit, que Mme Sonntag est une personne sérieuse, respectable et honorée ; et on ne peut avoir l'ombre d'un soupçon sur sa sincérité.

Agréez, cher Monsieur et Frère, tous mes sentiments les plus distingués.

JOSEPH DE KRONHELM.

NOTA. Etant données les circonstances et le trouble éprouvé par Madame Sonntag, on peut voir aussi bien dans ce fait une hallucination qu'une apparition. Le véritable fait spirite est celui qui laisse une trace matérielle de sa réalité, ou qui se révèle par des caractères positifs tels qu'une identité physique et caractéristique avec un être vivant ou désincarné, ou par l'annonce d'évènements qui se réalisent, ou qui étaient inconnus du médium. N. d. l. r.

Partie littéraire

Huit jours à Bruges

PAR

PAUL GRENDEL

Jamais je n'avais éprouvé un pareil désir, je voulais partir, m'en aller chez cette grand'tante inconnue, et mon mari, très surpris de mon obstination, me représentait combien ce voyage était déraisonnable.

— Mais quel diable te tient, s'écria-t-il enfin, tu crains la solitude, tu n'oses t'aventurer seule pour le plus court trajet, tu redoutes l'inconnu, les nouveaux visages, et tu t'avises de vouloir partir aujourd'hui plutôt que d'attendre mon retour ! L'affaire qui retarde notre voyage me prendra tout au plus trois ou quatre jours.

Et il surviendra autre chose qui nous retiendra encore.

— Qu'en sais-tu ?

— J'en ai l'idée.

— Ce n'est pas une raison sérieuse. Nous visiterons ensemble la Belgique, car pour Bruges tu n'y voudras pas rester ; la vie est mortellement triste chez ma tante.

Je n'écoutais guère les objections d'Urbain, il épuisait toute sa persuasive influence pour me détourner de ce caprice, mais cette résistance exaspérait ma fantaisie et je persistai à prendre le train, après avoir annoncé par télégramme à Mme Van Brugmans que son neveu ne m'accompagnait pas.

A peine installée dans le wagon, je regrettais déjà d'avoir quitté Paris, et à la gare de Bruges je déplorais plus encore mon inexplicable entête-

ment. Personne ne répond au signalement qu'Urbain m'a donné de sa vieille parente.

Ma valise à la main, je reste indécise lorsqu'une femme, grande, brune, osseuse, enveloppée d'une mante noire, laisse échapper en m'apercevant des exclamations incompréhensibles. Elle restait devant moi, me regardant comme si mon visage lui causait une surprise intense, inouïe. Puis subitement elle prononça mon nom sur un mode interrogatif, saisit ma valise, mon parapluie, demanda mon billet de bagage, le remit à un commissionnaire et m'entraîna vers une voiture où elle s'assit devant moi sans plus m'adresser la parole.

La porte massive de chêne s'ouvre pour me livrer passage et se referme avec un bruit sourd qui se perd sous la voûte du long vestibule.

Je m'arrête, craintive et frissonnante, sur le seuil d'une salle immense, je vois enfin Mme Van Brugmans.

— Soyez la bien venue, ma nièce, dit-elle en me tendant la main et me désignant un siège.

J'avance vers la cheminée monumentale dont la flamme vive éclaire de lueurs fugaces des angles obscurs et fait danser, en folles sarabandes, les riches sculptures des lambris de chêne qui ornent la vaste pièce.

— Ludovica, dit Mme Van Brugmans en s'adressant à ma compagne, débarrasse ma nièce de ses vêtements de voyage et sers le souper.

(A suivre). PAUL GRENDEL.

OUVRAGES NOUVEAUX

UNE LETTRE-PRÉFACE D'AKSAKOF

LE PAYS DES OMBRES OU LUMIERE DE L'AU-DELA

Par Mme D'ESPÉRANCE

Sous le titre : *Le Pays des Ombres ou Lumière de l'Au-delà*, Mme d'Espérance vient de publier son autobiographie en un volume dont l'apparition est un véritable évènement.

Déjà, dans le *Light*, l'auteur avait écrit un « article intitulé développement de ma médiumnité » qui fut traduit en Français et où l'on trouve de bien intéressants détails sur son enfance. Déjà Barkas avait rendu compte de la longue série de séances (pendant toute une année), dans lesquelles elle avait donné instantanément par l'écriture automatique, les réponses à de nombreuses questions scientifiques posées par des hommes spéciaux. Enfin Aksakof, dans son volume : *Animisme et Spiritisme*, avait cité des cas de matérialisations de fleurs et d'esprits et fit plus récemment une étude complète d'un cas des plus remarquables de *dématérialisation partielle*.

Mais ces quelques fragments ne peuvent donner aucune idée de l'élévation des sentiments de cette admirable femme si loyale, que la calomnie et les trahisons ont poursuivie avec tant d'acharnement. Soutenue par cette convicition qu'elle n'a été douée des facultés exceptionnelles qui en font le médium le plus remarquable de notre époque, que pour les consacrer à l'amélioration de l'humanité et à la diffusion des croyances qui, seules, semblent capables d'arrêter les hommes dans leur course effrayante vers l'abime, elle ne recule devant aucun sacrifice pour remplir sa mission. Repos physique et moral, santé, considération, elle a tout donné.

Il faut lire ces pages où elle cherche avidement à se rendre compte des phénomènes produits par sa médiumnité et où elle se demande avec une anxiété sincère si elle n'a pas trompé tout le monde en se trompant elle-même et comment, dans ce cas, elle pourra réparer le mal qu'elle a pu faire inconsciemment. Enfin le cri de bonheur et de triomphe qu'elle pousse lorsqu'elle voit la vérité et sent qu'elle est dans la bonne voie est un de ceux que l'on n'imite pas.

Loin de croire son œuvre terminée, elle poursuit encore aujourd'hui les expériences de photographie transcendantale dont les premiers résultats sont de nature à faire concevoir de grandes espérances.

Personne ne pourrait la présenter au lecteur avec plus d'autorité que celui qui l'observe et la guide depuis plus de vingt ans, nous voulons parler d'Aksakof. Aussi croyons-nous devoir lui laisser la parole, en reproduisant la lettre préface insérée en tête du volume : *Le Pays des Ombres*.

Dans nos prochains numéros nous donnerons la traduction des chapitres les plus caractéristiques de cette *œuvre unique*, pour nous servir de la juste expression du grand défenseur du Spiritisme.

A MADAME D'ESPÉRANCE

MA CHÈRE AMIE,

Vous avez eu la gracieuseté de m'envoyer les épreuves de votre livre, en me demandant de vous en dire mon opinion. C'est avec plaisir que je me rends à votre requête. La tâche que vous vous étiez imposée était pleine de difficultés; cependant c'est avec un succès complet que vous êtes arrivée au but que vous vous proposiez. Le danger qu'il fallait éviter était de dire *trop* ou *trop peu*.

En disant trop vous risquiez de vous enchevêtrer dans de tels détails, qu'il vous eût fallu dix volumes et même plus, pour donner un récit complet des faits de votre médiumnité ; encore après tout eût-il été considéré comme une apologie. En disant trop peu vous seriez restée obscure. Vous avez su garder le juste milieu et, ce qui est essentiel, vous produisez une impression nette, profonde et surtout excellente. Il est possible, cependant, que tous ne vous comprennent pas, mais je ne parle que pour moi seul. Comme j'ai, pendant plus de vingt ans, suivi votre carrière de médium dans tous ses détails, je puis vous comprendre mieux que bien d'autres.

Douée depuis la naissance du don fatal de la sensibilité vous êtes devenue, *médium* malgré vous. Poussée uniquement par le sentiment du devoir envers la vérité, vous n'avez pu refuser votre aide à ceux qui désiraient vivement pro-

gresser dans cette étude à laquelle vous vous êtes intéressée chaque jour davantage. Vous n'avez pas tardé à obtenir les phénomènes les plus remarquables et et vous avez été ravie à l'idée de posséder des preuves palpables de l'éclatante vérité de notre immortalité. Quelles consolation pour cette pauvre humanité entourée de ténèbres ! Quel nouveau champ pour la science ! Un esprit missionnaire vous a inspirée et vous vous êtes sentie prête à tous les sacrifices pour faire éclater la réalité de nos relations avec les esprits.

Il y a longtemps déjà, lorsque mes convictions spirites commencèrent à s'établir, je songeais souvent que si j'étais un puissant médium je serais heureux de donner toute ma vie, toutes mes forces et mes facultés pour arriver à prouver à tous et à chacun ce fait, qu'il existe un monde spirituel et qu'il est possible d'entrer en communication avec lui. Je ne suis pas médium, mais heureusement vous l'êtes et vous êtes pénétrée de ces mêmes vues qui m'auraient guidé si j'avais reçu les dons que vous possédez. Votre vie me montre à quels résultats je serais arrivé. Votre carrière est une preuve qu'avec les meilleures intentions et la sincérité la plus absolue, les résultats acquis ne semblent pas en rapport avec les sacrifices que l'on a consentis, les espérances que l'on a conçues et je reste convaincu que je n'eusse pas eu plus de succès que vous. Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que l'on ne sait encore rien sur ces phénomènes, leurs lois et les conditions de leur production. Parce que les idées nouvelles ne s'imposent pas facilement à l'esprit des hommes. Parce que les grands pionniers de la cause sont condamnés à marcher seuls, sans pouvoir trouver ni aide ni conseils chez les autres, qui en réalité n'en savent pas plus qu'eux. Ce n'est donc qu'en tatonnant que l'on trouve la vérité.

Vous avez commencé à être désillusionnée dès le moment même où poussée par *l'esprit missionnaire*, vous avez tenté de faire au premier venu, à tous ceux que vous ne connaissiez pas, la démonstration frappante des communications spirites. Ce fut alors que vous fites une découverte qui faillit faire évanouir tous les plans que vous aviez formés pour la régénération du monde ; c'est que vous vous êtes aperçu que ces mêmes manifestations qui se produisaient si facilement en présence de vos intimes, cessaient d'avoir lieu devant les étrangers, par cette raison qu'elles sont essentiellement sous la dépendance du milieu où on les tente.

Mais votre réveil devint surtout amer, lorsque vous vous êtes engagée sur le chemin glissant des matérialisations où tout n'était encore que mystère. Vous vous étiez adonnée tout entière à ces expériences avec un dévouement vraiment bien méritoire. Puisque vous restiez isolée dans le cabinet, sans être entrancée et avec toute votre lucidité, qu'aviez-vous à craindre ? Celle qui sortait du cabinet ne pouvait être que cette Yolande, que vous-même aviez si souvent vue et touchée ; quoi de plus convainquant et de plus capable de vous donner de la sécurité ? Et cependant, hélas ! un accident imprévu vous précipita du ciel sur la terre.

Vous aviez bien la conviction de rester immobile à votre place, en possession de tous vos sens et néanmoins votre corps se trouva livré à la merci d'une influencs étrangère (1).

(1) Aksakof fait ici allusion à cette scène tragique où un brutal, mort depuis dans une maison d'aliénés, convaincu que Yolande n'était autre que le médium

Vous êtes devenue la victime des mystères de la suggestion. Ces mystères étaient encore à cette époque presque complètement ignorés et dans le cas actuel ils se compliquaient de cette question : D'où pouvait donc émaner la suggestion ? »

Les apparences étaient toutes contre vous. Vous seule pouviez avoir conscience que votre volonté n'était pour rien dans tout cela et que vous étiez écrasée par l'inconnu. Il n'était que trop naturel pour vous de ne pouvoir plus entendre même le nom de spiritisme pendant bien des années.

Dix ans passèrent ainsi et je vous considérais comme définitivement perdue pour la cause. Mais le temps est le grand guérisseur et quelques amis fidèles vous décidèrent à essayer de nouveau.

On organisa une série d'expériences nouvelles pour photographier les formes matérialisées. Splendides résultats d'abord, puis autre amère désillusion. De nouveau l'on vous accusa, lorsque vous aviez conscience de n'avoir agi que pour le bien des autres (1).

C'était la répétition de ce même inconnu que vous n'aviez pas pu résoudre, la conséquence de la même ignorance.

C'est dans ces conjonctures que je vins à Gothenbourg reprendre les expériences de photographie. On n'avait jamais exigé de vous d'accepter aucune des mesures de précaution adoptées envers les médiums professionnels ; néanmoins vous m'avez permis d'en agir avec vous comme avec un imposteur et vous vous êtes soumise à toutes les épreuves auxquelles je pourrais croire nécessaire de recourir. Je puis certifier que vous vous êtes intéressée plus que moi-même à faire jaillir la vérité.

Après une longue série d'expériences et beaucoup de peines nous sommes arrivés à deux conclusions. La première, c'est que malgré votre pleine conscience de rester immobile dans le cabinet, votre corps, ou l'image de votre corps, pouvait être employé en dehors du cabinet par une force mystérieuse. Walter, votre esprit familier, écrivant par votre main, vous annonça même qu'il pourrait arriver que votre corps ne laissât rien de visible dans le cabinet. Cette révélation mit le comble à votre anxiété.

La seconde notion importante qui en ressortit fut qu'il fallait excuser les soup-

---

sorti par fraude du cabinet noir, se précipita sur l'apparition, l'étreignit dans ses bras jusqu'à ce qu'elle eût totalement disparu. On entendit en même temps un grand cri dans le cabinet et on y trouva Mme d'Espérance dans un état pitoyable, en proie aux hémorrhagies pulmonaires les plus graves. On sait aujourd'hui que les médiums ressentent vivement toutes les impressions qui atteignent les apparitions, formées de leur propre substance et restées par un lien fluidique en communication avec la source d'où elles émanent.

(1) Mme d'Espérance ayant consenti à admettre quelques personnes étrangères à une séance de matérialisation, l'une d'elles fit un rapport, le lui soumit et le publia ensuite totalement transfiguré. Il fut reproduit par d'autres journaux et cela souleva contre Mme d'Espérance un énorme scandale auquel elle fit tête jusqu'à ce que son innocence étant reconnue, le calomniateur dut quitter la contrée. Mais Mme d'Espérance eut encore à passer à cette occasion par de longues et dures épreuves.

çons de ceux qui étaient hors du cabinet, car il était évident qu'ils avaient encore bien moins de raisons què vous de croire à la possibilité d'un tel fait.

Tout cela était bien fait pour vous décourager.

De là votre résolution : « S'il est vrai que je prends une part quelconque à la production des formes spirites, je veux le savoir. » Et vous décidez que désormais vous ne resteriez plus derrière le rideau.

C'est dans ces nouvelles conditions que vous avez obtenu les plus magnifiques résultats et que se présenta le cas si remarquable décrit par vous dans le chapitre XXIV, sous le titre : « Suis-je Anna, ou Anna est-elle moi ? (1)

J'avais craint d'abord de vous voir passer cette expérience sous silence et je suis heureux que vous l'ayez reproduite avec tous ses détails. Ce cas est vraiment précieux. Vous avez eu là un dédoublement tangible de l'organisme humain. Ce phénomène est la base même de toutes les matérialisations et a donné lieu à beaucoup de prétendues exposures (Demasquations).

Mais aussi quelles nouvelles perplexités pour vous !

Je me rappelle ce temps, où vous débattant au milieu des doutes les plus poignants, vous m'écriviez : « Toute ma vie n'est-elle qu'une erreur ? Me suis-je fourvoyée ? Ai-je trompé les autres en me trompant moi-même ? Comment pourrai-je réparer tout le mal que j'ai fait ? »

Enfin cette lumière que vous aviez si ardemment sollicitée vous vint du sein de ce monde qui vous entourait depuis votre enfance et pour lequel vous aviez travaillé avec tant de courage et de désintéressement. Vous avez reçu la réponse aux doutes qui vous accablaient et je vois avec bonheur que vous vous êtes remise à l'œuvre.

Dans vos plus récentes expériences de photographie, vous avez réussi à développer une nouvelle phase de votre médiumnité que j'avais toujours considérée comme étant dans vos facultés, mais qui, à l'époque de ma visite à Gothenbourg, n'avait pas été poussée au-delà du cas accidentel, rapporté à la page 389.

Les derniers résultats que vous avez obtenus complètent vos expériences antérieures de matérialisation et concordent avec la magnifique vision qui a dévoilé le mystère à vos yeux. Nous ne *pouvons* voir un esprit et cependant *nous avons besoin* de le voir. Comme nous ne pouvons nous figurer un esprit que sous une forme humaine, aussi *font-ils eux-mêmes* tout ce qu'ils peuvent pour atteindre ce but. C'est ainsi que se produisirent les formes et les figures humaines que vous avez vues et dessinées dans l'obscurité ; telles furent aussi, tout dernièrement, les formes humaines invisibles pour nos yeux, que vous avez photographiées, soit à la lumière du jour, soit à celle du magnésium. Je suis porté à croire que, si vous aviez tenu une séance dans l'obscurité, vous auriez vu aussi ces dernières formes. Telles étaient enfin les formes matérialisées visibles qui furent photographiées à Gothenbourg et dont vous avez donné un spécimen sous le nom de Leila, aux pages 310 et 312. Toutes ont voulu seulement nous donner quelque chose qui tombât sous nos sens. Ces essais nous prouvent seulement que derrière ces formes travaillent des agents spirituels. Mais au début même de notre travail les esprits nous avaient dit qu'il ne fallait pas prendre ces formes pour la représentation de la réalité.

(1) Nous publierons dans un prochain numéro la traduction de ce chapitre d'un intérêt saisissant et d'une importance considérable.

Si vous continuez dans cette voie et si vous arrivez à vous rendre maîtresse des conditions de production des phénomènes, il n'est pas possible de prévoir où vous vous arrêterez, ni quels excellents résultats vous êtes en droit d'en attendre.

Telles sont, ma chère amie, les réflexions que me suscite la lecture de votre livre. Il est unique en son genre. On n'y trouve point les aveux d'un médium qui se rétracte ou se défend, mais l'histoire sincère et attristée des désappointements d'un esprit aimant, cherchant la vérité et livré à la merci de forces inconnues encore mais laissant entrevoir de grands résultats.

Quittant le monde des *Ombres*, je vous crie : « En avant ! En avant ! *Fais ce que dois, advienne que pourra !* (en français dans le texte). » Ceci est un bon guide pour vous. Je ne pourrai voir le prochain couronnement de votre œuvre, mais votre mission, j'en suis sûr, est bien loin d'être terminée. Quelque jour vous rencontrerez votre Crookes, qui comprendra la nature délicate de votre médiumnité et comment vous devez cultiver et développer vos facultés psychiques si multiples, pour le plus grand bien de la science et de l'humanité.

Croyez-moi bien tout à vous

A. AKSAKOF.

Repiofka, (Russie) le 5/17 septembre 1897.

Pour paraître prochainement :

A PROPOS D'EUSAPIA PALADINO

LES SÉANCES DE MONTFORT L'AMAURY

(25-28 juillet 1897)

PAR GUILLAUME DE FONTENAY

Comptes-rendus, photographies, témoignages et commentaires. Cet ouvrage est publié par la Société d'éditions scientifiques, 4 rue Antoine Dubois. Nous ferons un compte-rendu de cet intéressant travail aussitôt que le volume nous sera parvenu.

Echos

Le comité de propagande et celui de la Fédération Spirite universelle, ont résolu de célébrer cette année le cinquantenaire de la vulgarisation du Spiritisme dans le monde. Pour commémorer cette grande date, les spirites parisiens veulent faire une manifestation solennelle qui obligera le public à s'occuper de nos idées, et toutes les mesures seront prises pour donner le plus d'éclat possible à cette cérémonie. Une souscription est ouverte dès maintenant et nous espérons que le concours de tous les spirites sera acquis à cette œuvre de justice dont l'objet est d'honorer les vaillants pionniers de la vérité qui ont eu le courage, malgré les haines et les persécutions, de proclamer la communication entre les vivants et les morts. Ils ont affranchi ainsi l'esprit humain des énervantes négations du matérialisme et des affirmations dogmatiques des religions. Les souscriptions sont reçues au siège de la fédération, 55 rue du Château-d'eau.

*
* *

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que M. G. Delanne est chargé de représenter le comité de propagande et la fédération spirite universelle au Congrès de Londres, qui aura lieu au mois de juin prochain.

*
* *

Suivant une tradition suivie depuis vingt-huit années déjà, les Spirites se réuniront à 2 heures, le 3 avril prochain, au père Lachaise, pour fêter l'anniversaire de la réincarnation d'Allan Kardec. Des discours seront prononcés sur la tombe. Un banquet aura lieu à 7 heures précises, dans les salons du restaurant Tavernier aîné, 142 et 145 Galerie de Valois au Palais-Royal. Le prix de la cotisation est fixé à 3 fr. 50. Cette fête intime se terminera par une soirée musicale et littéraire, qui réunira dans une fraternelle sympathie tous les membres de la grande famille spirite. On trouvera des cartes chez tous les chefs de groupe parisiens.

*
* *

M. le Dr Baraduc a fait, le 24 février dernier, une conférence très réussie à la Société de l'*Alliance des Savants et des Philanthropes*, dont les séances ont lieu à la mairie de la rue Drouot. Nous avons vu les projections de plus de soixante clichés reproduisant les effluves humains, obtenus *à distance* et *sans contact*, par de nombreux expérimentateurs. Ces résultats mettent absolument hors de doute l'action que l'homme peut produire sur la plaque sensible. Malgré les attaques passionnées dont ces phénomènes ont été la cause, il est certain aujourd'hui que dans les conditions où M. le Dr Baraduc s'est placé, il est tout à fait impossible d'attribuer la réduction des sels d'argent à l'action de la chaleur; or, avec ce mode opératoire, l'électricité ou la lumière ne pouvant être invoquées comme cause de ces actions sur la plaque sensible, il en résulte qu'elles sont dues incontestablement à la force qui émane de l'organisme humain. C'est la confirmation absolue des travaux des anciens magnétiseurs, des recherches du baron de Reichenbach, de M. de Rochas et d'une légion de chercheurs parmi lesquels le commandant Tégrad, tient une des premières places. L'assemblée a témoigné par des applaudissements enthousiastes du plaisir qu'elle éprouvait à voir ces curieuses effluviographies, si bien et si savamment commentées par le sympathique conférencier.

Revue de la Presse Allemande

Une attestation officielle de faits attribués a un revenant

Les *Psychische studien* de janvier et de Février consacrent plusieurs articles à un fait surprenant qui a ému dernièrement les habitants de Hienadowka, petit village de Galicie. — Les phénomènes dont un compte-rendu officiel a été fait par les autorités envoyées sur les lieux, se présentaient dans l'habitation d'un paysan et semblaient être provoqués par la présence de sa fille âgée de 13 ans.

Cette dernière qui en était la cause inconsciente et involontaire, en était en même temps la victime.

Voici, en effet, le spectacle singulier auquel assistèrent, à différentes reprises, une foule de témoins au commencement de décembre 1897.

Des pierres, de l'eau, du sable, des objets quelconques se trouvant dans les environs, étaient jetés aux côtés ou sur la tête de la jeune Anna, sans que l'on put comprendre par quels moyens ils étaient ainsi mis en mouvement. Dans un coin de la cuisine se trouvaient amoncelés des légumes de toutes sortes ; ces légumes : navets, carottes, pommes de terre, étaient lancés dans la pièce par la force mystérieuse et venaient frapper les assistants avec une telle violence que plusieurs d'entre eux et la fillette elle-même, se plaignaient des bosses que ces projectiles leur faisaient. Le malheureux paysan, après avoir eu recours au pasteur impuissant à faire cesser le désordre, demanda la gendarmerie qui ne fut pas plus habile : ces faits extraordinaires furent constatés mais non expliqués. Leur caractère étrange semblait au contraire augmenter. C'est ainsi qu'après avoir jeté les uns contre les autres, et jusque dans la cour, des objets de toutes sortes, ou en avoir sans trève bombardé les assistants, la force mystérieuse, comme mue par une intelligence, se mit à répondre aux réflexions des spectateurs en dirigeant les coups suivant leur désir. — Pendant la nuit et dans l'obscurité, la petite fille est frappée, jetée hors de sa couche, et, morte de frayeur, réclame à grands cris la lumière ; elle ne trouve un peu de repos qu'autant que celle-ci brûle jusqu'au jour. — Enfin, la déclaration du vicaire est à citer : Il avoue, que muni du goupillon et de l'eau bénite, il a fait faire l'obscurité complète dans la chambre, et s'est mis en devoir de prononcer les prières de l'exorcisme afin de chasser le mauvais esprit. Il commençait à peine qu'il se vit lui-même en butte aux projectiles lancées par la force inconnue, et cela d'une manière telle qu'il dut s'enfuir.

Les *navets volants,* ajoute le narrateur, après avoir tenu tête à la gendarmerie mettaient le vicaire en fuite ! Il fut convenu dans le village que la petite Anna était possédée par le diable, pendant que le pasteur déclarait que c'était là l'œuvre d'une puissance surnaturelle. — Est-il raisonnable, conclut-il, d'expliquer ces faits par la théorie de l'inconscient, de la conscience intérieure chère aux animistes ! Mais qui ne voit combien il paraît difficile d'attribuer au médium lui-même un genre de phénomène dont il est la victime ? — Seul l'orgueil uni au mauvais vouloir, et plus encore l'impuissance méprisante de *connaître,* empêchent la plupart des hommes d'accepter l'hypothèse de l'au-delà et des êtres qui le peuplent.

M. Handrich de Brooklyn revient sur la question de matérialisations de formes en dehors du cabinet, c'est-à-dire dans la proximité immédiate des assistants.

En relation continuelle avec un grand nombre de chercheurs et de médiums, M. Handrich est lui-même un ardent défenseur et un zélé propagateur de la cause spirite en Amérique. Il répète que, dans certaines séances privées, il a constaté la dématérialisation complète de plusieurs formes. L'une d'elle avait placé sa main dans celle de l'un des spectateurs, et on la vit positivement dans cette dernière. D'autres fois les fantômes disparaissaient en un clin d'œil dans le tapis ; la tête n'était presque plus visible qu'on entendait encore ces ombres murmurer : « There is no death » (Il n'y a pas de mort). Puis tout disparaissait ou du moins devenait invisible pour les assistants.

C'est avec l'aide d'une dame, excellent sujet à matérialisation, que M. Handrich

a constaté les phénomènes les plus surprenants. Parmi les circonstances qui chassent à jamais les derniers nuages du doute, la présence simultanée du médium et de formes que l'on voit arriver les unes apres les autres, quelquefois deux par deux hors du cabinet, semble plus que toute autre concluante. Mais de semblables preuves ne sont produites qu'au détriment du médium, qui après ces séances demeure des journées entières dans un état d'épuisement complet ; et c'est pourquoi les médiums professionnels ont souvent recours à divers subterfuges pour obvier au manque de vitalité résultant fatalement de la fréquence des séances. Mais l'observateur éclairé comprend et connaît la valeur de ces stratagèmes. Il sait qu'ils sont impuissants à créer un phénomène ; que celui-ci est seulement amplifié par eux, et c'est pourquoi conclut M. Handrich, la prétendue confusion dont on a voulu à ce propos couvrir certains médiums sera toujours impuissante à détruire ou à ébranler sérieusement la théorie spirite.

« *Shadow Land or Light from the Other side* ». *Le royaume des ombres ou la lumière de l'au-delà*. Tel est le titre du livre que vient de publier madame d'Espérance. Le volume qui contient une préface d'Aksakof est le récit de la vie de l'auteur et du développement graduel de sa médiumnité.

THÉCLA.

Revue de la Presse

EN LANGUE FRANÇAISE



La Fronde

publie, sous le pseudonyme de Thécla, une série d'articles très intéressants sur le *Spiritisme scientifique*. L'auteur, dans un style sobre et clair, décrit fidèlement les phénomènes de bi-corporéité qui démontrent absolument que l'âme est différente du corps. Les recherches des anciens et les travaux des savants modernes sont exposés avec une netteté qui ne laisse aucune place aux objections. Nous saluons avec plaisir ce nouveau défenseur de notre cause qui répand nos idées dans le grand public, avec une intelligence et un bonheur d'expression qui font autant d'honneur à son talent d'écrivain qu'à la solidité de ses arguments.

Les Annales des Sciences psychiques

contiennent le très intéressant récit des expériences de M. Rouillon, professeur au lycée de Limoges. Cet expérimentateur, en compagnie de deux de ses amis, a obtenu de l'écriture directe entre deux ardoises vissées. Dans une autre circonstance, en sa présence, une croix d'environ dix centimètres a été tracée à l'encre sur une glace, alors que personne n'avait pénétré dans l'appartement. Ces faits ne font que confirmer les témoignages excessivement nombreux que l'on possède sur ce genre de phénomènes. Il résulte du rapport de la commission, nommée par l'académie des sciences et lettres de Montpellier, que les mots tracés sur un carton, qui devaient être lus par le sujet du Dr Ferroul étaient entourés par DIX HUIT enveloppes différentes ! Nos lecteurs se souviennent que dans l'expérience qui a

réussi, la phrase du Dr Grasset était simplement enveloppée de papier d'étain et mise sous enveloppe. On comprend facilement que les conditions étant si différentes, il n'est pas étrange que la seconde tentative se soit terminée par un demi-insuccès.

Le même numéro contient la fin du travail de M. Podmore sur les maisons hantées. L'auteur conclut que puisque parfois des fraudes ont été constatées, il est admissible que toutes les manifestations puissent avoir la même cause. Nous pensons que c'est une généralisation beaucoup trop absolue et que, même dans les exemples cités, il est tels phénomènes qu'aucun des assistants n'aurait pu produire. Une importante étude est consacrée par M. Erny au livre de Mme d'Espérance dont nous avons parlé plus haut.

La Tribune psychique

publie un bon article de M. le Dr Moutin au sujet des expériences de Narbonne. Il fait observer que le sujet somnanbulique est un instrument d'une délicatesse extrême, qu'un rien peut troubler. Pour obtenir des expériences comparables, il faut que le sujet soit dans des conditions identiques, ce qui est très difficile à réaliser. D'ailleurs le bon vouloir des commissaires est très suspect puisque nous savons qu'ils ont tout fait pour rendre l'épreuve impossible à réaliser.

Notre collaborateur, M. le Dr Dusart, publie un chapitre des mémoires de Mme d'Espérance. C'est celui dans lequel le médium raconte que la table lui révéla exactement où se trouvait son père, alors que tout le monde ignorait le lieu de sa résidence à ce moment. A lire aussi la suite de la belle étude sur *L'évolution Animique,* le dernier ouvrage de notre rédacteur en chef.

La Revue Spirite

continue la publication des réflexions philosophiques de M. Leymarie. M. Moutonnier fait la biographie des apôtres du Spiritisme aux Etats-Unis et particulièrement du Dr Frédérick L. H. Willis. M. Bosc continue son étude sur *Le livre des morts* qui contient les croyances des anciens Egyptiens sur la vie future. Notre collaborateur, M. de Kronhelm, rapporte le fait que les décisions du premier concile de Nicée furent signées et approuvées par les évêques Chrysantus et Mysonius, bien qu'ils fussent morts et enterrés depuis quelques jours. C'est en mettant sur leur tombe le volume contenant les décisions du concile qu'on retrouva, le lendemain, leur signature apposée au bas du document. On voit que l'écriture directe ne date pas d'aujourd'hui. En réponse à notre ami M. Bouvery, les membres du Comité de surveillance de la Société de librairie spirite, déclarent qu'ils publieront un mémoire explicatif. Ils ajoutent 1° que la Société a été très bien gérée par M. Leymarie puisque la propriété de Mme Allan Kardec, estimée deux cents mille francs à sa mort, a doublé de valeur, puis 2° que jamais les actionnaires n'ont touché ni intérêts ni dividendes ! Si l'on tient compte du développement du Spiritisme en France, il est sûr que la vente des œuvres du maître est rénumératrice ; si l'on tient compte des bénéfices de la *Revue,* de la location de la villa Ségur, des ressources diverses que possédait la société après le legs Guérin et des dons volontaires qu'on lui a faits pendant de longues années, cette double affirmation semble contradictoire, et il est malheureux pour le Spiritisme que les frais de gestion aient absorbé totalement de si gros revenus.

Signalons le cas très curieux d'un enfant de *trois ans* qui enseigne la morale et prêche comme pourrait le faire un prêtre. Des savants prétendent qu'il y a là un

cas de développement mental soudain, ce qui ne veut rien dire. Les Spirites y verront une preuve de plus de la loi de réincarnation. La correspondance entretenue à ce sujet par M. P. Bleche prouve que le fait est véridique.

Le Phare de Normandie

nous donne la suite des intéressantes communications du groupe Vauvenargues. On peut voir dans notre dernier numéro que certains Esprits conservent dans l'espace les idées qu'ils professaient sur la terre. Cette fois, c'est un religieux qui croit que la terre finira par le feu. Nous savons *maintenant* que les comètes sont sans action physique sur notre monde, puisque la comète de Lexell, en 1770, se jeta dans les satellites de Jupiter sans causer de perturbation dans leur marche, et apparemment dans leur constitution. D'ailleurs, ce sont des masses de matière si diluée que les plus considérables, condensées à leur centre, ne pèseraient qu'un nombre très petit de kilogrammes et leur action mécanique serait tout à fait inappréciable sur une planète du volume de la terre.

Le Spiritualisme moderne

par la plume d'Albin Valabrègue étudie la question sociale. L'auteur croit qu'il aut au plus vite donner au peuple un nouvel idéal religieux faute duquel nous marchons aux pires catastrophes. Sans le frein moral d'une conviction profonde « il n'y aurait pas de force humaine qui pourrait arrêter la foule déchaînée, et aucun des crimes, aucun des bouleversements, aucune des persécutions dont l'histoire du passé est remplie, n'arriverait à égaler l'épouvantable désastre qui désolerait la terre. Souvenez-vous bien que vous êtes perdus si, sur la tombe définitivement close de la Religion, on ne voit pas se dresser la statue colossale de la solidarité. »

La Paix universelle

dans son n° du 16 février donne une large place aux études celtiques. C'est d'abord l'article de Léon Denis que nous reproduisons, puis des réflexions du Dr Adam sur le réveil des traditions de nos aïeux. Parmi les écrivains qui ont collaboré à ce renouveau dans notre siècle, l'auteur cite Ad. Pictet, Jean Reynaud, Dumesnil, Lady Guest, Lavillemarqué, Emile Souvestre, etc. Il nous semble qu'un nom illustre est omis, c'est celui d'André Pezzani qui, dans son livre *Falkir*, a donné l'essence de la doctrine des druides et rénové ces passionnantes recherches, il y a trente ans déjà.

Sous le titre d'*Etudes d'occultisme et de psychisme*, M. A. Erny présente des objections à la théorie de la réincarnation. Il est vrai qu'il admet que le progrès se fait cependant par des évolutions successives, mais pas sur la terre, sur d'autres mondes de l'espace. C'est une opinion comme une autre, mais qui ne s'appuie sur aucune démonstration. On peut objecter à cette manière de voir qu'il y a des faits probants qui coupent court à ces imaginations fantaisistes. L'auteur, au lieu de lire sur le spiritisme des ouvrages étrangers, aurait bien fait de se tenir au courant de la littérature française, il y aurait trouvé la réfutation de ses théories par le raisonnement et par les faits.

Le progrès Spirite

publie la traduction d'un article de l'*Union Kadiciste de catalogue*. Il reproduit ensuite des communications empruntées à l'*Evangile selon le Spiritisme* d'Allan Kardec. Dans les concordances entre les arcanes de Swedenborg avec la doctrine spirite, l'auteur essaie de montrer qu'il n'y a pas de divergence absolue entre nos

doctrines et les enseignements du grand Voyant, Cependant, il faut avouer que, parfois, il y a entre l'esprit de ces révélations et notre philosophie des divergences notables mais qui tiennent évidemment à la différence des époques où ces révélations ont été faites.

Le Moniteur spirite et magnétique

par la plume de son directeur M. Martin, réfute l'article de M. Erny sur la réincarnation. Il conclut en disant « que M. Erny discute sérieusement la question de la réincarnation et ne se contente pas de simples négations sans preuves. » M. Bouvéry consacre un article au Dr Gérard qui fut un des meilleurs apôtres de la science magnétique. « De cette grande et fructueuse *victoire* que fut le Congrès de 1889, dit-il, et qui marquera dans l'histoire de la Science, il est bon de ne pas oublier que le Docteur Gérard pouvait à bon droit en revendiquer une des meilleures parts. Magnétiseurs, ne l'oubliez jamais. »

Le *Moniteur* rapporte, d'après le *Borderland*, le cas de dédoublement de M. P. O'Connor, député à la chambre des communes, qui fut vu à une séance du Parlement, alors qu'en réalité il était fort loin de Londres, puisqu'il voyageait en ce moment en Irlande, sur la route qui conduit de Dublin à Atlone.

La Vie d'Outre-Tombe

profite des récentes agitations qui ont eu lieu en France pour prêcher la doctrine de la fraternité. M. Fritz montre que la loi des réincarnations, combinée avec la justice immanente, condamne les fauteurs de désordre à supporter plus tard, dans d'autres vies, les tourments qu'ils auront fait endurer aux autres. Il est clair que si nos idées étaient fortement ancrées dans le cœur des foules, il serait impossible de déchaîner ces passions haineuses qui vont jusqu'au crime. C'est notre devoir de faire tous nos efforts pour que notre doctrine vienne apporter la paix et la concorde au milieu des partis et faire respecter le sentiment de la fraternité, sans lequel les sociétés ne sauraient se développer librement.

Le Messager

M. Gardy, l'auteur si apprécié de *Cherchons*, analyse un article du *Light* du 15 janvier, d'après lequel l'organe anglais constate que les spiritualistes sont profondément divisés sur la question de la réincarnation et que l'*Aliance spiritualiste* de Londres, bien qu'admettant toutes les opinions, n'est pas favorable à celle des vies successives sur la terre. Cette déclaration prouve que cette grande vérité fait son chemin dans le monde, car il y a vingt-cinq ans, on aurait à peine trouvé quelques rares partisans de cette idée dans toute la Grande-Bretagne. Nous croyons que c'est justement à cause de la loi de réincarnation que les Français d'aujourd'hui admettent facilement la palingénésie, car ce sont, en grande partie, les âmes d'anciens Gaulois qui vivent de nos jours et qui reconnaissent, intuitivement dans cette doctrine, celle qui leur fut prêchée jadis dans les forêts profondes, par les Bardes et les Druides.

A signaler aussi un cas de communication auditive du musicien Chrétien Urhan qui entendit une voix lui chanter un air ; il le publia sous le titre *transcription*, pour bien montrer que l'inspiration lui était venue d'une manière tout à fait anormale et qu'il ne faisait que répéter ce qu'il avait entendu. M. Legouvé, qui rapporte le fait, dit que la sincérité de la foi, la charité et l'austérité de la vie de cet artiste, ne permettent pas de mettre en doute son témoignage.

L'Initiation

publié une étude très claire de Papus sur la théorie physiologique des différents sommeils. Cet article est illustré par des schémas qui montrent la direction de l'activité nerveuse pendant la veille et le sommeil. C'est par la prédominance du système nerveux inconscient que l'organisme répare ses pertes, mais lorsqu'il reste un excès de force disponible, ce surplus monte par *bouffées* à l'esprit et y détermine les rêves inférieurs ou de cause organique. Quant au sommeil provoqué, il serait dû d'abord à un appel progressif ou violent de force nerveuse vers les centres inconscients, puis à un reflux lent de cette force vers les centres conscients.

Nous remarquons aussi le très intéressant cours de *Mystique* fait par Sédir à la faculté des sciences hermétiques de Paris ainsi qu'un article de M. Duplantier, très documenté, sur la *Lucidité ou double vue*. Signalons les expériences de M. François avec la jeune Renée Sabourault, qui est obsédée par plusieurs Esprits de bas étage.

L'Hyperchimie

toujours intéressante, publie le portrait de Mme de Thèbes la célèbre chiromancienne. M Jollivet Castelot continue son précis d'histoire générale de l'Alchimie. Cette fois, il nous raconte les vies d'Arnaud de Villeneuve, de Raymond Lulle, du pape Jean XXII et de Nicolas Flammel. Nous approuvons aussi pleinement la réponse de M. Clavenad au sujet de la propagation de l'Hermétisme populaire. Ce savant est d'avis que la lumière ne doit pas être mise sous le boisseau et que l'erreur des anciens Temples a été de voiler la vérité. On ne saurait mieux dire, et le Spiritisme a suivi cette voie qui lui a donné son succès sans précédent dans le monde.

L'Echo du Merveilleux

étudie la baguette divinatoire. M. Gaston Méry cite les travaux de l'abbé Paramelle, de Papus, de l'abbé Caudéran, de M. Bonnaud Diaz et de M. Probst. Notre avis est que l'objet qu'on tient à la main est assez indifférent. Ce qui importe c'est d'avoir un périsprit capable de ressentir l'influence des émanations fluidiques de l'eau et des métaux, c'est un sens très-développé chez certains individus et à l'état latent chez les autres.

M. Ch. Chauliac rapporte un cas de dégagement de l'âme pendant le sommeil, qui lui est personnel. Il a vu une certaine nuit, en rêve, que des voleurs déménageaient sa maison de campagne. L'impression de réalité fut si vive qu'il se souvint parfaitement de certaines particularités. Le lendemain, quelle ne fut pas sa stupéfaction en trouvant son chalet dévasté, et précisément comme il l'avait si bien vu en rêve.

L'Ange de Mlle Couesdon continue ses pronostics sinistres, il n'est question que de fièvres, de secousses de tremblements de terre, de maisons effondrées etc, etc. Heureusement que si elle est aussi bien inspirée pour cela que pour ce qui concernait M. Félix Faure, nous pouvons dormir tranquilles.

La *Revue de la Presse* est toujours intéressante et bien faite.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au mois prochain l'analyse de la *Curiosité, La Résurrection L'Idée théosophique, La Radiographie, la Revue des Revues.*

Nous n'avons pas reçu ce mois l'*Humanité intégrale*, ni *la Lumière*.



Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1[er] mai au 1[er] novembre (occultisme).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie, 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Sutdien, monatliche Zeitschrift, Direct[r] Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race S[t], par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9. Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 2. Duke. Street. London (Angleterre).

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2[a], Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, D[r] E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

3e ANNÉE. — No 10 AVRIL 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

Alex Lagé

VIENT DE PARAITRE

L'évolution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix.................................... 3 50

SOMMAIRE

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue, qui l'envoie franco de port *à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.*

Etude sur l'Enregistrement
DES EFFLUVES HUMAINS



Les polémiques, plutôt acerbes, dont les photographies d'effluves ont été l'objet, ne sont que de minimes épisodes de cette lutte séculaire que soutiennent les routiniers contre toutes les idées nouvelles qui ont le tort de se produire en dehors des laboratoires patentés. La science d'aujourd'hui se compose des théories qui étaient bafouées hier. Les novateurs, les pionniers sont en butte aux sacarsmes et aux railleries de tous les hommes arriérés, incapables de comprendre que l'évolution de l'esprit humain doit nécessairement ouvrir sans cesse des horizons nouveaux, à mesure que nous pénétrons plus profondément dans l'étude des lois naturelles.

Il est de notoriété publique que la circulation du sang, la vaccine, le galvanisme, le magnétisme, la chûte des météorites, la navigation à vapeur, l'éclairage au gaz, les chemins de fer, la théorie pastorienne, etc. furent conspuées par tout ce qui se prétendait savant, au moment où ces idées furent énoncées pour la première fois. L'histoire des luttes de tous les précurseurs forme un émouvant martyrologe; c'est seulement à ces esprits d'élite que doit être décerné le nom de savants qui est couramment prostitué à des espèces qui n'en ont jamais été dignes. A toutes les époques, les corps officiels furent encombrés par des médiocrités qui sont bien les adversaires les plus déterminés que l'on puisse trouver de toute idée qui sort de la routine. Fort heureusement, il est des intelligences supérieures qui se rient des anathèmes solennels de tous ces ânes chargés de reliques, et grâce à l'énergie de ces indépendants, la vérité finit par s'établir solidement, malgré les académies.

Autant nous avons d'admiration et de profond respect pour les véritables savants, autant nous méprisons ces individus qui bafouent sans les connaître les phénomènes nouveaux et qui ont pour maxime cette phrase qui sert à les stigmatiser : Je le verrais que je n'y croirais pas.

Une des prétentions les plus ridicules des pédants est de déclarer, sans expérience préalable, qu'un fait nouveau est impossible, sous prétexte qu'il est contraire aux lois naturelles, comme si la nature n'avait plus pour eux de mystères. C'est là un état d'esprit qui se rencontre malheureusement chez un grand nombre d'hommes instruits et qui est la cause

de la difficulté que les idées nouvelles ont à s'implanter. Cependant il est bien avéré que les recherches, même les plus précises des savants, présentent toujours un certain aléa et que l'on n'est jamais bien sûr qu'elles nous fassent connaître tous les éléments qui entrent dans la complexité des phénomènes naturels. Voyez, par exemple, les analyses si nombreuses, si précises et si multipliées qui ont été faites sur la composition de l'air atmosphérique, elles n'ont pas révélé à Dumas et Boussingault, pas plus d'ailleurs qu'à une légion de chercheurs, l'existence de l'argon qui en a fait cependant partie de tout temps. Le domaine des possibilités est illimité, puisque, suivant un mot célèbre « celui qui, en dehors des mathématiques pures prononce le mot impossible, manque de prudence. » N'aurait-il pas été traité de fou celui qui, il y a 25 ans, aurait annoncé que la voix humaine pourrait être reproduite exactement à des centaines de lieues de distance ? Mais combien plus fantastique encore aurait paru l'affirmation qu'il nous serait possible de savoir, avec certitude, de quels éléments sont formées les étoiles, ces soleils lointains qui brillent dans la nuit de l'espace. L'analyse spectrale a réalisé ce prodige et les découvertes qui ont lieu tous les jours nous permettent de croire que bien d'autres merveilles seront réalisées. C'est d'hier seulement que nous avons la possibilité scientifique de voir à travers les corps opaques et Dieu sait si le même phénomène, obtenu par l'intermédiaire des somnambules, a servi de plastron à nos esprits forts. C'est encouragés par les considérations précédentes que les spirites ne craignent pas de se lancer dans les voies nouvelles. L'étude de l'être humain, pendant son existence terrestre ou après la mort, nous fera connaître bien des particularités ignorées jusqu'alors ; il n'est pas douteux que nous n'arrivions à établir que l'activité de l'âme n'est pas limitée à la périphérie du corps, mais qu'elle peut s'exercer parfois à des distances considérables de son organisme.

Il y a beau temps que les magnétiseurs ont démontré que l'influence de la volonté peut se manifester à travers cloisons et murailles. Le baron Du Potet en 1820, dans des expériences faites à l'Hôtel-Dieu sous la surveillance du Dr Récamier, endormit Mlle Sanson qui ignorait sa présence et en était séparée par deux chambres. Le Dr Husson constate dans son rapport à l'Académie, lu en 1831, que le Dr Foissac endormait Cazot sans se trouver dans le même local et sans que ce sujet pût soupçonner son action, ce qui enlève toute idée d'une suggestion provoquant le sommeil. Mais l'aveuglement et le préjugé contre le magnétisme étaient tels que ces observations, ainsi que celles de Lafontaine, Ricard, Teste, etc., restèrent lettre morte pour le monde savant. Aujourd'hui encore, malgré les travaux récents de MM. Gibert, Janet, Ch. Richet, Ochorowicz, Moutin,

Regnault, Boirac et Paul Joire, il se trouve encore des ignares qui ricanent au seul mot de fluide humain, et lèvent vers le ciel des bras désespérés, lorsqu'ils entendent prononcer ce nom exécré. Malgré ces indignations plus ou moins sincères et les accusations de surnaturel qui ne manquent pas d'accompagner ces critiques, il nous paraît que puisqu'un magnétiseur peut produire des modifications physiologiques dans l'organisme d'un sujet qui est séparé de lui par une grande distance, il faut que *quelque chose* sorte du magnétiseur pour aller au sujet, et ce quelque chose est précisément une forme de l'énergie qu'il s'agit d'étudier scientifiquement.

Aujourd'hui que les expériences de Herz ont montré la possibilité de donner à l'électricité un mouvement ondulatoire qui lui permet de se propager dans l'espace, sans conducteur matériel, nous voyons la photographie sans fil devenir une réalité et des mouvements identiques se produire entre deux postes que rien ne réunit. L'analogie entre ces effets et ceux du magnétisme est très grande. Magnétiseur et sujet sont des appareils semblables qui peuvent vibrer à l'unisson lorsque les ondes qui émanent de l'un d'eux vont ébranler l'autre.

Cette relation sympathique, que le magnétiseur établit volontairement avec son sujet, peut se réaliser spontanément entre des êtres qui sont unis par les liens de l'affection ; nous sommes alors en présence des phénomènes que l'on a nommés télépathiques. Encore une nouveauté qui fait frémir les bonzes officiels, mais qu'il n'est plus possible de récuser après les deux mille observations si soigneusement contrôlées par les sagaces observateurs de la Société de Recherches psychiques de Londres.

Encore qu'il faille faire des réserves sur un certain nombre de ces cas, qui ne peuvent se comprendre par une pure et simple transmission de pensée produisant une hallucination sur le sujet, il n'en est pas moins vrai que, même en admettant simplement l'action de l'opérateur sur le percipient, il faut qu'une force soit sortie du premier pour aller au second et y déterminer l'hallucination. Cette émanation humaine, qui agit sur des êtres vivants pour leur faire exécuter des mouvements variés, étend son pouvoir jusque sur les objets inertes, et il était réservé au spiritisme de donner des preuves expérimentales de cette action.

Robert Hare, professeur à l'Université de Pensylvanie, est le premier qui ait mis en évidence le pouvoir des médiums de provoquer des déplacements d'objets, sans contact visible avec l'opérateur. William Crookes vérifia les expériences du savant américain. Il se servit des enregistreurs en usage dans les laboratoires pour obtenir des courbes permettant de

mesurer avec précision l'intensité de cette force. On peut voir dans son ouvrage les fac-simile de ces tracés qui ne laissent aucun doute sur l'émission humaine, pendant les manifestations dites spirites.

Plus récemment encore, dans la série des expériences qui eurent lieu à Milan en 1892 ; à Naples et à Varsovie, en 1893 ; à Carquerame, en 1894 ; à l'Agnélas, et l'année dernière à Paris, en compagnie d'Eusapia Paladino, il a été bien établi que les phénomènes étaient d'autant plus intenses que l'émission fluidique du médium était plus considérable. On a pu constater parfois qu'au moment où un déplacement d'objet allait avoir lieu, une « sorte de courant froid s'échappait des cheveux du médium, semblable à celui que l'on ressent près d'une machine électrostatique à influence (1). » Dans une autre circonstance, *en pleine lumière*, le plateau d'un pèse-lettre s'est abaissé à plusieurs reprises, en suivant le mouvement des mains d'Eusapia, qui étaient à trois ou quatre centimètres au moins de l'appareil (2).

Ces résulats sont de la plus haute importance au point de vue scientifique, car ils établissent clairement que ces phénomènes n'ont rien de surnaturel. Lorsque l'on constate qu'une table se soulève sans contact, ce n'est pas un miracle qui s'accomplit ; les lois de la nature ne sont pas violées ; il a fallu pour produire ce déplacement dépenser une certaine somme d'énergie pour vaincre l'action de la gravitation, et c'est l'organisme du médium qui a été la source de cette force. La seule nouveauté, c'est que la force a été employée en dehors des procédés habituels.

Quelle est donc la nature de cette force qui s'extériorise ? Écoutons l'opinion du grand savant anglais William Crookes sur ce sujet : « Dans la ferme conviction où j'étais qu'un genre de force ne pouvait se manifester sans la dépense correspondante de quelque autre genre de force, j'ai vainement cherché pendant longtemps la nature de la force ou du pouvoir employé pour produire ces résultats. Mais maintenant que j'ai pu observer davantage M. Home, je crois découvrir ce que cette force physique emploie pour se développer. En me servant des termes de *force vitale, d'énergie nerveuse*, je sais que j'emploie des mots qui, pour bien des investigateurs, prêtent à des significations différentes ; mais après avoir été témoin de l'état pénible de prostration nerveuse et corporelle dans laquelle quelques-unes de ces expériences ont laissé M. Home, après l'avoir vu dans un état de défaillance presque complète, étendu sur le plancher, pâle et sans voix, je puis à peine douter que l'émission de la *force psychique* ne soit

(1) De Rochas. Extériorisation de la motricité, page 279.

(2) De Rochas. Extériorisation de la motricité, page 311.

accompagnée d'un épuisement correspondant de la force vitale. » (1)

Cette fatigue qui suit les manifestations médianimiques est un fait bien constaté. Tous les expérimentateurs sont unanimes à le reconnaître. Voici ce que rapporte M. Aksakof, après une série d'expériences sur la photographie spirite, faite au moyen de la médiumnité d'Eglinton.

« Eglinton demeurait étendu dans son fauteuil, dans une profonde extase. Il était absolument impossible de le faire tenir debout. Nous le portâmes dans la salle à manger, où nous le mîmes dans un fauteuil, près d'une porte ouverte, mais il roula immédiatement sur le parquet et fut pris de convulsions. Il y avait du sang sur ses lèvres ; nous le frottâmes vigoureusement, lui donnant des sels à respirer, etc... Eglinton paya cher son triomphe, car il fut plusieurs jours sans pouvoir se lever (2). » Mêmes constatations furent faites par les savants qui expérimentèrent avec Mme d'Espérance, Slade et dernièrement avec Eusapia Paladino.

Cette fatigue, cette dépression vitale est absolument compréhensible, puisque l'on a soustrait à l'organisme des forces qui servent normalement à l'accomplissement de la vie physiologique. Ce détournement a une répercussion immédiate sur les fonctions vitales ; c'est un surmenage intensif qui peut déterminer de graves désordres physiologiques, lorsqu'il est trop longtemps soutenu. Dans les expériences magnétiques, on constate les mêmes symptômes chez le magnétiseur qui a expérimenté pendant un certain temps. Dans les recherches ordinaires du spiritisme, la déperdition de la force psychique est bien moindre et l'on peut sans danger se livrer à ses pratiques, à la condition que l'on soit en bonne santé.

Les expériences citées plus haut ne laissent aucun doute sur l'extériorisation d'une forme de l'énergie chez les médiums, mais il nous reste à rechercher si, normalement, il est possible de constater l'existence de la force psychique chez tous les individus, autrement dit : de savoir si ce rayonnement est une propriété générale des êtres humains où s'il est une exception, un phénomène pathologique provenant de désordres nerveux chez ceux qui manifestent cette propriété à un haut degré.

M. le Dr Baraduc s'est occupé tout particulièrement de cette question. Au moyen d'un appareil inventé par l'abbé Fortin et modifié par le docteur (le biomètre), il a pu constater que presque tous les individus vivants sont capables de déterminer des mouvements d'une aiguille en cuivre, enfermée sous une cloche de verre (3). Les observations de ce savant chercheur

(1) William Crookes. *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme*, pag. 65 et suivantes.

(2) G. Delanne. *Le phénomène spirite*, page 213.

(3) Dr Baraduc. *La force vitale*.

confirment pleinement celles des expermentations cités plus haut, elles montrent de plus que l'émission de cette force est pour ainsi dire normale chez les individus bien portants. Il faut lire dans l'ouvrage qu'il a consacré au récit de ses expériences, les précautions qui furent employées pour éliminer les causes d'erreurs qui auraient pu être produites par une transmission matérielle de mouvement, par la chaleur ou l'électricité.

Jusqu'alors, nous n'avons constaté scientifiquement que les effets mécaniques produits par la force qui émane de l'organisme, mais il faut dire maintenant que cette force a pu être vue par des somnambules pendant leur sommeil et que l'on possède un très grand nombre de descriptions semblables, faites par des sujets qui ne se connaissaient pas. Il suffit de lire les ouvrages du baron Du Potet, de Lafontaine, de Chardel, de Charpignon, de Teste, de Ricard, de A. Gauthier pour être assuré que cette vision est bien réelle ; elle n'est pas due à la suggestion, puisque certains magnétiseurs incrédules ne furent convaincus ensuite que par les affirmations réitérées de plusieurs de leurs sujets qui ne se connaissaient pas. Le Dr Charpignon rapporte qu'il a fréquemment magnétisé un flacon contenant de l'eau et que, l'ayant mélangé avec d'autres de forme identique, toujours ses sujets désignaient exactement celui qui avait reçu l'influx, car ils le voyaient rempli d'une vapeur lumineuse. « Pour que le phénomène ne fût pas seulement une transmission de pensée, dit-il, ces flacons furent par trois fois magnétisés par d'autres personnes, à mon insu, comme à celui de la somnambule. Cette expérience a toujours donné des résultats positifs. » (1).

En général, les somnambules voient le fluide s'échapper des mains, des yeux, de la bouche du magnétiseur sous forme d'un fluide brillant, — couleur de feu ou un peu bleu, — qui les enveloppe, les envahit et les pénètre en leur procurant des sensations agréables. (2) Malgré l'unanimité des observateurs sur ce point, ces faits ne furent pas plus étudiés par la science que tous ceux qui avaient trait à la vue sans le secours des yeux, ou à la lecture à travers les corps opaques. Tous ces phénomènes étant, *à priori*, jugés impossibles furent dédaignés, et les travaux du baron de Reichenbach qui opérait, non plus avec des somnambules mais avec des personnes éveillées qu'il nomme sensitifs, n'eurent pas plus de succès.

Les sujets sensitifs, tels que Reichenbach les décrit, sont des personnes qui possèdent une hypéresthésie de la vue qui leur permet de voir dans l'obscurité des lueurs qui émanent, non seulement des hommes ou des

(1) Charpignon. *Physiologie, médecine et métaphysique du Magnétisme.* Page 24.

(2) Lafontaine. *L'art de magnétiser.* Page 5.

animaux, mais aussi des cristaux et de certaines substances chimiques. Voici ce que dit le savant Allemand à ce sujet : (1)

« Placez des plantes dans la chambre noire, après quelques heures d'obscurité, le sensitif verra les fleurs sortir des ténèbres et devenir perceptibles, sous forme de nuages gris isolés ; plus tard il se formera des points plus clairs, à la fin chaque fleur deviendra distincte et les formes apparaîtront de plus en plus nettement. Cette lumière sort de la plante elle-même : germes, anthères, pistils, corolles, tige, tout apparaît finement illuminé. Cette lueur qui éclaire ainsi tous les organes est une sorte d'incandescence du plus bel effet. Fixez ensuite l'attention du sensitif sur vos mains : elles auront d'abord une faible ressemblance avec une fumée grise ; ensuite elles ressembleront à une silhouette sur un fond faiblement éclairé, enfin les doigts paraîtront avec leur propre lumière. Il verra à chaque doigt un prolongement luisant qui pourra parfois paraître aussi long que le doigt lui-même. Les yeux, la bouche émettent des rayons lumineux diversement colorés ». Nous arrivons donc à des constatations identiques à celles faites par les somnambules, au moyen de personnes parfaitement éveillées, mais dont la vue a une acuité plus pénétrante que celle des yeux ordinaires. Bien entendu, il en fut pour Reichenbach, malgré son sérieux et la rigueur de sa méthode expérimentale, comme pour les magnétiseurs : on ne voulut pas s'occuper de phénomènes qui n'étaient pas visibles pour tout le monde et l'on conclut à des vues subjectives des sujets, sans réalité positive. Le pauvre précurseur mourut avant d'avoir vu ses travaux réhabilités par de sagaces investigateurs.

Un des esprits les plus ouverts de notre époque est certainement M. de Rochas, administrateur de l'Ecole Polytechnique. Sans souci de la routine officielle, il se lance résolument dans les domaines encore inexplorés où ses recherches ont ouvert des voies nouvelles dans lesquelles s'engagera certainement la science de demain. Désireux de savoir jusqu'à quel point on pouvait ajouter foi aux affirmations de Reichenbach, M. de Rochas résolut de contrôler scientifiquement la réalité des effluves, mais au lieu d'avoir recours à des sensitifs, il employa des sujets hypnotiques placés dans l'état de rapport. En opérant avec Albert L. M. de Rochas agissait sur les yeux de son sujet pour les mettre en état de percevoir les effluves, même en plein jour. Ce pouvoir anormal est dû à un profond changement qui s'exerce dans le fonctionnement physiologique de l'œil. En effet, si on examine à l'ophtalmoscope l'organe de la vision, *on constate que le fond de l'œil présente un phénomène d'éréthisme vasculaire extra physiologique,* et

(1) De Rochas. *Le fluide des magnétiseurs.*

que les vaisseaux sanguins y ont presque triplé de volume (1). Toutes les précautions furent prises pour éviter les chances d'erreurs provenant, soit de suggestions involontaires, soit de supercheries possibles du sujet.

Reichenbach affirme que les aimants émettent au-dessus des poles des lueurs dont les nuances rouges et bleues sont parfaitement discernées par les sensitifs ; M. de Rochas se servit d'un électro-aimant dont le courant pouvait être supprimé ou inversé, à l'insu du sujet. Il contrôla d'abord qu'Albert était de bonne foi, car jamais il n'accusa voir d'effluves lorsque le courant était interrompu. Ensuite il indiqua exactement les changements de nuance des lueurs, toutes les fois que le courant fut inversé, bien que ces changements ne lui aient pas été annoncés. Le contrôle scientifique de l'objectivité des couleurs fut obtenu en utilisant les lois de la réfraction, de la polarisation des effluves étudiées au spectroscope. Laissons un instant la parole à l'éminent chercheur : (2)

1e — Au moyen de l'électro-aimant, nous faisons naître, ou nous supprimons, ou nous intervertissons à volonté, à l'insu du sujet, les pôles magnétiques du noyau de fer doux ; non-seulement les descriptions de l'effluve concordent parfaitement avec ces opérations dans les vingt-deux expériences exécutées, mais le sujet constate même le passage du courant à un moment où l'opérateur croyait l'avoir supprimé. Avec un noyau d'acier, que le sujet ne pouvait cependant pas distinguer du fer doux, des effluves décrits au moment du passage du courant persistent ensuite.

2e — *L'extrémité des doigts* et les pôles d'un aimant puissant, placés devant la fente du spectroscope, donnent lieu à des colorations très nettes. On vérifie que la description de chaque coloration concorde bien avec la position de l'oculaire qui permet seule d'admettre dans le champ la radiation lumineuse correspondante ; on vérifie aussi que le sujet ne voit plus rien dès que, à son insu, on éloigne et l'on détourne de la fente du spectroscope, ce qui est, d'après les descriptions antérieures du sujet, l'emplacement de l'effluve.

3e — L'axe commun de deux Nicols (prismes de spath d'Islande) est dirigé au-dessus des pôles du gros aimant, avec les précautions nécessaires pour que le champ ne contienne rien autre chose qu'un fond sombre, L. voit ce champ éclairé en bleu au dessus du pôle nord et en rouge au dessus du pôle sud. Si l'on fait tourner le polariseur ou l'analyseur, L. décrit très nettement, et sans aucune hésitation, des variations d'intensité de ces lumières, et l'on constate que les positions des maxima et minima décrits

(1) Luys. *Comptes-rendus de la Société de biologie*. Séance du 17 juin 1893.
(2) De Rochas. *Extériorisation de la sensibilité*. Pages 22 et 23.

correspondent bien à celles qui résultent des lois de la polarisation. Si l'appareil est dévié de la direction des pôles, L. ne voit plus rien. Ces expériences, répétées un grand nombre de fois, dans des conditions très variées, ont constamment donné le même résultat.

En présence de ces faits, il n'est plus possible de douter de l'objectivité des effluves et nous constatons que c'est un phénomène naturel, commun à tous les êtres vivants, car, puisque les affirmations de Reichenbach sont exactes sur ce point, il n'y a pas lieu de douter que ce qu'il annonce des plantes et des cristaux ne soit aussi réel. Nous pouvons maintenant répondre à la question de savoir si l'émission fluidique est un phénomène normal, par l'affirmative, et nous ne verrons dans les déperditions extraordinaires faites par les médiums que l'exagération momentanée d'une émission naturelle de force.

Si nous résumons ce que nous avons vu jusqu'alors, il apparaît clairement que l'existence d'une force lumineuse émanant du corps humain est tout à fait indéniable, car elle est prouvée :

1° — Par les recherches de Robert Hare ;
2° — Par les diagrammes obtenus par William Crookes ;
3° — Par l'affirmation unanime des somnambules ;
4° — Par les descriptions des sensitifs de Reichenbach ;
5° — Par les déplacements de l'aiguille du biomètre du Dr Baraduc ;
6° — Par les expériences scientifiques de M. de Rochas.

Que l'on réfléchisse à la masse énorme d'observations, — faites aux époques les plus variées par des hommes de science d'une haute valeur intellectuelle, — que représentent les six ordres de preuves énumérées ici, et l'on arrivera à cette conviction que ceux qui nient ces faits sans discussion, sont purement et simplement des ignorants.

Avant d'arriver à la discussion d'une dernière série de preuves tirées de la photographie des effluves, nous croyons qu'il n'est pas inutile de présenter certaines considérations scientifiques pour expliquer l'origine de cette sorte de phosphorescence organique et de montrer que la luminosité de l'être humain n'est pas un phénomène isolé dans la nature, puisqu'il est permis de le constater chez beaucoup d'êtres organisés, avec un plus ou moins grand degré de développement.

Nous avons vu dans le dernier numéro que toutes les formes de l'énergie qui se manifestent chez les êtres vivants, proviennent des réactions chimiques dont les tissus sont le théâtre, et que la conversion de l'énergie potentielle des réserves en mouvement mécanique, en chaleur, en électricité se produit dans les muscles, dans les nerfs, bref dans tous les tissus vivants, suivant une forme particulière. Rappelons que par le fait

même qu'un nerf, qu'un muscle, qu'une glande, bref qu'un tissu est vivant, ce tissu est le siège des phénomènes inséparables et continus d'assimilation et de désassimilation; or, ces phénomènes chimiques dégagent, en même temps que l'énergie cinétique et la chaleur, une certaine quantité d'électricité qui se manifeste sous forme de courants.

Mais, sont-ce là les seules et uniques transformations que l'on puisse constater ? Jusqu'alors la physiologie n'a pas envisagé la question de savoir si le travail chimique n'aurait pas pour résultat d'engendrer cette forme particulière de l'énergie qu'on nomme la lumière, au moins dans les organismes supérieurs ; nous croyons cependant que cette question est intéressante, car si on peut admettre théoriquement que le corps humain est un foyer duquel émane une lumière spéciale, il ne sera plus étonnant que les sujets magnétiques la perçoivent et que l'on puisse en déceler l'existence au moyen de la plaque photographique, alors même que cette lumière serait invisible à l'œil.

Ce qui nous permet de croire que tout être vivant produit de la lumière, visible ou non, c'est que jamais une forme de l'énergie n'apparaît isolément.

Voici l'avis du célèbre physicien Grove à ce sujet : (1) « En passant en revue toutes les séries de relations entre les diverses forces, nous verrons que dans beaucoup de cas où l'une de ces forces est excitée ou existe, *toutes les autres* sont aussi mises en action. Par exemple, lorsqu'une substance, comme le sulfure d'antimoine est *électrisée* :

« 1° — Elle devient *magnétique*, au moment de l'électrisation, dans des directions à angle droit avec les lignes de force électrique ;

« 2° — Elle devient en même temps *chaude*, à un degré plus ou moins élevé, suivant l'intensité de la force électrique ;

« 3° — Si cette intensité est exaltée au-delà d'une certaine limite, le sulfure devient *lumineux* ou de la lumière est produite ;

« 4° — Il se dilate aussi, et par conséquent il y a production de *mouvement* ;

« 5° — Il se décompose enfin, il y a production *d'action chimique*.

« Ainsi, avec certaines substances, lorsqu'un mode de force est produit, tous les autres sont développés simultanément.

« Avec d'autres substances, *probablement avec toute matière*, quelques-unes des autres forces sont développées toutes les fois que l'une a été excitée ; et elles le seraient toutes, si la matière était d'une condition convenable pour leur développement, ou si nos moyens de la découvrir étaient suffisamment délicats. »

(1) Grove. — *Corrélation des forces*, page 239.

L'illustre physicien anglais a raison ; lorsqu'un mode de l'énergie est produit, tous les autres sont développés simultanément ; c'est la conclusion à laquelle aboutit M. Berthelot, quoiqu'en termes moins formels lorsqu'il dit : « Comme il arrive dans la plupart des transformations des forces naturelles, l'énergie de la lumière ne se transforme pas purement et simplement en énergie chimique, mais elle éprouve à la fois plusieurs transformations distinctes ». (1) Dans tous les tissus qui forment le corps des êtres organisés, l'action chimique qui résulte du fonctionnement vital n'a pas simplement pour effet d'engendrer de la chaleur et de l'électricité, nous croyons qu'elle doit donner lieu au phénomène lumineux qui reste invisible pour l'œil, parce qu'il est le plus souvent masqué par l'intensité nécessaire des autres formes qui apparaissent en même temps. Mais la lumière, si faible qu'en soit l'éclat, n'en existe pas moins, et elle pourra se montrer avec une énergie très grande, si l'individu vivant en éprouve le besoin pour l'entretien de sa vie. La nécessité, dans ce cas comme dans bien d'autres, créée les conditions organiques nécessaires pour son émission en plus grande quantité.

Les poissons qui vivent dans les abîmes de la mer où la lumière ne pénètre plus, produisent eux-mêmes leur éclairage. Les explorations du *Challanger*, du *Travailleur* et du *Talisman* ont démontré, contrairement aux affirmations de la science officielle, que la vie se maintient jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan. A mesure que l'on s'enfonce dans ces régions sous-marines les caractères des êtres vivants se transforment. La plupart possèdent un grand luxe de barbillons, d'appendices effilés, de prolongements parfois plus longs que leur propre corps, organes tactiles qui leur permettent de se diriger dans les abîmes obscurs. Mais les modifications les plus curieuses portent sur les organes visuels.

Les habitants des régions abyssales sont pourvus de très-grands yeux ou n'en ont pas du tout, sauf parfois d'imperceptibles. Mais, dira-t-on, à quoi leur servent-ils dans l'obscurité profonde où ils vivent ? Les yeux ne sont rien sans lumière. Ces êtres étranges peuvent précisément en produire à volonté ; ils s'éclairent eux-mêmes en nageant. De plus, ils sécrètent une sorte de mucus également phosphorescent, qui les entoure comme d'un manchon. Les organes lumineux, en forme de plaque, de tubercules, sont disséminés sur tout le corps, la tête principalement.

Non seulement ils éclairent la route de l'animal, mais ils lui servent encore à le nourrir, en attirant par leur éclat, à portée de sa gueule, d'autres poissons ou d'autres proies.

(1) BERTHELOT. — *Essai de Mécanique chimique*. Tome II, pages 400 à 415

« Il est presque impossible de se figurer le spectacle fantastique que doivent présenter les abîmes ! Au sein de la masse liquide absolument immobile, que n'agite pas la moindre ride, le plus léger frémissement, glissent, sans aucun bruit, comme dans un bain d'huile, vont, viennent, passent, repassent et tournoient, des êtres étranges, aux formes déconcertantes ou grotesques, aux mâchoires disproportionnées, ornées de huppes ou d'antennes, projetant autour d'eux des faisceaux de lumière jaunâtre, et traînant à leur suite une sorte de nimbe phosphorescent, une auréole lactescente... Quel peintre impressionniste inventera jamais pareil tableau ? »

Mais cette propriété d'émettre de la lumière n'est pas réservée aux habitants des grands fonds sous-marins. On la trouve à divers degrés chez les méduses, chez certains mollusques tels que les pholades, et aussi chez quelques crustacés. Il ne faut pas omettre de citer principalement dans cette revue, des infusoires de petites dimensions qui, accumulés dans l'eau des mers en quantité prodigieuse, donnent lieu à cet admirable spectacle connu sous le nom de phosphorescence de la mer. M. Ehremberg qui a étudié la lumière émise par les infusoires et les annélides, lesquels, dans certaines contrées, rendent la mer lumineuse, a vu qu'au microscope la lumière diffuse qui les entoure n'est autre que la réunion de petites étincelles qui partent de tous les points de leurs corps, et particulièrement du corps des annélides. Ces étincelles se succédaient avec une telle rapidité et avaient une telle ressemblance avec celles qu'on observe dans les décharges électriques, que M. Ehremberg a établi un rapprochement entre ces deux ordres de phénomènes. Il pense que la lumière n'est pas due à une sécrétion particulière, mais à un acte spontané de l'animal, et qu'elle se manifeste aussi souvent qu'on l'irrite par des moyens mécaniques ou chimiques, c'est-à-dire en agitant l'eau ou en versant quelques gouttes d'un acide.

Les animaux terrestres lumineux, beaucoup moins nombreux que ceux qui peuplent l'océan, appartiennent presque tous à la classe des insectes. Le lampyre ou ver luisant en offre un exemple bien connu. Dans nos climats la femelle seule, qui est dépourvue d'ailes, donne lieu à ce curieux phénomène. Les taupins, insectes coléoptères, doivent leur phosphorescence à des taches, analogues à celles des annaux des vers luisants, situées sur le corselet. Ce qui montre que tous les êtres vivants peuvent émettre de la lumière c'est que les végétaux en fournissent des exemples, plus rares, il est vrai, mais parfaitement observés. Martius a signalé dans son voyage de Malhada à Baya, au travers du Brésil, la phosphorescence du suc laiteux d'une espèce d'euphorbe, mais c'est surtout dans les végé-

taux inférieurs que le phénomène a pu être observé. On l'a souvent constaté sur un champignon du genre *agaric* qui se développe dans le midi de la France au pied des oliviers ; beaucoup d'autres espèces du même genre possèdent la même propriété.

Dans les exemples précédents, la phosphorescence est liée à la vie même des êtres qui la produisent ; elle s'éteint rapidement après la mort ; souvent même elle paraît être sous la dépendance de la volonté. D'autres fois, au contraire, les phénomènes du même ordre se manifestent chez les animaux ou des végétaux seulement après leur mort. C'est ici que l'on voit bien que les transformations habituelles de l'énergie ne se produisant plus, puisque l'individu est mort, d'autres formes prennent naissance — et parmi celles-ci la phosphorescence — qui acquiert alors une importance qui est due à ce que les autres manifestations vitales sont devenues inutiles. On rencontre accidentellement des tiges de bois, des fragments de poutre, des feuilles, des fruits mêmes qui deviennent lumineux pendant leur décomposition. Les matières animales acquièrent cette propriété bien plus facilement encore que les végétaux.

Ainsi, au printemps ou pendant l'été, il suffit de suspendre des poissons comme les harengs, les merlans, dans un endroit frais, et au bout de peu de jours, ils commencent à devenir lumineux dans l'obscurité. Leur surface se revêt d'une matière phosphorescente que l'on enlève facilement. La lumière diminue à mesure que l'animal se putréfie et finit par disparaître complètement.

On a cherché depuis longtemps à expliquer la phosphorescence des animaux ; il est démontré aujourd'hui qu'elle a pour cause une action chimique ; elle est le résultat d'une véritable combustion s'effectuant sous l'action de l'oxygène de l'air. Elle disparaît en effet dans le vide, dans l'acide carbonique, l'azote, l'hydrogène et en général dans tous les milieux incapables d'entretenir la combustion. Cette action chimique, très lente, ne saurait, on le conçoit, donner lieu à une élévation de température appréciable ; aussi tous les observateurs qui ont cherché à constater l'émission de chaleur pendant la phosphorescence n'ont-ils pu parvenir à la mettre en évidence.

Tous ces faits connus nous autorisent-ils à croire que l'homme possède, lui aussi, une phosphorescence organique ? Si l'on admet l'unité des lois qui se manifestent chez les êtres vivants, la question peut être résolue affirmativement, mais dans ces matières l'induction ne suffit pas, il faut des preuves positives. M. de Rochas nous les a fournies, nous verrons que ce ne sont pas les seules.

(A suivre). GABRIEL DELANNE.

Le Génie Celtique
ET LE
Spiritualisme moderne.



III

Chez nos pères, la connaissance des lois qui président aux évolutions de l'âme était complétée par une intuition merveilleuse du plan de l'univers.

N'est-ce pas un fait qui tient du prodige ? En dehors de Pythagore, seuls dans l'antiquité, les Druides ont entrevu la vérité scientifique. Alors que les Romains et des Grecs, qui les traitaient de barbares, alors que les Pères de l'Église eux-mêmes, jusqu'au XVI[e] siècle, croyaient la terre immobile, fixée au centre de l'univers, les Druides savaient que notre globe roule dans l'espace sans bornes, emporté dans sa course autour du soleil. C'est ce qui résulte d'un chant de Taliesin, dit le chant du monde.

Les auteurs latins nous disent que les Druides enseignaient beaucoup de choses sur la forme et la dimension de la terre, sur le mouvement des astres, sur les montagnes et les abîmes de la lune. Ils enseignaient que l'univers, éternel, immuable dans son ensemble, se transforme incessamment dans ses parties ; que la vie, par une circulation immense, l'anime sans cesse, s'épanouit sur tous les points de sa surface. Même dans les espaces interplanétaires, des phalanges d'esprits sillonnent l'étendue, s'élevant de monde en monde, visitant dans leurs courses vagabondes les humanités innombrables disséminées dans l'infini. Non seulement les Druides avaient discerné les lois du monde physique, mais encore ils connaissaient ce que notre génération ignore ou entrevoit à peine : les secrets du monde fluidique.

On se demande où nos pères puisaient d'aussi vastes connaissances. Quelque profondes qu'aient été leurs méditations, leurs études, ils n'auraient pu s'élever à de telles hauteurs sans un secours occulte. Les Druides communiquaient avec le monde invisible ; mille témoignages l'attestent. On évoquait les morts dans les enceintes de pierre. Les Druidesses et les Bardes rendaient des oracles. Mais, à l'exemple de ce qui se pratiquait chez les Grecs, il est probable que les manifestations d'outre-tombe n'étaient familières qu'aux seuls initiés.

Certains auteurs rapportent que Vercingétorix s'entretenait sous la

sombre ramure des bois avec les âmes des héros morts pour la patrie. Comme Jeanne, cette autre personnification de la Gaule, le jeune chef entendait des voix mystérieuses.

Un autre épisode de la vie de Vercingétorix prouve que les Gaulois évoquaient les Esprits dans les circonstances graves.

A l'extrémité du vieux continent, au point où finit l'âpre plateau de la Cornouaille bretonne, de hautes falaises se dressent sous un ciel chargé de nuées. Les vagues courroucées y livrent aux rocs gigantesques une bataille éternelle. Rapides, écumantes, semblables à des murailles liquides, elles accourent du large et se ruent sur les remparts de granit. Ceux-ci, rongés par l'action des eaux, sèment la plage de leurs débris. Au sein des nuits d'hiver, le roulement des blocs entrechoqués, la clameur immense de l'Océan se fait entendre à plus de six lieues à l'intérieur des terres. Ils éveillent dans les cœurs une crainte superstitieuse. A peu de distance de cette côte sinistre, au milieu des écueils blancs d'écume, s'étend une île parsemée de bosquets de chênes sous lesquels s'élèvent encore des autels de pierre brute. C'est Sein, antique demeure des Druidesses, Sein, sanctuaire du mystère, que le pied de l'homme ne souillait jamais. Pourtant, avant de soulever la Gaule contre César, et, dans un suprême effort, tenter de délivrer la patrie du joug étranger, Vercingétorix s'y rendit, muni d'un sauf-conduit du chef des Druides. Là, au milieu des éclats de la foudre, dit la légende, le génie de la Gaule lui apparut et lui prédit sa défaite et son martyre.

Certains faits de la vie du grand chef gaulois ne s'expliquent que par des inspirations occultes : par exemple, sa reddition à César, à Alésia. Tout autre Celte se serait donné la mort plutôt que de se livrer au vainqueur et de servir de trophée à son triomphe. Nous ferons peut-être connaître un jour les causes de cet acte mystérieux.

Beaucoup d'indices montrent que nos pères communiquaient avec le monde invisible. La fête du deux Novembre, la commémoration des morts, est de fondation gauloise. A ce titre elle doit nous être chère comme tout ce qui rappelle les origines de la patrie.

Tels étaient les principes essentiels de la philosophie druidique : unité de Dieu, pluralité des mondes, ascension des âmes vers le bien à travers des vies toujours renaissantes. Cet enseignement développait au plus haut degré dans les esprits les notions de progrès et de liberté. Rayonnant sur toute la société gauloise, il se traduisait dans l'ordre politique et social en institutions éminemment conformes à la justice. Nos pères se savaient animés d'un principe impérissable et tous appelés aux mêmes destinées, aux mêmes perfections.

Aussi l'égalité et le droit électoral étaient les bases de la vie politique en Gaule. Dans chaque république gauloise, les chefs étaient élus à temps par le peuple assemblé. La loi celtique déclarait qu'une nation est toujours au-dessus d'un homme. Les femmes prenaient place aux conseils. La propriété était collective, la terre appartenant à la république.

Il a fallu la longue occupation romaine ; il a fallu l'invasion du Franc, frère du Germain, et l'introduction par lui de la féodalité et de la monarchie ; il a fallu vingt siècles d'oppression et de servitude pour nous faire oublier ces traditions généreuses. Mais un jour la vieille Gaule s'est retrouvée tout entière dans la France moderne, dans les institutions de 89.

Une chose essentielle manquait à la Gaule : l'idée de solidarité. Le druidisme, comme toutes les œuvres humaines, était imparfait ; les Gaulois se savaient égaux, ils ne se sentaient pas assez frères. De là, ce manque d'unité qui perdit la Gaule.

Ce qui manquait à nos pères, la loi du Christ, la loi d'amour est venue nous l'apporter. Courbée sous les cruautés du sort, fortifiée par les épreuves de la défaite et du malheur, éclairée par la grande lumière descendue du Calvaire, la Gaule est devenue, par excellence, la nation une, indivisible. L'idée de charité, de solidarité, la plus féconde que le Christianisme nous ait offerte, complète d'une manière grandiose, définitive, la doctrine des Druides, et forme avec lui une puissante synthèse philosophique.

Or, de même que les courants de la démocratie nous ramènent aux traditions politiques de la Gaule, le spiritualisme expérimental ou spiritisme, nous ramène à ses traditions philosophiques. Allan Kardec, inspiré par les grands esprits qui planent au-dessus des sociétés humaines et les guident à travers les vicissitudes et les orages, vers la vérité, Allan Kardec a restauré sur un plan élargi les croyances de nos ancêtres. C'est véritablement l'esprit religieux de la Gaule qui se réveille en ce chef d'école. Tout en lui, son nom d'emprunt, absolument celtique, le monument qui, par sa volonté, recouvre sa dépouille mortelle, sa vie austère, son caractère grave, méditatif, son œuvre entière rappelle le druide. Et nous n'avançons rien de risqué en disant qu'à nos yeux Allan Kardec, préparé par ses existences passées à la grande mission qu'il vient d'accomplir, n'est que la réincarnation de quelque Celte éminent.

La doctrine d'Allan Kardec est la plus grande révolution morale qui se soit produite depuis vingt siècles. En ramenant les esprits vers les traditions philosophiques de la Gaule, elle leur fournit le seul idéal qui puisse régénérer notre pays, arrêter les progrès effrayants du matérialisme qui, en poussant les âmes vers les jouissances, leur fait perdre toute énergie,

les désarme pour les luttes de l'existence. Les fantômes de la théologie d'outre-mont pâlissent déjà devant l'aube d'un jour plus beau. Délivrés du joug de Rome, nous reprendrons possession de nous-même, de notre véritable héritage moral et religieux.

Là est le salut de la société moderne. Pour établir l'harmonie et la justice ici-bas, les institutions politiques ne suffisent pas. On ne vaincra l'égoïsme et la haine que par une foi rationnelle, par une croyance qui developpe chez tous, avec le sentiment de l'immortalité, la connaissance de notre avenir, de nos destinées communes. Unis par des aspirations et des sentiments identiques, communiant dans un même idéal de progrès et d'amour, les hommes deviendront meilleurs et plus heureux. Toutes les réformes sociales, irréalisables aujourd'hui, deviendront faciles. Chacun voudra laisser ici-bas, en partant, une trace féconde de son passage. une œuvre utile à son avancement, à celui de ses frères.

Ce puissant mobile, ce sentiment élevé de nos destins qui nous porte toujours en avant vers le bien, vers le mieux, le génie religieux de notre race, rajeuni par l'enseignement spirite, nous l'apporte enfin.

Les grandes vérités, les grandes choses se fortifient dans le recueillement et le silence. Dans l'oubli apparent des siècles, elles puisent des vertus nouvelles ; elles se replient sur elles-mêmes, elles se préparent pour les grandes tâches futures. Le jour venu, elles émergent de l'ombre des âges, puissantes, majestueuses, agrandies, pour jouer, à la lumière de la vie, le rôle que la pensée divine leur assigne.

Tel est le rôle du spiritualisme moderne. Dans le mouvement philosophique qu'il provoque, dans ces élans passionnés vers la lumière, dans ces éclatantes manifestations de la pensée qui agitent déjà les foules humaines et les légions invisibles, saluons le réveil de l'esprit national, le réveil de la Gaule, notre mère, de la Gaule immortelle !

(Fin). LÉON DENIS.

Propositions Stradiennes (1)



Les mythes, les rites, les formes ont été le retard éternel de l'humanité, qui n'a plus vu que ces symboles et ces *médiums*.

Les peuples qui, comme les juifs, ont été incapables d'analyse métaphyque, sont restés dans les monothéismes primitifs, qui ne sont pas

(1) Ces propositions sont extraites de l'ouvrage de Strada : *La religion de la science et de l'esprit pur*. Chez Félix Alcan, 2 vol. in-8° à 7 fr. le volume.

cependant le Dieu universel, mais le manitou de tribu, Kamos était Dieu de tribu aussi bien que Jehovah.

Les religions sont des cristallisations d'hypothèses. Partout, toujours, le prêtre, de quelque foi qu'il soit, aura le même but : la stagnation dans l'hypothèse dont il vit, par laquelle il a la considération, la fortune et la puissance.

Il y eut un monothéisme vague, mais général dans toute l'humanité primitive, ce que démontre la science dite secrète qui n'était pas autre chose que le souvenir du culte un de ce monothéisme.

Le judaïsme est l'apogée souvent très beau des religions du sauvage. Les religions aryennes sont seules des religions de penseurs. L'idée de l'énergie inconnue, inéluctable et fatale manque à l'animal, l'homme seul la possède. C'est la constitutive de l'humanité ; c'est la constitutive de ce qu'on appelle l'âme.

La religion n'est que l'émotion de l'idée. La science est la conception de l'idée. La religion n'est qu'un choc en retour de la science.

Le propre de l'homme n'est pas d'être l'*animal religieux*, mais bien d'être *l'animal scientifique*.

C'est de la science que naît la religion. La religion est partout et toujours proportionnelle à la science.

Manquant d'analyse, le juif n'est pas remonté plus haut que la conception du Dieu acteur, du Dieu médiateur qu'il a paré indûment des qualités de l'Etre en soi.

Les Brahmes d'aujoud'hui le sentent très bien et jettent le mépris au Dieu chrétien et biblique.

C'est le manœuvre du ciel aryen qui est devenu le Dieu de la conception tronquée des Juifs.

Les Fois sont des pieuvres qui enlacent l'humanité, de la naissance à la mort. Leurs tentacules l'enveloppent dans tous ses actes. Leurs mille ventouses la serrent, l'exploitent ; leur théocratie, gueule affreuse et incomblable, l'absorbe.

Un jour vous sentirez que le Fait est le verbe de Dieu. Ce jour-là vous serez aussi religieux que vous êtes savants, vous serez humbles.

Le mal des Fois tient, non à l'idée de Dieu en elle-même, comme l'ont cru Proudhon et tant d'athées, mais aux hypothèses que chaque orthodoxie se fait sur le Dieu et sur les médiateurs entre l'homme et Dieu.

Les polythéïsmes qu'on a pris jadis pour les premières religions en sont logiquement, historiquement, les dernières.

La base des religions fétichistes, des religions métaphysiques et de la science est la même. C'est le sentiment de la force inconnue et inéluctable.

L'homme de génie ne fait souvent que dire ce que tout le monde sait et qui, sans lui, resterait sans parole.

Il n'y a qu'une seule religion parmi les hommes, celle de l'*Inconnu que veut*, quel que soit d'ailleurs son nom. Le reste, soleil, astres, fétiches. dualismes, androgynismes, trinitarismes, polydivinités, anges, démons, demi-dieux, saints, n'est que l'explication des rapports entre le monde et l'*Inconnu qui veut*, ce sont les médiateurs par qui s'opèrent ces rapports.

La science des religions dit et les historiens répètent : L'homme créa ses dieux. C'est absolument mensonger, l'homme créa ses médiateurs, voilà le mot de l'énigme et la vérité. L'homme subit l'axiome de la force inéluctable, donc subit Dieu.

L'idée de Dieu c'est l'idée vague de la force première, inconnue fatale, insondée jusqu'à ce que la métaphysique, science faite, l'éclaire d'un jour complet.

La notion de Dieu est générale à toute pensée humaine par la notion de force ; mais la notion des médiateurs est essentiellement individuelle. L'homme n'a pas fait Dieu, il a fait ses médiateurs. L'homme n'a pas inventé Dieu, Dieu s'est imposé. L'homme n'a inventé que les communicateurs de Dieu avec l'homme, et c'est là ce qu'on a appelé ses religions, qui ne sont que des fois, des orthodoxies de médiateurs.

Chaque fois que l'esprit humain connaît un fait nouveau, il y a rédemption, car ce fait est une force pour l'homme contre la difficulté de vivre. L'histoire tout entière est l'histoire de la rédemption humaine puisqu'elle est celle du progrès. Tout FAIT connu affranchit l'homme de la terre en la mettant à son service.

Il y a parmi les prêtres de toutes les religions des cœurs droits, naïfs qui croient ne travailler que pour Dieu. Ils sont dupes, ils travaillent pour l'intérêt de l'Eglise, c'est-à-dire l'intérêt du prêtre, en qui toute Eglise se concentre, sous toutes les Fois.

Dieu est l'éternel attrait des âmes simples et des âmes nobles. Elles vont aux prêtres qui en parlent. Elles ne se doutent pas que ces prêtres sont en réalité ceux qui en séparaient l'homme puisqu'ils le séparent de l'esprit, de la science et du progrès.

Les prêtres se croient les gardiens de la parole de Dieu, mais il n'y a de parole de Dieu que les lois absolues de la science. Ils sont les interprètes de la parole d'un homme qui s'est dit médiateur ; ils sont les représentants du médiateur ; ils sont les mandataires du médiateur.

L'homme ne fait pas la science, la science est vivante dans les faits et dans les lois.

AVERTISSEMENT

Après la lecture des propositions qui précèdent, beaucoup se demanderont : Qui donc est Strada ?

A ceux qui peuvent apprécier la valeur des pensées, étant penseurs eux-mêmes, inutile de dire que Strada est un grand penseur ; ils le savent déjà.

Strada est le philosophe de la *Méthode impersonnelle*. Il a découvert — et cette découverte est plus considérable que celle de l'Amérique — que le critérium de la certitude pour l'intelligence humaine et dans le *Fait*.

Si étrange que cela puisse paraître à ceux qui ne sont pas des professionnels des études philosophiques — par professionnels je n'entends pas ceux qui gagnent leur pain en débitant de la philosophie ; les manœuvres et mercantis de la philosophie que sont nombre de professeurs universitaires, sont des gens aussi éloignés que possible de la connaissance philosophique — la découverte ci-dessus signalée n'avait jamais été faite *consciemment* avant Strada.

Qui l'a faite, cette découverte, et de plus en a tiré toutes les conséquences qu'elle comporte, et ces conséquences ne sont pas de mince importance, vous pouvez y aller voir dans ses ouvrages *Ultimum organum* et la *Religion de la science et de l'esprit pur*.

Strada est un *non connu* de ses contemporains, ce qui fera l'étonnement des générations prochaines et lointaines et leur inspirera une mince estime pour la mentalité de ces contemporains que nous sommes.

Le *siècle des lumières* pourrait bien être qualifié plus tard de siècle où Strada fut ignoré et dont l'admiration se porta vers les quelconques grimauds foisonnants que le *vulgum pecus* considère comme des astres d'intelligence et que l'avenir pourrait bien ne considérer que comme des asticots phosphorescents.

Ceci ne s'adresse point au dit troupeau, mais à ceux qui, de temps à autre, sentent en leur cerveau que la pensée à des velléités d'ouvrir ses ailes.

GUYMIOT.



PHILOSOPHIE

L'Humanité

A la mort, l'âme s'échappe des langes de chair ; mais la séparation ne se fait pas sans déchirements. Le corps devient la proie des éléments divers dont se compose notre atmosphère ; l'âme lutte contre ces éléments dissolvants ; mais, aidée par les éléments spirituels qui interviennent et dont l'action est d'autant plus rapide que les aspirations de l'âme sont plus ardentes, cette même âme dont la vue est encore troublée ne tarde pas à s'élancer vers les régions sereines où elle trouve enfin la réalisation de ses rêves de paix, d'harmonie et d'amour.

Telle la société actuelle. Nous assistons à un déchirement. D'un côté, la masse dévoyée, apeurée, affolée qui cherche une issue ; de l'autre, quelques élus, qui se cherchent, se groupent et préparent l'avenir.

Un monde va finir et dans le même moment le nouveau va éclore.

Non, jamais dans l'histoire, on n'a vu pareil affolement. C'est que nous touchons à la fin d'un cycle, à la fin des schismes. L'analyse scientifique, la dissection des idées et des corps a plongé l'humanité dans le chaos. Plus de cohésion, plus de solidarité, plus de patriotisme soit local, soit national. Tout s'en va à la dérive.

Observons ce qui se passe ; point n'est besoin d'être voyant. Il suffit d'avoir l'esprit libre de préjugés et de craintes. C'est la Russie aux prises avec la Chine ; c'est l'Angleterre menacée dans ses possessions et qui va entrer en lutte avec les Puissances irritées contre son orgueil et sa rapacité ; c'est la Turquie qui menace la Grèce et déclare la guerre à la chrétienté ; c'est l'Allemagne grisée par ses succès éphémères qui cherche partout une proie ; c'est l'Italie dévorée par ses propres enfants et qui s'accroche désespérément à tout ce qui semble devoir lui prêter appui : pauvre phalène qui se brûle à toutes les flammèches ! C'est l'Espagne que menace la Grande République américaine ; c'est la France, dont on rêvait de plus hautes destinées, qui est sans force, sans énergie devant toutes les injustices sociales et internationales. Partout, de l'Atlantique au Caucase, du Caucase au Japon, du Japon à l'Amérique, partout la guerre sociale est latente, partout la haine, la division, la décomposition et la mort : La Mort ! C'est la fin d'un Monde.

Voulez-vous pénétrer plus avant et considérer chaque Etat à part ? Les conflits internationaux ne sont que l'image agrandie des luttes de

classes. Dans chaque nation, dans chaque province, dans chaque commune, dans chaque famille même, c'est d'un côté le pauvre, d'un autre le riche ; d'un côté, celui qui a faim et qui a soif ; d'un autre celui qui a tout en abondance. La résignation du pauvre a fait son temps ; à son tour, il veut jouir. Le riche ricane de l'impuissance du premier ; il a encore la force, force éphémère, cuirasse aux trois quarts démantelée. Le fils entre en lutte contre le père, l'élève contre le maître, le patient contre le bourreau. Mais le patient, élève, fils ou pupille, est légion. Cette légion s'agite, se groupe, crie, se démène, et bientôt voleront en éclat les parchemins sur lesquels on lit les mots loi, armée, constitution, république, empire ; bientôt seront brisés les vains hochets dont on amusait ou dont on menaçait la foule. C'est la Révolte hideuse, c'est la Révolution sans idéal, sans principes, sans but : c'est l'anarchie enfin !

Voilà l'avenir prochain, très prochain. Voilà ce que personnes ne peut empêcher. C'est la loi fatale, inexorable. C'est le Karma de l'humanité contre lequel la Providence, toute-puissante cependant, mais juste avant tout, ne prévaudra pas.

Que faudrait-il pour empêcher tout cela ? Ah ! Bien peu de chose : un peu d'amour. Mais comment l'amour peut-il pénétrer dans ces couches sombres d'où la vie est absente ? Comment ?

Et cependant de la Mort naît la Vie, de l'ombre naît la lumière, de la houille naît le feu. C'est que le principe d'amour, c'est-à-dire le principe de Vie n'est absent nulle part. Il n'est que refoulé ou plutôt oublié. De même que la houille n'est que du soleil emmagasiné, de même l'humanité n'est que de la vie comprimée. C'est parce que l'humanité est comprimée qu'elle veut se dilater, c'est parce que ses membres sont épuisés, qu'ils ont besoin de prendre des forces ; le soleil de vie et d'amour qui a toujours lui n'est obscurci que par les miasmes délétères des vices et des passions humaines. Laissez ces vices et ces passions se heurter, se briser, s'entre-détruire, il le faut, et vous assisterez ensuite à un réveil comme l'histoire n'en a pas enregistré d'exemple. Pleure, mon âme ; pleure sur les maux qui vont fondre sur notre pauvre terre ; mais réjouis-toi dans tes larmes. Des cieux nouveaux s'entr'ouvrent ; de la terre purgée va surgir une nouvelle terre où l'amour, si longtemps l'apanage de quelques-uns, va devenir le partage de tous.

O mon cœur, ne saigne pas ; oui, je sens à tes palpitations, combien tu souffres, combien tu aspires à la délivrance de tes frères. Sois sans crainte ; elle est proche.

Oui, elle est proche. Cette Humanité, si décriée, si volage, si troublée, si près de l'abîme, est aussi bien près du salut. L'abîme est aussi le port

de salut. Toutes les impuretés vont disparaître ; l'âme humaine va renaitre ; et ce sera partout un chant d'allégresse. *Dies iræ, Dies iræ !* C'est le jugement. Hosanna, hosanna ! C'est le triomphe, le triomphe du beau, du bien, de l'amour.

Vous percevez le bruit du tonnerre, la tempête approche ; les ténèbres s'épassissent. Votre vue se trouble ; vous tremblez. Elevez votre âme, dominez le bruit de la tempête, tendez l'oreille ; entendez-vous comme une musique suave dont l'harmonie vous pénètre ? Sentez-vous comme un effluve caressant et doux ? C'est le chœur des invisibles, c'est la marche lente de la phalange céleste. Interrogez l'horizon ; ouvrez votre âme aux vibrations harmonieuses qui répondent sur notre terre aux vibrations angéliques ; c'est l'union du ciel et de la terre, du visible et de l'invisible ; c'est enfin la grande voix du Christ qui domine le bruit de la tempête ; c'est le soleil d'amour qui dissipe les nuages et qui va réchauffer notre humanité.

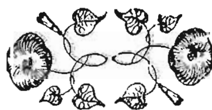
Oui, à cette heure même, cette heure qui marque l'ère des bouleversements sociaux, marque aussi l'ère d'une société nouvelle, fondée sur la fraternité et la solidarité universelles.

De tous les points du globe, des hommes surgissent, vrais missionnaires, qui ont pour tâche de préparer l'avenir.

Le Congrès de l'Humanité est en voie de formation ; que dis-je, il est prêt. Il n'a qu'à tenir ses assises et à lancer son appel. De toutes parts, on accourra. On viendra entendre des hommes à la parole ardente, enflammée ; des hommes de science, des hommes d'études, des prêtres de toutes les religions, des hommes de toutes les races, des travailleurs de tous genres ; la femme y aura sa place. La femme, l'Isis immortelle, la Vierge sainte, la grande âme de la nature, viendra inspirer le père, l'époux, l'enfant ; c'est elle qui porte dans ses flancs l'humanité future, c'est elle dont le cœur est un foyer près duquel on vient se réfugier à tous les instants de la vie.

Hosanna, hosanna !

ALBAN DUBET.



Un grave écueil

A SIGNALER

AUX MÉDIUMS DÉBUTANTS

On sait encore bien peu de choses sur la médiumnité, ses conditions et son mode de développement. Tous les hommes d'expérience qui ont traité de cette question ont fait ressortir avec une grande insistance quelques-uns des ennuis auxquels sont exposés les médiums dont les facultés sont encore dans la première période de formation.

Ils font remarquer que le monde invisible étant composé des mêmes éléments que le monde visible, il est rationnel de parler aux désincarnés comme on l'eût fait lorsqu'ils étaient encore parmi nous. Ils ajoutent que les plaisanteries inconvenantes, le sans-gêne de certaines réflexions, le défaut de convenance et les questions n'ayant d'autre but que la satisfaction d'une vaine curiosité ou l'acquisition de biens matériels obtenus sans travail, provoquent presque fatalement l'intervention d'esprits inférieurs, mystificateurs et parfois franchement mauvais, dont il est bien difficile de se débarrasser ensuite.

Ils disent aussi que, trop souvent, les débutants enthousiasmés par les premiers résultats, sont impatients de mettre à profit leurs facultés naissantes pour se maintenir en communication avec le monde invisible et surtout avec ceux qu'ils considèrent comme d'éminentes personnalités capables de leur révéler des choses étonnantes, inconnues aux simples mortels et supérieures à ce qu'obtiennent les autres médiums. Ils évoquent à chaque instant et surtout lorsqu'ils sont seuls, afin de ne pas voir déflorer leurs importants secrets. En un mot ils évitent les conseils et le contrôle et sont bientôt victimes des plus détestables influences. Sous le couvert des plus grands noms ils reçoivent des éloges , on leur déclare qu'ils sont destinés à révéler au monde les plus profondes vérités et à jouer un rôle providentiel. Leur amour-propre, leur vanité sont surexcités au plus haut degré ; en peu de temps ils en arrivent à se livrer sans défense aux suggestions de l'orgueil et tombent dans un profond aveuglement.

Quoique tout ceci ait été dit et répété maintes fois, nous voyons encore chaque jour des malheureux se laisser prendre aux pièges des mystificateurs invisibles et donner prise à un ridicule qui rejaillit sur le spiritisme et donne des armes à ses ennemis.

Je voudrais, pour ma part, insister aujourd'hui sur une cause de décou-

ragement, qui est susceptible d'arrêter le dévoleppement d'un certain nombre de médiums. En causant avec ceux qui ont beaucoup vu, j'ai pu me convaincre que le fait n'a pas été méconnu ; il est même souvent observé et il n'y a guère de divergences dans son interprétation. On ne le trouve cependant signalé dans aucune des publications, même les plus sérieusement écrites, du moins en France.

Voici les circonstances qui m'ont amené à m'en préoccuper :

Lorsqu'après avoir lu les principaux ouvrages écrits ou traduits en français sur le spiritisme, je crus le moment venu de l'étudier expérimentalement et de chercher à voir par moi-même, je fus mis en relation avec un bon médium. Dès la première séance, j'obtins des communications sérieuses et d'un caractère élevé de la part d'un certain nombre de parents et d'amis désincarnés. Les manifestations physiques furent nombreuses et intéressantes : mouvements de table, lévitations fréquentes; même sans contact et *en pleine lumière du jour*, etc.. Tout me semblait simple et facile, et comme je n'évoquais que de bons esprits, en réclamant toujours la protection de mon guide, je pensais que ceux auxquels je m'adressais répondraient constamment à mon appel.

Aussi, quand, pendant un séjour en province, je découvris des facultés médianimiques chez un assez grand nombre de personnes des deux sexes, dont deux spécialement arrivèrent très vite à écrire mécaniquement, j'évoquai avec confiance mes protecteurs habituels, avec la ferme espérance de voir se continuer les relations affectueuses où j'avais trouvé tant de bons enseignements. Le résultat ne fut nullement celui que j'attendais. J'obtenais bien parfois le nom désiré, mais dès que je posais une question pour contrôler l'identité, la réponse contenait de telles erreurs, qu'il était facile de reconnaître l'intervention d'un intrus. Souvent les esprits qui se communiquaient étaient ceux de parents des médiums ou d'autres personnes présentes, donnant quelquefois des preuves irrécusables d'identité ; mais les réponses aux questions sérieuses nous montraient que nous étions en présence d'esprits bien intentionnés, il est vrai, mais vulgaires et ignorants. La plupart ne se rendaient pas compte de ce qu'ils étaient et interprétaient avec les préjugés de leur éducation rudimentaire tout ce qui les entourait. Ils rappelaient quelques souvenirs de leur dernière incarnation, faisaient des recommandations sans portée morale, trahissant la persistance de préoccupations mesquines, et c'était tout.

Devant de tels résultats, je songeais naturellement à la réponse dédaigneuse du professeur Huxley, déclarant à la société Dialectique de Londres qu'il n'avait pas assez de temps à perdre, pour le passer à écouter le radotage de quelques vieilles femmes.

Il m'est arrivé de voir des indifférents, errant à l'aventure, répondre à notre appel, au lieu des esprits évoqués. Ils disaient le plus souvent qu'ils n'avaient aucun but et surtout qu'ils ne voulaient nuire en rien ni au médium ni aux assistants et désiraient s'instruire. Au bout d'un certain temps ils se déclaraient prêts à se retirer, tout en affirmant cependant que nous n'aurions aucune réponse des miens. Un jour, même, nous déclarons que nous préférons rester tout à fait sans communication, si nous ne pouvons en obtenir de ceux que nous appelons. Pendant plus d'une demi-heure la main du médium resta immobile, malgré les plus instantes prières des six personnes présentes et du médium.

Remarquons en passant combien ce fait réfute efficacement les objections des scientistes, qui, après avoir repoussé aveuglément le magnétisme et les suggestions dans les cas où leur intervention était le plus indiscutable, en arrivent aujourd'hui à les mettre partout et à leur faire jouer, concuremment avec l'inconscient, un rôle prépondérant et même exclusif dans les phénomènes du spiritisme. Ils aiment mieux commettre les erreurs les plus énormes, et cherchent obstinément un prétexte pour rejeter ce qu'ils *ne veulent pas voir*.

Mais continuons : lorsque, de guerre lasse, je demandai à l'esprit qui s'était manifesté de nous dire le but de son intervention et pourquoi il se substituait ainsi à ceux que nous appelions, il nous répondit qu'il était X... un voisin, bien connu de la famille du médium, décédé depuis six mois Il avait toujours aimé, dit-il, faire de petites plaisanteries inoffensives, qui lui avaient valu un surnom et, voyant la place libre, il en avait profité pour s'amuser un peu à nos dépens. Il ne croyait pas mal faire, et si cela nous causait de la peine, il était disposé à se retirer et à suivre nos avis pour s'instruire et s'élever. Mais, lui parti, il ne fallait pas nous attendre à voir aucun de ceux que nous désirions. Peut-être nous répondraient-ils la semaine suivante — Mais la semaine suivante les mêmes déceptions se reproduisaient.

Tout désorienté, j'attribuais mes insuccès aux tendances terre à terre du milieu où je me trouvais et qui n'était peut-être pas fait pour attirer les communications d'un ordre élevé. Je comptais bien prendre ma revanche quand je me trouverais dans un milieu mieux préparé.

Le cas ne tarda pas à se présenter : la médiumnité se révéla dans ma famille, chez une jeune fille d'environ 16 ans, ayant des notions assez complètes sur le spiritisme, et disposée à cultiver très sérieusement ses facultés médianimiques. On obtint des coups frappés avec la table, des manifestations physiques d'une assez grande puissance ; puis la médiumnité intuitive se développa rapidement. Je repris donc mes expériences

avec une entière confiance. Mais, cette fois encore, il fallut bientôt reconnaître que les mêmes faits se renouvelaient. Un esprit répondit, prenant les noms de ceux que nous évoquions. La recherche des preuves d'identité et la nature des communications obtenues ne tardèrent pas à nous convaincre que nous étions encore les jouets d'une substitution.

A toutes les questions, à tous nos reproches, l'esprit répondait qu'il reconnaissait bien qu'il n'était pas celui que nous attendions. Mais il ajoutait que nous ne devions ni nous fâcher, ni nous impatienter ; qu'il était, à la vérité, peu avancé, mais animé d'intentions bienveillantes, désireux de progresser, s'intéressant vivement au médium et enfin remplissant une tâche qui lui était prescrite et qui devait servir à son propre avancement. Mais il ne nous donnait aucun éclaircissement sur le genre de tâche dont il parlait, ni sur ceux qui la lui avaient imposée.

S'il avait, ajoutait-il, donné des réponses contraires à la vérité, c'était pour ne pas rester à court ; dans un délai assez bref il comptait céder la place aux esprits évoqués par nous, car sa tache serait terminée. Le médium déclarait qu'il n'éprouvait aucune fatigue, que la voix semblai douce et sympathique et lui inspirait confiance.

Bref, après beaucoup de questions, après avoir cherché longtemps la solution de cette énigme, poûr laquelle je réclamai les avis des spirites éprouvés, j'acquis la conviction que je me trouvais en présence d'une phase normale du développement de la médiumnité, sur laquelle les auteurs spéciaux n'avaient pas jusqu'ici suffisamment insisté.

Il semblerait que les médiums doivent au début, être soumis à un travail plus ou moins prolongé d'assouplissement et d'adaptation ; que cette besogne, en quelque sorte matérielle, incombe, comme la plupart des manifestations physiques, à des esprits d'ordre inférieur, plus énergiques physiquement et auxquels l'œuvre ainsi accomplie, sous la direction des esprits supérieurs, est comptée comme un moyen d'avancement. Les esprits d'un ordre plus élevé n'interviennent que lorsque les organes du médium lsont devenus assez dociles pour supprimer tout effort physique et ne aisser aux esprits élevés que des préoccupations morales et intellectuelles. Chacun reçoit ainsi des missions adoptées à son degré de développement.

Je continuai les évocations, et dans ses réponses, l'esprit, heureux de se voir enfin compris, confirma ma manière de voir. Il raconta sa vie, mais dans des conditions qui ne permettent pas le contrôle et je compris ce qu'il entendrait par la tâche qu'il avait à accomplir et qu'il n'avait pas pu qformuler avec assez de précision. Lorsque, dans la suite, je posais des uestions auxquelles il n'était pas en mesure de répondre, il le déclarait sincèrement, au lieu de nous tromper comme au début, lorqu'il craignait,

en avouant la vérité, d'arrêter net toute communication, et de perdre ainsi l'occasion d'exercer le médium et d'accomplir sa tâche.

Il est certain que si les circonstances ne nous avaient pas favorisés, le silence prolongé des esprits élevés, la médiocrité des résultats obtenus, pouvaient nous porter à renoncer au développement d'une médiumnité que plusieurs indices nous annoncent comme susceptible de devenir remarquable et de nous procurer l'occasion d'études intéressantes.

Pour nous résumer, nous considérons comme essentiel de faire mieux comprendre aux débutants qu'ils doivent passer par une espèce de classe élémentaire, sous la direction de guides peu élevés, quelquefois légers, mystificateurs et même tout à fait mauvais, si on se laisse aller aux curiosités vaines, aux questions banales, aux plaisanteries d'un goût plus ou moins affiné, ou à la recherche d'avantages matériels que, seul, le travail doit nous procurer.

Si, au contraire, le médium et son entourage, prenant la question sérieusement, se maintiennent constamment sous l'égide et la protection des esprits bienveillants et d'une moralité élevée, les encouragements ne manquent pas ; aucune déception grave ne leur est iufligée et après un temps de préparation plus ou moins prolongé, ils sont largement récompensés par le commerce presque constant et facile avec les esprits bons et éclairés. Mais, ici plus sûrement encore que partout ailleurs, on n'a que ce que l'on a su mériter ; telle est du moins la conviction à laquelle je suis arrivé, je la soumets à l'appréciation de tous ceux qui, comme moi, sont frappés du petit nombre de bons médiums et je leur demande s'ils ne pensent pas qu'une des principales causes de cette pénurie vient du découragement de beaucoup de débutants qui auraient peut-être persévéré et auraient pu devenir remarquables, si on leur avait présenté avec plus d'insistance les épreuves qui les attendaient comme normales, passagères et utiles à leur développement. Au lieu de tout abandonner, ils les auraient acceptées avec confiance dans l'avenir ; les auraient traversées avec succès, et nous aurions sans doute aujourd'hui un nombre beaucoup plus grand de bons interprètes pour continuer nos études.

D[r] DUSART.

Nous sommes complètement de l'avis de M. le D[r] Dusart, car des faits du même ordre ont été souvent observés. Voici ce que rapporte Alfred Russell Wallace, dans son livre sur *Les miracles et le moderne spiritualisme,* page 205, au sujet des premières recherches du professeur Mapes. « Il forma un cercle de douze amis, la plupart desquels, hommes de talents et sceptiques, qui s'engagèrent à se réunir hebdomadairement, avec un médium, vingt fois de suite. Pendant les dix-huit premières soirées, les phénomènes furent si triviaux et insuffisants, que beaucoup de la société se trouvaient dépités de la perte de leur temps ; mais les deux dernières séances produisirent des phénomènes d'un caractère si saisissant, *que l'étude fut continuée par le même cercle durant quatre années et que tous les membres devinrent spiritualistes.* »

Note de la rédaction.

Prophétie & bi-corporéité



Château de Czeczelowka, le 19 Mars 1898.

Cher Monsieur et Frère,

MM. les positivistes et les sceptiques prétendent avec une aveugle et imperturbable assurance qu'à notre époque, fin du XIXe siècle, il n'y a plus de prophètes, plus de devins, plus de voyants, etc... Certes, aujourd'hui il n'y a plus de personnes qui exercent ostensiblement et publiquement les métiers de prophètes, de voyants, de nécromants, de devins, mais il y a de nos jours des personnes qui sont douées par Dieu des mêmes facultés spéciales que possédaient ceux qu'on appelait ainsi. Il y a des personnes, j'en connais une douzaine, qui, dans certains moments où elles se sentent en état de crise, voient flotter dans l'air des formes étranges et très vivantes et on ne peut accuser ces voyants d'être des hallucinés ou des visionnaires, car ils décrivent exactement et d'une façon très claire les formes qu'ils aperçoivent. Ces mêmes personnes raisonnent dans le cours ordinaire de leur vie, sur toutes choses avec un parfait bon sens et un sens pratique, leurs actes sont réfléchis et démontrent la sagesse et la prudence. — Il en est de même de ces personnes qui passent pour prophètes et devins et qui sont par là exposées à la risée de MM. les sceptiques, qui aiment à se moquer de tout et qui ne prennent au sérieux que les choses futiles.

La gazette de Moscou « Moskowskija Wedomosti » raconte que, lorsque naquit dans cette ville l'enfant, qui fut plus tard l'empereur Alexandre II, l'impératrice mère, femme de l'empereur Nicolas Ier, envoya demander à un devin, un vieux sergent, infirme, retraité, qui faisait courir toute l'aristocratie moscovite, quel serait le sort de son premier-né : — Il sera grand..... Il sera très bon..... Et sera heureux........ Mais il mourra en « *bottes rouges* » — répondit le vieux sergent. — MM. les sceptiques plaisantèrent beaucoup alors cette expression de « bottes rouges », car personne ne se doutait à quel horrible détail il faisait allusion. — On sait, que par suite de l'explosion de la bombe, qui fut lancée par les régicides nihilistes, l'empereur Alexandre II eut les deux jambes presque emportées ; on le ramena au palais tout ensanglanté.

La revue allemande « Psychische Studien », raconte que le célèbre poète Wolfgang von Gœthe était un « voyant » ; témoin la vision qu'il eut, après ses adieux à Frédéric, en revenant de Sessenheim à Strasbourg.

L'histoire, que je vais raconter est de toutes la plus curieuse : Wolfgang von Gœthe se promenait un soir d'été pluvieux avec son ami K....., revenant avec lui du Belvédère à Weimar. Tout-à-coup le poète s'arrête, comme devant une apparition et allait lui parler. — K.... ne se doutait de rien et ne voyait absolument rien. — Soudainement Gœthe s'écria « Mon Dieu ! si je n'étais sûr que mon ami Frédéric est en ce moment à « Francfort, je jurerais que c'est lui »!..... Ensuite il poussa un formidable éclat de rire : — « Mais c'est bien lui..... mon ami Frédéric !..... Toi « ici à Weimar?..... Mais au nom de Dieu, mon cher, comme te voilà « fait..... habillé de ma robe de chambre.... avec mon bonnet de nuit.... « avec mes pantoufles aux pieds..... ici sur la grande route?.... » K....., comme je viens de le dire plus haut, ne voyait absolument rien de tout ceci, et s'épouvanta, croyant le poète atteint subitement de folie. Mais Gœthe préoccupé seulement de sa vision s'écria en étendant les bras : « Frédéric ! où as-tu passé..... grand Dieu ?.... mon cher K. n'avez-vous « pas remarqué où a passé la personne que nous venons de rencontrer ? » — K... stupéfait, ne répondait rien. Alors le poète tournant la tête de tous les côtés, s'écria d'un air rêveur : « Oui ! je comprends..... c'est « une vision... cependant quelle peut être la signification de tout cela?... « mon ami serait-il mort subitement?.... serait-ce donc son esprit?.... » La dessus Gœthe rentra chez lui, et trouva Frédéric chez lui..... Les cheveux se dressèrent sur sa tête : « Arrière fantôme ! » s'écria-t-il en reculant, pâle comme un mort. « Mais, mon cher, est-ce là l'accueil que « tu fais à ton plus fidèle ami ?.... » — « Ah ! cette fois » s'écria le poète riant et pleurant à la fois, « ce n'est pas un esprit, c'est un être de chair « et d'os » et les deux amis s'embrassèrent avec effusion. — Frédéric était arrivé au logis de Gœthe trempé par la pluie et s'était revêtu de vêtements secs du poète ; ensuite il s'était endormi dans son fauteuil et avait rêvé qu'il allait à la rencontre de Gœthe et que celui-ci l'avait interpellé avec ces paroles : « Toi ici à Weimar?... quoi?... avec ma robe de chambre.... mon bonnet de nuit... et mes pantoufles, sur la grande route ?.... — de ce jour le grand poète crut en une autre vie après la vie terrestre.

Eh bien ! il y a donc toujours, en dépit des dictons de MM. les sceptiques, des devins, des voyants, etc. — Sous ce rapport il n'y a pas de différence entre l'antiquité et les temps modernes. Seulement il y a une grande différence en cela, que dans les temps anciens on croyait en leur pouvoir, on les honorait, on les entourait d'un profond respect, tandis que de nos jours on les bafoue, on les nomme charlatans, jongleurs, visionnaires, estropiés du cerveau ; en un mot on jette le ridicule sur eux à pleines mains.

Cependant, à mon avis, le positivisme et le scepticisme, qui ne sont que l'ignorance aveugle, n'auront qu'un temps Nous voyons que la révolution scientifique suit son cours. Une masse de conversions s'opère tous les jours parmi les sommités scientifiques, et bientôt apparaîtra le jour où les devins, les voyants, les prophètes, les nécromants, jouiront de la consiration qui leur est due.

Agréez, cher Monsieur et Frère, tous mes sentiments les plus distingués.

JOSEPH DE KRONHELM.

A propos du Chapitre XII

DU LIVRE

LE PAYS DES OMBRES

De Mme D'ESPÉRANCE

SCIENCE ET PORTRAITS

Monsieur, je regrette de ne pouvoir accepter l'invitation du conseil de la *Société Dialectique* à me joindre à un Comité nommé pour l'étude du spiritisme, et cela pour deux raisons : la première, c'est que je n'ai pas de temps à consacrer à une telle recherche, qui doit donner beaucoup de tracas et d'ennuis, à moins que ces recherches ne ressemblent en rien à toutes celles de même sorte que j'ai connues. En second lieu, ce sujet n'a pour moi aucun intérêt. Le *seul fait* de spiritisme que j'aie eu occasion d'examiner par moi-même était bien la plus lourde imposture que j'aie jamais vue. Mais, en supposant même que les phénomènes soient réels et sincères, ils ne m'intéresseraient pas encore. Si quelqu'un m'offrait l'occasion d'entendre les radotages de quelques vieilles femmes ou des prêtres de la cathédrale la plus voisine, je déclinerais cet avantage, ayant beaucoup mieux à faire.

Si les habitants du monde spirituel ne parlent pas plus sagement et plus censément que leurs amis le disent, je les place dans la même catégorie.

Le seul avantage que je puisse trouver à la démonstration de la vérité du spiritisme, c'est de fournir un argument de plus contre le suicide. Mais j'aimerais mieux mener la vie d'un balayeur, que de me voir obligé de dire après ma mort une foule de niaiseries par l'intermédiaire d'un médium loué à raison d'une guinée par séance.

T. HUXLEY.

Telle était la réponse que l'un des professeurs les plus remarquables

de l'Angleterre adressait, le 29 janvier 1869, à la Société Dialectique de Londres. Or ce savant, comme Faraday et bien d'autres, se croyait très sage en jugeant ainsi sommairement sans examen, et avec le dédain des infaillibles, sur *un seul fait* mal observé ! Nous ne nous arrêterons pas à faire ressortir la légèreté de ces gens sérieux et leur volonté bien arrêtée de fermer les yeux quant même à tout ce qui blesse leurs habitudes routinières ; nous ne leur demanderons même pas s'ils trouvent vraiment si peu intéressant d'apprendre de façon indiscutable *d'où nous venons, ce que nous sommes, où nous allons*. Bornons-nous à faire observer à tous ceux qui aiment la logique que le monde invisible étant composé absolument des mêmes éléments que le monde visible, on trouve autant de niais, d'ignorants et de mauvais drôles dans l'un que dans l'autre ; mais que l'on peut aussi, de chaque côté, rencontrer autant d'esprits scientifiques et de sens droit. Il faut savoir choisir ses interlocuteurs et discerner entre les communications. Celles d'un ordre élevé, aussi bien au point de vue scientifique que philosophique, sont nombreuses. On les trouve dans les publications périodiques de tous les pays. On peut citer encore les trois volumes de dissertations sur la Géologie et l'Archéologie, publiés par William Denton ; les réponses remarquables obtenues par le général Drayson avec l'intermédiaire d'un médium femme, rectifiant l'erreur de tous les astronomes sur le sens de rotation des satellites d'Uranus, erreur qui fut enfin officiellement reconnue bien des années plus tard. Le même général Drayson reçut également de la même source la révélation de l'existence de deux satellistes de Mars, que les astronomes ne constatèrent que dix-huit ans après.

Enfin, aujourd'hui nous nous arrêterons particulièrement sur les réponses obtenues pendant le cours d'une année, dans 37 séances de trois heures chacune, au moyen de la médiumnité de Madame d'Espérance, aux questions posées par M. Barkas, membre de la Société de Géologie, et de nombreux spécialistes. Nous trouvons dans le récent volume de Mme d'Espérance, *Le Pays des Ombres*, le récit anecdotique et bien vivant des séances dans lesquelles le phénomène se produisit. Nous en donnons la traduction et, pour faire ressortir toute l'importance du fait, nous emprunterons au livre d'Aksakof, *Animisme et spiritisme*, les attestations de Barkas et un certain nombre de questions posées. On verra qu'un homme instruit, à moins que de s'y être longuement préparé, n'aurait pu y répondre, comme le faisait instantanément dans l'obscurité et sans hésitation, ni rature, ce médium dont l'instruction était fort sommaire. Nous demanderons à nos lecteurs s'il faut ranger tout cela parmi les radotages de vieilles femmes.

Voici d'abord le récit de Mme d'Espérance :

A cette époque, notre cercle subit de sérieux changements. Plusieurs membres avaient quitté la ville, d'autres n'étaient plus en Angleterre et s'étaient trouvés remplacés autour de la table. Il ne restait qu'un petit nombre des anciens assistants, qui depuis le commencement de nos études n'avaient jamais abandonné leurs sièges. Nos travaux entrèrent dans une nouvelle phase à l'arrivée d'un nouveau visiteur, amené par le désir d'obtenir un portrait (1), ou tout au moins d'être présent lorsqu'un de ces desseins serait exécuté. C'était M. Barkas, dont le nom était bien connu et qui s'était fait une certaine réputation par ses études des phénomènes psychiques. Il possédait les connaissances les plus variées, était ami des arts, observateur sagace et consciencieux, prenant à l'éducation et au développement de la classe ouvrière un grand et généreux intérêt. Il avait fondé une galerie artistique, un salon de lecture et une bibliothèque à Newcastle. Il recherchait avec un zèle infatigable tous les sujets d'attraction pour ses visiteurs et tout ce qui pouvait contribuer à leur éducation. Il faisait en outre de fréquentes conférences sur les actualités qui sollicitaient l'attention du public. Ces conférences, quelque aride que pût en être le sujet, devenaient toujours intéressantes par la façon dont il le présentait. Les salles de conférences, même les plus vastes, étaient toujours remplies jusqu'au dernier siège par un public aussi attentif qu'intelligent, dès que c'était M. Barkas qui occupait la tribune.

M. Barkas était spirite, mais jamais il n'essaya d'imposer à personne sa croyance dans l'existence d'un monde spirituel. Cependant ses convictions étaient bien connues de tous, en dépit de sa discrétion. En sa qualité d'homme s'adressant au public, il était assez souvent tourné en ridicule de façon peu agréable, mais il acceptait tout cela avec une bonne humeur que rien n'altérait.

Il devint membre de notre petit cercle intime, dans l'espoir de voir quelque nouveau phénomène, mais pendant un certain nombre de soirées cet espoir fut déçu (1). Enfin, tout à fait à l'improviste, je vis et dessinai l'apparition d'une bonne vieille dame qui affirmait être de sa famille. Lui, cependant, ne la reconnut qu'à son costume, qui devait être celui de sa grand'mère, dont il n'avait gardé qu'un vague souvenir.

(1) Dans des séances obscures, Mme d'Espérance qui conserva toujours sa lucidité, fit plusieurs centaines de portraits représentant les apparitions, vues par elles seule, de parents ou d'amis des assistants et reconnues par ceux-ci. Chaque portrait ne demandait généralement pas plus de trente secondes. Nous y reviendrons probablement, en donnant quelques-uns de ces dessins.

(2) Malgré la faculté très développée de Mme d'Espérance, même insuccès, au début, que ceux constatés par Mapee et M. le Dr Dusart. N. d. l. R.

Pendant une soirée, tandis que nous attendions si quelque chose se produirait, M. Barkas nous annonça qu'il se proposait de faire, dans une vaste salle du voisinage, une série de douze conférences. Dans la conversation qui suivit, il nous laissa entendre que ces conférences étaient destinées à vulgariser les notions scientifiques dans le public. La première serait faite sur l'électricité, ses usages et applications, ou quelque chose d'analogue. M. Barkas nous indiqua les points qu'il voulait essayer de démontrer par des expériences pratiques. Il nous signala les différentes théories qu'il avait adoptées pour rendre compte des divers phénomènes. Pendant cette conversation que je suivais en silence avec une vive attention, je tenais à la main un crayon au dessus d'une feuille de papier à dessin, toute prête à dessiner le personnage qui pourrait se présenter. Je sentis ma main devenir froide et engourdie ; puis le crayon se mit à écrire et on put lire ces mots : « Puis-je vous demander quelles théories vous vous proposez de soutenir particulièrement et de démontrer ? » — « Ceci s'adresse à moi, je présume, dit M. Barkas avec un sourire. Est-ce que ces matières ont un intérêt pour vous ? » — « Non — Oui — je ne sais pas, lui répondis-je ; je ne crois pas avoir aucune notion là-dessus ; c'est Stafford et non moi qui vous pose cette question. » — « Très bien alors, dit M. Barkas, si cela intéresse M. Stafford, je ne refuse pas de causer avec lui. »

Il entra alors dans une longue explication sur les diverses théories, leurs points forts ou faibles, terminée par une déclaration sur les vues particulières qu'il avait adoptées et les raisons qui l'y avaient porté. Je m'étais efforcée de suivre attentivement ces développements, car il semblait s'adresser à moi, mais je ne tardai pas à en perdre le fil et à me trouver si complètement perdue au milieu de ces termes techniques, que je n'avais pas plus idée de la signification des mots, que s'ils avaient été de l'hébreu.

Dès qu'il eût terminé, ma main écrivit de façon nette et sans hésitation ces mots : « Vous vous trompez ; tant que vous ne pousserez pas plus loin vos expériences, elles sembleront bien démontrer vos théories ; mais faites un pas de plus. Essayez les expériences que je vous demande la permission de vous proposer et vous verrez que cela ne supporte pas la discussion. » — M. Barkas : « Vous me semblez bien au courant de cette question ; peut être pourriez-vous m'instruire, au lieu de recevoir mes renseignements ? » — « Stafford — Je sais bien peu de choses, mais j'ai lu un peu et j'ai fait quelques expériences ; aussi ces questions m'intéressent-elles toujours. Peut-être ai-je remarqué certaines choses qui auront échappé à votre attention *et vice versâ* ; si je puis vous aider en quelque chose j'en serai enchanté. »

Il faut reconnaître que pour notre savant ami cette consultation de la table prenait une tournure assez imprévue. J'estime que nous nous sentions tous un peu froissés des façons quelque peu protectrices de Stafford, car aucun de nous ne se fût avisé de mettre en doute la science de M. Barkas, ni le bien fondé des théories qu'il croyait devoir soutenir. En même temps, quoique ne comprenant rien à toutes ces questions, je me sentais en secret, violemment portée en faveur de Stafford et j'étais vivement préoccupée de voir comment il sortirait à son honneur de la situation actuelle. Je pense que ce sentiment était partagé par tous les assistants, car, lorsque après plus de trois heures de discussion, M. Barkas dit à Stafford : « Eh ! bien, mon ami, je vais suivre votre avis et choisir un autre sujet de conférence : Je vais immédiatement faire les expériences que vous me suggérez et je verrai ce qu'il en est ». La satisfaction générale se traduisit dans la contenance et les paroles de tous.

Après cette découverte de la compétence de Stafford dans les questions scientifiques, nos séances changèrent totalement de caractère. M. Barkas, étonné de voir quelquefois sa science mise en échec, avait rapporté ces conversations à quelques-uns de ses amis, très indifférents aux questions spirites, mais fort désireux de voir *cette jeune dame* d'une instruction assez limitée, qui pouvait discourir avec compétence sur les sciences naturelles et faire ressortir les erreurs contenues dans les propositions présentées par les savants. Ces messieurs demandaient la permission d'assister à nos séances hebdomadaires et venaient généralement armés d'une longue liste de questions scientifiques préparées évidemment dans le but d'embarrasser la jeune dame, bien plutôt que de recevoir des éclaircissements.

Stafford intervenait avec sérénité et écrivait : « Il me sera très agréable de vous être utile en toutes choses ; mais mettons un peu d'ordre dans nos travaux et ne prenons qu'une question à la fois ». — « Voulez-vous nous dire quels sujets vous sont le plus familiers ? « je n'en connais aucun spécialement, mais, comme vous, j'ai lu un peu de tout. Indiquez-moi les sujets sur lesquels vous désirez me poser des questions, et je vous dirai si je suis en état de les discuter avec vous ». — « Eh ! bien, nous vous proposons la question de la lumière ». — « bien ; et ensuite ? » — « Le son, l'acoustique, la musique, l'harmonie ». — « Et ensuite ? » — « Mais si nous discutons tout cela, nous craignons d'abuser de votre patience ; s'il n'en est rien, nous vous proposerons ensuite d'autres sujets ».

Alors commença ce qui me fit l'effet d'un tournoi de pensées qui dura plusieurs mois. Comme Stafford l'avait proposé, les questions posées dans chaque soirée roulaient toutes sur le même sujet. Il arriva quelque-

fois que la discussion d'un seul sujet prenait plusieurs séances et, dans leur intervalle, la personne qui l'avait engagée était fort occupée à correspondre avec les autres savants de la contrée, pour contrôler les assertions de Stafford et réunir les éléments des questions à poser.

Quant à moi, tout l'intérêt que je prenais à cette discussion venait de mon vif désir de voir Stafford se montrer capable de se tenir au niveau des hommes les plus éclairés, qui, de leur côté, me semblaient poussés par le désir de faire preuve de la supériorité de leurs connaissances. Je ne comprenais pas les termes techniques dont ils se servaient constamment et j'en arrivais quelquefois à me demander si les questionneurs les comprenaient bien eux-mêmes. Généralement pendant ces séances prolongées je m'amusais à suivre le jeu des physionomies des diverses personnes réunies autour de la table et à méditer sur l'énorme somme de connaissances qu'ils devaient s'assimiler pendant ces conférences savantes.

L'un d'eux avait l'habitude de fermer les yeux et semblait s'absorber tout entier dans la recherche de la solution d'une grande difficulté scientifique. Une fois, au milieu d'une assez longue réponse que ma main écrivait, il nous arriva du côté de ce savant plongé dans une si profonde méditation, un ronflement si bien caractérisé, qu'il me fit éclater de rire au point que j'avais toutes les peines à modérer les secousses de ma main pour lui permettre de continuer à écrire.

Quelquefois Stafford répondait à une question : « Je ne sais pas, mais je vais m'informer et vous apporterai aussitôt la réponse ». Alors l'écriture s'arrêtait pendant un nombre variable de minutes, puis le crayon se remettait en marche et donnait la réponse attendue.

Souvent, dans ces occasions, Walter ou Ninia (deux esprits d'ordre moins élevé qui se communiquaient fréquemment dans les séances précédentes) remplissaient cette période d'attente par des remarques plaisantes ou des réflexions sur l'aridité de nos entretiens, déclarant ne pas comprendre comment nous pouvions nous y plaire. Dans quelques cas, il me fut possible de dessiner les portraits de nos esprits visiteurs, mais cela se présenta assez rarement. En général je sortais des séances très fatiguée et tout à fait épuisée. Ma santé laissait à désirer ; des ennuis et des préoccupations domestiques m'éprouvaient durement et, sans l'intérêt passionné que je prenais à ces séances, j'aurais volontiers proposé de les suspendre pendant un certain temps. Mais je n'eus pas le courage de tromper les nombreuses espérances conçues par nos amis et je résistai aussi longtemps que mes forces me le permirent.

Les quatre sujets mentionnés ci-dessus restèrent en discussion pendant longtemps. A propos du son, Stafford décrivit dans des moindres détails

un appareil destiné à transmettre les vibrations sonores à des distances illimitées ; cet appareil, disait-il, ne tarderait pas être connu dans le monde entier. Cette affirmation fut accueillie aussi poliment que nous le faisions toujours pour toutes les communications qui nous venaient de lui, mais avec le sentiment dont l'un de nous se fit l'interprète en disant : « Ceux qui vivront le plus longtemps verront encore bien des choses ». Nous n'eûmes cependant pas à vivre de longues années pour voir le téléphone se répandre dans le monde entier, tel que Stafford l'avait décrit.

Un autre appareil dont il nous annonça l'apparition fut celui qu'il appela *Désignographe*, au moyen duquel une personne, en se servant d'une plume ou d'un crayon à l'une des extrémités du globe, pourrait, par des combinaisons électriques, reproduire sur du papier ou toute autre substance, sa propre écriture, de telle sorte que des plans ou des dessins seraient ainsi fidèlement transmis à l'autre extrémité du globe. Cette prédiction date de vingt-cinq ans, mais l'invention annoncée n'a paru dans le monde que dans ces dix dernières années, encore n'est-elle pas connue et appliquée d'une façon générale.

« Mon cher Stafford, dit un soir M. Barkas, nous avons épuisé à vous questionner tout ce que nous avions de connaissances. Ne pourriez-vous à votre tour nous proposer un sujet sur lequel nous puissions discuter avec profit ? » — « C'est à vous d'en proposer, répondit Stafford ». — « Je ne vois plus de sujet qui puisse offrir un intérêt général, dit M. Barkas, avec un sourire qui reporta ma pensée vers le dormeur mon voisin ; mais j'ai parmi mes amis un docteur en médecine qui a souvent demandé à entrer en relation avec vous ; peut-être pourra-t-il proposer un sujet intéressant. » — « Je serai toujours heureux de me trouver avec l'un de vos amis ».

En conséquence, le docteur vint et proposa l'Anatomie comme sujet d'entretien Pendant une ou deux soirées la discussion se maintint avec le plus vif intérêt. Le Docteur et Stafford me semblaient faire assaut d'expressions et de termes latins. Après les os, ce furent les nerfs qui firent les frais de la discussion, et ici, Stafford me parut bien prendre le dessus. Une fois il s'arrêta brusquement au milieu d'une phrase et dit : « Attendez un peu ; il faut que je consulte sur ce point un de mes amis. Il est mieux renseigné que moi ».

Pendant une demi-heure, Walter vint nous entretenir. Imitant d'une façon comique *Le Gouverneur* (nom qu'il avait l'habitude de donner à Stafford), il nous fit une dissertation scientifique sur les propriétés de l'air qu'il nommait *Oxyhydronitroammoniac*. Comme on lui demandait ce que cela signifiait, il répondit : « Lorsque je traite un sujet scientifique, je préfère me servir de termes scientifiques », voulant évidemment se mo-

quer ainsi du docteur, dont la conversation était presque inintelligible, pour les esprits ordinaires, à cause de l'usage excessif qu'il faisait des termes techniques.

Stafford revint après une absence d'une demi-heure, évidemment bien pourvu des renseignements qu'il était allé demander et la discussion fut reprise sur les fonctions de certains nerfs. « Willis me dit, commença-t-il ». Alors le docteur, qui suivait sur le papier tous les mots à mesure qu'ils se formaient, l'interrompit : « Willis ? Comment Willis ? voulez-vous parler du célèbre docteur Willis, la grande autorité, pour tout ce qui touche aux nerfs et à leurs fonctions ? — « Oui : je pense, en effet, qu'on le considère comme une autorité et c'est ce qui m'a décidé à m'adresser à lui ; plusieurs parties du cerveau ont reçu son nom ». — « Ah ! Vraiment ! » s'écria le docteur ; et il me sembla qu'à partir de ce moment son respect pour Stafford avait singulièrement grandi.

Quant aux questions musicales qui pendant longtemps furent remises d'une semaine à l'autre, parce que nous n'avions de relations avec aucune personne suffisamment au courant pour soutenir une discussion, nous fûmes enfin assez heureux pour exciter l'intérêt de M. William Rae, organiste distingué et fort connu. J'avais pendant peu de temps fait partie de ses chœurs et j'avais conçu pour lui beaucoup de respect et d'affection.

Comme je l'ai déjà signalé, je n'ai jamais étudié la musique et je n'y portais qu'un intérêt très superficiel ; aussi la discussion ne me faisait-elle présager aucun divertissement.

Stafford expliqua qu'il n'était nullement musicien exécutant, mais qu'il avait lu plusieurs ouvrages sur la théorie de la musique. Qu'il fût ou non musicien exécutant, il ne tarda pas à faire preuve de connaissances plus variées et plus profondes sur ce sujet que celles de M. William Rae. Celui-ci déclara qu'il allait écrire à quelques amis pour leur demander leurs opinions et leurs conseils, avant de revenir à ce sujet. Stafford y consentit et la semaine suivante, M. Rae parut avec une longue lettre de sir Jules Benedit contenant des explications qui venaient à l'appui de ce que Stafford avait avancé à propos des questions débattues.

Les sujets de la musique, de l'harmonie, des divers modes de construction des orgues et autres instruments de musique me semblaient ne devoir jamais prendre fin. En dépit de mon désir de rester polie et prévenante envers les excellents amis qui suivaient ces séances avec le plus vif intérêt, je me sentais terriblement fatiguée et ma santé, qui n'avait jamais été bien bonne, menaçait de m'abandonner tout-à-fait sous le poids des préoccupations diverses qui, depuis quelque temps, pesaient si lourdement sur mes épaules.

Selon toute probabilité, Stafford sentit que j'avais besoin de repos, et après une année consacrée aux séances scientifiques, il déclara qu'il fallait les suspendre pour un temps, sauf à y revenir plus tard. On avait proposé un sujet, laissé jusque-là de côté, parce que l'on manquait d'un questionneur suffisamment maître de cette matière, qui était la chimie.

M. Barkas fit observer que, tout en se rangeant à l'avis de Stafford sur la nécessité de me procurer du repos, il ne pouvait que regretter amèrement que cette question n'ait pas été mise plus tôt sur le tapis, d'autant mieux qu'un des chimistes les plus connus de notre époque, M. T. Bell, venait d'adresser une demande de discussion avec Stafford. Mais celui-ci resta inexorable ; M. Bell dut attendre, la santé du médium étant bien autrement importante que la discussion de n'importe quel sujet. En conséquence, toutes les communications furent suspendues.

M. Barkas clôtura la série de ses conférences en traitant des *récentes expériences psychologiques*. Sans trahir l'identité d'aucun des assistants de nos séances, il rendit public ce qu'il appelait : « Réponses extraordinaires à des questions sur des sujets scientifiques, données par une jeune dame d'éducation très ordinaire ».

Sur le moment, je ne me trouvai pas très flattée par cette appréciation sur mon éducation, mais tout en m'efforçant de surmonter l'espèce de dépit que j'en éprouvais, je dus bien m'avouer que, en réalité, quant à mes connaissances sur les sujets ainsi traités, mon éducation était fort limitée et que je n'avais pas le droit de m'offusquer de la remarque.

Tous les manuscrits de ces séances, quoique m'appartenant, avaient été laissés entre les mains de M. Barkas, pour lui permettre d'en publier des extraits. Après sa mort on me les remit, mais en même temps il me fut fait défense de les publier ou de citer son nom à leur propos. Je me suis donc bornée à faire allusion à ce que lui-même a publié de ces séances, ou tout au moins à ce qui est tombé dans le domaine public.

Comme on le voit, Madame d'Espérance raconte avec une simplicité qui inspire confiance les faits auxquels elle a pris une si large part. Mais ce récit ne suffirait pas pour nous faire saisir toute l'importance du phénomène ; il ne nous donne aucune idée de la nature souvent abstraite des questions posées et ne montre pas assez combien il eût été impossible à une personne, même fort instruite, d'y répondre instantanément avec autant de netteté et d'élégance.

Nous allons donc combler cette lacune en reproduisant quelques-unes des constatations que M. Barkas a publiées dans plusieurs organes de la presse anglaise et en signalant un petit nombre de questions posées. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en même temps les réponses qui y

furent faites, mais cela nous entraînerait trop loin. On les trouvera du reste dans le livre d'Aksakof, pages 332 et suivantes.

On ne peut que déplorer l'interdiction de publier l'ensemble de ces communications : cependant, ce que nous en donnons aujourd'hui, suffira pour rendre le phénomène indiscutable aux yeux des personnes de bonne foi, et c'est l'essentiel.

Docteur AUDAIS.

Les expériences de M. Barkas

EXTRAITS D'ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF, page 332 et suivantes.



M. Barkas, de Newcastle, publia dans le *Light* 1885, une série d'articles sous le titre : « Réponses improvisées à des questions scientifiques, par un médium femme d'une éducation ordinaire, » et nous y lisons :

« En 1875 je fus invité à prendre part à une série de séances qui devaient se tenir dans l'appartement modeste d'une jeune dame, médium non professionnel, demeurant à Newcatle-On-tyne. Toutes les questions s'inscrivaient dans un cahier au moment même de les poser, et le médium y écrivait immédiatement les réponses. Tous ces cahiers se trouvent chez moi et je les tiens à la disposition de toute personne qui désirerait les voir. »

« Voici le problème principal qui se présente dans ce cas ; une femme d'instruction ordinaire a donné des réponses à diverses questions scientifiques soigneusement élaborées au cours de trente-sept soirées, la séance se prolongeant trois heures chaque fois. Ces réponses sont telles, que probablement il ne se trouve pas un homme en Angleterre qui pourrait en faire autant, c'est-à-dire donner des réponses aussi précises, dans les mêmes conditions, à toutes les questions qui ont été posées. »

Un compte-rendu de ces séances, une autobiographie du médium, ainsi que des exemples de ces questions, avec les reponses, se trouvent dans le *Psychological Review* de 1878.

« Il ne faut pas perdre de vue que le médium est une femme d'une instruction médiocre, qu'elle était entourée de personnes qui l'observaient avec attention, que les questions étaient inscrites et lues à haute voix, séance tenante, que les réponses étaient écrites par la main du médium,

dans ce même cahier, très rapidement, qu'elles étaient improvisées, sans la moindre correction ultérieure ; il ne faut pas oublier non plus que ces questions se rapportaient à divers sujets scientifiques et autres, généralement peu familiers aux femmes ; que le médium, à son aveu, est complètement ignorante en ces matières ; qu'elle écrivait automatiquement, sans se rendre compte si ces réponses étaient justes. Les personnes qui la connaissent intimement assurent qu'elle n'avait jamais eu de goût pour les sciences, et qu'elle n'avait jamais lu de livres scientifiques. »

Le médium écrivait en état de veille et dans l'obscurité. Voici quelques-unes de ces questions :

1° De quelle manière la perception du son arrive-t-elle à notre conscience ?

2° Pourquoi deux sons identiques peuvent-ils donner du silence, alors que deux sons non identiques n'arrivent pas à ce résultat ?

3° Quelle différence y a-t-il entre les harmoniques d'un tuyau ouvert de 8 pieds et ceux d'un tuyau fermé de 4 pieds ?

« Parmi les personnes qui ont assisté à la séance du 30 août se trouvait un professeur de musique très érudit, que j'avais prié de m'accompagner pour poser des questions ayant trait à la musique, auxquelles une personne ne possédant que des connaissances ordinaires dans cette branche ne saurait répondre sans avoir préalablement étudié le sujet. Je ne crois pas qu'un musicien entre cinq mille pourrait faire les réponses aussi bien, dans les mêmes conditions. En effet, je n'ai pas encore rencontré de musicien qui ait pu répondre à ces questions aussi rapidement et aussi bien ; je n'en ai même pas rencontré beaucoup qui les aient bien comprises, selon le sens des réponses qui y ont été faites. »

4° Pouvez-vous me dire comment il est possible de calculer la relation qui lie entre eux les battements spécifiques de l'air pris sous un volume constant et sous une pression constante, d'après la vitesse observée du son et la vitesse déterminée au moyen de la formule de Newton ?

5° Pouvez-vous m'expliquer l'origine des battements résultant des consonnances imparfaites ?

6° Voulez-vous donner une description populaire de l'œil humain si vous ne connaissez pas les théories de Helmholtz ?

« Les questions et les réponses que je publie ne forment qu'une partie minime de ce que le médium a produit pendant les séances. Les réponses ne sont pas un amas de lieux communs ; au contraire, elles vont au bout des questions, et même au-delà. »

« Outre ces réponses succinctes données à des questions formulées sur divers sujets, le médium a produit des traités complets sur la *chaleur*, la

lumière, la *physiologie des plantes, l'éléctricité, le magnétisme, l'anatomie du corps humain,* et l'on peut dire que chacun de ces traités ferait honneur à un adepte de la science. Tous ces traités sont des improvisations, exécutées sans la moindre hésitation et apparemment sans étude préparatoire. »

« Pendant toute la durée des séances le médium semblait être dans son état normal. Cette dame causait avec nous tout le temps et répondait d'un air tout à fait naturel quand on lui adressait la parole en matière de simple conversation. L'influence occulte qui la dominait ne s'accusait que dans le mouvement automatique de sa main. »

La société des recherches psychiques de Londres à l'attention de laquelle ses expériences furent signalées, leur dénia toute valeur, en raison d'un certain nombre d'erreurs que contenaient les réponses.

Cette puissance de logique n'a nullement lieu de nous étonner de la part d'une société qui, dans le travail, à d'autres points de vue très estimable, consacré par elle à l'étude des apparitions, ne veut admettre que des fantômes des vivants. Ne *voulant pas* croire à la réalité des fantômes des morts, elle aime mieux ranger parmi les vivants, ceux dont le corps gît enterré *depuis quatre mois.* C'est probablement sous l'influence du même préjugé qu'elle a dénié toute valeur au phénomème dont nous nous occupons. On lui dit : La mort sépare l'esprit du corps, mais ne le transforme pas. Dans le monde invisible l'esprit continue à se développer, comme il le faisait pendant son incarnation. Peut-être peut-il le faire plus facilement, n'étant plus voilé par la matière. Il se trouve donc dans l'espace des esprits à tous les degrès de savoir ou de vertu et s'il arrive trop souvent à des esprits inférieurs de se communiquer à nous, il peut aussi se faire que des esprits d'une science profonde consentent à nous faire part de leurs connaissances. Cela veut-il dire qu'ìls sont infaillibles ? Nullement. Ce que l'on voulait démontrer à ces Messieurs, c'était que les communications n'avaient pas pu être écrites par le médium, et que par conséquent.... ! Mais c'était là précisément ce qu'il ne voulaient pas. Périssent la logique et tout sens critique, plutôt que d'admettre la communication possible entre les incarnés et les désincarnés !

Une autre objection fut faite, celle-ci par M. Hartmann, voulant voir là un exemple de *lecture cérébrale,* c'est-à-dire de suggestion, que l'on voit partout aujourd'hui, tandis que pendant plus d'un siècle on ne voulait le voir nulle part.

A cela, M. Barkas répondit par une lettre des plus catégoriques, en date du 8 février 1888. En voici quelques passages :

« Vous me demanderez en premier lieu si j'étais moi-même en état de

répondre d'une manière aussi précise que le médium l'a fait aux questions de physique que je lui ai posées : ensuite vous désirez savoir au-delà de quel point les réponses reçues par l'entremise du médium ne sauraient plus être considérées comme un effet de la lecture cérébrale. En ce qui concerne la *physique*, je dois dire que j'aurais pu répondre à un certain nombre de questions proposées au médium, mais moins bien qu'il ne l'a fait ; en traitant de certaines spécialités, je n'aurais pas eu recours, à cette époque, à une phraséologie aussi technique et précise ; ceci concerne plus particulièrement la description du *cerveau* et de la structure du système nerveux, la *circulation* du sang, la structure et le fonctionnement des organes de la *vue* et de *l'ouïe*. Les réponses reçues par le médium étaient en général notablement au-dessus de mes connaissances scientifiques d'alors, et elles sont supérieures à celles que je pourrais faire aujourd'hui, c'est-à-dire après douze années, si je devais les écrire sans m'y préparer a l'avance. »

« Ces réponses contiennent beaucoup de termes techniques, que je n'aurais certes pas eu l'idée d'employer, faute d'usage. Il s'y rencontre d'autre part des expressions qui m'étaient totalement inconnues. »

« Je puis affirmer sur ma foi que je n'étais pas en mesure de répondre d'une façon aussi détaillée et il y avait de certaines questions auxquelles je n'aurais pas pu répondre du tout. »

« Il est exact que je n'aurais pas su répondre aux questions de musique.

« Il y eut trois séances consacrées aux séances musicales ; *pas un seul musicien ne se trouvait à la première.* »

« Aux deux autres séances, la plupart des questions traitant de critique musicale ont été posées par le professeur de musique : c'est moi qui ai posé les autres, je les avais obtenues de quelques musiciens de mes amis. Il paraît que parmi les réponses faites sur les questions du professeur, *il s'en est trouvé qui ne s'accordaient pas avec ses opinions.* Quant à celles qui se rapportent aux questions posées par moi, j'ignorais alors si elles étaient justes ou non. »

« Je serais bien aise de connaître, ne fût-ce qu'un seul cas bien avéré, d'un sensitif illettré, *qui sans être mesmérisé* aurait répondu par écrit, dans un style correct et scientifique, à des questions de musique et de science, par l'effet de la lecture de pensées, ou par l'action de la volonté exercée par un savant ou un musicien vivant. »

« A la première des séances consacrées à la musique, pas une des personnes présentes n'était capable de faire une réponse sensée. Personne non plus n'aurait pu répondre sur les questions de chimie, d'anatomie, celles qui concernaient l'œil, l'oreille, la circulation du sang, le cerveau, et

beaucoup d'autres, se rattachant aux sciences physiques. Sauf M. Bell, qui avait quelques notions de chimie pratique, mais ne s'exprimait pas facilement, et moi, qui connaissais les principes rudimentaires de la physique, les personnes qui assistaient aux séances étaient absolument des profanes en ces matières. » P. T. BARKAS.

Lettre du Général Ménébréa
AU COLONEL DE ROCHAS



Le général Ménabréa, marquis de Valdora, ancien ambassadeur d'Italie en France, s'intéressait beaucoup aux études psychiques. C'était un mathématicien de premier ordre, à l'esprit très positif, et il était convaincu que nous assistions à la naissance d'une science nouvelle que le XXe siècle ferait éclore.

Pendant qu'il était à Paris, il suivait assidûment les expériences du colonel de Rochas, et, le 10 janvier 1893, il lui écrivait, de Chambéry, la lettre suivante à propos du livre du centenaire de l'école polytechnique publié par un Comité dont M. de Rochas était le secrétaire.

Mon Cher Colonel,

.. « Les hommes de mon temps sont imbibés des enseignements de l'Ecole polytechnique. Ainsi j'ai été à l'Université de Turin et aux écoles militaires, pendant près de *cinq ans*, élève de l'illustre professeur Plana, ancien élève polytechnicien. — J'ai été, à l'Université de Turin, élève du célèbre Cauchy, polytechnicien. Mon premier général en temps de guerre a été le général Chiodo, ancien polytechnicien, qui commandait le Génie pendant les campagnes de 1848 et dirigeait le siège de Peschiera. Il fut président du comité d'artillerie et du Génie ; je lui succédai dans cette charge. — Je fus en grandes relations avec le général Poncelet ; les leçons qu'il donnait à l'Ecole d'application d'artillerie et du Génie à Metz me servirent de guide dans les leçons que je donnai à la nouvelle école d'application d'artillerie et du Génie de Turin qui fut principalement fondée par moi, après la guerre de 1848, et dans laquelle je fus spécialement chargé de l'application des mathématiques à l'art de la guerre et à l'art des constructions. Les leçons données à l'Ecole des Ponts-et-Chaussées de Paris étaient spécialement consultées par moi, de sorte qu'on peut dire que notre enseignement technique était imbibé de l'esprit polytechnicien de

Paris. — D'autre part on n'oubliait pas que Lagrange, le plus grand géomètre de nos derniers temps est un des fondateurs de l'Ecole polytechnique de Paris.

Nos études sont donc toutes éclairées par un grand reflet de cette remarquable institution qui a fourni tant d'hommes illustres et *et qui est peut-être destinée à transformer en science exacte, une science jusqu'à ce jour classée comme science occulte* : C'est au colonel de Rochas qu'échoit cette tâche de la rendre lumineuse. »

Spiritisme Expérimental

Voici ce qu'on nous écrit d'Avignon :

Le passage fortuit à Avignon de Mme Tivollier Henri, de Marseille, et de Mme de Valpinçon, de Paris, a été le point de départ de réunions hebdomadaires de la part d'un petit groupe de spirites qui, jusque-là, agissaient isolément.

La première réunion eut lieu, 10, rue Velouterie, chez M. et Mme Toursier, le samedi 6 février 1898.

Ont pris part aux diverses séances :

Mme H. Tivollier, de Marseille,

Mme de Valpinçon, de Paris,

Mme et M. Marthe, ancien officier, percepteur en retraite, chevalier de la légion d'honneur,

Mme Guillemain, de Lyon,

Mlle E. Delpin,

Mme et M. Roussel, d'Avignon,

Mme et M. Toursier, directeur de la banque de France, en retraite.

D'autres séances eurent lieu les samedis suivants, mais sans la présence de Mmes de Valpinçon et Tivollier.

Nous pouvons résumer ainsi les résultats obtenus dans le cours de ces réunions.

L'esprit qui se manifeste. se dévoile comme devant produire de préférence des effets physiques ; en effet de simples au début, tels que grattements et coups dans la table et dans les meubles, reproduction de rythmes qui lui sont indiqués, vibration sans contact des cordes d'une mandoline, etc., il opère, par la suite, des déplacements et des inclinaisons de table absolument contraires aux lois de la pesanteur. Ainsi, nous obtenons : déplacements et mouvements giratoires de la table, soulèvements opérés

sur deux roulettes et même sur une seule, et dans cette position, balancements, renversements partiels de la table, roulant sur le bord du plateau comme une meule de pressoir pivotant autour de sa base.

Inclinaison de la table formant avec le parquet un angle de 80 degrés ; dans cette position, à un signal donné, tous les assistants ayant éloigné leurs mains de 30 cent. de la table pour bien affirmer l'absence de tout contact, le meuble conserve son inclinaison.

Désireux de pousser plus loin l'expérience, nous témoignons le désir de voir la table se balancer, ce qu'elle fait aussitôt.

Voulant nous rendre compte du degré de résistance qu'elle peut offrir, Mmes M. et R., alors que personne ne s'est remis en contact avec la table, opèrent avec leurs mains une forte pression, sans pouvoir parvenir à la faire toucher terre de ses patins.

Obtention de communications typtologiques dans toutes les positions possibles de la table, même les plus anormales, c'est-à-dire tenue en équilibre sur une seule roulette et frappant le parquet de la roulette voisine.

Dans la séance du 6 mars, qui eut lieu chez M. Roussel, un apport a été obtenu, apport qui avait été promis quelques jours auparavant par l'esprit Delpin, père du médium.

A peine dix minutes après le commencement de la séance, le médium s'écrie : « Je sens des tremblements dans le bras », avant qu'on ait pu glisser sous ses mains du papier et un crayon, il pousse un grand cri et s'évanouit (tombe en transe) ; sa main semble tracer des mots, on lui remet le crayon et aussitôt, il écrit le mot « apport » mais avec une telle force que la forme des lettres est restée gravée dans le bois du guéridon. Nous cherchons et apercevons près du médium une magnifique pensée fraîchement cueillie et dont la tige semble avoir été plutôt arrachée que coupée.

Telles sont les manifestations obtenues dans ces diverses séances, et par un demi-jour permettant de tout bien observer, qui ont rempli tous les assistants d'admiration.

Notre dernière séance du 20 Mars à laquelle nous avons eu la bonne fortune de voir participer Mme Deiber, sœur de feu René Caillé le vaillant apôtre de la doctrine et M. Alexandre Delanne, père de l'ardent défenseur de la cause spirite et continuateur d'Allan Kardec, a été particulièrement intéressante ; en voici le compte rendu détaillé :

Etaient présents : Mme Deiber, M. A. Delanne, Mme et M. Marthe, Mme et M. Roussel, Mme Guillemain, Mlle Delpin, Mme et M, Toursier. A 4 heures, nous nous plaçons autour de la table qui nous a servi aux précédentes séances, (table massive de salle à manger en noyer, ovale, à pied

central reposant sur 4 consoles à roulettes, du poids de 63 kilogs, ayant 1 m. 44 dans le grand diamètre et 1 m. 26 dans le plus petit). Madame T. fait l'invocation habituelle. Au bout de quinze minutes, des craquements nous annoncent la présence de nos chers invisibles ; peu après, nous entendons le bruit d'une scie mordant le bois, puis d'un rabot en mouvement. C'est ainsi que l'esprit Edmond (familier de Mme de Valpinçon et aujourd'hui également le nôtre) s'est annoncé dans nos séances précédentes.

Nous le prions d'agir à sa guise, résolus à lui laisser son entière liberté d'action. Il nous donne le rythme de la batterie militaire « aux champs » puis la table fait un mouvement tournant de droite à gauche, se lève du côté du médium jusqu'à effleurer le sol du bord opposé, revient à un angle d'environ 45° en faisant des balancements continus ; fait demi-tour pour exécuter le même balancement dans le sens de son grand diamètre, reste ensuite immobile à une inclinaison de 45 degrés environ.

Comme aux précédentes séances, à un signal donné, toutes les mains sont élevées à 0 m. 30 de hauteur et les assistants se reculent d'un pas, la table conserve l'immobilité d'abord, puis, après 50 secondes, elle opère un léger balancement, cependant que nos mains restent éloignées du plateau ; le médium est prié d'y appuyer les siennes aussi fortement que possible (ce qu'il fait de tout le poids de son corps) pour la faire retomber, mais sans succès.

La même expérience est renouvelée par Mme D. qui rencontre une égale résistance.

Nous prions le cher esprit de faire retomber très lentement la table, ce qui est exécuté avec une lenteur tout à fait contraire aux lois de la pesanteur, et cela, alors que tout le monde se maintient éloigné de la table et les mains élevées dirigées seulement vers elle afin de lui conserver la communication de nos fluides.

La table se replaçant sur ses pieds, un mouvement giratoire se produit; lent d'abord, il augmente peu à peu d'intensité, puis accélère son mouvement au point qu'il a fallu sensiblement précipiter le pas pour la suivre. M. R., a l'idée de sauter sur le plateau pour se faire véhiculer, la table, un instant arrêtée comme surprise de cette surchage, reprend de plus belle son mouvement rapide, au grand ébahissement de la personne assise et de nous tous.

La table se met enfin au repos et chacun reprend sa place autour d'elle.

Pendant un bon moment, elle nous reproduit différents rythmes qui lui sont demandés et que l'esprit exécute avec une bonne grâce parfaite, puis, la table se relevant brusquement et s'appuyant sur le bord du pla-

teau se dirige vers la cheminée, là, elle nous donne typtologiquement les noms des esprits : Delpin, Lucie, Jules, Edmond, chacun d'eux a des liens de parenté très étroits avec chaque famille présente ; puis, se rapprochant de Mme D., l'esprit Alfred, son fils, se nomme et, par un balancement de la table, semble faire de douces caresses à sa mère.

Dans cette position, la table se lève de façon à ne reposer que sur une seule roulette, sans qu'aucune autre partie touche le parquet ou un meuble quelconque. L'étonnement de tous est à son comble, et cependant, il grandit encore lorsque tous les assistants lèvent leurs mains afin de ne laisser à la table que la seule roulette comme point d'appui, et elle reste ainsi, en équilibre instable, le plateau offrant une pente de 90 degrés, pendant plusieurs secondes.

Après avoir bien constaté le phénomène, les assistants apposent de nouveau les mains sur le plateau, et c'est, penchée de la sorte, que la table faisant un nouveau mouvement de rotation, se déplace d'environ deux mètres pour se remettre finalement sur ses quatre roulettes.

Après un moment de repos, nous prions nos chers invisibles de bien vouloir répéter les rythmes indiqués par plusieurs d'entre nous, ce qui est de nouveau très fidèlement et fort clairement reproduit, non seulement par des coups frappés, mais encore et surtout, d'après notre désir, par des coups internes très caractérisés :

Batterie « aux champs »,

Retraite militaire,

Rappel et plusieurs autres rythmes connus.

Production d'autres bruits tels que : imitation d'une signature tracée avec le gros bout d'un crayon sous le plateau de la table.

Nos bons amis de l'espace terminent cette mémorable séance en nous dictant : « Adieu ».

Nous les en remercions tous bien cordialement et madame T. fait à haute voix la prière de reconnaissance envers celui qui autorise ces manifestations, et à laquelle nous nous joignons tous de tout notre cœur.

Avignon, le 20 Mars 1898.

Ont signé, MM :

MARTHE, C. ROUSSEL,

TOURSIER, A DELANNE.



LES FAITS

Procès-verbal

LE PORTRAIT DE CHEVREUL

PHÉNOMÈNE PHOTOGRAPHIQUE OBTENU CHEZ M. FONTENELLE A VOUZIERS

Le 1er Mars 1898, M. Fontenelle et sa famille avaient réuni pour diner le docteur Fauque et le commandant Tégrad.

Vers 10 heures, M. Fontenelle croyant être agréable au commandant, proposa de faire de la photographie fluido-magnétique.

Le commandant envoya chercher des cuvettes chez lui, celles de la maison étant en nombre insuffisant pour que tous les convives pussent y participer. Chacun voulait essayer sa plaque et nous étions six personnes. M. Fontenelle fit son expérience en plaçant ses doigts coté verre sur une plaque 6 1/2 mult. 9. dans une cuvette en porcelaine. La gélatine, placée dans le bain révélateur à l'hydroquinone touchait directement le fond plat de la cuvette. La pose, doigts sur verre, fut de 15 minutes. Lorsque les plaques eurent baigné dans l'hyposulfite pendant quelques minutes, on alluma.

On débarrassa la table en mettant les cuvettes sur un meuble ; et on se mit à regarder, après dépouillement, dans l'hyposulfite, la quantité et les dessins du fluide émis par chacun de nous. En déposant les cuvettes on remarqua que l'empreinte de la plaque de M. Fontenelle était marquée sur le fond de la cuvette en porcelaine et qu'il y avait des colorations dans ce dépot. « C'est la fonte de la gélatine qui s'est produite, comme cela m'arrive souvent, dit le commandant Tégrad. »

Or, le lendemain, M. Fontenelle s'apprêtant à nettoyer les cuvettes du commandant Tégrad pour les lui renvoyer, s'aperçut que non seulement c'était l'empreinte de la plaque qui était déposée, mais de très belles couleurs et aussi une figure de vieillard, blanche, couronné de cheveux blancs, sans barbe, gros nez, grosses lèvres, enfin une figure d'homme vieux très caractérisée.

Ne voulant pas confier cette cuvette à sa bonne qui apportait les autres au commandant, il fit dire à ce dernier de passer chez lui.

Le commandant Tégrad voyant cette tête si bien détachée, dit :

Elle ressemble au vieux Chevreul. Mme Fontenelle lui dit aussitôt : « Mais vous avez parlé longuement de Chevreul hier, en disant à mon mari qu'il vivrait peut-être aussi longtemps que son homonyme, l'écri-

vain Fontenelle qui était mort à 100 ans. Vous avez ajouté que Chevreul avait vécu encore davantage, que vous l'aviez vu, qu'il avait inventé la bougie qui nous éclairait, qu'il était d'une grande sobriété à laquelle d'ailleurs, il attribuait sa longévité, que c'était un homme remarquable ; un chimiste hors de pair, et que c'était un des grands hommes de la France.

Là-dessus le commandant s'est mis, chez les libraires, à la recherche d'un portrait de Chevreul qu'il a trouvé. Le portrait obtenu était frappant de ressemblance. La biographie qu'il avait trouvée aussi disait :

Parmi les travaux les plus remarquables de M. Chevreul, il faut citer l'étude des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance, de la gradation de leurs nuances.

Cette phrase s'applique exactement, quant aux couleurs, au portrait obtenu par M. Fontenelle.

Si on se reporte au dessin médianimique « La maison de Mozard », venu sous le crayon de Victorien Sardou, ne peut-on supposer que c'est l'Esprit de Chevreul qui a fait le dessin, continuant ainsi, même après sa mort, une étude de ces couleurs qu'il avait tant affectionnées pendant sa vie. Dans tous les cas, ces couleurs émises par la gélatine et surtout le portrait de l'homme dont il avait été parlé quelques instants auparavant, sont une preuve indéniable de l'existence de l'âme, et, dans son genre, une pièce unique.

En outre du portrait de Chevreul se trouve à l'angle droit, en bas, celui de Rambrand, faisant face à une autre figure d'artiste qui se trouve en couleur bleue à l'autre angle diagonal. Il y a plusieurs autres figures qu'on trouve en tournant progressivement ce beau tableau.

Signé :

Robert Fontenelle chirurgien dentiste à Vouziers ;

Gabrielle Fontenelle ;

Madame Fontenelle ; Madame Buffet ;

Docteur Fauque ; Commandant Tégrad.



La Réincarnation



Nous recevons de Lyon le procès-verbal suivant que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

GROUPE NAZARETH

RUE TERRAILLE 6, LYON

Jeudi 8 octobre 1896 à 8 h. 1/2 du soir la séance est ouverte :

Sont présents à la séance :

Mme Vernay, mercière, rue de Sèze 95, Lyon.
Mr et Mme Valette, serrurier, rue Tronchet 34, Lyon.
Mme Guérin, rue Tronchet 34, Lyon.
Mme et Mlle Pisenti, rue Crillon 62, Lyon.
Mlle Mourtin, sage-femme, rue de Sèze 95, Lyon.
Mme Vanel, épicière, rue Sébastien Gryphe 17, Lyon.
M. et Mme Toupet, Magnétiseur, rue Terraille 6, Lyon.

La séance ne devait pas avoir lieu car ma femme était en proie aux douleurs de l'enfantement; mais comme la sage-femme nous dit qu'il y en avait encore pour longtemps. nous fîmes la séance quand même. Nous commençâmes par une séance d'écriture, puis le médium Mme Vernay, est intransée par un esprit qui cherche son frère pour le ramener à sa mère.

O mon Dieu, ils l'ont peut-être tué aussi, dit-il.

Nous lui demandâmes s'il s'agissait d'un crime, Non, nous dit-il, c'est pendant la bataille de Reichshoffen que mon frère a disparu.

Nous lui fîmes reconnaître l'état dans lequel il se trouvait, c'est-à-dire que son âme avait quitté son corps, puis nous lui fîmes rechercher son frère ; il vit deux cadavres : le sien et celui de son frère Alfred. Les misérables, s'écria-t-il, ils l'ont frappé d'une balle au milieu du front.

A ce moment le médium se réveille.

Tout à coup le médium tombe en extase : Mes amis, dit-il, je suis la mère de ces deux frères morts à Reichshoffen dont l'un, Alfred, va se réincarner chez vous et je serai le guide de cette enfant qui va naître.

Je remerciai cet esprit et je lui dis que je ferais tout mon possible pour en faire un homme. Non, me dit-elle, pas un homme.

Puis le médium se réveille brusquement en nous disant : J'ai le mot fille qui ne veut pas sortir de mon cerveau.

Le lendemain 9 octobre, à 7 heures du matin, ma femme mettait au

monde un enfant du sexe féminin à laquelle nous donnons le nom d'Emilie. *Elle avait au milieu du front une cicatrice en relief, de la grosseur d'un grain de blé.*

Voici le fait tel qu'il est arrivé.

Voici les réminiscences observées sur l'enfant dans sa prime jeunesse :

Jusqu'à trois mois, lorsque j'imitais la trompette de cavalerie, elle se mettait à pleurer sans pouvoir être consolée ; en s'amusant, elle prend toujours la position à cheval en imitant le mouvement du cavalier en marche.

Elle a maintenant dix-sept mois et son jouet favori est le cheval quelle préfère aux poupées ; mais dans la rue on ne peut pas l'approcher d'un cheval, elle crie avec épouvante.

Suivent les signatures :

Ve Vernay,	Mlle Mourtin.
Mme M. Pisenti,	Mme Vallettz.
Mme Pisenti,	Mme Guérin.
J. M. Valette,	Mme Vanel.
G. Toupet,	Mme Toupet.

Palingénésie

I

L'Univers est une officine
De fins et de commencements.
Où l'être prend et perd racine
Dans le Vague des firmaments.

La mort désagrège la forme
Des êtres par la vie usés,
Elle rajeunit par sa norme
Les éléments décomposés.

La mort isole, brûle, lave,
Purifie enfin, par degré,
La molécule dans l'espace ;
Tout par elle est régénéré !

Les forces, invisibles gnomes,
N'ayant ni forme, ni contour,
Saisissent chacun des atomes
Pour les travailler tour à tour.

Pour sa fonction magistrale,
Elle a, dans l'indéfini bleu,
De l'eau la caresse lustrale
Et la langue pure du feu ;

Puis elle emploie à son grand œuvre
Et dans son ondoyant effort,
Ce qui point comme la couleuvre
Et ce qui lèche et ce qui mord ;

Elle a le soleil et la foudre,
Elle a la pluie, elle a le vent,
Le ver de terre dans sa poupre
Et le microbe, obscure dent.

En de souples équivalences,
Elle a les grands et les petits,
Les douceurs et les violences,
Les hymens et les appétits.

Chaque force vit et travaille
Inconsciente d'un concert ;
Au filet chacune a sa maille,
Croyant se servir, elle sert !

II

Le cadavre a subi la rénovante épreuve ;
Voici qu'une substance, à nouveau vierge et neuve,
Sort des dépouilles du passé,
Et la mort restitue au torrent de la vie
Ces jeunes éléments que l'Être encor convie,
Un nouveau cycle est commencé !

Et la matière va, flotte, circule, ondoie,
Vole vers les clartés, dans les gouffres de joie
Emplis du souffle de l'Esprit
Ou palpite dans l'ombre où le frisson pullule
Et, de lueurs baignée, apparaît la cellule,
L'humble aïeule qui nous nourrit.

Le fleuve vivant suit sa pente coutumière,
Et la chaleur rayonne en robe de lumière,
Voici l'essaim vif des couleurs ;
Les sèves et le sang coulent, buvez, artères !

Et toi, tremblant pistil, baise au front les anthères
Sous le voile odorant des fleurs ;

Ailes ! envolez-vous vers l'essor d'autres ailes ;
O bouches ! ruez-vous vers des bouches jumelles,
Butinez le miel des baisers ;
Coupes ! portez l'onyx à la pourpre des lèvres,
Vous, amphores ! versez les liqueurs et les fièvres
A la soif des inapaisés.

O nids d'amour ! chantez dans le parfum des roses,
Pour célébrer la vie et ses métamorphoses :
Un brin de mousse est né pour vous
Pendant qu'un astre mort, — obole nourricière, —
Laissait tomber un grain perdu de sa poussière
Au ravin où boivent les loups !

L'éternelle matière, en ses vivantes houles,
Habite tour à tour les formes et les moules,
En des avatars inconstants,
Et sa vague déferle en larges harmonies,
Aux rives sans limite, aux rives infinies,
Celles de l'espace et du temps !

III

C'est la mort, c'est la vie ! et c'est la chaine immense
Qui va de ce qui fut à tout ce qui commence,
Lien si facile à briser !
Filandre d'or qui flotte au bâton de ce pâtre
Avant d'enrubaner ton sceptre, ô Cléopâtre !
Fil qu'on peut rompre en un baiser.

Ainsi la molécule, à ses lois asservie,
De la vie à la mort, de la mort à la vie,
Chemine en un exact circuit ;
Les deux jumelles sœurs la jettent, mi-funèbres,
De leurs mains de rayons, de leurs mains de ténèbres
Dans la lumière ou dans la nuit.

La vie et la mort sont des tentes de passage :
L'éphémère néant, sans effroi pour le sage,
Est un tunnel, un corridor
Entre la porte d'ombre et la porte d'aurore ;
L'atome, en ce trajet, s'obscurcit ou se dore
Dans un alternatif essor.

Le rigide cercueil n'est qu'une chrysalide
Où l'aile du symbole à l'être translucide
S'attache avant de s'éployer ;
Et l'être ainsi poursuit sa palingénésie
Jusqu'à ce que l'Esprit, étincelle choisie,
Ait rejoint son divin foyer !

J. GAILLARD.

Anniversaire d'Allan Kardec

Dimanche 3 avril, les spirites se sont trouvés très nombreux autour du Dolmen d'Allan Kardec, afin d'honorer la mémoire du Maître, de celui qui leur a enseigné la philosophie consolante et forte qui fait leur bonheur.

M. Gabriel Delanne n'a pu, à son grand regret, assister à cette cérémonie. Encore mal remis des suites d'une angine, il ne lui a été possible que d'aller au banquet.

Des discours ont été prononcés par M. Laurent de Faget, M. le général Fix, M. Beaudelot, M. Boyer, M. Muteau et M. Maintzer. Le public a écouté avec intérêt la parole émue des orateurs et le *Figaro*, dans le compte-rendu qu'il consacre à cette manifestation, constate l'attitude recueillie des assistants et la vitalité de notre chère doctrine.

Le soir, un banquet réunissait plus de 140 adeptes dans les salons de Tavernier aîné, au Palais Royal.

M. le Docteur Moutin, président de la Fédération spirite universelle, a passé rapidement en revue les faits saillants de l'année et dans une improvisation pleine de verve a tracé le programme de nos travaux futurs.

M. Gabriel Delane a dit combien il lui avait été pénible de ne pouvoir se rendre l'après-midi au Père Lachaise car, dans cette année du cinquantenaire, il aurait voulu résumer les travaux scientifiques accomplis dans le monde entier et faire comprendre aux incrédules qu'ils donnent une base inébranlable à la doctrine qu'Allan Kardec a promulgée.

M. de Faget a lu une fable charmante et les applaudissements qui accueillaient ces discours, montraient le plaisir et la cordialité de cette réunion fraternelle.

La soirée s'est terminée par des chants et des danses. Chacun a emporté dans son cœur le souvenir ému de ces agapes amicales où, unis par des pensées communes, tous les cœurs vibrent à l'unisson.

Revue de la Presse Allemande

Psychische Studien

Sur la nature des phénomènes de matérialisation M. Handrich de Brooklyn, dans un intéressant article consacré à cette question, déclare que ses expériences personnelles se trouvent absolument en concordance avec les explications données à un médium par ses guides spirituels. D'après ceux-ci, les esprits se trouvant dans le cabinet amassent sur le médium les forces vitales et nerveuses électro-magnétiques des assistants ; et, par le moyen de ces forces ainsi accumulées, ils condensent les atomes disséminés dans l'atmosphère, de même que ceux qui proviennent des effluves des spectateurs. — Les êtres supérieurs qui désirent se communiquer utilisent alors pour se rendre perceptibles à nos organes des sens, cet ensemble de fluides et d'atomes qui leur permet de se manifester. – Mais il arrive très rarement que les esprits élevés consentent à descendre sur ce plan des matérialisations, où des esprits inférieurs, retenus par la matérialité de leur corps astral, sont en commerce continuel avec des médiums professionnels et jouissent, par l'intermédiaire de ces derniers, des sensations et des passions terrestres auxquelles ils aspirent encore. — S'il arrive que des manifestations d'esprits supérieurs se produisent dans ces milieux, l'auteur pense qu'elles doivent être considérées comme des images de la pensée, transmises télépathiquement d'une sphère élevée sur la nôtre, ou comme des suggestions que la force spirituelle, par l'entremise du médium, exercerait sur la personne à laquelle elle veut se manifester.

Les conditions nécessaires pour la matérialisation ne se trouvant pas toujours réunies, il arrive parfois que les esprits emploient le corps du médium en léthargie, le transforment, et se manifestent ainsi par le moyen de son organisme. — Dans ce cas, comme dans bien d'autres, le phénomène est un mélange intime de vérité et d'inexactitude.....

Dans le cas suivant rapporté par l'auteur, on voit à combien d'erreurs et de fraudes de la part de certains esprits, donnent lieu ces faits de matérialisation :

L'un de ses amis se vit affectueusement embrassé, dans une séance, par un esprit qui se dit être sa sœur décédée. Mais celle-ci se communiqua peu après au moyen de coups frappés, et déclara ne s'être nullement manifestée ; l'un des esprits protecteurs du médium, expliqua-t-elle, avait pris sa place.

A la séance suivante, l'ami dévoila cette fraude à tous les assistants, en présence de ce même esprit; on vit alors la forme fluidique perdre subitement la force de maintenir les éléments qui la rendaient visible, et se dématérialiser dans le même instant aux yeux de tous.

M. Handrich revient aussi sur la question si souvent débattue de l'action funeste que peut avoir, sur la vie du médium, le trouble dangereux apporté dans le phénomène de matérialisation, quand on saisit ou que l'on cherche à retenir les formes qui se manifestent.

Aux questions suivantes posées à ce sujet, un esprit a répondu, paraît-il, par l'écriture directe entre deux ardoises.

Voici ce que l'on avait demandé :

1° Ne paraitraît-il pas plus juste et plus raisonnable de ramener la force vitale au médium plutôt que celui-ci à la force vitale ?

Ceci pour tâcher d'expliquer l'hypothèse faite par quelques-uns, que les esprits directeurs, dans le cas d'attaque d'un fantôme, transportent instantanément le médium là où se trouve ce dernier pour réunir par ce moyen le corps à la force vitale.

2° Si la force vitale du médium se trouve en la puissance de l'agresseur, qu'est-ce qui peut faire mouvoir le médium ?

3° Lorsque dans le cours régulier d'une séance, un esprit matérialisé se dématérialise et se réunit au médium, pourquoi cela n'a-t-il pas lieu également dans le cas d'une aggression ?

4° Peut-on supposer que, dans une telle circonstance, le corps du médium puisse être conduit hors du cabinet vers le fantôme, sans être aperçu, et se trouver ainsi lui-même entre les mains de l'agresseur ?

5° Est-il possible qu'une telle transformation ne soit pas perçue par ce dernier ?

6° Si « oui » ne serait-il pas prouvé par là que deux corps peuvent occuper le même espace ?

Voici les réponses :

1° La force qui anime l'être matérialisé ne peut être retournée au médium, parce que la force hostile positive de l'aggresseur l'emporte sur la force passive animant l'esprit qui se trouve en sa puissance.

2° C'est l'affaire des esprits protecteurs de s'emparer du corps du médium et de l'animer.

3° La force vitale ne retourne pas au médium après que la dématérialisation est complète, mais elle commence déjà d'y revenir avant, et c'est là précisément ce qui cause la disparition de la forme spirituelle.

4° De nombreux exemples prouvent la possibilité du transport du corps physique du médium.

5° Les esprits protecteurs peuvent rendre invisible le corps du médium et le réunir à la forme qui se trouve en puissance de l'agresseur, sans que cela soit perceptible.

6° La transformation est de nature si subtile qu'elle s'accomplit tout à fait à l'insu de l'agresseur. M. Handrich conclut — en donnant un exemple à l'appui — que lorsqu'on approche les fantômes sans aucune intention hostile, cela ne peut nuire au médium.

Nous faisons toutes nos réserves sur ces théories qui auraient besoin d'être étudiées de très près pour séparer l'ivraie du bon grain.

Neue spiritualistiche Blætter

continue la publication des curieuses communications avec un « pessimiste de l'au-delà » et annonce l'apparition d'un puissant médium à matérialisation.

Die Ubersinnliche welt

agrandit son format et lance un appel aux occultistes du monde entier pour leur collaboration à l'étude des phénomènes psychiques de tous genres et pour la lutte contre les idées matérialistes, à l'aide de la démonstration scientifique des faits.

THÉCLA.

Revue de la Presse Espagnole

La Union Espiritista

de Barcelone reproduit la circulaire du comité de propagande, en vue du congrès spirite de 1900. M. Gregorio Alvarez, considérant que les vibrations de l'éther produites par notre pensée peuvent toujours aller influencer un cerveau vibrant à l'unisson, fait ressortir l'étroite solidarité qui unit tous les êtres humains et l'énorme influence qu'ils peuvent avoir les uns sur les autres, dans le bien comme dans le mal. Sous la signature du Dr Balsamo nous trouvons la fin d'une étude développant cette idée soutenue par nous depuis longtemps, qu'un nombre considérable de cas de folie relèvent du traitement spiritique et non médical ; car ce ne sont point des maladies, mais des obsessions ou des possessions.

La Révista Espiritista

de la Havane contient des communications obtenues par le groupe *réincarnation* et qu'on lit avec un vif intérêt, car elles répondent avec beaucoup de netteté et d'élévation à des questions multiples et importantes.

Nueva Alianza

Dans la Nueva Alianza de Cienfuegos (Havane), M. Ramon Chies adresse à une mère de famille une lettre très éloquente, aussi remarquable par le sentiment que par la raison, pour la détourner d'envoyer sa fille à confesse. — Un article signé Matilde Navarro Alonzo s'élève avec énergie contre l'état d'ignorance et d'infériorité où le clergé maintient systématiquement la femme Espagnole.

La Constancia

de Buenos-Ayres, publie une conférence de son directeur, expliquant le mode de communication des désincarnés entre eux et avec les incarnés, par l'impression laissée dans le périsprit par chacune de nos pensées, qui deviennent ainsi visibles à tous les esprits arrivés à un certain degré d'évolution.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Dans son numéro du 12 mars renferme une très intéressante communication de Mr *Stanoiewitch* à l'Académie des Sciences, sur *les lignes de force et les surfaces équipotentielles* dans la nature. On sait que M. Delanne a, depuis longtemps, fait une hypothèse pour expliquer l'action du périsprit sur la matière du corps. Il assimile l'enveloppe fluidique à un électro-aimant à pôles multiples, dont les lignes de force dessineraient non seulement la force extérieure de l'individu,

mais aussi l'ensemble de tous les systèmes de l'organisme : système circulatoire, pulmonaire, nerveux, osseux, etc. Il se trouve que M. Stanoiewitch a eu la même idée qu'il expose dans sa note à l'Académie, laquelle est accompagnée de dessins.

1° L'un d'eux représente l'aspect d'une planche de sapin avec deux nœuds qui jouent le rôle et produisent les mêmes perturbations dans les champs où ils se trouvent, qu'un pôle magnétique ou électrique introduit dans un champ de même nature ;

2° L'autre *démontre que la différenciation des tissus s'est produite suivant les lignes de force ;*

3° Un troisième montrant une section d'un bois de chêne quelques centimètres au-dessus d'une ramification. On y voit, jusqu'aux moindres détails, l'aspect d'un champ électro-magnétique formé par deux courants rectilignes croisés de même sens et sensiblement de même intensité.

Nous sommes heureux de voir la science s'engager dans cette voie féconde, car il est certain que la connaissance du périsprit est au bout de ces investigations, la force plastique qui modèle les êtres vivants ne pouvant résider dans cet ensemble mobile de molécules matérielles en perpétuelle évolution qui est le corps physique.

Nous lisons dans le n° du 2 avril une observation astronomique qui semble établir l'existence d'une atmosphère lunaire. En mesurant les positions respectives de deux étoiles dont l'une s'approchait du bord obscur de la lune, M. Comstock a constaté une différence de *un trois centième de seconde d'arc* sur les mesures précédentes dues à la réfraction. Cette observation semble indiquer autour de la lune la présence d'une atmosphère dont la densité surperficielle de serait un *cinq millièmes* de celle de notre amosphère. M. *Pickering* était déjà arrivé à la même conclusion par une méthode identique. Les observations de M. Comstock confirment cette découverte, qui présente le plus haut intérêt scientifique.

La Revue Spirite

Continue la publication des réflexions philosophiques de son directeur. M. Moutonnier fait connaître les écrits spirites du Dr H. Wilis qui sont d'une haute élévation morale et en parfaite harmonie avec les théories d'Allan Kardec. Il est à remarquer que dans tous les pays, les véritables esprits indépendants arrivent par leurs recherches personnelles à des théories qui sont analogues à celles consignées par le maître, il y a quarante ans déjà. Il ne saurait en être autrement, car la vérité est la même pour toutes les régions du Globe, les esprits y étant soumis à des lois identiques. M. Bosc donne la suite de son étude sur le livre des morts. Nous voyons avec plaisir dans ce numéro la reproduction de quelques effluviographies dues à l'action de M. Majewsky, le magnétiseur bien connu. Nous possédons aussi quelques épreuves obtenues à distance et sans contact par cet expérimentateur, nous les reproduirons dans un de nos prochains numéros. Dans un article de M. de Rochas tiré du *Cosmos,* on constate que le phénomène de la lévitation a été constaté officiellement à Louviers en 1591, sur une jeune fille nommée Françoise Fontaine qui en était fort incommodée. La conclusion de l'auteur est qu'il faut chercher une explication naturelle de ce fait, comme de tous ceux que l'on a constatés ailleurs, c'est-à-dire dans l'action d'une force émanant du sujet, comme le prouve la fatigue après ces crises. Signalons aussi une étude sur les hallucinations de notre collaborateur Alban Dubet.

La Lumière

Dans son fascicule d'Avril, publie une étude du Dr Lux sur le rôle religieux de l'Egypte dans l'antiquité. L'auteur dit que les dix commandements de Dieu formulés par Moïse se retrouvent sous une autre forme dans le « livre des morts » et que la doctrine originelle de la délivrance ou de la rédemption y est aussi exposée symboliquement, puisqu'Osiris sauve les âmes de la mort (c'est-à-dire du pouvoir de Typhon) par sa vie et sa resurrection. Il paraît que le Dr Richard Hodgson, qui a si fort malmené le médium Eusapia, est venu à récipiscence après une série d'expériences faites en compagnie de Mme Piper, célèbre médium américain qui est intransée par les Esprits. L'opinion du Dr Hodgson est que : « malgré le grand nombre de cas où les personnalités qui se manifestent dans *la transe* peuvent n'être que fictives, malgré le temps fort long qui s'écoulera peut-être avant que les preuves ne soient faites définitivement, il ne doute pas le moins du monde que les communications émanent, pour la plupart, des « morts qui reviennent. »

Signalons dans la Revue Universelle, l'existence d'une petite fille nommée Winifred Cline, âgée de 3 ans et 5 mois, qui fait des prédictions tout à fait exactes et qui s'exprime dans un langage digne d'une personne adulte. A l'âge de deux ans, elle aurait annoncé le succès futur de M. Mac Kinley lorsqu'il s'est porté candidat à la présidence des Etats-Unis. Ce petit prodige prédit non seulement l'arrivée des visiteurs, mais décrit en même temps leur disposition d'esprit et leur état de santé. Elle prévoit les indispositions de sa grand'mère et lui donne sur ce sujet de précieux conseils. Nous aimerions à voir ce cas remarquable solidement confirmé par de nouveaux témoignages, car il serait une bonne preuve de la réincarnation.

La Paix universelle

par la plume de notre ami Bouvéry, fait un chaleureux appel à l'union de tous les spiritualistes, afin que groupés ils puissent opposer une digue puissante au matériaslime, qui est la plaie de notre époque. Il est bien sûr que tout se lie et s'enchaîne dans la vie des peuples. L'idéal spiritualiste des hommes de 1789 a créé un état moral qui a transformé l'Europe tout entière ; aujourd'hui cette puissance semble épuisée, parce que nous manquons d'idéal. Depuis cinquante ans les apôtres de la désespérance essaient de tuer ce qu'il y a de plus noble en nous, et la France abandonne peu à peu ses généreuses traditions qui en avaient fait le champion de toutes les causes de progrès et de liberté. Où donc est le temps où les opprimés du monde entier voyaient en nous des libérateurs ? où l'Irlande, la Pologne, la Grèce, nous sentaient vibrer à l'unisson de leurs souffrances ? La platitude de l'égoïsme nous atteint comme une lèpre et chacun de nous se sent dégradé par l'ambiance odieuse et mesquine des intérêts personnels. Les haines de classe acquièrent une intensité formidable et il est grand temps de réagir si nous ne voulons pas assister à des luttes aussi haineuses que sanglantes.

Nous nous unissons de tout cœur à notre ami Bouvéry pour faire appel à tous les hommes de science, à tous les penseurs du monde civilisé, pour les prier de s'unir à nous et de formuler un manifeste en faveur des idées de justice et de solidarité, basées sur l'existence scientifiquement démontrée de l'âme et de son immortalité. Malheureusement nous craignons que cette généreuse idée ne soit guère

réalisable dans l'état actuel des esprits, mais en faisant cette tentative, nous aurons accompli notre devoir et c'est là l'essentiel.

A lire un excellent article de M. Blech, sur nos frères inférieurs les animaux qui sont si souvent maltraités sans pitié et détruits fréquemment sans nécessité par les amateurs de vivisection. M. Emy émettait, il y a quelque temps, la singulière idée que le mouvement spirite aurait été l'œuvre de certains grands adeptes de l'occulte. M. Bouvéry ayant demandé des preuves de cette affirmation fantaisiste, l'auteur semble cette fois assez embarrassé pour répondre. Il n'aurait guère, à part ce qu'on lui a raconté, comme preuve personnelle de l'existence des Mahatmas, qu'un son de clochette astrale qu'il aurait entendu trois ou quatre fois dans la même journée, et qui ne s'est plus reproduit. Il faut avouer que c'est maigre. Quant aux affirmations des théosophes ou des occulistes, on nous permettra de les récuser jusqu'à ce qu'elles soient suffisamment démontrées. Papus a parlé sans rire des décisions prises par les *fraternités initiatiques d'Occident* sur la propagation du spiritisme, alors que lui et ses confrères dénient que nous soyons réellement en rapport avec l'âme des morts. Mais le plus amusant de l'histoire, c'est que ce serait le pauvre Delaage qui aurait dirigé Allan Kardec dans son apostolat ! Après cela, il faut tirer l'échelle.

L'humanité Intégrale

publie les noms des nouveaux adhérents aux phalanges internationales d'harmonie intellectuelle dont nous avons entretenu nos lecteurs et auxquelles nous avons adhéré. M. Camille Chaigneau, étudiant la crise actuelle, attribue ce réveil des passions haineuses du Moyen-Age à l'action occulte des invisibles qui ont conservé leurs idées de jadis. « Il est impossible de comprendre le recul actuel, dit-il, si l'on ne considère que la fraction charnelle de l'humanité, si l'on n'envisage pas l'humanité intégrale. Et, sous un certain rapport, il est dangereux de ne pas vouloir s'occuper de l'humanité astrale et de ses échanges d'influence avec l'humanité charnelle. Car, si cet échange existe réellement, c'est se mettre en état d'infériorité que de se refuser à en prendre conscience. C'est une grande imprudence que d'abandonner à la réaction la coopération consciente des deux humanités, car c'est là laisser profiter d'une force de synthèse dont on se prive soi-même. »

Sous le titre de phénomènes vécus, notre confrère reproduit le récit des expériences faites par M. Blin, que nous avons bien connu. Ce sont des observations sur la médiumnité au moyen de la table, et l'auteur rapporte qu'il a observé des mouvements saccadés du meuble, alors que toutes les mains étaient à *ving centimètres* au-dessus du plateau. Nous avons publié, il y a près de dix ans déjà, dans le journal *Le Spiritisme*, une expérience due à M. Blin, dans laquelle l'existence du médecin Boherhave lui fut révélée typtolgoiquement. Ce docteur lui donna des preuves de son savoir par des guérisons intéressantes. A lire aussi une intéressante discussion au sujet du désarmement international. Mme Griess-Traut, membre du conseil d'administration de la société française d'arbitrage entre les nations, se demande ce que deviendrait la main-d'œuvre nationale si on libérait les jeunes hommes qui composent l'armée. Elle croit que les salaires baisseraient dans des proportions énormes et que cette situation serait préjudiciable à la prospérité nationale. Elle voit aussi dans l'armée un moyen d'éducation morale pour les populations rurales qui puisent dans ce milieu des idées de discipline et des notions qu'elles n'acquerraient pas en restant dans leurs foyers. La discussion est ouverte.

Le Progrès Spirite

Dans son article : Pessimisme et Optimisme. M. de Faget croit que le recul moral que nous subissons aujourd'hui n'est que momentané, l'antagonisme présent entre l'intellectualité et la moralité sera dissipé par le souffle d'amour qui vient de Dieu. Ainsi donc, au lieu de se répandre en imprécations contre les hommes et les choses, il est préférable de combattre en nous l'égoïsme et l'orgueil, car le meilleur article de journal foudroyant ces vices, ne vaut pas le plus petit exemple. Si nous le voulons, le mal sortira du bien, car la loi du progrès n'est pas un vain mot ; la justice et la bonté de Dieu ne sont pas une fiction poétique inventée seulement pour faire prendre patience aux malheureux. « Nous sommes où nous devons être, dit-il, nous occupons la place que nous devons occuper dans l'organisation universelle. Ne nous plaignons donc pas des lenteurs du progrès et tâchons d'en accélérer la marche par nos efforts. L'avenir sera ce qu'il doit être, en raison du plus ou moins de volonté que nous mettrons à seconder la volonté divine, laquelle aura le dernier mot, que nous le voulions ou non. » A lire un récit de M. Engel concernant la réincarnation. Un de ses enfants décédés annonça qu'il ne vivrait que quatre années et que sa nouvelle mère serait reconnue à certaines particularités prédites d'avance. Or tout cela se réalisa de point en point.

Le Phare de Normandie

donne une étude de M. Léon Denis sur les phénomènes d'incorporation qui est extraite d'un ouvrage en préparation. Le sympathique conférencier fait le récit attachant des séances auxquelles il a assisté et montre, par une sévère analyse, les différences psychologiques qui se manifestaient entre les diverses individualités qui s'exprimaient par l'intermédiaire des médiums. Une preuve de l'authenticité de ces incorporations est décisive : c'est lorsqu'une personne bien élevée parle le patois trivial d'une contrée où elle n'est jamais allée, c'est aussi probant que si elle causait une langue étrangère, et M. Denis a souvent constaté ce fait. Les archives du groupe Vauvenargues renfermant aussi des documents relatifs à la réincarnation. Cette fois, c'est un esprit qui raconte quelques-unes de ces vies successives et explique comment elles se lient les unes aux autres par une suite de responsabilités, jusqu'au moment où le vice que l'on doit surmonter a disparu, ce qui met l'être au dessus de l'épreuve

Le Spiritualisme moderne

reproduit en premier article le discours prononcé par M. Beaudelot, son directeur, sur la tombe d'Allan Kardec. L'auteur, après avoir énuméré les qualités nécessaires à ceux qui veulent propager le spiritisme, rend hommage au maître pour ses vertus et pour le zèle qu'il déploya en faveur de la vérité. C'est qu'il était soutenu par l'amour de ses semblables. Aussi son œuvre a été durable. Efforçons-nous de lui ressembler, et tout en soutenant les vérités morales qui se dégagent de nos études, faisons appel aux savants qui donneront aux faits spirites la consécration officielle qui les fera pénétrer dans les masses. Toutes nos aspirations doivent se résumer dans la devise : Amour et progrès. F. Hardelay étudie la loi de la solidarité et montre que c'est une nécessité naturelle en dehors de laquelle il ne saurait y avoir de bonheur pour l'individu.

M. Albin Valabrègue soutient la même thèse. Il voit dans la pratique du spiritualisme chrétien la seule arche de salut pour la société actuelle. « Ce que les premiers chrétiens ont fait par enthousiasme, par héroïsme, dans la fièvre virile de la foi, sous l'aiguillon de la persécution, l'humanité le fera demain par la seule force de la raison, parce qu'elle acquerra la preuve *irréfutable* que, hors de la *solidarité*, il n'est plus pour elle de bonheur possible. »

Le Messager

fournit d'intéressants renseignements sur la propagation du spiritisme dans le monde. Il paraît qu'en Turquie, Chrétiens et Musulmans se livrent de concert à l'étude des manifestations spirites. D'Alexandrie en Egypte arrive aussi la nouvelle que des cercles d'études ont été fondés et même qu'un journal en langue arabe propage et défend les théories spirites. L'on sait qu'une croisade a été entreprise par les pasteurs anglicans du Nouveau-Monde contre notre doctrine, et le *Morning Bell*, organe de ces énergumènes, pousse des clameurs furibondes en signalant dans tous les pays du monde l'invasion des idées nouvelles. Pauvres gens qui s'imaginent enrayer la vérité ! Autant vouloir faire remonter l'eau d'un fleuve à sa source. Les formes des religions sont vieillies et l'on ne peut pas plus les rénover qu'on ne ressuscite une race éteinte. Notre confrère reproduit un récit de Legouvé au sujet de Jean Reynaud. Nos lecteurs savent que ce grand penseur fut un précurseur du spiritisme et qu'il a trouvé, par la force du raisonnement philosophique, la plupart des vérités que nous avons contrôlées expérimentalement. A lire aussi le récit d'une maison hantée à La Roche-en-Brénil, à côté de Dijon. Les phénomènes ont une très grande intensité et sont bien constatés. Le *Petit Journal* en rapportant ces faits, toujours spirituel, demande qu'on appelle les gendarmes !

Suivant le *Messager*, pendant l'année 1897, une trentaine de prêtres ont quitté l'Église catholique. Un des derniers démissionnaires, l'abbé Vidalot, écrit une lettre à son Evêque pour lui donner la raison de son changement. « Dans l'Eglise, dit-il, les prétentions temporelles ont pris le pas sur la mission divine, le dogmatisme a remplacé la pensée, la pratique extérieure a fait oublier l'adoration de l'Esprit et du cœur. J'étouffe dans cette Eglise qui n'est que pratiques et formules. J'ai besoin d'air et de liberté. J'en sors en emportant ma foi, persuadé qu'elle peut se concilier en dehors de l'Eglise romaine, avec les revendications légitimes de ma raison et de ma conscience. »

Le Moniteur

publie un article sur le spiritualisme Indou comparé au spiritualisme européen. L'auteur, M. Zeaddin Akmaël, est celui qui a protesté contre l'existence des fameux Mahatmas qui disparaissent des pays qu'on leur avait assignés comme retraite, à mesure que les chemins de fer y pénètrent. A lire aussi une intéressante traduction du *Vessillo Spiritista* sur un cas de transfiguration et des visions observées dans un cercle spirite de Florence. Le médium, un jeune garçon de 16 ans, a fait la description très exacte de plusieurs, Esprits et sa mère, qui est aussi voyante, affirme avoir eu les mêmes perceptions. Un des assistants a reconnu sa fille décédée à un détail de la coiffure que reproduisait une photographie restée chez lui.

La Vie d'Outre-Tombe

proteste contre la formule orgueilleuse « Ni Dieu ni maître » adoptée par les libertaires anarchistes et par beaucoup de matérialistes. Puisque l'on ne peut admettre une création *ex nihilo*, la matière terrestre provient de la matière cosmique ; l'énergie qui se manifeste sur notre terre provient, elle aussi, de l'énergie universelle, il serait suprêmement illogique de nier que l'intelligence ici-bas ne vient pas de l'intelligence universelle. En admettant ces prémisses purement matérialistes, il nous paraît qu'on est conduit fatalement à reconnaître l'intelligence divine. Quant à connaître la nature de cette intelligence, c'est un problème insoluble, croyons-nous, à l'heure actuelle, puisque nous n'arrivons même pas à connaître celle de l'âme qui est en nous. Mais notre ignorance est aussi grande et du même ordre en ce qui touche la matière et l'énergie. Il nous faudra considérablement étudier encore avant de pénétrer dans le mystère de la nature en soi. C'est justement en voulant dogmatiser sur la Divinité que toutes les religions ont édifié leurs concepts dogmatiques, si peu en rapport avec les vérités démontrées scientifiquement, et par conséquent avec la raison

Nous n'avons pas reçu le Journal *La Curiosité* depuis le 15 mars, prière à notre confrère de nous faire parvenir les numéros qui nous manquent.

Souscription pour la célébration du Cinquantenaire

Reçu de Madame B... à St-Amand, 20 fr.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au mois suivant l'article sur les ouvrages nouveaux.

L'initiation

dans son numéro de Mars contient une étude très-documentée sur Alfred de Musset, considéré au point de vue occuliste. Pendant toute sa vie le poète a été en rapport avec le monde spirituel. Sa nature sensitive le rendait apte à subir, plus que d'autres, les influences de l'au-delà. Nos lecteurs ont déjà eu connaissance des manifestations les plus intéressantes dont on a pu constater la réalité. M. Lermina étudie la littérature et l'occultisme. Pour lui, les hommes de génie ne sont que des sortes de phonographes intellectuels qui répètent les enseignements qui viennent de l'astral. Les idées seraient des êtres vivants qui peupleraient l'erraticité. Elles peuvent traverser des millions de cerveau avant de se fixer dans celui qui doit les traduire objectivement.

L'homme ne serait plus qu'une machine et l'on ne voit pas trop ce que de semblables hypothèses peuvent avoir de fondé. A lui aussi le récit des expériences de M. François avec le jeune médium René Sabourault.

Nous avons le plaisir d'annoncer l'apparition prochaine d'un livre de notre collaborateur et ami Paul Grendel sur le Spiritisme. Nous publierons la prochaine fois la préface qui est dédiée à Léon Denis.

Il y a eu cette fois une interruption involontaire dans la publication de la nouvelle : Huit jours à Bruges, nous réparerons cet oubli dans le prochain numero.

AVIS

Nous prions nos correspondants de bien vouloir nous excuser des retards apportés dans la correspondance, ils sont dûs à la maladie de M. Gabriel Delanne, et seront rapidement réparés.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

PAR

Gabriel DELANNE

4e Edition. Prix.. **3** fr. **50**

Cet ouvrage renferme les théories scientifiques sur lesquelles s'appuie le spiritisme, pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité.

Traduit en espagnol

LE PHÉNOMÈNE SPIRITE

TÉMOIGNAGE DES SAVANTS

PAR

Gabriel DELANNE

5e Edition (*sous presse*). Prix.... .... **2** fr.

Etude historique. — Exposition méthodique de tous les phénomènes. — Discussion des hypothèses
Conseils aux médiums. — La théorie philosophique

On trouve dans ce livre une discussion approfondie des objections des incrédules, en même temps que le résumé de toutes les recherches contemporaines sur le spiritisme.

Traduit en espagnol

BIOGRAPHIE D'ALLAN KARDEC

PAR

Henri SAUSSE

PRÉFACE de Gabriel DELANNE

Prix.. » **30**

Brochure vendue au bénéfice de la *Caisse Lyonnaise de secours aux vieillards.*

L'Administration de la Revue se charge de faire parvenir à ses lecteurs tous les ouvrages spirites que l'on voudra bien lui commander.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 ir. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Sutdien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohïo), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Ornéa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador. Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad. à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta. Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois 1 dollar par an.

3e ANNÉE. — N° 11 MAI 1898

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, RUE MANUEL, PARIS

LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS

Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

VIENT DE PARAITRE

L'évolution Animique

Par Gabriel DELANNE

Prix.................................... 3 50

SOMMAIRE

CHAPITRE I. — La vie

Étude sur la vie, — Destruction organique. — Création organique. — Propriétés générales des êtres vivants. — Conditions générales au maintien de la vie. — L'humidité. — L'air. — La chaleur. — Conditions chimiques du milieu. — La force vitale. — Pourquoi on meurt. — L'utilité physiologique du périsprit. — L'idée directrice. — Le fonctionnement organique. — Le rôle psychologique du périsprit. — L'identité. — Le système nerveux et la force nerveuse ou psychique. — Résumé.

CHAPITRE II. — L'ame animale

Les sauvages. — Identité du corps humain et de celui des animaux. — Etude des facultés intellectuelles et morales des animaux. — La curiosité. — L'amour-propre. — L'imitation intelligente. — L'abstraction. — Le langage. — L'idiotie. — Amour conjugal. — Amour maternel. — Amour du prochain. — Le sentiment esthétique. — La gradation des êtres. — La lutte pour la vie. — Résumé.

CHAPITRE III. — Comment le périsprit a pu acquérir des propriétés fonctionnelles

L'évolution animique. — Théorie cellulaire. — Dans les organismes, même rudimentaires, il faut la présence du principe périsprital. — Différenciation des cellules originairement semblables lors de leur formation. — Mouvements qui se fixent dans l'enveloppe. — Naissance et développement des instincts. — L'action réflexe, son rôle, inconscience et conscience. — Progression parallèle du système nerveux et de l'intelligence. — Résumé.

CHAPITRE IV. La mémoire et les personnalités multiples

L'ancienne et la nouvelle psychologie. — Sensation et perception. — Conditions de la perception. — L'inconscient psychique. — Etude sur la mémoire. — La mémoire organique ou inconscient physiologique. — La mémoire psychique. — La mémoire proprement dite. — Les aspects multiples de la personnalité. — Les altérations de la mémoire par la maladie. — Double personnalité. — Histoire de Félida. — Histoire de Mlle R. L. — Le somnambulisme provoqué. — Les degrés différents du somnambulisme. — L'oubli des existences antérieures. — Résumé.

CHAPITRE V. Le role de l'ame au point de vue de l'incarnation de l'hérédité et de la folie

La force vitale. — La naissance. — L'hérédité. — Pangenèse. — L'hérédité physiologique. — L'hérédité psychologique. — L'obsession et la folie. — Résumé.

CHAPITRE VI — L'univers

L'univers. — L'évolution cosmique. — L'évolution terrestre. — Conclusion.

Cet ouvrage est en vente chez Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, Paris, et aux Bureaux de la Revue. qui l'envoie franco de port *à tous ses abonnés et lecteurs, au prix de 2 fr. 75.*

Etude sur l'Enregistrement
DES EFFLUVES HUMAINS



Les expériences de Reichenbach auraient dû d'autant plus attirer l'attention des savants que l'on savait déjà que les corps peuvent agir les uns sur les autres, par leur seule action de présence. Un professeur allemand Möser, avait communiqué à l'Académie des sciences, en 1820, le résultat de ses recherches. Il annonçait que « tous les corps rayonnent de la lumière, dans l'obscurité ; que les rayons émanés des différents corps agissent, comme la lumière, sur toutes les substances. Enfin, deux corps impriment constamment leurs images l'un sur l'autre, *même lorsqu'ils sont placés dans une obscurité complète*. M. Aschersohn répéta avec succès les expériences de Möser, et Bréguet qui eut connaissance de cette découverte, dit lui-même : « Tout le monde sait que lorsqu'on ouvre le fond d'une montre, on aperçoit un second fond appelé cuvette, sur lequel est gravé le nom du fabricant. Ce second fond est placé très près du premier : il y a entre eux l'épaisseur d'un *dizième de millimètre* tout au plus ; eh bien, nous avons eu souvent l'occasion de voir sur le fond, l'image renversée et distincte du nom gravé sur la cuvette. Dans les machines où les pièces doivent être placées à de très petites distances, nous avons vu également quelquefois sur l'une d'elles, la représentation de signes plus ou moins remarquables (1) ».

Les gravures encadrées sous une glace laissent fort souvent une reproduction, sur le verre, de ce qu'elles représentent.

Pour que ce transport d'image devienne visible, il suffit de souffler sur le verre. Une planche gravée, dit Möser, demeura 9 jours à une distance de 2 /10 ou 3 /10 de ligne de la glace. L'image de la partie gravée de la planche était aussi distincte sur la glace qu'au contact immédiat. Ces mêmes images, je les ai obtenues sur laiton, sur zinc et même sur de l'or, en cinq jours. Elles sont d'une grande finesse, mais faciles à détruire par le frottement.

Nous assistons donc à un enregistrement d'effluves effectué naturellement. Les lueurs odiques entraînent toujours des particules matérielles infiniment petites qui les font onduler comme des flammes sous l'action du souffle.

(1) *Comptes-Rendus*, 1842, Tome XV, page 450.

Fusiérini, Bizio et Zantedeschi ont réuni un grand nombre de faits tendant à prouver que les corps, pour la plupart, dans les conditions ordinaires, laissent échapper incessamment des émanations matérielles. Cette émission de particules constitue l'évaporation dans les liquides et la sublimation lente dans les solides (1). Des expériences récentes semblent mettre ce point hors de doute. Voici ce que nous lisons dans la *Revue Scientifique* du 25 décembre 1897 :

« Dans une récente communication à la *Société Royale de Londres*, M. Russel décrit ses expériences sur l'influence exercée dans l'obscurité par certains corps sur la plaque sensible.

« Opérant avec le mercure, le zinc, le magnésium, le cadmium, le nickel, l'aluminium, le plomb, le bismuth, l'étain, le cobalt et l'antimoine, M. Russel a constaté que tous ces métaux, après une exposition d'une semaine dans l'obscurité près d'une plaque sensible, produisaient un effet distinct sur cette plaque, tandis que l'or, le fer, le cuivre, n'ont qu'une action très légère. L'action constatée ne serait *nullement due à une action de contact*, car une surface polie de zinc, comportant des dessins gravés, donne une image distincte de la gravure, *sans contact avec la plaque sensible* et même quand elle est séparée de celle-ci par une mince pellicule de gutta-percha ou de celluloïde. »

Remarquons ici qu'une action calorifique est difficilement admissible pour produire ces graphies, car l'équilibre de température n'est pas long à s'établir entre des corps à peu près à la température ambiante. Dès le premier jour, pas d'action visible, ce n'est que par l'accumulation des mêmes causes que l'image devient apparente ; il faut donc chercher ailleurs que dans la chaleur, la cause de l'impression faite sur la gélatine. C'est un phénomène de même genre que celui constaté par MM. Moser, Aschersohn, Bréguet et Masson. Continuons :

« L'opération répétée avec des métaux enduits de vernis copal donne d'ailleurs des résultats peut-être plus distincts encore. Il a été constaté que des boîtes en carton pour pilules émettaient aussi des radiations actives, surtout pour les variétés communes en carton de paille. *Le bois vert* ou sec est dans le même cas : une branche de jeune mélèze a donné une excellente image montrant les différentes couches du bois et de l'écorce. Le charbon de bois, également actif, perd cette propriété quand il a été chauffé plusieurs heures dans un creuset clos ».

Avec le bois vert, nous sortons des corps inorganiques et nous voici en présence d'effluves émanant d'organismes encore en partie vivants, nous

(1) FUGAIRON. — *Essais sur les phénomènes électriques des êtres vivants.*

allons en voir d'autres exemples tout à l'heure, mais déjà, il nous paraît que les sensitifs de Reichenbach n'étaient pas plus visionnaires que la plaque sensible et que nous avons encore une bonne preuve de la réalité de leurs descriptions. Voici qui se rapporte plus spécialement aux expériences de Möser :

« Les résultats obtenus avec les encres d'imprimerie sont très intéressants. Dans beaucoup de cas, il n'y a pas d'action du tout ; dans d'autres cas elle est au contraire très remarquable et donne d'excellentes reproductions des impressions ».

La plaque photographique se révèle donc à nous comme capable d'emmagasiner les effluves qui sortent des corps bruts ou organisés. Il semblera donc logique de l'utiliser pour déceler la présence d'émanations humaines, si elles existent réellement. Reichenbach, dès le début des recherches sur la photographie, avait bien compris l'importance de cette démonstration, aussi il a essayé avec succès d'obtenir la photographie de l'effluve des aimants. Voici le récit de cette expérience : (1)

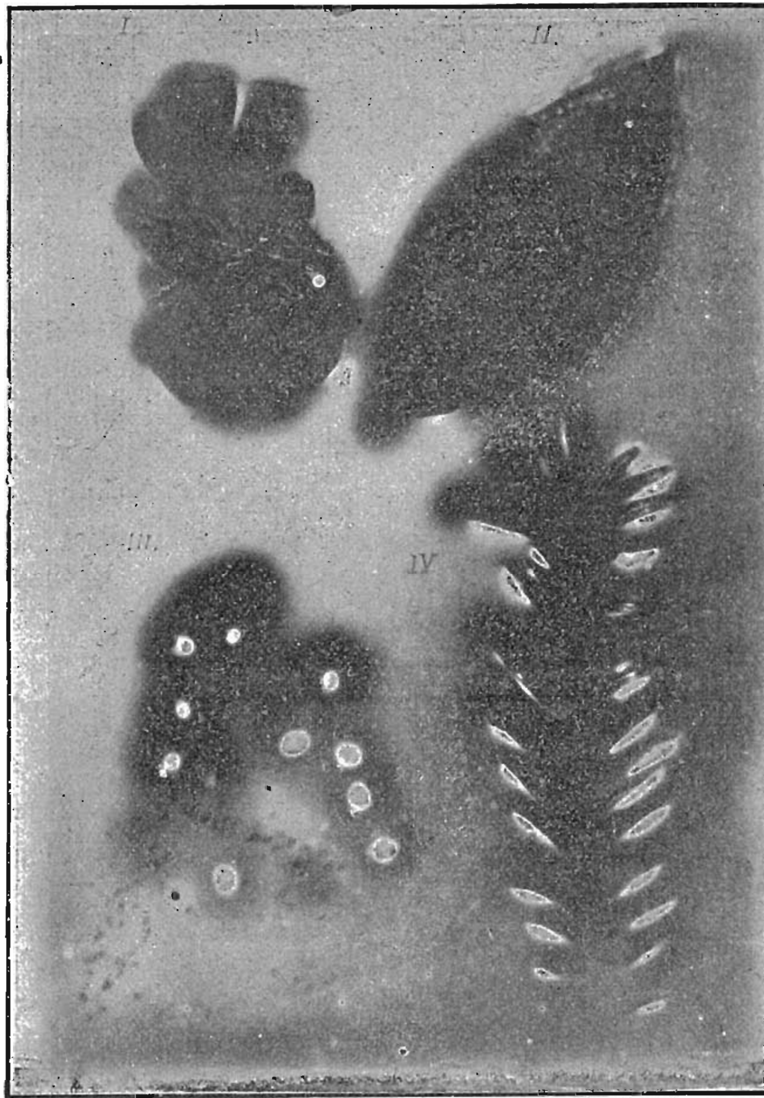
« Pour me convaincre moi-même, autant que possible, s'il s'agissait bien là d'une lumière ou d'une autre espèce d'apparence perçue par les sensitifs, je désirais faire une expérience avec le daguerréotype, et voir si une plaque d'argent iodée pouvait être impressionnée. M. Karl Schuh, professeur libre de physique à Vienne, bien connu par ses recherches sur le microscope à gaz et par son habileté en daguerréotypie, voulut bien me prêter son concours. Il mit dans la chambre noire une plaque iodée, en face de laquelle on plaça un aimant ouvert ; en même temps, il disposait de même une autre plaque dans une chambre noire, mais sans aimant.

« Après quelques heures, il reconnut que la première plaque, après qu'elle eut été traitée par les vapeurs mercurielles, avait été affectée par la lumière, tandis que la seconde ne l'avait pas été ; mais la différence entre les deux était peu marquée. Pour mieux voir l'effet, il prit l'aimant, l'appliqua sur une plaque iodée, en prenant les plus grandes précautions pour éviter la moindre trace de lumière pendant la manipulation à laquelle j'assistai ; il plaça le tout dans une boîte que l'on glissa entre d'épais matelas et qu'on laissa là pendant soixante-quatre heures. Reprise dans l'obscurité et exposée à la vapeur mercurielle, la plaque laissa voir le plein effet de la lumière qu'elle avait reçue sur toute sa surface. Il est donc évident, à moins que d'autres causes ne soient capables d'affecter les plaques

(1) Reichenbach. — *Recherches physico-physiologiques*, Braunsweig, 1849. — Traduction de M. Lacoste, dans *le fluide des magnétiseurs* par le lieutenant-colonel de Rochas.

photographiques après un temps considérable, qu'une lumière, faible il est vrai, et d'action lente, se dégage de l'aimant ».

En somme, il apparaît que les affirmations de Reichenbach sur l'od qui s'échappe des minéraux, de l'aimant ou des doigts humains, ont été con-



I. Feuille de buis. II. Feuille de laurier. III. Graines de troëne. IV. Feuille d'If.

firmées expérimentalement depuis, il en est de même pour le bois vert, suivant M. Russell.

Voici, d'autre part, une expérience que nous fîmes, Mme W. B. et nous, sur des plantes. Après avoir cueilli une feuille de buis, une feuille de laurier, une feuille d'if et des graines de troëne, nous les laissâmes exposés dans l'obscurité pendant trois jours, et la température extérieure étant assez éle-

vée, 27°; les feuilles au bout de ce temps étaient sèches. Toujours dans l'obscurité absolue, les feuilles et les graines furent placées sur une plaque sensible de MM. Graff et Gougla, baignées dans l'hydroquinone, et laissées ainsi pendant vingt minutes, absolument à l'abri de tout rayon lumineux. La plaque et les feuilles ont été touchées le moins possible et toujours avec les mains gantées, afin d'éviter autant que faire se peut l'action des effluves des mains. Après avoir fixé le cliché, nous obtînmes un positif qui est reproduit ici, sans retouche, par la phototypie. Figure 1.

On voit que la feuille de buis, et surtout celle de laurier, se sont dessinées en quelque sorte sur la plaque, alors que la feuille d'if émet des lueurs qui soulignent, pour ainsi dire, les dentelures de la feuille ; les graines ont aussi vivement impressionné la plaque. L'analogie entre cette reproduction et les descriptions faites par les sensitifs est assez grande pour nous engager à considérer leurs affirmations comme réelles.

Les effluves odiques sont invisibles pour la moyenne des individus, à cause de leur faible intensité lumineuse ; mais si l'on pouvait accumuler sur la rétine les impressions qui en proviennent, elles deviendraient des réalités pour tout le monde. Ce que l'œil ne peut faire est précisément réalisé par la couche sensible que nous formons sur la plaque photographique, car elle possède cette propriété de pouvoir accumuler presque indéfiniment les actions lumineuses et d'en conserver la trace. Cette rétine photographique, quand elle a reçu les derniers perfectionnements de l'art, est si impressionnable qu'elle peut nous donner des images dans des limites de durée qui confondent l'esprit. Nous obtenons aujourd'hui des impressions photographiques en *un cent millième de seconde*, et nous ignorons la limite qu'on pourrait obtenir dans cette direction. Mais il y a plus : « Les plaques photographiques qu'on sait préparer aujourd'hui sont non seulement sensibles à tous les rayons élémentaires qui excitent la rétine, mais elles étendent encore leur pouvoir dans les régions ultra-violettes et *dans les régions opposées de la chaleur obscure* (l'infra-rouge), où l'œil demeure également impuissant (1) ».

M. de Watteville nous avait déjà signalé, d'après ses recherches, cette impressionnalité de la plaque aux radiations infra-rouges.

Cette sensibilité extrême de la plaque photographique moderne — qui semblait au premier abord faciliter la reproduction de la luminosité humaine, — devient une difficulté lorsqu'on n'est pas prévenu, parce que la chaleur obscure étant capable de l'impressionner, il y a chance de confondre l'action de la chaleur avec celle de la lumière. C'est ce que n'ont

(1) Jenssén. — *Annuaire des longitudes*, 1883, page 187.

pas manqué d'objecter les incrédules lorsque furent obtenues les premières effluviographies humaines.

Nos lecteurs se souviennent que nous avons reproduit des clichés du commandant Tégrad, de M. le Dr Baraduc, de MM. Luys et David, dans lesquels on voit, à part la marque blanche de l'effluve, des lignes qui en émanent et semblent montrer l'action du fluide s'échappant de doigts.

Un physicien, M. Guebhard, s'est montré particulièrement dur dans ses critiques. L'article du 15 janvier dernier de la *Revue Scientifique* traite deux questions : La première, celle des réticulations, des dessins que l'on observe sur les plaques ; la seconde, l'influence de la chaleur. Voici ces passages : (1).

« Les observations que j'ai faites sur plus de six cents clichés, dans des conditions physiques... et même psychiques... les plus variées, (la variation *psychique* allant depuis « l'attention expectante », et la « contention contractive » que m'a reprochées ailleurs M. Baraduc, jusqu'à la tension... négative du plus ironique scepticisme, en passant par le zéro absolu, absence corporelle et mentale du voisinage de la cuvette, abandonnée, dans la chambre noire afin d'utiliser à l'autre bout et autre étage de ma maison les précieux instants d'une attente dorénavant sans surprises), toutes mes observations ont confirmé mes premières constations faites *de visu* sur le bain, à savoir que c'est à lui seul et à son immobilisation que sont dues ces figures parfaitement indépendantes, par conséquent, de n'importe quelle mise en scène psychique ou physique antécédente à l'immersion de la plaque.

« Le gélatino-bromure, agissant comme enregistreur, superpose simplement à toute autre impression antérieurement ou simultanément subie, celle des inégalités de répartition de l'activité réductrice produites par le très curieux travail de ségrégation moléculaire que j'ai de mes yeux vu et de ma plume décrit, pour la première fois ; travail qui, servant d'intermédiaire à la transformation de l'énergie mécanique du liquide, en énergie thermique ou vibratoire interne, s'opère par une sorte d'émiettement tourbillonnaire des vitesses acquises, et aboutit à une répartition alternante des parties constitutives du révélateur, le long des dernières lignes de flux ou d'égal potentiel hydrodynamique ».

Ici, nous pouvons très bien admettre que dans un bain qui reste immobile pendant un certain temps, les derniers mouvements du liquide s'enregistrent dans la plaque en se transformant en énergie thermique et en donnant naissance à des réticulations plus ou moins régulières et

(1) A. Guebhard. — *Le vrai fluide vital*, 15 janvier 1898, page 77.

même à des sortes de dessins simulant des effluves, si l'on admet qu'un obstacle, comme le doigt, par exemple, peut provoquer la réversibilité des mouvements enregistreurs. Mais lorsqu'on constate qu'une plaque *magnétisée à sec, à distance* et ensuite développée et fixée suivant le mode opératoire ordinaire, c'est-à-dire en agitant le révélateur, présente cependant une image analogue à celle que laisserait le mouvement giratoire d'une fumée odique, l'explication de M. Guebhard ne s'applique plus aux faits, elle est notoirement insuffisante, car ces lignes de flux se présenteraient ausssi sur des photographies quelconques, ce qui n'arrive pas. L'effluviographie obtenue par M. le Dr Adam et reproduite par M. le Dr Baraduc est dans ce cas (1).

Il nous paraît aussi que l'affirmation de M. Guebhard est trop absolue. Si les *striures* les *zébrures*, les *cloisonnements réticulés* sont « les phases d'évolution d'un mode de dépôt des liquides troubles, en général, et des bains photographiques, même clairs, en particulier », comment se fait-il qu'on ne les observe pas toujours? Il nous est arrivé, personnellement, d'essayer plus de vingt fois d'obtenir une empreinte en restant souvent 25 a 30 minutes sans remuer, et de constater qu'il n'y avait *absolument rien* sur la plaque. Mêmes résultats avec d'autres expérimentateurs qui essayaient en même temps que nous. Mais arrivons à la question de la chaleur qui est, suivant nous, la plus importante. Cédons encore la parole à M. Guebhard:

« L'action thermique du corps humain ne s'exerce pas sur l'impressionnabilité du gélatino-bromure, mais sur le mécanisme—thermique lui-même—du groupement des molécules révélatrices; action pouvant être produite, mieux que par le corps humain, par des sources physiques quelconques de chaleur radiante, ainsi que je l'ai démontré, en répétant avec autant et plus d'éclat toutes les expériences digitales, sans exception, faites jusqu'à ce jour, au moyen d'un simple boyau de caoutchouc mince, un de ces sifflets de camelotte vendus dans les foires sous le nom de *bibi*, qu'il suffit de gonfler d'eau chaude pour imiter, outre la forme et la consistance, la température du doigt vivant.

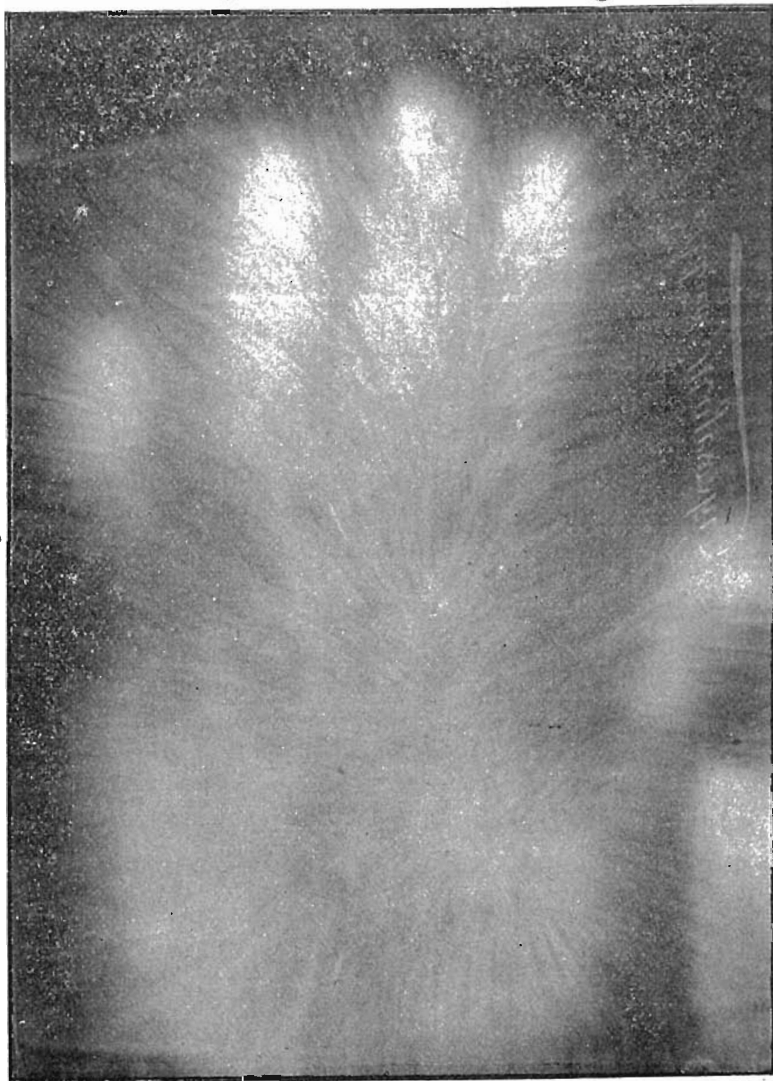
« Auparavant, et alors qu'il n'était encore question que de la méthode Luys (application du doigt sur la gélatine), j'avais déjà reproduit à froid, avec des corps à peu près quelconques, déposés sur la plaque, des figures *d'effluves* parfaitement caractérisées, c'est-à-dire des lignes paraissant émaner de l'empreinte des objets. »

Ceci nous rapproche des observations de M. Russell qui, lui, a opéré à

(1) H. Baradue. *L'âme humaine, ses mouvements, ses lumières*. Epreuve XLI. Voir le n° 6, décembre 1896 de la Revue, où cette effluviographie est reproduite.

sec, et il n'est pas établi que les effluves ne provenaient pas de l'od, aussi bien « que des derniers mouvements tourbillonnaires du liquide». Poursuivons.

« Mais certaines différences, dans l'intensité, surtout, des auréoles digitales, m'avaient bien vite fait soupçonner expérimentalement l'influence



Main obtenue dans un bain révélateur chauffé à 39 degrés centigrades.

de la chaleur, avant que les considérations théoriques que j'ai précédemment indiquées fussent venues la justifier. Aujourd'hui que je l'ai absolument précisée, je ne crains pas d'affirmer encore que c'est à elle, à elle seule, que sont dues les photographies de plus en plus intéressantes obtenues par la méthode nouvelle (dite *sans contact !*) d'opérer sur la face verre de la plaque, retournée à la surface du bain. »

Après ces affirmations si nettes, si catégoriques, il semblait que la question était vidée. Mais les Spirites sont gens opiniâtres. Ils se sont heurtés tant de fois à des explications scientifiques qu'ils ont reconnues ensuite tout a fait erronées qu'ils ont, cette fois encore, institué d'autres expériences qui semblent démontrer que l'explication de M. Guebhard n'est pas suffisante pour tous les cas.

Un magnétiseur, M. Majewski, s'est adonné avec passion à ces recherches, et sous la direction de MM. David et Durville, il a tenté d'éliminer l'influence de la chaleur ; le procédé qu'il a choisi nous paraît ingénieux. Il fait chauffer dans un pot en grès l'hydroquinone, préalablement filtrée, jusqu'à ce que la température soit de 39°. Alors, dans l'obscurité absolue, il place verticalement la plaque sensible dans le bain, en même temps qu'il applique sa main sur le côté verre de la plaque sensible. L'opération dure cinq minutes, après quoi il fixe la plaque dans l'hyposulfite ; il obtient ainsi un cliché sur lequel on voit une véritable photographie de la main. Celui que nous reproduisons ci-contre. (figure 2), est dû à Mlle Majewski.

Dans ces conditions, il nous paraît difficile d'admettre que la chaleur de la main qui est de 38°,2 et qui se met très rapidement en équilibre de température avec le liquide, puisse exercer une influence sur la plaque, qui elle-même absorbe la chaleur du milieu ambiant. Nous voyons dans cette graphie la forme réelle de la main et il semble bien probable que l'action exercée est due à la luminosité du corps humain. La plaque seule, plongée dans le bain révélateur à la température de 39°, pendant 5 minutes, ne donne aucune trace d'une action calorifique quelconque, elle n'est pas voilée. Cette expérience est assez difficile à exécuter car la gélatine se gondole, s'écaille et fond assez souvent à cette température. Il est arrivé parfois de faire quinze essais successifs sans pouvoir obtenir un cliché convenable Les résultats obtenus compensent bien des déboires car on peut admettre que pendant la durée de l'expérience, la plaque et la main absorbant davantage de chaleur qu'ils n'en rayonnent, l'action calorifique de la main est suffisamment atténuée pour que l'empreinte obtenue soit attribuable à une autre cause que la chaleur. On remarque sur ce cliché que les lignes qui nous semblent représenter le flux fluidique, ont différentes et distinctes des parties blanches qui représentent la main.

Mais cette expérience n'élimine pas une autre cause d'erreur, qui pourrait provenir de la lumière emmagasinée par la peau et restituée dans l'obscurité. On sait que M. Zenger, en opérant au moyen de plaques phosphorescentes, put obtenir en pleine nuit des épreuves photographiques des monuments de Prague et une excellente vue du lac de Genève prise

à minuit (1). Il fut donc amené à penser que la lumière du jour était susceptible de s'emmagasiner dans les corps exposés durant un certain temps à son action, pour être ensuite restituée par ces corps, sous forme de radiations lentes et invisibles. D'un autre côté, M. Briançon, de Chambéry, à la date du 11 février 1896, informait l'Académie des sciences qu'il avait réussi à constater « qu'un corps qui a été exposé à la lumière, impressionne dans l'obscurité une plaque sensible. » C'est pour éviter, autant que possible, l'action de ces rayons obscurs, que nous avons laissé les feuilles et les graines de la figure 1 dans l'obscurité pendant trois jours, afin de les faire en quelque sorte dégorger.

Pour en revenir aux effluves humains, voici les expériences que nous avons faites avec Mme W.B. comme opérateur. Il s'agissait de se placer dans des conditions telles que l'action de la chaleur fût éliminée, ou atténuée de telle sorte qu'on ne put attribuer le résultat, s'il y en avait un, à cette cause. De plus, il fallait éviter de mettre la main sur le dos de la plaque, ni même dans la cuvette qui la contenait, afin d'enlever jusqu'à la possibilité d'une explication relative à l'électricité cutanée due aux courants de Tarchanoff, aussi bien qu'à la lumière emmagasinée.

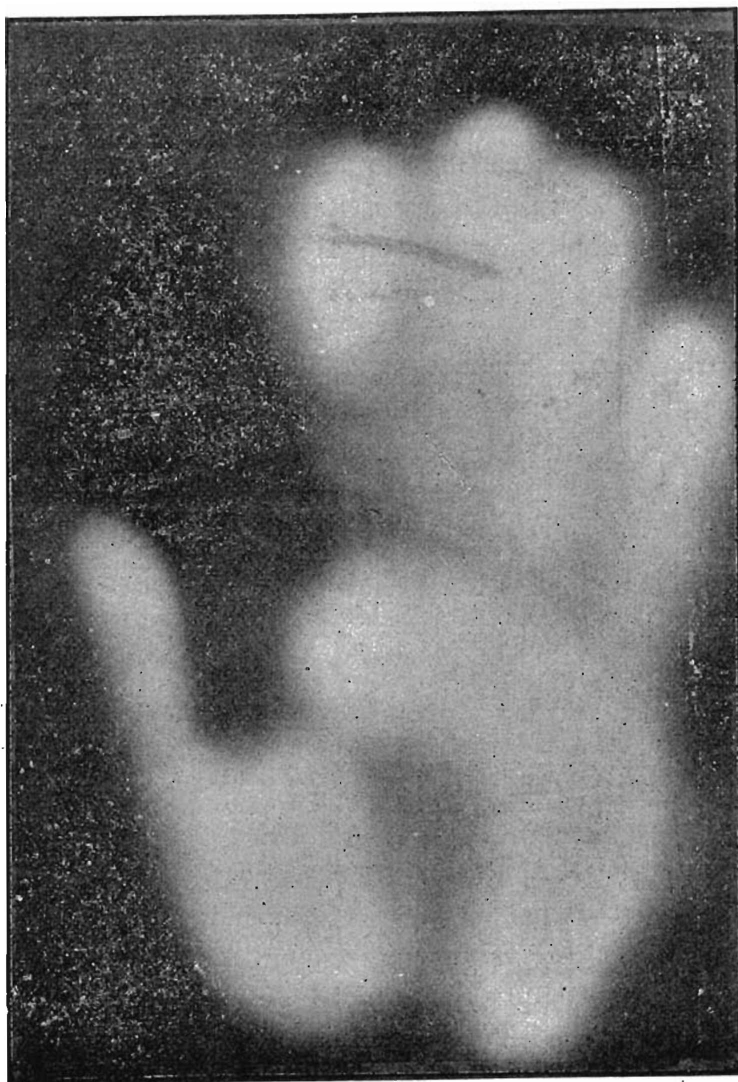
Nous avons employé deux dispositifs pour réaliser ces conditions. Il fallait trouver une substance opaque qui absorbât les radiations calorifiques obscures, l'alun nous a paru tout indiqué pour cet office. On sait en effet que si l'on expose au soleil un ballon contenant une solution concentrée d'alun, les rayons réfractés forment un foyer très lumineux, comme s'ils sortaient d'une lentille de verre. Mais la presque totalité de la chaleur obscure est absorbée, car un fragment de coton poudre reste indéfiniment intact au foyer éblouissant des rayons filtrés par l'alun. Nous fîmes donc une solution concentrée d'alun dans une cuvette en verre et après évaporation du liquide, nous obtînmes une couche d'alun solide d'environ 15 millimètres d'épaisseur moyenne. La plaque sensible se trouvait dans une seconde cuvette et baignée dans l'hydroquinone. En plaçant la cuvette d'alun sur celle qui contenait la plaque sensible, la main de Mme W B. était tout à fait isolée du liquide révélateur et de la plaque, et la chaleur ne pouvait se communiquer par conductibilité du verre, car la surface interne de la main ne touchait que l'alun solide.

En opérant de cette façon dans une obscurité absolue, nous avons obtenu, au bout de 30 minutes de pose, une véritable photographie de la main. Nous publierons dans le prochain numéro la reproduction d'un des clichés produits de cette manière. Il est bien entendu que nous les tenons

(1) G. Vitoux: — *Les Rayons X*, voir cette photographie, page 173.

à la disposition des incrédules et que nous sommes disposés à opérer devant ceux qui voudraient renouveler l'expérience.

La figure n° 3, reproduite ici, a été obtenue en mettant la main sur le côté verre d'une plaque sur laquelle une feuille d'étain était posée.



Effluviographie obtenue par Mme W. B. en posant la main, côté verre de la plaque, sur lequel était une feuille d'étain.

C'est par voie humide qu'elle a été obtenue, mais nous voulions nous assurer que la lumière emmagasinée n'était pour rien dans la production du phénomène. Désireux de nous mettre à l'abri de toute cause d'erreur, nous sommes allés prendre l'avis d'un physicien éminent, bien connu du monde scientifique par ses découvertes sur la lumière et son enregistrement par la plaque sensible. Il nous dit qu'un moyen sûr d'éliminer toute

action calorifique serait d'interposer un écran liquide entre la plaque sensible et la main de l'opérateur, en prenant soin que l'eau fût constamment renouvelée. Nous avons suivi ses conseils et nous avons pu obtenir, *sans contact*, à travers une nappe d'eau courante, des effluviographies presque aussi bien venues que celle de la figure n° 3.

Dans le prochain numéro, nous décrirons minutieusement le mode opératoire que nous avons employé, soit avec l'alun, soit avec l'écran liquide. Nous signalerons les contre-épreuves faites et les résultats obtenus. Ces nouvelles recherches, en éliminant les causes d'erreur signalées précédemment, aideront, nous l'espérons, à la solution du problème de l'enregistrement des effluves humains par la plaque photographique.

GABRIEL DELANNE.

Le Mouvement Humanitaire

LE CHRIST SOCIAL ET LE CELTICISME

Madame de Bézobrazow, la féministe russe, a développé, le premier avril dernier, au Temple de la Franc-maçonnerie mixte, dans une conférence fort goûtée, la grande idée du Congrès de l'Humanité. Tous ceux qui ont suivi la conférencière, dans ses développements, ont pu apprécier la hauteur de la pensée et l'analyse méthodique du sociétarisme basé sur la triple conception du monde matériel, du monde moral et du monde ultra-terrestre. Mais c'est en s'appuyant d'abord sur la conception intermédiaire, celle des droits et des devoirs, qu'on peut arriver à l'harmonie.

« Le congrès de l'Humanité, c'est l'*union morale* des hommes préparant leur union sociale, union qui ne peut se réaliser que par le triomphe de l'homme d'en haut sur l'homme d'en bas. »

C'est en somme la synarchie que préconise Mme de Bézobrazow, synarchie qu'ont entrevue et réalisée certaines sociétés antiques. Le mot n'a pas été prononcé ; mais tout, dans son discours, respire cette idée.

A quoi tend le Congrès de l'Humanité ? A l'harmonie universelle. Et quel est le principe essentiel de cette harmonie ?

« C'est l'unité du genre humain, fondement nécessaire de la fraternité physique, de l'humanité de race affirmée par la cosmogonie antique, par la Genèse ; de la fraternité intellectuelle de l'humanité, démontrée par les

sages de l'antiquité, de la fraternité morale enseignée par l'Evangile ; de la fraternité politique décrétée par les droits de l'homme, de la fraternité sociale enfin... »

C'est la Synthèse en un mot de tout ce qui constitue la Vie intégrale de l'Humanité.

Et la Vie synthétisée comprend toutes les manifestations de la nature, de l'homme et des êtres, à quelque degré qu'ils soient dans la hiérarchie universelle. Et la Vie considérée dans son Principe, c'est l'Amour étroitement uni à la Sagesse.

Comment s'effectue le Progrès, qui n'est pas l'évolution, ou plutôt qui est l'évolution dans le sens de la marche en avant vers les Destinées supérieures de l'Etre ?

« Par un acte de foi par lequel la conscience s'affirme à elle-même capable de certitude et de vérité ; et cet acte de foi ne rencontre aucun démenti... »

Comment en effet concevoir et surtout réaliser le progrès, si on n'a la certitude ou, si l'on préfère, la confiance, l'espérance, la foi dans le succès ?

Indépendamment du sens intime, l'expérience des siècles est là pour confirmer le fait.

Quels sont ceux qui, à travers les âges, ont donné une impulsion au progrès, si ce ne sont les grands croyants, ceux que le vulgaire nomme des entêtés, des visionnaires ; ceux que l'Eglise nomme des saints et des martyrs, ceux que la science nomme des génies ? Qu'est-ce qui a guidé tous ces guides, si ce n'est l'idéal entrevu et senti ? Consciemment ou non, ils l'ont poursuivi, les uns avec succès, les autres avec des revers.

Qui a soutenu Christophe Colomb, Galilée et, dans un ordre transcendant, Jésus ?

Avaient-ils, tous ces génies, les encouragements, l'appui, la sympathie de leurs contemporains ? N'étaient-ils pas au contraire traînés sur la claie ? Où puisaient-ils cette force magique qui les ont fait braver la persécution ?

Dans l'idéal, dans la Foi invincible et indestructible en un ordre éternel qui contient toutes les possibilités physiques, morales et spirituelles.

Ils étaient *attirés*. Celui qui a la Foi est celui qui sent le plus et le mieux l'attraction, c'est-à-dire se sent attiré vers la source mystérieuse et cachée de la Vie et de l'Humanité universelle.

La Foi, en tant qu'elle est d'ordre transcendant, ne s'analyse pas ; elle affirme une possibilité, voilà tout. Dans le contingent et le relatif, elle s'exerce d'une autre manière : elle se sert de l'observation, de l'expéri-

mentation et de l'analyse, mais toujours elle reste semblable à elle-même, toujours elle éclaire d'une lumière égale les travaux de l'esprit humain.

Amour, Sagesse, Foi, Connaissance, Synthèse, Analyse, Vie, Intelligence, tels sont ses noms.

Il faut donc, avant tout, comme le dit Mme de Bézobrazow, éveiller les cœurs pour les diriger vers l'action harmonique de l'intégral affranchissement. C'est là, ajoute-t-elle, tout le Congrès.

Il faut, en d'autres termes, faire comprendre que l'harmonie est possible dans l'organisation sociale, en *faisant croire* à cette possibilité.

Le progrès véritable part de cette conception, en l'absence de quoi il ne sera qu'un changement perpétuel, sans amélioration sensible.

« On peut s'élever par la connaissance, par la science, par l'art, on ne progresse que par l'amour impersonnel, désintéressé, sincère du prochain. »

C'est encore, dans notre civilisation actuelle, la loi du sacrifice qui doit dominer toutes les autres. Mais qui commencera? Qui donnera l'exemple ?

Le riche ou l'indigent ?

Le riche commencera-t-il par faire servir sa fortune au bien-être de la collectivité ? Le pauvre commencera-t-il au contraire à accepter sa servitude terrestre, n'attendant une compensation que dans l'Au-dela ?

Si réellement la vie future est tout et celle-ci rien, le beau rôle est du côté du pauvre. Dans le cas contraire ...?

Mais si, prenant tous les termes du problème, si, le considérant sous toutes ses faces, nous admettons que la vie universelle de l'être humain a sa raison suffisante à la fois dans toutes ses étapes, dans tous ses stades successifs, nous sommes forcés de reconnaître que la question sociale et humanitaire doit trouver sa solution dans tous les stades, dans la vie présente, comme dans les vies futures.

Et c'est ainsi que nous dirons aux heureux de ce monde et aux infortunés : *Aimez-vous* avant toute chose. Si vous vous aimez, si vous parvenez enfin à *sentir* en vous le bouillonnement de la vie universelle qui vous révèlera la solidarité universelle, vous ferez les uns et les autres les sacrifices nécessaires. Oh ! sacrifices douloureux peut-être, dans la première immolation ! Mais combien doux dans la suite. Quand vous pourrez vous dire les uns aux autres « mon frère », quand les souffrances des uns se répercuteront sur les autres *plus directement*, quand le bonheur des uns sera celui des autres, oh ! alors, l'humanité marchera à grands pas vers l'Eternelle harmonie.

« La Justice et la Liberté ne sont possibles qu'autant que les caractères sont au niveau des intelligences ».

Un précurseur de l'idée sociétaire avait dit : « L'attraction est proportionnelle aux destinées ».

Mot profond et magnifiquement vrai !

A chacun sa place, suivant son aptitudes, ses intelligence et sa moralité. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, la Société ira à la dérive.

Et qu'est-ce qui peut mettre tout à sa place ? La Justice. Et qui peut distribuer la Justice ? La science alliée à l'amour, c'est-à-dire la Religion universalisée, la Religion dans tout ce que ce mot et cette idée renferment de grand, d'élevé, de moral, de juste, de savoir et de bonté.

La liberté au nom de laquelle tant de crimes sont perpétrés, qu'est-elle sans la Justice, sans l'idée de droit et de devoir ? C'est la licence, c'est l'anarchie, c'est l'oppression du faible par le fort, c'est-à-dire tout le contraire de la liberté.

Résolvons le problème de la Justice distributive et du même coup celui de la liberté est résolu.

« Le progrès réel, ce ne sont pas les colonnades magnifiques de nos expositions, ni l'armée immense de nos machines ; c'est la réalisation graduelle de l'amour actif.. »

C'est l'activité intelligente et aimante qui procure l'ordre, l'ordre qui n'est autre que l'harmonie, fondement du bonheur et de la prospérité de l'individu et des collectivités.

« L'adaptation des lois de l'Univers à l'organisation sociale est la plus grande œuvre à laquelle la sociologie puisse concourir, car qu'est-ce que l'harmonie sociale, sinon la manifestation de la force intelligente, de la force libérée pour la solidarisation harmonieuse constituant un organisme : l'Humanité — Une ? »

Ce n'est pas une invention de toute pièce, née dans un cerveau, qu'on doit désirer et attendre. Imiter la nature dans toutes ses manifestations, telle doit être notre préoccupation. Ici, le mot *nature* ne comprend pas seulement la nature visible, mais encore la nature invisible, intelligible et attractive : *toute la nature* enfin. Cette étude doit porter sur la théogonie, la cosmogonie et l'androgonie. Entreprise et suivie dans le silence et la méditation, elle nous réserve des merveilles. Quand une fois l'esprit a embrassé la synthèse, il est illuminé : la voie est ouverte, on n'a plus qu'à la suivre.

« La femme, dit Mme de Bezobrazow, vient apporter son concours à l'œuvre commune.

« Pour qui parlera, agira la femme dans l'assombrissement de cette fin de siècle ? Vient-elle vers le jour nouveau pour élargir le resplendissement du festin qui affame les uns pour la jouissance des autres ? Non,

non, son cœur qui saigne parlera, agira pour le droit du faible... Sur ce terrain commun, le féminisme se rencontre avec le socialisme, non avec le socialisme de l'homme d'en bas, mais avec celui de l'homme d'en haut, qui n'est pas celui de tel ou tel parti, mais celui du bien social. .

« L'Humanisme contient tout ce qui vit, existe, souffre en haut, en bas ; il est le rayon d'amour, la clarté qui rend l'espérance. Par l'humanisme, le féminisme et le socialisme sont devenus un esprit vivant, que les Scribes et les Pharisiens auraient voulu enterrer ».

Voilà le cri de la conscience poussé par la femme ? C'est le cri vengeur des opprimés, c'est le cri d'espérance en des temps meilleurs.

C'est Marie aux pieds du Crucifié : c'est la mère implorant pour son Fils, et c'est le Fils descendu de la croix pour bénir l'Humanité qui espère.

Cœur du Christ et cœur de la Femme, vous voilà réunis pour le bien social.

Fils de la Femme, tu nous dis, en montrant Marie : « O mon frère, voici ta mère ».

Fils de l'Homme, tu nous dis, en montrant les hommes : « Voici tes frères ».

Fils de Dieu, tu nous dis, en montrant le Ciel : « Voici ton royaume ».

Terres, sphères, qui roulez dans le temps et l'espace, Hommes de ces sphères, Anges des Cieux, des étoiles, Anges du foyer divin et du foyer humain, pères, mères, enfants, vous êtes les manifestations vivantes, intelligibles et changeantes de l'Etre collectif, vous passez éphémères, dans les orbes des firmaments, mais vous laissez partout, et toujours intacte et intangible, la conscience universelle dont vous n'êtes que l'émanation ; temps, espace, formes, vous n'êtes que la mesure de l'Eternité.

Tout passe, tout se transforme, seule la conscience reste !

Et la conscience, c'est la Vie ! Et la Vie, c'est l'Amour qui se manifeste à lui-même dans l'intelligible.

L'homme, c'est le droit, c'est la force, c'est la science ; la femme, c'est le devoir, c'est la douceur, c'est l'amour. Or, comme l'harmonie procède directement de l'Amour, c'est la Femme qui doit inspirer l'homme : Réunis, c'est la totale conscience.

C'est le Christ social organisant ce monde-ci en vue du monde futur ; c'est la Foi donnant la main à la Charité ; c'est la Charité appelant à son aide la science en vue de la Justice et du Bien social.

La conférence de Mme de Bezobrazow a soulevé d'unanimes applaudissements.

A l'heure actuelle, on peut dire avec certitude que le Congrès de l'Humanité est fait.

Au reste, ce qui est préparé, décidé, voulu en Haut doit forcément recevoir son exécution en Bas. Rien n'arrêtera le mouvement : heureux ceux qui l'ont compris !

*
* *

Je ne saurais mieux faire que d'associer à l'Idée humanitaire l'Idée nationaliste. Les deux ne sont pas en opposition. On peut, on doit aimer l'Humanité, on peut et on doit aimer sa patrie. On se doit d'abord à la grande collectivité, mais on se doit aussi à la petite. On est homme ; mais on est français, allemand, anglais, etc., on est père, époux, enfant.

C'est le Particulier uni à l'Universel dont il procède et dont il s'inspire.

Le Christ, c'est l'Humanité ; en France, Jeanne d'Arc, c'est le génie celte. Que chaque nation ait son saint ou sa sainte, à cela rien à dire. Chaque peuple s'adapte, suivant ses aspirations particulières, tel ou tel culte, telle ou telle grande individualité sous la bannière de laquelle il évolue. On peut être patriote et humanitaire ; on peut être catholique et universaliste, comme on peut être musulman. Mahomet, Jeanne d'Arc, etc., ont des points différents : l'alliance des hommes se fait dans un but particulier, mais ils ont un but final : l'Humanité universelle, transcendante, divine.

Et ici Jeanne d'Arc incarne non seulement le génie d'un peuple, mais encore le christianisme dans tout ce qu'il a de divin.

Fêter Jeanne d'Arc, avoir un culte national pour elle, ne signifie pas antagonisme, lutte, guerre, revanche, Jeanne d'Arc symbolise la fierté et la dignité humaines repoussant la servitude et l'oppression. La fêter, c'est fêter à la fois la délivrance d'un peuple symbole de la délivrance *des peuples.*

M. Marcel de Chessé, un spiritualiste chrétien ésotérique, dans l'acception la plus élevée du mot, s'est fait l'interprète d'un grand nombre de Français qui demandent que le 8 mai soit décrété fête nationale de Jeanne d'Arc.

On sait qu'à l'instigation de M. Fabre, dont on se rappelle les paroles vibrantes à la tribune, le Sénat a voté le projet d'une fête nationale en l'honneur de l'héroïne, en 1894.

Depuis cette époque, le projet n'a pas eu de suite.

M. de Chessé a organisé des pétitions et il a recueilli un grand nombre de signatures.

Dès qu'il en aura sufffisamment, il fera soutenir son projet à la prochaine législature En attendant, un Comité est en voie de formation, il a même commencé à fonctionner sous le nom du *Comité national indépendant.*

« Jeanne d'Arc, dit le promateur, doit être à tous, car elle a été pour tous, et si elle vient de nouveau parmi nous, ce n'est certes pas seulement pour être érigée en statue sur les places publiques, ou reléguée dans un coin d'église. Ce qu'elle veut, ce n'est pas ce culte formaliste qui absorbe le corps — la partie matérielle — sans éclairer l'esprit. Ce qu'elle demande, c'est d'être efficacement dans les esprits et dans les cœurs. »

Il ne faut pas que la libératrice du territoire français soit accaparée par un culte, par une coterie, quelle qu'elle soit. Elle doit rester avant tout la Grande Française, aimée et bénie de tous les Français.

Le comité organisera des conférences, publiera des articles.

« Par les conférences avec projections, par les livres, la musique inspirée par cette épopée glorieuse et douloureuse, par les reproductions artistiques, tableaux, statues, gravures, objets d'art, souvenirs de toutes sortes, le Comité propagera davantage encore le culte *effectif* de Jeanne d'Arc. »

M. de Chessé conseille à tous de pavoiser chaque année le 8 mai et d'illuminer le soir. C'est par l'exemple qu'on gagnera l'opinion.

Les spiritualistes français de toutes les écoles auront à cœur d'envoyer leur adhésion à M. de Chessé, 48 boulevard de Clichy.

M. de Chessé m'a entretenu de ce qui se passe à Tilly-sur-Seules. Il a la conviction que Jeanne d'Arc est apparue et apparaît encore. Il a vu, de ses yeux, photographiée dans l'œil de la voyante, l'image de l'héroïne ; mais, comme la ressemblance peut être discutée, il a dû s'appuyer sur le témoignage même de la voyante qui lui a déclaré que la présence de Jeanne lui était révélée. Certains faits particuliers que je ne suis pas autorisé à dévoiler confirment M. de Chessé dans la conviction absolue où il est que Jeanne est apparue.

Quoi qu'il en soit, la raison, la reconnaissance, l'amour de la patrie, tout nous fait un devoir d'honorer et de célébrer publiquement cette grande figure.

Je ne doute pas que tous les vrais Français ne donnent leur adhésion à cette œuvre, les spiritualistes les premiers.

Alban DUBET.



Propositions Stradiennes



II

L'univers créé se compose de mondes et d'êtres, tous les êtres meurent, toutes les planètes meurent, tous les soleils meurent.

Donc, l'univers ne se suffit pas à lui-même.

Tout renaît pour de nouvelles morts.

Donc il faut de toute nécessité admettre l'énergie qui fait naître et soutient, et comme il la faut admettre en dehors du monde, il faut dire : Cette énergie est la suprême : Dieu.

*
* *

Dieu est la Force en surplus.

*
* *

On ne peut trouver d'autre cause pour créer que l'amour.

*
* *

L'énergie chimique décroît avec la décroissance de la chaleur.

L'oxygène et le phosphore qui ont tant d'affinité à la température ordinaire, semblent ne se pouvoir combiner à 200° au dessous de zéro. Mais au contraire les propriétés magnétiques et électriques s'exagèrent à mesure que la température baisse; à—273°, c'est-à-dire à ce qu'on nomme le zéro absolu, la matière n'existe plus ; les combinaisons chimiques qui forment les gaz, les liquides, les solides sont impossibles. Mais au contraire les propriétés magnétiques et électriques sont au maximum.

Ainsi la matière n'est plus que de la force qui d'abord en simples tensions dynamiques considérables devient, avec l'augmentation de la chaleur, le gaz, puis le liquide, puis le solide.

*
* *

L'identification de la force et de la matière affirmée par le matérialisme est donc une erreur, puisque lorsque la matière n'est plus, la force en tant que propriétés électriques et magnétiques est au *maximum*. Ce qui nous contraint à conclure que loin que la force soit liée à la matière, elle est d'autant plus intense qu'elle en est plus séparée.

De plus il faut dire : La force a précédé la matière.

Ces expériences qui ont rendu possible l'explication des orages, des aurores boréales, ont une portée métaphysique considérable impossible à nier. Le matérialisme est détruit, sans que pour cela on tombe dans aucun rêve malsain, dans aucune subtilité puérile.

*
* *

Ne voyez-vous pas que ce n'est que par la Pensée que vous changez à votre gré et que vous faites naître des corps ajoutés à ceux de la nature, que sans elle vous ne feriez rien.

*
* *

L'idée par sa force immanente est la déterminante de la matière, qui ne prend ses formes diverses que par le groupement des idées engendrant les mouvements propres à chaque atome.

Un corps est un nœud gordien de forces. Ce nœud gordien, c'est le groupe d'idées qui compose un type d'espèce, de race, d'être.

*
* *

La structure des corps a pour but la fonction.

Si l'on veut que la fonction crée l'organe, et non l'organe la fonction, on est contraint d'arriver à la puissance finale de la Pensée ayant l'idée motrice, c'est-à-dire Dieu. Car Dieu n'est que cela : la Pensée concevant l'idée motrice toute-puisssante.

*
* *

Si vous dites en voyant dans le désert des ruines, il y a eu là des hommes ; en voyant les univers et les êtres, l'homme peut, doit dire : il y a là un esprit proportionnel dans le mystère.

*
* *

Les faits que nous prouvent les sciences ne dépendent pas de l'idée humaine ; ils lui sont supérieurs.

*
* *

Quelle est la cause d'action et de production des animaux et des hommes ? La pensée qui, par l'idée motrice, produit les actes et les œuvres.

*
* *

La pensée, unité de toutes les forces, produit l'idée proportionnelle à elle-même.

*
* *

Les hommes ne sont pas, comme le dit le panthéiste, des *esprits de Dieu*, c'est-à-dire au fond des portioncules de Dieu ; mais simplement des entités représentant la puissance motrice de l'idée de Dieu. Tels sont les êtres et les mondes.

*
* *

La matière des mondes ne peut limiter Dieu puisqu'elle est son idée même, vivante.

La Pensée humaine est non seulement une évolution de la force, mais une unification des forces naturelles. C'est par là seul qu'on peut expliquer la puissance de la pensée de l'homme sur les forces de la nature qu'elle domine et manie à son gré.

Nos ingénieurs de génie le savent, contrairement aux poètes, aux publicistes, aux philosophes qui ne voient que l'impuissance humaine devant la nature, dans le moment même où l'homme en dompte et en exploite les forces avec tant de puissance. Tel le myope Leconte de Lisle, tel l'aveugle Brunetière.

*
* *

Dieu est par essence l'inverse de l'homme et de l'univers, puisqu'il est Préantinomique et que l'univers et l'homme sont antinomiques.

*
* *

La force prend la forme matière et reste incluse en la matière, à la condition d'y être sans cesse renouvelée.

*
* *

La force est absolument indépendante de la matière. Ce qui trompe les matérialistes de tout ordre, c'est qu'ils voient la force dans la matière. Sans nul doute puisque la matière en est une forme. La force y est donc toujours.

*
* *

Presque toutes les lignes qui constituent la nature inerte sont des courbes.

*
* *

L'homme ne peut guère se penser, il ne penserait que le rien. L'homme s'ennuie toujours avec lui-même. De là vient l'immense ennui anglais. Se penser, pour lui, c'est périr de spleen.

Il faut que l'homme pense des *faits externes* pour se sentir vivre, faits matériels ou psychiques et moraux, scientifiques artistiques.

*
* *

La matière n'est qu'une forme causée par la force.

*
* *

Le verbe ne peut pas être en Dieu. Il est nécessairement hors de Dieu, le verbe est un produit de Dieu, il est création au même titre que l'homme.

*
* *

Toutes les forces aboutissent à la force de penser de l'homme, l'âme.

*
* *

Les forces, dans la nature, sont d'autant plus grandes qu'elles sont plus invisibles et plus près de l'idée.

*
* *

Le castor fait la hutte, l'homme, le palais. Tous les travaux de pensée et d'art sont choses ajoutées à la nature.

*
* *

La Pensée est la Force à l'état d'unité.

*
* *

La substance n'est pas de soi, elle n'est qu'un des états de la force transformée.

*
* *

L'âme n'est point un esprit, une monade que Dieu fait entrer dans un corps à un moment quelconque. Ce sont là les pensées d'enfants des Fois et des philosophies qui les suivent. Elle est la suprême évolution de la force terrestre, arrivant à l'unification et constitant par là la force de penser.

*
* *

Il en sera de l'âme et de l'absolu ce que la mathématique dit de ces lignes qui se rapprochent toujours sans se toucher jamais.

*
* *

L'âme, c'est la Pensée, rien de plus.

*
* *

La pensée humaine n'est qu'une transformation de l'énergie.

Nous la voyons par la science dominer et employer toutes les forces. Cette transformation s'opère par le moyen d'une machine appelée l'organisme. Ce n'est pas l'organisme qui crée la force ; il ne fait que la transformer. La machine ne crée pas la vapeur ou l'électricité, mais transforme la force qui sera électricité ou vapeur. C'est là le point, le joint de la difficulté. L'âme n'est pas sécrétion du corps. Elle est transformation de force.

L'organisme est un simple condensateur et transformateur d'énergie.

*
* *

Entre l'animal et l'homme, la pensée n'a qu'une différence de degré à déterminer.

L'animal pense ; mais il n'est qu'un empirique. Il pense par des faits isolés et n'ayant guère que le but matériel de la satisfaction de son organisme. Mais l'homme pense par des faits généraux qui sont les Lois absolues de la science.

*
* *

Le corps n'est rien que la mécanique transformatrice de la force. Un

autre corps peut remplacer le corps actuel puisque lui-même est remplacé ous les ans ou tous les trois ans ou tous les sept ans, il importe peu.

*
* *

La totalité des forces terrestres se transforme en cette unité de force qui est la pensée.

*
* *

Le système nerveux semble une sorte d'appareil électrique chargé d'accumuler, de condenser, de transformer l'énergie en une énergie plus subtile mille fois que la force électrique : la force de penser.

*
* *

Le géomètre ne tire pas de lui-même et de sa raison ces propositions dont le progrès correct et gradué se poursuit logiquement. Ce sont là des rapports ou faits immanents dans les choses : Ces rapports par une aptitude spéciale, il les voit directement dans l'intermédiaire des objets. Il les constate et ne les invente pas.

*
* *

Il est à remarquer que la plupart des athées sont des esprits spécialistes ou des esprits de combat, souvent de très grand mérite, de génie même, mais trop aveuglés par la lutte, légitime d'ailleurs qu'ils soutiennent contre les fidéismes, leurs erreurs et leurs mensonges.

GUYMIOT.

Ecriture automatique et Portraits

(Extrait du livre LE PAYS DES OMBRES)

DE Mme D'ESPÉRANCE

On essaya dans notre cercle de se servir du Psychographe, avec des résultats variables. Ce procédé fut loin de nous donner satisfaction, car il était trop lent et donnait une écriture peu distincte. L'un de nous fit la réflexion que si c'était un esprit qui écrivait, il pourrait probablement diriger notre main aussi bien sans le secours du psychographe qu'avec cet instrument.

L'essai fut aussitôt tenté et chacun à son tour, prenant le crayon de la main droite, demanda aux esprits d'écrire et attendit curieusement le ré-

sultat. Dans plusieurs cas, il fut facile d'observer des contractions dans les muscles du bras et de la main et des soubresauts convulsifs dans les doigts qui tenaient le crayon ; sauf quelques griffonnages, rien ne se produisit. Quelques-uns, même, ne ressentant absolument rien ni dans les bras ni dans les mains, abandonnèrent bientôt le crayon.

Quand vint mon tour, je ressentis tout d'abord dans le bras des fourmillements, des picotements et une douleur comparable à ce que produit un choc sur un certain point du coude ; puis une sorte d'engourdissement qui s'étendit jusqu'à l'extrémité des doigts. Ma main devint tout à fait froide et insensible, de telle sorte qu'on pouvait serrer ou pincer la peau sans déterminer la moindre douleur.

Au bout de quelques minutes, la main commença à se mouvoir doucement et avec peine, imitant les mouvements de l'écriture ; après plusieurs tentatives pour former des lettres, il se produisit enfin quelques mots en caractères énormes, mal formés et d'une orthographe défectueuse. Une nouvelle tentative obtint un succès complet. Cependant les sensations dans le bras et la main, quoique peu douloureuses, restaient encore désagréables, à tel point que, malgré la curiosité que j'éprouvais de voir ce qui pourrait nous être transmis par l'écriture, je ne fut nullement fachée que la pendule vînt y mettre fin en nous avertissant que la séance était arrivée au terme fixé d'avance.

Les séances suivantes furent consacrées à de nouveaux essais, et en fort peu de temps ma main devint capable de faire de la véritable calligraphie et d'écrire rapidement et bien de pleines pages de caractères irréprochables, tandis que nous causions ou recevions des messages.

On ne tarda pas à remarquer de notables différences entre les communications, non seulement au point de vue du caractères de l'écriture, mais aussi à celui de la nature des sujets traités et du style.

Nos correspondants invisibles nous devinrent bientôt familiers. Nous apprîmes à les distinguer par leurs noms et ils nous racontèrent l'histoire de leur vie. L'un d'eux, John Harrisson, gentilhomme anglais, qui avait vécu dans le Yorkshire, peu sociable, misanthrope, imbu d'idées religieuses, tristes et fortement pessimistes nous faisait de longs et ennuyeux discours, presque tous sur des sujets religieux. Nous l'écoutions avec une politesse résignée, mais il faut bien avouer que ce fut pour nous un vrai soulagement, lorsqu'un autre écrivain invisible s'empara de la direction de ma main.

C'était un Américain, nommé Walter Tracy. Voici ce qu'il nous raconta de sa vie : il étudiait à l'Université ou collège de Yale lorsque la guerre civile éclata. Il s'enrôla comme volontaire, prit part à plusieurs combats e

en serait sorti sans blessure s'il ne s'était enlevé plusieurs doigts avec son propre rifle. La guerre terminée, ses amis le poussaient à reprendre ses études, mais il se sentait peu disposé à les écouter et voulait rejeter leurs conseils, lorsqu'un accident vint trancher le différent, en l'envoyant dans l'autre monde. Il se noya dans le naufrage d'un steamer de lac, il fut englouti avec bon nombre d'autres passagers et aurait pu, dit-il, se sauver à la nage, mais cela lui fut impossible au milieu de tous ces malheureux affolés qui se cramponnèrent après lui et l'entrainèrent au fond de l'eau avec eux.

Plusieurs années plus tard, je rencontrai un jeune homme qui sortait également du collège de Yale et je fus heureuse de constater que les nombreux menus détails qu'il me donna sur sa vie et ses divers incidents concordaient de façon absolue avec tout ce que Walter nous avait dit des noms de divers endroits, des professeurs, des maisons, traditions, usages, mœurs et façon de vivre des étudiants. Quant à ce qui concernait Walter lui-même, il me dit qu'il s'était engagé à 20 ans et s'était noyé à 22 ans.

Walter devint très rapidement le favori de notre cercle. Il semblait apporter avec lui une véritable atmosphère de gaîté, de belle humeur et d'enjouement. C'était lui, disait-il, qui, dans d'autres séances, accompagnait la musique avec les coups de la table; dès qu'il se fut familiarisé avec l'écriture, on vit bien vite combien notre façon de faire répondait à ses propres vues. Il semblait suivre nos expériences avec autant de curiosité et d'intérêt que nous pouvions en apporter nous-mêmes ; souvent même il nous suggérait des plans d'études et de recherches très originaux. Il nous arrivait parfois de lui poser des questions auxquelles il se trouvait incapable de répondre. Après avoir réfléchi un certain temps il écrivait :

« Je vais poser la question à un ami ; attendez un peu, je vais revenir. »

Toujours il revenait apportant le renseignement que nous avions sollicité. Il le donnait alors de si plaisante façon que cela paraissait beaucoup plus un badinage que la réponse à une question posée sérieusement.

Ce naturel si jeune et si enjoué était pour nous une source intarissable de divertissement. Aussi était-il toujours le bienvenu et gaîment salué par nous, dès que nous reconnaissions les grands et fermes caractères de son écriture.

Un jour que nous lui demandions certains détails sur un sujet très spécial, Walter se déclara impuissant à nous éclairer, mais il ajouta que si cela pouvait nous plaire, il appellerait quelqu'un nommé par lui « *le Gouverneur* », qui, si nous voulions être sérieux, pourrait sans doute nous donner tous les renseignements dont nous aurions besoin. « Mais, ajouta-t-il, ne vous avisez pas de lui parler comme vous le faites avec moi. Songez

bien à vous tenir correctement, car il est très original. » L'engagement fut donc pris par nous de nous comporter de notre mieux et de traiter l'ami de Walter avec le plus grand respect. Nous ne pouvions songer sans une certaine gaîté au reproche que nous adressait Walter de ne l'avoir pas traité avec tous les égards qui lui étaient dus.

Ce nouveau membre qui vint ainsi s'adjoindre aux habitués de notre cercle, manifesta une personnalité bien distincte de celles de Walter et de John Harrison. Il était grave, sérieux, ami de la philosophie et en même temps bon, plein de bienveillance et de patience, chercheur ingénieux, ami fidèle, aide infatigable. Plus de vingt ans se sont écoulés depuis le soir où Walter nous le présenta et pendant tout ce temps, jamais son dévouement ne s'est trouvé en défaut. Dans la santé comme dans la maladie, au milieu de la joie ou des épreuves, en présence des bruits favorables ou alarmants, toujours nous l'avons trouvé prêt à nous soutenir de ses conseils et de sa sympathie. Dès le début il se constitua notre guide spécial, notre gardien, l'ami, le conseiller, le mentor qui jamais n'impose ses avis et se trouve toujours prêt à accéder aux demandes qui lui sont faites. J'avoue que ses conseils ne me paraissaient pas toujours faciles à suivre ; qu'ils étaient même parfois fort désagréables, et même dans certains cas si absolument contraires à mes tendances, qu'il m'arriva de refuser de m'y conformer. Je reconnais, du reste, que dans ces circonstances je n'ai jamais manqué de me repentir amèrement de ma révolte. Toutes les fois que j'ai suivi ses conseils et accepté sa direction, tout a bien tourné, je ne me suis jamais égarée dans le diagnostic d'une maladie, ni dans la description de faits scientifiques ou le développement de théories ou enfin dans l'annonce de futurs progrès dont on n'avait encore aucune idée dans le monde.

Ce ne fut pas dès les premiers jours que nous pûmes apprécier toute l'étendue de cette intelligence qui venait ainsi nous assister, mais il fut bientôt évident que nous n'aurions pas eu besoin de l'avertissement de Walter, car même sans cela nous ne nous serions par permis de traiter Stafford avec le laisser-aller de camaraderie dont nous avions usé envers Walter lui-même.

Aux questions qui furent posées à Stafford sur sa vie antérieure, il nous répondit sommairement qu'il était le fils d'un homme politique américain et d'une Allemande. Il avait fait presque toute son éducation en Allemagne, s'attachant surtout à l'étude des sciences naturelles ; se montrant studieux, avide de toutes les connaissances, passionné pour les expériences et tout ce qui pouvait aider à l'adaptation des forces naturelles à la satisfaction des besoins de l'humanité. Sa carrière scientifique avait été

brusquement interrompue par un accident qui l'avait mis dans l'impossibilité de quitter le lit, où il était resté immobilisé pendant les trois dernières années de sa vie. Ce fut pendant ces trois années qu'il commença à s'intéresser au problème d'une autre vie. Il ne s'en était pas préoccupé jusque-là ; lorsqu'on en parlait devant lui, il le considérait comme un de ceux qui ne sont pas susceptibles des mêmes démonstrations que les problèmes des sciences mathématiques ou naturelles. Tant qu'il crut que la preuve de l'existence d'une autre vie ne pouvait être faite et que les théories ne pouvaient se démontrer, il considéra ces notions comme sans intérêt et sans but pratique.

Pendant cette longue immobilisation qui ne lui permettait plus de poursuivre ses études, son cerveau, plus actif et plus chercheur que jamais, fut entraîné vers les questions religieuses par les tendres efforts que faisait sa mère pour le défendre contre le désespoir et le profond chagrin, suites de cette catastrophe qui l'arrêtait au milieu d'une vie de travail. Pour lui être agréable, il chercha à s'intéresser à ses opinions religieuses et il fut étonné de constater combien ce sujet laissait encore à désirer. Il chercha à voir au-delà de la mort avec la même ardente curiosité qu'apporterait un expérimentateur à poursuivre le développement et l'achèvement d'un plan imaginé par lui et destiné à faire éclater la vérité de quelque théorie favorite qu'il aurait conçue, mais à laquelle il oserait à peine croire encore.

Ce qu'il voulait, ici comme dans toutes ses autres recherches, c'était une preuve, et pour se la procurer, il désirait mourir, quand même il eût été heureux. Il paya le tribut inévitable et atteignit son but. Il mourut, trouva la preuve, d'autant plus que pendant sa vie, son intelligence claire, son amour de l'étude et sa soif de savoir n'avaient fait que croître, et que maintenant ses facultés d'entendement devenues plus nettes et plus brillantes, son amour de l'humanité jusque là comprimé prenaient une nouvelle puissance et il se sentait actuellement aussi ardemment désireux d'enseigner qu'il l'avait été jadis d'apprendre.

Voici enfin ce qu'il nous recommanda à son sujet : « Ne faites aucune recherche sur ma vie antérieure, vous ne trouveriez rien. Je ne vous ai pas donné mon vrai nom. Beaucoup de mes relations sont encore vivantes et je ne veux leur causer aucun ennui. Acceptez donc simplement mes affirmations sur mon compte. Ce que je vous dis est aussi véritable que mon désir de vous être utile. »

Pour nous conformer à son désir, nous n'avons jamais fait de recherches sur ce point, quoique plusieurs occasions se soient offertes à nous. Diverses remarques survenant à propos des sujets en discussion nous

révélèrent ses relations personnelles avec des savants de nationalités diverses.

Un peu plus tard, notre cercle d'amis invisibles s'accrut par l'adjonction d'une jeune Espagnole, écrivant en mauvais anglais, entremêlé de mots espagnols. Son orthographe était rigoureusement phonétique ; ses expressions étaient, sans contestation possible, celles d'une fillette de 7 à 8 ans, volontaire et emportée. Elle nous raconta qu'elle avait été brûlée avec sa sœur aînée dans l'église de Saint-Jacques. Elle appelait Walter son grand ami et déclarait qu'elle l'aimait tendrement ; mais je crois que ses affections étaient quelque peu capricieuses, car elle ne tarda pas à s'attacher à un autre ami invisible qu'elle nommait Georges et à l'assurer qu'elle le préférait à tous Depuis ce moment son attention resta fixée sur Georges ; si pour une raison quelconque son nouvel ami ne venait pas, Ninia s'abstenait également ou se montrait inconsolable. De temps à autre elle nous révélait quelques incidents de la vie privée de Georges, ce qui nous amusait beaucoup, et le chagrinait manifestement. La discrétion semblait bien une vertu inconnue de Ninia.

Un soir, nous étions sans lumière ; le jour n'était pas encore complètement tombé lorsque la séance commença et, lorsque les ténèbres furent complètes, personne ne demanda de la lumière. Regardant par hasard du côté du salon où l'obscurité était la plus profonde, il me sembla que de ce côté un curieux nuage lumineux ressortait sur le fond noir, d'une façon bien nette et bien distincte. Je l'observai pendant une ou deux minutes sans rien dire à personne, me demandant d'où cela provenait et ce qui pouvait le produire Je crus d'abord que c'était le reflet des lanternes allumées dans la rue, quoique je n'eusse jamais observé rien de semblable jusque-là. Tandis que je l'observais, le nuage lumineux sembla se concentrer, devint plus consistant, prit la forme d'un enfant, éclairé par une lumière qui ne tombait pas *sur lui,* mais paraissait en quelque sorte *émaner de lui-même*, l'obscurité de la chambre formait comme un fond faisant ressortir par contraste les moindres lignes du corps et de la figure avec un relief plus énergique. J'appelai l'attention des autres assistants sur cette étrange apparition et ne fus pas peu surprise de leur entendre déclarer qu'ils ne pouvaient voir ni l'enfant ni la lumière dont je leur parlais.

« C'est bien étrange, dit-je, je le vois si nettement que je pourrais faire son portrait si j'avais du papier et un crayon. »

« Voici du papier et un crayon », dit mon plus proche voisin. Les saisissant aussitôt, je commençai en toute hâte à dessiner la tête, les traits, les épaules du jeune visiteur, qui semblait parfaitement comprendre ce que je faisais.

« Je pense que c'est Ninia, m'écriai-je; et la charmante enfant me fit des signes de têtes affirmatifs, de telle sorte que je me mis à rire, à exprimer ma satisfaction en regardant avec orgueil le portrait dès qu'il fut terminé. « Ne trouvez-vous pas que la ressemblance est parfaite », demandai-je à M. Fitton qui se trouvait près de moi.

« Il me serait bien difficile d'en juger dans l'obscurité, répondit-il, nous devrions faire de la lumière pour l'apprécier. »

Alors je me rappelai pour la première fois que nous étions dans l'obscurité parfaite et je me pris à penser que j'avais sans doute dormi et rêvé d'une forme lumineuse d'enfant et du portrait ressemblant que j'en aurais fait. Je pris en tremblant le papier, craignant de voir la lumière ne nous révéler qu'une surface parfaitement blanche. Mais non ! Le portrait y était bien ; je n'avais pas rêvé ! Sur le papier, la figure de Ninia souriait, comme elle m'avait souri du fond obscur du salon. J'avais parfaitement saisi ses traits et j'étais vraiment fière de mon œuvre.

« Je puis bien comprendre, dit un assistant, que vous ayez vu l'enfant, mais ce que je ne puis m'expliquer, c'est que vous ayez fait le portrait dans l'obscurité. »

Je n'y comprenais rien moi-même. Tout ce que je savais, c'était que, pour moi, il n'y avait pas d'obscurité. Je voyais l'enfant, je voyais le crayon et le papier et ne pensais à rien ni à personne d'autre. En somme, pendant un instant, je ne fus plus sûre de rien. J'éprouvais le besoin de voir le portrait pour être bien certaine que tout cela n'était pas le produit d'un rêve.

Ce nouveau progrès me causa la joie la plus vive, et dès lors tous les soirs de séances furent pleins d'un nouvel intérêt. Nous demandions à nos amis spirituels de poser pour leurs portraits et nous n'entrions en séance que bien pourvus de papier et de crayons. Comme nous arrivions à l'été, il devint nécessaire de masquer les fenêtres, et nous eûmes la preuve que plus l'obscurité était profonde, mieux les formes lumineuses ressortaient. C'était, du moins, mon impression ; quant aux autres, ils continuaient à rester obstinément aveugles à la présence de nos guides.

Pendant les quelques mois qui suivirent, nos soirées furent complètement consacrées à prendre ces portraits. Quelquefois les formes se dérobaient à ma vue avant que j'eusse pu fixer leurs traits sur le papier : d'autres fois je menais à bien deux portraits ou plus dans une même soirée. Si quelques étrangers assistaient à nos séances, je voyais souvent arriver des esprits qui m'étaient également inconnus et je réussis souvent à saisir leurs portraits. En général, ces portraits étaient aussitôt reconnus et réclamés par leurs amis. J'ai gardé les quelques très rares qui ne furent pas

réclamés, mais il y en eut vraiment peu. Stafford, Walter, John Harrison et Ninia vinrent les premiers et je les garde encore comme de précieux trésors.

Le bruit de cette nouvelle phase de ma médiumnité se répandit bientôt et je ne tardai pas, à ma grande terreur, à me trouver débordée par les visiteurs et les correspondances. Il semblait que tous voulaient les portraits de leurs chers défunts, comme si je n'avais qu'à fermer les yeux pour les leur procurer. De toutes les parties du monde des lettres m'arrivaient, implorant mon assistance et me suppliant d'envoyer le portrait de quelque cher disparu. J'essayai d'abord d'obtenir quelque chose et de satisfaire ces pauvres délaissés, sauf de très rares exceptions, ce fut sans succès.

Je reçus entre autres une lettre d'Egypte, écrite par un Hongrois me disant qu'il était spirite et avait l'habitude de tenir chez lui des séances, dans lesquelles il recevait fréquemment des communications d'un fils bien-aimé qu'il avait perdu. « Ce fils, ajoutait-il, me dit que si je vous envoie un petit objet qui lui ait appartenu, il pourra venir vers vous et se rendra visible de façon à vous permettre de faire son portrait. »

La lettre contenait un foulard de soie, et à ma première séance de nuit je le pris à la main. J'attendis patiemment l'apparition, mais pendant longtemps je ne vis rien ; enfin une forme peu accusée de soldat parut, ressortant à peine sur le fond obscur. Ce n'était pas là ce que j'espérais, mais désirant obtenir au moins quelque chose, je me hâtai d'en faire l'esquisse.

Avant que je pusse rien faire de plus précis, la forme se fondit dans l'obscurité et le portrait resta inachevé.

Quelques semaines plus tard, je pris sur moi le foulard pendant une de nos séances, mais en vain. Alors quelqu'un demanda : « Quel âge avait le fils de ce Monsieur qui vous a écrit ? »

Je ne le savais pas : « Ne serait-il pas possible que ce fût le jeune soldat dont vous avez esquissé le portrait ?

Je n'y avais pas pensé, car en réalité j'avais toujours cru qu'il était question d'un enfant. J'écrivis donc au père, lui demandant de plus amples détails, mais je n'ai jamais reçu de réponse : Le portrait du jeune soldat est donc resté dans mon album.

Tout en m'adonnant à cette singulière occupation de faire les portraits des citoyens de l'autre monde, je pris conscience de mon insuffisance dans l'art du dessin et je me mis à consacrer chaque jour environ une heure à développer le peu de talent que je pouvais avoir, travaillant ainsi avec constance pendant plusieurs mois. Mais, chose étrange à dire,

plus mon travail gagnait en valeur, plus décroissait ma faculté de voir ces lumineuses figures dans l'obscurité, au point que l'obtention d'un portrait devint chose rare, et paraissait épuiser mon système nerveux, me laissant chaque fois un violent mal de tête pendant un ou plusieurs jours ; dans ces conditions je me vis, bien malgré moi, forcée de renoncer à toute tentative semblable.

Il est vrai que cette faculté sembla parfois me revenir, et pendant plusieurs semaines me permettre de faire encore de ces dessins. Mais chaque fois, après la séance, je me trouvais de nouveau tellement épuisée, que, désormais, quoique je vinsse toujours aux séances avec une provision de papier et de crayons, c'était sans grand désir d'avoir à en user.

E. D'ESPÉRANCE.

L'Utilité du Spiritisme

CHER MONSIEUR DELANNE,

J'entends souvent dire : « Quel bien peut produire le Spiritisme ? et de quelle utilité est son enseignement ? » — Or, il ne faut demander au spiritisme que ce qu'il peut donner : Il fait connaître tout un monde, le monde des Esprits et comprendre et voir la vie future, et les peines et jouissances qui nous attendent dans l'au-delà, selon nos mérites ; il ramène sur le chemin tracé par Dieu et le Grand Civilisateur Jésus, ceux qui ne voyaient en nous qu'une machine admirablement organisée ; il vient combattre les superstitions et les fausses notions du surnaturel et du miraculeux ; il se fait un devoir de détruire le fanatisme en faisant appel à la raison et au bon sens ; il nous détourne puissamment du mal en ne laissant rien de vague, quant à notre avenir, après la mort du corps, qui ne se réduit plus en une simple espérance, mais devient désormais une grande vérité, consolante et évidente pour tout homme de bon sens, dès qu'on *voit et entend* les êtres aimés qui nous ont quittés se lamenter, ou bien se féliciter de ce qu'ils ont fait : *in hac lacrymarum valle*. — Le Spiritisme présente donc *avec évidence*, au moment douloureux de la mort corporelle d'une personne chérie, cette immense réalité que la séparation est momentanée, que les liens d'une tendre affection ne sont nullement rompus, puisque nous pouvons encore entretenir des rapports avec ces êtres bien-aimés. Enfin, le Spiritisme nous dévoile quelle est la cause de

nos maux temporaires, les moyens de réhabilitation pour nos fautes, le but de suprême félicité que nous devons atteindre, et la résignation motivée qui en résulte est la puissante consolation dans nos adversités.

Je vous envoie, cher Monsieur Delanne, un récit de Madame Davies, qui selon moi est la meilleure réponse à la question : « Quel bien peut produire le Spiritisme ? ».

Madame Russel Davies, célèbre médium à matérialisation, voyant et auditif de l'Amérique, a publié un ouvrage : « The Clairvoyance of Bessie Williams ». J'emprunte donc à son ouvrage le récit suivant, qui donne une idée de ses belles facultés médianimiques.

Il y a de longues années déjà, je me trouvai en soirée chez des amis et tout en causant, je vis (étant médium voyant) deux petits esprits, qui se tenaient par la main. Ces esprits marchaient dans la pièce où nous étions, tournaient autour de nous, et après nous avoir examinés attentivement, s'arrêtèrent près de moi. Leurs petites figures étaient trop vaporeuses pour que je pusse bien les distinguer, cependant je me rendis facilement compte qu'elles m'étaient tout à fait étrangères. Le plus jeune de ces Esprits avança la main pour prendre la mienne, et le mouvement que je fis pour répondre à son avance, attira l'attention des personnes au milieu desquelles j'étais assise : « — Qu'est-ce ? Que voyez-vous ? Ah ! ma chère, dites-nous-le ! » — Je répondis : « Il y a deux petits garçons « ici ..., ils me disent qu'ils attendent ici leur mère.... » — La maîtresse de la maison parut très surprise ; elle déclara qu'elle ne pensait pas que leur apparition concernât aucune des personnes présentes. Les pauvres petits semblaient lire sur ma figure ce qui se disait. Ils ne paraissaient pas entendre, car l'aîné me dit : « Non ! Maman va venir aussitôt, « Goodness » nous a envoyés ici..., pour la voir, et vous devez nous « aider ». — Je venais de répéter tout haut ces paroles, lorsqu'on annonça Mrs. Evans. Je vis aussitôt entrer une dame, que je ne connaissais pas et que je vis pour la première fois de ma vie. Elle était en grand deuil. Les autres personnes se regardèrent d'un air significatif, et les deux autres Esprits se pendirent à la robe de leur mère.

La pauvre Mrs. Evans était l'image de la tristesse, et je compris que nous allions assister à une de ces scènes, auxquelles je m'associe toujours, par sympathie, mais qui agissent tellement sur moi, qu'elles me rendent malade pour quelques jours. Mrs. Perks, chez qui nous étions tous réunis, était, elle aussi, très impressionnée, et nous restâmes tous dans un profond silence.

Les deux petits enfants paraissaient pleins de joie, caressant leur mère et inconscients, pendant quelque temps, de ne pas la voir répondre

à leurs caresses ; mais à la fin, ils s'en aperçurent, et l'aîné se tournant vers moi me dit : « Est-ce que ce n'est pas maman ?... pourquoi ne parle-« t-elle pas ?... Elle est comme si elle était aveugle et ne nous voit pas !... « Je lui dis : « Mon cher petit, non ! elle ne peut pas vous voir... Vous « êtes maintenant deux petits Esprits, et votre maman est encore sur la « terre. Dites-moi votre nom et je lui dirai que vous êtes ici ! » — « Mon « nom est Johnny, celui de mon frère Willie, dites-les lui bien vite ». — Je me tournai vers Mrs. Evans, et après avoir échangé quelques paroles avec elle, je l'amenai avec beaucoup de ménagement à parler de son deuil. Elle pleura amèrement et me dit qu'elle avait fait une perte cruelle : « Avez-vous jamais entendu parler du Spiritisme ? lui demandai-je. « Ah ! certainement ; j'ai même eu la pensée d'aller voir un médium, « mais je n'ai pas su comment faire pour en découvrir un, et d'un autre « côté, je crains que ce ne soit mal de troubler les morts ». Je vis tout de suite que la pauvre femme, imbue des idées les plus répandues, était persuadée que ses chers disparus attendaient, couchés dans leurs tombes que la trompette du jugement dernier les rappelât à la vie ; et que si elle les évoquait pour entrer en communion avec eux, il leur faudrait quitter leurs tombes pour venir à elle. A ma demande : « Etes-vous chrétienne ? Elle me répondit : « Oh ! oui ! je suis chrétienne ! »... « Alors, que devient « votre foi religieuse relativement à la communion des Saints ? — C'étaient « de simples mortels, et si vous croyez qu'ils reposent comme nous tous « dans leurs tombeaux, comment pouvez-vous être en communion avec « eux ? Que signifie également ce qui a été dit des bons et des mauvais « Esprits, qui nous entourent, et de ne nous confier qu'à ceux qui sont bons « et sincères ? Je la prêchai ainsi jusqu'à ce qu'elle se fût fait une idée plus « exacte de la communion avec les Saints. Lui saisissant la main, je finis « par lui dire : « Moi, je vois constamment des Esprits..., je les entends « parler..., j'en ai vu plusieurs ici même..., il y a quelques instants ». — « Est-ce possible ?... s'écria-t-elle », au nom de Dieu ! dites-moi, pouvez-« vous en voir pour moi ce soir ? — « Oui ! il y a ici deux petits gar-« çons... » La pauvre Mrs. Evans avait l'air d'une folle. Elle me prit par « les épaules, et me tenant étroitement serrée : Oh ! je vous en prie, « faites-moi leurs portraits, dites-moi leurs noms ! » — « Leurs noms sont « John et Willie Evans — l'un âgé de 7 ans, l'autre de 5..., ils sont morts « de la petite vérole, il y a deux ans... » — Jamais, non jamais, je n'ou-« blierai la figure de cette femme ; elle se jeta dans mes bras en poussant « un cri : « Merci, ah ! mon Dieu ! merci ! d'avoir eu pitié de moi ! mes « enfants m'ont sauvée, car cette nuit même, j'avais l'intention de me « faire mourir, et j'étais venue ici pour faire mes adieux ». — Et ce disant,

« elle sortit d'un petit sac qu'elle tenait à la main une bouteille de lauda-« num ».

Me fera-t-on encore cette étrange question : « Quel bien peut produire « le Spiritisme ? » Lorsqu'on voit une pauvre femme, décidée dans son grand désespoir à mettre fin à sa triste existence au moyen du suicide, retrouver *après une seule séance*, la résignation, la paix et l'espoir en l'avenir... Mrs Evans échappa à la mort grâce au Spiritisme ! — Elle vit aujourd'hui calme et confiante, et s'entretient avec ses chers défunts.

Avec l'expression de mes meilleurs sentiments, votre frère en croyance. JOSEPH DE KRONHELM.

A M. Léon Denis



Lille, 11 avril 1898.

Ce qu'est le spiritisme, son influence morale, les horizons merveilleux qu'il nous fait entrevoir, sa vitalité à travers les siècles et sa renaissance après un long emprisonnement, vous l'avez dit magistralement dans ce livre incomparable : *Après la mort.*

A côté de cette œuvre profondément pensée, bien des Apôtres de la science et de la philosophie ont apporté le fruit de leurs recherches, de leurs travaux et de leurs découvertes.

Le nombre est grand de ceux qui, ayant touché à la question en sceptiques, sont devenus ses défenseurs et ses propagateurs. Les uns énoncent les faits obtenus dans la stricte observance d'une impartialité réellement scientifique, d'autres déduisent de ces observations un système, cherchent les lois présidant à l'obtention de ces phénomènes, enfin un nombre plus grand encore y trouve le calme de l'esprit et l'espoir d'un au-delà d'une merveilleuse grandeur, en rapport avec les mondes infinis et l'incommensurable univers.

L'humanité apparaît entraînée dans une marche ascendante vers une progression morale identique à la progression physique des créatures terrestres.

Les passions perdent leur puissance absolue, la pensée s'ennoblit, le cœur se dilate, comprenant dans un désir d'universelle fraternité tous les hommes sans distinction de culte et de nationalité, selon la morale du Christ.

La divinité et l'immortalité mettent la flamme étincelante d'une

éblouissante lumière sur cet espoir d'un au-delà où règne une justice impeccable, une progression infinie.

L'œuvre que nous présentons aux lecteurs n'est pas le fruit de l'imagination, nul fait avancé n'est inventé. Tous ont été observés, discutés, analysés par des savants et des penseurs dont nous citons quelques noms.

Aksakof, conseiller d'Etat en Russie ; Crookes, Varley et Lodge, membres de la Société royale de Londres ; Zollner physicien, Richard Wallace, précurseur de Darwin ; Lombroso professeur ; Chiaïa docteur ; Rossi pagnoni, littérateur en Italie ; Carl du Prel, Metzger, Gardy en Suisse, C. Castelar en Espagne, Erny, enfin en France après Allan Kardec promoteur de la doctrine spirite, nous comptons un nombre considérable de savants et de littérateurs dirigeant des revues et produisant des travaux remarquables touchant à la science occulte. V. Hugo, A. Vacquerie, V. Sardou, E. Flammarion, le colonel de Rochas, les docteurs Chazarain, Gibier, Baraduc, Durand de Gros, Richet, Dariex, Papus, puis Gabriel Delanne, Eugène Nus, Fauvety, Bouvery, Chaigneau, etc... ont fortement aidé le mouvement spirite.

Puisse notre « Fée Mab » concourir au relèvement moral et au repos de tant d'âmes ulcérées par le doute et le scepticisme de la fin du dix-neuvième siècle.

Paul GRENDEL.

Les Apports



La famille Cram, dont on a pu lire déjà dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme* un remarquable effet de voyance spontané, est un jeune ménage habitant Dijon. Le mari et la femme sont tous deux médiums, ils se complètent l'un et l'autre par la sympathie de leurs fluides. Madame, surtout, âgée d'une vingtaine d'années, est douée d'une excessive extériorisation de la sensibilité, ce qui lui permet d'obtenir des manifestations sous différentes formes ; mais où elle excelle comme médium, c'est en produisant les phénomènes des « apports. »

Ces facultés si remarquables se sont révélées spontanément au milieu de cette honorable famille, par suite de circonstances d'ordre privé. Je puis dire pourtant sans indiscrétion que ces jeunes gens étaient tous les deux, par suite de l'éducation première où la nuance catholique domina, peu

enclins à se donner aux pratiques du spiritisme, dont ils redoutaient les effets, sans les connaître.

Mais, poussés par les Invisibles, nos jeunes amis vainquant leurs préjugés, se sont mis courageusement à l'étude de l'occulte; ils ont formé un petit Comité avec quelques-uns de leurs amis pour suivre leurs recherches sur les phénomènes venant de l'au-delà, qui actuellement les séduisent et les émerveillent !

Le 2 février dernier, à mon arrivée dans leur ville, ma première visite fut pour nos frères : Je les trouvai tout émus. Ils venaient de recevoir un « apport », trouvé sur le chambranle extérieur de la porte de leur appartement, sous le vestibule d'entrée de leur demeure particulière.

C'était un ouvrage moderne non relié, enveloppé d'une feuille de papier blanc ordinaire, sans adresse, sans aucune désignation. Je lus sur le livre du groupe un avis donné typtologiquement par les Invisibles, c'était la phase suivante, sans rature, ni omission d'aucune lettre :

« Dans huit jours exactement, nous vous préparons, mes enfants, « une surprise agréable, en vous apportant un objet qui vous réjouira. »

Le 2 février était le jour où la surprise eut lieu effectivement.

Puis pour me convaincre qu'ils étaient familiers avec les manifestations de ce genre nommées « apports », ils ouvrirent un charmant petit coffret où étaient renfermés les objets donnés par leurs esprits familiers ; tous portaient la date de leur arrivée et une attestation signée par tous les témoins présents aux séances.

« Un apport » attira particulièrement mon attention. C'était une mèche de cheveux gris, un peu rugueuse au toucher. Les cheveux avaient appartenu au père vénéré de Mme Cram, décédé depuis six mois. Ils furent reconnus par toute la famille conformes, comme nuance et un comme texture, à ceux du défunt.

Voici les explications que me donna Mme Cram sur l'obtention de cet apport prodigieux :

« C'était le 5 novembre 1897, à 9 heures du soir, que réunis autour de ce guéridon, notre guide spirituel me pria de poser ma main droite à plat au milieu du plateau, il invita mon mari à poser sa main sur la mienne, puis il dit aux deux autres personnes présentes d'en faire autant. On avait un peu baissé la lumière. Nous attendîmes quelques minutes dans cette bizarre position, je commençai à ressentir quelques picotements sous la paume de la main, puis quelques chatouillements plus accentués ; bientôt après, ils devinrent tellement insupportables que je ne pus les subir plus longtemps. Des coups frappés dans le guéridon furent le signe de ma délivrance et quelle ne fut pas notre surprise, en soulevant nos mains

réunies, de voir sous la mienne qui adhérait au plateau, la mèche de cheveux que vous venez de voir et qui sont ceux de mon cher père.

« Nous les conservons avec vénération comme une relique sacrée. »

Touché profondément de tout ce que je voyais et entendais, je priai nos aimables amis de me permettre d'assister à une de leur soirée, ce qui me fut gracieusement accordé.

Le 2 février à 8 heures du soir, je fus au rendez-vous et bientôt tous les trois nous entourâmes le trépied. Une phrase fut rapidement frappée ; on eût dit une dépêche obtenue par le télégraphe morse, à peine avait-on le temps d'enregistrer les lettres désignées. C'étaient des conseils donnés par l'esprit familier du groupe. Peu d'instants après, il invita Mme Cram à s'armer d'un crayon ; elle griffonna avec une vélocité sans pareille quelques lignes illisibles, mais bientôt le médium tombe en transe ; son bon père s'empare pour la première fois des organes matériels de sa fille. La jeune femme n'était pas façonnée à ce nouveau travail, nous n'entendîmes d'abord que des sons inarticulés, puis comme aux enfants auxquels on apprend à épeler l'alphabet, nous distinguons alors très distinctement l'assemblage de consonnes et de voyelles, b a ba, b é bé, bi bi etc. et comme le médium semblait très fatigué de ces efforts anormaux, l'Esprit, nouveau maître d'école, abandonna sa chère et docile élève !...

Mais la séance ne prit pas fin ; quelques instants plus tard, Mme Cram tombant en une sorte d'extase spirituelle, s'écria :

« Oh ! les belles fleurs ! quelles brillantes couleurs ! quelle suave odeur elles répandent ! donne, donne-les moi, mon père bien-aimé, et elle tendait des mains envieuses pour les saisir...

Nous nous attendions à un apport de ces objets, mais nous sommes déçus dans notre anxieuse attente. Mme Cram compte 1. 2. 3. jusqu'à huit. Nous apprîmes par l'esprit que ces chiffres voulaient dire que l'apport de ces fleurs se ferait dans huit jours seulement...

Après un court silence, l'aimable jeune femme à moitié consolée, confiante en son guide, nous affirma que nous ne perdrions rien pour attendre et que j'aurais ma part, de ces belles fleurs entrevues.

Le cher Esprit a tenu ses promesses, car voici la lettre que mon fils reçut et qu'il s'empressa de m'envoyer en province.

Dijon, le 28 février 1898.

Mon cher monsieur Gabriel Delanne, a Paris,

Le 2 février dernier, nous avons eu le plaisir de recevoir la visite de M. votre père, et comme vous pouvez penser, nous ne sommes pas restés longtemps sans parler de nos relations avec le Monde Invisible.

Puis M. Al. Delanne, ayant manifesté le désir de faire connaissance avec nos Esprits familiers, nous nous sommes donné rendez-vous pour passer la soirée ensemble chez moi.

Ici je laisse la plume à notre vénérable ami qui, dans une lettre qu'il m'a écrite, m'a gracieusement offert de raconter ce qu'il avait vu pendant notre séance. Je me garderai donc de dire ce qu'il décrira mieux que moi.

Eh bien, cher M. Gabriel, la promesse de fleurs annoncée s'est réalisée de point en point. Huit jours après son passage, le dix, un soir, l'apport s'est produit dans notre appartement, sous forme de violettes simples et doubles, de bleuets, de branches d'œillets entières, de giroflées blanches, de roses, de clochettes dont j'ignore le nom, de marguerites jaunes et d'une branche de mimosa. Le tout était mélangé de débris d'herbes et de feuilles découpées ressemblant à de la fougère, comme si la force qui a rassemblé les fleurs, avait, en même temps, arraché des fragments de plantes voisines.

Nous avons pu faire trois bouquets avec les violettes, et le reste était encore suffisant pour former une jolie gerbe.

Voilà, cher Monsieur G. Delanne, ce que j'ai à vous dire au sujet de notre dernier apport. Je vous adresse donc ce récit dont vous pouvez faire l'usage que vous voudrez, et vous prie d'agréer mes cordiales et fraternelles salutations.

Signé : CRAM.

AL. DELANNE

Spiritisme Expérimental

Nous sommes heureux de continuer la publication des procès-verbaux relatifs aux phénomènes d'Agen. M. Baubial nous a écrit dernièrement que les faits sont absolument bien constatés maintenant, car les médiums ayant été ligottés étroitement, malgré ces entraves, les manifestations ont eu la même intensité et des caractères identiques.

La décision prise par les membres du groupe Agenais est pleine de sagesse, car nous savons, par des exemples nombreux, que les médiums les mieux assistés peuvent être, comme Slade ou Eusapia, suggestionnés par les assistants ou les Esprits de manière à simuler. Le groupe Bordelais de Mme Aguillana nous avait signalé certains phénomènes suspects attribuables aux jeunes filles elles-mêmes ; nous sommes donc satisfait de voir que toutes les précautions ont été prises pour ne plus laisser place a la suspicion.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons un compte-rendu minutieux de la nouvelle organisation du groupe, nous publierons ce travail dans le prochain numéro.

MANIFESTATIONS OBTENUES AU GROUPE AGENAIS

CHER MONSIEUR DELANNE,

J'ai le plaisir de vous envoyer les rapports de quelques séances que nous avons eues ces temps derniers avec nos médiums, les petites Fiancettes d'Agen, en vous priant de vouloir bien les insérer dans le plus prochain numéro de votre estimable Revue.

Au nom du Groupe d'Agen, je tiens à vous remercier pour l'amabilité que vous avez témoignée et de l'empressement que vous avez mis à publier les rapports que nous vous avons déjà envoyés. Comme vous le voyez nous tâchons d'apporter notre modeste pierre à l'édifice, et serions heureux, si ces quelques comptes-rendus pouvaient amener tout au moins la réflexion dans l'esprit de quelques-uns des incrédules qui pourraient nous lire.

SÉANCE DU 29 NOVEMBRE 1897.

Cette séance a eu lieu, comme à l'ordinaire, à la maison Fiancette place Pelletan. L'assistance était composée de 15 personnes, y compris les médiums. Les deux fillettes étant assises à la tête du lit, *on leur attacha les mains de manière à ce qu'elles ne pussent pas remuer*. Nous fîmes le cercle devant le lit, après avoir disposé sur ce dernier divers instruments de musique, dont un flageolet, une trompette, deux accordéons, un tambour, une boite à musique, un piano d'enfant, plus une feuille de papier collée sur un carton avec un crayon à côté.

Ces dispositions prises, nous fîmes l'évocation d'usage, et éteignîmes la lampe. Au bout de 10 minutes d'attente, quelques fleurs nous furent jetées, notamment quelques boutons de rose, des violiers, des géraniums, des héliotropes, etc.

Les instruments se mirent ensuite à jouer, puis un accordéon et la boîte à musique furent déposés sur les deux personnes qui se trouvaient près du lit. La boîte fut ensuite enlevée dans l'espace, et continua de jouer en tourbillonnant au-dessus de nos têtes, remontée de temps en temps par les Invisibles eux-mêmes.

Après quoi, les Esprits abandonnèrent pour un moment les instruments. L'Esprit frappeur s'empara du crayon et nous donna à quatre reprises différentes des messages, que nous ne reproduirons pas, car là n'est pas le point capital. Celui-ci réside dans le phénomène lui-même. Nous répétons que les médiums étaient solidement attachés, et que les assistants se tenaient par la main.

Après cela, les musiques recommencèrent à jouer, se déplaçant dans l'air et allant se poser sur la tête des assistants les plus proches du lit.

Sur la prière d'une dame placée près du lit, il lui fut donné des baisers dont nous entendîmes parfaitement le bruit ; elle reçut en outre des tapes amicales sur les joues ; il en fut de même pour deux autres personnes.

Les Esprits nous ayant dit que c'était fini, la lampe fut rallumée, et nous avons tous pu constater que les fillettes reposaient sur le lit, *toujours avec les mains liées comme au début*.

SÉANCE DU 31 DÉCEMBRE 1897.

Elle eut lieu chez un membre du Groupe, M. G... Les médiums assis sur le lit *eurent également ce soir-là les mains attachées.*

Au bout de dix minutes, quelques coups nous annoncèrent la présence de nos amis. Nous entendîmes le crayon glissant sur le cahier, et la lumière faite sur l'invitation des Invisibles, nous lûmes sur le cahier : « Bonsoir, chers amis, nous vous souhaitons à tous une bonne année ».

Nous avions disposé au pied du lit deux ardoises à rebords épais renfermant un crayon à l'intérieur ; elles avaient été vérifiées à l'avance et puis solidement attachées. Elles contenaient les mots suivants : « Bonne année à tous ».

Nous avons éteint de nouveau et les Instruments s'élevèrent dans l'espace, en jouant au-dessus de nos têtes. En même temps, un grand nombre d'objets qui se trouvaient sur la cheminée, à l'extrémité du lit opposée aux médiums, ont été enlevés et changés de place, entre autres un grand globe de verre qui fut porté sur le lit. Nous entendîmes les baguettes du tambour battre sur ce globe diverses marches de régiment, avec une très grande précision. La lumière apportée, nous avons remarqué que sur la cheminée, il ne restait plus rien.

De nouveau, l'obscurité fut faite, et les divers objets de la cheminée furent portés sur la tête ou les épaules de certains assistants.

Le cahier fut ensuite couvert d'écriture ; nous avons obtenu ainsi 18 pages de 2, 3 et 5 lignes chacune, en gros caractères, consistant pour la plupart en des conseils et des encouragements à tous.

Un de ces messages portait la signature très lisible et bien semblable à celle que cet Esprit avait de son vivant. Elle fut très bien reconnue par un parent qui était là.

Chaque fois que la pendule qui était dans la cuisine voisine sonnait les heures, les baguettes du tambour frappaient sur le globe le même nombre de coups. A un moment donné, un train venant à passer dans le voisinage, un accordéon a imité le bruit de la locomotive. Nos applaudissements furent couverts aussitôt par ceux des invisibles d'une bien plus grande sonorité.

La séance terminée, nous allumâmes et visitâmes le cahier dont la dernière page portait « Adieu, chers amis, c'est fini, nous avons fait tout ce que nous avons pu ».

Nous détachâmes les médiums et les remerciâmes de leur bienveillant concours.

SÉANCE DU 28 JANVIER 1898.

Cette séance fut tenue chez l'un des membres du Groupe d'Agen, Monsieur G. à l'aide des jeunes médiums Angèle et Léonie Fiancette.

La chambre un peu exiguë contenait 18 à 20 personnes.

Les médiums se placèrent assises sur le lit ; *on leur attacha les bras e les mains*, et on disposa hors de leur portée, au pied du lit, divers instruments de musique : un accordéon, un tambour, une boîte à musique, puis deux paires d'ardoises scellées, dont une paire contenait une mine de crayon. On plaça également au pied du lit un cahier de papier blanc avec un crayon dessus.

Après la prière habituelle destinée à obtenir le recueillement et l'union de pensée, on fit la chaîne et on éteignit.

Tout aussitôt, des coups intimes et discrets annoncèrent la présence de nos amis.

L'un d'eux s'empara du tambour et se mit à battre des marches militaires et des roulements ; dans le même temps, des fleurs et des feuilles vertes nous furent lancées avec force et avec une fréquence inaccoutumée. Nous en recevions en plein visage, sur la tête, les épaules, les genoux, c'était une vraie bataille de fleurs lancées de la portion de l'espace située au-dessus du lit, près du plafond ; nous recûmes des violliers, des chrysantèmes, des jacinthes, du laurier-thym, du muguet, etc.. Ces phénomènes avaient lieu simultanément avec la batterie de tambour.

Quand celle-ci cessa, ce fut au tour de la boîte à musique, laquelle fut enlevée dans l'espace et tourbillonnant au-desus de nos têtes, fut montée et remontée très souvent dans l'espace et chaque fois que les airs qu'elle contenait étaient terminés.

Mais il y a plus : ce fait si étonnant devint plus surprenant encore, quand nous entendîmes cette petite boîte légère comme un sylphe, voltigeant comme une abeille, jouer ses airs en adoptant tantôt un mouvement d'andante, tantôt un mouvement d'allegretto très vif.

Cependant chacun sait que ces sortes de boîtes mécaniques ne peuvent fournir, une fois montées à fond, qu'un seul rythme, qu'une seule cadence.

Que conclure de tout cela, sinon qu'il y a assurément bien des choses ignorées, même de nos meilleurs savants, que la nature tient en réserve, tout un monde nouveau (pour nous) de forces, de puissances, de fluides et d'individualités qui, bien que n'ayant pas un corps matériel opaque, n'en ont pas moins une constitution spéciale, appropriée à une énergie et à un pouvoir latents qui n'avaient pas été soupçonnés jusqu'à notre époque.

Tel le merveilleux microscope nous a révélé tout un monde, le Monde des infiniment petits, tel cet autre instrument diversifié, la médiumnité,

nous découvre le Monde invisible, celui des Êtres habitant les espaces jusque là déserts et sans but dans la création. La boîte s'étant de nouveau posée sur le lit, continua de jouer.

Nous reçûmes alors, sur le cahier de papier blanc placé au pied du lit, des messages des Invisibles ; nous entendions très bien le grincement du crayon, et après chaque message, la lumière étant apportée, nous pouvions constater que, non seulement aucun assistant n'avait bougé, ni lâché la chaîne, mais encore que les petits médiums, fort paisibles, avaient conservé sur le lit, la même position qu'elles avaient auparavant, *les bras et les mains toujours attachés, avec les nœuds restés intacts.*

Nous eûmes ainsi une dizaine de messages, répondant clairement à une ou plusieurs réflexions des assistants, et qu'il est inutile de reproduire, le fait en lui-même étant le principal.

Une remarque curieuse ne doit pas être omise : c'est que pendant la production de ces messages, le tambour et la boîte à musique jouaient en se relayant. On eût dit que cet accompagnement était destiné à exciter les Invisibles qui travaillaient à ces phénomènes d'écriture. Tels les saltimbanques ou danseurs de cordes ont besoin, pour être excités, d'une musique monotone et soutenue.

L'idée nous étant venue d'applaudir à l'exécution de quelques-uns de ces phénomènes, nous entendîmes applaudir également nos Amis, mais avec quel éclat ! quelle sonorité !

Nous fûmes ensuite témoins de transports d'objets dans l'espace : les uns furent enlevés du dessus de la cheminée et portés subitement sur la tête, les épaules, les genoux de certaines personnes.

La jeune Angèle eut ensuite la vision des Esprits qui venaient à tour de rôle se présenter à elle avec les traits distinctifs qui les caractérisaient de leur vivant, et qui, pour la plupart, étaient reconnus des assistants, d'après la description qu'elle en faisait.

Le médium affirme ne les avoir jamais connus.

Comme remarque très importante, nous dirons que le médium ne dormait pas plus que vous et moi et causait avec les assistants ; de plus, que ces visions ne s'effectuent pas avec le secours des yeux principalement, mais sont dues surtout à la vue intérieure ou psychique, la vue de l'âme, c'est ce dont nous avons pu nous rendre compte, car après avoir prié le médium de fermer les yeux, elle vit très bien les même objets.

Une scène curieuse fut celle produite par l'Esprit d'un boucher dont la veuve était présente à la séance. On avait apporté, sur son invitation, un de ses tabliers que l'on avait mis sur le lit.

Le médium déclare voir cet Esprit, reconnu d'ailleurs à sa description,

saisir le linge et se le mettre autour du corps comme de son vivant. Puis il le sort et le secoue fortement dans l'air, ce que tout le monde put entendre et ce qui fut confirmé par le déplacement d'air ressenti par les personnes voisines du lit.

Le médium annonça alors que cet Esprit mettait tous les objets situés sur le lit, instruments, ardoises, etc., dans le tablier, et les attachait en un paquet. En effet, en une minute, ce fut exécuté, et la lumière apportée, nous vîmes un gros paquet sur les épaules d'un assistant. C'était le fameux tablier qui contenait tous les objets et était très solidement attaché, Un fait très important fut remarqué, c'est que les nœuds du linge étaient faits d'une manière spéciale et tels que seuls les bouchers savent en faire.

Le paquet remis sur le lit fut défait en un clin d'œil et les objets mis en place. Les médiums n'avaient pas bougé.

Des applaudissements éclatèrent parmi nous, couverts aussitôt par les applaudissements bien plus forts des Invisibles.

La dernière vision et le dernier acte de cette séance incomparable furent ceux-ci :

Le médium voit trois ou quatre Esprits s'apprêtant à pousser le lit vers la chambre. Annoncé, le phénomène se produit, et le lit, énorme, fut poussé à 30 centimètres du mur environ.

Après quoi, au signal de nos amis, nous levâmes cette séance mémorable qui fut si fertile en faits des plus remarquables.

TIBBLE.

A la Mémoire d'Allan Kardec

LE PILOTE



A monsieur Gabriel Delanne.

Le Paquebot bondé de passagers s'avance
Et fend de son avant le rideau vert des flots,
Dont le remous léger lentement le balance
Comme un vaste berceau rempli de matelots.

L'air est pur. — Au ciel bleu, le soleil est en fête.
Tout le monde est content de ce jour radieux ;
(Le voyage sera terminé sans tempête) !
Point de nuages noirs dans le miroir des cieux.

Pourtant, le port est loin — Qui sait? le mal arrive
Si vivement hélas ! que l'on ne sait jamais
Si l'on mettra le pied un jour sur l'autre rive,
Malgré le temps flatteur et les présages gais.

Mais nul n'a ce souci, à bord, chacun devise
Pour tuer le temps long et éviter l'ennui ;
Et personne ne voit une mince raie grise.
Qui ourle l'horizon, qu'elle prend pour appui.

Ce lambeau s'élargit et l'ombre s'accentue ;
Le soleil est caché sous son pli grandissant.
Les flots sont agités — Ah ! la voici venue !
La tempête en fureur, au souffle mugissant.

On ne rit plus à bord. Maintenant le vent froisse
Comme de vieux chiffons les voiles du bateau :
Passagers, matelots, le cœur serré d'angoisse
Contemplent avec effroi le clapotis de l'eau.

L'éclair raye le ciel que la foudre secoue ;
Le flot, qui, pour lutter s'allie à l'ouragan,
Fait craquer le vaisseau de la poupe à la proue.
L'agonie est venue au sein de l'Océan.

Pour comble de malheur on court à la dérive,
Sans pouvoir seulement tenir tête ou virer ;
Sur un vrai champ d'écueils — Plus d'une arête vive
Est là, comme une dent, prête à tout déchirer.

En vain le paquebot fait hurler sa sirène,
Espérant un secours. Le bruit perpétuel
Que font les flots rageurs en frappant la carène,
Par ses ricanements répond seul à l'appel.

Plus d'espoir ; car la mort avec l'écueil complote
Derrière le rideau d'écume éblouissant ;
Puis voici qu'une vague emporte le pilote.
Personne à la barre ! C'est fini maintenant !

Tout à coup un marin bondit de l'écoutille,
Il comprend le péril, voit que tout est perdu
Si quelque temps encor le gouvernail oscille
Abandonné — Et seul, il s'élance, éperdu.

Ses bras se sont noués à la barre rigide,

Tels, deux serpents fichés autour d'un arbrisseau,
Son corps est ruisselant, et sa face livide
Sous l'effort surhumain. Oh ! que cet homme est beau !

Et le lourd batiment (ainsi ferait l'anguille)
Glisse à travers les rocs cachés entre deux eaux,
Entre les noirs rochers qu'il frôle de sa quille
Et les rasoirs tranchants des longs bancs de coraux.

Combien a-t-il duré ce combat ? On l'ignore,
Car la peur a doublé ces instants de terreur ;
On croit avoir rêvé, on se demande encore
Si c'est bien un mortel ce pilote sauveur.

. . . .
. . . .

Ce paquebot flottant ainsi qu'une arche immense.
Maître ! — C'est le symbole éternel et vivant
De la phalange aimée, où tout être qui pense
S'engage pour marcher au Progrès ; en avant.

Cet océan fatal brisant les coques frêles,
C'est notre société, au dangereux remous.
Les passagers ce sont les spirites fidèles ;
Le pilote sauveur — Maître ! n'est-ce point vous ?

La révélation est venue, à son heure ;
Les Esprits nos aînés ont compris le danger
Et de peur que la foi chancelle, tombe et meure
Ils ont cherché un bras vaillant pour nous guider.

C'est vous qu'ils ont choisi. Vous avez fondé l'ère
Du spiritisme pur, religion d'amour.
Vous êtes notre ami et notre excellent père,
O cher Allan Kardec ! nous vous devons le jour.

Avant que le Seigneur, de son doigt saint vous touche,
Pour donner le signal de votre beau départ
Vous avez dit ces mots, (graves en votre bouche)
« Je reviendrai ici, s'il est besoin plus tard. »

Oh ! ne l'oubliez pas ! — Si un courant bizarre
Pousse notre vaisseau, le cap sur l'inconnu,
Revenez parmi nous et reprenez la barre
Du puissant gouvernail que vous avez tenu.

ALBERT MATHIEU, *(de Besançon).*

Partie littéraire

Huit jours à Bruges

PAR

PAUL GRENDEL

Jamais je n'avais éprouvé un pareil désir, je voulais partir, m'en aller chez cette grand'tante inconnue, et mon mari, très surpris de mon obstination, me représentait combien ce voyage était déraisonnable.

— Mais quel diable te tient, s'écria-t-il enfin, tu crains la solitude, tu n'oses t'aventurer seule pour le plus court trajet, tu redoutes l'inconnu, les nouveaux visages, et tu t'avises de vouloir partir aujourd'hui plutôt que d'attendre mon retour ! L'affaire qui retarde notre voyage me prendra tout au plus trois ou quatre jours.

Et il surviendra autre chose qui nous retiendra encore.

— Qu'en sais-tu ?

— J'en ai l'idée.

— Ce n'est pas une raison sérieuse. Nous visiterons ensemble la Belgique, car pour Bruges tu n'y voudras pas rester ; la vie est mortellement triste chez ma tante.

Je n'écoutais guère les objections d'Urbain, il épuisait toute sa persuasive influence pour me détourner de ce caprice, mais cette résistance exaspérait ma fantaisie et je persistai à prendre le train, après avoir annoncé par télégramme à Mme Van Brugmans que son neveu ne m'accompagnait pas.

A peine installée dans le wagon, je regrettais déjà d'avoir quitté Paris, et à la gare de Bruges je déplorais plus encore mon inexplicable entêtement. Personne ne répond au signalement qu'Urbain m'a donné de sa vieille parente.

Ma valise à la main, je reste indécise lorsqu'une femme, grande, brune, osseuse, enveloppée d'une mante noire, laisse échapper en m'apercevant des exclamations incompréhensibles. Elle restait devant moi, me regardant comme si mon visage lui causait une surprise intense, inouïe. Puis subitement elle prononça mon nom sur un mode interrogatif, saisit ma valise, mon parapluie, demanda mon billet de bagage, le remit à un commissionnaire et m'entraîna vers une voiture où elle s'assit devant moi sans plus m'adresser la parole.

La porte massive de chêne s'ouvre pour me livrer passage et se referme avec un bruit sourd qui se perd sous la voûte du long vestibule.

Je m'arrête, craintive et frissonnante, sur le seuil d'une salle immense, je vois enfin Mme Van Brugmans.

— Soyez la bien venue, ma nièce, dit-elle en me tendant la main et me désignant un siège.

J'avance vers la cheminée monumentale dont la flamme vive éclaire de lueurs fugaces des angles obscurs et fait danser, en folles sarabandes, les riches sculptures des lambris de chêne qui ornent la vaste pièce.

— Ludovica, dit Mme Van Brugmans en s'adressant à ma compagne, débarrasse ma nièce de ses vêtements de voyage et sers le souper.

Elle s'assied en face de moi et reprend, après un curieux examen de toute ma personne:

— Ainsi, Urbain n'a pu vous accompagner, j'ai reçu votre dépêche tout à l'heure et n'en ai pas été surprise... parce que... Enfin votre mari viendra plus tard... Dieu veuille que vous n'ayez point de regrets d'être seule... Il y a des merveilles ici... Pour qui a de l'imagination et le goût des arts, c'est une fête de voir notre antique cité. Vous admirerez nos musées... Je ne puis vous offrir d'autres distractions, je ne vois personne. Vous avez vingt ans ?

— Oui, ma tante, vingt ans et six mois de mariage.

La grande femme brune entre en ce moment avec le potage et Mme Van Brugmans veille à mon bien-être.

Dès mon entrée elle parlait d'abondance, mais son débit lent, sa voix monotone, sans nulle couleur, sonnait à mon oreille comme le glas d'une cloche reprenant sa volée à égaux intervalles.

Je n'oublierai jamais cette voix, elle était une fatigue éprouvée, fatigue certainement pour cette vieille femme qui cherchait à m'être agréable. Le regard morne et mortellement triste me pesait aussi, ces yeux bleus, aux paupières tombantes, me causaient un inexprimable malaise et néanmoins cette vieille femme ne m'était pas antipathique, il me semblait la connaître, l'avoir déjà vue ou entrevue, mais où, quand !... Je ne trouvais rien se rapportant à elle dans mes plus lointains souvenirs.

Je l'observe avec un croissant intérêt ; est-elle de notre siècle ou fait-elle partie intégrante des curiosités conservées dans le chef-lieu de la Flandre occidentale ?... Son costume n'a point d'époque, costume de deuil austère, relevé par une collerette et des manchettes de valenciennes. Un bonnet, tout de dentelle, encadre sa chevelure blanche et soyeuse comme les fils de vierge qui, à l'automne, s'accrochent aux buissons. Aux oreilles, aux doigts de gros brillants étincellent. Mme Van Brugmans est lourde,

affaissée ; elle mange lentement et manie sa fourchette avec des mouvements secs d'automate, ses phrases tombent hachées, sans liaisons.

Le repas se prolonge, les plats se succèdent. Après le café, ma tante revient vers la cheminée et tombe pesamment dans son fauteuil.

Ludovica, plus maigre encore depuis que l'ample cape, manteau cher aux femmes belges, ne la couvre plus, fait le service avec des allures d'ombre.

— Pardonnez-moi, ma nièce, dit Mme Van Brugmans, je ne sais longtemps tenir conversation. Les femmes de Paris aiment, dit-on, l'activité, la gaîté, la société, et ici vous ne trouverez rien de cela, rien... J'aurais dû vous en avertir, mais...

— Vous ne pouviez prévoir le contre-temps qui me sépare de mon mari, répondis-je embarrassée.

— Je sais, je sais... mais... Vous vous ennuierez, je le crains.

— Urbain me rejoindra bientôt. Ne soyez pas en peine, je sais m'occuper, je visiterai Bruges, vous me guiderez si cela ne vous dérange...

— Je ne sors plus, ma nièce, mais Judocus, la sœur de Ludovica, vous accompagnera. Ces deux personnes me servent depuis... Vous m'obligerez en ayant pour elles des égards, parce que... enfin... ce ne sont pas mes servantes, mais des femmes dévouées... qui...

Elle se tut et après m'avoir longtemps regardée avec une étrange persistance, elle demanda :

— Désirez-vous du thé, ma nièce ?

— Non, je vous remercie.

Et le silence s'étendit sur la grande salle. Mme Van Brugmans tira un tricot d'une corbeille et mit en mouvement ses aiguilles avec une régularité mécanique.

Elle tressaillit quand son regard errant me rencontra.

— Hélas, je vous laisse déjà seule et vous le serez plus encore tout à l'heure, dit-elle, je ne sais veiller au-delà de neuf heures. Qu'allez-vous devenir ?... Irez-vous si tôt dans votre chambre, elle est aussi confortable que possible, mais c'est la solitude... et à votre âge...

— Je monterai en même temps que vous, ma tante.

— Oui... agissez selon votre désir... Voici des journaux ; lisez, le temps vous semblera moins long.

J'ouvris un livre pour obéir à cette pauvre femme et ne point l'obliger à un effort qui semblait l'accabler de fatigue, mais je regardais en vain les pages ouvertes, les mots défilaient devant mes yeux comme les arbres d'une route quand le train passe à toute vapeur à travers une forêt ; ma pensée courait après Urbain, cette séparation, la première depuis mon mariage, m'attristait.

Je ne comprenais plus le caprice qui m'avait poussée à voyager ainsi, à arriver seule chez cette étrange parente. A côté de ces regrets très naturels s'élevait une impression inexplicable ; cette maison m'effrayait, je croyais la connaître, avoir déjà vécu dans cette vaste pièce. Du plafond, peint en caissons, surgissaient sous les jets de la flamme, en tons chauds, des corps souples, des visages d'une intensité de vie saisissante ; une jeune fille, les mains pleines de fleurs les répandait autour d'elle en un geste frappant de vérité et mon regard y revenait sans cesse. Dans un noir recoin, palpitant en un tic-tac sonore et régulier, une longue horloge jetait aux demies et aux heures un chant clair et suivi de coups lourds et durs, puis s'élevait dans le silence plus profond, le carillon du beffroi auquel répondait la sonnerie des églises.

Au dernier coup de neuf heures, Ludovica, portant un lourd flambeau de cuivre où brûlait une espèce de gros cierge, s'en vint jusqu'au fauteuil de Mme Van Brugmans qui me dit de sa voix mourante :

— Montez-vous, ma nièce ?

— Oui, oui, répondis-je.

— Ludovica, va chercher un chandelier et dis à Judocus d'éteindre la lampe et de couvrir le feu.

Ludovica s'en retourna et revint avec une autre femme brune, maigre, de moins haute taille. Ma tante se leva, comme mue par un ressort, prit le bras de Ludovica et je les suivis.

— Bonsoir, ma nièce, murmura Mme Van Brugmans lorsque nous fûmes au premier étage.

Tandis que Judocus ouvrait une des portes du long corridor, je regardais s'éloigner les deux femmes dont les silhouettes prenaient des proportions fantastiques, l'une massive s'élargissait, se rapetissait, l'autre s'élançait, faisant danser le flambeau de sa marche lente et régulière.

— Si Madame le désire, je coucherai dans son cabinet de toilette, me dit Judocus.

J'hésitai, puis regardant cette brune figure ratatinée, je remerciai. Je verrouillai les portes, je visitai les armoires, le dessous du lit et je me disposai à écrire, mais je fus prise d'une insurmontable fatigue et je me déshabillai, déjà abattue de sommeil.

La traînée lumineuse d'un rayon de soleil m'éveille. Les rideaux de damas épais, soyeux, aux ramages blancs, jaunis par les années pendaient en plis lourds du haut des baldaquins aux franges rouges et le jour entrait cru, brillant, joyeux dans la chambre antique, éclairant sur la tapisserie sombre une vierge au calme et doux visage dont les yeux s'attachent sur moi.

Là, cette noble dame à l'air altier et ce moine aux mains jointes, au teint basané, aux traits anguleux dont le regard luit au-dessus des pommettes osseuses. sont les ascendants des Van Brugmans, je les ai vus déjà, je connais cette grande dame aux riches atours et ce descendant des Espagnols venus jadis en ces lieux !...

Mais, comment les connaîtrais-je ?... Où suis-je ?

Je rêve encore car jamais je ne vis cette chambre. J'y suis entrée hier pour la première fois, pourquoi cette étrange idée de vouloir retrouver des choses déjà vues ? La folie résiderait-elle en cet hôtel désolé, habité par trois femmes qui certes ont quelque aberration mentale.

Oui, Urbain m'a dit un jour, me parlant de sa tante, qu'elle était prise de manies obsédantes, de rêves extravagants, de délirantes croyances. Il m'a dit... Je ne sais plus !... Je me lève, je rejette les pensées incohérentes qui m'assaillent, mêlant le connu à l'inconnu, le présent au passé, la folie imaginative à la réalité et je ne veux regarder que la vierge dont le divin enfant me sourit.

De la fenêtre, dont j'écarte les fines guipures, j'aperçois le jardin clos de hautes murailles ; du buis en arbres, des sapins comme en un cimetière et en espalier des branches tortueuses montent, dénudées, semblables à des serpents momifiés en leurs tentatives d'escalades.

Je cours à la psyché ; folle que je suis, de quoi puis-je m'attrister, je ne dépare pas ce mobilier sévère et ma gaîté mettra en fuite les tristes rêveries. Mes yeux bruns, mon teint chaud, ma taille élancée ne perdent rien en ce milieu nouveau et je cherche l'ardent regard de mon mari... Je suis seule et je compte les heures qui s'écouleront avant son arrivée.

J'ouvre la porte... Où suis-je, voici des coins, des recoins, des couloirs, un petit escalier par ci, une issue par là ; de l'ombre, des trouées de lumière frappant droit, s'éparpillant sur la muraille et laissant d'autres parties dans une complète obscurité ; j'atteins enfin le grand escalier, le vestibule et la pièce où, comme la veille, Mme Van Brugmans, affaissée dans une vaste bergère, tricote, tricote mécaniquement. Je m'incline pour l'embrasser, mais elle me tend la main avec une nuance de gêne.

— Ma tante, dites-moi quel artiste a peint ces fresques ?... Hier déjà je les admirais, mais aujourd'hui, pleinement éclairées, elles sont plus merveilleuses encore. Ces peintures doivent être très anciennes.

— Elles sont modernes ; répondit Mme Van Brugmans d'une voix étouffée; Wiertz, qui fut très célèbre au début de ce siècle, les a signées.

— Wiertz était un grand peintre, interrogeai-je ?

(A suivre.) PAUL GRENDEL.

Nécrologie

J'arrive dans Agen; les cloches sonnent lugubrement, les figures des passants sont empreintes de tristesse. Que se passe-t-il, quelle est la cause du deuil général ? — Il m'est répondu qu'il est causé par l'arrivée des restes mortels d'un jeune étudiant en médecine, *Frédéric Thomas*, venant directement de Menton à Agen, pour être transportés au cimetière.

C'est le fils aîné d'un de nos frères en croyance les plus fervents, M. Georges Thomas, estimé de tous ses concitoyens non seulement pour ses vertus civiques, mais surtout à cause des nobles qualités de son cœur et de son intelligence.

Je gagne précipitamment le quai d'arrivée ; brisé de fatigue, tout ému, j'embrasse notre excellent ami en lui murmurant à l'oreille : Courage frère ! Il me répond par une énergique poignée de main où je sentis vibrer son âme qui voulait dire : *Je suis résigné !*

Un simple cercueil, mais littéralement couvert de fleurs, contient les restes de son fils tant aimé !

Sa tendre mère retenue à Menton avec ses deux autres enfants ne peut assister à cette marche funèbre.

Le malheureux père conduit le deuil, accompagné de son neveu M. Schulz ; M. le préfet de Lot-et-Garonne et M. le Maire d'Agen avec plusieurs conseillers, marchent en tête du convoi, ainsi que le nombreux personnel de sa maison de commerce, suivi de plus de 600 personnes, âmes généreuses, qui viennent témoigner à cette honorable famille en ces moments douloureux leur respect, leur attachement et l'amitié qu'ils avaient pour leur fils tant regretté.

La montée du calvaire au cimetière fut silencieuse et solennelle ; bien des larmes coulaient en silence sur les visages amis et des sanglots étouffés témoignaient de leur amère douleur.

On déposa le cercueil dans un tombeau provisoire à l'entrée du lieu saint. — Tous les assistants, les uns après les autres, vinrent encore une fois serrer les mains de M. Georges Thomas et la foule se dispersa par petits groupes, en rappelant les belles qualités de Frédéric Thomas, de ce jeune homme mourant à 25 ans, au printemps de cette vie qui semblait devoir être pour lui pleine de promesses heureuses.

AL. DELANNE.

OUVRAGES NOUVEAUX

A propos d'Eusapia Paladino

PAR M. GUILLAUME DE FONTENAY

Sous ce titre, M. G. de Fontenay fait le récit des séances données par Eusapia à Montfort l'Amaury, en juillet 1897, au milieu de la famille Blech. Il le fait précéder d'une préface dont la lecture est un vrai régal, tant le style en est alerte, tant le bon sens et la belle humeur y sont répandus à foison.

Il y traite de la belle façon ces incrédules de parti pris qui, dérangés de leur routine prétendue scientifique, *demandent à voir*, pourvu qu'on leur apporte les phénomènes à point nommé et dans des conditions qu'ils auront fixées eux-mêmes, fussent-elles absolument contraires à la nature de ces phénomènes, ce qui arrive le plus souvent. Mais que peut le bon sens contre le parti-pris et le respect humain ? N'y a-t-il pas entre eux incompatibilité d'humeur irréductible ? Disons cependant qu'on peut aujourd'hui parler des phénomènes psychiques (gardons nous encore quelque temps de dire spirites), sans faire hausser les épaules. Dans un petit nombre d'années, sans doute, lorsque la grande majorité aura vu et croira, qu'on aura changé le nom, les Académies le mettront partout, commes elles le font aujourd'hui pour le magnétisme débaptisé.

Avant de faire le récit des séances, l'auteur indique et discute toutes les précautions prises pour établir le contrôle. Il fait ressortir qu'avec des sensitifs comme Eusapia, il faut savoir surveiller de façon à ne laisser la porte ouverte à aucune surprise, mais aussi sans montrer de défiance injurieuse et sans exercer de contrainte physique brutale, comme l'avaient fait les savants de Cambridge dont le tact et le sens critique ne se sont pas montrés à la hauteur de leur réputation scientifique.

Vient ensuite le récit des trois séances, entrecoupé de remarques et de réflexions qui ne laissent pas languir l'intérêt et appuyé de plusieurs photographies et des attestations de tous les témoins. Ces phénomènes presque exclusivement physiques, sont déjà connus pour la plupart ; nous ne nous y arrêterons pas.

Après ce compte-rendu assez mouvementé, l'auteur se demande quelles conséquences on en peut tirer. Il incline fortement à attribuer le tout à la seule Eusapia, sans cependant nier formellement l'intervention d'une personnalité indépendante du médium, mais en faisant suivre le mot *Esprits* de points d'interrogation. Il accepte sans hésiter l'*Animisme*, mais quant au *Spiritisme* ? ? ?

Il est bien certain que c'est le corps d'Eusapia qui fournit les éléments de matérialisation. Peut-on aller jusqu'à dire, avec M. de Fontenay, qu'elle forme les mains de dimensions, de puissance variées et ne ressemblant pas aux siennes ? C'est déjà beaucoup ; mais ce que nous refusons d'admettre, c'est que ces mains puissent ainsi, loin du corps d'où elles émanent, faire les mouvements les plus complexes, jusqu'à jouer des airs de musique. Il est vrai que M. de Fontenay suppose qu'avec les éléments matériels, Eusapia émet aussi une partie de son *mens*. L'âme se fractionnerait donc ? ? ?

Ceux qui ont lu la séance d'adieux de Katie King et de Florence Cook, et surtout les séances où Mme d'Espérance, conservant toute sa lucidité, est aussi froissée que

stupéfaite de voir qu'elle fait de vains efforts pour attirer sur elle l'attention de l'être éphémère, mais moralement bien indépendant auquel elle a fourni tous ses éléments matériels et qui n'existe que par elle, n'hésitent pas à penser qu'un être intelligent et libre s'est emparé de la substance (à laquelle on a donné déjà tant de noms), émise par le médium et s'en sert après l'avoir organisée momentanément.

Nous comprenons que M. de Fontenay, ne discutant que ce qu'il a vu, se montre fort réservé; mais peut-être pourrait-on lui demander de tenir un peu plus compte de ce qu'ont vu les autres, comme il le demande lui-même dans sa préface.

Dans la discussion théorique des phénomènes, l'auteur admet que les corps sont formés de *simples mouvements d'une substance immatérielle en soi* et non d'une substance matérielle unique, aux molécules diversement groupées. Sans entrer dans une discussion que ne comporte pas le cadre de cette étude, nous avouons que nous sommes, pour notre part, nettement partisan de la seconde hypothèse et que nous ne pouvons admettre le *mouvement matière*.

Un dernier chapitre est consacré aux questions morales. M. de Fontenay proteste avec raison contre ceux qui accusent les études psychiques de conduire à la folie. De tout temps, le caractère du délire, chez les aliénés, a varié avec les événements et les préoccupations du moment. Selon les époques, les aliénés parlent de religion, de gloire militaire, de transformations sociales, d'électricité, de magnétisme, etc. . Ce ne sont que des échos répétant la note prédominante.

Nous ne partageons pas les craintes exprimées par l'auteur de voir l'étude de ces phénomènes porter les hommes à des spéculations assez élevées pour en venir à considérer les intérêts matériels et les préoccupations patriotiques comme indignes de leur attention. Les enseignements des esprits nous portent au contraire à un effort constant vers l'accomplissement de tous les devoirs. Ils préconisent la vie active et la poursuite de tous les progrès sociaux et scientifiques, en condamnant énergiquement la vie contemplative et inutile.

Quoique nous nous séparions de M. de Fontenay sur plusieurs points importants dans ces questions dont l'étude n'est encore qu'à ses débuts, nous tenons, en terminant ces lignes, à exprimer le très vif regret de ne pas voir la littérature française plus riche en œuvres de cette valeur, dont la lecture soit aussi intéressante et qui fassent autant penser à cette question capitale : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?*

Dr DUSART.

DE LA SPIRITUALISATION DE L'ÊTRE

1° Par l'évolution, 2° par la morale, 3° par le psychisme

par Th. DARIEL — CHAMUEL, éditeur

Cet ouvrage philosophique est, croyons-nous, dû à des dictées médianimiques. Il ne paraît pas que l'inspiration ait été également heureuse pour les différentes parties qui composent ce livre. Le style lourd, prétentieux et parfois amphibologique, ne facilite pas la compréhension de ces sujets assez abstraits. En lisant avec

attention, on croit comprendre que l'âme est revêtue d'un corps fluidique qui préexiste à l'incarnation terrestre et lui survit. Ce double du corps accumule, depuis la naissance jusqu'à la maturité, les éléments nécessaires à l'entretien de la vie physique, ensuite l'organisme matériel vit sur ses réserves et la vie intellectuelle acquiert son plein épanouissement. Il dépend de nous que la vieillesse soit heureuse et calme en ménageant ce capital vie par une sage prévoyance. La réincarnation est le moyen qui détermine le progrès, les existences successives sont reliées entre elles par une équitable loi de rétribution qui attribue à chacun selon son effort. Lorsque l'évolution est accomplie, l'être est apte à vivre dans l'espace, mais tous ne sont pas appelés à l'immortalité.

« Si l'être demeure par nonchalance au-dessous de la quantité algébrique qu'il est censé représenter dans l'harmonie des nombres équivalant et à la somme totale et à la différenciation des forces intellectives globales tout entières, il descend, au lieu de remonter l'échelle de la perfectibilité consciente ; il fractionne ses énergies plutôt que de tendre à obtenir leur retour à l'unité ; il se place, de lui-même, sous une juridiction à laquelle il eût pu éviter d'être soumis et redevient tributaire des lois régissant la matière. »

Ceci nous parait absolument faux, car le périsprit est le gardien de tous les acquis moraux et intellectuels. Si l'être débute par en avoir très-peu, la somme ne peut que croître, puisque rien ne se perd et c'est nécessairement au détriment des instincts et des passions que s'accomplit l'évolution. C'est donc par essence même que l'être doit progresser. Sans doute, il peut rester longtemps a peu près au même niveau, s'il est paresseux, mais il ne déchoit pas, et si nulle que paraisse sa vie, elle n'est pas sans utilité pour son progrès.

L'évolution par la morale préconise le culte de la pensée intérieure, le développement des puissances latentes de l'être, et sur ce point nous ne pouvons qu'être du même avis que l'auteur. La méditation, l'abstraction et surtout l'essor de l'altruisme, doivent être les ailes qui nous feront ascensionner dans le monde spirituel, en nous débarrassant des sédiments déposés par les premiers passages terrestres.

« Par delà les ombres de la vie objective, l'être ayant développé ses facultés intérieures entrevoit l'équilibre parfait. Il cherche à le réaliser en lui-même et règle, pour ce faire, son action synchronique mineure sur le synchronisme majeur dont il reconnait n'être qu'un écho affaibli. »

Le chapitre de l'évolution par le psychisme enseigne, suivant le viel ésotérisme, que l'Esprit est presque pur à son début, il engendre l'âme, qui elle-même forme le corps. C'est toujours l'histoire de la chute, de la déchéance inexplicable ; c'est le paradis perdu. Nous ne pouvons comprendre comment un être pur pourrait abandonner sa situation si heureuse pour se lancer dans une série épouvantable d'épreuves, qui n'auraient d'autre résultat que de le ramener au même point. Si vous nous dites au contraire que l'âme se forme lentement et que c'est inesnsiblement qu'elle se développe, vous donnez un but logique à l'évolution qui doit la conduire vers la perfection. Toute autre conception est illogique et contraire, d'ailleurs, à l'observation, à la loi du progrès qui régit l'univers.

Nous n'entrerons pas dans l'étude de l'évolution psychique telle que la conçoit l'auteur, car nous avouons ne pas l'avoir comprise ; nous ignorons ce qu'il entend par les *susurrations de l'éther*, aussi bien que la théorie d'après laquelle le son est une application de l'électricité « vibrant sous l'influence d'une cause interne secondée par les *volutions* de l'éther. »

L'auteur a aussi les idées les plus singulières sur la médiumnité. Au lieu d'y voir ce qui existe réellement, c'est-à-dire un moyen que la providence suscite pour nous démontrer l'immortalité, il imagine des complications si redoutables, qu'il serait préférable pour presque tous les médiums d'abandonner leur faculté. Mais les faits sont là pour démentir ces allégations fantaisistes, et loin de restreindre le nombre de ceux qui souhaitent d'entrer en relation avec le monde invisible, nous aurons toujours pour objectif d'en former le plus possible, car ils trouveront dans cette faculté les plus sublimes réconforts contre les misères de la vie.

En somme, cet ouvrage est l'exposition des théories occultistes sans la phraséologie habituelle, mais il ne renferme aucune idée que nous n'ayons déjà rencontrée, dans les traités spéciaux consacrés à ces matières.

Essai de Revue générale et d'interprétation synthétique du Spiritisme

Par le Dr GYEL. CHAMUEL, Editeur.

Nous sommes heureux d'anoncer la seconde édition de cet ouvrage si bien fait et qui résume avec une clarté parfaite les aspects divers du spiritisme, au double point de vue expérimental et philosophique. L'auteur a une conception très nette des théories qui côtoient le spiritisme, sans l'atteindre. Il dit excellemment : « Sans tomber dans le mysticisme métaphysique de Hartmann, bien des savants ne pèchent pas moins contre la logique en repoussant de *parti pris* l'hypothèse spirite, sans chercher le sens intime des faits qu'ils constatent. En se contentant pour toute explication de parler de dédoublement psychique, de subconscience, de lecture, de pensée, de clairvoyance, ils ne font que jouer avec les mots.

« Faut-il discuter, maintenant, l'opposition faite au Spiritisme par certaines doctrines qui présentent avec lui des rapprochements évidents, mais qui s'en éloignent par des idées surnaturelles, ou du moins dépourvues de toute base expérimentale ?

« Je ne le crois pas utile.

« Théories occultistes, doctrines de Sevedenborg, théosophie, etc. me semblent constituer une sorte de transition entre le caractère religieux de l'ancien spiritualisme et le caractère scientifique que revêtira désormais l'étude de l'âme.

« Il est à craindre, d'ailleurs, que l'esprit humain ne mette longtemps à se débarrasser de son imprégnation mystique et à remplacer définitivement les croyances surnaturelles par la conviction raisonnée. Chose curieuse, *la simplicité et la clarté de la doctrine spirite lui sont un obstacle à la pénétration de certaines intelligences.*

« La pensée humaine, habituée depuis des siècles aux dogmes mystérieux et aux transcendantales obscurités des systèmes métaphysiques, a de la peine à concevoir la possibilité d'une solution claire et rationnelle du grand problème de notre destinée. Après avoir si longtemps sommeillé au balbutiement du *credo quia absurdum*, l'humanité, à son éveil, hésite et murmure instinctivement : *Non credo quia non absurdum.* »

On ne saurait mieux dire et nous recommandons vivement à nos lecteurs cet ouvrage si bien pensé.

Les tendances du Spiritualisme moderne

Prix 0,20. Genève, imprimerie Wys et Duchêne.

Cette brochure éditée par la Société d'études psychiques de Genève, est la traduction d'un sermon prêché par le révér. H. R. Hawéis qui a paru dans le journal

Light de Londres. Il renferme des vues très justes sur l'utilité du Spiritisme et s'élève contre la prétendue banalité des communications. M. Hawéis estime que nos rapports avec ceux qui ont quitté la terre sont moralisateurs, car ils nous prouvent non-seulement l'immortalité, mais la loi de justice qui régit la vie morale. Il insiste aussi sur l'utilité de la prière dont le Spiritisme explique la dynamie spirituelle.

« Faites usage de votre Bible, et faites usage aussi de votre intelligence, dit en terminant M. Hawéis, lorsque vous vous trouvez en face des faits du Spiritisme, car ils sont en parfaite concordance avec le mécanisme général et les théories de la religion chrétienne. Si vous prenez ces précautions et si vous y joignez la crainte de Dieu et le désir de ne garder que ce qui est bon, vous ne pouvez manquer d'y trouver réconfort et bénédiction.

C'est un signe des temps et une marque du progrès de nos idées que des prêtres osent en aborder l'étude en chaire. Il serait à désirer que les catholiques eussent la même envergure d'esprit, car bien des âmes reviendraient à la vraie religion, celle du Christ, débarrassée de toute formule dogmatique et cultuelle.

La Hiérarchie démocratique

Par Rouxel Br. in-8°. Paris, Guillaumin et Cie, 1898. Prix 1 fr.

Le régime démocratique dont nous faisons l'essai depuis un siècle, ne donne pas les résultats satisfaisants qu'on espérait. L'antagonisme social va toujours croissant, le parlementarisme s'effondre.

La cause du mal est que le peuple, difficile à corrompre, est facile à tromper ; et que ses représentants, difficilement trompés, sont facilement corrompus.

Le remède consiste évidemment à trouver une organisation du suffrage universel qui empêche le peuple d'être trompé, et qui préserve les représentants de la corruption.

Le système exposé dans cette brochure présente une solution de ce problème qui mérite toute l'attention des lecteurs et des électeurs.

En ce temps de désarroi politique que nous traversons, nous ne saurions donc trop recommander la lecture de *la Hiérarchie démocratique,* non seulement aux hommes d'Etat, mais bien à tous les citoyens soucieux de leurs intérêts politiques et sociaux.

L'abondance des matières nous oblige à reporter au prochain numéro l'analyse de : *L'œuvre de Charles Faurty* par Verdad-Lessard et la : *Solution du problème de la Vie* par M. J. Berger-Bit.

F. D'OYRIÈRES.

Revue de la Presse Allemande

Psychische Studien

par la plume de l'un de ses rédacteurs applaudit au projet d'une *Union Spiritualiste* qui aurait son centre à Genève, et dont les premières bases ont été posées au Congrès de 1889.

Puis vient un article sur la découverte d'un nouveau fluide qu'un ingénieur polonais, M. Franz. Rychnowski, produit au moyen d'un appareil de son invention.

On ne sait pas grand'chose jusqu'ici sur cette force nouvelle, dont les effets sont très intéressants. L'inventeur a simplement déclaré qu'il obtient ce fluide au moyen de l'électrolyse et qu'à cause de celà il l'a nommé *Elektroïd* ou *Fluide électrique*.

L'appareil nouveau que personne n'a pu voir est seulement, prétend l'inventeur, le moyen d'obtenir cette force naturelle qui a beaucoup de rapports avec l'électricité, sans cependant lui être identique, et qui est répandue dans l'atmosphère.

Elle nous vient du soleil ; l'homme l'absorbe et la rayonne constamment ; son action est plus grande par une belle température et lorsque l'air est sec.

La vitesse de propagation de ce fluide serait très faible : environ un demi-mètre par seconde. — Il se propagerait sans l'aide d'aucun fil ; s'écoulerait par les pointes de métal, de même que l'électricité ; mais, contrairement au fluide électrique, il ne serait pas isolé par le verre.

Dans l'obscurité ou à la lumière rouge, l'Elektroïd se présente à l'ouverture du tube de caoutchouc dont est muni l'appareil, sous la forme d'un faisceau conique lumineux, violet-clair. Lorsqu'on le fait passer dans le tube de Geissler, il produit une lumière fluorescente ; dans les ampoules de verre d'une plus grande capacité, il apparaît sous la forme de tourbillons bleuâtres.

Enfin ce fluide produit encore des actions photo-chimiques, des actions motrices ; il annule le poids des corps que l'on soumet à son influence ; il agit sur l'organisme humain d'une façon bienfaisante et même curative — Quand il est employé à petite dose, — il accélère la croissance des végétaux, détruit les bacilles, détermine la fonte de certains métaux, etc. etc.

Sa production est accompagnée d'un courant d'air frais et d'une odeur particulière très semblable à celle dont l'air se charge après l'orage. — L'aiguille magnétique se déplace lorsqu'on l'approche d'une ampoule chargée de fluide, même lorsqu'on la place sur une table éloignée de l'appareil.

Est-ce là l'Od de Reichenbach ? L'auteur laisse à l'avenir le soin de la réponse, tout en reconnaissant que de grandes analogies réunissent les deux fluides. La découverte de M. Rychnowski a déjà éveillé un très grand intérêt dans les cercles occultistes allemands et français. — Aucun détail n'avait été donné jusqu'ici sur les manifestations de cette force.

— Le voyageur russe Tokarsky nous apprend la méthode employée par les prêtres du Thibet (Lamas) pour interroger les esprits. Ils s'assoient autour d'une table recouverte de cendre et au-dessus de laquelle est suspendue une tige de bois attachée au plafond.

Au bout d'un moment, la table se met en mouvement ; la tige de bois oscille et son extrémité écrit dans la cendre la réponse à la question posée.

Die Übersinnliche Welt

de mars contient un bel article de Carl du Prel contre la vivisection. Il rappelle que l'expérience vient à l'encontre de cette théorie présomptueuse qui accorde à l'homme *seul* une âme sensible. « Il y a bien des cas, dit-il, où on n'explique rien avec ce mot creux : *l'instinct*, et il se réjouit de la fondation récente de l'Association universelle contre la vivisection. »

Revue Spiritualistiche Blætter

relate une *Séance privée* très intéressante dans laquelle s'affirme le phénomène de la pénétration de la matière par la matière.

Des objets furent, paraît-il, transportés par les esprits, du vestibule où ils se trouvaient dans la chambre des séances, qui lui était attenante. La porte de cette dernière était hermétiquement fermée ; de plus, il y régnait une demi-obscurité, tandis que le vestibule était largement éclairé ; ce qui exclut l'idée que ces objets aient pu être transportés par quelqu'un d'une pièce à l'autre sans que l'on s'en soit aperçu.

THÉCLA.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

de Barcelone, dans son n° de mars, traite avec distinction les pro blèmes lesplus élevés : l'Union de la science et du spiritisme, l'Espace, l'âme des animaux. La plume alerte de ses rédacteurs rend intéressante la lecture des articles traitant des sujets les plus graves. Dans son article, la *Haine de Races,* M. Palazi s'élève avec énergie contre l'antisémitisme et cherche à excuser l'abominable campagne que quelques-uns espèrent encore recommencer en France. Nous réprouvons de toutes nos forces les anathènes confessionnels après la déclaration des droits de l'homme, la liberté de penser est un bien intangible, mais Il semble oublier que les juifs ont trois passions dominantes, contre lesquelles doivent se prémunir les peuples qui leur donnent des droits étendus : l'amour de l'argent; la soif de domination, le mépris de tous les peuples, puisé depuis de longs siècles dans la Bible, et que loin de persécuter, nous ne faisons actuellement que nous défendre.

La Union Espiritista

de Barcelone, consacre à Allan Kardec la première partie de son n° d'Avril. Dans son article *El Alegoris mo en la Antigüedad,* elle combat les doctrines secrètes et l'occultisme. Elle contient en outre, sous la signature de la senorita Josefa Roca, un bon article sur les Anges et les Démons.

La Révélacion

d'Alicante, n° de mars, publie sous le titre : Suenos y Realidades un très bon article sur la vie future.

La Revista espiritista de la Habana

n° de Février, contient les réponses, obtenues par l'écriture automatique, sur la vie universelle et la permanence dans l'espace des idées formées par le cerveau des hommes. Nous croyons que cette existence est proportionnelle à l'énergie de la pensée, mais n'a, dans tous les cas, qu'une constance très limitée.

La Constancia

de Buenos-Ayres, 13 mars, réfute dans un excellent article la définition de la Foi selon l'Eglise catholique. — Elle signale l'existence, près de Santafé, d'un vieux bûcheron presque aveugle et qui, sans avoir jamais reçu les premiers principes de l'art, couvre les murs de sa maison des dessins et des peintures les plus variés, exécutés avec autant de promptitude que de sûreté. Il déclare que sa main est conduite malgré lui. Très ignorant, il prétend agir sous l'impulsion de Dieu.

La Constancia n° du 20 mars, eontinue à réfuter les opinions émises par l'Ar-

chevêque de Buenos-Aires dans ses lettres pastorales. Elle en profite pour proclamer une fois de plus les droits de la science et la supériorité des croyances qui ne s'appuient que sur elle.

Sous le titre L'*Esprit catholique*, la Constancia reproduit un article du Progreso, de la même ville, qui nous montre une fois de plus à quel degré stupéfiant est porté à l'étranger la méconnaissance des véritables causes de nos dernières émotions. A en croire les journaux étrangers, nous en serions encore à poursuivre de notre haine les juifs qui ont crucifié le Christ, il y a plus de dix-huit siècles. Ils semblent ignorer que malgré les excitations de quelques journalistes, l'antisémitisme est bien mort en France et qu'il n'a paru se réveiller un moment que sous l'influence de manœuvres honteuses poursuivies avec tenacité en France et à l'étranger, au prix d'énormes sacrifices pécuniaires, par ceux qui admettent que l'argent peut tout oser et tout obtenir.

La Revista Espiritista de la Habana

par le médium Lucia, continue à émettre des opinions que nous adoptons pleinement sur la prétendue utilité de la guerre, au point de vue du progrès de l'humanité. Le même esprit donne d'excellents conseils aux médiums et, sous une forme très remarquable, indique à quels signes on reconnaîtra les communications dues à des esprits supérieurs.

Revue de la presse Italienne

Il Vessillo Spiritista

Notre ami M. le capitaine Volpi rend compte de la cérémonie qui a eu lieu le 31 mars devant le dolmen d'Allan Kardec. Il traduit la lettre du général Menabréa au colonel de Rochas que nous avons publiée dans la dernière Revue. Nous reproduirons l'article intitulé : le *mea culpa* d'un archi-mage, par M. V. Cavalli dans un des prochains numéros. A lire une intéressante étude sur la télégraphie sans fil et la télépathie par le Dr Carl du Prel. M. le professeur Falcomer fait connaître des faits médianimiques très intéressants. Notre confrère annonce que *Spiritisme* de Victorien Sardou a eu beaucoup de succès à Milan. Le 10 mars est mort le professeur Damiani qui était un des meilleurs défenseurs de nos idées au-delà des Alpes. Nous envoyons à son âme une pensée fraternelle et nous lui souhaitons tout le bonheur qu'il a si bien mérité ici-bas.

Ateneo Italiano

dans son numéro du 15 février analyse de façon très élogieuse la *Survie* de Mme Rufina Nœggerath. Nous croyons avec notre confrère que le spiritisme est la confirmation et le développement du Christianisme, mais nous n'osons pas espérer comme lui qu'un jour viendra où l'Eglise actuelle, qui a si complèrement fait dévier le Christianisme, reconnaîtra la révélation nouvelle et une religion basée sur la science, dont le premier effet serait la disparition du clergé.

Les Annali dello Spiritismo

de Mars et Avril ont puisé dans les Archives de la province de Pesaro et Urbino les détails officiels sur les supplices infligés, sur l'ordre direct du pape, avec un acharnement qui ne s'est arrêté que devant la mort, au malheureux Joseph Balsamo, pendant les cinq années qu'il passa dans les cachots du fort St-Léon. On le

voit couvrant les murailles de ses écrits, souvent prophétiques et l'un de ses bourreaux signale ce fait, que, quoique privé de toute communication avec l'extérieur, il était parfaitement au courant de tous les événements de notre révolution, à mesure qu'ils se produisaient. On sait qu'il succomba à une attaque d'apoplexie, le 26 août 1795, après avoir constamment refusé de se confesser et de recevoir ce que l'on appelle les secours de la religion.

On voit cependant qu'au début de son incarcération, il se confessa plusieurs fois.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue scientifique

Le n° du 30 Avril donne d'intéressants détails sur *l'air liquéfié*. M. Tripier a présenté, à l'une des dernières séances de la Société de chimie de New-York, 2 litres d'air liquéfié contenus dans un récipient entouré de plusieurs couches de feutre. En le versant dans une capsule en verre, en porcelaine ou en fer, ce liquide entra en ébullition jusqu'à ce que la capsule fût refroidie à la température du liquide, soit à environ 180 degrés centigrades au dessous de zéro. Des gouttes d'air liquéfié tombant sur la table prirent aussitôt la forme sphérique ; ces globules s'agitaient et tournaient rapidement comme des gouttes d'eau tombant sur une plaque rougie au feu. Versé dans un verre à pied, le liquide entra aussitôt en ébullition, puis devint louche en donnant un précipité de bioxyde de carbone, impureté qui se trouvait dans l'air. On a pu séparer ce précipité, par filtration à travers un filtre ordinaire en papier, et recueillir la liqueur dans un vase en verre à double paroi. Après avoir fait le vide dans l'espace annulaire, l'air liquide transparent, d'une couleur bleutée, ne s'est évaporé complètement qu'au bout d'une heure. Dans les expériences faites, on a constaté notamment que le fer devient très fragile après une immersion dans l'air liquéfié en évaporation.

Le n° du 7 mai contient une étude de M. Jules Soury sur Diogène d'Appolonie d'après laquelle il résulte que les philosophes grecs avaient des vues sur l'univers qui se rapprochent de celles auxquelles sont arrivés les savants modernes. Ils admettaient l'existence d'une matière primordiale qui aurait engendré tout ce qui existe, par suite de changements dans le mouvement. L'Univers n'était donc pas fixe et stable, mais en perpétuelles transformations. Suivant les écoles, c'était l'air ou l'eau qui formaient cette matière première. Bien que les découvertes contemporaines aient modifié ces données et que l'unité de la matière ne soit pas encore scientifiquement établie, il faut reconnaître que ces spéculations étaient plus justes que celles qui ont prévalu dans la suite par, le triomphe du christianisme, leque a introduit les grossières conceptions bibliques d'une création *ex nihilo*. Pour les Grecs, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme ; c'est précisément ce que nous pensons aujourd'hui, en admettant l'intelligence infinie comme cause rectrice de tout ce qui est.

La Radiographie

du mois d'Avril contient un intéressant article du Dr Edouard Branly sur l'assimilation de la conductibilité nerveuse à la conductibilité électrique discontinue.

On sait que les découvertes anatomiques de ces dernières années ont montré que l'élément nerveux n'est pas une masse continue, il est formé de *neurones*, éléments indépendants, sans soudures entre eux, qui ne sont en rapport que par leurs extrémités ramifiées et par contigüité. La propagation de l'onde nerveuse est comparable à celle de l'électricité dans des tubes qui contiennent des corps conducteurs disséminés, noyés dans une masse isolante, ils forment ainsi des conducteurs discontinus. Ce sont ces tubes que l'on emploie maintenant dans les appareils de télégraphie sans fil, pour recevoir les ondes électriques émanées de la station de départ. Voici l'hypothèse à laquelle se rallie le Dr Branly pour expliquer ces faits : « Pour matérialiser le phénomène de la transmission dans les conducteurs discontinus, je suppose que chaque grain est entouré par une gaîne d'éther condensé ; à l'état normal, pour une épaisseur convenable du milieu isolant, les gaînes d'éther ne se touchant pas. Si une étincelle électrique vient à jaillir dans le voisinage, les gaînes d'éther se renflent et c'est de leur pénétration mutuelle que résulte la conductibilité électrique. Cette conductibilité se maintient tant qu'un choc n'a pas fait rétracter les gaînes. Si l'on augmente la quantité de matière isolante intercalée entre les particules métalliques, la pénétration des gaînes d'éther n'a pas lieu, elle se réduit à un simple contact que le moindre ébranlement supprime. En augmentant encore la quantité de matière isolante, le contact ne peut plus se produire et la conductibilité devient impossible. On peut admettre pour les neurones des prolongements jouant un rôle analogue à ceux de l'éther qui envelopperait les grains métalliques. »

La tribune psychique

rend compte du vingt-neuvième anniversaire de la mort d'Allan Kardec. Il reproduit le discours que M. le docteur Moutin a prononcé au banquet, c'est une revue de l'année. Sous le titre : Etudes Spirites, nous trouvons aussi un article de notre ami Léon Denis, détaché d'un livre qui vient de paraître, intitulé *Christianisme et Spiritisme*. Nous rendrons compte, dans la prochaine Revue, de cette œuvre importante, qui a pour objet de montrer que le Spiritisme est la véritable doctrine de Jésus et qu'elle s'appuie sur la communication avec les disparus. « Le christianisme a débuté, dit M. Léon Denis, par le miracle. C'est sur la preuve matérielle de la survivance que la religion du Christ est fondée. Le Spiritualisme moderne se révèle à l'aide du phénomène. Mais miracles et phénomènes sont deux mots pour un seul et même fait. Le sens différent qui s'y attache, donne la mesure du chemin parcouru par l'esprit humain en dix-neuf siècles. Le miracle est supérieur à la loi naturelle, le phénomène y est soumis. Il n'est que l'effet d'une cause, la résultante d'une loi. L'expérience et la raison ont démontré que le miracle est impossible. Les lois de la nature, qui sont les lois divines, ne sauraient être violées, car ce sont elles qui règlent et qui maintiennent l'harmonie de l'univers. Dieu ne peut se démentir ».

La paix universelle

publie un article de Mlle H. Bouet, membre de la ligue des femmes pour le désarmement international, sur la grandeur et la décadence de la guerre. Elle dit que celle-ci ne se maintient que pour le plus grand profit de ceux qui en vivent, mais évidemment au détriment de la masse pacifique et travailleuse. En attendant qu'on arrive au désarmement, comme le commerce général du monde se ramifie dans chaque contrée, quand une guerre survient entre deux peuples, tous

les autres en souffrent. Il faudrait donc constituer, suivant M. de Molinari, une ligne des neutres, qui prendrait place entre la triple alliance Germano-Austro-Italienne et l'alliance Franco-Russe, de manière à s'interposer entre les belligérants pour empêcher l'effusion du sang. Séduisante utopie, mais hélas, utopie, quand on voit que l'Europe a laissé assassiner 300.000 Arméniens sans se départir de son mutisme honteux !

Annonçons que la ligue des femmes pour le désarmement international vient de prendre l'initiative d'un congrès en 1900. Les adhésions sont reçues dès maintenant chez Mme la princesse de Wisrniewska, 7 bis, rue du Débarcadère, à Paris.

Dans ses études Celtiques, le docteur Maurice Adam croit que notre race est autonome, que les Celtes sont venus plus tard subjuger ces populations, mais que nous ne descendons pas de soi-disants Aryens puisque l'histoire prouve que ce sont toujours les Européens qui ont civilisé l'Asie.

A lire aussi un bon article de M. d'Ervieux sur la conscience du prêtre. Cet écrivain constate que le sacerdoce, aussitôt qu'il fut reconnu officiellement, n'eut pas d'autre préoccupation que de s'assurer des avantages en soutenant les prétentions des puissants de la terre, au détriment de la classe laborieuse que leur maître Jésus était venu pour tirer de sa servitude.

A Lyon, l'anniversaire d'Allan Kardec a été fêté cordialement.

Le phare de Normandie

contient une étude de M. La Beaucie sur l'enregistrement des effluves humains. Il reproduit le procès-verbal du portrait de Chevreul, obtenu par le commandant Tégrad. Quant à la question des couleurs, nous faisons toutes nos réserves, car si l'on verse de l'hydroquinone dans une cuvette de porcelaine et qu'on laisse le liquide s'évaporer naturellement, sans y tremper les doigts, on constate presque toujours, sur le fond blanc, des irisations qui sont dues à une couche très mince de parties solides qui se sont déposées et qui, suivant la polarisation de la lumière, prennent des couleurs différentes. L'épaisseur de la couche a une importance capitale pour la nature de la couleur qui se développe. Ce sont des phénomènes d'interférences dus à une double réfraction. M. Henry a dernièrement utilisé ces propriétés pour fabriquer un papier coloré sans couleur. (Voir notre n° 5, novembre 1897. Revue de la Presse).

Nous lisons une intéressante expérience de typtologie dans laquelle un père vint prévenir son fils qu'il était mort la veille au soir, à plus de 300 kilomètres de distance. Les détails fournis par l'Esprit ne permettaient pas de douter de son identité. La nouvelle fut confirmée le lendemain, la mort avait eu lieu au jour et à l'heure indiqués. On ne peut voir ici aucune espèce de transmission de pensée, puisque tous les expérimentateurs ignoraient l'événement.

La Lumière

publie une excellente et très claire étude du Dr Lux sur les différentes théories qui tendent à expliquer le magnétisme, l'hypnotisme et la suggestion. Il résulte des travaux de Braid, Durand de Gros, Liebault, Binet et Ferré, Charles Richet, etc. que l'on n'est pas parvenu encore à déterminer quelle est la véritable modification nerveuse qui produit l'état hypnotique. Remarquons, en passant, le danger de certaines pratiques qui se terminent parfois par des attaques d'hystérie, d'autres fois c'est l'apoplexie qui se montre, enfin il peut en résulter une démence qui, chez

un sujet, s'est prolongée pendant au moins cinq jours. On conçoit que de pareils moyens doivent être sévèrement proscrits. En somme, l'école de Paris use des moyens physiques pour déterminer l'hypnose.

L'Ecole de Nancy prétend que l'imagination, ou suggestion, est la vraie cause de cet état particulier. L'action de *l'idée sur le corps* est l'explication de tous les phénomènes, ce sont donc des faits ressortissant à la psychologique et non à une névrose comme l'hystérie. La suggestion criminelle peut parfaitement être suivie d'effet. Tel est le cas d'un malheureux auquel on a donné la suggestion de voler des statuettes et de les reporter ensuite, mais la suggestion persistant, il commit d'autres vols pour lesquels il fut condamné, en dépit de l'intervention de M. Liégeois. Il faut donc se garder soigneusement de faire des suggestions immorales ou délictueuses, car il en reste des traces néfastes.

Dans la *Revue Universelle*, nous lisons une curieuse expérience due à M. Wilson qui tendrait à montrer que la formation des nuages serait due à l'action des rayons lumineux ultra-violets. Pour mettre ce fait en évidence, il fait passer ces rayons dans un ballon rempli de vapeur d'eau et l'on peut constater l'existence d'un brouillard bleuâtre sur le trajet de ces rayons. Si on les intercepte par une substance absorbante comme le mica, il ne se produit aucun nuage.

Le Progrès Spirite

adopte l'idée d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc. Nos lecteurs ont vu dans l'article de M. A. Dubet cette proposition à laquelle nous nous rallions de tout cœur. Une souscription est ouverte dans les colonnes du *Progrès* pour la célébration du cinquantenaire du Spiritisme. Nous recevrons aussi avec plaisir toute somme qui nous sera adressée dans le même but.

Ce n° contient la fable de M. Laurent de Faget que nous avons eu le plaisir d'entendre au banquet spirite. Notre confrère reproduit un article sur la réincarnation paru dans le *Phare de Normandie*.

La campana del mattino du 20 Janvier, publie une lettre d'un missionnaire italien qui réside au Japon depuis 15 ans. Ce saint homme dénonce comme une abomination que le diable a mis ses griffes sur les 40 millions d'âmes qui habitent l'empire du Mikado ; car la religion dominante au Japon est celle des Esprits, comme d'ailleurs en Chine ; alors tous les Japonais sont des spirites, c'est-à-dire des adorateurs du diable. Ce qui révolte le plus ce missionnaire, c'est que ces Esprits prétendent être des âmes désincarnées.

Le Spiritualisme Moderne

déplore que la guerre ensanglante de nouveau notre terre. Notre confrère dit qu'il faudrait que les hommes connussent mieux la vérité car alors ils ne chercheraient plus a s'entre-détruire. Evidemment, et notre doctrine est la seule qui, par son caractère nettement démonstratif, puisse implanter solidement dans les cœurs la certitude de notre communauté d'origine et de destinées. Lorsque chacun comprendra que la guerre est fratricide, on arrivera à la supprimer, mais hélas combien de luttes et d'efforts sont nécessaires avant d'en arriver là. M. de Kronhelm prêche aussi la loi d'amour et de justice sans laquelle il n'est pas de bonheur possible ici-bas. Notre confrère va publier des notes sur la théosophie, afin de faire connaître cette doctrine. Nous lirons avec soin ces articles afin de voir comment l'auteur conciliera les affirmations des théosophes avec les nôtres, ils prétendent que nous ne communiquons que très rarement avec les morts, et que c'est troubler leur évolution que de les faire redescendre auprès de nous. Quant aux théories expliquant la

conservation de l'identité, nous serons heureux de nous les voir clairement exposées, ce que nous n'avons jamais trouvé dans les ouvrages les plus réputés.

La Vie d'Outre-Tombe

rend compte de la séance de la fédération des groupes spirites du bassin de Charleroi. Les communications données par les guides invisibles, au moyen de médiums parfois illettrés, sont souvent d'une haute élévation morale et montrent bien l'intervention d'un élément étranger à la personnalité du médium. L'étude des photographies d'effluves est poursuivie aussi en Belgique, nous recommandons à nos frères d'expérimenter autant que possible dans une obscurité complète et en séparant la main de la plaque sensible par une cuvette dans laquelle l'eau se renouvelle toujours. On y arrive au moyen d'un tube de caoutchouc attaché à un robinet de fontaine et d'un autre tube en caoutchouc placé à l'extrémité oposée de la cuvette pour l'écoulement de l'eau. De cette manière, la chaleur est emportée au fur et à mesure de son rayonnement, de sorte que si l'effluve se graphie, elle le fait indépendamment de la chaleur. Nous reproduirons la prochaine fois les résultats auxquels nous sommes parvenus par une méthode à peu près semblable.

Le Journal du Magnétisme

publie une étude très documentée de son directeur sur l'enregistrement des effluves au moyen du bain chauffé. M. Durville s'est placé dans des conditions qui semblent exclure toute action de la chaleur, puisque le bain d'hydroquinone est chauffé à la température du corps, et même un peu au dessus, de façon que l'équilibre s'établisse pendant les cinq minutes que dure l'opération. Une remarque très juste de l'éminent magnétiseur, c'est qu'en se plaçant dans des conditions tout à fait semblables, les résultats sont cependant très différents suivant l'état psychique du sujet, la température de la main restant sensiblement la même. Une plaque placée dans le bain chauffé, mais sans apposition de la main, ne donne absolument aucune trace d'effluves.

L'Hyperchimie

reproduit le portrait du dramaturge Auguste Strindberg qui est en même temps qu'un occuliste distingué, un des chercheurs les plus originaux de notre époque. M. Jollivet Castelot continue son intéressante histoire générale de l'alchimie. Cette fois, c'est un nommé Lethon qui mourut victime de l'envie, après avoir été emprisonné par le duc de Saxe qui voulait connaître ses secrets. Puis ce sont des notes rapides sur Kunrath, Libavius, Jean d'Espagnet et Trynée Philalethe, initié anglais qui avait une poudre de projection dont un grain, placé sur une once de mercure, transformait ce métal en or. Ce serait à lui que serait due la conversion de Van Helmont qui devint si célèbre.

Le Congrès de l'Humanité

fait parler de lui dans la grande presse. Nous sommes heureux de voir que l'on s'occupe de ces idées humanitaires malgré le déchaînement des passions suscitées par la guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis. La *Nation* du 8 mai traite ce sujet par la plume éloquente et convaincue de Madame de Saint-René. L'*Evénement*, dans les numéros du 16 et du 30 avril, présente aussi des considérations élogieuses sur le Congrès et sur notre ami Amo. Espérons que ce courant qui se dessine prendra toute l'extension qu'il comporte et que nous assisterons à l'éclosion, en 1900, d'une splendide affirmation de la fraternité universelle.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liége (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie. 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Sutdien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

Anali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.

Revue Scientifique & Morale du Spiritisme

NAITRE, MOURIR, RENAITRE ET PROGRESSER SANS CESSE TELLE EST LA LOI

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, RUE MANUEL, PARIS
LE JOURNAL PARAIT DU 15 AU 20 DE CHAQUE MOIS
Abonnements 7 fr. par an en France. — Etranger : 10 fr.

LIVRE DES ESPRITS
ÉVANGILE
CIEL & ENFER

Alex Lagé

Etude sur l'Enregistrement
DES EFFLUVES HUMAINS



Nous rappelons à nos lecteurs que dans les recherches que nous avons entreprises sur l'enregistrement des effluves humains par la plaque photographique, il s'agissait de supprimer les causes d'erreur signalées par M. Guebhard. La chaleur agissant sur la plaque photographique de manière à l'impressionner, on doit se placer dans des conditions telles que son action ne puisse s'exercer. Nous avons vu que l'alun est un corps qui absorbe les radiations de la chaleur, il peut donc être utilement employé pour empêcher le calorique de la main de rayonner vers la plaque.

Voici le dispositif auquel nous nous sommes arrêtés en dernier lieu.

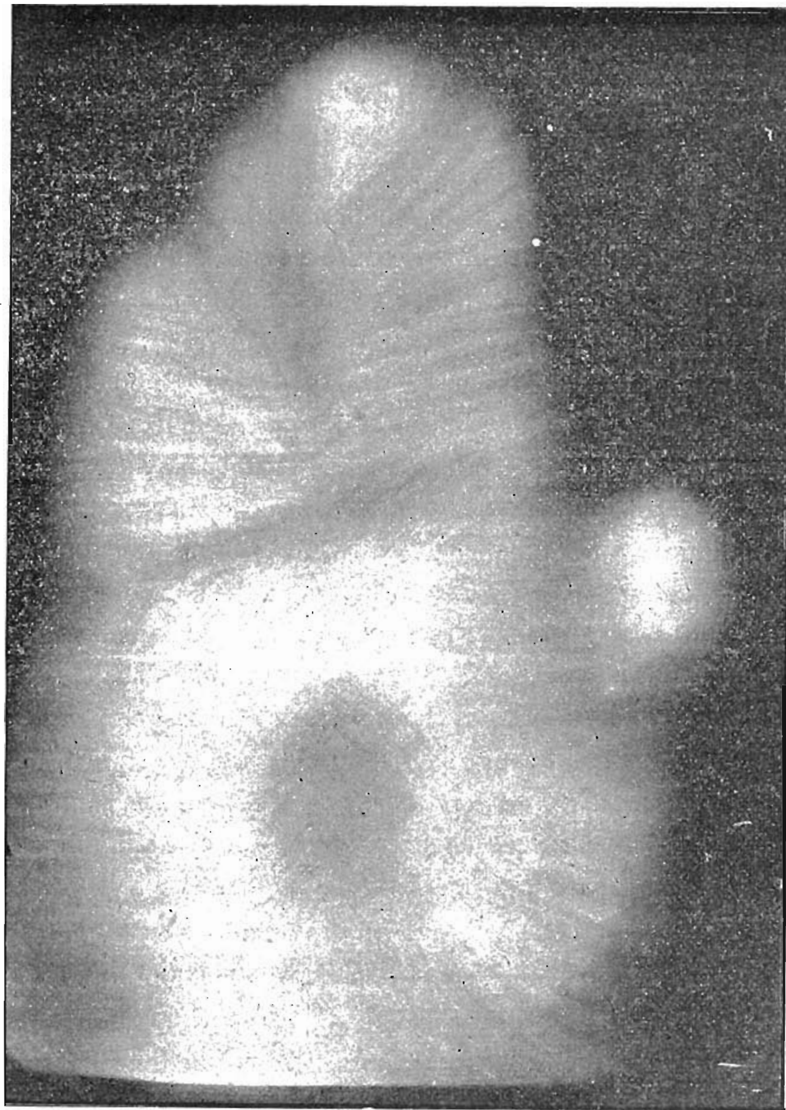
Sur la face extérieure du fond d'une cuvette en verre, nous avons déposé une couche d'alun d'environ un centimètre d'épaisseur. Ce corps, lorsqu'il fut sec, formait donc comme un second fond extérieur ; il est opaque pour la lumière ordinaire, ce qui nous mettait à l'abri des radiations lumineuses, emmagasinées par la main pendant la journée. La cuvette ainsi préparée fut posée sur deux tasseaux en bois, qui la soulevaient au-dessus de la table, de manière à laisser un espace libre suffisant pour y glisser la main. Mme W. B. versait ensuite de l'hydroquinone filtré dans la cuvette, puis on éteignait la lanterne rouge, et dans l'obscurité on sortait une plaque sensible de sa boîte, que l'on plaçait, après s'être assuré par tâtonnement de quel côté était la couche sensible, dans la cuvette, de façon à mettre le côté gélatine, face en l'air. Puis Mme W. B. glissait sa main sous la cuvette, de manière à effleurer la plaque d'alun, et restait ainsi pendant 25 à 30 minutes, sans bouger. Ensuite, on fixait par le procédé ordinaire.

La main était donc séparée de la gélatine sensibilisée : 1° par l'épaisseur d'un centimètre d'alun, 2° par le fond en verre de la cuvette, 3° par le verre de la plaque. Le rayonnement vertical de la chaleur humaine était absorbé par l'alun, et en supposant que ce corps en laissât passer quelque peu, la faible quantité qui peut filtrer par conductibilité serait notoirement incapable de produire une impression aussi nette et aussi marquée que celle que l'on peut constater sur la figure n° 1.

Lorsque l'on examine une série de clichés effluviographiques obtenus par le procédé que nous venons de décrire, ou par celui mis en usage par M. Majewski, on remarque dans ces figures des caractères communs qui

sont les suivants : Il y a d'abord une sorte de dessin lumineux qui indique la forme générale de la main. Les paumes, les doigts, sont distinctement visibles, et parfois très bien accusés ; puis, des effluves qui forment des rameaux, des panaches émanant principalement des parties de la main où les masses nerveuses sont le plus abondantes. Il semblerait donc qu'il y a dans ces graphies deux actions distinctes : Une premiére que l'on

Figure No 1



Main obtenue à travers la couche d'alun, sans contact.

pourrait attribuer à l'od; c'est celle-là qui déterminerait l'impression lumineuse dans son ensemble, puis à travers cet od, des courants irradiant des masses nerveuses et produisant ces nervures, caractéristiques de l'extériorisation de la force nerveuse.

Le périsprit, nous le savons, n'est pas strictement limité à la surface du

corps, il l'enveloppe toujours d'une couche superficielle qui peut se distendre beaucoup sous l'action du magnétisme, comme M. de Rochas l'a montré dans ses expériences sur l'extériorisation de la sensibilité. Le périsprit est doué d'un mouvement moléculaire vibratoire très rapide, de sorte que l'émanation de particules matérielles très ténues, qui se produit constamment et que l'on nomme la sublimation de la matière, prend aussi ce mouvement vibratoire et produit ces sortes de fumées, de traînées fluorescentes, que les sensitifs signalent comme s'échappant du corps humain. Cette émission continue de matière radiante, ne doit pas être confondue avec la perspiration cutanée qui est produite simplement par la chaleur et les sudations, c'est un phénomène distinct qui a sa caractéristique propre ; c'est en lui que réside réellement la fluorescence organique. Puis il y a ensuite la radiation nerveuse provenant de l'énergie nerveuse lorsqu'elle s'extériorise, et c'est probablement à son action que sont dus ces flux qui s'accusent par des gerbes, analogues à celles de la décharge électrique.

Quoi qu'il en soit de la valeur réelle de ces remarques théoriques, ce qui est certain, c'est que la main, abstraction faite de la chaleur, de la lumière ou de l'électricité, exerce sur la plaque sensible une action analogue à celle que l'on obtient en faisant agir la lumière solaire.

Nous avons dit plus haut que la chaleur, seule, était incapable d'impressionner la plaque à travers la couche d'alun, parce que nous avons fait, à différentes reprises, la contre-épreuve de l'expérience précédente, en modifiant légèrement le dispositif. Au lieu d'employer une cuvette avec un revêtement extérieur d'alun, c'était dans le fond intérieur d'une cuvette que l'on faisait déposer l'alun ; puis on mettait cette cuvette sur celle qui contenait la plaque et le révélateur. Dans ces conditions, avec la main, nous obtenions des graphies tout à fait analogues à celle représentée dans la figure n° 1. Puis, si l'on remplaçait la main par un verre sans pied, entouré d'ouate, contenant de l'eau à la température de 40°, maintenue à ce degré par un siphonnage qui l'alimentait constamment, alors même que l'expérience était prolongée pendant 35 minutes, on ne distinguait aucune action sur la plaque sensible. Une seule fois, il y eut sur la plaque de légères traces de réticulation et une petite ligne droite, correspondant à l'arête droite inférieure, longitudinale, de la cuvette d'alun, mais les impressions étaient si faibles qu'elles disparurent complètement dans le bain d'hyposulfite.

Voici maintenant la seconde manière d'opérer, qui nous a donné des résultats semblables à ceux précédemment décrits. En suivant l'avis d'un savant physicien que nous étions allés consulter, nous résolûmes d'interposer entre la main et la plaque sensible un écran liquide, dans lequel de l'eau serait sans cesse renouvelée. Il est évident que la chaleur rayonnée

par la main étant emportée par l'eau, à mesure qu'elle se dégage du corps, ne peut avoir aucune action sur la plaque sensible. Voici de quelle manière nous sommes arrivés à réaliser cette expérience.

Nous prîmes deux plaques de verre de 30 centimètres de largeur sur 40 centimètres de longueur. Puis entre ces plaques, et suivant les lords longitudinaux, nous mîmes deux bandes de caoutchouc, d'environ 1 centimè-

FIGURE II



Main obtenue à travers l'écran liquide, sans contact.

tre d'épaisseur. A une des extrémités libres, nous fîmes arriver un tube de caoutchouc dont un bout s'engageait entre les deux plaques, pendant que l'autre bout était attaché à un robinet pouvant fournir l'eau nécessaire. Les deux plaques étant solidement ligaturées, en leur donnant une position un peu inclinée, on obtenait un écran liquide ; lorsque le robinet était ouvert, l'eau sortait librement par le côté opposé et se répandait

dans un évier. Le débit était d'environ 1 litre 1/2 par minute. En plaçant la cuvette contenant la plaque sensible et le révélateur sous cet écran, la main était donc tout à fait isolée de la plaque. De plus, pour éviter l'action possible de la lumière emmagasinée par la main, nous avions posé sur la face supérieure de l'écran une feuille d'étain qui la recouvrait entièrement. L'obscurité complète étant faite et l'appareil disposé comme nous venons de le dire, c'est-à-dire l'écran posé sur la cuvette légèrement inclinée, contenant l'hydroquinone, on glissait la plaque sensible dans cette cuvette, on ouvrait le robinet et Mme W. B. posait sa main sur la feuille d'étain qui recouvrait la face supérieure de l'écran. Nous avons obtenu ainsi des graphies analogues à celle que nous reproduisons ici, figure II.

Comme contre-épreuve, le même verre d'eau, employé dans les mêmes conditions que celles décrites précédemment, et posé pendant le même temps sur l'écran d'eau courante, n'a produit aucune action sur la plaque.

Nous croyons donc que ces expériences mettent hors de doute l'action photogénique de l'homme. Si à cette preuve matérielle on joint celle non moins positive qui résulte des recherches effectuées par William Crookes, avec ses enregistreurs automatiques, il devient certain que les individus que nous appelons médiums émettent une certaine forme de l'énergie, et que c'est grâce à cette force que les Esprits peuvent agir sur la matière. Les expériences précédentes sont bien réelles mais on ne peut cependant les reproduire toujours à volonté. L'étude des effluviographies que nous poursuivons depuis plus de dix-huit mois, nous a montré qu'il faut une grande persévérance pour arriver à des résultats concluants. Parfois, en opérant dans des conditions en apparence identiques, on n'obtient rien ou très peu de chose. Ces différences montrent bien qu'il ne s'agit pas d'une action purement mécanique. L'émission de l'od est liée à l'état physiologique et psychique du sujet. Reichenbach avait déjà signalé ce fait, et c'est encore une raison de plus pour nous obliger d'admettre qu'il y a dans ces enregistrements par la plaque, autre chose que l'action de la chaleur.

Il se produit parfois des phénomènes naturels qui sont absolument incompréhensibles d'après les seules théories admises par les savants. En voici un exemple tiré de la *Revue Spirite* de 1858, (page 178).

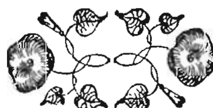
« M. Badet, mort le 12 novembre dernier, après une maladie de trois mois, avait coutume, dit l'*Union bourguignonne* de Dijon, chaque fois que ses forces le lui permettaient, de se placer à une fenêtre du premier étage, la tête constamment tournée du côté de la rue, afin de se distraire par la vue des passants. Il y a quelques jours, Mme Peltret, dont la maison est en face de celle de Mme Vve Badet, aperçut à la vitre de cette

fenêtre, M. Badet lui-même, avec son bonnet de coton, sa figure amaigrie, etc., enfin telle qu'elle l'avait vu pendant sa maladie. Grande fut son émotion, pour ne pas dire plus. Elle appela, non seulement ses voisins, dont le témoignage pouvait être suspecté, mais encore des hommes sérieux qui aperçurent bien distinctement l'image de M. Badet sur la vitre de la fenêtre où il avait coutume de se placer. On montra aussi cette image à la famille du défunt qui, sur le champ, fit disparaître la vitre.

« Il reste toutefois bien constaté que la vître avait pris l'empreinte de la figure du malade, qui s'y est trouvée comme daguerréotypée, phénomène qu'on pourrait expliquer si, du côté opposé à la fenêtre, il y en eût eu une autre par où les rayons solaires eussent pu arriver à M. Badet ; mais il n'en est rien : la chambre n'avait qu'une seule croisée. Telle est la vérité toute nue sur ce fait étonnant, dont il convient de laisser l'explication aux savants. »

Le malheur est que les savants ne s'occupent pas de ces phénomènes et qu'ils sont aussi incapables de les expliquer que les images produites par la foudre, à travers les vêtements des personnes foudroyées. Dans le cas de M. Badet qui a été attesté par M. Jobart, savant bien connu dont M. Badet était parent, il peut y avoir eu un concours de circonstances dépendant aussi bien de son état maladif, qui favorisait peut-être son extériorisation, que de l'état de l'atmosphère, de l'électricité, de la polarisation de la lumière, etc. Ce qu'il faut constater : c'est notre profonde ignorance sur un très grand nombre de questions. Lorsque des faits nouveaux se révèlent, notre devoir est de les étudier sans parti pris et de ne pas faire comme beaucoup de prétendus savants qui se refusent systématiquement à ces recherches, sous prétexte qu'elles ont trait au surnaturel. La vérité est qu'un phénomène est toujours naturel. Parfois, il est incompréhensible par les seules lois connues, mais cela prouve simplement que nous n'avons pas résolu tous les problèmes et que, malgré le développement magnifique de la recherche contemporaine, il reste encore d'immenses domaines inexplorés, où les chercheurs de l'avenir pourront déployer l'essor de leur génie.

Gabriel DELANNE.



LES ATTESTATIONS DES SAVANTS

Le Professeur Damiani

DEVANT LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DIALECTIQUE DE LONDRES

Avant d'admettre l'interprétation simple, claire et absolument inéluctable de toute une catégorie de phénomènes intellectuels des manifestations spirites, certains esprits réclament pour cet ordre de faits des preuves qu'ils ne demanderaient pour aucun autre et ne veulent céder à l'évidence qu'après avoir épuisé toutes les hypothèses les plus compliquées et les plus obscures. Pour eux, une théorie ne paraît pas vraiment scientifique, si elle ne porte l'impression des brumes anglo-saxonnes ou des rêveries de l'extrême orient, interprétées et adaptées par les abstracteurs de quintessence occidentaux.

C'est ainsi qu'on eut d'abord la *cérébration inconsciente* et l'*attente expectante*, complétées par l'*hallucination* simple ou collective, d'un côté, et de l'autre l'action souvent redoutable des élémentaires, élémentals, larves, coques, etc...

Aujourd'hui on développe la théorie des *consciences subliminales et supraliminales*, etc.. qui, même exacte, ne s'appliquerait encore qu'à un nombre de faits fort restreint.

Le seul moyen de répondre aux uns et aux autres et de prouver qu'il y a dans le monde invisible *exactement* la même chose que dans le visible et que, pourvu que l'on choisisse bien des interlocuteurs, il n'y a que des avantages à maintenir les habitants des deux mondes en communication aussi constante que possible, est, selon nous, de multiplier le nombre des faits bien observés et dont l'interprétation ne peut donner lieu à contestation. On n'a, en effet, encore rien trouvé qui puisse remplacer les faits, si tenaces par leur nature.

L'annonce dans les journaux italiens de la mort récente du professeur Damiani nous a rappelé la très intéressante déposition qu'il fit, le 22 juin 1869, devant le comité de la Société Dialectique de Londres.

On voit que ce n'est pas nouveau ; mais le temps ne lui a rien enlevé de sa valeur démonstrative et, pour l'immense majorité des lecteurs français, cette attestation, comme, du reste, la plupart de celles qui furent faites alors devant ce comité, est encore de l'inconnu.

Je pense donc qu'on lira avec un certain intérêt toute la partie de cette déposition qui a trait aux phénomènes intellectuels et dont l'explication

ne peut être trouvée que dans l'intervention des *Esprits des morts.*

Voici donc cette déposition :

Je suis relativement un novice en Spiritisme, car il n'y a que quatre ans que je me suis engagé dans les recherches de ses phénomènes et l'étude de sa littérature. Je ne suis pas médium et je ne crois pas que je le devienne. Mais j'ai été mis en relations avec plus d'une centaine d'entre eux, dont trois seulement étaient des professionnels ou médiums payés, et j'ai pris part à plus de Deux Cents séances, tant en Angleterre, qu'en France et en Italie. J'entretiens des relations personnelles avec la plupart des spirites notables de l'Europe, au sujet desquels je peux hardiment déclarer qu'en moyenne ils ne sont certainement pas d'une capacité intellectuelle inférieure à celle de toute autre espèce de savants que j'ai eu jusqu'ici l'avantage de rencontrer.

Parmi les nombreux phénomènes que je pourrais vous signaler, je veux me borner à vous en citer quelques-uns seulement, qui seront bien suffisants pour faire justice de toutes les théories de *cérébration inconsciente, aberration de l'esprit, hallucinations collectives* et autres pitoyables infirmités mises en avant par les philosophes les plus en vue de nos jours, pour expliquer et interpréter de façon sans réplique ces phénomènes dans lesquels ils ne peuvent se refuser à reconnaître quelque chose d'anormal.

Abordons les faits : au printemps de 1865, je fus amené par un ami à prendre part à ma première séance. Je me rappelle que ce fut au n° 13 Victoria Place, à Clifton et que le médium était Mme Marshall. J'avais été jusque-là un sceptique déterminé en matière de spiritualisme. Imbu d'idées positivistes, je considérais l'homme tout au plus comme un singe très intelligent, *simia gigantis stupenda*, pour employer des termes scientifiques et je n'appréciais guère la vie que comme une farce courte, mais trop souvent désagréable.

Telles étaient mes dispositions d'esprit au moment où la vanité m'en fût démontrée.

Je trouvai réunis à cette séance environ quarante Messieurs, avocats, médecins, clergymen, journalistes, sans compter un brillant groupe de dames. Un médecin bien connu des environs de Bristol, le Dr Davey, de Norwood, présidait. Tout d'abord, je refusai de prendre place à la grande table où les manifestations devaient se produire, car j'étais et je n'ai pas cessé d'être profondément convaincu de la sincérité et de la parfaite véracité des récits de la presse quotidienne. Certains commentaires de journaux étant encore présents à ma mémoire, j'avais résolu d'exercer une étroite surveillance sur les mouvements du médium. Je m'y appliquais donc de mon mieux, *intentaque ora tenebat*, lorsque j'entendis distinctement

des bruits qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais et qui paraissaient venir du plafond, à environ quatre mètres du médium, autant que je pouvais en juger. Ces bruits descendaient le long du mur, suivaient le parquet, puis pénétrant par les griffes et le pied de la table, venaient éclater tout à fait au centre de celle-ci. Ces particularités auraient dû me convaincre tout au moins que le jeu des orteils du médium n'avait rien à faire dans l'occasion. Mais le parti-pris des incrédules est une cuirasse si épaisse contre le glaive de la vérité, que je persistai à sur veiller les pieds du médium sous la table, comme un chat guette sa proie.

Le président fut le premier à engager une conversation avec nos visiteurs spirituels supposés. Peu après, ce fut à mon tour de causer avec les esprits : « Qui est là ? » — « Ta sœur. » fut-il répondu par des coups. « Laquelle ? » — « Marietta. » — « Je ne vous connais pas : ce nom n'existe pas dans notre famille. Ne vous trompez-vous pas ? » — « Non, je suis ta sœur. » C'était trop fort ! j'abandonnai la table avec mépris.

Cependant ces coups partant du plafond m'avaient intrigué et excitaient ma curiosité. Aussi, lorsque les assistants furent partis, je restai pour découvrir, si possible, le *modus operandi*. Je m'invitai avec toute l'assurance proverbiale des sceptiques, à prendre le thé avec M[me] Marshall et son hôtesse. Après quoi je sollicitai une séance particulière. « Maintenant, pensais-je, je vais pouvoir vous prendre ! » Les coups ne manquèrent pas de se reproduire, aussi forts et aussi distincts qu'au début. « Qui êtes-vous ? » — « Marietta. » — « Encore ? Pourquoi ne vient-il pas une sœur dont je puisse me souvenir ? » — « Je vais vous en envoyer une. » Et l'on entendit les coups s'éloigner, devenant de plus en plus faibles, jusqu'à s'éteindre tout à fait, comme par l'effet de la distance. Au bout de quelques secondes, des coups redoublés rappelant le trot d'un cheval se firent entendre, se rapprochant, frappant le plafond, le parquet et finalement la table : « Qui est-là ? » — « Votre sœur Antonietta. » Voilà, pensai-je, qui est bien deviné. — « Où êtes vous morte ? » — « A Chieti. » — « Quand ? » Trente-quatre grands coups bien distincts répondirent. Chose étrange, ma sœur Antonietta était effectivement morte à Chieti, trente-quatre ans auparavant. « Combien de frères et de sœurs aviez-vous alors ? Pouvez-vous me donner leurs noms ? » Cinq noms, tous exacts, furent donnés et tous correctement en Italien. De nombreuses autres preuves se produisirent encore et je restai bien convaincu que je m'étais trouvé en présence de ma sœur. « Si ce n'est pas réellement ma sœur, pensai-je, il faut qu'il existe dans la nature quelque chose de plus étonnant encore et de plus mystérieux que l'existence et l'immortalité de l'âme. » . . . . . .

Ce qui s'était produit à cette première séance laissa une telle impression sur mon esprit, que je résolus de continuer les recherches jusqu'à ce que je fusse arrivé une conclusion acceptable sur ce sujet. Pendant la quinzaine que Mme Marshall passa à Clifton, je fréquentai chaque jour ses séances, y consacrant en moyenne quatre heures par jour. J'évoquai les esprits les uns après les autres et tous établissaient leur identité sur les preuves les plus nettes. Ayant ainsi constamment réussi, je n'en fus que plus intrigué au sujet de Marietta.

Aurais-je été trompé dans ce cas et dans celui-là seulement ? Enfin, j'écrivis à ma mère, alors en Sicile, et lui demandai si parmi les neuf enfants qu'elle avait eus et perdus, il y en avait un du nom de Marietta. Par retour du courrier, mon frère, Joseph Damiani, habitant Palerme, me répondit ce qui suit : « En réponse à votre question, ma mère me charge de vous dire que le 2 octobre 1821, elle donna le jour, dans la ville de Messine, à un enfant du sexe féminin, qui vint au monde dans un tel état de faiblesse, que la sage-femme, usant du droit qui lui est reconnu en pareil cas, se hâta de la baptiser. L'enfant expira six heures après sa naissance et la sage-femme nous déclara qu'elle l'avait baptisée sous le nom de Maria, dont le diminutif est Marietta. J'ai vérifié sur le registre de famille la naissance et la mort de cette sœur. »

Vous admettrez bien, Messieurs, que dans ce cas la *Cérébration inconsciente* ne trouve pas un terrain où poser le pied. »

Que l'on permette au traducteur d'ouvrir ici une parenthèse et de faire remarquer que M. Damiani s'est fait illusion en pensant que la *cérébration inconsciente,* aujourd'hui *conscience subliminale,* ne trouvera pas à réclamer ici ses droits. Ses partisans ne manqueront pas, en effet, de faire observer que M. Damiani avait pu autrefois lire le nom de cette sœur sur le registre de famille et l'oublier tout à fait, jusqu'au jour où la conscience subliminale, l'extrayant de ses profondeurs, est venu le présenter à la conscience supraliminale. Il est vrai qu'il faudra aussi expliquer toutes les circonstances qui accompagnèrent ces communications et nous dire pourquoi la conscience subliminale a imaginé cette mise en scène pour faire illusion à la conscience supraliminale, mais nous savons que ceux qui n'acceptent pas que la vérité puisse se trouver dans une explication claire et simple et n'admettent celle-ci que si elle se présente sous une forme compliquée et difficile à saisir, ne s'arrêteront pas devant un pareil obstacle.

Nous nous demandons, toutefois, comment ils pourront interpréter les faits suivants, autrement que par l'intervention des désincarnés, ou par les acquisitions faites dans des existences antérieures.

Voici en effet ce que rapporte M. Damiani, en poursuivant sa déposition.

« Pour continuer ma déclaration, je dirai que j'assistai à des séances dans lesquelles une feuille de papier blanc et un crayon furent placés sous la table ; après quelques secondes ces objets furent relevés et on trouva plusieurs phrases écrites sur le papier. « Comment êtes-vous certain que ce ne sont pas les orteils du médium qui ont fait cela ? » me demanderez-vous sans doute. Pour moi, je vous répondrai seulement que dans un cas pareil il faudrait que le médium possédât les orteils les plus extraordinaires.

« Pendant mon dernier voyage en Sicile, un poème très bien composé, de plus de 200 vers dans le dialecte sicilien, ainsi que de nombreuses communications en Allemand, Français, Latin et Anglais, furent transmis en ma présence par un médium tout à fait illettré, appartenant à la classe ouvrière.

« Je me suis trouvé, à Clifton, avec un jeune médium de dix à onze ans, qui écrivait de longues dissertations sur des sujets de philosophie spiritualiste. Les sujets et la façon dont ils étaient traités, étaient tels qu'ils eussent pu être signés par un écrivain expérimenté et d'âge mûr, bien au courant de toutes ces questions. Pendant une séance, je mis le célèbre Gavazzi en présence de ce jeune médium. Le subtil polémiste posa au médium, ou a l'esprit qui se manifestait par lui, diverses questions sur des sujets abstraits de métaphysique et de théologie et il en reçut des réponses si profondes et si savantes, qu'il resta convaincu qu'il ne se trouvait nullement devant un cas *d'enfant prodige*. Ce jeune médium dont les écrits rempliraient bien douze volumes, traçait des caractères d'écriture différents, selon l'esprit qui s'emparait de lui, le dirigeait et écrivait parfois en diverses langues mortes. Je connais un autre médium, âgé de 15 ans, habitant aussi Clifton, qui, sous l'influence des esprits, donne des réponses écrites en vers si distinguées pour la forme autant que pour le fond, qu'il n'est pas possible à ceux qui le connaissent de conserver dans l'esprit le plus petit soupçon qu'il ait pu les faire de lui-même et sans être assisté.

« En assistant à certaines séances, j'ai entendu des instruments rendre des sons et jouer parfaitement en mesure, avec des accords tout à fait harmoniques, tandis que personne dans la pièce à ma connaissance, excepté moi, ne connaissait quoi que ce fût de la musique, et ce n'était certes pas moi qui jouais en cette circonstance.

« J'ai encore assisté à des séances où, les portes et les fenêtres étant closes, des fleurs fraîches furent répandues sur l'assistance, au moment de

la séparation. C'était à Londres, en 1867, chez le baron Guldenstubbé, que se produisit le premier fait dont je me rappelle. Les fleurs auraient rempli une grande malle. Elles étaient parfaitement fraîches et parfumées, ce qui, en dehors de la parfaite honorabilité du médium, exclut de manière absolue tout soupçon *d'intervention de crinoline* ou de tour de main.

« Ce médium était Mme Guppy, née Nichol, qui ne nous avait pas quittés pendant les deux heures qui précédèrent la séance. Je ne dois pas oublier de mentionner qu'en examinant les fleurs, dont quelques-unes sont restées en ma possession, nous remarquâmes que les extrémités des tiges étaient noircies et comme brûlées. A notre question, les intelligences invisibles répondirent que la raison de cet état était qu'ils avaient eu recours à l'électricité comme sécateur.

« J'eus l'occasion d'observer personnellement une autre série de phénomènes intéressants. Je veux parler des séances de *Voix* pendant lesquelles j'entendais les voix des esprits ; je causais avec eux. Ayant assisté à bon nombre de ces séances tenues avec *des médiums différents* et en présence de nombreux témoins, j'ai pu causer pendant des heures avec des voix qui ne pouvaient, dans aucune de ces occasions, provenir de personnes vivantes et se trouvant en ces moments dans la pièce où nous étions assemblés. Ces voix variaient de ton, de caractère, de force, allant du ton le plus hautement déclamatoire à la parole à peine soupirée. On me demandera sans doute comment je puis être certain qu'il n'y eut pas là un simple fait de *Ventriloquie*. Voici une série de raisons que je crois suffisantes pour justifier ma conviction :

« 1° Trois de ces voix étaient personnellement connues de mes amis ; elles se produisaient dans un milieu honorable ; si elles avaient été reconnues frauduleuses, l'auteur de la stupide mystification aurait eu tout à perdre et rien à gagner.

« 2° Les voix qui se sont adressées à moi, chez des médiums non payés, m'ont suivi également dans des séances partieulières, tenues chez Mme Marshall, en montrant les mêmes caractères de ton, d'expression, de volume et de prononciation que dans les premiers cas.

« 3° Ces voix se sont entretenues avec moi de choses connues de moi seul, et d'une nature tellement personnelle et privée, que je suis parfaitement certain qu'aucun assistant à ces diverses séances, en dehors de moi, n'en pouvait avoir connaissance.

« 4° Les voix m'ont souvent annoncé quelque temps à l'avance des événements qui se sont invariablement produits.

« Ces séances se terminaient généralement par la production de lueurs bleues ou rouges au-dessus des têtes des assistants et par une large dis-

tribution de parfums ; sur moi, qui vous parle, se répandit souvent une odeur de violette.

« Quelques faits encore, et j'aurai fini. Le Mercredi 20 Juin 1869, m'étant rencontré par hasard avec M. Gardner, spirite, collaborateur au magazine *Human Nature*, celui-ci me proposa de me présenter à M. Herne, médium à trance de Great Coram strett, Russell square. J'acceptai ; nous nous y rendîmes ensemble et il me laissa seul avec M. Herne, avec lequel je tins une séance en tête à tête. M. Herne tomba en trance et tandis qu'il était dans cet état, cinq voix me parlèrent par sa bouche. Trois m'étaient inconnues, mais je reconnus aussitôt les deux autres, que j'avais entendues avant la mort de leurs auteurs. L'une d'elles *était la voix de l'ami et parent le plus intime que j'aie jamais eu*. Il me parla d'affaires de famille si intimes et je puis dire d'un caractère si sacré, que ce serait faire insulte à mon sens commun d'admettre un seul instant qu'elles aient jamais pu parvenir, par un moyen quelconque, à la connaissance de M. Herne que je n'avais jamais vu auparavant, ou de toute autre personne que ce soit.

« En sortant de sa trance, M. Herne se plaignit d'une grande douleur dans le dos et fit cette réflexion que l'esprit qui venait de le quitter devait avoir souffert en ce point pendant sa vie. C'était parfaitement exact. L'excellent ami auquel je suis absolument certain d'avoir parlé dans ce cas avait, depuis le berceau jusqu'à la tombe, toujours souffert de douleurs aiguës au niveau des trois premières vertèbres dorsales.

« Ces faits ne sont qu'une bien faible partie de ceux que j'ai observés pendant les quatre ans que j'ai poursuivi mes études. Après de telles preuves qui m'ont été fournies dans des conditions si extraordinaires, je mériterais de déchoir de l'état d'homme et de tomber dans celui du *simia gigantis formosa* et même du *Gorille lilliputiana stupidissima*, si je permettais au moindre doute d'entrer dans mon âme au sujet de la cause qui produit de tels effets.

« Quant à ces hommes si étonnants par leurs lumières qui, abordant un sujet avec une magnifique désinvolture, déclarent après une demi-heure d'examen qu'il ne s'y trouve que des impostures et traitent de naïfs ceux qui y croient, qu'il me soit permis de leur rappeler qu'il n'y a pas de pire forme d'incrédulité, que celle qui consiste à soutenir obstinément la non-existence de choses que tout le monde a pu constater.

Professeur G. Damiani.

Traduit par le Docteur O. DUSART.



Les Faits

SÉANCES DE MONTFORT L'AMAURY AVEC EUSAPIA PALADINO

Nous devons à l'obligeance de M. Guillaume de Fontenay, la permission de citer quelques passages de son livre : *A propos d'Eusapia Paladino* (1), dont nos lecteurs ont lu le compte-rendu dans le précédent numéro de la *Revue*.

Nous reproduisons en même temps les clichés faits par l'auteur, qui, en s'ajoutant à ceux obtenus par d'autres investigateurs, tels que MM. Aksakof et de Rochas, mettent complètement hors de doute le phénomène de la lévitation.

*
* *

SÉANCE DU 20 JUIN 1897.

Après avoir décrit les précautions prises pour placer convenablement l'appareil photographique et indiqué l'ordre dans lequel les expérimentateurs ont pris place autour de la table, l'auteur dit :

« Nous sommes à peine installés de la sorte que la table se met à osciller, et de bonnes lévitations commencent.

« Est-il besoin de faire observer que nous sommes en pleine lumière ?

Figure I. — Cliché n° 13.



Mlle A. Blech. Eusapia. M. Blech.
Mme Blech. Mme Z. Blech.

Une forte lampe à pétrole, modèle colonne, est allumée sur la table : Abat-jour de salon, jaune, très fanfreluché, n'abattant rien du tout par conséquent, plus une bougie qui attend dans le coin de la pièce, près de la chambre noire. On voit clair comme à midi, ou peu s'en faut. Les mou-

(1) GUILLAUME DE FONTENAY. — *A propos d'Eusapia Paladino. Les séances de Montfort l'Amaury*. Société d'édition scientifique, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

vements de la table s'accentuent ; je me hâte de quitter la place avec ma chaise, je découvre la plaque, et ma longue mèche allumée, la main sur l'oburateur, j'attends qu'un bon phénomène se produise. Ces dames aussi se reculent, ramènent leurs jupes en arrière, s'efforçant de ne rien cacher des pieds de la table. Celle-ci s'agite, toutes les mains s'élèvent ; Mme Z. Blech retire même complètement les siennes en se jetant vivement en arrière.

Figure II. — Cliché n° 14.



Mlle A. Blech. Eusapia. M. Blech.
Mme Blech. Mme Z. Blech.

« La main gauche d'Eusapia tenue par la main droite de M. Blech, reste appliquée sur la face supérieure de la table qui s'élève et quitte le sol des quatre pieds. C'est le moment. Désobturation rapide. Eclair lumineux. Réobturation. Tout est fini depuis longtemps, quand le fracas de la table qui retombe sur ses pieds se fait entendre.

« Eusapia, sous l'éblouissante clarté (elle s'y attendait), n'a pas un spasme, pas un semblant de crise. Au contraire, elle est enchantée. Elle demande que l'on recommence. Telle est bien notre intention.

« En photographie, il ne faut jamais se fier à un cliché unique, de quelques précautions que l'on se soit entouré ; et puis une maladresse, un accident sont bientôt arrivés.

« Le châssis double est retourné sur son autre face, une nouvelle charge d'explosif est disposée sur le flambeau ; une seconde fois la table s'agite, les mains s'éloignent ; une seconde lévitation se produit, supérieure à la première, et un second cliché (figure 1, cliché n° 13), est obtenu dans des

conditions toutes semblables. Tout le monde est enchanté, car autant que l'on peut en juger, les éclairs ont jailli en plein phénomène, et les clichés devaient être intéressants.

« Eusapia semble radieuse. On lui demande si c'est assez. John répond : *non*, par deux coups énergiques des pieds 1 et 2.

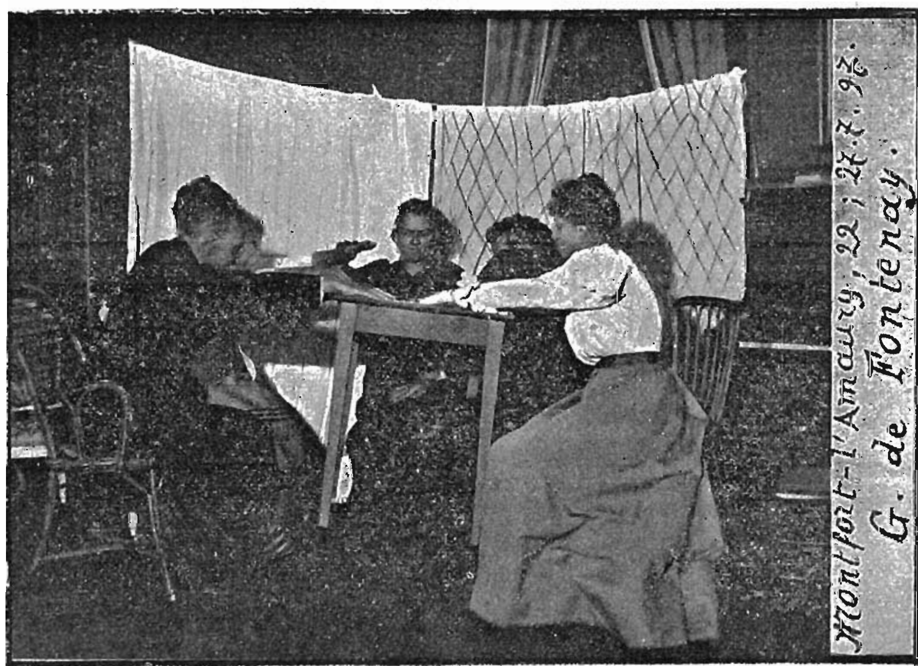
« Je change le châssis ; une nouvelle plaque est découverte et, contrôle supplémentaire, Mlle A. Blech pose sa main gauche, les doigts écartés, sur les genoux du médium, (figure 2, cliché n° 14). Dans ces nouvelles, conditions, une troisième lévitation, plus belle encore que les deux autres (plus horizontale surtout), est obtenue et photographiquement enregistrée ».

*
* *

Comme on peut le voir, le phénomène ne laisse aucun doute, les pieds d'Eusapia ne pouvant soulever la table.

Voici maintenant un extrait du compte-rendu de la séance du 27 juillet, à laquelle assistait M. Flammarion, qui a pu constater *de visu* le phénomène de la lévitation, dans d'excellentes conditions de contrôle.

Figuro III. —Cliché n° 22.



Mme Z. Blech. Eusapia M. Flammarion
M. Blech. Mlle A. Blech.

*
* *

« Le cabinet, la table, étant installés comme la veille, la mise au point de 5 millimètres fut conservée, et la distance mesurée au ruban (comme vérification) fut bien trouvée de 5 mètres. Seulement, pour obtenir les ombres portées latérales, le flambeau fut placé sur l'échelon supérieur d'une échelle double, que nous installâmes à 0,50 centimètres environ, à

gauche de la chambre noire et un peu en arrière. M. Flammarion prit le contrôle de gauche, sa main gauche tenant la main gauche d'Eusapia, et sa main droite s'assurant des genoux du médium. Il avait un pied sur ceux d'Eusapia. Mme Z. Blech contrôlait à droite, M. Blech était assis près d'elle, et Mlle A. Blech faisait face à son père auprès de M. Flammarion.

« Dans ces conditions-là, plusieurs bonnes lévitations se produisirent. Une seule fut enregistrée, (figure 3, cliché n° 22 »).

GUILLAUME DE FONTENAY.

Propositions Stradiennes (1)



III

Deux lois président à l'oscillation des siècles :

1° Les Fois s'émiettent par une loi fatale dans les rationalismes.

2° Par une loi fatale, les rationalismes se contractent dans les fidéismes quand ils ont épuisé leurs fatals excès d'individualisme.

*
* *

Pensées de l'idée motrice mise en groupe, qui se réalisent en mouvements déterminant les spécialités des atomes, des choses, des cellules, des espèces, telle est l'œuvre divine de la création, et la pensée étant incessante, la création est incessante.

*
* *

C'est l'homme qui se fait son âme, loin que l'âme lui vienne de Dieu ; il la fait au moyen des affinités qu'il a pour tels ou tels faits.

L'homme est chargé de faire son esprit, son âme, loin qu'il les trouve tout faits. C'est la grande, la sublime tâche de la vie humaine.

*
* *

Les lois de la science sont d'accord avec les lois de l'essence divine elle-même, donc conduisent à Dieu ; matérialistes, il ne me faut que vos creusets et que vos machines pour trouver l'âme et pour trouver Dieu.

*
* *

Ce qui constitue l'âme, ce n'est qu'un simple mécanisme de pensée qui est le raisonnement ; ce n'est pas la passion, la volonté ; l'animal a tout cela.

(1) Ces propositions sont extraites de l'ouvrage de Strada *La religion de la science et de l'esprit pur*.

Mais la pensée devient l'âme quand elle devient la puissance de se lier à l'absolu par le sentiment instinctif de la Force inconnue et inéluctable d'abord, puis par la science et par ses lois divines.

L'âme est un degré supérieur de la pensée.

*
* *

L'animal pense, raisonne, veut, aime.

*
* *

La Pensée est la résultante de tous les progrès et de tous les travaux de la matière.

*
* *

La Nature est une coexistence de forces en transformations incessantes.

*
* *

La pensée est une force à ajouter aux forces constatées dans la nature. Elle a la durée des conditions de transformation qui la déterminent.

*
* *

Pour qu'il y ait continuation d'une même pensée, il suffit que les conditions nécessaires à la transformation évolutive de la force en force de penser, soient continuées par tous les corps qui se succèdent durant notre vie.

*
* *

Le visible est fait de l'invisible. La physique l'affirme, elle a raison, le visible est fait par l'idée et la force.

*
* *

De ce grand fait qu'on appelle la loi des équations, on peut affirmer l'existence d'un être qu'on ne peut voir.

*
* *

Le monde, l'univers entier n'est pas son but à lui-même ; son but est au-delà.

*
* *

Avoir plus de science, avoir plus de vertu, a toujours été, malgré toutes les fausses doctrines et les décadences, le secret but de la nature humaine.

*
* *

Le prêtre est l'homme qui ose dire aux autres : C'est moi qui vous ouvre le ciel !

*
* *

L'ignorant dit : « Le Fait, qu'est cela ? où le trouver ? » Pauvre esprit, dis donc : où ne pas le trouver ? Tout ce qui est, est rapport, donc est fait. Le Fait, c'est tout. Le Fait c'est tous les rapports matériels, numériques, antinomiques de l'immanence universelle.

***

Borner l'univers à l'univers présent, c'est croire que l'humanité ne se compose que d'une génération d'hommes.

***

Le christianisme ne peut résister aux certitudes acquises par la science. Sa notion de Dieu est fausse, ses notions de la justice et de la bonté sont fausses, sa notion de l'âme est fausse, sa notion de la vie est fausse, sa notion de la genèse est fausse, sa notion de l'univers est fausse, ses notions de l'éternité et de l'immortalité sont fausses.

Son Dieu est le pétrisseur de la Bible, c'est-à-dire un Dieu qui prend le rôle de médiateur et d'agent matériel, facteur du bien, facteur du mal, ici-bas et dans l'éternité.

Son médiateur est un homme en qui Dieu s'incarne, ce qui est contraire à l'essence de Dieu comme à celle de l'homme.

***

Le christianisme ne fut pas un progrès sur les religions antérieures. Il fut au contraire une décadence métaphysique et vitale. Aussi le voyons-nous à son épogée, l'âge noir, aboutir à un état de violence étroite qui a dépassé les religions antiques à beaucoup d'égards. L'inquisition est le sceau de cet excès et sa logique.

***

On ne crée des hommes qu'en créant des consciences. On ne crée des consciences que par les sciences faites.

***

L'homme est intelligence, donc il doit être libre *dans et par les Lois*. L'homme est d'autant plus libre qu'il est plus savant. Supposez l'équilibre total des sciences établi par la Méthode science faite. La liberté humaine arrive à son comble. L'homme atteint ce degré, but suprême des sociétés : l'ORDRE LIBRE, que seule pourra donner la méthode impersonnelle.

***

L'homme est d'autant plus savant qu'il est plus entré dans l'impersonnalité scientifique.

Par là il s'affranchit de tout subjectivisme et ne croyant qu'à l'impersonnalisme des faits, des lois absolues, il augmente sa liberté, c'est ce que nous constatons à chaque découverte scientifique où l'homme devient le maître de l'ordre fatal des choses. Prenant en main la loi de la nature, il surgit libre de la nature. Il lui commande ; elle obéit.

***

Ce n'est pas le savant qui fait les lois de la science. Ce sont les lois qui s'imposent. Les lois sont objectives, non subjectives.

*
* *

Le prêtre, toujours et partout, voudra faire prédominer son critérium qui est le père de son dogme, lequel est une hypothèse. Il vit pour cela.

Le savant voudra faire triompher son critérium qui est le père au moins d'une partie de la certitude.

Le jour où le criterium Raison affirmant la liberté de l'investigation a été posé, les sacerdoces ont été ébranlés pour jamais.

Le jour où le critérium absolu et impersonnel de la science a été découvert, les sacerdoces des Fois sont morts. La science de la méthode a rendu tous les révélateurs inutiles, impossibles, nuisibles ! Il ne reste plus de fécond pour l'avenir que le critérium révélateur, impersonnel, objectif et scientifique. Le savant qui applique le critérium, voilà le seul prêtre de ce révélateur, non de foi, mais de certitude.

*
* *

Les chercheurs et les inventeurs sont les êtres vraiment sacrés, les révélateurs fils du *Fait*, les vrais producteurs, les vrais nobles des sociétés du travail, du progrès et de la religion de la science.

STRADA.

CROIRE ÊTRE CE QU'ON N'EST PAS

OU LES GRIEFS IMAGINAIRES



CHER MONSIEUR G. DELANNE,

Quand nous voyons souffrir nos semblables, nous sommes naturellement enclins à vouloir apporter un remède à leurs souffrances ; mais retenus par le doute et par notre ignorance sur les moyens à employer, nous nous abstenons ou nous agissons imparfaitement.

La question que je viens vous soumettre peut bien être au-dessus de la portée d'un homme comme moi, qui n'est pas autrement versé dans les sciences, surtout dans la médecine mentale ou psychiatrie, dans la métaphysique et enfin dans le spiritisme.

Puisqu'on doit s'aider les uns les autres, surtout pour faire le bien, je me permets, cher Monsieur, d'avoir recours à vos lumières et à celles de nos frères en croyance, incarnés ou désincarnés, pour m'aider à résoudre le problème que je vais vous exposer.

Il est ici question des Etres souffrants dont la douleur repose sur des

griefs imaginaires. L'un, se croyant volé, met en suspicion la probité de ses fournisseurs, de tous ceux avec qui il est en relation d'affaires. Un autre, se croyant... outragé, met en doute la vertu de sa femme — alors même qu'elle serait un modèle de chasteté — et soupçonne tous les hommes de son entourage. C'est surtout ce dernier cas qui est l'objet de mon étude.

II

D'après les communications spirites, il y aurait dans le monde de l'erraticité des Esprits souffrants qui subiraient des épreuves analogues à celles-ci ; et, en raison de la solidarité qui doit exister entre les incarnés et les désincarnés, nos maîtres de l'espace nous enseignent les moyens à employer pour soulager ces Esprits souffrants. Leurs conseils s'appliquent sans doute aussi au soulagement et à l'amélioration des Esprits incarnés, car nous nous devons d'abord à nos frères d'ici-bas que nous voyons souffrir, eux et leurs victimes.

Il faut donc arriver à la question : qu'y a-t-il à faire pour guérir ceux qui souffrent de la jalousie imaginaire ? Cette maladie, que les spécialistes désignent sous le nom de *zélotypie*, est, paraît-il, souvent accompagnée de Lypémanie plus ou moins anxieuse. Doit-on, en pareil cas, avoir recours aux conseils de la psychiatrie ? ou bien s'en tenir aux traitements moraux, à la médecine de l'âme ?

III

Si la jalousie imaginaire est une maladie, ceux qui en souffrent sont des malades bien dignes de notre compassion, il faut les plaindre, mais non les mépriser et les maudire comme on est trop souvent porté à le faire. Quand on parle de quelque victime d'une maladie mentale, pourquoi dit-on avec tant de mépris « Il est fou... » ? Si l'on ajoute « fou à lier... », c'est qu'il est question d'un être dangereux, digne de notre mépris et de notre malédiction.

Il faut convenir que ce qualificatif de « fou » ne se prend généralement qu'en mauvaise part ; ceux qui l'emploient devraient y réfléchir. Quant à ceux qui souffrent d'une maladie mentale ou autre, nous devons les plaindre et compatir à leurs souffrances.

Mais si dans leur démence ils nous injurient et nous accusent de torts imaginaires, s'ils provoquent des scènes outrageantes ou scandaleuses, est-ce que nous pouvons ne pas les maudire ? Ah ! de grâce, rendons-nous compte, et nous verrons que leur exaltation est naturellement le fait de la maladie et de l'indisposition morale, c'est-à-dire de leur état d'âme, Aussi, loin de les maudire, il faut plutôt — puisqu'ils souffrent — s'appliquer à les soulager ; en un mot, il faut être comme le docteur à l'égard de ses malades.

IV

Nous appuyant sur les communications spirites, il y a lieu de comparer les Esprits souffrants de l'espace aux Esprits souffrants d'ici-bas. Est-ce que les uns comme les autres seraient condamnés à des souffrances analogues ?

Certainement que l'on souffre ici-bas comme dans le monde de l'espace et même plus encore. Presque tous nous avons en ce monde bien des épreuves à subir, soit en expiations ou réparations, soit en vue de notre avancement moral.

Mais si nous ne connaissons pas les fautes que nous avons à expier ou à réparer, c'est que probablement elles ont été commises dans une existence antérieure. Ces déductions nous conduisent naturellement à admettre la pluralité des existences ainsi que l'enseigne le spiritisme.

Or pour ceux qui sont volés, exploités ou qui croient l'être, on peut supposer qu'ils ont été voleurs ou exploiteurs dans une existence précédente ; pour ceux qui sont maltraités ou qui croient l'être, n'est-ce pas une punition des mauvais traitements qu'ils ont fait subir à d'autres ? Ceux qui sont outragés, déshonorés, ou plutôt qui croient l'être, ceux enfin qui souffrent de jalousie imaginaire, qui sont rongés par cette maladie mentale appelée *zélotypie,* ne peut-on pas les croire coupables, dans le passé, des fautes qu'ils reprochent bien à tort à leurs victimes présentes ?

V

Faut-il en conclure que certains accusateurs peuvent être plus coupables que leurs accusés ? Sans remonter à une existence passée, on sait bien qu'à force d'accuser un innocent on pourrait le disposer à devenir coupable.

Le *Progrès spirite,* en date du 5 septembre 1897, a traité cette question magistralement sous le titre « Prévision et choix de nos épreuves futures. »

Le présent article précise davantage le cas de la jalousie imaginaire comme de toutes les affections résumées en ces mots « Croire être ce que l'on n'est pas et s'en prendre à une autre personne que l'on accuse injustement ». Les renseignements demandés ici sont pour une famille dont les membres n'ont pas tous une entière confiance au spiritisme. C'est pourquoi la consultation s'adresse à la fois à la médecine mentale ou psychiatrie, à la psychologie, à la métaphysique et enfin au spiritisme.

Bien que tous les savants n'en tiennent pas pour ce dernier, on est heureux d'entendre dire que bon nombre de docteurs sont des spirites convaincus et dévoués à la bonne cause.

VI

Il serait à souhaiter, dit M. Gabriel Delanne, dans l'*Evolution animique,* que les médecins connussent le spiritisme, car ils pourraient guérir bien

des malades qu'ils croient incurables. Dans ce cas, ce n'est pas le corps qu'il faut soigner, c'est l'âme. » Puis M. Delanne ajoute « En s'en prenant à l'Esprit obsesseur, on parvient parfois à lui faire lâcher prise et abandonner sa victime ».

Mais peut-on indiquer ce moyen à ceux qui ne croient pas à l'obsession ? Ne vaut-il pas mieux rechercher un remède dans le somnambulisme associé à la médiumnité, ainsi que le recommande M. Trufy dans ses *Causeries spirites* (page 208) ?

M. L. de Faget semble nous mettre sur la voie, dans le *Progrès spirite* du 5 septembre, à propos des « personnes qui se réincarnent sous l'influence d'idée préconçues ou plutôt qu'ayant subi, en de précédentes existences, des épreuves bien réelles, elles croient encore les rencontrer dans l'existence nouvelle qu'elles sont appelées à parcourir. »

VII

A propos des personnes qui souffrent en croyant être ce qu'elles ne sont pas, d'après ce qui précède, la cause peut provenir des épreuves d'une existence, antérieure que l'on croit avoir à subir encore. Mais si ces épreuves sont imaginaires et surtout imméritées, elles peuvent être de courte durée.

Enfin, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, si une personne continue de souffrir croyant être ce qu'elle n'est pas, surtout sans cause réelle, c'est que probablement elle est condamnée à une vie d'épreuves jusqu'à ce que la réparation ou l'amélioration soit accomplie ; elle est dans un état analogue à celui des Esprits souffrants dans le monde de l'erraticité. Nous avons l'idée de l'état de souffrance de ces derniers par leurs communications. Peut-être sont-ils à même de se rendre mieux compte de leur situation que les Esprits souffrants d'ici-bas. En tous cas, leurs renseignements nous sont précieux pour le traitement des uns et des autres.

On sait que les Esprits souffrants d'outre-tombe, sensibles à l'intérêt qu'on leur porte en les évoquant, se recommandent à nos prières. Les profanes pourraient croire qu'il est ici question de revenants demandant des messes. Mais on sait bien que par le recueillement et la prière, en s'élevant mentalement, on se met en communication fluidique avec les habitants de l'espace. Il est admissible aussi que nos effluves sympathiques leur sont salutaires comme ils l'affirment.

N'y a-t-il pas là un enseignement et un exemple à suivre pour le traitement des Esprits souffrants d'ici-bas ? Ayons pour eux les mêmes dispositions que pour les autres ; adressons-leur, à cœur ouvert, nos élans de bienveillante sympathie en vue de leur amélioration ; cela leur fera cer-

tainement plus de bien que les moyens ordinaires, c'est-à-dire les récriminations engendrées par l'antipathie et par l'esprit de lutte.

L'état d'un Esprit souffrant ici-bas peut donc s'expliquer par la croyance à l'âme immortelle, à la pluralité des existences et aux épreuves subies en vue de l'amélioration morale.

VIII

A cette croyance vient s'en ajouter une autre qui abonde dans le même sens : c'est l'obsession, c'est-à-dire l'influence des mauvais Esprits ainsi qu'il est dit plus haut.

N'en parlons pas devant les sceptiques ; cela pourrait les faire sourire et les porter à croire que le remède est plus dangereux que le mal. C'est alors qu'on trouverait un nouveau cas de folie appelé, je crois, « la démonomanie ». N'y a-t-il pas aussi « la lypémanie religieuse » et, par contre, le manque de croyance, etc. ?

S'il est vrai que les remèdes reposant sur les croyances au spiritualisme sont dangereux ou même douteux, les savants qui les condamnent peuvent-ils en indiquer de meilleurs... ?

IX

Au lieu de voir les hommes de science, les docteurs en psychiatrie, en opposition avec les spiritualistes, ne vaut-il pas mieux faire appel aux hommes doublement doués, qui savent tirer parti de ces deux sortes d'enseignements au profit de l'humanité ?

On a besoin de connaître ces hommes, eux et leurs ouvrages. C'est donc à eux que s'adresse la demande de consultation faisant l'objet de cette étude. Que ces messieurs veuillent bien permettre à l'auteur de ces lignes de soumettre à leur examen les moyens exposés ci-dessous avec prière de les compléter. Qu'ils daignent enfin considérer cette humble étude comme la leçon que balbutie à ses maîtres un écolier craintif et hésitant ; mais désireux de mieux savoir, comme beaucoup de ses coreligionnaires, il serait heureux d'être mieux à même de pouvoir soulager et renseigner bien fraternellement les déshérités qui en ont tant besoin.

LUCIEN.



A une voisine

Alpha de la Constellation du Centaure
est l'étoile la plus voisine de la terre.
Elle est située à 8 trillions 603.200.000.000
de lieues.
Sa lumière arrive à la Terre en 3 ans et
8 mois.

I

Voisine, l'on vous trouve « aussi belle qu'un astre » !
Ne pas vous rencontrer, le soir, est un désastre
Pour ceux que vous savez charmer ;
Le cœur, si doucement, prend la chère habitude
D'égayer d'un regard ami sa solitude ;
Sympathiser, c'est presque aimer.

En robe bleu de ciel vous êtes si jolie !
Votre carnation est limpide et polie
Plus que le lumineux Paros ;
Comme toutes vos sœurs, vous êtes blanche et blonde,
Votre nom vous permet de planer dans un monde
De demi-dieux et de héros !

Malgré ce noble rang, cette altière gésine,
Vous êtes demeurée une bonne voisine,
Et, sachant briller sans orgueil,
L'été, lorsque l'on prend le frais, à sa fenêtre,
Vous saluez chacun en le voyant paraître
D'un amical clignement d'œil.

Mais, dans le voisinage, on vous juge imprudente ;
On dit que follement et la prunelle ardente
Vous veillez, presque chaque nuit,
Dans des jardins fleuris de saphir et d'opale
Et que vous vous couchez, le matin, toute pâle,
Seulement quand l'aurore luit.

Certains ont assuré qu'à ses ébats fantasques
Vous devez prendre part, et vous auriez des masques
Pour déguiser votre regard ;
Par des chemins sans lune on vous trouve voilée
Et quelque brune cape épaissit sa nuée
Sur votre front un peu hagard.

II

Ce sont propos méchants et votre bonté seule
Parfois guide en sa route, un vieillard, une aïeule,
Nos astres sont un peu cousins.....
Vos rayons, à travers les immensités bleues,
Franchissent, en trois ans, huit trillions de lieues
Pour venir jusqu'à vos voisins.

Et vos voisins, c'est nous ! Nous, la Terre des hommes,
Vibrions qui cherchons encore ce que nous sommes
Entre une double éternité
Et flottons, éperdus, entre force et matière,
Obscurément brûlés, dans notre humble carrière,
Par un feu d'immortalité.

Les austères savants, épris de votre charme,
Ont de la calomnie enfin émoussé l'arme
Et de vous détourné le fiel
En proclamant bien haut — la science est sorcière —
Que vous êtes un simple atome de poussière
Dans les chemins d'azur du ciel.

Vous êtes, comme nous, belle Alpha du Centaure,
Une étoile, un néant qu'un peu de clarté laure
Au fond des firmaments féconds :
Humanités que porte un chétif grain de poudre,
Dans l'espace et le temps qui nous verront dissoudre
Nous marchons vers le but abscons.

Nos deux astres, penchés au bord du même gouffre
Où tombe ce qui chante, où tombe ce qui souffre
Pour en ressortir rajeuni,
Sont tous deux frisonnants dans le vent du mystère ;
Ce rien qu'est un soleil, ce rien qu'est une terre,
L'atome a nommé l'Infini !

Alpha ! voilà pourquoi, chère étoile, ô parente,
Emus, nous regardons, dans la nuit transparente,
Voguer ton fraternel vaisseau,
Et pourquoi nous mêlons nos feux à ta lumière
Comme on mêle des ris la lueur coutumière
Entre fils d'un commun berceau !

J. GAILLARD.

Spiritisme Expérimental

TRAVAUX DU GROUPE AGENAIS D'ÉTUDES SPIRITES

AUX LECTEURS DE LA " REVUE "

Une impulsion nouvelle, dont nous nous faisons un plaisir de vous entretenir, vient d'être donnée à nos travaux. Nous allons en fixer le point de départ.

Les sociétés humaines, grandes ou petites, subissent comme les individus, des périodes d'agitation et de trouble ; notre groupe d'études spirites traversait depuis deux mois une crise de ce genre : un malaise l'étreignait au cœur. D'où cela provenait-il ? De ce que le doute avait, de son aile noire, effleuré les consciences.

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* a publié les comptes-rendus de nos séances. Vous avez pu remarquer que nos expérimentations — nous l'avons dit — offraient à nos yeux toutes les garanties morales de sincérité, mais n'étaient pas à l'abri de la critique par la mise en œuvre d'un contrôle rigoureux. Etait-ce simple négligence de notre part, bénévolence ou crainte de froisser des amours-propres trop susceptibles ? Toujours est-il que certains nous blâmèrent et doutèrent. On avança que, en dépit des apparences, nos deux jeunes filles n'étaient, sous leur ingénuité, que d'habiles comédiennes. On suspectait notamment les apports, les attouchements et quelques phénomènes de cet ordre. Certes, pour qui connaît la tendance invincible qu'ont les « sujets » en général à *forcer* leur aptitude, cette opinion — simple hypothèse — pouvait à la rigueur se soutenir. La question était de savoir si elle avait quelque fondement.

*
* *

En présence du scepticisme des uns, de la crédulité intempérée des autres, l'harmonie de nos travaux était rompue. C'est alors qu'un sociétaire, M. Tible, proposa de former, avec les quarante membres de notre Société, deux groupes de vingt membres et de délaisser les séances expérimentales comme n'offrant qu'un intérêt des plus médiocres aux vrais spirites. La proposition souleva des protestations et l'on décida d'en ajourner l'examen ; mais d'ores et déjà il était visible qu'elle allait à l'encontre du sentiment général. Je demandai la permission d'exposer, à la réunion suivante, mes vues personnelles sur la question. Voici l'adresse

dont je donnai lecture, et qui fut comme le prélude d'une orientation nouvelle de nos recherches. Je la livre à l'appréciation de nos frères qui pourraient se trouver en présence des mêmes difficultés, trop flatté s'ils y trouvaient quelque donnée utile. Ils en excuseront la longueur : je tiens, comme je l'ai dit plus haut, à marquer le point de départ de nos travaux actuels, à indiquer nettement les grandes lignes de notre programme.

*
* *

ADRESSE AU GROUPE AGENAIS D'ÉTUDES SPIRITES, LUE EN SÉANCE, LE 13 MARS 1898, PAR EUGÈNE FORTHAL

Mes chers amis, frères et sœurs en croyance,

« En toute chose il faut considérer la fin. » Cette maxime, pleine de sagesse, se dresse opiniâtrément devant moi, comme une sorte de poteau indicateur au croisement de deux routes, quand j'hésite dans le choix du parti à prendre. Ne pourrait-elle pas nous être de quelque secours pour résoudre la question qui nous a été posée, dans le sens le plus large et le plus satisfaisant ?

Dans quel but les personnes qui sont ici se sont-elles réunies, dans quel but ont-elles constitué un groupe spirite ? Je me garde de faire des distinctions ; je ne parle ni de croyants ni de non-croyants : ces mots-là sont impropres. Nous sommes tous des adeptes de la doctrine spirite : les uns, adeptes de sentiment, — ceux qui ont trouvé que cette doctrine répondait le mieux à leurs aspirations ; les autres, adeptes de raison, que le souffle positiviste du temps présent porte à baser leur foi sur la démonstration sensible. Ces deux catégories d'adeptes sont également respectables car, je puis le dire, nous avons tous apporté ici la sincérité et la bonne volonté. Notre but commun, en nous ralliant au Spiritisme, a été d'y chercher des consolations, des espérances et la foi ; et quand je dis la foi, je veux dire la lumière !

Ceux qui fréquentent les réunions spirites dans l'unique dessein de recevoir des leurs des communications, obéissent à un sentiment très naturel dont on ne saurait les blâmer ; mais est-ce à ce point de vue très exclusif qu'ils doivent se tenir ?

Ceux qui, d'autre part, viendraient simplement interroger les esprits sur des questions de philosophie, de morale ou de science, pour recevoir d'eux des instructions, des enseignements qu'il pourront mettre à profit, sont-ils moins exclusifs et personnels ? Je n'hésite pas à répondre : non.

Il semble que ce soient là les deux catégories de sociétaires qui composent notre groupe, à en juger par les deux courants qui se dessinent

dans nos rangs. Les uns courent aux expériences comme aux scènes de théâtre ; les autres se disent que des expériences, si elles sont abandonnées à elles-mêmes, ne signifient rien ; qu'elles sont même ridicules et grotesques, et qu'il vaut mieux les supprimer. Les premiers disent : « Les esprits ne sont pas sous notre dépendance, il faut les laisser faire » ; ce à quoi les seconds répondent : « Si nous devons rester dans le domaine du banal psychique, servir de bouffons aux esprits et ne point faire un pas en avant, il vaut autant nous abstenir. »

Mes chers amis, on a dit souvent que la vérité est à égale distance des extrêmes ; il me semble qu'il y a un tort à droite et un tort à gauche, et qu'il est possible de tout concilier. Permettez-moi de vous parler sans détour.

A ceux qui voient dans les manifestations bruyantes, le tam-tam et les mascarades, le dernier mot du Spiritisme, je dirai qu'ils se trompent ; que le caractère puéril de ces manifestations me fait craindre qu'elles ne soient dues à des esprits frivoles, tout autres que ceux qu'ils supposent. J'ai même quelque raison de penser, en tenant compte de certains détails, que ces manifestations ne sont pas toujours sans danger.

A ceux, maintenant, qui voudraient se cantonner dans la philosophie spirite, dans le côté doctrinal de la question, je dirai qu'ils sont presque des égoïstes, aussi peu raisonnables que leurs frères, et qu'il doit y avoir, dans des cœurs vraiment spirites, des visées plus hautes.

Frères et sœurs, rappelons-nous cette parole du maître : « Hors la charité, point de salut. » Ne pensons pas seulement à nous, pensons surtout aux autres, à ceux et à celles qui voudraient partager nos croyances, mais ne le peuvent faute de lumière, faute de guide et d'appui.

Vous me demanderez peut-être : « Est-ce que notre rôle va jusque-là ? » Oui, mes amis, et c'est surtout là qu'il doit aller. Lisez plutôt les instructions publiées en tête de la *Tribune psychique* :

« Tout adepte a pour devoir de chercher à propager la doctrine par tous les moyens dont il dispose... » et un peu plus bas : « Les groupes doivent organiser une propagande active... notamment par des conférences publiques, contradictoires et la distribution de brochures. »

Voici encore ce qu'écrit M. Delanne dans sa *Revue* (n° de février 1898) :

« Le monde marche et la terre s'élève lentement dans la hiérarchie éternelle. Activer ce progrès est le devoir de tout homme intelligent, car c'est préparer son bonheur futur... Si nous avons encore tant de changements à produire, tant de transformations à opérer, c'est qu'il nous reste le levain d'égoïsme qu'il faut absolument détruire pour hâter l'avènement

de l'ère future. La grande loi naturelle de progrès par la lutte et l'effort doit nous hausser à la sublime clarté de l'amour universel, c'est-à-dire à la paix suprême dans la lumière et la vérité.

Coalisons-nous donc contre la routine et le mensonge intéressés de tous ceux qui profitent des abus. Mettons-nous courageusement à l'œuvre pour démontrer l'existence de l'âme et son immortalité. Etablissons par les documents que le Spiritisme nous fournit que les vies successives sont non seulement des nécessités logiques, mais des faits tangibles, *expérimentaux*. Réunissons les preuves nombreuses que nous possédons, afin qu'elles frappent à coups redoublés sur l'indolence de nos contemporains et sur le scepticisme de nos savants. A l'œuvre, spirites, car votre mission est *d'ouvrir les yeux de ceux qui doutent*. En concentrant vos efforts, vous arriverez à faire brèche dans l'ignorance générale, c'est-à-dire que vous travaillerez pour l'avenir et le bonheur de l'humanité.

(G. Delanne. — *Revue*, février 1898).

Après cela, quelle sera ma conclusion ? Vous la pressentez : s'il faut étudier le spiritisme dans sa philosophie, il faut l'étudier aussi dans sa démonstration expérimentale. Je fais donc la part de tous. Je l'ai dit et je le répète : avec les éléments dont nous disposons à Agen, avec nos excellents médiums de toute catégorie, nous serions coupables si nous négligions le Spiritisme expérimental. Mais il importe que nos expérimentations soient méthodiquement conduites et rigoureusement contrôlées pour être significatives.

« Toute communication, toute manifestation, dit encore la *Tribune psychique*, doit être soumise à un contrôle sévère, et les médiums, loin de s'offusquer de cette mesure, doivent être les premiers à la solliciter. C'est à cette condition que l'on impose silence à la critique. »

Vous parlez d'éliminer les phénomènes physiques ! Mais tout l'avenir du spiritisme est là. Tenez, pour vous en convaincre, laissez-moi encore vous présenter deux citations touchant l'insuffisance de la philosophie pure en matière de foi, et la nécessité de la preuve non métaphysique, mais sensible.

« Une théorie philosophique, si consolante qu'elle soit, si logique qu'elle puisse paraître, a besoin d'avoir une base scientifique pour être complètement démontrée. Les spéculations de l'esprit ont certes une grande valeur quand elles satisfont la raison, mais elles n'acquièrent une indiscutable autorité que lorsqu'elles s'appuient sur l'expérience, c'est-à-dire sur l'observation de la nature. » [Circulaire du Comité de propagande institué par le Congrès de 1889].

« Ne cherchons pas à nous le dissimuler, le temps de la croyance aveu-

gle est passé ; il est nécessaire aujourd'hui, pour qu'une théorie philosophique, morale ou religieuse soit acceptée, qu'elle repose sur l'inébranlable fondement de la démonstration scientifique. Autre temps, autres mœurs : le monde antique s'est appuyé sur la révélation ; maintenant il faut la certitude lentement conquise, la foi ne suffit plus, il est indispensable que la raison sanctionne ce que l'on veut nous faire accepter comme des vérités. » [DELANNE. — Le Phénomène spirite, p. 267].

Oui, il faut des expériences. Le phénomène psychique est la pierre angulaire du spiritualisme moderne.

Ce que veut l'homme d'aujourd'hui, ce ne sont plus des paroles, mais des actes, ce ne sont plus des opinions, mais des faits.

« La parole, quelle que soit la forme qu'elle adopte et quels que soient les besoins des âmes, ne peut faire du bien qu'à la condition d'être une affirmation, un message, le témoignage d'une expérience faite. L'âme humaine ne vit pas d'opinions, elle n'a que faire de théories, mais elle est tout altérée de certitude. » [T. FALLOT. — Qu'est-ce qu'une Eglise ?].

La certitude ! Voilà la suprême aspiration, le dernier desideratum. Un apôtre, un messie même, si pathétique qu'il fût, ne pourrait implanter un dogme nouveau par le sentiment, voire par le martyre. — « Ta voix est sublime, lui répondrait l'irréductible rationaliste, mais, hélas ! elle m'émeut sans me convaincre. »

Ne nous faisons donc pas illusion, chers frères et amis ! N'oublions pas que le spiritisme n'est pas une religion, mais, comme le dit M. Delanne, une science d'expérimentation (Id. p. 253) et que la crédulité et l'ignorance de quelques spirites lui font plus de tort que tous les sarcasmes des matérialistes.

Nous ne voulons pas être les complices inconscients de l'erreur. Tous nous voulons nous élever et progresser dans la vérité, et nous n'y parviendrons qu'à la faveur de l'observation, de la recherche intelligente et raisonnée.

A ce sujet, écoutez ce que vous dit Léon Denis à la fin de sa petite brochure *Pourquoi la vie?*

« Soumettez au contrôle de la raison les résultats obtenus. Ne vous départez ni de votre sang-froid ni de votre bon sens. Ne croyez pas tout ce qui vous est dit ; car si le monde invisible, dans son immensité, contient beaucoup d'esprits sages et judicieux, il surabonde aussi en folie, en vanité et en erreurs humaines. Méfiez-vous de l'emploi usuel des grands noms ; faites constamment usage de votre raison. N'entreprenez pas une investigation aussi sérieuse dans un esprit de frivolité ou de curiosité vaine. Recherchez ce qui est pur, bon et vrai. »

Ainsi donc, ne soyez pas tentés d'appeler incrédules ceux qui veulent, de la foi, passer à la certitude. Ne les qualifiez pas de Saint Thomas dignes de pitié, car ce sont les vrais pionniers de la lumière.

Tous nous voulons faire pour le mieux ; si nous différons de vues sur certains points, ne nous jugeons pas mal pour cela ; considérons, derrière l'action, l'intention.

Mes chers amis, il vous a été proposé de vous scinder en deux sections, et cette proposition vous a causé comme un serrement de cœur. Un tel sentiment, si touchant en soi, à cause de la solidarité qu'il témoigne, me fait prévoir votre réponse. Non, vous ne voulez pas faire deux camps ! car il vous est doux de vous retrouver ensemble, réunis par vos communes croyances. Ce n'est pas moi qui vous blâmerai, au contraire ! Je souhaiterais même que cette salle fût trop étroite pour nous contenir tous. Cependant, il faut reconnaître que le projet de scission s'appuyait sur une raison sérieuse : il y a beaucoup plus de chances de travailler avec une harmonie et une unité de vues complètes quand on est douze ou quinze que lorsqu'on est quarante. Et l'unité de vues et de sentiments, ne l'oublions pas, est pour nous la condition essentielle du progrès.

Eh bien ! je crois qu'il y a moyen de donner satisfaction — au moins dans une large mesure — aux uns et aux autres, en présence des difficultés que nous rencontrons. Restez unis ; qu'il n'y ait qu'une société, qu'un seul groupe : l'union fait la force ! Mais puisqu'on vous demande, au nom du Spiritisme, de répandre autour de vous un peu de cette lumière que vous croyez posséder ; puisque vos maîtres eux-mêmes vous exhortent à vous éclairer, à ne pas croire en aveugles et à ne jamais faire abandon de votre raison, — nommez une petite commission de recherches, dans le sein de votre assemblée, un petit comité d'études composé de quatre ou cinq membres, auquel vous donnerez mission de préparer les voies des expériences nouvelles et des démonstrations, — en lui imposant le devoir, à chaque fois qu'il aura obtenu un phénomène réel et indéniable, de vous en aviser et de vous en rendre témoins.

C'est à cette seule condition que nous marcherons de l'avant, que nous pourrons obtenir des expériences décisives et défier la critique.

Vous comprendrez sans peine pourquoi ces recherches préliminaires ne peuvent guère se faire en assemblée générale. Par exemple : vous voudriez tous, n'est-ce pas ? avoir la photographie de vos disparus. Supposez qu'avant d'obtenir un résultat, il faille faire vingt tentatives infructueuses, comme cela est arrivé ailleurs, avant de savoir dans quelles conditions on devra se placer pour aboutir ; est-ce que la masse des sociétaires trouverait quelque intérêt à ces tentatives ?

J'en dirai autant des empreintes. Après de longs essais, on est parvenu dernièrement à prendre dans du mastic le *facies* d'un esprit. On a coulé du plâtre dans le creux du moule et on a eu ainsi la figure sur un médaillon en ronde-bosse. Dites, ne seriez-vous pas heureux de posséder chacun une pareille relique ?

Et les matérialisations d'esprits, visibles aux yeux de tous ? Que ne donneriez-vous pour voir vos aimés, là, devant vous, vous souriant et vous parlant, comme la Katie King de Crookes ? Pourquoi pas, puisque de telles manifestations ont été observées déjà en d'autres lieux ? Seulement, si jamais nous arrivons à ce phénomène d'ordre transcendant, ce ne sera pas sans une persévérance opiniâtre, croyez-le, et sans un travail méthodiquement conduit. Et, encore une fois, cela ne s'obtient pas sans tâtonnements et sans une patience à toute épreuve; or ce n'est pas en séance générale que l'on peut se livrer à ces travaux préparatoires.

Telles sont, mes chers amis, les raisons qui me font conclure à la nécessité, je dirais presque au devoir, de constituer dans le sein de notre groupe une petite commission d'études et de recherches. C'est ma réponse à la question qui vous a été posée et qui se résume, au fond, en ceci : Voulez-vous faire quelque chose ou ne rien faire ? — Ne pas avancer, vous le savez, c'est reculer.

La proposition que j'ai l'honneur de vous soumettre ne m'a été inspirée que par un profond sentiment de conciliation. Elle ne saurait diviser personne, et l'approbation de notre cher Président à qui je l'ai soumise, me fait espérer que vous lui ferez un favorable accueil.

Entrez dans ces vues, et nous marcherons bientôt, j'en ai la confiance, sur un terrain solide ; la foi, si elle est encore chez quelques-uns aveugle et chancelante, fera place à la conviction raisonnée et consciente ; nous pourrons attendre la critique de pied ferme et contribuerons ainsi, dans notre petite sphère d'action, à préparer les voies de l'avenir.

*
* *

Je me résume.

Je ne propose pas de faire deux groupes, deux sociétés dans une : je propose d'abord de former une petite section de recherches expérimentales chargée de faire les essais préparatoires, les investigations préliminaires dans le domaine des phénomènes physico-psychiques.

Il importe que cette commission ne comprenne pas plus de 4 ou 5 membres. Je demande que M. Beaubial en soit, en raison de son ascendant moral sur les médiums ; je sollicite la faveur d'en être.

Tout membre du groupe qui désirerait assister à ces essais pourra y être autorisé, mais à la condition de garder le rôle de témoin passif.

Comment pourriez-vous ne pas accepter cette proposition alors qu'il s'est déjà organisé, par les soins de M. Tible, une section pour l'écriture directe ? Que ceux qui sont doués de cette médiumnité ou désirent l'acquérir, aillent à cette section, rien de mieux. Mais trouvez bon que ceux qui sont médiums typtologues fassent parallèlement de la table ou de la planchette ; que ceux qui ont des dispositions à devenir médiums à incarnations ou médiums parlants aient aussi des réunions à part pour se développer ; et enfin que ceux qui, comme moi, attachent une extrême importance aux manifestations physiques fassent, de leur côté, des tentatives pour les provoquer. Chacun se livrerait ainsi au genre de travail le plus conforme à ses inclinations et à ses aptitudes ; et de tous ces efforts combinés ressortirait certainement un progrès.

Je désirerais donc que l'on constituât, à côté de la section d'écriture médianimique, organisée par M. Tible, une section d'études et de recherches expérimentales, à laquelle je collaborerais activement ; une section pour le développement de la médiumnité typtologique, que M. le capitaine Martin pourrait diriger avec compétence ; et enfin une section pour le développement des médiums voyants et parlants dont la direction revient à M. Beaubial, notre président.

Voilà pour le côté doctrinal de notre association. J'ai un autre desideratum à exprimer relativement au côté matériel. Je souhaiterais que nous pussions trouver un local véritablement à nous, où chacun de nous se sentît chez soi ; un local qui remplît toutes les conditions requises pour l'usage que nous entendons en faire ; que nous meublerions à notre guise ; où nous installerions des appareils de diverses natures et où nous ne serions pas susceptibles de gêner ni d'être gênés. Il importe que nous nous placions dans des conditions de bon fonctionnement ; ce point mérite considération.

Vous apprécierez mes propositions.

*
* *

L'Assemblée ayant approuvé les conclusions de cet exposé, les travaux du groupe se poursuivront à l'avenir par quatre sections dictinctes :

1° Section pour le développement des médiums voyants et parlants.
Préposé : M. Beaubial, président.

2° Section pour le développement des médiums typtologues.
Préposé : M. le capitaine Martin.

3° Section pour le développement des médiums écrivains.
Préposé : M. Tible.

4° Section des études et recherches expérimentales.
Préposé : M. Eugène-Forthal.

Chaque section rendra compte de ses travaux,à intervalles périodiques, en Assemblée générale.

*
* *

Conformément à ces dispositons, des réunions s'organisèrent, et l'on se mit à l'œuvre.

Déjà, la section des médiums écrivains peut s'enorgueillir des communications spontanées du poète Jasmin, reçues par le médium F. ; de son côté, M. Martin, préposé à la section de typtologie, a construit un modèle de planchette qui fonctionne admirablement, et il a eu la bonne fortune de rencontrer un médium des plus remarquables du genre. La première section n'a pas besoin de faire ses preuves, tous les médiums parlants du groupe, dont quelques-uns sont exceptionnels, ont été formés par M. Beaubial. Quant à la quatrième, ses premiers essais sont pleins de promesses. Je demande la permission de vous les exposer en détail.

Mon premier soin, — m'inspirant en cela des données de nos devanciers — fut de préparer une série d'expériences destinées à contrôler les résultats antérieurement obtenus, et, si possible, à pousser plus loin l'investigation dans le domaine psychique. Pour procéder méthodiquement, je jugeai à propos de dresser mon programme de recherches.

Ce programme, pouvais-je mieux le formuler qu'à la façon des lemmes d'un théorème dont l'énoncé, au fond, est le problème spirite dans son intégralité ?

Le spiritisme, en effet, est implicitement contenu dans les deux propositions suivantes :

I. Le moi intelligent et conscient survit à la mort corporelle.

II. Les incarnés (vivants) et les désincarnés (morts) peuvent communiquer entre eux.

Il s'agit de démontrer ces deux propositions au moyen du fait sensible, du phénomène spirite.

Or, étant donné un phénomène spirite, que faut-il démontrer pour atteindre cebut ?

Quatre choses :

1° Qu'il y a manifestation d'une force psychique ;

2° Que cette force a un caractère intelligent ;

3° Que l'intelligence qui s'accuse dans le phénomène n'émane ni des médiums, ni des assistants, ni d'aucun être humain placé à distance ;

4° Qu'elle émane d'un désincarné.

Ces quatre points, établis rationnellement et irréfutablement, le problème est résolu et le spiritisme s'impose.

***

Tel est mon plan d'études. Quant à mon programme d'expériences, je le développerai fragmentairement, au fur et à mesure que je relaterai nos travaux. Je vous exposerai minutieusement : la nature de nos expériences, — dans quelles conditions elles sont tentées, — quels résultats nous obtenons.

Une expérience aura-t-elle réussi ? Je me demanderai immédiatement si elle est réalisable par la simulation. Je provoquerai les objections. Et quand la véracité du phénomène ne pourra plus être mise en question, nous en examinerons les causes déterminantes.

Groupe Spirite d'Agen

EXPÉRIENCES DE LA SECTION DES RECHERCHES PSYCHIQUES

SÉANCE DU 18 AVRIL 1898.

Sachant qu'il répugne à nos médiums — ce qui, pour des jeunes filles, n'a rien qui puisse surprendre — de se voir garottées, j'ai fait confectionner des gants en étoffe pleine, fixés par les bords à une planchette de bois, Avec de pareils gants, les bras restent libres ; mais les mains ne peuvent rien saisir.

Je me propose de tenter, pour cette séance de début, les trois expériences suivantes :

1° Coups frappés dans les boiseries ou les murailles, et conversation à l'aide de ces coups ;

2° Déplacements d'objets matériels et jeu des instruments de musique ;

3° Ecriture directe sur le papier.

Rendez-vous est pris à 8 heures et demie chez M. G. Les médiums arrivent avec des parents. — J'explique à haute voix mon programme. Ma devise est : *peu mais vrai.* — Les jeunes filles rient à la vue des gants, mais se prêtent de bonne grâce à ce qu'on leur demande. Elles montent sur le lit. Je noue les cordons des gants aux poignets et les ramène sur la manche où j'en fixe les bouts à l'aide d'une épingle de sûreté. Les mains sont alors parfaitement entravées ; les pieds seuls sont libres.

Chacun prend place, et l'on commence.

M. Beaubial n'a pas fini de demander si j'ai été compris que des coups redoublés se font entendre. Un dialogue s'engage avec l'Invisible qui nous assure de sa bonne volonté à nous satisfaire.

Nous plaçons au bout du lit trois instruments : un accordéon, un tam-

bour, une boîte à musique, et nous éteignons. Nous sommes à 60 centimètres du lit, pas davantage.

Au bout d'un moment, un bruit singulier se fait entendre. Un air est battu sur un objet inconnu. Le son perçu n'est ni celui du métal, ni celui du bois, ni celui d'une peau tendue.

Puis, un autre air, comme formé de bruits d'ongles, est exécuté. Enfin, ce que j'attendais : l'accordéon levé trois ou quatre fois, la boîte à musique remontée et jouant en tournoyant dans l'espace ! Je me suis mis à crier bravo, et l'Esprit a fait chorus avec les instruments. Je note que l'accordéon fut jeté sur les genoux de la maîtresse de la maison, placée à mon côté.

Les deux premières parties de mon ordre du jour étaient remplies. Nous allumons, sur l'invitation de l'Occulte, et nous constatons que les médiums n'ont pas dérangé leurs entraves d'une ligne.

Je remercie l'Invisible et lui demande s'il peut écrire avec le crayon. Il répond : Oui.

La lampe est à peine enlevée que nous entendons le crayon courir sur le papier d'une façon vertigineuse ; puis le signal conventionnel : « allumez ».

L'écriture est double par endroits et tellement nerveuse que le sens nous échappe. Nous prions l'Esprit de recommencer en s'appliquant davantage. Alors nous obtenons ceci : J'écris ces quelques mots pour vous convaincre. » Je note que l'écriture sortait du papier et se continuait par endroits sur le carton placé en dessous. — Nous éteignons de nouveau, et notre commensal écrit : « Je termine et vous dis bonsoir. . jusqu'à vendredi ».

Vendredi, en effet, nous devons répéter ces expériences devant un monsieur et une dame venus exprès de Monte-Carlo pour en être témoins.

La séance a duré une heure à peine. Tout s'est passé avec une parfaite régularité.

Autant qu'on peut être sûr du témoignage de ses sens et de sa raison, dans les conditions où nous nous trouvions placés, je déclare que toute idée de supercherie doit être écartée. Cependant je me suis promis d'être sévère et je le serai. Un sceptique pourrait dire que l'accordéon a été projeté avec le pied, qu'il a pu être joué ou mû par la pression des bras et des genoux ; — que l'écriture, débordant sur le carton, semble être le fait de quelqu'un qui n'y voit pas ; — que les médiums ont pu, en tournant légèrement les mains dans leurs gants à palette, pincer le crayon à travers l'étoffe ; — que la boîte à musique a pu être remontée avec les dents et promenée dans l'espace, maintenue entre les deux poignets. Oui, peut-

être que cela serait réalisable; mais il faudrait être un sylphe pour y réussir, et je défie l'acrobate le plus habile d'accomplir un pareil tour de force sans que nos oreilles perçoivent le moindre bruit insolite. Ce qui frappe, c'est l'étonnante rapidité, la presque-instantanéité de ces manifestations. D'ailleurs, au beau milieu d'une expérience, s'il nous arrive d'adresser la parole aux médiums, leur voix nous répond du côté opposé.

Néanmoins, comme je tiens à aller au-devant de la critique, comptez bien que je compliquerai les recherches et ferai des contre-épreuves.

Si même il se trouvait des lecteurs de la *Revue* qui eussent des expériences sérieuses à me proposer, qu'ils daignent m'en faire part. Je les prie de croire qu'elles seront mises à l'étude avec empressement.

J'essaierai de réunir, avec l'aide de tous ceux qui voudront bien me prêter leur concours, un ensemble de faits bien documentés et absolument démonstratifs, — démonstratifs au point de pouvoir être répétés, le cas échéant, au sein du Congrès spirite de 1900.

Le préposé à la Section des Recherches psychiques,
EUGÈNE FORTHAL.

Vu : Le Président du groupe,
BEAUBIAL.



SÉANCE EXPÉRIMENTALE DU 22 AVRIL 1898

C'est à la maison F., la fameuse maison hantée d'Agen, que nous faisons la répétition, ce soir. Je dis répétition parce que M. Beaubial ayant le désir de présenter à nos visiteurs, M. et Mme G. nos expériences précédentes, aucune expérience nouvelle ne sera tentée.

A 8 heures et demie, tout le monde est au rendez-vous. Nous montons au premier dans une chambre assez exiguë. Les jeunes médiums sont entravées. On fait la chaîne et l'on éteint. Des coups se font entendre ; quelques questions sont posées à l'Occulte, qui y répond ; puis nous attendons assez longtemps.

Je me trouvais adossé au lit, tout près d'Angèle, le médium principal. J'appuyai la tête sur le bord, pour mieux percevoir bruits et mouvements ; mais Angèle s'en aperçut et fit entendre un murmure de mécontentement Peu après, des coups nous avertirent que l'Esprit voulait exprimer un désir ; ce désir était que je changeasse de place avec mon voisin. Je note ce détail parce qu'il vient corroborer certaines remarques que j'ai faites en d'autres circonstances sur la relation qui peut exister entre la pensée du médium et la marche du phénomène.

Les choses n'en parurent pas devoir aller beaucoup mieux. Cependant

le ressort de la boîte à musique fut tendu, mais faiblement et avec effort. La musique joua. Alors, sans nous prévenir, M. G. rompit la chaîne et alla, à tâtons, saisir sur le lit la boîte et, sans doute aussi, croyait-il, l'instrumentiste, mais il ne trouva que la boîte.

Pendant plus d'un quart d'heure, nous entendîmes comme des froissements d'étoffe et des déplacements d'objets, rien de plus. La séance languissait. — « Ne pouvez-vous rien faire ? » fut-il demandé à l'Esprit frappeur. Réponse : « Non. » — Pouvez-vous écrire ? — « Non. » — Est-ce que vous en seriez empêché par d'autres esprits ? — « Oui. »

Des prières sont dites pour éloigner les importuns et on recommence. Soudain, un des instruments est projeté violemment dans la chambre, et deux dames médiums qui sont là se récrient qu'elles sont comme serrées dans un étau et paralysées. On allume en hâte et on les dégage par des passes magnétiques. Notre Esprit frappeur nous réitère qu'il est inutile de continuer.

L'une des dames endormies parle au nom du perturbateur qui déclare se nommer Gustave et avoir été, de son vivant, l'ennemi de notre Esprit familier. Il dit qu'il a voulu entraver son action parce qu'il était oublié ; qu'il recommencerait et réservait à la famille F. de désagréables surprises si nous le délaissions et ne l'appelions quelquefois dans cette même maison. Nous lui fîmes la promesse qu'il exigeait de nous, et la réconciliation des deux Esprits fut tentée. Nous ne pûmes l'obtenir complète. Néanmoins, par l'organe d'un autre médium, notre Esprit frappeur insista pour que nous tenions notre promesse, et dit que si nos visiteurs pouvaient rester un jour de plus, il essaierait de leur être agréable. M. et Mme G. devaient partir le lendemain, mais ils se ravisèrent et consentirent à rester.

SÉANCE EXPÉRIMENTALE DU 23 AVRIL 1898

Donc, le lendemain, nous nous retrouvâmes avec M. et Mme G. à la maison hantée. Cette fois, l'audition ne traîna pas en longueur. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les instruments se mirent à jouer ; un air rhythmé fut battu par des doigts libres, l'air d'une retraite militaire, que M. G. reprit lui-même et que l'esprit accompagna. Un piano d'enfant exécuta un air populaire ; les touches, quoique petites, furent frappées bien isolément. Nous entendîmes l'accordéon jouer une sorte d'élégie plaintive, et le tambour basque, après un roulement rapide, fut lancé au milieu de la chambre. La boîte à musique fut remontée et joua en tournoyant dans l'espace. Un bruit singulier, imitant celui qui accompagne la mise en marche d'une locomotive, fut produit par des organes d'une nature inconnue.

Enfin le crayon grinça sur le papier, et traça ses mots : « Je suis content que ce monsieur et cette dame soient restés pour ce soir. » Nous demandâmes à l'Esprit frappeur si nous pouvions espérer des apports ou autre chose. La réponse fut : « Non, c'est fini. ».

Nos visiteurs nous parurent se retirer satisfaits.

Je ferai remarquer, sans autres commentaires, que le peu de brio de la séance du 22 avait causé à tous comme une déception, et que les médiums ne pouvaient être soupçonnées de l'avoir voulu ainsi.

Un détail critique. Sur un instrument donné, c'est invariablement le même air qui est joué ; sur le papier, c'est toujours la même main qui écrit. Il semble qu'il n'y ait jamais qu'un ou deux Esprits qui se manifestent ; notre commensal invisible nous dit pourtant être souvent accompagné de quinze autres Esprits et davantage.

On me demandera certainement si un rapprochement est à faire entre l'écriture que nous obtenons et celle de l'une ou l'autre des jeunes filles, et si nous ne pourrions pas baser un criterium sur les incorrections (il y en a) que nous relevons. Je le saurai bientôt.

Je tiens à noter aussi que les jeunes filles se sont prêtées de la meilleure grâce à ce que nous avons exigé d'elles. Sur une réflexion que je faisais, que, les mains seules étant emprisonnées, d'aucuns pourraient suspecter les pieds d'avoir contribué à la projection d'objets dans l'appartement, — elles se sont écriées : « Oh ! Monsieur, attachez-nous, attachez-nous les pieds ! Qu'on aille chercher une corde ! » Bref, l'attitude de ces jeunes filles au cours de nos trois séances éloigne tout soupçon. D'ailleurs, je me propose d'expérimenter à la lumière rouge, au moyen de la lanterne des photographes. M. Delanne nous assure que cette lumière ne gêne pas les manifestations. Si nous réussissons, toutes les préventions tomberont.

Le préposé à la section des Recherches psychiques,
EUGÈNE FORTHAL.

SÉANCE EXPÉRIMENTALE DU 3 MAI 1898

Le compte-rendu de cette séance sera court. Les phénomènes dont nous nous occupons ne sont point de ceux que le naturaliste ou le chimiste énoncent et réduisent en formules ; ils ne se réalisent pas au gré des expérimentateurs et cela suffirait à montrer que leur cause déterminante est en dehors de nous. — Nous avions compté sur des manifestations multiples qui ne se produisirent pas. Cependant, il y eut des coups en pleine lumière, des coups rhythmés, et le jeu de l'accordéon. — Par deux fois l'accordéon fut jeté dans la salle, une fois dans une direction très oblique par rapport à l'axe du lit. Nous eûmes l'intuition d'une ingérence

perturbatrice, et M. Beaubial ayant demandé une explication, il fut répondu : « Ne continuez pas ; c'est fini. » Est-ce le même élément perturbateur déjà signalé qui persiste à venir contrecarrer nos plans ? Nous le pensons.

Nous n'avons eu, ce soir-là, ni écriture, ni apports, ni musique dans l'espace. Mais ces insuccès ne sont-ils pas apparents et ne portent-ils pas leur enseignement ! Ils sont très propres à stimuler notre esprit de recherche, à exercer notre patience. N'est-ce point une épreuve à laquelle veulent nous soumettre nos collaborateurs invisibles ? Qui le sait ? Soyons fermes, constants, courageux. Le succès a rarement manqué à l'effort sincère et persévérant. Ne nous lassons pas d'espérer.

Oui, qui peut démêler le secret pourquoi des choses ? Sur les quinze spectateurs il y avait trois étrangers qui pour la première fois étaient témoins de phénomènes spirites. Ce qu'ils ont vu ou entendu a suffi pour tenir leur intellect en éveil et leur donner le désir d'arriver à la connaissance. Les convictions les plus solides sont le prix d'une recherche personnelle, lente et laborieuse ; celles-là valent mieux que les théories toutes faites dont se contentent les cerveaux superficiels. Qui sait si ce n'est point pour provoquer ce travail intellectuel chez les nouveaux venus que l'ordre du monde invisible s'est opposé à ce que nous eussions davantage ? Ce n'est là qu'une raison assez surannée, mais qui n'a rien d'absurde, après tout.

L'un des auditeurs étrangers m'a, en sortant, communiqué son impression en ces termes : « Assurément, vos expériences ne sont pas tout à fait scientifiques, dans les conditions où vous les présentez ; encore doit-on reconnaître qu'il serait presque impossible de les simuler. Je n'en resterai pas là ; je veux m'instruire dans le Spiritisme. » Heureux résultat, n'est-ce pas ? que n'eussent atteint ni les exordes ni les dithyrambes philosophiques.

Je relate encore que nos jeunes médiums ont eu l'attitude la plus correcte et se montrent de plus en plus dignes de notre confiance et de nos sympathies.

Le préposé à la Section des Recherches psychiques,

EUGÈNE FORTHAL.



Le Congrès de Londres

Nos lecteurs savent déjà qu'un Congrès Spirite va se tenir à Londres du 18 au 24 juin. Après les grandes assises internationales de Bruxelles, de Barcelone, de Paris, cette réunion montre la vitalité toujours grandissante du Spiritisme. En Amérique ont lieu ce mois les fêtes du cinquantenaire des premières manifestations spirites d'Hydesville. Malgré l'hostilité des incrédules, cette doctrine s'est répandue dans le monde entier et elle compte dans tous les pays de la terre des représentants éminents dans les sciences, les arts et les lettres.

Nous sommes bien loin maintenant des expériences rudimentaires des tables tournantes. La réalité du monde spirituel s'est affirmée par des preuves éclatantes, et pour combattre la doctrine de l'immortalité, scientifiquement établie comme elle l'est de nos jours, il faut toute l'ignorance d'un savant matérialiste, ou la mauvaise foi de ceux qui ont intérêt à maintenir la foule dans les errements du passé. Non seulement la certitude de la vie future s'impose, mais nous sommes à même d'en préciser les conditions. A côté du Spiritisme proprement dit, s'élève une science nouvelle dégagée des préjugés qui entravent les représentants officiels du savoir. Nous connaissons de mieux en mieux les états impondérables de la matière, et par ces investigations, nous pénétrons dans ces champs de l'invisible qui forment la doublure de l'Univers matériel. C'est la connaissance de ces lois qui nous montre les secrets ressorts de la nature, lesquels restent voilés aux yeux de ceux qui n'envisagent que le côté grossier des phénomènes. Aussi les travaux du Congrès de Londres marqueront un pas de plus dans cette évolution ascendante.

M. Gabriel Delanne représentera le Comité de propagande, la fédération Spirite Universelle, la fédération Spirite Lyonnaise et l'Union Kardichiana Italienne. Il lira au Congrès un travail sur les vies successives qui s'appuie uniquement sur les faits et qui montrera la nécessité de l'évolution spirituelle, comme complément indispensable de l'évolution matérielle.

M. le colonel de Rochas présente un mémoire intitulé : *Les confins de la physique* ;

M. le Dr Baraduc fera la démonstration biométrique et photographique de la force vitale ;

M. le Dr Bérillon traitera de l'hypnotisme et de la psycho-thérapeutique ;

M. le Dr Encausse (Papus) des divergences et des points de contact entre le Spiritisme et l'occultisme ;

M. le Dr Moutin des rapports de l'hypnotisme et du mesmérisme avec le Spiritisme ;

M. le professeur Boirac, de Dijon, étudiera la suggestion et le mesmérisme ;

M. le commandant Darget traitera de la photographie des rayonnements psychiques.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ces divers sujets qui offrent le plus grand intérêt, et nous espérons même pouvoir leur donner quelques-uns de ces mémoires, si intéressants pour le développement du Spiritisme scientifique.

Nécrologie

Nous apprenons le départ de ce monde, de notre vénérable ami et frère spirite M. Jacques Clapeyron, à l'âge de 70 ans, demeurant à Saint-Etienne, (Loire).

Ce fut un des ouvriers de la première heure, de notre œuvre spiritualiste. Jamais adepte ne fut plus sincère, plus convaincu de l'Immortalité, plus désintéressé en toute chose, que ce grand cœur qui vibrait à l'unisson des plus belles et des plus nobles aspirations concernant l'humanité. C'est une perte bien regrettable pour la famille spirite dont il fut un des fidèles jusqu'à sa dernière heure.

Il mourut comme il a vécu, en chrétien et en libre-penseur...

Qu'il trouve dans sa nouvelle patrie le bonheur auquel il a droit par l'accomplissement de ses devoirs et pour les services qu'il a rendus, comme ancien membre du Conseil municipal de sa ville natale à ses concitoyens, ainsi qu'à ses frères en croyance. L'exemple qu'il leur donna pendant sa vie de dévouement était l'affirmation de sa foi raisonnée.

En cette pénible circonstance, nous envoyons à sa chère veuve, ainsi qu'à ses enfants et à sa famille, l'expression de nos vives condoléances et de nos sympathies inaltérables.

AL. DELANNE.



Partie littéraire

Huit jours à Bruges

PAR

PAUL GRENDEL

— Oui, ma nièce, il fut le meilleur ami de mon mari, il vint souvent ici se reposer de son écrasant labeur et même en ce repos, ne sachant rester inoccupé, il voulut nous laisser un souvenir de sa présence, de son amitié et il orna ce salon dans lequel depuis lors nous vécûmes toujours..... Wiertz était un esprit fin, un grand cœur, un génie ! Mais le temps a passé, l'ami dévoué a quitté ce monde, laissant des œuvres étranges, des toiles colossales... Vous irez à Bruxelles visiter son musée... Hélas !... J'aime encore parler de ce temps lointain...

Ma tante se tut, sa voix mourait, une pâleur plus intense envahissait son visage, triste en tout temps, et j'eus dorénavant une grande réserve au sujet de ce plafond vers lequel mes yeux se levaient sans cesse.

— Ma nièce, reprit ma tante, après un long silence, vous visiterez Bruges aujourd'hui, Judocus restera à votre disposition, voici des guides achetés à votre intention, j'ignore quels changements ont été faits en la ville, je ne sors jamais, jamais...

La voix de ma tante s'éteignit en une enfilade de mots lents, de phrases courtes. Je la quittai pour mettre mon chapeau.

Heureuse d'échapper à la torpeur qui règne en cet hôtel je monte l'escalier en fredonnant, mais aux dernières marches je rencontre Ludovica qui me couvre d'un regard si courroucé que la note s'arrête en un son piqué.

— Madame ignore donc qu'on ne chante jamais ici, me dit-elle durement.

— Vous deviez m'en prévenir, répondis-je, je ne veux pas déplaire à ma tante, mais je ne puis deviner ce qui est permis ou défendu.

— Le bruit fait souffrir Mme Van Brugmans.

— Judocus est sociable ; elle remplit avec zèle ses fonctions de cicérone, mais j'ai horreur des gens que leur ignorance rend prolixes et qui devant des chefs-d'œuvre coupent par leur verbiage vulgaire les ailes à l'imagination.

Je munis mon porte-monnaie de pièces blanches, indispensables pour

obtenir la vue des choses les plus curieuses, de gros sous pour les nombreux mendiants, et après les indications qui me permettront de retrouver l'hôtel de Mme Van Brugmans, je remercie ma compagne.

Mon mari n'a point exagéré les mérites de Bruges, c'est une ville unique, d'un puissant attrait ; soigneuse gardienne du passé, elle évoque une époque lointaine et rejette ses visiteurs de plusieurs siècles en arrière.

Je me plais à parcourir les quartiers déserts. Parfois un mendiant, récitant des patenôtres, tend la main, une femme enveloppée de sa mante, le capuchon sur la tête, l'œil vif, le teint frais, me regarde curieusement ; plus rarement une dame, une jeune fille de mise élégante me ramènent en pleine vie moderne, mais aussitôt qu'elles disparaissent, mon rêve revient... Cette ville m'est connue, j'ai vu ces canaux aux eaux dormantes où plongent, pleurants et mélancoliques, les saules à la longue chevelure... Ici passaient jadis de lugubres processions conduisant en psalmodiant les hérétiques à de monstrueux autodafés !

A mon retour, pendant le repas, j'interroge ma tante et je lui dis mon admiration, seulement alors elle sort de sa torpeur.

— Oui, ma nièce, dit-elle, tout est remarquable à Bruges. La halle n'a pas sa pareille. Je ne suis point originaire de cette ville, mais quand mon mari m'y amena, ce monument m'intéressa particulièrement. Il est du treizième siècle... Cette tour primitivement isolée servait de beffroi et contenait les archives, son carillon est un des chefs-d'œuvre de ce genre. Si vous ne craignez une ascension fatigante, montez les quatre cent deux marches qui conduisent à la plate-forme ; vous verrez les villes d'Ostende, de Courtrai, de Gand, une quantité de villages, la mer, et enfin l'ensemble de cette ville si étonnante par la conservation scrupuleuse de son ancien style. La cathédrale Saint-Sauveur a encore une plus antique origine, Saint Eloi en fut, dit-on, le fondateur et y vint prêcher l'Evangile ; elle fut deux fois détruite et définitivement reconstruite au quatorzième siècle. Je vous recommande le jubé de marbre noir et blanc et ses sculptures. Vous visiterez Notre-Dame qui ne le cède en rien à Saint-Sauveur, l'église Saint-Jacques, la chapelle du Saint-Sang, l'église des Capucins, Saint-Gilles et surtout l'hôpital Saint-Jean.

Ne vous effrayez pas de ces murs noirs, percés de petites fenêtres, ce n'est point une geôle, entrez sans crainte, vous y trouverez de verdoyants gazons, des cloîtres d'une minutieuse propreté, sans cesse traversés par des religieuses occupées du soin de leurs pensionnaires et vous arriverez au musée composé en grande partie des œuvres de Jan Hensling ou Mensling, vous verrez encore la fameuse châsse de Sainte-Ursule... Appréciez-vous la peinture ?... Avez-vous un goût personnel ou, comme tant de

touristes, prenez-vous les jugements tout faits des guides ou des soi-disant connaisseurs qui ne s'arrêtent qu'aux œuvres désignées par un catalogue ?

Mme Van Brugmans vivait en cet instant de la vie commune, son visage s'animait quelque peu et son regard s'arrêtait sur moi avec une nuance de curiosité.

— Je suis trop jeune pour juger un art dans lequel un si grand nombre d'écoles diverses ont produit tant de chefs-d'œuvre, aussi n'est-ce pas le savoir, le jugement d'autrui qui me guident, mais un goût inné. Je vais d'instinct aux toiles remarquables, je me suis trouvée souvent en conformité de pensées sur l'art avec des gens de grand savoir. Je me prends parfois d'enthousiasme pour une production artistique fort critiquée et je me désole qu'il y ait tant de réels talents enrayés par des critiques ignorants ou malveillants.

— Quels sont vos maîtres préférés, demanda Mme Van Brugmans.

— Je préfère l'école flamande et je ne saurais vous dire pour quelle raison. L'imagination, puissante chez les femmes, m'entraîne plus que jamais ici ; il me semble avoir déjà vu cette ville. Au tournant d'une rue, à l'aspect d'une place, devant certains édifices, je subis une sensation singulière, je cherche à comprendre une chose vague, qui traverse mon esprit sans y laisser plus de traces que l'éclair déchirant la nue n'en laisse dans l'obscurité qu'elle a chassée quelques secondes... C'est comme un lointain souvenir que je ne puis ressaisir.

— Ah ! mon Dieu, fit ma tante levant les mains, vous éprouvez cela ?

— Cette inexplicable impression me domine !

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !... répétait ma tante.

Ses yeux me fouillaient avec une visible anxiété, elle ouvrait la bouche pour parler, marmottait à voix basse des mots inintelligibles et sa figure empâtée prenait une expression anxieuse. On eût dit qu'en elle se livrait un combat, mais soudain la placidité de sa physionomie reparut et elle fit de lentes dissertations sur les œuvres d'Arthur Quellyn, de Van Oost le vieux, de Gilles Baeckreel, de Mensling, Jean Van Orley, Pierre Claeyssens, Pourbus, Van Eyck et d'autres encore.

Elle avait dû vivre en société de personnes érudites, aimant les arts et les connaissant bien. Elle parlait en termes choisis.

— Je suis satisfaite, très satisfaite, reprit-elle, que vous vous intéressiez à la peinture. Bruges regorge de richesses artistiques et certains petits musées valent des millions.

Reprenez votre promenade, ma nièce, et ce soir vous me direz vos nouvelles réflexions.

Mais j'essayai en vain, pendant la soirée, de ramener ma tante aux sujets qu'elle avait si volontiers traités dans la journée, elle ne sut alimenter la conversation et peu à peu se plongea dans son habituelle rêverie.

Cette vieille femme aux paupières tombantes, à la face marmoréenne, d'une tristesse suggestive devait être l'héroïne de quelque drame caché.

Urbain, absorbé par les affaires, sollicité par les plaisirs mondains, et enfin, dans l'intimité, tout entier aux premiers épanchements de l'amour, ne m'avait guère entretenue des rares parents qui lui restaient.

Pour la première fois seule depuis que l'amour m'avait révélé combien il peut donner d'extases divines et de douleurs, je pensais, la tête baissée sur un livre, en écoutant le léger cliquetis des aiguilles, le tic tac de l'horloge et le pétillement du feu qui interrompait la régularité de ces bruits, je cherchais ce qu'est l'amour, pourquoi il nous prend, nous emporte hors de tout ce qui emplissait notre existence et subordonne notre bonheur à la somme de tendresse que nous témoigne un inconnu de la veille.

Je n'avais pas épousé Urbain sans peine. Dans le premier enlacement d'une valse, son âme avait pris la mienne sans lutte ni doute. De famille honorable, mais peu fortuné, il avait trouvé de l'hostilité chez mes parents. Ma tristesse, mes prières et une maladie grave avaient vaincu leur antipathie et je me laissais vivre heureuse au-delà de mes rêves.

Aujourd'hui le pourquoi du bonheur, du malheur et des sentiments humains se dressait, posant son insoluble point d'interrogation.

— Voulez-vous monter, demanda ma tante aux premiers coups de neuf heures ?

— Je préfère veiller ici, j'y suis très-bien.

— Judocus restera à votre service.

— Non, ma tante, je vous en prie, ne changez rien aux habitudes de cette maison, je monterai seule, je ne suis pas craintive.

— Faites ce que voulez, ma nièce, vous aurez la complaisance d'éteindre la lampe et de couvrir le feu.

Elle me tendit la main ayant aux yeux une humidité de larmes.

Je pris des revues arrivées de Paris, et je m'absorbai en ma lecture. Vers minuit je couvris le feu, j'éteignis la lampe et je sortis de la vaste salle, éclairée par un lourd chandelier que m'avait laissé Judocus.

Les dernières notes du carillon s'éparpillaient sur la morne cité, le froid brumeux, pénétrant, me secouait de longs frissons et je me hâtais vers l'escalier. J'y touchais lorsqu'une indicible épouvante me rejeta en arrière, la voix mourut dans ma gorge contractée, je me raidis pour retenir le flambeau prêt à m'échapper et mes pupilles dilatées restèrent fixées sur l'objet de mon horreur.

Glissant avec lenteur, une forme humaine s'élève de marche en marche. Seigneur d'autrefois coiffé du large feutre orné de plumes, l'épée au côté, la main couverte de gants à haute manchette, posée sur la garde. Affolée, éperdue, je veux crier, aucun son ne sort de mes lèvres, je défaille; mais l'ombre, se retournant, m'apparaît très nette, entourée d'une lueur phosphorescente. Tête expressive aux traits accentués, au regard profond, ce regard entre en moi, me pénètre d'une force attirante et brutale. Je monte à la suite du spectre, j'arrive à la porte de ma chambre et l'ombre se perd brusquement dans la profondeur du corridor.

J'éprouve une nouvelle émotion, une femme est chez moi. Je reconnais Judocus profondément endormie, je la secoue, je lui parle, elle s'éveille enfin. Je suis soulagée de trouver cet être humain pour me rassurer sur mon état mental. Elle s'est endormie en veillant au feu, elle me souhaite le bonsoir et je visite les issues de ma chambre. J'ai été la dupe d'une hallucination et je m'endors d'un sommeil sans rêve.

En m'éveillant, je ris de ma frayeur, je réagis contre la mélancolie insinuée en tout mon être. Je ne veux pas donner prise à la folie, je n'ai jamais été atteinte de troubles nerveux, ce milieu excite trop vivement mon imagination, mais Urbain arrivera demain, ce soir peut-être, et avec sa présence disparaîtra cet état anormal. Je m'enveloppe d'une robe de chambre chaude, je me dispose à écrire, j'ouvre mon buvard, dont je porte la clef, et je reste main levée, les yeux fixés devant ces mots :

Point ne viendra bientôt celui que tu aimes.

François I.

Suis-je folle ?.. Non Je suis la dupe d'une habile mystification. J'examine le papier sur lequel est écrite, en longs caractères, sans pleins ni déliés, l'étrange phrase. Judocus est-elle somnambule? Ma petite serrure est bonne, de forme compliquée. Qui a pu introduire ce feuillet ?... Ai-je en dormant tracé ces mots ?... Je reste effrayée, inquiète, je referme le buvard et pressée d'échapper aux ferments de folie dont je suis entourée, je termine en hâte ma toilette et je rejoins Mme Van Brugmans. Elle me présente un télégramme, mon mari ne sait quand il pourra me rejoindre et m'annonce une lettre plus explicite.

Préoccupée de cette coïncidence, attristée de cette déception, je reprends tôt mes visites aux musées, aux églises de Bruges.

Je salue l'antique beffroi d'où s'épand au loin le clair carillon variant les airs autant qu'il y a d'heures et de parties d'heures à annoncer aux Brugeois. Le grande cour quadrangulaire, noire et lugubre, le musée me rejettent en plein moyen-âge.

Je cherche et je contemple avec un intérêt fébrile ces merveilles du passé, plus attirantes que celles de notre temps, curiosités empoignantes venant de nos ancêtres diparus.

Je m'attarde dans le Palais de Justice devant la cheminée des Francs, aux superbes sculptures. Charles-Quint, escorté à droite de Charles-le-Téméraire et de Marie d'Angleterre, à gauche de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, laisse en ces lieux un impérissable souvenir. Ici, il fut tout puissant, la justice y rendait ses arrêts, là s'étouffaient les hurlements des suppliciés, les cris déchirants, le râle des accusés.

Avec les victimes de son intolérance, avec les martyrs de son despotisme, l'empereur sans pitié est descendu dans le noir abîme.

Ces personnalités monstrueuses en leur impitoyable fanatisme, en leur grandeur terrible, m'apparaissent comme proches encore. Une pensée incessante m'attire vers elles. Je m'arrête devant ces pignons aigus, devant ces demeures de style hispano-flamand, je voudrais en fouiller les recoins, évoquer les spectres de jadis, savoir s'il ne reste pas de vestiges plus complets de cette époque où les Pays-Bas, sanglants et tenaillés, palpitaient sous la main féroce du duc d'Albe.

(A suivre.) PAUL GRENDEL.

SYNDICAT DE LA PRESSE SPIRITUALISTE DE FRANCE

SIÈGE SOCIAL : 23, rue Saint-Merri, Paris.

Le 12 mai 1898, l'Assemblée générale a procédé au renouvellement du bureau.

Ont été réélus :

MM. G. DELANNE, président ;
DURVILLE, vice-président ;
PAUL SÉDIR, id.
ALBAN DUBET, secrétaire général.

L'Assemblé a décidé qu'un manifeste serait adressé au Congrès spiritualiste de Londres au nom du syndicat.

A la réunion du 9 Juin, le manifeste portant le titre : « La psychologie expérimentale » a été lu et adopté.

Il été décidé que ce manifeste serait publié. Dès qu'il aura paru, il sera adressé aux journaux spiritualistes d'abord, qui voudront bien l'annoncer, puis à la presse populaire.

Deuxième dîner du Syndicat

RESTAURANT PHILIPPE, Palais-Royal, le 3 juillet à 7 heures du soir.

Les écrivains qui désirent entrer dans ce syndicat n'ont qu'à s'adresser au siège social. On leur enverra les statuts.

OUVRAGES NOUVEAUX

CHRISTIANISME ET SPIRITISME

PAR

M. Léon DENIS. Leymarie, éditeur. Prix 2 fr. 50

Voici encore un bon livre du célèbre conférencier auquel nous devons déjà *Après la mort*. Cette fois, M. Léon Denis s'est attaché à montrer que le Spiritisme satisfait toutes les aspirations du cœur aussi bien que les exigences les plus sévères de la raison. Il oppose à l'idéal caduc des religions, la vision nouvelle d'une immortalité démontrée scientifiquement, se développant dans l'espace et le temps sous l'action des lois éternelles, et providentiellement par l'intervention des Esprits supérieurs chargés de diriger l'humanité dans la voie lumineuse du progrès, en développant les sentiments de solidarité, de fraternité et d'amour qui sommeillent dans tous les cœurs. C'est avec une conviction profonde qu'il proclame l'avènement de l'ère nouvelle. Il salue l'aurore de la rénovation morale que le Spiritisme porte dans ses flancs et il montre que c'est par les mêmes procédés qu'il y a dix-neuf cents ans, que s'accomplira l'évolution nécessaire qui doit nous orienter vers des destinées plus hautes.

Un véritable souffle d'apôtre vivifie ces pages austères et touchantes. L'auteur vibre à tous les frissons qui lui parviennent de l'infini ; il est pénétré profondément de la grandeur du Spiritisme, et c'est dans un magnifique langage qu'il est l'interprète de ces voix de l'espace qui viennent nous exhorter à lever les yeux plus haut que l'horizon terrestre, pour envisager le splendide panorama de la vie éternelle se développant dans l'immensité de l'univers. C'est une profonde jouissance que l'on éprouve à trouver réunies, dans un style vigoureux et toujours pur, la beauté de la forme et la rigueur de la logique. Les envolées de l'âme ne perdent rien de leur rectitude à passer à travers le prisme de la poésie, et l'on sent aussi sous l'enseignement du moraliste percer les accents d'un cœur tendre, compatissant à toutes les misères qu'il voudrait soulager. Cette œuvre est aussi savamment pensée que bien écrite. M. Denis ne s'est pas borné à faire une critique stérile des dogmes religieux ; en remontant aux sources, il a voulu rétablir la véritable doctrine du Christ dans sa beauté première, en la dégageant des oripeaux qui la défigurent. Son érudition solide lui permet d'accomplir cette tâche sans fatigue pour le lecteur. Le ton de sa discussion est toujours mesuré, on sent bien que ce n'est pas une œuvre de colère ou de parti-pris, mais le résultat d'une étude impartiale, et l'impression qui s'en dégage est d'autant plus puissante, qu'elle est produite par l'exposé de faits nets et précis.

L'authenticité du texte primitif des évangiles est fort douteuse. Les apôtres se bornaient à créer, de ville en ville, des centres chrétiens auxquels ils communiquaient hâtivement la bonne nouvelle, puis ils continuaient leur exode dans d'autres contrées. Chaque groupe de fidèles, chaque communauté avait une version différente, sur beaucoup de points, de celle des autres Églises. Celse, dès le second siècle, faisait le reproche aux chrétiens de remanier sans cesse les évangiles et d'effacer le lendemain, ce qui avait été inséré la veille. Il est certain que des fables grossières ont été ajoutées après coup. Tels sont les récits concernant

naissance de Jésus à Bethléem, le massacre des innocents, la fuite en Egypte, la tentation du Christ, la résurrection de Lazare, mentionnée seulement dans le quatrième évangile, 60 ans après la mort du Christ, etc. Pour sortir d'embarras en présence de ces versions différentes, le pape Damase, en 384, confie à saint Jérôme le soin de faire une version officielle des Evangiles, et, selon son propre aveu, le rédacteur *ajoute, change, corrige* afin d'ériger avec ces matériaux hétéroclites une œuvre définitive. Il résulte de ces faits, que l'Eglise puisant son autorité dans l'Evangile, c'est elle-même qui se l'est accordée, puisque c'est elle qui a arrangé les Évangiles au mieux de ses intérêts. Mais là ne s'est pas bornée cette sophistication, car suivant les besoins de l'Eglise, des remaniements furent opérés par Sixte-Quint et Clément VIII. On voit donc qu'une tradition prêchée en langage Araméen, puis écrite en grec et traduite plus tard en latin, a eu de très grandes chances d'être fortement altérée avant de nous parvenir. C'est ce que M. Léon Denis montre fort bien et très clairement. Cependant l'enseignement de Jésus brille, malgré les interpolations et les surcharges, comme le diamant à travers sa gangue. C'est à nous à savoir discerner sa pensée, voilée sous les erreurs sans nombre accumulées par les siècles.

La véritable doctrine du Christ, dit l'auteur, « c'est l'universelle paternité de Dieu et la fraternité des hommes, avec les conséquences morales qui en découlent ; c'est la vie immortelle ouverte à tous et permettant à chacun de réaliser en lui « le royaume de Dieu », c'est-à-dire la perfection, par le détachement des biens matériels, le pardon des injures et l'amour du prochain. C'est par là que la doctrine évangélique est restée, à travers les siècles, la plus haute expression du spiritualisme, le suprême remède aux maux terrestres, la consolation des âmes affligées dans cette traversée de la vie, semée de tant d'angoisses et de tant de larmes. C'est elle qui fait encore, en dépit des éléments étrangers qui y ont été mêlés, toute la grandeur, toute la puissance morale du christianisme. »

La doctrine secrète de Jésus enseignait la croyance aux vies successives et la communication avec les morts. Elle créait cette grandiose certitude de l'immortalité sur le fait positif de nos rapports avec les esprits, et la faute capitale de l'Eglise a été de condamner notre communion avec cette humanité supra terrestre, qui est aussi la nôtre. Pourquoi donc nous recommander de nous aimer les uns les autres, si la mort doit être une entrave, un fossé terrible et infranchissable entre ceux qui se sont le plus chéris ici-bas ? Pourquoi proscrire les rapports possibles entre une mère et son enfant disparu, entre l'époux et sa compagne, entre frères dont l'affection a survécu à la tombe. Non, non, il n'est pas d'anathèmes capables de flétrir des sentiments si nobles, et tout ce qui peut développer en nous cet amour suprême ne saurait être contraire aux lois divines, que Jésus est venu nous enseigner.

L'auteur, en étudiant les apparitions du Christ, les assimile avec raison aux matérialisations que nous pouvons constater de nos jours. Il montre combien la croyance à la résurrection de la chair est anti-scientifique et contraire au sens primitif des évangiles. Saint Paul est dans le vrai, quand il parle du corps spirituel et incorruptible : c'est le périsprit que nous connaissons si bien aujourd'hui et dont l'existence est établie par des milliers d'expériences probantes. *Les Actes des Apôtres* sont remplis de récits concernant les rapports des disciples de Jésus avec les Esprits. Pendant les premiers temps du christianisme, il circulait des instructions précises sur la manière de procéder ces évocations. C'est avec raison

que Jean l'évangéliste recommande « de ne pas croire à tout esprit, mais d'éprouver si les esprits sont de Dieu. » Hermas, saint Grégoire le Thaumaturge, Origène, saint Augustin, sont affirmatifs au sujet des apparitions des défunts, « allant et venant dans leur demeure accoutumée, faisant des prédictions que les événements réalisent. » Saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Nysse et jusqu'à l'Ange de l'école, saint Thomas d'Aquin, annoncent la possibilité d'entrer en rapport avec les anges et les esprits.

Ce n'est que lorsque l'Eglise est devenue autoritaire, qu'elle a proscrit ces coutumes. Elle a prétendu se réserver le monopole des communications avec l'au-delà, et c'est avec une cruauté froide qu'elle a fait périr des milliers de laïques dont le seul crime était d'avoir des relations avec les habitants d'Outre-tombe. La noble et pure Jeanne d'Arc, le plus grand médium que nous ayons possédé, a été la touchante victime de ce fanatisme aveugle et sanguinaire. Mais le sang des martyrs est la rosée féconde qui ensemence les champs de l'avenir, et aujourd'hui le Spiritisme défie les fureurs impuissantes de ses persécuteurs de jadis.

M. Léon Denis montre avec évidence comment la pure doctrine primitive s'est matérialisée petit à petit, comment elle a dévié de sa voie primitive, et comment les intérêts humains ont réussi à faire de l'enseignement d'amour, du doux Galiléen, cette sombre conception qui aboutit à l'enfer, aux peines éternelles, au châtiment implacable. Le moine fanatique qui prêchait à Notre-Dame est resté dans les strictes limites du dogme catholique, quand il a vu dans la catastrophe du bazar de la Charité, une oblation nécessaire destinée à calmer le courroux divin, lequel exige le sang de victimes innocentes pour apaiser sa fureur. Les prêtres, pour asseoir leur domination, n'ont pas hésité à faire du Père Céleste dont Jésus nous avait révélé l'amour et la bonté, le bourreau de ses enfants, le Moloch dévorateur, le Dieu des armées que l'on invoque avant la bataille ! C'est contre cette déité farouche que s'est révoltée la conscience moderne, et si l'athéisme compte aujourd'hui tant de partisans, c'est à l'Eglise qu'en remonte la faute. Non contente de nous tenir pantelants sous la menace de la colère céleste, elle a imaginé le Dieu du mal, Satan, dont la seule existence serait la négation du Tout-Puissant. Combien le Spiritisme est plus logique lorsqu'il voit dans le mal, non pas une cause éternelle, mais seulement le résultat temporaire de notre ignorance. L'empire du mal, dit l'auteur « ce sont les mondes inférieurs et ténébreux ; c'est la foule des âmes arriérées qui s'agitent dans les voies de l'erreur et du crime, tourbillonnant dans le cercle des existences matérielles, et, sous le choc des épreuves, sous le fouet de la douleur, émergeant lentement de cet abîme d'ombre, d'égoïsme et de misère, pour s'illuminer des rayons de la science et de la charité. Satan, c'est l'ignorance, c'est la matière et ses lourdes influences ; Dieu, c'est la connaissance, c'est la clarté sublime, dont un reflet éclaire toute conscience humaine ».

Le mal dont souffre le monde moderne est dû au manque de foi. Il est impossible aux sociétés de vivre sans un idéal moral, sans une aspiration supérieure vers le bien, le beau, le juste. Le Spiritisme, en s'affranchissant des vues étroites des cultes et des dogmes, ouvre à l'âme des perspectives inconnues. Comme il s'appuie sur la science pour démontrer l'immortalité, il a une puissance de conviction supérieure à tous les raisonnements philosophiques. En faisant connaître ce que nous devenons au lendemain de la mort, il a l'autorité nécessaire pour enseigner les véritables conditions qui déterminent la vie future, et c'est parce qu'il

constate expérimentalement que le bonheur résulte de l'observation des préceptes que Jésus a enseignés, que nous dirons avec Léon Denis : « La doctrine du Christ contient beaucoup d'enseignements restés incompris qui, sous des influences plus éclairées, peuvent produire des fruits de sagesse et d'amour, des résultats puissants pour le bien général. Soyons chétiens, mais en nous élevant au-dessus des confessions diverses jusqu'à la source pure d'où l'Evangile est sorti. Aimons le Christ, mais plaçons-le au-dessus des sectes intolérantes, au-dessus des Eglises qui s'excluent les unes les autres et se jettent l'anathème. Le Christ ne peut être ni Jésuite, ni Janséniste, ni huguenot ; ses bras sont largement ouverts à toute l'humanité ».

Dans l'espace, toutes les âmes sont soumises à la même loi. L'esprit d'un musulman, d'un Indou ou d'un Européen sont également heureuses ou misérables, suivant qu'elles auront obéi ou trangressé les règles de la morale universelle. Là, plus de dogmes, de formes cultuelles, le seul amour du bien est l'unique moyen de s'élever dans la hiérarchie des êtres, de s'affranchir des sujétions terrestres et de prendre son essor vers des mondes plus avancés.

Nous pouvons affirmer aujourd'hui que le Spiritisme est la plus grande découverte qui se soit faite sur la terre, car le problème de nos origines et de nos destinées est à présent résolu. M. Léon Denis, dans un exposé substantiel de tous les modes de communication employés par les esprits, cite les savants dont les travaux ont donné aux faits une consécration inattaquable ; il réfute les arguments de nos contradicteurs, et il sait faire ressortir habilement toutes les conséquences de cette communion constante.La science pure est intéressée à connaître ces formes invisibles de la matière dont les rayons X, les effluves humains, l'éther des physiciens sont des manifestations. La physiologie sera éclairée par la connaissance du périsprit et du rôle qu'il joue pendant l'incarnation. La thérapeutique même a tout intérêt à bien connaître l'obsession, afin de ne pas confondre ces phénoménes avec ceux de la folie.

Au point de vue religieux, le Spiritisme n'est qu'une forme nouvelle de la révélation.Les conversations des Esprits nous font connaître notre situation future avec la certitude la plus absolue, et comme leurs témoignages s'accordent parfaitement avec les données les plus hautes de la physique transcendante, il se trouve que nous arrivons sur ce terrain où l'alliance de la foi et de la raison, de la religion et de la science sont des faits accomplis.

« Il faut se rappeler une chose, dit M. Léon Denis : c'est que, si chaque époque a eu ses révélateurs, si de puissants esprits sont venus apporter aux hommes, suivant le temps et les lieux, des éléments de vérité et de progrès, les germes qu'ils ont semés sur le monde sont trop souvent restés stériles. Leurs doctrines, mal comprises, ont donné naissance à des religions qui s'excluent et se condamnent injustement, car toutes les croyances sont sœurs et reposent sur deux bases communes : Dieu et l'immortalité. Elles se fondront tôt ou tard en une vaste unité, lorsque les ombres qui enveloppent la pensée humaine se seront évanouies au soleil de la vérité ».

Pendant bien des siècles,la foule a été abusée par ceux qui avaient pour mission de la diriger ; aujourd'hui,devenue méfiante,elle refuse d'accepter ce que la raison ne sanctionne pas, ou ce qui n'est pas assis solidement sur la certitude que le fait peut seul donner. L'idéal progressif que nos communications avec les êtres qui vivent dans l'au-delà nous permet d'entrevoir dans ses grandes lignes, est

celui d'une justice éternelle ne favorisant personne, mais accordant à chacun ce qui lui revient, comme suite de son effort personnel. Cette rétribution s'opère naturellement par la transformation intime de chaque être, et cela au moyen de réincarnations nombreuses dans les mêmes milieux.

« Par la loi des existences successives, dit l'auteur, le Spiritisme nous montre la justice réglant la destinée de tous les êtres. Avec elle, plus de grâces particulières ni de privilèges, plus de rédemption par le sang d'un juste, plus de déshérités ni de favorisés. Tous les esprits qui peuplent l'immensité, disséminés dans l'espace ou sur les mondes matériels, sont fils de leurs œuvres ; toutes les âmes qui animent des corps de chair ou attendent des incarnations nouvelles, sont de même origine et appelées au même avenir. Les mérites, les vertus acquises, seuls, les distinguent, mais toutes peuvent s'élever par leurs efforts et parcourir la voie des perfectionnements infinis. Tous ces esprits, en marche vers un but commun, forment une même famille subdivisée en de nombreux groupements sympathiques, en associations spirituelles, dont la famille humaine n'est qu'un reflet, une réduction, et dont tous les membres se suivent et s'assistent à travers leurs multiples existences, vivant alternativement de la vie terrestre ou de la vie libre des espaces, mais se rejoignant tôt ou tard ».

C'est bien là la sublime loi de solidarité et de fraternité enseignée par tous les grands penseurs. Cette fois, elle sort du domaine de la spéculation philosophique pour entrer dans la réalisation pratique, dans la démonstration positive. C'est parce que le Spiritisme possède cette force irrésistible de conviction, qu'il doit être adopté par tous ceux qui rêvent le triomphe de la concorde et de l'amour ici-bas. Ce n'est plus une vérité abstraite plus ou moins incompréhensible, et par conséquent toujours discutable, qu'il offre à la discussion, ce sont des expériences précises, certaines, inéluctables. C'est en lui qu'il faut chercher l'instrument de la régénération morale de l'humanité car, seul, il satisfait à toutes les aspirations du sentiment, à tous les désirs de la raison, à tout le besoin de certitude des âmes modernes. Il s'élève au milieu des luttes, des entraves, des discussions passionnées, de l'injustice de nos contemporains, et sa force est telle, qu'il a pu malgré ces obstacles, grouper des millions d'apôtres sous sa bannière libérale et humanitaire.

Plus nous avancerons, plus son succès grandira, car il a tout à gagner au contrôle le plus approfondi. Loin de se dissimuler, de voiler ses enseignements sous le manteau du symbolisme, ou de se retrancher derrière des initiations secrètes et difficiles, c'est à visage découvert qu'il sème la vérité et qu'il convie tout le monde à examiner ses nobles doctrines.

Depuis quelques années, nous pouvons être fiers des fruits qu'il a produits. Dans notre pays, les plus hautes notabilités scientifiques ont commencé l'enquête. D'abord hésitants devant ces nouveautés, ils se sont enhardis peu à peu jusqu'à certifier l'authenticité des faits; plus tard, emportés par la force de la logique, ils seront contraints d'en déduire les conséquences auxquelles nous sommes arrivés depuis longtemps. Alors, la doctrine d'Allan Kardec apparaitra dans sa grandeur majestueuse comme la plus haute manifestation philosophique de notre époque, et ce ne sera pas un honneur négligeable d'avoir été parmi les pionniers de cette grande vérité.

Parmi ceux qui ont le mieux mérité d'être classés après l'initiateur, M. Léon Denis peut revendiquer une des premières places.

Sans cesse sur la brèche, il va semant partout la bonne nouvelle. A l'exemple de ces apôtres infatigables qui étaient embrâsés par le feu du prosélytisme, il se multiplie, et grâce à sa parole éloquente et persuasive, il a su créer un grand courant d'opinion en faveur de nos idées. Son livre aidera puissamment à faire comprendre que nous sommes des penseurs religieux, mais que nous avons réussi à nous affranchir du dogmatisme étroit des religions, et que notre idéal n'est pas confiné dans un culte ou dans une nation, mais qu'il embrasse l'humanité tout entière. Nous souhaitons que son livre ait tout le succès qu'il mérite, car c'est plus encore qu'une œuvre puissamment pensée et bien écrite : c'est une bonne action.

Solution du problème de la Vie

DONNÉE PAR LES ESPRITS

Par M. BERGET-BIT. — F. DE LAUNAY, éditeur. Prix 2 francs.

Dans ce livre, l'auteur a pour but de montrer que la solution de tous les problèmes physiques et moraux est contenue dans l'étude de Dieu, cause première de toute chose. Il faut donc, suivant lui, que nous ne nous intitulions pas spiritualistes, mais Déistes. En partant de cette conception que l'Etre éternel est la bonté infinie, l'auteur conclut que nous sommes contraints à considérer le mal, non plus comme un principe, comme une cause qui serait directement opposée au bien, mais simplement comme le résultat de notre inertie native, autrement dit de notre ignorance. Ce que l'on nomme le vice est un signe d'infériorité, c'est un bien moindre que celui que l'expérience nous fait connaître comme supérieur et qui est la vertu. Il en résulte qne la Cause-Une qui crée et détermine la destinée de tous et de chacun, arrivera à nous donner l'harmonie, le bien-être, le bonheur, à mesure que nous aurons appris davantage, c'est-à-dire vécu un plus grand nombre de fois. Mais pour que nous puissions apprécier cet état heureux, il faut que nous ne soyons pas de purs automates. L'intelligence et le libre-arbitre sont les facultés qui nous mettent à même de juger, et si les fruits en sont amers dans les débuts, ils deviennent savoureux par la suite, lorsque nous sommes entrés dans la vraie voie.

En somme, suivant l'auteur, le bien seul existe ; plutôt nous arriverons à comprendre cette vérité, plus vite nous accèderons à cet état supérieur pour lequel nous sommes créés. Pour soutenir sa thèse, M. Berger-Bit commence par une démonstration de l'existence de Dieu basée sur ce principe : que tout effet intelligent a une cause intelligente ; l'homme étant un effet intelligent, Dieu est la cause première intelligente. Suivant l'auteur, l'instinct serait un guide infaillible donné par le créateur pour nous diriger. Nous croyons que cette manière de voir n'est pas suffisamment justifiée, car si nous avons passé par la filière animale, l'instinct n'est qu'une habitude séculaire, et c'est nous qui l'avons acquise dans notre intérêt personnel ; le progrès consiste à le transformer, c'est-à-dire à substituer l'altruisme à l'égoïsme, l'amour des autres à l'amour de soi. Ces légères divergences ne nons empêchent pas de reconnaître les véritables mérites de ce petit livre, rempli des meilleures intentions et des sentiments les plus élevés.

L'Œuvre de Charles Fauvety

Par M. VERDAD-LESSARD, à Nantes.

Cette brochure est consacrée à l'exposition des théories du vénéré philosophe Ch. Fauvety, dont M. Lessard a continué à prêcher les doctrines. « Nous voulons, dit-il, l'homme libre, dans l'état libre, l'homme se gourvernant lui-même, sociale-

ment, politiquement, religieusement selon les lois de la morale et de la vie parfaite. » Telle devait être la religion laïque universelle. Mais pour réaliser un programme aussi vaste, il eût fallu un de ces puissants génies qui ont créé une nouvelle orientation à la pensée humaine. Tout en rendant justice à Charles Fauvety, nous devons reconnaître qu'il n'était pas de taille à obtenir de semblables résultats. D'ailleurs, à moins de se faire les plus singulières illusions, il faut admettre que désormais les rôles providentiels sont terminés. Jésus revenant sur la terre ne pourrait plus jouer un rôle messianique ; l'œuvre serait surhumaine. Il faut la collaboration de toutes les intelligences affranchies des préjugés anciens pour orienter les foules vers l'évolution supérieure. Le Spiritisme, avec sa révélation générale, ses millions d'Esprits à l'œuvre dans toutes les parties du monde, est bien le moyen suscité par la providence pour arriver à ce résultat nécessaire. La prédication purement philosophique, spéculative, est impuissante de nos jours à changer les idées. Les éminents penseurs qui se sont appelés Ballanche, Esquiros, Pierre Leroux, Jean Reynaud ont trouvé, par la seule puissance de la logique, les principes que le Spiritisme a démontrés plus tard être véridiques ; quels résultats ont-ils produits ? Où leurs adeptes et leurs disciples ? Que sont devenus les partisans de Fourrier, de Cabet, de Saint-Simon ? Le principe vivifiant de toute doctrine réside dans le FAIT toujours vérifiable, qui est la véritable pierre angulaire de tout monument durable. En dehors de lui tout est système, rêverie et ne peut aboutir à engendrer une œuvre réelle. Sans les faits dits miraculeux, qui sont simplement des manifestations spirites, le catholicisme serait mort depuis longtemps. M. Lessard est un spirite de vieille date et il doit s'apercevoir aujourd'hui que pour faire triompher ses idées, la voie la plus sûre et la plus rapide est encore de les baser sur notre doctrine.

Théories et Procédés du magnétisme

avec Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et Figures dans le texte. Cours professé à l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, par H. DURVILLE. Premier volume, in-18 de 360 pages, relié. Prix : 3 francs, à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri.

Cet ouvrage, annoncé depuis plusieurs années, est attendu avec impatience par tous les étudiants du Magnétisme. Il comprendra deux volumes. Le premier, qui vient de paraître, sous un élégant cartonnage, expose la théorie des principaux Maîtres de l'art magnétique depuis trois siècles. Leur théorie est fidèlement analysée, leurs procédés sont minutieusement décrits et de longues citations de chacun d'eux sont reproduites.

Dans l'*Introduction*, l'auteur donne une idée des frictions, des attouchements et autres procédés employés par les praticiens de l'antiquité ; puis il analyse et étudie méthodiquement les écrits de chacun des auteurs que l'*Ecole* considère comme classiques. Le chapitre Ier contient la description de la théorie du fluide universel qui fait la base de toutes les théories contemporaines ; le 2e, la théorie de M. Ficin ; le 3e, celle de Pomponace ; 4e, Agrippa ; 5e, Paracelse ; 6e Van Helmont ; 7e, R. Fludd ; 8e Maxwel ; 9e, Newton ; 10e, Mesmer ; 11e, marquis de Puységur ; 12e, Deleuze ; 13e, du Potet ; 14e, Lafontaine.

Si ce volume ne suffit pas entièrement à ceux qui veulent étudier à fond la théorie et la pratique du Magnétisme, il suffit amplement à tous les amateurs voulant acquérir les connaissances nécessaires pour pratiquer avec succès le magné

tisme curatif au foyer domestique. Dans tous les cas, on a là l'exemple des Maîtres vénérés de l'art magnétique et une connaissance suffisamment étendue des procédés et moyens divers qu'ils ont mis en pratique.

Les *Theories et Procédés* constituent certainement l'ouvrage le plus simple, le plus pratique, le plus complet qui ait été publié jusqu'à ce jour sur l'ensemble de la doctrine du magnétisme. Des portraits avec notes biographiques et bibliographiques, ainsi que des figures intercalées dans l'ouvrage, facilitent et complètent encore l'intelligence du texte. F. d'OYRIÈRES.

Revue de la Presse Allemande

Psychische Studien

Un cas particulier d'écriture automatique.

M. Von Seiling relate dans un article très curieux les circonstances qui ont accompagné les débuts de la médiumnité chez sa femme.

Cette dame qui jouit d'une très bonne santé au point de vue nerveux, s'étant trouvée un jour au milieu d'un cercle d'amis qui obtenaient des communications psychographiques, (par le moyen de la planchette), voulut tenter de développer chez elle l'écriture médianimique. Elle parvint très rapidement à des résultats satisfaisants, et apprit de l'intelligence qui se communiquait, que c'était son *moi inconscient*. — Ce qui, ajoute M. Von Seiling, est un cas très extraordinaire : les communications obtenues provenant presque toujours d'intelligences qui se disent être les esprits des morts.

Les entretiens de Mme Von Seiling, avec cette seconde partie d'elle-même, durèrent environ trois mois, au cours desquels son *intelligence seconde* se complut particulièrement en prophéties, dont la plupart, d'ailleurs, ne se sont aucunement réalisées.

En outre, au bout de quelque temps, l'intermédiaire du crayon fut abandonné et remplacé par la voix du médium.

Il arriva que cette dame eut l'occasion d'assister à des phénomènes de matérialisations avec Mme d'Espérance ; et, depuis ce moment, elle se sentit comme pénétrée par une influence étrangère. — Elle était saisie, pendant les séances, d'un tremblement accentué dans la main gauche, en même temps qu'une sensation de fraîcheur l'envahissait. Bientôt elle fut poussée à écrire sous l'influence de cette *possession* ; mais sa main se mouvait très difficilement, et l'écriture était fort pénible ; au bout de quelques séances elle devint lisible, et cette force qui dirigeait le médium déclara être son père. — A ce moment, les caractères devinrent absolument semblables à ceux que traçait le défunt pendant sa vie : tandis que jusqu'ici, sous la direction du *moi inconscient*, l'écriture avait été en tous points pareille à celle du médium.

Et, circonstance particulière, ajoute M. Von Seiling : « Ma femme, contrairement à son habitude, était obligée de tenir le crayon comme son père était accoutumé à le faire : — d'une manière qui lui était spéciale ».

Plusieurs esprits succédèrent au premier...

Aucun ne put donner une preuve d'identité bien convaincante. Les uns sem-

blaient bons, les autres indifférents, quelques-uns mauvais ; tous écrivaient beaucoup.

Jusqu'à ce qu'enfin l'esprit protecteur du médium expliqua que ces rôles divers avaient presque tous été remplis par un seul et même esprit, qui voulait par là, montrer, qu'on ne doit pas croire aveuglément à toutes les communications.

Les entretiens continuèrent cependant, sans que Mme Von Seiling semblât avoir obtenu des résultats meilleurs : c'est-à-dire que l'identité des intelligences ne lui fut jamais prouvée. De plus, non contents de la solliciter à tout moment de la journée, ces esprits venaient encore la déranger dans son sommeil !

Que penser de ces manifestations ? se dit anxieusement M. Von Seiling. Proviennent-elles d'une même source ou de sources diverses ? Y a-t-il, auprès du *moi inconscient* du médium le *moi inconscient* d'un autre être agissant télépathiquement sur le premier ? Sont-ce là, enfin les manifestations des défunts ou celles des intelligences d'une autre sorte ?...

La théorie de l'Animisme ne satisfait pas, pense-t-il, à l'explication de tous les phénomènes. Car il faudrait admettre qu'une partie de la personnalité cherche à tromper l'autre en se disant le père du médium ; enfin la similitude extraordinaire de l'écriture avec celle du mort, ne peut que difficilement être attribuée à l'habileté du *moi inconscient*.

L'auteur rejette donc l'animisme, du moins pour l'explication de la plupart des faits qu'il relate.

Si d'autre part, dit-il, on se voit forcé d'admettre l'hypothèse d'un agent étranger au médium, « il semble dans ce cas, conclut-il, que les esprits des morts « doivent les premiers être pris en considération ».

Cette conclusion est d'autant plus sensée que M. Seiling avoue que l'écriture du médium était « absolument semblable » à celle de son père, c'est là, il nous semble, une bonne preuve d'identité. Quant au *moi inconscient*, il faudrait connaître les idées de Mme Seiling sur ce sujet, savoir si elle y croyait avant d'être médium, et si un farceur n'a pas pu s'attribuer ce rôle, comme d'autres se font passer pour Socrate ou Marie-Antoinette.

Les Spiritualistische Blaetter

relatent un fait saisissant qui vient de se manifester dans un cercle spirite de Berlin.

M. G..., le directeur des séances, est aveugle depuis fort longtemps, mais..., voyant. Et, grâce à cette faculté particulière, les manifestations spiritiques sont rendues doublement intéressantes pour les membres de ce groupe : M. G. décrivant exactement les amis spirituels qui prennent part aux séances, et ceux qui se manifestent par l'intermédiaire du médium.

Or, un jour, M. G., déclara voir parmi eux un homme d'une quarantaine d'années, ayant à la tête une blessure qui paraissait faite par une arme à feu !

On crut que c'était l'esprit d'un certain individu qui s'était précisément suicidé quelques années auparavant dans cette même maison. — Cependant, comme M. G. décrivait plus exactement l'apparition, ajoutant qu'à plusieurs reprises elle avait cherché à se communiquer au médium, celui-ci s'écria : « Cette description conviendrait à mon frère d'Amérique, mais ses affaires sont en trop bon état pour qu'il se suicide ».

M. G., persista cependant dans ses déclarations. — Huit jours après, on recevait d'Amérique la nouvelle de la mort du frère qui venait de se tuer en se tirant

une balle dans la tête, dans le désespoir que lui causait une maladie déclarée incurable.

Le rapporteur de cette séance ajoute qu'un des esprits familiers du groupe qui avait amené le suicide, demanda des prières pour ce malheureux que la désespérance avait poussé à cette extrémité.

L'Ubersinnliche Welt reproduit un discours prononcé à la *Société de psychologie scientifique* de Munich sur la nature de la photographie transcendentale. Le compte-rendu en sera fait prochainement. THÉCLA.

Revue de la Presse
EN LANGUE ESPAGNOLE

Lumen

De Barcelone, donne la suite des lettres échangées entre son rédacteur, Don. Q. Lopez et un correspondant XXX, sur les plus hautes questions de métaphysique. Il reproduit le très remarquable article publié par le Ct De Rochas dans *le Cosmos,* sur la science et les faits surnaturels contemporains. Mme Eloisa Salvà de Thiers s'élève avec une grande énergie contre le *Confesseur,* qui abaisse le moral de la femme, s'interpose entre les époux et jette partout le trouble et la division. Nous voyons de nouveau dans les *Faits divers* que les municipalités espagnoles, rivalisant de zèle avec les fonctionnaires français du 16 mai, règlent le trajet des enterrements des spirites et font accompagner le cortège par la garde civique, pour être certaines de l'exécution de leurs ordres !!

Constancia

De Buenos-Aires continue à réfuter avec beaucoup de hauteur les accusations que Jésuites et Evêques ne cessent de lancer du haut de la chaire contre le spiritisme. Il reproduit un fait de clairvoyance dû au Dr Dufay, et raconte, d'après le *Borderland,* le fait de l'apparition sur les bancs du Parlement anglais le 27 avril, entre dix heures et dix heures et demie, du double, vu par un certain nombre de témoins, de M. P. P. O'Connor, tandis que celui-ci était en réalité à Dublin, où l'appelait la mort de son père. Dans son n° du 1er mai, elle reproduit la conférence de son rédacteur D. Rebaudi sur l'influence du spiritisme au point de vue religieux et social.

Revue de la Presse
EN LANGUE FRANÇAISE

Revue Scientifique

Le N° du 14 mai dernier contient une étude de M. Poincarré sur la stabilité du système solaire. Parmi les considérations qui y sont développées, une entre autres, nous montre que la terre ne peut rétrograder, c'est-à-dire revenir à l'état primitif. Le passé ne peut jamais être rénové complètement, et ce qui est démontré pour le monde matériel est tout à fait applicable au principe spirituel qui, par la seule raison qu'il est immortel, doit fatalement progresser. Voici ce que dit le savant académicien :

« D'après la seconde loi thermodynamique, connue sous le nom de *principe de Carnot,* il y a une dissipation continuelle de l'énergie, qui tend à perdre la forme du travail mécanique, pour prendre la forme de la chaleur ; il existe une certaine fonction nommée *entropie,* dont il est inutile de rappeler ici la défini tion ; l'entropie, d'après cette seconde loi, peut rester constante ou diminuer, mais ne peut jamais augmenter. Dès qu'elle s'est écartée de sa valeur primitive, ce qu'elle ne peut faire qu'en diminuant, elle ne peut plus jamais y revenir, puisque pour cela il faudrait augmenter.

« Le monde, par conséquent, ne pourra jamais revenir à son état primitif ou dans un état peu différent, dès que son entropie a changé. C'est le contraire de la stabilité.

« Or l'entropie diminue toutes les fois que se produit un phénomène irréversible, tel que le frottement de deux solides, le mouvement d'un liquide visqueux, l'échange de chaleur entre deux corps de température différente, l'échauffement d'un conducteur par le passage d'un courant.

« Si nous observons alors qu'il n'y a pas, en réalité, de phénomène reversible, que la reversibilité n'est qu'un cas limité, un cas idéal dont la nature peut approcher plus ou moins, mais qu'elle ne peut jamais atteindre, nous serons amenés à conclure que l'instabilité est la loi de tous les phénomènes naturels. »

C'est en vertu de ce principe qu'ont lieu les transformations qui, depuis des millions d'années, ont profondément modifié la surface de la terre ainsi que les êtres qui y sont attachés. Il n'est plus possible de reconstituer une époque géologique quelconque par le simple jeu des forces naturelles : chaleur, lumière, électricité, magnétisme, car elles ne sont plus aussi puissantes que jadis. Une forme éteinte est à tout jamais anéantie. Le mammouth est une espèce disparue et qui jamais ne pourra renaître, pas plus d'ailleurs que le glyptodon ou l'atlantausore, car dans sa marche éternelle, la nature ne revient jamais en arrière. Il en est de même pour l'Esprit. Il a subi les profondes modifications des milieux successifs qu'il a traversés ; il s'est façonné lentement de manière à manifester progressivement les facultés développées que nous lui connaissons, et comme il ne meurt pas et que rien ne se perd, c'est pour toujours que ce qu'il s'est assimilé est fixé dans son essence indestructible.

Dans le N° du 4 juin, nous lisons le détail des expériences par lesquelles M. *Dewar* a réussi à liquéfier et même à solidifier l'hydrogène. Voici donc encore un dogme scientifique qui s'effondre. Jadis on enseignait qu'il existait des gaz permanents, c'est-à-dire incapables d'être amenés à l'état liquide. Des savants de premier ordre, comme M. Clerk Maxwell, malgré la liquéfaction des autres gaz, doutaient qu'on obtînt ce résultat pour l'hydrogène. On y est arrivé, ce qui donne raison à ceux qui croient qu'il y a des règles universelles auxquelles la matière est soumise et que les exceptions ne sont que des apparences, dues aux imperfections de notre outillage. Nous croyons fermement qu'on arrivera dans l'avenir à décomposer les corps simples, comme on l'a fait pour quelques-uns, ainsi qu'on est parvenu à liquéfier tous les gaz.

La Revue Spirite

continue la publication des réflexions philosophiques de son directeur et fait une énumération intéressante des écrivains spirites qui, en Europe et dans le Nouveau-Monde, propagent et défendent nos idées. A lire une curieuse prédiction faite en novembre 1897, typtologiquement, au sujet de la catastrophe du navire le *Maine* dans

le port de la Havane. Mme Piper est un médium à incarnation qui a la précieuse faculté de prêter son corps à des individualités désincarnés, qui prouvent leur identité de manière à ne laisser subsister aucun doute. Le Dr Hodgson a passé *cinq années* à l'examen de ces manifestations et il est arrivé à se convaincre qu'il était bien en rapport avec l'âme de son ami George Pelham, mort en Amérique et complètement inconnu de Mme Piper. Cet esprit confirme tout ce que nous savons sur le lendemain de la mort, c'est-à-dire l'état de trouble qui saisit l'âme au moment de sa rentrée dans l'espace, l'existence du périsprit, l'absence du paradis et de l'enfer, etc. Comme le Dr Hodgson est secrétaire de la *Société de recherches psychiques*, américaine, son témoignage aura une grande valeur pour les incrédules. Le grave journal le *Temps* parle de ces travaux sous le titre : *Une découverte métaphysique* ! Les rédacteurs en sont encore à ignorer que nous connaissons ces faits depuis 50 ans ; ils finiront probablement par découvrir aussi l'Amérique.

M. Metzger commence une étude sur la médiumnité et recommande de se tenir en garde contre les communications revêtues de signatures d'hommes célèbres. Nous sommes pleinement de son avis au sujet des réserves qu'il faut apporter dans nos appréciations sur la valeur des messages spirites. Mais nous ne croyons pas qu'il faille *ipso facto*, mettre de côté une communication, parce qu'elle serait censé émaner d'une haute individualité spirituelle. Jésus avait fait sa société de pêcheurs simples et ignorants ; il pourrait donc encore se manifester à des cœurs sincères qui ne cherchent que la vérité. Les grands hommes n'ont pas toujours un langage sublime ; la correspondance de quelques-uns montre bien l'énorme différence qui existe entre leurs œuvres didactiques et leur conversation familière.

Ces réserves faites, il est clair que tout l'intérêt des communications réside dans leur contenu, et qu'il est plus facile de reconnaître un de ses parents décédés que Mahomet ou Charlemagne. A lire aussi le récit d'une séance de matérialisation par Mme la générale Hilde-Noel, et la suite du travail de M. Alban Dubet sur les hallucinations.

La Lumière

renferme une étude du Dr Lux sur le rôle des neurones dans la conductibilité nerveuse. Nous avons cité la dernière fois, d'après la *Radiographie*, le travail du Dr Branly, inventeur du tube contenant des poussières métalliques qui forment un conducteur métallique discontinu, et montre l'assimilation que l'on peut faire entre cet appareil et le conducteur nerveux, nous n'y reviendrons donc pas ici. Le Dr Lux étudie aussi la question des cures médicales obtenues sans médicaments. Il est certain que chez les sujets sensibles à la suggestion, l'action exercée par l'esprit sur l'organisme matériel est incontestable, car en généralisant cette propriété, on doit admettre que le pouvoir de l'âme sur le corps est beaucoup plus grand qu'on ne le suppose généralement.

Le professeur Elmer Gâtes, d'après un article du *New-York, médical Times*, a montré par des expériences faites sur les animaux, que ceux-ci sont déjà capables d'agir sur leur organisme, au moyen de l'imagination. Pour mettre ce fait en évidence, il donnait à boire à des chiens du lait coloré en jaune et contenant un vomitif ; il les habituait ainsi à refuser le lait jaune. Puis, dans l'obscurité, il leur fit boire du lait jaune qui ne contenait pas de vomitif. Seulement pendant qu'ils lappaient le lait, et avant que tout fût avalé, il faisait de la lumière pour leur faire voir qu'ils avaient été attrappés : aussitôt ils étaient pris de nausées.

Le professeur Gâtes ne va pas jusqu'à prétendre que la médecine arrivera à se

passer complétement de ses drogues, mais il recommande avec énergie d'user de la puissance de l'esprit. « L'esprit, dit-il, régit les tissus organiques et les fonctions physiologiques, parce qu'il crée ces tissus et en assure l'activité vitale. Apprendre à bien régler chacune de nos fonctions psychiques, équivaut à acquérir la royauté dans le domaine de notre conscience. »

La tribune psychique

publie l'article suivant au sujet de la célébration du cinquantenaire de l'avènement du Spiritisme moderne :

Nous rappelons que le Comité de Propagande et le Comité de la Fédération Spirite Universelle, réunis en assemblée plénière le 2 février dernier, ont décidé de célébrer le cinquantième anniversaire de l'avènement du Spiritisme moderne. Nous sommes heureux de constater l'excellent accueil fait à cette décision. Il s'agit maintenant d'assurer le succès de la manifestation projetée, manifestation qui devra être imposante, afin de se trouver en rapport avec la grande cause du Spiritisme. A cet effet, nous nous proposons, notamment, d'organiser deux grandes réunions contradictoires, où la presse et le public seraient conviés. On apprendra, certainement avec satisfaction, que M. Léon Denis nous a promis son concours.

Dans ces conditions, la dépense sera importante et ne pourra être supportée par les Comités seuls, qui ont été les premiers à voter des subsides correspondant aux moyens dont ils disposent. On devra donc venir à notre aide. En conséquence, nous nous adressons à tous nos frères et sœurs en croyance pour solliciter un concours devant contribuer au triomphe de nos idées.

Ils trouveront, encartée dans le journal, une liste de souscription qu'ils sont priés de faire circuler parmi leurs amis et dans les groupes.

La cérémonie aura lieu seulement au mois de novembre, peut-être à partir du 1er ; mais il est nécessaire de nous retourner les listes le plus tôt possible, car nous avons besoin de nous rendre compte de ce que nous pouvons entreprendre.

LE COMITÉ FÉDÉRAL   LE COMITÉ DE PROPAGANDE.

Le même numéro contient l'adhésion de la fédération au principe de la fête nationale de Jeanne d'Arc, et publie l'article du journal *Le Temps* sur les recherches du Dr Hodgson. Il renferme aussi une excellente analyse du livre de notre rédacteur en chef Gabriel Delanne : *Le phénomène Spirite*, témoignage des savants.

Le Spiritualisme Moderne

M. Beaudelot recommande de mettre en pratique la loi d'amour afin d'être plus heureux. Hélas ! depuis dix-neuf cents ans bientôt nous connaissons cet enseignement, mais nous n'en profitons guère. Il faut que la nécessité de cette maxime : Aimons-nous les uns les autres, soit démontrée expérimentalement pour qu'elle pénètre dans toutes les consciences, sans quoi les plus beaux discours et les plus chaudes exhortations, n'ont pas plus de chance de se faire écouter que la voix qui clame dans le désert.

Dans les simples notes sur la théosophie, nous trouvons, dès l'abord, une conception absolument incompréhensible de la Divinité, ce qui ne saurait nous surprendre, puisqu'elle est inconnaissable. « A Dieu absolu correspond, dit l'auteur, la matière indifférenciée, c'est-à-dire l'état de la substance dans lequel tous les éléments ou atomes étant semblables entre eux, il ne peut exister aucune forme ni aucune perception. C'est la nuit ou le chaos qui précède la création. »

Nous croyons que cette définition est inexacte, car il est impossible d'atteindre au principe des choses, la nature étant éternelle. A quelque période que l'imagination remonte dans le passé, il ne lui est pas possible de concevoir l'immensité vide et déserte. C'est tout au plus si nous pouvons comprendre déjà la formation d'un univers particulier se développant dans l'infini, mais lorsqu'il prend naissance, d'autres univers étaient déjà en voie d'évolution, les uns parvenus à la fin de leurs cycles de transformations, les autres en train de les accomplir. La création étant éternelle, il ne peut y avoir de chaos primitif. C'est à cause des idées étroites que se faisaient les anciens sur l'Univers, que sont nées ces croyances bizarres sur la divinité, qui la montrent plongée dans le sommeil du pralaya, et respirant à la façon humaine. C'est de l'anthropomorphisme. Nous ne comprenons guère non plus une pensée divine qui descend dans la matière pour former l'âme. Pourquoi cette déchéance, cette dégradation ? Quelle cause peut bien la produire ? Autant de questions insolubles pour la théosophie qui, d'ailleurs, se contente d'affirmations.

L'Humanité intégrale

Notre ami, M. Camille Chaigneau, publie la préface du travail dicté par l'esprit Jean au groupe Marseillais, dont Marius Georges faisait partie. Nous sommes heureux de constater que cet Esprit distingué a débuté par une étude sur la divinité, base de tout raisonnement sur la nature. Si l'on parle de lois de justice, d'amour, on sous-entend fatalement qu'elles sont l'œuvre d'une intelligence, car rien dans la physique, la chimie ou la mécanique, ne peut donner naissance à ces lois.

C'est précisément parce que Marius George avait cru devoir supprimer cette partie, que l'œuvre de l'esprit Jean nous semblait incomplète et bâtie, pour ainsi dire, en l'air. Nous retrouvons dans le travail que nous avons le plaisir de lire pas mal de nos idées sur l'évolution. Voici un de ces passages :

« La monade est ignorante et simple à son début, sa force attractive et directrice groupe autour d'elle un certain nombre de molécules matérielles, c'est son premier corps, informe et incomplet encore, mais la loi de progrès la pousse invinciblement, elle espère vers le mieux et, rejetant loin d'elle son enveloppe trop imparfaite, elle en reprend une autre qu'elle façonne mieux cette fois et selon ses nouvelles aspirations, et ainsi de progrès en progrès, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au summum de la perfection que comporte sa nature ».

M. Metzger, dans une lettre adressée à M. Camille Chaigneau, pense que nous devrions prendre une part active et directe aux batailles qui se livrent autour de nous, principalement en ce qui touche la crise que nous venons de traverser au sujet de l'affaire Dreyfus.

Nous pensons que ce sont là des questions qui peuvent nous intéresser en tant que citoyens, mais qu'elles n'ont rien à voir avec nos doctrines philosophiques, lesquelles planent bien au-dessus de ces démêlés. Notre influence sur le grand public est trop faible pour que nous puissions agir avec efficacité et lorsque l'on assiste aux sottises débitées par les uns et par les autres, on ne se sent guère incité à se mettre de la partie. Il y a une équivoque sur la question juive, dont les malins profitent pour se faire des situations. Le peuple français n'est pas prêt, croyons-nous, à rénover les guerres religieuses, malgré les furibondes excitations de certains sectaires. Ce dont il souffre, c'est du capitalisme et de l'accaparement ; or, il se trouve que parmi les hauts barons de la finance, les juifs ont conquis la royauté ; de là cette animosité qu'on constate contre les détenteurs de ces fortunes

colossales. Tout ceci est à proprement parler de la politique sociale, et il nous paraît que le Spiritisme a pour devoir d'être le pacificateur des partis et non une arme de combat.

Le Phare de Normandie

reproduit le récit du supplice de Jeanne d'Arc, extrait du beau livre que M. Joseph Fabre a consacré à notre héroïne nationale. A lire une très belle communication obtenue le jour de l'Ascension, dans laquelle Jésus nous est montré ressuscitant non pas corporellement, ce qui est un non sens, car à quoi un corps matériel aurait-il pu lui servir dans le monde spirituel? mais avec son périsprit radieux, ce corps spirituel dont parlent les apôtres.

Le Progrès Spirite

par la plume de M. de Faget, continue la réfutation d'un obscur pamphlet de M. Cadot? pasteur à Chauny. Notre confrère et ami n'a pas de peine à démontrer la faiblesse des arguments de ce brave prêtre qui paraît fort mal connaître la doctrine dont il a entrepris la critique. Voici un échantillon de la valeur intellectuelle de l'honnête pasteur de Chauny. Jésus a dit : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Allan Kardec, d'accord avec la science moderne qui admet aujourd'hui l'habitabilité des mondes, conclut que ces demeures célestes sont les mondes de l'espace, mais M. Cadot a trouvé une interprétation beaucoup plus juste : « L'image des *demeures*, dit-il, est *probablement* tirée de ces vastes palais orientaux, où il y a un appartement, non seulement pour le souverain et l'héritier du trône, mais encore pour tous les fils du roi, si nombreux qu'ils soient » !!

Le Courrier de la Presse

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper; surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes?

Le courrier de la Presse, fondé en 1880, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le Courrier de la Presse lit 6,000 journaux par jour.

Le Courrier de la Presse reçoit sans frais les abonnements et annonces pour tous les journaux et Revues.

AVIS

Les lecteurs dont l'abonnement expire avec ce numéro, sont priés de bien vouloir nous adresser le renouvellement de leur abonnement, afin de ne pas subir de retard dans la réception de la Revue.

Sont considérées comme abonnées les personnes qui ne nous retourneront pas le prochain numéro avec la mention : Refusé.

Dans la seconde quinzaine de juillet, nous ferons recevoir par la poste le montant des abonnements qui ne nous seraient pas parvenus avant le 15 juillet prochain.

Nous prions nos lecteurs de l'étranger de bien vouloir nous couvrir par un mandat poste, ou par un chèque sur un établissement de crédit parisien.

Le Gérant : J. DIDELOT.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES DES JOURNAUX FRANÇAIS

Le Progrès spirite, 1, rue Oberkampf à Paris, 5 francs par an

La Revue spirite, 12, rue du Sommerard, Paris. 10 fr. par an.

Le Phare de Normandie, de Rouen, rue des Charrettes, 29. 3 fr. 50 par an.

La Paix universelle, revue indépendante, cours Gambetta, 5, Lyon.

Le Journal du Magnétisme (DURVILLE) 23, rue Saint-Merry, Paris. 6 fr. par an.

La Lumière, 97, b. Montmorency, Paris-Auteuil.

La Chaîne Magnétique, AUFFINGER, rue du Four-Saint-Germain, Paris, 6 fr. par an.

L'Humanité intégrale, 20, avenue Trudaine, Paris, organe immortaliste, 6 fr. par an.

La Religion universelle, rue Mercœur, à Nantes.

L'Initiation, occultisme. PAPUS, 58, rue St-André-des-Arts, Paris.

Annales des Sciences Psychiques, rue de Bellay, Docteur DARIEX, Paris.

La Vie d'Outre-Tombe, chez Fritz, 3 fr. par an, 7, passage de la Bourse, à Charleroi (Belgique).

La Curiosité, à Nice du 2 novembre au 2 mai ; à Tours du 1er mai au 1er novembre (occultisme).

L'Echo du Public, 54, rue de la Victoire.

L'Hyperchymie, à Douai. — Revue mensuelle. — Prix : 5 francs.

JOURNAUX EN LANGUES ÉTRANGÈRES

Le Moniteur spirite et magnétique, rue de Mérode, n° 100, à Bruxelles. 2 fr. 60 par an (Belgique), et 3,50 pour l'Etranger.

Le Messager, Liège (Belgique). Ecrire au bureau du journal. Belgique, 3 fr. ; pays étrangers, 5 fr. par an.

La Irradiacion, revue des études psychologiques, dirigée par E. GARCIA, Incométrézo 19, Madrid. 3 fr. en Espagne.

Lux, Bulletin académique international des études spirites et magnétiques. Roma, Italie, 10 fr. Italie ; Etranger, 13 fr.

El Férégrina, 6, calle de Corabo Coyna à Porto-Rico.

La Luz, calle Lateral del Sur à Porto-Rico.

Neue Spiritualistische Blætter, directeur CYRIAC, à Berlin (Allemagne).

Psychische Studien, monatliche Zeitschrift, Directr Alex. AKSAKOF à Saint-Pétersbourg. Oswald Mutze Leipzig, Lidenstrasse, 4. Preisjæhrig : 5 Reichsmark.

Light of Truth, publié à Cincinati (Ohio), 7512 Race St, par G. STROWELL.

La Religion philosophicale, one Copy, one year madvana incinding postage, 83, 15, Publishing House Chicago Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, à Boston, Massachussetts (Amérique du Nord), 9, Bosworth, 2.50 dollars.

The Medium and Deybreack, Burna, 15, Southampton. Bow Holborn, w c.

Light, hebdomadaire, 110, St-Martin's Lane, Charing Cross. W. C. à Londres.

The Harbinger of Light, à Melbourne (Australie).

Revista espirita (Buenos-Aires).

An ali dello Spiritismo in Italia, via Orméa, n° 3. Turin.

El Criterio espiritista, à Madrid.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

Lux de Alma, à Buenos-Aires.

El Buen Sentido, calle Mayor, 81, 81 2a, Lérida (Espagne).

Constancia, à Buenos-Aires.

La Fraternidad, à Buenos-Aires.

La Vérité, à Buenos-Aires.

La Nueva Alienza, à Cienfueges (Ile de Cuba).

El Faro Espiritista, à Tarrassa (Espagne).

Il Vessillo spiritista, Dr E. VOLPI, à Vercelli, (Italia).

Espiritisma, à Chalchuapa.

La Illustratione Espirita, par le général REFUGIO GONZALES, à Mexico.

O Psychismo Revista, revue Portugaise. 231, rue Augusta, Lisbonne.

Luz Astral, bi-mensuel, à Buenos-Aires.

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2° à Barcelone. — Trimestre. 0.75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) : directeur, CARLOS PAZ SOLDAN.

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, n° 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt, mensuel. Rédacteur MAX RAHN, à Berlin N., Eberswalder Str. 16. — Etranger, 6 Mark par an.

Morgendœnringen, mens., Skien (Norvège).

The Two Wolds, journal mensuel, édité par E. W. WALLIS, 73 a, Corporation Street, à Manchester. 9 fr. par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. FRANCIS : Chicago-Illinois. 1 dollar par an.